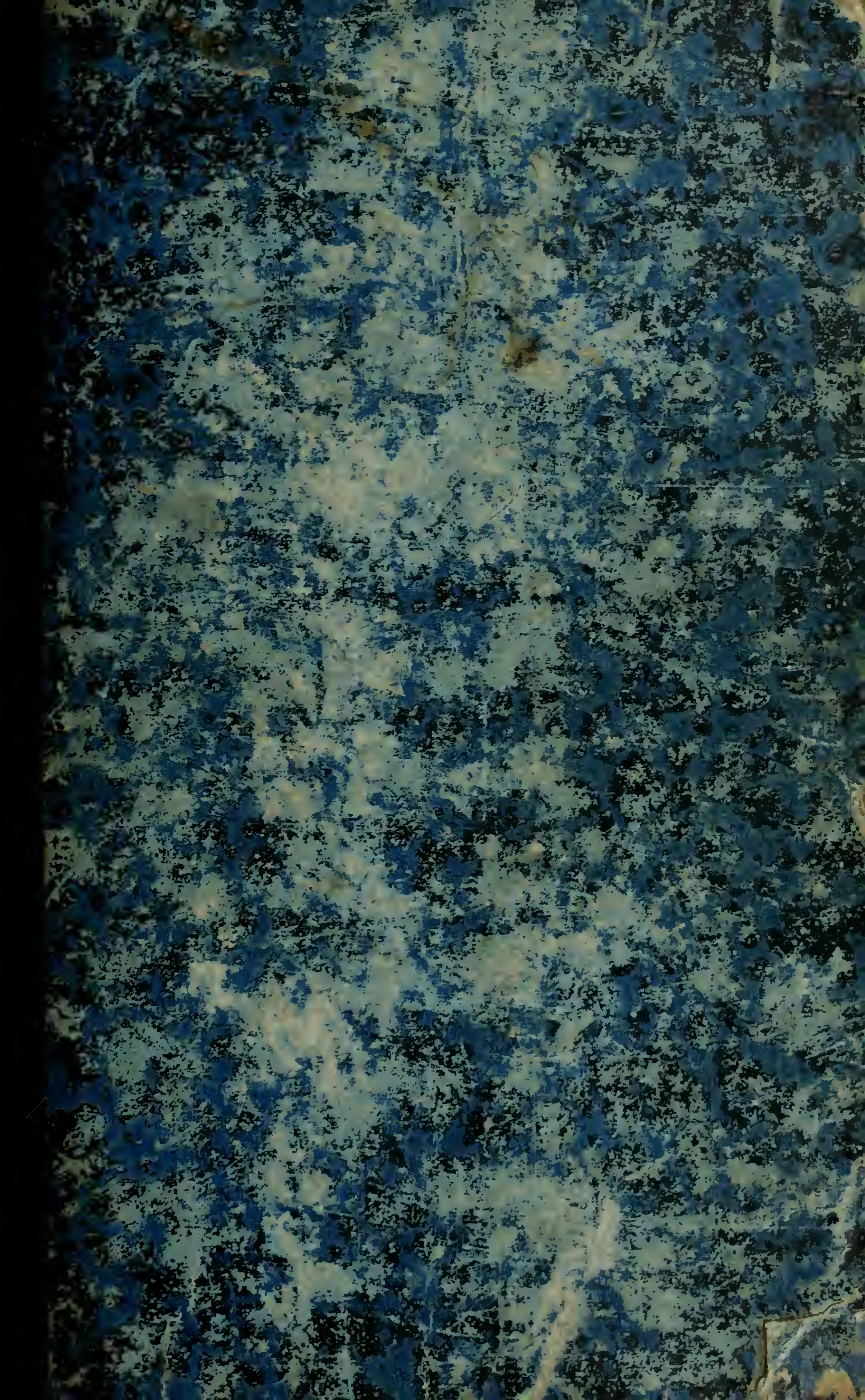
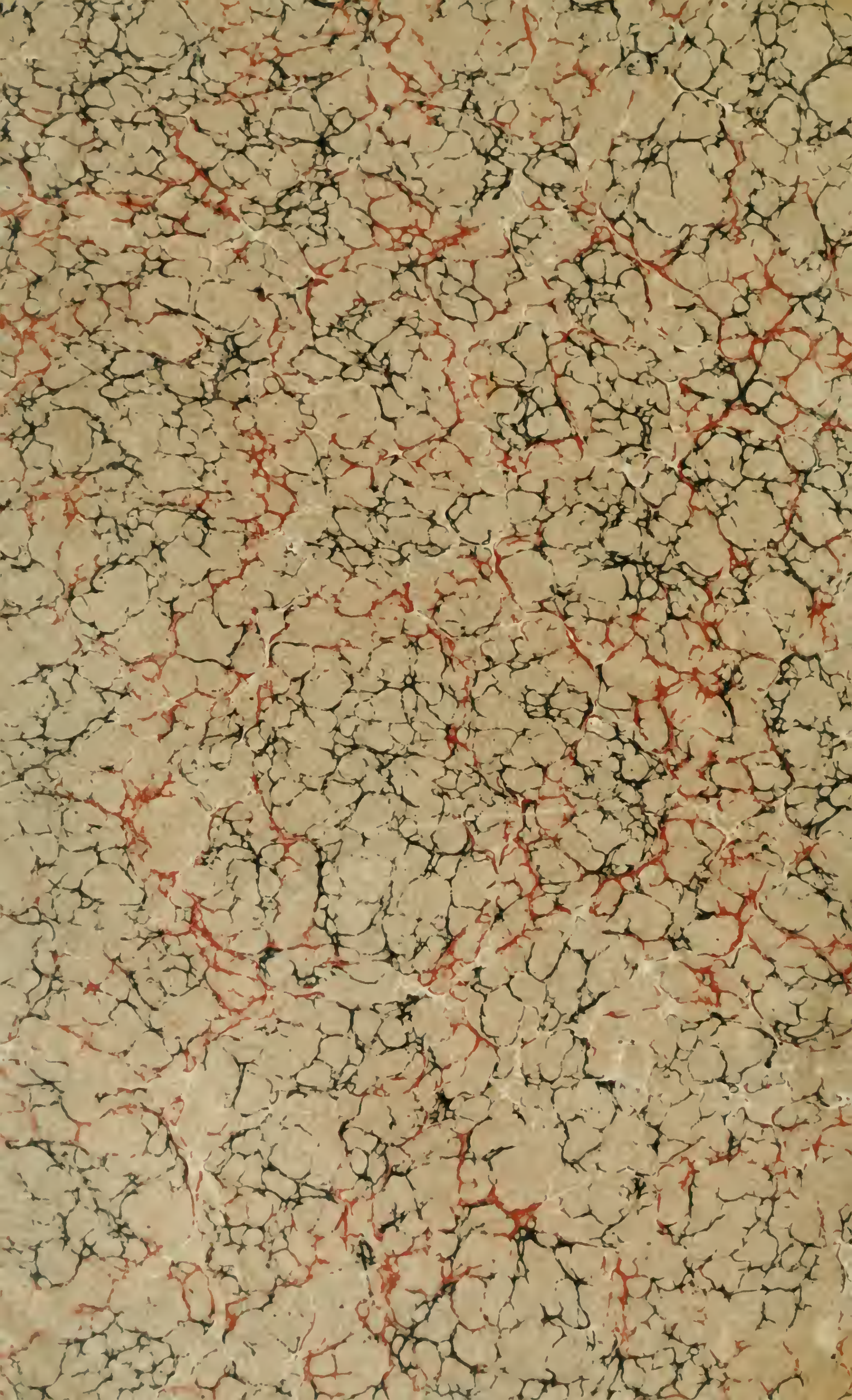
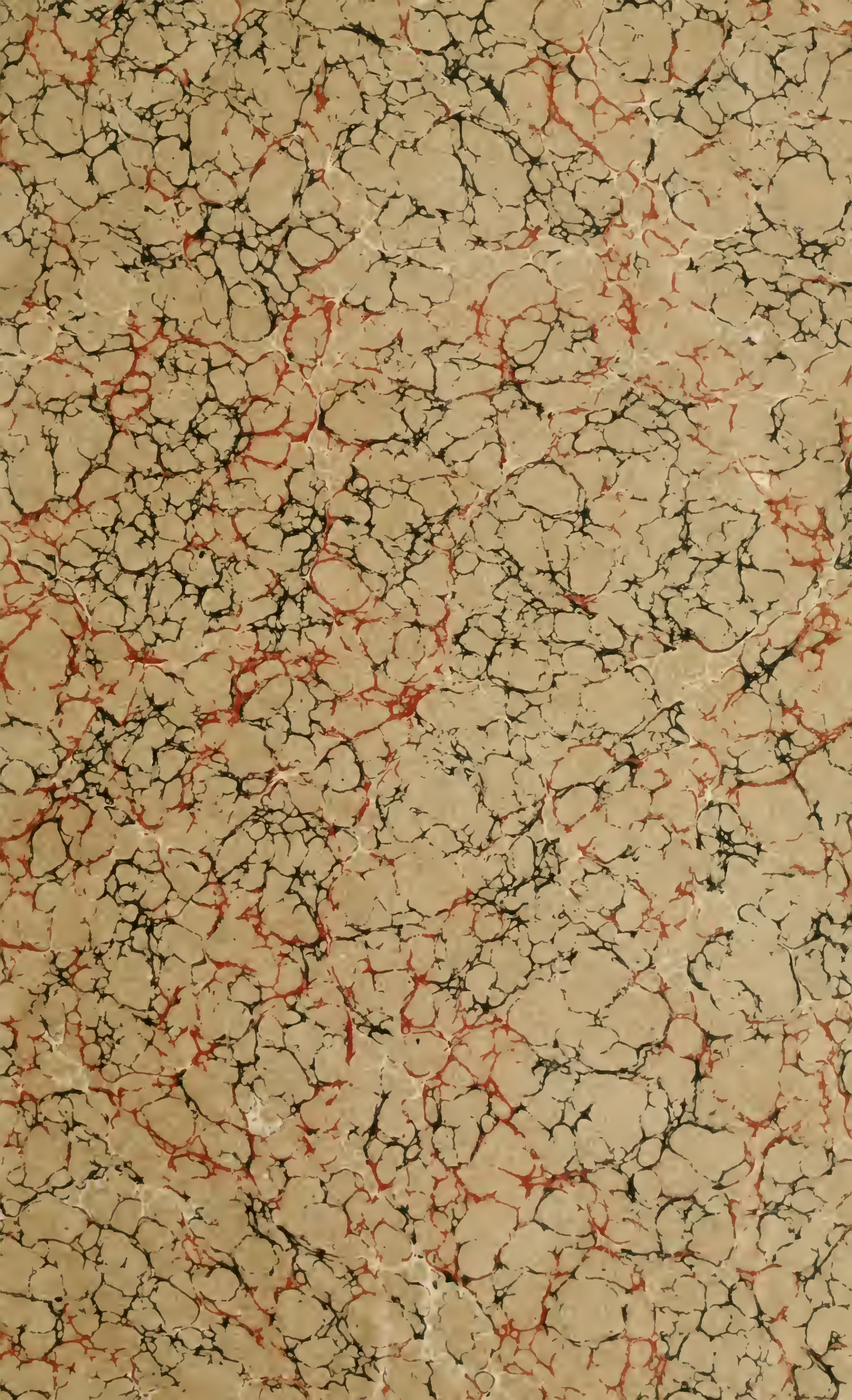






Revue pour jeunes filles –

Années 1833 à 1840 + 1843
(i.e. tomes 1 à 8 + 11)

manquent 1841 + 1842 (tomes 9 et 10)

• Collationné – Réparé – Inventorié (1988)

• Rien dans Hatin !

• Voir tables des matières

1834 (II) [illegible]

- Elisa Mercœur (1834) pp 82-91 : "Fulbertine"
- Desbordes-Valmore d° p 91-92 : "Ave Maria"
- E. Foa[illegible] 1° 131-135 : "J[al] d'Eugénie" + 200-202

- Mme Tastu d° 142-144

1833 (I) manque la table

- A. Soumet "J. d'Arc" pp 35-38
  Sophie Gay : "Malvina" 38-46 / "Les Bonnes Années" 111-116
  Elisa Mercœur : "Marceline" 86-90
  E. Foa[illegible] : J[al] d'Eugénie 98-100 / 151-159
- Ondine Valmore p. 268
  (une de ses 1ères poésies, [illegible], adressée à Lamartine)

([illegible] les féminités [illegible] ... pp 192 - 195)

- "[illegible]" - 203-208

- alphabet lettres gothiques entre pp 12[illegible] et 12[illegible]

JOURNAL

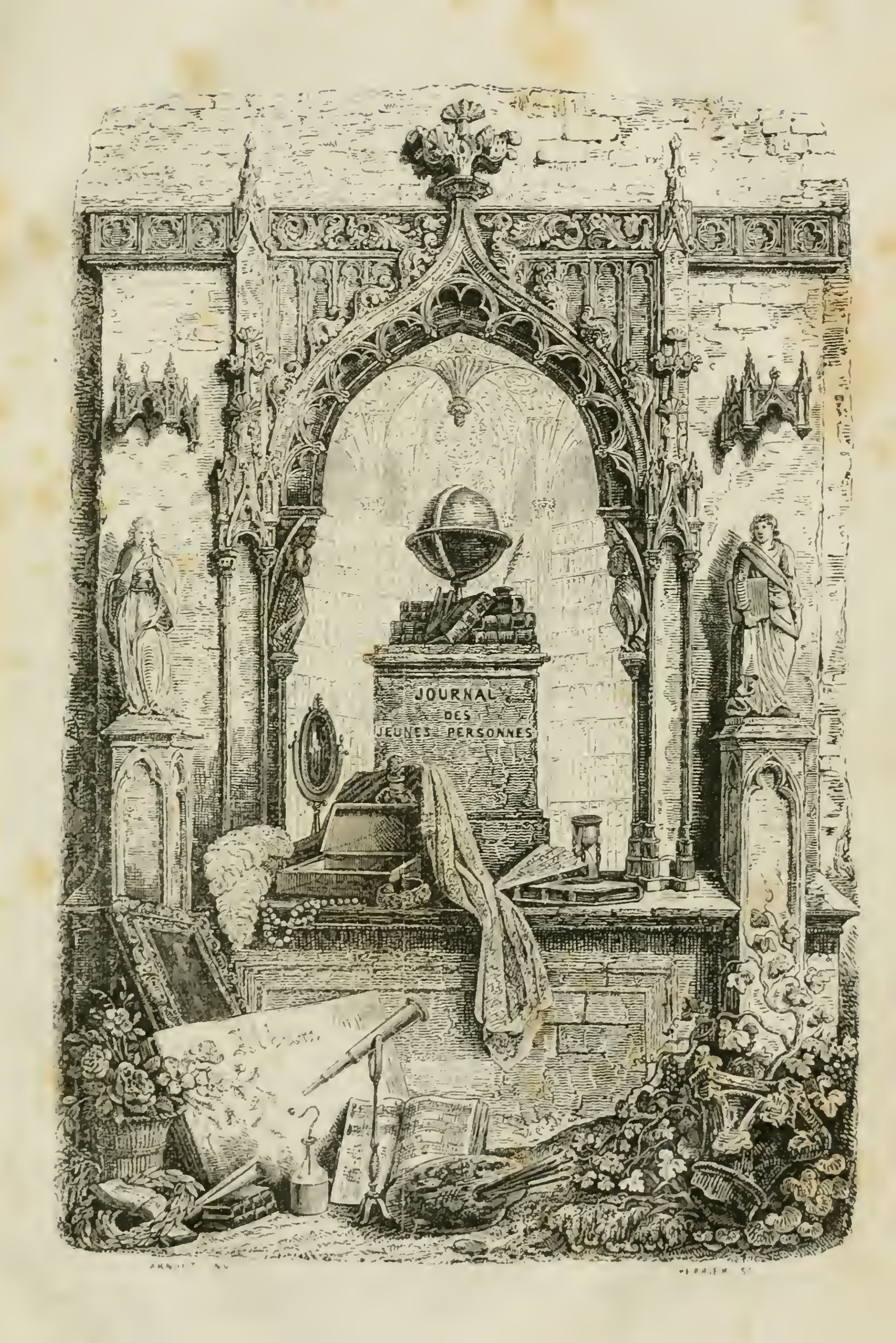
DES

JEUNES PERSONNES.

Paris,

Au Bureau du Journal, Rue du Dragon, 30.

IMPRIMERIE DE F. DUVERGER,
RUE DE VERNEUIL, N. 4.


JOURNAL
DES
JEUNES PERSONNES

ma 5 1833

JOURNAL

DES JEUNES PERSONNES.

A NOS JEUNES LECTRICES.

Vous n'êtes plus des enfants, mesdemoiselles, et les contes de fées, qui ont pu faire la joie et le bonheur de vos premières années, seraient aujourd'hui sans intérêt pour votre raison. Arrivées à l'âge de l'adolescence, âge rempli d'espérances et de douces illusions, presque au moment d'entrer dans le monde qui vous attend, et que votre imagination vive et riante vous présente sous les plus aimables couleurs, vous avez besoin pour y paraître avec avantage, et surtout pour vous garantir de ses dangers, que votre éducation perfectionnée, votre raison mûrie, votre jugement plus formé, vous apprennent à voir les choses sous leur véritable jour. Déjà la sollicitude maternelle a jeté dans votre âme des germes de piété par l'éducation chrétienne de vos premières années; cette éducation a été soignée. Vous possédez des talents; ces talents, il ne faut pas les négliger, cette éducation, il faut la continuer, la perfectionner, car si la vertu fait seule le bonheur de la vie, l'instruction en fait le charme.

C'est dans cette intention que nous publions ce journal qui vous est exclusivement destiné.

Il a pour objet d'elever votre âme, d'éclairer votre esprit et de former votre cœur, en ne mettant sous vos yeux que des exemples et des leçons de sagesse; nous vous présenterons les grands enseignements de l'histoire, les faits intéressants sous des formes attrayantes qui les graveront plus aisément dans votre mémoire. Nous ne vous laisserons point étrangères à la littérature, et sous une couleur dramatique ce journal vous fera connaître le génie des grands écrivains dont le nom est immortel. Dans votre éducation les sciences ont été peut-être oubliées; sans doute elles avaient paru trop sévères à vos jeunes intelligences; nous essaierons de vous les rendre accessibles en aplanissant les difficultés de leurs abords.

Nous nous plairons à vous entretenir des merveilles du ciel *qui racontent la gloire de Dieu*, suivant la belle expression de l'Écriture, et des merveilles de la terre où se montrent également à chaque pas la puissance et la sagesse du Créateur, phénomènes de tous les lieux, de tous les instants, que presque toujours nos yeux voient sans les comprendre, mais qui nous remplissent d'admiration et de reconnaissance pour leur auteur.

Des narrations de voyages vous feront connaître les mœurs et les usages des pays lointains; des traductions des meilleurs auteurs étrangers vous donneront un aperçu de leur mérite; les premiers écrivains, les premiers poëtes de notre époque viendront vous instruire et vous distraire par des nouvelles, des anecdotes qui ne vous offriront que des exemples à suivre, des modèles à imiter.

Nous vous parlerons aussi des choses frivoles; mais sous cette apparence de futilité nous vous montrerons un but utile; c'est ainsi qu'en causant avec vous d'objets de mode et de toilette, nous ferons en sorte que vous y trouviez de quoi exercer la dextérité de vos mains et prouver la délicatesse de votre goût.

Désirant vous amuser autant que vous instruire, nous ne négligerons pas ces deux arts qui embellissent la vie, le dessin et la musique; nos livraisons vous donneront des lithographies, ces études que vos crayons pourront reproduire, des romances, des barcarolles qui fourniront un thème aux modulations de votre voix.

Ce n'est pas tout encore, car notre journal serait incomplet si, en vous offrant ce qui peut vous disposer à servir d'exemple et de modèle dans le monde, nous mettions en oubli ces connaissances d'économie domestique qui font la *bonne ménagère;* nos numéros contiendront quelques articles sur ce sujet dont vous sentirez sans doute l'utilité, mais dont vos mères surtout apprécieront l'importance.

Tel est, mesdemoiselles, le plan d'un journal qui vous est consacré; nous avons cru devoir vous l'exposer dans cette première livraison; nous tâcherons de le justifier dans toutes les autres.

LA PRIÈRE.

A***

Sous la branche bénite et verdoyante encor,
Devant le reliquaire et le crucifix d'or,
En silence, à l'écart, sur ta chaise inclinée,
Les mains jointes, tu vas commencer ta journée,
Et, répétant les mots d'une sainte oraison,
Supplier le Seigneur de bénir ta maison;
Que d'un ange du ciel elle soit visitée;
Par la Foi, l'Espérance et l'Aumône habitée;
Et du fond de ton cœur priant avec amour,
Tu réclames pour tous le pain de chaque jour;
Tu dis, comme en des temps bien meilleurs que les nôtres,
Le symbole de foi que disaient les apôtres;
Tu demandes pour prix de tes pieux bienfaits
Le pardon des péchés que tu crois avoir faits.

Pour des morts bien-aimés ta fidèle prière
Implore le séjour de paix et de lumière.
Tu vas nommer tout bas ceux qui sont en péril,
Ceux qui sont dans les fers, ceux qui sont dans l'exil;
Et lorsque, s'élevant vers ton front qui se penche,
Pour la seconde fois ta petite main blanche
Aura fait sur ton sein le signe de la croix,
Et qu'un de nos enfants, le plus jeune des trois,
Accourra pour te dire avec sa voix qui pleure :
« Vous venez de parler au bon Dieu plus d'une heure;
« Oh! pourquoi restez-vous si long-temps à genoux? »
Je lui dirai : « Mon fils, elle priait pour nous. »

Le comte Jules de Rességuier.

JUANA.

Don Fernando Velasquez, jeune seigneur de Grenade, avait une sœur d'une beauté éblouissante; on la nommait Juana; elle avait vingt ans, Fernando vingt-quatre. Ils étaient orphelins et possesseurs d'une très grande fortune.

Un soir, étant assis tous les deux sur une des terrasses du Généralif, Juana dit à son frère :

« Depuis quelque temps, Fernando, vous êtes triste et rêveur; vous ne chassez plus dans la Siéra; vous oubliez vos limiers et vos chevaux d'Afrique; vous n'allez plus à Malaga visiter nos vignobles; vous avez perdu le souvenir de nos orangers de Majorque; qu'est-ce donc, mon frère? »

Fernando répondit :

« Il m'a pris un désir insensé de visiter la France et Paris.

— Un désir insensé!... mon frère a peut-être trouvé le mot propre en cette occasion. C'est mal de ne plus aimer l'Espagne! Et moi, que vais-je devenir?

— Ma sœur, il faut vous marier ou me suivre à Paris.

— Ni l'un ni l'autre, don Fernando; partez pour la France; je serai l'intendant de vos affaires. Allez, mais souvenez-vous de votre sœur et revenez la voir avant six mois. »

Don Fernando mit un genou en terre devant Juana, et il baisa sa belle main avec respect et reconnaissance. En sortant du Généralif, Juana remarqua cette devise arabe sur le fronton d'une porte d'ébène : *C'était écrit.* « Oh! oui, s'écria-t-elle, il était écrit que vous me quitteriez, mon ami!... » et des larmes tremblèrent comme des perles au bout de ses longs cils noirs. Fernando la pressa contre sa poitrine et jura de revenir avant la fin de l'automne.

Le lendemain une voiture attelée de six mules sortit du palais de Velasquez. Juana était dans son oratoire; elle écouta long-temps les clochettes de l'attelage et les fouets des postillons, et quand le bruit se

fut perdu dans le vide, elle pria pour le voyageur de toute la ferveur de son âme.

Paris, 15 mai.

« A MA SOEUR JUANA.

« La dernière pensée que j'ai laissée en Espagne était à vous; la première qui m'est venue en entrant à Paris avait votre figure, Juana. Un voyage heureux, un temps magnifique, une ville royale. Il y a vingt-quatre heures que je suis ici, et j'ai déjà vu plus de choses qu'un Parisien n'en voit dans six ans. Le peuple est le plus spirituel de la terre, mais je ne le crois que spirituel. On rencontre des hommes qui parlent seuls et qui animent de gestes leurs monologues; on voit de jeunes filles, légères comme des oiseaux, et dont le son de voix est harmonieux comme la voix de l'orgue. J'irai dans le monde et même à la cour; M. l'ambassadeur m'y engage, et j'ai grand désir qu'il m'en fasse une obligation.

« Mais, Juana, rien ne me fera oublier mes promesses; je serai auprès de vous dans six mois. Vous êtes une sœur charmante, vous avez de la grâce et de la raison comme un esprit d'en haut. Oh! soyez mon bon ange toujours.

« Adieu, ma sœur. Que ces mots vous parviennent dans un de ces moments où vous pensez à tout l'attachement que votre frère vous a voué.

« Je baise vos mains, Juana, et je me recommande à vos prières.

« FERNANDO VELASQUEZ. »

Cette lettre fut suivie de bien d'autres que nous n'avons jamais retrouvées.

Dans le courant du mois de juillet Juana écrivit celle-ci à Fernando.

Grenade, 10 juillet.

« Voilà vingt ans environ qu'à pareil jour mon père et le vôtre planta lui-même deux palmiers au bord de la fontaine de notre jardin de Grenade. O mon ami! hier j'étais à la fontaine, et je vis un des deux palmiers bien jaune et bien languissant; et, par malheur, c'est celui qui se nomme Fernando. Je sais que vous vous moquez de ces choses, vous bel-esprit du siècle, vous tête forte et savante... mais moi, faible femme, je me brise à de pareils présages. Pourquoi tarder si longtemps à m'écrire? est-ce que l'on a brûlé toutes les plumes à Paris, ou bien serait-ce que Fernando a la main droite engourdie? car j'aime mieux encore supposer toutes ces extravagances que de sonder la réalité. Quoi! m'oublier! non, c'est impossible. Moi, je rêve de vous la nuit, et toute la journée je vous cherche je ne sais où. Hier encore j'entrai dans votre cabinet pour vous parler; hélas! vous y étiez, mais sur votre piédestal, mais avec votre figure de marbre et vos cheveux de marbre; le buste de Fernando, voilà tout! Ce fut une pitié! j'allai à vous, froid personnage, et je vous contai les ennuis de mon cœur... que vous n'entendîtes pas, ou que vous ne voulûtes pas entendre. Votre tête resta immobile, vos yeux ne me regardèrent pas, et il n'y eut pas moyen de vous faire ouvrir les bras.

« Si vous dites que je suis folle, peut-être avouerai-je que vous avez raison. L'autre jour il me prit à votre occasion un grand mouvement d'orgueil : don Lara et Rodrigue de Médina me rencontrèrent à la messe; en sortant de l'église ces messieurs me saluèrent et me donnèrent de vos nouvelles. Ils arrivaient de Paris. Je pris le bras de Médina qui est notre cousin, et je l'accablai de questions. « Fernando, disaient ces messieurs, est le cavalier le plus élégant du monde élégant : il a un attelage de quatre chevaux gris que nul ne peut devancer à la promenade. Il va à la cour du roi de France, et MADAME ne donne pas une fête qu'il n'y soit invité. En vérité, dona Juana, il vous ramènera une sœur française, la plus distinguée que l'on puisse rêver. » Ces messieurs par-

laient ainsi, et moi je levais la tête avec une insolente coquetterie. Vous voyez, don Fernando, les gros péchés de contre-humilité que vous me faites commettre.

« Une lettre de vous, en grâce, ou je me plains au roi d'Espagne et des Indes, pour qu'il vous fasse ramener par les gendarmes de son frère très-chrétien. Que Dieu vous garde et qu'il vous rappelle quelquefois que vous avez une sœur !

« A vous, monseigneur, votre servante et votre bien-aimée.

« JUANA. »

Or, la belle Espagnole resta dans son inquiétude pendant quinze jours encore. Enfin Fernando écrivit; il était humble, il demandait grâce à sa sœur; il donnait mille raisons justificatives et toutes plus mauvaises les unes que les autres; il finissait par laisser entendre qu'il avait été gravement malade... et pourtant la gazette de Madrid annonçait que le brillant duc Fernando Velasquez était de toutes les chasses royales de Rambouillet, de Compiègne. Le cœur de la pauvre Juana saignait; elle se disait : « Voilà mon frère qui se prend d'un amour exclusif pour la terre de France. » Elle fonda une neuvaine à Notre-Dame de Cordoue, et elle voua une petite statue d'argent à saint Jacques de Compostelle.

Qu'elle était ravissante cette jeune fille dans le détail des affaires domestiques de son frère! avec quelle touchante sollicitude elle veillait sur cette fortune que le prodigue ébréchait à Paris! C'était beauté de voir Juana visitant à cheval ses fermes de Murcie, ou s'embarquant pour les îles Majorques; on l'eût prise, ainsi entourée de ses fermiers et de ses intendants, pour la femme forte de l'Écriture, la femme économe et pleine de sagesse.

Le mois d'août passa brûlant sur l'Espagne, et septembre arriva avec ses pampres et ses fruits. Fernando avait promis de revenir à la fin d'octobre : le cœur de l'Espagnole battait de joie à une telle pensée. Elle avait embelli le palais de Grenade de tout ce que son frère pouvait aimer; elle avait fait venir à son insu les meubles les plus frais de Paris. Le cabinet de Fernando était rempli de mille bagatelles luxueuses des magasins d'Alphonse Giroux. Juana avait acheté des marines de Gudin et des paysages de Watelet. Elle voulait que son frère retrouvât son appartement de la Chaussée-d'Antin dans son palais de Grenade. « Je le séduirai bien, disait-elle; je veux être coquette comme une femme de France; je veux employer des charmes magiques, je me ferai fée ou péri. J'aime mon frère et je veux le garder; on me changerait son cœur là-bas... Fernando est simple et bon... *ils* me le rendraient difficile et brusque... Il est vrai comme l'Evangile; qui sait s'ils ne lui apprendront pas des faussetés? Et puis, il n'aurait qu'à se marier en France, à y transporter sa fortune, à vivre chez les parents de sa femme... Dieu! cette pensée me fait peur. »

Alors elle écrivait à Fernando des lettres où elle versait toute la poésie de son âme; elle lui faisait de l'Espagne une terre enchantée... elle lui parlait de la belle réputation qu'il avait laissée dans son pays et de la grande existence dont il y jouirait. Quelquefois elle lui nommait des jeunes personnes de ses amies de la plus haute naissance et de la plus haute beauté. Hélas! hélas! Fernando recevait tous ces parfums de la patrie; il les respirait et il remerciait, voilà tout.

Un jour on vit annoncer à Juana qu'un étranger arrivant de Paris demandait à lui parler. « Des nouvelles de mon frère! s'écria-t-elle; qu'il entre! »

On introduisit l'étranger; Juana alla au-devant de lui jusqu'à l'entrée de la galerie, et elle le reçut avec un empressement qui dut bien surprendre cet homme. Il pouvait avoir quarante ans environ; il était vêtu d'un large habit noir, il portait des culottes courtes et avait des boucles d'argent à ses

souliers. Son abord était froid, sa figure était froide, son regard était froid. On eût dit que ce corps était animé par une de ces flammes qui ne brûlent pas. Du reste il saluait avec gravité, et il s'énonçait en homme habitué à beaucoup réfléchir.

« Vous arrivez donc de Paris, monsieur, et vous m'apportez des nouvelles de mon frère? Soyez le bienvenu; mais de grâce, monsieur, donnez moi les lettres de don Fernando.

- Madame, mademoiselle... répondit l'étranger, je n'ai pas l'honneur de connaître M. le duc votre frère.

— Mais n'importe, monsieur, vous devez avoir des commissions de sa part pour moi... vous venez de Paris?

— Ma commission est un devoir pénible... mademoiselle.

— Ciel! Fernando est malade... Vous êtes peut-être un médecin! (s'écria cette adorable jeune fille)... parlez, parlez...

—Je suis homme de loi, mademoiselle.

— Ah! vous me rassurez; soyez béni! Vous voulez donc...

— Vous prier de me remettre les titres de propriété de la terre que M. le duc possédait à Malaga.

— Mais, monsieur... mon frère n'a pas vendu sa terre...

— Non, mademoiselle, il l'a perdue.

— Grand Dieu!... C'est faux, monsieur.

— Hélas! mademoiselle... je le voudrais: voici sa signature. Cette terre appartient aujourd'hui à M. le comte de***, dont j'ai l'honneur d'être le procureur-fondé et qui m'envoie de Paris tout exprès pour procéder à la vente de cette propriété. M. le comte ne veut pas la garder; il entre dans ses arrangements d'acheter en France une terre avec le prix de celle ci.

— Assez... c'est assez, monsieur; je ne vous demande pas quelles sont les affaires domestiques de votre maître. »

Juana prit le papier que lui présentait l'homme de loi et lut en pâlissant la signature de son frère.

Le procureur-fondé ajouta :

« C'est une perfidie de la fortune!... le jeu est une passion si déplorable! »

Alors Juana, se relevant avec dignité :

« Qui vous a dit cela, monsieur? Je trouve fort mauvais que vous portiez un jugement si hardi sur le noble duc mon frère.

— Dieu me garde d'attaquer son caractère... mademoiselle... je le plains seulement de se livrer à une passion...

— Une passion !... il n'a que de très belles et louables passions. Vous dites que vous êtes en droit de vendre la terre de Malaga... (une terre patrimoniale!...) eh bien! soit, monsieur; je vous offre un acquéreur.

— Et qui est-il, mademoiselle?»

Juana dit quelques mots à voix basse, et l'homme de loi, après les avoir entendus, s'inclina profondément et se retira.

La fin d'octobre approchait; Fernando écrivait plus rarement à sa sœur; il se vit forcé cependant à de terribles aveux. Il attribuait son malheur à un jeu de bourse orageux... et, croyant sa dette énorme acquittée, il n'en parla plus. Quant à son retour en Espagne, il en écrivait à sa sœur avec une extrême irrésolution. Un monde d'affaires, de grands intérêts, sa santé même, tout, disait-il, le mettait dans la dure nécessité de passer encore deux mois à Paris, mais il devait arriver à Grenade à la fin de décembre, et il le jurait par tous les saints. Le temps marchait ainsi.

Ce fut seulement dans les premiers jours du printemps qu'un jeune homme arrivé de France à Cadix sur un bâtiment marchand traversa à pied la Sierra-Nevada; il avait fait un long voyage; il était venu des bords de la mer, d'hôtellerie en hôtellerie, et à petites journées, jusque dans les montagnes de Murcie. Il passa sur les hauteurs qui dominent la plaine grenadine; et quand le magnifique tableau du pays maure se déroula devant lui, il s'arrêta et jeta sur l'étendue un long et mélancolique regard. « Oh! disait-il, voilà la patrie..., pourtant

je ne descendrai pas dans la plaine, je ne traverserai pas Grenade, où je n'ai plus mon palais; on me montrerait du doigt comme un objet de pitié. Non, je n'irai pas ; allons plutôt retrouver ma sœur, qui s'est retirée sur la côte orientale de l'Espagne dans une habitation solitaire auprès de la mer; je me jetterai à ses pieds, je frapperai la terre avec mon front, je lui dirai : «Sœur angélique, j'ai tout perdu dans des nuits infernales; perdu mes forêts de Galice, perdu ma terre d'ancêtres, perdu mes orangers de Majorque, perdu mes fermes d'Aragon... perdu mon palais de Grenade, sainte demeure où je fus élevé sur les genoux de ma mère. J'ai tout perdu, ma sœur; mais vous, trésor de beauté et de vertu, vous me restez; je vous servirai, je serai l'esclave qui gardera votre porte; vous avez conservé, vous, votre riche patrimoine; vous êtes restée dans la haute position de votre naissance... que Dieu en soit loué! Vous vous marierez... vous deviendrez une très grande dame... Eh bien! ma sœur, me repousserez-vous, n'aurai-je pas un abri sur le sable? n'aurai-je pas un réduit sous les gouttières de votre palais?... »

Et ce jeune homme se prit alors à pleurer dans ses mains amèrement.

Cependant il continua sa route, ne retournant plus la tête vers Grenade ; il marcha quelques jours encore, suivant à pas lents les fossés des chemins et toujours seul et résigné. Et comme il approchait de l'habitation de dona Juana Velasquez, voilà qu'il vit venir de loin une voiture et des cavaliers. Il se détourna et se tint à l'écart pour laisser passer cet équipage; mais les cavaliers s'arrêtèrent, et l'un d'eux lui demanda: «N'auriez-vous pas rencontré un jeune voyageur qui se nomme don Fernando Velasquez, et qu'on nous a dit avoir été reconnu traversant, il y a quelques jours, les montagnes voisines de Grenade?»

Et le jeune homme baissa la tête et répondit : «C'est moi. »

Un cri retentit, et au même instant une femme s'élança de la voiture et tomba dans les bras du voyageur.

« Mon frère! oh! mon frère!.

— Ma sœur

— Comme vous voilà changé, Fernando!... Comme vous êtes maigre et pâle! Ingrat, vous vous êtes défié de Juana.»

Ce fut sans doute une scène ravissante de grâce et de douce pitié que ce moment où Juana frémit dans les bras de Fernando, et où le prodigue pleura sur la tête de sa sœur. Les cavaliers, qui portaient tous la livrée de Velasquez, mirent pied à terre et vinrent baiser les mains de leur ancien maître.

« Que faites-vous? disait ce jeune homme; voilà votre maîtresse... moi je ne suis plus rien...»

Mais ces braves gens s'obstinaient à l'appeler *maître et seigneur.*

Et lorsque le frère et la sœur furent montés dans la voiture, Juana dit aux siens :

«A Grenade!

— Non, non! dit Fernando; que deviendrons-nous dans cette ville?

— Mon ami, nous rentrerons dans votre palais. »

Ce fut en effet au palais de Velasquez que s'arrêta l'équipage. Quand Juana se trouva seule avec son frère dans la grande salle des chevaliers, elle lui parla ainsi :

« Pas un mot sur le passé; j'ai tout oublié, mon frère; vous conservez cette maison de nos ancêtres et toutes vos terres; c'est à la Providence que vous devez cela; mais je lui dois plus que vous. Elle m'ouvre un asile magnifique et où je serai heureuse jusqu'à la fin. Vous savez que depuis longtemps Dieu m'appelait à la vie du cloître; j'ai cédé à cette voix intérieure. Hier l'évêque de Grenade a reçu mes vœux, et je vous attendais au monastère de Sainte-Marie-de-la-Mer. »

Comme Fernando, à genoux devant elle, frappait avec désespoir son front contre le pavé, Juana lui dit en le relevant :

« Quelle pitié d'être faible ainsi ! Ne voyez-vous pas, Fernando, que le plus heureux de nous deux n'est pas celui qui reste? Mon frère, la vie du monde est amère... je n'en voudrais pas pour une couronne ; tâchez de passer des jours moins orageux à l'avenir. Mariez-vous; vous trouverez parmi les femmes de Murcie une délicieuse compagne ; vivez ensemble. Adieu, venez me voir au cloître quelquefois avec votre autre Juana. »

Nous finissons cette histoire en apprenant au lecteur que Juana avait vendu tous ses biens pour acquitter les dettes de son frère, et heureusement sa fortune considérable avait suffi. Nous ajouterons que Fernando devint un modèle de sagesse, qu'il épousa une riche et belle héritière de Castille, et que jamais six semaines ne s'écoulèrent sans qu'il n'allât visiter le parloir du couvent de Sainte-Marie-de-la-Mer.

Enfin nous certifierons, sur les preuves qui nous ont été données, que Juana la sainte est aujourd'hui heureuse sur la terre autant qu'on peut l'être en regardant et en espérant le ciel.

Jules de Saint-Félix.

UNE VISITE.

. . . .
. . . .
Et pourtant aujourd'hui la faim est son partage,
La faim qui flétrit l'âme autant que le visage ;
Par qui l'homme souvent importun, odieux,
Est contraint de rougir et de baisser les yeux.

André Chénier.

« N'ai-je pas, mesdemoiselles, entendu vos mères vous dire qu'elles vous laissaient libres et souveraines maîtresses demain toute la matinée ?... maîtresses de l'emploi de vos heures et du choix de vos plaisirs ; libres de sortir avec elles, en carrosse, à pied, quand et comme vous l'entendrez, et de les conduire où le caprice et la fantaisie vous entraîneraient vous-mêmes, si toutefois les demoiselles, à Paris, ont des fantaisies et des caprices. Je ne sais, mais il me semble que vous êtes un peu embarrassées de votre pouvoir et de votre liberté ; c'est ce qui arrive souvent. Tandis que vos parents et les *anciens* de la société sont gravement occupés, dans les angles du salon, avec la dame de cœur et le roi de trèfle, voudriez-vous, mesdemoiselles, me faire une petite place à cette grande table ronde, autour de laquelle vous délibérez, parmi les fleurs et les bougies, des broderies à la main et des *album* sous les yeux ? Si vous m'admettez avec *voix consultative* dans ce grand conseil, peut-être émettrai-je quelque idée neuve, quelque opinion salutaire, qui éclaireront la discussion et fixeront vos doutes. Dans les occasions solennelles le plus mince avis n'est pas à négliger. C'est pourquoi je hasarde le mien.

Merci, me voilà parfaitement installé ; et maintenant la discussion peut s'éterniser ; ce n'est pas moi qui l'abrégerai.

Je vous dirai, mesdemoiselles, que j'ai sur moi la liste complète de tout ce qu'il y

a de curieux et de nouveau à voir demain matin dans Paris. Oh! le jour est très bien choisi. J'ai de plus des cartes ou billets pour tout cela ; vous n'aurez donc qu'à désirer. Voici *l'ordre et la marche* des plaisirs; nous allons les comparer et les débattre, et puis vous choisirez.

D'abord, grande et belle matinée musicale au Conservatoire ; symphonie de Beethoven, de ce génie colossal, de ce roi des orchestres, reconnu et couronné dans toute l'Europe... depuis qu'il est mort, et mort de faim, pour changer. — Airs, duos et quatuors de Mozart et de Rossini : Mozart, le plus savant, le plus poëte et le plus peintre des musiciens; Rossini, le divin maître du drame musical, dont les notes sont des paroles passionnées, et qui, un soir, écrasa l'envie à coups de timbales et de trombonnes. — Un *Credo* de *Cherubini* qui a pris aux anges leur nom et leurs accords. — Concerto et sonate, exécutés par Baillot et Kalkbrenner, qui ont de l'âme et de l'éloquence jusqu'au bout des doigts, et qui ne connaissent de *difficultés* que celle de se voir égalés. — Quelques fragments des admirables *Concerts historiques* donnés par M. Fétis, l'homme d'art et de conscience, qui part sur les ailes de l'enthousiasme à la recherche des chefs-d'œuvre oubliés, les éprouve et les interroge avec la sonde du goût et de l'érudition, devine et recompose le style et l'alphabet des partitions antiques, nous les traduit, avec scrupule, sur nos instruments modernes, assouplit les roulades de nos chanteurs à ces naïves modulations, et, nous entraînant avec lui dans ses théories lumineuses et enflammées, méritera d'être appelé à la fois le Winckelmann et le Champollion de la musique.

En second lieu, superbe course de chevaux, au bois de Boulogne, à l'occasion du gros pari de ces deux gros Anglais, dont l'un s'en ira triste et ruiné et l'autre riche et triste. La différence est peu de chose, et ce n'était guère la peine de parier. Mais ils ont les dix plus petits *groom* et les dix plus sveltes juments du monde civilisé, et ce sera plaisir de les voir ou plutôt de ne les pas voir fendre l'espace dans un tourbillon olympique. Et cependant, je vous redirais au bruit des fanfares et des acclamations, cette délicieuse rêverie de Jules de Saint-Félix :

> Mon cheval! mon cheval! j'aime la promenade
> Quand le soir est venu sous les platanes verts,
> Quand on entend le bruit de quelque sérénade
> Sous le balcon mauresque, aux volets entr'ouverts.
> Au galop! au galop! tout seul, dans la campagne...
> La solitude est bonne à guérir un chagrin,
> Et moi, etc., etc. . . . .
> . . . .

Troisièmement, ouverture du *salon!* et, qui plus est, *entrées* de faveur à des heures d'exception! Il est vrai que les billets exceptionnels se sont multipliés et ont circulé avec une telle agilité parmi la bonne compagnie que dans les séances privilégiées il y aura, tout compte fait, autant de robes déchirées, autant de coups de pied distribués que les dimanches et fêtes; on ne pourra donc se retirer que sur la *qualité;* c'est un avantage qui n'est jamais à dédaigner. Puisse l'ouverture du *salon* devenir un grand événement! Heureux les temps, heureux les peuples qui se passionnent pour les arts; c'est le signe certain que les mauvaises passions s'en vont! Le prisme des arts est comme l'arc-en-ciel qui annonce la fin des orages. Et certes, il y aura de quoi se passionner à *l'exposition* actuelle, pour peu qu'on y mette de la bonne volonté. Ouvrons le *livret :* voici Ingres! Ingres, l'homérique, le catholique, le chevaleresque, ce Goëthe de la peinture, qui a une âme pour toutes les théogonies, un culte pour tout ce qui est beau, qui touche tout avec son pinceau raphaëlique, et qui n'a foi qu'en l'art, sans autre *parti pris* que l'amour et la perfection de la forme. Voici de La Roche, qui jette les émotions du drame historique sur ses toiles brûlantes ; Schnetz et Robert, ces splendides miroirs de la belle nature ita-

lienne; Delacroix, Scheffer, Boulanger, ces maîtres du fantastique, de la couleur et du *geste*, dont les compositions surabondent de poésie; Champmartin, dont les magnifiques portraits, avec leurs chairs vivantes, leurs naïves attitudes, leur style grandiose, promettent à l'*école française* un Van Dick et un Titien; puis, madame de Mirbel, qui renferme un immense talent dans le cadre de ses miniatures, charmantes et vigoureuses rivales des plus beaux tableaux.

La sculpture ne restera pas en arrière de chefs-d'œuvre, car voici quelques marbres de notre grand statuaire David, qui s'est chargé d'immortaliser ce nom une seconde fois.

Enfin, mesdemoiselles, au nombre de vos plaisirs se présente demain une *séance extraordinaire* à l'Académie Française, pour la réception d'un nouvel académicien. Je tiens de personnes bien informées qu'il y sera prononcé deux discours où les plus hautes théories de l'art et de la philosophie se dérouleront avec éclat, revêtues d'un style enchanté, et à cette éloquence si belle succédera la poésie plus belle encore. Ce seront des vers comme de la musique et de la peinture, des vers où le cœur et l'imagination se prendront comme dans un réseau d'argent, tellement que le public sortira très tard de l'Académie, en se plaignant de s'en aller trop tôt... Je vous ai déjà dit que c'était une séance extraordinaire.

Eh bien! mesdemoiselles, que préférez-vous de tout cela? quel plaisir choisissez-vous? Je vois que les avis sont partagés et qu'il vous faudrait aller au scrutin. Si vous m'en croyez, vous serez bien vite d'accord; laissez là pour demain concert, course, exposition et académie, et cherchez un plaisir d'une tout autre nature. Demandez que toute votre journée soit consacrée à faire des visites... Ne vous récriez pas ainsi et laissez-moi achever. Je sais parfaitement qu'en général cette sorte d'agrément consiste à être désolée de rencontrer des personnes qui sont désespérées de vous recevoir; aussi est-ce de visites toutes particulières que je veux vous parler. Ce sont des visites sans aucune cérémonie, des visites qui font grand bien à ceux qui les reçoivent, et dont on sort content de soi et léger, des visites qu'on ne vous rendra pas; enfin, des *visites chez des familles pauvres.* Tenez, mesdemoiselles, Dieu vous bénira d'user ainsi de la liberté qui vous est donnée, et de sacrifier les jouissances du luxe et des arts à l'accomplissement d'une œuvre de charité; s'il est vrai qu'il y ait sacrifice pour des jeunes personnes comme vous. J'ai aussi sur moi une liste de ces autres plaisirs. Vous pourrez suffire à tous, en vous les partageant, en vous levant de bien bonne heure et en ne passant que dix minutes à votre toilette. Sans doute vous pourriez me dire :

« Allons toujours demain au Conservatoire ou au Musée, et on ne nous refusera pas après-demain d'autres jouissances. »

Mais non, vous ne le direz pas; vous savez, mesdemoiselles, que vingt quatre heures c'est une éternité pour ceux qui souffrent, et peut-être la mort. Tout le reste se retrouvera dans huit jours ou dans trois mois, qu'importe? Mais seriez-vous sûres de retrouver les malheureux que vous n'aurez pas vu demain? Et si je vous parle de la sorte, c'est que j'ai sur moi la relation d'un fait tout récent, d'*une visite* miraculeuse, qui prouve que pour certaines choses on aurait tort de dire : *Ce qui est différé n'est pas perdu.* Les tables de jeu sont en pleine activité, les trois *wist* en ont encore pour une bonne demi-heure à se gronder, et le thé n'arrivera qu'après; voulez-vous qu'en attendant je vous lise cette petite narration? cela n'engage à rien. Vous le voulez? Je commence donc :

Dans une de ces noires et longues maisons des faubourgs, où il y a cent locatai-

res et point de portier, vivait (si cela s'appelle vivre) une famille bien pauvre sans doute, car elle n'avait pour tout logement qu'une petite chambre sous les toits, avec un cabinet noir. Un vieillard, un jeune homme et une jeune veuve avec une petite fille encore à la mamelle, couchaient dans la chambre sur trois lits de hauteur inégale, mais trop pareils d'ailleurs! un matelas jeté dans le cabinet servait de lit à un autre vieillard, qu'on présumait être quelque parent. Depuis un an qu'ils étaient dans cette maison, ils y avaient acquis la réputation d'une laborieuse et honnête famille d'ouvriers. Le jeune homme avait un vrai talent comme graveur sur métaux, la jeune femme faisait des dessins de broderie tant que durait le jour, et ils gagnaient ainsi de quoi faire subsister les deux vieillards infirmes, dont l'un était leur père. Jamais ils ne s'étaient mêlés aux autres locataires pour la plupart ouvriers comme eux, et cependant tous les aimaient et les vénéraient à cause de leur cordiale politesse quand on les rencontrait, et des mille petits services, même d'argent, qu'ils trouvaient moyen de rendre à leurs voisins, tant on est riche avec du travail et de l'ordre, quelque pauvre qu'on soit! En récompense, il leur était pardonné de ne sortir le dimanche que pour aller à l'église et de travailler le lundi.

Mais un grand malheur vint à tomber au milieu de tout ce malheur. Le jeune graveur, frappé depuis longtemps d'une incurable mélancolie qu'il dominait ou qu'il cachait à force de courage et de tendresse, fut pris enfin d'une fièvre ardente qui l'enchaîna dans son lit. Le médecin, après une scrupuleuse inspection des symptômes, prononça gravement cet oracle : « Il faut au malade beaucoup de distraction et une grande tranquillité d'esprit, pas autre chose. » Excusez du peu!

La maladie ne fit donc qu'empirer et dégénéra même en fièvre cérébrale. Les petites épargnes du ménage furent bien vite épuisées. Les voisins venaient à toute heure demander des nouvelles de *François;* mais ils ne demandaient pas si l'on avait besoin de quelques avances d'argent, soit qu'ils n'eussent eux-mêmes aucune épargne, soit qu'ils ne soupçonnassent point que la famille *Fréneau* fût dans la gêne, parce qu'elle ne se plaignait jamais. Et pourtant il n'y avait plus de crédit chez l'apothicaire ni chez le boulanger, et pour la première fois le terme du loyer n'était point payé. On entend dire souvent : Ces pauvres gens n'ont plus rien, ces pauvres gens meurent de faim... et l'on répète cela soi-même comme des locutions vagues, sans proportion avec ce qu'elles représentent. Mais qu'un médecin ordonne devant vous à un malade trois cuillerées de soupe maigre ou une tasse de bourrache, et que la femme ou la fille du malheureux, après avoir retourné toutes ses poches et tous ses tiroirs, se prenne à pleurer, parce qu'elle n'y a pas trouvé quatre sous pour aller chez la fruitière ou chez l'herboriste... alors le spectre de la misère vous apparaît, et vous commencez à comprendre ce que voulait dire: *mourir de faim.*

Et voilà six semaines que la famille Fréneau se débattait dans cette agonie de pauvreté absolue, lorsqu'un carrosse s'arrêta devant l'allée de la maison. Cinq minutes après, François, qui était à moitié délirant, cria :

« Ma sœur, on frappe à la porte de la chambre ; c'est sans doute qu'on vient chercher mon corps ; ouvrez vite. »

Un des deux vieillards y alla ; et une dame accompagnée d'une jeune personne, probablement sa fille, demanda :

« Est-ce bien ici que demeure la famille Fréneau? des ouvriers qui...

— Oui, madame, répondit le vieillard ; et une petite rougeur lui monta au front, c'est ici... Qui annoncerai-je? »

Les deux étrangères se regardèrent en souriant légèrement et entrèrent sans plus de cérémonie.

« Mes braves gens, dit la dame, j'ai appris à la paroisse la position...

— Madame, dit l'autre vieillard en se levant de sa misérable chaise avec dignité, permettez-vous à mon vieux Sébastien de s'asseoir?... Assieds-toi, Sébastien, ces dames le permettent. »

Sébastien resta debout.

Elles étaient tout interdites et mille fois plus honteuses que les pauvres qu'elles venaient soulager. Pendant les paroles du vieillard, elles avaient pu jeter un coup d'œil rapide autour de la chambre, et elles avaient remarqué une grande propreté au milieu de la plus grande misère, et même quelques objets qui semblaient être des souvenirs d'un ancien luxe, tels que deux grands portraits tout noircis, une soucoupe de porcelaine du Japon que la jeune femme portait aux lèvres du malade, et une *Imitation de Jésus-Christ*, en maroquin rouge, que le père avait posée sur la cheminée au moment de leur entrée. Du reste, un dénûment complet. Ces contrastes navrèrent le cœur des deux étrangères en même temps qu'ils exerçaient leur imagination.

Ce fut le grave vieillard qui rompit le silence :

« Madame, reprit-il, je vous remercie de votre visite, et puisse Dieu vous en récompenser! Vous voyez que nous ne sommes pas ce que nous paraissons être. Qui sommes-nous? d'où venons-nous? comment avons-nous pu en arriver là? ce sont des choses qui sont entre le ciel et nous. Mais vous voyez enfin que nous avons la pauvreté, moins la ressource de l'aumône. Mon fils nous soutenait tous par son travail; le voilà gisant sur son lit de mort peut-être! Que Dieu le reprenne ou me le rende, notre avenir sera toujours affreux!... Mais, madame, puisque vous êtes bonne et charitable, je ne rougis pas de vous demander une grâce; ma fille peut donner des leçons de peinture et de musique; nous ne connaissons personne; si vous pouviez lui procurer quelques écolières... voilà une charité que nous pourrions recevoir. »

Tandis que le vieillard parlait ainsi, sa fille et la jeune personne s'étaient rapprochées et avaient lié conversation; une vive sympathie les attirait l'une vers l'autre, tant l'éducation est le premier ou plutôt le seul lien et la seule égalité!

Et le jeune malade, entendant cette voix étrangère et ravissante de douceur, répétait dans son délire :

« Ah! voici enfin les anges qui parlent! Que leur parole est suave! Quand donc pourrai-je les voir? »

Et en ce moment, la fièvre s'étant un peu apaisée, il entr'ouvrit ses yeux qui se fixèrent sur le visage de seize ans tourné obliquement du côté de son lit.

« En voici un! s'écria-t-il en se soulevant à moitié; oui, c'est un ange, et c'est le plus charmant sans doute; je ne les croyais pas si beaux!

— Isaure! Isaure, dit vivement la dame, viens près de moi. »

Isaure se laissa encore appeler trois fois. La figure pâle, mais singulièrement expressive du malade, ses yeux noirs et fixes, son accent et son air étrangers, tout, jusqu'à ses flatteries délirantes, tout l'avait absorbée et jetée dans une sorte d'extase douloureuse et céleste dont sa mère eut peine à la réveiller.

Elles se levèrent enfin et la dame tira de son sac quelques papiers pour prendre, au fond, un petit souvenir.

« Veuillez, dit-elle à la sœur du malade, écrire ici le nom et l'adresse que je pourrai indiquer aux personnes qui me demanderont une excellente maîtresse de musique et de peinture, et veuillez en même temps accepter ce rouleau pour trois mois d'avance des leçons que vous aurez la bonté de donner à ma fille. »

Mais la jeune femme, au lieu de répondre, lisait avec une inconcevable émotion un feuillet des *Petites-Affiches* du jour qui était

tombé du sac de la dame et sur lequel ses yeux s'étaient tournés par hasard. L'article qui l'occupait si fortement portait ce qui suit :

« Le consul de Portugal prévient pour la dernière fois les héritiers collatéraux du comte de Mélindès, s'il s'en trouve encore, qu'ils aient à se présenter, demain 7 décembre 1832, avant midi, pour tout délai, dans les bureaux du consulat, afin de justifier de leurs droits et titres à cette succession ; faute de quoi tous les capitaux et biens qui la composent seront dévolus aux légataires, en vertu du testament dudit comte de Mélindès, décédé à Java le 7 décembre 1829, lequel testament dispose que si, dans l'espace de trois ans, à partir du jour de la mort, il ne se présente aucun héritier aux degrés successibles, les légataires qui y sont nommés entreront en pleine possession de tous les biens, qui montent à près de trois millions.

« Le consul de Portugal rappelle ici que pareil avertissement a été renouvelé tous les mois, depuis trois ans, dans tous les journaux de l'Europe et toujours sans résultat. »

« Madame! oh! c'est Dieu qui vous a conduite ici! Voulez-vous permettre que votre voiture...

—Non, dit la dame, je vais vous accompagner moi-même à l'hôtel du consulat. Je brûle de comprendre ce que j'ose à peine entrevoir. »

La jeune femme prit dans une malle un portefeuille de moire violette, embrassa convulsivement son père, son frère et le vieux Sébastien, et sortit de la chambre avec ses deux protectrices.

Et dans la voiture elle disait : « Oh ! si vous étiez arrivé plus tard d'un jour !... Oh ! malheureux que nous sommes, n'avoir pu lire aucun journal depuis trois ans ! misère profonde ! Oh ! l'exil et l'isolement !... Oh ! vous êtes deux célestes messagères ! Mon frère vivra ; son mal c'était du chagrin... »

Environ deux mois et demi après cette visite, un riche équipage, avec une livrée et des armoiries portugaises, s'arrêta devant la grande porte de Saint-Thomas-d'Aquin, le vieux Sébastien, sur le siége, avec un bouquet superbe et une figure aussi riante que son bouquet. Beaucoup d'autres équipages suivaient : c'était le mariage d'Isaure de Saint-Brice et de don Francisco, marquis de Saldagna, seul héritier, avec sa sœur, du comte de Mélindès.

Telle est, mademoiselle, ma petite anecdote ; et si Charles Nodier *vous la contait vous y prendriez un plaisir extrême.*

« TOUTES : Donnez, donnez votre liste de familles pauvres ; c'est là que nous irons demain... Eh ! mais, Pauline, vous ne dites rien ; pourquoi donc ?

PAULINE : Moi, j'ai déjà vu beaucoup de pauvres, je n'ai jamais vu d'académiciens, j'irai donc à l'Institut. Il y a des romans de charité comme d'autres romans, et je crois qu'il restera encore du bien à faire et que tous les malheureux ne seront pas morts après-demain. »

Un grand silence. Personne n'ose regarder personne.

Au bout d'un quart d'heure : « Ah ! mesdemoiselles, c'est la *Gazette* du soir qu'Antoine apporte. Voyons, quelles nouvelles ?.. Oh ! oh ! voilà qui est singulier et comme fait exprès :

« La séance de l'académie est remise à huitaine... La course de chevaux est ajournée à cause du mauvais temps... Les billets de faveur pour le *salon* ne seront admis qu'après-demain... Le grand concert n'aura lieu que la semaine prochaine, la salle ayant besoin de quelques réparations. »

Vous voyez, mesdemoiselles, que le ciel est juste pour vous comme pour les héros de mon histoire qui n'est pas un roman, et qu'il ne fait pas attendre ses récompenses...

Ah! mon Dieu! ni ses châtiments : lisez tout bas, là :

Bruxelles, le... 1833.

« M. le maréchal-de-camp, baron de V***, est mort ce matin dans nos murs presque subitement. »

Le baron de V*** était le père de Pauline.

Mlle Deschamps.

SON SOUVENIR ET SA MÉMOIRE.

Quand un chef de famille est frappé par un de ces fléaux dominateurs et inattendus dont les premiers symptômes sont tout de suite l'image effrayante de la mort, ce qu'il a d'enfants autour de lui appelle aussitôt ce qu'il a d'enfants éloignés; et cette réunion, augmentée des êtres que la plus étroite amitié admet à tous les moments, forme pour ainsi dire un cordon sanitaire de soins si prompts, de veilles si actives, de prières si ferventes, que Dieu, touché à la fois de tant de courage et de craintes, le rend inaccessible au passage de la mort en prolongeant de son doigt miséricordieux une vie adorée, une vie indispensable.

Et combien elle était indispensable sa vie à elle! car ce chef de famille, c'était une femme. Elle disposait des cœurs, des caractères; elle conciliait tout, chacun pliait sous sa douce domination. Chez elle on ne songeait qu'à lui plaire, qu'à l'aimer, et elle vous le rendait si bien qu'on n'avait pas le temps de s'inquiéter ou plutôt de s'appesantir sur ces petits nuages de société, inévitables dans le cercle d'une intimité nombreuse. On se trouvait heureux les uns à côté des autres, parce qu'elle vous faisait heureux. Elle disait toujours que plus elle vieillissait, plus elle voulait s'entourer de la jeunesse; que les joies, que les voix, les toilettes et même les pleurs de vingt ans rafraîchissaient son regard, son sourire, son cœur et son âge; aussi tout était toujours bruyant autour d'elle.

Un cruel jour enfin le silence le plus sinistre remplaça subitement le bruit du bonheur et de l'habitude. Ces mêmes voix ne parlèrent plus que bien bas; ces mêmes joies firent place aux angoisses de l'âme; ces mêmes toilettes furent foulées aux pieds, et ces mêmes pleurs coulèrent pour une vraie cause. Elle fléchit sous une de ces attaques qui la mit huit jours à la disposition de la terre. J'ai dit que Dieu ne l'y laissa pas tomber.

Rien de plus touchant, de plus solennel que son retour à la vie. Elle revit le jour, et après le jour les êtres à qui elle l'avait donné, et qui, à l'aide du ciel, le lui rendaient à leur tour. Mais, hélas! elle n'avait plus que la moitié d'une existence; son cœur seul vivait encore tout entier; elle le consacra tout d'abord à louer Dieu sur les têtes chéries qui l'entouraient, et quand il fallut joindre deux mains pour la prière, elle chercha la main d'un de ses enfants, l'unissant à la sienne, puisqu'elle n'en avait plus qu'une. L'action de grâce fut générale, et depuis l'amour filial, depuis la sainte amitié jusqu'au dévouement des serviteurs, chacun mêla son hymne reconnaissant à la voix faible encore qui, pour s'essayer, s'adressait à l'Eternel.

Pieux et premiers mots entendus par-delà

les airs et qui arrivent droit aux régions célestes, quel que soit le ton dont on les prônonce ; secrets confiés et accueillis à une pareille distance, cris de l'âme, plaintes, réclamations ou cantiques de louanges, vous n'avez pas besoin de clairon ni de trompette pour vous précéder si haut ! Vous n'avez même pas besoin que des paroles remuent des lèvres pour vous faire comprendre ; la pensée seule suffit pour vous porter au Seigneur qui vous attend toujours, puisqu'il vous a devinés avant que vous ne vous soyez révélés.

Ce jour si terrible arriva comme elle se préparait à peupler son joli château des convives de septembre, le plus beau mois de l'année ; celui qui sonne l'ouverture des chasses et des vacances ; celui où les enfants viennent payer le sacrifice des mères avec des lauriers ; celui où le militaire vient reconnaître ses foyers ; celui où le magistrat vient retremper, aux impressions de la nature et de la vie domestique, son cœur que de terribles sentences et des crimes plus terribles encore ont fermé à la pitié pendant le plus long cours de l'année. De tels apprêts de fête disparurent sous ce coup fatal, et lorsqu'elle fut relevée du péril, on mena au château la vie uniforme, silencieuse et douce, une vie de convalescence pour tous, car chacun revenait d'un grand danger. L'usage des portes, des pas, des paroles, était mesuré, pesé, calculé : on eût dit un convent en retraite pour la sainte semaine. Des occupations, il y en avait pour tout le monde ; on se partageait d'une tendresse avide les soins que ramenait chaque heure du jour et de la nuit.

C'est là que la constance dans les attentions, la patience dans les détails, ne se ralentirent pas un seul instant ; c'est là que s'accrut le bonheur d'être fille, et celui d'être mère ; c'est là aussi que se révéla dans toute sa force une amitié toujours invulnérable au sommeil, et dont les yeux vigilants n'acceptèrent point de relais pendant trente-quatre nuits ; une amitié toujours si ingénieuse pour inventer ce qui peut adoucir les souffrances ; une amitié telle que Dieu la fit sans doute aux cœurs des anges, avant de la transmettre à la terre.

Que n'imaginait-on pas pour la soustraire aux brûlantes heures du soleil et pour que la brise des soirées ranimât sa tête abattue ? Le matin, l'appartement était fermé à tous les rayons ; son lit suspendu en hamac était ombragé des branches de verdure dans lesquelles elle reconnaissait les arbres qu'elle avait aimés et soignés ; des eaux limpides et glacées étaient sans cesse renouvelées comme pour désaltérer les yeux et apaiser l'atmosphère. Rien n'était épargné pour tromper l'aspect du lieu ; certes il y avait de la magie dans ces soins-là : elle eût pu se croire dans son parc.

Le soir, ses croisées étant ouvertes, le ciel lui apparaissait dans toute sa splendeur ; elle eût pu compter les étoiles ; et quand la lune blanchissait les fronts mélancoliques penchés vers elle, des chants plus mélancoliques encore jetaient sur ses douleurs de vagues et douces rêveries. Scène touchante ! scène inoubliable de respect, de tendresse, d'espérance ! trait historique de l'histoire de nos cœurs, vous ne m'échapperez jamais ! on vous eût pris pour le gracieux tableau de la *convalescence de Bayard :* oui, car son visage à elle respirait aussi la sérénité et la paix ; eh ! de quoi aurait-elle eu peur ? elle n'avait rien à se reprocher.

Il y avait du charme et du bonheur dans cet emploi du temps. On semblait redouter un changement dans la manière de vivre à laquelle l'âme aussi bien que les goûts s'étaient attachés. Cet état dura longtemps et cependant cessa trop tôt encore. Une nouvelle catastrophe ne pouvait être qu'un malheur irréparable ; l'irréparable arriva donc, et tous les liens rompirent à la fois.

Les suprêmes sacrements lui furent distribués comme les aumônes si nécessaires qu'elle avait elle-même distribuées sur la terre : elle reçut des consolations pour mou-

rir, comme elle avait donné aux autres des consolations pour vivre; car elle pratiqua toujours ce que la parole de Dieu a le plus recommandé aux hommes : la charité.

Quand un chef de famille tombe et disparaît de la vie, les mêmes sanglots réunissent encore autour de son cercueil les enfants, les amis, les parents, les connaissances qui l'ont entouré vivant et qui ont été l'objet de ses plus vives tendresses, de ses plus douces affections, de ses bontés. Tous ceux-là, heureux de lui être quelque chose, ne se sont pas toujours aimés, mais se sont toujours même assez gracieusement vus et supportés, parce que le point central, le point du cœur, celui de l'habitude, les rassemblait sous la société de cet être essentiel et les enchaînait dans une sorte de familiarité qui leur tenait lieu d'autre chose; car il n'est pas dit qu'on se convienne beaucoup parce qu'on se voit tous les jours.

Mais quand la pierre du tombeau se pose, lourde et éternelle, sur ce corps chéri et sur toutes ces convenances observées, chacun s'éloigne, emportant avec soi sa part et sa nuance de douleur; chacun ensuite reprend la marche de sa vie, de ses affaires, et on pleure plus ou moins séparément. Les parents portent le deuil, les amis ne le portent pas. Les uns ont l'obligation des billets et des visites, les autres n'ont plus qu'à s'occuper de leur chagrin; ils s'en abreuvent au milieu des actions de leurs jours et des rêves de leurs nuits, car ils dorment épuisés de larmes, et leurs rêves épuisent encore leur réveil.

Un mot cruel, mais indispensable, celui de *succession*, se déroule alors à la pensée pleine encore des images de la mort, et un testament, le plus triste, le plus profond de tous les manuscrits, est ouvert à la famille qui y trouve d'abord un prétexte de distraction forcée; puis, un calcul d'esprit qui aplanit celui du cœur; puis enfin, trop malheureusement et trop fréquemment, un sujet de discorde. On ne se voit plus que pour calculer, se quereller, et une fois la dépouille du chef partagée, on finit par ne plus se voir du tout.

Il est pourtant une époque où l'on se rapproche encore; c'est celle qui marque l'anniversaire du jour où l'on a cru être inconsolable. Là, le drap funèbre ne couvre plus un corps soigné, embrassé, refroidi la veille; mais il couvre un cercueil imaginaire, et le souvenir seul creuse une tombe. On retrouve dans la noire parure du temple et dans de lugubres chants tout l'abîme des séparations et le retentissement des derniers adieux. On fait sincèrement un nouveau bail avec la tristesse; on amoncelle tous les maux qu'on a soufferts depuis celui-là, et l'on croit qu'avec un tel nuage sur la tête on ne s'en relèvera pas. Absorbé de peines on oublie que Dieu en lançant ses coups terribles nous laisse toujours un côté pour recommencer une vie active, un sourire et d'autres malheurs, puisque jusqu'à notre dernier souffle nous sommes appelés à suivre le cours de nos intérêts, de nos sentiments et de nos larmes. Dieu pour cela ne retire pas de notre mémoire les années de bonheur qu'il y a fait entrer; il ne change pas notre cœur, il apaise seulement la violence d'un désespoir insensé, sans respect pour la grandeur de ses ordres.

Il est donc des âmes amies qui entretiennent l'amertume des regrets dans le moindre regard, dans la moindre parole, qui se comprennent enfin et qui comptent dans la journée plus d'une heure sonnant en quelque sorte un anniversaire pour leur sympathique douleur! Celles-là n'ont pas besoin d'être ramenées à la pensée et à la prière des morts par ce qu'on appelle *service de bout de l'an*, chagrin convenu et à jour fixe, ni par le spectacle solennel d'un sarcophage superbe et vide, comme le cœur de bien des hommes qui viennent l'entourer et y prononcer pour la dernière fois peut-être le nom et l'hymne de l'élu!

Celui qui a tenu beaucoup de place dans la vie en occupe, hélas! bien peu dans la mort. Heureux cent fois ceux qui ne se quittent pas quand il les a quittés; heureux s'ils s'agenouillent ensemble sur l'étroit gazon qui couvre sa cendre, et si une seule couronne est formée par plusieurs mains! Ceux-là entendent du sein de la terre une voix de bénédiction et de paternité qui s'étendra sur leurs générations.

Mme A. D***.

ARTS

D'UTILITÉ ET D'AGRÉMENT.

PROCÉDÉ POUR OBTENIR L'EMPREINTE DES FEUILLES.

On prend un quart ou une demi-feuille de papier un peu fort; on la frotte d'un peu d'huile sur une de ses surfaces, et, lorsque l'huile a pénétré, ce même côté est passé sur la flamme d'une chandelle ou d'une lampe jusqu'à ce qu'il soit bien empreint de noir de fumée partout. On prend ensuite une feuille de la plante qu'on désire reproduire, et on pose la face inférieure sur le côté noirci de la feuille de papier; on place pardessus un morceau de papier blanc ou imprimé; puis on frotte avec le doigt sur ce dernier papier, en le passant soigneusement sur toutes les parties de la feuille et de son pétiole, afin qu'elle prenne bien le noir partout; la première opération est alors terminée. On relève la feuille de la plante, et on la place, le côté noirci en dessous, sur une feuille de papier blanc; on met un autre papier par-dessus; puis, frottant de nouveau, comme la première fois, mais avec plus de soin encore, la feuille se trouve dessinée sur le papier blanc avec toutes ses nervures, aussi parfaitement que par le meilleur dessinateur. On obtient de charmantes empreintes par ce moyen; mais faites avec du noir de fumée elles sont sujettes à s'effacer par le frottement. Au lieu de noir de fumée on peut employer de l'encre d'imprimerie; les empreintes ont alors l'avantage d'être ineffaçables. Non-seulement on obtient des empreintes de feuilles isolées, mais encore celles de rameaux garnis de feuilles et de fleurs, et d'une manière satisfaisante même pour les botanistes.

BRODERIES.

Nous donnons dans ce numéro les deux premières planches d'un *Alphabet de lettres gothiques à broder*, dont la suite sera jointe à une des prochaines livraisons.

LA BONNE FÉE.

CONTE DE FÉES QUI N'EN EST PAS UN.

Bien loin, bien loin d'ici, dans la lune si l'on veut, il existait un pays qui ressemblait beaucoup au nôtre, dont les habitants avaient nos goûts, nos habitudes, en un mot, n'auraient différé de nous sous aucuns rapports, sans la foi qu'ils conservaient encore à quelques anciennes superstitions, quelques vieux préjugés auxquels nous avons renoncé depuis des siècles, pour les remplacer, soit dit entre nous, par plus d'une erreur nouvelle. Quoi qu'il en soit, les gens dont je parle croyaient aux fées, et cette croyance était tellement bien établie chez eux dans toutes les classes qu'il aurait été aussi hardi que dangereux de ne pas sembler y croire soi-même. Quelques esprits forts, et ils étaient en très petit nombre, se gardaient donc bien de se montrer plus sages que la multitude, et se contentaient de sourire tout bas, ainsi que doivent prudemment faire ceux dont la raison devance leur temps.

Parmi ces êtres privilégiés il se trouvait une femme aussi remarquable dans son âge mûr par son esprit et les qualités de son âme qu'elle l'avait été dans sa jeunesse par sa beauté. On la nommait Alézia. Veuve du premier écuyer du roi, elle-même occupait une place chez la reine, qui la distinguait entre toutes les femmes de la cour. Ni le rang, ni la fortune, ni la faveur n'avaient pu faire un ennemi à celle dont la bonté détournait l'envie. Alezia comptait pour amis tous ceux qui étaient assez heureux pour l'approcher, pour la connaître, et elle arrivait à l'âge de quarante ans sans qu'aucun chagrin (la perte d'objets chéris exceptée) eût troublé sa douce et belle vie.

Il ne lui était resté de son mariage qu'une petite fille qui dès sa douzième année annonçait devoir être bientôt aussi belle que l'avait été sa mère. Alézia consacrait tout le temps dont elle pouvait disposer au soin d'élever cette enfant qu'elle idolâtrait, bien que Néomi, toute jeune qu'elle était encore, montrât le germe de plus d'un défaut que sa mère s'efforçait d'attribuer à la légèreté de l'enfance. Alézia se flattait de voir disparaître avec le temps l'horreur qu'avait Néomi pour tout ce qui exigeait la moindre attention, l'étourderie qui l'entraînait à négliger tous ses devoirs envers les autres, et surtout je ne sais quel penchant malicieux d'esprit qui plaçait sans cesse le mot satirique sur ses lèvres enfantines. Ce dernier tort était celui qu'Alézia pardonnait le plus difficilement; tout spirituel qu'était souvent le mot de la petite, lorsqu'elle médisait de l'un ou de l'autre, Alézia ne riait jamais; l'excellente mère aurait bien plutôt pleuré.

Un jour elles causaient toutes deux au coin du feu, car Néomi recherchait l'entretien de sa mère autant par bon goût naturel que par suite de l'extrême tendresse qu'elle lui portait.

« Ainsi vous croyez, maman, qu'il faut s'attendre à éprouver beaucoup de chagrins ici-bas? disait Néomi.

—Surtout lorsque le sort nous place dans les rangs élevés de la société. Dieu peut-être a voulu que ceux qu'il dispensait des peines de corps souffrissent davantage des peines de l'âme.

— Mais pourtant, vous-même, maman, vous êtes heureuse? vous avez toujours été heureuse?

— Ah! dit Alézia en souriant, c'est que j'ai une bonne fée qui me dirige.

— Une bonne fée! s'écria Néomi, dont la jeune et vive imagination était plus empreinte que toute autre de la croyance générale. Vous avez une fée? où donc? dans quel lieu allez-vous la trouver?

— Dans mon boudoir bleu, répondit-elle; je m'y enferme, tu le sais, quelquefois des heures entières.

— En effet, dit Néomi qui respirait à peine tant elle craignait de perdre une parole.

— Je pense à moi, je réfléchis sur mon caractère, je passe en revue toutes mes actions, enfin je tâche de me connaître, de me connaître parfaitement.

— Et la fée vient? »

Alézia sourit sans répondre.

« Et si j'en faisais autant que vous, maman, si j'allais dans le boudoir bleu, la fée viendrait-elle?

— Pour toi comme pour moi, dit Alézia. Mais je ne te crois pas capable de réfléchir, ne fût-ce que pendant cinq minutes; juge si tu pourrais passer plus d'une heure...

— Je le pourrai, je le pourrai, ma chère maman. Je vais m'accoutumer à penser de suite, longtemps; je suis sûre qu'avant l'année prochaine vous pourrez m'enfermer dans le boudoir.

— Écoute, Néomi, dit Alézia, dont le cœur de mère était vivement ému; si tu fais cet effort sur toi-même, je promets de consentir à ta demande. Et dans quatre ans... dans quatre ans, entends-tu bien, tu liras le papier que je vais écrire. »

Il y avait quelque chose de solennel dans le ton d'Alézia qui frappa la jeune fille d'un grand étonnement et ne lui permit pas de répondre. Alézia prit une plume, traça quelques mots, puis cachetant : « Je scelle avec le cachet de ton père, de celui qui ne vit plus que dans notre mémoire, bien sûre qu'il sera sacré pour toi jusqu'au jour que je t'assigne. D'aujourd'hui en quatre ans tu pourras le briser. Prends, ma fille; » et elle lui remit ce qu'elle venait d'écrire.

Jamais la légère Néomi ne s'était sentie aussi vivement émue. Elle baisa respectueusement le cachet de la lettre et se jeta dans les bras de sa mère, les yeux humides de larmes. Alézia la serrait sur son cœur avec un sentiment de tendresse inexprimable auquel se mêlait je ne sais quelle impression triste, douloureuse, lorsqu'on vint l'avertir que la reine la demandait.

« Adieu, chère enfant, » dit Alézia en couvrant sa fille de mille baisers; et elle partit.

La reine montait en calèche pour suivre une chasse. A peine était-on arrivé à une descente du chemin, qui passait pour fort dangereuse, que les chevaux s'emportèrent; la voiture fut renversée, brisée, et des quatre femmes qui s'en précipitèrent Alézia seule resta étendue sans vie.

On n'essaiera point de peindre la douleur de la reine, celle de toute la cour, et l'affreux désespoir de Néomi. La mort d'Alézia laissait la pauvre enfant sous la tutelle d'un oncle qui, ne pouvant ni la prendre chez lui ni s'occuper de son éducation, la mit au couvent. Pendant près d'une année Néomi se montra insensible à toutes les consolations et ses pleurs ne tarirent point; mais enfin l'amitié de ses compagnes, les soins affectueux des religieuses, la tendresse que lui témoignait la reine, qui se regardait comme engagée à lui tenir lieu de mère, et surtout sa grande jeunesse, triomphèrent de son chagrin. Sa gaîté reparut; elle reprit goût à tous les plaisirs de son âge, et bientôt l'étourderie de son caractère, la malice de son esprit, n'étant plus combattues par la douce raison d'Alézia, elle devint avec un cœur excellent une haïssable petite personne.

Elle n'avait pas atteint sa quinzième année lorsque la reine et son tuteur la firent sortir du couvent pour la marier à un des plus riches et des plus aimables seigneurs de la cour Jetée sans guide dans le tourbillon du

monde, car son mari était aussi fort jeune, la vie dissipée qu'elle menait lui laissait à peine le temps de respirer, bien loin de lui donner celui de faire la moindre observation sur les autres ou sur elle-même. Ne laissant échapper aucune occasion de paraître, de briller, ce qu'on est convenu d'appeler des plaisirs se succédaient si rapidement dans ses journées qu'elle n'avait pas même le loisir de se rappeler qu'à douze ans elle avait possédé quelque instruction et quelques talents. Aussi avait-elle complétement renoncé à cultiver toutes ces douces distractions de l'existence d'une femme. Il lui suffisait qu'on la citât pour son esprit; et comme en effet elle en avait beaucoup, et du plus méchant, il était rare que certains bons mots de Néomi, de ces mots *qui emportent la pièce*, ne courussent pas les cercles, excitant les rires et le ressentiment. Aussi, moins d'un an après son mariage, la fille de l'aimable Alézia était-elle devenue la terreur de la cour, dont elle croyait faire l'admiration. Plus d'un signe aurait dû l'en avertir; mais Néomi voyait-elle quelque chose? Pour voir, il faut regarder; or, elle n'en avait ni le goût ni le temps.

Une dame de la reine mourut, et la reine, qui conservait une douce mémoire de sa chère Alézia, désirait nommer Néomi, qui demandait avec instance une place qu'avait occupée sa mère. Jamais peut-être elle n'avait rien souhaité aussi vivement, lorsqu'en dépit de ses vœux, en dépit de celui de la reine, toutes les femmes poussèrent de tels cris, toute la cour se montra si opposée à cette faveur, que la reine se vit forcée de nommer une autre dame.

Ce coup fut affreux pour Néomi, d'autant plus que certains bons amis ne lui laissèrent pas ignorer que le *haro* avait été universel, et prirent même soin de lui nommer celles et ceux qui s'étaient montrés les plus éloquents contre elle. Au désespoir, Néomi se renferma chez elle : ce fut le premier jour depuis un an qu'elle ne fit pas mettre ses chevaux pour faire des visites, pour courir les marchands, la douleur la forçant à *perdre* sa matinée. Comme depuis son mariage elle habitait l'hôtel qu'avait habité sa mère, le hasard fit que, toute en larmes, elle se réfugia dans le boudoir bleu, qui jusqu'alors n'avait pas plus fixé son attention que toute autre pièce de son appartement. Ce jour-là, néanmoins, la vue de ce boudoir la frappa d'un coup pour ainsi dire électrique, fit vibrer à la fois mille cordes engourdies dans sa mémoire, au point qu'il lui sembla revoir sa mère, entendre cette douce voix qui touchait si sûrement le cœur, recevoir le papier qu'elle avait serré avec soin, puis totalement oublié. « Et la fée! la fée! » s'écria-t-elle. Néomi courut à la porte, mit le verrou, vint s'asseoir sur le divan et s'efforça de penser. Elle eut d'abord beaucoup de peine; le défaut d'habitude est une si terrible chose! Mais comme il fallait penser à elle, l'idée de chercher la cause de l'animosité qu'elle excitait à la cour lui vint. Elle examina sa conduite, ses discours, et ne tarda pas à se rappeler mille propos offensants tenus par elle sur toutes les personnes qu'on lui avait citées comme ses plus ardents détracteurs. Combien de fois sa mordante parole avait-elle couvert de ridicule les meilleures personnes du monde! Combien de fois avait-elle troublé la vie, détruit le bonheur de gens dont elle n'avait jamais eu à se plaindre! Néomi frissonna à l'idée d'avoir déjà fait tant de mal à ses semblables, et les sages avis, les douces remontrances de celle que, pour son malheur, elle avait perdue, se retraçant à son esprit, elle prit la ferme résolution de s'observer, de se vaincre, en un mot de se corriger.

Deux heures de méditation avaient suffi pour lui faire prendre cette heureuse résolution, et quoiqu'elle n'eût pas vu la fée, elle ne douta pas que cette bienfaisante amie de sa mère ne l'eût inspirée et ne la soutînt dans sa difficile entreprise. Depuis ce

jour, Néomi n'en passa plus un seul sans visiter le boudoir bleu, sans y rester un assez long temps, mettant plus d'intérêt à présenter, pour ainsi dire, ses actions et son caractère au miroir de sa conscience, qu'elle n'en avait mis jusqu'alors à regarder sa jolie figure dans une glace. Depuis ce jour aussi, l'habitude de penser lui rendit le goût de la lecture et des arts Un esprit aussi cultivé que brillant lui fit bientôt dédaigner l'esprit que tout le monde peut avoir; car je ne sais quel instinct apprend aux gens médiocres à médire assez passablement pour se faire écouter.

A la grande surprise comme à la grande joie de Néomi, tous les cœurs revinrent à elle. En paix avec la société, en paix avec elle-même, elle rendait grâce à la fée de son bonheur, attendant avec la plus vive impatience le moment où il lui serait permis d'ouvrir le papier que lui avait remis sa mère. Sans doute ce peu de mots l'instruirait du lieu où il lui serait permis de voir enfin sa bienfaitrice. Encore quelques jours, les quatre ans fixés par Alézia étaient écoulés. Le moment arrive enfin. Néomi court dans le boudoir bleu, brise le cachet, et lit : *La bonne fée, c'est la réflexion!*

Madame DE BAWR.

LA MARIÉE.

De roses de l'hymen tu marches couronnée,
Vierge! D'heureux parents suivie, environnée,
Prête à subir les nœuds qui doivent te lier,
A la foi d'un époux tu vas te confier!
Oh! combien sur les cœurs tes traits ont de puissance
Et que ton doux regard révele d'innocence!

O fortuné mortel! pour toi, dès ce matin,
Sont sortis à la fois du coffre de satin
Ces atours élégants, cette blanche ceinture,
Ce bandeau parfumé, cette riche parure,
Ce bouquet nuptial, ces perles et ces nœuds,
Ce collier de saphirs étincelant de feux;
Pour toi le tissu d'or, la moire éblouissante,
Revêtent ce matin sa taille ravissante,
Et pour toi sur son cœur, une tremblante main
A fixé l'églantine et la fleur de jasmin.

Heureux époux! aussi, ton œil charmé l'admire,
Et je te vois hâter, avec un doux sourire,
L'heure, l'heure trop lente où les mots solennels

Doivent l'unir à toi par des nœuds éternels.
Partons donc, et reçois cette vierge timide;
Sois toujours son appui, son protecteur, son guide;
Prends part à ses plaisirs, prends part à ses douleurs,
Sois fidèle et jamais ne fais couler ses pleurs !...

Jeune fille, avançons: voici l'auguste enceinte
Où tu vas t'enchaîner par la promesse sainte
D'être à lui, de l'aimer à la vie, à la mort,
De partager toujours sa fortune et son sort...
Mais qui m'expliquera le trouble qui t'agite?
Et saurai-je pourquoi, chancelante, interdite,
Tu sembles en tremblant aborder ce séjour?
Car, je le sais, tes vœux ont appelé ce jour;
Cette simple chapelle avec goût préparée,
Naguère, il m'en souvient, toi-même l'as parée;
Ces guirlandes d'hymen, ces riches ornements,
Je les ai vus éclore entre tes doigts charmants...
Pourquoi?... Mais d'autres soins occupent ta pensée;
Dans la nef spacieuse où tu m'as devancée,
Grave et les yeux baissés, seule tu ne vois pas
Les flots du peuple immense, accouru sur tes pas,
Qui t'entoure et te presse, et qui suit, idolâtre,
Le voile dont les plis cachent ton front d'albâtre,
Et la fleur d'oranger tremblant dans tes cheveux;
Tu passes; cependant, objet de mille vœux,
Tu passes, on admire, et la beauté jalouse
D'un regard étonné te suit, ô jeune épouse!

C'en est fait! tes serments ont engagé ta foi:
Aux vœux du prêtre saint j'ai mêlé ma prière,
Car mes pas t'ont suivie au seuil du sanctuaire,
Et mes yeux un instant se sont fixés sur toi.

Mon regard s'est levé pendant la pompe sainte
Et j'ai lu sur tes traits le trouble et la contrainte;
Tu méditais, rêveuse, et j'ai vu ton œil noir
Sur le missel doré s'arrêter sans le voir.
Quand le vœu redoutable a consacré ta chaîne,
Ta voix à mon oreille est parvenue à peine;
Pâle, tes doigts distraits ont effeuillé tes fleurs,
Et ta paupière humide a recélé des pleurs.

Vierge, alors tes pensers poursuivaient-ils l'image
Du foyer paternel sans retour déserté,

Ou bien, en acceptant ton nouvel esclavage,
Regrettes-tu déjà ta douce liberté?...

Regrettes-tu ce temps où, chérie et folâtre,
L'ingénieux amour d'une mère idolâtre
T'entourait de plaisirs sans cesse renaissants,
Simples comme ton âme et comme elle innocents?
Alors montait vers Dieu ta première pensée:
Ton cœur lui consacrait chaque heure commencée;
Sous son joug révéré tes jours coulaient sans bruit,
Comme parmi les fleurs l'onde serpente et fuit.
Quel nuage eût troublé ta belle adolescence?
Tes jeux et tes plaisirs étaient ceux de l'enfance;
Souvent, assise au soir entre tes vieux parents,
Je t'ai vu égayer leur veille par tes chants:
Tout ce qui t'entourait s'animait de ta joie;
Habile à marier l'or, la laine et la soie,
Ton aiguille avec art combinait leurs couleurs,
Et sous tes blanches mains faisait naître des fleurs.
Quelquefois de ta harpe au loin retentissante,
Tes doigts faisaient vibrer la corde frémissante,
Et plus souvent encore à tes brillants pinceaux
La nature elle-même envia leurs tableaux.

Doux travaux, plaisirs purs, plaisirs de la famille!...
Soupire en les quittant, soupire, jeune fille!
Ces jours si près encor sont les jours d'autrefois,
Et tu vas maintenant passer sous d'autres lois.
Rentrons! de ton hymen la journée est finie;
Tes parents attendris en pleurant t'ont bénie;
Ils se retirent seuls... — Ne les rappelle pas;
De ton maître nouveau, soumise, suis les pas;
Mais dis en franchissant le seuil de sa demeure:
« Ma liberté fut douce et vaut bien qu'on la pleure! »

Mme Félicie d'Ayzac.

UNE PROMENADE

SUR LES BOULEVARDS.

Quand vient le jour du mardi-gras, quel bruit s'élève dans la grande cité! quelle rumeur inconnue! Comme chacun se précipite au dehors si le temps est doux, le soleil brillant! La foule sort des maisons, se répand dans les rues, sur les places publiques. On se presse, on se heurte, la joie est sur tous les visages. La jeune fille abandonne son portefeuille, ses crayons et sa musique encore ouverte sur le pupitre du clavecin; un petit chapeau rose orne sa tête, une robe de soie dessine sa taille. Sa mère, sa tendre mère, joyeuse de lui procurer un instant d'amusement, l'accompagne; elles passent ensemble rapidement. La jeune ouvrière quitte aussi ses broderies et descend du quatrième étage où elle habite pour prendre au bout de l'année un jour de divertissement; elle a mis son petit bonnet blanc orné de rubans roses et son fichu de tulle brodé, et sa belle robe de toile peinte. Elle suit timidement la femme du riche marchand qui la protége; car sa mère pauvre, active, souvent bien éloignée d'elle, ne peut la suivre et l'accompagner en tous lieux. Le marchand lui-même ferme sa boutique et remet ses espérances et ses pratiques au lendemain. Ses enfants marchent à ses côtés, bien et chaudement vêtus. Ce jour enfin, chacun semble vouloir prendre repos et s'arrêter un moment dans le chemin souvent si pénible de la vie. Ils sortent, ils passent, ils affluent sur les remparts de la vieille cité. On ne voit que visages riants sur ces plates-formes couvertes autrefois de guerriers inquiets et vigilants qui regardaient au loin dans la plaine les tristes ravages des Normands ou des Anglais dévastateurs [1]. Là où brillaient les lances et les armures du moyen-âge, on ne voit que gestes d'amusement, qu'éclats de rire causés par la vue d'un pauvre pierrot qui roule sur le pavé ou d'un polichinelle qui cherche son nez dans le ruisseau.

Deux longues files de voitures marchent à pas lents sur les deux côtés de la chaussée du milieu; ici une calèche ouverte, remplie de dames enveloppées de cachemires et de fourrures précieuses; cette calèche est suivie par une citadine qui renferme l'honnête bourgeois de la rue Saint Denis avec ses six enfants; derrière la citadine une large berline où se promène, appuyé sur des coussins moelleux, un vieillard cacochyme qui n'a pensé toute sa vie qu'à soigner un corps qui se détruit chaque jour en dépit de l'or qu'il prodigue à la Faculté. Un gros chien dort à ses pieds, un autre plus petit passe sa tête par la portière. Après arrive une carriole de boucher pleine de masques grotesques qui font des mines aux passants,

(1) Nous ne savons pas positivement auquel de nos rois on doit attribuer la première clôture des murs de Paris, c'est-à-dire des maisons qui avaient été bâties en dehors de la cité, des deux côtes de la rivière de Seine. Corrozet, Bonfons, du Breul et Malingre la rapportent à Philippe-Auguste; mais il est aisé de prouver qu'elle est bien plus ancienne. Sous le roi Jean, on fit de nouveaux fossés pour préserver les faubourgs des insultes des Anglais; Charles V y ajouta des murs et des remparts; Henri III commença une nouvelle enceinte; Henri IV, Louis XIII la continuèrent, et Louis XIV l'acheva (*Histoire de Paris*, par M. Piganiol de La Force).

puis une élégante voiture venue d'Angleterre malgré l'impôt exorbitant de la douane; cette voiture est attelée de deux chevaux de pure race que le mors et la main vigoureuse d'un habile cocher ne peuvent contenir, et qui sont pourtant forcés de suivre le misérable cheval de coucou loué pour la représentation. Ici c'est un fiacre surchargé d'arlequins, de gilles et de poissardes, un vrai déluge de chiffons qui débordent jusque sur le cocher; là, une charrette chargée de légumes se trouve prise dans le tourbillon de la folie générale. En vain le bon paysan qui la conduit se débat-il contre l'ordre public et la police municipale, en vain objecte-t-il qu'il veut s'en aller aux champs; personne n'a d'oreilles pour l'écouter. « Suivez la file! suivez la file! » Ces mots désespérants pour lui sont dans toutes les bouches, se lisent dans tous les regards.

Des deux côtés les maisons semblent pavoisées pour un jour de fête; aux fenêtres, aux balcons, on ne voit que des têtes riantes et gaies, de jolies toilettes, des couleurs rose, bleue, verte, rouge; les boutiques sont plus parées. La marchande de modes étale ses plus jolis chapeaux; la lingère ses rubans, ses petits sacs et ses fichus blancs comme neige, et qui semblent avoir été cousus par les fées.

Les marchands de fleurs, de cristaux, de bronzes, de porcelaines, ont nettoyé leurs vitraux, et les arts de la peinture, de la sculpture et de la dorure y montrent à l'envi leur éclat séduisant; le dirai-je enfin? rien n'est joli, rien n'est entraînant comme l'aspect des boulevards en ce jour. On dirait que dans cette grande ville tout le monde est heureux et que cette surface de gaîté folle ne renferme pas des misères sans nombre, des crimes affreux, des remords cuisants, des joies insensées, de la douleur pour tous les jours, et plus encore pour le lendemain.

Chacun passait et repassait, se montrant ou se regardant avec une égale satisfaction, et personne ne remarquait un pauvre jeune enfant assis tristement sur des marches de pierre, proche de la rue Lepelletier, audessous de l'élégante boutique d'une lingère; sa petite tête était penchée sur sa poitrine, de longs cheveux blonds descendaient sur ses épaules; il avait une petite veste de vieux drap bleu, un pantalon de toile sans couleur appréciable, point de bas, mais de gros souliers ferrés. A côté de lui était son théâtre; il consistait en une planche sur laquelle dansaient au moyen d'une ficelle deux poupées habillées de clinquant. Il était venu là espérant attirer les regards de la foule, mais il était souffrant et il ne se sentait plus le courage de se tenir debout, de battre de son tambourin et de remuer les genoux pour faire danser ses acteurs. Son visage était très pâle et ses lèvres rouges; le pauvre enfant, il sentait de vives douleurs dans sa poitrine et il portait sa main sur son côté; puis il regardait tristement cette foule indifférente qui s'écoulait devant lui comme les flots d'une rivière, l'un poussant l'autre sans jamais s'arrêter. Dans cette foule il voyait beaucoup de jeunes enfants qui tous avaient des mères qui les protégeaient, que dis-je! qui les accablaient de soins et de plaisirs de toute espèce. Il y en avait dans les voitures, et ils étaient ornés de toutes sortes de profusions; il y en avait à pied, et ils étaient roulés dans de bonnes pelisses de soie, avec des jouets à la main; il les voyait passer, les considérait, et lui, pauvre petit, pas un œil ne s'arrêtait sur lui; sa petite tête appuyée contre la montre de la boutique de la lingère contrastait avec les écharpes de gaze, les rubans, les mouchoirs brodés et les fines dentelles qu'on voyait au dedans, tandis qu'il était presque nu!... Où était donc sa mère? hélas! elle est bien loin derrière les monts. Né dans un misérable village d'Italie, un jour ses parents lui dirent : « Va vers la grande ville, on t'y accueillera bien; tu re-

viendras avec un peu d'argent, puis tu achèteras un petit morceau de terre que tu cultiveras à ton tour. Nous avons fait comme cela dans notre jeunesse et nous sommes revenus vers nos parents. »

L'enfant était parti en soupirant; son père l'avait embrassé, sa mère lui avait laissé emmener le chien de la maison; mais le pauvre chien était mort en route, et lui, enfant, était là abandonné de toute la terre. Tous ces fous qui couraient sur le boulevard avaient bien autres choses à faire que d'apercevoir ce pauvre petit être souffrant; personne ne lui donna même un sou. Il sentait un feu brûlant dans sa gorge, car il avait une très forte fièvre. De grosses larmes vinrent dans ses yeux; il se leva en chancelant, regarda ses poupées, les chargea péniblement sur son épaule, puis essaya de regagner sa demeure située sous le toit d'une maison de la rue Montmartre. Le propriétaire de cette maison appelait ce trou une chambre, qui n'était en réalité qu'un angle du toit où l'on aurait pu coucher un chien.

Cependant l'enfant arriva avec bien de la peine devant la porte de cette maison. En entrant il alla à la loge du portier; car la portière avait quelquefois compassion de lui, bien qu'elle l'appelât un petit vagabond, un enfant perdu, et que cette compassion s'exhalât plutôt en diatribes contre les parents de cet enfant misérable qu'en soins effectifs. Néanmoins, avec une sorte d'espérance, il frappa au carreau; il n'y avait personne, ils étaient allés aussi s'amuser, et ils avaient chargé un voisin que l'enfant ne connaissait pas de garder leur porte.

« Madame Bénard n'y est donc pas? dit-il d'un son de voix mélancolique.

— Non, petit... dit l'officieux; ils sont allés au bal à la barrière de Clichy, chez le père Lathuille.

— Ah!... si je n'avais pas été si malade, dit l'enfant en s'asseyant sur la borne, j'aurais été y montrer mes marionnettes.

— Elles ne sont pas belles, tes marionnettes, elles n'ont pas seulement de chapeaux, » reprit le voisin; et il referma brusquement le carreau de la loge.

Alors le pauvre enfant, se voyant encore privé de cette ressource, se détermine à monter dans sa mansarde. Il franchit six étages, non sans s'arrêter à chaque marche; puis il se jeta en arrivant sur un tas de paille qui lui servait de lit et de chaise. Dans un coin il y avait une cruche de terre dont l'anse était cassée, un vieux pot à l'eau qu'il avait ramassé dans la rue, et une écuelle où étaient restés quelques os dépouillés.

Il était environ quatre heures; un soleil qui annonçait le printemps brillait sur Paris; un rayon passait par la vitre ouvrant sur le toit et éclairait d'une vive lumière ce misérable réduit.

L'enfant pâlissait toujours davantage; il essaya de boire un peu d'eau, mais il se sentit le cou serré comme par une griffe et il ne put rien avaler. Il remit la cruche et se recoucha; puis il se releva et il regarda le soleil qui tombait sur ses yeux bleus mourants... « Où est ma mère maintenant? dit-il; mes jeunes frères? je suis tout seul ici!... Oh! comme j'ai mal!... » Et ses petites dents blanches comme de l'ivoire choquaient entre elles, car il avait le frisson.

« Si ma mère savait que je suis malade, reprit-il, elle viendrait... Ah! il y a si loin!... Oh! comme j'étouffe!... Mon Dieu, ayez pitié de moi!... Il faut que je prie le bon Dieu; notre curé m'a dit quand je suis parti que je prie Dieu si j'étais malade; il m'a donné une petite croix, je m'en vais la baiser. »

Et le jeune enfant tire de son sein une petite croix de cuivre attachée à un mauvais cordon; il la porte à ses lèvres et la baise affectueusement; son regard brille un moment, puis s'éteint tout à coup; ses petits doigts s'ouvrent, la croix s'échappe... L'enfant venait d'expirer.

Cependant les cris, la joie bruyante continuaient sur les boulevards et dans les rues adjacentes. C'était le bœuf gras qui passait, c'étaient des hommes ivres, c'étaient les masques qui se répandaient dans les tavernes de haut et de bas étage, buvant, mangeant, sans se soucier de l'éternité et du jugement de Dieu qui s'approchait. En face de la boutique de la lingère devant laquelle était assis le petit Italien, un superbe équipage s'était arrêté. Une femme suivie d'une jeune fille pleine de grâce et de beauté en était descendue; la jeune fille venait voir le trousseau qu'on préparait pour son mariage. La lingère avait apporté devant elle des corbeilles pleines des choses les plus recherchées. Ici c'étaient des mouchoirs brodés en or, en soie, en coton, d'autres garnis de riches dentelles, des bonnets charmants, des bas fins comme s'ils eussent été tissus par Arachné; les dessins les plus merveilleux y étaient tracés; là des douzaines de chemises dont la batiste éblouissait les yeux, des oreillers doublés de soie, des couvertures de lit surbrodées; tout cela plié, arrangé, attaché avec des rubans roses, des rubans bleus, des rubans lilas. La jeune fille choisissait, éprouvait, rejetait; elle était dans toutes les jouissances de la jeune fiancée. Cependant l'heure s'avançait, la nuit s'approchait; sa mère le lui rappelle; la jeune fille quitte la boutique. En sortant elle voit sur la marche au dehors un petit chapeau qui semble destiné à une poupée; elle le montre en souriant à la marchande.

« Madame, dit-elle, est-ce que vous vous amusez à faire de ces petits chapeaux?

— Assurément non, mademoiselle, reprit la marchande. Je pense que ce chapeau appartient à des marionnettes qu'un petit Savoyard qui était assis là il y a une heure faisait danser. Il repassera sans doute demain et je le lui rendrai. » En disant ces mots, la marchande ramassa le petit chapeau et le mit obligeamment dans un coin.

La jeune fiancée sourit; elle s'éloigna légère comme une biche sans y penser davantage. Elle ne savait pas l'histoire du pauvre enfant; mais vous qui la savez, quand vos mères, joyeuses de l'époux qu'elles vous auront choisi, s'occuperont des présents que leur tendresse vous destine, gardez quelque chose pour le pauvre petit orphelin qui se meurt inconnu. Ah! si on l'avait cherché, on l'eût trouvé; un vêtement chaud, une chemise de toile grossière, une paire de bas de laine, prélevés sur toutes les abondances de cette boutique, l'eussent empêché de mourir; et vous, devenues mères à votre tour, vous verrez vos jeunes fils croître bénis de Dieu à cause de la bénédiction donnée par le faible enfant dont la Providence vous avait abandonné le soin.

Princesse DE CRAON.

LA GRAND'MÈRE DE LOUISE.

Ce soir-là, des milliers d'étoiles étincelaient au ciel; le vent soufflait avec violence; la gelée rendait le pavé glissant et dangereux; les passants allaient vite et s'enveloppaient de leurs manteaux. Il gelait à dix degrés.

Cependant, après son dîner, au lieu d'aller s'asseoir dans un bon fauteuil, au coin d'une cheminée flamboyante, madame de Beausencours s'informa si l'on avait attelé les chevaux de sa voiture, et sortit, malgré les observations d'une vieille femme de

chambre à laquelle des services de trente ans donnaient le droit de franc-parler, droit dont elle usait de reste, je vous l'assure, la digne personne.

Pourquoi madame de Beausencours, septuagénaire et d'une santé faible, montrait-elle à sortir un pareil empressement? Pourquoi l'heure et le mauvais temps ne savaient-ils point la retenir? C'est, voyez-vous, que sa petite fille Louise, sa gentille Louise, sa bien-aimée Louise doit aller au bal ce soir pour la première fois de sa vie. Or, la vieille dame, peu importe l'offre qu'on lui eût faite, n'aurait point consenti, non pas certes, à demeurer et à se priver du plaisir de voir Louise en toilette de bal, Louise des rubans dans les cheveux, Louise heureuse de sa robe blanche, de sa ceinture blanche, de ses gants blancs, de ses souliers blancs. Oh! de quel sourire satisfait et ingénu s'entr'ouvrent à cette heure les lèvres de cette jolie fille de quatorze ans! Qu'elle se sent heureuse, maintenant que la voilà prête, maintenant qu'elle plie et qu'elle déplie l'éventail dont ses mains ne savent point encore tout-à-fait se jouer ainsi qu'il le faut! Cet éventail, sa grand'mère le lui a donné; il est d'ivoire et d'or, comme l'exige la mode; il est également découpé à la manière des éventails du siècle de Louis XV. Il a servi, l'élégant éventail, à la grand'mère de Louise, à cette vieille femme si cassée, si ridée, et qui dans ce temps-là s'en servait pour cacher des yeux noirs, des joues fraîches et un sourire malicieux et naïf. Mon Dieu! quels souvenirs elle va se rappeler là! Qu'ils sont vieux! qu'ils sont éloignés ces souvenirs!

Enfin, voici la maison de sa fille, madame de Souverny. La vieille dame retrouve presque de la vitesse pour monter l'escalier qui conduit à la chambre de Louise; elle entr'ouvre la porte... Hélas!

Louise n'est point joyeuse, Louise n'est point en parure de bal, Louise pleure, sa jolie tête appuyée sur les deux mains, ses cheveux blonds en désordre.

« Pourquoi ces larmes, mon enfant? pourquoi ces joues rouges? pourquoi ces gros soupirs qui soulèvent votre poitrine? Quels chagrins si grands pouvez-vous avoir, chère petite? contez-les à votre grand'mère. »

Disant cela, la bonne vieille dame s'asseyait, et elle attirait doucement à elle la pauvre et triste Louise qui murmura :

« Je ne vais point au bal.

— Voilà, certes, une bien fâcheuse nouvelle, ma fille, une nouvelle tout-à-fait fâcheuse. Et qui donc vous prive de ce plaisir?

— Ma mère ne veut plus le permettre. » A ces paroles, les sanglots de Louise redoublèrent, et elle cacha dans le sein de sa grand'mère son visage tout baigné de pleurs.

« Voyons, voyons donc, ne te désole pas ainsi, ma Louise. Et pourquoi ta mère ne veut-elle point te conduire au bal? elle n'y va donc pas, elle?

— Si, grand'maman.

— Alors je ne comprends pas...

— C'est parce que je suis enrhumée et que je tousse beaucoup. » Et les sanglots de Louise éclatèrent plus que jamais.

« Après tout, reprit madame de Beausencours, ce n'est point un si grand malheur qu'un bal perdu, surtout au commencement de l'hiver. Ce bal n'est point le dernier, et une fois guérie de ton rhume, tu pourras te dédommager de ton chagrin d'aujourd'hui. »

Mais ces consolations ne pouvaient rien sur la douleur de Louise, et madame de Beausencours le comprit bien. Aussi changea-t-elle de thèse, et au lieu d'engager sa petite-fille à la résignation, au lieu de blâmer ses plaintes, elle se mit à les partager et à y compatir.

Par malheur, la compassion d'une grand'mère est chose facile à s'accroître, et la bonne vieille dame ne tarda point à éprouver réellement le désespoir de sa petite-fille, et à l'éprouver même avec autant de force

que Louise. Comme Louise elle se désolait, comme Louise elle accusait secrètement de rigueur madame de Souverny. « C'est mal, en vérité, de ne pas conduire Louise au bal, surtout pour un prétexte aussi frivole ; c'est mal, c'est bien mal, car elle ne tousse presque point, et ces larmes et ce gros chagrin la rendront plus malade.

« Et rien ne peut la consoler, la pauvre petite, rien. Voici bientôt une heure qu'elle verse des larmes !... Pourquoi faut-il donc qu'on lui ait parlé de ce bal? pourquoi le faut-il? Car sans cela elle serait à dormir paisible et sans regret; elle n'aurait point conté à toutes ses jeunes amies qu'elle allait ce soir au bal ; elle ne leur aurait point fait voir ses robes de bal ; elle ne se trouverait point exposée demain à leur compassion moqueuse.

« A la place de la mère de Louise, certes elle n'en aurait point agi de la sorte. Et si on lui eût demandé conseil... Mais le mal est fait, et il ne faut plus y revenir puisqu'il ne reste pas de remède.

« De remède ! Si, ma foi ! il en reste un, un bien facile ; la pendule n'a point encore sonné dix heures : ce serait de conduire elle-même, elle, sa grand'mère, Louise au bal dont on l'a privée. Non, non, cela ne serait pas bien ; cela mécontenterait sa mère, et la mécontenterait à juste titre.

« La mécontenter ! est-ce que cela est bien sûr ? Est-ce qu'elle aurait le cœur d'en vouloir à sa mère parce qu'elle mène au bal sa petite-fille qui pleure? Non, non, quelques bonnes paroles arrangeront cela. »

« Ecoute, Louise, dit-elle tout haut, non sans hésitation, écoute : mon enfant, tu le regrettes donc bien, ce bal ? Tu serais donc bien heureuse si l'on t'y conduisait ? »

Une vague espérance, rien qu'une vague espérance se glissa dans le cœur de Louise, et cependant ses larmes s'arrêtèrent et ses yeux étincelèrent de joie. Mais la tristesse revint aussitôt rembrunir son visage, et faire de nouveau couler ses larmes, car personne ne pouvait l'y conduire, à ce bal.

« Ecoute, répéta madame de Beausencours dont la vue de ces larmes brisait le cœur, écoute... Mon Dieu ! que je fais mal de te proposer cela ! Veux-tu que je t'y conduise, moi ? »

Louise sauta au cou de sa grand'mère. Elle riait, elle pleurait, elle battait des mains, et cette joie acheva d'étouffer les remords de la vieille dame.

« Habillez-la, Marie, dit-elle à une femme de chambre que Louise avait sonnée ; habillez-la, je la conduis au bal.

— Au bal? demanda la femme de chambre avec surprise.

— Au bal ; c'est une affaire conclue entre sa mère et moi. »

La digne vieille femme sentit ses joues septuagénaires rougir à un tel mensonge, et si Louise, qui déjà posait des rubans dans ses cheveux, n'eût point témoigné tant de satisfaction, madame de Beausencours aurait voulu rétracter sa promesse. Mais il était trop tard et l'on partit pour le bal.

Le trajet fut silencieux et triste. A mesure que la voiture approchait de la maison où le bal avait lieu, le sentiment de sa faute remplaçait dans le cœur de Louise la satisfaction dont l'avait d'abord étourdie le plaisir de voir exaucer ce qu'elle désirait tant. Madame de Beausencours, revenue également de la première ardeur d'une résolution subite et hardie, ressentait de l'inquiétude et de la crainte. La vieille femme et la jeune fille arrivèrent donc au bal avec de la gêne et des dispositions peu joyeuses. L'accueil un peu froid de madame de Souverny ajouta beaucoup encore à cette gêne et à cette tristesse.

« Mon Dieu, maman, j'ai fait mal, murmura la tremblante Louise à l'oreille de sa mère. Tu m'en veux, n'est-ce pas ?

— Vous avez obéi à votre grand'mère, Louise, et je ne puis vous en vouloir. »

Mais cela était dit avec un calme si réservé que Louise en devint plus pensive et

plus triste encore. On eut beau venir l'inviter à danser, ses danseurs eurent beau faire des frais de conversation, rien ne put dissiper le nuage qui assombrissait sa physionomie, et des larmes revinrent plus d'une fois dans ses yeux durant le reste de la soirée.

Elle finit enfin, cette soirée; il fallut attendre dans une antichambre froide et glacée que la voiture arrivât, et le vent qui s'engouffrait dans cette antichambre glissa comme un manteau de glace sur les blanches épaules de Louise.

Le lendemain, elle toussait avec violence, ses yeux brûlants pouvaient à peine s'ouvrir, et sa mère veillait au chevet de son lit.

Le lendemain, sa grand'mère inquiète, pâle, et se reprochant avec amertume son imprudente condescendance, venait interroger avec inquiétude le souffle entrecoupé de Louise. Le médecin ne répondait que d'une manière évasive aux questions dont le pressait madame de Souverny, aux questions dont le pressait madame de Beausencours.

Le surlendemain, un prêtre fut introduit dans la chambre de Louise, un vieux prêtre qui pleurait en bénissant la jeune fille expirante.

Et quand il fut nuit, il fallut entraîner hors de l'appartement la pauvre vieille madame de Beausencours, qui voulait mourir aussi et qui s'écriait avec désespoir :

« C'est moi qui l'ai tuée! c'est moi qui l'ai tuée ! »

Pauvre Louise! Je l'ai connue, moi, connue jeune, belle, naïve, aimée, promise à un avenir de bonheur... Et maintenant! maintenant!... Tout cela pour ne s'être point résignée à la perte d'un bal...

Pauvre enfant! A quatorze ans un bal paraît une si jolie chose!

S. Henry BERTHOUD.

HISTOIRE NATURELLE.

L'ARAIGNÉE.

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

Julie se promenait par une belle matinée avec madame de Mirzan, sa tante, dans un charmant jardin, où celle-ci lui donnait une leçon d'histoire naturelle; elle lui avait déjà parlé de l'étonnante métamorphose de la chenille et du ver à soie, et l'avait surtout vivement intéressée par mille détails curieux sur les abeilles, sur l'industrie et l'économie de ce petit peuple laborieux et intelligent. Julie, émerveillée de tout ce qu'elle avait entendu, disait à sa tante :

« Jamais aucune histoire ne m'a autant amusée que celle que vous venez de nous raconter sur ces chères petites créatures, ma tante; si elles ne sont pas douées de raison, je suis certaine qu'elles ont plus d'instinct que les autres animaux.

— Il est sûr, dit madame de Mirzan, qu'aucun d'entre eux ne surpasse l'abeille, dont l'économie nous donne une leçon si utile, et dont les travaux nous procurent un aliment aussi sain que délicieux; mais

si tu lisais l'histoire des plus petits insectes, tu verrais que la Providence les a pourvus sans partialité d'un instinct proportionné à leurs besoins. Je pourrais t'en citer beaucoup. Tiens, en voici un justement qui se présente ; arrêtons-nous un instant devant ce buisson de roses, et observe avec quelle admirable dextérité l'araignée...

— Une araignée ! s'écria Julie reculant de frayeur. J'en ai tant de peur, ma tante !

— Ne t'alarme point, mon enfant, dit madame de Mirzan ; je ne veux pas mettre cet insecte sur toi, et je suis certaine qu'il te fuirait plutôt que de t'approcher.

— Oh ! dit Julie, les araignées m'inspirent une telle aversion !

— Pour quelle raison, ma chère petite? Prenons l'autre côté de l'allée, et causons froidement sur ce sujet. Voyons, dis-moi d'où peut venir ton antipathie pour ces petits êtres inoffensifs ?

— Je ne sais, ma tante ; ces insectes sont si laids ! Je frissonne rien que d'y penser.

— Mais, mon enfant, reprit madame de Mirzan ; si tu n'as pas de meilleures raisons pour les détester, tu dois convenir que c'est un préjugé qu'un peu de résolution pourrait te faire surmonter.

— Oh ! ma tante, il m'est impossible de souffrir la vue d'une araignée. J'en ai pris un dégoût invincible dès ma plus tendre enfance, et je suis sûre que si l'on en mettait une sur moi je deviendrais folle.

— S'il en est ainsi, ajouta sa tante, il est de ton devoir de détruire une prévention qu'un accident pourrait te rendre si fatale.

— Oh ! dit Julie, lorsqu'on a une aversion si grande pour quelque chose, il est impossible de la vaincre.

— Et si je te persuade que cela est possible ? dit madame de Mirzan. Veux-tu me promettre de faire tous tes efforts pour surmonter celle que tu éprouves pour les araignées ?

— Si vous le désirez, ma tante.

— Ainsi donc, dit madame de Mirzan, je vais te raconter une anecdote qui te persuadera, j'espère, que tu peux vaincre ton antipathie. Tu as peut-être entendu parler de Pierre-le-Grand, czar de Moscovie?

— Oui, reprit Julie ; ma gouvernante m'en parlait encore l'autre jour. Ne fut-il pas le fondateur de la ville de Saint-Pétersbourg ?

— Et de plus, ajouta madame de Mirzan, il créa dans son empire beaucoup d'institutions utiles qui lui valurent le surnom de Grand. Mais pour revenir à mon anecdote, ce grand homme avait, dans son enfance, une telle antipathie pour l'eau qu'il n'en pouvait souffrir l'approche ni même la vue. Cette antipathie, qui aurait été un obstacle invincible à toutes ses entreprises guerrières et aurait donné à ses ennemis les plus grands avantages sur lui, fut heureusement vaincue par l'adresse d'un de ses courtisans. Un jour, le prince Gallitzin, son gouverneur et son favori, le persuada de faire une promenade à cheval dans la campagne, sans l'informer qu'il se trouvait un ruisseau sur leur passage. Après avoir pris un peu d'exercice, le gouverneur se récria sur la chaleur étouffante du temps et ajouta : « Que n'y a-t-il ici une rivière ! je n'hésiterais pas à m'y plonger. — Quoi ! dit le jeune czar, voudriez-vous vous tuer ? » Gallitzin répondit : « Sire, je me suis souvent baigné avec le czar votre père, et Votre Majesté me voit encore en vie. Rien ne saurait être plus sain durant les chaleurs. » Le czar demeura surpris et ajouta sérieusement : « J'ai entendu dire que beaucoup de personnes se noient. — Oui, dit le favori, mais ce n'est pas dans une eau qui monte à peine jusqu'aux genoux. Sauf votre bon plaisir, Sire, je vais envoyer quelqu'un à la découverte d'un ruisseau, afin que vous jugiez vous-même qu'il est possible de se baigner sans se noyer. » On trouva facilement ce ruisseau. Le czar tout tremblant s'avança vers le bord et arrêta pourtant son coursier à une certaine distance. Gallitzin donna l'ordre à quelques hommes de traverser l'eau à cheval, en avant et à

reculons. A cette vue, le czar se hasarda à s'avancer plus près. Alors Gallitzin lança lui-même son cheval dans le ruisseau, en commandant à sa suite de faire comme lui, et le czar étonné de ce qu'il observait eut enfin le courage de s'aventurer lui-même. Enchanté de ce qu'il avait fait, depuis ce temps il s'accoutuma à l'eau jusqu'à ce qu'il eût entièrement vaincu cette antipathie incommode dont une frayeur dans son enfance avait été la cause. Tu vois donc, ma chère Julie, qu'il n'est pas impossible de surmonter une aversion. Puis-je réclamer maintenant l'effet de ta promesse?

— Oui, dit Julie, mais j'éprouve un tel dégoût des araignées! Je les ai toujours fuies, et Rose, la femme de chambre de maman, sachant combien elles m'inspirent de terreur, veille sans cesse à ce qu'aucune ne m'effraie.

—Ces précautions, mon enfant, n'ont fait qu'accroître ton antipathie. En évitant constamment la vue de l'objet qui te répugne, ton imagination t'en a peint la difformité beaucoup plus hideuse qu'elle n'est en réalité. Maintenant reprenons l'autre côté de l'allée.

— Mais, ma tante, l'araignée! Il faut que nous passions si près d'elle! vraiment je n'ose me hasarder...

— Allons, mon enfant, ne cède point à une niaiserie que ta raison doit condamner. Mets-toi bien en tête que tu ne vas pas à la rencontre d'une hyène ou d'un rhinocéros, mais regarder un insecte inoffensif dont il te serait facile de terminer l'existence en un instant, et dont tu ne peux qu'admirer l'ingénieuse adresse.

— Puis-je être certaine, ma tante, dit Julie, que vous l'empêcherez de grimper sur moi?

— Je te le promets.

— A la bonne heure alors, mais laissez-moi passer de ce côté-ci. »

Elles s'avancèrent toutes deux vers le buisson où la pauvre araignée, se doutant peu de la terreur qu'elle inspirait, avait déjà à moitié ourdi sa toile. Lorsque Julie la vit courir avec tant d'agilité d'un bout à l'autre de la branche sur laquelle elle tendait son piége délicat et subtil, elle fit un saut en arrière et fut quelque temps sans pouvoir se décider à approcher; enfin, encouragée par sa tante, elle s'avança assez près pour pouvoir observer les progrès de ce travail industrieux. D'abord son cœur battit; puis elle prétendit qu'elle avait le frisson, qu'elle n'avait jamais de sa vie regardé une araignée si longtemps. Peu à peu elle se sentit plus calme, et enfin elle trouva que cet insecte n'était pas aussi laid qu'elle se l'était imaginé. Elle ajouta que le corps était parfaitement bien tacheté, et que, quant à la toile, elle ne concevait pas d'où pouvait venir le fil avec lequel on la tissait.

« L'araignée, dit madame de Mirzan, possède à l'extrémité du corps cinq ouvertures par lesquelles elle distille à volonté une matière visqueuse dont elle forme un fil qu'elle allonge en proportion de la distance qui se trouve entre elle et l'endroit où elle l'attache d'abord; lorsqu'elle ferme ces ouvertures, le fil ne peut plus s'étendre et elle reste suspendue dans l'air. Observe, Julie, qu'elle se sert de ce fil pour monter, en le saisissant avec ses pattes qui ressemblent à des forceps.

— Cela est vraiment curieux, dit Julie; j'aimerais à voir de quelle manière elle commence sa trame; celle-ci est à moitié finie: la commence-t-elle par le milieu?

— Cela serait impraticable, dit madame de Mirzan; ne vois-tu pas qu'elle est suspendue entre les deux branches? L'araignée n'aurait pas alors de lieu de repos.

— C'est vrai, dit Julie, mais en vérité je ne puis concevoir par quelle partie de la toile l'insecte commence.

— C'est une question, répliqua la tante, qui a dû d'abord embarrasser de plus judicieux observateurs que toi, Julie, et que l'expérience est parvenue à résoudre entiè

rement. Lorsque l'araignée du jardin commence sa toile, elle se place à l'extrémité d'une branche et y attache plusieurs fils qu'elle allonge jusqu'à deux aunes et plus, en les laissant flotter dans l'air. Ces fils balancés par le vent, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, finissent par être portés soit sur une maison, soit sur une perche, et quelquefois sur la branche opposée, où ils se collent au moyen de leur glu naturelle. L'araignée les tire alors pour s'assurer s'ils sont solidement fixés, et ils deviennent pour elle un pont sur lequel elle passe et repasse selon son bon plaisir. Elle court alors jusqu'au milieu de ce fil, où elle en ajoute un autre à l'aide duquel elle descend jusqu'à ce qu'elle rencontre un corps solide où elle puisse l'appuyer, ou bien elle l'abandonne au gré du vent et laisse au hasard le soin de le diriger. De la même manière elle tire du centre de nouveaux fils qui, comme tu le vois, sont traversés par d'autres; je laisse le reste à ton observation, qui t'éclairera plus agréablement.

— Mais, ma tante, à quoi lui sert cette toile lorsqu'elle est terminée?

— Elle lui sert à prendre des mouches dont elle se nourrit, dit madame de Mirzan.

— Alors, poursuivit Julie, vous conviendrez, ma tante, que, si l'araignée est industrieuse, elle est aussi très cruelle.

—Dis-moi, mon enfant, ce que tu entends par le mot cruauté?

— Je pense qu'il est cruel de causer la mort à d'innocentes créatures.

— Par cruauté, continua madame de Mirzan, j'entends, moi, cette inclination vicieuse qui nous pousse à faire le mal pour le plaisir de le faire, ou de priver de la vie un être quelconque sans nécessité. Or, l'araignée saisit la proie que la nature a rendue nécessaire à son existence; elle ne peut donc être taxée de cruauté plutôt que d'autres animaux, sans en excepter l'homme lui-même, pour les besoins duquel d'innombrables êtres sont journellement condamnés à souffrir. Nous pouvons compatir aux tourments de la pauvre mouche qui se laisse prendre au piége de son ennemie; mais il serait injuste de condamner l'araignée qui n'agit que selon les lois que la Providence a établies et auxquelles sa nature est soumise. Cependant, quoique tu l'accuses de cruauté, elle n'en a pas moins pour ses petits une tendresse telle qu'elle braverait tout danger plutôt que de s'en séparer. Elle enveloppe soigneusement ses œufs dans une toile d'une force étonnante qu'elle attache à un mur ou à une feuille, et les surveille avec une attention continuelle. Si le danger est imminent, son premier soin est de faire tomber par terre le dépôt sacré et de s'échapper avec lui. Il y a une espèce d'araignée qui a recours à un moyen fort ingénieux pour préserver ses œufs. Elle suspend à un fil le petit sac qui les renferme dans quelque étroite ouverture, soit d'un mur, soit d'un arbre, et elle place aussi de la même manière devant ces œufs une petite botte de feuilles sèches qui, se balançant à l'entrée, empêche les oiseaux et les guêpes de découvrir les œufs qu'ils recherchent pour leur nourriture. Lorsque les jeunes araignées sont écloses, la mère les porte sur son dos et montre sa tendresse par mille soins touchants. Mais, viens, mon enfant, ajouta madame de Mirzan, continuons notre promenade. Notre araignée a terminé sa toile, et je crois que tu es convaincue maintenant qu'on peut en regarder une sans tomber dans un accès de folie.

— Vous m'avez en effet persuadée, ma tante, et je me sens tellement guérie de la peur des araignées qu'avec le temps, je crois, il me sera possible d'en voir une courir sur ma main avec moins de crainte que je n'en éprouvais autrefois à l'entendre nommer.

— Tu vois, ma chère amie, dit madame de Mirzan, ce que peut produire un peu de résolution et de réflexion sage; mais je conviens qu'il faut y joindre aussi l'habitude, qui en pareil cas, est plus puissante que la

raison elle-même. En t'accoutumant à examiner cet insecte, ce qui te répugne en lui te deviendra familier et ton dégoût cessera entièrement. » A ces mots elles sortirent toutes deux du jardin en se promettant de continuer un autre jour leurs leçons d'histoire naturelle.

J. DE MAILLY.

ARTS

D'UTILITÉ ET D'AGRÉMENT.

PELOTE ET ESSUIE - PLUMES EN FORME DE PAPILLON.

Parmi les inventions de toute espèce qui apparaissent chaque jour, nous avons distingué de gros papillons de velours noir, couleur pensée ou autres couleurs foncées, brodés avec de la soie plate; le corps sert de pelote, et de doubles ailes sont destinées à essuyer les plumes. Un peu d'adresse suffit pour exécuter ces petits ouvrages.

La planche figure 1re représente ce papillon; les figures 2 et 3 sont les patrons qui se font en carton mince ou en papier fort, et à l'aide desquels on découpe chaque partie. On fait les deux grandes ailes séparément. La ligne ponctuée, figure 2, indique la grandeur dont il faut couper l'étoffe, et la ligne pleine celle du patron ou la grandeur de chaque aile, l'ourlet formé; on garnit les bords en cannetille[1] par-dessous et entre l'ourlet. On les borde ensuite avec de la soie plate en plusieurs doubles et de couleurs diverses suivant les dessins de la figure 1re. La broderie des bords se fait au point bouclé, et les petits fleurons du dedans des ailes au passé.

On réunit ensuite les deux ailes, et on y attache par-dessous deux fausses ailes en drap ou en velours qu'on maintient par une petite pièce aussi en velours, garnie de cannetille, telle que l'indique la figure 4 qui est ici vue en dessous. Cette pièce attachée par le milieu, ainsi que l'indique la ligne ponctuée, en se pliant plus ou moins sur elle-même, fixe la pose du papillon. Les grandes ailes doivent se faire à double; celles de dessous, un peu plus petites, peuvent ne pas être brodées.

On coupe, pour faire le corps, un petit morceau de toile de la forme de la figure 3; on le remplit de son ou de ouate, et quand il a acquis la rondeur et la dureté nécessaires, on le recouvre avec du velours pareil aux ailes, ayant soin de mettre la couture en dessous. Les anneaux se marquent avec de la soie de couleur tranchée dont on passe plusieurs tours, et que l'on arrête aussi en dehors. Deux perles fixées avec une soie forment les yeux, et des pistils de fleurs artificielles remplacent les antennes. Elles sont représentées figure 5, et elles s'attachent avec un point.

Les deux petits ailerons se font avec du velours d'une couleur tranchée, et on les fixe avec de la gomme épaisse sur un petit fil de laiton; la figure 6 en est le modèle. Lorsqu'ils sont attachés sur les grandes ailes on place le corps du papillon, en le cousant en dessous d'une manière solide, ayant soin de le poser bien droit.

(1) La cannetille est un petit ruban de fil dans le tissu duquel sont deux petits fils de fer : on en trouve chez toutes les marchandes de modes qui l'emploient pour maintenir les bords des chapeaux et les boucles de ruban. Elle sert ici à donner et maintenir aux ailes les formes que l'on désire.

C'est avec les doubles ailes qu'on essuie les plumes, et le corps tient lieu de pelote pour y piquer des épingles ou des aiguilles.

NOUVELLE MANIÈRE DE FAIRE DE BONNES ESTOMPES.

Il faut prendre les tiges moelleuses du topinambour ou du sureau qu'on fait sécher à l'ombre; lorsqu'elles sont bien sèches on les coupe par morceaux de longueur convenable; puis on les taille pour l'usage, et on obtient un fini et un moelleux dans les dessins qu'on ne peut se procurer avec les estompes ordinaires. On en recommande surtout l'usage aux personnes qui dessinent à la mine de plomb.

BRODERIES.

Nous donnons dans ce numéro les deux dernières planches qui complètent l'*alphabet de lettres gothiques à broder.*

L'ARBRE DES FÉES.

Fragment d'un poëme inédit *de* JEANNE D'ARC.

(C'est Jeanne d'Arc qui parle.)

Non loin de Domremy, frais séjour dont la Meuse
Semble entraîner l'image en fuyant écumeuse,
On montre aux voyageurs les merveilleux rameaux
D'un hêtre dès longtemps fameux dans nos hameaux.
Nos vieillards racontaient sous ses ombres prospères
Avoir entendu dire aux pères de leurs pères
Qu'on n'avait jamais su ni qui l'avait planté,
Ni de quel âge était le vieil arbre enchanté.
Un seigneur, dont on voit encor dans la vallée
Le manoir en ruine et la tour écroulée,
Jadis priait d'amour sous l'arbre spacieux
La dame aux cheveux d'or qui descendait des cieux.
Tous deux y suspendaient de magiques trophées;
Aussi l'arbre étonnant se nomme arbre des fées.
Le cerf aux rameaux blancs, la gazelle aux yeux bleus
Y conduisaient, dit-on, le char miraculeux
De ces femmes de l'air que tant d'illustres reines,
Que tant de chevaliers nommèrent leurs marraines
Mais depuis que le prêtre y vint lire à genoux
L'évangile d'un saint renommé parmi nous,
Pour y danser en rond les sylphides des nues
Sous l'arbre exorcisé ne sont plus revenues;
Il a changé de maître, et, depuis leur adieu,
Il a gardé leur nom, mais n'appartient qu'à Dieu.

C'est là qu'un villageois qui perd sa fiancée
Croit revoir à minuit la jeune trépassée;
La palombe qui vient s'y poser un moment
A toujours des petits éclos nouvellement;
Et les rosiers voisins, par un charmant prestige,
Nous offrent en tous temps des boutons sur leur tige.

Ce fut là que ma mère, on me l'a raconté,
Endormie un instant, par un beau soir d'été,
Vit en songe une étoile, et sous nos toits rustiques
Un jeune aiglon parmi nos oiseaux domestiques.

A peine, à peine encor je comptais neuf moissons,
A peine j'avais vu neuf fois de leurs toisons
Se dépouiller pour nous nos brebis tant aimées,
Et neuf fois se rouvrir nos ruches parfumées,
Que j'offrais sous cet arbre à la reine du ciel
L'épi, la blanche laine et les gâteaux de miel;
J'y cultivais des fleurs avec un saint délice.
Lorsque des pèlerins, revenant de Galice,
Demandaient à le voir, c'est moi qui, les pieds nus,
Y conduisais toujours les pieux inconnus;
Et je portais le livre et la croix d'aubépine
Des voyageurs de Dieu jusqu'à l'autre colline.
. . . .
. . . .

Un soir d'hiver, la neige avait blanchi la terre,
Lorsque, tel qu'un fantôme, en ce lieu solitaire,
Un vieillard m'apparut; et les lambeaux de lin
Qu'une épine sauvage attachait sur son sein,
Sa plainte, et de frimas sa barbe hérissée,
Et sur sa tête chauve une neige glacée,
M'effrayèrent d'abord; mais au bruit de mes pas:
« Je suis un pauvre aveugle; oh! ne me fuyez pas!
Ces méchants Sarrazins, vainqueurs dans l'Idumée,
Ont passé sur mes yeux une lame enflammée;
Et depuis deux grands jours, de ma route écartée,
J'erre sans nourriture, et mon chien m'a quitté.
— Ah! le mien est à toi, vieillard, je te le donne.
Prends; et tu ne dois pas craindre qu'il t'abandonne.
Il aime, il est fidèle, et je veux dès demain
Que ses yeux vigilants éclairent ton chemin.
Mais viens; une fougère à nos champs arrachée,
Que deux étés brûlants sur la plaine ont séchée,

S'allumera dans l'âtre; et l'onde à flots tiédis
Coulera sur tes pieds défaillants et roidis.
Ouvrez, mes sœurs, ouvrez; votre voix enfantine
Charmera le vieillard venu de Palestine.
Votre voix seulement; car des clartés des cieux
Un acier flamboyant priva ses pauvres yeux.
Mais offrons-lui d'abord le miel de nos abeilles,
Le laitage durci dans l'osier des corbeilles,
Quelques fruits de nos champs conservés toujours verts
Sur des nattes de jonc qui trompent les hivers.
Ces biens sont moins à nous qu'au pauvre qui supplie.
La charité les donne et Dieu les multiplie. »

Le vieillard me bénit; je l'entendis trois fois
Remercier tout bas Notre-Dame-des-Bois;
J'apportai devant lui sur la table champêtre
La liqueur du pommier dans la coupe de hêtre,
Et bientôt je vis naître aux lèvres du vieillard
Cet imparfait sourire où manque le regard.
Oh! comme avidement, durant la longue veille
De ses pieux récits j'écoutais la merveille!
« Avant d'être privé de la clarté du ciel,
J'ai vu, nous disait-il, les hauteurs du Carmel,
Les vallons de Sichem, le Liban, Césarée,
Et la tour de David et la porte dorée,
Et l'antique Emmaüs, célèbre par ses eaux.
O saint temple! ô Jourdain! prophétiques roseaux!
Sion deux fois captive a perdu tous ses charmes...
Pleurons, ma fille!... » Et moi je demandais des armes.
Nos preux qu'en Orient la victoire a trahis
Rappelaient à mon cœur les maux de mon pays;
Ma mère se troubla, mes sœurs s'épouvantèrent,
Et les fuseaux roulants sous leurs doigts s'arrêtèrent.

Si d'un nid de colombe un berger possesseur
Y dépose en secret l'œuf de l'oiseau chasseur,
Près du faucon naissant doucement élevée,
Avec lui joue et dort l'innocente couvée;
Mais aussitôt qu'au lieu de timides concerts
Un cri royal trahit ce jeune roi des airs,
Ses frères du berceau, sa mère blanche et douce
Désertent palpitants son empire de mousse;
Ainsi tremblaient mes sœurs. Le vieillard, à genoux,
Priait, et dès l'aurore il était loin de nous.
Je le cherchai longtemps sur sa couche affaissée

Une vierge d'ivoire avait été laissée,
Et je ne doutai point (car dans les anciens jours
C'est ainsi que le ciel nous éprouvait toujours)
D'avoir accompagné sous notre toit modeste
Quelque ange mendiant, quelque aveugle céleste
Qui parcourait la terre et venait dans nos champs
Savoir si les mortels ne sont pas tous méchants.

Alex. Soumet, de l'Acad. Française.

MALVINA LA BELLE

OU

PLAISIR ET VANITÉ.

« Ah ! mon Dieu ! je crois qu'il va pleuvoir ! disait Emmanuel de Vertbourg à sa sœur Malvina; on ne pourra pas danser ce soir sous les grands tilleuls. Quel malheur !

— Beau malheur, vraiment ! répondit Malvina ; n'est-ce pas quelque chose de bien agréable que de sauter avec des paysans, de figurer en face d'un de ses domestiques ! En vérité, mon frère, je ne comprends pas que maman vous laisse aller à un bal comme celui-là, après vous avoir mené avec moi au bal de la cour. Si les princes savaient avec qui vous dansez ici tous les dimanches, ils ne vous inviteraient plus à venir voir le bœuf gras dans la cour des Tuileries ; j'en suis bien sûre.

— Eh bien ! le bœuf gras ne se promène-t-il pas pour tout le monde ? reprit Emmanuel ; ne dirait-on pas à t'entendre qu'on ne peut voir ses Turcs crottés et son Amour en tricot de soie qu'à la cour ? On le voit aussi bien de la fenêtre de ma tante sur les boulevards, et même à pied dans la rue. Ah ! il n'est pas si fier que toi, le bœuf gras ; il se montre au peuple comme au roi. »

En disant ces mots, Emmanuel regardait sa petite cousine, Sophie, comme pour lui dire : « Tu ne seras pas si ridicule que ma sœur, toi, et j'espère bien que tu viendras à la danse ce soir. »

Sophie n'a que neuf ans ; mais elle a compris le regard de son cousin : « Est-ce qu'on nous grondera, demanda-t-elle à Malvina, si nous dansons avec les paysans ?

— Je n'en sais rien, répond-elle : maman te laisse faire tout ce que tu veux, et je ne pense pas... Au reste, ajouta-t-elle avec un air de dédain, je n'ai pas besoin d'avoir peur d'être grondée pour faire ce que je dois, mais toi, c'est différent. »

Ce qui voulait dire : « Tu n'es pas la fille du marquis de Vertbourg ; tu n'as pas l'habitude, comme nous, d'aller chez les petits princes, et tu peux t'abaisser à t'amuser sans cérémonie. »

En effet, Sophie, quoique fille de l'unique sœur de madame de Vertbourg, n'était pas destinée à une position aussi brillante que celle de sa cousine. Cinquième enfant d'un

général mort jeune, dont la veuve avait pour toute fortune la pension de quinze cents francs, la petite Sophie avait été presque adoptée par sa tante. Elle la faisait élever à ses frais avec sa chère Malvina, l'espoir, l'intérêt de toute sa vie. Jamais préférence maternelle n'avait paru mieux justifiée : car Malvina, à peine âgée de dix ans, était déjà d'une beauté et d'une intelligence remarquables ; sa tournure, la manière dont elle savait déjà mettre sa pèlerine brodée et sa petite capote anglaise, enfin sa démarche fière et gracieuse, lui donnaient l'air d'une jolie femme vue par le petit côté d'une lorgnette.

Les amis de madame de Vertbourg ne tarissaient point d'éloges sur l'esprit, les talents naissants de Malvina. On vantait la bonté de son cœur, et l'on avait raison, car elle était charitable ; une partie de la petite somme qu'elle recevait chaque mois était remise par elle au curé de Vertbourg pour être distribuée aux pauvres du village ; elle faisait, à l'exemple des princesses, plusieurs petits ouvrages qu'on mettait en loterie, et cela toujours au profit de quelques malheureux. Mais, tout en rendant justice au sentiment qui dictait tant de bonnes actions, madame de Vertbourg ne se dissimulait point la part que la vanité avait dans ces imitations généreuses. Trop bonne mère pour s'aveugler sur les défauts de ses enfants, madame de Vertbourg prévit tout ce que cette faiblesse vaniteuse pourrait coûter un jour au bonheur de sa fille, et elle résolut de la combattre avec autant d'adresse que de persévérance.

Les sermons ennuient ; aussi madame de Vertbourg n'en fit-elle point à Malvina. Loin de la contrarier dans ses goûts et sa petite gloriole, elle la laissa s'établir dans l'idée que, se sentant fort supérieure aux enfants de son âge, elle avait droit aux déférences, aux complaisances de chacun ; mais en la reléguant ainsi dans un rang supérieur, elle savait bien à quel isolement elle la condamnait.

« Ma tante, vint lui demander Sophie, est-il vrai que vous ne voulez pas nous permettre de danser ce soir avec les gens du village dans la grande cour du château ?

— Moi, vous empêcher de vous amuser, mes enfants, quand il n'y a pas d'inconvénient à votre plaisir ! Et qui donc a pu dire cela ?

— Mais... je ne sais pas... ma tante ; c'est moi qui croyais... à cause des paysans... voyez-vous... parce que... »

Et la petite Sophie ne savait comment se tirer de sa réponse, dans la bonne intention qu'elle avait de ne pas dénoncer sa cousine.

Madame de Vertbourg devina ce que la bonté de Sophie voulait lui cacher ; mais elle ne le lui laissa pas soupçonner, car rien n'est si pénible que de croire inutile le soin qu'on prend pour un ami.

Le dîner n'était pas encore achevé lorsque le son aigre des violons et le bruit du tambourin se firent entendre. Les petits pots de crême, les gâteaux d'amandes, tout est abandonné par Emmanuel et Sophie pour courir à la danse. Déjà Sophie est invitée par le fils du fermier de sa tante ; Emmanuel engage une jeune mariée du village, et les voilà qui sautent à cœur-joie. Bientôt les bourgeois des environs arrivent ; le bal s'augmente ; on apporte des chaises pour les belles dames et les maîtres du château. Madame de Vertbourg veut voir la fête champêtre ; elle prend sa fille par la main, et tous les habitants du château la suivent. Le premier paysan qui aperçoit ce brillant cortége accourt avec tout l'empressement d'un ambitieux pour obtenir de sa jeune châtelaine l'honneur d'une contredanse ; mais Malvina, assez embarrassée, le refuse en disant qu'elle a mal au pied.

« Vraiment ? dit sa mère avec un air d'inquiétude, tu t'es fait mal au pied ? Si cela est, il faut t'asseoir là et ne pas bouger de la soirée, sinon ton mal s'augmentera, et tu seras boiteuse pendant huit jours. »

Malvina obéit, non pas sans quelque regret; car une loge de polichinelle vient de se dresser près de l'avenue, et les rires qu'on entend de ce côté prouvent assez le plaisir des spectateurs. Malvina a trop d'esprit pour n'être point sensible aux lazzis de Polichinelle, à la vengeance qu'il tire toujours de ses ennemis, aux coups de bâton qu'il donne au commissaire, à sa scène romantique avec l'apothicaire, aux pleurs qu'il donne à sa femme après l'avoir assommée, à son duel avec le diable. Enfin elle se connaît trop bien en spectacles pour dédaigner la représentation comique et tragique du fameux Polichinelle, de ce grand-père du mélodrame.

Mais ce mal au pied, ce prétexte ingénieusement imaginé pour éviter de danser avec un rustre, ne permet point à Malvina de suivre la foule qui se porte vers le théâtre ambulant. Le succès de Polichinelle est si complet que la danse en est un moment interrompue. Madame de Vertbourg, cédant aux instances d'Emmanuel, qui prétend n'en avoir jamais vu de plus amusant, se laisse entraîner devant Polichinelle; on se range pour lui faire place. Une grande et belle fille des environs prend Sophie dans ses bras pour qu'elle puisse voir plus commodément le spectacle; Emmanuel est grimpé sur les épaules du garçon jardinier, et leurs exclamations, leurs cris de joie à chaque triomphe de Polichinelle viennent retentir aux oreilles de Malvina.

Restée seule avec sa gouvernante et un domestique de la ferme sous les tilleuls abandonnés, elle fait de tristes réflexions sur le plaisir que sa vanité lui fait perdre; pleurant presque de dépit, elle est vingt fois tentée de demander au domestique, qui cause avec sa bonne, de la porter jusqu'à la cabane de Polichinelle pour apercevoir de loin ce beau spectacle. L'idée de se voir portée dans les bras d'un journalier la retient; elle préfère rejoindre sa mère en contrefaisant la boiteuse. Mais la gouvernante, qui a reçu les ordres de sa maîtresse, s'oppose à ce que Malvina essaie de marcher, et la pauvre enfant se rassied, le cœur gros de regrets et d'ennui.

Enfin Polichinelle est corrigé, le diable et ses cornes rouges sont rentrés dans la boîte, et les ménétriers ont repris leur archet.

Comme après une première représentation à la Comédie-Française, chacun raconte ce qui l'a le plus frappé; Malvina seule n'en peut rien dire, car elle n'a rien vu. Que fait-elle alors? ce que font tous ceux qu'un obstacle humiliant a privé d'un plaisir; ils en médisent.

« Ah! que c'était divertissant! s'écria Emmanuel; comment n'es-tu pas venue voir Polichinelle, toi qui aimes tant la comédie?

— C'est parce que j'aime la comédie, répondit Malvina, que je ne puis m'amuser de ces mauvaises farces. Voir donner des coups de bâton à tous les acteurs et entendre baragouiner des mots que personne ne comprend; en vérité, cela ne vaut pas la peine d'aller se mettre dans la foule.

— Et le ballet de la mère Gigogne avec tous ses enfants? Tu ne trouves pas cela joli? tu es bien difficile. »

Malvina haussa les épaules pour toute réponse.

En ce moment une calèche à quatre chevaux traversa la grande cour.

« C'est le duc de Reindall, » dit madame de Vertbourg, et elle se leva pour aller au-devant de lui. Elle revint bientôt donnant le bras au vieux duc et accompagnée de trois jolis enfants, dont le plus grand s'empressa d'aller inviter Malvina pour la première contredanse.

Fière de danser avec le petit-fils d'un maréchal de France, elle s'apprêtait à accepter l'invitation lorsque sa mère lui dit :

« Vous oubliez, Malvina, que vous êtes souffrante, et qu'après avoir eu tout à l'heure mal au pied pour refuser Jean-Pierre vous ne pouvez accepter de danser avec Alméric. »

Malvina était déjà levée, sa main était dans celle d'Alméric qui voulait la conduire, sans perdre de temps, à la place d'honneur du bal ; il fallut retirer sa main et se rasseoir, le visage rouge de colère et les yeux pleins de larmes.

Alméric, forcé de renoncer à Malvina, se tourna vers Sophie, et tous deux vinrent se placer à la belle contredanse, près des maîtres du château. Alors Malvina, cherchant à dissimuler l'humeur qu'elle éprouvait, prit un air souriant pour répondre aux questions que lui adressait le duc de Reindall sur l'accident qui lui avait blessé le pied ; elle profita de cette occasion pour flatter le vieux duc sur la jolie Noémi, la favorite de toute la famille, enfant gâté par sa bonne, plus encore par son grand-père, et dont les caprices étaient insupportables à tout le monde.

« Puisque vous êtes si indulgente pour elle, dit le duc, eh bien! soyez sa petite maman et rendez-la un peu plus sage, car elle fait enrager toute la maison. Pourtant elle n'a pas encore huit ans ; que sera-ce quand elle en aura dix? Ah ! ma belle Malvina, vous êtes plus heureuse qu'elle, vous avez conservé votre mère ; aussi êtes-vous bien élevée. »

Ces compliments chatouillaient doucement l'amour-propre de Malvina, et le plaisir d'être traitée comme une grande personne lui fit oublier une minute ses chagrins d'enfant. Mais le retour des danseurs et l'aspect de leur joie la replongèrent dans sa tristesse. Ils venaient supplier madame de Vertbourg de leur permettre de rester encore à la danse. Cependant la nuit était venue ; on allumait une guirlande de lampions de couleur qui allait rendre le bal encore plus éclatant ; le grand rond, la boulangère, la fricassée même allaient redoubler la gaîté des danseurs. Il n'y avait pas moyen de les arracher à tant de plaisir. Madame de Vertbourg céda aux instances des enfants réunis, et Malvina, voyant qu'elle était condamnée à rester étrangère à ces plaisirs pendant le reste de la soirée, demanda à s'aller coucher.

A peine fut-elle partie qu'il s'entama une longue conversation sur son compte entre sa mère et le duc de Reindall, dans laquelle madame de Vertbourg avoua que les bals de cour avaient tourné la tête à sa fille ; que, depuis qu'elle avait eu la faiblesse de l'y conduire, la pauvre enfant ne s'amusait plus de rien ; qu'il lui fallait des admirateurs couronnés, des princesses pour bonnes amies, des palais pour salles de bal, et que cette maladie d'orgueil faisait une petite sotte de l'enfant la plus douée des qualités qui rendent aimable.

On va voir quel fut le résultat de cette conversation.

Le vieux duc ayant promis de venir passer un mois au château, il arriva peu de jours après le bal, seulement accompagné de la petite Noémi, car Alméric et son frère étaient rentrés au collége à la même époque. Ferdinand, l'aîné des frères de Sophie, destiné à entrer incessamment à l'Ecole Polytechnique, vint voir sa tante avant de se consacrer entièrement à l'étude. C'était un de ces écoliers d'élite dont l'avenir n'est jamais incertain, tant les jeunes gens braves, intelligents et fidèles à leurs devoirs, sont toujours sûrs d'être employés ! On avait beau savoir qu'il était sans fortune, personne ne s'inquiétait de son sort, et lui-même, confiant dans son courage, répondait aux curieux qui le questionnaient sur ses moyens futurs d'existence : « Eh! n'ai-je donc pas ma bonne volonté et le nom de mon père ? Cela est assez pour faire fortune. »

Ferdinand avait de plus un visage noble, une tournure distinguée, et toute la grâce que donne l'adresse ; il montait à cheval, faisait des armes et tirait au pistolet avec une supériorité marquée sur tous ses camarades. Ces agréments, joints à une vive tendresse pour sa cousine, avaient inspiré à celle-ci une sincère préférence pour lui. D'ailleurs, il avait toujours protégé son en-

fance; c'est lui qui la promenait dans son petit chariot, c'est lui qui grimpait aux arbres pour cueillir le fruit qu'elle désirait, et c'est encore lui qui se laissait accuser et punir de la faute qu'elle avait commise. Tant de bons souvenirs devaient lui répondre de l'affection de Malvina, et quand il pensait à cette affection il se sentait capable des plus grandes actions pour tâcher de l'augmenter.

On rêve à tous les âges, les petites filles surtout; leur imagination précoce leur fait se créer un avenir pour y vivre en idée; Malvina (avant sa fièvre vaniteuse) s'était vue en espoir la femme de Ferdinand, et les épaulettes, dont elle parait en rêve l'uniforme de son cousin, suffisaient à son ambition; mais depuis qu'elle avait dansé avec des fils de roi, celui d'un simple général lui semblait bien peu de chose. Ferdinand fut donc très froidement reçu par elle.

« Sais-tu ce que ta sœur a contre moi? demanda-t-il a son cousin.

— Non, vraiment, dit Emmanuel, et je crois même qu'elle n'est pas fâchée contre personne; mais elle est comme cela à présent; aussi nous l'appelons la belle dédaigneuse.

— Ah! c'est mal de l'injurier ainsi, reprit Ferdinand d'un ton offensé.

— Que veux-tu? elle nous ennuie toute la journée avec ses grands airs: elle ne veut plus jouer à rien. L'autre jour, quand nous avons été à Paris, maman nous avait loué une loge à l'Ambigu; eh bien! Malvina n'a jamais voulu venir, parce que, maman ayant besoin de la voiture, nous ne pouvions y aller qu'en fiacre; elle a dit qu'elle n'était pas faite pour avoir les pieds dans la paille, et qu'elle aimait mieux ne pas sortir que de monter dans un fiacre, et cent bêtises comme cela; aussi nous l'avons laissée toute seule à la maison avec la vieille Marguerite, et maman a dit que nous avions bien fait.

— Pauvre Malvina! dit Ferdinand avec l'accent d'un profond chagrin; moi qui l'aimais tant! »

Et Ferdinand la regrettait alors comme si elle était morte; en effet la vanité sépare les amis presque autant que la mort.

Madame de Vertbourg s'aperçut bientôt du changement opéré dans les manières de Malvina avec son cousin; elle l'attribua d'abord à la manie si commune aux petites filles de prendre encore enfant l'attitude et la retenue d'une jeune personne; mais le caractère qui se développait dans sa fille ne lui permit pas de se tromper sur la véritable cause de cette froideur dédaigneuse.

Elle fit venir un matin Malvina, et sans lui adresser le moindre reproche sur son peu d'aménité avec sa famille, elle lui annonça qu'elle avait une grande confidence à lui faire. Malvina rougit de plaisir, car le sérieux de sa mère en lui parlant ainsi témoignait assez la raison qu'elle lui supposait.

« Si j'en juge moins par ton âge que par ta conduite et tes goûts, continua madame de Vertbourg, tu n'es plus un enfant, ma chère Malvina, et je puis te consulter sur l'avenir que je te prépare. Tu vas avoir onze ans; dans quatre ou cinq ans tu seras bonne à marier, et j'ai pensé que je ne saurais m'occuper trop tôt du choix que tu dois faire. Tu aimes la cour: eh bien! je veux te traiter en princesse, c'est-à-dire engager ta main dès à présent à l'homme que tu dois épouser. L'acte signé, tu resteras avec moi comme font toutes les demoiselles d'un grand nom que l'on marie par suite d'arrangements de famille, jusqu'au moment où tu seras en âge d'aller habiter avec ton mari et assez raisonnable pour tenir convenablement sa maison. »

A ces mots de mariage, de cour, de princesse, Malvina sentit sa tête s'égarer; elle se vit déjà parée de diamants, de robes éclatantes; elle s'entendit appeler madame; et, sans même attendre que sa mère lui eût appris le nom du mari qu'elle lui destinait,

Malvina répondit de sa soumission aux volontés de sa mère, et lui protesta dans toute la franchise de son âme qu'elle serait trop heureuse de lui obéir.

« A toute autre enfant qu'à toi, reprit madame de Vertbourg, je n'aurais point fait une pareille proposition ; car on obtient rarement de tels avantages sans de grands sacrifices, et j'en connais beaucoup que l'ennui de vivre avec un vieux mari, les devoirs attachés à un rang élevé, intimideraient, et qui préféreraient un mari jeune, aimable, avec une fortune médiocre, à l'honneur de briller à la cour à côté d'un vieillard ; mais cela dépend des goûts, et j'en réfère au tien. Tu connais le duc de Reindall? Eh bien ! il veut se remarier, et il te propose de t'épouser secrètement dès demain, à la condition de te laisser près de moi jusqu'à ce que tu sois grande. Tu seras duchesse, mais tu n'en porteras le titre qu'à l'époque où nous déclarerons ton mariage Réfléchis bien à cette grave proposition ; je ne veux pas que tu m'y répondes aujourd'hui, mais après-demain ; j'attendrai ici ta décision ; et, favorable ou non, je te promets de m'y conformer. »

Une proposition sérieuse de mariage faite à une petite fille! être duchesse à dix ans! c'était de quoi faire tourner la tête à des plus sensées que Malvina ; aussi passa-t-elle dans une sorte de délire les deux jours et les deux nuits qu'elle devait employer à réfléchir. Dans son impatience de voir réaliser le projet qui comblait ses vœux, elle se rendit de bonne heure chez sa mère et la trouva occupée à lire un grand papier timbré qu'elle présenta à sa fille.

« Voici le contrat qui a été dressé par le notaire du duc de Reindall ; les clauses en sont fort convenables ; comme tu ne connais encore rien à ces sortes d'intérêts, c'est moi qui ai été chargée de les discuter, et tu n'as plus qu'à signer. »

Malvina ne se fit point répéter ces mots, et, sans la moindre objection, elle prit la plume que lui présentait madame de Vertbourg et se mit à inscrire son nom au bas de chaque page. Comme elle s'appliquait à tracer de sa plus belle écriture les lettres de son nom, le duc de Reindall entra, vint l'embrasser en l'appelant sa chère petite femme ; puis il mit sa signature griffonnée à côté des lettres moulées du nom de Malvina de Vertbourg. A peine avait-il fini qu'Emmanuel vint dire bonjour à sa mère ; Sophie et Noémi l'accompagnaient ; toute conversation sérieuse devint impossible.

Le reste de la journée se passa à recevoir plusieurs visites de campagne, et le lendemain madame de Vertbourg apprit à Malvina que le duc de Reindall venait de partir pour Paris, après avoir reçu une lettre du ministre de la guerre. « Il m'a bien recommandé en partant le secret sur ce qui s'est passé entre nous hier ; car si sa famille apprenait ce mariage avant qu'on pût le déclarer, elle chercherait tous les moyens de s'y opposer ; aussi réclame-t-il de nous le plus profond secret. Comme il est d'usage de faire un présent à sa fiancée après la signature du contrat et qu'il ne peut t'offrir une corbeille de mariée que la veille du jour où vous recevrez la bénédiction nuptiale, il m'a remis cette jolie montre que sa vieille amitié pour notre famille lui permet de te donner sans que personne le trouve extraordinaire. »

En disant cela, madame de Vertbourg passait au cou de Malvina une chaîne émaillée à laquelle tenait une petite montre des plus élégantes. Avec quel plaisir Malvina se para de ce premier don, qui lui en présageait tant d'autres! comme elle se tint droite et se donna tous les airs qu'elle croyait convenables à sa nouvelle situation ! avec quel noble dédain elle traita ses petites amies qui venaient lui proposer de jouer, et les maîtres d'agréments dont les leçons lui semblaient maintenant inutiles ! Pourquoi veut-on savoir peindre ou chanter? pensait-elle ; pour s'attirer des compliments et

trouver un mari ; je n'ai pas besoin de me donner tant de peine, moi dont le sort brillant est assuré »

Pendant qu'elle perdait son temps en projets de vanité, Sophie et ses autres compagnes travaillaient à se rendre aimables ; madame de Vertbourg donnait chaque hiver de petits concerts où les plus fortes se faisaient applaudir. Ferdinand, que ses études de mathématiques n'empêchaient point de cultiver les arts, était le Rossini de ces grandes soirées ; il tenait le piano et chantait la partie nécessaire du trio ou du morceau d'ensemble qu'on voulait exécuter. Malvina seule n'était pour rien dans ces réunions musicales ; elle allait se placer auprès de quelques vieilles douairières, et se faisait moquer d'elle par les vieux comme par les jeunes ; car on s'étonnait de ne pas lui voir faire une partie dans le concert. Sa paresse lui attirait autant d'humiliations que sa vanité lui faisait d'ennemis.

Cependant chaque jour elle devenait plus belle ; mais tous ceux que sa beauté attirait près d'elle s'en éloignaient bientôt, ennuyés par le récit continuel des fêtes pompeuses auxquelles elle était admise, et la nomenclature des grands noms des gens qu'elle voyait. Il y avait bien aussi quelques dissertations sur le plus ou moins d'élégance de la femme à la mode, mais rien de plus ; et cette conversation insipide décourageait même les plus intéressés à plaire.

Enfin, à quatorze ans Malvina passait déjà pour vaine et ennuyeuse ; on la traitait en conséquence. Ferdinand seul s'obstinait à vanter son esprit, son caractère élevé ; mais on mettait ses éloges sur le compte d'un aveuglement bien naturel, et l'opinion n'en restait pas moins défavorable à sa cousine.

« Elle a beau se contraindre, pensait Ferdinand ; je le vois à travers l'air de froideur qu'elle affecte, elle n'est point heureuse. » Et pénétré de cette douloureuse pensée, il s'approchait de Malvina, excitait sa bonté par la confidence de quelques chagrins à lui, puis lui demandait sa confiance ; il finissait par lui peindre avec tant de vérité l'état pénible où elle abandonnait son âme, le manque d'affection qui rendait sa vie monotone et triste, qu'il arrivait à faire couler ses larmes.

« Il est trop vrai, lui dit-elle un jour, je ne suis point heureuse ; mais comme je ne puis plus l'être, ne vous occupez plus de mon bonheur. »

C'était demander l'impossible. Ferdinand ne rêvait d'autre bonheur au monde que celui de Malvina ; elle le savait : il avait acquis ses talents, ses grades, enfin tous les avantages qui font un homme distingué, dans l'espoir d'être un jour aimé d'elle, et ce jour était arrivé.

Bien que Malvina fût restée plusieurs années sans voir le duc de Reindall, qui vivait dans ses terres, elle n'en était pas moins fidèle à ses engagements avec lui ; quelques airs ridicules, quelques manières empruntées à de vieilles duchesses, auraient pu seuls trahir son secret ; mais on était accoutumé à la voir avec ces travers : on les crut incorrigibles. Cependant Malvina commençait à s'apercevoir de l'exil volontaire où ses défauts la plongeaient : sans amie pour confier ses peines, destinée à souffrir l'humeur d'un vieux mari qui, ne pouvant être aimé, serait nécessairement jaloux, l'avenir l'effrayait ; mais ce fut bien pis encore lorsqu'elle s'avoua le sentiment qu'elle portait à Ferdinand.

« J'aurais pu être sa femme, pensa-t-elle ; j'aurais pu seconder sa noble ambition, car il sera bientôt colonel, j'en suis sûre. Il est si brave, si distingué ! il m'aime tant ! Ah ! je le regretterai toute ma vie ; mais il ne faut pas qu'il le sache. »

Et des larmes amères baignèrent le visage de Malvina ; mais, soutenue par sa fierté, elle sèche ses pleurs et va supplier sa mère de presser leur départ pour le château qu'habite le duc de Reindall. En vain sa mère lui représente que le vieux duc ne les attend qu'à la fin de l'été, Malvina veut s'éloigner

de Paris et de tous les endroits qui lui rappellent la présence de Ferdinand.

« Comment cela se peut-il ? dit madame de Vertbourg étonnée ; toi qui ne t'es mariée si jeune que pour vivre à la cour, pour y jouir d'un rang supérieur aux autres, tu veux aller t'enfermer dans le château d'un vieillard goutteux et renoncer aux plaisirs du grand monde ! Je ne te comprends plus.

— Hélas ! je ne me comprends plus moi-même, dit Malvina en levant les yeux au ciel ; mais il faut que je parte. »

Madame de Vertbourg, vaincue par les prières de sa fille, ordonne qu'on prépare tout pour leur prochain départ.

Déjà les malles sont faites ; pendant qu'on les attache sur la voiture, madame de Vertbourg fait servir le déjeuner. On avertit Malvina : elle arrive la pâleur sur le front, les yeux rouges et la respiration pénible.

« Ah ! mon Dieu ! s'écrie sa mère, tu as été malade cette nuit ; tu as la fièvre, j'en suis sûre ; il ne faut pas te mettre en route dans cet état-là.

— Tranquillisez-vous, je ne suis point malade, dit Malvina en s'efforçant de sourire ; je n'ai qu'un peu mal à la tête ; le grand air me fera du bien.

— Si cela est, prends une tasse de café, dit madame de Vertbourg, et ta migraine passera. »

Mais la pauvre Malvina est trop vivement oppressée pour qu'il lui soit possible de rien avaler.

En ce moment on entend la sonnette du portier.

« Quelle visite peut nous arriver à cette heure ? dit madame de Vertbourg ; j'ai défendu qu'on laissât entrer personne.

— Pardon, dit une voix que Malvina a trop bien reconnue ; mais je passais devant votre porte pour aller chez mon colonel ; j'ai vu des chevaux de poste à votre voiture, on m'a dit que vous partiez pour la Bourgogne, et, ne pouvant le croire, j'ai voulu savoir... de vous... même... si... »

Ferdinand ne peut achever... il a vu la pâleur de Malvina... L'expression douloureuse répandue sur toute sa personne lui annonce un malheur... il n'ose choisir dans tous ceux qui se présentent à son idée... mais un cruel pressentiment lui dit que Malvina est perdue pour lui. Il est obligé de s'asseoir ; car ce jeune officier, si brave contre le danger, tremble à la seule pensée de se séparer de sa chère Malvina.

Madame de Vertbourg le rassure sur la longueur de leur absence, et laisse entendre à Ferdinand qu'une affaire importante, qui a pour but le mariage de Malvina, est le motif de ce brusque départ. En voyant l'effet que produit cette nouvelle sur Ferdinand, Malvina se sent prête à se trouver mal ; un instant de plus, et elle n'aura pas la force d'aller jusqu'à la voiture. Dans cette anxiété, elle se lève, rend le portefeuille qui contient les dessins que Ferdinand a faits pour elle, et marche vers l'escalier... mais les pleurs qui s'échappent de ses yeux, ses sanglots qu'elle ne peut retenir, elle ne veut pas en donner le spectacle aux domestiques qui remplissent le vestibule. La porte de la chambre de sa mère est ouverte ; elle y entre, se jette sur un canapé, et elle s'abandonne à tout l'excès de sa douleur.

« Dans quel état te vois-je, mon enfant ! quel chagrin peut t'accabler ainsi dans le moment où tes vœux vont être comblés ? dit madame de Vertbourg qui avait suivi Malvina sans que sa fille s'en fût aperçue ; est-il permis à la duchesse de Reindall de se livrer comme une enfant à un chagrin imaginaire, car il ne peut être fondé ? Songe que tu vas revenir dans deux mois pour être présentée à la cour ; que tu y seras brillante, admirée ; que nulle femme n'aura de plus beaux diamants, de meilleure maison, de plus jolis chevaux ; qu'enfin tu seras la plus élégante de toutes les duchesses.

— Ah ! ma mère ! s'écria Malvina en cachant sa tête dans ses mains, n'augmentez pas ma douleur par cette cruelle ironie !

Vous lisez trop bien dans mon âme pour ignorer la cause de mon malheur; vous savez comme moi que ces plaisirs de vanité ne peuvent plus me rendre heureuse, que mon cœur a besoin d'affection... et que déjà depuis longtemps je meurs de regret d'avoir sacrifié ma vie à l'espoir de briller. Ah! si je pouvais adresser un reproche à une mère aussi parfaite que vous, j'oserais vous demander pourquoi, loin de combattre le misérable orgueil qui m'aveuglait, vous avez attendu que le malheur vînt m'éclairer? Mais ce malheur, je l'ai voulu, je le supporterai avec courage; jamais d'autre que vous ne saura mes regrets. Le ciel me donnera la force de remplir mes devoirs; je vivrai à Reindall, loin de la cour, loin de ce monde qui me rappellerait ce que je perds pour lui; enfin je ne reverrai plus Ferdinand. »

A cette pensée, les larmes de Malvina redoublent; sa mère garde le silence; elle pleure aussi, mais le sourire de la joie anime ses traits.

« Partons! dit Malvina en se levant brusquement, partons! »

Son regard se porte alors sur sa mère; elle est frappée de l'expression de bonheur qui brille à travers ses larmes; elle ne se sent plus à plaindre. Quel enfant peut croire au malheur en voyant sourire sa mère?

« Se peut-il? s'écrie Malvina éperdue; quoi! je pourrais encore être heureuse?

— Oui, mon enfant, dit madame de Vertbourg en serrant Malvina sur son cœur; mais il fallait te tromper pour cela; il fallait satisfaire ton ambition vaniteuse pour t'en montrer le néant; il fallait trouver un vieil ami spirituel pour se prêter à figurer un contrat comme celui que nous t'avons fait signer; enfin il fallait un charmant cousin et une mère bien courageuse pour te laisser pleurer si longtemps.

On renvoie les chevaux de poste, Ferdinand reste à dîner chez sa tante; deux ans après il était colonel, et Malvina était sa femme.

Mme Sophie Gay.

LES ÉNIGMES HISTORIQUES.

Les événements publics avaient décidé la marquise de Clermont à passer l'hiver de 1830 dans sa belle terre d'Auvergne; mais redoutant pour elle et pour ses filles, Louise et Marie, l'ennui de la solitude, elle engagea madame d'Allainville, sa bonne et ancienne amie, à prolonger de quelques mois encore le séjour qu'elle avait fait à Montclar pendant une partie de l'été. Madame d'Allainville accepta cette proposition avec empressement; elle était si heureuse au milieu d'une famille qu'elle aimait comme la sienne, et ses enfants, Claire, Marguerite, Ernest et Gustave, se trouvaient si bien de cet air vif et pur de l'Auvergne, et d'un genre d'existence qui offrait un aliment à leur cœur et à leur esprit! Les jeunes gens travaillaient sérieusement avec un précepteur. Ils employaient toute la matinée aux études et aux exercices qui faisaient partie de la solide et brillante éducation que leur voulait donner une mère judicieuse. De leur côté, les quatre jeunes filles cultivaient leurs talents et se livraient aux occupations de leur sexe. Les promenades même n'avaient point lieu en commun; pendant que Gustave et Ernest faisaient leur apprentissage d'hommes en bravant dans de longues excursions et les vents, et la pluie, et la neige; pendant qu'ils luttaient en riant contre la nature de dé-

cembre dans les montagnes, et qu'ils revenaient près de leur mère qui, essuyant avec sollicitude des cheveux chargés de givre et d'humidité, approuvait, mais en souriant, ces mâles et utiles exercices, les jeunes filles resserraient le cercle autour de l'immense cheminée, appuyaient leurs petits pieds sur la solide galerie de fer poli, et se mutinaient doucement contre leur mère qui redoutait pour des teints délicats l'âpre ardeur d'un feu de châtaignier, ou bien s'enveloppant d'épaisses fourrures, laissant à peine entrevoir leurs frais et charmants visages, elles profitaient de ces rares et courts instants de soleil d'hiver pour aller jusqu'au village voisin. Ces jours-là quelque infortune était soulagée, quelques larmes silencieuses étaient essuyées, et le soir, pendant que la jeunesse se réunissait à la veillée et filait en chantant, plus d'un vieillard courbé sous sa haute cheminée parlait à sa compagne vieille et pauvre comme lui des *anges du ciel* qui étaient venus les consoler et les secourir. Le bienfait matériel était compté sans doute, on en jouissait, on en calculait l'emploi ; mais ce qui était sans mesure, ce qui faisait couler des larmes de joie, ce qui arrachait des élans de reconnaissance et des prières ardentes à Dieu, c'était cette pitié touchante et sincère qu'on leur avait témoignée, cet intérêt pour leurs maux qui ne s'était pas borné à les soulager, qui en avait provoqué, écouté le récit; c'étaient les larmes divines d'humanité que ce récit avait fait couler. Oui, le vieillard en était sûr, il avait vu des larmes dans les yeux des belles et nobles demoiselles. Alors il serrait l'une contre l'autre ses mains tremblantes, il souriait, il se livrait à ses souvenirs. Ces chères et bonnes demoiselles ! il les avait vues naître, il rappelait à sa compagne mille traits de leur enfance, mille traits charmants de bonté et d'espieglerie : et ils riaient l'un et l'autre, et ils étaient heureux ! Oh ! ce que c'est aux yeux de Dieu d'avoir inondé de joie des cœurs habituellement froissés par le malheur ! qu'il y a loin de là à ne savoir donner que de l'argent !

Le soir, tout le monde se réunissait au salon; Gustave et Ernest avaient trouvé le temps, au milieu d'études plus sérieuses, de cultiver les arts : ils avaient l'un et l'autre une voix facile et légère; mais Gustave était sur le piano d'une force remarquable, et Ernest faisait de charmants dessins pour les albums de ces demoiselles. Celles-ci contribuaient aussi par leurs talents variés à l'agrément des soirées de Montclar ; mais cependant, malgré toutes ces ressources, il s'y glissait quelques instants de vide et d'ennui. Un certain soir, par exemple, le piano n'était pas d'accord ; après quelques jours d'humidité, une gelée subite avait fait casser plusieurs cordes à la harpe, et celles qu'il fallait remplacer manquaient précisément alors dans la provision qu'on avait apportée de Paris; et ces malheureuses cordes devaient arriver avec une caisse déjà en retard, qui renfermait un nouvel assortiment de papiers, de couleurs et de pinceaux ; enfin, mille tribulations de ce genre s'étaient accumulées sur la petite colonie de Montclar ; et pour rendre complète leur influence chagrine sur ces dispositions, le *bon voisin* n'arrivait pas!... Celui que l'on qualifiait ainsi était un ancien ami de Mme de Clermont. Pendant plusieurs années il avait été de tous les voyages d'Auvergne Une fois, à la fin de l'automne, il témoigna le regret d'être obligé de retourner à Paris, dont le genre de vie ne convenait plus ni à ses goûts ni à son âge. Madame de Clermont le rendit alors bien heureux en lui proposant de s'établir, soit au château, soit dans un petit pavillon situé à l'extrémité du parc. Il choisit le pavillon, dont la position isolée assurait sa complète indépendance, et qui n'était pas assez éloigné du château pour que ce fût un obstacle aux fréquentes excursions qu'il voulait pouvoir y faire.

D'un caractère aussi gai que facile, d'une érudition immense qu'il savait rendre pleine

de charmes à ses jeunes amies, il était à la fois le guide de leurs études et l'âme de leurs amusements. Ce qui augmentait donc la tristesse et l'ennui de cette malencontreuse soirée, c'est que l'ouragan qu'on entendait mugir, et la neige qui tombait en tourbillons pressés, donnaient la juste crainte d'être irrévocablement privés de sa présence. Ce fut donc avec des exclamations de surprise et de joie qu'on accueillit son arrivée inattendue. Il fut entouré, questionné, caressé, grondé d'être venu par ce mauvais temps; mais sous ces reproches doucement hypocrites il perçait une telle satisfaction de le voir qu'il se trouva plus que payé de ce petit acte de courage.

Il s'assit à la table ronde, et bientôt l'expression de tous les yeux fixés sur lui avec une impatience interrogative lui apprit aussi clairement que des paroles qu'on attendait de sa fertile imagination les moyens de passer une amusante soirée. C'était précisément à cela qu'il avait rêvé au coin de son feu solitaire. Il voulait pour ses jeunes amies, qu'il chérissait avec une tendresse de père, un divertissement à la fois agréable et utile: et lorsqu'il crut l'avoir trouvé, il ne résista pas, malgré le vent et la neige, au désir de leur annoncer cette bonne nouvelle.

«Vous avez toutes étudié l'histoire, dit-il aux quatre jeunes personnes, et vous, Gustave et Ernest, vous avez su mener de front avec vos autres travaux cette branche importante de l'éducation : vous êtes donc tous en état de jouer avec plaisir et profit le jeu que je vais vous proposer : c'est celui des *Énigmes historiques*. L'un de nous racontera un trait frappant d'histoire, soit ancienne, soit moderne, avec toutes les particularités intéressantes que sa mémoire lui fournira; mais il ne nommera aucun des personnages, n'indiquera ni les lieux ni l'époque : ce seront ses auditeurs qui devront les deviner. Pour donner à ce jeu une régularité plus piquante, et pour que chacun ait sa part de gloire incontestée, je vous propose de procéder par la voie d'un scrutin secret... Un moment, un moment ; je vois que cette proposition vous enchante; laissez-moi achever. Chacun écrira sur un bulletin particulier les noms et les faits qu'il attribuera aux acteurs du drame raconté devant lui, et mettra dans l'urne le bulletin plié, cacheté et revêtu de sa signature. Nous allons commencer par élire un président, chose indispensable, quoique insuffisante peut-être, pour donner de l'ordre et de la dignité à nos discussions; puis un secrétaire qui devra lire les bulletins.

La fin de ce discours fut accueillie par de vives et joyeuses acclamations; en un instant du papier, des plumes, des pains à cacheter couvrirent la table, et un vase de bronze de forme antique fut enlevé de la cheminée et devint l'urne destinée à contenir les bulletins. La présidence fut offerte à l'unanimité à madame de Clermont, qui l'accepta et reçut comme signe de sa nouvelle dignité une petite sonnette en cristal. Louise qui lisait quelquefois le journal, l'avait apporté en triomphe. Cet à-propos eut beaucoup de succès; madame d'Allainville refusa le titre et les fonctions de secrétaire, et proposa pour la remplacer son fils Ernest qui fut accueilli comme tel à condition qu'il ne se dispenserait pas pour cela de joindre son bulletin à celui des autres, et de raconter un trait à son tour.

Le président ouvrit la séance, et monsieur de Saint-Pern ayant obtenu la parole commença ainsi :

«Un des royaumes de l'Europe moderne (1)[1] était déchiré depuis longtemps par de sanglantes guerres civiles (2) ; la fortune avait successivement de sa main capricieuse donné et retiré l'avantage à chacun des partis. De cruelles réactions suivaient tous les succès, et la hache du bourreau moissonnait ce que l'épée avait épargné dans les combats. Un

(1) Les chiffres de renvoi se rapportent aux notes explicatives de cette énigme qui seront données plus tard.

événement qui semblait décisif vint porter un coup mortel aux royalistes. Attaqués à l'improviste dans des retranchements à peine ébauchés, ils furent complétement battus (3). Le roi (4) s'enfuit précipitamment pour échapper à la captivité ou plutôt à la mort; la reine (5), qui se trouvait séparée de son époux sans avoir ni le temps ni la possibilité de le rejoindre, gagna seule et à pied une forêt voisine, entraînant avec elle son fils âgé de neuf ans (6). Après une longue journée, la nuit la surprit dans les bois et vint ajouter à l'horreur de sa position. On était heureusement dans la plus belle saison de l'année; elle s'assit au pied d'un arbre, mit le petit prince sur ses genoux et s'inclina doucement sur lui pour le préserver de la fraîcheur de la nuit. L'enfant rassuré (quel est celui qui tremble dans les bras de sa mère?) ne tarda pas à s'endormir, et la malheureuse princesse resta livrée à toutes les terreurs de sa position. Douée d'une âme énergique et supérieure, elle eût su braver des dangers qui n'auraient menacé qu'elle seule; mais elle était mère et son fils les partageait. Sortir de la forêt c'était s'exposer à tomber dans les mains d'ennemis sans pitié; aussi s'arrêta-t-elle au parti d'y rester jusqu'à ce que les mouvements de la guerre fussent apaisés dans les lieux voisins, si elle pouvait trouver moyen d'y soutenir son existence et celle de son fils avec des fruits et des racines.

« Dans ce but, s'étant mise au point du jour à chercher quelque abri commode contre les injures du temps, car ce ciel pur pouvait s'obscurcir, elle découvrit tout à coup plusieurs individus étendus dans une clairière où ils semblaient avoir passé la nuit. L'expression soudaine de leurs visages, les regards d'inquiète attention qu'ils jetaient autour d'eux lui apprirent que le bruit de ses pas l'avait trahie. Ce fut en vain qu'elle tenta de s'éloigner doucement; ils se levèrent en tumulte, accoururent et l'entourèrent. L'air de noblesse et de majesté répandu sur toute sa personne, le mélange d'intrépidité et de sollicitude pour son fils qui animait ses traits, tout inspira aux brigands un respect involontaire. Mais bientôt leur cupidité fut vivement excitée par l'espoir d'un riche butin. Soit que la reine voulût avoir sur elle une ressource prête dans un cas de fuite précipitée, ou, ce qui est plus probable, que l'habitude de vivre sans cesse en représentation dans ce temps de trouble au milieu d'une noblesse opulente et fastueuse fût la cause de cette particularité, elle était couverte de diamants et d'ornements précieux. L'hésitation des brigands ne fut pas longue; ils la dépouillèrent de ses bijoux avec une violence sauvage, et le petit prince ne fut pas traité avec plus d'égards. Le partage de cette capture ne tarda pas à soulever une querelle bruyante et animée. La reine en profita pour se jeter avec son fils dans la partie la plus épaisse du bois; ils marchèrent tant que le prince en conserva la faculté; enfin, le voyant exténué de fatigue, elle le prit dans ses bras, et, trouvant des forces surnaturelles dans son âme énergique, elle continua d'errer dans la forêt; enfin, épuisée de fatigue et de besoin, elle croyait au moins avoir échappé à ce dernier danger, lorsqu'elle aperçut un brigand qui venait à elle l'épée à la main. Cet homme, qui avait été chargé d'une expédition nocturne, allait rejoindre ses camarades. Dans l'impossibilité de fuir, la reine trouva en ce danger pressant une de ces inspirations sublimes que les grandes occasions savent donner aux âmes fortes et élevées; elle s'avança vivement vers le brigand, tendit vers lui ses bras fatigués qui portaient le jeune prince, et lui dit avec une énergique assurance : *Mon ami, sauve le fils de ton roi.* Cet homme, chez lequel une vie de désordres et de crimes n'avait pas détruit tout sentiment généreux, fut profondément ému d'une si frappante infortune et d'une si noble confiance. Il laissa tomber son épée aux pieds du prince, le prit avec respect

entre ses bras, et se voua tout entier au service de ces illustres infortunés. Il les conduisit au village voisin dans une petite maison qu'il habitait avec sa femme. En l'état où ils étaient, dépouillés de leurs riches ornements, les vêtements souillés et en lambeaux par suite des violences des voleurs, et le visage altéré par la fatigue et l'anxiété, ils étaient méconnaissables. D'ailleurs l'impérieuse nécessité ne leur laissait pas d'autre choix à faire. Le généreux brigand, dont on regrette que l'histoire ne nous ait pas transmis le nom, courut prendre des informations sur les suites de la bataille, après avoir recommandé à sa femme d'avoir le plus grand soin de ses hôtes, mais sans toutefois lui confier ce qu'ils étaient. Dans la matinée du troisième jour, cette femme raconta par hasard que des gens armés venaient d'arriver dans le village et s'informaient avec empressement si l'on avait vu la reine et le prince. Par une de ces réflexions dont son âme élevée était capable, la reine pensa que le dévouement devait être plus actif encore que la vengeance, et que c'étaient des amis qui la cherchaient. Dans cet espoir, et pour concilier pourtant la prudence avec le courage, elle se déguisa complétement à l'aide de vêtements à son hôtesse, et s'étant adroitement approchée de ces étrangers, elle reconnut le sénéchal (7) accompagné de son écuyer et d'un gentilhomme du parti qu'il avait prié de lui servir d'interprète et de guide.

« La reine fut bien heureuse de retrouver cet ami fidèle; c'était un faible secours, mais une puissante consolation. Il lui raconta qu'après d'inutiles efforts il s'était vu forcé de céder au torrent et de recourir à la fuite pour conserver sa liberté; que cependant il avait rallié ses gens autour de son étendard, mais que, reconnaissant l'impossibilité de tenir la campagne avec une troupe aussi faible, il avait donné ordre à son lieutenant de la diriger sur un château dont l'armée royaliste s'était emparée antérieurement (8); que, quant à lui, ayant appris de quelques gens du parti qu'on avait vu la reine s'enfuir avec son fils vers la forêt, il ne douta pas qu'elle n'y eût cherché un asile, et que, comme ni l'un ni l'autre n'étaient nommés parmi les prisonniers du vainqueur (9), il résolut de faire tous ses efforts pour les retrouver, et ne prit que deux personnes pour l'accompagner afin de ne point exciter de soupçons.

« Après de nouvelles tribulations et des dangers sans nombre, la reine aborda enfin sur une terre amie (10) que la marche des événements lui fit abandonner plus tard. Ramenée par la fatalité sur le théâtre de ses premières infortunes, son courage et son amour maternel ne suffirent plus pour sauver son fils; ce n'était plus le faible enfant que ses bras savaient défendre et pouvaient protéger; c'était un jeune héros qu'un cruel vainqueur fit assassiner sous ses yeux, après avoir osé frapper de son gantelet de fer ce noble et royal visage (11).

« Le meurtre du fils ne précéda pas de longtemps celui du père; l'infortuné roi fut massacré dans sa prison par un grand seigneur qui ne dédaigna pas de faire l'office du bourreau (12). La reine, après une dure détention de cinq années, put aller pleurer en liberté loin de ces lieux souillés du sang de son époux et de son fils. Elle leur survécut de sept ans encore, les passa dans la solitude et la douleur, et mourut au château d'un gentilhomme qui lui avait donné depuis ses malheurs de constantes preuves de dévouement et de fidélité (13). »

M. de Saint-Pern finit là son récit et engagea en souriant ses jeunes auditeurs à préparer leurs notes. Il s'éleva alors des réclamations; chacun croyait avoir reconnu les personnages principaux, mais on se trouvait embarrassé pour désigner, et différents lieux de la scène, et quelques personnages secondaires. Pourtant les bulletins furent remplis aussi bien que possible, et remis cachetés au président qui les jeta dans l'urne et annonça que le dépouillement

aurait lieu le lendemain, en ajoutant qu'un prix serait accordé à la meilleure explication.

Mme DE SENILHES.

NOTA. — Nous donnerons dans le prochain numéro les notes explicatives de l'*énigme* pour celles de nos jeunes lectrices qui n'auraient pu trouver les faits historiques dont il s'agit; mais, à l'exemple de M. de Peru, afin d'encourager leurs recherches, nous promettons aussi un *prix* à l'explication la plus précise, la plus complète et la mieux rédigée, pourvu qu'elle soit fournie par une *de nos abonnées* (condition de rigueur), et qu'elle nous parvienne, *franc de port du* 20 *au* 25 *mai*. Les réponses qui arriveraient *avant ou après* ces deux dates seront considérées comme non avenues.

Les lettres recevront un numéro à mesure de leur arrivée; elles seront ouvertes par le comité de rédaction le 25 *mai*, et le prix sera décerné à l'*explication* qui réunira les conditions que nous venons d'indiquer. A mérite égal, le prix appartiendra à la priorité d'arrivée constatée par le numéro d'ordre. La jeune abonnée qui l'aura obtenu recevra les *Lettres de madame de Sevigné*, 11 vol. in-8, avec portraits, vues et *fac-simile*. Nous comptons trop sur la bonne foi de nos abonnées pour ne pas croire que les explications qu'elles nous enverront seront le fruit de leurs propres recherches et non le résultat d'un secours étranger. Nous ferons connaître, si elle le désire, la jeune personne qui aura obtenu le prix.

Nous répétons que les lettres *affranchies* seront seules reçues; elles devront porter sur la suscription: *Enigme historique.*

(*Note des Directeurs.*)

LA RÉSURRECTION[1].

Hier, hier encor, de profondes ténèbres
Tenaient ensevelis les parvis du saint lieu;
Les autels se voilaient, et des flammes funèbres
Eclairaient le tombeau de Dieu.

Hier, hier encor, à genoux sur la pierre,
Les peuples prosternés, tristes, silencieux,
Faisaient monter leurs pleurs et leur vive prière
Comme un pur encens vers les cieux.

Et voici que des chants et de joyeux cantiques
Succèdent dans le temple aux hymnes de douleurs;
Tous les voiles de deuil tombent des saints portiques,
Et la nef se pare de fleurs.

Jésus, environné de gloire et de lumière,
Soulève, triomphant, le marbre du cercueil;
Sur ses gardes tremblants il jette sa poussière
Et les confond dans leur orgueil.

(1) Nous croyons être agréables à nos jeunes lectrices, en publiant les stances suivantes que, parmi d'autres morceaux très remarquables, nous avons entendu lire le jour de Pâques à l'Académie de Saint-Hyacinthe. (N. des Dir.)

« Je le veux, » a-t-il dit. A sa voix menaçante,
Le blanc linceul de mort dont il était couvert
S'est transformé soudain en robe éblouissante,
Quand son tombeau s'est entr'ouvert.

Précédés des docteurs, des scribes, du grand-prêtre,
Sur ce tombeau brisé, venez, enfants d'Aaron,
Venez tous: à vos yeux un ange va paraître,
Plus pur que les lis de Saron.

Quoi! vous osez nier cet éclatant miracle,
Vous qui du Dieu vivant avez fait un proscrit?
Et vous allez frapper jusqu'au sein du Cénacle
Les disciples de Jésus-Christ?

Que leur sang à longs flots dans vos villes ruisselle!
Frappez, et sous vos coups qu'ils tombent écrasés;
Eteignez, s'il se peut, la dernière étincelle
Du feu dont ils sont embrasés.

Employez tour à tour promesses et menaces;
Pour corrompre leur foi faites briller votre or;
Quand vos cruelles mains d'égorger seront lasses.
Alors frappez, frappez encor.

Ce voile ensanglanté que vous voulez étendre
Sur l'Evangile saint, flambeau de vérité,
Ne saurait l'obscurcir et lui fera répandre,
Plus vive et plus loin, sa clarté.

Des persécutions cette église naissante
Bientôt renversera les sanglants étendards;
On la verra placer sa croix resplendissante
Sur la couronne des Césars;

Cette croix que l'impie outrage et déshonore,
Cette croix révérée où mourut l'Immortel,
Signe auguste et sacré que l'apostat arbore
Et profane sur son autel.

Pour nous, prions autour de cette croix divine,
Seul appui qui soit fort contre l'adversité;
Que tout orgueil s'abaisse et que tout front s'incline
Devant le Christ ressuscité.

Après les jours de deuil le jour de délivrance.
Buvons tous comme lui dans la coupe de fiel :
Car il réserve à ceux qui souffrent sa souffrance
Leur part des délices du ciel.

Emporte-nous, mon Dieu, dans ton élan sublime ;
Que notre âme te suive aux cieux, et que la foi
Morte dans tous les cœurs en ce jour se ranime,
Et ressuscite comme toi !

A. DE R.

De l'Academie religieuse de Sainte-Hyacinthe.

LE PREMIER MAI.

CHRONIQUE PROVENÇALE.

Autrefois, il y a déjà longtemps, avant qu'aucune de mes jeunes lectrices fût née, par-delà le passé dont il leur est permis de demander compte à leurs mères, il y avait, sur la terre que nous habitons, un peuple qui conservait fidèlement les usages de ses ancêtres, qui ne dédaignait pas ce que les siècles précédents avaient pratiqué, qui ne rejetait pas les vieilles traditions du sol, les mœurs héréditaires de la famille, les souvenirs dont la succession lui avait été transmise à travers les âges, comme s'il s'agissait d'une mode capricieuse inventée la veille. Les hommes de ce temps-là ne méprisaient pas leurs pères uniquement parce que ceux-ci s'habillaient d'une autre façon, ou, ce qui est encore moins, parce qu'ils entendaient autrement la politique.

Or, comme on croyait alors qu'il n'y avait jamais trop d'occasions de remercier Dieu, de se réjouir, de resserrer les liens de reconnaissance et d'amour qui unissent l'homme à la Divinité, et de multiplier ses rapports avec ses semblables, il y avait dans ce pays beaucoup de fêtes que l'on célébrait invariablement au retour annuel de certaines journées. Chaque âge, chaque sexe, chaque métier, chaque condition de la vie avait son jour de repos et de liesse, pour lequel on se préparait longtemps à l'avance, dont on s'entretenait longtemps après, qui suspendait les travaux et les devoirs habituels ; où ceux dont le tour était venu jouissaient, pendant toute la durée d'un soleil, d'une prééminence accidentelle qui ne faisait pas de jaloux, et devenaient privilégiés pour le plaisir.

Parmi ces fêtes, il en était une surtout dont les savants eux-mêmes ne pouvaient rendre l'origine obscure et la destination douteuse. C'était celle qui avait lieu le premier jour du joli mois ; non pas une fête de roi en vérité, ni même une fête de saint, encore bien que deux patrons et des plus révérés pussent s'en disputer l'honneur. Dieu, sans doute, y intervenait, mais seulement par ses œuvres les plus radieuses et les plus touchantes, par le témoignage renaissant de sa puissance et de ses bienfaits. C'était au temps où la terre ouvre les trésors

de sa fécondité, quand les branches de l'arbre nourricier se diaprent de couleurs riantes comme l'espérance, quand les sillons se hérissent de verdure, quand les fleurs printanières exhalent leur suave parfum, quand les bosquets se garnissent d'ombrage, et que l'arbuste aux touffes odorantes invite le rossignol à se balancer sur ses précoces rameaux.

Et à qui aurait-on pu consacrer cette époque riche de promesse et d'avenir, si ce n'est à l'heureux âge qui en reproduit toutes les grâces naïves? A qui le printemps de l'année pouvait-il mieux convenir qu'au printemps de la vie? Aussi était-ce à la jeunesse qu'un usage immémorial avait livré la première journée de Mai. Le titre de cette concession n'était pas rapporté, mais il se trouvait écrit dans un livre dont on ne déchire pas les pages, dans cette grande charte de la nature, où une autre main que celle des hommes a tracé d'ineffaçables caractères. Et les puissances du monde l'avaient respecté. Nous avons des édits en latin, publiés par les empereurs, qui ordonnent de laisser aux provinces de la Gaule leurs coutumes de Mai, leurs festivités printanières; leur jeune population s'épanouissant en liberté aux rayons d'un doux soleil, palpitante de vie et d'espoir, comme la campagne même où elle allait s'ébattre.

Alors les écoles se fermaient, et mille divertissements variés rassemblaient, hors de portée de la férule magistrale, la milice cloîtrée des études. A personne il n'appartient de les décrire; car qui pourrait suivre, dans ses fantaisies de joie, l'imagination bouillante du jeune âge? N'essayons pas, nous autres, de diriger ou d'étudier sa course rapide; laissons-le se former ses jeux; il y sera d'un merveilleux génie. Donnons-lui le temps, l'espace et l'air; il se charge du reste; il n'a pas besoin de programme pour s'amuser.

Ne croyez pas pourtant qu'il fût ingrat envers la nature dont il tenait cette fête; c'était à elle, au contraire, que tout se rapportait; c'était aux branches récemment voilées de feuillages que chacun empruntait sa parure. Quand tous les regards se récréaient au spectacle de la végétation nouvelle, honte à qui se laissait prendre sans verd, à qui négligeait de revêtir la dépouille innocente du bocage. Et puis, c'était la terre aussi qui fournissait les présents du jour. C'était l'arbre arraché de ses entrailles qui, conduit en triomphe par la ville ou porté mystérieusement devant le seuil d'un logis bien-aimé, allait se dresser, chargé de fleurs et de banderoles, en témoignage d'un respect public ou d'un saint et pur attachement. Et les danses se formaient tout le soir autour de ce nouvel habitant des cités conquis sur les forêts, qui devenait durant une année entière l'objet d'un culte touchant.

Je ne vous dirai pas que tout cela se fît sans bruit, sans quelque désordre; car les garçons s'étaient en divers lieux emparés de cette journée, comme ils font de tout, hélas! Cependant on trouvait encore dans certaines provinces les traces de la primitive égalité. En Provence notamment, sous le plus beau ciel que nous connaissions, les jeunes filles avaient une part brillante dans la solennité. L'antique ville de Marseille gardait une coutume, faiblement imitée depuis par l'institution seigneuriale des rosières, doublement féconde pour la morale et pour le plaisir. Quand le premier Mai approchait, il se faisait dans chaque quartier une élection de la jeune fille la plus sage, la plus modeste, qui avait le mieux rempli tous ses devoirs[1]. Par qui était elle désignée? quelles personnes avaient le droit de vote? à quelle majorité la nomination était-elle valable? comment avait lieu le ballottage? Voilà ce que ne disent pas ces maudits historiens si exacts et si minutieux pour tout ce qui concerne les révolutions, les guerres, les massacres ou les intrigues. Toujours est-il qu'il

(1) Cette coutume existe encore dans divers quartiers, mais avec quelques modifications. (N. des Dir.)

y avait élection ; partant brigues, sollicitations, jalousies, dénonciations, désappointements, rancunes, et tout le reste. Quand le choix était fait et que la fête des fleurs était venue (ainsi nommait-on le premier jour de Mai en ce climat plus chaud), la jeune fille qui avait réuni le plus de suffrages était assise, la tête couronnée de roses, sur un siége orné de guirlandes et placé à l'entrée de la principale rue. Le pavillon de soie qui lui servait d'abri portait écrits ces mots : « Honneur à la belle de Mai ! »

C'était là une de ces royautés inoffensives comme il s'en faisait dans le même temps plusieurs centaines en France, sans rien déranger de l'Etat ni augmenter les impôts. Mais cette royauté avait aussi ses épines; elle restait toute la matinée sujette à contestation. Jusqu'à midi chacun pouvait venir accuser de quelque méfait la reine précaire exposée sur son trône, protester contre son avénement ; et si la chose qu'on lui reprochait se trouvait prouvée, si ensuite les personnes offensées par cette faute ne lui accordaient pas une sentence de pardon, elle était publiquement dépouillée de sa couronne, dégradée de son titre, obligée de quitter son siége royal ; heureuse alors celle qui avait une mère dans le sein de qui elle pût cacher sa honte !

Or, il arriva une année, je ne puis encore vous dire laquelle, tant ces faiseurs d'annales sont négligents, il arriva, dis-je, que Marthe Baudouin fut installée dès l'aurore sur le trône de fleurs érigé dans le quartier Saint-Jean. Marthe était la seule fille qu'eût gardée pour sa consolation la veuve d'un honnête patron de caravelle, qui, depuis dix ans passés, ayant fait voile vers l'Orient, n'avait pas reparu, ni lui ni son vaisseau, dans le port Saint-Lambert. Pour cette journée la mère de Marthe avait quitté le sombre vêtement des veuves et se tenait radieuse auprès de sa fille, avec plus de joie au cœur que tous les trésors de l'Asie n'auraient pu lui en donner. Devant elle était rangée toute la population du voisinage, divisée en plusieurs groupes : ici les matrones dont le front porte empreints bien des soucis avec quelques rayons de bonheur ; là les hommes au teint bruni par le travail, au visage sillonné par la peine ; d'un côté, les vierges fraîches et pudiques ; de l'autre, les jeunes gens au maintien hardi, aux mouvements brusques, à la parole bruyante. On riait, on chuchotait, on médisait peut-être ; mais surtout on admirait « la belle de Mai » gracieuse et vermeille, baissant ses grands yeux noirs vers la terre, honteuse d'être regardée, heureuse d'être vue.

Il était neuf heures, et nul accusateur ne s'était encore présenté, ce qui donnait bon espoir ; car l'envie se lève matin. Tout à coup le sacristain Gachot, qu'on avait vu s'entretenir quelque temps avec ses voisins, tous habitués de l'église Saint-Jean, ayant leur place marquée autour des piliers, piliers eux-mêmes de la paroisse, le sacristain demanda la parole au syndic. « Je viens, dit-il, dénoncer Marthe comme coupable d'irrévérence envers Dieu. A la fête de Pâques je l'ai surprise inattentive et distraite pendant le service divin ; et comme je lui enjoignais de se comporter avec plus de respect pour le lieu saint, elle a eu la témérité de me faire la moue, à moi serviteur de Dieu en son temple ! »

Ce discours ne causa pas une violente agitation dans l'assemblée. Tous les regards se portèrent vers le curé de Saint-Jean, qui avait place auprès et au-dessus du syndic. Le prêtre prit un air sévère, comme pour ne pas faire tort au zélé gardien de son église, et dit en étendant la main vers la jeune fille : « Dieu pardonne. »

L'exemple de parler étant donné, Toussaint le Grabeleur, homme de mœurs dures et brutales, dont la femme se reposait en terre des chagrins de sa vie, que ses enfants n'abordaient jamais sans craindre une ré-

primande, se fit jour à travers la foule et s'exprima ainsi : « Moi, je dénonce Marthe comme un enfant indocile ; dernièrement je l'ai entendue répondre par une objection à la volonté de sa mère. Je ne puis dire que le sujet de la contestation fût grave, car la mère et la fille ont paru réconciliées à mon approche ; mais toute résistance à l'autorité des parents peut avoir des suites..... » Il ne put aller plus loin ; un cri partit en même temps de mille bouches. Toutes les femmes là présentes avaient dit sans se consulter : « Les mères pardonnent. »

Alors parut Gertrude Barbet, qui était arrivée jusqu'à sa quarantième année sans quitter le nom de fille, encore qu'elle eût été bien souvent recherchée en mariage, disait-elle, et par gens qui, de désespoir, en avaient épousé d'autres. « On peut, dit-elle d'une voix aigre, avoir quelque indulgence pour l'étourderie, même pour l'insubordination ; mais il est un péché qui ne doit obtenir aucune grâce : c'est l'orgueil, qui a perdu l'homme, comme vous savez tous. Or, j'accuse d'orgueil Marthe Randouin ; elle s'est vantée d'être, au dire de chacun, la plus belle fille du quartier : il y a ici plusieurs témoins qui l'affirmeront ; et comme le trône de Mai doit surtout servir de récompense à la modestie, je demande que Marthe en soit déclarée déchue. »

A ces mots, il se fit, du côté où les jeunes filles étaient rangées, une rumeur telle qu'il s'en élève à peine dans une grave assemblée d'hommes d'État. « Elle l'a dit, elle l'a dit ! s'écriaient les plus emportées ; il faut châtier son insolence. » Toutes les voix semblaient s'accorder pour détrôner la pauvre Marthe qui osait à peine regarder ses compagnes. Tout à coup Marie fait signe qu'elle désire être écoutée ; Marie, la seule fille peut-être dans Marseille qui puisse disputer à Marthe la palme de la beauté. « Mes amis, dit-elle, votre indignation est juste, et l'audace de celle qui se préfère aux autres mérite bien d'être humiliée. Nous allons donc aller aux voix pour prononcer l'arrêt de l'orgueilleuse ; mais comme l'offense est dirigée surtout contre celles de nous que la nature a partagées le plus mal, il est convenable que la moins jolie parle la première. » Toutes se regardèrent alors en silence ; il ne se fit pas un seul mouvement pour s'avancer. C'était au contraire à qui s'enfoncerait le plus vite dans les rangs, et aucun murmure ne démentit ces mots prononcés par la généreuse Marie : « Les jeunes filles pardonnent. »

Marthe pouvait croire enfin qu'elle avait passé par la plus difficile des épreuves, qu'elle finirait le jour avec sa royauté, et que la couronne de rose se fanerait sur sa tête à la danse du soir. Les ménétriers préparaient déjà leurs instruments pour célébrer son triomphe, et toute l'assistance se disposait à marcher en cérémonie vers l'église, lorsqu'on vit accourir deux jeunes écoliers qui se tenaient par la main. Malgré cette apparence de bon accord, un reste de colère animait leurs yeux ; il y avait du désordre dans leurs vêtements comme s'ils sortaient d'un combat, et quand ils furent plus près, on reconnut sur leur visage quelques traces de coups récemment portés. Ils s'appelaient Robert et Justin, deux amis d'enfance, deux compagnons d'études, inséparables jusque-là dans leurs plaisirs comme dans leurs travaux.

Tous deux marchèrent ensemble jusqu'au milieu de l'assemblée. « Cette jeune fille, dit Robert, n'est pas digne d'être proclamée la belle de Mai. — Elle est coquette, » ajouta Justin.

Le syndic ordonna que chacun reprît sa place pour entendre l'accusation. « Hier au soir, dit Robert, à six heures, j'ai demandé à Marthe Randouin s'il lui plairait de trouver ce matin devant sa porte un arbre que j'aurais planté. — Hier au soir, dit Justin, à sept heures, j'ai fait la même demande à Marthe Randouin.

— Elle m'a répondu oui, dit Robert.

— Elle m'a fait même réponse, dit Justin. »

Robert raconta que pendant la nuit il avait planté un olivier devant la maison de Marthe, à droite de la porte.

Justin raconta que pendant la nuit il avait planté un oranger devant la maison de Marthe, à gauche de la porte.

« Et tous deux, reprit Robert, nous nous sommes rencontrés au point du jour auprès de notre arbre pour l'arroser. Sur quoi chacun de nous a cherché querelle à l'autre, croyant voir en face un rival discourtois qui venait sans aveu se mettre à la traverse de son bonheur.

— Et comme nous nous battions de tout notre cœur, continua Justin, est survenu monsieur le viguier de la ville qui nous a fait séparer par des sergents et nous a ordonné de lui expliquer notre différend. D'où, voyant que Marthe avait fait même promesse à l'un et à l'autre, nous avons bien compris qu'elle nous trompait tous les deux.

— Le cas est grave, dit le syndic. Que les jeunes gens s'approchent, puisque l'offense est envers eux. »

Après une courte délibération, le syndic déclara que Marthe Randouin, pour avoir usé de coquetterie à l'encontre d'une recherche honnête et loyale, était déchue du trône de fleurs.

Car les hommes ne pardonnent pas.

A. Bazin.

LA FÊTE-DIEU.

Comme au temps où voguaient nos saintes théories
Quand les vierges de Sparte y joignaient leurs concerts,
Et que leurs mains, brisant des guirlandes fleuries,
Jetaient des roses dans les airs.

Jules de Resseguier, *Tableaux poétiques*.

La Fête-Dieu! A ce nom seul s'éveillent en foule les pensées saintes, les beaux souvenirs, les images fraîches et gracieuses, et il semble déjà qu'on respire je ne sais quel parfum céleste, mélange ineffable de l'encens d'Arabie et de la senteur des roses! La Fête-Dieu! c'est, sinon la plus haute, du moins la plus belle et la plus riante de toutes les solennités de notre religion; c'est comme une prodigue effusion de l'amour divin hors du temple, c'est le sanctuaire transporté un moment avec ses puissants mystères au milieu des demeures des hommes, et Dieu lui-même se mêlant parmi nous et visitant son peuple.

Un philosophe du siècle dernier ne pouvait s'empêcher d'admirer le costume simple et pittoresque de nos pauvres moines; chez lui le feu sacré de l'artiste perçait à travers les glaces de l'incrédulité, comme un vieux volcan d'Islande qui jette encore des flammes sous le poids des neiges amoncelées.

Quel homme de goût et d'imagination, si peu croyant qu'il soit, pourrait donc rester insensible aux poétiques beautés de cette fête? Quel cœur d'airain se fermerait à la pieuse allégresse qui se répand ce jour-là par toutes les cités et jusque dans les plus humbles bourgades de la chrétienté? Ces maisons ornées de riches tapisseries ou simplement couvertes d'un lin d'une blan-

cheur éclatante, ces rues jonchées de plantes odorantes. ces arceaux de verdure ; ces fragiles autels de mousse et de feuillages où doit venir se reposer le Dieu fort, gracieuse architecture, ouvrage de l'industrieuse émulation des fidèles ; ce bruit de cloches annonçant la sortie du temple, ces cantiques de jeunes filles voilées qui ouvrent la marche ; ces bannières flottantes, comme dans un tournoi ; cette image d'un Dieu crucifié, surmontée aujourd'hui d'une couronne, non plus d'épines, mais de fleurs ; ces prêtres vénérables usés par le jeûne et la prière, qui trouvent dans le contentement de leur cœur un reste de force pour se mêler à la sainte théorie ; ces deux foules dont l'une suit en chantant *hosanna! hosanna!* et fait cortége au Roi des rois ; dont l'autre, pressée sur deux rangs, s'agenouille et s'incline au passage de la radieuse eucharistie, et toute cette pompe éclairée, illuminée par un de ces éclatants soleils de juin qui répandent si chaudement, si amoureusement sur la nature des flots de lumière et de poésie ; quel tableau plus ravissant ! quelle scène plus digne de charmer le cœur et les yeux de tout homme qui a le sentiment du beau !

Oui, pour l'artiste, oui, pour le poëte, lors même qu'il a le malheur de ne pas croire, et dans nos temps de doute et d'hésitation, hélas ! quelle infirmité plus commune ? oui ! c'est là sans doute un grand, un magnifique spectacle ; mais ce n'est qu'un spectacle : pour le chrétien seul c'est une fête et la plus belle de toutes les fêtes. Au fond de chacune des solennités si majestueuses et si touchantes de notre religion réside un sens intime, une ineffable beauté cachée dont la beauté extérieure du culte n'est que le faible symbole, et qu'on ne peut découvrir qu'au flambeau de la foi.

Heureux, heureux les regards qui ont lu et compris le mot de l'énigme sacrée ! Heureuses, heureuses les lèvres qui se sont approchées de la céleste coupe !...

A. S. Saint-Valry.

LA TENDRESSE D'UNE SOEUR.

Au milieu d'un grand salon de travail donnant sur un jardin, autour d'une longue table converte de boîtes, de pelotes, de corbeilles, de sacs à ouvrage, sont réunies plusieurs jeunes personnes. La plus âgée d'entre elles, Lavinie, se prépare à faire une lecture, tandis qu'en écoutant les autres s'occupent de différents travaux à l'aiguille.

Lavinie a dix-sept ans ; sa physionomie est calme et douce ; la finesse et la grâce de ses mouvements et de ses attitudes la distinguent de ses compagnes ; son esprit est déjà formé, car elle n'est plus une enfant, et à la fin de cette année, que ses parents ont fixée comme le terme de son éducation, elle commencerait à aller dans le monde si sa tendresse pour sa sœur Emma, qui n'a pas seize ans et qu'elle ne veut pas quitter, ne la faisait rester encore un an près d'elle après avoir terminé ses études.

« Je vous en prie, mesdemoiselles, dit-elle en ouvrant son livre, faites aujourd'hui le moins de bruit possible et prêtez-moi toute votre attention.

— Qu'allez-vous donc lire ?

— Quelques pensées qui nous intéressent toutes ; elles traitent *de la tendresse d'une sœur.*

— Oh ! bien, bien, » s'écrièrent-elles à la

fois; et chacune s'établit pour écouter à son aise.

« Est-ce bien long? demanda mademoiselle Anaïs, jeune personne aux cheveux blonds, à l'air passablement fade et prétentieux, et toujours très occupée d'elle-même.

— Je m'arrêterai si j'ennuie...

— Commencez donc! commencez donc! » reprirent les autres vivement.

Avant que le silence se rétablît complétement, Lavinie s'adressant à sa sœur qui était à l'autre bout de la table :

« Emma!... » et elle lui envoya un petit baiser sur le bout de ses doigts.

Emma l'en remercia par un sourire affectueux et un signe de tête.

Tout le monde étant prêt, la jeune lectrice toussa légèrement (préliminaire obligé de toute lecture) et commença :

LA TENDRESSE D'UNE SOEUR.

Un frère est un ami donné par la nature.
LEGOUVÉ.

« Tendresse de sœur! c'est-à-dire affection, dévouement, sollicitude, tout ce que le cœur a de plus tendre et de plus paisible. Deux sœurs qui s'aiment!... ce sont deux êtres qui n'ont qu'une âme, deux existences qui n'ont qu'une vie.

« Figurez-vous bien, vous, jeune homme qui n'avez qu'un frère, compagnon de vos plaisirs et dépositaire de vos peines, figurez-vous ce que serait une sœur! une sœur! prévoyant vos chagrins et vos dangers, occupée de votre sort, toujours prête à vous entendre, souriant à vos joies et souffrant de vos peines qu'elle partage, ayant toujours une parole qui s'adresse à votre cœur, qui le touche, qui le réjouisse; si glorieuse d'entendre vos éloges, si malheureuse de vos fautes!... Oh! jeune homme! c'est un malheur de n'avoir pas une sœur, car sa tendresse est la seule qui puisse se comparer à celle d'une mère!

« Et vous, jeune fille, vous qui peut-être, cherchant une amie de votre âge, avez dû vous attacher à une étrangère, je vous plains... Le ciel pouvait créer pour vous un être qui eût tant fait pour votre bonheur!

« Une sœur! c'est nous-même; c'est le cœur qui souffre et bat avec le nôtre ; c'est l'âme qui craint et espère avec la nôtre; c'est un lien d'union indissoluble.

« Et qui peut altérer la tendre affection de deux sœurs, surtout si elles sont à peu près du même âge?... Habituées dès l'enfance à s'aimer l'une l'autre, à aimer ensemble les êtres à qui toutes deux doivent de l'affection, elles ont vécu de la même vie... Leur imagination s'est développée sous la même influence, leurs impressions ont été les mêmes, et toujours du même pas dans leurs jours d'enfant, elles se retrouvent ensemble à leurs jours de jeune fille.

« Une tendresse de sœur! c'est le sentiment le plus intime et le moins raisonné... Tout est volontaire... C'est le cœur qui parle et non le devoir qui commande. Oh! deux sœurs qui s'aiment!... Elles ont besoin l'une de l'autre à tous les moments de leur vie... A l'une séparée de l'autre, la joie est incomplète ou le malheur trop pesant.

« La femme qui ne saurait comprendre tout ce que la tendresse d'une sœur renferme de trésors est bien à plaindre, car elle a méconnu ce que le ciel, dans un moment de faveur, lui avait donné de plus assuré pour adoucir l'amertume de sa vie. »

Lavinie s'arrêta quelques instants.

« Ces réflexions si simples et si vraies, dit-elle, me rappellent un fait très intéressant, et qui fera suite à notre lecture : c'est l'histoire de *Marguerite* et de *Louise*... Tu sais, Emma?

— Oh! oui... ces pauvres sœurs qui s'aiment tant! »

« Nos parents ont une maison à Cambrai. Depuis bien des années, depuis vingt ans et plus, nous avions pour portiers de fort braves gens, Giraud et sa femme, dont

les enfants avaient grandi et s'élevaient, pour ainsi dire, avec nous. Louise et Marguerite étaient nos aînées d'un an seulement, et comme leurs parents les gardaient auprès d'eux, et qu'elles sont bonnes et douces, maman leur permettait souvent de venir nous voir; aussi, Emma et moi, nous sommes-nous beaucoup attachées à elles, surtout depuis qu'elles sont si malheureuses.

« Il y a bientôt dix-huit mois que Louise, la plus jeune, fut atteinte de la petite vérole; Marguerite s'établit près d'elle et ne voulut pas la quitter un seul moment; pendant vingt-deux jours et vingt-deux nuits elle lui prodigua les soins les plus assidus, résistant à toutes les prières, aux ordres même qui voulaient l'éloigner de sa sœur. Quand on vit du mieux, quand le médecin annonça que la malade était hors de danger, Marguerite se trouva bien consolée. Mais, pauvre Louise!... le mal s'était porté sur les yeux, et depuis ce temps elle est aveugle...

« Aveugle, mesdemoiselles, vous figurez-vous quel malheur! quand on connaît tout ce qui nous entoure et qu'on ne doit plus le revoir!... quand on a su lire... quand on aime à s'occuper et qu'on ne doit plus toucher un livre ni un ouvrage... Et puis être subordonné à toutes les volontés... tout attendre de la complaisance des autres, ne plus faire un pas, un mouvement, la moindre action, qui ne soient dirigés par une main étrangère; voilà surtout ce qu'il y a de plus pénible.

« Louise fut bien affligée; mais pour ne pas augmenter le chagrin de ceux qui l'entouraient elle se tut. Marguerite fut moins maîtresse d'elle-même; le malheur de sa sœur la mettait dans un désespoir affreux. Ne cessant ses pleurs que lorsqu'elle pouvait la distraire et l'égayer... Oh! si vous l'aviez vue la conduire, la servir... et s'occupant d'elle constamment, prévenant tous les désirs de la pauvre infirme, comme pour lui éviter de souffrir les privations qui pouvaient naître de son état. Enfin elle n'avait plus qu'un soin, celui de sa sœur. On eût dit que, depuis que Louise avait perdu de ses facultés, Marguerite lui devait une partie des siennes. Lorsque maman nous permettait de nous réunir dans le jardin, c'est alors que nous étions touchées de la bonté et de la sollicitude de Marguerite... Elle n'avait rien conservé de la distraction d'une jeune fille qui recherche un plaisir; elle avait pris la raison d'une mère qui soigne un enfant en bas âge... la tenant toujours au bras, lui expliquant tout ce qu'elle entendait autour d'elle; et bien souvent, en riant avec la pauvre Louise (on a remarqué, vous savez, que les aveugles sont ordinairement très gais), je voyais les yeux de Marguerite tout pleins de larmes.

« Cette affection active, reçue et accordée par deux êtres qui la comprenaient si bien, avait adouci ce malheur tombé sur un vie commencée si paisiblement, lorsque tout à coup le fléau qui mit tant de familles en deuil désola notre ville. Nous vînmes à Paris pour être plus à portée des secours du talent, et parmi les nombreux événements que chaque courrier venait nous apprendre, nous reçûmes la nouvelle de la mort de Giraud et de sa femme; tous deux avaient été emportés à deux jours de distance par un accès de *choléra foudroyant*.

« Ils avaient laissé quelque peu d'argent, mais fort peu de chose, et comme les deux jeunes filles ne pouvaient continuer le service de la loge, aussitôt que ma mère apprit leur nouveau malheur, elle leur fit donner une petite chambre dans le haut de la maison.

« Voilà donc Marguerite, seule à dix-huit ans, chargée de pourvoir à ses besoins et à ceux de sa sœur, pauvre aveugle qui ne peut même pas l'aider dans les petits soins de leur intérieur. Rien ne la rebuta quand elle se vit ainsi sans assistance, car l'épidémie avait éloigné un grand nombre de personnes

qui eussent pu leur être utiles, telles que mon père et ma mère, qui certainement ne les auraient pas abandonnées.

« Il y a quelque jours j'ai reçu une lettre de Marguerite.

« Écoutez comme ce passage montre bien le sentiment qui la fait agir :

« C'est sans doute à l'intérêt que vous me portez, mademoiselle, que je dois ce que madame de Beaumal voulait faire pour moi; aussi je vous prie de la remercier mille fois, en excusant mon refus. Je sens tout le prix de sa bonté; certainement dans toute autre circonstance j'aurais été bien heureuse de donner des soins à mesdemoiselles de Beaumal ; mais ma pauvre sœur ne peut pas rester seule, elle a besoin de moi ; elle n'est pas d'une bonne santé, elle tomberait malade d'ennui sans moi. On m'a dit, mademoiselle, que vous me sauriez mauvais gré de ne pas être entrée chez cette dame; oh ! moi je suis bien sûre que non, car je sais combien vous aimez mademoiselle Emma, et vous comprendrez pourquoi je ne veux pas laisser ma pauvre sœur aux soins des étrangers qui se contenteraient de lui donner le plus nécessaire, qui ne penseraient jamais à la distraire, parce qu'on s'ennuie des infirmes et des malades. Je sais tout cela; c'est pourquoi je sens que ma place est auprès d'elle, et vous savez bien, mademoiselle, qu'on lit dans la sainte Ecriture : *Le frère qui s'appuie sur son frère ne saurait périr*. Dieu aura pitié de nous. »

« La dame qui nous écrit en même temps nous dit que Louise ne manque de rien; elle a des vêtements d'hiver neufs et bien chauds ; toutes les petites choses que sa santé exige lui sont données avec la même exactitude que lorsqu'elle était soignée par sa mère ; et comme elle ne sait rien de ce qui se passe autour d'elle, elle ignore que Marguerite se prive de tout, qu'elle porte encore malgré le froid une petite robe d'été, qu'elle veille jusque fort tard dans la nuit pour faire plus d'ouvrage.

« Mais aussi Marguerite a le bonheur d'être récompensée par l'affection et la reconnaissance de Louise qui, si elle ignore les sacrifices que fait sa sœur, apprécie bien du moins tout ce qu'elle lui doit.

« Emma a demandé à maman de vouloir bien envoyer à cette bonne Marguerite une robe chaude pour remplacer celle qu'elle porte...

— Et Lavinie, interrompit vivement sa sœur, a prié papa de lui faire donner une voie de bois, et d'en retenir le prix sur ses menus-plaisirs. »

Cette courte altercation entre les deux sœurs cherchant mutuellement à se faire valoir avait quelque chose de doux, et un mouvement de sympathie se communiqua à l'assemblée.

« Je voudrais que tu devinsses aveugle, » s'écria en s'élançant dans les bras de sa sœur aînée une enfant de douze ou treize ans qui avait écouté le récit avec une vive émotion.

La jeune fille lui sourit et l'embrassa.

« Mais, interrompit la grande demoiselle blonde, cette Marguerite pouvait être beaucoup plus utile à sa sœur en s'éloignant qu'en restant auprès d'elle.

— Plus utile ! Et ses soins ! qui pouvait les remplacer ?

— Des soins! tout le monde peut en donner.

—Tout le monde ne peut donner ceux d'une sœur, répondit une des jeunes filles qui soupira au souvenir de la sienne dont elle était séparée.

— Oh ! bien sûr ! bien sûr ! » s'écrièrent plusieurs voix.

Et les petites filles sautèrent au cou de leurs sœurs aînées, et les plus grandes se donnaient la main affectueusement comme pour se répéter une mutuelle assurance de leur dévouement.

« Mais je ne vois rien d'extraordinaire à cette belle action, dit Anaïs en se levant. Votre Marguerite pouvait fort bien surveiller les soins qu'on devait donner à sa sœur, s'é-

viter une vie de fatigue, et personne ne l'eût blâmée.

— C'est vrai, elle aurait même fait son devoir, ajouta Emma avec ironie.

— N'est-ce pas assez? »

Toutes regardèrent Anaïs avec une triste pitié. Les yeux étonnés de Lavinie rencontrèrent ceux d'Emma, qui ajouta en s'adressant au cercle réuni :

« Mademoiselle est fille unique. »

Mme Constance AUBERT.

NAPLES EN SOUVENIR.

Ce que c'est que la vie!
LORD BYRON.

O mes songes dorés!
SCHILLER.

Oui, j'aime l'absence, quand pour la consoler il lui reste de doux souvenirs ; avec eux l'on oublie l'isolement qui vous entoure, par eux votre âme retrouve ses illusions les plus chères ; ils vous pressent, ils s'accumulent en foule devant vous comme pour effacer de votre pensée la distance qui vous sépare, et vos yeux, fascinés par le charme des mille vieux restes d'un bonheur qui n'est plus, distinguent à peine le chemin qui doit vous réunir.

Le passé ! j'aime à le rajeunir par un présent de rêves, j'aime à regarder en arrière pour ne pas m'apercevoir que je marche et que c'est l'avenir qui est devant moi. Ah! retrouver des jours heureux en songe, c'est presque deux fois sentir la vie.

Le bonheur pour moi, c'est Naples ; aussi c'est de Naples dont j'aime à me souvenir. Dirai-je tout ce que j'éprouvai quand, pour la première fois, j'aperçus cette ville de délices? Ce ne fut pas cette émotion de plaisir qu'un voyageur ressent à la vue d'un objet nouveau, ce ne fut pas de l'admiration, mais bien de l'amour. En présence d'un spectacle si magnifique mon imagination resta muette et mon cœur seul parla ; étranger, je ne m'en aperçus pas ; il ne me sembla plus être éloigné de ma patrie, ou plutôt je crus y rentrer. L'air était si pur, le ciel était si beau ! Tout était extase, ivresse, enchantement ; Ischia, Procida, Caprée, Poutzzoli, avec leurs charmants rivages, se déployaient à nos côtés riantes et gracieuses, et devant nous, au pied d'un immense colosse noir d'où s'échappaient de temps en temps à travers une épaisse fumée des gerbes de feu, apparaissait une grande ville de marbre, toute blanche, toute brillante des rayons du soleil... C'était le paradis terrestre, c'était Naples!... Là l'enfer respectant le ciel semble le protéger, et quand sa fureur éclate, c'est seulement pour l'embellir.—Et nous allions la toucher cette belle cité, où venaient se refléter tant de rayons de lumière!... car peu à peu notre navire avançait, glissant légèrement sur la plaine liquide. Il brisait les vagues, mais c'était avec mollesse, et leur bruit plein de charmes avait je ne sais quoi de doux et de caressant ; c'était une mélodie qui faisait rêver ; le vent du nord n'était plus là avec son souffle froid ; c'était une brise voluptueuse qui soupirait amoureusement entre nos voiles ; de toutes parts sur cette mer bleuâtre mille barques de pêcheurs se balançaient mollement.—Je

les vois encore ces compagnons de Masaniello; comme ils voguent avec indifférence! Les uns sont couchés négligemment et sommeillent bercés par le doux frémissement des flots à peine agités; les autres, la tête appuyée contre leurs rames qui reposent, admirent leur belle patrie et sont heureux en la contemplant.—Je me rappelle leur costume original; comme il s'alliait bien avec la nature du pays! Ce bonnet rouge, ces manteaux à capuchon, ces petits caleçons blancs, ressortant sur leurs jambes brunes et musclées, tout s'accordait pour augmenter le pittoresque du tableau. Nous passâmes au milieu d'eux, et ils jetèrent à peine sur nous un regard. J'étais arrivé à Naples et la vie commençait pour moi, car elle n'était plus un fardeau, elle allait passer légère et facile.

Et j'oubliais les jours sur ce rivage enchanté! Les heures fuyaient rapides et je les laissais s'échapper sans regret, comme si ces mêmes heures devaient toujours recommencer; j'avais subi l'influence du climat, et, courbé sous le charme, prodigue du présent, je voilais l'image de l'avenir par celle du passé. Plus de craintes, de tourments, d'incertitude sur ma destinée. Naples me semblait une terre que l'on ne devait jamais quitter et où l'on vivait toujours.—L'éternité manque à un si beau séjour; si Dieu la lui avait accordée, on ne se souviendrait plus des cieux —Eh! comment retracer à la fois toutes ces félicités passées? Ici le plaisir m'a souri sous tant de différents aspects que je ne sais pas encore comment il m'a plu davantage. Devant moi mille tableaux de bonheur!—Que ma pensée s'arpête donc là où elle voudra, ce sera toujours du bonheur.

Une belle matinée de Naples au bord de la mer, c'est prestige! — Que de fois j'en ai goûté les charmes!

Le soleil alors vient de paraître. Il brille avec éclat, mais il ne brûle pas encore; il est tout resplendissant de lumières, mais on peut admirer l'effet magique de ses rayons d'or; il redonne la vie à toute cette nature, que la veille il a laissée mourante sous ses coups; les feuilles des orangers hier jaunâtres reprennent leur vert sombre, et mille beaux fruits dorés, parsemés çà et là, ressortent comme des étoiles sur cette coupole de verdure; la fleur desséchée des lilas, qui penchait languissamment la tête, se ranime peu à peu, et tous ces petits calices roses s'ouvrant comme par enchantement répandent dans l'air un parfum délicieux. Les vagues aussi ont une couleur nouvelle; leur teinte unie et bleuâtre se métamorphose en une infinité de nuances brillantes, et chacune d'elles, jalouse de l'étincelle que sa voisine reçoit, s'empresse de prendre sa place pour la refléter à son tour. La mer alors éblouit par cette masse innombrable de pointes de diamants qui vacillent, et les yeux de temps en temps se reposent volontiers dans l'azur noir du ciel le plus pur.

Et cette scène sublime, comme elle est animée! Ce n'est pas cette race indolente de lazzaroni, ces *faquini* qui ne vivent que de rapine et de brigandage; ceux-là sont encore couchés sous les portiques des temples. —Mais c'est une population de pêcheurs, active, diligente, pleine de force et ne craignant pas la fatigue.—Les voyez-vous sur ce rivage comme ils travaillent avec ardeur! C'est de la passion, c'est du plaisir! Remarquez tous ces groupes qui semblent autant d'escadrons; comme leurs mouvements sont cadencés! comme ils agissent avec précision! — Il est lourd l'immense filet dont toutes ces plaques de liége, qui surnagent, marquent le contour si loin dans la mer; mais aussi leur courage est grand et leurs forces réunies en viendront facilement à bout. Tous, pour ramener à eux cet énorme fardeau, s'y sont comme suspendus; ils se penchent en arrière, puis se relèvent pour s'abaisser encore; l'on dirait une manœuvre

de rameurs anglais, tant l'uniformité est grande! — Et peu à peu il cède à leurs efforts, il approche, il se resserre, et bientôt ne décrit plus sur la surface de l'eau qu'un cercle étroit d'où s'élèvent continuellement des milliers de poissons, étonnés pour la première fois de trouver leur demeure si peuplée.

La pêche sera belle et abondante!

Le filet est entièrement sur la rive et en un instant il est entouré. La vague ambitieuse cherche en vain à reconquérir quelques-uns de ses habitants, elle ne fait plus que baigner les pieds nus des pêcheurs et le bruit de ses murmures ne peut lutter avec leurs cris de joie. Chacun apporte son panier pour le remplir, chacun puise à cette masse brillante qui s'agite, et bientôt après le rivage, couvert d'une infinité de petites écailles argentées, semble un champ semé de paillettes éclatantes. — A *mezzo giorno* le pêcheur s'est éloigné pour se mettre à l'abri de la chaleur, car le soleil est brûlant; mais demain je le retrouverai comme aujourd'hui à l'ouvrage, car aussi demain la matinée sera belle et le soleil bien doux.

Un jour le Vésuve dans sa colère effroyable demandait une victime; Naples allait périr sous ses coups, quand Pompéi, se dévouant pour elle, consentit à être ensevelie vivante dans un cercueil de laves.—Naples aujourd'hui vit brillante, superbe, animée, et Pompéi, après un long sommeil de plusieurs siècles, est sortie triste et silencieuse de son tombeau pour venir contempler les fruits de son sacrifice. Une puissance infernale l'avait fait mourir; l'homme a fait un miracle, il l'a ressuscitée! — Peu à peu ses temples, son forum, ses amphithéâtres, ses maisons, ses palais ont surgi de dessous terre comme par enchantement, et la voilà tout à coup qui vient recontinuer sa vie interrompue depuis tant d'années; mais ce n'est plus qu'une vie muette; elle a conservé le silence de la tombe, et personne n'oserait le troubler. Chaque ancien propriétaire possède encore sa maison, et son nom, qu'il a laissé écrit sur la porte, le garantit de la prescription. — Pompéi est un grand fantôme qui siége au milieu des autres cités du monde, mais qui ne lui appartient plus. C'est une cité sans bruit, sans joie, sans mouvements, sans habitants, une cité peuplée seulement de grands souvenirs!...

Ah! combien de fois, quittant pour un jour Naples et son tumulte, ses cris, ses plaisirs bruyants, ne me suis-je pas reposé dans l'enceinte solitaire de sa malheureuse compagne! Là ce n'est plus cette gaîté folle, cette nature riante qui enivre; ce n'est plus ce charme, cet air voluptueux qui passionne, mais une impression triste, pleine d'intérêt, un sentiment particulier qui élève l'âme à des idées sublimes. Dans ce désert, il y a une voix inconnue qui vous parle; chaque pierre retentit d'un nom, d'une histoire tout entière; l'on se sent reculé de quelques siècles, l'on touche l'antiquité, et l'on s'étonne de se voir transporté au milieu d'une ville ancienne qui n'a pas marché avec la civilisation. — S'être promené dans Pompéi, c'est avoir vécu avec les premiers Romains. — Assis sur les marches du temple de Jupiter-Ammon, j'ai passé bien des heures à contempler le spectacle imposant qu'offrait à ma vue cette terre désolée.

Un grand espace de terrain blanc couvert de maisons, de palais sans toits, de colonnes sans chapiteaux, de places, de rues pavées de larges dalles, au milieu d'un fleuve de cendres qui occupe tout, et dans le fond du tableau le Vésuve, éternel dans sa fureur, vomissant sans cesse des milliers de pierres enflammées et cachant la lumière du soleil à sa victime sous une immense colonne de fumée noire et rougeâtre; pas un arbre, pas de verdure, de végétation; la nature est inanimée, c'est l'enfer qui régit tout. La contrée ressemble à un grand cimetière, et Pompéi à un squelette couvert de son linceul qui a brisé sa tombe pour

venir épouvanter son assassin. et son assassin n'a plus de repos, de sommeil ! Il gronde, il mugit avec un bruit formidable, il s'élance en feu dans la plaine, frappant au hasard, multipliant ses victimes, comme s'il espérait étouffer une seconde fois l'objet de ses remords. Mais efforts inutiles ! la lave semble reculer devant une ombre, et Pompéi reste toujours là qui le nargue!

C'est charme ici que la tristesse !

Au tombeau de Virgile il est doux de se reposer, vers la fin du jour, quand le soleil va disparaître derrière la montagne, quand ses rayons n'ont plus assez de force pour éblouir, et quand l'horizon perdant sa teinte dorée est devenu d'un rouge pourpre, éclatant. Quel bel adieu ! quel départ pompeux et solennel !

A travers le feuillage du chêne vert qui ombrage la grotte sépulcrale, que ce ciel de feu a de magie ! Epuisé par la chaleur, on se trouve ranimé tout à coup, on se sent pour ainsi dire délassé, et les yeux appesantis s'ouvrent avec délices pour contempler le dernier salut du jour. Alors, dans le sanctuaire du génie, c'est ivresse de s'abandonner à la rêverie, de laisser errer ses idées dans le vague sans chercher à se rendre compte de ses sensations. Là tout se tait, tout demeure immobile; le dieu qui sommeilla sous cette voûte solitaire a rendu le rivage silencieux, et quand Naples, au coucher du soleil, sort de son assoupissement, se réveille bruyante, active, joyeuse, la nature ici reste muette et tranquille. Peut-être le tumulte de la ville se fait-il entendre avec un bruit sourd dans le souterrain retentissant de Pausilippe; mais ce bruit monotone, loin de troubler la paix, ne fait que donner à l'âme plus de mélancolie. La lyre détendue du poëte ne résonne plus à vos oreilles, mais le souvenir de ses chants s'offre à vous plus vif, plus distinct, votre mémoire semble s'être multipliée, et les pastorales tendres et naïves, les sublimes descriptions de l'Énéide, se présentent sans peine et sans efforts à votre imagination.

— Souvent plein de sa poésie si pure, si élégante, j'avais passé des heures à réciter ses vers mélodieux, et cependant il en était d'autres que je me rappelais encore.

J'étais arrivé à la grotte au moment où le ciel était brillant de lumières, et je me retrouvais à la même place quand depuis longtemps le jour avait cessé! — A Pompéi c'est un cercueil de lave qui immortalise ses habitants; à Pausilippe, c'est Virgile qui immortalise son tombeau.

On rêve le bonheur, mais la souffrance vous réveille... — Ma pensée depuis quelques instants revoyait en songe ses vieilles félicités; elle s'élançait au hasard, elle errait heureuse au milieu de Naples, jouant avec tous les charmes et les prestiges de cette ville enchantée, quand tout à coup, aveuglée par de si douces illusions, elle est allée se heurter contre un souvenir douloureux, la veille d'un départ. — Et je n'ai vu que lui, sombre, terrible. — Et la décoration qui me ravissait a perdu toute sa magie; je l'ai trouvée moins belle à travers les larmes, et mon enthousiasme a fait place à des regrets pleins d'amertume. — Le bonheur que je possédais n'avait plus la même couleur, car il fallait l'abandonner. J'étais comme le malheureux que l'on mène au supplice, regardant avec une sorte d'anxiété tous les objets qui fuyaient devant moi : je voulais avoir du courage, je demandais au ciel quelques moments d'énergie, mais je n'obtenais qu'un dédain factice, de l'envie cachée sous un sourire et qui brisait le cœur ; ma vie me paraissait vieille, usée, décolorée ; un mot lui avait ravi en un instant et sa jeunesse et sa fraîcheur : le départ! — Avec la douleur il y a quelquefois dans un dernier adieu une émotion douce comme un éclair d'espérance; le mourant semble toujours revivre une heure avant son agonie, et c'est

cette dernière impression que j'aime à me rappeler. C'était le soir, par une belle nuit d'été, sur une terrasse où il y avait des fleurs, au bord de la mer; le ciel était pur et parsemé d'étoiles, l'air n'était plus étouffant, mais frais et doux, et le zéphir seul régnait sur la nature endormie; il faisait courber avec mollesse les tiges des roses souples et dociles, et glissant légèrement sur les feuilles des orangers exhalait au loin leur suave odeur; la vague, comme une berceuse attentive, avait adouci son chant monotone et se déroulait délicatement sur le rivage; puis au fond de l'horizon, le volcan apparaissait à certains intervalles, comme une comète brillante à la longue chevelure de feu, faisant pâlir la pâle lumière de la lune. — Mais je n'entendais pas son bruit si terrible, il n'y avait pas assez de vent pour l'apporter. Alors, dans ce séjour du ciel, il me sembla tout à coup que Dieu venait de m'envoyer un ange pour partager avec moi cette dernière nuit de bonheur. Il avait de blonds cheveux, des yeux d'un bleu tendre, une taille aérienne, à dépiter des ailes; puis sur tout son être je ne sais quel vague, quel vaporeux qui ravissait l'âme et faisait deviner son essence divine. Il souriait à consoler, et enivré de son sourire je ne me souvenais plus de rien; c'était une nuit plus belle que les autres nuits, mais une nuit que je devais retrouver souvent; le départ était folie; la séparation vaine chimère! c'était délire!!! Enfin ce calme, ce repos de la nature entière avait produit sur mon âme un effet magnétique; ma douleur s'endormit, le lendemain disparut de ma pensée, et je crus que les heures n'allaient plus marcher, comme s'il était en mon pouvoir de les suspendre. Cette soirée devait être consacrée aux adieux, les adieux furent oubliés et les heures s'écoulèrent.

Le jour vint, et Naples n'existait plus pour moi! L'ange aussi avait disparu! Ce fut une angoisse horrible...

J'ai rêvé le bonheur, la souffrance m'a réveillé!

Paul DE JULVÉCOURT.

HASSAN.

APOLOGUE ORIENTAL.

Sur une haute montagne qui s'élève à l'est de la Mecque et qui domine cette ville, habitait un vénérable ermite nommé Omar. Un soir qu'il prenait le frais à l'entrée de sa demeure, il vit à quelques pas un homme assis, seul et pensif; en l'examinant avec attention, il lui trouva l'air hagard et sauvage, et son corps lui parut exténué par la misère et la souffrance. Cet homme avait aussi les yeux arrêtés sur Omar, mais sans le voir néanmoins, tant il était absorbé dans ses sombres pensées! Revenant enfin à lui-même, il aperçut l'ermite, et tressaillant comme s'il sortait d'un rêve, il se couvrit le visage de ses mains pour cacher sa confusion, et se prosterna la face contre terre.

« Fils de l'affliction, lui dit Omar, quel est ton nom? Quels événements t'ont plongé dans le malheur?

— Je me nomme Hassan, répondit l'étranger, et je suis né dans cette ville. L'ange de l'adversité a étendu sur moi son bras redoutable; vainement ton regard compatissant m'annonce le désir généreux de soulager mes maux; tu ne pourrais m'en délivrer.

— Te délivrer? reprit Omar; le pouvoir n'en appartient qu'à celui-là seul de qui nous devons recevoir avec une humble soumission les biens et les maux. Cependant ouvre-moi ton âme; si je ne puis te décharger du pesant fardeau qui t'accable, je t'aiderai du moins à le supporter. »

Hassan garda le silence quelques instants; puis, poussant un profond soupir, il reporta ses regards sur l'ermite et lui parla ainsi :

« Il y a maintenant six ans que le puissant calife Almalec (Dieu bénisse sa mémoire !) accomplit en secret pour la première fois le pèlerinage de la cité sainte. Digne vicaire du prophète, en même temps qu'il sollicitait par son entremise les bénédictions du Très-Haut, il employait à répandre des bienfaits tout le temps que lui laissaient ses dévotions. Parcourant la ville dans ces intervalles il soulageait toutes les infortunes. La veuve opprimée trouvait en lui un protecteur, la vieillesse et l'enfance un soutien; moi, qui vivais sans nul souci, n'appréhendant des maux d'ici-bas que les maladies et n'ambitionnant d'autre fortune que la récompense de mon labeur, je chantais en travaillant, lorsque Almalec entra chez moi. Il vit d'un œil satisfait la propreté de mon humble réduit et l'air de contentement répandu sur mon visage. Comme il portait l'habit de pèlerin, je m'empressai de remplir envers lui le devoir de l'hospitalité, et sa présence loin de comprimer ma gaîté ne fit au contraire que l'accroître. Après avoir accepté du café, il m'adressa plusieurs questions, et quoique par mes réponses je m'efforçasse d'appeler le rire sur ses lèvres, je remarquai qu'au contraire il devenait pensif et me considérait avec une attention paisible, mais fixe. Je soupçonnai alors que je ne lui étais peut-être pas inconnu, et à mon tour je lui demandai de m'instruire de son nom et de son pays. « Hassan, me dit-il, j'ai excité ta curiosité; je veux la satisfaire. Celui qui te parle est Almalec, le souverain des vrais croyans, qui occupe le trône de Médine, et dont le pouvoir vient du ciel.» Ces paroles me rendirent muet d'étonnement; je conservais cependant quelques doutes; mais Almalec jetant son manteau me fit voir ses riches vêtements, et mit à son doigt l'anneau signe de sa puissance. Saisi d'un profond respect, j'allais me jeter à ses pieds lorsqu'il me prévint en se prosternant lui-même devant moi. « Hassan, me dit-il, tu es supérieur au calife, et tu lui donnes une grande leçon d'humilité et de sagesse. — Ne te moque pas de ton esclave, lui répondis-je, de celui qui devant toi n'est qu'un vermisseau; la vie et la mort sont dans tes mains; ta volonté décide du bonheur et du malheur des hommes. — Hassan, reprit Almalec, je ne puis autrement dispenser la vie et le bonheur à mes peuples qu'en ne les privant pas de ces avantages; mais tu es au-dessus de mes bienfaits. Tu possèdes une félicité qu'il ne dépend pas de moi de procurer et dont je ne jouis pas moi-même. L'exercice du pouvoir souverain m'est une source d'anxiété et de perpétuelle sollicitude, et cependant cette autorité sur mes peuples ne se fait presque sentir à eux qu'en raison de leurs vices. Par un acte scellé de cet anneau je puis réprimer la violence et la fraude; je puis changer les mandataires de mon autorité et transférer ainsi de l'un à l'autre les insatiables désirs de l'avarice et de l'ambition; mais à l'égard de la vertu mon pouvoir cesse; si j'avais celui de la récompenser, je la récompenserais en toi. Tu vis content sans avarice ni ambition; t'élever ce serait détruire ton bonheur. » Achevant ces mots, il se releva, et, me recommandant de ne point découvrir son secret, il s'éloigna.

« Je fus à peine remis de la confusion et de l'étonnement où m'avait laissé le calife que je commençai à regretter que ma conduite eût mis obstacle à ses bienfaits; je taxai de folie cette gaîté que j'avais alliée jusqu'alors avec la pauvreté et le travail. Je déplorai mon état obscur, et cette indifférence qui

venait de me faire manquer l'occasion d'en sortir. Bientôt je négligeai mon travail, dédaignant la chétive récompense qu'il devait m'assurer ; je passai les jours dans l'oisiveté, formant mille projets insensés pour recouvrer les avantages que j'avais perdus : et la nuit, au lieu de ce doux et bienfaisant sommeil au sortir duquel je me levais naguère tout joyeux et animé d'une vigueur nouvelle, je n'avais plus qu'un sommeil pénible, agité de songes fatigants qui présentaient sans cesse à mon imagination de riches habits, des jardins, des palais magnifiques, et je me levais plein de regret de voir s'évanouir ces illusions. Le tourment et l'inquiétude finirent par altérer ma santé, et ma misère fut au comble. Je fus réduit à vendre, pour subsister, le peu que je possédais, et je ne conservai qu'un mauvais matelas sur lequel je restais quelquefois étendu d'une nuit à l'autre.

« Dans la première lune de l'année suivante[1] le calife revint à la Mecque par les mêmes motifs de piété et avec le même secret. Il voulut revoir celui qu'il croyait doué de cette précieuse faculté de trouver en soi-même la source de son bonheur. Mais au lieu que je fusse comme la première fois chantant à mon ouvrage, il me vit pâle, défait, assis à terre et mâchant de l'opium dont l'effet contribuait à entretenir les fantômes de grandeurs qui obsédaient mon imagination malade. Il entrait avec une sorte de joyeuse impatience qui, à mon aspect, se changea en un sentiment de surprise et de pitié. J'avais souvent désiré l'occasion de revoir le calife : cependant je me sentis confondu à sa présence, et me prosternant à ses pieds je cachai mon visage dans mes mains et je restai muet. « Hassan, me dit-il, que peux-tu avoir perdu, puisque ton seul revenu était le produit de ton travail? et qui a pu t'enlever ta joie, puisqu'elle avait sa source dans ton âme! Quelle faute t'a fait déchoir de si haut? Parle, et s'il dépend de moi, tu retrouveras le bonheur. » Reprenant courage à ces mots, je levai les yeux vers Almalec et lui dis : « Tu pardonneras, seigneur, la présomption de ton esclave, qui, plutôt que de proférer un mensonge, aimerait mieux être à jamais privé de l'usage de la parole. Je suis devenu malheureux par la perte de ce que je n'ai jamais possédé. Tu as fait naître en moi des désirs que je ne mérite pas que tu satisfasses ; mais pourquoi celui qui a su être heureux dans l'indigence et l'obscurité ne trouverait-il pas un accroissement de bonheur dans les grandeurs et les richesses? »

« Je n'ajoutai rien à ces paroles et je restai prosterné aux pieds du calife, qui lui-même demeura quelques instants dans le silence. « Hassan, me dit-il ensuite, j'aperçois sans indignation, mais avec regret, que je m'étais trompé sur ton caractère. Je découvre dans ton cœur l'avarice et l'ambition qui n'y demeuraient inactives que parce que les objets de leur convoitise semblaient être dans une région trop au-dessus de ta portée pour les poursuivre avec l'espoir de les atteindre. Je ne t'investirai point du pouvoir; je ne veux pas courir la chance de te voir opprimer mon peuple et d'avoir à te punir pour les crimes que je t'aurais mis dans le cas de commettre. Mais t'ayant ravi ce bonheur que je ne puis te rendre, je veux du moins satisfaire les désirs que j'ai excités en toi, afin que ton cœur n'ait pas à m'accuser d'injustice. Lève-toi donc et suis-moi. » Je me levai en effet comme avec les ailes d'un aigle ; je baisai les bords du vêtement du calife dans une extase de reconnaissance et de joie, et en quittant ma demeure je tressaillis comme si j'échappais à la dent du lion. Je suivis Almalec dans le caravansérail où il logeait, et lorsqu'il eut accompli ses dévotions il m'emmena avec lui à Médine, où il me donna un logement dans le sérail, mit à mon service ses propres esclaves, voulut que je fusse nourri de sa table, et m'assigna sur son trésor un revenu qui excédait de beaucoup mes chimères de fortune les

(1) L'année lunaire est en usage chez les Musulmans.

plus insensées. Mais je découvris bientôt que les mets les plus exquis ne valent pas ceux qu'assaisonne un appétit excité par le travail; que le lit le plus doux est celui sur lequel nous reposons nos membres fatigués, et que les jours les plus agréables sont ceux où l'activité s'exerce dans l'attente d'une récompense. Je me rappelais avec regret ces jouissances si pures que j'avais autrefois goûtées; je soupirais au milieu des superfluités dont j'étais environné, y tenant trop néanmoins pour supporter la pensée d'en faire le sacrifice, quand elles me furent soudainement enlevées.

« Une mort subite dans le bain trancha le cours du règne glorieux d Almalec, lorsque ce prince était encore dans toute la vigueur de l'âge. Son fils Abubeker, qui lui succéda, prévenu contre moi par des courtisans qui ne me voyaient qu'avec envie et mépris, me retira aussitôt ma pension en donnant l'ordre qu'on me chassât du palais. Mes ennemis apportèrent une telle rigueur dans l'exécution de cet ordre que, quelques heures après, j'étais errant dans les rues de Médine, indigent, sans un ami, objet de moquerie par mes habits magnifiques et accablé par ce cruel changement qui blessait si douloureusement mon orgueil. Oh! ne me méprise pas, toi qui n'as pas l'expérience de ce qu'on souffre en perdant ces biens si peu capables cependant de faire le bonheur de celui qui les possède! La Providence m'avait réservé cette terrible leçon. Je revins de Médine à la Mecque toujours en proie au désespoir. Quelle différence dans ma situation! La réflexion me la rend encore plus amère; car je ne puis retrouver ni le bonheur que je goûtais autrefois dans mon humble réduit, ni ces splendeurs qui se sont évanouies pour jamais. »

Hassan ayant achevé son histoire fondit en larmes, se tordant les bras dans toute l'agonie du désespoir.

Omar attendit qu'il commençât à se calmer; puis s'approchant de lui et lui prenant la main: « Mon fils, lui dit-il, tu peux retrouver des biens plus précieux que ceux que t'avait donnés Almalec et que t'a ôtés son fils. Notre grand prophète m'a confié, dans sa miséricorde, la mission de t'expliquer cette leçon de ta vie.

« Tu as autrefois trouvé le bonheur dans le travail et la pauvreté, parce que tu ne connaissais pas d'autre situation, ou que du moins tu n'imaginais pas pouvoir jamais arriver à la fortune; car lorsque cette perspective s'est rapprochée de toi, tu as cessé d'être heureux dans ton humble condition. Tu ne l'as pas été non plus par la possession des biens que tu avais souhaités et qui ont trompé ton attente, incapables qu'ils étaient de remplir ton cœur. Mais si, au lieu de borner tes désirs aux choses de la terre, tu les avais élevés jusqu'aux délices du ciel, avec la ferme croyance que tu pourrais te les assurer par une conduite vertueuse, tu aurais attaché beaucoup moins de prix à la possession ou à la perte d'une fortune périssable. Le bonheur dont tu as joui n'était que la léthargie de l'âme; ton malheur présent est un avertissement du ciel pour t'engager à commencer l'œuvre importante de ton salut. Pars donc, en rendant à Dieu mille actions de grâces; confie-toi en celui qui seul peut gratifier les désirs de la raison et satisfaire l'âme en lui accordant les vrais biens. Fixe tes espérances sur ces biens en comparaison desquels le monde n'est qu'une goutte d'eau ou un grain de poussière. Retourne à ton travail, mon fils. Ta nourriture reprendra un goût agréable, ton sommeil sa douceur, et ton bonheur s'augmentera par la stabilité, privilége inestimable qui ne peut appartenir qu'aux biens du ciel. »

Hassan, dans l'esprit duquel l'ange de l'instruction imprima les conseils d'Omar, se hâta d'aller se prosterner dans le temple de la Mecque. La paix rentra dans son âme, il reprit avec joie son travail, et ses derniers jours furent plus heureux que ne l'avait été le commencement de sa carrière.

(Traduit de l'anglais, par Mme L. G.)

EXPLICATION

DE *L'ÉNIGME HISTORIQUE*

PROPOSÉE PAGE 46.

(1) Un des royaumes de l'Europe moderne...

L'Angleterre.

(2) Était déchiré par de sanglantes guerres civiles..

Les guerres de la Rose blanche et de la Rose rouge, entre le parti de Henry VI, roi d'Angleterre, et celui de Richard duc d'Yorck, qui appuyait ses prétentions au trône de ce qu'il descendait du duc de Clarence, second fils d'Edouard II, tandis que Henry VI ne descendait que du troisième fils d'Edouard, duc de Lancastre. Ce Richard, duc d'Yorck, fut tué dans une sortie du château de Randal, près Wakefield, où la reine Marguerite le tenait bloqué. Son fils aîné s'empara de la couronne sous le nom d'Edouard IV. Ce fut à cette époque seulement que les partisans de la maison de Lancastre arborèrent la Rose rouge et ceux de la maison d'Yorck la Rose blanche; on dit alors le parti de la Rose blanche et le parti de la Rose rouge, et par la suite la guerre des deux roses. Il y a une amère dérision dans ce contraste entre une guerre hideuse et sanglante et le nom doux et poétique qui la désigne.

(3) Les royalistes furent battus...

A Hexham, en 1464.

(4) Le roi...

Henry VI, de la maison de Lancastre et de la famille des Plantagenets: Henry II en était le chef.

(5) La reine...

Marguerite d'Anjou, fille de René, roi titulaire de Sicile, de Naples et de Jérusalem, descendant du comte d'Anjou, frère de Charles V, roi de France. Elle possédait les qualités de l'âme et les grâces de la figure; elle était douée d'un courage mâle, d'un caractère entreprenant et énergique, d'un esprit aussi solide que vif et pénétrant. Elle épousa Henry VI en 1443; l'événement de son mariage devint important pour la France, en ce qu'il enleva à l'Angleterre la province du Maine qu'elle possédait encore. Cette cession fut faite à l'occasion de l'union de Marguerite avec Henry, par un article secret, à Charles d'Anjou, oncle de Marguerite, premier ministre et favori de Charles VII, roi de France.

(6) Son fils âgé de 9 ans...

Edouard, prince de Galles.

(7) Le sénéchal...

La Varenne ou de Varennes, sénéchal de Normandie. Il avait été envoyé par Louis XI à la tête d'un petit corps de troupes au secours de Henry VI: il descendit dans le Northumberland et s'empara du château d'Alnwick.

(8) Un château dont les troupes royales s'étaient emparées...

Le château d'Alnwick.

(9) Le vainqueur d'Hexham..

Lord Montaigu ou Montague, frère de Warwick. Ce fut à ce dernier qu'on donna le nom de *King's Maker*, le faiseur de rois. Le cadre que nous nous étions tracé ne nous

a pas permis d'assigner à cet homme célèbre la part qui lui revient dans les étonnantes révolutions de cette époque de troubles. Nous faisons sur ce point un appel à la mémoire de nos jeunes lectrices, mais nous croyons leur causer un véritable plaisir en leur donnant le portrait de Warwick tracé par Hume, que l'on n'accusera pas d'être entraîné par son imagination.

« Le comte de Warwick était célèbre par sa bravoure à la guerre, l'abondance de sa table, la magnificence, et plus encore la générosité de sa manière de vivre, et l'air noble et ouvert qui accompagnait toutes ses actions. Son caractère franc et sans détour lui gagnait tous les cœurs. On regardait ses bienfaits comme des marques certaines de son estime et de son amitié, et ses protestations comme un épanchement de ses sentiments véritables. On prétend que trente mille personnes au moins étaient nourries journellement chez lui dans les différents fiefs et châteaux qu'il possédait en Angleterre. Les militaires, aussi touchés de sa libéralité que de sa valeur, se seraient sacrifiés pour ses intérêts, et en général le peuple l'idolâtrait. Ses nombreux clients et protégés étaient plus dévoués à ses volontés qu'au souverain ou aux lois, et il fut le plus puissant aussi bien que le dernier de ces grands barons anglais qui imposaient autrefois à la couronne, et rendaient le peuple incapable de se plier à aucun système régulier de gouvernement civil.

(10) La reine se retira sur une terre amie en 1464...

Les historiens ne s'accordent pas sur ce point ; Hume dit qu'elle passa plusieurs années dans la retraite à la cour de René son père, à Aix en Provence ; d'autres ne font de ce prétendu séjour qu'un voyage, et croient qu'elle resta longtemps à Angers et à Paris, occupée de négociations importantes auprès du roi Louis XI, et plus tard de Warwick, envoyé comme ambassadeur à la cour de France par Édouard IV. Ces deux versions peuvent être vraies en leur ôtant ce qu'elles auraient d'exclusif l'une de l'autre.

(11) Mort du prince de Galles...

Ce jeune prince avait alors dix-huit ans ; son courage, ses talents, la noblesse de son âme, méritaient un meilleur sort. Fait prisonnier à Tewkesbury, sur les bords de la Saverne, il fut conduit au cruel Édouard, qui lui demanda impérieusement comment il osait tenter d'envahir ses États. Le jeune prince, s'élevant à la hauteur de sa naissance et supérieur à la fortune comme à la crainte, répondit qu'il était venu pour recouvrer son héritage qu'on lui avait injustement enlevé.

Édouard, étonné de trouver dans un si jeune homme tant de résolution et de fermeté, eut un moment d'hésitation ; puis, cédant à la violence de ses passions haineuses et sanguinaires, il le frappa de son gantelet de fer au visage. Ce fut le signal de sa mort. Les ducs de Clarence et de Glocester, le lord Hastings et sir Thomas Grey, l'entraînèrent dans l'appartement voisin et le poignardèrent.

(12) Mort de Henry VI...

Henry mourut à la tour de Londres, peu de jours après la bataille de Tewkesbury. On ne sait si ce fut d'une mort violente ou naturelle. On a prétendu et cru généralement que le duc de Glocester l'avait tué de sa propre main. L'exposition du corps aux regards du public servit plutôt à augmenter qu'à détruire les soupçons de mort violente. Quant au duc de Glocester, il ne peut être calomnié. Pour peindre exactement ces temps de trouble et d'horribles réactions, il faudrait écrire avec du sang.

Ce duc de Glocester, frère d'Édouard IV, devint roi à son tour sous le nom de Richard III ; il se fraya le chemin du trône par le meurtre de ses deux infortunés neveux, Édouard V et le duc d'Yorck. Personne n'a oublié comment Paul de Laroche, dans son admirable tableau, a traité ce dramati-

que sujet qu'il a rendu populaire en France.

Marguerite passa quelques années avec son père, livrée à de grands et déchirants souvenirs. On trouvera dans le roman de Charles-le-Téméraire, par Walter Scott, une peinture pleine d'intérêt de la cour de René. Après la mort de René elle se retira en Anjou et mourut au château de Dampierre, où elle se fit transporter, on ignore par quel motif, lorsqu'elle fut attaquée de la maladie qui la conduisit au tombeau. En 1482 ce château appartenait à François de la Vignole, seigneur de Morains. Ce gentilhomme avait été attaché au roi René. Les ruines du château de Dampierre portaient encore en 1784 les armoiries des ducs d'Anjou qui en étaient apparemment les premiers seigneurs. Je ne sais ce qu'il en reste aujourd'hui; les armoiries au moins ont sans doute disparu.

Édouard IV était remarquable par la beauté de sa figure, l'intrépidité de son âme et l'affabilité de ses manières; actif et entreprenant, la perspicacité de son esprit et son génie militaire empêchèrent ces dernières dispositions de l'entraîner à des imprudences inutiles ou dangereuses; dénué de toute moralité, il n'hésita jamais sur le choix des moyens pour arriver à son but. Cruel et sanguinaire, il inonda le sol de l'Angleterre du sang le plus noble et le plus précieux; chacune de ses victoires fut souillée par le meurtre des vaincus, et le souvenir de ce prince, doué de si grands talents et de si brillantes qualités, n'évoque que des fantômes sanglants; il faut l'impartialité de l'historien pour écarter ces hideuses images qui saisissent et absorbent d'abord toutes les facultés, et pour chercher et trouver autre chose dans ce règne horrible.

Édouard IV mourut en 1482, la même année que Marguerite. C'est une grande image que celle-là : une reine infortunée paraissant devant l'Éternel avec le meurtrier de son époux et de son fils, et demandant à sa justice une vengeance qui ne peut lui être refusée.

Mme DE SENILHES.

NOTA. — Nous sommes heureux de témoigner notre vive satisfaction aux jeunes personnes dont les recherches ont si bien répondu à notre appel; quatre cent seize explications nous sont parvenues, parmi lesquelles un grand nombre nous ont laissé le regret de n'avoir qu'un seul prix à offrir; il a dû être accordé à l'explication inscrite sous le nº 176, réunissant à un esprit d'analyse remarquable une élégante précision et des rapprochements historiques qui prouvent une instruction solide et une imagination brillante. Son auteur, mademoiselle ADÈLE DE MARMIES, à AURILLAC (Cantal), va recevoir l'ouvrage promis (les *Lettres de madame de Sévigné*, 11 vol. in-8, élégamment reliés).

Nous donnerons successivement d'autres énigmes à l'explication desquelles un prix sera toujours attaché, et nous nous applaudirons de voir nos jeunes abonnées continuer à répondre par leurs travaux au désir qui nous anime de concourir à leur instruction et à leur délassement.

(*Note des Directeurs.*)

TOILETTE D'ÉTÉ.

Il est un âge auquel (sans faire des phrases) la parure est inutile; nous dirons plus, il est un âge auquel la parure nuit, et c'est le vôtre, mesdemoiselles. Votre âge, si beau de naïveté modeste et d'insouciance de vous-mêmes, ne le ternissez jamais par une prétention coquette qui vous ôterait votre grace, précieux reste de l'enfance.

La *mode* est donc et doit être peu de chose pour vous, n'est-ce pas? mais elle ne doit pas être *rien*, et votre journal surtout ne doit pas y demeurer étranger. — A présent que la mode est d'être simple, que la femme la plus élégante affecte une sorte de négligé sans apprêt, il ne doit pas être besoin d'insister sur la nécessité obligée des

toilettes des jeunes personnes. Nous voulons vous engager à faire de la mode une étude qui vous amuse, un délassement qui vous instruise; nous vous apprendrons avec exactitude les nouveautés qui vous concernent, et nous vous enseignerons avec soin le moyen de vous les procurer: nous chercherons et vous travaillerez, et nous jouirons tous, vous du succès, nous du résultat.

Vous avez vu les *mantelets* de vos mères, et vous avez dit sans doute : «C'est bien joli!» Eh bien! mettons-nous ensemble à l'ouvrage pour en faire un.

Il sera tout simple, en mousseline claire, avec un ourlet tout autour.

Prenons deux aunes de mousseline en trois quarts; il faut la plier en double pour le milieu du dos; puis une de vos pèlerines rondes nous indiquera la largeur des épaules; échancrons le cou plus largement que pour une pèlerine, parce que ce mantelet doit un peu décolleter, et laissons les devants, de biais, se terminer arrondis ou carrés. Maintenant nous vous ferons remarquer que nous n'avons pas réservé les ourlets, parce que, pour que la mousseline ne fasse pas de plis à l'eau, il convient mieux de rapporter l'ourlet que l'on doit tailler en petites bandes, dont le sens doit être autant que possible celui de l'étoffe. Autour du cou vous placerez une ruche qui peut descendre jusqu'au bas de l'un des pans, et trois nœuds ou deux attacheront le mantelet sur la poitrine et vers le milieu.

On peut donner à ceci un peu plus de recherche en découpant l'ourlet à l'intérieur, de manière à ce qu'il dessine, non pas un tour dentelé, mais des dents mates se détachant sur la mousseline.

Ils se peuvent doubler en florence de couleur ou en gaze *dona Maria;* mais la gaze ne convient guère qu'au tulle, assez transparent pour lui laisser ses reflets incertains.

Cette forme est fort convenable pour vos robes de mousseline blanche à raies ou à dessins brochés; et, pour varier, il est bien aussi de garnir le mantelet d'une bande en volant d'étoffe pareille festonnée par une dent. Au lieu d'une ruche on peut mettre au cou de ceux-ci un grand col carré festonné, mais point garni.

En été les petites cravates sont gênantes, et ce doit être sans regret que l'on pourrait s'en affranchir. Pour cela nous vous conseillerons les cols doublés en marceline de couleur. Vos cols ordinaires se placent sur la soie, qui doit être coupée exactement dans le même sens que le col de dessus; puis les étoffes se joignent toutes deux par un petit point couru. Le bord de la broderie, si le col est plat, ou la garniture, s'il est garni, doivent dépasser la doublure.

Nous vous dirons une jolie forme de bonnets à l'anglaise qui sied également bien avec ou sans papillotes. Taillez une bande de mousseline que vous destinez à faire le tour de votre tête, marquez les pointes du devant à la hauteur de la bouche. Cette bande, large d'un doigt lorsqu'elle est pliée en deux, ne doit froncer ni devant ni derrière. Coupez une bande de mousseline haute de trois doigts, longue deux fois comme le devant du bonnet; elle se plisse des deux côtés. L'une s'enferme dans le tour de tête, l'autre se fixe à un entre-deux de mousseline brodée posé plat; puis une seconde bande plissée comme la première tient à l'autre bord de l'entre-deux, et un petit rond de mousseline forme le fond. Derrière, le tour de tête reçoit les extrémités du premier plissé et de l'entre-deux, et le second plissé qui a été taillé en arrondissant et en biais ferme par une petite couture dans une ganse. Le devant se garnit par trois rangs de tulle hauts de quatre petits doigts; derrière, un petit bavolet de mousseline.

De jolis tabliers de jeunes personnes sont en batiste écrue, brodés en fil d'Ecosse blanc. Le dessin tout autour est une guirlande légère; la même guirlande se retrouve plus petite à la ceinture et aux poches, qui doi-

vent être arrondies et serrées par une petite bande comme un poignet.

Les chapeaux de paille en capotes avec un ruban croisé entre la forme et la passe sont jolis et de bon goût. Les capotes de batiste blanche doublées de marceline de couleur, lilas, *vert chou*, sont charmantes et parfaitement convenables à une toilette de jeunes personnes.

Les guêtres de ville peuvent être en satin turc, et même en gros de Naples; celles de la campagne sont mieux en fine toile écrue, en ce qu'elles sont plus fraîches et fatiguent moins le pied pendant de longues courses.

Dans vos jardins mettez, pour garantir votre teint du soleil, de grands chapeaux de paille suisse tout ronds, avec un ruban de taffetas noué en rosette.

PATE POUR BLANCHIR LES MAINS.

Cette pâte très suave est une des meilleures pour cet usage ; en voici la recette ;

Prenez :

Amandes amères mondées..	12 onces.
Farine de riz............	7 onces.
de fèves..........	3 onces.
Poudre fine d'iris de Florence................	1 once.
Carbonate de potasse en poudre fine............	4 gros.
Essence de jasmin (alcool odorant de)....	3 onces.
Huile essentielle de Rhodes.	2 gouttes.
de Nerolie.	1 goutte.

On monde les amandes de leur pellicule en les faisant blanchir d'abord ; on les lave à l'eau froide; on les pile dans un mortier de marbre, avec un pilon de bois, en mettant un peu d'eau pour que l'huile ne se sépare pas; lorsque les amandes sont réduites en une pâte bien homogène, on ajoute la farine de riz, celle de fèves, la poudre d'iris. On bat bien pour que le mélange soit exact; on dissout ensuite le carbonate de potasse dans un peu d'eau de rose ; on le verse sur la masse; on incorpore par le battage : on ajoute ensuite successivement, et par petites portions, l'alcool odorant de jasmin, dans lequel on a mis les huiles essentielles; on fait ensuite du tout, en pilant longtemps, une pâte qu'on place dans un pot de faïence, fermé avec un couvercle ou un parchemin.

Si le liquide n'est pas suffisant pour faire une pâte de bonne consistance, on ajoute de l'eau de rose en quantité convenable.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

MANIERE DE FAIRE LE GATEAU DE SABLE, DIT *ZANTE TARTE*.

Prenez beurre, sucre, fleur de farine, de chaque une livre, douze jaunes d'œufs ; lavez le beurre à l'eau tiède, afin de le ramollir; placez-le dans un mortier propre, réchauffé avec un peu d'eau chaude; puis incorporez peu à peu votre sucre à l'aide du pilon, et travaillez bien ce mélange; ajoutez les œufs et la farine peu à peu, avec une forte pincée de fleur d'orange pralinée réduite en poudre : travaillez alors beaucoup cette pâte, car de là dépendent la beauté et la bonté du gâteau; fouettez six blancs d'œufs, et ajoutez de la neige à votre pâte, que vous dressez dans une tourtière beurrée et garnie de feu dessus et dessous ; laissez cuire. Ce gâteau, lorsqu'il est froid, doit tomber en sable quand on le met dans la bouche.

PROCÉDÉ POUR PRÉPARER LE CAFÉ.

Il résulte, d'expériences répétées sur le café, que, pour y trouver un arome agrea-

ble, une saveur légèrement amère, une belle couleur, etc., on doit opérer de la manière suivante : 1° choisir un café qui n'ait aucun goût de moisi et qui ne soit pas mariné ; 2° partager la quantité qu'on veut brûler en deux parties égales ; griller la première simplement jusqu'à ce qu'elle ait une couleur d'amandes sèches ou de chapelure de pain, et qu'elle ait perdu un huitième de son poids ; 3° mêler ces deux parties ensemble et les moudre, ou mieux les piler ; 4° ne brûler ni infuser le café que le jour où on doit le prendre ; 5° verser sur quatre mesures de café quatre tasses d'eau froide ; mettre cette infusion écoulée à part ; 6° verser sur le même café trois tasses d'eau bouillante, et mêler l'eau qui s'écoulera avec la première, ce qui permet d'obtenir six tasses de café ; 7° faire chauffer brusquement ce café au moment de le prendre et ne point le laisser bouillir : 8° se servir pour infuser d'un vase de porcelaine, de faïence ou d'argent. Ces procédés, que conseille la théorie, sont encore conformes à l'économie.

L'AGONIE.

(*FRAGMENT D'UN OUVRAGE INÉDIT.*

O return!
Pure faith !mee k piety!...
COLERIDGE.

« Que la vie est pesante au cœur ! cette vie telle que l'homme se l'est faite depuis qu'il a brisé le miroir divin, depuis qu'il a terni de son souffle le souffle de son Créateur ! Qu'est-ce donc que cette vie qu'on ne peut arrêter au passage, lorsque les battements du cœur sont pleins de joie et révèlent à ce pauvre cœur que son existence, à lui, c'est la connaissance, c'est l'amour ? cette vie qu'on ne peut fixer un instant pour le bonheur, comme Josué la fixa pour la victoire, et qui cependant est si lente, et pour ainsi dire stationnaire, lorsqu'on souffre haletant sous les coups du sort ?... Et pourtant, vivre c'est aimer... aimer Dieu, sa création qu'il nous prête, son image qu'il nous donne... Oui, son image, pure, brillante, céleste, marchant vers lui, comme nous, avec nous, à pas égal .. et toujours... Oh ! oui, la vie, l'éternité, c'est l'amour !... Pourquoi, à ce seul nom d'amour, suis-je saisie de tant d'effroi ? Pourquoi suis-je tremblante en le prononçant comme s'il éveillait un remords dans mon âme, moi pour qui le passé n'a que de doux souvenirs ; aurais-je peur de l'avenir ? Peur, si jeune, hélas ! La fleur est jeune aussi lorsqu'elle s'ouvre au soleil le matin, et son avenir d'un jour la dévore ! Le vent froid passe sur un cœur, il le flétrit, il le brise, il en arrache une image, et avec elle la vie entière... Mais, non, non, craintes d'enfant... Craintes d'une âme heureuse qui possède ce qu'elle désire, qui s'épouvante du malheur comme d'un fantôme qu'elle ne connaît pas, qui a besoin de quelques larmes dans la solitude, de quelques soupirs dans la nuit pour se reposer du bonheur du jour, du bonheur qu'il donne, lui, Emmanuel... Emmanuel... celui que j'aime, qui me dit les secrets de son cœur comme je lui tais les miens... »

La porte s'ouvrit brusquement, et la jeune Thérèse fut arrachée à ses douces rêveries d'amour par des paroles lugubres, par des cris d'effroi arrivés jusqu'à elle de l'autre extrémité du château, d'échos en échos, sous les sombres voûtes habituées par le cours des siècles à répéter tous les cris des émotions humaines, depuis le râle du mourant jusqu'aux larmes du nouveau-né. Car le château était bien vieux ; bien des hivers avaient chassé les hirondelles du nid grisâtre qu'elles s'étaient fait aux fronts des tours, et noirci ces tours, et fait tomber en ruines leurs créneaux gothiques ; et les jeunes hirondelles étaient revenues bien souvent chercher leur petit nid que ces ruines leur conservaient. Ces cris de mort que le vent apportait pour réponse à ses demandes amoureuses firent frémir la pauvre enfant ; elle se leva tremblante sur sa couche, puis plus tremblante encore tomba à genoux, en répétant le nom d'Emmanuel, le seul que la terreur mettait sur ses lèvres. Ne savait-elle pas que cette terreur elle-même a toutes sortes de degrés et que ce n'est pas toujours à notre cœur à fixer l'étendue de nos craintes? Louise le lui apprit, elle qui pleurait en lui parlant. Celui dont on sonnait l'agonie était un des anciens serviteurs du père d'Emmanuel, qui avait soigné son enfance et qui ne l'avait quitté que pour entrer au service de sa jeune fiancée, au château d'Annecy. Thérèse passa à la hâte quelques vêtements, puis traversa silencieuse les longs corridors déserts, et Louise pouvait à peine la suivre, craignant que le moindre souffle n'éteignît la petite lampe qui les guidait vers le mourant.

Savez-vous ce que c'est que la chambre d'un mourant? Oui, sans doute ; vous avez été témoin une fois, ou deux, ou vingt, selon votre acheminement dans la vie, de ce spectacle de la mort ; vos yeux connaissent plus ou moins cette teinte lugubre qu'elle jette au-devant d'elle, là où elle va passer bientôt ; vous connaissez plus ou moins la portée de la voix humaine dans le silence qui la précède et qui la suit ; vos yeux sont habitués à la lueur de cette lampe qui brûle et veille près de celui qui s'éteint ; mais avez-vous jamais été en harmonie avec cet entourage solennel? Avez-vous compris le glas funèbre? Avez-vous jamais réglé votre âme à cette horloge de l'éternité? Ce silence, que vous a-t-il dit? Cette chambre tout entière, tableau vivant et lugubre, que vous a-t-elle enseigné?

Thérèse y entrait pour la première fois : pour la première fois son âme allait recevoir les impressions de la mort, mais elle ne les redoutait pas. Elle passa, sans le voir, auprès d'Emmanuel qui l'avait devancée, et dans ses yeux pleins de larmes ne brillait que sa charité ; cette charité qui prend sa part de toutes les souffrances pour en adoucir quelques-unes et qui se charge sur la terre de continuer la mission de Dieu.

Elle était là, près du pauvre mourant, tenant dans ses mains tremblantes deux mains froides qui ne tremblaient plus, et elle les couvrait de ses pleurs, et elle les pressait sur son cœur comme s'il eût été en son pouvoir de leur donner un peu de sa jeune vie ; hélas! la vie était épuisée pour le vieillard, toutes ses espérances étaient déjà sorties de ce monde ; aussi les tendres sollicitudes de Thérèse firent passer un sourire sur ses lèvres décolorées ; mais il ne repoussa pas les soins terrestres de la jeune fille, car elle était pour lui à sa dernière heure un de ces bons anges gardiens qui savent le chemin du ciel pour toutes les âmes qu'ils accompagnent. Thérèse vit bientôt qu'il ne fallait penser qu'aux secours de la religion ; elle envoya chercher un prêtre, et prosternée commença les prières des agonisants. Cette scène religieuse était simple et grande comme tout ce qui marque l'union de l'homme à Dieu, du néant à l'être ; là, on ne voyait d'abord qu'un mourant, une jeune fille les mains jointes, et quelques fronts inclinés ; mais tout le secret de la vie

était là... Thérèse le comprit; aussi, quand elle arriva à ces paroles sublimes : « Partez, âme chrétienne. » son front parut s'éclairer d'un rayon divin, ses yeux se levèrent vers le ciel pour y chercher cette demeure future, et son cœur ne put contenir l'enthousiasme de la charité, l'enthousiasme de la foi : « Oui, s'écria-t-elle, sortez de ce monde, chrétien banni que Dieu rappelle; assez longue fut votre course sur notre terre humide de pleurs; ne tournez pas la tête vers vos frères pour leur dire adieu; nous vous suivons tous, mais nous marchons et vous êtes arrivé, arrivé à l'avance au banquet divin où chacun des enfants trouve sa place s'il a fait en ce monde un peu de bien. Et que regretteriez-vous ici-bas puisque vos bonnes œuvres vous suivent, seule ressemblance de la patrie que l'homme puisse donner à l'exil? La patrie, c'est l'union de tous en un seul, c'est la possession de la vérité, c'est la vie sans fin de l'amour! O mon père! que ne puis-je mourir à ta place, si tu n'es pas heureux de mourir? » Le vieillard à ces paroles posa ses deux mains sur la tête de la jeune fille comme pour repousser ce pieux sacrifice de toutes ses dernières forces, et son regard s'attacha avec résignation au crucifix qu'elle lui présentait, et ses lèvres, comme celles d'un ami, se collèrent à cette image du Sauveur mourant.

Emmanuel gardait un profond silence. Depuis l'arrivée de Thérèse, il avait cédé à sa bien-aimée et les soins de la tendresse filiale envers le vieux serviteur de son père, et les sollicitudes chrétiennes dont lui seul parmi cette foule agenouillée avait presque cessé de reconnaître la puissance.

Ce n'est pas qu'Emmanuel fût impie, mais le siècle l'avait emporté; il en avait pris l'élan trop rapide et s'était trouvé à l'étroit dans le catholicisme, sans s'apercevoir qu'il n'avait fait que changer le frein salutaire d'une religion positive contre l'esclavage tumultueux de son imagination déréglée. Cette imagination de feu l'égarait; il la suivait dans ses mille détours avec une insatiable volupté; il s'enivrait de ses mensonges, s'enthousiasmait de ses impossibles créations, et forçait pour ainsi dire le monde réel à s'évanouir devant elles. Ainsi, demeuré sans guide, le bien et le mal servaient de proie funeste à cette âme de vingt ans sur laquelle ne pesait plus l'autorité de la foi. Un seul sentiment, un seul était resté dans son cœur victorieux de l'épreuve; un seul sentiment gracieux et doux, comme un des miraculeux enfants jetés à la fournaise ardente, avait gardé toute sa fraîcheur dans ce foyer dévorant.

C'était de l'amour peut-être, peut-être une sorte d'idolâtrie nouvelle, peut-être la dernière planche laissée sous ses pas pour le sauver du naufrage. Ces questions, il ne se les faisait pas à lui-même; il aimait Thérèse, Thérèse pleine de flamme et pliée sous le joug de l'obéissance, Thérèse avant tout chrétienne et mûrie au soleil divin, mais craintive, confiante et douce; tantôt joyeuse et légère comme un songe de l'espérance; tantôt mélancolique et rêveuse comme une image du souvenir; il aimait sa jeune fiancée, sa belle cousine, et ses yeux noirs, et ses cheveux noirs, et sa taille gracieuse, et sa vivacité espagnole; il l'aimait depuis si longtemps! d'ailleurs il avait juré cet amour sur la tombe de son père, et après lui avoir donné ce temple redoutable il s'en était fait une religion. C'est encore une émanation divine que ce culte secret rendu à un sentiment; c'est une révélation du ciel qui peut mettre beaucoup de pureté dans une âme en lui donnant le bonheur; et cependant cette âme se lasse quelquefois de ce calme, de ce bonheur; elle rejette, l'imprudente! le manteau qui cachait si bien sa nudité; alors, pauvre d'une pauvreté scandaleuse, elle étale sa misère à tous les regards, demande des applaudissements pour ses chutes, des disciples pour ses mensonges, des autels même pour ses dieux nouveau-venus; alors,

au milieu de ses joies, de ses voluptés, elle aperçoit sous ses pas un abîme dont elle ne peut sonder la profondeur; alors elle se trouve malheureuse, elle se trouve criminelle, et alors le suicide est là pour la secourir!!!

Il se fit un peu de bruit dans ce silence funèbre; c'était le prêtre qui venait remplacer la jeune fille près du mourant; il continua l'exhortation qu'elle avait commencée, seulement il changea le ton des paroles. La même foi, la même ferveur animaient ses discours; il promettait le même ciel; mais il était vieux, sa voix tremblait, et ses cheveux étaient blancs; le vieillard le comprenait mieux; ces deux âmes au bout de leur carrière presque en même temps mesuraient leurs forces l'une par l'autre et se trouvaient en harmonie. Le tableau cependant était devenu plus lugubre; la faiblesse humaine se faisait voir à découvert, son néant était là tout entier à côté de ses espérances, quand la chambre de l'agonie prit tout à coup un air de fête; elle se changeait en église; on apportait le viatique au vieillard, et Dieu passait à la clarté des cierges bénis, au milieu de ses enfants prosternés, pour venir au-devant de celui qui allait mourir; les archanges le suivaient, les cieux s'abaissaient devant lui... Emmanuel s'agenouilla!!!

. . . .

Sur un signe de Domingue tout le monde s'était éloigné; Thérèse et Emmanuel seuls demeuraient près de son lit; quand il ne vit que ses deux enfants à ses côtés, son visage parut moins pâle, ses yeux moins éteints; il épuisait pour eux tout ce qui lui restait d'existence: « Dans peu d'instants, dit-il, votre pauvre Domingue sera avec votre père, là où Dieu récompense le maître et le serviteur; votre père, Emmanuel, me laissant après lui sur la terre, a voulu que je vous aimasse comme il vous aimait, et je lui ai obéi de toute la soumission de mon âme; vous n'avez pas encore été orphelin, mais sans doute j'ai assez vécu à sa place puisque voilà que je vais mourir. maintenant que la vie me paraissait heureuse, comme si je la recommençais avec vous... avec vous, mes enfants, qui vous la faites si douce l'un par l'autre! Oh! oui, vous avez raison de vous aimer; c'est la volonté de votre père, il me l'a dit à sa dernière heure, alors que sa voix était faible comme la mienne l'est à présent; et bientôt, lorsque le prêtre viendra vous bénir, le maître et le serviteur vous béniront aussi dans le ciel, et vous enverront votre part de leur bonheur, pour que vous viviez longuement .. » Thérèse cacha sa tête dans ses mains brûlantes; le mourant se pencha vers elle et continua plus lentement: « J'ai encore quelque chose à te dire, enfant, à toi seule; il ne faut pas que ton Emmanuel puisse entendre Lorsque tu seras son épouse, ne lui parle jamais de sa mère; ce nom, le plus doux de la nature, lui porterait peut-être malheur; mais empêche-le de souffrir, protége-le contre lui-même, car j'ai surpris au fond de son cœur des mouvements que toi seule peux calmer. Je te parle au nom de celui qui n'est plus... et à mon lit de mort... entends-tu, enfant, entends-tu?... » Et ses yeux se détournant se fixèrent sur Emmanuel avec cette immobilité de la tombe qu'ils allaient garder éternellement. Sa voix devenait de plus en plus faible; Emmanuel se rapprocha de lui; il étendit sa main pâle vers le jeune homme et lui présenta un coffret d'acier, qu'il prit avec effort sous le chevet de son lit. « Ceci ne devait vous être remis, lui dit-il, que lorsque vous auriez atteint votre vingt et unième année, mais je vous le confie dès à présent, parce que je vais mourir; cette cassette renferme ce que votre père avait de plus cher après vous sur la terre; ne l'ouvrez qu'à l'époque qu'il a fixée lui-même, ou du moins qu'à l'heure de votre mariage avec l'ange que le ciel vous destine... à cette heure de bonheur pour tous deux... pour mes deux enfants. . O mon Dieu! avancez-la cette heure désirée. . rendez-la douce... comme celle-

ci... » Et ses deux mains froides restèrent posées sur la tête de la jeune fille, en signe de bénédiction... Elle seule était demeurée à genoux devant le chrétien mourant... devant le cadavre du vieux Domingue.

GABRIELLE SOUMET.

VOYAGE AU VIGNEMALE

(*PYRÉNÉES*).

Hauteur : 1,776 toises au-dessus du niveau de la mer.

Ce fut le 28 août de l'année 1809 que j'entrepris de monter au sommet du Vignemale, la plus élevée des cimes françaises, puisque le mont Perdu est considéré comme appartenant à la chaîne espagnole. Depuis mon arrivée à Cauterets, chaque jour voyait croître en moi le désir de faire ce voyage entrepris jusqu'alors par une seule femme [1], et qui depuis ne le fut que par quelques hommes courageux, dont le but était même de décider une question de science. Chaque soir, en voyant le soleil couchant colorer d'une teinte rosée le haut sommet du Vignemale, couronné de neiges éternelles, je me transportais par la pensée au milieu de ces régions inconnues. Je voulais aller fouler de mon pied ces neiges vierges, et de ma propre main tracer mon nom sur le rocher triangulaire qui domine l'Aragon et la Bigorre, et, malgré les dangers que présentait ce voyage, mon désir devint bientôt une volonté ferme qu'il me fallut exécuter.

Il était déjà tard [2] pour entreprendre une course aussi sérieuse. *Martin* et *Clément*, les deux chefs des guides de Cauterets, ayant été consultés par moi, me conseillèrent de remettre l'exécution de mon projet à l'année suivante. Cet avis était sans doute bien désintéressé; il avait de plus l'avantage d'être donné par des hommes parfaitement au fait de tout ce qui pouvait être à redouter dans un voyage de cette nature; j'aurais dû les écouter; mais je tenais à accomplir mon projet. Je dis donc à Martin de monter jusqu'au lac de Gaube, de passer ce lac et de pénétrer jusqu'au petit glacier; il devait avoir en cet endroit tous les renseignements nécessaires. Il partit et revint le lendemain me rapportant une réponse satisfaisante. La neige était encore très dure, et depuis plusieurs jours le pâtre solitaire qui demeure au-delà du lac de Gaube n'avait entendu aucun bruit annonçant la chute d'une avalanche. Enfin, le résultat de ses observations était que je pouvais entreprendre mon voyage. Je sautai de joie!... j'avais vingt-trois ans et je désirais avec passion ce que j'allais exécuter!

Dès le même jour Martin s'occupa des crampons, des bâtons ferrés, du choix des guides, et ma femme de chambre prépara ma toilette de voyage. Le lendemain Martin vint m'avertir que tout était prêt et qu'il

(1) La reine Hortense. Ce voyage était si périlleux que les deux guides dont je vais parler reçurent de la reine une pension de 300 fr. et le droit de porter à leur boutonnière une plaque d'or sur laquelle était écrit : Voyage au Vignemale, 23 juillet 1808.

(2) A la fin de l'été les avalanches sont bien plus à craindre que quelques semaines plus tôt, le soleil ayant ébranlé les masses de neige et de glace et pénétré dans les plus profondes fissures.

me conseillait de me hâter, parce que depuis la veille le temps menaçait de tourner à l'orage, et lorsqu'à cette époque de l'année les nuages s'abaissent sur les hautes cimes, on n'a plus l'espoir de voir revenir le beau temps. Mais au moment de partir un singulier empêchement faillit me contraindre à remettre, comme le voulait Martin, mon voyage à l'année suivante. Bien que je fusse entourée de beaucoup d'amis, je n'avais personne que je pusse emmener; l'abbé de Cherval, dont l'esprit si supérieur et les connaissances profondes me le faisaient désirer, avant tout autre, pour mon compagnon, ne pouvait entreprendre une si longue course dans l'état de santé où il était et surtout à son âge. Mme la baronne Lallemand ne pouvait qu'avec peine venir à pied à la source de la *Rallière*, où les malades, même les plus faibles, vont chaque matin boire leur verre d'eau. Le général Lallemand réunissait pour moi toutes les qualités que je pouvais demander à un compagnon de route au milieu des glaciers et des rochers du Vignemale; mais il n'était pas encore arrivé d'Espagne où il faisait alors la guerre. Il y avait bien à Cauterets et dans *les lieux d'eau* environnants plus de prétendants à faire ce voyage que je n'en avais même besoin; mais j'étais alors trop jeune et dans une position trop remarquable dans le monde pour me mettre à courir non pas les champs, mais les montagnes, avec une personne qui n'était au fait pour moi qu'un inconnu, car on sait que les connaissances d'eaux sont encore plus passagères que toute autre rencontre de voyage. Cependant il fallait me décider. Je le fis d'une manière qui tranchait toute difficulté et ne blessait personne par une préférence. Je partis seule, n'emmenant avec moi que le médecin des eaux, M. Labbat, Joseph, mon valet de chambre particulier, les deux guides, Clément et Martin, et quatre autres montagnards choisis par eux; de plus nous prîmes avec nous deux chasseurs d'isard [1] afin de tenter cette chasse difficile si nous avions le bonheur de rencontrer une troupe de ces cousins ou plutôt de ces frères des chamois des Alpes suisses. M. Labbat, le médecin des eaux de Cauterets, depuis, je pense, que les eaux existent, m'avait connue toute petite enfant lorsque ma mère était venue à Cauterets. C'était bien le meilleur des humains; il avait alors cinquante-huit ans et marchait comme un isard. J'eus d'abord quelque peine à le décider; car depuis le moment où j'avais mis dans ma tête d'aller au sommet du Vignemale, M. Labbat n'avait jamais pu comprendre ma folle envie de courir au travers de mille dangers, dont pour lui le plus important était de mal déjeuner. Lorsqu'il fut rassuré par moi à cet égard-là, en voyant le *menu* de tout ce que contiendrait une vaste corbeille confiée aux soins particuliers d'un jeune garçon de Cauterets, M. Labbat consentit enfin à m'accompagner, quoiqu'il se fît une pauvre idée, disait-il à M. Cherval, de ce que nous allions voir là-haut; car, après tout, ce sont *des pierres*, *de la neige*, et puis *de la neige* et *des pierres*.

Et il se mettait à rire, tout enchanté qu'il était de sa plaisanterie; c'était, du reste, un digne homme, honnête créature s'il en fût jamais, mais ennuyeux assez souvent, chose très compatible malheureusement avec la probité.

Toutes mes dispositions étant faites, le 27 août à sept heures du soir je pris avec Martin mes derniers arrangements; il devait venir m'éveiller à trois heures le lendemain matin, parce que le chemin bien

(1) L'isard des Pyrénées est absolument semblable au chamois des Alpes; la seule différence est dans la corne qu'il a placée différemment; le chamois la porte comme tous les animaux cornus, l'isard a la sienne dans le sens inverse. La chair de l'isard est excellente à manger; elle a beaucoup de ressemblance avec le chevreuil. Cet animal ne marche jamais seul, et les troupes d'isards sont toujours nombreuses. Ils se gardent militairement; il y a une sentinelle qui pousse un cri aigu dès qu'elle voit quelque objet ou entend quelque bruit.

connu de Cauterets à la Cerisay pouvait se faire dans l'ombre du crépuscule, et c'était autant de gagné sur notre fatigante journée. Martin était joyeux et fier d'être mon guide; lui et ses camarades n'ont pas beaucoup de vénération pour les noms et les titres, choses pour eux assez insignifiantes; mais quelqu'un, une femme surtout, qui marche bien et longtemps, qui gravit, descend et saute les rochers, une telle femme inspirait la plus profonde vénération à Martin et à Clément. C'était ainsi qu'ils me considéraient comme la femme la plus parfaite qu'ils eussent encore vue à Cauterets. La reine Hortense, qui marchait aussi comme une biche, avait captivé leur admiration; mais dans leur balance *montagnarde* j'étais de plus de poids, parce que, plus robuste que la reine Hortense, je gravissais plus rapidement et marchais plus longtemps. Dans cette partie de la chaîne des Pyrénées, elle et moi nous sommes connues, surtout des guides-porteurs de Cauterets, pour notre manière de marcher *Marcher!* pour eux c'est tout ce que l'on peut faire de plus admirable. Aussi ne s'inquiètent-ils aucunement de ce que vous êtes. Si vous marchez mal... hum!... ils vous regardent... secouent la tête, sourient entre eux, et vous voilà jugé. Après cela, faites demander, le jour d'après, Martin et Clément pour vous servir de guides pour aller au *Mouné* ou bien aux *Granges de la reine*[1], s'ils n'ont rien à faire ils iront avec vous, mais si la *bonne marcheuse* les demande en même temps, ils refuseront toute autre proposition pour aller avec elle; et ce n'est pas du tout, je le répète, pour le nom ni le rang. Ils appelaient la reine Hortense *la reine*, ils m'appelaient *la duchesse*, comme ils nous auraient nommées *Marguerite* ou *Pasqualita*, et c'est si vrai qu'il y a eu bien souvent des duchesses à Cauterets et que pour eux j'étais *moi*, sans que mon nom fût mis au bout de mon titre, tout à-fait comme la duchesse de don Quichotte. C'était donc une vraie fête pour Clément et pour Martin que d'entreprendre avec moi la grande course du Vignemale!... la plus élevée de nos Pyrénées françaises!... Monter sur le Vignemale! quelle gloire pour Martin depuis si longtemps obsédé par la réputation *de Laurence!...* Laurence, ce guide fidèle de Ramond!... Laurence, qui est monté plus haut que M. Ramond sur le pic du midi!... Eh bien! Martin va gravir une cime plus élevée!... Oh! il était bien content, Martin; aussi fut-ce avec une sorte de joie délirante qu'il me montra le soleil couchant colorant de mille feux éblouissants le sommet neigeux du Vignemale, et faisant étinceler ses chatoyants reflets d'émeraudes et de rubis sur un ciel bleu vif et pur. Je n'étais pas moins satisfaite que lui, et je le congédiai pour faire ma toilette; car j'avais un bal pour le même soir, et à cette époque il n'existait aucun motif qui pût me faire priver d'un bal. Je dansai donc jusqu'à une heure du matin, et me jetai ensuite sur mon lit pour y prendre deux heures de repos.

Mais quelle fut ma contrariété lorsque ma femme de chambre, en tirant mes rideaux avec les yeux à demi ouverts et comme disposée à les refermer la minute d'après, me dit que Martin était là avec tout mon monde, mais qu'il ne croyait pas que le voyage pût se faire, attendu que depuis une heure le brouillard enveloppait tous les environs du lac de Gaube et qu'il croyait que...

Je l'interrompis au milieu de sa période, et, sautant à bas de mon lit, je courus à la fenêtre, et l'ouvrant aussitôt, je jugeai moi-même de ce qu'elle m'annonçait. Je vis en

(1) C'est une charmante métairie où la reine Hortense allait souvent goûter et boire du lait. Elle est construite en forme de châlet et domine toute la vallée de Cauterets, celle d'Argelès, et une partie de celle de Luz. Elle est sur le sommet du pic de l'iscoz par lequel on peut se rendre de Cauterets à Saint-Sauveur sans passer par Pierrefitte. On peut même faire cette course à cheval. Je l'ai faite plusieurs fois. C'est un site ravissant, surtout en ayant soin de traverser la forêt de Tapuis.

effet la vallée de Cauterets totalement noyée dans cette mer de brouillards qui descend sur elle et l'enveloppe aussitôt que les jours d'été sont passés. Une brume épaisse était surtout plus particulièrement abaissée sur le *Sommet de la nuit*, première montagne que nous avions à passer pour nous rendre au lac de Gaube. Cette déception, qui remplaçait une joie espérée, me fut tellement amère que j'éprouvai un sentiment désagréable et presque pénible. Je repoussai vivement la fenêtre et je regagnais lentement mon lit, quand une réflexion vint rapidement éclairer tout ce qui m'entourait. Il était évident que ce brouillard si voisin de nos toits, plus il était près de nous, plus les pics élevés devaient en être dégagés. J'appelai Martin et Clement, et leur communiquai mon idée en leur demandant s'ils me garantissaient le voyage jusqu'à la cascade de la Cerisay.

A peine eus-je dit ce mot, qui fit deviner mon projet à Martin, qu'il fit un saut en pirouettant et faisant fortement claquer ses doigts au-dessus de sa tête....

« C'est cela ! c'est cela ! s'écria-t-il ! en route ! en route ! Seulement il faut porter la duchesse jusqu'à la Cerisay pour qu'elle ne soit pas mouillée en arrivant au lac de Gaube de façon à en être malade. En route ! » répétait-il en courant vers l'appartement de M. Labbat qui, tout satisfait d'avoir vu le brouillard, s'était tranquillement recouché et ronflait déjà, quand Martin fut le réveiller en sonnant de sa trompe des montagnes [1].

« Mais il n'y a pas de bon sens, répétait-il tout en s'habillant, partir par ce temps-là !... C'est votre faute, Martin... c'est vous qui avez mis ce voyage maudit dans la tête de la duchesse.... Ah ! mon Dieu ! on n'y voit non plus que dans un four. »

Tandis que M. Labbat faisait sa toilette, je faisais aussi la mienne, et voici comment j'étais habillée ; mon costume n'était pas précisément *un modèle* d'élégance, mais pour ce que j'allais entreprendre il convenait admirablement.

J'avais pour chaussure de gros souliers faits par un M. *Ackert* d'Argelès qui les avait soignés comme pour *sa Marianous* [1] ; ils devaient m'épargner une partie de la douleur que je devais nécessairement trouver en traversant des plaines entières de lavanges pierreuses aux arêtes vives et saillantes. Ce soulier était fait pour supporter *le crampon* ; car aussitôt que nous aurions gagné le bas du principal pic du Vignemale, Martin m'avait prévenue que nous trouverions de la glace sur ces plaines aériennes, ces nappes formées par une neige primitive qu'un oiseau ne froisse même jamais de son aile. Au talon de ces souliers on avait mis de gros clous destinés à servir de crampons sur une sorte de neige congelée qui est plus dangereuse peut-être pour marcher que ne l'est la glace bien durcie. J'avais en outre des guêtres pour garantir mes jambes des ronces, des bruyères et des genêts épineux qui croissent en foule autour de la cascade du pont d'Espagne et dans la forêt du Vieux-Monde. Je portais un pantalon de nankin,

(1) C'est un long cornet en *cuir* ou en *cuivre* dont les pâtres se servent pour s'appeler entre eux. Ils ont aussi à cet effet un signal qui produit plus de son peut-être ; c'est en sifflant avec trois doigts. Il faut avoir entendu ce bruit pour en avoir une idée. J'ai retrouvé la même chose en Italie dans les Apennins.

(1) Quand une chose plait on suppose que tout le monde la connaît. Moi, je crois toujours que tout le monde connait *madame Ackert*. C'est une si ravissante créature que Marianous ! L'avez-vous lue ? Eh bien ! si vous ne connaissez pas madame Ackert, lisez-la. Celui qui a fait cette charmante nouvelle est un homme qui met de la poesie dans sa peinture et de la peinture dans sa poesie. Et de l'esprit profond, charmant, naturel, bon, aimable, de cet esprit devenu si rare aujourd'hui et qu'on est si heureux de retrouver. Quand je vois un dessin de M. Gavarni, je lui dis : « Mon Dieu ! peignez donc davantage... » Quand il me lit une de ses nouvelles, comme par exemple madame Ackert, ou les Jarretières de la mariee, je dis aussitot : « Si j'etais de vous, je ne ferais qu'écrire. » Le resultat de cela, c'est qu'il faut qu'il peigne et qu'il écrive.

une petite redingote en casimir extrêmement léger, venant seulement au-dessous du genou, et sur ma tête une grande capote de batiste écrue. Mon costume montagnard était complété par un bâton ferré surmonté d'une corne d'isard bien noire et bien polie; mais ce qui achevait de le rendre parfait, c'étaient une taille svelte et des jambes qui savaient gravir les montagnes les plus raides, franchir les torrents, descendre dans les précipices, et ne reculaient devant aucun péril. Peut-être bien la tête y était-elle pour quelque chose. Mais n'importe; dans cette journée si remarquable dans mes souvenirs, tout me fut d'une grande et bien utile ressource.

Nous partîmes de Cauterets plus tard que nous l'avions arrêté, mais toute cette incertitude de temps nous avait beaucoup retardés, et nous mîmes plus d'une demi-heure à nous rendre à *Mahourat*[1], en raison de l'épaisseur du brouillard qui nous gênait pour marcher en rendant le sentier humide et glissant. Mais à peine eûmes-nous dépassé cette première cascade que je m'applaudis d'avoir pris le parti de braver le brouillard. A mesure que nous nous élevions l'air devenait plus pur et plus léger. Ce n'était plus cette vapeur épaisse et fétide qui nous oppressait depuis notre sortie du village, et bientôt nous pûmes distinguer le ciel que l'aube blanchissait déjà. A nos pieds la vallée et le village de Cauterets avec les maisons blanches et les toits ardoisés étaient cachés par cette mer de brouillard que nous venions de traverser, tandis que le pic Sombre[2], le pic de Viscoz, le Mouné, se coloraient rapidement des premiers feux du matin.

Ce ne fut qu'à la cascade de *la Cerisay* que je m'arrêtai pour prendre du repos. Le jour était alors tout-à-fait levé et le soleil commençait à darder ses premiers rayons à travers les masses de l'épais feuillage qui forme l'enceinte et le dôme de ce lieu magnifique. Le bruissement léger du vent du matin accompagnait le chant d'une multitude d'oiseaux qui peuplent cette belle solitude et faisaient un joyeux salut à cette heure de la journée, toujours si admirablement belle dans les montagnes.

En arrivant dans *le vestibule* de cette merveille, si l'on peut parler ainsi, j'ôtai le manteau dont je m'étais enveloppée en partant de Cauterets, et que le brouillard avait imbibé d'eau, et je m'arrêtai pour jouir du coup d'œil magique offert à mes yeux par le plus bel accident naturel qu'on puisse rencontrer dans les Pyrénées et dans les Alpes, où d'ailleurs ils sont si fréquents. Je descendis ensuite avec précaution la pente humide qui conduit au bord du précipice formé par deux rochers d'un granit rouge-brun, taillés à pic et entre lesquels se précipite une rivière qui déjà au Pont-d'Espagne tombe d'une hauteur de deux cents pieds, coule quelque temps entre les vieux sapins à longues hyenses de la forêt du Vieux-Monde, puis se précipite de nouveau entre les rochers de la Cerisay d'une élévation de cent quatre-vingts pieds et ne parvient même qu'en une pluie nuageuse au fond du précipice, tant les rapides secousses ont ébranlé sa masse. A ce moment de la journée, cette vapeur fine et condensée qui s'élève en colonne spirale au-dessus du précipice, frappée par les premiers feux du soleil, se colorait ainsi fortement de toutes les couleurs du prisme et formait un arc-en-ciel parfait, surmontant comme une couronne l'entrée du gouffre épouvantable où disparaît tout un fleuve... C'est un beau spectacle! mais pour en jouir il faut presque courir un dan-

(1) *Mahourat* est une cascade formée par le même gave que celui qui fait la Cerisay, mais elle est plus basse dans sa chute. Tout au bord est une caverne sombre assez petite dans laquelle est une source d'eau sulfureuse dont boivent les malades et chaude à trente degrés. C'était de cette eau que je buvais chaque matin à la dose de cinq et six verres.

(2) C'est la même montagne que celle appelée le Sommet de la Nuit par Ramond Reboul et Vidal. Elle est moins connue que le *Mouné* et beaucoup plus élevée.

ger. L'esplanade couverte d'une herbe courte et épaisse est presque toujours tellement humide que c'est avec peine qu'on évite une chute pour arriver au bord de la cascade. Et lorsque l'on y est arrivé, il n'est aucun moyen de voir le bel effet de sa chute, si ce n'est en s'appuyant contre une moitié de tronc de sapin suspendu sur l'abîme et qui tremble lui-même à chaque secousse donnée aux rochers bruns et stériles qui forment toute cette belle œuvre de la création. Il est bien difficile de donner par la simple description une idée de l'admirable effet produit par la cascade de la Cerisay. Le pinceau peut seul reproduire une impression aussi forte, et encore sera-t-il toujours bien loin de la réalité. Cependant nous devons avoir une grande obligation à M. Duperreux qui nous a donné les vues les plus remarquables des Pyrénées[1]; dans cette charmante collection la cascade de la Cerisay et la grotte de Gèdres se font surtout admirer.

La cascade de la Cerisay est formée par l'un des gaves[2] des Pyrénées qui, étant sorti des glaciers du Vignemale, où il a pris naissance, traverse le lac de Gaube, et après avoir formé, comme je l'ai dit plus haut, les cascades du Pont-d'Espagne, vient faire celle de la Cerisay, puis celle de Mahourat, et enfin se termine en *gave* de Cauterets et de la vallée d'Argelès. Les rochers entre lesquels il tombe à la Cerisay sont tellement *lisses* qu'ils semblent polis par la main d'un habile ouvrier. Cette énorme masse d'eau produit un tel choc contre les rochers qui forment son enceinte que le retentissement se fait sentir jusqu'à une distance bien éloignée dans la montagne. Mais je ne puis assez recommander à ceux qui feront le voyage des Pyrénées d'aller à la Cerisay, mais surtout au soleil levant, pour avoir la vue magique de cette ceinture, puis de cette couronne irisée, brillant de tous les feux du prisme. J'ai vu toutes les merveilles des Alpes et des montagnes d'Espagne, j'ai admiré les plus beaux effets de la création, et je puis affirmer que la cascade de la Cerisay est une des beautés de la nature qui ont produit en moi la plus vive impression.

En quittant la Cerisay je jetai un dernier regard sur cette colonne toute semée d'émeraudes, de rubis et de saphirs, et dominant de son luxe étincelant la blancheur de la neige écumeuse qui ressort plus éclatante encore à côté du brun rougeâtre des rochers, tandis que la couronne du bois de hêtre et des chênes qui surmonte cette magnifique décoration complète admirablement ce beau spectacle. En quittant la Cerisay, on traverse un *chaos*[1] à peu près semblable à celui de Gèdres, si ce n'est qu'il est plus circonscrit et moins grandiose dans ses proportions. Il ne donne pas comme celui de Gèdres la pensée fantastique qu'on est sur le champ de bataille des Titans. Je parlerai plus tard du *chaos* de Gèdres.

Celui des cascades du Pont-d'Espagne n'a pas ce caractère de tristesse et de désolation qui frappe d'abord dans l'autre : ces mille sources d'une eau bouillante et sulfureuse dont la chaleur brûle vos pieds, tandis que la vapeur fétide qui vous enveloppe vous fait croire un moment que vous êtes en enfer; ces sources qui dessèchent tout autour d'elles ne sont pas au chaos du Pont-d'Espagne ; ici tout est de la plus effrayante originalité et dans une de ces proportions gigantesques qui frappent l'âme d'une im-

(1) M. Duperreux a fait de charmants tableaux où l'on peut retrouver une partie de ses impressions, chose fort rare dans un peintre de paysage. Les vues les plus remarquables qu'il ait faites sont celles de la Cerisay, de Gèdres, la vallée d'Azun, Pau et plusieurs autres tout aussi parfaitement rendues. Mademoiselle Sarrazin vient de publier un voyage dans les Pyrénées, où son crayon lithographique rappelle également la magie de son pinceau.

(2) Nom générique donné à tous les torrents qui tombent des montagnes.

(1) On appelle ainsi une immense quantité, non pas de pierres, mais de rocs détachés de la montagne probablement par quelque tremblement de terre ou quelque secousse partielle

pression qu'il est impossible de décrire. Cette même masse d'eau qui vient de vous présenter une vue ravissante à la Cerisay avec son cadre de fleurs, de verdure, tout son prestige d'une création magique, vous la retrouverez au Pont-d'Espagne, comme un de ces sites qui s'offraient au voyageur, lorsque dans un des contes du moyen-âge vous voyez un enchanteur frapper d'un coup de baguette une riante vallée pour la changer en un désert affreux aux accidents terribles et gigantesques; tout est différent de ce que vous venez d'admirer; l'eau elle-même recevant un reflet rougeâtre de ces rochers de granit sanguin entre lesquels elle se précipite vous présente un objet qui trouble presque votre raison lorsque, rassuré en partie par les guides, vous vous hasardez sur le pont tremblant jeté au-dessus de l'abîme à une élévation de près de deux cents pieds. Ce pont n'est formé que par deux troncs de sapin noués l'un à l'autre par de fortes écorces et recouverts seulement par un peu de terre; nulle rampe pour vous soutenir si un vertige vous fait chanceler... nul appui[1]! Et tandis que le gave, en se précipitant dans le gouffre, ébranle les énormes masses qui le forment, le voyageur qui passe sur cette *bande* de bois, à laquelle en vérité on ne peut donner le nom de pont, sent trembler cette bande légère sous ses pieds tandis qu'il est suspendu sur l'abîme, et ne voit autour de lui que des vestiges de désolation, de ruines de la nature, comme si l'épée de feu de l'ange du Seigneur avait moissonné tout ce que la main de Dieu avait primitivement versé avec profusion de fleurs, d'ombrages et d'eaux limpides et de fraîches prairies, dans ce désert entouré de merveilleuses beautés et seul marqué d'un sceau de malédiction.

(1) Les montagnards ne veulent pas convenir que leur pont est dangereux. Ils mettent à *sa sûreté* le plus comique des *amours-propres*. L'année d'avant, il était arrivé un accident affreux. L'un des guides-porteurs, en allant au lac de Gaube, s'était laissé tomber dans le gouffre, et son corps n'avait pas même été ramené sur les rochers de la cascade... Le plus léger vestige de son cadavre mutilé n'avait pas même été rendu par ces eaux bouillonnantes dont la force finit par broyer le marbre qui les enferme... « Eh bien! dis-je à Martin .. — Eh bien! me répondit-il, qu'est-ce que cela prouve pour *la solidité* du pont?... *Pierre a toujours été maladroit.* »

Après avoir quitté les cascades du Pont-d'Espagne, on traverse une forêt de sapins appelée par les gens de la montagne la forêt du Vieux-Monde. La tradition du pays est que jamais la main de l'homme n'a mis la cognée dans un de ces arbres au tronc noueux, aux longues hyeuses, aux mousses argentées qui recouvrent leurs branches chevelues. C'est dans cette forêt qu'on trouve pour la première fois l'arbre vert, le chêne qui donne le gland nommé *bellota*[1] dont mangent les Espagnols. Il y a également le chêne qui donne le liége. C'est immédiatement après avoir traversé cette forêt qu'on arrive au lac de Gaube. C'était là que nous devions déjeuner; il était alors huit heures, et je marchais depuis le point du jour.

La duchesse D'ABRANTÈS.

(*La suite au prochain numéro.*)

(1) *Quercus bellota.* — En Portugal il y en a une autre espèce dont le fruit est également bon à manger (les pauvres s'en nourrissent seuls maintenant. C'est le *quercus Ilex*; les Portugais nomment son fruit *bolota*. Les deux espèces se mangent grillées comme des châtaignes.

MARCELINE.

Un matin un domestique revêtu d'une riche et élégante livrée entra chez l'abbé Dervin, et lui remit de la part de sa maîtresse un billet ainsi conçu :

« Mon vieil ami, j'ai besoin de vous; j'ai vainement employé toute mon éloquence de mère pour vaincre la résolution de ma fille. Marceline s'obstine à refuser la main du vicomte de Nercy, et persiste également à vouloir se faire religieuse. Venez, parlez-lui; voyez si Dieu a réellement placé dans son cœur cette ardente foi, cette sainte abnégation de soi-même, cet amour épuré de toute pensée humaine, qu'une épouse du Christ doit conserver jusqu'au dernier soupir à son céleste époux. S'il en est ainsi, je ne m'opposerai plus au dessein de ma fille; mais avant de consentir à me séparer d'elle, j'ai besoin de me persuader de la sincérité de sa vocation, et pour m'en répondre je ne puis avoir une caution plus puissante que la vôtre.

« Je vous attends à dîner. Venez de bonne heure afin de pouvoir entretenir Marceline, et m'éclairer sur les dispositions de son âme.

« Au revoir; croyez à mon respectueux attachement comme à ma résignation aux volontés du ciel.

« Baronne DE VERMONT. »

L'abbé répondit affirmativement à cette lettre, et quelques heures après il se rendit chez la baronne. Elle était sortie, mais Marceline, prévenue par sa mère de la visite de M. Dervin, se hâta d'aller au-devant de lui, et bientôt l'entretien fut engagé.

Mademoiselle de Vermont possédait tous les avantages que la société, dans ses relations extérieures ou dans l'intimité, peut désirer de trouver réunis dans une femme; sa jeunesse, sa beauté, sa naissance, son esprit, sa fortune et ses talents, faisaient de Marceline une personne remarquable. Mais en vain le monde se montrait à elle paré de tous ses charmes, en vain il essayait de l'enlacer dans ses mille séductions; le cœur de la jeune fille restait aveugle et sourd. C'est qu'il n'y avait place dans ce cœur doux et pieux que pour la pensée d'une mère et l'image de son Créateur.

L'abbé fit d'abord valoir aux yeux de Marceline la position où elle se trouvait dans le monde et celle qu'elle y occuperait en épousant le vicomte, dont il lui vanta le loyal caractère et les aimables qualités. Il lui dit les vœux de madame de Vermont pour la réussite de ce mariage; il lui peignit la pure satisfaction qu'une femme d'honneur éprouve à remplir ses devoirs de fille, d'épouse et de mère; puis, pour mieux l'ébranler, il lui parla de tout le bien que sa fortune la mettrait à même de faire aux malheureux.

Marceline l'écoutait avec une extrême attention; lorsqu'il eut fini, elle souleva lentement ses beaux yeux, le regarda avec une expression de surprise, et dit :

« Eh quoi! c'est vous, monsieur, ministre du Seigneur, qui défendez la cause des vains plaisirs du monde!

— Non, mon enfant, vous vous trompez; je ne plaide point en faveur de ces vanisét humaines, trop souvent coupables, qui d'abord séduisent l'esprit et font bientôt passer l'égarement au cœur. Je ne m'adresse pas à votre orgueil; ma voix n'a jamais courtisé celui de personne. Mais vous méprisez le monde, Marceline, et vous ne le connaissez pas encore.

— Ah! je n'ai pas envie de le connaître

davantage ; on ne l'apprend qu'aux dépens du bonheur ou de la vertu.

— Ainsi vous croyez que la société ne se compose que d'êtres nés méchants ou devenus tels par l'effet de la contagion? Vous pensez que la vertu ne peut trouver d'abri contre les attaques du vice que dans la solitude d'un cloître et de paix que dans le silence de la méditation? Et cependant, Marceline, la vertu et la religion n'habitent pas seulement aux pieds des saints autels ; elles peuvent aussi trouver leur sanctuaire dans le cœur qui palpite sous un manteau royal comme dans celui qui bat sous l'étole du prêtre. Je ne veux pour exemple que votre mère : jusqu'à ce jour elle a vécu dans le monde ; eh bien ! vous semble-t-il que la pureté de son âme se soit corrompue au souffle de l'iniquité? Croyez-vous que Dieu ne la regarde pas d'un œil aussi favorable, n'accueille pas avec autant de bonté l'hommage du bien qu'elle fait et des vœux qu'elle lui adresse, qu'il accueillerait les prières que du fond d'une cellule sa voix fervente élancerait vers lui? Croyez-vous que l'âme du juste, dans quelque lieu qu'elle soit exilée sur la terre et quelque rang qu'elle y occupe, ne soit pas sûre en retournant au ciel de trouver un asile au sein du Créateur?

— Oh ! ne me soupçonnez pas d'outrager la vérité en doutant des nobles vertus de ma mère! Oh ! non, je sais trop tout ce que son âme enferme de grandeur, de courage, de générosité, combien elle a d'indulgence pour les autres et de sévérité pour elle ! Oui, sans doute, la céleste béatitude sera son partage au séjour des élus.

— Eh bien ! ma fille, en la prenant pour votre modèle, en marchant sur ses traces, pourquoi n'accompliriez-vous pas aussi l'œuvre de votre salut ?

— Mais qui peut m'assurer que mon cœur ait autant de force que le sien pour sortir victorieux des épreuves de la fortune comme de celles du malheur? Oh ! pendant que l'image de l'immortel auteur de la nature le remplit tout entier d'un divin amour, tandis que les profanes séductions sont encore impuissantes à le captiver, que l'haleine empoisonnée du monde ne l'a point desséché, rétréci... laissez-moi l'offrir tel au Dieu qui l'a formé !

— Mon enfant, ce Dieu, qui est l'essence de toute bonté, de toute perfection, a cependant permis que le mal existât sur la terre à côté du bien. Placé entre les deux, le cœur de l'homme est libre dans son choix. Partout il est possible d'être vertueux comme partout on peut être coupable. Et la vertu ne brille-t-elle pas d'un plus vif éclat lorsqu'exposée sans cesse aux mille piéges que lui tend l'attrait des plaisirs elle s'éclaire de sa prudence pour les découvrir et les éviter ; lorsqu'en butte aux assauts du vice elle s'arme de toutes ses forces pour résister au principe ennemi qu'elle combat? Sa foi dans le secours du ciel, sa résignation au malheur, si Dieu le lui envoie, sa modestie dans la victoire, la rendent plus noble et plus belle que celle qui, à l'abri des séductions et n'ayant été menacée d'aucune attaque, ne peut faire preuve de son courage, puisque n'ayant point eu à se défendre elle n'a pas eu la chance de succomber.

— Mais aller au-devant du péril, le chercher parce qu'on se croit assez puissant pour le braver, n'est-ce pas trop présumer de soi, n'est-ce pas déjà faillir par un excès d'orgueil ? »

M. Dervin allait répondre, mais la baronne entra.

Cette conversation et beaucoup d'autres semblables n'ébranlèrent point la résolution de Marceline. Peut-être si sa mère, veuve depuis plusieurs années, n'avait eu qu'elle d'enfant, elle fût restée pour lui prodiguer ses soins, pour remplir à son égard tous les devoirs qui sont une tâche si douce au cœur d'une fille. Mais Marceline avait une sœur un peu plus jeune qu'elle, et Sophie, c'est son nom, devait rester auprès de sa mère.

Oh ! si avant de la quitter elle avait bien

compris toute l'âcreté des larmes que répandent les yeux d'une mère sur l'absence d'un enfant! si elle s'était dit que ceux qui restent ne peuvent, malgré le charme de leur présence, cicatriser la plaie que fait au cœur le souvenir de l'enfant qui n'est plus là! si elle avait pensé à Jacob appelant son Benjamin, eût-elle voulu quitter sa mère?

Lorsque la baronne, persuadée de la vocation de sa fille, eut consenti à cette triste séparation, ce dont il s'agit alors fut de savoir dans quel ordre entrerait Marceline, et l'abbé fut chargé de diriger son choix.

Ce n'était point assez pour elle de renoncer au monde et de se consacrer belle et jeune au culte du Seigneur; il lui fallait encore toutes les austérités du cloître, les jeûnes, les macérations, ce martyre volontaire et continu que souffre et s'impose seule la véritable foi, pour s'affermir et s'épurer en passant par l'épreuve des souffrances du corps. Et comme elle s'informait à M. Dervin du couvent dont la règle était la plus sévère :

« Ma fille, lui répondit l'abbé, je suis prêtre, et je ne me suis jamais repenti de mon entrée dans les ordres; mais s'il eût fallu rester enfermé dans un monastère et n'avoir à donner aux malheureux d'autres secours que celui de mes prières pour le salut de leur âme et le soulagement de leur infortune, peut-être aurais-je embrassé tout autre genre d'existence.

— Que voulez-vous dire? quoi! ne vous fussiez-vous pas senti assez de zèle?...

— Vous ne me comprenez pas, ma chère enfant. Écoutez-moi : Prêtre comme je le suis, ma dette d'amour envers le prochain ne se borne pas à prier le ciel de lui continuer ses faveurs s'il est heureux, ou, s'il souffre, de prendre ses maux en pitié. Non, ce n'est là qu'une partie de ma tâche; combien d'autres devoirs sacrés ne me reste-t-il pas à remplir! N'ai-je pas, organe du Seigneur, à faire briller la parole de vérité pour dissiper les épaisses ténèbres de l'erreur, pour soutenir la foi qui chancelle, pour disposer l'âme du pécheur au repentir qui doit le faire absoudre? Ne dois-je pas faire espérer le divin pardon du Créateur à celui qui, n'ayant que la peur du châtiment de ses fautes, ne croyant pas qu'un remords les pût racheter, achèverait de se perdre dans l'épouvante de sa propre iniquité en reniant le Dieu qui pardonne, en appelant le néant à son aide? Ne m'est-il pas ordonné d'émouvoir la pitié du riche en faveur des souffrances du pauvre? et quand ma voix a pu se faire entendre, quand j'ai recueilli une moisson d'aumônes, précieux dons de la piété comme de la charité des fidèles, ne dois-je pas, chargé de les distribuer, aller dire à l'indigent qui a faim ou froid : « Tiens, voilà du pain, voilà du feu?... » N'ai-je pas à ranimer par de saintes exhortations, par de pieuses espérances, le courage du malheureux prêt à succomber sous le poids de ses douleurs morales ou de ses tourments physiques? A celui pour qui la terre infertile n'a porté aucun germe de bonheur, ne dois-je pas montrer les cieux féconds en pures jouissances? Et quand l'heure suprême va sonner pour le moribond, mon devoir ne me conduit-il pas auprès de celui qui va mourir, non-seulement pour lui administrer les divins secours de la religion, mais pour le consoler de quitter ce qu'il laisse en lui parlant du Seigneur qui l'attend et déjà lui ouvre ses bras paternels, pour cacher la terre à ses yeux, pour adoucir l'horreur de ses derniers moments, aider son ame à briser les liens qui la retiennent encore, et...

— Je vous comprends, interrompit vivement Marceline, je vous comprends. Eh bien! oui, moi aussi j'irai m'asseoir auprès du lit du mourant, j'irai soigner celui qui souffre et consoler celui qui pleure. Je vous remercie, vous venez de m'enseigner la véritable route que je dois suivre! »

Et dans sa reconnaissance elle pressa dans les siennes les mains du vieux prêtre qui, souriant de bonheur, remerciait Dieu d'a-

voir prêté, cette fois, à sa parole l'accent de la persuasion.

Et plus tard la taille élégante de mademoiselle de Vermont se dessinait sous la noire étamine, son doux et beau visage fuyait sous une longue et blanche coiffe de lin.

Elle était sœur de charité.

Ce fut loin de Nantes qu'habitait sa famille, et dans une des provinces du midi de la France, qu'elle fut chargée d'aller accomplir sa mission de bienfaits.

Oh! si vous eussiez vu combien cette jeune fille si faible de constitution puisait de force et de courage dans le zèle qui l'animait! si vous l'aviez vue, bravant les intempéries des saisons, l'épuisement des veilles, les fatigues de tout genre pour soulager les malheureux!... si vous l'eussiez rencontrée dans les hospices occupée à soigner les malades! si vous eussiez entendu sa douce voix prodiguer à l'oreille d'un patient des paroles d'espérance et de consolation!... Si vous eussiez regardé ses mains, si délicates qu'on aurait dit que le poids d'une aiguille devait les fatiguer, si vous les eussiez vues s'occupant à préparer les médicaments, à panser les plaies, à aider à transporter les malades ou à les arranger sur leur couche, à soulever les instruments, les objets les plus lourds... Puis, si vous aviez aperçu ses jolis pieds, gonflés de lassitude, parcourir les vastes salles des hôpitaux ou monter et descendre de hauts et rudes escaliers, menant à la demeure des pauvres ou des infirmes; allant, venant d'un quartier dans l'autre, explorant la ville dans tous les sens, et dévorant l'espace pour arriver plus vite... vous eussiez dit à la voir : «C'est un ange qui passe revêtu d'une douce forme de femme! »

Mais, hélas! c'était un être de nature humaine; son corps n'était pas invulnérable comme son âme, et, quelque grand que fût son courage, quelque ardente charité qui l'animât, quelque puissante que fût sa volonté pour braver le mal qu'elle éprouvait et continuer à soulager celui des autres, elle fut sur le point de devenir la victime de son zèle et de succomber à ses longues fatigues.

Le ciel du Midi était entièrement contraire à sa santé; l'air malsain qu'on respire dans les hôpitaux avait affecté sa poitrine, et les sœurs ses compagnes désespéraient de conserver une existence aussi précieuse à celle des malheureux, lorsque l'air natal fut ordonné comme dernier remède.

Instruite du danger de sa fille, la baronne, le cœur navré de déchirantes alarmes, vint elle-même chercher Marceline et l'emmena avec elle.

Dieu la retint dans la vie. La vue de son pays, les soins d'une mère et d'une sœur, le repos, la salubrité d'un site convenable à sa constitution, contribuèrent également à lui rendre la santé. Mais elle ne put recouvrer assez de forces pour qu'il lui fût possible de reprendre ses charitables et pieux travaux, et la supérieure qui avait reçu ses vœux l'engagea elle-même à ne pas les renouveler et à rester dans sa famille [1].

Plusieurs années s'étaient écoulées depuis qu'elle avait consacré son cœur et son existence au service des pauvres. Sa raison s'était éclairée au flambeau de la charité; plus elle s'était approchée de la perfection, plus elle était devenue indulgente pour les imperfections des autres. C'est ainsi qu'il en devait être; car dans une âme véritablement pieuse une douce tolérance occupe de droit une place à côté de la vertu, dont elle est le complément nécessaire.

Madame de Vermont recevait chez elle une société composée d'amis ou de vieilles connaissances, toutes personnes à qui, par leur mérite ou leurs qualités, on ne pouvait refuser sinon de l'amitié, du moins de l'estime. Marceline, après avoir quitté ses habits religieux, parut dans les réunions de sa mère et les embellit par le charme de sa présence, et l'aménité, la grâce de sa conversation.

Le monde qui peut plaire à un cœur ver-

1. Les vœux des sœurs de charité sont annuels.

tueux n'est pas ce monde bruyant et frivole, vaniteux et faux, incapable de pures affections et les feignant toutes au profit de son orgueil, de son intérêt ou de sa malice naturelle. Mais le monde que retrouvait Marceline était celui dans le commerce duquel on peut se servir de son âme, tandis que dans l'autre c'est l'esprit seul que l'on peut employer.

Quoique sa bouche n'eût pas répété son serment, son cœur ne se crut ni acquitté de sa dette de vertus ni dégagé de sa douce obligation de bienfaits.

En rentrant dans la société qui remercie Dieu de son retour, Marceline n'a pas renoncé à soigner les malades, à consoler les affligés; accompagnée de sa mère, de sa sœur ou d'une femme de chambre, elle va encore chercher les malheureux, leur porter des secours d'argent, ou leur prodiguer les soins dont ils manquent. Elle va quêter pour les indigents et grossit son trésor d'aumônes de tout ce qu'elle peut épargner sur sa dépense. Le plus grand service qu'on peut lui rendre est de lui signaler un infortuné de plus à secourir. Sans cesse occupée à faire du bien, c'est son cœur qui la paie, et il la paie largement; car la vertu est aux gages de la conscience.

Un jour sa sœur se trouvait retenue au lit par une fièvre ardente; elle s'était assoupie et Marceline veillait sur son sommeil. Lorsqu'elle se réveilla elle se rappela que c'était le jour du vendredi-saint, et, en portant les yeux sur une pendule, que l'heure de l'office était venue.

« Est-ce que tu ne vas pas à l'église? dit-elle à sa sœur assise au chevet du lit.

— Non, Sophie, répondit Marceline; tu souffres, mes soins te sont nécessaires; je reste, je prierai dans mon cœur, et, cette prière faite auprès de toi, Dieu l'écoutera comme celle que je ferais dans son temple. »

Elle a quitté la robe d'étamine et la coiffe de lin, mais en portant extérieurement la livrée du monde elle est restée sœur de charité.

« Mon père, disait-elle un jour au vieil abbé qui existe encore, vous aviez raison; partout la vertu est possible, et je sens maintenant qu'on peut, même au milieu du monde, se consacrer au service de Dieu. »

Elisa Mercoeur.

TOILETTE D'ÉTÉ.

N'est-ce pas bien le moment, mesdemoiselles, de venir vous parler de quelques jolies toilettes de campagne, recherche sans parure, élégance sans éclat, dans ce beau temps d'été qui ramène vos chapeaux légers et vos robes blanches, fines et transparentes, quand ces toilettes sont si simples que les plus parées d'entre vous semblent à peine s'être occupées d'elles-mêmes?

Une jupe de mousseline claire doit avoir, pour une jeune personne d'une taille déjà avancée, au moins trois lés, en une aune; l'ourlet, haut d'un tiers, ne doit pas être rapporté, à cause du transparent de l'étoffe. Les plis doivent se disposer ainsi : derrière, c'est-à-dire sur une partie des hanches, à partir d'une couture de dessous le bras à l'autre, deux lés sont froncés à petites fronces très rapprochées. Le lé de devant est plissé à plis crevés, doubles, espacés un peu plus à mesure qu'ils approchent du milieu. Les jupes ne se font plus très courtes : elles doivent tomber à la hauteur du coude-pied.

Pour une taille simple, un corsage demi-

montant, plissé à petits plis, est fort bien.

Le devant peut se couper à volonté d'un seul morceau comme les guimpes, sans couture sur l'épaule; cependant, à cause du petit pli qui est susceptible de s'altérer, il vaut peut-être mieux joindre les dos par une bande étroite de mousseline brodée. La pièce du devant se taille en cœur; elle forme une pointe sur la poitrine et dans le dos; sous les bras sont deux pièces plates qui viennent enchâsser les parties plissées, taillées comme les morceaux des dessous de bras, dans les dos plats déjà connus; puis ce corsage se termine par une bande d'entre-deux haute d'un pouce, bordée d'une dentelle basse; il est joli d'y mettre des manches longues à la *Diane de Poitiers*. Ce sont des manches à doubles bouffants; le haut se taille sur le patron des formes ordinaires; le bas, laissé beaucoup plus large et plus long, est retenu en deux bouillons par des espèces de poignets très étroits, et l'on peut placer trois nœuds de ruban sans que cela rende la robe très habillée. Ces manches doivent être gaufrées à petits plis comme le corsage.

D'autres jolies manches ont à la couture cinq crevés qui diminuent à mesure qu'ils approchent du bas. Le crevé se taille ovale, en biais; il se monte enfermé dans la couture de la manche; entre chaque on met un nœud de ruban.

Avec une robe décolletée vous pouvez porter des colliers de dentelle noire. C'est une mode de femme qui vous est permise. Il faut prendre un ruban de satin d'une couleur selon votre goût. Vous le couvrez avec une dentelle plate, unie sur les bords, et de chaque côté vous bordez avec une autre dentelle noire qui badine. Au milieu, pour fermer, le nœud en rosette se fait dans le même genre; les bouts sont arrondis et la dentelle est froncée.

Pour simuler les écharpes courtes, en collier-rabat, que l'on fait en dentelle noire, les jeunes personnes les imitent en filet; elles le font sur de très gros moules, de manière à obtenir une maille fort large; puis, au bord de chaque extrémité, on termine par une espèce de frange nouée qui se fait avec un large moule plat, en réunissant cinq points dans la même maille et passant les deux suivantes. Cette frange ne doit pas se couper.

On fait aussi des mitaines en filet de soie ou en fil d'Écosse; il est difficile d'enseigner le moyen exact de leur donner la forme, qui varie selon le bras ou la main qu'elles doivent ganter; mais l'intelligence doit suppléer à ce que nous n'expliquerons pas, quand nous aurons dit seulement qu'elles se font d'après le même principe que les bourses, tournant toujours sur soi-même, diminuant au poignet et s'élargissant vers le coude lorsqu'elles sont longues. Ces augmentations et ces diminutions réussissent en passant ou doublant les mailles. Les pouces sont faits à part et rapportés.

Les robes d'organdi, que vous destinez à des toilettes parées pour cette saison, peuvent se broder en laine ou en fil d'Écosse de couleur. Un semé de bluets, une guirlande d'épis au-dessus de l'ourlet, une *Mathilde* de roses de haies sont jeunes et simples. La Mathilde se dispose ainsi : deux lignes partant du même point, sur le devant de la ceinture, descendant le long de la jupe en s'élargissant et s'éloignant l'une de l'autre d'à peu près un quart.

Ceci est une mode un peu sérieuse qui ne peut convenir qu'à une jeune personne de seize ou dix-sept ans.

Une robe de mousseline de soie blanche est fort élégante avec un corsage à pointe, au bas duquel se place un ruban qui tombe jusqu'à l'ourlet et nouant un bouquet de cloches roses ou lilas. Dans les cheveux, une guirlande ronde.

Vous pouvez broder vous-même de jolies écharpes longues et demi-longues en mousseline de soie. Elles se coupent selon la taille de la personne pour descendre jusqu'au-dessous de l'ourlet de la robe, et larges d'une

demi-aune. Aux deux extrémités vous brodez en soie plate au passé, ou en soie ronde au crochet, des bouquets de fleurs mêlées, disposées en grappes; tout autour une petite guirlande étroite et délicate : aux deux bouts une frange de soie ronde de la couleur de l'étoffe.

Avec une robe décolletée on porte des nœuds de ruban serrés au cou, au milieu desquels vous pouvez placer une broche.

Une charmante coiffure de jeune personne est une coiffure à la *Berthe*. Les cheveux de devant se nattent très large et se relèvent dans les cheveux de derrière, en tombant à la hauteur des yeux et retournant en dehors du côté de l'oreille. Avec cela il est presque indispensable de natter vos longs cheveux en couronne.

L'ASSOMPTION.

En ce temps-là, dans la vingt-troisième année qui suivit la mort de Jésus, Marie, sa mère, veuve de Joseph, acheva sa vie sur la terre dans la sainteté de la retraite, comme elle l'avait commencée.

Après avoir suivi à Éphèse le disciple bien-aimé, ce fils d'adoption que son divin fils lui avait donné du haut de la croix, elle revint, pour mourir, au pied du Calvaire, que son âme maternelle n'avait jamais quitté. Elle voulut revoir une dernière fois la ville de son aïeul David, où le dernier descendant du roi-prophète avait eu pour sceptre un roseau et des épines pour couronne; et son souffle suprême chercha pour s'exhaler avec quelque douceur cette atmosphère déjà sanctifiée par le souffle de Jésus mourant.

Ce fut donc à Jérusalem, dans la maison d'une autre Marie, mère de Marc, qu'elle se retira pour rendre à Dieu son corps et son âme, purs de toute souillure comme elle les avait reçus.

Et, à l'heure de sa mort, ses entrailles maternelles, qui avaient pressenti les premières en Nazareth la divinité de l'enfant qu'elles portaient, ses entrailles qu'avaient déchirées les douleurs du Golgotha, s'émurent et tressaillirent une fois encore au souvenir de l'Homme-Dieu, et elle voulut que tous ses disciples rassemblés autour de son lit reçussent d'elle et recueillissent dans leur sein ce souvenir tout vivant tel que son âme l'avait gardé pour le leur léguer.

Saint Denis l'aréopagite, présent à cet adieu solennel, en raconta les détails à saint Jean Damascène qui nous les a fidèlement transmis. Ainsi la dernière parole de Marie fut un acte de foi et d'amour; et Dieu qui avait livré à la mort le corps de son propre fils lui permit aussi d'accomplir sur ce corps prédestiné cette sentence inévitable prononcée contre les enfants de la femme aux portes du paradis.

Dès que la Sainte-Vierge eut rendu l'esprit, dit saint Jean Damascène, chacun se prosterna à ses pieds, les baisa en les arrosant de larmes, et après avoir embaumé son corps on le porta à Gethsémani, éloigné de trois ou quatre cents pas de Jérusalem.

C'étaient les apôtres qui portaient le corps sacré, et les fidèles suivaient avec des cierges allumés. Quand on fut arrivé au tombeau qu'on avait préparé, on l'y déposa en pleurant, et, comme celui de Jésus, ce tombeau fut scellé avec une pierre.

Les apôtres et les fidèles, ajoute Juvénal, patriarche de Jérusalem, se relevèrent pendant trois jours à la garde de ce tombeau en chantant des cantiques, et rentrèrent enfin

dans leurs maisons avec une foi et surtout une espérance plus vives.

La tâche des hommes est finie; celle d'un Dieu rémunérateur va commencer.

L'esprit qu'il avait envoyé à cette femme lors de l'incarnation du Verbe avait laissé dans le corps où il était descendu un parfum d'immortalité qui devait un jour remonter à sa source avec ce corps choisi qui en avait été imprégné. Les vers du tombeau, cette pourriture qu'engendrent nos passions et à laquelle nous servons déjà en ce monde de pâture anticipée, n'avaient rien à prétendre sur ces restes où nulle passion n'avait marqué de traces. Elle ne devait rien à la terre celle qu'aucune émanation terrestre n'avait souillée; aussi monta-t-elle à Dieu tout entière sans avoir besoin que la trompette du jugement l'appelât pour y être interrogée au pied de son tribunal, car il n'y avait pas de juge pour celle qui n'avait pas péché.

Et c'est une immense consolation pour nous tous ici-bas, solliciteurs éternels de la clémence divine, que Dieu ait placé le plus près de lui le seul de tous les êtres bienheureux qui ait gardé notre forme terrestre dans ce monde élevé des esprits. C'est un être semblable à nous que nos supplications retrouvent aux pieds du souverain juge, et qui y représente la race humaine comme pour l'y faire absoudre. Et pour que sa médiation soit encore plus rapprochée de sa misère, c'est une femme, qui a souffert et pleuré comme nous, et qui, si elle a surmonté toutes nos faiblesses, en a néanmoins assez reconnu la puissance pour compatir à ceux qu'elles ont soumis.

Ainsi de toutes parts c'est son image, cette image telle qu'elle s'est élevée de la terre qui la possédait, que nos espérances rencontrent la première entre le ciel et nous. Nous avons en son intercession une confiance plus intime, et sa bonté toute-puissante s'est déjà manifestée tant de fois en faveur des hommes qu'elle nous apparaît souvent dans nos prières penchée vers nous du haut des cieux, et pressant d'une main les genoux de son divin fils tandis qu'elle touche de l'autre, pour les guérir, à toutes les plaies de nos âmes.

Donc ne vous étonnez point si, même en n'élevant pas vos regards au-dessus de ce bas-monde, vous retrouvez partout, soit un vaste temple dans vos villes, soit une pauvre église parmi les chaumières, soit une chapelle isolée dans les défilés de vos montagnes, en tous lieux enfin, un monument qui lui est consacré. C'est qu'en tous lieux l'homme a besoin de consolations et de secours. Le matelot emporte son image grossièrement sculptée, et l'attache à la poupe de son vaisseau pour le sauver des tempêtes; la jeune fille la cherche avec émotion parmi les grains de son rosaire; le pèlerin, quand la nuit tombe, tressaille de joie au fond du cœur s'il entend la cloche lointaine sonner l'Angélus de Marie. Sur la crête des monts, au penchant des abîmes, au plus profond des vallées, sur les hautes dunes, au milieu de la grève aride et bruyante, qu'un danger apparaisse, qu'une douleur éclate, qu'un vœu de l'âme jaillisse, elle est là pour conjurer, apaiser ou exaucer. Étoile des mers, consolatrice des affligés, porte du ciel, arche d'alliance, c'est toujours elle, c'est Marie, la patronne de ce monde, la merveille du monde passé, l'espérance du monde à venir.

C'est l'Ève féconde de l'humanité rachetée.

C'était, dans sa maison de Nazareth, sous le règne d'Hérode et l'empire d'Octave-Auguste, une simple femme, vivant du travail de ses mains, ayant la crainte de Dieu et des hommes, adorant l'un au fond du cœur, priant pour les autres, et les secourant selon leurs besoins.

Baron A. Guiraud.

ÉNIGME HISTORIQUE[1].

Une ville riche et puissante s'était révolté contre son souverain (1)[2] près de quatre années avant celle qui vit éclore l'épisode que je vais raconter: c'est en vain qu'un traité de paix avait été signé quelques mois après le commencement des troubles; il ne tarda pas à être rompu, et les hostilités furent reprises (2).

Les événements ne s'étaient pas bornés à la ville qui en avait été et en était encore le principal foyer; le reste du pays avait pris parti soit pour le comte souverain, soit pour les rebelles: plusieurs villes s'unirent à celle qui la première avait déployé l'étendard de la résistance, sans considérer si l'origine de la querelle entre le comte et ses sujets était un tort pour eux ou pour lui, mais parce que cette division, dont la cause première était le refus d'une nouvelle taxe que la prodigalité du prince le forçait à demander à ses sujets, n'avait pas tardé à devenir, par un enchaînement de circonstances, une guerre de principe, une lutte entre deux intérêts puissants, souvent contradictoires, défendus toujours avec une égale violence de part et d'autre: l'autorité souveraine et les prérogatives de la noblesse pour cette fois d'accord, et les franchises et les libertés des peuples. Après des succès et des revers dont le récit dépasserait le cadre que nous nous sommes tracé, les rebelles se virent réduits à un tel état qu'ils songèrent à traiter. Après les premières ouvertures, le souverain, capitaine lui-même (3), qui possédait l'entière confiance du peuple, se rendit à ce sujet dans une ville du comté (4), prêt à se sacrifier, s'il le fallait, pour ses concitoyens, tant il était touché de leurs maux.

Lorsqu'on apprit que le capitaine revenait, les habitants se portèrent en foule au-devant de lui, empressés de savoir la réponse du comte; dès qu'ils virent arriver leur chef: « Eh bien! crièrent-ils, donnez-nous de bonnes nouvelles. » Il baissa tristement la tête, et comme on le pressait: « Retournez chez vous, dit-il, pour aujourd'hui, et venez demain matin sur la place du Marché; alors vous saurez les nouvelles. »

Un autre capitaine, son ami, son conseil et son guide (5), celui qui l'avait élevé au poste périlleux et difficile qu'il occupait, vint le trouver, et lorsqu'il sut ce qu'exigeait le prince: « Par ma foi! il a bien raison, s'écria-t-il; m'en voilà venu à mes fins et à celles de mon maître (6). Il n'y a nul moyen de rendre la paix et le repos à la ville maintenant; il faut prendre le mors aux dents et montrer s'il y a ici des gens habiles et courageux. Dans peu de jours notre ville sera la plus glorieuse ville de la chrétienté ou la plus misérable. Si nous mourons pour cette querelle, du moins nous ne mourrons pas seuls. C'est à vous d'aviser comment vous raconterez cela demain au peuple, et ce que vous leur conseillerez, car ils vous aiment tant pour votre père (7), et pour vous aussi, qu'ils vous croiront à la vie et à la mort.

— Oui, dit le capitaine, voici le moment où, nous qui gouvernons cette ville, nous devons vivre ou mourir avec honneur, et je sais bien ce que je leur dirai. »

Le lendemain à neuf heures tous se rendirent au marché; le capitaine monta sur le balcon, raconta en détail la négociation avec

(1) Voir page 46.

(2) Les chiffres de renvoi se rapportent aux notes explicatives de l'énigme, que nous donnerons dans un des prochains numéros.

le comte, et dit à quelles conditions on accorderait la paix. Elles étaient dures ces conditions : le prince exigeait que tous les habitants, depuis quinze ans jusqu'à soixante, vinssent pieds nus, en chemise et la corde au cou, à moitié chemin de la ville, à...(8), et là qu'ils se missent à sa merci. « Maintenant, mes bonnes gens, dit le capitaine, c'est à vous d'examiner si vous voulez prendre ce parti. » Alors ce fut un déchirant spectacle de voir les hommes, les femmes, les enfants pleurer et se tordre les mains de désespoir. Quand ce premier trouble fut un peu apaisé, le capitaine demanda le silence et continua :

« Il n'y a autre chose à faire que de prendre une résolution prompte ; vous savez que nous n'avons plus de vivres, et qu'il y a ici trente mille personnes qui depuis quinze jours n'ont pas mangé un morceau de pain. Or, il y a trois partis à prendre : le premier, de nous enfermer dans la ville, d'aller tous confesser nos péchés, de nous jeter à genoux dans les églises et les monastères, et là d'attendre la mort comme des martyrs à qui l'on a refusé toute miséricorde ; Dieu, du moins, aura pitié de nos âmes et le monde dira que nous sommes morts en braves gens ; le second est de s'en aller tous sur la route, hommes, femmes et enfants, pieds nus et la corde au cou, crier *merci* à monseigneur le comte ; il n'a pas le cœur assez dur et assez cruel pour n'avoir pas pitié de son peuple quand il le verra en cet état : moi, tout le premier, je lui présenterai ma tête pour l'apaiser. Enfin, le dernier parti est de choisir cinq ou six mille hommes des mieux armés et des plus vaillants de la ville et de les envoyer attaquer sur-le-champ le comte à... (9). Si nous mourons, ce sera du moins honorablement ; Dieu prendra de même pitié de nos âmes, et le monde dira aussi que nous avons noblement défendu notre querelle. Si, au contraire, nous sommes victorieux et que Dieu nous fasse la même grâce qu'aux Machabées qui détruisirent la nombreuse armée des Syriens, alors nous serons le plus glorieux peuple qu'on ait connu depuis les Romains. Voyez donc laquelle de ces trois choses vous voulez faire.

— Ah ! cher seigneur, s'écria le peuple, nous avons toute confiance en vous, conseillez-nous.

— Eh bien ! par ma foi ! dit le capitaine, mon avis est que nous allions à main armée trouver mon seigneur

— Nous le voulons, répondirent-ils.

— Retournez donc en vos maisons, préparez vos armes, continua le chef ; je vais envoyer choisir les mieux équipés et les plus dignes. »

La ville fut fermée étroitement, les cinq mille hommes s'apprêtèrent, ils chargèrent deux cents chariots de leurs canons et artillerie ; on leur apporta tout ce qui restait de vivres dans la ville : cinq chariots de pain et deux tonneaux de vin ; puis tous les habitants vinrent leur dire adieu.

« Braves gens, leur répétait-on, vous voyez en quel état vous nous laissez ; n'espérez pas revenir ici autrement que victorieux, car dès que nous vous saurons morts ou défaits, nous mettrons le feu à la ville et nous nous détruirons nous-mêmes.

— Allons, répondaient les hommes armés, c'est bien dit : mais priez Dieu, nous avons espoir qu'il nous aidera. »

Ils arrivèrent le surlendemain à une lieue de la ville où était le comte (10). Le 3 mai, jour de la fête de la sainte Croix, on la célébrait par de magnifiques processions qui avaient attiré une foule d'étrangers. Les cinq mille rebelles se retranchèrent derrière leurs chariots ; le capitaine ordonna d'abord que tout le monde se recommandât à Dieu comme gens qui implorent sa miséricorde, et que la messe fût célébrée ; des frères Mineurs qui étaient venus avec l'armée officièrent en sept endroits différents et prêchèrent comme on le leur avait recommandé dans le but de soutenir le courage des hommes d'armes. Ils les exhortèrent à défendre bra-

vement leur vie ou à savoir mourir avec honneur, et leur montrèrent dans le bon droit et la justice de leur cause un gage de la protection divine qui allait les faire triompher de leurs nombreux ennemis, comme jadis les Hébreux triomphèrent par sa grâce des Egyptiens qui les opprimaient.

Plus des trois quarts de l'armée communia avec grande dévotion et crainte de Dieu; puis le capitaine rassembla ses hommes autour de lui et leur parla avec éloquence; car cet homme, qui avait passé tranquillement sa vie sans autre occupation ni passe-temps que de pêcher à la ligne dans la rivière (11), se trouva tout à coup habile dans son langage, ferme dans ses projets et courageux dans l'action. Il représenta à ses compagnons tous leurs griefs contre leur seigneur, comment ils avaient humblement demandé pardon, et comment on les avait repoussés par des conditions trop cruelles. « Maintenant, dit-il en finissant et montrant les chariots, voici toutes vos provisions; après celles-là, si vous voulez manger, il faut en gagner d'autres par l'épée. Partageons-les cordialement et en bons frères. »

Ils se mirent tous en rang; on leur distribua un peu de pain et de vin; puis se sentant pleins de courage et de force, ils se disposèrent en bataille, plaçant toujours leurs chariots sur le front de leur armée.

Cependant le prince, ayant su que cette petite troupe de rebelles approchait : « Ah! dit-il, qu'ils sont fous et insolents! leur méchanceté les conduit à leur ruine; pour le coup, voici la fin de la guerre; il faut s'en aller combattre ces méchantes gens. Encore sont-ils vaillants de mieux aimer périr par l'épée que par la famine »

Les barons, chevaliers et gens d'armes s'assemblèrent; toute la milice de la ville qui tenait pour le prince, plus ardente encore contre les assaillants, prit aussi les armes et sortit en bonne ordonnance au nombre de quarante mille environ; l'on arriva auprès de cette poignée de gens que l'on comptait exterminer. Quelques chevaliers dirent au comte : « Seigneur, il se fait tard, le soleil baisse déjà, attendons à demain; cette troupe n'a pas de vivres, nous l'aurons presque sans combattre. »

Le prince penchait assez pour cet avis; mais les milices étaient si pressées qu'elles attaquèrent sans ordres et commencèrent à tirer. Alors les rebelles démasquèrent leurs canons et en firent tonner trois cents à la fois; en même temps ils changèrent leur ordre de bataille et se placèrent de façon à mettre les ennemis en face du soleil; puis, voyant les milices ébranlées et troublées, ils s'avancèrent rapidement sur elles, marchant toujours serrés et poussant leur cri de guerre (12). Les milices saisies d'épouvante prirent la fuite, laissèrent là leurs armes, se dispersèrent et firent voir en un mot autant de lâcheté qu'elles avaient montré de présomption; les chevaliers ne purent même pas essayer de les rallier ni s'opposer à l'ennemi; ils furent entraînés par la déroute. Le comte lui même, renversé de son cheval, se tira à grand'peine de la presse et du péril. Une terreur panique avait gagné tout le monde; on s'enfuyait à qui mieux mieux; le fils n'attendait pas le père, ni le père le fils.

Le prince voulait au moins arriver à temps aux portes de la ville (13) et les fermer; ce fut chose impossible. La pompe des processions ajoutait encore au désordre. Les rebelles, toujours poursuivant et abattant les fuyards, entrèrent dans la ville avec eux. La seule ressource du comte était de réunir son monde sur la place du Marché; les assaillants y avaient songé et ils y mirent des troupes en bataille. Le jour était tombé, et le prince en arrivant sur la place avec des lanternes la trouva occupée par l'ennemi.

« N'allez pas plus avant, monseigneur, lui cria-t-on; les rebelles sont maîtres du Marché et de toute la ville, ils vous cherchent déjà; ceux des habitants qui sont de leur

parti se joignent à eux et les guident partout. »

Le capitaine avait en effet grand désir de prendre le comte; il avait ordonné qu'on ne lui fît aucun mal; son projet était de l'emmener dans la ville révoltée et de traiter à de bonnes conditions.

Le malheureux prince n'eut donc rien de si pressé que de faire éteindre les lanternes; il se jeta en une petite ruelle, se fit désarmer par son valet dont il vêtit la houpelande, et lui dit :

« Va-t-en, sauve-toi, et si tu es pris ne me trahis pas.

— Seigneur, je mourrai plutôt que de le faire, » répondit le valet.

Alors le comte erra de rue en rue toute la soirée, tandis que les vainqueurs parcouraient la ville, le cherchant lui et ses partisans qu'on tuait à mesure qu'on les découvrait. Enfin, après minuit, il se trouva dans une petite rue obscure, devant la demeure d'une pauvre femme; il entra dans cette maison sale et enfumée, où il n'y avait qu'une pièce basse et une soupente à laquelle on montait par une mauvaise échelle.

« Femme, sauve-moi, dit en entrant le fugitif tout troublé; je suis le comte ton seigneur; les ennemis me cherchent; cache moi, je te récompenserai.

— Ah! je vous connais bien, répondit la pauvre femme, j'ai souvent reçu l'aumône à votre porte. Montez vite à cette échelle et cachez-vous dans le grabat où dorment mes enfants. »

Le prince y grimpa comme il put et se blottit entre la paillasse et le lit de plumes. Il était temps, les ennemis arrivaient.

« Nous avons vu un homme entrer ici, dirent-ils.

— Non, répondit la femme, c'est moi qui rentrais chercher... » et elle continua à jouer auprès du feu avec un de ses enfants. Les nouveau-venus prirent la chandelle, regardèrent partout, montèrent l'échelle, ne virent dans la soupente que les enfants dormant sur le grabat, et se retirèrent. Le comte parvint ensuite à s'échapper de la ville seul et à pied; il cheminait à l'aventure, ne connaissant aucune route, comme un prince qui n'a jamais voyagé ainsi, lorsqu'il aperçut de loin un homme d'armes et se cacha dans les broussailles; mais bientôt il reconnut la voix d'un de ses chevaliers (14).

« Robert, est-ce toi! dit-il.

— Ah! monseigneur, s'écria le chevalier, je vous ai cherché dans la ville et à l'entour; comment vous êtes-vous sauvé?

— Allons, allons, répondit le prince, ce n'est pas le moment de raconter ses aventures; tâche de me faire avoir un cheval, car je ne puis marcher, et rendons-nous à... (15) si tu sais le chemin. » Ils furent encore près d'un jour avant de trouver un cheval; enfin le comte monta la jument d'un paysan et arriva dans sa bonne ville (16) en cet équipage, sans selle à son cheval et couvert de la misérable souquenille de son valet. Beaucoup de chevaliers échappés à la déroute y arrivaient aussi de tous côtés.

Les villes du comté se mirent avec empressement sous l'obéissance du capitaine souverain, qui prit alors le titre de régent et tint état de prince, faisant sonner les trompettes au dehors à l heure de ses repas, se servant de la belle vaisselle du comte, puis traversant les villes, recevant partout de grands honneurs et des serments de fidélité.

Après la première ivresse du succès qui fit perdre un temps précieux (17), la guerre recommença; dans une de leurs excursions les rebelles pillèrent et brûlèrent une ville qui faisait partie d'un puissant royaume voisin (18); ce royaume était gouverné par un très jeune roi (19) dirigé par son oncle, héritier du comté en révolte (20), et qui, voyant toutes les villes soulevées d'un commun accord contre leur souverain, devait concevoir de grandes inquiétudes sur ses futures possessions, et saisir avec empres-

sement l'occasion que lui fournissaient les rebelles imprudents et maladroits de décider le conseil du roi son neveu à leur faire la guerre.

C'est ce qui arriva; ce fut en vain que les révoltés écrivirent au roi des lettres soumises et respectueuses; lui et son conseil les accueillirent avec un dédain qui rendit au régent toute son énergie; il la communiqua aux siens et l'on résolut de se bien défendre. En effet ils se conduisirent bravement, mais la fortune trahit leur courage; ils furent complétement battus (21); le massacre fut horrible et le régent tué des premiers. On chercha son corps; un des siens, qu'on trouva blessé sur le champ de bataille, le montra parmi un monceau de cadavres des gens qui s'étaient fait tuer près de lui. Le roi et sa suite regardèrent un moment la figure de ce fameux régent; puis il fut pendu à un arbre. Le roi voulut sauver la vie et faire panser les blessures de l'homme qui avait indiqué le corps; mais il refusa et ne voulut pas survivre à son capitaine.

Mme DE SENILHES.

NOTA. Un prix est attaché comme précédemment à la meilleure *explication* qui nous sera adressée de l'énigme historique que l'on vient de lire, pourvu qu'elle ait pour auteur *une jeune personne inscrite comme abonnée* dans nos registres, sous son nom ou celui de son père ou de sa mère. Les explications devront nous parvenir, FRANC DE PORT, DU 15 AU 20 AOUT; celles qui arriveraient avant ou après ces deux dates seraient considérées comme non avenues. — La jeune abonnée qui obtiendra le prix recevra *le Voyage d'Anacharsis*, 7 vol. in-8° avec atlas, élégamment reliés. En outre de son nom, nous nous ferons un plaisir de proclamer celui des deux jeunes personnes dont le travail aura le plus approché des qualités exigées pour gagner le prix. (Voir à ce sujet et pour les autres conditions la note qui se trouve p. 51.) Dans un des numéros prochains nous donnerons l'explication de *l'énigme historique*, pour les jeunes personnes qui n'auraient pu la trouver.

JOURNAL D'EUGÉNIE.

FRAGMENTS.

Beaucoup de jeunes personnes ont la bonne habitude d'écrire chaque soir le récit de leur journée, ce qu'elles ont fait, ce qu'elles ont vu, ce qu'elles ont pensé. C'est là une excellente méthode, une éducation qu'on se donne soi-même à toutes les heures, à tous les instants. Les leçons orales des professeurs, les leçons écrites des livres ne doivent pas être négligées, mais celles que l'on reçoit de soi-même en écrivant un journal sont sans contredit les meilleures; on s'étudie alors, on s'accoutume à l'attention, à la comparaison, au jugement. La religion prescrit chaque soir un austère examen de conscience; un journal est un examen de conscience et d'intelligence à la fois, quand il est fait sérieusement et comme un devoir religieux. Avez-vous remarqué à la promenade un ridicule? Vous en parlez dans votre journal; en le décrivant, en l'analysant, il est plus frappant encore pour vous, il ressort mieux, et si vous l'avez vous-même, il vous semble le lendemain que ce papier que vous avez pris la veille pour confident d'un défaut d'autrui vous reproche le vôtre, et vous vous corrigez. Une belle chose que vous avez vue, une belle parole que vous avez entendue, vous les sentez bien plus vivement quand vous vous en êtes pénétrées pour les consacrer dans votre journal. C'est ainsi que vous vous formez le cœur en vous rendant compte de

vos ridicules ou de vos fautes ; c'est ainsi que vous vous formez l'esprit en vous habituant à écrire vos pensées et les impressions que vous avez reçues des autres et de vous-mêmes. Voilà comment s'acquiert la souplesse, la grâce, la finesse de style, et comme on devient une femme distinguée.

Et puis, en même temps que la jeune fille qui écrit son journal s'assure les solides avantages dont je viens de parler, elle s'amuse, elle vit deux fois, car à la fin de chaque journée elle en jouit encore, elle en jouit mieux en se la rappelant. Si elle a été gaie et riante, elle est peut-être plus gaie et plus riante encore en souvenir ; si sa journée a été grave et studieuse, elle est plus profitable encore à cette heure de réflexion. Que de bons jours cette jeune fille se prépare ainsi, et combien je donnerais pour pouvoir, comme elle, retrouver sur un précieux cahier ma vie d'enfant et d'adolescent, fraîche, animée, insouciante, le cœur pris au moment où il palpitait, les larmes de chagrin ou de joie au moment où elles tombaient ! Que d'heureux instants je passerais, avant ou après les travaux du jour, à revenir dans les sentiers fleuris de mon enfance ! L'herbe serait plus verte, le soleil plus doré, le fleuve plus majestueux, la voix de ma mère et ses caresses plus douces, et je couvrirais mon journal de baisers. Il me rappellerait sans doute aussi des jours de douleurs, la perte d'un frère, d'une mère, et je verserais des larmes dont l'amertume ne serait pas sans douceur. Si j'avais un fils, je lui montrerais mon journal, et ce serait pour lui une profonde et frappante leçon en même temps qu'une lecture amusante et variée. Mais pour avoir ce bonheur complet, il faut être convaincu que ce journal est complet aussi, que la paresse n'a fait omettre d'y écrire aucune circonstance, la paresse ou quelquefois un scrupule, un sentiment de honte. Il n'y a pas d'enfance ou d'adolescence qui ait été exempte de quelque pensée mauvaise, réalisée quelquefois et devenue alors mauvaise action. Cette action ou cette pensée, il ne faut pas hésiter à la consigner dans le journal qui est le confesseur muet, l'intime confident. On se la rappelle alors, tous les jours on l'a sous les yeux, on en rougit tous les jours, tant qu'arrive un moment où l'on est corrigé ; on raie l'article accusateur et ensuite on se dit avec fierté : « J'ai su me corriger. »

Un journal fait ainsi avec candeur, sincérité et une franchise entière, m'est tombé entre les mains à la suite d'un bien fatal événement. Eugénie, la jeune fille qui y a raconté pour elle seule toute son adolescence avec naïveté jusqu'à la veille de son mariage, est morte avant d'être épouse, et a désiré que ces mémoires qu'elle laisse après elle puissent servir d'enseignement aux jeunes personnes. Vous y verrez, mesdemoiselles, avec quelle bonne foi elle a enregistré ses manquements, ses velléités de défauts ou de vices qu'elle a corrigés en s'en accusant ainsi elle-même ; elle n'a rien caché, pas même ses bonnes actions, et en se rendant compte de tout ce qu'elle observait autour d'elle ou en elle, de tous ses sentiments, de toutes ses émotions, elle avait acquis une habitude de bien penser, de bien raisonner, de bien écrire, que vous pouvez toutes atteindre en faisant comme elle.

Il est indispenable que ce journal soit précédé de quelques lignes qui expliquent la position où était Eugénie quand elle l'écrivait : s'il était possible de le publier dans son entier, on trouverait ces renseignements épars dans bien des articles, sous forme de souvenirs, mêlés au détail de circonstances de l'instant, car je répète qu'elle n'omettait rien ; mais j'ai dû me borner à extraire du journal d'Eugénie les passages qui portent enseignement à l'esprit ou à l'âme. Je vais donc dire en peu de mots quelles furent ses premières années.

Elle était née dans une grande aisance et le luxe entoura son berceau ; ses yeux en

s'ouvrant ne virent qu'élégance et richesse ; elle n'entendit d'abord et ne bégaya ensuite que des mots de bien-être et de richesse, et c'est dans cette heureuse existence qu'elle arriva jusqu'à ses deux ans. Ils étaient accomplis à peine que son père mourut, et avec lui s'en alla toute la fortune, qui ne se composait que de places et de revenus viagers, sur lesquels le mari et la femme auraient dû avoir la prévoyance de prélever de quoi s'assurer un avenir heureux. Ils ne le firent pas, et la mère d'Eugénie resta avec une pension suffisante à peine pour nourrir sa fille et elle. Il fallut donc se soumettre à de dures privations, prendre un étroit logement, restreindre sa fille et ne plus aller dans le monde ; mais Eugénie n'en était que plus heureuse, parce qu'alors sa mère la quittait moins Hélas ! elle la quitta un matin, et pour toujours. Elle avait eu le cœur brisé par la grande catastrophe qui les avait frappées. Elle languit pendant cinq ans et mourut de chagrin.

Eugénie avait sept ans alors, et la moitié seulement de la pension dont jouissait sa mère lui revenait. Sa tante maternelle voulut être sa *seconde mère*, comme elle disait, mais ce n'était pas une mère. Elle lui donna bien tous les soins matériels, elle l'entoura des professeurs nécessaires à son éducation ; mais de caresses, mais de tendres paroles, plus hélas ! Alors Eugénie, n'ayant plus pour confidente une âme maternelle pleine d'indulgence et d'amour, se confia au papier ; et ce cahier qui recevait toutes ses secrètes pensées et le reflet de ses émotions de chaque jour lui devenait cher comme l'enfant que l'on berce aux dépens de son sommeil, que l'on nourrit de son sang et que l'on voit grandir sur son sein.

A présent, mesdemoiselles, que vous savez la position où était Eugénie et quel devait être l'état de son cœur, vous comprendrez qu'elle dut être grave, pensive et intelligente avant l'âge; car le chagrin élève et excite les facultés de l'âme en faisant réfléchir, et en agissant sourdement sur les nerfs qui sont la voie par où les sensations extérieures viennent en nous éveiller les idées. Eugénie ne commença sérieusement que la veille de sa première communion son journal, que vous connaîtrez dans un des prochains numéros.

Ernest Fouinet.

TE DEUM.

Te Deum laudamus! D'un bout du monde a l'autre
Un seul nom retentit, et ce nom est le vôtre.
Vous êtes le vent sud et l'aquilon du nord ;
Vous êtes l'océan jetant des cris de mort ;
Vous êtes la colline et la verte vallée ;
Vous êtes la comète aux cieux échevelée ;
Partout je vous rencontre et j'entends votre voix
Criant de tous côtés « Ma fille, je te vois ! »

Vous me voyez, Seigneur ! faites, Dieu de mon père,
Que la foi me dévore et que toujours j'espère ;

Faites que je sois humble avec vos serviteurs
Et fidèle au milieu des prophètes menteurs.
Oui, que j'aime toujours l'autel et les calices;
Les prêtres apportant l'urne des sacrifices;
Le temple parfumé d'un nuage d'encens,
Et les deux chérubins sur l'arche éblouissants.

Malheur à qui n'a pas gardé dans sa mémoire
Les discours de sa mère et sa première histoire;
Malheur à qui perdit le chemin d'Israël
Et ne se souvient plus des baisers de Rachel...
A celui-là malheur! Son âme est tourmentée
Et sur son front brûlant l'ange écrivit : *Athée.*
Sous ses pieds, quelque jour, l'herbe se flétrira;
S'il a soif en chemin l'eau se retirera;
En le voyant passer triste et seul, hors d'haleine,
Les enfants se riront de cette bête humaine;
Et quand son dernier jour sera marqué par Dieu.
On le retrouvera dans l'onde ou dans le feu.

Nous, Seigneur, nous croyons; préservez-nous, et faites
Que nous allions vers vous comme on part pour des fêtes
Quand l'heure est arrivée, et qu'au banquet divin
L'hôte nous dit d'entrer, une coupe à la main.
Oh! ne nous quittez pas durant ces temps d'épreuves!
Oh! jetez votre manne aux orphelins des veuves :
Nous sommes ce qui reste, hélas! de vos élus;
Nous, captifs, qui chantons : *Te Deum laudamus!*

Jules DE SAINT-FÉLIX.

PHILOSOPHIE GRAMMATICALE

APPLIQUÉE A L'ÉTUDE DES ARTS CHEZ LES FEMMES.

Il n'y a pas cinquante ans, mesdemoiselles, que la plupart des filles de bonnes maisons, lorsqu'elles étaient très bien élevées, ne savaient que le *français*, le savaient mal, et l'écrivaient sans orthographe et avec une laide écriture. Que les temps sont changés! c'est plaisir maintenant que de voir comme, avant d'être grandes, vous connaissez déjà les secrets, les principes, et toutes les ressources de notre langue et même des lan-

gues étrangères, et quelle élégance de style coule de votre plume en caractères aussi élégants! Je ne sais comment font vos grands-oncles pour répondre à vos lettres. Je sais que je ne voudrais pas en être chargé; on m'a montré de vous des correspondances!... En vérité, je ne croirais jamais que ce sont des jeunes personnes qui s'écrivent entre elles, si une grâce maligne, une candeur pleine de finesse ne trahissaient à chaque instant votre sexe et votre âge. Les lettres des Sévigné courent les rues avec nos facteurs; tout l'esprit, tout le talent qui se jette ainsi à la poste est incalculable. Il n'en reste plus pour les libraires.

Donc, mesdemoiselles, puisqu'il n'est donné à personne, et surtout à moi, de vous rien apprendre en fait de style et de formes du langage, il faut plonger plus avant dans le sol et dans le pays pour y découvrir quelques mines et des aspects qui vous ont peut-être échappé. Toute grammaire n'est pas seulement une méthode pour écrire et parler correctement; elle renferme aussi des leçons de sagesse et de philosophie pratique. Les langues s'étendent, s'embellissent ou se détériorent avec les progrès ou la décadence des peuples. Elles se formulent toujours sur les besoins de la société; leurs prétendues insuffisances, leurs irrégularités même ont leur raison dans la nature des choses. Les langues enfin sont la représentation exacte des civilisations, comme le numéraire est la représentation de toutes les richesses matérielles. Etudiez à fond la grammaire d'un peuple et d'une époque; vous connaîtrez les mœurs de cette époque et de ce peuple. On parle quelquefois avec humeur de mots qu'on laisse mourir, de néologismes ou de mots nouvellement créés, et de mots qui manquent; mais c'est que les choses sont mortes elles-mêmes, ou qu'elles ont surgi depuis peu, ou qu'elles devraient manquer, si elles ne manquent pas tout-à-fait. Nous disions autrefois *ladrerie* pour hôpital de ladres ou lépreux; ce mot est tombé en désuétude depuis que les lépreux sont devenus si rares qu'il n'y a plus de quoi en former un hôpital *ad hoc*. Il faut se consoler du mot comme de la chose. Nous avons pris aux Anglais la chose et le mot *budget*. Les grammairiens ont dû laisser passer le mot, comme les *Chambres* laissent passer le milliard annuel qu'il représente. Quant aux mots qui manquent ou plutôt qui paraissent manquer, ce sont en général des réticences d'une raison et d'une justesse exquises, dont notre langue surtout a le secret, des exemples de sage économie et non des marques de pauvreté. Examinons attentivement et nous découvrirons le *pourquoi* philosophique de ces lacunes, et au lieu de dire: « Voilà un mot qui manque, » nous dirons: « Voilà une chose qui doit manquer. » L'absence de l'un enseigne l'inanité ou l'absurdité de l'autre, ou du moins nous avertit d'une chance tellement exceptionnelle que le dictionnaire n'a pas dû la prévoir. Ce silence du dictionnaire est une grande leçon.

Par exemple, mesdemoiselles, pour ne nous occuper que de choses qui vous intéressent, et qui, par conséquent, sont les plus intéressantes du monde, avez-vous quelquefois réfléchi à certains mots irréguliers de notre langue, qui ne prennent pas le *féminin*, comme les autres mots de la même famille, tels que: poëte, auteur, écrivain, peintre, sculpteur, architecte, compositeur, littérateur, etc., etc.? Pourquoi ne dit-on pas *peintresse, architectesse* ou *poëtesse*, comme on dit prophétesse ou prêtresse? ni *sculptrice* ou *autrice*, comme on dit actrice ou lectrice? ni *littérateuse* ou *compositeuse*, comme on dit chanteuse ou danseuse? ni *écrivaine*, comme on dit vaine ou inhumaine? Pourquoi, dans ces cas-là, est-on obligé d'avoir recours à la périphrase: une femme auteur, une femme peintre, une femme poëte, et ainsi de suite? Est-ce une des misères de la langue française à qui l'on donne si généreusement des

certificats d'indigence? Est-ce une raison d'euphonie, parce que la consonnance de ces mots au *féminin* serait désagréable à l'oreille!... Mais l'oreille n'en paraît pas plus blessée que de plusieurs autres mots analogues; et quant au reproche de pauvreté, il est par trop facile de s'enrichir d'un *féminin* au moyen d'une désinence en *e* muet pour que cette accusation ait rien de sérieux. Qu'on ne s'en prenne donc pas à la figure de ces mots, et remontons au sens qu'ils expriment, comme à la cause première, si nous voulons nous rendre compte de cette lacune.

Et d'abord il nous apparaîtra que tous ces mots sans *féminin* signifient l'exercice des seules facultés de l'intelligence ou la profession des différents arts d'imagination. — Quoi! c'est une mesure générale? C'est précisément lorsqu'il s'agit *d'exprimer* une femme qui compose de la musique, de la peinture, de l'architecture, de la poésie, de la sculpture ou de la littérature, que la langue est tout à coup frappée de mutisme et d'impuissance! quel singulier hasard! — Ce n'est point un hasard, mais un *fait-exprès* de la grammaire française, la plus judicieuse, la plus intellectuelle, la plus philosophique des grammaires. Elle n'a pas voulu consacrer *d'expression* pour rendre ce qui lui paraît contraire aux lois de l'organisation humaine. — Est-ce à dire que *la femme* est à jamais déshéritée du génie de la poésie, des arts, ou de la pensée? — Tous les siècles et le nôtre surtout se lèveraient pour démentir la rigueur de cette exclusion. Mais les langues bien faites, comme les bonnes législations, ne sont pas instituées pour les exceptions; et de même que les codes athéniens n'avaient pas prévu *le parricide*, la grammaire française n'a pas eu souci de la *femme auteur*, *compositeur*, etc., etc. Le plus merveilleux phénomène a dû échapper aux prévisions de la règle, comme la plus épouvantable monstruosité; quand la langue se tait, elle a ses raisons pour se taire; c'est à nous de prendre cet enseignement silencieux, cette protestation négative.

Non, mesdemoiselles, en thèse générale, Dieu ne vous a pas douées du feu créateur dans les arts; toute la galanterie du monde n'y peut rien. Mais il vous a magnifiquement dédommagées en vous décernant la supériorité de l'exécution; vous êtes reines dans chacun des arts mimiques qui correspondent aux arts d'invention. La femme joue, lit, chante et danse les œuvres dramatiques, poétiques, musicales ou chorégraphiques composées par l'homme! et il est bien rare que l'homme égale en cela l'effet produit par la femme. C'est presque toujours une femme qui fera la vogue d'un opéra, d'une tragédie, d'un ballet ou d'un concert. Aussi, voyez comme les mots de chanteuse, cantatrice, danseuse, tragédienne, comédienne, actrice, etc., etc., se pressent dans le vocabulaire! Notre langue est toujours raisonnable et logique.

C'est que, dans le plan de la création, l'homme est la pensée et la femme la beauté. Toute espèce de talent qui reste confiné dans la région de l'intelligence, et qui ne doit mettre en lumière aucun avantage physique, n'est pas du domaine de la femme. Une plume ou un pinceau, des lignes ou des ombres, des notes ou des paroles tracées, l'homme est là tout entier; mais la femme, il faut qu'elle se révèle par le sourire, la voix, le regard, le charme des attitudes et des mouvements; il faut qu'on l'entende et qu'on la voie elle-même, sa personne, et non son œuvre. Sa vocation dans les arts est de plaire aux oreilles et aux yeux. Il suit encore de là que plus un art mimique se détache des combinaisons de l'esprit pour se matérialiser, si l'on peut s'exprimer de la sorte, plus les femmes y excellent et y surpassent les hommes. Ainsi, en partant du jeu scénique, qui est le plus intellectuel des arts d'exécution, pour arriver jusqu'à la danse, qui en est le plus sensuel, vous voyez la disproportion en faveur des femmes s'ac-

croître tellement qu'un danseur est quelque chose de ridicule au milieu de vingt danseuses ravissantes. L'Orient, si amoureux de la grâce et de la dignité naturelle, n'a que des Bayadères et des Almés. Il est enfin à remarquer que dans un même art, celui de l'exécution musicale, les femmes ne tentent jamais les instruments qui feraient grimacer leurs visages ou qui imprimeraient à leurs corps des mouvements disgracieux, tels que les instruments à vent ou les violons et les basses. Tout le mérite de leurs talents doit se juger au point de vue de la beauté. Quant aux arts du dessin, les seuls où l'artiste créateur n'ait pas besoin de l'artiste mimique pour se révéler, puisque l'exécution y est inhérente à la composition, le rôle des femmes est en général de copier, et de copier des figures angéliques ou des fleurs, afin qu'elles multiplient encore l'image de la beauté en reproduisant ainsi leur ressemblance.

Toutes ces vérités dans l'art comme profession doivent servir de règle aux études de l'art comme agrément; et c'est là, c'est à vous, mesdemoiselles, que je voulais arriver. Votre instruction aujourd'hui est forte et sérieuse, et c'est un grand bien. Vos heures de solitude n'auront plus de désœuvrement. Et qui ne fait rien est si près de mal faire! Mais, de grâce, quand vous allez dans le monde (très rarement, j'espère), ou quand vous paraissez le soir dans le salon de votre mère, n'apportez de toute cette instruction que la faculté de juger et de sentir qu'elle a merveilleusement développé en vous. Et s'il faut qu'à votre tour vous fassiez quelques frais de talent, que vous montriez ce que vous savez, alors ouvrez votre piano, prenez votre harpe, ou chantez, ou récitez quelques vers de nos grands poëtes, ou formez une contredanse et dansez. Souvenez-vous tout de suite que vous êtes femme, et qu'une femme sans grâce est moins qu'un homme sans pensée. Quoi de plus chaste et de plus adorable que des jeunes personnes dansant et chantant sous les yeux de leurs mères qui entendent nos frémissements d'hommages autour d'elles! Quoi de plus céleste sous le ciel que les grandes élèves de Saint-Cyr représentant *Esther* devant Racine et Louis XIV!

Mais, en vous défendant, comme le dictionnaire, l'exercice des arts d'invention, même à titre d'amateurs, dans le monde, je ne saurais trop, mesdemoiselles, vous en recommander l'étude approfondie et raisonnée; car on ne ressent que très imparfaitement le charme d'un art quand on n'a point pénétré dans les mystères de la composition; car une chanteuse qui n'apprécie de la musique et n'en connaît que son chant fait dégénérer un amour en amour-propre; car pour éprouver tout l'enivrement des beaux vers il faut en savoir faire... de mauvais, qu'importe? pourvu qu'on ne les montre pas. C'est donc seulement par l'étude, mesdemoiselles, et dans l'intérêt de vos plaisirs, que vous devez toucher aux arts d'invention; c'est aussi dans l'intérêt des arts eux-mêmes. Que serait la peinture devant des aveugles ou la musique devant des sourds?...

La poésie, hélas! n'est rien par elle-même,
Tant que d'un cœur, touché de sa grace suprême,
Elle n'éveille point le sympathique amour.
C'est Galatée, ouvrant ses yeux de marbre au jour:
Pour qu'elle vive, il faut qu'on l'aime!

Eh bien! c'est par là que les femmes sont de moitié dans la vie de l'art. Le feu du génie s'éteindrait sans le souffle de leur émotion. Miroirs magiques où s'embellissent tous les objets qui s'y reflètent, échos mélodieux qui renvoient plus doux les accords qu'on leur jette, les femmes, par leur organisation subtile et leur exquise sensibilité, ainsi que par leurs habitudes étrangères aux prosaïques tracas des spéculations ou des ambitions, sont les spectateurs les plus impressionnables, les juges naturels et la couronne des arts. C'est pour elles, pour un applaudissement étouffé sous leurs mains pudiques, pour l'espoir incertain de quelque

vague sourire, que les poëtes se disputent dans le monde la palme du génie comme les chevaliers se disputaient le prix des tournois; elles ne combattent pas, elles ne remportent pas la victoire, mais elles font les vainqueurs; elles ont la gloire de la gloire.

Si vous trouvez ce rôle assez beau pour vous, mesdemoiselles, préparez-vous à le bien remplir, et que vos parents et vos maîtres comprennent bien le mode d'éducation qui doit vous y conduire. Encore une fois, à chaque talent d'exécution que vous aurez pour plaire et briller, joignez la connaissance profonde de l'art d'imagination qui s'y rapporte, afin de vous ménager à vous-mêmes plus de jouissances que vos talents n'en donneront aux autres. Composez le matin de la musique, plongez-vous dans la sonore algèbre de l'harmonie; inventez de grands tableaux très bons à déchirer; faites en cachette des vers qui deviendront des papillotes; tout cela pour vous initier aux mystères et aux difficultés des arts et ne rien perdre de leurs enchantements; tout cela pour tout concevoir et tout sentir dans Mozart ou Rossini, dans Rubens ou Scheffer, dans Racine ou Lamartine. Bien, mesdemoiselles, l'étude a complété le naturel. La fleur de vos naïves sensations a grandi dans une terre solide; maintenant, prenez garde à l'atmosphère brûlante des salons, à la desséchante haleine du monde; l'émotion s'y émousse, le goût s'y corrompt, quand on ne s'arme point tous les jours de salutaires préservatifs. Lorsque vous serez des dames, conservez soigneusement vos fraîches et poétiques impressions de demoiselles. Il vous faudra entendre des petites choses bien gentilles, lire ou voir de petits ouvrages bien musqués, bien larmoyants. En grâce, n'y pleurez pas trop, et puis, en vous couchant et en vous levant, ne manquez jamais de faire quelque lecture grande et forte, comme vous faites vos prières du matin et du soir. L'intelligence comme l'âme a besoin de se retremper souvent aux bonnes sources. Homère et l'Écriture sainte (vous voyez que je ne suis pas pour les demi-mesures) devront être toujours ouverts sur votre pupitre. Le Saint et le Beau s'y confondent au point que les prières de la Bible sont des leçons de poésie, et que lire Homère n'a rien d'une lecture profane. Ce sont des livres pour les savants ou les théologiens, entendez-vous dire sans doute; cela n'est pas vrai: ce sont des livres pour le genre humain tout entier, pour le peuple, pour les enfants et pour les femmes, comme pour les philosophes; mille fois plus attachants, plus amusants même que tous les livres qui ne sont ni sublimes ni divins; mais qui s'avise d'y regarder...? Aussi, quand une femme me demande quel ouvrage nouveau elle pourrait lire, je lui réponds: « Lisez l'Écriture et Homère. » Si vous ne savez pas le grec, mesdemoiselles, et je vous excuse fort de ne pas savoir le grec, lisez toujours Homère dans la traduction de M. Dugas-Montbel; c'est absolument la même chose.

C'est ainsi que vous garderez cette royauté du goût, cette puissance d'émotion qui est devenue presque aussi rare chez les auditeurs que le génie chez les auteurs... Mais il me prend un remords; ai-je réduit d'une manière absolue les femmes à cette supériorité de tact et à la suprématie dans les arts d'exécution? leur ai-je en effet refusé toutes les chances de gloire dans les arts d'imagination? Non, je me rappelle avoir fait d'équitables réserves pour de rares et merveilleuses exceptions; mon but a été seulement de rappeler la vocation naturelle des femmes, afin qu'elles ne s'en éloignent pas légèrement, en risquant leurs grâces souveraines contre des avantages qui sont la part ordinaire et presque exclusive des hommes. Mais quand apparaissent ces brillantes exceptions, il faut se prosterner comme devant un phénomène, je le répète. Il n'est pas rationnel non plus qu'une femme commande des armées et fasse la guerre;

et cependant, quel héros mérite un culte d'admiration à l'égal de Jeanne-d'Arc? Est-ce à une époque et dans un pays qui ont vu madame Staël, et qui voient madame Emile de Girardin, que j'irai parler de loi salique dans l'empire des talents! Bien au contraire, je me plais à signaler aux hommages trois nouveaux noms que j'isole de plusieurs autres, parce que ce sont des noms de demoiselles; ce sont : Mademoiselle de Fauveau, le seul sculpteur parmi les femmes; mademoiselle Louise Bertin, le seul compositeur de grande musique dramatique que son sexe ait produit, et mademoiselle Gabrielle Soumet, jeune poëte *qui porte sans fléchir le grand nom paternel*, comme l'a dit un beau sonnet. Ces trois femmes parviendront chacune à la cime de leur art. Quand il en est ainsi, toutes les théories, toutes les philosophies, même grammaticales, doivent se taire. Et pour preuve de ma conversion complète, je finis par quelques vers que j'ai dédiés à mesdemoiselles de la Morinière, jeunes peintres dont la modestie relève encore le haut talent, et qui ont fait de moi un portrait beaucoup meilleur que celui que je fais d'elles :

Cécilia! Rosa!... fraternelles rivales,
De grâces et d'esprit diverses, mais égales;
Sœurs charmantes, que l'art d'un charme encor lia,
Doux trésors ignorés, Rosa, Cécilia!
De la nuit qui vous cache, oh! secouez le voile!
Dans un ciel noir s'allume et perce chaque étoile;
Du sol profond jaillit émeraude ou saphir;
Toute fleur doit livrer ses parfums au zéphir

Dieu vous dona d'un art; et, frères que nous sommes,
Des dons sacrés de Dieu nous devons compte aux hommes;
Nous devons aide et force à nos propres talents,
Et d'un sang courageux leur prêter les élans.
La mer que nous tentons ne connaît point de calme;
L'ouragan, sur un roc, tourmente au loin la palme,
Et d'abîme en abîme, et d'écueil en écueil,
C'est là qu'il faut chercher un trône ou le cercueil.
Point de souffles amis, point de port, point de phare!
Mais, si l'âme s'exalte et chante sa fanfare,
Si l'artiste en soi-même a l'amour et la foi,
Tonnerre, abîme, écueil, qu'importe? il sera roi.
C'est ainsi qu'invoquant la gloire, sa patronne,
Dante, à travers l'orage, emporta sa couronne;
Foulez le dur chemin, en regardant le ciel
C'est ainsi qu'on devient Ingres ou Raphaël!

Jeunes sœurs, au grand jour pourquoi rougir confuses?
Vous passez au milieu du chaste chœur des muses;
Et, comme un réseau d'or couvre deux tendres fleurs,
La palette, aux rayons de flamme, aux cent couleurs,
D'un manteau lumineux protégera vos grâces.
Marchez, et les respects germeront sur vos traces;
Marchez, et gloire à vous! Et (je vous le predi,
Quand votre astre est bien loin encor de son midi)
Si d'un dard obstiné vous combattez ensemble
Ces brumes qu'au matin un noir esprit rassemble,
Un jour vous monterez, libres de tous hasards,
Comme une double étoile à l'horizon des arts.

Rosa, Cécilia, peut-être alors, peut-être
Aimerez-vous à voir quelquefois reparaître
Celui qui le premier pour vos pinceaux posa
En disant : Gloire à vous, Cécilia, Rosa!

Emile Deschamps.

BOTANIQUE.

LA SENSITIVE.

« Cher papa, si tu voulais, disait une jeune fille de quatorze à quinze ans à son père qui la pressait sur son cœur et répétait en souriant :

— Eh bien ! si je voulais...

— Nous irions aujourd'hui nous promener dans la campagne ; depuis longtemps tu me promets quelques instructions sur la botanique, et la journée sera si belle ! Tiens, vois ce beau ciel d'azur ; pas un nuage ; dis, le veux-tu ?

— Nous avons bien des fois parcouru les environs de Paris, où irons-nous ? voyons, réfléchissons... Nous pouvons aller à Garges ; le propriétaire du château est mon ami ; il est absent, mais le jardinier nous donnera bien volontiers la clef de la serre qui renferme des fleurs et des arbustes étrangers. » La jeune fille courut mettre son grand chapeau de paille pour se garantir des rayons ardents du soleil, et ils partirent.

Les voitures publiques les conduisirent au Bourget où ils descendirent tous les deux, voulant jouir de la beauté de la campagne ; ils aperçurent Blanc-Menil à leur droite. « Là, dit M. du Rosoy à sa fille, Jean Ier bâtit une église. Ce prince faible et malheureux, qui mourut misérablement en Angleterre, disait un jour à des soldats qui chantaient la chanson de Roland : « On ne voit plus de Roland aujourd'hui parmi les Français. — Non, répondit un vieux capitaine, mais on en verrait bientôt s'il y avait un Charlemagne à leur tête : » Et il avait raison, la valeur du chef a toujours électrisé les soldats.

En discourant ainsi ils arrivèrent à Garges, but de leur promenade. « Ce village, dit M. du Rosoy à sa fille, est très ancien, et le roi Dagobert y avait un palais. On raconte que, montant un jour sur son chariot pour s'y rendre, il aperçut dans la foule de ses courtisans un poëte qui s'était vanté d'improviser en vers latins sur toutes sortes de sujets, et pour le mettre à l'épreuve il lui promit les deux bœufs attelés à sa voiture si, avant qu'il y fût monté, il avait peint en vers l'action qu'il lui voyait faire.

« L'improvisateur dit aussitôt :

« *Ascendat Dagobert, veniat bos unus et alter.*

« Que Dagobert monte et que les deux bœufs me viennent. »

Le château de Garges que l'on voit sur la hauteur est magnifique, le parc surtout est admirable ; il est baigné par la rivière de Crould qui va serpenter ensuite dans une vaste prairie embellie par des quinconces, des bosquets et des morceaux de sculpture. La jeune fille ne pouvait se lasser d'admirer le délicieux paysage qui s'offrait à ses regards. Pendant longtemps son père ne put attirer son attention sur des choses sérieuses ; enfin, après avoir parcouru toutes les parties du parc, elle s'arrêta devant une plante charmante dont les fleurs rouges et délicates n'avaient jamais frappé ses regards ; elle se baissa pour mieux l'examiner, et porta sa main indiscrète sur une des branches ; la fleur à l'instant se flétrit. « O mon Dieu ! dit-

elle, papa, qu'est-ce que cela? une fleur qui semble avoir du sentiment?

— C'est une sensitive, reprit M. du Rosoy; est-ce que tu n'as jamais entendu parler de cette plante?

— Je crois que oui, mais je ne me figurais rien de si étonnant. Oh! papa, explique-moi pourquoi.

— Il serait difficile, mon enfant, d'expliquer ce phénomène de la nature. La sensitive croît à la hauteur de quatre pieds sous la forme d'un petit arbrisseau; elle pourrait être appelée plante vivante, puisque dès qu'on la touche soit avec une baguette, soit avec la main, si doucement que ce puisse être, ses feuilles légères se rapprochent, se ferment, se flétrissent et demeurent immobiles jusqu'à ce que la main imprudente se soit éloignée; alors elles se r'ouvrent et s'épanouissent aux doux rayons du jour. Lorsque le soleil se couche, la plante tombe et languit, il semble qu'elle va mourir; mais au retour du matin, quand le soleil reparaît, la fleur se ranime avec lui, elle reprend une vie nouvelle, et plus le ciel est brillant, plus elle a de fraîcheur.

« Cette espèce de convulsion de la plante est produite par les principes actifs dont elle est formée, principes d'une si grande délicatesse que le moindre ébranlement donné à ses feuilles les fait raréfier et se gonfler, de sorte que les fibres sont forcées de s'élargir ou de se diminuer suivant l'influence, pour ainsi dire, magnétique qui agit sur elles.

« La sensitive croît ordinairement dans les pays chauds et humides; ses fleurs, qui sont tres jolies, se réunissent et forment un bouquet d'un rouge incarnat; à chaque fleur succède une silique renfermant des semences oblongues et plates. Quelques personnes ont prétendu que c'était seulement le contact du doigt d'une jeune fille qui réveillait sa sensibilité; mais Valmont de Bomare assure que c'est une erreur. « Cet effet, dit-il, a lieu à la pression des corps animés et même des corps inanimés; à l'approche de la nuit, lorsque le temps est sombre et orageux, elle tombe dans un état de recueillement que certains botanistes ont regardé comme une espèce de sommeil. » « On a cherché, dit M. Hill, la cause de cette singularité dans la présence ou la privation de la chaleur; mais l'air est sujet à trop de vicissitudes pour produire un mouvement aussi régulier. »

« M. Adanson a vu en Afrique un arbuste sensitif dont les feuilles s'abaissent lorsqu'on passe dessous. Les naturels du pays lui donnent le nom de *bonjour* à cause de la propriété qu'il a de s'incliner quand l'on passe près de lui.

« Plusieurs plantes jouissent comme la sensitive de ce degré de sensibilité; parmi elles on remarque le sainfoin oscillant, le rossolis à feuilles rondes, l'épine-vinette et la dionée de la Caroline, dont les feuilles sont tellement irritables que le plus petit insecte qui vient effleurer leurs lobes les fait incliner subitement; mais malheur à lui s'il s'y repose un instant, car leur cils épineux se referment aussitôt, et il trouve la mort où il venait puiser la vie.

« O mon enfant! ajouta M. du Rosoy en terminant sa leçon, la sensitive est l'image de la pudeur, le doux emblème de la pureté; la jeune fille doit l'étudier, l'imiter, l'admirer. Elle est parmi les fleurs celle qui lui ressemble le plus; elle redoute comme elle un souffle impur, un indiscret regard, et nous fait éprouver le désir de la cultiver à l'abri du mystère dans la crainte de flétrir ses tiges délicates. »

Mme Emilie Marcel.

ÉDUCATION PHYSIQUE.

GYMNASTIQUE DES JEUNES PERSONNES.

L'éducation des jeunes personnes semble jusqu'à présent n'avoir été considérée que sous un seul point de vue, celui de leur instruction; la partie morale de cette éducation appelle tous les soins, toutes les sollicitudes, et la partie physique est constamment négligée.

En effet, dès qu'une enfant commence à se développer, on s'attache à cultiver son intelligence, et pour y parvenir on force quelquefois la nature; à quatre ans une petite fille doit savoir lire; à six, écrire et travailler; à dix ans on lui demande déjà de la réserve et une sorte de tenue; malgré la vivacité, la pétulance de son âge, il faut que ses mouvements soient calculés, sa démarche compassée, et cette sorte d'éducation, funeste à la plupart des jeunes filles, s'oppose à tout développement physique.

Cependant un grand pas a déjà été fait. L'*orthopédie* vient souvent réparer le mal produit par les inconvénients que nous signalons; c'est beaucoup sans doute, mais ne vaut-il pas mieux encore prévenir le mal que d'avoir à courir la chance d'une guérison quelquefois impossible? On n'attend pas l'âge de quinze ans pour former l'esprit d'une jeune personne; pourquoi ne pas s'occuper en même temps de son éducation physique?

Aujourd'hui la gymnastique est admise dans la plupart des colléges; aussi la santé des jeunes élèves s'améliore, leur taille se développe et leurs forces s'accroissent rapidement; pourquoi les femmes, auxquelles la santé n'est pas moins indispensable et la force nécessaire, quoique dans de moindres proportions, seraient-elles privées des avantages que procurent les exercices gymnastiques? Pourquoi ne chercherait-on pas à les prémunir dès leurs jeunes années contre les maladies nerveuses, les indispositions permanentes, qui presque toutes ont pour principe l'oubli de toute éducation physique?

Tout ce qui peut être utile aux jeunes personnes devant naturellement trouver place dans un journal qui leur est consacré, nous avons accueilli avec reconnaissance la proposition que nous a faite madame *Masson de la Malmaison* d'y consigner les résultats de l'expérience qu'elle a acquise comme chef d'un établissement de gymnastique à Paris, et comme chargée de la direction de ces exercices dans la maison royale de la Légion-d'Honneur à Saint-Denis.

Nous espérons quelques heureux fruits pour nos jeunes abonnées de cette sorte de cours théorique, et nous serions heureux qu'il pût engager leurs parents, et surtout les établissements d'instruction consacrés aux jeunes personnes, à en faire l'application.

monde, y penses-tu? Ma chère, mais c'est vouloir te couvrir de ridicule. On t'appellera la dixième muse; tu seras pédante, bel-esprit; il te faudra recevoir toutes les ganaches de l'Académie; tu n'oseras plus parler en prose. Ah! mon Dieu, j'en frémis pour toi. »

« Au fait, pensa Alfrédine, ce talent n'est toléré chez les femmes qu'autant qu'il est supérieur, et comment se flatter d'atteindre à l'immortalité! Rosamonde a raison, on se moquerait de mes élégies. C'est dommage pourtant; en pensant à Dieu, à ma mère, à tout ce que j'aime enfin, il me semble que l'expression poétique me venait facilement. J'aimais à leur parler dans ce noble langage; il rendait mieux mes sentiments; mais il n'y faut plus penser, puisqu'il est ridicule à une femme de s'en servir. »

Ainsi la modestie d'Alfrédine, complice de la ruse de ses bonnes amies, neutralisait tous les dons qu'elle avait reçus de la nature.

Cependant ses grâces naturelles lui suffirent pour plaire, et quand l'âge de se marier arriva, les différents partis qui se présentèrent offrirent une preuve certaine de l'estime et de l'attachement que méritait Alfrédine. Sa mère, décidée à ne point contraindre son choix, admit chez elle les prétendants qui pouvaient convenir à sa fille, en lui recommandant les plus distingués par leur caractère et leur esprit.

De ce nombre était M. Bourgeon d'Arvelles, maître des requêtes; son éducation, sa connaissance des lois et son éloquence dans la discussion, présageaient en lui l'homme d'état destiné aux grands emplois. Il était du reste fort bien de sa personne.

Le second, nommé Albert de Nargency, était premier secrétaire d'ambassade dans une cour d'Allemagne; sa naissance, sa fortune et son caractère répondaient de ses succès dans la carrière diplomatique.

Numance de Loverdal, troisième prétendant, un peu favorisé par madame de Marcelay, était le plus aimable, le plus brillant de tous; mais la légèreté qui faisait sa grâce, la bravoure étourdie qui compromettait chaque jour son existence, inspiraient de l'inquiétude; cependant son cœur était excellent, et compensait par ses nobles qualités tous les charmants travers de sa jeunesse.

Peu de fortune, mais un beau grade dans un régiment d'élite, et l'estime de ses chefs, lui promettaient un avancement rapide; de plus, fort amoureux d'Alfrédine qui le traitait moins bien que les autres, en raison de la préférence qu'elle craignait de lui accorder; voilà quels étaient ses titres à l'obtenir.

Les grands parents penchaient pour M. d'Arvelles; c'était le parti le plus avantageux, et Alfrédine, soumise aux avis de la sagesse, allait se décider pour lui lorsqu'Aglaure lui dit :

« J'aime à voir que tu n'as pas le préjugé des noms; quant à moi, je ne suis pas philosophe, et l'idée seule de m'entendre appeler madame *Bourgeon* me dégoûterait du plus riche mariage.

— Mais il me semble qu'on le nomme habituellement M. d'Arvelles, dit Alfrédine.

— Oui, ses amis l'appellent ainsi par complaisance pour la vanité qui lui a fait ajouter un nom de terre à celui de sa famille; mais ses ennemis et les indifférents lui donnent son véritable nom, et je t'admire de braver si courageusement le ridicule d'un nom burlesque. »

Ce compliment perfide eut tout l'effet qu'en espérait Aglaure; le maître des requêtes fut poliment éconduit sans que personne soupçonnât la véritable cause de sa disgrace.

Albert de Nargency eut le même sort pour un motif plus plausible, mais qui fut suggéré par l'amitié envieuse de mademoiselle Mathilde.

« Pourrais-tu consentir, dit-elle, à t'expatrier pour toujours? car ces honorables missions ne sont dans le fond qu'un exil

éternel, décoré du beau nom d'ambassade. Tu seras perdue pour ta famille, pour nous, il te faudra adopter les mœurs, les usages d'un autre pays; sacrifier tes goûts, tes affections, tes habitudes, pour en adopter d'opposés à ton caractère. Va, crois-moi, l'existence la plus modeste dans sa patrie, auprès des gens qu'on aime, est préférable à l'honneur de s'ennuyer dans une cour étrangère. »

Il y avait une apparence de vérité dans ces réflexions dictées par un sentiment peu noble; elles allaient droit au cœur d'Alfrédine, par le regret de quitter sa mère, et sans penser que cette mère, dont elle était la vie, la suivrait au bout du monde, elle renonça sans hésiter à tous les avantages d'un parti qui serait l'ambition de tant d'autres jeunes personnes.

Numance vit avec toute la joie d'un rival le désappointement des deux prétendants qu'il redoutait le plus; et, le cœur plein d'espoir, il redoubla d'efforts pour plaire. D'abord, connaissant la tendresse d'Alfrédine pour sa mère, c'est à celle-ci qu'il consacra ses soins les plus assidus; on lui sut gré de cette condescendance; et puis il avait l'humeur si variée, l'esprit si amusant! il chantait si bien les nocturnes à deux voix! il montait à cheval avec si bonne grâce! l'uniforme des carabiniers lui allait si bien! que de raisons pour être sensible à son amour!

« Décidément lui seul me convient, disait Alfrédine à Rosamonde. Vois comme il aime ma mère, comme il se conforme à ses goûts, avec quelle complaisance aimable il fait son whist les jours de pluie! comme il nous sacrifie gaîment les parties de plaisir auxquelles on l'invite chaque jour!

— Vraiment il n'aurait garde d'en agir autrement, répondit Rosamonde; il perdrait tout le fruit de la peine qu'il prend depuis trois mois de paraître sage et constant. Mais laisse-le s'affermir dans son espérance, qu'il devienne ton mari, et tu verras si sa légèreté ne reparaît pas alors avec tous les défauts d'un jeune homme à la mode. Encore si l'on n'avait à craindre que les infidélités d'un fou semblable! Mais c'est qu'après avoir trahi leurs femmes ces messieurs-là s'amusent à les ruiner. Rappelle-toi le sort de Mélanie. »

En effet, cette Mélanie s'était entêtée à épouser un de ces piliers du café Tortoni, qui guettent les héritières, la pipe à la bouche et le coude appuyé sur la rampe de l'escalier du café *fashionable*. Mais le capitaine de Loverdal, exact à ses devoirs et cultivant les arts, n'avait point de ressemblance avec les oisifs de ce genre, et les comparer, c'était lui faire injure.

Alfrédine s'avouait bien la supériorité qu'il avait sur tous les jeunes gens pédants ou ignorants, dédaigneux ou familiers, que l'on rencontre aujourd'hui dans le monde; mais elle venait de se découvrir un défaut que peut-être sans lui elle aurait longtemps ignoré: elle se sentait un vif penchant à la jalousie, et la crainte de se livrer malgré elle à tous les tourments de cette funeste passion lui fit prendre la résolution d'échapper par tous les moyens possibles au malheur d'avoir un mari infidèle.

Rosamonde l'encouragea dans ce projet en lui faisant la peinture de tous les ménages de sa connaissance où la jalousie, trop bien fondée, avait porté le trouble et le désespoir. Alfrédine crut voir dans ce tableau l'horoscope du sort qui l'attendait en s'unissant au jeune Numance, et, le cœur ému de reconnaissance pour l'amie dont l'intérêt si tendre la détournait de ce qu'elle regardait comme une action déraisonnable, elle accueillit Numance plus froidement, et finit par rester une soirée entière sans lui parler.

Il en conçut d'abord un vif chagrin; puis, accusant Alfrédine de caprice, il se laissa guider par le dépit et cessa à son tour de lui adresser la parole. Affectant un air dégagé de tout quand son cœur était au supplice, il plaisantait matin et soir avec les *bonnes amies* d'Alfrédine, dans l'espoir que celle-ci

en témoignerait de l'humeur ; mais, au lieu d'aigrir son caractère, la vue d'un tort qu'elle avait prévu lui causait une profonde tristesse sans altérer sa douceur.

Numance, accoutumé à l'orgueil des femmes coquettes, ne savait pas qu'une jeune fille bien élevée souffre et se tait ; n'entendant nul reproche de la part d'Alfrédine, il la crut d'une parfaite indifférence pour lui.

« Si du moins, pensait-il, je pouvais agir sur son amour-propre, je me consolerais par le plaisir d'une petite vengeance ; mais j'ai beau vanter la beauté de Rosamonde, exalter son esprit, ses talents, Alfrédine répète mes éloges en y ajoutant encore, et je n'ai pas même le pouvoir d'exciter chez elle le moindre sentiment d'envie. »

Cherchant sans cesse un moyen de torturer cette jeune âme si résignée, il feignit d'éprouver un amour passionné pour Rosamonde ; celle-ci avait trop de vanité pour n'être point dupe de la ruse ; aussi ne tarda-t-elle point à se vanter de sa conquête à l'amie qu'elle croyait supplanter.

« Pauvre Alfrédine, disait-elle en prenant le ton de la pitié, combien je me félicite de t'avoir éclairée à temps ! car tu commençais à l'aimer, et tu vois l'abandon où t'aurait laissé son inconstance. On ne saurait compter sur un cœur si frivole.

— J'ai bien peur qu'ils ne le soient tous autant, dit Alfrédine en levant les yeux au ciel.

— Oh ! non vraiment, reprit Rosamonde ; et tu finiras par trouver le mari bon et sensé qu'il te faut, je n'en doute pas. Il n'y en a point de parfait ; l'essentiel est d'en choisir un dont les défauts s'accordent le mieux avec notre caractère. Moi, par exemple, je ne suis point jalouse ; je puis épouser un jeune inconstant sans inconvénient. »

Cette réflexion, comme lancée par hasard, aurait dû éclairer Alfrédine et l'engager à confier son chagrin à sa mère ; elle aurait trouvé dans son inépuisable bonté les conseils, les consolations, enfin tous les secours dont sa jeunesse avait besoin. Mais le premier malheur de la jeune fille livrée aux *jeunes amies*, c'est de croire qu'elles seules peuvent comprendre les ennuis de son âge. Le second est l'obligation de se créer un secret pour répondre à leurs confidences ; de là vient souvent qu'elle se monte la tête sur des sujets misérables, et finit par se faire un véritable chagrin pour le raconter et s'en plaindre à ses petites confidentes.

C'était la saison où madame de Marcelay allait passer plusieurs mois dans sa terre ; Alfrédine se réjouit de quitter Paris en pensant que le bon air et l'aspect des champs lui rendraient sa gaîté ; elle espérait être accompagnée, comme l'année précédente, de ses bonnes amies ; mais Aglaure et sa mère s'excusèrent de ne pouvoir être du voyage, en prenant un air mystérieux qui devait cacher quelque projet de mariage ; en effet, on sut bientôt qu'elle épousait M. Bourgeon d'Arvelles, ce même prétendant dont elle s'était si bien moquée en causant avec Alfrédine. Celle-ci ne put s'empêcher de lui rappeler ce qu'elle lui avait dit sur le ridicule de s'appeler madame Bourgeon.

« Certainement, ma chère, répondit Aglaure, si j'avais ta fortune et ta beauté, je voudrais porter un autre nom ; mais dans ma position ma mère trouve que M. d'Arvelles est un excellent parti pour moi, et tu connais ma soumission envers ma mère. »

Ces derniers mots, prononcés avec le ton mielleux de l'hypocrisie, désabusèrent Alfrédine sur l'amitié désintéressée d'Aglaure.

« Et toi, dit-elle à Mathilde, ne vas-tu pas épouser aussi M. de Nargency ? Ce serait une chose curieuse, après me l'avoir fait refuser.

— Fi donc ! reprit Mathilde du ton de l'indignation ; jamais je ne ferai une action semblable, à moins que tu ne me dises bien franchement que tu n'en éprouves aucun regret et que le conseil m'en vienne de toi.

— Tu sais bien que je n'hésiterai pas à te le donner, » reprit Alfrédine en souriant de pitié. Puis elle quitta brusquement Mathilde

pour aller s'enfermer dans sa chambre et réfléchir sur la perfidie et l'égoïsme. »

Rosamonde et sa tante, un vieil ami de madame de Marcelay, le général Fribourg, Numance de Loverdal et quelques vieux parents, suivirent madame de Marcelay et sa fille à la campagne. C'est là que devait se faire le mariage de Rosamonde; car, sans en parler ouvertement, sa tante insinuait à tout le monde que, d'après les sentiments dont M. de Loverdal ne faisait point mystère, il était impossible qu'il ne demandât point la main de sa nièce. C'était principalement le général Fribourg qu'elle cherchait à persuader de cette nécessité, certaine que son âge et son grade lui donnaient assez de crédit sur Numance pour le déterminer à remplir ce devoir.

Mais la peine qu'elle se donna pour s'en faire un appui fut justement ce qui anima le général contre elle et sa fille. Il avait déjà remarqué les coquetteries de Rosamonde pour Numance et comment elle avait fait tourner à son profit la mésintelligence qu'elle avait semée entre Alfrédine et lui; sa vieille expérience des travers du cœur humain lui fit soupçonner la vérité.

« Voilà, pensa-t-il, deux enfants qui s'aiment, qui se conviennent, et que la ruse d'une *bonne amie* va séparer pour toujours! »

Alors, devenant perfide à son tour, il entra dans les projets de Rosamonde pour les mieux connaître, et s'aperçut bientôt que le dépit de Numance et la tristesse d'Alfrédine étaient son ouvrage; non qu'elle eût jamais commis la faute de dire ce qu'on appelle *du mal de son amie* à Numance, elle se serait fait trop grand tort à ses yeux; mais elle la louait si gauchement, elle enviait si haut la sagesse, la résignation de son caractère, qu'elle la montrait insensible et ennuyeuse.

Ce manége n'ayant point échappé aux yeux du général, il résolut de le déconcerter; puis, s'adressant à madame de Marcelay :

« Vous me laisserez faire dit-il, car il tant ici que chacun soit puni selon ses torts. L'orgueil de Numance, la crédulité d'Alfrédine, son manque de confiance en vous, tout cela mérite son châtiment, aussi bien que l'intrigue des envieux. »

Et madame de Marcelay, s'en remettant à l'amitié prudente du général, le laissa agir.

Deux jours après cet entretien on vit arriver au château de M... une riche corbeille remplie de toutes les parures que peut désirer une jeune mariée; c'était un présent que le général voulait faire, disait-il, à la femme de son jeune ami.

« Mais je ne suis pas encore décidé, répondit Numance; et je ne saurais accepter...

— Allons, point de feinte avec moi, interrompit le général; vous aimez Rosamonde, cela est assez visible... Au reste, peu importe, ne dites pas le contraire, c'est tout ce que je vous demande. »

Et voilà le général qui commande un grand repas, une fête champêtre; des invitations sont envoyées au nom de madame de Marcelay dans plusieurs châteaux des environs. Enfin tout annonce les apprêts d'une journée de fiançailles. Quelques mots dits avec intention par le général ne laissent aucun doute à Rosamonde sur l'héroïne de la fête. Dans l'ivresse de sa vanité elle vient raconter ce qu'on fait pour elle à son amie, expliquant le mystère qu'on met à ces apprêts par tout ce qu'elle imagine de faire dire de tendre et de passionné pour elle à Numance.

« C'est donc bien vrai, pense Alfrédine; lui aussi ne m'aimait pas! »

Si jeune être déjà désabusée! ne plus croire au bonheur avant d'avoir connu la vie!

Cependant Alfrédine est noble et courageuse, elle veut cacher sa peine à tous les yeux; mais être témoin du mariage de Numance avec son amie lui semble un effort au-dessus d'elle. Comment faire pour s'en dispenser? se dire malade c'est retarder la noce, car madame de Marcelay ne voudra pas de fête chez elle si sa fille est souffran-

te ; demander à se rendre à Paris près de sa tante, ce serait avouer le motif de l'absence. Dans le tourment qui agite Alfrédine, elle craint de se laisser deviner et va cacher ses larmes dans l'endroit le plus solitaire du parc. Le général s'y promenait avec madame de Marcelay.

« Pourquoi vous enfuir? dit le général en retenant Alfrédine qui veut prendre une autre allée ; vous avez les yeux rouges, mon enfant ; allez, quelle que soit votre peine, allez, croyez-moi, la confier à votre mère ; il y a dans son cœur tout ce qu'il faut pour calmer le vôtre. »

Emue par le ton pénétré de la voix amie qui lui parle, Alfrédine court se jeter dans les bras de sa mère, et lui dit à travers ses sanglots :

« Oh! ma mère, pardonnez-moi d'être malheureuse! »

L'aveu de tout ce qu'elle éprouve depuis que Numance en aime une autre soulage son cœur oppressé ; elle s'accuse d'avoir nourri un sentiment pareil sans le confier à sa mère.

« Vous m'auriez aidée à le combattre, dit-elle, à en triompher, et je ne serais pas aujourd'hui un objet de pitié. O ma mère! emmenez-moi loin d'ici, qu'il ne voie pas mes larmes!

— Il les a vues, dit le général en lâchant le bras de Numance qu'il ne peut plus retenir derrière les lilas qui le cachent.

— Alfrédine, est-il possible? quoi! lorsque je succombais au regret de vous perdre! s'écrie Numance. Oh! madame, ajoute-t-il en se jetant aux pieds de madame de Marcelay, obtenez ma grâce et je vous promets son bonheur.

— Oui, qu'elle soit heureuse par vous, répondit madame de Marcelay en laissant tomber la main de sa fille dans celle de Numance ; mais qu'elle n'oublie pas que ce bonheur n'aurait point passé par les larmes si elle n'avait eu pour amie que sa mère. »

Lorsqu'ils rentrèrent tous les quatre dans le salon, ils aperçurent Rosamonde qui, se croyant seule, essayait plusieurs objets contenus dans la corbeille de noce nouvellement arrivée de Paris. Elle allait se présenter la couronne nuptiale sur sa tête, lorsque Numance s'élance vers elle, prend la couronne et dit, en la plaçant sur les blonds cheveux d'Alfrédine :

« Voyez comme elle lui va bien! »

Rosamonde n'en entendit pas davantage. Le soir même elle et sa tante retournèrent à Paris, l'une pour chercher un mari à sa nièce, l'autre pour être encore la *bonne amie* de quelque riche héritière.

M[me] Sophie GAY.

L'ABBAYE DE SAINT-DENIS.

« Sanctuaire choisi, peuplé d'êtres si chers,
« A vous tout mon hommage! . . . .

La ville! oh! son aspect m'attriste et me fait peur!
Là, tout éclair de joie est rapide et trompeur;
Là, pour quelques regards, où, timide, rayonne
Un bonheur qui va fuir et dont l'âme s'étonne,
Que de fronts soucieux, sur lesquels, malgré soi,

Il faut lire l'ennui, l'anxiété, l'effroi,
Et l'envie, et l'orgueil, et le crime peut-être,
Qui se glisse dans l'ombre et qui craint de paraître,
Et que suivent déjà de cruels repentirs !
Fuyons la ville ! Et toi, colline des martyrs,
Dont mes pas si souvent pressent le sol aride [1],
Rends-moi les doux tableaux dont mon âme est avide :
Des pâles peupliers les rideaux ondoyants,
Les villages, les bois dans l'horizon fuyants ;
Les coteaux couronnés d'une jeune verdure,
Et ce temple au clocher d'élégante structure,
Dont le faîte superbe élancé vers les cieux
Intéresse à la fois la pensée et les yeux !
C'est toi, de Saint-Denis auguste basilique,
Salut ! j'aime ta nef imposante et gothique,
Tes caveaux, préparés pour la cendre des rois,
Et l'illustre abbaye où, sous d'austères lois,
Des reclus, oubliant dans une paix profonde
Les vaines passions qui dominent le monde,
Tranquilles, méditaient ces doux et saints écrits
Des veilles du savant compagnons favoris [2].
Saint-Denis ! dans tes murs battus par tant d'orages
L'âme croit respirer la poussière des âges ;
Là, chaque souvenir par un autre est chassé ;
Là, d'hommes et de jours que de flots ont passé !
Muet et vieux témoin des passions humaines,
Combien ta vaste enceinte a recelé de peines
Depuis qu'à l'Éternel un roi religieux
A dédié ton temple et tes cloîtres pieux !
Autrefois ils ont vu d'illustres solitaires,
Consumés de travaux et de jeûnes austères
Des captifs expiant, seuls et loin de la cour,
Des triomphes d'une heure et des gloires d'un jour ;
Des ciseaux promenés sur des têtes royales [3],
Des dieux tombés du trône, et, par des mains rivales,
Des fronts au diadème en naissant destinés
Au fond du sanctuaire à jamais confinés.

(1) *Mons Martyrum*. Montmartre a pris son nom du martyre de l'apôtre des Gaules, saint Denis, qui fut décapité sur cette colline vers l'an 240, avec ses compagnons saint Eleuthère et saint Rufin.

(2) C'est par les soins des savants bénédictins que les plus précieux monuments de l'antiquité classique ont pu échapper aux siècles barbares et arriver jusqu'à nous. On sait aussi combien leurs travaux et leurs recherches approfondies ont été utiles aux progrès des sciences.

(3) L'abbaye de Saint-Denis a plusieurs fois servi d'asile et même de prison à des rois de France et à des seigneurs disgraciés.

Mais les ans sont venus, entraînant dans leur fuite
Le prince qui fut grand, puis l'obscur cénobite ;
Et leur vieux souvenir, jour à jour effacé,
Est allé disparaître aux gouffres du passé.
Maintenant, la beauté, sous ces voutes claustrales,
Foule d'un pas distrait leurs pierres sépulcrales ;
Vient danser sous l'ombrage où ces nobles reclus
Rêvaient aux royautés qu'ils ne possédaient plus ;
Sur les gazons, qu'au loin blanchit la marguerite,
Bondit, suspend sa course ou bien la précipite ;
Saisit le papillon parmi les fleurs errant,
Ou dépouille les prés de leur luxe odorant.
Fuyez, vains souvenirs ! sous ces portiques sombres,
De Blanche et de Suger n'habitent plus les ombres[1];
Un doux peuple d'enfants se joue en ce palais,
Et sur ses nobles murs on lit : *Ici la paix*[2] !

La paix ! oh ! son séjour est bien dans cette enceinte !
Elle habite ces cours, cette chapelle sainte,
Ces cloîtres, oublieux des splendeurs d'autrefois,
Ce préau solitaire où s'élève la croix,
Ces jardins où se plaît l'iris, la rose blanche,
Et l'arbuste timide où fleurit la pervenche.
Lieux chers ! dans l'âge heureux vous me vîtes souvent
Sous vos jeunes abris m'enfoncer en rêvant ;
J'aimais à visiter vos routes sinueuses,
Vos remparts vacillants d'églantiers et d'yeuses,
Vos taillis enchantés où je crois voir encor
L'ébénier sur mon front pencher ses grappes d'or ;
Et l'onde où, couronné de verdure et d'ombrage,
Le cygne, roi des eaux, glissant sous le feuillage,
Venait, hardi quêteur, jusqu'au bord du chemin
Au tribut journalier solliciter ma main.
Heureux qui dans ces lieux en paix coule sa vie !
Là, les saintes vertus qui font taire l'envie,
L'oubli des vains plaisirs, le doux culte des arts,
Le mérite modeste et qui fuit les regards ;
Là, le bonheur parfait s'il en est sur la terre ;

(1) L'abbé Suger avait été élevé à Saint-Denis dès l'âge de dix ans, et mourut septuagénaire dans cette abbaye. Il avait vécu sous les règnes de Louis-le-Gros, Louis VII, Louis VIII, et saint Louis. On voit écrit en caractères gothiques sur les murs d'un ancien oratoire de cette maison :

« *Ici la reine Blanche, régente, saint Louis, et les abbés Suger et Mathieu, régents, venaient* « *prier pour la prospérité de la France et la gloire de ses armes.* »

(2) Le mot *pax* se lit encore en relief au milieu du fronton de deux corps-de-logis de cet édifice qui dominent la plaine du côté de Paris.

L'aimable piété, grave sans être austère ;
Le travail assidu qui remplit tous les jours;
La bonté qu'on révère et qui charme toujours.
Loin de ces lieux le luxe et les pompes mondaines;
Loin, les atours brillants dont les vierges sont vaines:
Loin, le goût des salons, où d'enivrants plaisirs
De la beauté folâtre enchantent les loisirs.
Fuis, orgueil corrupteur! fuis! de cette jeunesse
Les pères mutilés ont pour toute richesse
Le glaive belliqueux qui pend à leur côté,
Et le ruban vermeil par leur sang acheté [1];
Car aux champs où leurs bras ont conquis la victoire,
Dédaigneux de trésors, mais avides de gloire,
Pauvres, ils ont laissé tout l'or des ennemis,
Satisfaits en partant de les avoir soumis.
Cependant Saint-Denis veillait sur leurs familles;
Son cloître dans ses murs a recueilli leurs filles,
Doux et timide essaim qu'en ce royal séjour
Bercent les soins pieux d'un vigilant amour.

Aussi, quand l'heure vient de quitter cette enceinte,
L'élève en gémissant franchit sa porte sainte,
Comme du seuil natal s'arrache de ce port,
Et vogue en soupirant, l'œil tourné vers le bord.
Aussi, soit que bientôt sa nef aventureuse
Aille aborder au loin sur quelque plage heureuse,
Soit que, jouet des flots, elle aille sans nocher,
Seule après bien des jours, périr sur le rocher,
Toujours son cœur fidèle, avec reconnaissance,
Se reporte à ce cloître où coula son enfance.
Un songe bienfaiteur lui rend en son sommeil
La cloche dont la voix hâtait son doux réveil;
La haute cathédrale et sa flèche gothique,
De la reine du ciel le simulacre antique
Près duquel l'appelaient, aux jours de l'âge heureux,
La ronde interminable et les folâtres jeux;
Et le bois de tilleuls dont le riant feuillage
Plus tard à ses loisirs prêtait son doux ombrage,
Et l'autel tutélaire, et l'auguste et saint lieu
Où son âme a goûté la douce paix et Dieu.

Cloître de Saint-Denis, aimable et chaste asile,
Séjour semblable au ciel, port où l'âme est tranquille,

(1) Les filles des membres de la Légion-d'Honneur sont seules admises comme élèves dans la maison de Saint-Denis.

Sanctuaire choisi, peuplé d'êtres si chers,
A vous tout mon hommage! et vous, allez, mes vers,
Sous les lambris dorés, au seuil bruyant des fêtes,
Sous d'humbles toits, peut-être en de saintes retraites,
Allez faire rêver celles qui dans ces murs
Ont jadis sous mes yeux coulé des jours si purs.
Elles reconnaîtront ce port où leur jeune âge
Fut heureux, et peut-être, à cette douce image,
Prises d'un saint regret, comme au jour des adieux,
D'involontaires pleurs viendront mouiller leurs yeux!

M[me] Félicie d'Aizac.

EXPLICATION

DE *L'ÉNIGME HISTORIQUE*

PROPOSÉE PAGE 94.

(1) Une ville riche et puissante s'était révoltée contre son souverain...

La ville de Gand, qui se révolta en 1379 contre son souverain, le comte de Flandre, Louis de Male, surnommé ainsi parce qu'il était né au château de Male; ce prince avait vécu jusqu'alors le plus tranquille et le plus heureux des souverains; son pays était fertile et bien cultivé. Les villes avaient reçu depuis deux cents ans de leur comte, Philippe d'Alsace, des chartres de commune, et presque aussitôt elles avaient commencé à devenir le siége d'un grand commerce. Les quatre communes principales, autrement les quatre membres de la Flandre, étaient Gand, Ypres, Bruges, et la campagne de Bruges, qu'on nommait le Franc. La richesse et la liberté des habitants, surtout de ceux de Gand, les avaient rendus fiers et difficiles à soumettre; ils connaissaient leurs priviléges et savaient les défendre; ils avaient même souvent, les armes à la main, forcé les comtes de Flandre à les accroître. Ils étaient divisés en corps de métiers qui avaient chacun leurs magistrats, leur justice, leur bannière; la juridiction des juges de la commune était universelle, c'est-à-dire qu'elle s'étendait à toutes sortes de délits, et les gens du comte n'avaient pas pouvoir de prononcer des peines contre les bourgeois; ils ne pouvaient être taxés sans leur consentement. Le peuple était donc plus redoutable que dans les autres États; il n'était pas non plus si humble et si respectueux avec les princes et la noblesse; tout ce qui pouvait faire tort à son commerce eveillait surtout son attention et sa résistance.

Aussi le comte avait-il toujours ménagé ses sujéts; malheureusement il aimait le luxe et la dépense. Déjà trois fois les communes de Flandre avaient payé ses dettes, et il demandait encore qu'on le tirât d'embarras par de nouvelles taxes. Il obtint le consentement de la ville de Bruges en lui

accordant la permission de creuser un canal qui devait faire communiquer la Lys, qui passe à Bruges, avec la Verse, qui passe à Gand; mais les Gantois refusèrent leur consentement.

Le comte avait depuis quelque temps accordé toute sa confiance à un riche bourgeois de Gand, nommé Jean Hyons, homme réfléchi, froidement hardi et entreprenant, au besoin même assez cruel. Il avait été exilé de la ville pour avoir tramé le meurtre d'un bourgeois qui déplaisait au comte; mais le prince avait eu le pouvoir de le ramener à Gand et de le faire nommer syndic des marchands bateliers. N'ayant pu malgré son habileté décider le peuple à consentir à la nouvelle taxe, il fut supplanté près du prince par un ennemi personnel, Mathieu Risbert, qui promit de faire passer l'impôt.

Alors Jean Hyons n'eut plus d'autre pensée que la vengeance; il travailla l'esprit du peuple dans le sens qui pouvait servir ses projets, l'inquiéta sur ses priviléges menacés par le comte, sur son commerce attaqué par la construction d'un canal qui détournerait les bateaux de passer à Gand. Il rétablit aussi une sorte de confrérie appelée *les Chaperons blancs*, où il enrôla tout ce qui aimait mieux le trouble que le repos; c'était chose facile à Gand, où le menu peuple était querelleur et turbulent à l'excès, où l'on ne voyait que rixes et désordres. L'année précédente il y avait eu quatorze cents meurtres dans la ville.

Jean Hyons s'établit ainsi le grand défenseur des franchises de la commune; les gens paisibles le laissaient faire, joyeux de voir leurs libertés soutenues sans se donner de peine pour cela; ce fut donc avec l'approbation de tous que les chaperons blancs s'en allèrent chasser et mettre en déroute les pionniers de Bruges qui travaillaient au canal.

Telle fut l'origine de la querelle entre le comte et ses sujets, querelle qui s'envenima bientôt de l'arrestation illégale d'un bourgeois de Gand par le baillif du comte, le sire d'Auterme, et plus tard du meurtre de ce même baillif qui fut massacré par les Gantois, comme il était venu avec deux cents chevaux dans la ville pour enlever Jean Hyons[1].

(2) Le traité fut rompu et les hostilités reprises...

Voici comment fut rompu le traité de paix qui avait été conclu sous les auspices du duc de Bourgogne, Philippe-le-Hardi, en 1379. Olivier d'Auterme et plusieurs autres seigneurs envoyèrent défier la ville de Gand pour le meurtre du baillif Roger d'Auterme; de plus, ayant rencontré quarante barques chargées de marchandises qui se rendaient à Gand par l'Escaut, ils les arrêtèrent, crevèrent les yeux aux mariniers et les envoyèrent tout mutilés aux gens de la ville.

Les Gantois sentirent vivement cette injure et en imputèrent la faute au comte de Flandre, parce qu'en effet ce n'était plus depuis longtemps une chose ni commune ni permise qu'un vassal déclarât la guerre à un autre sans la permission de son souverain.

Dans leur embarras les Gantois ne firent aucune plainte, ne réclamèrent aucune justice; mais un homme qui avait succédé en quelque sorte à l'importance de Hyons, mort, non sans soupçon, de poison, Jean Pruniaux, s'en alla à Audenarde avec les chaperons blancs abattre deux portes et une portion de mur. A la suite de ces événements il y eut beaucoup de pourparlers. Il fut convenu qu'Audenarde serait rendu au comte, Pruniaux banni de Gand, et que les seigneurs qui avaient mutilé les mariniers seraient aussi bannis du pays.

(1) Les bornes étroites qui me sont prescrites ne me permettent pas de donner le détail de tous les événements qui signalèrent cette époque intéressante. J'engage mes jeunes lectrices à l'étudier dans le bel ouvrage de M. de Barante : *Histoire des ducs de Bourgogne*, tom. I[er], pag. 163, 228, 325, 340 et suivantes

Dès que le comte tint Audenarde, il le fortifia mieux qu'auparavant; puis il obtint du duc de Brabant son cousin qu'il lui livrât Jean Pruniaux, qui s'était réfugié à Ath, et le fit mourir sur la roue; puis pour venger la mort de ses chevaliers tués à Ypres, dans une sédition, il donna ordre de punir quelques bourgeois turbulents de cette ville.

Alors Pierre Dubois (voir ci-après n° 5 sur Pierre Dubois) profita de l'exaspération des Gantois pour les mener attaquer, brûler, piller et détruire toutes les maisons des gentilshommes. Ceux-ci ne purent endurer patiemment une telle représaille; ils sollicitèrent et obtinrent du comte la permission d'abattre l'orgueil des gens de Gand. Ainsi commença une rude guerre de seigneurs contre bourgeois, où l'on combattait bravement de part et d'autre sans se faire quartier. Le comte de Flandre finit par y envoyer sa propre bannière et par faire la guerre en son nom.

(3) Le souverain capitaine lui-même...

Philippe d'Artevelde, fils du fameux brasseur Jacques d'Artevelde, qui gouverna sept ans la Flandre. La reine Philippe d'Angleterre, femme d'Edouard III, roi d'Angleterre, avait été marraine de son fils, qu'elle nomma Philippe.

Ce Jacques d'Artevelde fut tué en 1345 (l'année de la bataille de Crécy) par un nommé Thomas Denys, au milieu d'une sédition de ce peuple qui l'adorait naguère, et le regretta après l'avoir assassiné! On s'était porté avec violence à son hôtel, prétendant qu'il avait distrait du trésor et fait passer en Angleterre des sommes considérables. Une des choses qui avaient excité le peuple contre Jacques d'Artevelde, c'est qu'il travaillait à donner le comté de Flandre au prince de Galles, fils d'Edouard III; les Flamands voulaient bien guerroyer contre leur seigneur Louis II, comte de Flandre; mais ils ne voulaient déposséder ni lui ni son jeune fils, Louis de Male.

Philippe d'Artevelde était assez riche, et vivait tranquillement; ce fut Pierre Dubois qui, sentant la nécessité de donner au peuple un chef qui obtînt toute sa confiance, alla trouver cet homme et lui proposa de faire de lui le souverain capitaine de toute la Flandre, s'il voulait promettre de se laisser guider par ses conseils jusqu'à ce qu'il connût bien tous les devoirs de sa nouvelle charge.

Philippe y consentit et fut accepté par le peuple; il prêta serment et reçut celui du maire et des échevins. Il obtint grande faveur, car il parlait avec douceur et sagesse à tous ceux qui avaient affaire à lui. Toutefois il n'oubliait pas le conseil de Pierre Dubois, qui lui avait dit ces paroles remarquables:

« Saurez-vous bien être hautain et cruel?... Car un homme du commun peuple, comme nous, et spécialement pour ce que nous avons à faire, ne vaudrait rien s'il n'était pas fort redouté pour sa cruauté.

— Je ferai ce qu'il faudra », avait dit Artevelde. En effet il fit trancher la tête à douze bourgeois de Gand sous divers prétextes, mais en réalité parce qu'ils avaient participé à la mort de son père. Il fit aussi exécuter le syndic des tisserands qu'on avait accusé de trahison, et chez qui l'on trouva de la poudre et du salpêtre; plus tard, lui et Jean Hyons poignardèrent en pleine assemblée deux bourgeois qui avaient traité de la paix à des conditions qu'ils trouvaient déshonorantes pour la ville et dangereuses pour leur propre sûreté. Ce dernier sentiment dirigea Pierre Dubois surtout; il le trahit par les paroles qui précédèrent le meurtre des deux bourgeois. « On voit bien, leur dit-il, que ni vous, ni vos amis, ne seront dans les deux cents otages que vous voulez mettre à la disposition du prince; vous avez fait votre affaire, nous allons faire la nôtre. » Et il tua l'un des bourgeois; Artevelde tua l'autre, puis ils se mirent à crier à la trahison. Leur parti était puissant; la plupart des hommes riches ne voulaient

pas se brouiller avec eux et les craignaient; leur conduite fut approuvée. Le comte plus outré que jamais se repentit d'avoir eu la faiblesse de traiter, et la guerre continua plus cruellement encore qu'auparavant.

(4) Dans une ville du comté...

Tournay, où des conférences avaient été indiquées; on y attendait le comte; il avait promis de s'y rendre; comme il ne venait pas, on lui députa à Bruges des conseillers et des bourgeois de Brabant, de Liége et du Hainaut; il les reçut assez bien, et dit qu'il enverrait sa réponse. Cette réponse nous la connaissons.

(5) Son conseil et son guide.

Pierre Dubois. Ce Pierre Dubois était un capitaine flamand qui jouissait à Gand de beaucoup de crédit. Digne héritier de la politique de Jean Hyons, son système était de pousser les choses au point que toute réconciliation devînt impossible entre le comte et ses sujets. Cette pensée, et celle de venger la mort de Jean Hyons, furent le mobile de toutes ses actions, de toutes ses démarches, dans le cours des longues dissensions où il joua un rôle important. Homme de courage et de capacité, il paya bravement de sa personne pour la défense de sa cause, mais il s'en faut de beaucoup que la vie de Pierre Dubois soit sans tache; elle fut souillée d'actions violentes, et surtout de cet égoïsme coupable et bas qui attache le sort de son pays au salut de sa propre tête, et qui pour sauver l'une n'hésite pas à compromettre l'autre. Doué d'une grande portée d'esprit et de la connaissance des hommes et des choses, il sut éviter les conséquences du rôle périlleux qu'il avait joué en se retirant en Angleterre, lorsqu'avec un jugement moins fin et moins pénétrant il eût vu le gage d'une entière sécurité dans le traité de paix qui fut signé en 1385 entre les Gantois, le roi de France Charles VI, et le duc de Bourgogne Philippe-le-Hardi, devenu possesseur du comté de Flandre par la mort de Louis de Male. Cet infortuné prince, aussi malheureux et plus humilié peut-être du succès de la France qu'il avait pu l'être de la révolte de ses sujets, succomba, selon les uns, à sa douleur en 1384, selon les autres fut tué d'un coup de poignard par le duc de Berry, oncle du roi et frère du duc de Bourgogne, à la suite d'une violente querelle.

(6) Pour votre père...

Jacques d'Artevelde.

(8) A moitié chemin de la ville...

A Bruges, où était alors le comte.

(9 et 10) ..

A Bruges.

(11) Dans la rivière...

L'Escaut.

(12) Leur cri de guerre...

Gand.

(13) De la ville..

Bruges.

(14) Il reconnut la voix d'un de ses chevaliers...

Robert Mareschaux.

(15 et 16) Rendons-nous à...

Dans la bonne ville de Lille.

(17) La première ivresse du succès fit perdre un temps précieux...

Les Gantois firent une grande faute en ne s'emparant pas, dans le premier moment de surprise, de la ville d'Audenarde qu'il leur était si important d'avoir. Ils l'attaquèrent, mais trop tard; le prince avait eu le temps de renforcer la garnison, d'approvisionner la ville et d'y envoyer pour gouverneur un de ses premiers chevaliers, le sire d'Hallwyn. Audenarde fut vaillamment défendue, et les Gantois ne purent s'en emparer.

(18) Ils brûlèrent une ville qui faisait prrtie d'un puissant royaume voisin...

La ville d'Helchin, qui était du royaume de France.

(19) Un très jeune roi...

Charles VI....

(20) Son oncle, héritier du comté en révolte..

Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne.

(21) Les Gantois furent complétement battus à...

A Rosebecque, le 29 novembre 1382. Cette bataille, qui fut aussi bien gagnée contre la ville de Paris et les communes de France que contre les Flamands, sauva toute la noblesse du sort qui la menaçait.

Malgré la perte de cette bataille, la guerre ne fut terminée qu'en 1385.

Mme DE SENILHES.

PRIX ACCORDÉ.

Nous voyons avec plaisir que notre seconde énigme historique n'a pas eu moins de succès que la première auprès de nos jeunes lectrices ; malgré la brièveté du délai qui leur était accordé, délai que désormais nous prolongerons dans l'intérêt de leurs recherches et de leur instruction, quatre cent cinquante explications nous sont parvenues : plusieurs de ces compositions également remarquables ont fait longtemps hésiter le comité sur le prix à décerner ; enfin il a cru devoir l'accorder à mademoiselle NATHALIE DE GIBOT, à Angers (Maine-et-Loire), dont l'explication, inscrite sous le N° 58, se distingue par une narration très exacte des faits historiques, écrite d'un style élégant et animé, et par une juste appréciation de leurs causes et de leurs conséquences. Mademoiselle de Gibot va recevoir l'ouvrage promis (*le Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, 7 vol. in-8° et atlas, élégamment reliés).

Le comité a jugé dignes d'être honorablement mentionnées les explications fournies par mademoiselle Clémentine FORGET, de Blois (Loir-et-Cher), et par mademoiselle Adrienne du HAUTPLESSIS, de Dunkerque (Nord).

TOILETTE D'ÉTÉ.

Le tablier designé par le N° 1 de cette planche donne le dessin de broderies le plus généralement choisi pour ce moment, où l'on aime les broderies simples. Les autres, chargés de guirlandes de fleurs, sont moins convenables aux toilettes que vous devez adopter. Les croix doubles de celui-ci sont brodées au crochet, avec un cordonnet extrêmement fort; la ligne se croisant avec l'autre forme un huit continu bien détaché; les poches sont placées intérieurement ; elles tiennent à la fente que vous voyez à l'endroit, comme un sac à la gorge d'une aumônière, retombant en dedans. Cette fente est bordée d'un petit passe-poil en gros de Naples, de la couleur de la broderie, ainsi que les deux glands qui retombent à chaque poche. Le corps du tablier est en pou de soie, de même que la ceinture, que vous bordez d'un passe-poil comme les poches. Les plus jolies combinaisons de nuances que vous puissiez choisir sont violet brodé de blanc; vert, bleu ou lilas, brodé de blanc ou de noir. Écru, brodé de noir et rouge contrariés, est aussi fort bien. Le tablier est court et coupé droit.

N° 2 est une bourse courte en filet, en forme de sac. Celle-ci commence du bas par une maille et s'augmente graduellement comme vous faites pour commencer vos bourses, ce qu'on appelle *la perruque;* puis, parvenues à ce triangle formé par les coins, vous continuez tout droit et vous rabattez en dedans la petite tête, en traçant une coulisse, exactement comme vous feriez pour un sac. Vous serrez par une petite ganse de soie tordue, qui se tire pour s'ouvrir par les deux glands placés à la gorge.

Il y a d'autres personnes qui font toute la bourse droite, et coupent la pointe du bas en fermant par deux coutures. Ceci n'est pas solide.

D'autres, et cette façon est peut-être la meilleure, la font également toute droite et ferment le bas. Il y a cependant un inconvénient; c'est qu'ainsi les deux petites poin-

tes de côté ne sont pas assez prononcées.

N° 3. La bourse sous ce numéro est faite avec des lacets chinés. La façon en est simple et bien facile, et l'effet charmant. Vous prenez trois aunes et demie de lacet que vous coupez en quatorze bouts égaux. Comme votre lacet est chiné en losanges, deux lacets réunis forment un carreau, de sorte que vous devez faire grande attention à observer la rencontre de votre carreau. Pour cela, il faut d'abord bâtir chaque lacet l'un contre l'autre, avec un fil lâche que vous défaites après avoir joint tous vos lacets par des surjets peu serrés, peu mordus et assez courus. Ces recommandations sont nécessaires, autrement votre bourse ferait une grimace désagréable.

La garniture que vous voyez à celle-ci est en fer de Berlin. C'est une des plus jolies que vous puissiez choisir.

Pour le choix de vos petits articles de travail, si vous ne les trouvez pas à portée de votre résidence, nous vous engageons à vous les procurer à *la Mère de famille*, rue du Helder, ou *au Père de famille*, rue Dauphine, à Paris.

De nouveaux tours de cou en dentelle noire sont ainsi disposés : Un tulle de soie semé de ronds à jour et posé tendu sur un ruban de couleur. Sur ce bord supérieur est une petite ruche basse en tulle de soie; une blonde ou dentelle retombe de l'autre bord, très peu froncée. Le tulle bordé par la blonde ou la dentelle fait sur le devant un nœud en rosette à bouts arrondis et froncés.

Les petits sacs de tulle noir, doublé de gros de Naples, faits à forme toute unie, sans blonde, dentelle, ni dessins en tulle, sont plus simples et plus distingués maintenant que ceux couverts d'une blonde flottante.

Pour les très jeunes personnes on fait, pour maintenir les cheveux, des filets en soie brillante, de couleur; puis on place sur le bord, comme une ruche à un bonnet, une espèce de *frisé en soie* pareille. Le fond se fait avec les moules ordinaires en filet, et le tour avec un large moule plat, qui fait une très longue maille. Bleu de ciel et blanc pistache, ou cerise et blanc, sont jolis.

Si cet ouvrage ne vous convient pas pour vous-mêmes, c'est un joli cadeau à faire à vos jeunes sœurs ou un petit travail à leur enseigner.

LES FEMMES

DANS L'ADVERSITÉ.

Voici peut-être une bizarre chose, et que les femmes admettront difficilement; les malheurs publics leur sont favorables. Oui, favorables; je l'ai dit ainsi et ne le rétracterai pas.

Les hommes n'y changent que de fortune : elles y changent bien de fortune aussi; mais elles changent en outre de caractère et même d'esprit.

Quelle en est la cause? Que sais-je? Peut-être un de leurs défauts, qui devient alors subitement une vertu; peut-être leur mobilité, qui fait qu'elles saisissent mieux les rôles divers de ce mobile théâtre.

Elles y deviennent hommes par le cœur, et, la métamorphose faite, elles vont plus loin et elles s'élèvent plus haut.

A quoi cela tient-il? Que sais-je? à la na-

ture de leur organisation physique peut-être, qui, parce qu'elle est plus faible, est aussi plus délicate et plus souple, plus prompte aux impressions vives, plus aisée à pénétrer et à émouvoir.

Ces femmes, toutes sensuelles et toutes légères, qui goûtent avec tant d'abandon les plus futiles plaisirs, qu'on ne croirait faites que pour le bonheur puisqu'elles le donnent, ces femmes, si le malheur vient, semblent, au contraire, n'avoir pas été faites pour autre chose. Leur âme se développe et se fortifie; une grandeur qui était en elles à leur insu se révèle; elles croissent à l'égal de l'adversité.

Voyez-les dans les défaites de leur parti, dans les désastres de la guerre civile, dans la persécution politique ou religieuse; combien le dévouement des hommes est moindre, quelque grand qu'il soit!

Les femmes se dévouent comme elles aiment, plus sincèrement et plus ardemment. Mais l'occasion d'aimer leur est toujours dangereuse, et l'occasion de se dévouer, toujours entraînante pour elles, ne leur est du moins rien de plus. Il y a souvent de nobles et généreuses raisons pour éviter la première; pour rejeter la seconde il n'y en a guère que d'ignobles; aussi résistent-elles plus à l'une qu'à l'autre. Honneur à elles, et que la fortune ne leur épargne pas ces précieuses occasions qu'elles choisissent si bien!

Elles aiment avec dévouement et se dévouent avec amour. Mais, dans le premier cas, le dévouement est tout personnel et mérite peu de louanges. C'est l'amour faisant pour lui-même des sacrifices où il se complaît et qui lui profitent; c'est la passion exaltée qui, dans l'excès de sa passagère énergie, s'élève à une fausse générosité dont elle cueille et retient le fruit.

Dans le second cas, l'amour est pur comme sa source. Il n'est que la perfection (je ne saurais dire l'excès) du généreux sentiment qui le produit. Il le complète et l'achève, il l'entretient et le perpétue; c'est le plus haut degré que puissent atteindre le désintéressement et la noblesse du cœur. Qui aime prétend recevoir tout ce qu'il donne; qui se dévoue donne sans échange comme sans retour.

Quoi de plus beau, quoi de plus grand! quoi de moins analogue à notre misérable caractère d'homme, qui nous rend d'ordinaire si inattentifs et si froids pour tout ce qui est hors de nous? Le dévouement pur et vrai, c'est-à-dire le sacrifice entier de soi à autrui, nous est proprement incompatible et surnaturel. Cette vertu, qui en suppose tant d'autres, mélange exquis de courage, de persévérance, d'oubli de soi-même et de charité, est la plus parfaite entre les plus parfaites vertus.

C'est pourtant jusqu'où de faibles femmes savent s'élever, quand de grandes calamités les y aident et les y convient. C'est où elles excellent et se montrent le sexe vraiment noble et fort. Leur âme se transforme, si j'ose ainsi dire, et, du mouvement qui l'entraîne, passe de bien loin les limites vulgaires de l'humanité. On l'a vu, et chacun peut dire si je suppose ou si j'exagère.

N'est-ce qu'un médiocre avantage? En voici un autre. A qui le bonheur est-il bon? quelle vertu qui ne s'y relâche? quelle raison qui ne s'y offusque et qu'il ne jette par degré dans l'aveuglement? Les femmes cependant y perdent encore plus que nous.

Quand la vie leur est facile, elles ne la remplissent que de vanités. Un salon, un théâtre, une fête, une parure, un instrument de musique, un livre frivole et nouveau, c'est ce qu'elles appellent le monde; et c'est tout leur monde, en effet. Que leur importe le reste? Le reste n'est que sérieux et utile; est-ce leur affaire? Voudriez-vous qu'elles s'épuisassent l'esprit pour avoir, au bout du compte, la merveilleuse satisfaction de mourir d'ennui? Le plaisir n'est déjà pas si facile, et ce n'est pas trop de tous leurs soins et de tout leur temps pour l'assidue et

laborieuse recherche qu'elles en font. Puis, quand la vieillesse survient, elles ont vécu, disent-elles. Et de quelle façon? Elles ont dansé et se sont parées; elles se sont crues belles et ont pris des peines infinies pour qu'on le leur dît beaucoup et longtemps. Est-ce tout? Oui, c'est tout. C'est à quoi se réduit leur vie, la vie d'un être intelligent, qui cependant en prévoit et espère une autre.

Mais avec les mauvais jours, les parfaites mœurs. Ce ne seront plus ces molles habitudes de femmes, avec lesquelles on vit, s'il plaît à Dieu, tout un siècle, sans sortir une seule fois de l'insouciante frivolité de l'enfance. L'esprit se remplira de graves affaires, et le cœur de hardies résolutions. On bravera le péril; on saura souffrir et manquer de tout. On voudra même connaître et savoir, et l'on ne trouvera plus qu'il soit si fatigant de penser. Ce sera bien encore, si l'on veut, de la mode, mais de la mode transplantée du frivole au grave. Ce sera toujours de l'entraînement et de l'imitation, mais de l'imitation bonne et louable, mise à la place d'une autre qui fait pitié. On aura une vie de dignité et d'intelligence, au lieu d'une vie puérile et vide, de qui l'on demanderait volontiers : à quoi bon?

Pour celles que la tempête surprend sur le tard et déjà à moitié chemin, la métamorphose est plus difficile, et il n'y a guère de ressource que dans l'excellence de leur naturel. Mais les autres, qui commencent encore et qui ne sont qu'à peine au départ, celles-là ont de meilleures espérances, et le succès est, à vrai dire, en leur main. Neuves encore, et sans habitude de la vie heureuse, elles n'ont rien à effacer et à désapprendre. Il n'y a point là l'éducation faite et vieillie qui ait étréci l'âme et faussé l'esprit. Celle dont il est question sera la première et la seule. On la peut recevoir meilleure et plus sérieuse, sans que les souvenirs d'une autre moins austère et plus attrayante en viennent troubler les progrès. On se peut exercer d'avance et sans trop d'efforts aux malheurs qu'on devra probablement partager. On a le droit de se préparer pour ces vives luttes dont le signal est donné, et où l'on sera, sans faute, appelé.

Par où cette éducation commencera-t-elle? et que vous dirai-je? par tous les points à la fois; même par cette faculté de l'esprit qui, suivant l'emploi qu'on en fait, est la plus infructueuse ou la plus féconde; par celle qui a l'habitude de faire avorter toutes les éducations qui la flattent ou qui la négligent; par l'imagination, en un mot; folle, si l'on veut, folle, quand on ne lui donne ni règle ni guide, mais qui prophétise quand elle est animée de l'esprit de Dieu.

Rêvez, oui, rêvez, puisqu'il n'y a aucun moyen d'empêcher ces capricieuses illusions de l'esprit; rêvez de la vie dont vous devez vivre. Rêvez, non plus de ces fortunes de bruit et de vanité qui se rencontrent dans les temps prospères, mais de ces grandes fortunes d'honneur qui s'acquièrent dans l'adversité. Méditez comment on s'ennoblit dans l'humiliation, comment on est glorifié dans la défaite, comment on s'élève parce qu'on est tombé. Méditez d'un père proscrit, d'un frère au combat, d'un mari condamné peut-être et captif. Méditez de Rambouillet et de Blaye, de Vincennes et de Saint-Michel, de la Pénissière et de Saint-Méry. Familiarisez-vous avec ces rudes faveurs de la Providence; et quand vous y serez parvenues, vous me direz s'il ne vous paraît pas que votre âme soit de meilleure et plus forte trempe qu'avant cette épreuve. Au lieu des plaisirs, c'est la gloire : l'échange en est bon, et l'on n'y perd pas.

Mais voici d'autres conseils : enfoncez-vous courageusement dans l'étude de cette philosophie salutaire et sainte qui nous a été donnée de Dieu et qui le montre si bien. Vous savez la religion, dites-vous? Nullement. Il vous la faut apprendre autrement et pour de nouvelles fins. Elle vous prescrivait le bon emploi des richesses; il faut

maintenant qu'elle vous explique les profits de la pauvreté : elle vous aidait à diriger vos désirs ; il faut qu'elle vous enseigne à n'en plus avoir : elle vous exhortait à ne pas abuser des choses ; elle vous montrera à n'user d'aucune. Vous saviez par elle la modération, le désintéressement, la pitié ; il s'agit désormais qu'elle vous fasse savoir la résignation, l'humilité, la constance. Il lui reste à vous découvrir la meilleure part de ses préceptes et de ses conseils ; car les heureux ont peur de la religion qui les condamne ou qui les contraint. Aussi l'ignorent-ils autant qu'ils la craignent. La vraie école de la religion, c'est le malheur.

Faites plus, et, sans abandonner tout-à-fait ces gracieux et frivoles arts de la Grèce, que les nobles dames de Rome jugeaient néanmoins malséants pour elles, appliquez-vous à mieux connaître votre nation et votre pays, afin de vous y attacher plus étroitement et avec plus de conviction. Sachons au moins d'où nous sommes venus et comment la fortune et le temps nous ont faits tels que nous voilà.

Les maux présents vous paraîtront plus légers quand l'étude du passé vous aura fait voir à quelles conditions a été soumise la vie des peuples. Les affaires du jour vous sembleront moins fastidieuses et moins confuses quand vous en aurez observé, dans les temps antérieurs, l'origine et l'enchaînement.

L'histoire, réduite à quelques dates et à quelques noms, n'est plus de l'histoire. Ces vieux siècles, que vous franchissez dédaigneusement, ne sont si arides que parce qu'on leur ôte, à force de les resserrer, tout leur mouvement et toute leur vie. Cherchez de plus larges et plus fidèles peintures, où ces grands faits d'autrefois aient gardé leur caractère et leurs proportions. Vous demandez de sages enseignements, ils en sont prodigues ; des émotions, elles y abondent ; de l'intérêt ; il y est puissant. N'écoutez plus ces rebutantes et sèches leçons qui ne sont propres qu'à dissuader d'apprendre ce qu'elles affectent d'enseigner.

Je ne vous veux point savantes de cette poudreuse et creuse science qui n'est bonne à rien. L'ignorance vaut mieux, qui sert tout autant et n'est pas si vaine. Mais de ce savoir positif et essentiel, qui redresse et fortifie le cœur, qui découvre le secret des choses qu'on voit, et quelquefois le remède et la fin des maux qu'on subit, de celui-là je vous en voudrais d'amples mesures. Et si les malheurs généraux qui vous en feraient sentir le besoin vous persuadaient aussi d'y pourvoir, un jour viendrait, sans faillir, que vous auriez sujet de leur rendre grâces.

Les femmes ont un rôle public, une sorte de magistrature et d'office dans les temps de calamité. Leur pays les compte alors pour ce qu'elles sont et s'étonne de la puissance inaccoutumée qu'il leur voit subitement exercer. Elles peuvent d'autant plus qu'on peut moins contre elles. Elles se font suivre et admirer dans ces temps. Ces temps sont les leurs. Dans les autres, elles n'ont, ou peu s'en faut, rien à faire ; elles n'ont qu'à se faire aimer, chose qui va de soi-même et sans soins.

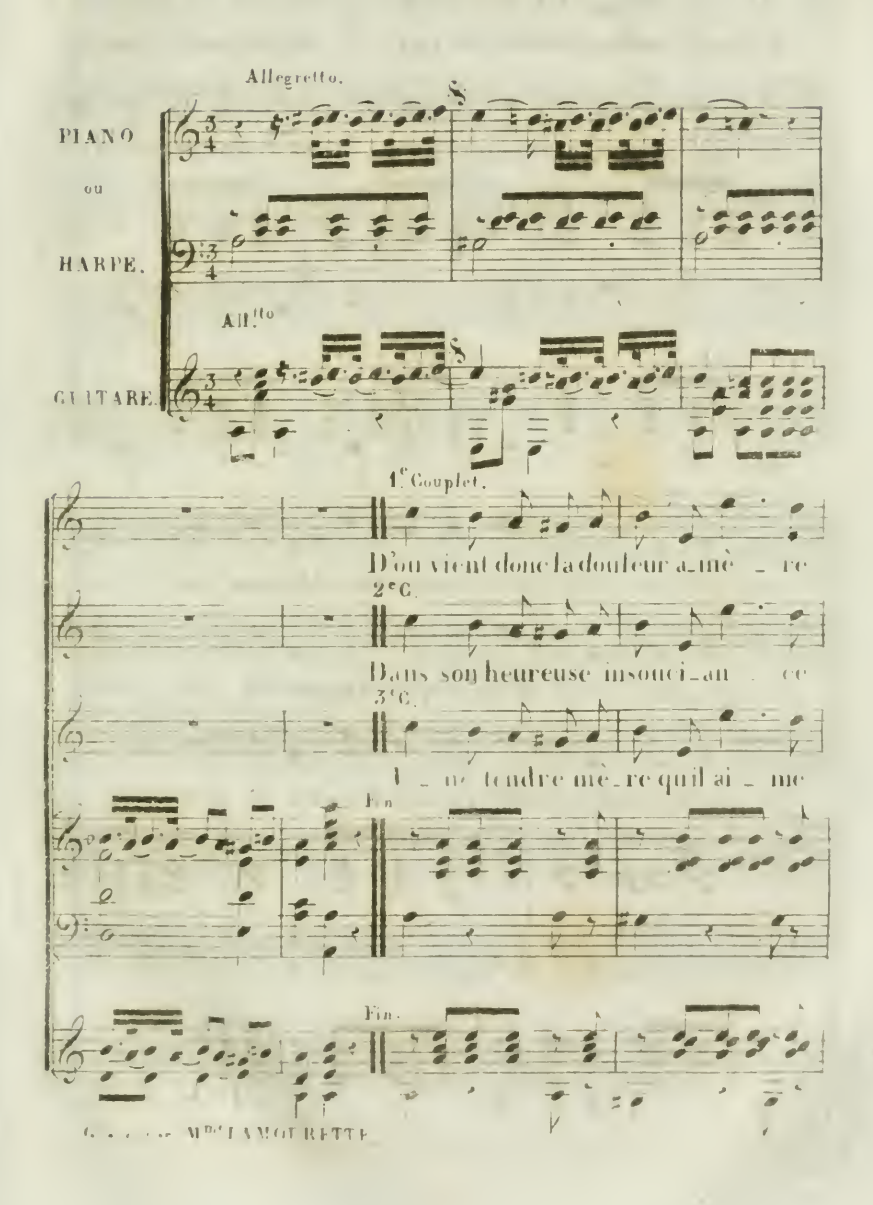
DE PEYRONNET.

Château de Ham, 15 septembre 1835.

NE LE FAITES PAS PLEURER.

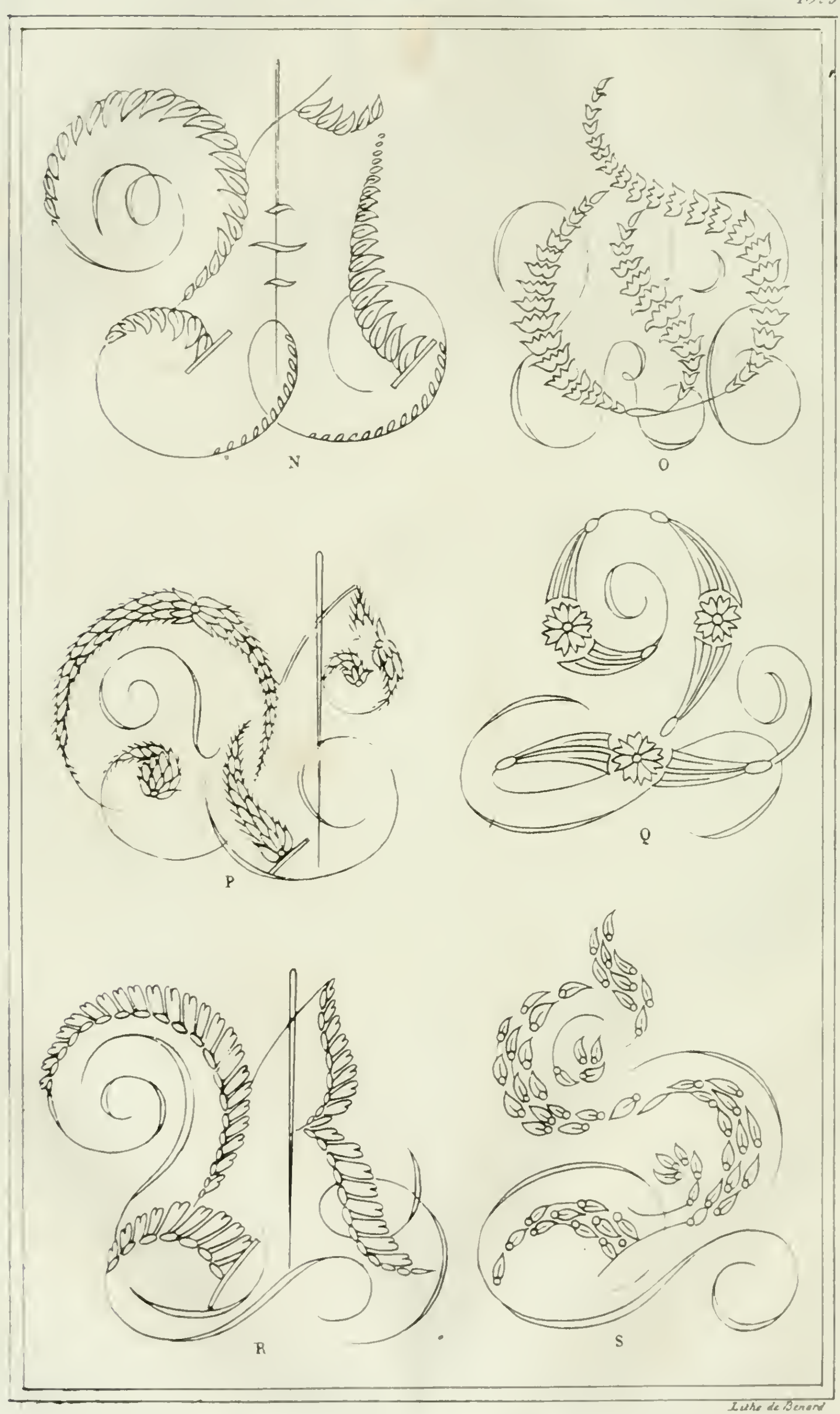
Paroles de M.r Alex: BARRIERE.

Musique de A. ROMAGNESI.




Imitant les pleurs de l'enfant.
ah! ne le fai tes pas pleurer ah!
ah! ne le fai tes pas pleurer ah!
ah! ne le fai tes pas pleurer ah!
A volonté
ah! ne le faites pas pleu rer.
ah! ne le faites pas pleu rer.
ah! ne le faites pas pleu rer.
Suivez le chant.





Lettres gothiques à broder (*Planche 3*)



Lettres gothiques à broder (Planche 4)

LA HARPE.

A Mme DE SAINT-S****.

Langue des Séraphins, que parlait Cimarose,
Toi seule nous instruis de notre apothéose.
La musique idéale est une voix du ciel
Qui rend en l'écoutant l'homme immatériel.
On dirait qu'échappé des astres d'Ausonie
Un ange étend sur nous ses réseaux d'harmonie,
Ou, caressant nos fronts de ses ailes d'encens,
Comme un parfum subtil se glisse dans nos sens.

JULES LEFÈVRE.

O musique! soupir d'un ange qui réside en nous, toi seule es la voix par laquelle les hommes s'appellent du fond de leur prison; c'est toi qui fais cesser leur isolement et réunis les soupirs qu'ils poussent dans la solitude.

JEAN-PAUL.

« Je ne doute pas que les arts n'aient été primitivement des grâces accordées aux hommes par les dieux, » disait Pythagore. Oui, certes, les arts ont une origine divine et doivent être placés haut parmi les bienfaits du ciel; mais la musique est peut-être le premier des arts; on dirait qu'elle renferme dans sa source mystérieuse et sacrée plus d'enchantement que la poésie elle-même, et qu'elle trouve dans les sentiments dont elle s'empare des secrets inconnus à la parole, verbe, intelligence, sagesse, signe distinctif de la race humaine, seule étoile restée au front de l'homme tombé.

Le peintre, le sculpteur, le poëte, comme on l'a plusieurs fois fait observer, attachent leur inspiration à des objets plus ou moins précis, plus ou moins déterminés; mais la musique, libre et puissante, suffit seule à toutes les inspirations; elle se place du premier vol dans un monde de son choix et fait naître de rien, comme Armide, le séjour magique où elle entraîne ses adorateurs; car (singulier phénomène!) les arts semblent s'élever et s'agrandir à proportion que les moyens d'imitation leur manquent; ils sont bien moins une copie qu'une divination; ils s'associent, pour ainsi dire, à la pensée primitive du Créateur, et, participant de sa toute-puissance, ils conservent dans le monde sensible les types éternels de la beauté. Platon voyait dans la musique la ressemblance la plus parfaite du beau idéal et lui donnait le nom de loi. Renfermant en elle-même l'inspiration et le calcul, la mélodie et l'harmonie, l'image et la mesure; représentant le mystère du nombre sept dans la diversité de ses notes, et celui de l'unité première dans son accord parfait; embrassant toutes les phases des passions terrestres et divines dans le cercle de ses créations; grave et sublime pour les sentiments religieux, ardente et impetueuse pour ceux de l'amour, héroïque pour l'instinct guerrier, gémissante pour celui des larmes, qui convient si bien à l'homme; en-

vraie pour celui de la joie, le dernier de tous, la musique semble être la science de l'âme, et le mensonge des émotions factices est la seule chose qu'elle ne puisse point exprimer.

De là vient la haute puissance, la puissance miraculeuse que les peuples de l'antiquité lui ont reconnue unanimement ; consacrée à tous les cultes, c'est d'elle que ces mêmes cultes semblent recevoir une consécration nouvelle ; chaque temple a besoin de son harmonie comme chaque autel de son dieu. La mythologie, lumineuse sous son beau ciel, abandonne le cours des astres à de voluptueux accords, et suspend les châtiments de son Tartare à la lyre de son Orphée. La loi mosaïque, dictée dans les foudres du Sinaï et gravée sur la pierre avec un ciseau de fer, cette loi de servitude elle-même donne à Marie, sœur du grand-prêtre, le psaltérion à trois cordes pour chanter le Dieu de Jacob ; elle place au désert deux chœurs de jeunes lévites, comme deux lampes ardentes, comme deux encensoirs chargés de parfums devant le tabernacle errant ; et, pendant le sacrifice quotidien des mille taureaux, elle a besoin que deux mille soixante-quatre chanteurs viennent au son des harpes inaugurer le temple d'or de Salomon ; c'est elle aussi qui enseigne à David enfant à combattre par des hymnes l'esprit de ténèbres devenu visible dans la démence du roi Saül. Et comment ne pas croire aux effets mystérieux de la musique sur les cœurs souffrants, surtout quand leurs souffrances portent une empreinte divine, quand elles ne ressemblent qu'à un châtiment ! La religion chrétienne, qui a tout compris, n'a pas dédaigné cette puissance, puisque, toute charité, elle s'est faite toute mélodie ; voyez-la, dans sa sollicitude maternelle, bercer ses enfants nouveau-nés avec des cantiques d'amour, les suivre pas à pas dans la vie, et leur distribuer ses bienfaits d'âge en âge, chantant toujours ; près de l'infortuné elle a des psaumes de consolation, des psaumes d'espérance au lit du mourant, et des gémissements harmonieux pour les peuples qui n'entendent pas sa parole.

C'était le matin du huitième jour du mois de mai, jour impatiemment attendu par les habitants de la Madeleine, petit village du département de l'Isère, et voisin de la Grande-Chartreuse. Le soleil derrière les montagnes et les grands arbres de la forêt se levait brillant pour la fête ; les petites violettes à demi fermées échappaient encore à ses rayons sous leurs épais réseaux de verdure ; le feuillage étincelait de rosée, et les oiseaux chantaient, et les jeunes filles de la Madeleine couraient dans les champs pour se cueillir des parures ; et entre oiseaux et jeunes filles il n'y avait point de jalousie ce jour-là, car c'était le jour du patron du lieu, gardien de tout le village. Elles allaient à la messe le matin, et le soir à la danse, toujours pour le même saint, comme leurs mères le leur avaient enseigné : mais elles n'étaient pas seules conviées à cette fête ; les villages voisins se dépeuplaient de leurs joyeux habitants et les leur envoyaient comme otages pour le plaisir ; chaque arbre semblait avoir son hameau, tant la jeune foule devenait de plus en plus bruyante et rieuse ; d'ailleurs il lui fallait peu de chose pour le bonheur, y étant si bien préparée : une année d'attente et quelques heures de joie !

« J'ai peur : marchons plus vite ; elle nous suit pas à pas ; on dirait qu'elle craint d'arriver trop tard à la fête. — Est-ce qu'elle vient aussi prier Dieu ? — Qu'a-t-elle à dire à notre saint patron ? Baisera-t-elle sa relique d'or à l'Evangile ? — Se mettra-t-elle à genoux devant l'autel tout couvert de feuilles de roses ? » Ainsi se parlaient à demi-voix deux jeunes villageoises de la Madeleine, doublant le pas et se montrant du doigt une femme vêtue de noir qui les suivait de bien loin, conduite par un enfant. C'était madame de Sommerive, qu'on appelait à plus de trois lieues à la ronde la folle de la Roche-

Solitaire, à cause du château qu'elle habitait depuis de longues années . ce château, presque en ruines, élevait encore ses deux vieilles tours à l'ombre d'un rocher pyramidal de lave noire, entourée d'une ceinture de granit rougeâtre qu'on pouvait prendre de loin pour une large trace de sang; mille figures fantastiques se dessinaient de sa base à sa haute cime, et leurs formes, de pierre ardente, paraissaient suspendues dans l'air; les feux souterrains d'un volcan depuis longtemps éteint avaient poussé là ce roc en deuil, et la folie y avait jeté cette femme : aussi se prêtaient-ils l'un à l'autre une sombre terreur, et le soir, aux veillées d'hiver, l'histoire de la Roche-Solitaire, contée tout bas, était mêlée d'étranges récits sur madame de Sommerive. Le comte de Sommerive, disait-on, s'était donné la mort après quelque grand malheur qu'on n'avait jamais pu connaître; son convoi n'avait pas été suivi par des prêtres, une croix n'avait pas marqué sa tombe : puis la main de Dieu s'était appesantie sur sa famille, son héritage avait été dispersé, sa veuve était devenue folle. Hélas! qu'est-ce donc que cette stagnation de l'âme que l'on appelle folie sur la terre? Demandez-le à cette femme, elle vous répondra par tous ses traits : elle est grande, elle est belle; il y a de la passion dans ce regard vague, de la jeunesse encore sur ce pâle visage; mais on s'aperçoit que cette jeunesse a ses ravages et ses sillons, on devine que cette passion devait finir ainsi; on voit courir la démence dans les veines gonflées de son front; on a peur de surprendre un sourire à ces lèvres bleues qui se contractent; ces signes de joie sur cette figure si douloureuse inspirent une inexprimable pitié, et semblent accuser d'une manière plus certaine l'absence de l'âme; l'expression de la pensée humaine dans ces visages sans harmonie ressemble à la parole automatique d'un sourd-muet; on frémit comme si l'on sentait vivre un cadavre. Prodige incompréhensible qui se perpétue sur ces êtres infortunés, et devient, pour ainsi dire, leur seconde nature; et savons-nous si cette nature, toute pesante qu'elle est, ne leur est pas meilleure que la première telle que le malheur la leur avait faite? Savons-nous s'il n'existe pas de souffrances pour lesquelles Dieu garde quelquefois une grâce à part, une grâce à lui, bien grande certes, puisqu'elle enlève à une âme la possibilité du désespoir, puisqu'elle lui sert en quelque sorte de lieu d'asile contre la juridiction d'en-haut!

« Tu ne connais donc pas ma Cécilia? tu ne sais donc pas que je la porte toujours dans mes bras? tu ne sais donc pas que, le soir, elle se met à genoux à mes pieds pour que je lui pose mes deux mains sur sa tête, et ces deux mains sont si pesantes que j'ai peur d'écraser cette petite tête blonde? Tu ne sais donc pas que sa voix est douce pour me donner un nom que personne ici ne me donne? Si tu ne dormais pas cette nuit, je te la ferais voir peut-être; mais vous dormez tous, vous autres, à minuit.... à minuit viennent des fantômes blancs pour la danse aussi... A minuit retirez-vous toutes, jeunes filles; qu'ils n'en trouvent pas une seule... Les grands salons sont éclairés par de grands soleils; il n'est jamais l'heure des fantômes dans les grands salons... Oh! je sais cela, moi; c'est une histoire, c'est la mienne, ma mère ne me l'a pas racontée; écoutez, écoutez... Marie, pourquoi marchons-nous si vite? il fait bien chaud aujourd'hui... » Et en parlant ainsi madame de Sommerive marchait si lentement qu'on aurait pu de loin la croire immobile; et la petite Marie qui l'accompagnait, impatiente de la fête, cherchait à l'entraîner vers le village. Elle courait devant elle, faisait vingt fois le chemin, et répétait à demi-voix : « Cécilia, Cécilia, » ce nom étant l'appel magique dont elle se servait pour faire avancer la folle pas à pas, comme on montre de loin ses lionceaux à la lionne

blessée qu'on veut attirer dans la plaine; car madame de Sommerive avait aussi une fille, une fille à elle, quoique les femmes du village ne lui prêtassent jamais cette ressemblance à toutes les mères : cette part de la nature, le seul bien que Dieu lui eût laissé sur la terre après lui avoir donné la folie ; mais depuis trois ans cette fille l'avait quittée, et il ne restait plus à l'infortunée que le nom et presque le souvenir de son enfant. « Cécilia, Cécilia, » disait donc toujours Marie la blonde; et de la sorte elles entraient toutes les deux dans la fête qui s'étendait au loin sur le gazon, sous les frênes et sous les grands ormes autour de la Madeleine. Les rondes joyeuses commençaient de toutes parts; les chants rustiques se mêlaient au son des hautbois, et les échos voisins répétaient ces sons et ces chants. « Regarde, regarde, voilà près de toi la folle, » dit en se penchant vers sa compagne une des villageoises qui l'avaient déjà rencontrée dans la forêt; et toutes deux, curieuses dans leur frayeur, de recommencer à trembler, à se parler bas, à regarder la femme vêtue de noir, à oublier la danse pour la peur, la danse, pensée fixe des jeunes filles. La petite Marie se tenait assise aux pieds de madame de Sommerive et la regardait; les deux villageoises se rapprochèrent de Marie : « C'est donc ta mère? » lui demandèrent-elles, un peu rassurées rien qu'à cette idée. L'enfant secoua la tête en souriant, et la folle se prit à rire, elle aussi, et à jouer d'une main convulsive avec la chevelure bouclée de l'enfant. « Ma mère ! oh ! non, bien qu'elle me prenne souvent pour sa fille à cause de mes cheveux blonds; mais si j'avais peur d'elle comme vous autres, elle comprendrait que je ne suis pas sa Cécilia, sa Cécilia bien-aimée ; elle croit toujours la voir à ses côtés ; elle lui parle tout bas ; elle lui dit de passer ses mains sur son front brûlant, de venir sur son cœur pour y dormir, ou de la regarder avec ses grands yeux bleus, ou de chanter avec sa petite voix qui tremble ; et je fais tout cela afin de l'empêcher de souffrir, car elle est bien à plaindre ma pauvre maîtresse, et pas du tout méchante ni possédée du démon, comme on le croit dans le village. Notre pasteur, si saint et si vieux, voudrait qu'on fît pour elle un pèlerinage à Saint-Bruno et une neuvaine à Notre-Dame de la Vallombrée; il dit qu'on obtiendrait ainsi sa délivrance ; moi, j'offre mon chapelet à cette intention tous les jours et je lui parle tous les jours de Cécilia; si vous saviez comme ce nom lui fait du bien! Il faut que le méchant esprit, s'il la domine, le craigne plus encore qu'un signe de croix.

— Mais sa fille, qu'est-elle donc devenue?

— Oh! cela est un mystère que Dieu seul connaît ; je tremble rien que d'y penser! Il y a trois ans, le soir, la veille de Pâques, je m'en souviens comme si c'était hier, je vis Cécilia se mettre à genoux devant sa mère, se baisser, se baisser si bas que madame de Sommerive comprit bien qu'elle voulait sa bénédiction ; elle la lui donna devant moi. Cécilia pleurait beaucoup. « Tant mieux, me dis-je, » voilà qui va porter bonheur, et je me mis à pleurer comme elle avec grand espoir. Le lendemain je me réveillai toute seule dans le grand château. Cécilia n'y était plus !... Nous l'avons bien cherchée depuis, mon père et moi, cherchée partout, jusqu'au désert de Saint-Bruno... Elle est morte, ô mon Dieu ! quitte-t-on sa mère autrement! Et pour tout vous dire, je crois que la sainte Vierge l'aura emportée dans le ciel afin que sa mère ne s'aperçoive pas de sa mort...

« Depuis ce temps je la conduis à toutes les fêtes voisines, parce qu'il m'a semblé que le son des hautbois la rendait joyeuse. Les médecins savent cela; ils ont deviné qu'elle aimait à entendre chanter, et ils ont même assuré que la musique pourrait devenir pour elle un moyen de guérison ; une très grande musique, comme celle de Noël dans l'église de notre village ; mais elle n'est pas le bon Dieu, elle ; qui donc lui chanterait une messe de minuit tous les soirs? Sa

fille répétait sans cesse : « Nous sommes si pauvres, si pauvres!... » Madame de Sommerive suivait en effet la mesure; son regard éteint semblait se ranimer par degrés; la ronde bruyante emportait toutes les jeunes filles, et la danse continuait, continuait autour de la folle.

Mais vint le soir, l'heure de l'adieu à la fête, l'heure de l'oubli et des souvenirs. Marie fit signe à madame de Sommerive de la suivre, et elles cheminèrent ensemble vers le vieux château. Il fallait traverser pour y arriver la silencieuse Vallombrée, lieu révéré par les habitants du pays à cause de sa Notre-Dame de grâce. La charitable Madone est venue, dit-on, se placer elle-même au pied d'une grande croix de pierre, et se tient toujours là pour obtenir aux voyageurs des pensées de pénitence. Marie ne manquait jamais de s'arrêter en ce lieu lorsqu'elle revenait de la danse. Ce soir donc elle s'agenouilla selon sa coutume, demandant un miracle à la Madone pour l'infortunée qu'elle accompagnait ; madame de Sommerive restait debout, immobile, les bras croisés, et la regardait prier; la lune se levait blanche à l'horizon, les ombres se dessinaient larges et fortes; on eût dit un tableau de Rembrandt.

Tout à coup des sons d'une douceur infinie s'élevèrent lentement dans l'air, et le feuillage frissonna comme si un essaim de jeunes anges était venu voltiger autour de la croix. Ces sons, d'abord éloignés et incertains, se rapprochèrent peu à peu de madame de Sommerive, et même, à la clarté des étoiles, sous la verdure abaissée des saules, on put voir, à demi penchée sur sa harpe, une forme gracieuse et voilée de blanc. Ce n'était plus cette musique imparfaite qui, dans les jeux du village, distrayait un moment la pauvre aliénée sans arriver à son cœur; c'était une mélodie toute merveilleuse, une voix assez mélancolique pour lui parler d'elle, une intelligence qui lui tenait lieu de celle qu'elle n'avait plus. Les accords affaiblis de tristesse semblaient suivre dans leurs ondulations l'incertitude des mouvements de la folle ; ils gémissaient pour rappeler à elle-même une âme perdue, comme le ramier qui, seul le soir, au bord des eaux, gémit pour rappeler à lui sa compagne. Puis on essaya des airs que madame de Sommerive avait entendus dans son enfance, afin d'éclairer sa raison à l'aide de ce qui lui restait de mémoire, cherchant ainsi à faire évanouir devant la fraîcheur des douces images le rêve brûlant qui la dévorait; puis, par une habile transition, les notes devenaient quelquefois si plaintives et si déchirantes que l'infortunée tressaillait involontairement et se prenait à ressentir pour elle-même une profonde pitié; car elle reconnaissait son malheur dans l'amertume des harmonieuses plaintes, des modulations trempées de larmes et des soupirs de mélodie qui se traînaient de note en note, comme les échos prolongés d'un monde invisible.

Tant que la harpe se fit entendre la petite Marie ne quitta pas sa pose de suppliante, croyant que la Madone parlait à Dieu ; quand la vallée rentra dans le silence, elle releva sa tête craintive, et, ne voyant près d'elle que madame de Sommerive consolée, elle ne douta pas du prodige.

Huit jours s'étaient écoulés, huit fois madame de Sommerive avait été ramenée le soir dans la Vallombrée, et huit fois le miracle harmonieux avait recommencé au pied de la croix. Qu'était-ce donc que cette voix qui devinait si bien les émotions de la terre? Si c'était un ange, il avait été exilé longtemps parmi les enfants des hommes, il avait bien appris leurs douleurs afin de les adoucir; mais si c'était une timide jeune fille, qu'il y avait de force dans son âme! qu'il y avait d'espérance dans son amour! qu'elle comprenait puissamment les concerts de la nature, de cette nature presque sauvage qui l'environnait, source vivifiante et sublime à laquelle tous ses sens puisaient le génie!

Cette fois, pour prêter une plus grande force à ses accords, elle voulut confondre dans un même enthousiasme, comme deux flammes qui brûlent sur un même trépied, la musique et la religion; ses chants consolateurs devinrent l'ardente prière, et l'extase prophétique plana sur sa harpe habituée comme son cœur à ces frémissements inspirés. Retrempée dans ce torrent de mélodie comme dans les flots du Jourdain, l'âme de l'infortunée reprenait une vie nouvelle, et la musicienne victorieuse sentait l'esprit de David venir en elle pour achever lui-même l'œuvre de résurrection; elle chantait, chantait pour la folle ainsi que l'enfant-roi pour Saül :

Seigneur, viens séparer le pécheur de son crime;
Assez de ce géant tu courbas la hauteur;
Tu frappas le triomphateur :
Relève, ô mon Dieu! la victime.
Elle a crié vers toi du fond de ses douleurs;
Même en nous punissant tu nous chéris encore;
Lève-toi, lève-toi comme une douce aurore
Et dis-lui : « J'ai compté tes pleurs. »
Que son âme renouvelée,
Du fond des tombeaux rappelée,
Se réveille en ton sein pour des jours de bonheur.
Grâce! Dieu tout-puissant; que nos larmes l'obtiennent!
La colombe a besoin des airs qui la soutiennent!
Notre âme a besoin du Seigneur.

Les pâles rayons de la lune tombaient sur la blanche vision comme un regard de miséricorde; la croix de pierre rouge se détachait sur le feuillage et étendait ses bras sur la tête inclinée de la folle; les cordes de la harpe pleuraient une à une ou poussaient toutes ensemble de longs gémissements de prière :

Oui, maintenant ton âme à l'ineffable aurore
S'ouvre tremblante de bonheur,
Comme le matin voit éclore
Les roses de Saron pour l'autel du Seigneur.
Vers son Créateur envolée,
Cette âme ardente et consolée
Va jouir dans son sein du pardon précieux;
Comme l'abeille matinale,
Qui, pour changer en miel la moisson virginale,
De la coupe d'un lis s'envole vers les cieux.

La vallée se remplissait de pieuses modulations. L'insensée tournait la tête à droite et à gauche, promenait ses regards de tous côtés, et étendait ses deux mains comme pour toucher et fixer les accords qui la réveillaient de sa léthargie de quinze ans : « Quel rêve, ô mon Dieu! quel rêve!... » murmurait-elle tout bas.

. . . .

Sans un cœur près du tien tu vivais sur la terre,
Tel qu'un passereau solitaire
Dans une nuit d'hiver sur un toit délaissé.

« Oui, je passe seule, seule sans un enfant près de moi!... » Et deux larges ruisseaux de larmes glissaient rapidement sur ses joues luisantes et brûlaient en passant ses yeux déshabitués des pleurs. Elle comprenait donc, la folle, elle comprenait! elle reprenait possession de la pauvre nature humaine.

« Hélas! hélas! répétait-elle douloureusement.

— Sainte Vierge, pitié pour nous! » s'écria Marie tombant à genoux le front contre terre.

Mais la harpe inconnue, passant subitement à un nouveau mode et changeant de pensée, de rhythme et d'exaltation, prolongea dans toute la Vallombrée des accents de plus en plus ineffables; elle devint pour ainsi dire une manifestation de la clémence céleste, un écho de l'hosanna infini; l'âme musicale avec ses arpéges solennels, ses gammes orageuses, ses idéales improvisations, lutta de puissance avec le génie des choses saintes; l'inspiration du triomphe étincela dans les chants sacrés et sembla inonder la forêt d'une lumière mélodieuse et surnaturelle. Tantôt les accords sublimes roulaient majestueusement sous les profonds ombrages; tantôt ils s'élançaient à la fois vers le firmament, comme si l'aigle de l'Évangéliste leur avait prêté l'impétuosité de son vol pour les reporter à leur source, comme si Dieu était venu à son tour jeter dans toutes ces harmonies une harmonie universelle :

Oui, ton Dieu veut ta délivrance,

Lorsque tu crains son abandon.
Au nombre des vertus il plaça l'espérance ;
Sa justice toujours marche avec le pardon.
L'esprit qui m'enlève à la terre
Sur ta tête à ma voix ne descend pas en vain ;
Déjà ton cœur se désaltère
Aux sources de l'amour divin.
Cet amour, immortelle flamme,
Lumière de la vie, existence de l'âme,
Manquait à tes jours ténébreux :
J'ai brisé ta chaîne fatale ;
Tu dormais dans l'ombre infernale,
Tu te réveilles dans les cieux.

« Réveillée, oui, réveillée ! ! ! Et ma fille? qui donc me la réveillera, elle aussi ? qui donc me dira : « Pauvre mère, il te faut ta fille à présent, ta fille, car tu n'es plus folle pour t'en passer ?... » O mon Dieu ! que vous ai-je fait pour ne m'avoir pas laissé mon malheur ! Cécilia, Cécilia... Ah ! je me croyais morte avant toi ! et tu ne pleureras pas sur ma tombe... et la lumière du ciel m'est rendue, rendue sans ma fille !...

— Votre fille ! » s'écria la jeune inspirée ; et les sanglots de son sein et l'agitation des plis de sa robe blanche trahissaient déjà tout le mystère : « Votre fille ! » Et en prononçant cette parole, dernier accord de la harpe, dernier souffle de la voix, dernière note du cœur, seul prodige qui pût à son tour triompher de la douleur maternelle, Cécilia rejeta son voile et vint tomber dans les bras de sa mère, de sa mère presque évanouie de bonheur.

Jetons le voile du silence sur ces deux cœurs mis à nu, car il est un degré dans chaque émotion humaine que nulle expression ne peut atteindre, mystérieuses sommités de l'existence qu'on ne gravit qu'au vol de l'âme et qui se cachent aussi dans le ciel.

La petite Marie, témoin enfant et superstitieux de cette reconnaissance inespérée, passait de la joie à la crainte, et baisait tour à tour la croix rouge et les mains de Cécilia. « Grâce à vous, bonne Vierge, répétait-elle, c'était si bien vous qui chantiez ! » Puis s'adressant à madame de Sommerive : « A présent je ne vous chercherai plus de fêtes... à présent je ne vous serai plus Cécilia... » Et Cécilia, inclinée devant Dieu et devant sa mère, pleurait à genoux de toute sa joie, et sa mère lui disait : « Parle, parle encore, Cécilia ; ta voix, c'est mon âme ; parle bien près, là, là, sur mon sein.

— Sur ton sein, oui toujours ! Ah ! que j'ai souffert de te laisser si longtemps sans mes caresses, ma mère ! que j'ai souffert ! et cependant que ces trois années sont peu de chose pour tant de bonheur ! Je l'ai deviné dans mes larmes, dans mes prières, deviné sans doute par une inspiration de toi, ma mère, quand je me suis dit : « Je partirai, oui, je te laisserai seule sans ton enfant véritable, seule à des soins qui ne seront pas les miens. Oh ! que je me sentais coupable, que je te demandais grâce et pardon, le soir, la veille de mon départ, que je m'humiliais sous ta bénédiction que tu me donnais sans le savoir ! Et le matin, en fuyant comme une criminelle de ton pauvre toit bien-aimé, que de fois je me suis agenouillée pour envoyer de loin mon dernier regard à cette demeure, la seule où reposait ma vie ! Mais il ne me restait qu'un espoir de guérison pour ta souffrance ; il fallait t'entourer de douce harmonie, il fallait rappeler par des chants ta pensée absente, et quelle autre eût mieux parlé cette langue consolatrice, la seule que tu n'avais pas oubliée, quel enfant n'apprend pas la langue de sa mère ? Je partis sous la garde de ton amour, afin d'aller mendier les leçons dont j'avais besoin ; je cherchai longtemps ; personne ne voulait comprendre mon espérance. Dieu vint à mon aide ; je fus reçue par charité dans une de ses maisons, et j'appris à y chanter ses louanges pour lui et pour toi. Durant le jour je travaillais sous les ordres des religieuses, et, ne possédant rien, je les servais humblement pour m'acquitter envers elles ; mais le soir, la nuit, le dimanche, je recevais à genoux les leçons que l'on me donnait ; je les emportais dans mon

cœur; j'en faisais l'objet de mes rêves, la vie de mon âme; c'était un culte, un culte consolateur! Et qui m'aurait soutenue loin de toi, là où j'étais si étrangère qu'on n'y savait pas ton nom! Ma harpe, ô ma harpe! tu me parlais de ma mère! la musique n'avait plus de mystères pour mon amour; c'est elle qui dans mes longues heures de solitude me ressuscitait ton image; je te voyais de loin sourire à mes pleurs; je te voyais, toi, ma mère, bercée à mes chants; je te voyais recevoir de moi un peu de cette vie que tu m'as donnée, et tu me disais, comme autrefois, quand j'étais encore tout enfant, tu me disais: «Espérance, Cécilia! Je t'ai nommée Cécilia pour que ta patronne vienne à ton aide.» Et je priais, et la foi me tendait la main; et quand Dieu m'a dit: «Enfant, reviens à ta mère, tu peux la guérir, je suis revenue...»

Madame de Sommerive, tenant toujours sa fille sur son cœur de peur de la perdre encore, suspendit à la haute croix le voile de Cécilia, *ex-voto* de sa reconnaissance de mère.

Elle revint dans le vieux château, appuyée sur ses deux enfants; et Dieu répandit sa grâce sur le vieux château, et l'on y chante encore de saintes louanges sur la harpe de Cécilia.

Gabrielle Soumet.

INFLUENCE DE L'ÉDUCATION

SUR LE BONHEUR DES FEMMES.

Un malaise indéfinissable, une inquiétude sans nom agite l'existence morale des femmes. Elles se plaignent de l'étroite sphère où les enchaînent l'égoïsme et la vanité de l'homme; elles veulent l'affranchissement; elles demandent tout haut une liberté égale à celle de l'être qui si longtemps s'arrogea le pouvoir de leur imposer une destinée sourde, obscure et déshéritée de grands intérêts, la destinée du foyer enfin.

Le christianisme a jeté les premiers fondements de la liberté des femmes; les lois contemporaines ne sont, à leur égard, pas trop en arrière de la civilisation; mais l'opinion, plus puissante que les lois, a solennellement érigé cette liberté en droit naturel et consenti par la société. Déjà cette même opinion fait justice de l'article injurieux du code qui frappe de nullité la déposition des femmes devant les tribunaux. Quelque temps encore, et ce reste de la barbarie du moyen-âge ne déshonorera plus la législation française.

De nos jours, les femmes peuvent donner à leur pensée une expression large et forte; leur parole, comme celle des hommes, peut parcourir la terre et y semer le germe d'idées nouvelles. Où donc est l'esclavage? en elles. Et ce n'est pas ici un de ces paradoxes dont la mauvaise foi s'appuie trop souvent pour obscurcir le jugement naturel, c'est une conviction intime et réfléchie, c'est le sentiment du vrai qui parle plus haut que l'orgueil du sexe. Les hommes ont trop affecté de méconnaître de quel immense avantage serait pour le progrès de la morale le perfectionnement intellectuel des femmes. Elles-mêmes, disons-le, ont trop oublié l'influence immédiate qu'elles peuvent avoir, qu'elles ont de fait, sur le bonheur et la durée des sociétés.

Sont-elles nombreuses les femmes qui

ont su comprendre la vie et leur destination individuelle et sociale? non.

Dieu seul peut compter les étoiles, et les feuilles des forêts, et les sables des mers, et les vagues que l'Océan orageux roule sur la grève solitaire; mais les hommes pourraient presque dire le nombre des femmes qui remplissent leur mission d'utilité dans l'ordre moral de la création.

Est-ce bien aux femmes du XIXe siècle à s'isoler des intérêts de la grande famille? Est-ce bien, lorsque tout est compris, analysé, apprécié à sa valeur réelle, lorsque la face des choses s'est totalement renouvelée par la puissance des idées autant que par celle de l'action; est-ce bien alors, dis-je, qu'elles doivent conserver leur insouciance et leur frivolité?

Des femmes à vues étroites, à émotions vaniteuses et pleines de caprices, ne sauraient convenir à des hommes qui animent leur existence d'actes forts et rapides, qui marquent chaque pas dans la carrière du progrès par la destruction d'un abus et la conquête d'une vérité; les hommes même que l'ennui consume ne ressentent ce mal que parce qu'ils ne peuvent pas dépenser leur énergie en actes extérieurs.

Au XVIIIe siècle vous eussiez vu un homme broder à la perfection, défier une femme dans l'art d'assortir et de nuancer des soies. A cette époque de décadence, ces rois de la création portaient des rubans, des dentelles, de riches et délicates broderies; ils parfumaient l'air des essences dont ils se couvraient. Se montraient-ils dans un salon, ils y étalaient des sourires attentifs, des formes élégantes et moelleuses; ils savaient débiter de jolis riens. Alors des enfants serrés dans leurs langes, petits maillots faibles, pleureurs, souffreteux, à peine nés, avaient des grades à l'armée. On vit un maréchal de France se farder, enfler avec de petites boules de coton ses joues que la vieillesse avait creusées, oublier enfin que les derniers jours de la vie se parent du reflet d'un noble passé.

Certes! les femmes de tels hommes pouvaient bien les placer sur la ligne de leurs éphémères et risibles enthousiasmes, avec leur perroquet, leur singe, leur chien, cortége obligé de leur vie d'insignifiances.

En blâmant les femmes de leur faiblesse d'habitude et de calculs féminins, je ne prétends pas qu'elles échangent les grâces timides ou énergiques de leur sexe contre la mâle assurance de l'homme; ce ne serait qu'une mascarade dont le ridicule ou l'impuissance ferait bientôt justice; on peut affecter des formes rudes, tranchantes, hardies, et ne surgir de la foule que par l'audace de la médiocrité. Qu'elles restent ce que la nature les a faites, elles sont si bien!

On a dit que la femme est une créature inachevée, et formée uniquement pour le bonheur de l'homme; on a dit une sottise orgueilleuse. Chacun de ces êtres a reçu de Dieu une nature qui lui est propre, et des dons destinés à être mis en commun et à compléter leur mutuelle existence. Ce qui manque à l'un est possédé par l'autre. L'homme privé des sympathies, des dévouements obscurs et continuels de la femme, périrait ou deviendrait fou; elle, noble créature, vivrait tant qu'elle pourrait donner des joies de cœur à une mère, à une sœur, à une amie. L'isolement n'est d'ailleurs fait ni pour l'un ni pour l'autre.

Que la femme, ajoute le commun des hommes, examine son organisation physique, qu'elle jette ensuite un coup d'œil rapide sur celle de l'homme, elle sentira que leurs destinées, bien que mêlées, doivent se manifester sous des aspects tout différents. Ces cheveux fins, cette peau transparente et veloutée, ces formes délicates et pures; cette voix qui tombe dans le cœur, molle, suave, caressante; ce regard qui a des sourires pour séduction, des larmes pour défense, tout cela ne commande pas

l'obéissance. De plus, le sang effraierait ces âmes faibles ; l'éloquence passionnée de la tribune briserait bientôt leurs frêles enveloppes. Aux hommes les sueurs de la fatigue, les paroles hardies, les actes de haute puissance et d'énergique volonté ; à eux l'éclat et le retentissement de la gloire ; à eux les combats, les révolutions, les grandes destinées ! Voyez leurs cheveux rudes, leurs formes anguleuses, leurs yeux dont la tendresse ou la pitié peut seule adoucir les éclairs. Écoutez leur voix tonnante et brève, et demandez-vous si les femmes peuvent lutter avec eux.

Non, s'il faut déployer une force brutale ; mais les temps approchent où les haines des nations, s'éteignant devant de plus hautes lumières, proclameront la puissance morale comme la première des puissances. Alors les femmes qui auront suivi les hommes dans cette nouvelle phase de grandeur seront peut-être comptées dans l'ordre social pour autre chose que des nombres.

Quant à l'emploi de tous les jours de la vie, il différera constamment en quelques points pour l'un et pour l'autre. Les détails domestiques, doux à la femme, convenables à son esprit d'ordre et de régularité, ne seraient que dégradants pour l'homme. Il ferait beau voir celle-là courir à travers champs, la lance ou l'épée au poing, user son existence à la Bourse, dans les administrations, tandis que son frère ou son mari s'occuperait du ménage et endormirait l'enfant au berceau. Certes, c'est bien assez de voir des hommes qui n'en ont que le nom méconnaître la dignité de leur destination ; l'un s'admire dans une tête de femme qu'il vient de coiffer d'inspiration : ces boucles font sa gloire ; l'autre débite mille mensonges flûtés pour vendre une robe, une fleur, un ruban, voir même quelques épingles. Il y a des hommes qui sont marchands de modes, il y en a qui font des corsets ; et la culture manque de bras !

Victoria, dans les Gaules, faisait au moins des rois.

Femmes, Dieu vous a fait une belle, une douce part dans l'immense partage de ses biens ; gardez votre rôle : il peut, quand il est bien rempli, satisfaire les exigences de l'âme la plus fière et la plus délicate. Filles et femmes, il dépend de vous d'accomplir sur la terre une mission de grâce, d'amour et de bienfaits. De la maison du père vous passez dans celle de l'époux ; et partout, sur votre passage, vous pouvez laisser des traces consolantes et divines.

Oh ! relevez fièrement la tête ; dites-vous que rien de ce qui est beau n'est en dehors de votre nature. Le sentiment du devoir bien compris et noblement accepté a souvent donné à quelques-unes de vous l'enthousiasme des vertus les plus difficiles ; il a rempli leur vie de ces actes de tous les jours, simples, obscurs dans leur forme, mais sublimes dans leur application, leurs effets et leur continuité. Grands aux yeux de Dieu, ces actes furent peut-être méconnus des hommes, attribués à la nullité. Qu'importait ! n'avaient-elles pas la conviction d'avoir bien fait ? Et cette conviction est bien ce qu'il y a de plus doux, de plus noble à sentir. L'approbation n'eût été qu'un salaire, elles surent la dédaigner. Les hommes vous ont imposé des devoirs dont ils s'affranchissent, ils vous ont confié leur honneur et celui de leurs enfants ; c'est le plus bel éloge qu'ils aient pu faire de vous, c'est vous proclamer capables d'une vraie supériorité sur eux.

Parlerai-je des dévouements ? Ils sont dans le cœur de toutes les femmes, ils sont un besoin pour toutes. Je dis toutes ; car celles qui ne les connaissent pas appartiennent à une nature d'exception ; elles ne sont pas plus femmes qu'un lâche n'est homme. Quant au courage, elles ont prouvé, à une époque bien récente, qu'elles savent mourir. L'échafaud réclama leur tête, elles

sourirent à l'échafaud. Une seule pâlit, c'était une infâme.

Que manque-t-il à la femme pour être grande et heureuse de tout le bonheur qu'on peut trouver ici-bas? Il lui manque une éducation raisonnée, en harmonie avec les besoins de l'époque. Qu'elle ne recule pas devant le sérieux de la pensée; la force est là. Plus libéralement partagée que sa mère, la jeune fille de nos jours est appelée à une vie d'association et non de servilité. Compagne de l'homme, elle doit marcher à ses côtés, grandir avec lui aux jours de gloire, le soutenir, le consoler aux jours de faiblesse et d'épreuves, le convier enfin à toutes les douceurs de la vie.

Platon, le plus beau génie de la Grèce, avait dit: « Les femmes ne doivent pas être bornées à des emplois obscurs et domestiques; la nature les a destinées à des fonctions plus nobles et plus relevées. »

Oh! qu'il serait temps, dans l'intérêt de tous, que les femmes connussent les bienfaits d'une éducation reflèchie! Quelles connaissances bien réelles ont-elles acquises? Ont-elles fait un pas, un seul pas dans ce grand mouvement des sociétés? Alors que tout est en progrès autour d'elles, seules elles restent stationnaires. Où sont leurs ressources pour les longs jours de la vie? Sont-elles prémunies contre le malheur? La vieillesse les trouvera-t-elles préparées? Questions importantes auxquelles se rattachent toutes les misères ou les joies de leur existence.

Pauvres jeunes filles! comment êtes-vous généralement élevées? On oublie que vous avez une intelligence; on rend inutiles pour vous tous les dons de la vie et du cœur. C'est pitié de voir vos belles années se consumer en études arides qui désenchantent l'imagination et fatiguent la mémoire, sans nul profit pour la pensée. A quoi s'exercent vos facultés? A retenir des mots, à entasser pêle-mêle dans votre cerveau quelques faits isolés, séparés de la réflexion qui les explique, images confuses d'un passé dont les grandes leçons sont perdues pour vous. Et la religion, qu'est-elle? *le culte des formes substitué à celui des idées*[1].

Ainsi préparées, vous entrez dans la vie. Orpheline et privée de fortune, vous la parcourez seule; pourvue d'une dot, vous devenez la compagne d'un homme. Alors commence pour vous une vie de folies, d'ennuis et de regrets; ou bien une vie active, mais toute composée de détails vulgaires que la supériorité sait accepter, anoblir, effacer, mais dont la médiocrité fait un supplice à tout ce qui l'entoure.

Madame Rolland, si étonnante par la haute portée de ses vues et l'énergie de ce caractère dont toute sa vie fut l'expression, apprêtait elle-même les mets destinés à son mari, homme d'une complexion faible et délicate; mais tout en remplissant ce devoir d'affection, elle était loin de s'imaginer que la destination d'une femme a atteint son but, que ses facultés ont été employées quand elle a usé sa vie et son intelligence à préparer ou à ordonner un dîner selon les règles.

Laissant la femme qui fait grand bruit de son titre et de ses fonctions de *femme de ménage*, et celle qui ne vit que de luxe et d'agitations vaniteuses, et par cela même bien méprisables, je m'arrête à une figure qui se dessine naturellement, celle de la femme servilement dévouée, pouvant s'intituler la servante non salariée du mari. Celle-là étudie, devine tous les goûts de son maître, cède lâchement à d'insolents caprices, les subit presque à genoux, et Dieu sait s'il en a! se déshérite enfin de toutes ses gloires d'épouse et de mère pour en faire hommage à l'homme qui s'est naturellement changé en tyran. Pauvre esclave! elle tremble qu'il ne trouve sa chemise mal plissée, son potage trop froid ou trop chaud, le parquet trop dur; elle voudrait marcher,

(1) Châteaubriand.

respirer, vivre pour lui; un peu de temps encore, il lui demandera compte des variations de l'air, il s'en prendra à elle de ses mauvais jours et de ses mauvaises nuits. Qui sait? dans son humilité, la pauvre créature pourra bien se trouver coupable.

La grande Mademoiselle, la fière cousine de Louis XIV, qui avait fait tirer le canon de la Bastille sur les troupes du roi en haine du cardinal-ministre, était devenue l'esclave misérable de Lauzun, petit gentilhomme qu'elle avait épousé en secret. Un jour on aurait entendu le courtisan dire à la fille des rois : « Louise, ôtez-moi mes bottes. » Lauzun pouvait alors tout oser ; la princesse s'était graduellement avilie.

Ces femmes à idées fausses ou mesquines doivent rester étrangères aux intérêts de leurs maris, les unes par indifférence ou dédain, les autres par incapacité. Qu'on s'étonne après que la jeune fille soit une marchandise tellement onéreuse qu'un père se trouve dans la nécessité d'en trafiquer ouvertement, de payer un homme pour qu'il la prenne. La jeune sauvage est vendue à son maître, la fille de la civilisation achète le sien. Une femme à épouser est pour un homme une spéculation, une affaire d'argent, rien de plus.

Jeunes filles, ayez des goûts simples et vrais, acceptez l'exigence du devoir, et vous protesterez de toute l'énergie d'une fière délicatesse contre un abus né au sein de la corruption et flétrissant pour l'époux et l'épouse. Alors, et alors seulement, une dot ne sera pas une nécessité, mais bien un heureux accident.

Si vous saviez quels maux découlent d'une vie oublieuse et privée de confiance! Redoutant des reproches, le mari ne retranche rien du luxe de sa maison, et pourtant ses affaires s'embrouillent tous les jours. Des mesures sévères auraient pu le sauver; il a eu la faiblesse de craindre la douleur, la colère d'une femme. Quelques-unes de ces épouses inconsidérées objecteront peut-être que leur dépense est en proportion avec la dot qu'elles ont apportée; mais quelle dot peut suffire à une maison mal administrée, où les plaisirs sont l'unique intérêt? Ce n'est pas tout; le mari ne trouvant pas en sa compagne les qualités solides, l'affection qu'il avait espérée pour l'intimité des longs jours de la vie, cherchera à s'étourdir de son côté. Ne perdît-il que du temps, ce temps eût été une fortune; mais il lui faudra de fortes émotions, et le monde, et les spectacles, et le jeu dévorant engloutiront ses dernières espérances. La nouvelle de son désastre, l'éclat de son déshonneur surprendra la femme au sein de vaines agitations.

Sans doute il existe des femmes qui n'ont pas contribué à la catastrophe dont elles subissent les terribles conséquences. A elles, à ces nobles victimes, les larmes, le culte d'un tendre et respectueux intérêt.

Mais la femme sans cœur a sa dot assurée. L'humiliante cohue des créanciers assiége en vain sa porte ; elle peut défier l'insolence des uns, la douleur suppliante des autres ; les intérêts de son mari ne sont pas les siens. Cette fortune qui lui a coûté l'honneur, est-elle bien sûre de la conserver? Est-ce bien au fracas des trônes qui s'écroulent, en présence des institutions qui finissent, des sociétés qui s'en vont, des générations qui se heurtent, s'effacent, pressées qu'elles sont d'apparaître un moment sur la scène de ce monde, vieux d'existence, de crimes et de malheurs? est-ce bien, dis-je, à l'aspect du naufrage de tout, qu'elle, faible femme, osera compter sur la stabilité des choses? Demain les vieilles races éteintes n'existeront plus que dans le souvenir périssable des hommes; demain la vie des nouvelles sera peut-être mise en question; et elle se flatterait de conserver une fortune que le caprice d'une loi peut lui ravir! Imbécile sécurité! Que fera-t-elle pour vivre? On ne gagne pas l'existence d'une famille en faisant de petits ouvrages, proclamés des chefs-

d'œuvre tant qu'ils ont été jugés, appréciés par la complaisance des amis, mais déclarés, au moment de la rétribution, de jolies inutilités. Ira-t-elle essuyer les dédains des marchands? mendier le salaire d'une broderie faite au prix de ses veilles et secrètement arrosée des pleurs de la fierté ou peut-être du besoin? Cette ressource est bien précaire, bien insuffisante. L'aiguille est un pauvre instrument dans la main qui ne s'en est servie que pour réaliser de capricieuses inspirations.

Ce supplice d'une mère qui ne peut soulager ses enfants est aussi le supplice de la jeune fille privée d'un père, qui n'a que des larmes à donner à sa mère manquant de tout. Elle jette les yeux dans le passé; elle y voit des années perdues pour l'avenir. Si elle pouvait les ressaisir ces précieuses années, comme elle en profiterait! Que sait-elle? hélas! qu'elle n'a rien appris; que toutes les ressources lui manquent à la fois, au moment où toutes lui deviennent nécessaires.

Triste et effrayante conviction! Et sa mère est là, pâle de la douleur réelle, pâle des appréhensions du lendemain, souffrant toutes les angoisses!

Elle avait étudié la musique, la peinture; elle possédait un joli talent de société; la pauvreté l'en a soudain dépouillée; le vent du malheur a subitement glacé toutes les admirations; ses connaissances en musique et en peinture n'ont pas plus de réalité que ses connaissances scientifiques et littéraires. Quand on est véritablement épris d'un art, on n'a pas besoin, pour le cultiver, des vains applaudissements de la foule; on le cultive pour soi d'abord. Mademoiselle Herminie Vial vient à l'appui de ce que j'avance. Qu'elle me pardonne de la citer; c'est un tribut que je paie à ce jeune et beau talent musical si plein d'avenir. Elève d'un homme dont le génie a dédaigné d'attendre les années, mademoiselle Vial tire de son piano des sons qui peuvent être comparés à une magnifique poésie. Échos puissants de l'âme, ils en redisent les émotions suaves, les douleurs, les enthousiasmes solitaires et passionnés; ils initient au mystère de la pensée; et tout cela avec une rapidité, une simultanéité d'impressions qu'aucune langue parlée ne pourrait égaler. Heureuses celles que la jeune artiste voudra favoriser de ses leçons!

Si donc vous avez fait un emploi sérieux de votre première jeunesse, d'honorables ressources s'offrent à vous. La carrière de l'enseignement vous est ouverte, des femmes vous ont frayé la carrière des lettres. Sans remonter à une époque reculée, je citerai trois femmes, nos contemporaines, dont les lettres ont assuré l'existence. Madame de Genlis vécut et fit du bien avec le produit de ses écrits. Mademoiselle de Meulan, depuis madame Guizot, dut à la supériorité de son esprit le bonheur bien senti de faire la destinée de ses jeunes frères et de sa jeune sœur. Après la révolution de 1793 il ne restait à madame Campan qu'un assignat de 500 fr. et 30,000 fr. de dettes contractées par son mari. Elle écrivit de sa propre main cent prospectus, éleva une maison d'éducation, eut soixante élèves au bout d'un an, et ne tarda pas à se trouver dans une situation paisible et honorée.

La culture de l'intelligence affranchit en outre la vie d'une foule de besoins matériels; elle isole l'âme des mesquineries sociales. Il est doux, croyez-moi, de pouvoir se réfugier dans le calme de la solitude, de n'avoir pas besoin du monde pour sentir l'existence, pour échapper à l'ennui, ce fléau des heureux. Que faire d'ailleurs de la vieillesse, comment se consoler de vieillir si l'on ne trouve point de ressource en soi? Et qu'on ne dise pas que l'élévation de la pensée nuit à l'amour des choses simples, au culte des vertus domestiques; elle y ajoute, au contraire, une consécration de principes qui ne céderont pas à l'influence capricieuse de l'inspiration.

Pour que la femme arrive à une destinée digne d'elle, en rapport avec les vues du Créateur, il faut qu'elle renouvelle ses impressions avec ses idées, il faut qu'elle refasse son éducation. La tâche n'est pas immense; une volonté forte est d'ailleurs un moyen infaillible de succès. Depuis six ans, les cours d'un homme qui est lui-même époux et père, et qui consacre à l'amélioration du sort des femmes son jugement et sa solide érudition, les cours de M. Lévi[1], offrent le spectacle touchant de mères accomplissant ce noble devoir. Elles assistent silencieuses, mais attentives et pénétrées, aux leçons de leurs filles. Un sens droit faisant taire en elles de petites considérations vaniteuses, elles prouvent d'une manière frappante que, parce qu'on s'est une fois engagé dans une fausse route, ce n'est pas une raison pour y marcher toujours. Disons-le, ces meres donnent à leurs filles une leçon bien grande et bien utile; une leçon qui peut, qui doit avoir l'influence la plus forte sur la vie de ces êtres aimés, si elle ne renferme pas tout leur avenir. Elles leur apprennent, non par des paroles dont le souvenir s'altère et s'efface, qui laissent d'ailleurs surgir le doute, mais par un acte réel, par l'autorité puissante d'un fait, qu'il n'est jamais trop tard pour apprendre à vivre. Je ne connais pas de vérité plus importante et dont l'application se lie mieux à la destinée humaine.

Ils étaient sages ces vieillards de la Grèce qui se mêlaient aux jeunes hommes pour entendre, dans la bouche de Socrate, dans celle de Platon, ce qu'ils avaient ignoré jusqu'alors. C'est savoir déjà beaucoup, c'est avoir immensément appris que de pouvoir dire avec conviction : « Je ne sais rien encore. »

Ramenant ma pensée à ces *Cours-modèles*, je dis que c'est à la fois une idée grande et bienfaisante que celle de donner pour intérêt à la vie de ces mères le bonheur certain de leur jeune famille. Elles se sentiront renaître moralement dans leurs filles; elles retrouveront cette vie, ces émotions de jeunesse dont la mémoire ne se perd jamais, et qui vibre toujours fraîche et délicieuse dans le cœur même le plus usé. Si la contagion de l'exemple ne nuisait pas au sentiment et à la réflexion, quelle mère, pouvant élever elle-même sa fille, ne frémirait en confiant à une autre le soin de développer sa jeune intelligence, de la former aux vertus, de préparer son avenir! Quoi! cette enfant dont elle a reçu les premiers baisers, dont sa voix a si souvent protégé la faiblesse; qui a dit son nom, son doux nom de mère, avant le nom de son Dieu, quand à peine ses lèvres pouvaient le balbutier; cette enfant qui l'a trouvée, elle mère, à son entrée dans la vie, voilà qu'elle la repousse, qu'elle l'abandonne. Une autre femme, qui n'est rien à cette enfant, lui ôtera ses plus belles, ses plus douces prérogatives; elle obtiendra la confiance, lui disputera le cœur de sa fille.

Elle est revenue, cette fille, sous le toit d'où l'avait bannie une triste imprévoyance, elle est revenue étrangère à sa mère; car, mon Dieu, qu'est-ce qu'un titre! Et la mère et la fille, inconnues l'une à l'autre, se trouvant subitement face à face, se demanderont sans doute qui elles sont. Soumises à la douloureuse nécessité de s'étudier, qui oserait dire qu'elles se dévoileront tout entières? Étonnez-vous des mornes regards de la jeune fille! Que voulez-vous? ses souvenirs ne sont pas là; il n'en est aucun qui lie le présent au passé: c'est ailleurs qu'elle a vécu. Tout ce qui l'entoure est pour elle bien froid, bien silencieux. Une mère qui ne connaît pas sa fille, une fille qui ne connaît pas sa mère! c'est bien triste.

Et la mère qui a lu cet avenir ne presserait pas sa jeune fille contre son sein, elle ne lui dirait pas: «Tu ne me quitteras que pour devenir mère à ton tour! Nul sacrifice

(1) Rue de Lille, n° 17.

ne me sera pénible pour te garder auprès de moi ; toi, mon bien, la confiance de mes belles années, l'ornement, la joie de ma vieillesse? »

Mais il est telle position dans la vie qui s'oppose à ce qu'une mère élève elle-même sa fille. Eh bien ! qu'elle sache choisir la femme en faveur de laquelle elle se dépouillera, je le répète, de son plus beau privilége ; que celle qui habite Paris la demande à ce *Cours normal*, création digne de respect, où se forment des institutrices capables de remplacer des mères, s'il est vrai qu'une mère puisse jamais être remplacée [1].

Je ne puis mieux résumer ces observations, dont le cœur a fourni l'inspiration, qu'en citant un fragment du discours prononcé par M. Lévi à l'ouverture de ce *Cours normal*. Après avoir largement développé son système d'éducation, il ajoute :

« Les hommes trouveront auprès de ces jeunes filles, devenues leurs compagnes, de nobles jouissances dans leurs longs jours, des consolations dans leurs chagrins, des conseils dans leurs entreprises, des soins assidus dans leurs souffrances ; car les femmes ne sont point des passagers indifférents dans le vaisseau de l'État ; elles influent trop sur leur siècle et sur leur pays pour les laisser dans l'ignorance des graves intérêts de l'humanité. Aujourd'hui plus que jamais elles doivent comprendre leur position sociale ; une ère nouvelle a commencé pour elles ; il faut qu'elles apportent leur tribut à la commune famille. Appelées au partage du bonheur de l'homme, elles le sont aussi aux progrès de son intelligence. Une éducation solide, une instruction sagement dirigée, une religion douce et tolérante les disposeront à ce dévouement, à ce courage dont elles ont tant besoin dans les différentes épreuves de la vie. »

Mme A. Dupin.

(1) Le Cours normal professé par MM. Lévi et Lourmand tient ses séances le dimanche, depuis une heure jusqu'à trois heures, dans une des salles de l'Hôtel-de-Ville.

LA TOUSSAINT.

Nous vous suivons tous, mais nous marchons, et vous êtes arrivés, arrivés à l'avance au banquet divin où chacun des enfants trouve sa place s'il a fait en ce monde un peu de bien.

Gabrielle Soumet

Chaque retour du soleil est sanctifié par un nom bien heureux ; mais ce jour saint entre les jours est protégé par la foule des élus de *toute nation*, de *toute tribu*, de *tout peuple*, de *toute langue*, que la mémoire de l'homme ne peut retenir, que l'œil humain ne peut pas compter. Ce ne sont pas seulement ces glorieux apôtres, plus étonnants par leur simplicité que par leurs miracles, ces saintes femmes du Calvaire et du Sépulcre, ce saint Bernard enflammant par sa parole le courage des chevaliers chrétiens, ce solitaire qui pendant quarante années garda le jeûne et le silence. Ce n'est pas seulement ce saint Ambroise arrêtant le diadème à la porte du temple, cette sainte Monique enfantant deux fois le grand saint Augustin, en lui donnant la vie du temps et de l'éter-

nité; cette sainte Thérèse enseignée et ravie par les révélations sublimes, ni celui qui se sanctifia par la pourpre du trône ou la pourpre du martyre, ni ces orateurs, ces pontifes, l'élite et l'exemple des siècles. On invoque aussi, dans cette solennité, les mystères de la grâce, les vertus ignorées, la mère vigilante, l'épouse fidèle, l'enfant enlevé au berceau, le soldat frappé sous le drapeau qu'il n'a point quitté.

Il n'est pas d'humble condition, pas d'état modeste, de souffrance, de misère qui ne puisse avoir le droit de revendiquer une palme immortelle et de s'honorer d'une illustration céleste. En levant les yeux l'orphelin retrouve sa famille, l'exilé la patrie.

C'est aujourd'hui surtout que s'établit cette correspondance spirituelle entre ceux qui jouissent et ceux qui espèrent, que tous les habitants du ciel se penchent et écoutent, qu'ils font descendre sur nous leurs bénédictions, et que nos prières montent au bruit des harpes, dans les coupes d'or et les encensoirs, jusqu'aux pieds de l'Éternel. Accord juste et pur d'une délicieuse harmonie, note de la musique des anges, échos du firmament qui nous répondent, chaîne invisible qui unit la terre et le paradis.

Pourquoi cette jeune fille a-t-elle quitté son deuil? Pourquoi sa robe éclatante et sa fraîche guirlande? Pourquoi brille-t-elle de toute sa parure? Écoutez sa prière : « O ma mère! dit-elle, je t'invoque à genoux; et comme tu me souriais autrefois, je souris maintenant à ta gloire. Ton nom ici-bas n'est pas écrit sur la liste des saints, mais je le lis dans le ciel, je le vois briller entre les noms de la sainte légende. Tu goûtes le bonheur divin; car ton pied est resté ferme dans la voie qui conduit au séjour des âmes heureuses. Tu m'appris à lever, tout enfant, mes bras vers Dieu, en joignant mes petites mains dans les tiennes. Par ta piété tu m'enseignas la prière, par tes bienfaits tu m'enseignas l'aumône. Tous ces malheureux que tu secourus doivent t'invoquer comme leur patronne. Et si ta vie, jour par jour, heure par heure, sanctifiée par toutes les vertus, ne me répondait pas de ta félicité céleste, j'en attesterais ce douloureux moment où pour la première et la dernière fois tu te séparas de ta fille; ce moment où, penchée sur ton lit, je te couvrais de baisers que ta bouche pâle ne pouvait plus me rendre. Ton doux regard s'éteignit, mais une flamme se posa sur ton front; je suivis ton âme qui montait au ciel, où je la cherche encore. Et tu te joignis aux élus, tu pris ta place parmi les anges, et tu fus canonisée à mes yeux par la douleur et par la mort. »

Elle se tait, se recueille; puis elle se relève et marche vers le temple, où l'autel est décoré des derniers rameaux fleuris et des derniers pampres de l'année. Elle se mêle au cortége des vierges. Les voiles blancs s'agitent et retombent ensemble comme une neige éblouissante. Des voix calmes et pures sortent de ce nuage éclatant et font entendre des hymnes de louanges et d'invocation. C'est alors que la jeune fille, dans une brûlante extase, croit voir sous une tente de lumière une femme dont les traits chéris la consolent, qui lui sourit doucement et la bénit avec amour en lui tendant les bras.

Ah! qu'il serait malheureux l'enfant qui n'adoucirait pas ses regrets à cette confiance suprême, et pour qui, dans sa pensée, sa mère ne serait pas une sainte!

A chacun de nous donc une une joie, un cantique; à chacun de nous une consolante espérance.

Mais les jours de douleur arrivent vite; la tristesse est hâtive sur la terre. Aujourd'hui des fleurs en signe de fête à tous les vivants, et demain des couronnes funèbres à tous les tombeaux.

Le comte Jules DE RESSÉGUIER.



Pelotte et essuie plumes
en forme de papillon



Dessin pour Bonnet grec.

Ces bonnets se font en drap ou en velours, la broderie s'exécute en cordonnets d'or, d'argent ou de soie, il faut pour un bonnet cinq morceaux pareils au modèle ; on met un gland à la pointe.



ODETTE DE CHAMPDIVERS[1]

SURNOMMÉE *LA PETITE ROYNE.*

CHRONIQUE DU XIV[e] SIÈCLE.

Qu'il est doux, qu'il est doux d'écouter les histoires,
Les histoires du temps passé,
Quand les branches d'arbre sont noires,
Quand la neige est épaisse et charge un sol glacé!
ALFRED DE VIGNY.

Voici novembre avec ses pâles soleils, ses horizons gris, ses longues pluies et ses longues soirées, ce vieux novembre, mesdemoiselles, qui est si peu de votre âge et de votre goût. Plus de danses, le soir, sous les grands tilleuls, au clair flambeau de la lune large et blanche; pas encore de ces soirées d'hiver, où règnent les arts, brillants rivaux de la nature. Les campagnes sont dépouillées et les villes sont encore désertes; rien à voir ici, personne à voir là. Aucun plaisir ne sera organisé de longtemps; c'est bien la saison morte. Donc, mesdemoiselles, puisque tout le reste nous manque, faisons quelque grave causerie autour du foyer, à la flamme humide et sombre, tandis que la bise aiguë siffle dans les corridors comme une troupe de couleuvres, tandis que la pendule, à sonnerie lointaine, frappe à côté de nous ses heures mélancoliques, dont la voix semble nous arriver lente et affaiblie du haut d'un clocher, tout là-bas. La lampe, comme elle est posée, projette sur les murs de la chambre nos silhouettes gigantesques qui vont se mêler aux personnages immobiles des tapisseries. Rapprochons le cercle pour n'avoir pas froid, pour n'avoir pas peur. Le mauvais temps ramène la pensée vers les temps mauvais. Si nous y cherchions du moins quelque consolant épisode qui jaillisse et s'en détache, comme un épi dans un champ dévasté!... Je voudrais vous parler d'héroïsme, de grâces et de vertus; je voudrais vous parler de femmes, de ces saintes ou charmantes femmes, divins contrastes jetés par la Providence au milieu des crimes et des fléaux, sourires tombés du ciel parmi le sang et les larmes de la terre!... Les beaux exemples sont les meilleures leçons. Et puis, je vous dirai encore les femmes que les arts et les talents ont illustrées, celles du moins qui ne se sont point échappées du *cercle* des devoirs par la *tangente* de la supériorité; car il n'y a pas de gloire pour elles là où il n'y a point sagesse; et si haut que les emporte leur génie, elles ne doivent jamais, sous peine de honte, perdre de vue les sollicitudes du ménage et les besoins de la famille. Mais aujourd'hui le ciel est trop noir, je ne trouve pas de couleurs pour peindre ces éclatantes célébrités, et le nom obscur d'une douce et modeste fille me revient sans cesse à la mémoire : Odette

(1) Voici le premier des divers articles historiques que nous offrons à nos jeunes lectrices sur les femmes illustrées par d'éclatantes actions, de grandes qualités ou même de modestes vertus. La plume élégante et gracieuse qui veut bien se charger de les écrire, déjà connue de nos abonnées, ajoutera beaucoup de charme à l'intérêt qu'elles y trouveront.
(NOTE DES DIRECT.)

de Champdivers, une belle enfant du quatorzième siècle, qui n'eut aucun des bonheurs du monde, mais qui ne fut point malheureuse pourtant, puisqu'il lui fut donné de consoler des douleurs, et les plus affreuses... de royales douleurs! Odette, pauvre petit ange-gardien, qui se rencontra un jour dans le chemin de l'infortuné Charles VI, cet Œdipe sans Antigone, ce roi Léar sans Cordélia!

A Charles V, dit *le Sage*, avait succédé son fils, Charles VI, frappé de démence presque aussitôt qu'il eut l'âge de raison (les pères ne transmettent à leurs enfants que les trésors qu'ils ont acquis; Dieu se réserve, d'après une règle mystérieuse, le partage inégal du génie et de la beauté). La fortune du royaume prit la ressemblance de ces deux rois. Florissant et solide sous le sage monarque, l'État tomba dans la langueur et le désordre avec le monarque insensé.

Donc, à aucune époque, le beau royaume de France ne fut autant menacé d'une fin prochaine que sous le malheureux Charles VI. Resté orphelin à dix ans, témoin craintif et douloureux des fureurs ambitieuses des quarante-six princes du sang qui existaient alors en France; tombé sous la tutelle funeste du duc d'Anjou à qui revenait de droit la régence, comme l'aîné des frères du feu roi, quoiqu'il en fût le moins digne; écrasé d'avance comme souverain par les deux puissantes et terribles factions de son frère, le duc d'Orléans, et de Philippe, duc de Bourgogne, son oncle; enfin, pour dernière fatalité, marié trop jeune à Isabelle, ou, pour mieux dire, à Isabeau de Bavière, car ce monstre ne devait rien avoir d'une femme, pas même le nom; sans cesse ballotté des horreurs de la guerre civile aux horreurs de l'invasion étrangère, faut-il s'étonner que le dauphin, qui devait être Charles VI, ait senti de bonne heure s'affaiblir et se troubler ses organes délicats, et que plus tard la couronne fût posée sur un fantôme de roi?...

Ce jeune prince, grandi au milieu des trahisons et des révoltes, assiégé de récits superstitieux et d'horoscopes sinistres, portait en lui-même une tristesse maladive et une vague terreur des hommes et de la destinée. Son âme douce et tendre se réfugiait en Dieu seul et y trouvait des consolations, mais point de force et d'assurance. Sa raison, comme une lumière débile, pouvait s'éteindre au moindre souffle; tout était prodige et prédestination à ses yeux.

Un soir, c'était dans les environs de la ville du Mans, accompagné de ses chevaliers, il traversait une sombre forêt. Tout à coup une espèce de géant à moitié nu sort d'un chêne creux, et, les yeux sanglants, les cheveux désordonnés, la voix effrayante, il s'élance à la bride du cheval de Charles, en criant: *Roi, n'avance pas, tu es trahi*... et il disparaît. Peut-être était-ce quelque fou échappé, ou quelque misérable soudoyé par un grand ambitieux... Le roi y voit une apparition surnaturelle qui le plonge dans une morne stupeur et semble évoquer du fond de sa mémoire mille autres fantômes plus affreux. Sorti de la noire forêt, il cheminait silencieux, laissant traîner la ceinture d'or de sa robe de velours noir dans un sable brûlé des feux du soleil couchant, lorsque la lance d'un de ses pages tomba par accident sur le casque d'un homme d'armes. A ce bruit, soudain réveillé de sa somnolente rêverie, Charles s'imagine qu'il est trahi et que ses jours sont en danger. Exaspéré de frayeur et ne voyant que des assassins dans les fidèles serviteurs qui l'entouraient, il se précipite sur eux l'épée au poing. Quatre sont frappés de mort; le reste s'est enfui. Demeuré seul et couvert d'une sueur glacée, le roi, riant d'un rire funèbre, s'assied sous un arbre du chemin, et d'un œil farouche examine longtemps, sans les reconnaître, les corps tout sanglants qu'il vient d'étendre à ses pieds. Quelques gens de sa suite osent se rapprocher pour le retirer de ce lieu de malheur; il ne fait aucune résistance

et se laisse emmener comme un enfant docile. Couché sur son lit, il demeure pendant deux nuits et deux jours anéanti dans un léthargique sommeil qui ressemble à la mort... et dont sa raison ne s'est plus réveillée!

Ce fut alors que, ramené dans sa bonne ville de Paris, Charles VI fut abandonné, au fond de son grand hôtel Saint-Paul, aux soins mercenaires de quelques domestiques grossiers, tandis que ses courtisans et son épouse criminelle étalaient insolemment le luxe et la honte de leurs orgies nocturnes. Mon Dieu, que serait devenu le pauvre monarque si vous ne lui aviez pas envoyé cette gentille Odette? car il avait conservé pour toute raison la conscience de sa dégradation et de l'ingratitude des hommes, et son malheur sans bornes pouvait s'agrandir encore par les mauvais traitements et les privations du cœur. Mais le Seigneur, qui a mis des puits dans le désert et le baume à côté des poisons, fit entrer Odette dans le sombre palais de Charles VI comme une fleur dans un cachot.

C'était un jour de Pâques; le bon roi revenait de sa chapelle par sa grande allée de tilleuls, chantant à pleine voix, comme un pauvre insensé, quelques versets d'un psaume latin, qu'il terminait toujours par le refrain d'une chanson à boire, ce qui réjouissait fort les hommes qui le gardaient. Ces malheureux ricanaient si haut que Charles s'arrêta tout à coup et que deux larmes très grosses coulèrent péniblement sur ses joues. Une jeune fille qui s'était rangée contre les arbres pour laisser passer le roi, voyant cela, se prit aussi à pleurer beaucoup; et toutefois, tremblante d'attendrissement et de pudeur, elle entonna d'une voix d'archange, et en tombant à genoux, le *Domine, salvum fac regem;* puis elle cacha bien vite sa jolie tête dans ses belles mains, comme toute effrayée de son audace, et toute honteuse de son bon mouvement. Mais Charles tourna ses pas vers elle, et l'ayant relevée avec grande bonté, il lui dit avec un sourire plus triste que toutes les larmes : « Venez, je n'ai pas peur de vous; » et s'appuyant sur son bras, il continua sa route sans plus chanter ni parler, mais non sans regarder fréquemment cette douce et blonde enfant qui lui baisait les mains, en lui disant des yeux mille choses pleines de vénération et de respectueuse pitié. Tellement qu'à chaque pas les nuages s'éclaircissaient sur le front du monarque, et qu'il lançait devant lui un regard moins timide, et qu'en traversant le grand vestibule de l'hôtel Saint-Paul sa tête se releva comme si elle eût encore porté le diadème, et avec une expression de joie et d'orgueil qui semblait dire aux gardes rangés pour lui rendre quelques vains honneurs : « Et moi aussi j'ai quelqu'un qui m'aime. Le roi de France a trouvé un être qui ne rit pas de lui; c'est ma fille! Je puis être infirme devant elle, c'est ma fille; elle ne s'apercevra pas de l'infirmité de son père, si ce n'est pour la cacher aux autres et me l'adoucir à moi-même! » Et il monta l'escalier de marbre, toujours appuyé sur le bras de sa petite Odette, et suivi de ses quatre serviteurs qui étaient rentrés dans un respect hypocrite.

Odette de Champdivers était fille d'un marchand de chevaux de la cour, très peu riche, parce qu'il était très honnête homme, ce qui vaut beaucoup mieux. Pris par la mort le jour même où la pauvre enfant atteignait sa quinzième année, ses dernières paroles furent : « Ma fille, je vais rejoindre votre mère. Je vous laisse toute seule dans ce monde, sans parents, sans fortune; voilà pourquoi je pleure. Oh! si le roi Charles VI n'était point malade, je ne mourrais pas dans l'inquiétude de votre sort, car il n'a fait que le bien tant qu'il a pu faire quelque chose. Mais... heureuse ou malheureuse, servez et bénissez Dieu, priez pour l'âme de votre père et pour la vie du roi. » Odette venait de quitter le deuil, et non pas la tristesse, quand elle rencontra Char-

les VI dans la grande allée des tilleuls.

Le soir de ce jour, le roi ne voulut jamais que la jeune fille s'en allât. Il fallut qu'elle couchât avec les femmes de la reine, et que le lendemain elle se trouvât au réveil de Charles. Comme on cherchait moins à guérir le roi, dont le mal paraissait incurable, qu'à l'amuser et à le distraire par toutes sortes de puérilités, Isabeau fut la première à vouloir lui attacher la jeune Odette, dont les grâces et le charme innocent tempèreraient sans doute ces violents accès qui le prenaient souvent, et pendant lesquels il s'échappait et allait déconcerter, par un aspect lamentable et des cris terribles, les machinations ou les débauches de la cour. C'est ainsi qu'on jette un jeune chien dans la cage d'un lion royal. Odette, avec cette justesse d'esprit que donne la droiture du cœur, saisit tout de suite les difficultés et la beauté de son rôle. On voulait faire d'elle une sorte d'espion du roi, elle voulut être son bon ange ; et la pieuse charité d'une enfant fut plus forte et plus habile que la vieille astuce des courtisans et la noire duplicité d'Isabeau de Bavière. Odette acceptait leurs présents, disait ce qu'il fallait dire, taisait ce qu'il fallait taire dans l'intérêt du bon roi, et l'or de la corruption elle l'épurait en le faisant servir au bien-être et aux petites jouissances de son prisonnier.

Et cependant, combien de jugements calomnieux, de railleries outrageantes, de basses envies, lui fallait-il subir! Car les rois sont enveloppés d'un réseau d'intrigues jusque dans leur exil ou dans leurs prisons, et une hydre d'ambitions subalternes s'agite encore autour de leur chute comme autrefois autour de leur puissance. Ils ne sont délivrés que des oiseaux chanteurs; les oiseaux de proie leur restent fidèles. Eh bien! lorsqu'à travers tant de choses navrantes elle était parvenue à ramener un éclair de sourire sur le front nuageux du monarque, Odette rendait grâces à Dieu de sa journée dans sa prière du soir. Hélas! elle avait de plus grands combats à soutenir dans son propre cœur, blessé d'un vertueux amour. Le moment approchait où elle avait permis à Robert, un jeune écuyer, de lui parler de mariage... Mais depuis la sainte mission qu'elle remplissait auprès de Charles VI, tout souvenir, tout désir d'un bonheur étranger lui apparaissait comme un remords; et pourtant elle avait seize ans; elle était orpheline et jolie... Quelle serait sa vie quand le roi mourrait... quand Robert aussi, faute d'elle, aurait présenté sa poitrine nue à quelque épée anglaise ou bourguignonne!

Elle n'en continuait pas moins son service angélique avec un visage serein et des chants joyeux. Quand elle entra la première fois dans l'appartement du roi, on en avait arraché les tentures et emporté les plus beaux meubles, dont Isabeau de Bavière gratifiait ses vils favoris. En moins de quinze jours, Odette par son travail et le petit trésor de ses épargnes, avait regarni les murs d'élégantes tapisseries et rétabli tout ce que Charles paraissait regretter. Charles se laissait toujours conduire par Odette, tandis que dans ses sombres humeurs il résistait aux prières ou aux menaces de ses chambellans et de ses domestiques. Par un caprice inexplicable, symptôme trop ordinaire de folie, souvent il refusait de changer de linge. La *petite Royne*, car c'est ainsi qu'on l'appelait, les uns par plaisanterie, les autres par vénération, la petite Royne alors lui souriait d'un air suppliant ou le menaçait de son indifférence, et le roi, dans l'espoir de lui plaire ou dans la crainte de n'en être plus aimé, faisait tout ce qu'on exigeait de lui. Quelquefois, quand la démence était trop opiniâtre, elle trouvait, pour le faire obéir, des moyens singuliers, et, en apparence, insensés comme lui. Par exemple, elle entrait dans sa chambre avec dix ou douze hommes bizarrement costumés et le visage tout noirci, qui le prenaient sans dire un mot, l'habillaient ou le déshabillaient, le mettaient au lit ou l'en retiraient.

Le roi en avait peur et n'opposait plus de résistance; mais Odette, pendant ces tristes cérémonies, s'agenouillait dans un coin obscur, et, du fond de son cœur, demandait pardon à l'infortuné prince des rigueurs ignominieuses qu'elle ordonnait pour son bien. Elle était longtemps à se consoler. Il lui semblait avoir vu maltraiter son père.

Tous les soirs, elle demeurait seule dans la chambre du roi, lui faisant quelque pieuse lecture dont il retirait de loin en loin quelque soulagement, ou jouant avec lui à ce nouveau jeu de cartes inventé pour distraire sa folie, et qui depuis a égaré tant de raisons. Elle trichait contre elle-même pour le faire gagner, ce que le bon roi aimait fort. Un soir qu'il avait dans son jeu la *dame de pique*, il la prit tout à coup pour Isabeau de Bavière, on ne sait à quel propos, et cette vision l'irrita au point qu'il courait autour de l'appartement en se répandant en injures et en menaces contre sa femme. La reine, qui en ce moment écoutait à la portière de tapisserie, comme elle en avait quelquefois la manie, s'imagina qu'il était ainsi exaspéré contre elle par Odette, et entrant furieuse elle chassa la jeune fille de la chambre et du palais. Le lendemain, Charles VI, ne voyant plus sa petite *garde*, tomba dans un état de stupeur et d'anéantissement tel qu'Isabeau craignit pour les jours de son époux; car il convenait à son ambition que le roi continuât de vivre, aimant mieux régner sous son nom que de courir les chances hasardeuses d'une régence, au milieu des factions rivales qui se seraient partagé la France.

Odette fut donc rendue au roi qu'elle trouva vieilli de dix ans pour quarante-huit heures d'absence; elle en pleura des larmes de reconnaissance et de douleur. Ce fut peu de jours après qu'elle reçut un gentil message de l'écuyer Robert, touchant la permission qu'elle lui avait donnée de l'aimer et de prétendre à sa main un an après son deuil fini. Robert s'était distingué dans l'armée; la fortune et les honneurs lui étaient venus et attendaient son heureuse épouse; ce n'est pas tout cela qu'elle regretta, ce fut Robert. Une flamme subite lui monta au visage à la réception de la lettre chérie; mais ayant trempé son doigt dans l'eau bénite et fait un signe de croix, elle ordonna qu'on allât chercher Robert. Elle le reçut dans la chambre du roi, qui dormait alors, et lui montrant cette vénérable et douloureuse figure: « Robert, dit-elle, voulez-vous que je le fasse mourir?... » Et les deux beaux enfants s'agenouillèrent devant la couche royale, et se jurèrent en sanglotant un veuvage éternel.

Charles, depuis qu'il avait cru Odette perdue pour lui, exigeait qu'elle ne le quittât pas un instant. Il ne voulait prendre de nourriture que de sa main seulement, et il la faisait coucher dans sa chambre, en travers de la porte. Quelquefois, les nuits, il se réveillait, saisi de terreurs soudaines, poussant de longs cris de désespoir; Odette se levait, vive et souriante, et allait le bercer, comme une mère son enfant, et lui chantait des refrains de sa nourrice qu'il répétait machinalement pour se rendormir; ou bien elle lui dressait sur son lit un petit repas très appétissant (car les fous mangeraient toujours) et très élégamment servi; et le bruit et l'éclat des cristaux et de la vaisselle d'étain rappelaient l'attention du pauvre égaré, et elle avait faim pour lui tenir compagnie, et elle lui disait tant de choses, et qu'il était fier et beau, et qu'il était un grand roi, un vrai chevalier, et qu'une fée avait annoncé sa guérison et toutes sortes de miracles pour *Pâques fleuries*... que sais-je? tout ce qui lui venait au cœur, pourvu qu'elle parlât sans cesse. Elle l'enivrait tellement de suaves paroles et de gracieuses cajoleries que le roi s'émerveillait et s'esjouissait par degrés, et qu'il buvait amplement à la santé d'Odette et de son cher pays de France, et qu'il finissait par confesser n'avoir pas goûté plus de

liesse et de vrai contentement dans les galas de son sacre de Reims, où Louis de Sancerre et le connétable Olivier de Clisson servirent à cheval les plats du banquet royal. De minute en minute, les *vivat* et les exclamations des nocturnes orgies de la reine arrivaient jusqu'aux deux convives solitaires; mais certes, il n'y avait point dans toutes les fêtes de toutes les salles du palais autant de joie qu'à ce petit souper de la démence et de la pitié.

Une chose touchante et qui payait Odette de toutes ses peines, c'était, lorsqu'elle accompagnait le roi dans ses promenades au jardin, de voir qu'il ne manquait jamais de s'arrêter devant l'arbre où il l'avait rencontrée la première fois, et que là il lui imprimait au front un baiser tout paternel, sans proférer une parole Mais quel discours aurait eu cette éloquence!. . Pendant bien des années Odette continua cette vie d'immolation à une infirmité, n'ayant d'autres douceurs, selon le monde, que l'amertume du sacrifice même. Oh! interrogeons nos cœurs, et jugeons combien, dans la balance des justices divines, doit peser peu une action sublime, un fait héroïque, auprès de toute cette vie modeste, offerte jour à jour et comme un holocauste ignoré, pour rendre, bien rarement, un peu moins malheureux le plus malheureux des rois, et par conséquent des hommes.

Un matin, un matin de novembre, froid et pluvieux comme aujourd'hui, la reine, un rouleau de parchemin sous le bras, entrant d'un air impérieux dans la chambre de Charles VI: « Odette, qu'on me laisse seule avec le roi. Allez et revenez dans une heure. » Quand Odette revint, elle trouva Charles se promenant à grands pas, l'œil animé, mais nullement égaré. Il lui dit des choses pleines de sens et de bonne politique sur le vertueux assassinat du duc de Bourgogne par Tanneguy Duchâtel au pont de Montereau; sur la marche du roi d'Angleterre vers les murs de Paris, où l'appelait une reine adultère, une mère dénaturée; sur la sentence mortelle qui déliait les Français de toute obéissance envers le dauphin qui devait être Charles VII; enfin, sur les violents remèdes qu'il fallait tenter pour sauver la France et la maison régnante de l'affreuse maladie qui les rongeait... Puis, soudain, comme si un fantôme eût passé devant ses yeux, ou plutôt comme s'il se fût rappelé qu'il venait de signer lui-même la sentence de son fils et l'abandon de la couronne de France au roi d'Angleterre, il retomba dans un délire plus affreux que jamais, et se mit à courir dans tout le palais en criant: « Isabeau, Isabeau, rends-moi ma signature. » A quoi il ajoutait des mots sans suite, entrecoupés de rugissements effrayants.

Depuis ce jour il n'eut plus un moment lucide. Une fièvre ardente le saisit. Odette le veilla trente-sept jours et trente-sept nuits, et ce fut seulement quelques heures avant sa mort que, se levant sur son séant, il la reconnut et lui dit: « Ma fille, je te donne... je te donne... Ah! j'oubliais... je n'ai rien; le roi de France ne possède rien et ne peut que te donner sa bénédiction, mais il te la donne du plus profond de son cœur de père. » Et il expira en balbutiant vaguement: « Odette, Odette, Charles VII, mes chevaliers... Odette! là.... là!... »

Aucun prince, aucun seigneur de la cour, aucun domestique n'assista aux modestes funérailles de Charles VI dont un neveu de Tanneguy Duchâtel fit les frais. Seulement, le peuple entier de Paris, qui n'avait pas oublié son roi, suivit le cercueil en versant des torrents de larmes sur cet infortuné prince qu'il ne cessait de nommer, pendant sa vie et après sa mort, Charles *le Bien-Aimé*; et un beau page blond qui avait l'air de conduire ce triste cortége accompagna le cadavre jusqu'au dernier caveau... et jamais aucun œil humain ne revit Odette. Quelques-uns dirent qu'elle était tombée morte dans le sépulcre du roi; d'autres, qu'un

cloître inconnu cacha dans ses ombres pieuses le peu de jours qu'elle vécut encore... (le chagrin avait tué Robert depuis quelques années); tous, qu'elle avait cueilli dans le ciel la palme de son combat terrestre.

Heureuse dans l'éternité l'âme qui s'est vouée dans la vie au culte d'un sentiment généreux! Heureuse, trois fois heureuse la pauvre Odette de Champdivers!

Emile DESCHAMPS.

JOURNAL D'EUGENIE[1].

FRAGMENTS.

Le 15 *juin.*— Demain j'entre dans ma quatorzième année et je fais ma première communion. C'est un grand jour que demain! Jusqu'ici j'ai passé d'une année à la suivante sans y trop penser. A neuf, dix, douze ans, j'étais enfant toujours; mais après-demain j'aurai quatorze ans, j'aurai communié, je serai une jeune personne: au bal de la fête de notre maîtresse je danserai avec les grandes; je vais concourir avec la grande classe: voici le moment d'être sérieuse. Jusqu'ici mon journal ne contenait que des enfantillages; je vais l'abandonner pour en commencer un autre, car notre sous-maîtresse nous dit qu'il est aussi utile d'écrire son journal que sa dépense, et que si toute femme doit pouvoir se rendre compte de ce qui se pasee dans sa maison, à plus forte raison doit-elle s'arranger pour connaître l'intérieur de son âme. Je vais écrire comme une grande personne. Eh! mon Dieu! la robe et le voile que ma tante doit m'envoyer ne sont pas venus! Il ne faut pas que je m'impatiente. Mais... ma mère n'aurait pas autant tardé à m'envoyer ce qui me fera tant plaisir. Ma tante donne à mon éducation les soins qu'y donnerait ma mère; mais le cœur, mais la tendresse! Oh! ma mere n'est plus ici. Elle eût été si heureuse de me voir demain aller à l'autel avec mes compagnes, si fière de me voir à genoux sous le beau voile! Comme elle m'aurait embrassée quand je serais sortie de pension pour revenir près d'elle. Près d'elle! quel bonheur! L'aimer, l'embrasser, lui dire toujours bonsoir, bonjour! Quand je reviendrai chez ma tante, serai-je bien reçue? Ma cousine y est, à présent; on l'aimera mieux que moi: c'est tout simple, c'est la fille de la maison. Oh! je n'avais point encore jusqu'à ce jour senti aussi vivement le bonheur d'avoir une mère, le malheur d'être orpheline. Qui m'ouvre ainsi le cœur et fait qu'il semble vouloir s'élancer hors de moi vers une mère? Est-ce la première communion? Est-ce Dieu? On sonne pour le souper: tant mieux, j'allais pleurer.

16 *juin, huit heures du matin.* — J'ai été tout à l'heure confessée pour la dernière fois: je l'avais été hier déjà; mais j'avais eu des impatiences, des idées de coquetterie, et il faut que le cœur soit si pur pour que Dieu y veuille entrer! On ne saurait lui faire de notre âme un trop beau palais, à lui qui nous en garde, si nous sommes vertueuses et bonnes, un si resplendissant dans le paradis! Il me semble qu'il y a dans ma poitrine comme un tabernacle qui se déploie pour y recevoir Dieu et que j'en ai soif. Il est la seule nourriture qui, ce matin, nous

(1) Voyez page 98.

soit réservée. Il faut partir, on nous appelle. Je voudrais bien me regarder dans la glace. Je n'ose... serait-ce pécher? Oh! un coup d'œil... je suis toute blanche comme un ange et mon voile flotte comme des ailes.

16 *juin, une heure après midi.* — Je suis revenue. A midi j'ai fait ma première communion et j'ai commencé mes quatorze ans. Quand mon tour est arrivé de me rendre à la sainte-table, j'ai senti mes genoux trembler et fléchir; il m'a fallu m'appuyer à ma chaise. Par bonheur j'avais auprès de moi une de mes compagnes dont le bras me soutenait quoiqu'il tremblât comme le mien, et ainsi nous marchions chancelantes et les yeux baissés comme si quelque chose d'en-haut pesait sur notre front; un ange peut-être. Quand j'étais enfant, et que je recevais au jour de l'an ou pour ma fête des cadeaux, mon cœur battait, je me le rappelle; mais rien de semblable à l'émotion, au trouble, à la joie, au ravissement de la première communion. Ah! si... quand on me dit que ma mère était sauvée et qu'elle mourut presque au même moment, j'étais bien petite alors, mais je me souviens bien du grand coup que reçut mon cœur; je le sens encore en écrivant. Il m'a semblé, quand l'hostie touchait ma langue, qu'une vie nouvelle entrait en moi, ma quatorzième année, sans doute, et en cet instant de recueillement toute une autre existence m'est apparue: la volonté de travailler toujours, d'être douce, bonne et compatissante à tout le monde. N'ai-je pas besoin de compassion, moi, pauvre orpheline?

Notre jardin ne m'a jamais paru si beau; les arbres sont plus verts et les fleurs plus parfumées, le chant des oiseaux plus doux, la pièce d'eau plus calme et plus limpide. Dans toutes ces beautés je vois plus clairement le Créateur qui est en moi. Jouer! oh! non. Je veux rester en retraite dans l'action que je viens d'accomplir, car je suis sainte aujourd'hui, sainte comme l'autel, consacrée comme le sanctuaire où sont renfermées les hosties. Pendant que nous allions à la communion, il me semble que j'ai entendu une voix qui disait: «Celle-ci est jolie.» C'était sans doute ma compagne que l'on regardait; mais je suis bien sûre que quelqu'un a dit: «Comme elle est émue et recueillie!» Oh! c'était moi, car je n'y voyais plus; quelque chose m'éblouissait comme un rayon de soleil ou du paradis. A présent, je suis tranquille; le soir est pur et tranquille aussi. Voici l'heure du coucher.

Le 17 *au matin.* — Je viens de sortir d'un beau rêve, puisqu'il a reproduit pour moi le jour passé. Avant de nous mettre au lit nous avons été calmes comme à l'église; on n'entendait pas un bruit dans le dortoir, et notre sous-maîtresse disait qu'elle voudrait nous voir communier souvent. Après la prière, avant de quitter ma robe de mousseline blanche, j'ai regardé les étoiles. «C'est donc, me suis-je dit, le Créateur de tout cela qui est entré en moi hier, aux clartés du soleil et des cierges, avec le parfum de l'encensoir et l'harmonie des cantiques! Oui, c'est lui!» Alors je me sentais grandir. Que j'aurais bien chanté alors! une musique céleste courait de mon cœur à mes doigts que n'étais-je au piano? Et ainsi sommeillant à moitié, je me suis sentie bercée et soulevée; je m'envolais dans un songe d'encens et de prière. Eugénie, en classe!

Le soir. — J'ai travaillé mieux que jamais et j'étonnais tout le monde. Il me semblait, et à la maîtresse comme à moi, que j'avais fait des progrès. Des progrès? Je n'ai point travaillé hier, et pourtant je jouai du piano avec plus d'âme; mon dessin était plus vrai, plus pur, plus doux; je faisais mieux les ciels. Pourquoi? c'est que Dieu m'aidait.

. . . .

21 *juin.* — C'est la fête de la maîtresse de pension. La plus petite élève vient de lui présenter un beau bouquet; mais qu'est-ce que le bouquet? ce sont les cadeaux que nous lui offrons qui en valent la peine. En voyant dans sa chambre deux lampes de

bronze et un cachemire, elle a poussé un grand cri de surprise, et pourtant je sais bien que depuis huit jours on la consulte sur ce qui lui plairait, et qu'elle a dit son goût. Pour avoir des cadeaux comme cela je travaille, et il faudra bien que dans deux ans j'obtienne mon diplôme. Alors j'aurai de belles choses aussi, et j'aurai l'air bien étonnée en les recevant. Je quitte mon journal pour aller danser, car nous avons bal ce soir.

25 *juin.* — Nous avons dansé jusqu'à minuit. Les cavaliers ont été galants; c'étaient toutes mes compagnes, et aucune ne m'a laissée sans m'inviter. Elles m'aiment toutes parce que je les aime toutes aussi: voilà mon secret. Nous étions en blanc, gaies et rieuses à faire plaisir. Comme nous animions les contredanses! comme les galopes que nous dansions étaient à faire tourner la tête! J'entendais dire autour de nous que cette réunion de jeunes filles si jolies pour la plupart, et joyeuses de si bon cœur, dansant ensemble avec ce charmant abandon, était bien préférable aux grands bals de la société. Je verrai plus tard. Toute la nuit il me semblait que je dansais en rêve, et les contredanses si animées me retentissaient encore aux oreilles, dans les pieds, dans la tête! Il y avait un flageolet qui nous faisait bondir sur le parquet frappé en mesure. Le tambour de basque du piano résonnait encore et enlevait les quadrilles. C'était délicieux, ce rêve. Eugénie! Eugénie! on sonne. Hier, la classe était décorée de fleurs et de guirlandes; aujourd'hui les livres et les cartes géographiques y rentrent. Hier la joie, aujourd'hui le plaisir; on dit que la vie est ainsi faite.

. . . .

Le 1[er] *août.* — C'est le 15 la distribution des prix, le jour de la Vierge, le jour de la fête de ma mère; je veux travailler pour elle. Au lieu d'une bourse ou d'une chaîne en perles, je lui donnerai mes prix; je les irai mettre sur son tombeau; je pendrai aux bras de la croix de pierre qui la protége ma couronne de chêne et de laurier à côté des couronnes d'immortelles que j'y porte quelquefois. Cette idée me donne du courage. Oh! j'aurai bien des prix pour elle. Dans le papier qu'elle m'a donné en mourant, car elle ne pouvait plus parler, elle me recommande de ne pas perdre un instant. Ce papier, je ne le comprenais pas autrefois; mais à force de le garder sur mon cœur, de le baiser et de le lire chaque jour, je le sentais mieux. A présent je conçois bien les dernières volontés de ma mère. Elle me dit que je suis sans fortune en ce monde, qu'il me faut compter sur moi seule, et que même ayant de la fortune je n'y devais pas trop avoir confiance encore; la fortune c'est le hasard, en effet. Il faut m'instruire assez pour instruire les autres.

. . . .

Le 8. — Quoique je travaille beaucoup j'observe autour de moi, car on dit que je suis bonne, mais un peu maligne. Il faut voir tout le mouvement que se donnent mes compagnes; les unes empruntent les cahiers de leurs amies; les autres lisent en cachette des traductions d'italien ou d'anglais pour y chercher leurs devoirs tout faits. Je trouverais cela bien commode aussi; je l'ai fait une fois, mais je m'en suis repentie, car c'est tromper; et puis est-on content de soi alors? non. On a le prix, mais on sait que c'est grâce à un mensonge; peut-il faire plaisir? est-ce là de la gloire? Oh! mon cœur bat, plus le jour approche.

. . . .

Le 11. — Chaque matin je regarde avec plus d'émotion mon dessin, et, toute tremblante, j'écoute le morceau de piano que je dois jouer; j'y vois toujours de nouvelles imperfections; tant mieux. La maîtresse dit qu'il n'y a que les vaniteuses ignorantes qui ne voient pas leurs fautes. Les grandes et les sous-maîtresses se réunissent quelquefois au fond du jardin; elles parlent bas et

se montrent du doigt les élèves ; elles parlent de prix. Je viens d'avoir un accès de curiosité ; j'ai passé près d'elles comme en jouant. Alors elles ont tressailli et se sont tues. Cela me fait espérer ; si cependant j'avais entendu dire : « Oh ! Eugénie n'aura rien ! » Je mériterais cette punition pour avoir écouté.

. . . .

Le 14. — C'est demain ! On a tapissé la grande classe avec les tableaux d'écriture et les dessins. Le mien me semble mal et chacun l'examine avec bien de l'attention ; je ne dormirai guère cette nuit.

Le 15. — Ils sont distribués ! J'ai peine à écrire. Lorsque j'ai achevé mon morceau de piano, comme j'ai été applaudie ! comme je t'ai regrettée, ma bonne mère. « Mademoiselle Eugénie, le prix d'honneur ! » On ne sait pas quel coup cela donne ; je devais être rouge comme si j'avais honte, et l'on devait voir battre mon cœur. Quand on m'a mis la couronne sur le front, je pleurais ; c'était surtout du souvenir de ma mère. Si elle eût été là, comme elle m'aurait embrassée ! elle m'eût emmenée à la campagne. Étant bien petite, j'allais à la campagne ; le soleil y était si beau, le ciel si gai, les fleurs si embaumées ! Je me suis rappelé tout cela, car les prix font toujours penser à la campagne. Ma tante en a une, mais m'y conduira-t-elle? Il faudra rester ici avec cinq ou six de mes compagnes. Nous sommes tristes en voyant partir les autres, c'est comme si l'on nous abandonnait ; pourtant la maîtresse est bonne, mais les adieux font toujours de la peine

Le 16. — Je m'y habitue ; j'aime ma pension, je l'aime ainsi. Nous travaillons ou nous jouons à notre aise, quand nous voulons ; c'est un bonheur que de passer dans la classe vide et de se dire : « Nous n'y entrons que quand il nous plaît. » Je vais profiter des vacances pour être déjà forte à la rentrée.

. . . .

Le 18. — Ce qui me fait le plus de plaisir dans mon triomphe, ce sont les applaudissements de mes compagnes. Quand on me nommait, elles ne murmuraient plus à l'injustice ; c'est notre mot. Si nous n'avons rien, injustice ! Comment pouvons-nous prononcer ainsi? il faut savoir pour juger, et le seul moyen de rendre impossible toute faveur, me disait ma mère quand je me plaignais à elle, c'est de devenir tellement supérieure aux autres par son travail qu'on ne puisse songer à vous refuser la récompense.

Le 20. — Ma tante m'envoie dire que demain elle m'emmènera à la campagne pour huit jours. Je vais emporter mes crayons et mon portefeuille ; je dessinerai un point de vue. Il y a ici un livre de botanique, et j'apprendrai à connaître les fleurs et à les peindre. Que je vais m'amuser !

. . . .

Le 24 — Nul moyen de travailler avec ma cousine ; sa mère m'ordonne de jouer avec elle. Le beau ciel que je voudrais dessiner, elle ne le regarde pas ; les fleurs que je voudrais étudier et peindre, elle les foule aux pieds ! et il faudra vivre avec cette Florestine !

Le 25. — Toutes les fois qu'elle va près de sa mère elle est embrassée, et cela me fait toujours mal. Alors on me dit que je suis jalouse. Je ne sais pas si, en effet, c'est être jalouse ; mais je pense alors aux caresses de ma mère, et je pleure. Est-ce là de la jalousie?

Le 26. — Je m'ennuie, je regrette ma pension, mes compagnes. Cette Florestine me fatigue ; elle me déteste et me dit sans cesse que je suis laide, et pourtant je me rappelle bien que le jour des prix on disait : « Une jolie personne ! » Elle est jalouse et sa mère la soutient. Deux jours encore à rester ici. Quarante-huit heures ! combien de minutes !

Recueilli par Ernest Fouinet.

(*La suite à un prochain numéro.*)

UNE FAUSSE DÉMARCHE.

(FRAGMENT D'UN OUVRAGE INÉDIT.)

« Qui aurai-je l'honneur d'annoncer? demanda Sébastien en prenant le bouton de la porte qui conduisait au salon.

— Monsieur le baron Emmanuel de Chantry! répondit le jeune homme.

— Monsieur le baron Emmanuel de Chantry! » répéta la voix sonore du domestique.

Le piano qu'on entendait se tut, et un silence de glace, qui aurait fait perdre toute assurance à un autre, accueillit le nom devenu presque étranger dans cette maison. Notre jeune homme n'en passa pas moins la main dans ses cheveux blonds, dérangés avec beaucoup d'art, et entra là où sa présence paraissait peu attendue, et encore moins désirée, sans se déconcerter le moins du monde.

Avant de nous introduire avec lui chez madame de Luz Saint-Sauveur, nous essaierons de faire connaître les motifs qui l'y ramenaient après une année de négligence et d'oubli, et qui lui semblaient assez puissants pour lui faire braver l'accueil froid et sévère de madame de Luz et la mine moqueuse de ses deux plus jeunes filles.

Le baron Emmanuel de Chantry, d'une assez bonne famille de Bretagne, avait vingt-quatre ans, bel âge! et peu ou point de fortune, voilà le mal. Sans être précisément beau, il avait cependant une figure agréable, et il y avait même des gens qui allaient jusqu'à dire que c'était un très joli garçon. Ces gens-là s'aventuraient beaucoup. Au reste, la beauté d'un homme est chose si peu importante par elle-même, il faut qu'il y ait si peu d'intérieur pour qu'on fasse attention à l'extérieur, que nous ne nous arrêterions pas sur ce chapitre, si un des grands travers d'Emmanuel n'avait été de s'affubler d'un costume étrange qui décelait des prétentions si compactes qu'il était impossible de n'en pas rire quand on avait le caractère bien fait, et de ne pas s'en fâcher pour peu qu'on fût de mauvaise humeur.

Ainsi, dans le monde, Emmanuel pouvait toujours être certain d'être pris en aversion par les femmes qui se sentaient mal coiffées et par celles qui avaient des souliers trop étroits. C'est qu'au fait il portait étrangement sur les nerfs.

Avez-vous vu quelquefois de ces beaux portraits du quinzième siècle, graves et bruns, les cheveux lisses et tombant sur les oreilles, la barbe courte et pointue, les moustaches relevées et le poing sur la hanche? Eh bien! c'est là qu'Emmanuel avait pris ses modèles. Et on avait beau lui dire que sa barbe était rare, que sa moustache tirait un peu au rouge, que le velours était cher et s'usait presque aussi vite que le crédit chez son tailleur, Emmanuel voulait être *moyen-âge* avant tout. Ce qui avait du *caractère* tombait nécessairement dans son domaine, et on le surprenait souvent s'extasiant devant sa glace comme devant un portrait de Van-Dyck ou de Rembrandt.

On se moqua de lui tant que le ridicule fut nouveau, puis peu à peu on s'accoutuma à respecter ce qu'on regardait comme une manie, tandis que lui, persuadé qu'il avait vaincu le préjugé, sortit de la lutte plus gonflé de sotte vanité et plus insupportable que jamais. Nous n'avons pas besoin de dire qu'à dater de ce moment-là son gilet

devint un peu plus pourpoint, sa cravate un peu plus lâche, ses cheveux un peu plus longs, son chapeau plus pointu, et toute sa personne plus absurde.

Il ne faut donc pas s'étonner que la maison douce et monotone de la délaissée madame de Luz ne convînt plus à un jeune homme qui ne vivait que pour produire de l'effet, bon ou mauvais, n'importe, un effet quelconque. Aussi cette dame l'avait-elle parfaitement compris, et quoiqu'elle s'affligeât de l'oubli total d'un jeune homme auquel elle avait porté intérêt, elle sentait que leurs positions respectives les éloigneraient encore tous les jours davantage, que plus elle deviendrait vieille et sa maison triste, plus Emmanuel aurait besoin de bruit et de dissipation; et elle avait pris son parti de ne plus le voir, comme elle prenait en général son parti de tout. Cependant, au fond, elle lui en voulait, et lorsqu'on racontait devant elle quelque nouvelle extravagance de M. de Chantry :

« Allons, disait-elle, la pauvre Rosette a bien fait de mourir avant que tout cela n'arrivât! » Rosette était la mère d'Emmanuel.

Une seule personne de la famille de madame de Luz avait conservé ses anciennes relations d'amitié avec Emmanuel : c'était son neveu, Gabriel d'Anmey, lieutenant de carabiniers, bon, loyal et spirituel garçon, que les grandes phrases de son ami n'épouvantaient pas et qui avait pour lui une affection si vive qu'il consentait, sans trop de peine, à lui donner le bras dans la rue. Il fallait vraiment avoir cinq pieds neuf pouces et le courage d'un carabinier pour cela.

Or, le matin du jour qui vit revenir M. de Chantry chez madame de Luz, après une année d'absence, Gabriel lui avait écrit le billet suivant :

« Je suis desolé, mon cher Emmanuel; il me sera impossible d'aller déjeuner ce matin avec toi; ma tante me fait partir à l'instant pour Amiens, où un grand-oncle à nous vient de mourir en me nommant son exécuteur testamentaire. On soupçonne qu'il laisse toute sa fortune, qui est considérable, à Clotilde de Luz, l'aînée et la plus jolie de mes cousines. J'aimerais mieux qu'il l'eût nommée à ma place, et qu'il m'eût fait héritier à la sienne; nous en déjeunerions mieux aujourd'hui. Au revoir.

« Ton affectionné GABRIEL. »

Emmanuel réfléchit beaucoup en lisant cela, et ce fut cette même réflexion, poussée à son dernier période, qui le conduisit le soir même chez la mère de la jeune héritière, qui lui paraissait cent fois plus jolie et plus aimable depuis qu'il la voyait à travers la succession.

Au moment où il entra dans le salon il entendit refermer précipitamment la porte qui conduisait à la chambre des jeunes personnes, et comme les deux filles cadettes de madame de Luz étaient assises et travaillaient paisiblement auprès de leur mère, il put supposer hardiment que c'était le nouvel objet de ses intentions qui était au piano il n'y avait qu'un instant et qui s'était enfui en l'entendant nommer. Cette conjecture n'avait rien de bien flatteur pour Emmanuel, et pourtant il en fut ravi. Il s'imagina que Clotilde, surprise dans ses études, et peut-être encore en négligé, s'était hâtée de courir réparer le désordre de sa toilette, afin de paraître à ses yeux avec toutes ses séductions, auxquelles l'émotion profonde qu'elle devait nécessairement ressentir en le revoyant prêterait mille fois plus de charmes.

S'il avait pu penser que celle qui l'occupait faisait dans ce moment-là, et le plus posément du monde, une bourse de filet qui n'était vraisemblablement pas pour lui; que le son de sa voix, qu'elle aurait pu entendre si elle avait daigné prêter l'oreille, ne l'empêchait pas de compter avec une scrupuleuse exactitude les mailles de la bourse en question; s'il avait pu penser cela, disons-nous, il est fort à croire que les lieux communs que lui débitait depuis

un quart-d'heure madame de Luz, pour lui faire comprendre qu'elle n'avait rien de plus à lui dire, lui auraient paru plus insupportables encore, ce qui est vraiment beaucoup dire.

Enfin la conversation finit par tourner au languissant d'une manière si obstinée qu'Emmanuel sentit la nécessité de prendre un parti, et, sans attendre la fin de la phrase que venait de commencer obligeamment une des jeunes filles, il se leva, salua et sortit, le tout dans un clin d'œil.

Après cette réception on ne se douterait jamais de la réflexion qu'il faisait en descendant l'escalier : « J'aurai là une belle-mère et deux belles-sœurs d'une stupidité incroyable, » se disait-il. Emmanuel était un personnage fort entêté.

A quelque temps de là il rencontra madame de Luz au bal. Il fut tout rempli d'attention pour la mère; il fit danser jusqu'à trois fois la cadette des jeunes filles, qui voulait absolument mettre au grand jour tous les beaux pas que son maître lui avait appris, et qui ne parvenait le plus souvent à les rendre dans toute leur netteté et dans toute leur précision qu'au grand désappointement de la mesure. Lorsqu'Emmanuel pensa avoir poussé le dévouement assez loin, et la tâche qu'il s'était donnée était rude, il prépara sa plus agréable physionomie et s'en fut bravement engager à danser la belle pour la dot de laquelle il se donnait tout ce mal; puis il la conduisit triomphant à la contredanse, car il avait remarqué que, tandis qu'elle lui accordait sa demande, une amie intime s'était penchée à son oreille et lui avait dit quelques mots qui l'avaient fait rougir. M. de Chantry avait arrangé à part lui, pour ce moment-là, une suite de gracieusetés joliment tournées et qui devaient nécessairement amener sa danseuse à quelque réponse qui lui eût paru décisive; mais il est à remarquer que, lorsqu'une conversation est ainsi toute faite d'avance, la première phrase banale que votre interlocuteur vient, sans aucune mauvaise intention, jeter à la traverse, déroute complétement le plan de campagne, envoie une idée à droite, l'autre à gauche, si vous en avez deux, et passe au milieu le plus tranquillement du monde, pendant que vos beaux projets bien mûris, bien réfléchis, tombent les uns sur les autres comme des capucins de cartes, sans qu'il vous soit possible de les remettre en équilibre, et tout ce ravage pour une bêtise, ce qui est mortifiant tout-à-fait. C'est ce qui arriva à Emmanuel, et il fut forcé de s'en retourner chez lui aussi peu avancé qu'il l'était en allant à ce bal qui lui avait cependant paru une occasion admirable pour se déclarer. Il résolut de garder un silence diplomatique à l'égard de son ami Gabriel, car il songeait en tremblant que, si l'étourderie du jeune militaire venait jamais à rapprocher les dates, le jour de l'arrivée de son amour et celui de l'arrivée de la dot de Clotilde seraient terriblement près l'un de l'autre, et la plaisanterie fort mal prise par madame de Luz, qui l'entendait assez mal généralement. Or donc, après quelques visites infructueuses, après quelques jours d'attente et de réflexion, il se décida à demander mademoiselle de Luz Saint-Sauveur en mariage, et il se doutait si peu qu'elle lui serait accordée sans difficulté qu'une fois la résolution de s'enchaîner bien prise, il chantait du matin au soir : *Oui, c'en est fait, je me marie*, etc., etc.

A peine le domestique était-il parti pour aller porter à madame de Luz la lettre qui devait donner trente mille livres de rente à son maître que Gabriel d'Aunoy entra dans l'appartement d'Emmanuel avec un paquet de papiers sous le bras.

« Je viens, dit-il en le jetant sur la table, partager en bon camarade un ennui mortel avec toi. Il faut que tu m'aides à mettre des adresses à toutes ces lettres, et que tu me pardonnes en même temps, ajouta-t-il en lui mettant les deux mains sur les épaules,

le premier mystère que je t'aie fait de ma vie. Je vais me marier, mon cher.

— Moi aussi, répliqua Emmanuel en éclatant de rire; ainsi nous n'avons rien à nous reprocher.

— Bah! vraiment? et qui épouses-tu? » demanda Gabriel.

Pendant ce temps-là Emmanuel jetait un coup d'œil sur les lettres ouvertes devant lui, et il y lisait ces terribles paroles :

« Madame de Luz Saint-Sauveur a l'honneur de vous faire part du mariage de mademoiselle Clotilde de Luz Saint-Sauveur avec monsieur Gabriel d'Aumey, lieutenant au 1er régiment de carabiniers. »

M. de Chantry était pétrifié.

« Eh bien! qu'as-tu donc? dit Gabriel avec une certaine inquiétude.

— J'ai que tu épouses ma future, » reprit Emmanuel en faisant tout ce qu'il pouvait pour trouver la chose plaisante.

Puis il se mit à raconter brièvement, et en n'appuyant pas trop sur les détails, tout ce qu'il avait caché avec tant de soin depuis un mois. Il était fréquemment interrompu par l'éclatante gaîté de Gabriel, et ce ne fut pas sans une certaine confusion qu'il termina son récit en avouant sa démarche du matin, mésaventure qui mit le comble à la bonne humeur de son ami.

« Allons, allons, dit enfin celui-ci, dont l'excellent cœur commençait à souffrir de l'embarras du pauvre Emmanuel, tu n'en es pas bien amoureux, n'est-ce pas? Et avec tous tes avantages, avec ton esprit (il faut dire en passant que le bon jeune homme avait un profond respect pour le jargon sonore de M. de Chantry), tu en retrouveras facilement une autre.

— Une autre femme, oui, reprit tristement Emmanuel; mais une autre dot?

— Je sais bien que c'est plus rare, mais encore en rencontre-t-on par-ci par-là quelques-unes, et je te promets de seconder tes recherches de tout mon pouvoir.

— Oh! je sais que tu m'as toujours été fort attaché, dit Emmanuel avec émotion.

— Oui, vraiment, reprit Gabriel, et c'est pour cela que je suis enchanté, même pour toi, que tu n'épouses pas mademoiselle de Luz. Tu n'as donc jamais remarqué qu'elle a un pouce de plus que toi?

— Ah! bah! reprit vivement Emmanuel, dis-tu vrai? Alors je suis le plus heureux des hommes de ma déconvenue, car c'est bien certainement le ridicule que je crains le plus.

— Eh bien! console-toi, dit solennellement Gabriel en lui serrant la main, *c'en est un que du moins tu ne te verras pas.* »

Mme Jules Mennessier-Nodier.

BOTANIQUE.

LE BOUQUET DE NAPEL.

Dans un voyage que je fis il y a quelques années dans les Pyrénées, je fus témoin d'une scène qui frappa vivement mon imagination. Une scène de deuil au milieu des joies de la vie produit une impression d'autant plus terrible qu'elle contraste non-seulement avec les riants objets qui nous entourent, mais avec notre disposition d'es-

prit qui ne voit alors la nature qu'à travers un prisme brillant. Je m'étais arrêtée quelques jours dans la charmante vallée de Campan, voulant assister à une fête de village qui devait avoir lieu dans les montagnes qui l'entourent. « Oh ! demain, me disait la jolie Adine, la fille d'un paysan qui m'avait donné asile, demain c'est un jour de bonheur pour moi, je passerai la journée entière avec Sébastien, mon fiancé ; il viendra me prendre le matin, nous nous rendrons à l'église ensemble, et puis, après avoir prié Dieu de répandre sur nous ses bénédictions, nous irons à la fête qui doit finir par une danse champêtre. Ah ! vous n'aurez pas lieu de vous repentir d'être restée pour y assister. »

Le soir du lendemain, suivie d'un guide, je parcourus les riches paysages qui descendent en amphithéâtre, j'admirais les vergers odoriférants ; mes regards se promenaient sur de riants ombrages, de limpides ruisseaux, et sur quelques maisons entourées de prairies abritées par un bois charmant, au bord duquel coule l'Adour, tantôt avec force, tantôt lentement, et si lentement que l'on croirait qu'il se repose. Le soleil, qui s'abaissait majestueusement sur l'horizon, répandait un tel charme sur ce tableau que je m'écriai involontairement : « Quel beau séjour ! c'est le paradis de Milton ! »

Au milieu d'une place entourée de pins et de suriers, une vingtaine de jeunes garçons et de jeunes filles dansaient avec une légèreté remarquable. Nulle part les femmes n'ont plus de vivacité dans les mouvements, plus d'expression dans les regards ; lorsqu'elles se reposent on devine qu'elles doivent danser avec grâce ; lorsqu'elles dansent on s'étonne de leur trouver un charme que l'on ne soupçonnait pas encore. Quelques-unes avaient sur la tête un béret plat tricoté ; mais la charmante Adine portait un bonnet garni de larges barbes dentelées de rouge, qui seyaient à merveille à sa figure plus aimable que belle. Elle donnait la main à son jeune fiancé, vêtu d'un très joli costume. Un léger réseau couvrait sa tête, de longues nattes entrelacées de rubans tombaient sur ses épaules ; il portait une petite veste dont les manches venaient jusqu'au poignet ; sa culotte était attachée avec des jarretières d'un rouge-vif, et sa boutonnière ornée d'un bouquet dont les fleurs, d'un bleu-rayé, avaient la forme d'un casque antique.

Tous deux paraissaient plongés dans une douce extase, et dans l'ivresse de leur bonheur ils semblaient oublier l'univers entier ; ils exécutaient ensemble la danse connue en Espagne sous le nom de *Farandole*, tandis que les montagnards formaient un rond autour d'eux, et que les vieillards, assis sur le gazon, noyaient leurs légers soucis dans le vin, et retrouvaient une nouvelle jeunesse par le plaisir de leurs enfants.

Au moment où tous les yeux étaient fixés sur l'aimable couple, le front de Sébastien se couvrit d'une pâleur mortelle ; il chancela, et sa main engourdie laissa retomber celle d'Adine, qui, légère et folâtre, voulait imprimer un mouvement plus vif à sa danse. « Ah ! s'écria-t-elle en riant, je t'ai vaincu, te voilà déjà fatigué. » Mais Sébastien n'en tendait plus, ne voyait plus ; frappé de vertiges, et sentant la terre manquer sous ses pas, il s'était appuyé contre un arbre qui était près de lui, et bientôt il tomba sans connaissance sur le gazon. En un instant son visage devint livide, ses yeux semblaient sortir de leur orbite, et tous les muscles de sa figure se contractaient d'une manière horrible.

Passant tout d'un coup du délire de la joie à l'excès du désespoir, Adine, oubliant tous les spectateurs, s'était précipitée aux pieds de Sébastien et faisait entendre les plaintes les plus déchirantes. « C'est moi, disait-elle, qui suis la cause de cet accident ; je l'ai entraîné lorsque déjà il ne pouvait plus se soutenir. O mon Dieu, mon Dieu ! ne me l'enlevez pas ; il serait trop affreux

pour moi de me dire que je l'ai perdu par ma faute ! »

Les amis de Sébastien s'empressèrent auprès de lui ; on forma un brancard de branches d'arbres, et l'on se hâta de le porter dans une maison voisine, où tous les secours de l'art lui furent prodigués. Mais déjà il n'était plus temps ; son corps était entièrement enflé, il ne respirait plus qu'avec peine, et il mourut bientôt au milieu d'horribles convulsions.

Le chirurgien que l'on avait fait appeler s'était hâté de jeter au loin le bouquet de Napel dont le jeune villageois s'était paré, et dont les funestes émanations avaient seules causé sa mort.

Et moi qui étais restée pour assister à une fête, je suivis le triste convoi, je partageai la douleur générale ; j'entendis les cris d'Adine, et je la vis pendant plusieurs jours chercher dans la campagne la fleur empoisonnée qui lui avait ravi ce qu'elle avait de plus cher au monde. Lorsqu'elle voyait une plante aux corolles bleues, ses yeux s'animaient, l'espérance venait rendre un instant la vie à sa figure décolorée ; elle s'écriait : « O mon cher Sébastien ! ne t'impatiente pas, je vais te rejoindre ; » et elle aspirait la fleur avec volupté ; mais ses parents la faisaient suivre, et on avait eu soin d'arracher tous les Napels qui croissaient dans les environs, où d'ailleurs ils n'étaient pas très abondants.

Le Napel est une plante qui croît naturellement dans les lieux montagneux et que l'on cultive dans les jardins. Ses tiges, dont la hauteur est de trois pieds, sont garnies de feuilles amples, arrondies, verdâtres et très découpées ; ses fleurs, d'un bleu-rayé, sont groupées comme un épi et ont la forme d'un casque. Le fruit renferme des semences menues et d'une couleur noire lorsqu'elles sont mûres. Le Napel a toujours été regardé comme un des plus dangereux poisons de la famille des végétaux. Quelques auteurs assurent que sa racine, échauffée dans la main, suffit pour causer la mort. M. Haller, médecin et célèbre naturaliste, est d'une opinion contraire, bien qu'il rapporte des faits arrivés en Allemagne et en Suède qui prouvent les funestes effets du Napel. Autrefois on empoisonnait les flèches avec le suc de cette plante pour détruire les animaux féroces.

Mme Emilie Marcel.

ARTS

D'UTILITÉ ET D'AGRÉMENT.

BRODERIE ÉCONOMIQUE.

« Comment t'y prends-tu, ma chère Laure, pour avoir autant de belles broderies ? Cols, voiles, bonnets, pèlerines ; c'est si cher ! — Tu penses bien, Emma, qu'avec un fils au collége, un autre à l'Ecole Polytechnique, deux demoiselles en demi-pension, une bonne mère ne pourrait suffire à de telles dépenses, et qu'en eût-elle les moyens.

elle ne le ferait pas, les frais de notre éducation passant avant ceux de la mode. — Si je ne te connaissais, je dirais que ton instruction en souffre d'autre manière, et que ces jolis travaux dérobent bien du temps à l'étude. Des journées sont bientôt passées après ces feuilles si pressées, ces fleurs si délicates, ces jours si minutieux. — Comme les bouquets de mon fichu? reprit Laure avec un sourire. — Certainement. — Ils m'ont pris un quart d'heure. — Tu plaisantes! — Non, vraiment, et je vais en bonne amie t'apprendre mon secret.

« Tu sais combien la broderie use promptement l'étoffe qu'elle embellit. Ces points serrés à l'extrémité des feuillages, les fils que souvent, pour aller vite, les faiseuses de jours tirent d'une fleur à l'autre, les cordons, les œillets et d'autres causes, font que l'étoffe brodée dure bien moins que l'étoffe unie; mais les broderies ne s'usent pas. La mode, d'ailleurs, varie sans cesse la disposition des dessins. Tantôt elle veut des fleurs groupées, tantôt isolées; tantôt elle les enfonce dans une dent profondément creusée, ou les jette en légère guirlande sur une ligne inclinée à peine. Eh bien! je conserve les broderies dont le tissu est usé, dont la disposition est vieillie; puis, quand la mode en offre l'occasion, je les applique, d'après ses vœux, sur les objets de *coupes* nouvelles. C'est ainsi qu'avec le bas d'un ancien voile j'ai brodé en quelques heures un joli canezou, qu'avec les fleurs d'une pèlerine hors d'usage j'ai embelli un bonnet tout nouveau. C'est chose facile; il s'agit seulement d'appliquer la vieille broderie sur l'étoffe neuve, en fixant l'une à l'autre par de légers points de broderie placés sur les contours extérieurs du dessin. Essayons de le faire ensemble.

« Coupe d'abord carrément le tulle qui porte ce bouquet au plumetis.



Applique-le à l'angle de ce petit col, aussi de tulle. — L'envers du bouquet sur l'endroit du col? — Oui, ma chère; joins les deux objets en faufilant, et monte à l'ordi-

naire sur ce papier jaune ou vert afin d'y voir aisément. Enfile l'aiguille de coton fin; puis, commençons justement à la moitié du bouquet; l'autre moitié se faisant de même, les conseils serviront pour deux.

«Couvre de points la moitié extérieure des trois œillets A A A; fais quelques autres points de plumetis sur la feuille suivante B, seulement à l'extrémité; passe ensuite à la dentelure C et à la suivante en les brodant légèrement jusqu'à leur point de jonction. Parvenue à la pointe D, jette un seul point, arrête, et, sans couper le coton, *coule* jusqu'à la tige E, dont tu recouvres l'extrémité par des points de cordonnet ordinaires, mais éloignés. *Couler*, tu le sais, c'est passer par-dessus, d'une fleur à l'autre, et couper ensuite le fil transversal après le travail. On avance ainsi bien plus qu'en coupant le fil à la première fleur pour recommencer à la seconde. — Ne faut-il point après cela broder toutes les dentelures F F qui suivent cette tige, comme nous l'avons fait pour les dentelures C? — Précisément, mais seulement jusqu'à la 7e, c'est-à-dire jusqu'à F. Là, tu coules jusqu'à la dentelure correspondante G, et tu suis les dentelures de cette seconde grande feuille jusqu'à H, tout en face de la deuxième découpure I d'une première palmette. Maintenant..... — Laisse-moi dire, Laure; je vais broder de la même façon les découpures de cette palmette (toujours jusqu'à leur point de jonction), couvrir le cordonnet de la tige, répéter cela pour la seconde palmette J. — Pas tout-à-fait, ma bonne; il faut t'arrêter à la foliole K qui se rencontre vis-à-vis de la feuille de rose L sur laquelle tu vas fixer l'aiguille en coulant par-dessous. Ce procédé abrége, et tu l'emploieras généralement quand le dessin le permettra. Reste la partie supérieure du bouquet M. Comme elle est isolée, tu dois suivre nécessairement tous les cordonnets et dentelures. — Puis répéter le travail pour l'autre moitié du bouquet? — Oui, bien, Emma, bien. Comme elle va vite! Ah! c'est plaisir! j'ai déjà fini.

«Coupe à présent tous les fils coulés; puis à leur place fais avec du fil bien fin une *couture de tulle*, ou plutôt une *bride turque* en prenant seulement un réseau. Tu réunis ainsi dans l'intervalle de la broderie les deux tulles superposés: arrête solidement à l'extrémité des folioles. — Bon. — Maintenant démonte, et découpe à l'endroit, tout le long des contours et des brides, les parties excédantes dont s'entoure le bouquet: retourne, découpe à l'envers, de la même façon, la partie du col qui se trouve en doublure. Eh bien! qu'en dis-tu? — Je ne puis croire moi-même que ce soit une application. — Le blanchissage augmentera encore l'illusion, en effaçant l'imperceptible effilé du découpage. Tu comprends maintenant la rapidité de mon œuvre, puisqu'en jetant quelques points de place en place sur les contours extérieurs nous avons épargné l'ouvrage intérieur du dessin, les points à jour... — Oh! oui! c'est charmant; je cours le montrer à mes sœurs... — Un moment; achevons notre petite instruction. Nous avons appliqué du plumetis, mais lorsqu'il s'agit de broderie en reprise, on fait très près des dentelures un cordonnet fort léger. La broderie appliquée est-elle en cordonnet; on opère comme pour les tiges. — Il suffit, Laure, je te remercie, et vais... — Encore un mot. Nous avons travaillé sur tulle, l'étoffe la plus facile à traiter, mais on peut également appliquer la mousseline, la gaze, même la batiste et le jaconas. Seulement, en ce cas, il faut éviter autant que possible les brides turques, et suivre un plus grand nombre de contours. Le découpage exige aussi une attention particulière.»

Nota. Une expérience personnelle et réitérée, l'approbation de toutes les personnes qui ont vu ce genre d'application, m'engagent à garantir aux jeunes abonnées l'efficacité du procédé de Laure.

ELISABETH CELNART.

TOILETTE D'HIVER.

Le voilà ce grand mot! mot de deuil et de tristesse! *toilettes d'hiver!* Adieu les jolies capotes de paille, les robes de campagne, les fleurs naturelles pour orner vos cheveux; l'été est fini, radieux et gai comme vous toutes jeunes et riantes. Voilà novembre avec sa tristesse d'automne qui vous force à reprendre les robes d'étoffes lourdes, à couvrir votre cou et vos bras.

Mais consolez-vous. Si vous regrettez les joyeuses danses à l'air du soir, quand vos plus riches parures étaient une robe d'organdi et une couronne de fleurs de vos jardins, il vous reste les réunions du coin du feu, les soirées en robes de crêpe, en colliers de perles et en souliers blancs.

Les nouveautés de ce mois sont peu nombreuses; nous n'avons aucune distinction à faire dans les façons de robes simples; nous vous parlerons seulement des corsages croisés à plis, garnis tout autour d'une petite ruche de tulle. Mais il n'est pas nécessaire d'entrer dans le détail du corsage *drapé-croisé* que vous connaissez depuis longtemps. Vous y ajoutez simplement la ruche que vous posez tout au bord. A l'endroit où les deux parties de la draperie du devant se croisent sur la poitrine, la ruche doit être interrompue pour la moitié qui passe dessous; à celle de dessus, la ruche continue jusqu'à la couture, presque sous le bras.

Quand vous reprendrez vos robes d'étoffe, faites des pèlerines rondes, garnies tout autour d'un volant d'étoffe pareille, haut d'une main, ourlé, et non pas bordé.

Pour faire passer à ce temps d'automne vos chapeaux d'été en paille anglaise, soit les pailles toutes jaunes, soit celles de plusieurs couleurs, vous pouvez les orner de velours noir; marquez avec une bande de velours, large d'un doigt, trois cercles autour de la calotte, et mettez des brides pareilles, plus larges. Ou bien, vous pouvez ne mettre qu'un cercle au haut de la calotte, et placer au bas un large velours qui se pose derrière et croise plat, pardevant, en formant les brides; vous pouvez doubler la passe en velours à l'intérieur.

Pour robes de promenade ou de visites, ce que vous pouvez choisir de mieux est la marceline; une jolie couleur est *bleu Haïti* ou *scabieuse.* Les façons ne sont pas encore changées; ce que vous mettriez comme fantaisie convenable pour vous sont les poches. Vous les placez exactement comme celles des tabliers, et vous les garnissez de même d'une petite dentelle ou d'un plissé, soit en ruban, soit en étoffe pareille.

De jolis tabliers, que vous pouvez faire en noir pour négligé ou en couleur pour vos *négligés-recherchés,* sont en pou de soie garni tout autour d'un plissé en ruban de satin, large de deux doigts; vous garnissez l'ouverture des poches, qui maintenant se placent toutes en dedans, comme celles dont notre dernière gravure a donné le modèle. Lorsque le corps du tablier est en soie de couleur, on peut le garnir d'un ruban de satin noir, quand on ne tient pas à ce qu'il soit d'une seule nuance. Le satin noir est même plus élégant. Vous les nouez avec un ruban de satin, large, un peu de côté.

Si vous avez réussi, d'après notre ancienne indication, à faire les mitaines en filet, vous allez trouver le moyen d'obtenir une imitation des élégantes mitaines que vous pouvez voir à vos mères. Brodez en soie

plate des fleurs de blonde comme vos voiles ; brodez-les sur le filet uni comme vous faites sur le tulle, et vous obtiendrez l'imitation exacte des nouvelles mitaines de blonde.

Une bien charmante parure adoptée par les femmes, et que vous pouvez cependant très fort vous permettre, car avec une extrême élégance elle est pourtant très simple, est une *ceinture-fichu-écharpe*. Il vous faut quatre aunes de ruban de satin. Vous le mettez au milieu en le cousant en pointe comme une pointe de fichu ; vous l'attachez dans le dos, très bas, à la hauteur du bord de la ceinture, s'il y en avait une, mais il n'y en doit point avoir ; vous faites passer les deux bouts sur chaque épaule ; ils croisent sur la poitrine, tournent et croisent par-derrière, revenant nouer devant en rosette, avec deux longs pans qui flottent au milieu.

Quelquefois on place sur le ruban, quand il passe sur l'épaule, un nœud à pans.

Ces ceintures-écharpes se portent avec une robe décolletée, mais elles vont extrêmement bien sur une robe montante. On les fait souvent en satin chiné ; elles peuvent être en satin uni, pareil ou non à la robe.

ERNESTINE.

Une famille, composée d'une mère et de ses deux filles, nouvellement établie dans la petite ville de M..., à peu de distance de la capitale, revenait un soir de rendre visite au juge de paix de l'endroit, riche propriétaire, que nous nommerons M. Montclair. La protection que madame Alan avait trouvée auprès de ce magistrat, dans une tracasserie suscitée par un personnage de mauvaise humeur, avait décidé cette dame, ordinairement fort retirée, à remplir envers lui ce devoir de politesse dont elle s'était dispensée à l'égard des autres habitants.

Ces trois personnes descendaient silencieusement une rue escarpée, occupées de réflexions peu agréables, si on en jugeait par l'expression de leur physionomie. Quoique la coupe de leurs vêtements et l'ensemble de leurs manières annonçassent qu'elles appartenaient à cette portion de la société qui considère une bonne éducation comme le premier de ses besoins, on devinait suffisamment à l'extrême simplicité de leur toilette qu'une sévère économie leur était imposée.

Ernestine, l'aînée des demoiselles, touchait à l'âge de dix-huit ans. Son extérieur n'offrait rien de remarquable au premier abord ; mais ceux qui l'examinaient plus attentivement étaient frappés de la vivacité et de l'intelligence de son regard. Un chapeau de paille d'un prix médiocre, une robe blanche tout unie, un fichu de soie rose arrangé avec grâce, composaient sa parure dans ce jour de cérémonie. La seconde fille, Louise, n'était encore qu'une enfant ; mais soit que son caractère fût naturellement precoce, soit que le malheur eût déjà porté ses fruits, elle paraissait plus raisonnable qu'on ne l'est habituellement dans une saison si tendre ; marchant entre sa mère et sa sœur, qui lui tenaient chacune la main, elle ne se permettait pas d'interrompre leur rêverie.

Cette famille s'arrêta à l'entrée d'une maison dont elle occupait le premier étage, au fond d'une cour transformée en un joli parterre qui fleurissait sous leur balcon. Réduites à la nécessité de se servir elles-mêmes, ces dames, rentrées dans leur intérieur, se

livrèrent aux soins de leur ménage, et à leur silence succéda un échange de paroles tendres, sages et affectueuses; mais à travers les efforts qu'elle faisait pour écouter attentivement les observations de sa mère, Ernestine laissait percer une préoccupation dont elle ne pouvait triompher.

Les travaux de ce jour étaient terminés, et déjà la petite Louise savourait les douceurs de ce sommeil profond et paisible, heureux partage de l'enfance, lorsque madame Alan prit un livre et s'approcha d'une lumière placée sur un guéridon. A cette heure Ernestine avait coutume aussi de faire une lecture récréative, et la veille elle avait laissé la sienne dans un endroit intéressant; cependant, au lieu de songer à la reprendre, elle s'assit près de la fenêtre ouverte, attacha ses regards sur la lune qui l'inondait de sa douce lumière, et demeura comme ensevelie dans un abîme de réflexions. La nature l'avait douée d'une intelligence remarquable et d'un goût très vif pour les beaux-arts, qu'elle cultivait avec plus de plaisir que de succès peut-être, mais qui étaient pour elle une ressource précieuse dans sa situation. Sa mère était accoutumée à la voir se livrer aux rêveries d'une imagination créatrice; néanmoins dans cette circonstance il lui sembla qu'une émotion pénible troublait l'esprit de sa fille. Elle posa son livre sur ses genoux, et, après l'avoir regardée un moment avec tout l'intérêt d'une mère, elle l'appela doucement par son nom. Ernestine tressaillit comme si on l'eût éveillée en sursaut, quitta aussitôt sa place et se rapprocha de sa mère.

« Je voudrais bien savoir, Ernestine, ce qui t'occupe si profondément

— Rien, ma mère, répondit-elle en souriant; je veux dire rien qui mérite votre attention.

— Tout ce qui concerne mes filles a de l'importance à mes yeux, Ernestine.

— Je le sais; mais, en vérité, ma rêverie n'est relative à aucune de nous: c'est à mademoiselle Agathe Montclair que je songeais en ce moment... Tenez, ma mère, cette visite ne nous a fait du bien ni à l'une ni à l'autre; vous étiez rêveuse et triste vous-même en sortant de cette maison, daignez en convenir.

— En soupçonnes-tu la raison, ma fille?

— Oui, ils sont trop riches pour nous... On se livre en pareil cas à des souvenirs, à des comparaisons qui font mal. »

Le cœur de madame Alan se resserra, des larmes humectèrent ses paupières; mais, dévorant son chagrin pour ne pas augmenter celui de sa fille, elle reprit:

« Les privations sont le partage du plus grand nombre, et il y en a qui sont tombés de plus haut que nous... Ton courage céderait-il à la description d'une fête où il ne t'est plus permis de briller? J'en ai gémi aussi pour toi, je l'avoue, mais je me suis consolée en pensant à la raison de ma fille.

— Et vous m'avez rendu justice, j'ose le dire, répliqua la jeune personne. Quoi! ma mère, vous supposez que le regret de cette fête m'agite encore? Il ne faut point se donner pour plus sage qu'on n'est, ajouta-t-elle gaîment, et vous avez le droit de lire dans mon âme; oui, un moment, une heure peut-être, j'ai laissé courir mon imagination sur ce théâtre des plaisirs de mon âge; je me suis souvenue que je dansais bien autrefois; j'ai pensé que des fleurs, de la gaze et des rubans embelliraient votre fille tout comme une autre; mais la sévère raison a passé son éponge sur ces riants tableaux; la fortune en nous abandonnant m'a condamnée à n'être plus jeune; j'accepte avec résignation ma part du breuvage amer que vous partagez avec vos filles sans l'avoir mérité plus qu'elles.

— Ah! trop chère enfant! s'écria madame Alan en serrant sa fille dans ses bras, j'admire ton courage, et pourtant il me tue! Plus tu supportes noblement ta destinée, plus je reconnais que tu en méritais une

plus heureuse... Mais est-il absolument impossible de te rendre, au moins pour une fois, ce que tu as perdu? La toilette qu'il te faudrait pour paraître à ce bal coûterait-elle si cher? La simplicité est la parure de ton âge.

— Il ne suffirait pas de ma toilette, il faudrait aussi songer à la vôtre, à celle de ma sœur.

—Avec un peu de crédit... » ajouta madame Alan en baissant les yeux, car elle sentait sa faiblesse; elle en était honteuse... Mais qui n'excuserait pas une mère cherchant à consoler son enfant?

« Ah! que je ne sois pas la cause d'un relâchement dans vos sages principes, interrompit Ernestine en l'embrassant. C'est pour ne point recourir à ce moyen dangereux que vous avez pris le parti de vous servir vous-même.

— Ta sœur est bien jeune encore pour paraître dans le monde; tu pourrais aller à ce bal sous la conduite de madame Montclair.

— Quand je me séparerai de ma mère et de ma sœur, ce ne sera pas pour aller chercher loin d'elles de vains plaisirs. Laissons là cette fête, je vous en conjure; vaut-elle la peine de nous occuper si longtemps? J'aurais bien mal profité de vos leçons, de votre exemple, si je ne me soumettais pas de bonne grâce à une si légère contradiction.

— Mais pourquoi donc cet air mélancolique et rêveur?

— Je vais vous le dire. Agathe Montclair n'emploie pas seulement sa fortune à ses amusements; nous n'avons pas toujours parlé de danse et de parure; elle m'a fait voir un registre sur lequel sont inscrits les noms des infortunés qu'elle soulage, et c'est dans cette occasion que j'ai fait un triste retour sur moi-même; j'ai reconnu avec amertume qu'il faut être riche pour faire du bien. A peine puis-je accorder une légère aumône au pauvre qui me sollicite dans la rue. Mais qu'irai-je faire dans sa demeure? Ma pitié lui serait inutile, et pourtant je sens que tous les plaisirs cèdent à celui de s'entendre bénir par les heureux qu'on a faits.

— Un registre! reprit madame Alan; quoi! cette demoiselle tient registre de ses charités! Il faut qu'elle ait bien peu de mémoire ou beaucoup d'ostentation.

— Je vous assure, ma mère, qu'elle n'a point l'air d'y mettre de l'orgueil.

— N'importe, j'aimerais mieux qu'elle n'eût point de registre. Mais revenons aux réflexions qu'il t'a suggéré. Il est bien vrai que l'exercice de la bienfaisance est plus à la portée du riche que du pauvre. Les consolations de celui-ci peuvent adoucir les maux de son semblable, mais la plupart du temps il faut de l'or pour les guérir. Cependant, ma fille, toute action vertueuse portant avec elle sa récompense, notre propre conscience nous paie délicieusement de nos moindres efforts en faveur des malheureux, et aux yeux de Dieu la faible aumône que tu donnes à un mendiant, en gémissant de ne pouvoir lui accorder davantage, a plus de prix que la pièce d'or qu'il arrache à un riche par ses importunités. »

Cette explication se prolongea dans la soirée entre la mère et la fille, et la jeune personne fut convaincue qu'en saisissant attentivement les occasions elle trouverait autour d'elle mille aliments capables de satisfaire sa générosité sans compromettre ses modiques ressources.

Le lendemain une belle journée invitait à la promenade, et madame Alan ne se souciant pas d'en profiter, Ernestine prit sa sœur par la main et alla parcourir les charmants environs de la ville, avec cette liberté, privilége de l'indigence, et qui l'en dédommage peut-être. Les deux sœurs s'arrêtèrent à l'ombre sur une colline d'où leurs yeux pouvaient s'égarer dans un paysage délicieux. Un joli hameau avec ses vignes, ses pâturages et son ruisseau bordé

de saules s'étendait à leurs pieds; plus loin un nuage de poussière marquait les sinuosités d'une grande route fréquentée par les voitures; une ville de moyenne classe se distinguait dans la plaine, des bourgades rustiques et nombreuses qui l'entouraient, par la magnificence de son clocher, unique édifice dont elle pût se prévaloir. Enfin, dans le fond du tableau, Paris, cette immense cité, enveloppé de son brouillard fantastique, apparaissait confusément avec ses tours gothiques, ses palais du moyen-âge et ses dômes élégants. Tandis que Louise s'amusait à cueillir des marguerites, Ernestine, se livrant à son goût pour la poésie, essayait de décrire les beautés éparses sous ses regards, lorsqu'elle aperçut une vieille femme gravissant péniblement le sentier qui conduisait du village sur la colline. Malgré l'appui d'un bâton elle paraissait n'avancer qu'avec peine et s'arrêtait fréquemment pour respirer. Ernestine, se rappelant son entretien avec sa mère, se dit à elle-même :

« Voici une occasion de rendre service, ne la laissons pas échapper; prêtons les forces de ma jeunesse à la débilité de cette inconnue. »

Elle vola aussitôt à sa rencontre et lui offrit son bras avec une politesse affectueuse. La vieille s'arrêta un peu étonnée. Sa mise était celle d'une artisane aisée, quoique pourtant elle fût assez pauvre; mais son jupon et son casaquin d'une étoffe bleue foncée, le mouchoir blanc qui lui couvrait la poitrine, sa coiffe garnie de linon et à demi enveloppée d'un petit capuchon de soie noire, étaient d'une propreté admirable.

« Pardon, mademoiselle, dit-elle enfin, j'ai beau vous regarder, je ne puis me rappeler qui vous êtes.

— Je le crois bien, ma bonne dame, car vous ne m'avez jamais vue; que cela ne vous empêche pas d'accepter mon bras, c'est de bon cœur que je vous l'offre.

— Puisque vous le voulez, mademoiselle, excusez donc la liberté que je prends... Ce sentier devient plus roide de jour en jour. »

« Ce sont bien plutôt vos jambes qui s'affaiblissent, » pensa Ernestine, mais elle se garda bien de le dire.

Arrivées sur la colline, elle engagea la vieille à s'asseoir un moment pour se reposer. Celle-ci la regardait toujours avec une surprise qui semblait témoigner qu'elle était peu accoutumée à de semblables attentions. Le commencement de leur entretien fut naturellement consacré à satisfaire la curiosité qu'elles éprouvaient l'une et l'autre de se mieux connaître; et lorsque Ernestine eut répondu la première avec une discrète réserve aux questions de sa vieille compagne, celle-ci lui dit à son tour :

« Je me nomme la veuve Daniel. Quelqu'un vous a-t-il parlé de moi?

— Non, vraiment, madame.

— Tant mieux, car les habitants de cette ville ne s'occupent guère de leurs compatriotes que pour en médire, surtout lorsqu'ils sont pauvres et inutiles à leurs plaisirs comme moi.

— Vous les jugez bien sévèrement.

— Ce n'est pas sans raison. Je suis infirme; je vis seule, n'ayant point le moyen de me faire servir; une affaire m'oblige à descendre et remonter fréquemment cette colline rapide, mais personne n'a encore eu la charité de m'offrir le secours que je viens de recevoir de vous. Si quelqu'un leur en faisait le reproche, savez-vous ce qu'ils répondraient? « La veuve Daniel? bah! c'est une vieille folle; elle était à son aise autrefois; pourquoi s'est-elle ruinée pour faire un *Monsieur* de son fils? » Oui, mademoiselle, voilà ce qu'on vous dirait de moi, j'en suis sûre.

— La fille du juge de paix, mademoiselle Montclair, est cependant une personne charitable, repartit Ernestine.

— Nos demeures sont voisines et je ne l'ai jamais vue chez moi, répondit la veuve

d'un ton sec. Si elle fait du bien à d'autres, cela se peut ; il faut peut-être le lui demander, et c'est ce que Marguerite Daniel ne fera jamais... Au reste, ce n'est pas que je manque de pain ; il en faut si peu à une femme de mon âge ; mais je suis sujette à de vives douleurs, et il m'arrive quelquefois de jeûner faute de pouvoir sortir de mon lit pour me traîner jusqu'à mon armoire... »

La pauvre femme ne put s'empêcher de pleurer en prononçant ces paroles.

« Vous n'avez donc point d'enfant pour vous soigner dans votre vieillesse ? continua Ernestine en lui prenant la main avec bonté.

— J'avais un fils ; j'espère que je l'ai encore, repartit la veuve Daniel (et au ton sec et un peu misanthrope qu'elle avait pris d'abord succéda une expression de sensibilité), un fils qui ne m'a jamais causé qu'une peine, celle de le voir dédaigner la profession de ses parents. Je continuais après la mort de mon mari un commerce peu étendu, mais sûr et lucratif, que j'espérais remettre entre les mains de mon fils. Son antipathie pour le négoce m'a obligée de renoncer à ce projet. Il ne respirait qu'après l'étude de la médecine. Quelle mère, à ma place, n'eût fait tous ses efforts pour le contenter ? Je l'envoyai à Paris, d'où il revint au bout de six ans exercer sa belle profession. J'avais fait pour lui de grands sacrifices qu'il ignorait ; mon fonds de commerce était vendu, et toutes mes dettes n'étaient pas payées ; mais je ne m'en mettais pas en peine, bien sûre que tout ce que mon fils gagnerait à l'avenir serait au service de sa mère. Cependant, savez-vous ce qui advint ?

— Votre fils fit peut-être un mariage qui l'éloigna de vous ?

— Non, non, l'étude de son art et son affection pour sa mère l'occupèrent seuls ; mais en arrivant ici il eut le malheur de se trouver en concurrence avec un envieux. Des cas difficiles se présentèrent : de riches malades succombèrent entre ses mains, l'envieux en profita pour l'écraser ; il perdit tout d'un coup la confiance publique. Mon pauvre fils en fut inconsolable. Un de ses amis, prêt à s'embarquer pour l'Amérique, vint le voir sur ces entrefaites et lui persuada de passer aussi dans les îles. J'étais une ignorante ; ils me firent accroire que ce voyage ne serait qu'une absence de deux ou trois ans, et qu'il était nécessaire pour faire oublier le désastreux début de mon fils. Il y a dix ans de cela. Chaque année Daniel me parle de son retour, mais il le remet continuellement. Ses affaires paraissant aller bien, j'ai pris longtemps patience pour l'amour de lui. Cependant la crainte de mourir sans le revoir l'a emporté dans mon cœur sur toute autre considération ; je lui ai confié ma véritable situation, et je ne doute point qu'il ne vienne promptement à mon secours. Comme la poste s'arrête à ce village, j'y vais souvent dans l'espérance de trouver une lettre qui m'annonce sa prochaine arrivée. Voilà mon histoire, mademoiselle. Vous penserez peut-être aussi que j'aurais mieux fait de laisser mon fils suivre le commerce de son père, et il est certain que je ne m'en trouverais pas plus mal aujourd'hui ; mais les mères ne raisonnent point comme cela.

— Qui le sait mieux que moi ? s'écria Ernestine. Aucun sacrifice ne leur coûte lorsqu'il s'agit de notre bonheur.

— Au ton dont vous prononcez ces paroles, je vois que vous avez une mère, une bonne mère... Que le Seigneur vous la conserve !

— C'est ce que je lui demande tous les jours, » répondit-elle d'un air attendri.

Madame Daniel se leva. Ernestine obtint la permission de l'accompagner jusque chez elle, et, pendant le trajet, la petite Louise, digne émule de sa sœur, chercha aussi tous les moyens de faire agréer à la vieille femme ses attentions respectueuses. Une seule chambre, suffisamment garnie de meubles,

composait le logement de madame Daniel. Ernestine, avant de prendre congé d'elle, saisit dès ce premier jour l'occasion de lui rendre plusieurs services qui furent accordés et reçus avec autant de franchise que de plaisir. Elles se séparèrent comme d'anciennes amies, en se promettant de se revoir.

Avec quelle douce satisfaction madame Alan écouta le récit de sa fille! Sa figure lui parut plus intéressante, animée par la joie vertueuse que la consolation d'avoir pu faire un peu de bien y répandait. Une jeune fille opulente, conduite pour la première fois à la représentation d'un chef-d'œuvre de Racine, n'attend pas l'heure de monter dans sa voiture avec plus d'impatience qu'Ernestine celle qui devait la ramener auprès d'une pauvre vieille veuve... Elle la trouva retenue au lit par son rhumatisme; ses soins lui étaient encore plus nécessaires que la veille. Elle remplit son rôle de garde-malade avec l'intelligence qui la caractérisait, mêlant à ses diverses occupations une gaîté douce et consolante, aussi nécessaire à l'esprit que ses attentions l'étaient au corps. Madame Alan rendit également quelques visites à madame Daniel, et il ne parut plus rien de délicat à sa table sans qu'on prélevât la portion de la veuve. Les jours de courrier Ernestine se rendait pour elle au bas de la colline, priant Dieu qu'elle pût devenir pour cette mère une messagère de bonheur, afin de l'entendre s'écrier comme dans l'Ecriture :

« Oh! que les pieds de ceux qui apportent de bonnes nouvelles sont beaux! »

Agathe Montclair rencontra un jour Ernestine à peu de distance de sa maison, voisine du logement de la veuve.

« M'accordez-vous enfin le plaisir de vous voir chez mon père, mademoiselle Alan? lui demanda-t-elle. Vous devenez rare comme les violettes au mois de janvier.

— Pardon, répondit Ernestine en rougissant; malgré ce qu'il y a de flatteur dans votre observation, il m'est impossible aujourd'hui... Je me dois à une connaissance malade.

— Ah! vous allez chez la veuve Daniel, reprit Agathe en souriant. On prétend que vous la visitez chaque jour; savez-vous que j'en suis jalouse? Je commence à croire qu'elle a plus de mérite que je ne lui en supposais, puisqu'une personne aussi spirituelle que vous se plaît dans sa compagnie.

— Elle est vieille, malade et abandonnée; mes soins lui sont agréables et utiles; vous qui êtes bienfaisante, me blâmeriez-vous de les lui rendre?

— Non, sans doute; mais l'abandon de cette femme n'est que la suite de son ambition. Au lieu de garder son fils auprès d'elle, où il aurait pu devenir un bon marchand, elle en a fait un docteur, assez ignare, à ce qu'on assure... Et puis la veuve Daniel n'est pas si pauvre que vous le supposez, elle ne demande jamais aucun secours; c'est par avarice qu'elle reste seule.

— Que m'importe? reprit Ernestine. Il me suffit, pour l'aller voir, d'être assurée que ma présence la console.

— J'ai dessein d'aller vous inviter à une soirée que je donne sous peu de temps à mes amies; croyez-vous que votre mère y consente?

— Ma mère n'est que trop disposée à s'oublier pour moi, répondit la jeune personne en baissant les yeux avec embarras; mais de mon côté je ne dois pas abuser de sa tendresse. Sa santé est délicate; les veilles lui sont contraires, et comme je me suis fait une loi de ne point aller dans le monde sans elle, je ne saurais accepter votre invitation. Comptez que ma reconnaissance...

— Vous ne m'en devez point, interrompit Agathe en la saluant avec une froideur ironique; il faut bien se résigner à vous céder à madame Daniel. »

Mademoiselle Montclair n'avait ni assez d'esprit ni assez de délicatesse pour deviner le vrai motif de la retraite sévère d'Ernestine. Cette dernière accorda un soupir à ce nou-

veau sacrifice, et se hâta d'en aller chercher le dédommagement auprès du lit de sa vieille amie. La veuve lui tendit les bras comme à sa providence, nom touchant qu'elle lui donnait même quelquefois. Depuis un moment elle faisait d'inutiles efforts pour se mettre sur son séant; ses douleurs la clouaient à sa place. Ernestine n'était pas bien forte, et ses essais pour contenter la malade furent d'abord infructueux. Ne voyant pas d'autre moyen d'y réussir, elle monta sur le lit, passa les bras de la veuve autour de son cou, et parvint en la soulevant peu à peu, à diverses reprises, à la placer enfin comme elle le désirait. Touchée de sa complaisance et de ses efforts, la bonne vieille, tendrement émue, avant de détacher ses bras du cou de sa jeune bienfaitrice, la baisa sur le front en versant des larmes.

« Quel spectacle ! ô Dieu ! est-ce ma mère qui est là ? » s'écria une voix étrangère.

Les deux femmes tressaillirent. Elles virent un homme de bonne mine, vêtu de noir, dont le visage était un peu brûlé par le soleil... mais la veuve ne l'en reconnut pas moins.

« Je puis mourir, s'écria-t-elle à son tour, j'ai revu mon fils ! » Daniel courut à elle, la joie venait de lui ravir l'usage de ses sens. Trompé par l'apparence, le docteur, qui prenait Ernestine pour la servante de sa mère, lui donna avec empressement différents ordres auxquels elle obéissait, sans faire attention au ton qu'on prenait avec elle. L'erreur du nouveau venu dura jusqu'au moment où sa mère, ranimée par ses soins, lui dit, en lui montrant la jeune personne :

« Mon fils, si tu chéris ta mère, tombe aux genoux de cet ange, car sans elle tu ne m'aurais plus retrouvée.

— Qu'entends-je? cette jeune fille ne serait point à votre service?...

— Sa vive charité et ma reconnaissance sont les seuls liens qui nous unissent; son éducation est bien supérieure à la mienne.

— Ah ! mademoiselle... pardon !... combien je rougis de ma méprise !

— Vous ne m'avez point offensée, répondit Ernestine, et votre préoccupation était d'ailleurs bien excusable dans un pareil moment. »

Elle courut raconter à sa mère l'heureux retour du fils de leur respectable amie. La décence ne lui permettait plus maintenant de continuer ses visites sans être accompagnée de madame Alan; mais l'événement qui les interrompait ne tarda point à changer aussi sa destinée.

Le docteur Daniel avait fait aux Etats-Unis une fortune aussi brillante que rapide, qu'il aurait pu augmenter encore si le devoir filial ne l'eût définitivement rappelé dans sa patrie. Il s'empressa de dédommager sa mère de ses douloureux sacrifices en entourant sa vieillesse de toutes les douceurs de l'aisance. Il voulut mettre le comble à son bonheur, en fixant auprès d'elle une jeune personne qu'elle aimait, et demanda la main d'Ernestine, persuadé que la consolatrice des infortunés serait une épouse tendre et fidèle. Madame Alan la lui accorda avec plaisir, non parce qu'il était riche, mais parce qu'il était bon fils, capable d'apprécier la vertu, laborieux, et par conséquent honnête homme. Ils allèrent tous à Paris, où les deux familles s'établirent dans le même hôtel. Ernestine répétait souvent à sa mère : « Vous aviez bien raison de soutenir qu'il n'est pas toujours nécessaire d'être riche pour être bienfaisant, et que les créatures de Dieu ont mille moyens de se secourir les unes les autres; mais vous ne me disiez pas qu'outre la joie secrète qui en est inséparable, une bonne action peut devenir aussi la source du bonheur de toute la vie. »

Mme Julie Delafaye-Bréhier.

L'ORPHELINE.

FRAGMENT.

. . . . Image, image sainte
Dans ce cœur déchiré profondément empreinte !
Tu ne m'apparais plus comme aux jours d'autrefois
Des ans et des malheurs traînant l'auguste poids.
Je ne vois plus ton front couvert du froid nuage
Qu'y répandaient parfois les torts de mon jeune âge ;
Non ! au fleuve d'oubli tu les as tous jetés,
Car tu sais, maintenant, les pleurs qu'ils m'ont coûtés !

Tu n'es plus ce vieillard qu'en ce vallon de larmes
J'ai vu chargé de maux, de souffrance et d'alarmes :
O mon père ! aujourd'hui, tranquille au sein de Dieu,
Ton regard calme et doux s'arrête en ce bas lieu :
Une tendre pitié se peint sur ton visage ;
Tu plains les longs revers de mon pèlerinage ;
Ce qu'elle n'a pu faire à ton dernier soupir,
Ta main s'étend vers moi comme pour me bénir :
Mais tu ne peux fermer ma blessure incurable,
Quoique heureux, maintenant, d'une voix ineffable
Qui porte dans mon cœur l'espérance et la foi,
Tu me dises : « Enfant, ne pleure plus sur moi ! »

Le monde, cependant, à ses pompes m'appelle ;
On a trop vu mes pleurs ! Une pitié cruelle
M'arrachant des lieux chers où j'aime à m'isoler,
Par d'importuns plaisirs cherche à me consoler.
Hélas ! qu'a de commun mon cœur avec ces fêtes ?
Là, des atours brillants ornant de jeunes têtes ;
Là, tout ce qui séduit et charme le regard ;
Là, des jeux, des concerts... O mon père ! ô vieillard !
Un stérile gazon croît sur ta tombe absente,
Et moi, dont tout aigrit la plaie encor récente,
La pâleur sur le front, des fleurs dans les cheveux,

Il faut que je m'asseye aux danses des heureux!
Il faut qu'encore en proie au trait qui me déchire
Ma bouche à leurs discours s'efforce de sourire.
Moi, sourire! ô mon père! on me l'impose en vain.
Tremblante, un poids mortel m'oppresse... Sur ma main
Mon front tombe, et voilé d'involontaires larmes
Mon œil suit, sans les voir, ces objets dont les charmes,
Livrant à la douleur des assauts superflus,
Avec un cœur brisé ne sympathisent plus.
Hélas! le mien habite au seuil heureux naguère
Où tout est plein de toi, de ta mémoire chère,
Où ma pensée en deuil se plaît à revenir,
Où tout respire encor ton vivant souvenir:
Là, tout rend à mes yeux ta trace encor présente;
Et l'air que tu frappais de ta voix imposante,
Ton siége accoutumé, tes meubles favoris,
Et les derniers fragments de tes derniers écrits,
Les vestiges restés dans ton secret asile,
L'appui qui soutenait ton corps frêle et débile,
Tes livres, qu'ont gardés leurs supports de noyer,
Et ton fauteuil gothique encor près du foyer;
Hélas! ton fauteuil vide, où, l'œil plein de tendresse,
Je ne te verrai plus, triste de ma tristesse,
Prévenant les sanglots prêts à briser mon sein,
Deviner ma souffrance et me tendre la main!

Félicie d'Ayzac, dame de Saint-Denis.

(Maison royale de la Légion-d'Honneur.)

LES AIGUILLES A COUDRE[1].

« Dans les arts mécaniques, *diviser* le travail,
« c'est l'*abréger*; *multiplier* les opérations, c'est
« le *simplifier*; attacher *exclusivement* un ouvrier
« particulier *à chacune d'elles*, c'est obtenir à la
« fois *vitesse et économie*. »
(*Dict. de Technologie*, t. I, Lenormant.)

« Toujours triste, Alix?... C'est singulier. Après un mois, l'absence de tes frères t'afflige plus que le premier jour. — Je vais te dire la vérité, quoique j'en aie bien quelque honte. J'ai d'abord de bon cœur regretté Armand et Léonce; j'ai pleuré de

(1) Après les merveilles de la nature, rien n'est plus admirable que les miracles de l'industrie, et rien peut-être n'est aussi peu connu. La plupart de nos jeunes lectrices ignorent sans doute l'historique des choses qu'elles emploient le plus habituellement pour leur utilité ou leur agrément, elles n'en savent ni —

ne pouvoir plus les embrasser chaque matin, leur confier à chaque instant mes plaisirs, mes légères peines. Mais maman me disant sans cesse : « Cet éloignement leur est avantageux, » mais chacun m'ayant fait des tableaux magnifiques de Montpellier où l'un étudie la médecine, de Paris où l'autre étudie le droit, je me suis consolée pour eux.... puis un peu attristée pour moi. Que de belles choses ils vont voir! pensais-je ; et moi j'habite Séez, une petite ville de 5,000 âmes. Ce regret, un peu confus, leurs lettres l'ont rendu vif et continuel. Ce sont à chaque ligne des descriptions de jardins, de palais. Ici la mer, là le musée ; et panoramas, dioramas, curiosités sans fin, tandis qu'à Séez j'ai, pour toute mervielle, des fabriques de calicot! — Qu'il ne faut point dédaigner, même comme distraction. Quand on les observe bien, les procédés de l'industrie ont un intérêt.... — Oui, vraiment! repart Alix avec dépit ; érige donc en prodige ce papier, ce fil, cette aiguille.... fais-en donc un beau spectacle à voir. — Ton ironie ne croit pas si bien dire. Quand tu visiteras une papeterie, des filatures, surtout une fabrique d'aiguilles, tu m'avoueras que c'est un spectacle des plus frappants, des plus curieux... Ne te récries pas. Lorsque, l'été passé, je suis allée à l'Aigle dans les ateliers de M. Vanhoutem, il y avait des Parisiens qui ne cessaient d'examiner, de s'étonner, d'admirer. Et le moyen de s'en défendre quand on songe que chaque aiguille, même la plus petite, celle du n° 9, dont trente-deux milliers ne pèsent qu'une livre, subit successivement cent vingt opérations différentes et passe par les mains d'au moins cent vingt ouvriers! — C'est à ce point, Clérine? — Tu peux en juger ; mon oncle retourne bientôt à l'Aigle : je le prierai de m'y conduire, d'engager ta mère à te laisser m'accompagner. Oh! que je vais jouir de ta surprise! — Mais tu connais déjà....— J'ai vu sans toi, d'abord, et puis tu me diras si de pareilles choses lassent. Allons, embrasse-moi, et que notre petit voyage te console de n'être pas élève en droit. »

l'origine, souvent très intéressante, ni les procédés de fabrication, toujours fort curieux.

Nous avons pensé qu'une suite d'articles sur divers objets à leur usage aurait pour elles de l'intérêt, et la plume aimable à laquelle nous devons celui qu'elles vont lire a bien voulu se charger de les écrire.

(*Note des Directeurs.*)

Tout se passa comme l'avait arrangé Clérine. Pendant que les deux amies traversent, à l'est du département de l'Orne, les douze lieues qui séparent l'Aigle de Séez, réfléchissons à l'utilité générale, à l'antiquité de l'objet dont nous allons, avec elles, observer la fabrication.

Dès que l'homme a senti la nécessité d'un vêtement, il lui a fallu des coutures, partant des aiguilles à coudre. Les aiguilles d'arêtes de poisson, trouvées de nos jours par les voyageurs aux mains des sauvages, nous donnent l'idée de ces premières aiguilles des premiers hommes. Dans l'antique Orient, on dit que les sciences, mères de l'industrie, accordèrent pour premier bienfait ces instruments, sous Énoch ou Édris, 3,400 ans avant Jésus-Christ. Notre petite Alix, qui n'a songé à son aiguille que pour la prendre en mépris, sera bien surprise, sans doute, de l'opinion des savants orientaux.

Ces aiguilles primitives étaient fort grossières, probablement, puisqu'on prétend qu'en 1545 (date tout-à-fait moderne en comparaison) un Indien découvrit en Angleterre le véritable moyen de fabriquer les aiguilles à coudre. Ce moyen, perdu bientôt après, ne fut retrouvé qu'en 1560. Dès lors les *aiguilles anglaises* ne furent pas seulement des aiguilles faites en Angleterre, mais des aiguilles de qualité supérieure, fermes, cassantes, convenablement élastiques et fabriquées avec du fil d'acier fondu. Après celles-ci viennent les aiguilles allemandes d'Aix-la-Chapelle, de Nuremberg et des villes qui, formant aujourd'hui le duché du Bas-Rhin, composaient, sous Napoléon,

le département de la Roër. Ce changement politique nous priva de toute fabrique française d'aiguilles; alors la patriotique et docte *Société d'encouragement* fit un appel à l'industrie. En 1819 elle proposa à la fois un prix de 6,000 fr. pour la fabrication des fils d'acier propres aux manufactures d'aiguilles, un prix de 3,000 fr. pour le parfait établissement d'une de ces manufactures en France. Elle prorogea ce prix pendant onze ans, encourageant successivement chaque année la seule fabrique qui lui envoyait ses produits. Cette fabrique est à Mérouvel où nous allons descendre avec nos voyageuses.

Les cent vingt opérations indiquées se divisent en cinq séries distinctes:

1° Choisir, *calibrer* le fil d'acier, — dévider, — diviser, — plier et courber les fils obtenus.

2° *Dégrossir,* ou aiguiser les fils à chaque bout, — couper de nouveau, — ranger en boîtes.

3° *Palmer*, — *marquer*, — *troquer*, — *évider* les aiguilles.

4° *Cémenter* les aiguilles communes, *tremper*, — *décrasser*, — *recuire*, — polir, — vanner.

5° Essuyer, — trier, *détourner,* — plier, — affiner, — étiqueter.

Le seul polissage exige cinq sortes d'opérations, répétées chacune dix fois.

Ces vastes bâtiments peuplés d'ouvriers, ces nombreuses machines, les unes conduites par un enfant, les autres mues par une puissante roue à eau; les cris aigus de l'*aiguiserie,* le retentissement des marteaux, les craquements des mécaniques; ces opérations multipliées, rapides, classées symétriquement; cette immense division du travail, cette ardeur sérieuse de l'activité, frappèrent tout à coup les deux jeunes filles, changerent en respect leur curiosité. Leurs pas légers devinrent plus graves, leurs regards errants plus attentifs : elles avaient senti la grandeur de l'industrie.

Le premier atelier était rempli de bottes d'acier très pur tiré à la filière; de nombreux ouvriers s'agitaient autour de ces masses; l'un, après avoir coupé quelques bouts des fils métalliques, les fait rougir, les trempe à l'eau froide; l'autre les rompt pour apprécier leur qualité, et met à part les plus cassants pour faire les aiguilles *anglaises.* Un troisième *calibre* ces fils choisis, en les présentant à l'entaille d'une jauge qui doit décider si leur grosseur est uniforme ou convenable. Enfin on renvoie les bottes défectueuses à la filière, on entasse les bottes éprouvées, on tourne rapidement la manivelle d'un rouet pour dévider le fil métallique.

« Vois-tu, dit Clérine à voix basse, comme ce fil tendu s'enlève facilement des branches du rouet; comme la nouvelle botte qu'il forme alors se coupe en deux points opposés, soit à l'aide de cette cisaille mue par l'eau, soit à l'aide de cette autre cisaille à main. La botte forme maintenant deux faisceaux de cent fils qui vont être subdivisés, par deux coups du même instrument, en fils un peu plus longs que deux aiguilles réunies. On ménage ainsi cet excédant de longueur pour aiguiser librement la pointe. L'ouvrier obtient exactement cette dimension en appliquant sur les fils cette petite mesure demi-cylindrique.

— Oh! qu'il va vite, vite!

— Je le crois bien, il coupe en dix heures quatre cent mille bouts de fil d'acier qui produisent huit cent mille aiguilles!

— Mais regarde donc, Alix, on ne perd pas une minute. Ces fils divisés, courbés pour la plupart, sont portés déjà sous le cylindre à redresser. On les dispose en rouleaux de 6,000 fils, bien serrés, sur un banc recouvert d'une plaque de fonte, puis l'on passe sur eux une règle de fer, — rapidement — une... deux... six fois.

— Ils sont redressés... en un clin d'œil... Clérine, ah! c'est merveille!

— Tu trouves? eh bien! attends encore

un peu. Mais, allons à l'*aiguiserie.* » On nomme ainsi le vaste atelier où se fait l'*empointage* ou le *dégrossissage* des aiguilles.

« Allons-y, reprend Alix en sautant.

— Vous ne seriez pas entrée autrefois si gaîment ici, lui dit l'oncle de sa compagne. L'indispensable nécessité de *pointer* sur la meule les aiguilles à sec, puisque l'eau les rouillerait, exposait gravement la santé des *pointeurs;* car ce travail détache continuellement une poussière impalpable de grès et d'acier, véritable poison pour les yeux et pour la poitrine. Un médecin de Redditch, centre des *aiguilleries* de l'Angleterre, a observé, pendant sa longue pratique, qu'à peine un seul ouvrier pointeur parvenait à l'âge de quarante ans. — Ah! mon Dieu! — Rassurez-vous, la science est un bon génie. Le docteur M. Molard s'est rencontré avec deux Anglais (MM. *Abraham* et *Prior*) pour établir un courant d'air qui emporte au dehors la fatale poussière. Il a de plus substitué avec succès, aux meules de grès, des meules de fer; il a prévenu un autre danger en faisant monter les meules de manière que, si elles venaient à se fendre dans leur rotation rapide, elles ne pussent voler en éclats. Approchez donc sans inquiétude de ces meules multipliées mues par une roue à eau. Ah! si nous avions le loisir de l'examiner, le talent de la comprendre, cette machine qui préserve la santé des ouvriers, supplée à leur force et double leur adresse, cette machine nous arracherait des cris d'admiration. »

Alix désirait bien qu'on la lui expliquât, car les merveilles de l'industrie lui inspiraient déjà l'idée de l'infini; mais une troupe d'ouvriers assis devant les meules tournantes leur présentait incessamment soixante fils d'acier tenus légèrement entre deux doigts; mais de nombreux enfants portaient et reportaient sans cesse des *fils à dégrossir* du premier atelier à l'aiguiserie, *des fils dégrossis* de l'aiguiserie à l'atelier. Là ces fils étaient divisés en deux aiguilles.

« Laisse-moi voir encore, disait Alix à Clérine qui brûlait évidemment de la mener plus loin, laisse-moi voir tout à mon aise... » Clérine semblait se résigner, mais Alix s'avança vers la porte, et l'entraîna vite en lui montrant d'un air de triomphe le troisième atelier dont l'aspect justifiait bien cette officieuse impatience.

Figurez-vous une vaste salle garnie d'une double rangée de tables sur lesquelles s'élève une masse d'acier de forme cubique; devant chaque table un *palmeur* assis, étalant sur la masse un éventail de vingt-cinq aiguilles, réunit de la main gauche les pointes serrées sous le pouce, tandis qu'avec un petit marteau il frappe de la main droite leurs têtes écartées (c'est *palmer*). Auprès d'établis pareils, des enfants, prompts comme l'éclair, appliquent, avec la plus étonnante précision, un poinçon approprié sur la tête de l'aiguille. Ils frappent du marteau, la retournent, remettent le poinçon au trou percé déjà, frappent encore; d'autres transportent l'aiguille sur un tas de plomb, enfoncent dans ce métal la parcelle d'acier *marquée...* et cela sans hésiter, sans se tromper une fois, aux aiguilles les plus fines, aux aiguilles à enfiler les perles de verre... Clérine regarde un instant Alix tout ébahie, et s'avançant vers un petit *troqueur :* « Ton métier est bien difficile, n'est-ce pas? » dit-elle avec un sourire mal retenu. L'enfant, sans répondre, prend négligemment un cheveu délié, le perce du poinçon et fait passer au travers un autre cheveu [1].

Alix demeurait stupéfaite. Ce miracle, fruit de la division du travail, d'une répétition constante, ce miracle si naturel ne pouvait être compris par elle. « C'est un assez joli tour de force, dit alors un chef d'atelier, mais nous avons mieux. Au lieu des *évideurs* qui formaient d'abord si len-

(1) C'est l'exemple que donnent de leur adresse ces enfants aux curieux qui visitent les ateliers.

tement la cannelure de l'aiguille avec une lime, et plus tard avec une espèce de balancier, nous cannelons et perçons à l'aide d'une bonne machine. Venez voir cela. »

Alix connaissait à l'avance le grand nombre des opérations, et toutefois à chaque instant elle les croyait terminées. Après avoir vu les aiguilles revêtues de la marque particulière de la fabrique, redressées, agitées dans une boîte pour les mettre en ordre, elle se prit à dire : *C'est fini;* et le *trempeur* les chauffait au rouge, puis les éparpillait dans deux cuveaux d'eau froide[1]. *C'est fini;* et de nouveaux ouvriers les *décrassaient*, les roulant par masse de 20,000 dans une toile serrée. *C'est fini;* et ces rouleaux étaient ouverts dans des poêles à frire pleines de saindoux pétillant sur le feu. *C'était fini enfin;* et l'opération la plus longue, la plus coûteuse, le *polissage*, commençait et se renouvelait jusqu'à dix fois. Alors les aiguilles, rangées par lits sous une couche de petites pierres, puis arrosées d'huile de colza[2], étaient soumises à l'action d'une forte presse; *dégraissées* à la sciure de bois, *vannées* comme du grain, puis essuyées une à une avec un linge. *C'était fini du moins;* mais il restait encore à *trier* les aiguilles dans un étui sec, élevé, avec des précautions minutieuses contre la sueur des mains, contre l'haleine même des ouvriers; à les *détourner* en mettant toutes les têtes ensemble; à les *séparer* d'après leurs qualités, d'après leurs avaries; à *redégrossir* les aiguilles épointées; à *peser*, *mettre en paquets*, *bleuir*, c'est-à-dire *affiner* les pointes.

Elle n'osait plus dire : *C'est fini*, lorsqu'un ouvrier, écrivant à l'encre blanche le numéro, les marques particulières, le nom du fabricant, sur les paquets de papier violet, lui en présenta plusieurs. Ce fut pour elle un trésor. Examinant chaque aiguille comme si elle les voyait pour la première fois : « Cela se vend si peu, disait-elle, cela se multiplie avec tant de perfection ! — C'est là le résultat de la division du travail, répondit le chef d'atelier. Si plusieurs opérations qui semblent devoir être unies (telles que *palmer*, *marquer*, *troquer*, *évider*) étaient le lot d'un seul homme, il tâtonnerait, produirait moins bien, moins vite, et ses produits imparfaits, tout en lui donnant plus de peine, moins de bénéfice, coûteraient infiniment plus à l'acheteur.

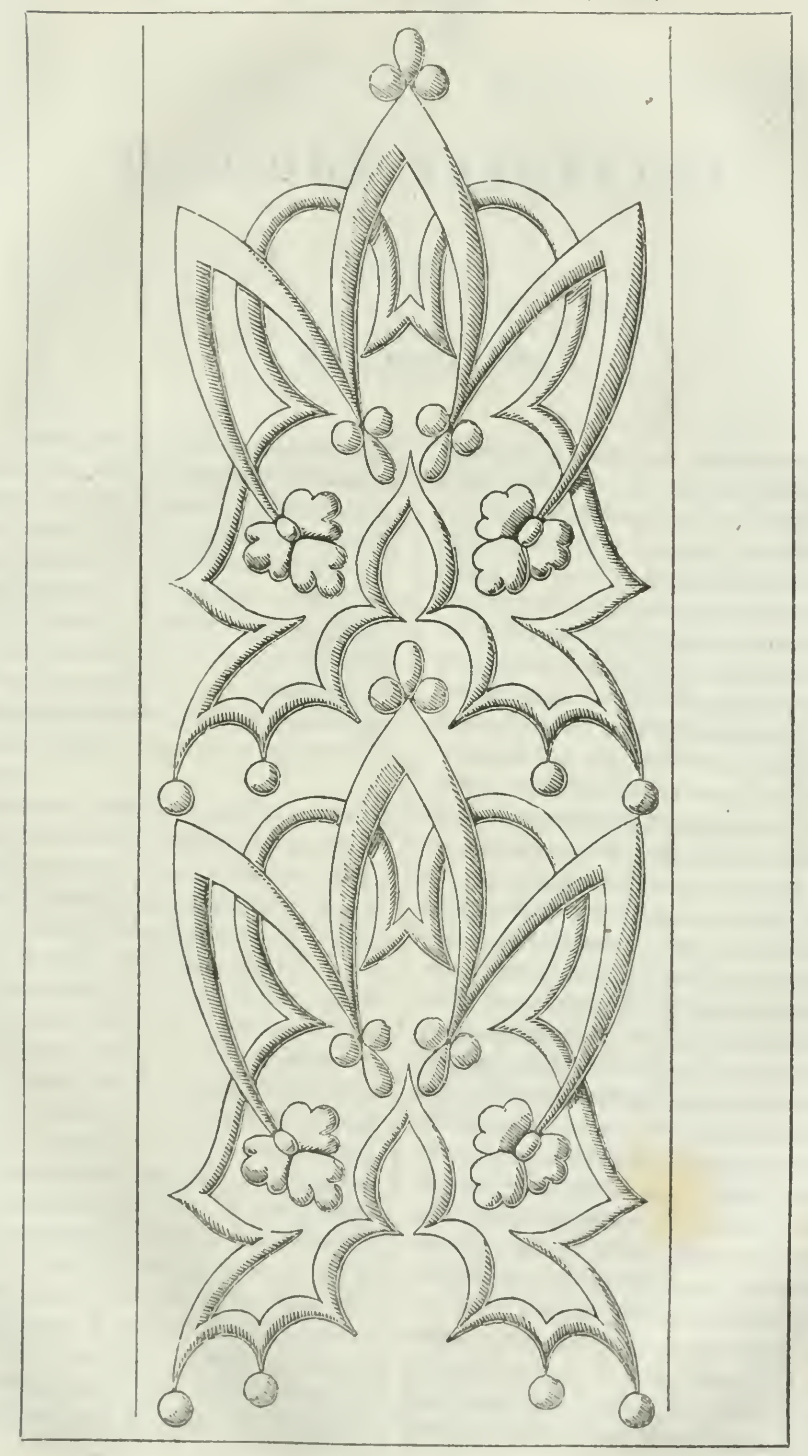
Mme ÉLISABETH CELNART.

(1) Quand il s'agit d'aiguilles fabriquées avec du fil de fer, on leur fait subir avant la trempe une opération nouvelle, la *cémentation,* par laquelle on transforme le fer en acier. A cet effet on place par lit dans un creuset les aiguilles avec un mélange de suie, de cornes de bœuf, de coquilles d'œufs et de sel ammoniac. Le tout doit cuire à feu ardent pendant plusieurs heures. De temps en temps on retire, avec une pince, quelques aiguilles *cémentées* pour les éprouver comme on éprouve l'acier. Elles doivent être sans taches et casser nettement; et même, en ce cas, elles sont toujours inférieures aux aiguilles anglaises.

(2) Pour le polissage des aiguilles anglaises, on emploie de l'huile d'olive et de l'émeri mêlés au talc.



Dessin pour Coin de Mouchoir.



Dessin pour Cordon de Sonnette
(à broder sur canevas au petit point).



HISTOIRE NATURELLE.

LES ABEILLES.

Il n'est aucune de vous, mesdemoiselles, qui ne connaisse les abeilles, aucune qui ne sache que nous devons à ces insectes intelligents ce miel délicieux qui, avant l'invention du sucre, le remplaçait sur les tables de nos ancêtres, et ces flambeaux éclatants remplaçant dans les brillants salons la lumière du jour; mais combien peu connaissent les mœurs, les habitudes et les travaux de ces admirables mouches; combien peu ont cherché à les suivre dans leurs situations diverses!

Quelques notions sur ce petit peuple ne seront pas sans attraits pour vos jeunes esprits, et vos cœurs trouveront sans doute, dans les détails que vous allez lire, de nouveaux motifs d'adorer cette Providence qui a fait et dirige tant de merveilles.

Commençons à l'instant où une colonie de jeunes mouches, chassée avec leur reine de la ruche où elles ont pris naissance et qui ne peut plus les contenir, forme un essaim, ou *jetton*, sur une branche d'arbre ou sur la partie avancée d'un mur. L'essaim est le plus souvent recueilli dans des ruches ou paniers qu'on lui offre. Les jeunes abeilles, heureuses de cet asile, ne tardent pas à s'y établir. Elles sortent après un léger repas, tel que l'on en fait le jour d'un emménagement, se mettent en campagne et reviennent à la ruche les deux pattes postérieures chargées d'une matière résineuse de couleur plus ou moins foncée. Cette substance est tellement adhérente à leurs pattes qu'elles ne peuvent s'en débarrasser elles-mêmes; d'autres mouches, auxquelles elles les présentent, enlèvent, avec leur mâchoire, des parcelles de cette substance tenace et vont les appliquer autour de la ruche. On a donné à cette matière le nom grec de propolis, πρόπολις, au *devant de la ville*. D'abord molle et très extensible, elle se durcit et devient bientôt très solide.

Lorsque tout l'intérieur de la ruche est enduit de cette sorte de résine, elles construisent un édifice destiné à recevoir, avec les œufs que la reine doit pondre, la nourriture nécessaire aux besoins de tous. Les abeilles récoltent la cire en se roulant dans la corolle des fleurs. Le pollen, ou la poussière que les anthères laissent échapper, s'attache aux poils dont le corps de ces insectes est couvert; avec les brosses roides qui garnissent leurs longues pattes postérieures elles se nettoient et réunissent cette poussière en deux pelotes ou petites boules qu'elles font entrer de force dans les palettes ou cuillers creusées dans la partie extérieure de leurs jambes; puis elles s'envolent vers la ruche. S'il s'élève un grand vent pendant ce trajet, elles se hâtent de ramasser à terre un grain de sable proportionné à leur fardeau pour leur servir de contre-poids et les empêcher d'être renversées; elles le tiennent serré entre leurs pattes de devant et ne l'abandonnent qu'à

la porte de l'habitation. Le butin est déposé dans un magasin où d'autres abeilles viennent s'en repaître pour l'élaborer par une opération intérieure et mystérieuse après laquelle seulement ces mêmes matériaux sont devenus propres aux usages pour lesquels ils sont destinés.

Lorsque le sommet de la ruche est suffisamment enduit de propolis, on voit les abeilles se ranger par bandes parallèles pour dégorger la matière de la cire, et en former des lames saillantes placées à la distance d'environ un pouce l'une de l'autre. Elles construisent de l'un et de l'autre côté de ces cloisons une multitude de cellules de forme hexagone[1]. Ces travaux, entièrement terminés, toute la ruche se trouve garnie de cloisons ou réunions de cellules, tellement rapprochées les unes des autres qu'il ne reste entre elles qu'un intervalle propre au passage de deux abeilles dos à dos. A peine quelques-unes de ces cellules sont-elles préparées que la reine, ou mère-abeille, vient déposer un œuf dans chacune ; avant de l'y placer on la voit se promener lentement à la surface du rayon ; elle avance la tête dans chaque cellule comme pour s'assurer qu'elle est construite d'une manière solide et convenable, puis elle y dépose l'œuf qui se fixe au fond de la loge au moyen d'un suc visqueux dont il est enduit. Après deux ou trois jours il en sort une larve. A peine est-elle née qu'elle se roule en cercle et se nourrit d'une espèce de pâtée légèrement sucrée déposée près d'elle. Au bout de cinq à six jours cette larve se métamorphose en nymphe. Aussitôt que les abeilles chargées de l'éducation des enfants s'en aperçoivent, elles ferment la cellule avec un petit couvercle de cire un peu bombé, et la nymphe est prisonnière. Cette retraite dure huit jours, après lesquels la nymphe qui les a passés à dormir fait une dernière toilette, et revêt le costume brillant de mouche sous lequel elle sera admise dans la société de ses compagnes.

La métamorphose à peine achevée, elle sort de la cellule en brisant la porte... Etonnée de tout ce qu'elle aperçoit, effrayée à la vue d'un monde qui lui est encore inconnu, étourdie du bruit qu'elle entend, elle s'arrête et se voit bientôt entourée de ses gouvernantes qui, après l'avoir essuyée et brossée, lui offrent de la nourriture en faisant couler sur sa langue un peu de miel. Enhardie, la jeune abeille croit pouvoir se confier à ses propres forces; elle se hâte de sortir de la ruche pour jouir d'un air pur et de la vue du soleil. Elle suit ses compagnes qui la précèdent; bientôt elle les imite et va cueillir sur les fleurs le doux butin nécessaire à la grande famille dont elle doit partager les travaux.

Cependant, parmi les œufs déposés par la reine, il y en a toujours un certain nombre qui donnent naissance à de grands paresseux, appelés *bourdons*, qui bientôt vont dans la campagne butiner sur les fleurs, pourvoir à leur subsistance, mais ne rapportent rien au magasin, ne travaillent à aucune construction et se montrent de véritables égoïstes. Ils sortent dès le matin de la ruche et n'y rentrent que pendant les heures de la grande chaleur ; quelquefois ils ne s'y retirent que pour y passer la nuit ; seulement, quand la reine doit sortir pour prendre un peu l'air à l'entrée de la ruche, dont elle ne s'éloigne jamais, ils l'escortent en manière de garde d'honneur.

Comme à leur égoïsme près on n'a rien de grave à reprocher à ces bourdons et qu'ils sont du reste d'assez bons insectes, les abeilles les supportent complaisamment durant la belle saison ; mais les premiers froids leur faisant pressentir que ces compagnons fainéants vont devenir une charge pour la société, une sorte de fureur les anime tout à coup contre ces malheureux bourdons qui,

(1) *Hexagone*, c'est-à-dire à six pans ou six côtés. — C'est la seule forme qui permette de placer les cellules à côté les unes des autres sans aucune perte d'espace.

privés d'aiguillon, ne peuvent leur opposer de résistance. C'est ordinairement après une longue pluie, lorsqu'un vent froid a soufflé pendant plusieurs jours, que la résolution est prise de les chasser. La consigne est aussitôt donnée; des sentinelles vigilantes sont placées à la porte de la ruche pour leur en interdire l'entrée. Si, forcé par la nécessité de se mettre à l'abri, un de ces infortunés résiste et essaie de pénétrer dans l'intérieur, une troupe d'amazones se jette sur lui, l'accable de coups d'aiguillons sous lesquels il succombe, et bientôt le corps du téméraire est traîné dehors privé de vie Dans ce jour de carnage tout ce qui porte le nom de bourdon est immolé; les larves, les nymphes sont impitoyablement arrachées de leurs cellules, piquées, déchirées de toutes parts; on les jette dehors expirantes et couvertes de blessures mortelles; les alentours de la ruche sont jonchés de cadavres.

Rien ne trouble du reste l'harmonie de cette laborieuse société; les vieilles mouches et les jeunes vivent en paix tant qu'il y a de la place et qu'on peut être logé à l'aise; mais quand le nombre des habitants augmente de manière à ne plus permettre de les voir s'accroître sans gêne pour la population, les vieilles mouches, qui, par le droit et par le fait, gouvernent l'Etat, ordonnent aux jeunes abeilles d'aller former ailleurs une nouvelle colonie et d'évacuer la place dans le plus bref délai, sous peine de l'aiguillon.

Convaincues qu'un refus entraînerait la guerre civile dont les suites affreuses amèneraient la ruine du royaume, les jeunes habitantes prennent le parti de l'obéissance. On demande à l'abeille qui doit régner sur le nouveau peuple de fixer le jour du départ. Orgueilleuse et vaine de son titre, le beau temps et son caprice doivent seuls le déterminer. Cependant le lendemain le soleil brille, elle paraît se disposer au voyage; aussitôt tout s'agite. On fait de tristes adieux, les jeunes mouches témoignent leur reconnaissance à celles qui ont pris soin de leur enfance, puis se hâtent de rejoindre leur brillante souveraine, empressées de faire leur cour et d'obtenir ses bonnes grâces. Mais ses dames d'honneur leur apprennent que l'éclat du soleil auquel elle n'était pas accoutumée lui a donné un étourdissement et que le départ est ajourné. Chacune alors regagne sa cellule que les vieilles se mettaient déjà en devoir de nettoyer. On passe une nuit agitée et sans sommeil; le conseil des anciennes s'assemble dès le matin, on y décide que des mesures de rigueur seront prises ce jour même si un nouveau caprice vient encore retarder un départ devenu indispensable. Quelques mouches officieuses ou bavardes courent avertir les dames d'honneur; le bruit en vient à la reine qui, dans la crainte de se laisser imposer la loi, déclare que le brouillard du matin à peine dissipé l'essaim quittera la ruche. Aussitôt chacune s'empresse; on voudrait emporter quelques provisions; mais les gardiennes de l'office ne le permettent pas. On n'a plus d'ailleurs la même bienveillance, on va se séparer. La jeune reine paraît enfin et ne trouve sur son passage qu'un froid accueil. Pressée de quitter un lieu où elle ne laisse aucun regret et de jouir ailleurs de sa souveraine puissance, elle s'envole avec toute sa cour et va fonder un nouvel empire là où la Providence lui offrira un asile.

La baronne de Saint-Hérem.

LITTÉRATURE.

ENCYCLOPÉDIE DES GENS DU MONDE [1]. Qu'on ne s'attache pas à trouver dans l'ouvrage qui paraît sous ce titre une véritable *Encyclopédie* dans l'acception si étendue de ce mot ; 300 volumes ne suffiraient pas pour en remplir le vaste cadre, et l'ouvrage que nous annonçons n'en aura que 24. Mais *les Gens du Monde* trouveront dans ce peu de volumes à peu près tout ce qu'il leur est le plus essentiel de connaître. Pour donner une idée exacte du plan sur lequel cette œuvre est établie, nous ne saurions mieux faire que de laisser parler les éditeurs.

« Embrasser dans son ensemble, disent-ils avec raison, tout le savoir de l'homme, est une chose si peu facile que sans doute le public nous tiendra compte de nos efforts consciencieux ; et de même qu'en cherchant à établir dans notre ouvrage toute l'harmonie qu'il dépendra de nous de lui donner nous n'espérons point parvenir à un système rigoureux, de même aussi, en promettant de le rendre le plus complet possible, nous ne prenons pas l'engagement d'y verser la totalité des nomenclatures de tous les dictionnaires spéciaux des sciences et des arts, ni même d'y faire figurer alphabétiquement le plus grand nombre des termes propres à l'histoire naturelle, à la médecine, aux métiers, aux beaux-arts, à la géographie, etc. En remplissant nos colonnes de cette longue et stérile nomenclature, nous n'en serions pas plus certains de ne rien omettre, et la richesse, sans doute fastidieuse du vocabulaire, ne rachèterait pas la pénurie du fonds ou des explications. Ainsi, pour les arts du dessin, négligeant les termes d'ateliers usités seulement parmi les artistes, nous n'expliquerons les termes techniques qu'autant qu'ils seront entrés dans la langue universelle, tandis que dans le nombre infini d'artistes de tous les âges et de toutes les écoles nous choisirons ceux dont quelques productions ornent les musées les plus connus et dont l'importance dans l'histoire de l'art est généralement admise. En géographie, loin de promettre à nos lecteurs l'indication de tous les lieux, de toutes les villes, de tous les courants d'eaux, etc., tâche réservée aux dictionnaires géographiques, nous ne donnerons au contraire que les noms auxquels se rattache quelque fait remarquable, une curiosité de la nature, un chef-d'œuvre des arts, quelque grande exploitation, un traité, une bataille, etc. Il en est de même des sciences naturelles, de la botanique, par exemple, dont nous n'admettrons que les plantes usuelles et les familles les plus intéressantes ; ou de l'agriculture, dont nous pourrons faire connaître les utiles opérations sans entrer dans l'interminable détail de son vocabulaire particulier. Dans les sciences en général, nous nous attacherons surtout à ce qui prête à l'application, sans entrer dans les détails que l'homme du métier seul pourrait comprendre. »

On peut juger par ce plan de l'utilité de cette publication que justifie pleinement d'ailleurs la première livraison que nous avons sous les yeux.

La liste des écrivains distingués dont le

(1) Douze tomes grand in-8°, chacun divisé en 2 volumes, de plus de 400 pages à 2 colonnes, prix : 5 fr. pour Paris et 6 fr. par la poste chaque volume. Paris, chez Treuttel et Würtz, éditeurs, rue de Lille, n° 17, et chez Ed. Guérin, rue du Dragon, n° 30.

nom figure dans le prospectus, joint au dernier numéro du *Journal des Jeunes Personnes*, est une garantie du mérite de chaque article, et nous regrettons que l'espace nous manque pour le prouver par quelques citations. Au surplus, les livraisons suivantes nous en fourniront l'occasion. Disons, en attendant, que chaque jour le public s'empresse de souscrire, et que peu d'entreprises jouissent à leur débu d'un aussi honorable succès.

D. D.

TOILETTE D'HIVER.

N° 1. (Voir la gravure.) Pierrot de tulle brodé. Autour du cou ruche de tulle; rang plissé, formé par un tulle brodé en fil, en imitation de dentelle.

N° 2. Corsage de robe en mousseline de laine ou en crêpe; la manche est large du bas, terminée par un poignet; le haut est maintenu par une pièce doublée de marli qui force la manche à retomber: la ceinture qui y est jointe est celle dont notre dernier numéro a donné l'explication.

N° 3. Sac de velours, brodé de palmes en soie torse, avec une frange dans le milieu et des glands d'or.

Voici venir un froid qui rend les manteaux indispensables:

Choisissez la plus simple forme qui se soit faite cette année; c'est celle qui est en même temps la plus élégante et la plus convenable à une jeune fille. Le corps du manteau se taille exactement comme ceux de l'année dernière; la différence existe dans la pèlerine qui se termine en longs pans, par-devant, tombant presque aussi bas que le manteau lui-même. Au bout vous placez un gland de laine ou de soie torse, selon l'étoffe. Pour nouer le haut, on met au col deux très longs rubans de satin qui se terminent par des glands.

Vous pouvez ajouter à cette forme de larges manches, presque droites, qui se doublent comme la jupe et la pèlerine, et se relèvent en large parement, laissant apercevoir le bras, dans le genre des costumes du moyen-âge.

A l'approche du jour de l'an, c'est un service à vous rendre, n'est-ce pas, que de vous enseigner quelques petits ouvrages? il y en a une foule en ce moment.

Ce sont d'abord les broderies *Chicane* sur velours ou casimir. Cette broderie est la réunion de différents genres et se fait au métier; on emploie pour les fleurs ou les mosaïques des soies de couleur, demi-torses; on brode au long-point, et il semble, d'après l'effet de la soie, que ce soit au point rentré; les tiges sont à points couchés l'un sur l'autre; des cœurs de fleurs, ou de petites boules en grappes, se font *en nœuds* que vous avez appris avec *le passé*; puis on mêle à ces fleurs des espèces d'arabesques au crochet en or ou en argent.

Ce genre de broderie fait de jolis tabourets sur casimir marron ou noir; des buvards, en casimir ou en velours.

Un ouvrage de peu de travail est une paire de pantoufles en casimir brodé en lacets de soie; le lacet est fixé par un point qui s'écarte de chaque côté, allongé comme une épine.

Comme charmant cadeau, vous pouvez choisir entre les écrans de canevas montés en carton de Bristol et brodés en chenilles, et les sachets à mouchoirs en satin brodé. Les écrans sont d'une forme de fantaisie; un canevas est adapté à l'intérieur d'un entou-

rage en carton découpé et peint d'une guirlande de feuilles, soit vertes, soit couleur bistre; le canevas est brodé en chenilles à damiers contrariés; on brode aussi sur fond blanc ou noir, à points rentrés en chenille, une couronne ou un bouquet de fleurs unies.

Les sachets se brodent en soie, en chenilles ou en lacets, sur du satin; vous prenez un morceau d'étoffe carré, vous dessinez votre broderie à chaque extrémité, y laissant un intervalle pour la place du pli. Ensuite, après votre travail, si vous les montez vous-mêmes, vous les garnissez d'une ouate saupoudrée de poudre d'œillet, d'iris, etc. Vous doublez en marceline et vous posez des deux côtés une poche ouatée et parfumée dans laquelle on place les mouchoirs. Tout autour vous bordez avec une ganse tordue assez forte. Le dessin des piqûres doit être en losanges à très petits points.

En ouvrages de plus d'importance, vous pouvez offrir comme de belles étrennes des gilets en satin brodé de soie de couleu ; sur fond noir ou marron, ou sème de petites fleurs ou de très petits bouquets en soie nouée.

Pour tous ces petits travaux nous vous rappellerons la maison de la Mère de Famille, rue du Helder, où l'on trouve chaque objet dessiné, échantillonné, avec les soies nécessaires, et cela sur une seule lettre de demande, avec une indication de l'endroit où il faut envoyer à Paris les ouvrages choisis.

LE JOUR DE L'AN.

Je vous souhaite la bonne année
(*Tout le monde.*)

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas; c'est bien heureux! car s'il y avait dans l'année trois cent soixante-cinq jours comme le jour de l'an, le monde serait bouleversé, tous les pères de famille seraient ruinés, tous les chevaux seraient crevés. On nous verrait chassés de nos maisons par un déluge d'almanachs, de cartes de visite et de dragées. La société, courante et haletante, périrait de fatigue et d'ennui. Ces mots spirituels et imprévus que se disent deux Français qui se rencontrent seraient remplacés par cette insipide formule : « Je vous souhaite la bonne année. » La correspondance, chez nous si élégante et si variée, cet échange d'affections, de secrets et d'idées, deviendrait un travail manuel, une occupation mécanique. Chacun, pour exprimer le même vœu, dirait le même mot et écrirait la même lettre. Nous aurions pour toute musique... des roulements de tambours à cinq heures du matin; pour toute littérature... la poésie des devises de bonbons! Par bonheur, il n'y a qu'un jour de l'an dans l'année; ce n'est pas trop, mais c'est assez!

Voilà, il faut en convenir, un terrible moment à passer, et nous y touchons. Le givre, la neige, le thermomètre au-dessous de zéro, rien ne peut conjurer le sort qui vous force à quitter le foyer brûlant, le tapis soyeux et le fauteuil à roulettes.

On va chez les marchands qui vous attendent, pour en rapporter des emplettes

et des rhumes. Tout Paris se pare, son immense population est en mouvement. Chaque boutique se décore et s'illumine comme des palais de l'industrie ; la foule s'y porte avec fureur. Le luxe étale des prodiges naissants, les secrets des fabriques et des ateliers se révèlent par des merveilles.

Ces riches magasins, ces brillants salons, ces éclatantes galeries encombrés de chefs-d'œuvre sont autant de spectacles, non pas des spectacles *gratis* ; on y paie comme aux autres, mais en sortant. Chaque objet a doublé de prix sans augmenter de valeur. Un art séduisant réunit dans le même lieu les fantaisies les plus opposées : le diamant et le cristal, l'or et le carton doré ; car toute chose est bonne à offrir, pourvu qu'elle soit nouvelle et inutile. On admire, on choisit, on achète ; et se rappelant un à un les noms indifférents et les noms aimés, on calcule juste ses degrés de relations, et si l'on en est à la carte de visite, à la visite en personne, au sac de bonbons ou au flacon.

Ce calcul est sérieux et important ; car ces présents n'étant que des échanges, il faut qu'il y ait entre eux quelques rapports et quelque égalité. Autrement, il arrive que deux laquais se croisent, et qu'on vous remet un cadeau magnifique de la part d'une personne qui reçoit de vous à la même minute un simple souvenir. Le malheur est double et irréparable. Voyez-vous comme l'un est embarrassé de son luxe, comme l'autre est honteux et désolé de son économie?

On n'imagine pas combien ce jour-là on a d'amis, de serviteurs, de neveux, de petits-cousins, de filleuls, de frères de lait, que sais-je? Si la moitié des vœux qu'on vous adresse se réalisait, on ne saurait que faire de sa longue vie, de sa fortune, de sa santé, et l'on serait écrasé par la prospérité.

La plupart de ces vœux sont légers et peu sincères ; n'importe, il ne faut pas les repousser ; il faut bénir l'époque qui les ramène. Elle est douce et bienfaisante malgré ses bruits, ses agitations et ses folies. Elle parle vrai quelquefois ; et quand elle ment, elle tient encore un si doux langage ! Elle appelle les absents, rapproche les cœurs séparés ; c'est le moment des avances mutuelles, le prétexte des réconciliations ; c'est le jour où les tendres engagements se renouvellent ; c'est le terme d'échéance de toutes les dettes de l'amitié. Et ces douces habitudes de famille et d'intimité ont une grande influence sur les mœurs publiques.

Il est plus important qu'on ne le pense au bonheur des peuples, ce vieil usage de se réunir, de se sourire et de s'embrasser. Aussi, quand la France malheureuse était livrée à l'impiété et à l'anarchie révolutionnaire, cette fête avait disparu avec toutes les fêtes.

Vous, mesdemoiselles, jeunes que vous êtes, vous ignorez peut-être que, dans des temps que nous avons vus, le mois des tendres vœux et des douces surprises n'existait plus. Alors l'année n'arrivait pas, belle et souriante, les mains chargées de présents, et le 10 nivôse[1] triste et silencieux, passant inaperçu, couvrait d'oubli les joies du premier de janvier.

L'empereur Napoléon, voulant remettre la France en harmonie avec l'Europe, nous rendit le calendrier grégorien. Pour rétablir la monarchie il rétablit la famille, et, dans une séance du conseil d'état, on l'entendit insister lui-même sur la nécessité de ces touchantes réunions domestiques, où tous les enfants viennent s'asseoir à la même table, autour du chef de la maison.

Je me souviens de la fête brillante du premier janvier 1806, qui, reparaissant après quatorze ans de proscription, fut à la fois saluée comme un heureux souvenir et comme un beau présage. Sans cette fête, que de parents, que de frères jetés dans les partis opposés se seraient toujours évités et méconnus,

(1) Depuis l'an Ier jusqu'à l'an XIV et dernier de la république, les premiers janvier se sont irrégulièrement rencontrés les 10, 11 et 12 nivôse.

qui, se retrouvant tout à coup au foyer paternel, furent heureux de se revoir et de se serrer la main!

Le premier jour de l'année suffit pour effacer les plus profonds ressentiments; car l'amitié est une religion qui a attaché à ce jour toutes ses *indulgences*.

Ce même jour, les tendres illusions du cœur accordent un charme particulier aux vœux et aux dons offerts. On a perdu la mémoire de mille cadeaux reçus pendant sa vie; on conserve le souvenir d'un simple objet reçu avec l'année nouvelle; c'est un calendrier tout comme un autre. Je compterais, au besoin, le nombre de mes ans par le nombre de mes étrennes. C'est que ces dons sont plus qu'un meuble, plus qu'un bijou, plus que de l'or; c'est un gage et une époque. Ils ressemblent à d'heureux talismans, et l'influence qu'on leur attribue est une douce et ancienne superstition.

Les historiens disent que la coutume des présents au premier jour de l'année nous vient des Romains. Voici ce qu'ils racontent : « Tatius, roi des Sabins, qui régna à « Rome, ayant regardé comme un bon augure « l'hommage de quelques branches coupées « dans un bois consacré à *Strenua*, déesse « de la Force, autorisa dans la suite cet « usage et donna à ces présents le nom de « *Strenæ*.

« Ce jour-là, les Romains célébraient une « fête en l'honneur de Janus. Les présents « réciproques qu'on se faisait étaient accom- « pagnés de souhaits pour la durée et la « tranquillité de la vie de ses amis.

« Le sénat, les chevaliers, le peuple, por- « taient des étrennes à Auguste, et, en « son absence, on les déposait au Capitole. »

Pardon, mesdemoiselles, de cette citation. Ce sont les historiens qui disent cela, ce n'est pas moi. Ils en sont eux seuls responsables. Je ne veux jamais, je ne veux point surtout aujourd'hui vous paraître coupable d'érudition. Ce n'est pas le temps des études sérieuses; c'est le moment des fêtes, c'est la saison des plaisirs et des arts.

Vous avez pris vos aiguilles, vos pinceaux, vos instruments de musique, et vous offrez à vos mères des broderies, des dessins et des chants, comme les plantes délicates renfermées dans nos serres donnent des fleurs à la main qui les a cultivées.

En vous réveillant vous avez vu, suspendue à votre rideau, la guirlande, la robe ou l'écharpe que vous aviez rêvée. Vos jolis doigts, glissant sur le maroquin et sur la moire, ont ouvert le chef-d'œuvre d'éloquence ou de poésie que vous désiriez. Il y en a des chefs-d'œuvre et des ouvrages ravissants, même parmi les classiques. Si je vous disais que toute œuvre romantique est excellente, pleine de goût, de raison et d'intérêt, vos grands parents vous défendraient de me croire; et cependant cela est vrai, très vrai... pour plusieurs. Un livre moderne a tout de suite le tort d'être moderne; on critique parfois nos jeunes auteurs sans se donner la peine ou le plaisir de les lire. Je les lis d'abord, et après, bien souvent, je les admire; mais mon jugement est peut-être suspect, parce que ces messieurs sont tous prodigieusement aimables, tous charmants, et tous mes amis.

Contemplez vos nouvelles parures, jouissez de vos nouvelles richesses. A notre âge, le premier de janvier, c'est une année qui nous échappe et une illusion de moins; au vôtre, c'est une année qui vous arrive et un succès de plus.

Oh! que je vois venir pour vous de premiers de janvier! qu'ils sont nombreux et rayonnants! Que de bonbons, de colliers, de beaux livres, de meubles charmants ils vous apportent! Voyez-les se succéder l'un à l'autre, se suivre et se prolonger brillants comme des lustres d'or dans le reflet des glaces. Regardez longtemps les feux de la ligne éclatante; mais, plus loin, l'or se ternit, les cristaux à facettes se décolo-

rent, les lumières pâlissent et s'éteignent; c'est la vieillesse, ce sont vos parents, c'est nous.

Jetez l'éclat de votre jeune âge sur ce tableau qui s'efface; entourez-nous de toutes vos espérances, resserrez le cercle des fleurs et des affections; et, dans vos joies si pures, rendez-nous nos beaux jours évanouis, afin que nous les aimions davantage.

Le comte JULES DE RESSÉGUIER.

JEANNE D'ARC.

XVe SIÈCLE.

. . . .
Pour son pauvre pays, depuis ses premiers jours,
Elle priait, priait, comme on aime, et toujours!
Une voix lui parla dans la forêt des Chênes;
Elle ceignit le fer, partit, brisa nos chaînes;
Ensuite elle tomba dans les mains des méchants:
Le bûcher s'alluma pour la fille des champs...
Elle y monta. . . . .

ALEXANDRE SOUMET.

J'étais un tout petit écolier faisant *ma septième*, moi septième (je me rappellerai toujours ce singulier rapport numérique), dans un très obscur pensionnat d'Orléans, lorsqu'un mardi soir, avant la prière, le maître nous dit : « Mes enfants, je vous préviens qu'il y a demain un congé extraordinaire pour une grande cérémonie. » Et la prière commença, et jamais nos petites mains rouges ne se joignirent avec tant de dévotion. Si nous avions dormi cette nuit-là, nous aurions été réveillés avant cinq heures du matin par les deux canons, les quarante tambours et toutes les cloches de la ville. On nous mena dans notre vieille église Saint-Aignan, et de là nous nous mîmes en route processionnellement avec tout le clergé pour la place du Martroy; car voilà quelques années, depuis le concordat signé par le premier consul, que les processions sortaient dans les rues, au grand contentement et orgueil de la catholique cité d'Orléans. Arrivés sur le Martroy, nos regards furent frappés d'un monument voilé d'une ample toile verte, dans un des larges enfoncements de cette place irrégulière. Toutes les paroisses, toute la garnison, tous les magistrats, toutes les jeunes filles avec tous leurs parents, toute la ville était là, se pressant, se hissant, se penchant sur les estrades, aux fenêtres, sur les perrons; et l'on ne voyait pas une ardoise ni un pavé, tant la foule s'agglomérait et fermentait encore par terre et sur les toits. Enfin, au double signal d'une musique militaire et religieuse, le grand voile se déchira, et une guerrière de bronze apparut, coiffée d'un casque empanaché, et tenant à la main, comme une lance, un étendard à demi déployé. C'était Jeanne d'Arc!

La cérémonie faite
Chacun s'en fut chez soi,

comme dit la chanson de Marlborough; mais

les pauvres écoliers *s'en furent* dans leurs colléges, en regrettant beaucoup leur *chez eux*. Et, tout en cheminant par la place de l'Étape et la rue de l'Évêché pour regagner notre cloître Saint-Aignan, nous nous demandions : « Qu'est-ce donc, Jeanne d'Arc? » Et les plus savants, les grands, ayant parcouru dans leur tête toute l'histoire grecque et romaine sans y rencontrer ce nom, pensèrent apparemment... ou plutôt ne pensèrent rien, et se mirent à parler d'autre chose. Rentrés dans la pension, nous trouvâmes la salle des récréations toute décorée de verdure, et un bon vieux prêtre bien poudré qui feuilletait un gros rouleau de papier.

« Mes amis, nous dit-il, c'est à pareil jour de l'année 1429 que la ville d'Orléans, assiégée par les Anglais, fut délivrée miraculeusement par Jeanne d'Arc, la bergère, la sainte amazone, dont nous venons d'admirer la statue. Car Dieu se plaît à faire éclater sa force dans la faiblesse ; un roseau dans sa main est plus puissant que les cèdres; le caillou de David, la houlette de Geneviève, voilà ses armes favorites. Un enfant (son fils, il est vrai !) fut le Sauveur du monde. Que ceux d'entre vous, mes petits amis, qui veulent écouter l'histoire de Jeanne d'Arc, prennent place sur ces bancs autour de moi, et que les autres aillent jouer dans le grand jardin. » Personne n'alla jouer dans le grand jardin, et le vieux prêtre commença. J'ai retenu la marche et le plan de son récit ; je voudrais l'avoir retenu mot pour mot. Si donc quelques passages, quelques expressions, mesdemoiselles, vous semblent décolorés, ennuyeux même (disons la chose comme elle est), ne vous en prenez qu'à l'infidélité de ma mémoire et à l'insuffisance de ma rédaction pour y suppléer.

« En ce temps-là le duc de Bedford, oncle et tuteur de Henry VI, roi d'Angleterre, faisait crier par un héraut ; *Vive Henry de Lancastre, roi de France et d'Angleterre!* Cette proclamation, lancée de la capitale où elle avait été scellée en la grande chancellerie, se répandit et retentit avec tristesse, mais sans opposition, dans presque toutes les provinces en-deçà de la Loire ; car cette belle partie du beau pays de France était alors au pouvoir des Anglais. Cependant le Dauphin, fils de Charles VI, s'était fait précipitamment couronner à Poitiers sous le nom de Charles VII ; mais de jour en jour l'invasion étrangère s'étendait sur les villes et sur les campagnes, et Charles, à vrai dire, avait la couronne sans le royaume, couronne vacillante et douloureuse à son front, puisque l'huile sainte, qui est à Reims, n'avait pu couler sur elle.

« Le jeune roi était à Chinon, sans armée, sans trésors, n'ayant plus pour sujets que les gens de sa maison, mais ayant toujours pour amis Lahire et Dunois. Il venait d'apprendre que sa bonne ville d'Orléans, le dernier rempart de son trône, la clef du Midi, était sur le point de tomber aux mains des Anglais, faute de vivres, et bientôt faute d'habitants. Charles délibérait avec son conseil sur le projet de se retirer dès le lendemain en Dauphiné ; des chevaliers français parlaient de fuir !... Oui, les choses en étaient à ce point, lorsqu'un des gentilshommes entra dans la chambre du conseil et remit au Dauphin une dépêche du capitaine de Beaudricourt, gouverneur de la ville de Vaucouleurs sur la Meuse, petit pays resté fidèle au roi, resté *France*, bien qu'enveloppé de révolte et de domination étrangère, comme une île pacifique et fleurie au milieu des vagues orageuses.

« Le capitaine mandait qu'une jeune paysanne de Domremy s'était présentée à lui, disant : « Si vous voulez m'envoyer sous bonne escorte auprès de Charles VII, je délivrerai la France, et je conduirai le roi à Reims pour y être sacré malgré tous les Anglais, ainsi que me l'a fait savoir *notre Seigneur* par son archange saint Michel. » Et que lui, Robert de Beaudricourt,

après l'avoir longtemps traitée de visionnaire, s'était enfin décidé à la faire partir avec quelques hommes d'armes, en lui jetant pour adieu ces mots : « Va, et advienne tout ce qu'il pourra. »

« Or, la jeune fille attendait dans une auberge de Chinon. Après de longues hésitations, car on craignait d'être le jouet de quelques ruses de l'ennemi, la curiosité l'emporta ; la paysanne fut donc admise à l'audience du roi. Elle se présenta en habit de guerrier, mais sa chevelure rejetée en arrière et flottant sur ses épaules. Elle était grande et forte, mais ses traits étaient d'une rare délicatesse, et son regard et sa voix d'une douceur inexprimable. Quelque chose de rêveur, une teinte de tristesse angélique, une expression d'innocence virginale formaient le caractère de sa physionomie et contrastaient merveilleusement avec la mâle vigueur de ses bras et de son corps et son attitude toute martiale. Charles, pour l'éprouver, avait ôté tous ses insignes royaux et s'était mêlé parmi la foule des courtisans ; mais la jeune fille alla droit à lui, sans hésiter un instant, et s'agenouillant avec une noble humilité : « Gentil Dauphin, Dieu vous donne bonne vie. J'ai nom Jeanne la vierge. — Je ne suis pas celui qui est le roi, Jeanne, » répondit Charles VII ; et indiquant un des jeunes seigneurs : « Voilà le roi ! — Oh ! mon Dieu ! répliqua Jeanne, gentil prince, c'est vous qui êtes le roi, et non un autre. Mon noble Dauphin, continua-t-elle, je viens et suis envoyée de la part de notre Seigneur à tous, pour prêter secours à vous et au royaume. »

« Quelques jeunes courtisans souriaient de cet étrange secours ; quelques prélats croyaient y voir le doigt de Dieu, d'autres une machination de l'enfer ; car, pour ce qui est surnaturel, il y a toujours cette désolante alternative. Cependant, le roi, s'étant entretenu seul avec elle, revint dire que cette jeune fille lui avait révélé certaines choses secrètes que nul, Dieu seul excepté, ne pouvait et ne devait savoir. Laissons la cour, les théologiens et les matrones s'épuiser en conjectures, en interrogatoires et en examens, avant de permettre à la bergère de combattre les léopards et de sauver le grand troupeau ; et remenons-la, en idée, sous le toit de chaume de ses parents, et faisons-lui commencer le cercle innocent et mystique de ses premières années.

« Au village de Domremy, voyez cette étroite cabane qui, par sa petitesse et son aspect rustique, rappelle la chaumière de Philémon et Baucis, rappelés eux-mêmes par un couple vertueux et pauvre, Jacques d'Arc et Isabelle Romée, habitants de cette cabane. Là, ces honnêtes paysans élevaient leurs garçons et leurs filles dans la crainte de Dieu et la science du labourage, afin qu'ils eussent la vie de ce monde et de l'autre. Jeanne, cette chaste héroïne qui devait sauver la France, était au nombre de leurs enfants ; ils avaient mérité cette gloire par leurs obscures vertus. Jeanne savait coudre et filer, et toutes ses prières par cœur. Elle était forte et courageuse comme un lion, et timide et gracieuse comme une biche. Elle combattait les loups et les terrassait avec un pieu ferré, et il suffisait de lui adresser la parole pour la déconcerter. Le peu d'argent qu'elle gagnait était pour les pauvres ; tout le temps qu'elle n'employait pas aux soins champêtres ou à ceux du ménage, elle le donnait à l'adoration de Dieu et de la sainte Vierge ; et lorsque des pèlerins passaient par le pays, elle leur cédait son lit de serge, et son plaisir était de coucher dans l'âtre du foyer. Pour prix de cette vie de sacrifice et de sainteté elle entendait dans le silence des nuits les accords ineffables des harpes célestes, et elle comprenait avec les yeux de l'âme des caractères inconnus, des lettres de feu qui lui racontaient les choses futures. N'était-elle pas aussi savante, pour le moins, que ceux qui savaient lire et écrire ?

« Près du grand chemin qui conduit de Domremy à Neufchâteau, il y avait un hêtre aux vastes ombrages qu'on appelait *Arbre des fées*, à cause d'une ancienne tradition répandue dans tous les hameaux voisins. Jeanne avait choisi cet arbre pour s'y abriter contre l'ardeur du soleil ou contre la pluie pendant que les troupeaux confiés à sa garde paissaient à l'entour. Mais au lieu de se reposer en rêvant à quelque fête ou à quelque parure, comme font les autres filles de son âge, elle s'agenouillait et elle priait pour son père et sa mère, et aussi pour monseigneur le Dauphin, chassé de son trône par les Anglais, et pour la France, dont l'amour se confondait dans son cœur avec celui de Dieu et de ses parents. Un jour une grande clarté y frappa ses yeux et une grande voix retentit à son oreille. Jeanne fut d'abord saisie de frayeur; mais la voix avait un caractère auguste et se borna seulement à lui recommander d'être toujours pieuse et honnête et de compter sur la protection du ciel. Un autre jour elle fut prise sous l'arbre miraculeux d'un sommeil invincible et elle eut un songe qui venait d'en-haut; et une voix plus claire et plus sonore que le cristal lui ordonna distinctement de quitter la garde de ses brebis pour aller secourir le roi Charles. Une autre fois enfin, comme elle filait le chanvre pour quelque pauvre malade, toujours sous l'arbre des fées, elle entendit encore la même voix, et, levant la tête, elle aperçut vaguement, à travers le feuillage sombre, quelque chose de très blanc, une forme éthérée; puis deux grandes ailes écartèrent les rameaux, et la pauvre enfant pensa mourir, car c'était l'archange saint Michel avec tous les rayons de sa tête. L'archange la rassura d'un mot, et elle osa le contempler à genoux, et elle le vit de ses propres yeux, et non de ceux de l'imagination, mais *de ses yeux corporels*, comme elle l'a confirmé depuis. Et la voix lui dit que Dieu l'avait choisie pour faire lever le siége d'Orléans et faire sacrer le Dauphin à Reims. Elle répondit à l'archange qu'elle n'était qu'une pauvre fille qui ne savait ni monter à cheval ni conduire une armée. « Va, répliqua l'archange, te présenter devant Robert de Beaudricourt, capitaine de Vaucouleurs, et Dieu fera le reste. » Et il faisait briller à ses yeux un glaive flamboyant; et quand il se fut envolé, la bergère chercha sa quenouille et ne la trouva plus, et elle se releva guerrière et prophétesse.

« Dès lors elle jura de vouer à Dieu seul la virginité de son cœur dont aucun amour terrestre n'avait encore approché. Les apparitions et les messagers célestes se renouvelaient très souvent et en différents endroits. C'étaient surtout sainte Catherine et sainte Marguerite qui venaient la visiter; elles se nommaient en la saluant, et la pressaient toujours de partir pour sauver la France, lui disant que, par l'ordre de Dieu, elles la guideraient et l'assisteraient dans ses voyages et ses périls. C'est alors que, ne pouvant plus durer où elle était, Jeanne, remplie de l'esprit du Seigneur, s'échappa une nuit (sans embrasser son père ni sa mère, comme aurait fait une autre pour quelque mauvaise action), et qu'elle alla trouver à Vaucouleurs Robert de Beaudricourt. « Je viens, lui dit-elle, pour que vous me donniez quelques hommes d'armes qui puissent m'escorter, et j'ai Dieu qui fera notre chemin jusqu'à monseigneur le Dauphin, que je ferai sacrer à Reims; car c'est pour cela que je suis née, quoique j'aimasse bien mieux rester à filer auprès de ma pauvre mère... mais il faut que j'aille et que je fasse, parce que Dieu le veut. »

« Elle retourna trois fois chez le gouverneur qui la traitait de *menteresse* ou d'insensée; mais enfin il lui revint tant de choses extraordinaires sur cette jeune fille qu'il consentit à lui donner une bonne escorte pour l'envoyer à Chinon, où était Charles VII. Jeanne revêtit des habits d'homme et partit. Quelques-uns de ceux qui l'accompagnaient

la regardaient comme une sainte; d'autres avaient conçu pour elle un profane amour; d'autres la prenaient pour une sorcière et avaient formé le projet de la jeter dans une fosse. Mais ils n'eurent pas plus tôt fait quelques lieues avec elle, qu'un saint respect remplaça tout autre sentiment, tant elle parlait et agissait comme un être au-dessus de l'humanité! Elle maniait son cheval avec autant de facilité et de grâce que le meilleur cavalier. Ils avaient peine à la suivre; il semblait qu'elle montait un cheval ailé: si bien qu'ils ne mirent que onze jours à faire un voyage de cent cinquante lieues, en pays ennemi, à la fin de l'hiver, au milieu de tous les obstacles et de tous les dangers; et cependant elle avait entendu la messe tous les jours, et, pour cela, elle s'était souvent détournée plusieurs heures de sa route. C'est ainsi, comme nous l'avons vu, qu'elle arriva jusqu'à Chinon.

« C'est ainsi qu'elle en repartit, mais avec bien plus de pompe et à la tête de douze mille hommes; car toute la cour et toute la population des villes et des campagnes étaient électrisées par la pudique beauté et le pieux héroïsme de Jeanne. Ses réponses miraculeuses, quelques prophéties soudainement accomplies, et surtout sa modeste assurance, avaient subjugué les plus incrédules. Un seul cri s'élevait: « A Orléans! à Orléans! » Avant de partir, elle demanda une épée marquée de cinq croix, qui devait être ensevelie derrière l'autel de sainte Catherine de Fierbois. On y fouilla la terre et en effet l'épée se trouva. Elle voulut aussi, d'après l'avis des voix célestes, avoir un étendard de toile blanche, frangé de soie, tout semé de fleurs de lys, où serait figuré le Sauveur des hommes assis sur son tribunal dans les nuées du ciel. Elle portait elle-même cet étendard, et répondait à ceux qui lui en demandaient la raison: « Je ne veux pas me servir de mon épée ni en tuer personne. »

« Lors de son arrivée à Blois, elle envoya au duc de Bedfort et aux autres généraux anglais une lettre écrite sous sa dictée. Elle leur ordonnait, de la part du Roi du ciel, de lever le siége d'Orléans et de rendre à Charles les villes dont ils s'étaient emparés. Les Anglais retinrent son messager et le chargèrent de chaînes. Alors elle continua sa marche sur Orléans et y fit entrer tout son convoi d'armes et de vivres à travers le camp et les bastions ennemis. C'était un véritable triomphe. Dunois et Lahire marchaient à ses côtés, mais on ne voyait que Jeanne. Tous les chevaliers communièrent avec elle dans la cathédrale, et elle fit plusieurs miracles en sortant de l'autel. On dit même qu'elle ressuscita un enfant. Toutes les mères se mirent donc à la suivre et a exhorter le peuple aux combats. Jeanne parlait de guerre aussi bien que les plus habiles capitaines. Il fut résolu qu'on attaquerait, dès le lendemain, quelques-uns des forts tombés au pouvoir de l'ennemi, dont l'innombrable armée investissait la ville. Toutefois, la guerrière réitéra sa sommation aux Anglais par des lettres qu'un archer leur lança au bout d'une flèche. Elle s'exprimait ainsi: « Anglais, vous qui n'avez aucun droit au royaume de France, Dieu vous ordonne, par moi Jeanne la vierge, d'abandonner vos forts et de vous retirer. Je vous ferais tenir mes lettres plus honnêtement si vous ne reteniez pas nos hérauts. » Le commandant ne répondit que par des injures qui touchèrent Jeanne jusqu'aux larmes, car elles attaquaient la chasteté de sa vie; et il finissait en disant que si les Anglais la tenaient, ils la feraient brûler vive. Elle ne fit aucune attention à cette menace.

« L'attaque générale des forts fut ordonnée. Jeanne se montra partout la première, son étendard à la main, criant sans relâche aux troupes: « Au nom de Dieu, il faut combattre les Anglais, fussent-ils pendus aux nues! » Devant le fort des Tourelles, qui défendait l'entrée du pont, elle reçut un coup de flèche dans la gorge, car elle l'avait prédit la

veille. Les Français découragés voulurent opérer leur retraite; mais Jeanne, sans attendre le premier appareil, accourut au pied du fort et y planta son étendard; enthousiasmés par cette action, ils montèrent hardiment à l'assaut; les ennemis épouvantés abandonnèrent le boulevard et les tourelles, et Jeanne rentra par le pont dans la ville, au son de toutes les cloches.

« Les soldats anglais ne voulurent plus combattre, car ils voyaient dans Jeanne un messager du ciel venu pour les exterminer, et le cinquième jour ils levèrent le siége en grand désordre, comme elle l'avait dit le premier jour. Ainsi cette puissante armée, jusqu'alors victorieuse, fut balayée comme la paille des champs au souffle de la bergère.

« Jeanne retourna sans délai à Chinon où mille marques d'honneur l'attendaient. « Pas encore, dit-elle; il faut marcher droit sur Reims pour y faire sacrer le roi. » Et comme Charles VII hésitait: « Je ne dois durer qu'un an, reprit-elle, ou guère au-delà; tâchons de bien employer cette année, noble Dauphin, et venez au plus tôt à Reims prendre sur le maître-autel de la cathédrale votre digne couronne de roi de France. » Cet avis était contre toute prudence humaine, car il fallait traverser avec une armée peu nombreuse et sans vivres quatre-vingts lieues d'un pays occupé par les ennemis fortement retranchés. Jeanne insista: « C'est ma mission, disait-elle, Reims ne vous trompera pas d'avantage qu'Orléans. » L'armée royale se mit en marche. Les Anglais furent battus sur toute la route, ou plutôt ils s'enfuyaient dès qu'ils apercevaient l'étendard de Jeanne d'Arc. Fargeau, Patay, Gien, Troyes, Châlons, ouvrirent leurs portes de gré ou de force. La guerrière apparaissait sur toutes les murailles comme l'archange saint Michel lui-même, terrassant à ses pieds l'hydre des factions et de la guerre. Enfin, vers le milieu du mois de juillet 1429, Charles fit son entrée dans Reims. Le nom de Jeanne d'Arc était toujours mêlé au sien dans les acclamations du peuple; mais elle refusait cet hommage en rougissant, et ne reprenait de l'assurance que pour crier: « Gloire à Dieu et vive le roi! »

« Le sacre eut lieu dès le lendemain; Jeanne y assista dans ses habits de guerre et choisit elle-même sa place. On lui demanda pourquoi, pendant la cérémonie, elle se tint près du maître-autel, portant son étendard; Jeanne répondit: « *Il avait été à la peine, c'était bien raison qu'il fût à l'honneur.* » Après la messe du sacre, Jeanne se jeta aux pieds du roi, les yeux baignés de larmes d'attendrissement. « Enfin, gentil roi, dit elle, aurai exécuté le plaisir de Dieu qui voulait que vinssiez à Reims recevoir votre digne sacre, en montrant que vous êtes vrai roi, et celui auquel le royaume doit appartenir. Voilà ma mission accomplie. » Et se tournant vers l'archevêque de Reims: « Plût à Dieu, mon Créateur, continua-t-elle, que je pusse maintenant partir, abandonnant les armes, et aller suivre mon père et ma mère, en gardant leurs brebis avec ma sœur et mes frères, qui se réjouiraient beaucoup de me voir! » Mais on la regardait comme l'ange tutélaire de la France. Le roi la supplia de ne pas abandonner l'armée, et le lui ordonna comme son souverain. « Vous le voulez, beau sire; je le veux donc. Mais, bien vrai, ma mission est accomplie. L'esprit de Dieu m'a quittée, et sous ma cuirasse je sens battre un cœur de paysanne. Vous le voulez, prince, mais je ne suis plus responsable des choses qui pourront advenir à votre royaume ni à moi. » En sortant de la cathédrale les plumes de son casque prirent feu à un cierge, et dans un moment elle fut entourée de flammes. On les étouffa sur-le-champ; mais Jeanne en eut longtemps des frémissements involontaires et devint morne et rêveuse, et demanda encore au roi la permission de retourner chez sa mère. Charles persista dans son refus, et, en dédommagement, il anoblit sa famille et lui donna le nom *du Lis*

avec des terres considérables. Mais on dira toujours Jeanne d'Arc. Le nom de noblesse est oublié, le nom de gloire vivra éternellement.

« Dès lors Jeanne se contenta de partager avec courage les périls de la guerre et d'exposer à chaque instant sa vie pour Charles VII; mais elle ne commandait plus les troupes et ne donnait point de conseils. Elle avait toujours l'héroïsme de la guerre, elle n'en avait plus le génie. Après vingt combats, où elle fit des prodiges de valeur, elle fut blessée à l'attaque de Paris et prise au siége de Compiègne, dans une sortie. Jamais les victoires de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt n'excitèrent, parmi les Anglais, d'aussi grands transports de joie. Le duc de Bedford fit chanter un *Te Deum* solennel dans l'église de Notre-Dame de Paris, et des courriers allèrent de ville en ville, annonçant la prsie de Jeanne d'Arc, *la sorcière*. Les Anglais qu'elle avait vaincus, les Français qu'elle avait sauvés, se réunirent dans cette stupide croyance; et sous les tentes, et sous les chaumes, on ne la nomma plus que *la sorcière*. Rien ne devient populaire comme *l'absurde;* rien, aux yeux du monde, ne ressemble au crime comme un revers.

« Conduite au château de Beaulieu et transférée dans la forteresse de Beaurevoir, les insultes et les railleries de ses gardiens déterminèrent l'illustre captive à tout tenter pour sortir de prison; elle trouva moyen de se jeter du haut d'une fenêtre de la tour, et, toute blessée, elle se traîna vers quelques chaumières voisines. « C'est moi qui suis Jeanne d'Arc, criait-elle. Oh! par pitié, ouvrez à Jeanne d'Arc qui a délivré Orleans et fait sacrer le roi à Reims!... » — Mais elle entendait aussitôt des voix qui disaient : « N'ouvrez pas, c'est la sorcière! » Et si quelque jeune enfant, dans son ignorance, lui apportait un verre d'eau, les parents accouraient vite et cassaient le verre qu'elle avait à peine touché du doigt, et, lui jetant de l'eau bénite au visage : « Tiens, bois, sorcière, » lui criaient-ils; et ils s'enfuyaient avec de grands signes de croix.

« Ce fut alors que Jeanne douta d'elle-même au point de ne plus savoir si elle avait été inspirée de Dieu ou possédée du démon. Elle retomba, quelques heures après son évasion, entre les mains de ses geôliers, qui la conduisirent à Rouen, dont les Anglais étaient encore maîtres, et où elle fut jetée dans un cachot infect, sans qu'aucune épée ni aucune voix s'élevât en France pour la secourir ou la réclamer! »

Ici notre vieux prêtre s'arrêta un instant, mesdemoiselles, pleurant et s'indignant avec nous de la barbarie des Anglais moins encore que de l'ingratitude des Français. Charles VII, tous les seigneurs et toutes les dames de la cour, lui avaient pourtant juré mille fois vénération et assistance éternelles, à cette héroïque et pieuse fille!... Hélas!

Ce n'est pas pour longtemps que l'on aime toujours.

Ce vers charmant d'une femme qui n'en fait pas d'autres, et dont le nom ne paraît jamais, pas même au bas de ce Noël qui vous a deux fois ravies, mesdemoiselles, puisque madame Duchambge en a fait la musique, ce vers charmant est effrayant tant il s'applique de lui-même à toutes les affections de la terre, à tous les serments humains!

Quand nos exaspérations écolières se furent un peu calmées, le vieux prêtre reprit :

« Ce jour-là, mes enfants, il y avait autant de foule sur la place de Rouen, aux fenêtres et sur les toits, que vous en avez vu ce matin dans Orléans. Il y avait aussi au fond de la place comme une sorte de monument très élevé, un immense piédestal... dont la statue était vivante : c'était un bûcher, et sur le bûcher Jeanne d'Arc, celle qui avait remporté trente victoires pour Charles VII, dit le Victorieux! Et il s'est trouvé des témoins pour la déclarer devineresse, apostate, hérétique et infâme; des juges pour la condamner au supplice du feu, des soldats pour l'y conduire, tout un peuple pour regarder

cela, et pas un chevalier pour renverser l'échafaud sur tous ces félons. Pendant le chemin elle pleura beaucoup; ce fut en songeant à son pauvre village. Puis elle fit sa confession générale à haute voix; elle s'accusa, pour tout péché, d'avoir quitté son père et sa mère, afin de sauver la France, il est vrai; n'importe : « Je les ai quittés sans avoir d'eux permission ni bénédiction. » Montée sur l'échafaud, elle demanda un crucifix; un Anglais rompit un bâton dont il forma une espèce de croix. Elle conjura un bon moine, frère Martin l'Advenu, de se placer au pied de l'échafaud et de l'exhorter assez haut pour qu'elle pût l'entendre Et alors, les flammes commençant à la dévorer, elle pria pour le roi et prédit aux Anglais leur fuite prochaine: et quand elle fut toute couverte de son linceul flamboyant, le peuple, de seconde en seconde, entendait sortir de ce brûlant tombeau des exclamations de douleur avec le nom de Jésus.

« Ses cendres furent jetées dans la Seine, mais son cœur fut retrouvé rouge et intact.

« Après l'exécution, un secrétaire du roi de la Grande-Bretagne s'écria : « Nous sommes tous perdus et déshonorés d'avoir fait cruellement mourir une héroïne. » Et ce fut tout. »

Le vieux prêtre se leva en essuyant ses yeux; et nous, d'ordinaire si bruyants et si joueurs, nous restâmes, quelques minutes, mornes et immobiles sur nos bancs. Pour beaucoup d'entre nous c'était notre premier chagrin. Oh! l'heureux temps, le temps où l'on n'a d'autres malheurs que les malheurs qu'on nous raconte! Oh! qui ne s'est pas dit cent fois (et vous-mêmes, mesdemoiselles, vous le direz peut-être plus tard), qui ne s'est pas dit, avec notre gracieux et vrai poëte Saint-Valry :

Je n'aime entre les jours que ceux qui sont passés!

EMILE DESCHAMPS.

LES ARTS.

Ai-je blasphémé? Quand je parlais de cette merveilleuse inclination des femmes pour les misères et pour les splendeurs de l'adversité, il m'est échappé quelques mots qui auront peut-être scandalisé les esprits chagrins. J'ai presque dit des arts qu'ils étaient frivoles, et donné, ou peu s'en faut, le conseil de les cultiver plus négligemment. Parlais-je ainsi à dessein? Oui, en vérité; et ce langage allait-il à un inepte dédain pour les arts? Dieu m'en garde!

Non; je ne suis point un barbare. Je suis un pauvre ignorant qui, sans connaître les arts, se prosterne humblement devant leurs merveilles. On ne m'initia point à leurs mystères; mais j'en embrasse dévotieusement le culte extérieur. Je n'expliquerai point d'où vient le charme prestigieux qu'ils répandent; mais je cède avec volupté à leurs séductions.

Ils sont pour moi, comme à un villageois ardent et candide, une beauté de haut rang, laquelle il admire d'un enthousiasme d'autant plus franc et naïf qu'il a moins d'accès auprès d'elle et soupçonne moins les artificieuses duperies de sa parure.

Il ne m'arrive jamais d'entendre une douce et gracieuse mélodie sans que je tombe en dépit de ne la pouvoir pas imiter, ni de rencontrer une vraie et expressive peinture sans me maudire de n'être pas peintre. Je songe souvent que j'aurais double plaisir à le tirer de moi-même, et de bien plus nombreuses sensations si, comme je les ressens,

je les excitais. Je songe encore d'autre chose; je songe que. dans cette lutte où je suis engagé contre le malheur, les nobles arts me seraient de bons et généreux champions, qui me prêteraient de grand cœur main-forte en mes défaillances.

Mais le goût et la pratique des arts est-ce même chose? Et dans la pratique à son tour, n'y a-t-il point quelque différence et quelques degrés?

Je n'en condamne point le goût, tant s'en faut; ce serait me condamner moi-même, et je ne suis point de cette humeur-là; il suffit des autres. Je ne le trouve pas seulement indifférent, mais louable, et pas seulement louable, mais désirable et essentiel. Il est, selon moi, de notre humaine organisation et nature. La musique, la danse, l'imitation sont de notre instinct. Dieu les mit au nombre des voluptés qui nous seraient accordées pour balancer les maux de la vie.

Je tiens pour incomplets et pauvrement nés ceux à qui en ont été refusés l'intelligence et le sentiment. Ce n'est pas qu'il leur manque un sens, non sans doute; mais à chacun de leurs sens il lui manque ce qui en fait la plus déliée finesse et la perfection. Ils sont infirmes d'une infirmité moins apparente, mais plus générale. Ils ne sont point aveugles ni sourds, seulement ils voient et entendent moins et plus mal.

Combien je serais chagrin et désappointé de voir une femme belle et point vulgaire, très exactement instruite de sa beauté, et d'ailleurs bon juge en ce point, de qui le merveilleux accord de ses traits ne m'eût fait attendre que toute perfection et toute harmonie, passer indifféremment et sans les comprendre devant ces autres beautés non moins étonnantes qu'enfantent les arts!

Quelle idée pourrais-je avoir de cette âme, de cet esprit, de ces organes même et de ces sens? Par où mon intelligence communiquerait-elle avec celle-là? Comment m'entendrait-elle, moi vulgaire et simple, si le génie lui-même ne s'en fait pas écouter? Qu'y a-t-il là autre chose qu'une ébauche de beauté, un simulacre de formes humaines, un essai de vie?

Quelle estime veut-on que je fasse, dût l'exquise régularité de ce visage être encore plus correcte et exquise, quelle estime d'une femme en qui n'aurait été mise qu'une moitié d'âme et de vie, et que n'auraient fait tressaillir ni la Thérèse de Gérard, ni la Madeleine de Canova, ni le Proscrit de Guérin?

Quoi! ce proscrit lui-même ne lui a rien dit, elle femme? Aucun souvenir, aucun pressentiment, aucune pitié! Nul proscrit réel et vivant, dont cette terrible fiction de proscrit lui retrace les dures souffrances! Aucune pensée d'exil? pas une larme seulement pour ceux à qui la fortune inflige ce mortel supplice! Point de malédictions pour ces fatales et téméraires discordes qui vous retranchent de votre famille, qui rompent pour vous avec vos amis, qui vous interdisent la patrie, et pour ainsi dire le feu et l'eau! Elle ne voit donc pas cet isolement qui accable, ces regrets qui rongent le cœur, ces vœux toujours plus ardents qui épuisent quoiqu'ils ne s'épuisent point? Elle ne voit donc pas ce malheur, ce désespoir, ces angoisses? Non; et que lui demandai-je? elle ne voit rien!

Oh! qu'elle me semble moins belle, et qu'il s'en faudrait de peu que mon œil désabusé ne la confondît avec ces femmes de pierre et de marbre dont l'admirable création n'est pour elle que du génie perdu!

Le goût des arts, qui n'est d'abord qu'un instinct confus, une indécise et vague disposition de nature, se développe progressivement et acquiert par les épreuves qu'il fait de lui-même plus d'étendue, d'élévation, de justesse et de pureté. Il s'instruit de sa joie et se fortifie dans ses plaisirs.

Puis, quand il a atteint cette exquise délicatesse de discernement et de choix sans laquelle il ne serait point; quand il en est venu à l'intelligence du vrai, du simple, du

naturel, du profond, voilà qu'il sort, pour ainsi parler, de lui-même, et que, non content du bonheur qu'il trouve à la contemplation des choses qui relèvent en effet de lui, il se mêle et s'empreint, comme à votre insu, à toutes les autres. Il est de vos études, de vos affaires, de vos délassements, de toutes vos actions. Il entre et se fait reconnaître dans vos plus communes pensées, dans vos plus familiers entretiens, dans vos mouvements, dans votre maintien, dans les inflexions même de votre voix, dans toutes vos façons de sentir et d'être. Votre coquetterie même prend conseil de lui, et autant en fait votre ostentation. C'est lui qui décide de votre parure, et par qui sont réglés les arrangements et les magnificences de votre maison. Il vous donne l'universelle habitude de la décence, de la simplicité, de la grâce. Il répand en vous une élégance sans affectation et sans recherche, qui enveloppe votre vie entière et ne vous quitte pour quoi que ce soit. Le goût, c'est le jugement. Le goût, qui rectifie l'esprit, redresse la vie.

Il est donc utile et bon de connaître, de goûter, d'aimer les arts? Oui, certes; oui mille fois, et sans contredit. Mais les pratiquer, c'est où il y a à débattre. Les pratiquer? c'est selon votre aptitude, votre condition, la part qui vous est échue dans l'aveugle distribution des rangs et des biens de ce monde. C'est encore, faites attention à ceci, selon l'usage que vous en voudrez faire et le degré d'habileté où vous vous proposerez de parvenir. S'il vous faut être artiste, soyez-le, soyez-le de toute votre volonté, de tout votre courage, de toute l'intelligence qui est en vous. Soyez-le de votre âme et de votre vie. Soyez-le comme mademoiselle de Fauveau, faites des prodiges; comme madame Jacotot, faites des chefs-d'œuvre. Mais s'il vous faut être du monde, c'est alors que reviennent et se justifient mes anciennes exhortations. Êtes-vous artistes? gardez-vous du monde. Êtes-vous du monde? gardez-vous de la dangereuse affectation de paraître artistes.

Le monde a des devoirs sérieux, dont ces difficiles travaux vous détourneraient, et des piéges aussi, dont ils redoubleraient pour vous les périls. *Glissez, n'appuyez pas.* Les arts sont le devoir et l'existence même des artistes; tout le temps qu'ils ont leur est dû. Pour les gens du monde, les arts ne sont qu'un ornement de la vie. Ils ne sont même pas leur plaisir, mais seulement une partie de leurs plaisirs. Il n'en faut pas user comme d'un devoir et leur abandonner tout son temps.

Entendez: la tempête gronde, la terre est en feu. Est-ce bien le temps de se faire des habitudes contraires à la vie? Quand il vous faut du courage, peut-être du dévouement, de la patience, ne vous exercerez-vous qu'à la vanité? Et de quel secours vous sera-t-elle, cette vanité, contre le malheur? De quoi vous servira-t-il, le jour venu des résolutions généreuses, de vous être fait applaudir par vos complaisants, au grand détriment de votre candeur, pour quelque musique difficultueuse et confuse, ou pour d'informes ébauches achevées à si grande peine et par tant de mains?

J'ai vu de tout cela, de mon temps, et peut-être pire. J'ai vu la danse en si grand honneur dans le monde que tout autre talent, sans exception, s'inclinait et s'humiliait devant celui-là. On y était estimé au poids de sa légèreté et à la mesure de sa souplesse. C'était insensé jusqu'au prodige. N'est-il pas vrai? Mais personne ne s'en avisait, et peut-être moi-même ai-je été, il y a tantôt quarante ans, affolé de cette sottise. On se faisait un état d'être beau danseur, un état avec lequel on avait un nom, de la célébrité, de profitables succès. Un salon était un théâtre; une contredanse, un ballet. On n'y était pas pour danser, mais pour y être vu danser. On n'y était pas pour son plaisir propre et direct, mais pour le plaisir indirect et réfléchi qu'on aurait par

celui des autres. On était en jeu et en scène; on avait des spectateurs, on était artiste, on était applaudi ; on eût dû être sifflé.

N'était-ce point une belle chose, pour une honnête et modeste fille, de le disputer avec une danseuse de l'Opéra en la perfection d'une pirouette?

Je ne suis pourtant pas aussi rude ni aussi parcimonieux que Montaigne, qui ne vous permet guère qu'un mince lambeau de philosophie, quelque peu d'histoire, et enfin, de grâce extrême et dernière, la poésie, « qui est un amusement, dit-il, propre à leurs besoings, un art folastre et subtil, déguisé, parlier, tout en plaisir, tout en montre comme elles. » Montagne n'est pas indulgent, cette fois.

Je ne pousse pas non plus la rigidité aussi loin que ces matrones romaines qui, parce qu'elles avaient de pauvres esclaves grecques exercées à la danse et à la musique pour l'amusement de leurs maîtres, auraient rougi qu'on les surprît essayant à leur tour d'un art avili pour elles par la servitude. Ces femmes des Claudius, des Fabius, des Valerius étaient reines; c'étaient les compagnes d'un sénat de rois. On peut leur passer quelque excès et quelque méprise d'orgueil; mais chez nous, c'est tout autre chose. Les arts, grâce à Dieu, n'y sont pas esclaves. Leurs merveilles donnent la gloire, leur gloire ennoblit.

J'en approuverais donc l'étude et l'usage, mais un usage borné, modeste, intérieur, qui fût pour soi, et non pour autrui ; pour son propre et intime plaisir, non pour le bruit et la montre. Sitôt que vous chantez assez bien pour assembler un cercle de gens à qui vous le faites voir, ce n'est plus votre fait; vous chantez trop bien. Sitôt que vous peignez assez correctement pour faire étalage de votre peinture, vous êtes trop loin et passez déjà votre mesure d'habileté et de perfection.

A chacun son lot. Le vôtre n'est-il donc pas assez bon? Laissez celui-là à ces courageuses et habiles femmes que leur génie venge et relève de l'arrêt prononcé contre elles par la fortune. Que celles-là se dévouent aux arts, je les loue; qu'elles y soient assidues et opiniâtres, je leur applaudis; qu'elles aillent, et aillent encore, et ne veuillent mettre de bornes ni à leurs travaux ni à leurs succès; que leur en dirai-je, si ce n'est que cet enthousiasme patient est la marque infaillible de leur vocation?

Il en est peu, direz-vous? Sans doute. J'en connais pourtant. J'en connais que mon malheur, à qui je dois tant de choses, m'a révélées et m'a envoyées, nobles et généreuses missionnaires de consolation et de paix. On les dirait à peine instruites des éléments de leur art, tant elles sont jeunes ; et de leurs ouvrages, on les dirait sortis du pinceau le plus longuement exercé, tant ils sont parfaits [1]! Qu'elles comprennent bien ce qui est grand ! Elles savent même qu'entre les grandes choses de la terre, il n'en est point de plus grandes que l'adversité. Puissant ressort du talent, que ce savoir-là! Pourquoi sont-elles étrangères!

Entendez donc ce que je dis : Les arts sont le digne objet de votre culte et du mien. Mais ce culte a aussi son sacerdoce et son sanctuaire. Nous, qui ne sommes pas appelés, restons parmi les croyants. J'admire l'éclat légitime des arts, non leur reflet menteur et d'emprunt. J'en veux la réalité, non le simulacre. J'en aime la gloire, non la vanité.

DE PEYRONNET.

Château de Ham, décembre 1835.

(1) Mesdemoiselles de la Morinière.

VOYAGE AU VIGNEMALE

(*PYRENÉES*).

(SUITE [1].)

Le lac de Gaube est l'une des curiosités les plus remarquables des Pyrénées. Il y a peu d'années qu'elle est connue, comme au reste presque tous les beaux sites de ces montagnes. Les Alpes avaient eu jusque-là une célébrité exclusive. On les visitait pour elles-mêmes; on les voyait en allant en Italie; on les aimait, parce que les voyages en Suisse commencèrent précisément à devenir aussi fréquents à l'époque où la littérature allemande prenait la place en reine de ce fatras de mauvais goût qui nous inondait de ses rêveries. La belle vallée de Lauterbrunn, celle de Chamouny avec son prieuré, son pont et ses glaciers; puis le Montanvert et tout cet entourage si pittoresque des pics et des montagnes de la Suisse *Savoisienne*, et les mille beautés de ces admirables retraites, tout se réunissait pour faire connaître les Alpes; tandis que les Pyrénées, non moins belles, mais plus modestes, plus ignorées, parce qu'elles ne se trouvent *sur le chemin de personne*, voyait tomber et se renouveler leurs beaux ombrages sans qu'ils fussent visités par des gens capables de sentir leurs beautés. Il n'allait à *Cauterets* et à *Barèges*, ainsi qu'*aux Eaux Bonnes*, que des personnes tellement malades que, lorsque les eaux avaient produit leur effet salutaire, elles ne songeaient dans leur convalescence qu'à retourner à Paris. J'ai connu les Pyrénées à l'époque dont je parle, lorsque leurs belles solitudes n'étaient jamais troublées par les curieux, et je les ai vues dans leur premier triomphe, provoqué sans aucun doute par les ravissantes narrations du savant Ramond, dont la plume enchanteresse d'ailleurs n'eut ici d'autre besoin que de tracer ce qu'il voyait. Monsieur Duperreux vint après lui; et la grotte de Gèdres, les vallées latérales de la belle vallée de Campan [1], la vallée d'Argelès, celle d'Auzun, celle de Luz, le pic de Bergons, une foule de belles et pittoresques solitudes, mais belles à donner le désir de les habiter, nous furent dévoilées et indiquées comme une nouvelle décoration cachée jusque-là par un rideau.

Le lac de Gaube est sans doute, comme je l'ai dit plus haut, une des plus extraordinaires et l'une des plus remarquables, comme agrément. On ne trouve que dans les sites qui entourent le lac de Gaube cette variété qui fait le charme, cette principale beauté des Pyrénées. J'ai, je crois, parcouru la Suisse, aussi bien qu'on peut faire ce voyage, et je n'ai rien vu de comparable à cette *forêt du Vieux Monde* [2] qu'il faut traverser en allant des cascades du pont du Pagne au lac de Gaube. Tous les arbres qui

(1) Voyez page 79.

(1) Cette vallée de Campan fut longtemps la seule connue, ainsi que le Pic du Midi. Lorsqu'en 1809 je montai sur le Vignemale j'étais la cinquième personne.

(2) Cette *forêt du Vieux Monde* est décrite avec plus de soins dans une nouvelle que j'ai fait insérer dans un des numéros (V) du *Salmigondis*, dont M. Fournier est l'éditeur.

la composent sont presque primitifs ; ils sont vieux et chenus, et leurs branches tombent jusqu'à terre chargées de longues *hyeuses* semblables à des draperies flottantes sur cette nappe de neige qui se déroule entre leurs troncs noueux et tombe du sommet du Vignemale dès que novembre a commencé les journées d'hiver.

Les bords du lac de Gaube ne sont pas arides, mais ils ont un caractère qui leur est particulier et que rien ne rappelle en d'autres lieux que leur propre souvenir. On ne voyait, il y a quelques années, dans ces déserts, qu une cabane construite par un homme qui lui-même pouvait être pris pour un sauvage des solitudes les plus profondes de l'Amérique. Cet homme, en 1809, n'avait été de toute sa vie plus loin que le village de Cauterets. Il avait construit sa cabane sur le modèle de celles de Cauterets, et son couteau et quelques instruments tranchants l'avaient aidé à façonner quelques meubles grossiers. Mais le plus curieux était une barque ou plutôt *une pirogue*, et cette remarque n'est pas indifférente, qu'il a construite d'après les seules indications qu'on lui a données et son propre instinct. Cette barque était exactement faite comme les pirogues indiennes, et pas mal dangereuse par cette raison, parce qu'elle était toute disposée *à verser;* ce qui n'est pas sans un fort grand péril sur le lac de Gaube.

Ses eaux sont claires et froides comme les glaciers qui s'y réfléchissent comme dans un miroir. Tout-à-fait à l'abri de presque tous les vents, on les voit rarement agitées par des tempêtes. Mais ce calme est précisément son danger, et, lorsqu'on tombe dans ces eaux froides et tranquilles, on y est pris comme dans un réseau de glace, dont les membres engourdis ne peuvent se délivrer.

Il était dit que dans ce malheureux voyage j'éprouverais beaucoup de désagréments pour compenser mes jouissances. Lorsque nous arrivâmes au bord du lac de Gaube, nous ne trouvâmes pas le pêcheur avec sa *pirogue*, quoiqu'il eût depuis la veille l'ordre de nous attendre. On l'appela longtemps sans obtenir de réponse. Les pâtres avaient déjà quitté cette haute région où les troupeaux avaient à craindre, à cette époque de l'année, les ours et les lynx et même les loups qui y viennent des Cévennes. Nous ne trouvions donc personne pour obtenir un renseignement. Enfin nous aperçûmes le pêcheur qui était de l'autre côté du lac occupé à pêcher des truites. Il n'y avait pas moyen de songer à l'attendre ; Martin m'indiqua un sentier que les chèvres avaient d'abord tracé et que leurs gardiens n'avaient pas beaucoup élargi. Ce sentier, appliqué comme *un ruban* sur le flanc de la montagne et dominant d'une hauteur assez grande le lac dans toute sa longueur, était *le seul* chemin qu'il nous fût possible de prendre.

« On ne peut donc choisir, demandai-je à Martin ?

— Non, madame.

— Oh bien ! alors il faut donc y passer, » répondis-je en y posant le pied, et fort amusée de l'espèce de choix qu'ils laissaient à mon *libre arbitre;* mais j'avoue que j'aurais fort aimé à prendre une route plus large de *quelques pouces* seulement; voilà tout ce que je demandais à ce sentier aventureux dont les pierres roulantes me faisaient souvent manquer le pied et me donnaient la crainte de rouler dans un abîme sans fond. En arrivant à l'autre bord du lac, nous y trouvâmes le pêcheur qui reçut l'ordre, bien ponctuel cette fois, de demeurer à cette même place et de m'y attendre jusqu'à *huit heures du soir*. C'était bien tard sans doute; mais la lune se levait à six heures, et à huit heures elle donnait sa blanche lumière comme on l'aurait souhaitée au milieu du jour.

La chaleur commençait à devenir incommode. Le chemin, qui jusque-là n'avait été que montueux, devint à chaque instant plus difficile et surtout plus pénible par les lavanges pierreuses qui couvraient le sentier

que nous suivions. Quelquefois, lorsque mon pied se posait sur une de ces arêtes vives et saillantes, la douleur m'arrachait un cri. Insensiblement la végétation devint plus rare, et enfin, lorsque nous arrivâmes à la cascade d'Esplemousse, il y avait un quart d'heure que je n'avais vu un buisson ou un brin d'herbe.

La cascade d'Esplemousse[1] est d'un effet d'autant plus remarquable là où elle est située, que c'est un dernier adieu que fait la nature animée. Il semble qu'elle veuille se faire regretter dans ces immenses déserts, dans ces solitudes solennelles, où nul bruit ne se fait entendre, où nul mouvement ne rappelle la vie!... — La cascade d'Esplemousse ne fait pas un grand bruit; mais quoique son volume d'eau soit considérable, elle coule sans fracas sur une herbe courte, fine et serrée comme un tapis de velours vert. Il serait bien difficile de rendre avec le pinceau la beauté de cette cascade d'Esplemousse. Au moment où je la vis, le jour de mon voyage, elle était toute brillante des rayons du soleil du matin qui la frappaient en plein et lui jetaient une écharpe d'opale qui alors se déployait sur une nappe d'émeraude. Je parle ainsi, parce que jamais il ne fut un lieu plus susceptible de prêter à la métaphore et à la figure que celui dont je parle, et en général la même chose peut se dire de toutes ces belles Pyrénées dont les accidents sont éclairés par un soleil si chaud, dont la transparence enveloppe tous les objets d'un voile lumineux qui les détache presque toujours en prismes de toutes couleurs sur un ciel toujours bleu et toujours pur, surtout à l'élévation à laquelle nous étions alors.

Il était dix heures et nous étions partis à quatre; il y avait donc six heures que nous marchions. M. Labbat se hasarda à me dire qu'il avait faim; je dis qu'il se *hasarda*, parce que le pauvre homme, quoiqu'il m'eût presque vu naître et qu'il m'aimât beaucoup, me craignait presque autant. Les beautés qui nous entouraient le touchaient peu.

« *Des pierres et toujours des pierres*, *de l'eau et toujours de l'eau; et vous aurez beau faire*, *voyez-vous*, *ce sera toujours la même chose.* »

C'est en me parlant aussi éloquemment qu'il me demanda si je voulais qu'on ouvrît le panier des provisions. Je fus de son avis, car je commençais à trouver que l'heure à laquelle je déjeunais ordinairement était passée depuis longtemps; le lieu était précisément tout ce que nous pouvions demander. Nous fîmes donc notre halte sur les bords de la cascade d'*Esplemousse*, et nous commençâmes le meilleur déjeuner que j'aie sans doute fait dans toute ma vie. Le panier contenait un pâté de volaille, du gibier froid, des œufs durs et des fruits. Le pêcheur y joignit du lait de chèvre parfait et des noisettes fraîches de la forêt du Vieux-Monde, avec du miel des montagnes[1]. Je ne sais si l'air vif du matin, l'exercice que je venais de faire fut pour quelque chose dans l'excellent goût que je trouvai à chaque mets; le fait réel, c'est que je ne me suis jamais levée de table en aucun lieu, même dans un palais de roi, avec autant de contentement gastronomique.

Une chose me surprit beaucoup; ce fut la recommandation que me faisait Martin de ne pas boire autant, toutes les fois que je plongeais mon verre dans la cascade pour le retirer plein de cette eau si parfaitement limpide et cristalline que je buvais aussitôt avec délices.

— Mais, lui dis-je, impatientée de son importunité, je ne bois que de l'eau!... à qui donc en avez-vous? Que vous importe[2]? »

Martin avait un grand sang-froid, il se

(1) Eau écumeuse

(1) On ne vend jamais ce miel; il se perd, ou plutôt il est mangé par les pâtres, et je crois aussi par les animaux.

(2) Je n'ai jamais bu de vin de ma vie, et n'en boirai certes jamais.

contenta de me répéter que cela était mauvais de boire avant de se mettre en marche pour une longue route *montueuse :* « Si nous devions descendre, dit-il, ce serait égal... »

En effet, je pus me convaincre qu'il avait raison. Lorsqu'on doit monter au sommet d'une montagne élevée, le mieux serait même de ne pas manger avant et d'attendre la fin de son ascension.

Notre déjeuner terminé, nous nous remîmes en route. Bientôt nous eûmes perdu de vue le lac et sa cascade, et la forêt du Vieux-Monde... A mesure que nous gravissions, tous les objets que nous venions de quitter nous semblaient plus incertains dans leurs formes. Bientôt nous ne distinguâmes plus que le ciel bleu au-dessus de nos têtes, des nuages sous nos pieds, dans quelques vallées inférieures, et, devant nous, des glaces et des neiges éternelles!... C'était un beau spectacle!

Enfin nous arrivâmes près de cette neige que tant de fois j'avais admirée de la fenêtre de ma chambre, à Cauterets! J'étais alors au bord de la principale plaine recouverte d'une nappe éblouissante de blancheur, et scintillante en même temps de mille rubis qui jaillissaient de cette même blancheur primitive, impossible à rendre par des mots; car pour des choses qui sont au-dessus de ce que notre imagination s'est figurée, il faut aussi des paroles qui soient expressives pour rendre l'admiration qu'elles causent! Bien des années se sont écoulées depuis le moment où, passant un immense quartier de rochers, je me trouvai tout à coup comme *posée* sur cette scène dont je venais troubler le calme presque saint... sur cette plaine dont aucun pied humain n'avait altéré la pureté!... Ah! c'était bien beau!... et malheur à l'âme qui ne l'aurait pas comprise, dans toute son étendue, cette admirable beauté!

Arrivés au bord de cette première plaine, nous nous arrêtâmes pour mettre nos crampons. Martin, qui était le chef de notre marche et notre premier guide, se mit en tête de la colonne et nous dit de le suivre.

« Mais, lui observa Clément, il me semble que nous ferions mieux de prendre le chemin que la reine[1] tenait l'année dernière?... C'est trop escarpé par la crête de la côte... »

Martin s'arrêta : il regarda devant lui, puis il secoua la tête

« Non, non, dit-il enfin, il ne faut pas que madame la duchesse passe par le chemin d'en-bas. Je ne le crois pas sûr... Depuis que nous sommes ici j'ai entendu des craquements... madame marche bien; c'est l'essentiel... Allons!... par le chemin d'en-haut... En marche!... »

Et donnant aussitôt l'exemple, il fit les premiers pas.

Maintenant notre voyage commence à prendre un intérêt plus positif.

La côte que nous gravissions était tellement escarpée, comme l'avait en effet fait observer Clément, que nous ne pouvions la gravir qu'en nous retenant fortement à nos bâtons ferrés et en mettant nos pieds dans le trou qu'avait fait celui de Martin dans la neige dure et congelée qui se déroulait au loin devant nous comme une immense nappe blanche. Maintenant, que l'on se représente onze personnes suivant un guide qui, lui-même, a quelques craintes dans ce désert, non-seulement désert d'habitations d'hommes, mais de toutes créatures animées! mais d'un insecte! mais d'une plante, d'un seul brin d'herbe!... Dans la campagne la plus solitaire, au milieu de la nuit d'été la plus calme, on entend au moins l'aboiement lointain du chien de ferme, le bruissement d'un vent, le bourdonnement d'un insecte!... mais *là*... RIEN... C'était un silence pour lequel, je disais tout à l'heure, un silence pour lequel il fallait un autre mot que celui de silence... Il n'y avait *rien*... Nous n'entendions que le bruit causé par nous-mêmes en posant nos pieds sur cette neige que

(1) La reine Hortense.

nous faisions *strider*, si je puis parler ainsi, sous le fer de nos crampons.

Tout à coup, au milieu de cette mort qui existait même dans l'air, un bruit horrible, infernal, fantastique dans son effet épouvantable, brise plutôt qu'il n'interrompt ce silence de la tombe... C'était l'enfer dans une de ses joies, c'était l'enfer dans l'un de ses combats... D'abord je fermai les yeux et mes genoux faiblirent, mais pour une *seule seconde*, car Martin s'était écrié :

« Une avalanche !... »

J'ouvris bien vite les yeux et je fus témoin du plus magnifique spectacle que la nature puisse donner, et pourtant ils voient de grandes et belles choses ceux qui sont conviés à ses fêtes !...

L'avalanche s'était détachée du plus haut sommet du Vignemale... C'était une masse immense de neige et de glaces d'abord; puis elle entraîna dans sa route des quartiers de rochers, des blocs de glace, des lavanges entières... et la masse énorme, toujours grossissant, bondissant, descendant dans l'abîme en faisant tourbillonner autour d'elle des nuages entiers de neige, devenue elle-même montagne mouvante, fut enfin tomber au pied de la principale aiguille du Vignemale du sommet duquel elle était partie.

Alors on vit encore quelques moments la secousse dans ses effets de destruction... la région où nous étions était demeurée calme. La tempête passagère avait été au-dessous de nous... Quelques aigles tournoyèrent comme un nuage noir parmi cette poussière blanche produite par le bruissement des blocs de glaces... puis ils rentrèrent dans leur *aire*. Le nuage de neige se dissipa... l'écho cessa de renvoyer ce bruit du déchirement d'une montagne, et tout rentra dans l'ordre accoutumé.

Ce que j'ai été obligée de raconter en beaucoup de mots, ce que j'ai dû mettre sur une page entière, afin d'en donner l'idée, pour l'accomplir la nature mit à peine une minute !

Ce ne fut que lorsque le silence ordinaire fut rétabli que nous pûmes apprécier à quel danger nous venions d'échapper !... L'avalanche avait comblé le chemin que Clément voulait nous faire prendre et que Martin lui-même avait été au moment de choisir comme plus commode que l'autre. Maintenant trente pieds de neiges, de glaces, de pierres brisées comblaient le ravin !... Si nous avions pris cette route nous étions TOUS ensevelis sous l'avalanche, sans qu'aucun de nous revînt porter la nouvelle du désastre de ses compagnons !...

Ce moment eut quelque chose d'amer pour moi... Je venais de voir que la mort habite tous les lieux de la terre et qu'elle est bien variée dans sa manière de frapper .. Elle nous atteint partout... sous toutes les formes... J'étais bien jeune, bien heureuse alors ; elle venait de passer tout à côté et m'avait manquée de bien peu... Et pourquoi m'avait-elle dédaignée puisque j'étais jeune, aimée, heureuse?... Il me semble aujourd'hui qu'il n'y a que ceux-là qu'elle est friande d'abattre... Quoi qu'il en soit, une ridicule et sotte vanité m'avait engagée plus que toute autre chose à faire ce voyage. Je voulais faire voir que je marchais bien aussi, que je pouvais monter !... Oh ! sottise !... bêtise même !... Le cœur de l'homme est toujours gonflé d'orgueil !...

Mais il y a longtemps qu'on l'a dit.

Oui, sans doute, et on le dira longtemps encore ; car cela *a été*, cela *est* et cela *sera* toujours.

Quoi qu'il en soit, je sentis profondément l'absurdité de ma vanité... J'étais mère, j'étais femme, j'étais sœur, j'étais amie... et mes enfants, mon mari, mon frère, mes amis... toutes ces affections chères et saintes... Quelle réponse aurais-je faite à Dieu lorsque mon âme, jetée à ses pieds, aurait entendu sa voix lui demander :

« Pourquoi les as-tu quittés? »

Mais si je fis une faute je l'ai expiée au moment même où l'avalanche furieuse rom-

pit le silence du désert comme la voix de Dieu, et m'avertit de cette faute... Hélas! je devais encore la déplorer plus sérieusement avant la fin du jour!

Nous nous remîmes à gravir lentement la côte de neige. Mon Dieu! qu'il y avait de majesté et de majesté grande et sainte dans cette imposante nature qui, pourtant, ne se formulait plus pour moi dans ce moment que par un plancher blanc et un toit bleu!... Non, je ne puis rendre les émotions qui faisaient palpiter mon cœur!...

Je souffrais presque de ces émotions puissantes qui me maîtrisaient et me transportaient dans un monde inconnu. L'air plus raréfié faisait aussi battre mon pouls avec une extrême vitesse. Les pulsations étaient égales à celles de la fièvre... et, dans ma pensée, dans ma tête tout en feu, il n'était pas, à cette heure d'une transformation presque totale, une action courageuse, une noble et grande entreprise dont je n'eusse été capable!...

Il était plus d'une heure lorsque nous arrivâmes sur la pierre triangulaire qui forme le plateau du sommet du Vignemale; nous étions alors à une élévation de dix-sept cent soixante toises au-dessus [1] du niveau de la mer.

La duchesse D'ABRANTÈS.

(La suite au troisième article.)

(1) Le Vignemale a 1,776 toises; mais il reste un bout de rocher évalué à la hauteur de ces 16 toises.

TOILETTE D'HIVER.

Vous aurez certainement reçu, mesdemoiselles, quelques étrennes de toilette; une fine mousseline ou une jolie gaze, étoffes de danse et parure de votre âge, et peut-être, dans le désir de les porter promptement, recevrez-vous avec plaisir le conseil que nous venons vous donner.

Posons d'abord qu'il s'agit d'une robe de mousseline, et sur celle-ci vous rectifierez facilement ce qui ne conviendrait pas à une autre étoffe.

La jupe large de deux aunes trois quarts, en supposant que vous soyez déjà dans vos quinze à seize ans, est froncée, non pas plissée: le corsage est entièrement plat à la vierge, un peu décolleté; le dos se fronce légèrement au milieu, sous la ceinture. Tout autour est une double mantille de tulle; entre chaque rang, se posent de petites bouffettes de rubans que vous coupez ainsi : un quart de ruban de satin large comme le pouce, plié trois fois, en anneaux l'un sur l'autre; vous les posez sur le premier rang de la mantille, et entre le premier et le second. Ces bouffettes doivent être au nombre de trois sur le devant, trois derrière, et une sur chaque épaule. Les manches, courtes, ont une espèce de *prétention aux sabots;* la manche à doubles bouillons, et garnie d'un haut tulle, dans lequel se retrouvent les mêmes bouffettes qu'au corsage; avec cela vous mettez une ceinture de satin pareil aux rubans de la mantille, et vous la nouez de côté à longs pans.

Voici un charmant petit ouvrage, qui serait un agréable souvenir à donner ou à recevoir; ce sont des *écrans silhouettes.* Vous faites faire ces écrans de la forme qui vous convient, laissant une ouverture qui est remplie par un simple papier blanc; à ce papier est joint à l'envers un fond, formé d'un cadre délicat, fixant un crêpe blanc. Là-dedans vous placez tous les plans d'un

paysage, que vous avez découpés à la main sur papier noir et gris; l'effet de perspective s'obtient parfaitement ainsi; d'abord, par les proportions du dessin qu'il vous faut connaître, et, en graduant vos plans, par la teinte de votre papier qui doit être noir pour le premier, et toujours diminuant jusqu'à l'horizon, où il se retrouve blanc. Voici, pour terminer, la manière de disposer les plans : sur le devant, vous avez découpé des pierres, des buissons; derrière vous faites sortir un arbre, plus loin vous placez des montagnes et d'autres arbres, des hommes, des animaux, tout ce qui peut enfin aider à cette illusion de dessin, dont vous seriez ravies après l'exécution facile.

Les jolies corbeilles de laque, ces charmants sacs à ouvrage que vous pouvez admirer, vous semblent peut-être d'un travail bien difficile; nullement. On trouve dans plusieurs maisons, chez Pichenot, entre autres, passage de l'Opéra, tout ce qui est nécessaire, depuis le cuir vernis jusqu'à l'or liquide. Vous dessinez avec une liqueur rouge qu'il indique; vous tracez avec le trait sans ombre; puis, après avoir bien imbibé d'or votre pinceau, vous le passez rapidement sur toute la surface; le rouge seul reçoit l'or, et de cette façon votre laque se trouve achevé. Il vous reste cependant à poser quelques lignes brunes ou noires, pour faire ressortir les effets de lumière. Pour les terrains ou les plis d'étoffes, vous pouvez indiquer la demi teinte, en mettant peu de liqueur rouge, de façon que, l'or prenant imparfaitement, le noir laisse un transport nécessaire.

Ensuite vous doublez chaque partie détachée en soie, puis vous les bordez d'un ruban, et vous réunissez le tout.

Une charmante disposition de bourses est au filet, à damiers de soie, verte et cerise, ou bleue et noire. Chaque damier est relevé par une rosace ou une fleur en perles, et doit se faire tout d'un trait, comme une dent, qui après être terminée se remplit de la soie qui fait le fond.

Il est joli encore de semer un fond uni de petites palmes cachemires en perles d'or taillées à facettes.

LES SŒURS DE CHARITÉ.

D'un ordre révéré ce sont de pauvres sœurs,
Qui, de la charité pratiquant les douceurs,
Renoncent à vingt ans au bonheur d'être aimées,
Et du nom le plus doux ne sont jamais nommées.

DELPHINE GAY.

Il n'y a pas une d'entre vous qui, en rencontrant les sœurs de charité, n'ait arrêté sur elles un regard attentif et respectueux. Il y a dans ces êtres privilégiés quelque chose qui attire et qui commande une pieuse vénération; on est tout près de les saluer comme on salue un crucifix ou l'image d'un saint.

Oh! jeunes filles! inclinez-vous devant ces femmes aimées de Dieu, bénies des pauvres, car elles sont les plus saintes sur cette terre, et elles seront les mieux placées près du trône de Dieu dans le ciel.

Les Sœurs de Charité! Nom sublime et glorieux qui fait comprendre l'association

intime de ces belles âmes à la plus grande de toutes les vertus [1].

Dans leur vocation, abnégation, sacrifice et fermeté. Quitter tout ce qui, pendant leurs jeunes années, avait embelli leur existence; fortune, plaisir, tout ce qu'elles ont aimé et qu'elles vont regretter et pleurer longtemps; parents, amis, tous ceux dont la tendresse leur était si nécessaire. Adieu! adieu!...

Une vie nouvelle d'obéissance, de privations, de peines et de fatigues, elle accepte tout, celle que Dieu appelle comme l'enfant de sa prédilection; elle accepte tout pour se faire la servante du pauvre et la mère de l'orphelin.

Elle est riche, elle est noble peut-être, celle qui rêve cette vie de dépendance, et elle n'emportera de sa famille ni sa fortune ni les avantages de sa noblesse. Une dot modique, un trousseau grossier, et le simple nom de baptême que l'on choisira au hasard pour substituer au sien. Tout est confondu; la jeune fille qui a quitté l'atelier d'un artisan est sur la même ligne que la fille du grand seigneur qui sort de l'hôtel de son père. Elles suivent ensemble les mêmes travaux pénibles et se retrouvent ensemble au même but, sans ambition, sans récompense.

Je me trompe, leur ambition, c'est d'atteindre la perfection; leur récompense, c'est le ciel. Mais sur cette terre tout est pour elles abnégation et détachement. La supérieure même d'une maison n'est à bien dire que le conseil ou le guide de ses sœurs. La *Supérieure générale*, choisie pour cinq ans, est remplacée à cette époque si les voix en majorité ne demandent pas cinq autres années de son gouvernement, après lequel terme elle rentre forcément dans le rang des simples sœurs, sans distinction, sans privilége, sans autre faveur que la permission de choisir alors la maison dans laquelle on l'envoie.

La supérieure générale réside à la communauté, ou séminaire, à Paris, rue du Bac, où se rendent toutes les jeunes sœurs en noviciat. Elles y passent ordinairement un an; ce temps peut être abrégé ou prolongé. Là elles prennent un costume qui n'est pas encore celui de l'ordre. C'est une robe noire, à manches justes, un fichu de calicot croisé sur la poitrine, et un petit bonnet de toile à barbes plates. Dans l'intérieur de la maison, pour le service, elles relèvent ces barbes croisées sur la tête et les laissent tomber pour entrer à la chapelle ou paraître au parloir; ce costume est complété par un tablier bleu et un long chapelet.

Quand une jeune personne entre à la communauté de la rue du Bac, elle a déjà fait trois ou six mois de *postulat* dans une maison ou dans un hôpital du lieu qu'elle habitait avec sa famille. Là elle s'appelle encore *mademoiselle*.

A la communauté où il arrive des *postulantes* de toutes les villes de France, elle n'est pas détachée du monde et néanmoins appartient déjà à l'ordre; elle joint le titre de *sœur* à son nom de famille.

Elle prend l'habit, mais ne fait point de vœux. Il faut cinq ans d'exercice avant de les prononcer [1].

La prise d'habit n'est accompagnée d'aucune solennité. La jeune néophyte revêt le costume dans l'intérieur de la maison, en présence des mères, et peu de jours après elle part pour la destination qu'on lui indique.

Les vœux ont quelque chose de plus imposant. La sœur entend un discours devant l'autel paré de fleurs. Elle-même, couronnée

(1) Tout le monde sait que saint Vincent de Paule est le fondateur des *Sœurs de charité*, qui dans l'origine portèrent le nom de *Filles de charité*; c'est vers l'année 1640 que cette admirable institution fut créée, et que le saint fondateur en établit les règlements, qui ont toujours été considérés comme un chef-d'œuvre de sagesse.

(2) Souvent même des filles sans dot sont reçues à la communauté lorsqu'elles ont une vie éprouvée et une santé robuste.

(1) Les vœux sont annuels; non-seulement on n'exige pas un engagement plus long, mais il est interdit. Chaque année, le 25 mars, les sœurs renouvellent ou se dégagent, suivant leur volonté.

de roses blanches, porte un bouquet de fleurs d'oranger.

Alliance chaste et pure! où l'épouse est un ange de charité, où l'époux est caché sous la mystérieuse et sainte Eucharistie.

Dans les ordres cloîtrés les vœux sont plus rigides et la jeune fille qui a désiré le couvent a pu peser d'avance ses devoirs et ses obligations; elle sait que leur durée est celle de toute la vie. Elle a regardé le monde et compris ses dangers. elle s'est interrogée et a senti sa faiblesse. Entre elle et ce monde périlleux elle place la retraite et se fait forte par la prière.

Mais les sœurs de charité ne peuvent se faire une idée exacte des peines de l'état qu'elles embrassent, et cependant les offices fatigants, les maladies rebutantes n'ont jamais rendu à la vie du monde une fille de saint Vincent; les pauvres, les malheureux ont toujours même pouvoir sur elles. Mais toutes n'ont pas essayé leurs forces avant de dire : « Je donne ma vie aux pauvres; » toutes n'ont pas songé que l'âme peut concevoir une pensée magnanime dont la faiblesse du corps trahit souvent l'accomplissement; aussi de jeunes filles élevées avec ménagement sont souvent obligées de renoncer à des soins sous lesquels elles succomberaient. Ce sont les veilles qui les fatiguent, l'enseignement qui épuise leur poitrine, les travaux qui détruisent une santé délicate, et alors celle qui n'avait rêvé que le bonheur de faire du bien devient inutile, à charge même à ceux avec qui et pour qui elle voulait vivre, et il faut les quitter.

Oh! si vous saviez les regrets qui accompagnent l'adieu d'une sœur de saint Vincent à son ordre! Comme elle y demeure toujours attachée par une coopération et des soins volontaires! Si vous lui entendiez dire : « Mes enfants!... mes pauvres!... nos sœurs!... » vous comprendriez ce qu'elle a quitté et la part qu'elle avait choisie.

Tous les ordres de charité ont certainement un même principe, un but semblable, un égal mérite : — soigner, instruire et secourir les pauvres, donner sa vie à l'humanité qui souffre. Mais au premier rang, parmi les femmes saintes qui les composent, il faut placer les sœurs de saint Vincent de Paule, celles que vous voyez avec leur costume noir, en longue coiffe blanche, en tablier bleu, à l'église et dans nos rues, douces et simples, gracieuses et affables.

Et elles sont toutes ainsi : — la charité rend le cœur si bon! Leur religion est tout amour et indulgence; car la vieillesse, l'enfance et la douleur ont besoin d'être traitées avec affection, et celles qui se donnent à des êtres faibles et souffrants doivent avoir en elles une force puissante et une douceur inaltérable.

J'ai vu de jeunes sœurs épuisées de fatigue, accablées de travail, consacrer leurs heures de récréation à la visite des pauvres. J'en ai vu de malades ployer en silence sous le fardeau qui les écrasait, jusqu'à ce que leurs supérieures dissent enfin : « Cessez et reposez-vous. » D'autres octogénaires, sanctifiées par soixante ans de dévouement, passaient leurs vieux jours dans l'exercice de leurs fonctions, ne se trouvant jamais incapables d'être utiles.

Et savez-vous ce que sont leurs travaux? Commencer à quatre heures du matin une journée dure et fatigante; — sortir en toute saison pour aller dans le grenier qui abrite une misérable famille, ou dans la prison qui retient le bandit et le meurtrier; porter au mourant, à l'affligé, une parole de consolation et d'espérance; chercher dans sa retraite inconnue l'indigent qui n'a pas le courage de mendier et la jeune fille sans parents qui a besoin d'un guide et d'un appui.

Ne sentez-vous pas les larmes venir aux yeux en songeant à tant de charité! N'êtes-vous pas touchées d'un si noble dévouement?

Admirons-les à *la crèche*[1]! Souriant à ce

(1) C'est le lieu où sont reçus les enfants abandonnés et où on leur donne les premiers soins.

faible enfant que l'une d'elles tient dans ses bras pour apaiser ses cris ; se penchant sur le berceau pour épier son sommeil ; voyons cette sœur veiller à tous ses besoins, le caresser, le distraire, se faire sa mère, en un mot, la rendre à celui qui n'a jamais connu la sienne ou qui l'a perdue par la mort.

Pauvre enfant sans famille, il a trouvé au moins cette famille protectrice qui l'élèvera en crainte de Dieu et dans l'amour de la vertu.

L'enfant devenue petite fille va *à la classe*. Elle apprend à lire, à écrire, à coudre ; on l'instruit pour faire dignement sa première communion, on jette dans son cœur les préceptes du bien.

Êtes-vous jamais entrées au milieu d'une classe pendant l'heure d'étude? La sœur est devant une table, et elle observe le travail et la paresse. — Le travail est récompensé par un livre, une image, un bonbon. — La paresse est punie par la remontrance ou l'exclusion. C'est un silence, un ordre, une application dont vous seriez ravies.

Quelquefois l'enfant s'oublie; alors avec quelle douceur la reprend cette femme patiente qui sait que l'exemple est la meilleure leçon à donner à l'enfance. Comme elle a du plaisir à pardonner, à dire : « Allons, nous ferons mieux demain ! »

Je suis entrée dans un hôpital où l'on soignait des fous. — Les gardiens leur faisaient peur, les sœurs de charité seules étaient vues sans crainte. C'est qu'elles leur étaient si bonnes, si douces! Ces pauvres gens leur parlaient avec tant de soumission! les regardaient avec tant de confiance ! — Elles, toujours calmes, toujours assurées, si reposées en Dieu, en leur devoir, elles allaient au-devant de ce qui nous eût effrayés, nous, voyageurs curieux, qui reculions devant un aliéné.

Suivons les sœurs de charité au domicile du pauvre !

C'est l'hiver; — le jour tombe, — la terre est couverte de neige, — le vent est glacé, — les rues sont désertes. Une sœur de charité doit visiter les malades ; croyez-vous que rien la retienne chez elle, près du feu? Elle sort, elle porte des remèdes et des secours. Elle s'enquiert avec intérêt de ce qui manque, et le lendemain elle reviendra avec de nouveaux bienfaits, et ne quittera qu'après avoir passé de longues heures au chevet du malade dans une demeure misérable.

Souvent elle sera forcée à d'autres soins plus pénibles ; elle est craintive, délicate peut-être, et il faut exhorter une femme robuste et en délire. Il faut la calmer ; — bien plus, si elle meurt, — il faudra l'ensevelir !... Cette pensée, qui vous révolte sans doute, est à la femme charitable une pensée douce dans sa tristesse. La mort rapproche de Dieu. — La mort ne saurait l'effrayer.

Pour comprendre toute sa mission, étudions la sœur au bagne de Rochefort, au milieu de ces êtres que nous, dans le monde, nous regardons comme indignes de compassion. Elle tient à ces malheureux, chers à sa pitié, d'autant plus qu'ils lui paraissent repoussés de tous et éloignés de Dieu. Si vous voyiez ces hommes, dont les maîtres ne peuvent rien obtenir par un traitement brutal, s'adoucir à la seule présence de la sœur de charité, lui obéir sans résistance, parce qu'elle les appelle *mon ami*, qu'elle les reprend d'une voix douce, prévient leurs besoins et souvent leurs désirs, leur évite des punitions et les soulage par l'espérance. Seule voix caressante, seul regard affectueux que le paria rencontre pendant ce laps de la proscription.

Dans les cachots ! Là encore elle entre forte et sublime, avec des paroles de consolation et les lumières de la foi. Ce matin c'est un criminel à l'âme noire de forfaits, qui, ne comprenant pas le remords et ne croyant pas à l'autre vie, attend froidement l'heure qui va décider pour lui du ciel ou de l'enfer !... Et ce soir ce même homme, repentant et touché, s'agenouille dans le coin de son cachot et prie Dieu de recevoir

son âme ; il accepte la mort en punition de ses fautes. — C'est que la sœur a fait entendre sa voix d'ange à son oreille endurcie. — C'est qu'elle a rapproché de l'âme du meurtrier son âme pure et fervente. — C'est qu'au lieu de l'effrayer par les tourments du damné, lui qui affecte de ne rien craindre, elle lui a fait entrevoir le bonheur du prédestiné, et comprendre le purgatoire, baptême du coupable.

Et c'est sur la croix du Saint-Rosaire que l'assassin fait sa première prière ; c'est à la voix suppliante qui dit : « Mon Dieu, pardonnez-lui ! » que l'assassin répète : « Mon Dieu, pardonnez-moi ! »

Terminons par un mot sur les vœux des sœurs de saint Vincent ; ils sont simples et admirables comme la règle que ce grand fondateur a posée par ces paroles si naïves : « *Rappelez-vous que vous n'êtes retenues que par la pensée de vos devoirs ! Vous n'aurez pour promenades que les rues de la ville, pour cloîtres que les hôpitaux, pour voile que la modestie.* »

Détachement de tout. Tout est à Dieu ; — tout est au pauvre.

C'est que, pour accepter cette vie de privation d'une part et de dévouement de l'autre, il faut tant de force d'âme, tant de simplicité dans le cœur ! pour dire adieu à ses affections les plus chères quand on est capable d'aimer, il faut une résolution puissante ! il faut être bien supérieure en ce monde, et choisie pour être parmi les élus dans l'autre [1].

Mme CONSTANCE AUBERT.

(1) A l'époque où saint Vincent établit l'ordre des Sœurs de Charité, elles étaient coiffées d'un petit *toquet* qu'elles portent encore sous la cornette. Alors il était d'usage que les sœurs se présentassent pour emporter la desserte de la table du roi. Un jour, accompagnée d'une autre plus âgée, il se trouva pour ce service une jeune sœur fort jolie que Louis XIV reconnut pour une demoiselle de la cour. « Mon enfant, dit-il, vous êtes trop jolie pour vous montrer ainsi aux regards de tous ces jeunes étourdis ; permettez que je cache un peu votre visage. » Alors il prit sa serviette damassée, la lui posa avancée sur le front, retenue par derrière avec une épingle : ce qui explique parfaitement les deux ailes carrées, la pointe du devant, l'étoffe empesée ; et depuis elles ont toujours conservé cette coiffure qu'on appelle la *Cornette*.

LA GOËLETTE

LES SIX SOEURS.

ANECDOTE VÉRITABLE [1].

Il était nuit ; le ciel était serein ; la mer était calme, et la goëlette *les Six Sœurs*, partie récemment des *Séchelles* (Indes-Orientales) voguait rapidement vers l'Ile-de-France.

Vingt-huit personnes étaient à bord. Tout semblait leur promettre une traversée heureuse. L'air était balsamique et pur ; le chant des matelots se mariait doucement au bruit des vagues, et le capitaine *Hodoul*, tranquillement assis auprès de Mme *Malfit*,

(1) L'anecdote qu'on va lire, et que nous tenons de M. le vicomte d'Arlincourt, offre d'autant plus d'intérêt qu'elle est de la plus exacte vérité ; deux des principaux personnages existent encore ; ils étaient l'an dernier à Paris. (NOTE DES DIRECT.)

une des passagères du bâtiment, devisait du pays natal.

A quelques pas d'eux, tout à coup, un cri de terreur est parti du milieu des ombres. Une flamme brillante a jailli. Le feu, par une imprudence inexplicable, venait de prendre à la goëlette, et l'incendie se propageait avec une rapidité terrifiante.

Tout ce que l'énergie humaine a de plus actif et de plus puissant est mis en œuvre à l'instant même pour combattre l'affreux danger. Hélas! inutiles efforts! le vent venait de s'élever; l'horizon s'était obscurci; l'embrasement s'étendait vainqueur. La flamme monte, grossit, serpente, glisse, roule, et bientôt, en cercle magique, enveloppe le bâtiment; il brûle, il s'enfonce, il n'est plus.

C'était en avril 1819, aux jours variables du printemps Un petit canot, échappé aux ravages de l'incendie, avait seul offert un dernier moyen de salut à l'équipage des *Six Sœurs*. Les passagers s'y étaient précipités en désordre; ils s'y entassent pêle-mêle. O nouveau désespoir! il s'aperçoivent que dans leur embarcation, trop petite pour les contenir tous, il ne restait plus assez de place au pilote pour agir et les arracher au naufrage s'il s'élevait la moindre tempête; et déjà les flots mugissaient, et déjà grondait le tonnerre.

C'en est fait. Le canot, trop plein, que nul bras ne peut diriger, va disparaître sous les vagues. Le capitaine et ses marins délibèrent à la hâte sur le parti à prendre. Quelques victimes sont nécessaires au salut général. Il faut débarrasser l'embarcation des individus qui la surchargent. *Deux* périront pour commencer; puis, s'il en faut plus, on verra. Mais qui sacrifier? qui choisir?

Deux nègres esclaves prodiguaient les soins les plus touchants à madame *Malfit*, leur maîtresse, qui, mourante au fond du canot, tendait les bras à son enfant qu'une nourrice allaitait orès d'elle. Les regards du capitaine et des matelots se tournent vers les noires figures: le choix des deux victimes est fait.

Mais comment jeter impunément à la mer ces vigoureux enfants du Sénégal dont le corps pesant et la force athlétique opposeraient la plus énergique résistance à des volontés homicides! Point de doute, ils se débattraient; et une pareille lutte au milieu d'un frêle bateau qui, au moindre mouvement, peut être submergé, ne tarderait pas à le livrer aux abîmes de l'onde. L'orage redoublait de violence; il n'est point de moment à perdre; une nouvelle décision est prise. *Hodoul*, le sang glacé dans les veines, se couvre le visage de ses mains: les femmes et l'enfant périront

Un nègre avait ouï la sentence; il frappe sur l'épaule de son frère de couleur. Il échange à voix basse avec lui quelques paroles vives et brèves; puis, s'adressant à madame *Malfit*:

« Lui et moi! dit-il, faire place. Maîtresse « à nous revoir patrie. »

Il se tourne vers le capitaine, et continue d'un ton solennel:

« Jure à moi de sauver maîtresse; et « nous, tout de suite... à la mer!

« — Oh! répond le chef attendri, je le « jure, et devant Dieu lui-même...

« — Non, interrompt madame *Malfit* que « ces mots venaient d'éclairer, non, je « n'accepte point ce dévouement admirable; « mes nègres son jeunes et braves; leur « force peut vous secourir. Mais moi!... « inutile et à charge!... c'est à moi, messieurs, « à mourir. Veuve... je m'offre... je « suis prête. Une prière seulement! que « mon enfant du moins soit sauvé! qu'il « soit le vôtre, capitaine! »

La pauvre mère, tout en larmes, arrachant son fils au sein de la nourrice, l'élevait en ce moment dans ses bras, et, à la lueur des éclairs, le présentait au chef du navire. Ah! passagers et matelots, tous adoptaient l'enfant de la veuve.

« Pauvre petit!... nous l'embrasser! « s'écrient avec transport les deux nègres « en pressant de leurs noirs visages la « blanche figure de l'enfant. Adieu, petit « maître! à là-haut! »

Et du doigt ils montraient le ciel,

Puis, aux longs éclats de la foudre, tous deux s'élancent à la mer; tous deux roulent au fond des gouffres.

Prodige inespéré! il ne faudra plus de victimes. Ce dévouement sublime a désarmé la colère céleste. Le vent tombe et l'orage a fui...

L'embarcation fut sauvée.

Le vicomte D'ARLINCOURT.

A UN PÈRE[1].

O Lamartine! ô toi que le ciel a formé
De tout ce qu'il avait de pur et de suave!
Se peut-il! se peut-il! ton âme douce et grave
Est triste de la vie et pour avoir aimé!
C'est donc triste d'aimer? Quand ta lyre divine
Berçait l'enfant joyeux par ton cœur adoré,
La mort la regardait; de sa piquante épine
Elle cherchait le cœur de l'arbuste pleuré...

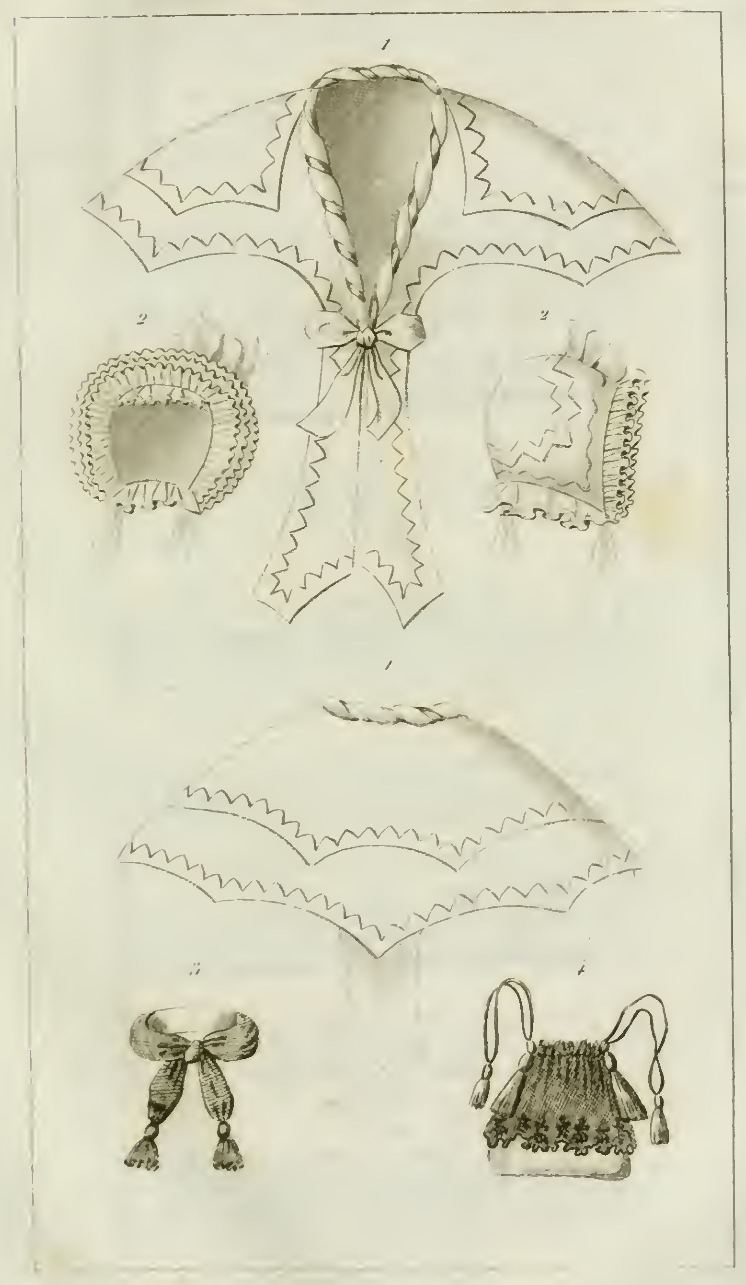
Père, console-toi! ta fille bien-aimée
Est montée où la mort n'entre que désarmée!
C'est Dieu qui l'a voulu, c'est Dieu qui l'aimera:
Ainsi, ne pleure plus, père, il te la rendra!

Une petite fille de onze ans,

ONDINE V***.

(1) Nous nous empressons d'insérer ce touchant hommage adressé à un grand poëte par une enfant qui semble avoir appris des *Pleurs* de sa mère tous les secrets de l'élégie.

(NOTE DES DIRECT.)



Pèlerine - Mantelet. Bonnet négligé. Tour de cou. Sac.

urnal des Jeunes Personnes.)

ee.

MMES.

vraisemblance.
uses moralistes,
is les trompent
ltèrent par des

es comme poë-
iétique qu'elles
la réalité, mais
il n'est guère
ie austère, qui

s dans le ro-
sent de la fa-
r les accidents
par la mobi-
'activité brû-

femmes sont
domaine de
iorale. N'est-
présente, à
it l'humanité
point l'hu-
ou de la phi-
issions, l'hu-
iais l'huma-
l'humanité
umanité que
à la fécon-

l'air de faire
littérature
un charme

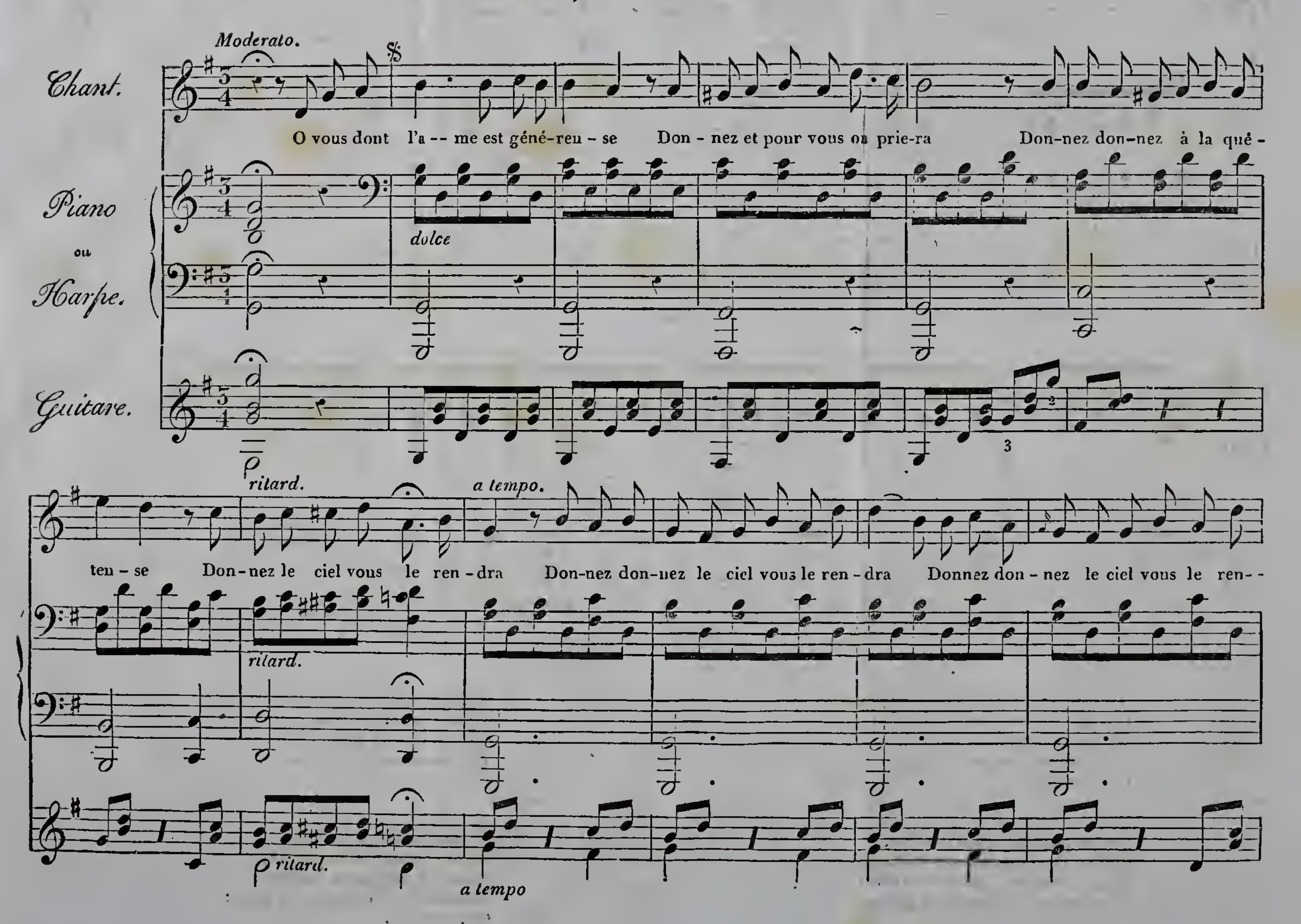
mnante dis-
lehors de la
sont tou-
littérature

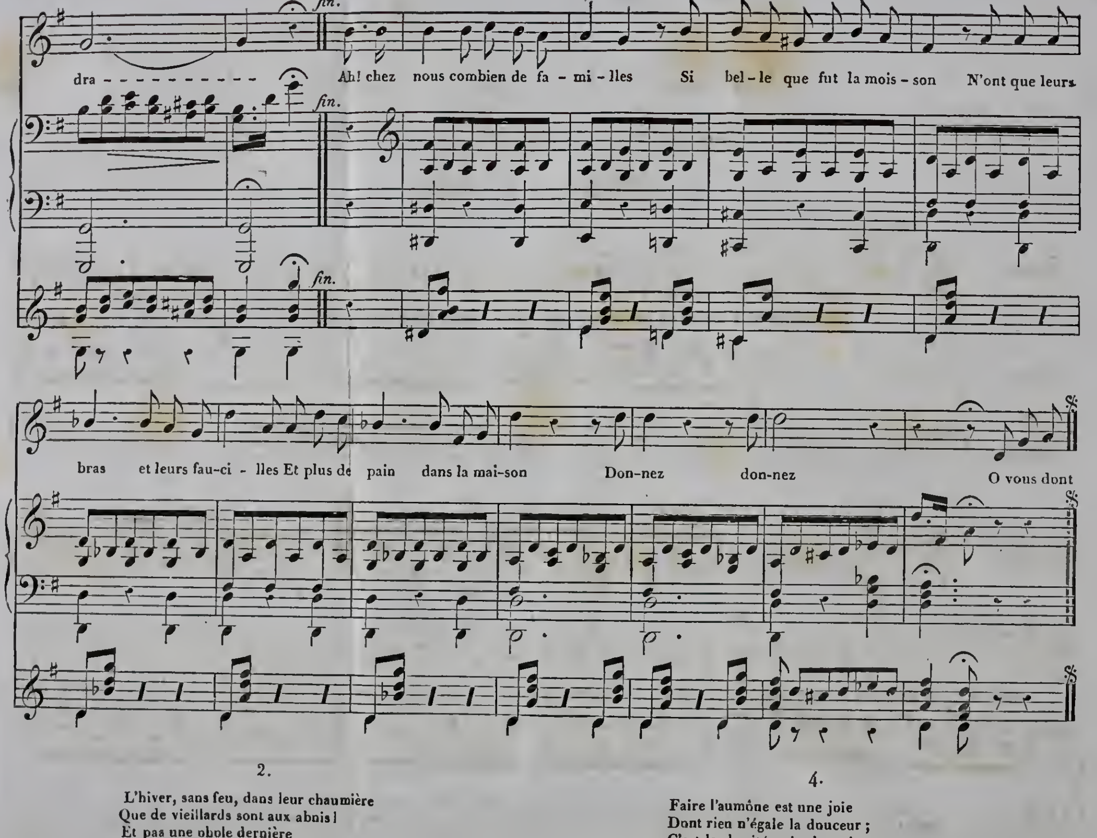
(1833. — Journal des Jeunes Personnes.)

La Quêteuse des Pauvres.

Paroles de M. A. S. Saint-Valry,

Musique de L. Jadin.





2.

L'hiver, sans feu, dans leur chaumière
Que de vieillards sont aux abois!
Et pas une obole dernière
Pour acheter un peu de bois!
Oh! vous, etc.

3.

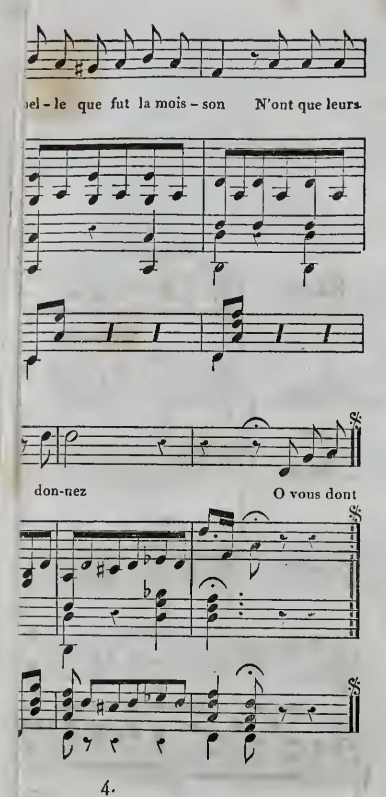
Que de pauvres, riches la veille,
Et dont Dieu seul voit les malheurs!
Sans se montrer, quelle merveille!
Votre main va sécher leurs pleurs.
Oh! vous, etc.

4.

Faire l'aumône est une joie
Dont rien n'égale la douceur;
C'est la charité qui m'envoie,
Et l'espérance en est la sœur.
Oh! vous, etc.

5.

Et tandis que la jeune fille
Allait quêtant les dons pieux,
Les anges, qui sont sa famille,
Chantaient en la suivant des yeux:
Oh! vous, etc.



4.

umône est une joie
n n'égale la douceur ;
charité qui m'envoie,
érance en est la sœur.
is , etc.

5. .

s que la jeune fille
uêtant les dons pieux,
s, qui sont sa famille,
nt en la suivant des yeux :
s, etc.

LA LITTÉRATURE DES FEMMES.

Une voix pleine d'élégance vous a parlé des beaux-arts[1]; j'aimerais qu'elle vous laissât de même échapper quelques gracieuses pensées sur les belles-lettres. Je ne lui ravirai pas ce plaisir; seulement je veux lui indiquer quelques objets où son esprit pourrait s'appliquer et trouver encore une occasion de vous faire un nouveau chapitre, à la façon de Montaigne, mais avec plus de grâce et une justesse plus délicate.

Vraiment c'est à moi témérité de jeter en ce recueil orné de beaux écrits publiés par des femmes quelques pensées sur la littérature qui leur semble convenir. Ce serait à elles plutôt à nous instruire. Mais peut-être aussi elles profiteraient trop de leur avantage pour imposer une opinion qu'elles justifient par leur exemple, sans qu'elle doive, je suppose, avoir pour cela d'autorité.

Je ne puis croire, malgré ces belles poésies et cette prose animée que le cœur des femmes sait produire, que la nature les ait appelées à embrasser la littérature dans son ensemble d'études, de règles, de travaux, de recherches et de méditations.

Il y a pourtant une littérature qui sied à leur nature élégante et poétique; c'est une littérature qui saisit les formes plutôt que le fond des objets. Je ne dis pas qu'elle est superficielle, mais je ne dis pas non plus qu'elle est profonde. Les femmes sont admirables pour donner aux choses qu'elles touchent un cachet de délicatesse et de bon goût. Elles comprennent très-bien toutes les finesses de l'humanité. Quelquefois elles les exagèrent; mais toujours elles les expriment avec charme et surtout elles leur donnent un degré merveilleux de vraisemblance.

Les femmes sont d'ingénieuses moralistes, si ce n'est que leurs affections les trompent et que leurs observations s'altèrent par des jugements faits d'avance.

Les femmes sont séduisantes comme poëtes, si ce n'est que la nature poétique qu'elles rêvent s'éloigne à l'infini de la réalité, mais cela même a du prix: et il n'est guère d'homme, fût-il un philosophe austère, qui ne se prête à cette illusion.

Les femmes sont brillantes dans le roman, si ce n'est qu'elles abusent de la facilité qu'elles ont de multiplier les accidents des fables qu'elles imaginent, par la mobilité rapide de leur pensée et l'activité brûlante de leurs émotions.

Je n'ose passer outre. Les femmes sont restreintes pour moi à ce beau domaine de la poésie, du roman et de la morale. N'est-ce point assez? C'est là que se présente, à vrai dire, l'humanité, non point l'humanité matérialisée par des faits, non point l'humanité décharnée de l'histoire ou de la philosophie, mais l'humanité des passions, l'humanité imaginaire peut-être, mais l'humanité perfectible et grandiose, l'humanité idéale et vraie tout à la fois, l'humanité que conçoit le génie et qui se prête à la fécondité de ses créations.

Chose singulière! n'ai-je pas l'air de faire de la littérature des femmes une littérature de chimères? Peut-être est-ce un charme de plus.

Il y a dans les femmes une étonnante disposition à se créer un monde en dehors de la nature connue. Leurs affections sont toujours un peu idéales, et aussi leur littérature

(1) voir page 192.

poursuit un type de beauté qui n'a point de modèle sous les yeux des hommes.

Trois femmes d'un beau génie me sont un exemple : madame de Sévigné, madame de Lambert, madame de Staël, chacune avec une expression particulière d'idées, et chacune en dehors ou au-delà de la vérité qu'elle peint.

Le nom de madame de Sévigné ne réveille pas seulement toutes les idées d'élégance et de grâce spirituelle, mais surtout les idées d'amour maternel. Or, il y avait bien quelque chose d'imaginaire dans cet amour. Je ne dis pas qu'il fût menteur: à Dieu ne plaise! madame de Sévigné adorait sa fille; mais cette adoration avait je ne sais quoi d'idéal et de rêveur; et c'est apparemment pour cela que j'ai vu des femmes qui ne comprenaient pas madame de Sévigné. C'est qu'il y a des femmes dont la passion est toute de sacrifice; ce sont les femmes sublimes. Celles-là trouvent de l'égoïsme dans l'amour de madame de Sévigné, et elles ont raison. Elles auraient raison encore quand elles se borneraient à juger l'expression de cet amour comme un peu chimérique dans son exaltation. Mais ici le jugement serait purement littéraire, et ne descendrait pas au fond de cette âme maternelle, toujours agitée et pleine de transport. Cependant l'expression littéraire n'est pas distincte des émotions de l'âme. Madame de Sévigné est idéale dans son style parce qu'elle l'est dans son amour.

En ce sens elle n'est pas vraie. Elle peint un amour qui sort de la nature d'une mère, un amour passionné et égoïste, un amour qui n'a pas le courage de souffrir, le plus faible et le plus imaginaire de tous les amours.

Cette faiblesse a du charme, je le sais; elle suppose un excès dans l'affection, et nous aimons ce défaut. Mais l'expression littéraire s'en ressent. Comme elle peint une nature idéale ou exagérée, elle est fausse ou chimérique. Qu'une mère cherche son cœur dans madame de Sévigné, elle verra combien il y a de méprises. C'est l'inconvénient de la littérature des femmes. Elle ne peint pas la nature telle qu'elle est; elle la fait plus belle peut-être, mais elle ne la fait pas vraie.

Madame de Lambert, dans un autre genre d'expression, dans un genre calme et observateur, arrive au même excès. Je ne sache pas d'esprit plus fin, plus ingénieux et plus délicat; madame de Lambert s'attache à saisir les choses les plus imperceptibles de la nature intelligente. Elle parle du goût avec un raffinement prodigieux de pensée et de parole; elle fait toucher l'esprit, elle spiritualise les lettres. Ici ce n'est aucune passion qui parle, c'est la raison qui s'échappe par des organes d'une infinie délicatesse. Or, comme madame de Lambert est d'une philosophie pleine de sang-froid, il semble qu'il ne doit y avoir aucune erreur dans ses jugements de moraliste; et il n'y en a point en effet de saisissable. Mais ce qu'il y a, c'est un excès de finesse; elle nous montre un beau moral imaginaire, et le goût qu'elle nous impose n'est applicable qu'à des arts presque chimériques. Ce génie de femme réalise un monde de fantaisie, une intelligence idéale, et sa morale délicieuse dans l'expression semble s'adresser à une nature de rêverie. Même dans les conseils à son fils elle manque d'application. C'est le caractère général du génie des femmes; elles se mettent hors de la présence de la nature humaine proprement dite : elles en imaginent une autre, et leur littérature, s'adressant à des intelligences de convention, séduit la pensée sans doute, même par ce vague de délicatesse, mais aussi manque de vérité, et laisse l'esprit dans les indécisions.

Que dirai-je de madame de Staël? Voici un génie puissant, qui plane sur le monde intelligent, sur les passions de l'homme, sur les créations de l'art, sur les merveilles de la nature, qui monte au ciel, qui pénètre dans la terre, qui sonde le cœur hu-

main. C'est ici de la poésie réelle. Mais quel est le cachet propre de ce génie? il faut bien le dire; c'est une puissance inconnue de changer les réalités en chimères : puissance d'exaltation poussée à un point qui ne s'était vu dans aucune littérature, mais puissance sans durée, incapable de s'établir une longue domination sur l'esprit de l'homme, puissance curieuse à voir ou à étudier peut-être, qui un instant captive et réduit au silence par ses prodiges, mais qui laisse aussitôt après aller la pensée humaine à son cours naturel.

Songez que toute la sensibilité de madame de Staël est dans sa tête. C'est ici le plus grand péril de la littérature des femmes. Lorsque la sensibilité ne part pas de l'âme, lorsqu'elle part de l'imagination, elle n'est qu'une fiction plus ou moins éblouissante, mais une fiction qui n'a rien pour remuer le cœur. A cette sensibilité il faut des efforts extrêmes pour produire quelques semblants d'émotion. Et encore elle s'attaque aux nerfs plutôt qu'à l'âme; elle fait vibrer l'organisation physique plutôt qu'elle n'ébranle la pensée et l'intelligence. Elle arrache des larmes quelquefois, mais par une sorte de surprise ou de tromperie; c'est une sensibilité qui ne manque pas de charme, mais parce qu'on aime à se laisser aller à des rêveries et à se créer une nature toute différente de la nature réelle. C'est une des séductions les plus accidentelles de l'art; car après tout l'homme retombe toujours en soi-même, et c'est là que sont ses émotions les plus profondes et ses sympathies les plus vraies.

Je cherche pourquoi la littérature des femmes ne prend pas l'humanité telle qu'elle est, et peut-être madame de Staël m'explique mieux que personne ce mystère, par la facilité qu'elle laisse voir, dans cette étonnante et subtile organisation de femme, à se porter vers des régions inconnues, étranges, chimériques. Cette puissance n'est pas sans magie, mais elle rend la littérature fausse et idéale, ne fût-ce que parce qu'elle dénature les passions.

Du reste, il faut bien que ce besoin de poursuivre des choses mystérieuses et extrêmes dans les arts soit comme l'instinct littéraire des femmes; car d'abord c'est par là que brillent leurs écrits, soit de morale, soit de poésie, et s'il arrive qu'une femme veuille ou puisse rester dans le vrai ou dans le technique, Dieu! quel génie de femme! Au lieu des exagérations éblouissantes de madame de Sévigné, ou des raffinements ingénieux de madame de Lambert, ou des inspirations romanesques de madame de Staël, savez-vous ce que vous avez? Vous avez les dissertations grecques de madame Dacier. Madame Dacier, le plus pédant des hommes! le plus lourd des traducteurs! le plus sot des savants! On dirait que l'exactitude est interdite à la littérature des femmes, et qu'il n'est permis de lui demander que de séduisantes illusions, une poésie idéale ou une morale surhumaine, sous peine de la faire tomber dans une réalité désespérante et dans une vérité désenchantée.

Encore une fois, j'ai l'air de faire de la littérature des femmes une littérature de chimères; mais cela ne saurait trop leur déplaire, car je leur livre toute une création inconnue à réaliser. Quant aux hommes, ils se prêtent volontiers à cette déception. Ils ne la supporteraient pas venant d'eux-mêmes; mais ils l'aiment venant des femmes. L'empire des chimères n'est pas celui qui les subjugue le moins, et la domination des femmes ne tient pas toujours à des réalités.

Toutefois je voudrais conclure quelque chose de tout ceci; et ici je vais abaisser ma voix le plus qu'il me sera possible, humble moraliste que je suis, qui ne voudrais rien dire, non-seulement de désespérant, mais de choquant pour le génie des femmes.

Toujours est-il que, tout en acceptant avec admiration les belles créations qui

leur échappent, j'ose conclure que leur éducation serait fausse si elle tendait à les diriger avec exaltation vers une carrière d'études ou de travaux où elles ne doivent entrer, ce me semble, que par hasard, même quand elles la doivent parcourir avec gloire.

Une littérature de profession ne convient point aux femmes; elles y perdent leur bonne grâce. D'ailleurs, dès qu'elles prétendent à l'empire du génie, on le leur conteste; pour régner dans les lettres il ne faut pas qu'elles y songent.

Beaucoup de femmes écrivent de nos jours, peu avec cet éclat original qui justifie les exceptions. Il en est de même des hommes; qui en doute? Mais les femmes sont tenues à plus de discrétion. Il y a une pudeur qui s'applique à tout, à la gloire, au talent, comme à la vertu. On demande plus de pudeur aux femmes, parce qu'elles sont plus délicates. Cela même est glorieux pour elles, d'être obligées à de la modestie; c'est qu'on ne se défie point de leur mérite.

Quant à la facilité qu'on a de nos jours d'écrire sans originalité et sans éclat, elle s'explique par une certaine diffusion de pensées toutes formulées qui courent le monde sur tous les sujets possibles; vous les trouvez en vers tout cadencés ou en prose toute préparée; il n'y a qu'à les remanier avec art, à les renouveler avec des formes d'élégance, à les rajeunir, à les refaire, et puis vous avez des livres de morale, de la poésie, du roman, tout ce qu'il vous plaît.

Que les hommes se répètent et se copient ainsi les uns les autres, il y a peu d'inconvénient; ils ne perdent rien à n'être que des écrivains sans originalité et sans inspiration. Mais que les femmes fassent comme les hommes, elles risquent leur renommée de femme, ce qui est sérieux.

Il me semble qu'une femme doit y regarder à deux fois avant de se jeter publiquement dans la carrière des lettres. Il faut qu'elle soit presque assurée d'avoir du génie: et ceci est rare, je peux bien le dire sans manquer de politesse.

Donc, à des exceptions près qui se trouvent heureusement indiquées sur le frontispice de ce recueil, je dirai aux femmes: Cultivez les lettres pour les rendre aimables aux hommes; ne les cultivez pas pour vous en faire un art nécessaire à vous-mêmes. J'estime que la littérature des femmes doit être comme un ornement de l'esprit humain en général; mais elle ne le fait pas avancer, elle ne marque que de brillants accidents de son histoire.

Si les femmes n'étaient pas lettrées, la littérature des hommes serait une littérature de couvent; elle ne serait ni riante, ni poétique, ni consolante. Les femmes par leur littérature élégante, délicate et animée, donnent de l'élan à l'inspiration des hommes et du prix à leurs travaux. En cela elles développent puissamment le goût des lettres.

C'est déjà beaucoup. Les exceptions viennent ensuite d'elles-mêmes; car, dans une société où les femmes reçoivent une instruction variée et ensuite président à la distribution de la gloire pour les travaux de l'esprit, il se trouve toujours assez de moyens de faire sortir un petit nombre de génies de cet ensemble de civilisation et d'études.

Et aussi je ne leur désire pas une direction d'éducation qui les pousse pêle-mêle vers la littérature; ce serait un malheur pour elles et pour nous. Les femmes sont un ornement de la société, non point comme poëtes, comme moralistes, comme écrivains, mais comme femmes. Il faut leur redire la condition de leur nature, de peur qu'elles ne soient trop disposées à s'en faire une plus brillante, mais quelquefois plus idéale.

Je sollicite l'indulgence pour la sévérité de mes opinions. Après tout, je ne fais pas aux femmes la plus mauvaise part dans l'empire des lettres. Je leur laisse le goût avec

quelques raffinements, l'enthousiasme avec quelque excès, la morale avec quelques chimères. La part des hommes n'est point meilleure ; c'est la vérité avec moins de grâce, la force avec moins de poésie, l'éloquence avec moins d'exaltation, la passion avec moins d'empire.

Mais aux femmes je n'interdis pas les nobles études, celles qui charment la vie et la fortifient contre le malheur. Que la littérature leur soit un ornement plutôt qu'un but de perfection ; et lorsque leur génie s'échappera dans les livres, que ce soit par une soudaine inspiration et non point par une préparation frivole.

Au reste, il y a du caprice dans l'admiration comme dans tout ce qui tient au reste des affections. Pour ma part j'admire plutôt une femme dans sa pensée que dans ses livres, dans son âme que dans ses romans, dans ses élans de vertu et d'amour que dans sa poésie. Je supplie encore qu'on me pardonne la liberté de ce choix.

LAURENTIE.

JOURNAL D'EUGÉNIE.

(SUITE [1].)

On peut conclure des dernières lignes qui terminent le journal de votre jeune amie, mesdemoiselles, que son retour à sa pension fut pour elle une vive joie. Après les vacances, vous avez remarqué, je n'en doute pas, car vous êtes toutes studieuses et avides de savoir, que l'on a alors un ardent besoin de travail. On est lasse du repos ou plutôt reconnaissante des loisirs qui nous ont été donnés, et l'on en remercie en redoublant d'activité. Ce fut donc un bonheur pour Eugénie de rentrer dans ses devoirs ; ce fut aussi un triomphe, car elle fut installée dans la première classe, au milieu de compagnes qui l'aimaient et qui n'en étaient point jalouses. Mieux valait donc mille fois la pension que la maison de la tante grondeuse, partiale pour sa fille, irritée contre la supériorité d'Eugénie. Oh! la pension était un paradis, et pourtant il lui en fallait sortir ! Ce n'est pas ce qu'elle désirait, son journal en fait foi. Voici ce qu'elle écrivait quelques mois après la rentrée :

« .... Je suis heureuse ici ; les huit jours passés près de ma tante ont accru pour moi le charme de cette retraite où je n'ai point autour de moi d'affections de famille déçues. Si je trouvais une de mes compagnes qui ne m'aimât point, je me dirais : « Elle ne m'est rien, ni sœur, ni parente ; le ciel ne lui a pas ordonné de m'aimer ; » et je m'en consolerais ; mais n'avoir point l'affection de la sœur de sa mère ! Oh ! que je pense plutôt à ma douce existence ici. Je travaille avec ardeur et j'aurai mon diplôme dans un an, je l'espère. Quand la cloche sonne pour le lever, j'ai toujours la première prié Dieu, toujours la première je suis dans la classe et j'étudie avec bonheur. Une de mes compagnes me disait hier que je me plaisais au travail parce que j'y réussissais, comme son père aime le jeu parce qu'il y gagne. Eh ! sans doute ; si l'on perdait toujours le jeu ennuierait, si l'on n'apprenait rien on détesterait l'étude ; mais qui empêche de savoir bien jouer ou bien travailler ? la paresse. Pourtant l'observation de mon

(1) Voyez page 184.

amie m'a fait réfléchir, et j'ai senti que je laissais trop voir mes succès et la conscience que j'en ai. Oui, j'en conviens : je suis fière de moi, et le maître de litterature me le disait hier, je le serai moins quand j'aurai fait plus de progrès encore, parce que je verrai mieux combien il en reste devant moi à faire. J'ai de la vanité, et c'est mal. Devons-nous être orgueilleux de ce que Dieu nous a prêté? Aux devoirs succède la récréation et je m'y abandonne comme au travail, auquel je reviens contente jusqu'à la récréation nouvelle; et puis la nuit arrive, car nous sommes dans les jours les plus courts de l'année; alors c'est la veillée des *grandes* avec la maîtresse et la sous-maîtresse. Chacune de nous, en travaillant à l'aiguille, cause plus librement des parures à la mode, des petits ouvrages de femme inventés nouvellement, ou des compagnes absentes et des maîtres quelquefois; souvent c'est pour en rire, et j'avoue que je suis emportée alors par je ne sais quelle malignité dont je me blâme, mais on est presque corrigé quand on se connaît bien ; j'ai vu cela dans un livre. Quand neuf heures sonnent enfin, après de bonnes causeries en famille (c'est là ma famille), on passe au dortoir et l'on repose en paix jusqu'au travail qui reviendra avec le soleil. Oh! quelle bonne vie ! j'espère n'en sortir jamais. Où je suis élève encore, je resterai maîtresse; c'est là l'expression de mes vœux! »

Dans l'article qui précède, Eugénie a résumé tout ce qu'elle avait dans l'âme, tous ses désirs, toutes ses espérances, et les articles de son journal, qu'elle tenait régulièrement, répètent souvent les mêmes pensées. Pourquoi les reproduire? Ce sont des jours pareils et égaux toujours, une existence unie comme un lac ou un beau ciel, une calme et sereine uniformité. « Maman, j'ai tant vu le soleil! » répondait une jeune fille à sa mère qui lui faisait admirer le soleil levant. Vous pourriez m'en répondre tout autant, mesdemoiselles, si je vous montrais l'astre paisible d'Eugénie apparaissant chaque jour, à la même heure, sur un monotone horizon. Passons donc sur un an et demi de cette vie heureuse pour arriver au jour où tout changea.

Elle venait d'obtenir son diplôme et commençait déjà à servir de maîtresse quelquefois, quand sa tante l'appela près d'elle. Elle avait besoin d'une compagnie et sa fille d'une institutrice; Eugénie était leur fait; elle la redemanda. Voici l'article qu'Eugénie écrivit le lendemain de son retour chez sa tante.

« Voilà donc tout ce que je craignais arrivé; il a fallu quitter ma pension où je m'étais fait une si douce carrière à parcourir! Adieu, mes bonnes maîtresses, adieu, mes compagnes, je vous répète mon adieu, ce matin en pleurant, comme hier quand je vous embrassai. J'irai vous voir souvent, je vous le promets encore, si ma tante me le permet pourtant; je n'avais pas pensé à cela : si ma tante me le permet! Oh! elle ne voudra pas que je rentre dans cette maison où il y a pour moi plus de bonheur que chez elle : je pouvais rester sous-maîtresse, j'avais mon diplôme; j'aurais pu refuser ma tante ; mais non. C'est la sœur de ma mère, c'est le même sang, la même volonté ; je lui devais obéissance et respect, dussé-je en souffrir. Hier soir ne l'ai-je pas entendu dire en face de moi : « Cette Eugénie, je ne sais pas pourquoi on la trouve jolie. De petits yeux, un beau front, par exemple, mais des pommettes saillantes, Dieu sait comme. » Oh! je vois que je serai malheureuse! Et la plupart de mes compagnes qui me félicitaient de mon départ et me regardaient partir avec envie. « Comme Eugénie est contente! » murmuraient-elles, et je pleurais, mes bonnes amies.

«..... Il y a quelques jours que je suis entrée en fonctions; je donne des leçons à ma cousine qui a deux ans moins que moi environ : c'est que j'ai seize ans et demi déjà!

Elle ne comprend rien parce qu'elle ne veut pas écouter et réfléchir, et pourtant je me donne bien du mal pour lui expliquer clairement ce que je lui enseigne. « As-tu compris, Florestine? — Oui, cousine. — Eh bien! donne-moi un exemple. » Elle balbutie alors: « Ah! je ne sais pas. » Et moi de recommencer l'explication; elle ne la comprend pas davantage. La première fois que j'ai donné ma leçon j'étais fière vraiment de mon rôle; car montrer ce qu'on sait, être écouté avec une respectueuse attention, et voir que l'on est compris, cela élève et enorgueillit... oui, sans doute, quand on a des élèves intelligentes, mais ma cousine!... Oh! elle me fait concevoir de la vertu des institutrices une haute idée. Elle m'impatiente, elle me met en colère; je frapperais du pied, je la battrais!... Fi donc!... j'ai envie de rayer ces derniers mots. Non pas! ils resteront comme un châtiment. Il faut que j'apprenne à être calme ici.

« Comment est-il possible, me disais-je ce matin, que l'on ne trouve pas du plaisir à nos études de femme? La géographie... est-il un plus délicieux travail? dresser une carte est ravissant. Dans un petit cercle surmonté d'une croix nous construisons une ville populeuse; nous pouvons nous figurer tous ses bruits, tout son mouvement, toute sa foule; un rond plus étroit, c'est un village; ses promenades solitaires, ses prairies semées de fleurs, et ses veillées d'hiver. Un trait, un zig-zag, c'est une rivière qui coule doucement sous les saules; quelques lignes, c'est un fleuve qui traverse une métropole; un espace blanc, tacheté de points noirs, c'est la mer qui enveloppe le monde. Et les Alpes et les Pyrénées! Les voilà, c'est cette rangée de petites ombres, qui représente les plus hautes montagnes. En y montant nous en respirons l'air pur et libre, nous entendons le *ranz* des vaches ou le chant des pasteurs des Pyrénées. N'est-il pas beau de se faire ainsi en petit le monde? La leçon de géographie est terminée, l'astronomie nous emporte sur ses ailes, et nous voilà montant de planète en planète, admirant les hommes merveilleux ou les anges qui y sont peut-être, les âmes bienheureuses qui sans doute les habitent, admirant surtout la grande main du Créateur. On nous rappelle sur la terre, redescendons; c'est la botanique. Ne foulez plus ces fleurs aux pieds, elles sont vivantes, elles respirent comme nous; les prés ne sont plus inanimés sous nos pas; ils nous parlent, nous les comprenons. Nous rentrons en classe, c'est le tour de la littérature et de la langue. Quelle belle étude! apprendre à écrire ses pensées, à les rendre visibles à tous, c'est admirable! C'est pourtant grâce à l'étude des mots et de la grammaire que nos grands auteurs ont laissé leur esprit à la terre, si beau, si pur, si éclatant, et que nous pouvons lire ce qui a été dans leur âme avant son retour au ciel. L'aiguille aussi a ses charmes, son utilité d'abord; et qui sait de quel travail il n'aura pas besoin dans la vie? Et puis voir naître sous ses doigts les fleurs d'une broderie et ses nuances; c'est un plaisir aussi, et je ne conçois pas que Florestine n'aime point le travail.

« Elle est bonne fille, Florestine; elle ne me tourmente pas à plaisir. Ce n'est peut-être pas sa faute, en effet, si elle ne peut apprendre. J'ai vu dans la géographie qu'il y a des terres stériles, des landes incultes; mais j'ai vu aussi qu'on les défriche et qu'on les rend fécondes; mais il faut du travail, de la volonté pour cela; ma cousine n'a pas cette force. C'est du reste une créature aimante, bien moins d'esprit que de cœur; mais sa mère souffre de son infériorité; elle est jalouse de moi pour elle. Il y a deux jours, c'était la veille de Noël, la nuit de la messe solennelle et du réveillon, la nuit de ma naissance et de mes dix-sept ans; car je suis née à l'heure où Dieu se fit homme, et quelquefois, dans un mouvement de vanité que je confesse, je m'enorgueillis de cette circonstance. Ma tante avait invité, était-ce pour ma fête ou pour le réveillon? quelques

dames du voisinage et leurs filles ; je l'avais priée de permettre que j'engageasse deux ou trois de mes compagnes ; elle ne le voulut pas. Dans la soirée on me pria de chanter (mon maître m'a dit que j'avais une jolie voix et je l'entends bien) ; ma tante s'y opposa ; sa fille a une voix dure et fausse. Alors on me dit de passer au piano ; Florestine ne sait pas en jouer, sa mère ne le permit pas. « Mademoiselle Eugénie, montrez-nous un dessin de vous ? — Non, non, » répondit sèchement ma tante pour moi. C'est que Florestine n'a jamais pu tenir un crayon ; c'est une jalousie affreuse, c'est de l'amour maternel pourtant ; je le respecte ! Je n'en souffre pas moins ; je perdrai ici tout ce que j'ai acquis. J'avais tant de bonheur à chanter ou à peindre ! On m'en empêche ; on voudrait me rabaisser pour que ma cousine fût à ma taille. »

« J'avais tout l'air d'écrire contre ma tante, et je déchirerais volontiers ce feuillet si je ne voulais conserver ma mémoire. Ce matin elle m'a appelée pour me dire que dans huit jours j'irais au bal, dans un grand bal. Je l'ai embrassée bien tendrement ; je voudrais tant pouvoir l'aimer ; j'en ai un si grand besoin dans le cœur ! »

« Non, elle n'est pas si bonne que je l'espérais avant-hier ; elle veut que je sois habillée comme sa fille, et ce qui va à Florestine ne me sied nullement. Ma cousine est très brune, et le ponceau lui convient ; mais moi qui suis blanche et presque blonde, il me faudrait du bleu. « Eugénie, vous serez en garniture ponceau comme ma fille, et vous aurez un ruban ponceau dans les cheveux ; on vous prendra pour les deux sœurs. — Elles ne se ressembleront guère autrement les sœurs, » murmurai-je assez haut pour que ma tante l'entendît ; alors elle s'est emportée, et elle m'a appelée insolente ; elle n'avait pas tort.

« C'est demain le bal ; jusqu'ici je n'ai vu que ceux de la pension, entre nous ; mais demain il y aura un orchestre complet, les dames en parures, les jeunes gens qui danseront avec nous. Oserai-je accepter, moi qui n'ai jamais eu pour cavalier que mes compagnes ? J'entends dire qu'il sera bien beau ce bal, et mon cœur bat de joie. Mais la robe ponceau, elle m'ira encore, je ne suis pas mal ; et si l'on allait me trouver bien, malgré cela, ma tante serait furieuse ! Je ne suis pas coquette pourtant ; mais hier j'essayai devant la glace le ruban ponceau sur ma tête. Oh ! jamais je ne le mettrai, par exemple, c'est trop vilain ; cette idée me gâte le bal.

« Je viens de me lever à neuf heures ; nous nous étions couchées à deux. Je me suis bien amusée, mais ce n'est pas au commencement de la soirée. Nous allions partir. « Eugénie, vous n'avez pas le ruban ponceau dans les cheveux. — Non, ma tante. — Mettez-le. — Mais... — Tout de suite. » Il a fallu le prendre ; je commence à être résignée. — Tout le long du chemin, je me tourmentais de ce ruban, je m'en faisais un fantôme ; il me pesait sur le front. — Nous sommes arrivées ! quel éblouissement ! Les lustres, les bougies, les conversations, le bruit de la danse. — On dansait déjà ; une contredanse perdue ! Pour la suivante, je fus engagée ; puis pour la seconde, puis pour la troisième, pour la dernière enfin ! C'était comme une table alphabétique ; on ne trouvait donc pas le ruban ponceau si mal dans mes cheveux ! Ma cousine n'était pas invitée toutes les fois, et sa mère était dans une colère ! Ces malheureux danseurs, ils me donnaient envie de rire, tant ils étaient embarrassés pour causer. — *L'excellent orchestre ! — Le salon est trop chaud ! — Allez vous au spectacle ? Avez-vous beaucoup dansé cet hiver, mademoiselle ?* C'est bientôt usé cela. Il faut les excuser ; que nous dire, à nous simples jeunes

filles, sortant à peine de pension, qui ne savons rien du monde, et qui ne pouvons parler sans rougir. Il n'y a qu'un jeune homme, on l'appelait Edmond, je crois, qui ait trouvé le moyen de causer avec moi et de me faire parler pendant toute la contredanse; c'est qu'il m'entretenait de toutes les études que j'aime. Ma tante ne nous quittait pas des yeux; elle était en colère sans doute de ce que M. Edmond n'avait pas engagé ma cousine; et moi j'en éprouvais une sorte de gêne, dont il s'est, je crois, aperçu. « Cette jeune personne est votre sœur, mademoiselle? — Non, monsieur, ma cousine; elle ne danse pas, j'en souffre pour ma tante et pour elle. » Alors il me regarda sans ajouter un mot, et puis en me reconduisant à ma place il a fait à Florestine une invitation pour la contredanse suivante. C'est du bon cœur! je lui en ai su gré, et lui, voyant cela peut-être, a fait danser ma cousine encore dans la soirée. Alors ma tante a été très aimable pour lui, il nous a accompagnées, et je crois que ma tante l'a invité à venir quelquefois. Elle pense déjà à marier sa fille. »

« Elle vient de me gronder; elle m'a appelée coquette et m'a reproché le plaisir que j'avais eu cette nuit. O ma mère! Sans moi Florestine n'aurait pas été engagée pourtant. »

Recueilli par Ernest Fouinet.

(*La suite à un prochain numéro.*)

TOILETTE D'HIVER.

La saison et l'époque nous engagent à vous dire encore quelque chose, mesdemoiselles, de vos toilettes de soirée, et de l'ensemble que vous devez chercher pour que votre simplicité ne soit pas sans élégance; nous vous indiquerons de jolies choses, nouvelles de cette année.

Les coiffures qui méritent votre préférence sont les bandeaux plats à la Ferronnière et les nattes à la Berthe; ces nattes sont mieux un peu fortes et rondes que plates et élargies; avec cela des couronnes et des guirlandes; des couronnes qui tournent autour de la tête comme en biais, venant nouer près de la tempe; d'autres en diadèmes, de petites fleurs roses et blanches sans feuillage; ces couronnes se posent au sommet de la tête, un peu au-dessus du front.

Pour façons de robes vous faites des jupes très larges. traversées en biais par une ligne de fleurs ou de rubans; le corsage doit être accompagné de nœuds ainsi que les manches, ou de fleurs, selon la jupe. Les manches sont toujours très longues, à deux et trois bouillons; il est mieux que vous ne les terminiez pas d'une manchette de blonde.

Les jeunes personnes qui se mettent selon leur âge portent beaucoup de mousseline blanche. Une jolie toilette est une robe de fine mousseline dont la jupe est traversée en biais par des nœuds de taffetas blanc; le corsage à draperie est partagé par des nœuds semblables et bordé par une mantille de tulle-dentelle: dans les manches courtes à bouillons et sur les épaules, sont placés de longs nœuds à pans. Dessous, une jupe de gros de Naples blanc. Dans les cheveux, une couronne en roses de haies

La même toilette est charmante avec une couronne de cloches roses ou cerises et des rubans de taffetas rose ou cerise.

Un peu plus habillées, vous avez le crêpe ou la gaze à damiers Cette gaze brillante est d'un effet charmant sur une jupe de gros de Naples avec le corsage garni d'une mantille de blonde et des rubans en satin blonde, à dessins blancs sur rose. Vous mettez sur les épaules des nœuds de page, des nœuds dans les seconds bouillons, et une ceinture à longs pans nouée sur le côté. Ces nœuds de page sont faits ainsi : vous mettez une demi-aune devant vous pour mesurer exactement chaque bout qui doit être long d'un quart ; vous formez la coque sur votre doigt et vous la liez avec un laiton sans couper les trois bouts qui composent le nœud, afin de faire le moins de grosseur possible en posant le nœud sur l'épaule.

Pour sortir le soir on porte des mantes d'étoffe qui ont de grands avantages pour préserver du froid en quittant un salon échauffé. Vous faites une très longue, très large, immense pèlerine de soie noire que vous ouatez et doublez de Florence de couleur ; vous y adaptez un capuchon aisé qui se pose sur la tête sans la serrer ; il se taille arrondi comme les capuchons des pelisses, il y a quelques années. Si vous voulez faire de ces mantes quelque chose de recherché, vous pouvez les garnir d'une ruche de soie découpée ou d'un ruban plissé à petits tuyaux.

Vos cols de demi-toilette doivent être carrés en biais ; vous ne mettez pas de large ourlet au bord, et vous garnissez d'un tulle ou d'une dentelle haute de deux doigts que vous faitez froncer légèrement.

Un petit col taillé en droit fil, haut seulement d'une demi-main au milieu, et garni de deux rangs de batiste festonnés en crête, fait une espèce de pierrot qui va très bien avec une petite cravate de satin ou de foulard. Ce petit col doit être très bien brodé.

Pour cravates du matin, habillées, vous pouvez broder du satin noir en petites fleurs de couleur ; par exemple, on sème le plain d'une feuille de rose, et tout autour est une petite guirlande de roses ouvertes avec les boutons et le feuillage.

Il est mieux encore de faire simplement un semé de petits bouquets détachés.

ARTS

D'UTILITÉ ET D'AGRÉMENT.

MANIÈRE DE NETTOYER LES ÉTOFFES DE SOIE, RUBANS, ETC.

Prenez une demi-livre de savon noir, autant de miel ; faites fondre et lier le tout sur un feu doux en y mêlant assez de bonne eau-de-vie pour que cela forme une bouillie qui ne soit pas trop claire ; ayez une planche ou une table bien propre sur laquelle vous étendrez votre étoffe ; frottez-la très fort avec une brosse semblable à celle que les teinturiers emploient pour nettoyer leurs étoffes ; allez toujours dans le sens de l'étoffe ; versez un peu d'eau-de-vie sur les taches qui auraient de la peine à disparaître, et recommencez à frotter avec la brosse ; rincez dans six ou sept eaux fraîches sans frotter et ne faisant que tremper : il faut que la dernière reste claire. Pendez ensuite votre étoffe, et, dès qu'elle sera égouttée, il faut la repasser, aller très vite et toujours dans le sens de l'étoffe ; le linge

sur lequel on repasse ne saurait être trop fin. Le satin se repasse à l'endroit, ainsi que les rubans.

SAVON QUI N'ALTÈRE PAS LES COULEURS.

Prenez un fiel de bœuf, six jaunes d'œuf, une livre de savon gris bien râpé; mettez tout cela dans un pot de terre assez grand pour contenir aisément ce mélange; délayez le tout ensemble avec une spatule de bois que vous laisserez dans le vase jusqu'à l'entière cuisson. Ce mélange restera sur les cendres chaudes une journée. Après cette opération, mettez votre pot de terre dans de l'eau fraîche jusqu'à ce que cette drogue ait acquis la consistance d'un savon ferme; cassez alors le pot, et vous obtiendrez une pièce de savon qui remplacera avec avantage le savon ordinaire. Il faut l'employer à l'eau tiède.

COLLE A BOUCHE

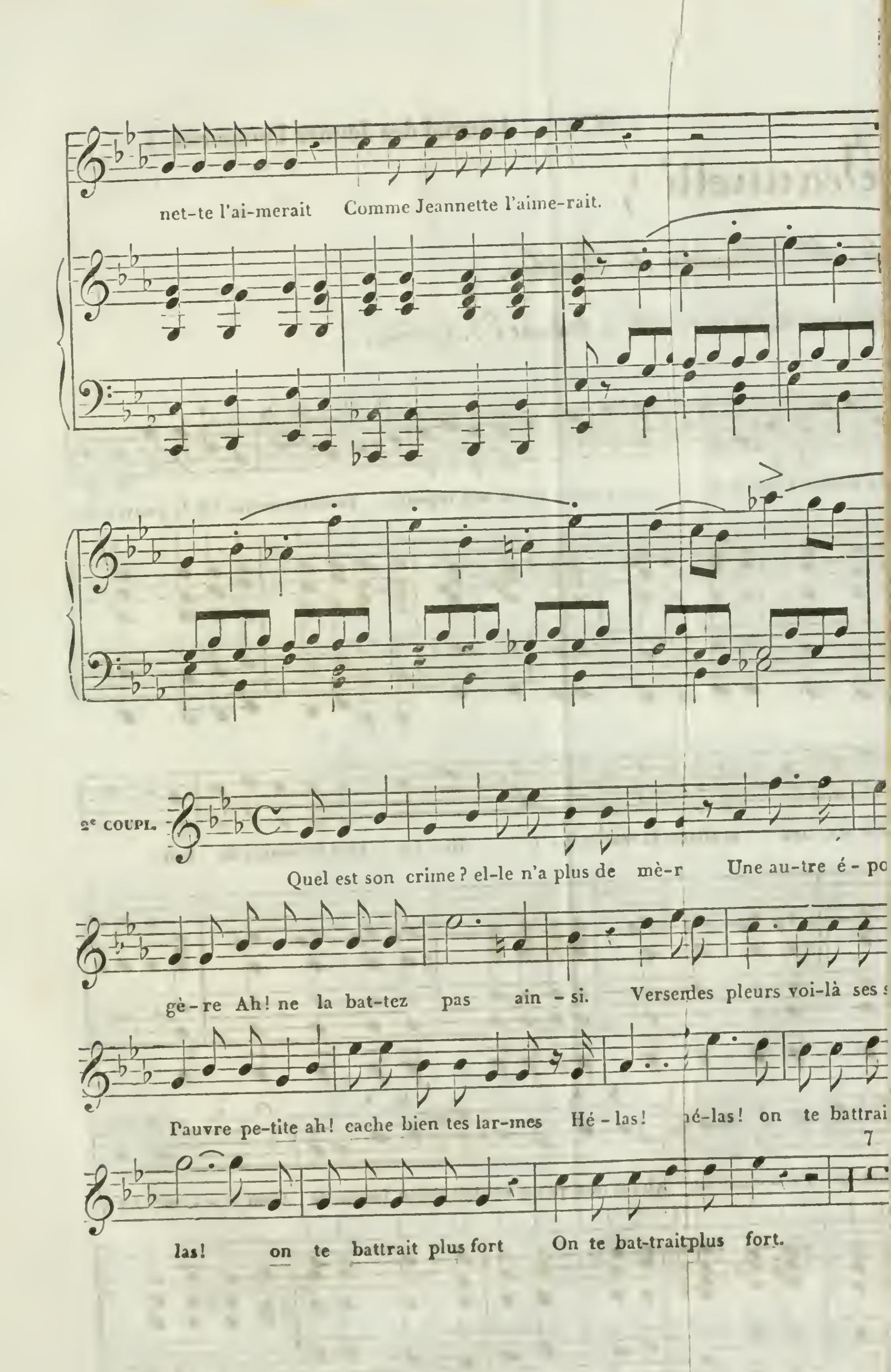
Propre à fixer le papier sur lequel on veut dessiner, et à joindre ensemble plusieurs feuilles.

La colle à bouche qui se vend communément étant de mauvaise qualité, on gagnera à la préparer soi-même d'après la méthode suivante : prendre une once de colle de Flandre très claire et très blanche, la laisser tremper pendant dix ou onze heures, la tirer de l'eau et la faire fondre sur de la cendre chaude dans un poêlon de terre neuf; ajouter une once de sucre blanc, puis verser le tout dans le creux d'une assiette posée de niveau afin qu'elle soit partout de même épaisseur. Une fois refroidie, couper la colle par tablettes d'environ un pouce de large sur trois ou quatre de long; chaque tablette doit avoir au moins une ligne et demie d'épaisseur. Si on ajoute du jus de citron ou de l'eau de fleur d'orange pendant que la colle est en fusion, on lui procure un goût agréable.

FIN DU PREMIER VOLUME.



1. Tablier brodé. 2. Bourse courte 3. Bourse longue



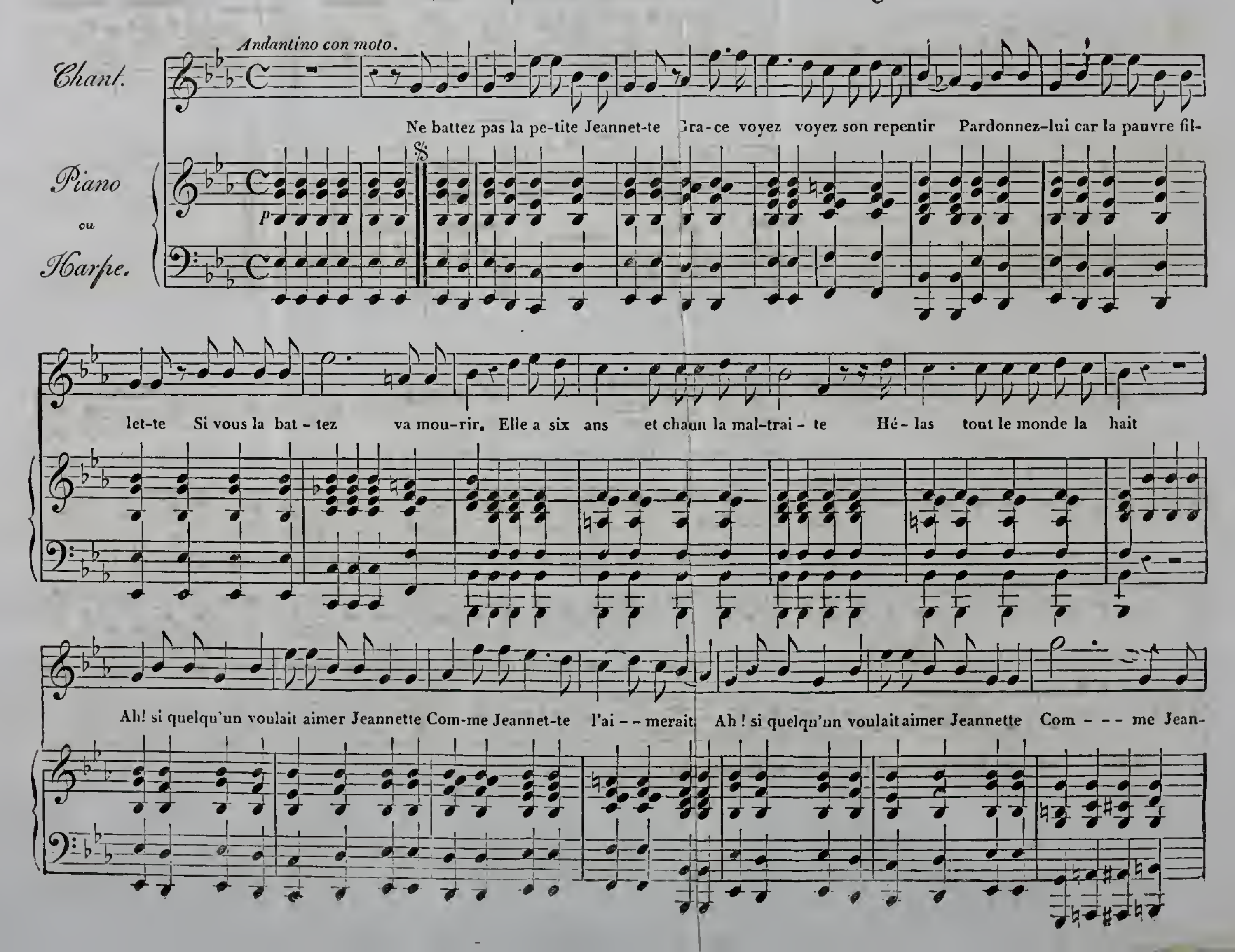
net-te l'ai-merait Comme Jeannette l'aime-rait.
2e COUPL.
Quel est son crime? el-le n'a plus de mè-r Une au-tre é-po
gè-re Ah! ne la bat-tez pas ain-si. Versendes pleurs voi-là ses
Pauvre pe-tite ah! cache bien tes lar-mes Hé-las! hé-las! on te battrai
7
las! on te battrait plus fort On te bat-trait plus fort.

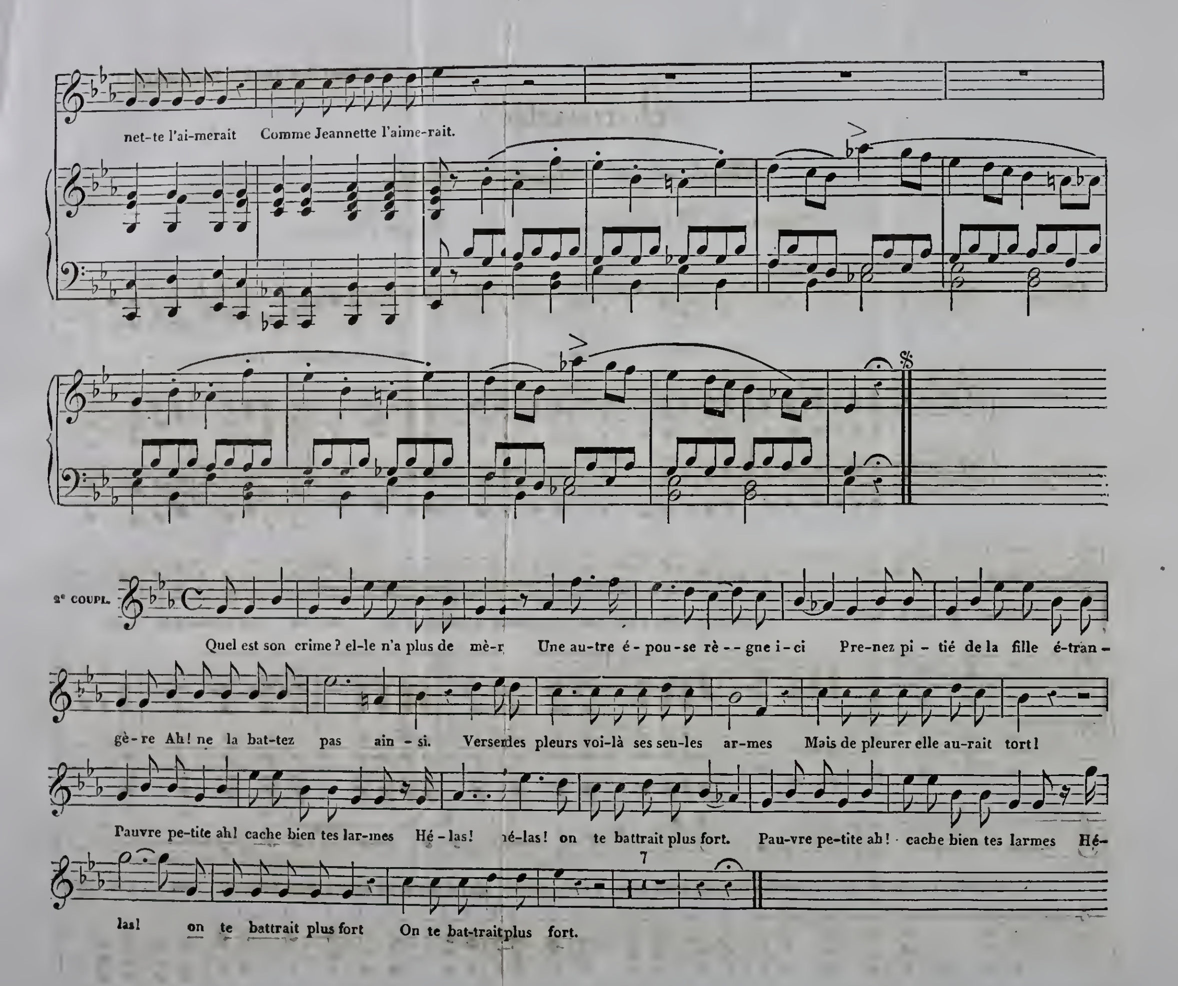
(1833. — Journal des Jeunes Personnes.)

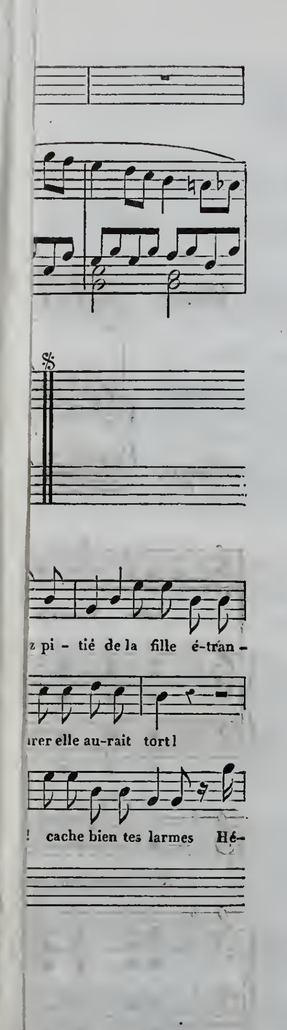
Jeannette,

Paroles de M. Boucher de Perthes,

Mise en Musique par Alphonse Clarke et dédiée à Madame Ed. Guérin.




net-te l'ai-merait Comme Jeannette l'aime-rait.
2e COUPL.
Quel est son crime? el-le n'a plus de mè-re Une au-tre é-pou-se rè--gne i-ci Pre-nez pi-tié de la fille étran-
gè-re Ah! ne la bat-tez pas ain-si. Versez des pleurs voi-là ses seu-les ar-mes Mais de pleurer elle au-rait tort!
Pauvre pe-tite ah! cache bien tes lar-mes Hé-las! hé-las! on te battrait plus fort. Pau-vre pe-tite ah! cache bien tes larmes Hé-
las! on te battrait plus fort On te bat-trait plus fort.


z pi - tié de la fille é-tran -
ırer elle au-rait tort!
! cache bien tes larmes Hé-



Dessin pour Manchettes de femme.

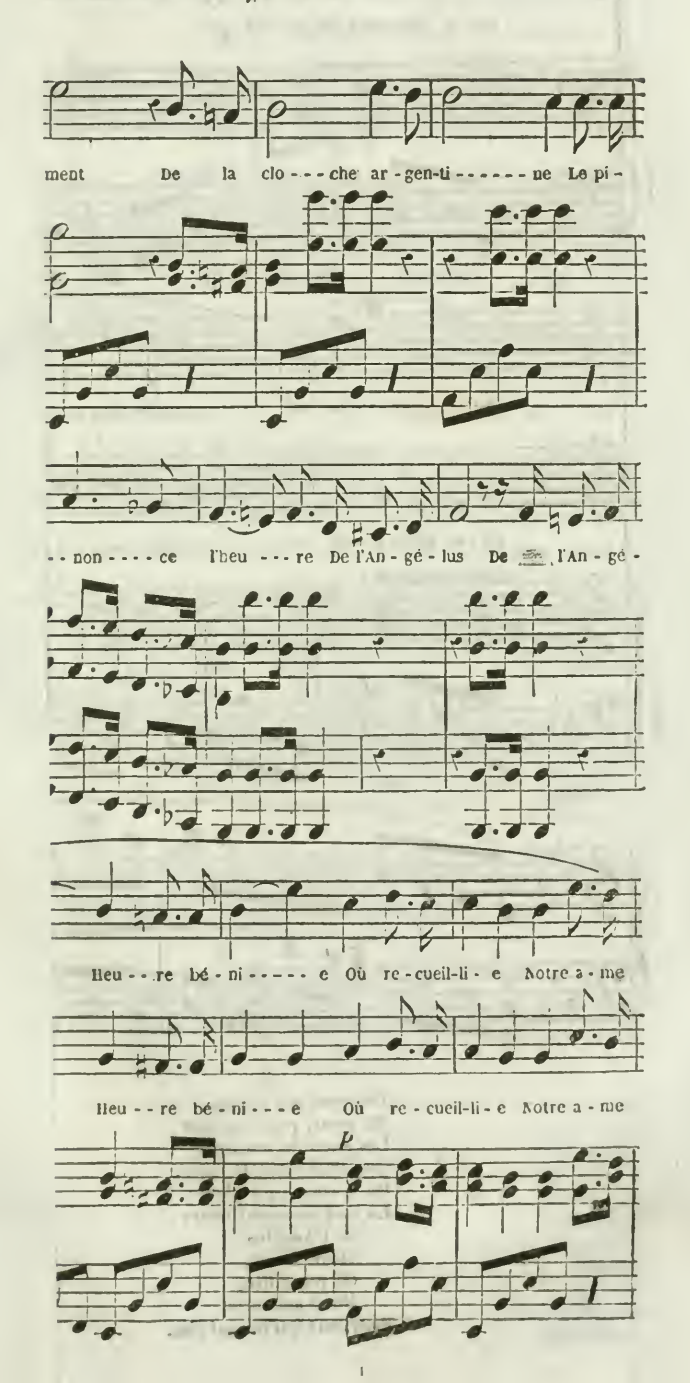


Dessin pour Manchettes d'homme.



es Morts.

Grellet du Peirat.

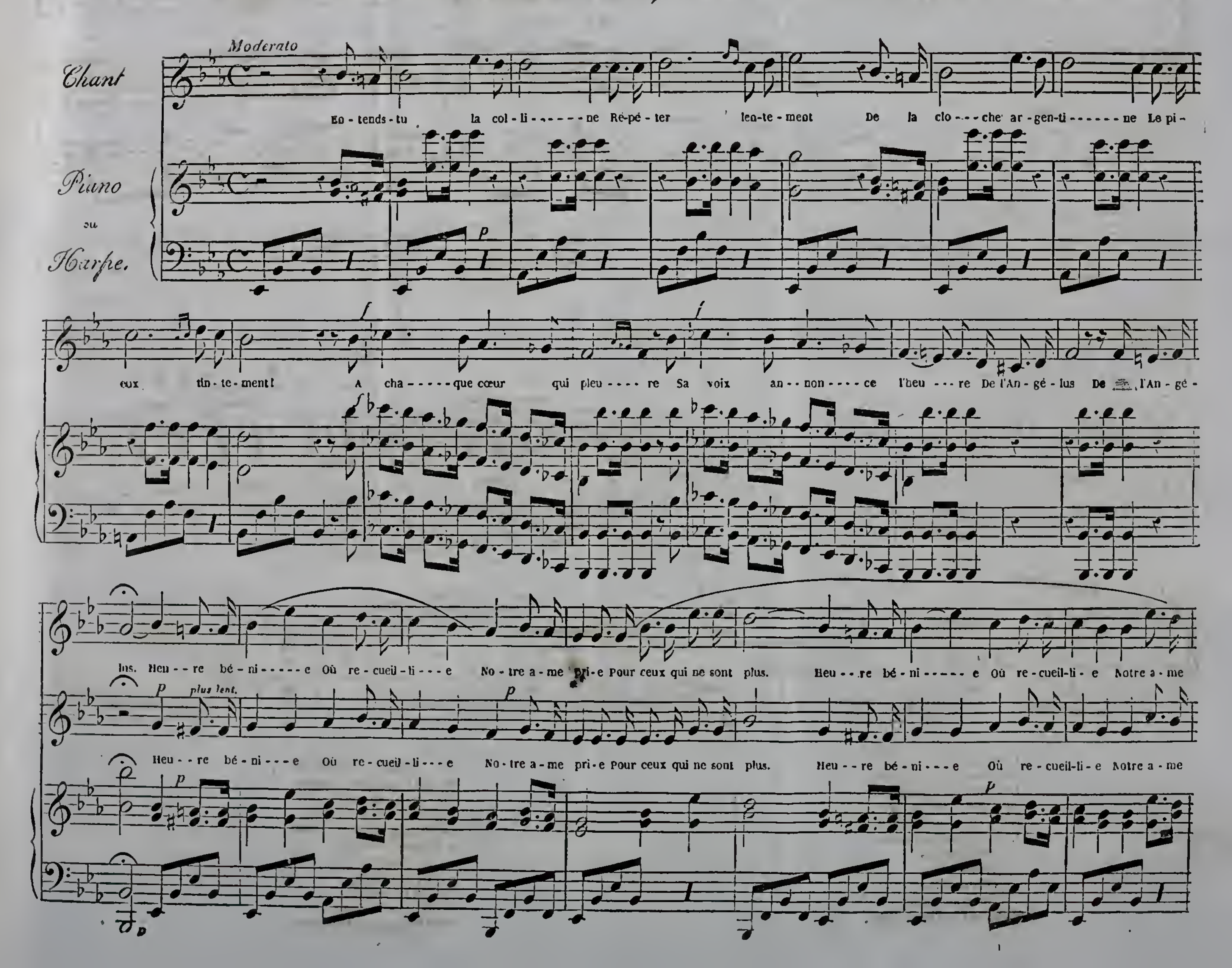


(1833. — Journal des Jeunes-Personnes.)

L'Angélus ou le Souvenir des Morts.

Romance à deux voix,

Paroles de M. **E. de Ginoux,** *Musique de M.* **Grellet du Peirat.**



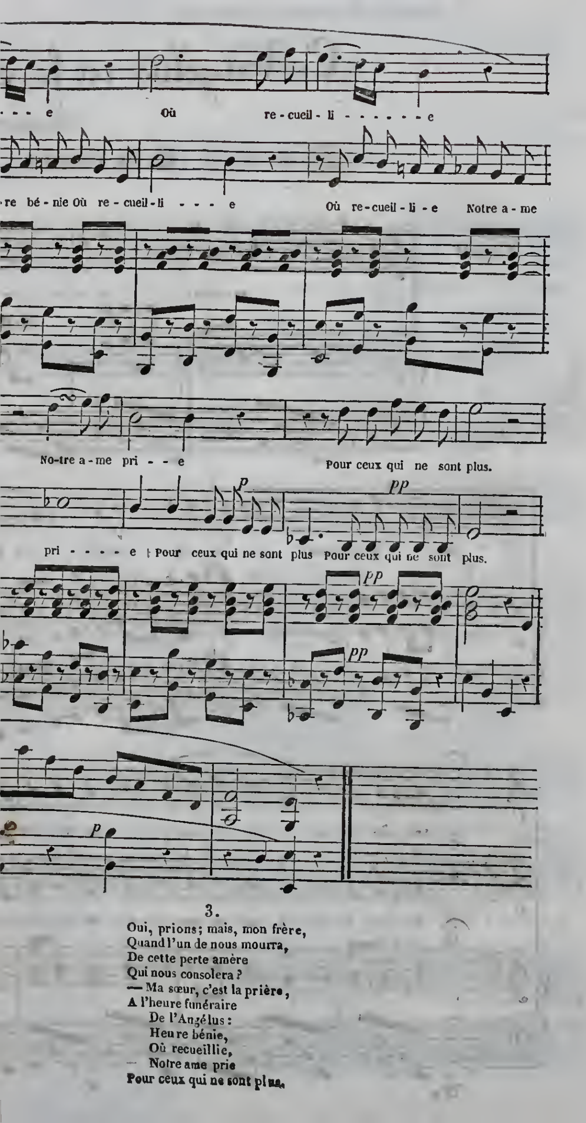


2.

Unissons nos prières,
Ma sœur, pour soulager
Les ames de nos frères
Que Dieu vient de juger.
De la cloche qui pleure
La voix annonce l'heure
De l'Angélus :
Heure bénie,
Où recueillie,
Notre ame prie
Pour ceux qui ne sont plus.

3.

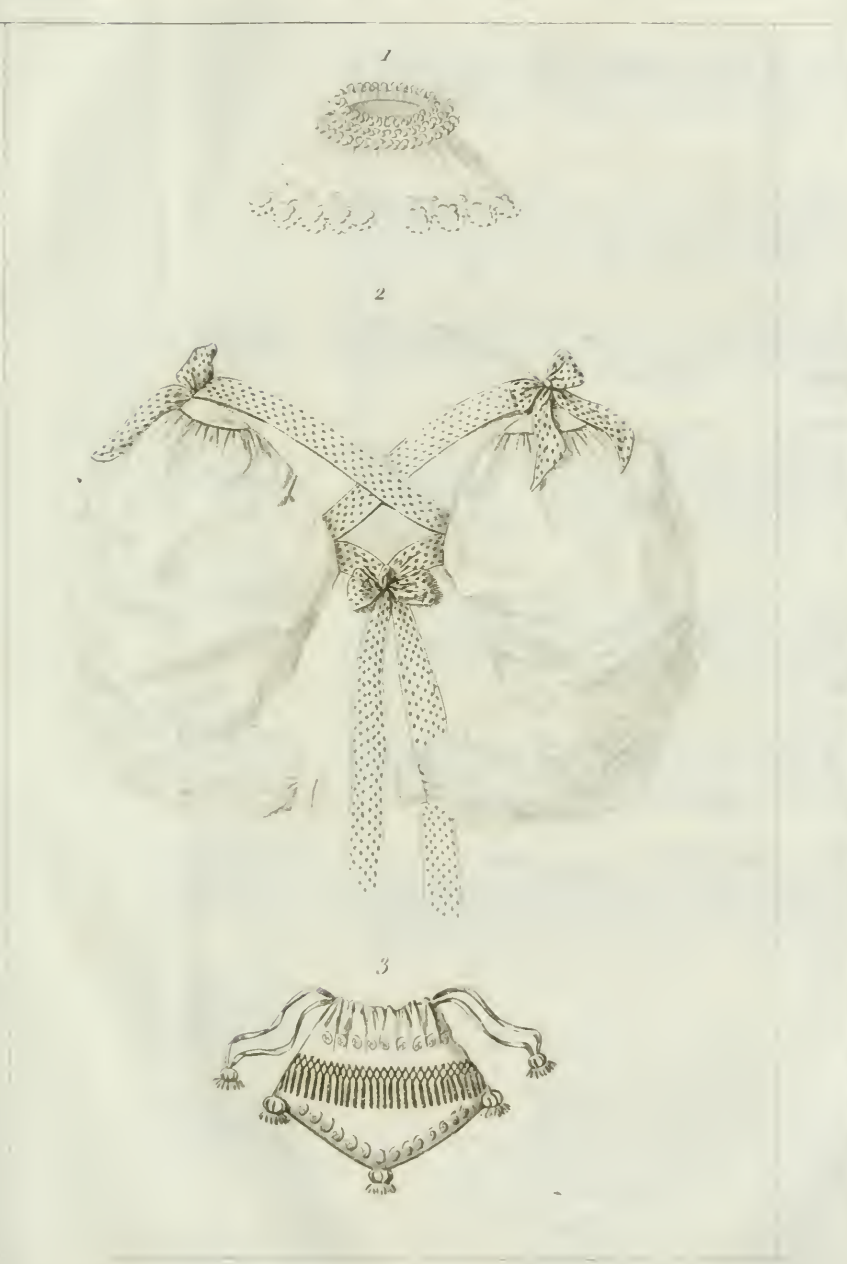
Oui, prions; mais, mon frère,
Quand l'un de nous mourra,
De cette perte amère
Qui nous consolera ?
— Ma sœur, c'est la prière,
A l'heure funéraire
De l'Angélus :
Heure bénie,
Où recueillie,
Notre ame prie
Pour ceux qui ne sont plus.



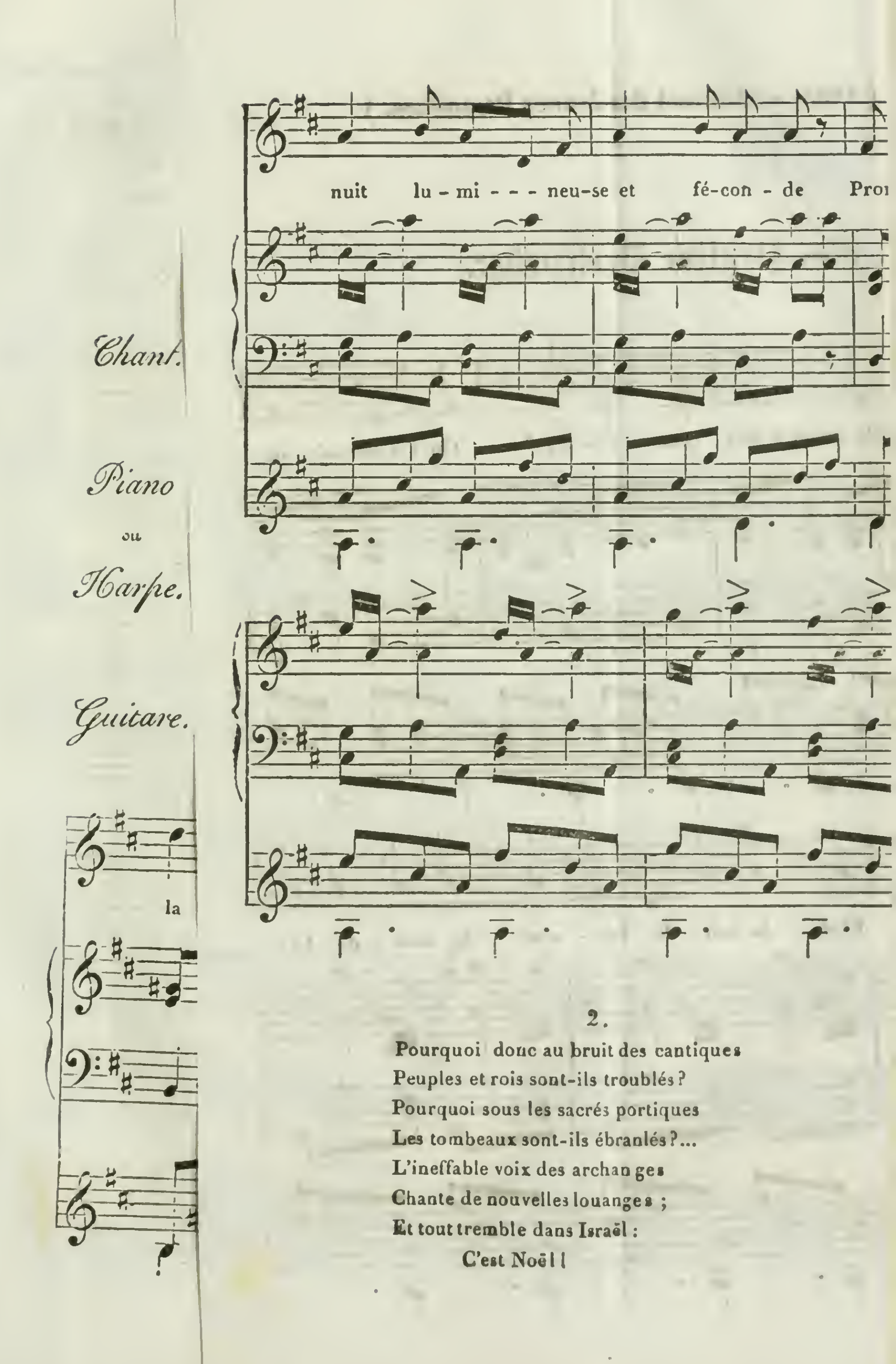
3.

Oui, prions; mais, mon frère,
Quand l'un de nous mourra,
De cette perte amère
Qui nous consolera ?
— Ma sœur, c'est la prière,
A l'heure funéraire
De l'Angélus :
Heure bénie,
Où recueillie,
Notre ame prie
Pour ceux qui ne sont plus.

Journal des Jeunes Personnes



1 Pierrot de tulle de soie brodé. 2. Robe à manches larges. Ceinture croisée. 3. Sac de velours.



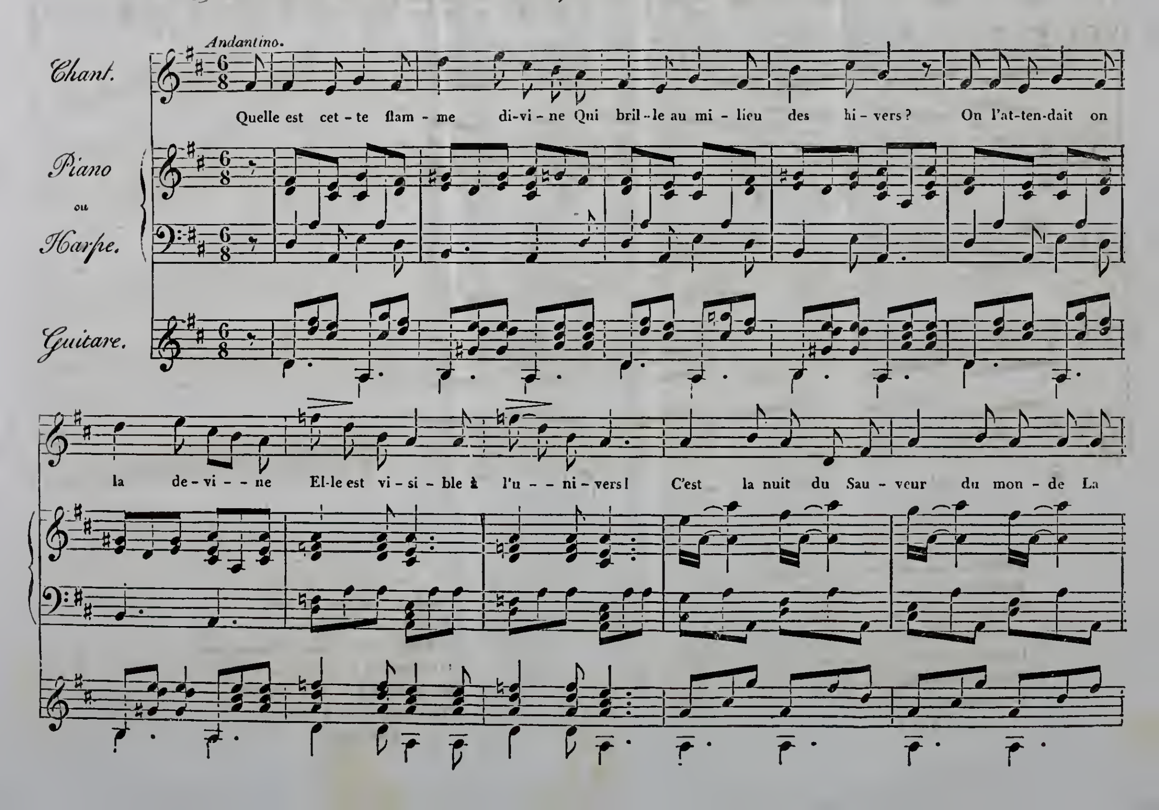
2.

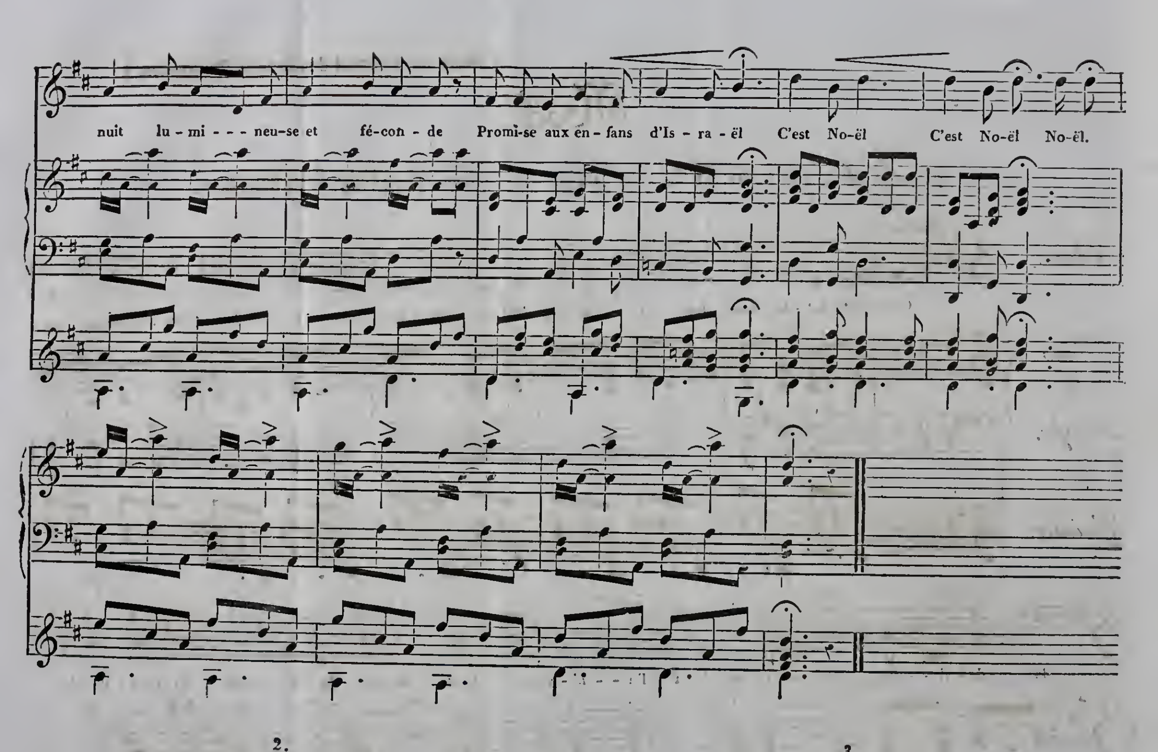
Pourquoi donc au bruit des cantiques
Peuples et rois sont-ils troublés?
Pourquoi sous les sacrés portiques
Les tombeaux sont-ils ébranlés?...
L'ineffable voix des archanges
Chante de nouvelles louanges ;
Et tout tremble dans Israël :
C'est Noël !

(1833. — Journal des Jeunes Personnes.)

Noël.

Paroles de Mme **A. D****, *Musique de Mme* **Pauline Duchambge.**





2.

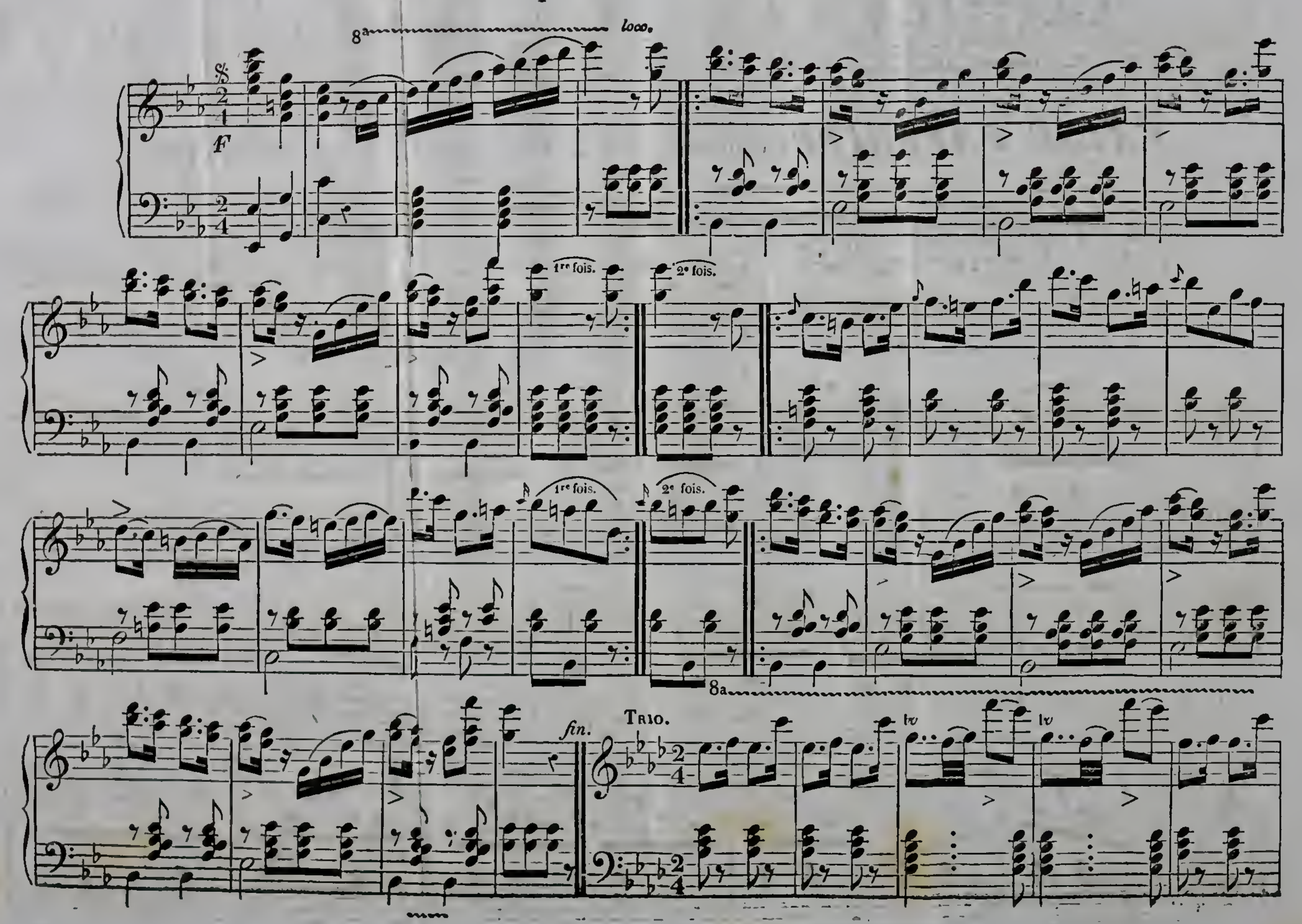
Pourquoi douc au bruit des cantiques
Peuples et rois sont-ils troublés?
Pourquoi sous les sacrés portiques
Les tombeaux sont-ils ébranlés?...
L'ineffable voix des archanges
Chante de nouvelles louanges;
Et tout tremble dans Israël:
C'est Noël!

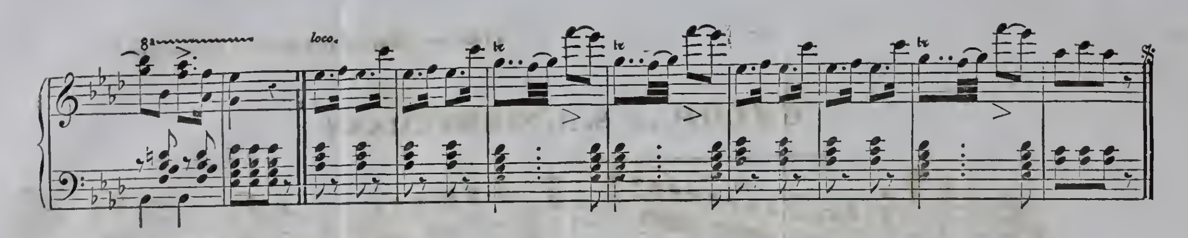
3.

Or, dans la Judée, une étoile
Guide le mage et le pasteur;
Et la crêche à leurs yeux dévoile
L'Homme-Dieu, l'Enfant-Rédempteur.
On adore, on prie, on admire,
Et l'on répand l'or et la myrrhe;
Tout espère dans Israël:
C'est Noël!

(1833.— Journal des Jeunes Personnes.)

GALOP par S. A. ZIMMERMANN.





VALSE FAVORITE, composée pour le Piano par **L. VAN BEETHOVEN.**

Allegro moderato.

dolce.

cresc.

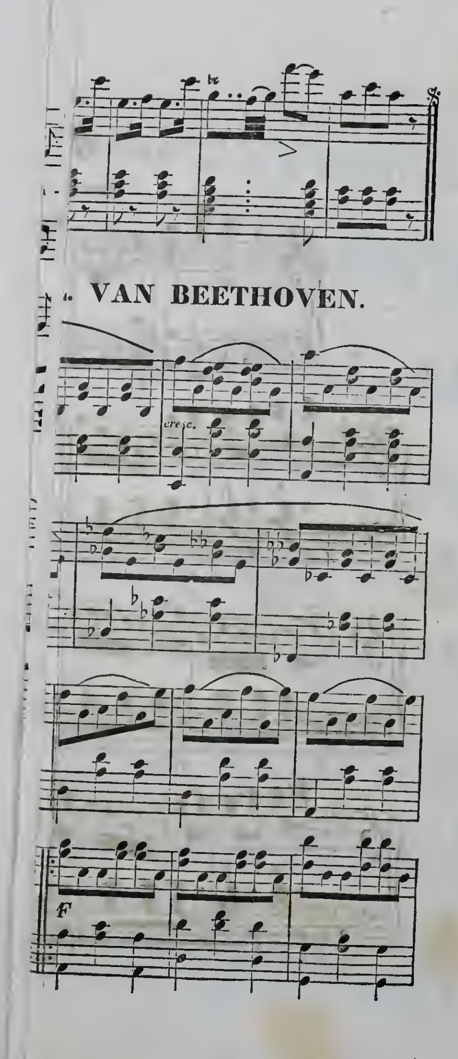
dolce.

cresc.

fin.

p

F


VAN BEETHOVEN.
cresc.
F

JOURNAL

DES JEUNES PERSONNES.

LE CORRÈGE[1].

1534.

Les derniers feux du soleil coloraient encore les cimes de l'Apennin que déjà la petite ville de Correggio s'entourait d'ombre, de silence et d'oubli. La brise courait molle et tiède dans l'air ; elle y semait à la fois les parfums de la végétation et des notes pleines de tristesse et de mélodie. Quand l'heure fut plus avancée, la lune se montra haute et large dans un ciel admirable de calme et de pureté ; devant elle pâlirent les lumières qui éclairaient la demeure des hommes, toutes s'éteignirent successivement ; une seule ne cessa pas de répandre sa faible lueur dans la pauvre maison d'Antonio Allegri.

Allegri, un crayon à la main, jetait çà et là sur une feuille de papier, et avec une distraction rêveuse et nonchalante, quelques traits isolés. Une mélancolie attristante dominait sa figure. De son front, puissant de génie, fuyait une ligne qui s'arquait légèrement pour dessiner un nez aquilin. L'expression fière et douce de ses yeux se retrouvait sur ses lèvres aux sourires ascétiques et beaux, mais d'une durée trop fugitive ; c'était l'éclair qui illumine une nuit orageuse, c'était la rosée qui rafraîchit le désert et mêle ses larmes embaumées à des sables arides. Une barbe presque inculte encadrait sa lèvre inférieure et descendait mobile et imposante sur sa poitrine.

Debout en face de lui se tenait une femme, jeune encore, dont la maigreur avait altéré la pureté des formes, sans rien ôter à la grâce du visage, au moelleux et à l'élégance des poses et des mouvements ; elle le regardait avec un mélange ineffable de tristesse et d'amour. La pâle figure d'Allegri refléta soudain une impression d'enthousiasme.

« Vois cette esquisse, Stella ! Les lignes en sont correctes et suaves !... Elles sont belles. Oh ! pourquoi mon *Assomption* est-elle achevée ! Vois-tu, les hommes se prosternent devant les œuvres de Raphaël ; un jour aussi leur fierté s'humiliera devant les œuvres d'Allegri ! Ils refusent à mon trait

(1) Antonio Allegri, dit le *Corrège*, ainsi appelé du nom de sa ville natale (*Correggio*, dans le Modenois), né en 1494, peintre célèbre, fondateur de l'école lombarde, un des plus grands modèles du genre suave et gracieux.

l'énergie et la pureté. L'énergie, je l'ai ; la pureté, je ne reconnaissais que Raphaël pour maître ; maintenant il ne m'effacera plus ; le jour, la nuit, il ne troublera plus ma pensée de sa grande et formidable apparition ; le culte fatal qui traînait ma destinée à ses pieds est à jamais détruit ; je marcherai l'égal de Raphaël. Vois-tu? cette ligne, cette simple ligne, me révèle un immense avenir. » Et son doigt la montrait. « Stella, l'homme que tu as choisi, aimé, dont le cœur a battu près du tien, sera grand entre les hommes. Oh ! souvent dans mes rêves, je me suis retrouvé moi bien humble, bien ignoré, moi perdu dans la foule, contemplant un chef-d'œuvre du divin maître en m'écriant : « Et moi aussi je suis peintre ! »

Stella ne répondait pas ; appuyée contre la muraille couverte des inspirations capricieuses, inachevées, mais sublimes, d'Allegri, elle demeurait immobile et atterrée. C'est qu'une pensée solitaire écartait d'elle toutes les pensées de triomphe ; et cette pensée traduisait une douleur si vulgaire, si cruelle à subir, qu'elle tremblait de l'effet qu'en ressentirait infailliblement l'organisation nerveuse et fébrile d'Allegri.

« Tu ne me dis rien? Stella, reprit Allegri qui, depuis un instant, observait la jeune femme avec une sorte d'inquiétude. Apercevrais-tu un défaut dans ce trait qui m'inspire tant d'orgueil ? Il me semble pourtant qu'il est bien.

— Je suis bien ignorante, Antonio, pour juger tes œuvres ; mais quand tu m'as conduite à la cathédrale de Parme, je me suis sentie une autre femme en présence de ton *Assomption* [1], et j'ai pleuré d'admiration et de bonheur. Cette vierge, Antonio, cette vierge est divine. Où l'as-tu vue? qui t'a révélé la mère de ton Dieu? Un ange qui guidait ton pinceau ; son souffle faisait couler sur la toile ces teintes harmonieuses et brillantes, il disposait ces draperies, il donnait la vie à tout. Et ces anges si purs, si jolis, si heureux ! Un d'eux ressemble à mon petit Ludovico. Ses cheveux bouclent à son front d'une manière aussi gracieuse. Il a ses yeux, son sourire, ses charmants airs de tête. Mon Héléna s'y trouve aussi. Oh ! ajouta Stella qui avait joint ses pieuses mains, j'ai compris les joies du ciel alors que j'ai contemplé cette fresque que j'ose appeler une création sublime. »

Il se fit un silence d'émotion.

Un moment Stella s'était élevée à la hauteur de l'artiste ; deux longs regards qu'elle arrêta sur les pauvres lits de ses enfants la remirent sous l'influence de sa peine secrète ; elle reprit non sans quelque hésitation :

« Les pères ne t'ont pas encore entièrement payé.

— Non, répondit Allegri avec une insouciance irréfléchie... J'irai à Parme un de ces jours. »

Cela dit, son crayon courut moelleux et hardi sur la feuille, un nouveau chef-d'œuvre s'y fixa.

« La nuit est belle, Antonio. Stella ouvrit la petite fenêtre. Vois comme le ciel est bleu, comme il y a des étoiles ! si tu partais demain matin ?

— Pourquoi me presses-tu, Stella? n'ai-je pas le temps? Il fait bien chaud, et de Correggio à Parme il y a quatre lieues. »

Des larmes tremblaient au bord des cils fatigués de la timide femme ; elle baissa la tête et dit avec une inflexion que la douleur accentua :

« Albana a une robe qui tombe en lambeaux, je n'ai plus de fil pour tricoter les bas de Maria. Ludovico, humilié de la pauvreté de ses vieux vêtements, n'ose plus se montrer à ses camarades, et ce soir, Antonio, tous nos pauvres enfants n'ont eu que du pain à leur souper. Voilà pourquoi tu les as trouvés couchés à ton retour... et ce pain, ajouta-t-elle bien bas, je le dois. »

Allegri s'agita sur sa misérable escabelle.

(1) Admirable peinture à fresque dont s'embellissait le dôme de la cathédrale de Parme.

« Femme, s'écria-t-il d'une voix tremblante d'émotion, fallait-il attendre si tard? où était votre cœur de mère?

— Je vous voyais si fatigué encore de vos travaux... Francesco Serrano me doit un peu d'argent, je me flattais toujours qu'il me le donnerait; mais voilà deux jours qu'il est au lit et que sa femme est bien affligée. Pardonnez-moi, Antonio, je voulais vous épargner de nouvelles souffrances!

— Bonne Stella! (leurs mains se rencontrèrent) je n'ai rien à te pardonner; ton intention était si pure! » Il la parcourut d'un œil rapide.

« Et toi aussi tu manques de tout! c'est triste! tu n'as plus ta croix d'or, tu l'as vendue, pauvre amie! » Allegri attira sa femme sur son cœur; il l'y retint longtemps. « Comme ton visage est pâle! tu as bien des chagrins, pauvre femme, avec cet Antonio qui voulait te faire la vie si douce, si belle de poésie et d'amour!

— Tu m'aimes, Antonio, je suis heureuse, ah! bien heureuse! »

Et les yeux de la noble créature s'attachaient avec ravissement au vaste front d'Allegri.

« Chère, chère Stella... la misère est sous mon pauvre toit. Eh bien! si j'étais seul à souffrir, j'aimerais mieux être moi, Allegri, sans asile et sans pain, que d'avoir l'orgueilleuse nullité de ces grands seigneurs tout étincelants d'or et de pierreries qui habitent des palais de marbre et foulent d'un pied dédaigneux les plus riches tapis de l'Orient. Non, tu ne sais pas, tu ne saurais concevoir tout ce que ma pensée crée de merveilles et d'extases sublimes. Que de fois, à mesure que mon *Assomption* grandissait sous mon pinceau, n'ai-je pas assisté aux concerts magnifiques du ciel! J'ai vu Dieu dans sa gloire; sa face n'était pas voilée; ses yeux semblables à la nue ardente s'illuminaient d'éclairs; l'orage était dans sa voix, les tonnerres qui grondaient autour de son trône éveillaient la puissance de mille échos sonores. J'ai entendu les voix des chérubins prosternés devant Celui qui est; leurs voix se mêlaient aux sons des harpes d'or. Ni les harmonies de l'air, de la terre et des flots, ni les vents qui soupirent dans les forêts, n'égaleront cette ineffable mélodie; elle s'élevait au sein des nuages de parfums, à l'éclat des lampes d'or suspendues à la voûte sacrée et dont une seule brillait comme le soleil.

— Tu as pu voir Dieu sans mourir! proféra Stella. Et tes yeux ne sont pas restés éblouis!... »

Un tendre sourire répondit à cette exclamation d'une sainte frayeur.

Antonio et Stella, enlacés dans les bras l'un de l'autre, se dirigèrent vers les couchettes des enfants. La mère écarte doucement les rideaux qui cachaient ses petits anges endormis.

« Vois comme ils sont beaux, Antonio! Ludovico a ton geste, tes fiers accents; seulement ses inflexions sont plus jeunes. Albana sourit comme toi.

— Et Maria, cher amour, aura la grâce et la beauté de sa mère. » Il ajouta avec une expression mélancolique : « Ils sont bien pâles! »

La mère soupira.

A peine l'aube avait fait pâlir les étoiles qu'Antonio Allegri, son bâton de voyageur à la main, déposait un baiser de cœur sur le front des enfants qui ne s'éveillaient jamais qu'à la voix de leur mère

« As-tu bien déjeuné, Antonio? Comme tu vas te fatiguer! la journée sera si chaude! Mon Dieu! si nous avions encore le joli petit cheval que les bons pères t'avaient envoyé[1]! Il fut vendu dans un jour de détresse, nous ne pouvions plus le nourrir.

— Il serait vieux à présent, chère femme. »

(1) Le Corrège avait reçu pour *l'Ascension* qui décorait l'église de Saint-Jean à Parme, et qu'il exécuta de 1520 à 1521, la faible somme de 472 sequins et en outre un petit cheval.

Appelant sur un autre sujet la pensée de Stella : « Que faut-il dire de ta part à la signora Briséis Cossa ?

— Oh ! tu n'iras pas la voir !...

— Pourquoi cela ?

— J'ai toujours sur le cœur la vilaine avarice de cette femme. Un si beau tableau que le Saint-Jérôme, qui t'avait coûté six mois de travail assidu, ne te l'avoir payé que 47 sequins [1] !... Tu lui fis l'aumône, Allegri.

— Elle me nourrit pendant ces six mois, répliqua doucement Allegri ; et elle nous donna de sa grâce deux voitures de bois, du froment, un porc gras.

— Oui, du bois tout vert, tout humide, qui nous enfumait du matin au soir.

— Il nous aida à passer l'hiver chaudement. Et puis, Stella, alors je n'avais pas de réputation, j'étais pour tous un homme comme un autre. Que Dieu me laisse vivre, chère femme, et tu entendras la foule s'écrier en me voyant passer : « C'est Allegri ! c'est le grand peintre ! »

Il donna un nouveau baiser à Stella et partit tout occupé du désir d'arriver vite ; il devança tous les frères quêteurs qui laissaient dans les chaumières des bénédictions en échange des dons de la piété ; il ne s'arrêta pas sur la route à voir jouer les petits enfants, à étudier leurs poses, à surprendre sur leurs figures naïves et sans défense le reflet de leurs jeunes passions. La campagne n'obtint de lui que des regards froids et distraits ; et pourtant elle était belle avec ses épis qui ondoyaient comme les eaux solitaires du lac doucement agité par la brise du soir ; ils ondoyaient à l'ombre d'arbres chargés de fruits et dont les troncs se dérobaient sous les rameaux fleuris de la vigne qui montait en spirale autour d'eux, et, guirlande mobile et parfumée, se balançait d'un arbre à un autre.

[1] Environ 552 francs. La Vierge, l'enfant Jésus et la Madeleine sont les principales figures de ce tableau dont elles occupent le premier plan.

Le voilà à Parme. Il attend dans une antichambre qu'il plaise au trésorier de lui donner audience. Les heures se traînent lentes, lourdes, éternelles ; il attend, l'impatience au cœur et le froid ennui au front. Il voit ses enfants ; il voit leur pauvre mère les consoler d'un mot, d'une caresse, et venir sur la porte..

Enfin il est admis. Le voyez-vous, l'œil avide, tourmenté, dévorant les insignifiances dont l'accueille cet homme, épiant dans ses paroles, dans son geste, dans ses moindres mouvements, la réalisation de sa pensée à lui ; rassemblant ses forces pour retenir l'horrible cri : « Mes enfants ont faim ! ... » Et le soleil baisse à l'horizon, et lui il est encore là, immobile, attendant comme un pauvre mercenaire, lui l'émule de Raphaël !... La fièvre brûle son sang.

Il reçoit une somme, deux cents francs en monnaie de cuivre. Or, argent ou cuivre, qu'importe au père ! Heureux de la joie qu'il va donner à sa femme, à ses enfants, il ne songe pas que ce poids est énorme, il ne sait plus calculer la distance de Parme à Correggio. Arriver vite, bien vite, voilà tout ce qu'il veut. Il remercie à la hâte, charge le sac sur ses épaules et reprend gaîment la route qu'il a suivie le matin. A mesure qu'il s'éloigne de Parme, il sent ses forces s'affaiblir, une sueur abondante coule le long de ses membres ; mais l'âme soutient le corps. De temps en temps il s'arrête ; puis il s'impose un but, y arrive haletant, épuisé, et reprend sa course de mort. S'il s'arrête sans être trop fatigué, c'est pour secourir une misère étrangère qui s'offre nue à ses yeux, c'est pour verser l'huile et le baume du Samaritain sur la blessure d'un frère malheureux.

La nuit a remplacé le jour. Des milliers de phalènes se livrent insouciantes aux caprices de l'air, d'autres se baignent dans la rosée du soir ; les lucioles brillent comme des diamants aux mobiles rameaux, elles

flottent aussi en nuages d'or dans le vague de l'éther.

Des masses noires annoncent au voyageur le terme de sa course ; mais avant qu'il ait atteint Correggio, une voix tendre, aimée, la voix de Stella, vibre dans le cœur d'Allegri. Elle est sur la route avec ses enfants.

« Est-ce toi, Allegri?

— Oui, oui. »

La poitrine d'Allegri se soulève, il jette son fardeau, attire ses enfants dans ses bras, sur son cœur, les caresse en père, et tous reprennent ensemble le chemin de Correggio. La sueur brûlante qui l'inondait s'est glacée sur son corps ; il arrive épuisé de lassitude et tourmenté de frissons ; mais il veut souper avec ses enfants. Stella met une nappe bien blanche ; un morceau de mouton rôti fume sur la table à côté d'une salade fraîche cueillie, et puis il y a du vin ; c'est du luxe.

A peu de jours de là, on pleurait dans la pauvre maison. Antonio Allegri, le grand peintre, le Corrège des siècles, dormait du sommeil éternel des hommes, du sommeil qui ne finit que devant Dieu.

Quarante ans avaient passé dans sa vie.

Une seule fin ne trompe jamais le désir inquiet, immense de la créature : c'est Dieu.

M[me] A. DUPIN

ÉNIGME HISTORIQUE[1].

Un prince vertueux et bon (1)[2]. mais faible, valétudinaire et sans aucune des facultés intellectuelles si nécessaires à un monarque despotique, régnait sur un des royaumes de l'Europe moderne (2), mais ne régnait que de nom. D'un caractère doux et timide, d'un esprit craintif, d'une piété excessive, d'une indifférence complète pour les grandeurs humaines, il abandonna le soin de son royaume à un homme doué de toutes les qualités brillantes, de toute l'habileté qui lui manquaient à lui-même (3). Cet homme, dont les talents égalaient la fermeté, apaisa la révolte (4), fit d'importantes conquêtes (5), et sut en tirer de solides avantages. Il dompta l'orgueil des grands et de la cour, en un mot, il gouverna sous le titre de régent, pendant plusieurs années, avec autant de sagesse que d'habileté. Jamais la puissance et la haute fortune d'un ministre n'avaient égalé la sienne (6). Ses désirs les plus ambitieux devaient être assouvis ; il était maître de l'État ; les bienfaits de son administration lui étaient hautement et officiellement attribués par les envoyés du prince dans leurs rapports avec les puissances étrangères (7), car celui-ci, par suite de ses goûts et de son caractère, était tout-à-fait exempt de cette politique jalouse qui dissimule le grand ministre derrière le monarque incapable. Mais ces éclatants honneurs, cette immense fortune, cette puissance sans bornes, tout cela reposait sur l'existence d'un homme, jeune il est vrai, mais faible et valétudinaire ; le prince mort, son frère (8) arrivait au trône, et le régent perdait son pouvoir, ses biens, et peut-être

(1) Un prix est toujours accordé par nous à la meilleure explication des énigmes historiques que nous avons l'honneur de proposer à nos jeunes abonnées. Celles qui ont reçu le journal pendant sa première année le savent ; mais nous croyons devoir en avertir ici les jeunes personnes qui souscrivent seulement pour la deuxième année.

(Note des Directeurs)

(2) Les chiffres de renvoi se rapportent aux notes explicatives de cette énigme qui seront données plus tard.

la vie, par suite des réactions exercées, au nom du jeune *roi* (9), par toute la famille de sa mère et sa mère elle-même, qu'une politique prévoyante avait fait exiler avec lui de la capitale, à l'avénement du prince régnant (10). Enfin, et pour tout dire, cet enfant, héritier du trône, était le seul obstacle qui pût empêcher le régent d'y monter, lorsque la mort aurait fait disparaître sans postérité le fantôme qui l'occupait. Cet enfant de moins, et l'extinction de la race royale rendait le trône vacant! Qui donc alors pourrait prétendre à l'occuper, si ce n'est l'homme qui régnait déjà depuis longtemps, et avec gloire, sans porter le titre de souverain? Un enfant! rien qu'un enfant entre le trône et lui! Cette idée, dans la tête d'un ambitieux, devait produire un crime; la perte du jeune prince fut résolue.

Pour diminuer les regrets que la mort de l'héritier du trône ne pouvait manquer d'exciter chez un peuple passionné pour ses maîtres (11), le régent et ses partisans firent courir des bruits mensongers sur les inclinations perverses et cruelles du malheureux enfant; on disait tout haut, dans la capitale, que ce prince, qui n'avait encore que six ou sept ans, était la vivante image de son père (12), qu'il aimait le sang et le spectacle des tortures, qu'il prenait plaisir à voir tuer des animaux et même à les tuer lui-même. On voulait par ces grossiers mensonges exciter la haine du peuple contre lui. On ajoutait, dans le but d'effrayer les grands, que le jeune prince, jouant un jour avec d'autres enfants, avait commandé qu'on fît avec de la neige des simulacres de figures humaines, puis, qu'ayant donné a ces imitations les noms des principaux seigneurs de la cour et celui du régent, il s'était amusé à les frapper de son sabre, à leur couper la tête et les membres, en disant: «Voilà le sort qui vous attend lorsque je régnerai.» Mais beaucoup de gens démentaient ces absurdes calomnies, et prétendaient que le jeune prince annonçait au contraire un esprit et des qualités dignes d'un fils de souverain. On en parlait avec un intérêt mêlé de craintes sur son avenir, car on ne devinait que trop les dangers qui menaçaient le malheureux enfant, et l'on ne se trompait point sur le but de ces calomnies.

Le régent ne pouvait se passer de complices; il fallait que d'autres exécutassent ce qu'il avait médité; il confia donc ses projets à quelques hommes dévoués: l'un d'eux, son parent (13), ne put entendre sans frémir cette affreuse confidence, elle lui arracha des larmes d'horreur et de pitié; aussi le régent se hâta-t-il de l'éloigner du conseil; tous les autres ne rougirent pas de déclarer que la mort de l'infortuné petit prince était indispensable à la sécurité du régent et au bien de l'Etat. On résolut d'essayer du poison; la gouvernante de l'enfant et son fils (14), s'étant lâchement vendus, consentirent à servir les projets d'une ambition criminelle. Cependant ce moyen n'eut pas le succès qu'on en attendait; peut-être les émissaires du régent reculèrent-ils devant la pensée de leur crime peut-être leur main tremblante ne versa-t-elle le poison qu'avec une hésitation qui en diminua la dose. Quoi qu'il en soit, celui-ci, impatient de ces retards, résolut de s'adresser à des exécuteurs plus hardis. Son choix tomba sur deux hommes comblés de ses bienfaits (15). Tous les deux rejetèrent cette odieuse proposition; prêts à verser leur sang pour lui, ils frémissaient à l'idée de prouver leur dévouement par un assassinat; ils promirent seulement de se taire; c'était beaucoup trop pour une saine morale, ce n'était pas assez pour le régent De ce moment ils furent persécutés.

Alors le plus dévoué de ses confidents (16) présenta un homme sûr (17). Les traits de son visage annonçaient la férocité et répondaient qu'il ne faillirait pas au crime. Le régent lui donna de l'or à pleines mains, lui en promit davantage s'il réussissait, et lui assura l'impunité, en ce monde au moins; mais de pareils hommes pensent-ils à l'autre!

Il fut convenu que ce misérable se rendrait à la ville qu'habitaient les exilés, comme pour s'y occuper des intérêts de la province et de la maison de la princesse ; qu'une fois là il ne perdrait pas de vue sa malheureuse victime, et profiterait du premier moment favorable pour servir la sanglante ambition du régent.

Avec cet homme arrivèrent à... (18) son fils et son neveu (19), qui tous deux possédaient l'entière confiance de leur maître. Le succès paraissait facile; étant chargés des affaires domestiques de la princesse, et de l'intendance de ses gens et de sa table, sous la direction de la perfide gouvernante et de son fils, les assassins pouvaient être du matin au soir au palais sans éveiller le soupçon, et le pauvre petit prince n'était entouré que d'ennemis cruels et implacables; mais une mère tendre et dévouée veillait sur lui. Avertie peut-être par quelque ami secret, ou par son propre cœur, elle redoubla de soins et de vigilance pour son fils chéri. Elle ne le quittait ni le jour ni la nuit, ne sortait de sa chambre que pour aller à l'église avec son enfant, préparait elle-même la nourriture qui lui était destinée, ne le confiait enfin ni à sa perfide gouvernante, ni même à sa fidèle nourrice (20).

Il se passa un temps considérable sans que les assassins pussent trouver une occasion favorable à leur projet, et, perdant l'espoir de commettre, en secret du moins, le crime dont ils s'étaient chargés, ils résolurent de l'exécuter ouvertement, pensant bien que le régent, puissant et habile comme il l'était, saurait colorer ce meurtre et en détourner les conséquences.

Le samedi 15 mai, à la sixième heure du jour, la princesse revenait de l'église avec son fils âgé de neuf ans alors, et allait se mettre à table ; ses frères ne se trouvaient pas au palais, les domestiques étaient occupés à servir; la gouvernante profite de cet instant, et appelle l'enfant sous prétexte de le promener dans la cour. La princesse, qui d'abord avait voulu le suivre, malheureusement distraite de cette pensée, s'arrête : la nourrice, sans autre motif qu'une crainte vague, essaie de retenir le prince ; mais la gouvernante s'en empare et l'emmène presque de force dans le vestibule, et de là sur l'escalier où l'attendaient les infâmes assassins (21). L'un d'eux (22), prenant l'infortuné par la main, lui dit :

« Seigneur, vous avez un nouveau collier.

— Non, répond l'enfant en levant la tête, et avec le sourire de l'innocence ; c'est l'ancien. »

Au même instant le monstre frappe le petit prince à la gorge, mais il l'effleure à peine, et le fer s'échappe de sa main, tremblante sans doute. La nourrice jette des cris d'horreur et d'effroi, et serre dans ses bras l'enfant souverain. L'assassin éperdu prend la fuite, mais les deux autres (23) arrachent le prince à sa nourrice, le poignardent d'un coup cette fois trop sûr, et se précipitent au bas de l'escalier, au moment où la princesse, sortant du vestibule, arrivait sur le lieu du crime.

Le pauvre enfant était étendu tout ensanglanté dans les bras de celle qui l'avait nourri de son lait et qui avait essayé de le défendre au péril de sa vie; il palpitait péniblement dans les angoisses de l'agonie, et expira bientôt sans avoir reconnu ni embrassé sa mère au désespoir, qui l'appelait avec des cris déchirants. La fidèle nourrice, la douleur et la vengeance peintes sur le visage, montrait d'un doigt accusateur l'infâme gouvernante pâle et troublée du crime qu'elle avait aidé à commettre, et les assassins qui traversaient la cour. Personne ne se trouva là pour les arrêter; la punition pourtant ne se fit pas attendre; elle fut éclatante et terrible.

Un moment après le meurtre de l'infortuné petit prince, la ville entière était en proie à une inexprimable agitation; le marguillier de la cathédrale, soit qu'il eût été, comme on le dit, témoin de l'assassinat, soit

qu'il en eût été instruit par quelques serviteurs de la princesse, sonna le tocsin; les rues se remplirent de monde. Saisis d'étonnement et de frayeur, les habitants coururent vers l'endroit d'où partaient les sons de la cloche. Croyant que le feu était au palais, on cherchait à apercevoir la flamme ou la fumée. Enfin on en brise les portes, et on trouve le jeune prince étendu mort, et nageant dans son sang auprès de sa mère et de sa nourrice évanouies. Mais déjà les noms des assassins avaient été prononcés par elles; ces misérables n'eurent pas le temps de se cacher, ou ne l'osèrent pas, peut-être, de peur de confirmer l'accusation que les témoins du crime allaient sans doute porter contre eux.

Cependant le tocsin, le bruit et l'effervescence du peuple, dont ils ne connaissaient que trop le motif, causèrent un tel effroi aux coupables qu'ils se réfugièrent à l'Hôtel-de-Ville; et leur chef secret (24) courut au clocher pour arrêter le sonneur et faire cesser le fatal tocsin qui allait soulever contre eux toute la population; mais il ne put enfoncer la porte que cet homme avait fermée en dedans. Inquiet et agité, il voulut pourtant payer d'audace; il se rendit sur le lieu du crime et s'approcha du cadavre. Alors, pour calmer l'exaspération du peuple, il eut recours à un mensonge concerté d'avance, sans doute avec le régent, et osa dire aux citoyens que le prince s'était tué lui-même avec un couteau dans un accès d'épilepsie.

« Meurtrier! » s'écrièrent mille voix, et des pierres volèrent sur le scélérat. Il chercha un asile dans le palais avec un de ses complices (25), mais le peuple s'empara d'eux et en fit une prompte et terrible justice. Sa colère n'était point encore satisfaite; il frémissait de rage et d'indignation à la pensée de ce lâche assassinat. Le meurtre d'un faible enfant dans les bras de sa mère révoltait tous les cœurs, excitait toutes les vengeances. Le peuple, furieux, se précipita vers l'Hôtel-de-Ville, en enfonça les portes et massacra deux des assassins qui s'y étaient réfugiés (26). Le troisième, fils de la gouvernante, s'était caché dans la maison du chef de cet infâme complot; il y fut découvert, on le prit, on le mena dans l'église du Sauveur, où se trouvait déjà le cercueil de la victime, et on l'immola sous les yeux de la princesse.

Mais le peuple une fois livré à des passions furieuses ne s'arrête pas facilement; il lui fallait encore du sang pour venger celui de l'enfant si lâchement répandu. On frémit de penser que peut-être il sacrifia des innocents en poursuivant le cours de sa terrible justice jusque sur les domestiques d'un des assassins et sur trois bourgeois de la ville, convaincus, ou peut-être, hélas! seulement soupçonnés d'intelligence avec les meurtriers, et sur une femme prétendue inspirée qui demeurait dans la maison de l'un d'eux et allait souvent au palais. La gouvernante fut épargnée pour en tirer de plus amples informations, car les assassins avaient, à ce qu'on dit, avant de mourir, accusé le régent d'être l'instigateur du meurtre commis sur l'infortuné prince. Il est probable que la gouvernante effrayée ne niait pas cet infernal complot; mais le juge du crime était le criminel lui-même.

Cependant, lorsque le peuple fut un peu calmé, il sentit que cette vengeance, qu'il trouvait juste, était illégale pourtant, et que devant la loi il était coupable. Il attendit donc avec inquiétude des nouvelles de la capitale (27), où les commandants avaient envoyé un courrier chargé d'un rapport fidèle sur le funeste événement. Rien n'était dissimulé dans ce rapport qu'ils adressaient directement au monarque; mais le régent avait tout prévu : des officiers dévoués étaient placés sur la route; ils arrêtaient les passants, les questionnaient et les visitaient. Ils s'emparèrent du courrier et l'amenèrent au régent. Ses ambitieux désirs étaient donc accomplis; le trône n'avait plus d'héritier! Il ne s'agissait maintenant que de masquer

la vérité par une imposture, sinon pour convaincre la nation, au moins pour sauver les apparences et fournir un prétexte aux nombreux et zélés défenseurs que le puissant criminel ne manquerait pas de trouver.

On s'empara des lettres qui arrivaient de la ville, et on les remplaça par d'autres dans lesquelles on déclarait que le jeune prince s'était tué dans un accès d'épilepsie; que ce malheur était arrivé par la négligence des parents de la princesse, et que ceux-ci, voulant cacher leur faute, n'avaient pas craint d'accuser des innocents et de les faire massacrer par le peuple ameuté. Le régent se hâta de porter chez le monarque ces rapports mensongers; consommé dans l'art de feindre, il paraissait ému d'une profonde affliction; il tremblait, levait les yeux au ciel, et mêla ses larmes hypocrites aux larmes sincères et douloureuses d'un bon et tendre frère. Le monarque pleurait amèrement; il garda longtemps le silence, puis il dit enfin : « Que la volonté de Dieu soit faite! » et crut tout ce qu'on lui racontait!

Mais le pays exigeait quelque chose de plus; on affecta de mettre un grand zèle à rechercher toutes les circonstances de la mort du jeune prince, et sans perdre de temps on envoya de la capitale, à la ville témoin du funeste événement, deux dignitaires de l'Etat(28). Ils arrivèrent le 19 mai au soir, avec un homme de loi et un membre du haut clergé (29), et se rendirent, sans s'arrêter nulle part, à l'église de la Transfiguration.

Le corps tout sanglant du prince y était encore exposé; près de lui on voyait l'instrument du crime. Sa mère infortunée, ses parents et tous les bons citoyens pleuraient aux pieds du malheureux enfant. L'un des deux seigneurs s'approcha avec de feints témoignages de sensibilité pour examiner le visage et la blessure de la victime; mais l'autre (30), ce même complice du régent, qui lui avait présenté le chef des assassins, ne put supporter ce spectacle; en apercevant cette figure empreinte, malgré les horreurs de la mort, d'une douceur angélique; en voyant les restes ensanglantés de ce bel enfant, si jeune et si heureux, et le fer meurtrier qui l'avait enlevé à sa brillante destinée, à sa mère qui l'adorait, au trône qu'il devait occuper un jour, à l'amour de ce peuple si dévoué à ses maîtres; en embrassant d'un coup d'œil les effets de son crime, le coupable pâlit, trembla, ses sanglots l'étouffèrent; il ne put prononcer un mot; la vengeance du ciel commençait pour lui : il avait des remords

Il n'était pas difficile de voir que la blessure profonde du jeune prince avait été faite par la main vigoureuse d'un homme, et non par la faible main d'un enfant. Aussi, pour anéantir cette preuve irrécusable de l'assassinat, se hâta-t-on d'ensevelir les restes de la victime, et l'un des envoyés du régent commença son interrogatoire. Après avoir assemblé les citoyens et le clergé, il leur demanda : « Comment, par la négligence des parents de sa mère, le jeune prince a-t-il pu se tuer? »

Cette question insidieuse dictait la réponse; les courtisans du régent l'eussent bien vite entendue; mais la voix du peuple, et non celle de la flatterie, s'éleva seule et proclama la sainte vérité. Les moines, les prêtres, les hommes et les femmes, les vieillards et les enfants, tous répondirent unanimement : « Le prince a été assassiné par... (31) et ses complices, d'après l'ordre du régent. »

L'envoyé ne voulut pas en entendre davantage; il congédia les témoins, et résolut de continuer son interrogatoire non pas publiquement, mais en secret, en employant les menaces et les promesses. Il fit appeler les individus qu'il lui plut de choisir, leur prêta les déclarations qui convenaient à son système, et composa, à l'aide de ses deux acolytes (32), un rapport fondé, à ce qu'il prétendait, sur des preuves irrécusables (33).

Revenu dans la capitale, il présenta au monarque ce tissu de mensonges; les auto-

rités compétentes (34) s'assemblèrent et entendirent la lecture du rapport; l'un des envoyés, revêtu d'une haute dignité ecclésiastique (35), déclara que, le jour de son départ, la princesse l'avait fait appeler près d'elle; et, dénaturant les paroles de cette mère infortunée, il les présenta comme un aveu du crime que ses parents avaient commis en excitant la fureur du peuple contre des innocents, et prétendit qu'elle implorait pour eux la clémence du souverain. On produisit aussi une déclaration de l'intendant de la ville où s'était commis l'assassinat du jeune prince. Ce fonctionnaire affirmait que l'enfant s'était tué dans un accès d'épilepsie, et que le frère de la princesse (36), se trouvant *dans un état d'ivresse*, avait fait massacrer des hommes innocents. Enfin, les membres du conseil ecclésiastique ne craignirent pas de souiller leur caractère sacré par un rapport tout-à-fait dans le sens du système adopté par le régent (37). Le faible et crédule monarque, complétement abusé, ordonna de juger cette affaire et de livrer les coupables au supplice. On amena dans la capitale les parents de la princesse, la nourrice de l'enfant, le mari de cette fidèle nourrice et un prétendu astrologue qui s'était trouvé impliqué dans l'accusation. Ils étaient tous chargés de chaînes; on les interrogea de nouveau; mais ni les menaces, ni les tortures que l'on fit subir, surtout d'une manière cruelle, au frère de la princesse, ne purent obtenir d'eux la fausse déclaration du prétendu suicide du petit prince. On exila les parents de sa mère dans des villes éloignées où ils furent de plus renfermés en prison; la princesse, forcée de prendre le voile, se vit reléguée dans un couvent situé dans un lieu sauvage et retiré (38); les corps des assassins, que le peuple irrité avait jetés dans une fosse, en furent retirés, portés à l'église et inhumés ensuite avec de grands honneurs. On déclara meurtriers les citoyens de la ville fatale; deux cents périrent dans les supplices, d'autres eurent la langue coupée; le reste de la population fut exilé presque tout entier (39), et cette belle et ancienne ville qui, si l'on en croit la tradition, renfermait cent cinquante églises et trente mille habitants, devint à jamais déserte, pour servir de monument à la terrible colère du régent contre ceux qui avaient osé proclamer hautement son crime.

Mme DE SENILHES.

NOTA. Pour celles de nos jeunes lectrices qui n'auront pu connaître le fait historique qui fait le sujet de cet article, nous donnerons des notes explicatives dans le numéro du 1er mai prochain.

Comme précédemment un prix sera accordé à la *meilleure explication* de l'*énigme historique* qu'on vient de lire, pourvu qu'elle ait pour auteur *une jeune personne inscrite comme abonnée* sur nos registres, sous son nom ou sous celui de son père ou de sa mère. Les explications devront parvenir FRANC DE PORT *aux directeurs du Journal*, du 10 au 15 AVRIL prochain. Celles qui arriveraient *avant* ou *après* ces deux dates seront considérées comme non avenues.

Les lettres recevront un numéro d'ordre à mesure de leur arrivée; elles seront ouvertes par le comité, le 15 avril, et le prix décerné à l'explication qui sera jugée la plus précise, la plus complète et la mieux rédigée; la jeune abonnée qui l'aura obtenu recevra *l'Histoire des Croisades*, par M. Michaud, de l'Académie Française, 6 vol. in-8o, élégamment reliés.

En outre de son nom, nous nous ferons un plaisir de proclamer celui des deux jeunes personnes dont le travail aura le plus approché des qualités exigées pour gagner le prix. *(Note des Directeurs.)*

DES PRESSENTIMENTS.

L'âme a-t-elle des pressentiments? faut-il croire aux pressentiments? n'est-ce là toujours qu'une crédule fantaisie de l'imagination malade, ou bien est-il vrai qu'à l'approche de quelque crise imminente, de quelque circonstance solennelle dans notre vie, une voix intime vibre en nous, sombre et prophétique? y a-t-il enfin dans le monde moral et providentiel, comme dans le monde physique, de pâles éclairs qui précèdent l'orage? Voilà sans doute une thèse à faire sourire de pitié un philosophe, et cependant l'histoire n'a pas dédaigné d'enregistrer comme des faits authentiques, dans ses graves annales, les involontaires tristesses, les terreurs instinctives qui vinrent, la veille de la catastrophe, assaillir d'illustres infortunes, et cent fois la poésie s'en est emparée avec bonheur comme d'un effet puissant et plein de vérité!

Au moment de quitter la France, Marie Stuart, rapportent les chroniques du temps, éprouva, en mettant le pied sur le vaisseau qui devait la transporter en Ecosse, un effroi douloureux dont elle ne fut pas maîtresse. Lorsqu'on mit à la voile, elle tourna en pleurant les bras vers le rivage de France, comme pour y réclamer du secours, et elle parut dès lors moins une reine qui rentre dans ses Etats qu'une victime qui marche au supplice. Tout le monde connaît les stances pleines de charme et d'émotion dans lesquelles l'infortunée princesse épancha ses regrets et sa triste anxiété.

Un exemple non moins frappant, c'est celui d'Henri IV, d'Henri IV prêt à tomber, dans la maturité de l'âge, sous le couteau de Ravaillac : tout le royaume était en joie, la reine venait d'être couronnée; Paris faisait de grands apprêts pour l'entrée solennelle de sa souveraine; le bon Henri, occupé de fêtes qui devaient avoir lieu à la cour à cette occasion, en dirigeait lui-même toute l'ordonnance avec un soin minutieux. « *Le roi cependant*, dit Mézerai, *accablé d'un cruel chagrin et d'une mélancolie* dont il ne pouvait deviner la cause, sentait en lui-même des signes du malheur qui le menaçait; on eût dit qu'il avait déjà le poignard dans le sein. On l'entendit souvent pousser des soupirs et des paroles de mauvais présage. » Et le vieil historien ajoute avec un bon sens sublime : « Il semble que tous les avis que le ciel lui donnait n'étaient pas tant pour le sauver du péril que pour apprendre aux hommes qu'il y a une souveraine puissance qui dispose de l'avenir, puisqu'elle le connaît. » Bossuet lui-même n'aurait pas mieux dit.

Legouvé, dans sa tragédie : *la Mort de Henri IV*, s'est bien gardé de négliger cette tradition historique, et il a su en tirer le plus heureux parti.

Ce qu'un jour les poëtes dramatiques à venir à coup sûr ne négligeront pas non plus, ce sont les pressentiments si vifs, si touchants, si extraordinaires de la plus belle et de la plus malheureuse de toutes les reines, les pressentiments de Marie Antoinette d'Autriche! Chose étrange et inexplicable! Cette jeune archiduchesse impériale, parée de mille grâces, faite pour plaire et pour être adorée, n'importe où le ciel l'eût fait régner, amie passionnée des arts et des plaisirs dont notre pays semble plus que tout autre la patrie adoptive, allait passer d'une cour triste et monotone à une cour brillante

et animée ; fiancée à l'héritier présomptif de la couronne de France, Versailles avec toutes ses pompes, Paris avec tous ses prestiges, devaient lui apparaître de loin comme une sorte de féerie enchanteresse, et, ce qui est plus séduisant encore pour un cœur de femme, elle se savait impatiemment attendue par un peuple aimant et enthousiaste jusqu'au délire. Comment ne pas croire que la future dauphine bondissait de joie et d'orgueil en songeant à la haute et radieuse destinée qui s'ouvrait en apparence devant elle. Hélas! c'est pourtant le contraire qui était vrai. Dès que son mariage eût été arrêté entre les deux cours, une tristesse indéfinissable s'empara d'elle et ne la quitta plus. Elle passait les nuits entières à pleurer; il semblait que cette belle couronne de lys, suspendue au-dessus de sa tête, fût déjà pour elle la couronne du martyre. A mesure que l'époque où elle devait quitter Vienne s'approchait, de jour en jour son anxiété devenait plus vive et son effroi plus impérieux. Le moment fatal arrivé, lorsqu'enfin il fallut partir et qu'elle se jeta toute en larmes aux pieds de ses augustes parents, ce ne fut pas leur bénédiction qu'elle implora, les mains jointes et d'un accent désespéré, ce fut la grâce de n'être pas reine de France. Vaines prières qui ne conjurèrent point l'avenir et ne purent, hélas! détourner loin d'elle l'affreux calice d'amertume!

Voilà des exemples solennels, irrécusables et qui se présentent à nous dans l'histoire avec une majesté pleine de tristesse. Il en est d'autres plus vulgaires et dont l'autorité, moins bien établie, n'en est pas moins touchante. Qui de nous n'a pas quelquefois entendu raconter l'histoire d'un vieux militaire échappé déjà à plus de cent combats, et qui, la veille d'une bataille dont il ne devait pas revenir, assailli tout à coup, et comme malgré lui, d'un trop sûr pressentiment de mort, avait écrit à sa jeune femme ou à sa vieille mère avec l'attendrissement déchirant d'un dernier adieu! Ceci me rappelle que mademoiselle Avrillon, dans ses Mémoires sur l'impératrice Joséphine, rapporte que le duc de Montebello, avant de partir pour la campagne de 1809, où il périt si glorieusement, eut à se séparer de sa famille une peine extrême et qu'il n'avait jamais jusqu'alors éprouvée à ce point. Sa figure prit une expression sombre et soucieuse qui était tout l'opposé de son caractère habituel; se faisant à lui-même mille prétextes pour prolonger son séjour à Paris, il ne rejoignit l'armée qu'au dernier moment et lorsqu'il lui devint impossible de différer plus longtemps, et il emporta la pensée, trop véritable, qu'il venait d'embrasser tous les siens pour la dernière fois!

Je conçois qu'on se rie des présages; le présage est une convention arbitraire et frivole, une tradition populaire sans consistance et variable d'un pays à un autre, en sorte que ce qui rassure ici près fait frissonner là-bas. Croire aux présages, c'est faiblesse d'esprit, c'est soumettre l'homme aux objets inanimés et les chances de la vie au hasard. Le présage est païen et l'un des restes de cette religion toute matérielle qu a laissé tant de belles ruines sur le sol, et çà et là quelques vestiges superstitieux dans les mœurs des peuples modernes. La croyance aux pressentiments est de racine chrétienne; elle découle naturellement de notre foi à une secrète et secourable influence de Dieu sur les intimes dispositions de l'âme; et qui osera dire jusqu'où s'étendent et à quel point s'arrêtent les rapports occultes de la terre et du ciel?

Cependant, et il est ici tout-à-fait indispensable d'en prévenir, ce serait tomber dans un étrange excès, dans une malheureuse et ridicule superstition, que de supposer, nous autres gens de la foule, une continuelle intervention d'avis célestes à travers notre obscure destinée. On rencontre en effet quelquefois dans le monde des personnes ne pouvant faire un pas sans se

croire averties d'en-haut d'un prochain malheur... qui n'arrive jamais, ou se plaisant à s'inventer à elles-mêmes, après coup, des pressentiments qui n'ont jamais existé que dans leur imagination exaltée. Outre le ridicule qu'elles se donnent, leur vie n'est qu'une longue terreur panique et elles empoisonuent ainsi à plaisir l'existence souvent la plus douce et la plus uniforme par de sottes appréhensions. Restons dans le vrai. Aux personnages extraordinaires et hors de ligne les incidents singuliers et surnaturels; mais dans la vie commune, et surtout dans cette heureuse vie de tous les jours que vous menez toutes, simples jeunes filles, sous l'aile de vos mères, il ne doit point y avoir de place pour de noirs pressentiments. Ils ne seraient chez vous qu'une triste anomalie, qu'un funeste écart d'imagination dont vous devez vous défendre comme d'une injure envers la Providence. Plus les exemples cités sont illustres et placés haut, moins ils vous sont applicables. Vous n'êtes point, Dieu merci, réservées aux sublimes infortunes des Marie Stuart et des Marie-Antoinette; votre destinée est humble et modeste, et par conséquent à l'abri de ces grandes catastrophes qui s'annoncent de loin comme les éruptions du Vésuve par de sourdes détonations et de sombres vapeurs. Souriez donc à l'avenir qui vous sourit, mesdemoiselles, et s'il vous passe jamais dans l'esprit, par hasard, je ne sais quelle frayeur tristement romanesque, chassez-la comme une mauvaise pensée et souvenez-vous bien qu'on ne vous permet que les pressentiments couleur de rose : sur les lacs limpides on ne doit voir naviguer que des cygnes au blanc plumage. Croyez néanmoins aux pressentiments, mais croyez-y comme il faut croire aux miracles, c'est-à-dire comme à des faits exceptionnels d'une incontestable vérité, mais qui ne se répètent pas tous les jours, en toute occasion banale et pour le premier venu.

Ces réserves faites, nous n'aurons point la témérité de tenter une explication philosophique des pressentiments. Dans un sujet pareil, hors le fait lui-même, tout est doute et mystère. Qui sait, par exemple, si à l'approche d'un malheur qui menace quelqu'un de ces personnages d'exception, privilégiés de la terre et du ciel, le génie tutélaire qui veille fraternellement à ses côtés ne lui communique pas quelque chose de son tressaillement involontaire? Pourquoi ne serait-ce pas un bienfait de la Providence qui, pour empêcher que le mal ne fonde trop à l'improviste sur ces grands infortunés, les trouble d'avance et les prépare à l'adversité? Tout me semble croyable, oui, tout, hormis l'isolement de cette pauvre créature qu'on appelle l'homme et l'abandon de Dieu son créateur. La prière est le chemin de la terre au ciel, la grâce le chemin du ciel à la terre; ainsi se réalise la double et mystique échelle de Jacob. Eh bien! ces pressentiments secrets, ces soudaines pensées d'avenir, qui semblent être bien moins des pensées humaines que des révélations d'en-haut, ce flambeau passager qui vient tout à coup éclairer d'une lueur blafarde et sinistre la sombre et pénible route où marchent les grands du monde, ces lugubres avertissements qui viennent parfois les épouvanter, le plus souvent, hélas! sans les détourner de leurs vains projets, ce mors et cet éperon invisibles qui tour à tour les poussent et les arrêtent, pourquoi donc ne serait-ce pas quelques-unes des mille et mille formes de la grâce qui descend sur nous à toute heure du jour et de la nuit comme une manne céleste?

Il est des époques critiques où ce n'est plus seulement l'homme isolé, mais une nation tout entière qu'un noir pressentiment travaille. Je ne sais quelle bile amère passe dans tout le corps social et le vicie. La vague appréhension d'un avenir inconnu tourmente et agite les masses comme les flots d'une mer orageuse; le sol tremble, le dévouement et la foi chancellent. Mœurs, insti-

tutions, croyances, tout craque à la fois, et les astres eux mêmes ont l'air de vaciller dans le ciel. C'est alors que, dans la ville éternelle, le feu de Vesta s'éteint; qu'à Sion, sur la montagne, une voix lamentable est entendue qui crie : « Malheur, malheur à toi, Jérusalem ! » qu'en France, sur l'autel des fiançailles d'un jeune couple royal, l'avenir se dresse comme un fantôme derrière un voile ensanglanté; qu'aujourd'hui même à Constantinople la voix lugubre des Muezzins semble prophétiser aux vrais croyants la ruine prochaine de l'empire ! A ces moments solennels de la vie des nations, le pressentiment a quelque chose d'épique et de grandiose, et l'on dirait qu'il est comme un écho menaçant de la colère de Dieu !

Mais il y aura une heure bien autrement terrible, heure suprême où cette fois ce sera le monde, le monde lui-même qui aura le pressentiment de sa fin prochaine et qui se trouvera en quelque sorte face à face avec l'éternité.

A. J. Saint-Valry.

OLYMPE DE SÉGUR.

1721.

Combien de femmes, dans le monde, qui n'ont l'air qu'aimables, douces et spirituelles, et qui gardent caché dans leur cœur le dépôt des plus hautes vertus et des plus courageux dévouements; germes impatients qu'un souffle d'adversité ferait éclore ! Combien de chastes ménagères ou de belles dames, riches et fêtées, se sont un jour réveillées héroïnes, à l'aspect d'un danger... d'un danger qui menaçait leurs enfants ou leur mari ! Telle fut Olympe de Ségur.

L'histoire n'a conservé que peu de détails sur Olympe de Ségur, mais un seul trait décèle toute une âme. Vous le savez, mesdemoiselles, il y a telle action qui pèse une vie entière dans les balances divines. Vous savez aussi que les plus admirables actions furent toujours celles qui ont enfreint, déchiré, outragé la loi civile, quand cette loi, par hasard, outrageait la loi de nature et de justice eternelle : hasard trop fréquent au reste pour n'être pas, de siècle en siècle, un *fait exprès* de la méchanceté des hommes. Heureusement, les femmes sont là pour déjouer avec leurs ruses vertueuses l'inflexible rigueur des décrets iniques ou sanguinaires. Les femmes, qui mourraient plutôt que de blesser la moindre convenance sociale, il faut les voir, moitié dédain, moitié ignorance, fouler aux pieds les convenances politiques pour arriver à quelque chère victime qu'elles sauveront à la barbe des grands-prévôts et des geôliers. Elles s'arrogent le droit de grâce quand il s'endort dans la main des rois.

C'était par une nuit de tonnerre et d'ouragan, sans exemple à Bordeaux. La Gironde s'ouvrait et se dressait comme les vagues de l'Océan. Pas un pauvre marinier n'osait nager au secours de son bateau en détresse; pas un astronome ne hasardait sa lunette dans les noires cavités du ciel; pas une *chaise à porteur* ne ramenait du bal son marquis poudré ou sa vicomtesse fardée; pas même un filou ni un soldat du guet dans les rues. Tous les oiseaux nocturnes étaient blottis dans les crevasses du Château-Trompette, et toutes les sentinelles de cette pri-

son d'état frissonnaient dans leurs capotes au fond de leurs guérites. A droite, à gauche, les murs, les toits s'écroulaient et volaient. La terre semblait veuve de tous ses habitants, et on eût dit que les éléments profitaient de l'absence de l'homme pour anéantir ses œuvres ;

Car, tous les éléments ont une antique haine
Pour les créations de la puissance humaine.

Poétique vérité, que la cloche de Schiller a fait retentir d'un bout de l'Europe à l'autre. Cependant, si le vieux sonneur de la vieille cathédrale eût alors collé son œil aux fentes de son clocher, il aurait aperçu, parmi ce chaos ténébreux et morne, aux deux extrémités opposées de la ville, deux fenêtres éclairées qui semblaient se regarder, comme des yeux ardents, par-dessus toutes les maisons voilées d'obscurité. L'une de ces fenêtres était celle du belvédère construit sur le toit du magnifique hôtel Ségur, construit lui-même sur une hauteur ; l'autre était la plus élevée et la plus étroite des fenêtres de la grande tour du Château-Trompette. A l'une flottait un long rideau de soie cramoisi à franges d'argent, comme en ont les riches qui n'y jettent pas les yeux ; sur l'autre fleurissait un liseron sauvage, délices des pauvres prisonniers. La gentille fleur grimpait souriante et entremêlait ses frêles clochettes et ses doigts effilés aux lourds barreaux sinistres ; comme un oiselet perdu se réfugie innocemment sous l'aile d'une sombre corneille ; comme un bel enfant rose, que sa mère créole a quitté pour mourir, tend ses petits bras et suspend ses lèvres orphelines au sein étranger d'une négresse. Une ombre blanche passait et repassait derrière la fenêtre au rideau rouge ; une ombre noire se balançait à l'autre fenêtre, mordant les barreaux de fer et baisant les feuilles du liseron. Deux fantômes remplirent ainsi toute cette nuit funèbre. Quand la plus diligente horloge frappa quatre heures, les bougies du belvédère s'éteignirent, et, quelques minutes après, deux femmes, dont l'une beaucoup plus petite que l'autre, sortirent de l'hôtel, suivies de quatre laquais portant des flambeaux. Ces personnages traversèrent rapidement les vieilles rues de Bordeaux, comme poussés par l'orage et les vents. Arrivés à l'angle du port, ils s'arrêtèrent un instant. Le jour commençait à poindre, et les deux femmes ayant congédié leur suite s'avancèrent seules vers le Château-Trompette. La plus grande frappa et remit un papier au guichetier qui les conduisit à l'appartement du commandant.

« Il est permis à madame Olympe de Ségur, marquise de Belcier, de voir son mari demain 13 avril 1721, à la pointe du jour... »

« Madame, dit aussitôt le commandant, je vais vous introduire auprès de M. le marquis, mais... la permission n'est que pour vous seulement.

— C'est ma fille, reprit vivement la jeune femme, c'est notre unique enfant ; ils l'ont oubliée. Mais non, ils ont pensé qu'elle ne pouvait quitter sa mère... aujourd'hui surtout, puisque demain... » Des sanglots achevèrent la phrase. « Eh bien ! madame, entrez toutes les deux. — Merci, monsieur. »

Le prisonnier et les deux anges qui le visitaient se tinrent si étroitement embrassés, immobiles de joie et de désespoir, qu'on eût dit un groupe de marbre pleurant sur un tombeau. Tandis qu'ils s'enivrent du poison des larmes, occupons-nous des causes et des suites de cette captivité.

A l'époque des troubles parlementaires, le jeune marquis de Belcier, fils du premier président de Bordeaux, avait pris parti pour son père, on ne sait trop comment, contre je ne sais plus quel ministre d'alors. Voilà son crime ; et pour ce crime il allait avoir la tête tranchée ! O justice politique, ton glaive est partout ! .. Où donc sont tes balances?... Quand on pense à toutes ces choses, on est toujours tenté de redire avec M. de Beauchesne, ne fût-ce que pour répéter de la belle poésie :

« L'histoire est ignorante et menteuse ; le monde
Ne sait que le malheur, et sur lui seul se fonde
Ce long tissu d'erreurs dont l'homme se nourrit.
O Seigneur ! ô mon Dieu ! Quel est donc votre esprit ?
Pourquoi donc vous plait-il de peser sur la terre ?
Des larmes et du sang dites-moi le mystère ;
O Seigneur ! déchirez le voile, et dites-moi
Ce qui se passe au fond de la mort, et pourquoi
Vous vous faites un jeu de l'homme et des empires ? »

. . . .

« Non, non ; ils sont en délire ! s'écria enfin une voix insensée. Que disaient-ils donc ?... que vous mourrez ? Vous, mourir ! et pourquoi ? est-ce parce que vous êtes jeune, illustre, beau, généreux, adoré ? Oh ! les stupides gens qui croient que d'autres mains que celles de Dieu pourront toucher à l'élu de son amour ! Vous voilà ! c'est bien vous !... n'est-ce pas qu'il n'a jamais été question de cela ? j'étais folle comme eux.

— O ma chère Olympe, regardez ces murailles, ces guichets meurtriers, ces portes de fer, et sortez de votre songe avant l'affreux réveil ; vous n'auriez pas la force d'y survivre, et quelle serait ma mort !

— Ah ! oui, oui, tout est vrai. Le cachot à présent, et dans deux heures le... Ah !... pardon, j'avais oublié tout cela dans tes bras. Mais pourtant tu ne mourras point... Je me souviens maintenant. Tiens ! prends mes vêtements et mon voile, et donne-moi tes habits et va-t-en. J'y ai bien réfléchi ; c'est notre seul espoir ! Vite ! vite !

— Moi ! que je tâche de sauver ma vie au péril de la tienne, mon amie, jamais ! Tu ne sais donc pas ?... mes juges seraient capables de te condamner pour cet acte d'héroïsme ; mes geôliers seraient capables de t'égorger dans leur première fureur !... Et notre fille, que deviendrait-elle avec sa mère dans la tombe et son père dans l'exil et la proscription ? Et puis crois-tu que mes gardiens soient si peu méfiants qu'ils ne s'aperçoivent pas du déguisement ?... Et puis... tout, plutôt qu'un danger pour ma femme chérie, pour mon héroïque Olympe !... Ne songeons qu'à ton avenir et à celui de notre enfant.

— Je ne songe qu'à te sauver ; qu'est-ce que le reste ? Tes juges, tes geôliers me condamneront, m'égorgeront ! Qu'en sais-tu ? Cette mère qui se présenta devant un lion affamé, avec son fils dans ses bras, a-t-elle été dévorée ? et s'ils ont plus soif de sang que les animaux féroces... eh bien ! tu vivras du moins, banni, proscrit, qu'importe ? tu vivras, et ton nom ne mourra pas ! tu choisiras plus tard, en Allemagne, en Italie... (que sais-je ? le monde est grand) une nouvelle épouse qui sera la mère de ma fille, car tu vas l'emmener avec toi, et qui te donnera des fils pour continuer ta noble race et réhabiliter sa gloire. Au lieu que moi, mon Dieu ! une pauvre femme seule, à quoi est-elle bonne au monde quand elle n'a plus son mari qui était sa force et sa parure ?... Tu crois que tes gardiens te reconnaîtront sous mes habits ? Ils n'y regarderont pas seulement. Si c'est une belle action que je fais là, comme tu le dis, je n'en sais rien, va ; on ne se méfie jamais des belles actions. Et maintenant ne me parle plus de mon avenir, ne me parle plus même de ma fille... ne parlons que de toi ; je ne pense qu'à toi seul. Vois-tu, quand une femme aime son mari !... vous ne savez pas cela, vous autres, mais Dieu le sait que je t'aime comme mon père, comme mon ami, comme mon bon ange, comme mon enfant, oui, comme mon enfant !... Bien souvent je t'ai regardé dormir, et d'autres fois je t'ai grondé comme si tu avais été mon fils... C'est bien vrai ce que je te dis... l'amour conjugal c'est comme tous les amours ensemble... Oh ! ne me repousse pas ainsi avec ta main. Tu me refuses, tu me refuses, tu veux donc que je meure de toutes les morts ; car je le jure sur la tête de notre fille, puisque tu n'aimes qu'elle, si je ne te sauve pas je me tuerai au pied de ton échafaud, et cette pauvre enfant n'aura plus personne sur la terre. Allons, Mélanie, allons, parlez donc, vous voyez bien qu'il ne m'écoute pas ; dites-lui donc que vous le voulez...

N'est-ce pas que tu veux qu'il vive et qu'il t'emmène avec lui? et moi... j'irai vous rejoindre bientôt, j'en suis sûre!... C'est qu'à y bien réfléchir c'est la raison même et il n'y a que ce moyen. Je ne sais pas comment nous pouvons discuter là-dessus!... Mon Dieu! mon Dieu! voilà six heures qui sonnent! »

Et la jeune mère et la jeune fille embrassaient les genoux du prisonnier en le suppliant de vivre pour ne pas les tuer. Lui se défendait toujours; mais tant d'émotions jointes aux longues tortures de sa prison accablèrent ses forces; il perdit presque connaissance, et lorsque les soins d'Olympe l'eurent ramené à lui, il reconnut ses propres habits sur elle, et il eut peine à se reconnaître lui-même dans les habits de sa femme. Au même instant on entendit dans le corridor la voix du geôlier qui criait: « Allons, madame, il faut partir. » Et quand la porte du cachot s'ouvrit, le voile d'Olympe tomba sur le visage du marquis de Belcier. Les trois infortunés demeurèrent encore pendant quelques minutes comme anéantis dans les bras les uns des autres...

Olympe, restée seule, écoutait avidement le bruit des pas qui s'éloignaient et descendaient. Quelquefois, par un effet de la disposition des voûtes et des escaliers, le bruit semblait se rapprocher; alors elle tombait à genoux avec de mortelles angoisses; enfin elle n'entendit plus d'autre bruit que le sourd retentissement de la grosse porte qui se refermait derrière sa fille et son mari; et alors elle tomba encore à genoux; car, dans l'excès de nos joies ou de nos douleurs, nous n'avons qu'un même cri: « O mon Dieu!... »

Geôliers et guichetiers n'avaient pas même soupçonné la possibilité de cette sainte supercherie: et cependant, Jeanne Coëllo et milady Nithisdale avaient déjà donné au monde un double exemple de cet héroïque et ingénieux dévouement. Mais, par bonheur, les geôliers n'ont pas le goût des études historiques. Les nobles *plagiats* de cette espèce leur échappent donc facilement, comme on l'a vu encore de nos jours pour la gloire de l'humanité. Madame de la Vallette!...

Dans la matinée même, des hommes noirs entrèrent dans le cachot du marquis de Belcier pour lui lire son arrêt et le mener au supplice. Quand le prisonnier se découvrit la tête pour écouter la lecture fatale, de grands cheveux blonds inondèrent ses épaules. Ce fut un grand étonnement, puis une grande consternation, puis une grande fureur. Quelques-uns parlèrent de tuer sur place la *faussaire*, comme ils l'appelaient. D'autres, les plus modérés, demandèrent que son procès fût instruit prévôtalement; et tandis que leurs traits se contractaient de honte et de rage, le chaste et ineffable sourire des anges rayonnait sur ses lèvres et dans ses regards. On la chargea de fers; son interrogatoire commença. Elle avoua son crime en rougissant de modestie.

Cependant, le premier usage qu'avait fait le marquis de sa liberté, c'était d'envoyer un placet au roi pour demander celle de sa femme, offrant de se remettre lui-même la tête sur le billot, si Olympe devait subir le moindre châtiment de son action sublime. Le ciel voulut que sur ces entrefaites le ministère et le système fussent changés. Les crimes et les vers *de circonstance* sont bien vite oubliés. Le marquis obtint sa grâce entière et courut à son tour ouvrir la prison d'Olympe...

Je vous ai conté leur désespoir, je ne vous conterai pas leur joie. Les langues humaines n'ont pas prévu qu'elles auraient de pareils bonheurs à exprimer.

ÉMILE DESCHAMPS.

TOILETE DE PRINTEMPS.

Nous avons gémi sur cette triste parole : *toilette d'hiver!* et nous voici tout réjouis de vous parler enfin des toilettes de printemps, mesdemoiselles.

Voici mars avec son soleil adouci; mars avec ses violettes odorantes, ses champs qui verdissent; mars et ses journées déjà longues.

Rejetez vos manteaux; quittez vos douillettes ouatées, vos chapeaux de velours; fêtez l'arrivée du printemps.

Nous vous dirons de jolies et simples toilettes de promenades, d'élégantes demi-parures du soir; nous vous dirons ce que vous pouvez faire avec ce qui vous reste des soirées, en vous donnant le plaisir de travailler vous-même ce que vous aurez detruit.

Gardez soigneusement vos robes de tulle ou de crêpe, jaunies peut-être par la poussière et fanées par la danse. Quand l'été sera venu, nous vous enseignerons de jolies capotes brodées, d'une exécution facile et d'un aspect brillant.

En attendant, si vos chapeaux de velours sont altérés, s'il vous reste des capotes de paille de l'année passée, voici le parti que vous pouvez tirer des deux, hors de service. Votre velours est vert, violet, gros bleu, marron, ou autrement, n'importe; faites teindre votre paille de la couleur du velours; doublez la passe, et mettez non pas un ruban croisé, mais deux cercles autour de la forme, et un ruban pour les brides qui passe sur la tête, tout simplement au-dessus de la passe.

Ces capotes, qui doivent avoir un bavolet de velours, sont charmantes, dans ce moment de premières pluies, incertaines et imprévues pour des toilettes négligées et des courses du matin.

Quant aux chapeaux, nous ne vous enseignons jamais la manière de les tailler; c'est une science qui ne peut s'acquérir que sur des patrons et par la démonstration.

Nous vous dirons seulement que, ce printemps, les formes sont grandes, couvrant assez bas les joues, et arrondies autour du visage, sans le découvrir ni le cacher avec excès. Ces capotes sont très jolies et très convenables pour vous, en pou de soie, de couleur tendre, avec un nœud en rosette en taffetas de la même nuance. Le pou de soie et le ruban assorti doivent être extrêmement pâles.

Mettez rarement des fleurs; un ruban est d'une simplicité plus distinguée, et rentre mieux dans l'esprit qui doit diriger vos toilettes.

Pour vos robes, continuez les manches larges, les jupes très amples et assez longues, et les corsages en pointe.

Vous pouvez aussi, à l'âge de quinze ou seize ans, faire une redingote qui ferme sur le côté par des pattes et des boucles unies, comme celles d'une ceinture.

Les cols et les collerettes doivent dégager le cou. Une collerette est montée sur un petit col droit, et les rangs retombent à petits tuyaux ou à petits plis. Un joli col du matin est très petit, en biais, large de deux doigts, brodé, garni d'un rang de batiste festonnée à très petites dents, et plissé à petits plis. Un second col, plus grand de toute la hauteur du premier, retombe dessous, pareil. Les garnitures doivent être hautes de trois doigts.

Un col de tulle brodé, en reprises au plu-

metis, et un col d'application de Bruxelles, se garnissent d'un tulle-dentelle très froncé, haut de deux grands doigts.

Un charmant fichu, pour des toilettes du soir, avec une robe d'étoffe, est un morceau de gaze de soie, coupé carrément, garni d'une petite blonde, presque plate ; ce fichu se place en pointe et se croise sur la poitrine, laissant passer les bouts sous la ceinture.

Une étoffe de cette saison qui convient parfaitement à des soirees priées est le satin d'Alger, tissu damasquiné laine et soie. De bien élégants sont blancs ; ils se font de façons simples, à manches longues, et vont très bien, avec un corsage peu montant et les fichus carrés dont nous venons de parler.

UNE TOMBE.

> Une fille à quinze ans, fraîche, belle, parée,
> Et tout d'un coup ravie à sa mère éplorée;
> . . . .
> Voilà l'irréparable !
>
> SAINTE-BEUVE.

Voulez-vous me donner une heure, mesdemoiselles? Aux jours de joie et de fêtes ont succédé les jours de recueillement, aux jours de recueillement succèdent les premiers jours de printemps : les tristesses de l'âme et le réveil de la nature vont bien ensemble... Aujourd'hui, par un beau soleil d'avril, je vais vous arracher au bruit de Paris et vous entraîner dans cette ville des morts qu'on appelle le cimetière du Père-Lachaise. Hélas ! même à votre âge si riant, si ignorant encore des misères de la vie, il est bon que la pensée oublie un instant l'étourdissement des illusions, et vienne méditer, à côté de son propre bonheur, sur les douleurs que le ciel envoie à la terre. Il est bon, il est pieux de visiter parfois les tombeaux, de donner ce dernier hommage à ceux qui nous ont quittés, et d'aller, sur une pierre funéraire, implorer Dieu pour ceux qui nous restent. C'est une noble et puissante prière que celle-là! Ce sont d'éloquentes méditations que celles du cercueil!

Et puis, pour plusieurs d'entre vous, la mort a déjà marqué là de pieuses et douloureuses stations. Oui (car il n'y a pas d'âge pour le malheur), plusieurs d'entre vous ont déjà vu ceux dont elles aimèrent tant la vie, venir prendre place dans cet asile de deuil. Que celles-là se souviennent aujourd'hui de ce pèlerinage triste, mais aimé, qu'elles dirigent, une fois l'année, vers une tombe vénérée. Peut-être, lorsque, des larmes dans les yeux, des fleurs aux mains, vous avez traversé, lentes, silencieuses et vêtues de noir, ces vertes allées où la nature étale tout le luxe de sa vie et de sa végétation sur les débris de cette humanité morte qui ne refleurit jamais, peut-être alors, dans la région occidentale du cimetière, sous l'abri d'un saule pleureur, aurez-vous remarqué une modeste pierre de marbre et sur cette pierre ces mots si simples et si éloquents : « 17 *ans*. »

C'est là que je vous amène.

C'est une de ces tombes que la foule ne voit pas. La foule, dans un champ de mort

comme sur la scène du monde, prodigue ses sympathies et ses béantes admirations à ceux qui se revêtent de marbre et d'or. Ses applaudissements et ses suffrages sont pour ceux qui ont le mieux satisfait sa curiosité; elle ne demande pas autre chose qu'un spectacle; elle est contente et vous loue quand vous le lui avez donné. Eh bien! laissons la foule parcourir, un jour de dimanche, un cimetière comme un musée; laissons-la chercher les colonnes et les inscriptions fastueuses comme un provincial arrivé d'hier cherche l'obélisque de Louqsor. A chacun ses prédilections. Il y a près d'une fosse humaine une autre étude à faire que celle du mausolée qui la décore. Il y a des vertus qui valent mieux que la gloire. L'asile des morts a ses injustices et ses oublis, comme la vie a ses ingratitudes et ses faux jugements. Presque toujours la tombe la plus ignorée recouvre les douleurs les plus profondes et les plus vraies : le culte des larmes a besoin de mystère.

Maintenant que nous nous sommes dits cela, maintenant que nous voici arrêtés ensemble sous le saule pleureur, regardez encore une fois cette touchante épitaphe : 17 *ans;* je vais commencer l'histoire que je vous ai promise.

Dans une matinée du mois de juin 1829, je passais par hasard devant l'église du Saint-Sacrement, au Marais. La curiosité me prit : j'entrai. Des chants d'une douceur suave frappèrent mon oreille. Des tentures blanches ornaient le sanctuaire; des lustres multipliés l'inondaient de lumière; l'encens brûlait; l'autel était paré comme aux jours de ses plus saintes fêtes. Au-devant de la foule qui me barrait le passage, entre elle et les prêtres, j'aperçus un groupe nombreux de jeunes filles, toutes vêtues de blanc. Un cierge était dans leur main; un voile sur leur tête, et leur attitude prosternée annonçaient assez que la foi brûlait dans leur cœur. A leurs chants, qui ressemblaient à des voix du ciel, se mêlait de temps en temps la majestueuse mélodie des orgues; c'était comme un écho descendu de la musique des anges. Derrière les jeunes filles étaient placées leurs mères et ces nobles femmes vouées à l'éducation, qui tenaient lieu de mères à quelques-unes; toutes se trahissaient par les larmes que leurs yeux laissaient échapper.

C'était la première communion d'un pensionnat voisin. Je n'imagine rien de plus touchant que cette cérémonie. Le souvenir m'en émeut encore. Tout y était grand, tout y était pur. Je remontai ma vie jusqu'à pareil jour de mon enfance. Je mis en présence les exaltations du ciel et les désillusions de la terre... Entré avec un désir de curiosité, je restai comme invinciblement saisi par l'entraînement de mes impressions. A coup sûr j'en sortis meilleur. J'aurais souhaité pour la religion qu'un de ces hommes, qui croient pouvoir nier le sentiment religieux, vînt s'exposer comme moi au hasard de cette magie toute chrétienne. J'étais parvenu à me rapprocher. Je ne perdais rien de ce qui se passait Les jeunes communiantes défilaient au milieu d'un de ces silences que de semblables solennités connaissent seules. Lorsqu'elles approchaient du prêtre qui les attendait, il me semble que je les perdais de vue et qu'elles se voilaient derrière un mystère; puis elles reparaissaient et reprenaient d'un autre côté leur lente procession pour regagner leur place Une minute séparait à peine ces deux instants... Et pourtant, quel immense intervalle venait d'être jeté entre la jeune fille qui s'agenouillait et la jeune fille qui se relevait!...

L'une de ces demoiselles venait à peine de rejoindre son banc; sa taille était supérieure à celle de ses compagnes Je ne sais pourquoi mes yeux se trouvaient fixés sur elle. Je la vis chanceler; elle tomba sans connaissance. Il ne fallait rien moins qu'un tel incident pour interrompre le recueille-

ment de l'assemblée. Les voisines de la jeune pensionnaire l'entourèrent. Une dame, qui me parut être la maîtresse de la pension, s'avança avec une vive émotion. Les soins furent prodigués. Tout cela se passait à quelques pas de moi. J'avais un flacon; je le tendis. On le prit machinalement. La jeune fille revint à elle. Son voile était écarté. Tout se ressentait sur son visage d'une ardente commotion. Elle ouvrit langoureusement deux beaux yeux dont le regard retomba, comme une action de grace, sur celles qui l'environnaient. Il y avait sur ce visage de quatorze ou quinze ans tant de candeur et de beauté, il y avait tant d'empressement et d'amour dans les sollicitudes de ses compagnes, que chacun se sentit comme frappé d'une douleur personnelle. Il y a de ces affections qui se révèlent à la première vue. Le nom de Cécile fut prononcé. On l'emmena. Comme elle traversait les rangs, une dame se pencha vers la maîtresse de pension qui la soutenait de son bras et lui dit quelques mots à l'oreille. Celle-ci lui répondit avec une expression que je vois encore : « C'est un ange. »

Je n'en appris pas davantage.

Je sortis.

Deux ans après, vers le milieu du mois de septembre, un bal de famillle s'apprêtait chez une de mes parentes. C'était la fête de la maîtresse de la maison, et chaque année elle donnait à ses enfants un bal en échange de leurs vœux et de leurs fleurs. Ce jour-là elle me dit : « J'aurai ce soir une fille de plus; vous la verrez. » Quand celle qu'elle appelait ainsi parut dans le bal, il y eut un de ces murmures d'admiration auxquels toutes les modesties possibles ne sauraient se méprendre. Tous les regards étaient portés sur un point, tous les visages semblaient exprimer la même pensée. Cette pensée se résumait en quatre mots, et ces quatre mots, qu'on ne disait pas, n'étaient autres que ceux-ci : « Qu'elle est belle !... »

Être belle ! c'est quelque chose. Dieu me garde, mesdemoiselles, de vous donner des leçons de coquetterie; mais enfin il faut être vrai avant tout. Il faut que les riches aient la conscience de leur richesse pour qu'ils en comprennent les devoirs. Il faut que les pauvres s'habituent à penser et à voir qu'il existe des riches. Si vous êtes belles et que vous veniez à le savoir, ce qui n'est pas impossible, il faut vous dire que la beauté ne remplace pas les qualités, parce qu'elle passe et que les qualités restent, mais qu'elle ajoute à leur éclat; il faut vous dire que la beauté est pour une femme ce qu'est un grand nom pour un homme, une obligation de plus d'efforts, de plus de mérite, et que le monde qui fera les premiers pas pour vous admirer exigera que vous fassiez, vous, le reste du chemin pour qu'il vous aime. Songez-y bien, ce que l'on vénère le plus dans la beauté d'une femme, c'est l'indice d'un noble cœur. Être belle sans être bonne, c'est tromper, c'est mentir. Si, en matière de beauté, vous êtes au nombre des pauvres, eh bien! vous avez à faire toute la route dont vous n'eussiez fait que la moitié, si vous eussiez été belles; c'est un peu plus de peine, voilà tout. Ce qu'on suppose chez une femme belle, vous aurez, vous, à le prouver. Une femme belle, on est prêt à l'aimer sur parole; on ne lui demande que de ne pas déchoir, que de ne pas se démentir. Pour celle qui ne l'est pas on attend une épreuve; on la juge, et puis on l'aime dès qu'elle s'est montrée aimable. Vous voyez que dans ce dernier cas il y a moins de mécomptes à craindre. Les affections conquises sont en général les plus durables.

Je reviens vite à mon bal.

Or cette jeune fille qui y produisait une si soudaine et si vive impression, c'était la jeune fille de la première communion, la jeune fille évanouie d'il y a deux ans; c'était Cécile, mais Cécile avec 16 ans au lieu de 14, Cécile devenue grande, devenue belle, transportée comme par enchantement d'une fête du ciel en une fête de la terre. Elle avait

quitté, pour ce soir là seulement, sa pension.

Cécile aimait peu le monde. Ses succès embarrassaient sa naïve et douce modestie. Et cependant, avec un tact qui tenait de la bonté, elle y rendait en grâce, en esprit, en sourires, tout ce qu'elle y recevait en hommages. Une pensée de tristesse et de rêverie apparaissait fréquemment empreinte sur ses traits. Chaque émotion de plaisir semblait surtout réveiller en elle cette mélancolie qui avait quelque chose de l'inquiétude d'un regret. J'en connus plus tard le secret. Les parents de Cécile habitaient les colonies. Il y avait neuf ans qu'elle n'avait embrassé sa mère. A l'âge de sept ans elle s'était vue embarquée et conduite en France pour y recevoir une éducation dont ces pays lointains ne possèdent pas les ressources. Songez un instant, mesdemoiselles, aux larmes que vous verseriez, si, pour acquérir cette instruction et ces talents que vous apporte jour par jour une douce vie de famille, il vous fallait mettre entre vous et le foyer paternel quinze cents lieues de mer, une traversée de cinq mois et tous les hasards des tempêtes. Tant que durent de pareils sacrifices il n'y a pas de fête pour le cœur. Voilà pourquoi Cécile s'était évanouie, le jour de la première communion, à la pensée que, seule parmi ses compagnes, elle ne recevrait pas ce jour-là le baiser maternel. Voilà pourquoi, même au milieu d'un bal, le bonheur de toutes ces filles qui pouvaient dire : « Ma mère ! » lui mettait des larmes dans les yeux.

La danse cessa un instant. Cécile prit place au piano. La cavatine de *Tancredi*, la romance de la *Folle*, un air de *Cenerentola* se succédèrent à peu d'intervalle. Cécile faisait pour la première fois, en présence d'un public nombreux, l'essai d'un talent dont elle ne connaissait pas elle-même toute la portée. Jusque-là elle avait cru de bonne foi étudier la musique pour son plaisir, sans trop songer à celui qu'elle préparait aux autres. Cette soirée dut la détromper : et quand vinrent à éclater ces salves d'applaudissements frénétiques, elle dut, aux battements de son cœur, aux rougeurs de sa modestie, sentir se révéler à elle une pensée de gloire. Tout avait été succès, admiration pour elle dans cette soirée. La soirée finie, elle semblait plus que jamais s'ignorer et se défier d'elle-même. La seule chose de la vie à laquelle elle paraissait attacher un prix sérieux, c'étaient les affections qui l'entouraient. Or je ne sache pas qu'à moins d'être adorée sur un autel, on puisse être aimée plus qu'elle ne l'était. Le lendemain Cécile redevint simple et modeste pensionnaire du Marais, et ses compagnes, en la retrouvant, n'auraient pu deviner qu'elle avait été la veille la reine d'une fête. Cécile avait encore un an à rester en pension.

Le 12 avril 1832, c'était l'une des journées les plus meurtrières du choléra, à trois heures de l'après-midi, un convoi se présentait aux portes de l'église du Saint-Sacrement et venait y attendre son tour; car, vous le savez, en ces jours de récent et lugubre souvenir, il y avait presse et concurrence pour les morts. Un drap mortuaire blanc, une croix et une couronne de fleurs, voilà quels étaient les insignes du cercueil. Quelques voitures, pour la plupart vides, suivaient le corbillard. Celui qui écrit ces lignes conduisait le deuil. La morte : c'était Cécile.

« Voici le huitième d'aujourd'hui ! encore six inscrits pour ce soir ! » dit le suisse de l'église en nous voyant arriver. Cet homme avait un air d'importance et de succès qui me frappa. Au fait, les gens qui vivent de la mort des autres régnaient souverains et fiers pendant ces semaines de fléau. La mort était devenue une puissance; ses antichambres étaient encombrées; l'orgueil était permis à ses premiers ministres. Il y a tant de fascination dans le pouvoir !

Nous entrâmes dans l'église; on y achevait un autre service. Notre tour n'était pas encore venu. Cet instant d'attente et d'in-

action me laissait enfin un peu à moi-même; j'éprouvais je ne sais quel besoin d'interroger. La douleur a parfois de dévorantes curiosités; elle se complaît à sonder l'étendue et les replis de son mal. Ce qu'il y a pour elle de moins supportable, c'est l'ignorance. Jusque-là tout avait été muet autour de moi.

Cécile morte! — Une affliction morne et silencieuse dans toute sa pension! — Je remplaçais dans les soins de cet appareil de mort son correspondant malade! — Voilà tout ce que je savais encore, moi qui n'avais pas revu cette fatale église depuis la radieuse fête de la première communion; moi que le hasard avait, à différents intervalles, jeté au-devant de ces vertus et de cet éclat que Cécile promettait au monde et qui étaient encore un mystère pour lui. Il me fallait à tout prix des détails. J'aperçus près de moi un vieux concierge dont le visage était mouillé de larmes, un de ces serviteurs d'ancien régime, à la tête blanchie, à l'attitude respectueuse, un de ces hommes de service et de dévouement dont la trace semble, je ne sais pourquoi, s'être perdue dans nos nouvelles mœurs. Je le pris à part; le pauvre homme n'avait qu'une pensée, sa douleur. Je ne le questionnai pas; il me comprit.

« Monsieur, me dit-il, si on *la* connaissait comme nous l'avons connue, l'église entière ne suffirait pas pour contenir le cortége. »

Puis, revenant brusquement à un souvenir qui paraissait chez lui une idée fixe, il ajouta d'une voix assez basse pour ne pas attirer l'attention : « Mardi soir, il y aura demain huit jours, une de nos demoiselles, qui était son amie, se trouva mal au sortir de la prière. Elle tremblait de froid. On dit que c'était le choléra. Deux heures après, on désespérait d'elle. Les médecins annonçaient qu'elle succomberait dans la nuit. Mademoiselle Cécile avait passé la soirée auprès de son amie. Ah! monsieur, comme elle la soignait! Elle ne laissait rien faire aux autres Elle disait toujours : « Nous la sauverons. » A minuit un peu de mieux se fit sentir. Ces dames voulaient que mademoiselle Cécile se retirât; elle pria tant qu'elle obtint de veiller. Le lendemain, grâce au soins de la nuit, la chaleur était revenue aux corps, la malade avait repris entièrement connaissance Le premier nom qu'elle prononça fut : Cécile. Mademoiselle Cécile ne quitta pas de la journée le lit de son amie. Le soir le danger paraissait passe; la maîtresse de pension, qui est bien la mère de ses élèves, exigea cette fois que mademoiselle allât se coucher. Elle fut obligée de lui en donner l'ordre; mademoiselle céda. Tout ce qu'elle obtint, ce fut que son lit serait placé dans une chambre voisine. Là, pendant qu'on la croyait livrée au repos dont elle avait tant besoin, elle priait à genoux; et puis, elle venait par intervalle écouter à la porte jusqu'au souffle de son amie. Elle ne se coucha point. A minuit, une crise inattendue se déclara chez la malade. Mademoiselle Cécile avait tout entendu; elle fut là plus vite que celles qui étaient dans la chambre. Les secours devenaient nécessaires; madame n'eut pas la force de la gronder ni de s'opposer à ses fatigues. Mademoiselle Cécile s'empara de nouveau de la malade, recommença les frictions et montra pendant trois heures non interrompues une force et un courage d'homme. A quatre heures du matin la crise était passée. Le médecin déclara la malade en convalescence. Ce n'était pas lui, mais bien mademoiselle Cécile qui l'avait sauvée. Aussi, monsieur, comme on lui parlait encore du repos qu'on voulait qu'elle prît (c'est la garde qui m'a rapporté cela), elle dit avec sa voix si douce ces belles paroles : « Oh! madame, maintenant elle est à moi. Dieu me l'a rendue deux fois; Dieu ordonne que je ne la quitte pas. »

« Oui, continua le vieillard, l'autre était

sauvée. Mais le lendemain *elle* était au lit. Et maintenant *elle* est là. »

Mes yeux s'attachèrent sur le cercueil. Il venait précisément d'être déposé à la place où, trois ans avant, Cécile était tombée sans connaissance.

Je serrai violemment la main du vieux concierge. Nous ne nous dîmes rien...

L'office des morts commençait pour Cécile. Je me rapprochai, j'essayai de prier. Le service fut moins long que de coutume. C'était juste. Tant d'autres morts attendaient!

Nous prîmes la route du cimetière.

Partout, sur notre passage, des églises tendues de noir; des cercueils qui entraient et d'autres qui sortaient. Des fiacres avec les deux portières ouvertes et arrêtées, et puis au-dedans, au travers, une bière qui n'avait pas trouvé de corbillard. Plus loin la charrette des cercueils des pauvres s'arrêtant et recrutant dans chaque rue jusqu'à ce qu'elle fût pleine. Voilà ce qui venait ensuite se réunir et se succéder processionnellement sur le milieu du boulevard du Temple.—C'était le spectacle.

Enfin, de chaque côté du même boulevard, le rare public de ces jours-là, la figure blème, l'œil contristé, tremblant pour lui, mais pour les siens bien plus que pour lui, et se rangeant en haie pour voir passer cette chaîne d'enterrements.—C'étaient les spectateurs.

Et maintenant, comme le vieux concierge, moi aussi, en vous montrant cette pierre, je vous dis : « Cécile est là! »

Oh! vous devez l'aimer.

Il y a à Paris, nous en avons déjà parlé, une dame qui l'avait reçue de sa mère et qui avait à la lui rendre. Cécile devait quitter la France le 30 avril 1832. Elle est venue *ici* le 12.. Depuis lors, il n'est plus de joie possible pour celle qu'elle appelait sa seconde mère. Ces fleurs que vous voyez si fraîches sur sa tombe, c'est elle qui les dépose ici deux fois par semaine. En cela encore elle veut remplacer la mère de Cécile, de Cécile l'étrangère...

Savez-vous qu'il vaudrait mieux plonger un poignard dans le sein d'une mère que d'avoir à lui écrire ceci : « Vous m'aviez envoyé votre fille enfant; vous m'aviez dit: « Rendez-la-moi bonne et vertueuse. » J'avais fait davantage. Cécile allait vous revenir belle, excellente, et joignant d'admirables talents à d'éclatantes vertus. J'étais fière d'elle, et pour vous, et pour moi, et pour le monde. Nous l'adorions ici et nous vous l'envions... Et quand ce terme était venu, quand le chef-d'œuvre était parfait, quand, les longs sacrifices achevés, il n'y avait plus pour vous que du bonheur dans l'avenir; quand la fille était toute parée pour les yeux de sa mère, la mort est venue se mettre entre elle et moi et dire : « Je la prends! »

C'était cependant là le sens d'une lettre qui partit sur le vaisseau qui devait emmener Cécile.

Le 20 septembre de la même année, le vaisseau débarquait à la Trinité, et une femme, sur le rivage, recevait cette lettre au lieu de sa fille qu'elle attendait.

C'est sur cette femme qu'il faut pleurer.

Pour Cécile, elle n'a entrevu de la vie que sa surface rayonnante et dorée; elle l'a quittée avant d'avoir vu ses rêves brisés et son soleil terni. La mort, il faut se le dire, a épargné bien des mécomptes à ce jeune et noble cœur qui venait à peine d'éclore. Elle est morte sous le parfum des fraîcheurs du matin; elle n'a point connu le souffle glacé de la brise du soir. Elle a pu, en partant, nous croire meilleurs que nous ne sommes; c'est peut être un bien de mourir assez à temps pour cela... Elle a ainsi échappé à cette flétrissante douleur de maudire ce qu'on a aimé. — A nous donc les regrets et les larmes! à elle les félicités éternelles! Car, s'il est vrai qu'il ait été donné aux

femmes de remplacer sur la terre les anges exilés, il est permis de penser qu'en mourant elles vont prendre place à côté d'eux au ciel.

Ernest DE ROYER.

VOYAGE AU VIGNEMALE

(*PYRÉNÉES*).

(SUITE [1].)

C'était sur le sommet du Vignemale que m'attendait le prix de mes fatigues et de mes inquiétudes... Jamais la nature ne présenta un tableau où ses pompes fussent plus splendides. — L'abondance de ses beautés, ce luxe de lumière et de riches couleurs, cette profusion de sites célèbres qui se déroulaient à mes pieds comme à mon ordre, à mesure que je me tournais sur cette pierre triangulaire qui, ainsi que celle du même nom qu'on voit dans le vallon de Sainte-Hélène[2], semblait en ce moment être douée de magie pour moi.

D'abord j'éprouvai un vertige, mais bientôt mes yeux, moins éblouis, me permirent de classer les vallées, les montagnes, les lacs, les villes, les villages; cette réunion immense d'objets qu'une main puissante a placés avec tant d'harmonie et que je pus voir bientôt en effet comme une décoration que le pouvoir du prince le plus grand, le plus absolu de la terre, ne pouvait lui procurer.

A ma gauche, vers le couchant, je voyais la chaîne serrée des pics verdoyants des Pyrénées espagnoles... les montagnes de l'Aragon, el Puerto de Jacca, passage ordinaire des contrebandiers des deux nations. C'est là que, tout en haut de la montagne *de Jacca*, est un charmant village appelé *la Puebla*. A l'aide de ma lunette d'approche je distinguais très bien ses maisons blanches couvertes en ardoises, et les nombreux troupeaux qui paissaient sur les flancs arrondis de la montagne. En face de moi, presque à mes pieds, était le lac de Gaube qui, à cette distance, ne me paraissait que comme un point obscur sur lequel scintillaient quelques paillettes d'or. Plus loin, mais toujours dans cette même direction (celle du nord à l'est), je voyais aussi le pic de Bergos tout couvert de ses touffes de fleurs et se présentant à moi comme un tapis diapré. Puis à ses pieds le joli village de Saint-Sauveur. Le Gave tout bouillonnant qui borde le hardi chemin de l'Echelle qui conduit à Gavarni. En reportant ensuite ma vue vers ma droite, je voyais tout près de moi ce fameux Mont-Perdu, si longtemps regardé comme inaccessible, et qui l'est en effet du côté de la France, tandis que les Espagnols le gravissent sans peine et peuvent admirer ce riche et beau manteau aux vives couleurs, formé des plus rares coquillages, manteau que les dernières alluvions ont jeté sur lui en partant, comme une preuve muette de leur existence partielle[1]. Ce Mont-Perdu est une

(1) Voyez pages 79 et 196 du tome I.

(2) Près de Vienne en Autriche, dans la vallée de Baden; c'est, je crois, à quatre lieues de Vienne.

(1) Du côté de la France, le Mont-Perdu n'a pas un coquillage, tandis que du côté de l'Espagne il en est couvert. Cela prouverait qu'il y a eu en Aragon un

belle montagne, avec ses neiges, ses cascades... Je voyais tout cela sans le secours de ma lunette et d'un excellent télescope qu'avait apporté M. Labbat. Je voyais distinctement la brèche de Roland, les tours du Marboré, son vaste cylindre, le cirque de Gavarni qui présentait alors ses seize cascades brillant au soleil de midi comme des écharpes d'or sur le granit noirâtre des murailles de ce cirque destiné peut-être par l'Eternel pour rassembler la création tout entière... Ensuite, par-delà le Tour-Malet[1], je distinguais aussi les ravissantes retraites de *Trames-Aigues* et de Gripp. Je devinais la vallée de Campan, ses environs enchanteurs dont le charme est quelquefois assez puissant pour rappeler une vie prête à partir... et à mesure que les montagnes s'abattaient et n'offraient plus à l'œil que des croupes de collines arrondies, je voyais enfin l'horizon se terminer par la chaîne bleuâtre des montagnes du Lavedan... Oh! oui, c'était un admirable spectacle que celui qui me fut offert du sommet du Vignemale, le jour où j'entrepris ce voyage!... et son souvenir vivra longtemps dans mon âme...

Assise sur un quartier de rocher, j'étais plongée dans une telle rêverie que je n'entendis pas d'abord la discussion qui s'était élevée entre M. Labbat et Martin; mais elle devint si vive qu'il me fallut enfin y donner attention, car j'en étais l'objet. Martin parlait du voyage que la reine Hortense avait fait l'année précédente, et il soutenait que, marchant aussi bien que je marchais, je pouvais entreprendre bien plus que la reine n'avait entrepris, et que, s'il était moi, il coucherait ce même soir... à Gavarni.

déluge que les pics très serrés du Marboré, du Vignemale et du Mont-Perdu ont empêché d'être commun aux deux royaumes.

(1) Le Tour-Malet est au bout du vallon sauvage de Barège; on le passe pour aller à Bagnères de Bigorre. Comme les voitures n'y peuvent aller parce qu'il n'y a aucun chemin, il passe pour être dangereux. Le fait est qu'il l'est peu et même pas du tout avec un guide sûr. Il n'y a pas un arbre dans toute son étendue; il n'y a que des pâturages.

En entendant Martin, en qui j'avais toute confiance, m'engager à faire cette route tant enviée, tant souhaitée... je fis un saut de joie et tout aussitôt je fus à lui. Nous échangeâmes quelques mots, et mon voyage à Gavarni fut aussitôt résolu. M. Labbat me demanda si j'avais bien réfléchi à un semblable dessein avec un sérieux aussi lugubre que s'il m'eût vu faire mes malles pour aller chez les Patagons. Quant à moi j'étais heureuse en ce moment, et la vie m'était si légère que je ne pus m'empêcher de rire en voyant sa figure contristée.

« Mon cher docteur, lui dis-je, vous êtes libre de retourner à Cauterets, car je vais y renvoyer Pierre avec un petit billet pour madame Lallemand, afin qu'elle ne soit pas inquiète de moi en ne me voyant pas revenir ce soir, et puis pour qu'elle veuille bien donner des ordres pour que mes chevaux viennent me prendre demain à midi à la grotte de Gèdres.

M. Labbat était un excellent homme[1]; il m'avait presque vu naître. Il m'aimait tendrement, et pour aucun autre intérêt il ne m'eût certes laissée seule avec un valet de chambre et des guides au milieu des neiges du Vignemale. Il se résigna donc, mais sans espoir de consolation, car, je l'ai déjà dit, ces choses là le touchaient fort peu.

Une particularité singulière dont je n'ai pas encore parlé, c'est que cette nature qui, depuis la cascade d'*Esplemousse*, avait quitté sa robe diaprée et son chapeau de fleurs pour revêtir des formes si grandement austères, avait repris tout à coup sa physionomie riante sur le sommet du Vignemale et le sommet le plus élevé. A peine fus-je arrivée sur la pierre triangulaire que je marchai sur un tapis de fine mousse bien chaude et bien verte, toute semée des plus belles fleurs. Les violettes surtout étaient admirables, mais presque toutes blanches et sans

(1) Tous ceux qui ont été assez heureux pour connaître M. Labbat diront avec moi qu'il était le plus digne des hommes.

odeur. Il y avait de cette belle germandrée dont le bel azur se détachait sur le blanc éblouissant de la neige... car c'était au bord du grand glacier que toutes ces belles fleurs s'épanouissaient. Je cueillis une de ces germandrées que nous appelons des : *Ne m'oubliez pas!* et je l'enfermai dans le billet que j'écrivis au crayon à madame Lallemand sur une feuille que j'arrachai dans mon album. Elle a conservé longtemps cette germandrée dont la grandeur et les nuances vives étaient remarquables; je crois même qu'elle l'a encore.

Pierre s'en fut donc vers Cauterets et je me disposai à continuer ma route vers Gavarni. Au moment de repartir, Martin me demanda si je voulais, pour abréger le chemin, que nous descendissions avec la *ramasse* la contre-partie de la côte de neige que nous avions mis une heure et demie à gravir? Martin était bon guide... et puis j'aime du reste ce qui est étrange. J'acceptai donc aussitôt... Il ôta sa veste, me fit asseoir dessus, se mit devant moi et s'assit également sur ce qui restait de la veste, puis il me dit de poser mes deux mains sur ses épaules et de les étreindre fortement. Il prit ensuite son bâton ferré d'une main, un crampon de l'autre, et m'ayant recommandé de l'avertir, par une pression plus forte, si la rapidité de la course me suffoquait, il me dit de n'avoir aucune peur et il *se jeta* avec moi du sommet du Vignemale dans les vallées inférieures.

Je dis qu'il *se jeta*, parce que je ne connais pas un autre mot pour exprimer ce qui se passa en moi et ce que je crus éprouver... Je ne me suis et l'on ne m'a jamais *jetée* par la fenêtre d'un septième étage; mais si jamais l'un des deux cas m'arrive, je ne raconterai pas ce cas autrement dans l'autre monde. Au bout de deux minutes je suffoquais; je serrai convulsivement l'épaule de mon guide; aussitôt il planta son bâton, ferré à la corne d'isard, dans la neige durcie, ainsi que les dents du crampon, et il s'arrêta a l'heure même... mais nous ne prîmes que le temps de respirer et nous repartîmes aussitôt.

Nous arrivâmes bientôt au bas de la côte qui formait le versant, semblable à celle d'où nous avions vu l'avalanche. Jusque-là, la rapidité de la course m'avait empêchée de remarquer l'horreur des sites que nous parcourions. Mais quand nous fûmes arrivés... quand je regardai autour de moi, je frissonnai...

Nous étions dans une gorge tellement étroite que d'un côté à l'autre il n'y avait pas plus de cinquante pieds. Les rochers qui formaient *ses murailles* étaient si élevés que jamais le soleil ne donnait un seul rayon dans cette retraite où l'on voyait, pour tout signe d'une nature animée, quelques nids d'aigles dans de profondes crevasses d'un granit noir ou brunâtre; aussi ne voyait on ni terre, ni plantes, rien enfin qui rappelât la végétation. Une neige aussi dure que celle que nous laissions derrière nous était étendue comme un long linceul sous nos pieds et se déroulait à perte de vue dans cette longue et lugubre galerie que bientôt je ne pus considérer plus longtemps sans un vertige.

« Mon Dieu! m'écriai-je, où sommes-nous donc?... » et dans ce moment les autres arrivaient aussi... Alors ce fut un cri général d'effroi.. Mais il fut loin d'être détruit lorsque, m'étant tournée vers Martin pour lui demander le nom de ce lieu vraiment effroyable, je le vis très pâle et parler bas avec Clément et Joseph, les deux guides-porteurs les plus intelligents des Pyrénées, ainsi que lui. A l'instant, un sentiment du danger que nous pouvions courir vint me saisir au cœur, et cette fois je n'osai plus lever les yeux sur M. Labbat que j'avais entraîné dans ma folle entreprise.

Une particularité assez singulière contribuait encore à rendre notre position plus effrayante. Depuis que nous étions arrivés dans cette sorte de prison qui ne nous offrait

aucune issue, j'entendais un bruit terrible, assourdissant et presque souterrain. Ce bruit ressemblait à des coups de canon répétés... quelquefois ils étaient si forts que les rochers en frémissaient... Rien ne produit une impression profonde comme un bruit dont on ignore la cause, tant ce qui est occulte agit sur l'imagination... Quelquefois il me semblait même que le sol tremblait sous mes pieds... Je ne me trompais pas.

Mon caractère n'a rien d'irrésolu. Le moment d'ailleurs ne me paraissait pas susceptible d'une longue hésitation. J'appelai Martin. Il vint avec un air fort contrit et me dit qu'il s'était *trompé* en descendant par le moyen de *la ramasse*...

« Trompé! m'écriai-je... »

Mais je m'aperçus que ma colère achèverait de lui faire perdre la tête et qu'il fallait me contraindre. C'était d'ailleurs un homme de courage et de cœur. On pouvait, on devait se fier à lui.

« Oui, je me suis trompé, poursuivit-il avec le naturel de ces bons montagnards des Pyrénées; au lieu de prendre à gauche, j'ai pris à droite. Nous devions arriver dans la petite vallée d'Ossoüe... qui est *là*... au-dessus de la grande... où nous sommes descendus l'année dernière avec la reine... L'hiver a été rude cette année... M. Labbat le sait bien. . La neige ne s'est pas fondue cet été, et moi je ne me suis pas retrouvé... Est-ce que sans cela j'aurais amené madame dans ce chien d'endroit!... où nous pouvons à chaque instant rouler dans le gave... »

Et il frappa de son gros soulier le plancher de neige... En l'écoutant, je devins presque aussi froide et aussi blanche que cette neige... Il s'était trompé!... Ainsi j'avais franchi, avec un homme qui ne savait où il allait, une distance de près d'une lieue!... J'avais passé sur des précipices, des fissures de glaciers, des trous profonds, recouverts seulement par une neige congelée qui, pour mon salut, s'était trouvée assez forte pour soutenir le poids de nos deux corps, mais qui pouvait (surtout à la fin de l'été) céder à notre passage et nous en ouvrir un jusqu'au fond d'un abîme!... Je me sentis mal à l'aise.

« Mais quel est ce bruit? » demandai-je doucement à Martin. Je m'attendais à sa réponse, et pourtant elle me fit trembler... Ce bruit était causé par le GAVE d'Ossoüe... La gorge dans laquelle nous étions ne servait pas même de passage aux isards... Le torrent avait creusé son lit dans la roche, et il le parcourait en furieux comme tous les GAVES des Pyrénées. Cette année, l'hiver ayant été plus long et plus rigoureux, la neige qui recouvrait le GAVE pendant une partie de l'année ne s'était pas fondue et formait cette couverture, cette croûte sur laquelle nous étions TOUS en ce moment, tandis que les eaux immenses du GAVE se précipitaient avec furie contre les blocs de granit qui entravent sa course. . Ainsi donc, entre la mort et nous, il n'était qu'une frêle muraille de neige que le poids de notre corps pouvait faire ébranler sous nos pas!... Ce moment fut affreux.

M. Labbat fut excellent pour moi dans cette heure d'angoisse; il pouvait m'adresser de grands reproches; il ne m'en fit pas un et releva au contraire mon courage par quelques plaisanteries. Cependant il avait peur; et certes il y avait de quoi.

Je compris que ce qu'il y avait de mieux à faire c'était de se confier entièrement aux *guides porteurs*. Jamais, jusqu'à ce moment, ils ne s'étaient trompés, et pour une erreur il ne fallait pas s'exposer à de nouveaux périls. Je rendis donc à Martin tout son courage en lui parlant *de ma confiance* en lui.

« Et pour vous le prouver, lui dis-je, nous allons vous suivre. Seulement ayez la plus grande prudence et songez que vous êtes notre seul espoir. »

Martin me prouva qu'il *faut toujours* en

agir ainsi avec une âme généreuse. Cet homme, en cet instant, m'aurait donné sa vie!...

Aussitôt qu'il eut repris son assurance il se remit à notre tête, et lui et Clément marchèrent les premiers avec des cordes, une sonde et leurs bâtons ferrés... Nous suivions silencieusement... J'éprouvais surtout un sentiment d'effroi que je ne pouvais repousser lorsque mon pied frappait fortement sur cette neige durcie pour que les dents du crampon pussent y entrer... Depuis que je savais que cette couverture était tout ce qui nous séparait du torrent[1], je frémissais à la pensée de la rompre par une secousse trop rude.

J'ai dit que Clément et Martin marchaient tous deux en avant. Tout à coup nous les vîmes s'arrêter, et ils appelèrent les autres guides. Nous arrivâmes en même temps qu'eux, et notre inquiétude fut à l'instant doublée par l'air d'anxiété de Martin... Il avait raison... Il venait d'arriver devant une crevasse de six pieds de large au moins... Que faire?... Cette solution de continuité semblait nous parler un langage sinistre et nous dire :

« Vous ne sortirez pas d'ici! »

Martin regardait la malheureuse ouverture avec un œil morne... Je fus à lui :

« Martin, lui dis-je, que penseraient les guides de Chamouny s'ils voyaient un voyageur se fiant à vous et dans l'embarras devant un danger qui n'est qu'apparent? car... il n'est pas réel!... Ensuite que faire?... Il est trois heures et demie : nous ne pouvons songer à retourner à Cauterets; nous arriverions au sommet du Vignemale au soleil couché... Les ours descendent déjà la nuit dans ces hautes régions... les contrebandiers sont également à craindre... IL FAUT passer...

— Mais, comment, dit Martin désespéré? ce n'est pas moi qui suis embarrassé... Mais madame, comment passera-t-elle?

— N'est-ce que moi, m'écriai-je toute contente?... oh! alors tout ira bien... Que faut-il que je fasse? dites-le-moi, et n'ayez nulle crainte. »

Martin redevint encore lui-même. Il appela ses camarades. Deux d'entre eux descendirent dans le torrent et se posèrent sur de larges quartiers de rocs sur lesquels ils avaient peine à se soutenir, parce que les vagues les ébranlaient fortement : mais ils se tenaient aux cordes que leur tendaient leurs camarades... Martin me dit alors que ces deux hommes allaient me faire traverser l'ouverture sur leurs bras. C'était le seul moyen. Je m'avançai sur le bord de la crevasse. Ce fut alors seulement que je compris toute l'imminence de notre danger en voyant écumer avec force ces eaux cristallines du gave d'Ossoüe... Mais sans regarder au-dessous de moi plus longtemps, je fis une courte prière, et me recommandant à Dieu, je passai... Parvenue à l'autre bord, je priai et remerciai encore Dieu. Hélas! dans cette journée où ma folie m'avait entraînée dans ces périls volontaires, la Providence avait toujours été mon sauveur et mon espoir!... »

Enfin notre supplice, car je puis dire que ce fut un supplice que ce que je souffris dans ces heures cruelles[1], notre supplice parut se terminer. La gorge s'élargit, un peu de terre sur laquelle étaient quelques

(1) On doit aisément me comprendre. Tous les GAVES (noms génériques des torrents dans les Pyrénées, comme NANT dans les Alpes) tombent des glaciers du Vignemale et du Mont-Perdu; celui d'Ossoüe, avant de tomber dans la vallée de ce nom, traverse un rocher que ses eaux ont creusé; et dans cette gorge étroite qu'elles ont formée il n'y a nul rivage; ses parois de granit en font une sorte de réservoir. Cette gorge fut comblée de neige pendant l'hiver et dans toute sa longueur. Au commencement de l'été, toute la partie supérieure fut un peu dégagée, mais le GAVE continua à bouillonner sous son enveloppe glacée. C'est donc sur cette neige que nous marchions, ayant le GAVE continuellement au-dessous de nous et l'entendant nous menacer. L'enveloppe n'avait pas plus de trois pieds en quelques endroits.

(1) Je n'étais pas *seule;* et les onze personnes qui étaient avec moi n'y étaient que par ma volonté. Cela doit faire comprendre ce que je dus souffrir.

touffes d'herbe se laissa voir au travers de la neige sur les bords du gave. Bientôt nous pûmes quitter la neige et marcher sur une pelouse fine et serrée et du plus beau vert. Enfin les eaux du gave nous apparurent, dégagées de toute enveloppe glacée, et, pour ajouter à notre joie, Martin nous fit voir la vallée d'Ossoüe qui, disait-il, était devant nous au bout d'une large ouverture.

Il était alors quatre heures du soir. Depuis dix heures du matin je portais mes crampons. Ils avaient été faits très vite, et le temps avait manqué pour les doubler. Le taillant du fer avait coupé mon soulier, mon bas, et enfin mon pied. Mon soulier était plein de sang... je m'arrêtai un moment pour me déchausser. J'avais fait faire un paquet où se trouvaient des souliers et du linge. Après avoir lavé mes pieds brûlants et tout meurtris dans cette belle eau du gave d'Ossoüe, qui alors ne m'effrayait plus, je les entourai de quelques bandes, et toute rafraîchie et d'ailleurs bien heureuse de n'avoir plus à remettre ces maudits crampons, je me remis en route avec gaîté. Tant il est vrai, et je l'ai dit souvent, que l'expérience n'est pour nous qu'une vieille ennuyeuse qui n'apprend rien à personne. J'allais en recevoir une nouvelle leçon.

Nous marchions depuis une demi-heure sur une pelouse molle et verte qui me paraissait bien plus belle qu'un des plus beaux tapis de la Savonnerie, lorsque la vallée d'Ossoüe se présenta enfin tout entière à nous. Nous vîmes ses belles prairies couvertes de troupeaux dont nous entendions déjà les clochettes et les bêlements. Une fois cette vallée traversée, il nous restait à peine une lieue à faire pour arriver à Gavarni; mais en passant par une autre vallée charmante appelée la vallée d'*Astroz*, je réfléchissais doucement en marchant au moment du repos, lorsque tout à coup je me vis seule... M. Labbat était avec les guides et paraissait leur parler avec colère... Hélas! ils avaient tort, sans doute, mais ce n'était qu'une suite du premier, et M. Labbat, qu'ils aimaient et craignaient beaucoup, achevait de leur faire perdre la tête avec ses reproches.

Martin convenait qu'il s'était trompé, mais cette fois la chose était plus grave qu'elle ne le paraissait d'abord. Il n'avait jamais été à Gavarni par le chemin que nous suivions, et tout être humain pouvait en dire autant. Il ignorait comment le gave d'Ossoüe arrivait dans la vallée. Il ne savait pas que c'était par l'ouverture qui lui donnait passage que nous apercevions la vallée d'Ossoüe, et que c'était par une chute de 50 pieds de haut connue sous le nom de *cascade d'Ossoüe*. De chaque côté de cette cascade étaient deux murs de rochers lisses et droits qui n'offraient aucun moyen pour faciliter la descente dans la vallée. Martin se désespérait; il comprenait que je ne me servirais plus de lui, que cette malheureuse excursion étant connue pouvait lui faire un tort irréparable, et le pauvre homme tomba à mes genoux pour me supplier de ne pas le perdre.

« Mais que puis-je à tout ceci, m'écriai-je moi-même, presque frappée de vertige par tout ce que je voyais autour de moi !

— Donner l'exemple, madame, me dit Martin. — Veuillez vous laisser attacher à l'un de nos cordages et je réponds de vous. »

Cette pensée d'être attachée à cette corde me fit un effet pénible. Je remuai la tête en signe de refus, et m'avançant sur le bord de cet abîme d'un nouveau genre, je voulus me familiariser avec le péril; mais il y avait en moi-même un obstacle qui s'opposait à tout ce que je pouvais tenter.

J'ai eu toute ma vie l'horreur la plus prononcée pour regarder dans un espace vide au-dessous de moi. Il m'est impossible de rester longtemps même à la fenêtre d'un second étage sans avoir un vertige très fort. Je n'ai pas besoin de dire alors ce que je dus éprouver en me trouvant suspendue au-dessus de cette cascade d'Ossoüe. Cependant il ne nous restait aucune possibi-

lité, cette fois, de retourner en arrière. — *Il fallait* sortir de la place où nous étions ; il le fallait pour sauver notre vie!...

Je me recueillis un instant, puis je dis à Martin que j'étais décidée. Il fit un bond de joie et courut chercher ses cordages.

« Non, non, lui dis-je, je ne veux pas de vos cordes ; je veux avoir mes mouvements libres ; seulement je désire que l'un de vous descende le premier, je passerai la seconde.

—Moi, moi ! s'écria Martin !... je vais descendre le premier. Toi, Clément, fais de gros nœuds à la corde, et puis, quand madame descendra, tu la feras couler à mesure à côté d'elle... à portée de sa main, pour qu'elle puisse la saisir si la tête lui tournait. »

On peut juger quel effet produisaient sur moi de tels préparatifs. Le secours qui m'était présenté en cas de danger, *c'était une corde* qu'il fallait encore que j'eusse la présence d'esprit de saisir.

Lorsque je vis descendre Martin je repris un peu de courage. Il y avait dans le roc qui formait la muraille le long de laquelle j'allais me hasarder quelques sfoliations de l'épaisseur de quatre ou cinq pouces. C'était sur ces sfoliations que nos pieds devaient se poser. Martin commença, et lorsqu'il fut à quelque distance il me cria que le chemin *était bon* et qu'il allait m'attendre. Il le faisait exprès pour me dérober la vue du vide au-dessous de moi. Alors je me retirai derrière un quartier de rocher, je me jetai à genoux, et avec un sentiment de repentir bien positif j'adressai une prière à Dieu ; une de ces prières faites avec le cœur où je lui demandais de me pardonner et de me conduire au travers du danger que j'allais affronter... Ce fut dans ce moment que j'ai reconnu, plus que dans aucun autre, qu'une première éducation religieuse était un bien que rien ne pouvait nous enlever.

Je m'avançai donc avec une entière confiance sur le bord du mur de rocher, et me recommandant une dernière fois à Dieu je posai le pied sur la première sfoliation que j'aperçus, me tenant avec les mains à celles qui étaient à ma hauteur. Pendant ce temps Clément déroulait lentement la corde avec ses nœuds. Ce fut ainsi que je commençai à descendre dans la vallée d'Ossoüe, presque suspendue dans les airs et presque sûre aussi de ne jamais arriver sur cette prairie que je voyais au-dessous de moi autrement que mutilée et privée de la vie.

La duchesse d'Abrantès.

(*La suite à un prochain numéro.*)

JANE GRAY.

1553.

I.

C'était une de ces rares journées de soleil où la verte campagne d'Angleterre sourit et s'épanouit, libre enfin de son réseau de brouillard, comme une jeune fille qui jette au loin son voile de deuil et se plaît à montrer les émeraudes et les perles de sa ceinture et de son collier. Le parc de Sion-House étalait avec orgueil le luxe artistement na-

turel de ses grands gazons et de ses grands ombrages, si bien fondus avec les collines, les prairies et les vallées, que l'œil n'eût jamais deviné où le jardin finit et où le pays commence. Dans un pavillon reculé, d'où l'on n'entendait d'autre bruit que le murmure continu d'une fontaine et les notes intermittentes de quelques oiseaux invisibles, une jeune femme était assise, belle et pure, et souriant comme cet Ariel que devait peindre Shakspeare. Avait-elle dix-sept ans? Tout au plus; et cependant, sur la table et sur les bancs autour d'elle, des livres grecs et latins se trouvaient mêlés aux crayons, aux mandolines et aux longues aiguilles à broder! Elle lisait attentivement un volume de Platon, son auteur favori, lorsque la porte, aux vitraux gothiques, s'ouvrit et laissa voir un long cortége de seigneurs, arrivant par toutes les allées, et, à leur tête, Henry Gray, duc de Suffolk, Jean Dudley, duc de Northumberland, et lord Gilfort Dudley, dans leurs plus magnifiques habits. A peine, dans sa première surprise, la jeune femme avait-elle reconnu son père, son beau-père et son mari, que tous les trois mirent un genou en terre, et lui offrirent, avec de grands signes de respect, sur trois coussins de velours, une main de justice, un glaive et une couronne. « Car Édouard VI est mort hier, 6 juillet 1553, dit le duc de Northumberland, et voici ses dernières volontés qui investissent Jane Gray de la royauté d'Angleterre, à l'exclusion de Marie et d'Élisabeth, déclarées filles illégitimes de Henry VIII. »

La surprise de Jane Gray fut de l'épouvante. En un moment elle se représenta tous les dangers du fatal honneur qu'on lui proposait; elle s'en représenta aussi toute l'injustice.

« Ah! milords, s'écria-t-elle, que venez-vous m'offrir? La couronne d'Angleterre ne m'appartient pas. Vous savez tous, comme moi, qu'avant sa mort le roi Henry VIII fit un testament par lequel il léguait le trône au prince Édouard, et, à son défaut, à ses deux filles, Marie et Élisabeth, par ordre de primogéniture.

— Mais, répondit le duc de Northumberland, cet acte est sans force, puisque, par une contradiction qui l'annule, Henry VIII a laissé subsister le décret du parlement qui proclamait l'illégitimité de la naissance de ses deux filles. C'est donc à vous, petite-fille de Marie, sœur de ce roi, que revient légitimement la royauté. Donc, Jane, nous vous saluons reine d'Angleterre, et nous venons recevoir vos serments en échange de notre foi et hommage.

— Non, répliqua Jane, non; tout cela est mal, milords. Quelque chose me dit au fond du cœur (et cette même voix parle au fond du vôtre) que ce n'est pas à moi d'être reine, et que je toucherais au bien d'autrui. Et puis abandonner ma douce solitude de Sion-House pour le tumulte de Londres, et mes loisirs si bien occupés pour vos orages vides et périlleux. Non, laissez-moi, par grâce! Assez d'autres, sur mon refus, accepteront ce diadème qui ne serait qu'un fardeau pour moi.

— Il n'est plus temps, Jane, reprit lord Gilfort-Dudley; le peuple et le parlement vous demandent, et le moindre retard serait le signal d'une guerre civile. Pour Dieu, notre épouse chérie, sauvez l'Angleterre en régnant sur elle... Et quand il serait vrai que votre père, et le mien, que moi-même, votre époux, nous eussions tout médité, tout préparé pour ce moment suprême; quand il serait vrai que les dernières volontés d'Édouard lui eussent été inspirées par nous, ses plus chers favoris, en haine de la papiste Marie, dont les Anglais souffriraient impatiemment le joug, autant que par amour pour vous et par une noble pensée d'ambition... la chose est faite, Jane; nous ne pouvons plus reculer que dans un abîme, et notre tête tombera si la vôtre ne porte pas la couronne. Vous monterez sur le trône, ou nous monterons tous trois sur l'é-

chafaud. Décidez. Mais nos genoux ne quitteront pas la pierre de ces marches que vous ne nous ayez dit : Milords, suivez la reine.

— Suivez donc la reine, milords, dit Jane, en pleurant et en frémissant. Mais Dieu m'est témoin que mon front se débat sous cette couronne comme sous le glaive flamboyant de l'archange. »

II.

Il était d'usage alors que les souverains d'Angleterre passassent les premiers jours de leur avénement au trône dans la Tour de Londres ; la nouvelle reine y fut donc conduite, sous l'escorte de la petite armée de partisans que Northumberland avait organisée à la hâte. Tous les conseillers, devenus en quelque sorte les prisonniers de ce duc ambitieux, suivirent la reine dans cette forteresse. Des ordres furent donnés pour que Jane fût proclamée dans tout le royaume ; mais ils ne reçurent d'exécution qu'à Londres et dans les environs, et le peuple entendit cette proclamation dans un morne silence ; car, ayant vu la princesse Marie réintégrée dans ses droits par Henry VIII, il avait toujours pensé qu'elle succéderait sans contestation à Édouard. Et d'ailleurs la nation prévoyait avec effroi que Northumberland gouvernerait sous le nom de Jane, et l'aversion qu'inspirait son caractère astucieux et cruel l'emportait sur les craintes que pouvait concevoir le parti des protestants sous le règne de la catholique Marie. Cependant on plaignait Jane, car on l'aimait tant! On aurait voulu la délivrer de ses funestes honneurs. Ainsi pensait le bon peuple de Londres. Mais les partis, qui ne raisonnent que dans leur intérêt ou leurs passions, s'irritaient de plus en plus. L'armée de Marie et celle de Jane, ou plutôt de Northumberland, se rencontrèrent. Marie fut victorieuse et entra dans Londres aux acclamations du peuple et des magistrats.

Personne n'était plus heureux que Jane Gray. Avec quelle joie elle quitta le bandeau royal après un règne de huit jours dans une prison !...

Elle écrivit à Marie pour lui demander la permission de retourner à son cher Sion-House. Pour toute réponse, elle reçut l'arrêt de mort de Northumberland, qui fut exécuté le 22 août 1553, et l'arrêt de captivité de lord Gilfort, son mari, qui fut enfermé avec elle dans la Tour.

La mort des deux époux était résolue dans le cœur implacable et vindicatif de Marie. Quelques nouveaux troubles, une conspiration misérablement ourdie par le duc de Suffolk, servirent de prétexte. Suffolk fut condamné à la peine capitale, et Jane, voyant ainsi tous les siens tomber l'un après l'autre, se résigna sans effort à la triste destinée qui l'attendait elle-même.

On vint en effet l'avertir de se préparer à la mort ainsi que son mari.

Jane ne répondit rien, mais elle prit aussitôt une plume et écrivit une lettre *en grec* à sa sœur, la comtesse de Pembroke, pour l'engager à conserver, dans les diverses situations où le sort pourrait la placer, une constance semblable à la sienne.

Quelques heures avant le supplice des deux jeunes époux, lord Gilfort demanda instamment à voir sa femme. Jane s'y refusa. « Non, répondit-elle, la tendresse de nos adieux amollirait trop nos âmes dans un moment où nous avons besoin de toutes nos forces. Notre séparation sera courte. Le ciel n'est pas loin de ceux qui ont beaucoup souffert, et là rien ne troublera plus notre éternelle félicité. »

Un même échafaud devait servir à Jane et à son époux. Mais le conseil redouta la pitié et la sympathie du peuple pour cette jeune, belle et vertueuse princesse, et il fut décidé qu'elle serait décapitée dans la tour même. A travers les barreaux de sa fenêtre elle vit passer son mari que l'on conduisait au supplice, et bientôt elle revit porter son

corps sanglant dans un char. On lui apprit qu'il était mort avec une grande fermeté. Son propre courage redoubla.

Comme elle marchait vers le billot fatal, le gouverneur de la Tour la supplia de lui donner quelque bagatelle qu'il pût conserver toute sa vie. Jane lui fit présent de ses tablettes, où elle venait d'inscrire trois maximes en grec, en latin et en anglais. Le sens portait que la justice humaine s'était exercée contre son corps, mais que la miséricorde divine serait favorable à son âme; que sa jeunesse et son inexpérience lui serviraient d'excuse; enfin qu'elle espérait que Dieu et la postérité lui feraient grâce.

Jane, au moment de subir l'arrêt mortel, adressa un discours pathétique au peu de spectateurs qui assistaient à cette horrible scène. Toute la douceur de son caractère s'y révélait. Elle ne reprocha son malheur qu'à elle-même et ne laissa échapper aucune plainte sur la rigueur qu'on déployait contre elle.

« Mon crime est moins d'avoir porté une main sacrilége sur la couronne que de ne l'avoir pas rejetée avec assez de constance. Je me suis rendue coupable, non par ambition, mais par respect pour mes parents. Je me soumets volontiers à la mort, comme le seul hommage que je puisse rendre à la majesté du trône. L'atteinte que j'ai portée aux lois de l'Etat demandait un exemple. Je prouverai par ma résignation le désir sincère que j'ai d'expier une faute qu'un excès de tendresse filiale m'a fait commettre. Je reconnais que je suis punie avec justice, puisque j'ai été l'instrument, quoique involontaire, de l'ambition. J'espère que l'histoire de ma vie ne sera pas sans utilité; elle montrera du moins que la pureté des intentions ne justifie nullement les crimes de fait, surtout lorsque ces crimes tendent à nuire au repos public. Et maintenant, monsieur, dit-elle au gouverneur, faites exécuter l'arrêt. »

Jane se fit ôter ses vêtements de parure par ses femmes, mais elle ne voulut point qu'on lui coupât ses beaux cheveux. Elle les ramena sur sa poitrine comme un voile d'or et de soie. Puis, on lui mit un bandeau sur les yeux, et ses blanches et petites mains, guidées par le vieux gouverneur tout en larmes, cherchèrent le billot mortel pour y poser sa tête. A sa taille encore enfantine, à la pâle sérénité de ses traits, à l'expression d'étonnement plus que de frayeur répandue sur ses lèvres entr'ouvertes, à son attitude gracieusement gênée, on eût dit une jeune fille convalescente qui s'essaie à quelque jeu de son âge, et qui, les yeux fermés, tend les bras avec précaution pour ne point se faire de mal.

Et la hache tomba sur cette charmante enfant; et le bourreau, pleurant et blasphémant, tomba presque mort à côté de la victime.

Et si quelques-unes de vous, mesdemoiselles, ont vu le magnifique tableau de Paul Delaroche, tout ce que je viens d'écrire vous paraîtra bien peu de chose; et vous toutes qui ne l'aurez pas vu, car la France est grande, tout cela ne vous en donnera qu'une bien faible idée; mais votre imagination y suppléera. Rêvez ce qu'il y a de plus pur, de plus gracieux, de plus touchant; votre rêve sera presque la réalité de l'art.

Émile Deschamps.

L'ENFANT ET LA CHÈVRE.

Bagnères...

A M. ***.

Vous n'avez pas raison, mon cher Emmanuel ; on est triste aux eaux comme à Paris, et que ce soient Bade avec ses charmants paysages, les Pyrénées avec leurs sites sauvages et pittoresques, dès que les chagrins se cramponnent à notre pauvre humanité, ils ne la quittent plus, et, selon le poëte, ils montent en croupe et galopent avec elle.

Vous ne cessiez de me répéter, pour m'engager à partir ; « C'est le lieu des distractions, le véritable lieu pour les malades de cœur ; le plaisir s'y montre sous toutes les formes ; jamais médecin n'eut de recettes si efficaces et ne fit des cures plus merveilleuses ! » Eh bien ! m'y voilà sur cette terre de miracles, m'y voilà depuis huit jours, et j'ai attendu vainement votre médecin. Aujourd'hui je n'y crois plus ; ce n'est qu'un mauvais charlatan, et l'horrible tableau qu'il vient de m'offrir, il n'y a pas deux heures, me le fait renier à jamais. J'en suis tout ému, et vous qui aimez tant les lieux escarpés, les rochers, les précipices, vous n'aurez pas plus tôt lu ma lettre que, j'en suis sûr, votre excellent cœur les aura pris en haine.

O les exécrables rochers ! Moi aussi je les aimais hier; leur aspect menaçant avait mille charmes pour mon âme, je ne les croyais dangereux que pour l'infortune et le désespoir ; maintenant je les maudis, car ils ont été sans pitié pour le seul être qu'ils devaient épargner.

Il était à peu près sept heures du matin ; j'avais ouvert ma fenêtre, suivant ma coutume, pour respirer l'air si frais, si pur de la montagne, et, selon ma coutume aussi, je jouissais silencieusement de l'admirable nature qui se développait autour de moi. Le soleil se levait, et je voyais le brouillard répandu de tous côtés se séparer peu à peu et lentement pour lui faire place, s'élever comme une fumée légère, s'évaporer dans l'azur du ciel, ou bien descendre sur les gazons verts, et diamants etincelants se balancer aux pointes des grandes herbes. Alors la belle décoration dont vous m'avez parlé si souvent avec enthousiasme, n'étant plus cachée derrière cette longue toile grise, mille rayons de feu venaient l'éclairer tout à coup et je la contemplai avec ravissement. Tantôt c'était son ensemble magnifique qui me frappait ; mes yeux n'avaient aucune prédilection ; ils remarquaient tout sans rien préciser, sans s'attacher à rien ; mais tantôt aussi, ils se mettaient, sans trop savoir pourquoi, à affectionner un objet quelconque, une chaumière dans le lointain, ou bien la fumée du feu d'un berger, ou bien un nuage dans le ciel prenant cent formes en une minute, ou bien une cascade bouillonnante, ou bien encore quelques précipices, quelques rochers penchés au-dessus d'un abîme sans fond ; et ils erraient ainsi de détails en détails, toujours heureux, toujours satisfaits de leurs stations si contraires, si diverses. Enfin, sur un de ces blocs

immenses de granit rouge suspendus dans les airs comme par miracle, ils avaient aperçu un enfant couché, et, insensés qu'ils étaient, la tranquillité de cette jeune âme vis-à-vis le danger les avait séduits et ils s'y étaient arrêtés volontiers.

Le tableau était en effet pittoresque. Cet enfant, petit pâtre de la montagne, la tête appuyée contre un de ces arbustes qui s'élèvent à travers les crevasses du rocher, semblait profondément endormi ; car si ce n'est ses longs cheveux blonds que le vent faisait flotter sur son visage, on ne pouvait distinguer en lui le moindre mouvement. Une chèvre à quelques pas de là, tout-à-fait sur le bord du précipice, broutait tranquillement. Légère, svelte, adroite, elle allait par petits sauts de buissons en buissons, et on l'aurait crue dans une entière liberté, tant elle avait de grâce et de souplesse, si à chacun de ses bonds on n'avait vu remuer une corde qui retenait son élan. Et où cette corde était-elle attachée ? Au bras de notre jeune gardien qui, pour ne pas perdre, pendant qu'il reposait, le dépôt que ses parents lui avaient confié, avait imaginé ce moyen. Et moi, sans défiance de la Providence, je souriais à cette singulière idée pour bien veiller et dormir tout ensemble ; je la trouvais ingénieuse, et je l'admirais, cet enfant, j'enviais son sommeil si paisible, ses rêves dorés, sa vie simple et pauvre, mais toujours douce et heureuse. Oh ! non, je ne me défiais pas de la Providence ; il y avait là trop d'innocence, de candeur et de beauté pour en pouvoir douter!!!

Tout à coup, un coup de fusil s'étant fait entendre dans la montagne, la chèvre effrayée de ce bruit s'élança en avant pour atteindre un autre rocher ; mais retenue par cette fatale corde elle perdit l'équilibre et tomba en arrière sans pouvoir se cramponner à rien. Au même instant, épouvanté moi-même je regardai l'enfant ; il n'était déjà plus à sa place ; à moitié réveillé par cette masse lourde qui l'attirait, je l'aperçus qui cherchait à lutter ; mais c'était en vain ; il n'y avait pas de proportion pour de si faibles forces ; il fallait qu'il fût entraîné, et quelques secondes ne s'étaient pas écoulées qu'il roulait, roulait le long des buissons et disparaissait pour toujours. Il poussa un cri aigu, le malheureux ! un cri unique, et ce cri fut horrible ! Je le vois encore cet infortuné, accrochant ses petites mains, ses mains d'enfant de branches en branches, d'épines en épines, et toujours ce poids si énorme, si remuant, si agité, le faisant lâcher prise et le poussant dans le gouffre.

Et sa mère était accourue à son cri de détresse ; elle était là sur le haut du rocher, l'appelant, le nommant son cher fils, lui demandant où il était. Hélas ! il venait de se rattacher à une dernière touffe de ronce ; la racine avait cédé, et il était englouti !!...

Oh ! mon ami, quelle scène atroce, et combien elle m'a fait de mal ! Malgré moi elle est toujours présente à ma pensée ; toujours je crois entendre son dernier gémissement, et je sens en mon cœur un surcroît de tristesse que je ne puis définir. A l'heure du déjeuner je suis descendu à la table d'hôte et j'ai raconté l'événement qui venait de m'émouvoir si vivement ; j'ai proposé une souscription, et chacun s'est empressé de puiser à sa bourse pour donner à la pauvre mère une sorte de consolation. Elle l'a reçue cette quête, nous en a témoigné toute sa reconnaissance ; mais ignorants que nous sommes du cœur maternel, nous avons été bien loin de la consoler ! « Mon Nicolas, mon enfant, » répétait-elle avec désespoir. Et comme je lui répondais qu'elle n'avait pas tout perdu, puisqu'il lui en restait encore trois autres : « Ah ! monsieur, s'écria-t-elle avec un accent déchirant, vous vous trompez ; c'est qu'il était fils unique, mon Nicolas. Ne savez-vous donc pas qu'une mère qui perd un de ses enfants ne croit jamais avoir que celui-là ? » Oh ! la malheureuse mère!!!

Adieu donc, mon cher Emmanuel. Le pays

où vous m'avez envoyé est vraiment magnifique; la nature, tour à tour riante et gracieuse, sévère et imposante, y étale ses plus brillants trésors; l'air est embaumé du parfum des orangers d'Espagne, tout devrait enfin vous ranimer; mais à côté de tant de merveilles je me souviens du pauvre petit pâtre, et je garde ma tristesse. Adieu.

Paul de JULVÉCOURT.

TOILETTE DE PRINTEMPS.

N° 1 (*Planche ci-contre*). Ce col est taillé de biais, carré devant, arrondi derrière; il est garni de tulle brodé. Le n° 2 donne avec détail le dessin d'un bouquet. Vous trouverez ce dessin d'une exécution difficile, très vétilleux, très minutieux, c'est vrai; mais les cols de mousseline claire se brodent très finement. Vous le poserez, pour le broder, près du bord, dans le sens où il est placé; par rapport à la petite ligne qui figure le point à jour remplaçant l'ourlet, il vous faudra prendre deux aunes de tulle pour le garnir comme il est indiqué.

N° 3. *Pierrot à col*. Cette forme est très facile à expliquer d'après le dessin; elle est de même par derrière que ce que vous voyez par devant. Votre pierrot est taillé de deux morceaux en biais qui, venant se joindre par une couture et par des boutons, forment deux pointes semblables. Le petit col est en biais, garni d'une bande de batiste à petits plis; le pierrot est garni de même; la garniture placée entre deux broderies est également plissée à petits plis, et retombe plate.

Le n° 4 vous indique un bouquet de la broderie.

N° 5. *Fichu de ruban*. Les rubans à dentelle sont bien jolis; mais ils sont d'un prix si élevé que peu de jeunes personnes doivent trouver dans leur bourse de toilette la facilité de se les procurer. Nous vous donnons d'abord la forme des fichus-ceintures, et puis nous vous enseignerons le moyen de remplacer le ruban. Vous le pliez en pointe de fichu dans le dos; il passe sur l'épaule et croise sous la ceinture; un morceau taillé en jockei arrondi, est bordé par des canons que vous faites ainsi : vous coupez un bout long comme la main, vous le disposez en cornet, et vous le placez de manière à ce qu'il vous offre l'aspect de ce que représente notre dessin. Maintenant, si vous avez de petites dentelles noires ou de petites blondes, vous en bordez votre ruban de satin pour imiter le ruban-dentelle. Les fleurs sont brochées; vous pouvez les broder ou les peindre.

LES INSÉPARABLES.

A Mesdemoiselles A. de R... et C. de L...

Ah! qu'il est facile de disparaître du monde!
Mme de Staël.

Lorsque du bord des flots amers,
Deux balancelles pavoisées,
Et le même jour baptisées,
Vont ensemble tenter les mers;
Jumelles de beauté, de pavillon et d'âges,
Longtemps le même souffle agite leurs cordages,
Longtemps, sur l'Océan, dans leur destin pareil
Tout est zéphir, parfum, harmonie et soleil.
Au milieu des hasards, sûres de leurs conquêtes,
On les voit se mirer dans les flots, les coquettes.
Leur corps tout gracieux d'un double élan bondit,
Leur voilure éclatante en volant s'arrondit;
Et, malgré le bonheur des fortunes prédites,
Le vent les pousse au loin sous des îles maudites.
L'orage et le combat font entendre leur voix;
Devant elles la mort se présente deux fois:

Adieu, de leurs agrès la parure soignée,
Le pont brillant et net, la mâture alignée,
Les emblèmes pieux dessinés sur les bords,
Le bronze reluisant dans les rouges sabords,
Des armures d'acier les vives étincelles;
Adieu, jeunesse et gloire! adieu, mes balancelles!

L'une démantelée et sanglante, à travers
Le gouffre et les récifs, passe les flancs ouverts,
Et le courant la jette au rocher qui la brise;
L'autre, en pleurant sa sœur, par un pirate est prise.

Ainsi donc ce qui s'aime est toujours séparé?
Non; voyez ces oiseaux au plumage azuré,

Ces deux petits oiseaux charmants, incomparables,
Que l'amour a nommés du nom d'inséparables.
On dirait que des nœuds, dans leurs ailes cachés,
Les tiennent corps à corps l'un à l'autre attachés ;
Un seul fil de leurs jours semble lier la trame,
Pour leurs deux petits corps Dieu ne forma qu'une âme ,
Un amour, une vie ; et sitôt que le sort
Leur présente l'absence... ils choisissent la mort.

Nous avons vu ces deux blanches et jeunes filles
Charmantes, se mêler au vol de nos quadrilles,
Se retrouver toujours dans tous leurs souvenirs,
Ne former qu'un seul vœu pour leurs deux avenirs,
Rivales, s'admirer et s'aimer sans envie
Du même sentiment qui commença leur vie ;
Échanger leurs premiers secrets, leurs jeunes pleurs,
Ou confondre leurs voix plus fraîches que leurs fleurs;
Partager leurs succès, toutes les deux plus belles,
Partout, éclipsant tout, sans s'éclipser entre elles.
Lorsqu'elles accouraient, par la main se tenant,
C'était délire, joie et bonheur !... maintenant
On sent que des regrets accablent leur mémoire;
Car leur sourire est triste et leur parure noire.
Le bal vif et joyeux sollicite leurs pas,
La fête les attend... elles n'y viendront pas.
C'est que février vient, qu'avec des pleurs il s'ouvre,
Que pour elles de deuil son premier jour se couvre.
C'est qu'il a disparu l'esprit qui les forma,
Le cœur qui les choisit, l'ange qui les aima ;
Celle qui s'exhalant comme une pure flamme
Emporta dans son ciel une part de mon âme;
Dont la voix, le conseil avaient tant de douceur
Qu'on eût dit que c'était ou leur mère ou leur sœur.
Et tristes, on les voit sous la neige qui tombe,
Entrelaçant leurs bras, marcher vers une tombe;
Ou, berçant leur douleur d'un espoir immortel,
Avec la même foi prier au même autel.

Comte Jules DE RESSEGUIER.

CLÉMENCE ISAURE.

. . . .
Dans mon riant jardin, sur la verte pelouse,
Sous mon beau ciel d'azur, venez, je vous attends ;
Je vous garde les prix que je cueille à Toulouse
Dans la corbeille du printemps.

JULES DE RESSEGUIER.

Oui, c'est à Toulouse qu'il y a fête! c'est aux Jeux Floraux, avec le souvenir des troubadours, au milieu des brillants cortéges, parmi les flûtes et les guitares, quand revient le 3 mai, ce jour de la moisson des amaranthes d'or et des beaux lis d'argent. On sent qu'une femme a passé par là, tant il y a de douceur dans cette gloire! La veille, au soir, le blanc fantôme de Clémence Isaure est encore venu déposer son bouquet sur le seuil de sa chère Académie ; c'est en son nom qu'on va en distribuer les fleurs aux jeunes poursuivants de la *gaie science;* et les poëtes, amoureux de ces fleurs, semblent en parfumer leur poésie, et mêlent toujours une molle et suave harmonie aux chants les plus sévères, se ressouvenant sans doute que, dans les temps antiques, pour être bien accueilli des Muses il fallait avoir sacrifié aux Grâces.

Vers le treizième siècle, quand toute l'Europe, longtemps écrasée sous les pieds des Barbares, n'avait encore que des cris de guerre ou des gémissements de douleur, Toulouse élevait déjà sa voix mélodieuse et jetait aux échos surpris les notes timides de ses poétiques chansons ; comme ces oiseaux hâtifs qui, sous les branches toutes noires encore, hasardent leur sonates précoces parmi le fracas des vents et les froides giboulées. Ce fut deux cents ans avant la renaissance des lettres qu'une société de sept poëtes ou troubadours institua, dans un faubourg de Toulouse, un collége de poésie sous le nom de *Collége de gai savoir.* Voici une pièce authentique émanée de ce collége en 1323 :

« La très gaie compagnie des sept poëtes de Toulouse aux honorables seigneurs, amis et compagnons qui possèdent la science d'où naît la joie, salut et vie joyeuse.

« Nous vous invitons à vous rendre le 1er mai prochain dans le verger que nous tenons des poëtes nos devanceurs. Notre plus grande attention et nos désirs les plus ardents sont de nous réjouir en nous récitant nos vers et nos chants poétiques.

« Nous vous supplions et requérons de venir le jour assigné, si bien fournis de vers harmonieux et d'un si beau feu que le siècle en devienne plus gai, que nous soyons plus disposés à nous réjouir, que le mérite revienne en vigueur, que la vertu soit récompensée et le savoir exalté ! »

Certes, voilà des vœux qu'on pourrait former dans tous les siècles et même dans le nôtre, nonobstant les merveilleuses améliorations dont nous jouissons, d'après l'incontestable principe de la perfectibilité indéfinie.

Telle est la haute origine de cette première Académie des temps modernes, où les prix étaient des fleurs, dont les germes poétiques furent bientôt répandus et fécondés,

non-seulement dans tout le midi de la France, mais par-delà les Alpes et les Pyrénées. En 1388, des poëtes toulousains, sur la demande de Jean, roi d'Aragon, allèrent instituer la *gaie science* à Barcelone, et, quelque temps après, à Tortose, sous le roi Martin. Les productions des troubadours furent longtemps les seuls ouvrages de poésie lus et admirés par tout l'Occident. C'est cette riche collection où les Muses italiennes puisèrent leurs premiers trésors. Dante et Pétrarque, comme on l'a dit, sont les fontaines de la poésie toscane, mais fontaines qui prirent leur source dans notre poésie provençale et languedocienne.

Cependant l'astre de Clémence Isaure ne s'était pas encore levé; il ne devait paraître que pour conjurer de nouveaux orages et dissiper de nouveaux brouillards; car, tandis que le joyeux consistoire voyait grandir au dehors des institutions semblables à la sienne, deux fois le faubourg des Augustins, la maison et le verger des sept *mainteneurs* furent détruits par les guerres. Les belles fleurs périrent arrosées de sang, et les murs de l'Académie qui s'étaient élevés aux doux accents de la gentille langue d'Oc, s'écroulèrent au rauque sifflement de l'idiome anglais. Les capitouls d'alors recueillirent les poëtes dans l'Hôtel-de-Ville et subvinrent à tous les frais. Mais les sept chanteurs se croyaient en exil dans le capitole toulousain; ils rêvaient toujours les beaux ombrages de leur jardin paisible. D'année en année les fleurs fournies par les autorités municipales semblaient ternies de la poussière des greffes. Les *gais exercices* prenaient peu à peu quelque chose de guindé et d'officiel; puis la ville se lassait de voter des fonds pour une chose qui n'était pas d'une utilité publique, n'étant que belle et charmante; enfin, languissante depuis près d'un siècle, cette ancienne institution allait mourir. Clémence Isaure parut!

C'est merveille de voir comme le hasard, ou plutôt la Providence, car il n'y a point de hasard, suscite à point nommé les vengeurs ou les sauveurs. L'histoire du monde est pleine de ces miracles. Toujours quelqu'un envoyé d'en haut vient arranger nos affaires d'ici-bas. On se demande incessamment : Qui donc punira et réprimera le désordre? qui donc relèvera la société qui penche vers l'antique chaos? On cherche, on se creuse la tête, on se perd en conjectures, et cependant arrive un général ou un saint, un enfant ou une femme que personne n'attendait, et tout se réorganise et se formule d'après les nouvelles nécessités dont le roi du ciel a seul le secret. Ce qui est vrai pour les empires l'est aussi pour chaque famille ou agrégation. Une même loi régit l'univers et l'atome. Dieu me préserve de prendre jamais des académiciens pour des atomes; mais enfin, Clémence Isaure parut, et le *Collége de la Gaie Science* ressuscita plus jeune et plus brillant.

A la voix d'une jeune femme les troubadours se rassemblent, les luths détendus s'accordent, la fête du 3 mai se célèbre avec plus d'éclat que dans les plus belles années. C'est que Clémence Isaure prodigue tous ses biens et toute son imagination, le plus grand des biens, pour relever le palais et les jardins des mainteneurs, pour tracer et assurer à jamais la pompeuse ordonnance des solennités du joyeux consistoire, et pour multiplier les fleurs annuelles qui doivent couronner les poëtes vainqueurs jusqu'aux dernières limites de l'avenir. Grâce à elle, grâce au noble et intelligent emploi de ses richesses, cette éclatante moisson ne peut plus manquer, et tous les ans et toujours on verra sourire, sur le tombeau de Clémence Isaure, une amaranthe et une églantine d'or, une violette, un souci et un lis d'argent... il n'y a qu'à se hausser pour en prendre.

« Non contente de protéger ces voyageurs inspirés qui portèrent leurs joies par toute la France et rendirent nos mœurs presque aussi douces que leurs chants, Clémence

Isaure voulut mériter les couronnes qu'elle décernait; et, devinant toutes les grâces, toutes les séductions du langage de nos troubadours, elle sut être à la fois leur rivale et leur patronne. Mais le temps a effacé ses vers; ses accords légers n'ont pas retenti jusqu'à nous, et ses chants, consacrés par nos regrets, sont perdus pour nos souvenirs. »

Nous empruntons ces lignes à M. le comte Jules de Rességuier, comme nous lui avons déjà emprunté les vers de notre épigraphe, car sa prose et sa poésie ont également célébré son immortelle compatriote; et quand il a dit une chose, on pourrait la dire autrement, mais on la dirait beaucoup moins bien.

Et voilà qu'après tant de bienfaits et de génie, en présence de tous ces monuments d'une vie glorieuse, il s'est trouvé des hommes pour douter de Clémence Isaure, pour lui disputer son nom et nier son existence. Il y a déjà longtemps qu'un monsieur nommé Catel (personne ne lui disputera son nom, à lui) a fait de cette illustre fille un personnage imaginaire. La muse de Toulouse serait un fantôme et sa gloire une fable! Et cette opinion est encore l'opinion... et la consolation de beaucoup de gens. Quand l'envie et la médiocrité, ces deux vieilles sœurs, nées le même jour, et qui mourront ensemble au dernier jour du monde, ne peuvent plus arrêter l'admiration pour quelque belle œuvre ou quelque belle action, elles prennent leur revanche contre l'auteur; trop heureuses si elles parviennent à jeter une vague incertitude et la vapeur épaisse de leur grossière haleine sur une figure et sur un nom qu'il faudrait adorer. C'est bien assez de la chose sans la personne. Mais l'ouvrage ou le fait n'en est pas moins sublime, il faut bien un auteur à toute chose; oui, mais on ne sait plus qui, et c'est toujours autant de gagné. Les athées procèdent ainsi. Certes, l'univers est beau, même à leurs yeux. Eh bien! ils disent que ce n'est pas Dieu qui l'a inventé, et les voilà dispensés d'un culte et d'une reconnaissance.

Cette répugnance d'admiration est une des plus misérables infirmités du cœur humain; elle prend sa source dans ce qu'il y a de plus mauvais et de plus vulgaire en nous, et malheureusement c'est une contagion, ou une mode, la plus implacable des contagions. Parlez avec enthousiasme, dans un salon, d'un homme ou d'une œuvre de génie de nos jours, votre voix trouvera de chauds contradicteurs et à peine quelques échos de politesse, et la grande majorité se taira, en vous regardant d'un air contraint et méfiant, et tout le salon sera mal à l'aise. Ressouvenez-vous au contraire de quelque situation invraisemble, de quelques vers bizarres, comme il y en a dans les plus beaux ouvrages, ou bien moquez-vous agréablement du plan et des caractères d'un poëme ou d'un drame (il n'y a rien de plus facile), et voyez alors comme tout s'anime et rayonne autour de vous: quel *chorus* universel! Tous ces messieurs et toutes ces dames, si mornes il n'y a qu'un instant, comme les voilà joyeux et animés! Ce serait plaisir de les voir, si ce n'était pitié... Oh! mesdemoiselles, défendez-vous de cette disposition dénigrante; rejetez-la ainsi qu'une mauvaise pensée. Laissez aller votre âme aux pures émotions de la poésie et des arts, et plaignez ceux qui se moquent: la moquerie est l'esprit des sots. Plaignez ceux qui cherchent des orties dans un jardin et qui croient avoir gagné la bataille d'Austerlitz quand ils ont trouvé une tache dans le soleil ou dans Lamartine.

Donc, on a nié l'existence de Clémence Isaure. Mais les incrédules ont été victorieusement combattus par le savant bénédictin dom Vaissette, dans son Histoire du Languedoc, et par Lafaille, dans ses Annales de Toulouse. On ne s'accorde point pourtant sur l'époque précise de la naissance et de la mort de Clémence Isaure;

mais il paraît certain qu'elle vivait en 1478 et qu'elle n'existait plus en 1523. La même obscurité qui couvre son berceau et sa tombe couvre aussi son origine. Quelques auteurs la prétendent issue des anciens comtes de Toulouse. Son épitaphe porte seulement que, sortie d'une famille illustre, elle vécut célibataire et mourut à cinquante ans. A sa mort elle confirma par testament la donation qu'elle avait faite pendant sa vie. Indépendamment des fleurs qui feront l'éternelle parure de Toulouse, elle a encore légué à sa ville une halle et un pré ; on voit qu'elle a pensé à tout le monde.

Ne nous étonnons pas que l'on sache si peu de chose sur Cémence Isaure ; elle n'est pas la seule dont la vie soit ignorée et le nom célèbre ; telle a été plus d'une fois la destinée des bienfaiteurs de l'humanité. Le temps, qui respecta leur nom, cache quelquefois leurs actions sous un voile impénétrable ; et si quelque grand souvenir, comme un trait de lumière, a percé la nuit de leur tombeau, tout le reste s'est éclipsé aux regards de la postérité. Nous les contemplons comme ces divinités qui n'inspirent jamais un respect plus grand que lorsque, placées au fond de leur sanctuaire, une religieuse obscurité les environne. Loin que ce mystère soit un prétexte de doute, il est un symptôme d'immortalité.

Ainsi, Clémence Isaure n'existe dans l'histoire que par les Jeux Floraux. Une resplendissante lumière éclaire cette face de sa vie dont les autres aspects sont voilés de ténèbres. Heureux qui ne laisse voir à son siècle et aux siècles futurs que le côté brillant et heureux de son âme et de sa destinée ! Peut-être Clémence Isaure traînait-elle avec soi quelque grande souffrance, peut-être éprouva-t-elle quelque amère déception du cœur ; que sait-on ? Ses fleurs d'or et d'argent ont peut-être été souvent arrosées de ses larmes... A-t-on impunément du génie et de la vertu ? N'importe, nous ne la verrons jamais qu'une violette ou une églantine à la main, et un divin sourire sur les lèvres, présidant les joûtes de la poésie, et couronnant les vainqueurs de ce tournoi pacifique, où il n'y avait d'autre danger pour le combattant que de trop aimer les grâces et les perfections de la souveraine des *jeux*.

Hélas ! ce danger valait bien ceux de la guerre ; témoin ce qui advint, raconte la légende, au gentil sire de la Landelle.

Il revenait par Toulouse, d'un pays bien loin, chevauchant vers son petit castel, sans songer à rien qu'à sa bonne épée, comme un vrai chevalier le doit. Tout à coup une grande foule l'environne et le presse. Place ! place ! c'est le *gai collége* qui s'avance au son des trompettes d'argent. Sire de la Landelle n'eut garde de résister au flot qui l'entraînait ; il n'avait jamais vu pareille fête et ne s'en faisait même aucune idée, ne sachant écrire que tout juste ce qu'il en faut pour signer un cartel ou un message d'amour, toujours comme le doit un vrai chevalier. Il entre et se place dans l'enceinte... Tous les hommes étaient debout, la tête découverte ; une femme seule était assise, comme sur un trône ; c'était Clémence Isaure. Il y avait de la déesse, de la sainte et de la nymphe dans sa beauté magique, et sire de la Landelle, qui était venu pour écouter, pouvait à peine suffire à regarder. Enfin les jeux commencèrent. Deux poëtes furent proclamés vainqueurs ; Clémence Isaure leur distribua les couronnes fleuries. Le premier avait fait une *canson ;* c'était Bertrand de Roaix, lauréat célèbre. Il lut ses vers lui-même. Les hommes l'applaudirent, les femmes lui jetèrent des bouquets ; l'autre, la dame de Villeneuve, fameuse aussi, avait composé une pastorale ; mais, toute confuse de se trouver en si grande et brillante assemblée, elle pria humblement Isaure de la lire, ce que celle-ci fit de si bonne grâce et d'une voix si touchante que maintes et maintes fois les vitraux s'ébranlèrent au bruit des acclamations. Lorsqu'elle eut fini, plus n'était question de la *canson* de Bertrand de

Roaix, sans pareille auparavant. Mais voilà, pour clore magnifiquement les jeux, qu'Isaure se prend à réciter un poëme de sa propre création, et la pastorale de la dame de Villeneuve fut à son tour comme si elle n'eût jamais été. Toutes les inspirations, celles de la voix, du regard, du geste et de la poésie, se trouvaient mêlées à tous les enchantements de la grâce, de la jeunesse et de la beauté : c'était la muse elle-même.

Sire de la Landelle ne se tenait d'aise; il trépignait, battait des mains et criait plus que tous. Dame Clémence faisait le délice de ses yeux, de son oreille et de son cœur de dix-sept ans. Un nouvel univers semblait s'ouvrir devant lui. Il était ivre, bien plus, il était fou, bien plus, il était poëte... oui, poëte dans l'âme! C'en est fait, il n'aura pas d'autre dame. Mais, pour la mériter, il lui faut la fortune et la gloire. Déjà une inspiration miraculeuse fermentait dans son sein; mais, faute de science, il ne pouvait exprimer toutes les belles pensées qui l'obsédaient. Il part, disant en lui-même qu'il va conquérir la science et la richesse, pour tout rapporter aux pieds de sa divinité.

Bien des années s'étaient écoulées sans que personne eût connaissance de son sort, lorsqu'un soir un chevalier, tout couvert de poussière, s'agenouilla devant une petite chapelle, à une demi-lieue de Toulouse, sur la route d'Italie. « Sainte Vierge, disait ce chevalier, reçois mon vœu. J'étais pauvre, et je suis riche comme le pacha de Syrie; j'étais inconnu, et maintenant ma renommée de poëte me précède en tout lieu. Je tiens le luth aussi adroitement que l'épée. Je dois tout, tu le sais, à noble dame Clémence Isaure; eh bien! tout est pour elle. Puisse-t-elle, par ta grâce, consentir un jour à m'accorder ce que n'oserais dire sans émoi et tremblement de lèvres! — Monseigneur, y pensez-vous? s'écria vivement son page en tirant son manteau. Dame Clémence a plus de quarante ans, je vous jure. — Taisez-vous, enfant, répondit avec gravité le bon chevalier; sa renommée aura plus de mille ans, et sera toujours jeune. »

Puis il court à Toulouse tant que son cheval avait de jambes et se rend droit au Capitole, car c'était encore le 3 mai. Il venait disputer le prix avec une ballade qui lui avait coûté bien des nuits sans sommeil et la moitié des cheveux de sa tête, et il aspirait, pour suprême récompense, à demander la douce main qui l'aurait couronné... Mais pourquoi donc Clémence Isaure n'est-elle pas là?... et pourquoi donc cette statue de marbre portant les fleurs du concours? Il approche... Ah! ce marbre, c'est elle! la déesse, la sainte, la nymphe, la muse est retournée au ciel; son ombre seule, pour la première fois, préside à la poétique solennité. La ballade tombe des mains du chevalier, qui tombe lui-même aux pieds de la statue. Un des mainteneurs déploie le rouleau et lit à haute voix la poésie de sire de la Landelle. Un vote unanime lui décerne le prix : c'était l'amaranthe d'or. Il réclame, comme une faveur, le souci d'argent. Il le porte à ses lèvres, le presse sur son cœur, lève les yeux et les bras vers le marbre adoré; il prononce trois fois, Clémence Isaure! Clémence Isaure! Clémence Isaure! et plus onc ne prononça une parole. On dit (mais je n'y étais pas) que la statue tressaillit sur sa base. Ce qui est certain, c'est que toutes les fleurs dont elle était parée se détachèrent comme des fruits mûrs de leur tige, et couvrirent de leurs débris, comme d'un linceul embaumé, le corps et le visage du chevalier. Fut-il du moins enterré auprès de Clémence Isaure? La légende n'en parle pas. Mais avouez qu'il l'aurait bien mérité[1].

En 1513, vers les dernières années de la vie d'Isaure, le collége de la *Gaie Science* changea son nom en celui de *Jeux Floraux*, lesquels furent érigés en Académie par

(1) La plupart des details qui precedent sont empruntes à un bel eloge de Clemence Isaure, prononcé par M. de Pinbusque, un des quarante mainteneurs.

lettres-patentes rendues en 1494, qui portèrent à trente-six le nombre des mainteneurs qui sont aujourd'hui quarante, nombre éminemment académique. C'est donc, comme nous l'avons déjà observé, la plus ancienne Académie des temps modernes; c'en est aussi la plus ingénieuse et la mieux ordonnée dans l'intérêt des lettres. Tandis que l'Académie Française elle-même n'a qu'un prix pour la poésie, qui se décerne en général à une épître en vers, c'est-à-dire à ce qu'il y a de moins poétique, les *Jeux Floraux* couronnent chaque année, outre l'épître, tous les autres genres de poésies, l'ode, le poëme, l'élégie, l'idylle ou l'églogue, le sonnet ou l'hymne; ils ont également un prix pour le discours en prose, comme toutes les académies. Certes, avec une pareille institution, si Toulouse eût été le centre de la vie sociale et politique qui dans le moyen-âge reflua presque toute vers Paris, notre poésie élégiaque et lyrique, notre poésie de cœur et d'imagination, n'aurait pas été si étrangement en retard; et qui sait? la France aurait peut-être aussi son épopée.

Telle est cependant l'influence de l'astre de Clémence Isaure, que ses rayons ont toujours fait éclore des générations de poëtes. Toulouse a son atmosphère littéraire comme Paris; son ressort comprend tout le Languedoc, la Provence et la Guienne. Jamais les poëtes n'y ont manqué; jamais ils n'y ont été si nombreux et si brillants que de nos jours. MM. Raynouard, Baour-Lormian, Soumet, Guiraud, Jules de Rességuier, Méry, Barthélemy, Jules de Saint-Félix, Belmontet, Edmond Géraud, Lorrando, et tous les jeunes poëtes qui font leurs premières armes dans le journal *la Gironde*, un de nos recueils mensuels les plus remarquables par le style et par la pensée artistique et philosophique, tous sont les enfants et les élèves de Clémence Isaure. C'est sans doute aussi à son harmonieuse mémoire, aux suaves symphonies qui ouvrent ses jeux annuels, que Toulouse est redevable de sa musique populaire et de ses chœurs délicieux qui, le soir, parcourent ses rues et ses promenades; concerts instinctifs auxquels répondent nos sauvages chansons de cabaret.

Et voici le 3 mai qui se lève encore! Dès le matin de nombreuses aumônes seront distribuées, l'éloge d'Isaure sera prononcé dans la grande salle du Capitole, au pied de sa statue couronnée d'immortelles; puis l'on ira parsemer sa tombe de roses consacrées et cueillir avec pompe les fleurs d'or et d'argent qui sont exposées sur le maître-autel de l'église de la Daurade où reposent ses cendres; une messe en musique sera célébrée, et le cortége reviendra au Capitole pour proclamer les vainqueurs au bruit des fanfares, devant tout ce qu'il y a d'esprits et de beautés dans la ville d'Isaure. Vous voyez bien qu'il y a fête à Toulouse! c'est une fête qui commence! Dans toute autre Académie c'est une séance qui s'ouvre. Allons, jeunes poëtes, disputez-vous ces nobles fleurs qui n'ont point de revers comme les médailles. C'est un beau début de gloire, et qui porte bonheur; Victor Hugo a commencé ainsi! Et pourquoi donc les femmes, que la muse visite, ne vont-elles plus en foule briguer ces glorieuses parures? Plus de trente prix ont été autrefois décernés à des femmes. Quelle sera leur académie, sinon les *Jeux Floraux?* J'ai là sous les yeux un charmant volume de poésie, qui s'appelle *Rêveuse*. Si mademoiselle Hermance Sandrin l'avait fait passer par Toulouse avant de l'envoyer à son imprimeur, il lui serait revenu avec je ne sais combien de violettes et d'églantines; c'est un oubli impardonnable. Ses vers n'en ont pas d'autre à craindre. Et mademoiselle Gabrielle Soumet, est-il vrai qu'elle se présente avec ses armes enchantées dans cette lice où son père a moissonné ses premières palmes? Nous apprendrons demain par sa victoire si en effet elle a combattu.

Emile Deschamps.

LE CHIEN DE LORD BYRON.

« Hélas ! où est Boatswaits ? » s'écriait un marmiton qui marchait à grands pas au milieu de l'immense cuisine de l'antique abbaye de Newstead.

Coiffé d'un large bonnet de coton dont la pointe lui tombait sur le coin de l'oreille, John Griffith revint d'un air désespéré vers un canard sauvage qui rôtissait lentement devant un grand feu de charbon de terre. « Où est Boatswaits? » dit il encore avec un profond soupir; et il passa tristement sa lardoire entre son oreille gauche et son bonnet de coton.

« En effet, c'est singulier, dit à son tour le chef de cuisine fort occupé d'enlever délicatement les filets d'un lapin.

« C'est singulier, Boatswaits se dérange...

« Hier il n'est rentré qu'à près de quatre heures; il avait le poil tout mouillé, et aujourd'hui il est encore sorti, bien qu'il ait vu que nous avions du monde à dîner.

—Vous verrez que Boatswaits sera perdu ou volé, s'écria douloureusement l'aide de cuisine.

— Que dira milord ?

—Et mistress Byron qui n'est pas commode, ajouta le chef de cuisine. Elle m'a assez grondé ce matin pour son mémoire et pour ses pommes qui n'étaient pas assez cuites.

— O notre chef! que deviendrai-je si Boatswaits ne revient pas ? dit John. Ah ! voici le maître d'école...

— Bonjour, monsieur Latinus, comment vous portez-vous ?

— Bien, très bien, John.

—Avez-vous rencontré par hasard Boatswaits dans les rues du village en compagnie de vos garnements? dit encore John au maître d'école.

— Comment ! mes garnements, reprit le maître d'école avec un peu d'humeur ; et qui est donc Boatswaits ?

— Comment ! vous ne connaissez pas Boatswaits ! s'écria l'honnête John Griffith, Boatswaits, fils de Bold et de Gim, descendant par son grand-père du fameux Ralph, le plus beau boule-dogue que l'Angleterre ait jamais vu.

— Ah ! ah ! votre méchant boule-dogue, dit le maître d'école ; oui, oui, je m'en souviens, il m'a mordu une fois les mollets pendant que je faisais à milord une petite visite et que je lui offrais une prise de tabac et une petite supplique pour mon traitement... Sans doute le chien Boatswaits... même lord Byron me dit au lieu de m'écouter : « Monsieur Latinus, regardez donc mon chien!...—Très beau, milord, les oreilles bien coupées,— Et un beau poil, dit lord Byron.»

—C'est cela, c'est lui-même, s'écria le marmiton, notre chien, un superbe chien! le chien favori de milord. Il aurait renversé d'un coup de patte deux hommes comme vous, monsieur Latinus, et ce n'est pas beaucoup dire.

—Comment, John? doucement, s'il vous plaît, dit le maître d'école plus que susceptible.

—Ah! monsieur Latinus, je sais lire maintenant, reprit le malin Griffith; ainsi pas de semonce.

— Oui ! et vous avez été assez longtemps pour apprendre, reprit Latinus. Ce n'est pas pour me vanter, mais si vous aviez eu affaire à un autre maître d'école qu'à M. Latinus (soit dit sans compliment), vous seriez resté six mois de plus sur les consonnes.

— Eh bien! Boatswaits est-il retrouvé? s'écria d'un air effaré la femme de chambre de

mistress Byron, qui arrivait dans la cuisine pour mettre sa cafetière au feu.

— Non, mademoiselle Rosa, dit Griffith consterné, non!

— Est-ce que mistress le demande?

— Pas encore, dit Rosa, mais mistress vient de recevoir une lettre de Cambridge, et milord demande des nouvelles de ses chevaux, et surtout de celles de Gilpin et de Boatswaits.

— Ah! le malheureux Gilpin, c'est lui qui est cause de tout cela, s'écria le jeune marmiton presque la larme à l'œil d'inquiétude.

— Certainement Gilpin est le vrai coupable, dit le chef qui achevait son turban de filets de lapin.

— Qu'a donc fait Gilpin? demanda le maître d'école en se tournant d'un air courtois vers la femme de chambre. « Mademoiselle, acceptez. » Et il tendit sa tabatière à la femme de chambre; mais mademoiselle Rosa repoussa la tabatière avec dignité. « Allons donc, monsieur Latinus, quand j'aurai l'âge de mistress je prendrai du tabac, dit-elle, un peu piquée de l'offre du maître d'école.

— Pardon, mademoiselle, dit Latinus, je ne savais pas...

— Ah! monsieur, vous ne saviez pas!... il n'y avait qu'à voir... que je n'ai pas l'âge, que je ne suis pas encore arrivée au temps où l'on prend du tabac.

— Vraiment, mademoiselle, je suis bien fâché, » dit le malheureux Latinus, qui dans ce moment avait encore une supplique en poche, et qui ne voulait surtout pas se mettre mal avec la femme de chambre de mistress Byron.

Comme il était embarrassé, il pensa à Gilpin. « Vous disiez donc, ma très chère demoiselle, que Gilpin était en faute.

— Monsieur Latinus, je ne dis pas précisément cela... il faut être juste envers tout le monde.

— Gilpin est un petit terrier fort querelleur, dont les oreilles sont toutes droites, et qui est crêté comme un petit chien qu'il est; mais Boatswaits abusait de sa force envers lui, le roulait, le mordait sans pitié, si bien que milord, craignant pour la vie de Gilpin, a pris le parti de l'envoyer en pension chez un garde à trois lieues d'ici et de consigner Boatswaits à la cuisine.

— Et Boatswaits a levé les talons aujourd'hui, dit le chef.

— Et Boatswaits a disparu depuis ce matin après avoir fait une sortie hier, dit le marmiton.

— Et Boatswaits a peut-être été tuer Gilpin, dit la femme de chambre.

— Oh! il ne sait pas où loge Gilpin, s'écria John.

— Tenez, les voici, s'écria tout à coup le chef de cuisine en brandissant son coutelas d'étonnement, les voici qui arrivent comme une paire d'amis! »

En effet, le gros Boatswaits, avec sa longue langue rose pendante hors de sa gueule, ses grosses bajoues à double replis, ses yeux de couleur écarlate et verte, scintillant comme deux flambeaux, ses énormes et robustes pattes, sa longue queue en trompette, paraissait sur le seuil de la porte ayant à son côté le svelte et joli terrier qui le suivait en gambadant et en donnant mille signes de joie de son retour dans la maison paternelle.

Boatswaits regarda tout le monde, puis mena Gilpin au coin du foyer. Là il lui donna trois ou quatre coups de langue qui balayèrent en une seconde tout le corps du petit animal; ensuite s'asseyant en face de lui sur son derrière, il sembla lui dire: « Te voilà, Gilpin, revenu sous ma protection; tu peux reprendre ta place au foyer domestique. » Puis, après cette installation solennelle, Boatswaits se retourna vers la compagnie étonnée, ébahie, stupéfaite. Il fit le tour du cercle en personnage qui connaît son monde, il lécha la main de la femme de chambre, frotta sa tête contre le tablier de l'aide de cuisine, donna sa patte au chef, et flaira curieusement le maître d'école

pour s'assurer que ses crocs n'avaient pas deux mots à lui dire ; et enfin alla se coucher nonchalamment au coin du feu où il s'endormit profondément.

Depuis ce jour l'histoire grava une page à la mémoire de la clémence de Boatswaits; elle affirme même que Boatswaits poussa si loin l'observance des lois de l'hospitalité qu'il prit toujours part aux querelles que Gilpin entamait sans cesse avec les puissances du voisinage, sans calculer ni ses forces, ni ses moyens de retraite. Au cri de guerre ou de détresse que poussait Gilpin, on voyait aussitôt le redoutable Boatswaits accourir et décider la victoire en faveur de son allié.

Ainsi dirait pour morale le bon La Fontaine :

«Conseillez d'abord vos amis, mais ensuite venez toujours à leur secours.»

Princesse de Craon.

UNE GOUTTE D'EAU.

C'est dans un faible objet, imperceptible ouvrage,
Que l'art de l'ouvrier me frappe davantage
Louis Racine.

Qui de vous, mesdemoiselles, n'a pas admiré ces perles brillantes que chaque nuit la douce rosée du printemps fait éclore par milliers sur nos prairies, où elles jettent un si vif éclat aux premiers rayons du soleil, et les gouttes transparentes qu'après une pluie d'orage les tiges des plus petits arbrisseaux secouent de leurs feuilles inondées? Vous avez joui de cette parure étincelante des champs et des jardins, et vos yeux accoutumés dès l'enfance à ces merveilles les contemplent peut-être sans étonnement. Toutes, vous aimez l'onde argentée dont le courant traverse les prés fleuris, vous aimez les nappes d'une cascade, et son écume blanchissante, et sa poussière humide. Au moins une fois dans sa vie, qui de vous n'a goûté le plaisir de puiser dans le creux de sa main l'eau limpide de la montagne, à cet âge où l'on met à la chasse d'un papillon aux ailes diaprées cette ardeur avec laquelle plus tard on poursuit le bonheur bien plus inconstant, bien plus difficile à saisir que ce léger habitant de l'air? Et cependant vos yeux n'ont jamais vu dans l'eau des sources qu'un fluide transparent nécessaire à notre existence, qui tempère en été les ardeurs du soleil, fertilise les champs, conserve aux fleurs leur éclat et ajoute chaque jour à la fraîcheur de votre teint; car ce n'est pas au printemps de la vie que la nature emprunte à l'art un secours superflu. Jamais, sans doute, vous n'avez soupçonné que ces évaporations qui s'élèvent de la terre, pour retomber en pluie ou en rosée, pouvaient contenir une population animée d'êtres si imperceptibles qu'une goutte d'eau fût pour eux un vaste océan ! Et ce monde, vous ne l'avez pas aperçu parce que l'imperfection, l'heureuse imperfection de nos organes, ne nous permet de voir qu'un globule brillant dans la goutte d'eau suspendue à chaque brin d'herbe de nos gazons.

Des siècles s'étaient écoulés avant que l'homme fût parvenu à pénétrer les mystères de ce monde ignoré. Poussé par cette avidité de science, l'un des caractères les plus

frappants de sa céleste destinée et sous l'inspiration de laquelle le cercle de ses connaisances s'agrandit incessamment, il demanda aux arts des moyens de suppléer à l'insuffisance de sa nature; les prodiges dont il était environné, et que ses yeux pouvaient admirer, familiarisèrent sa pensée avec la prescience d'autres merveilles inconnues dont l'existence plus miraculeuse dépassait la faible portée de son intelligence. Déjà il avait trouvé, dans l'art d'adapter le verre aux besoins de la vue, la précieuse faculté de rendre à cet organe affaibli une partie de sa vigueur première, lorsque, par de plus opiniâtres recherches, par de plus savantes combinaisons, il parvint à créer un instrument qui eût le pouvoir de grossir démesurément les objets; c'est le microscope[1]. Mais chaque invention a son enfance avant d'arriver par degrés à ce point que les bornes étroites de notre génie nous font appeler sa perfection. Aussi le microscope, d'abord imparfait, ne servit longtemps qu'à l'examen d'objets visibles, que par son secours on pût étudier dans leurs moindres détails; plus tard cet instrument vint offrir à l'œil étonné, dans les mille objets qui lui furent soumis, un monde vivant jusqu'alors inconnu. Ce pas était immense; mais il était réservé à nos jours, où la science a fait tant de progrès, d'admirer un nouveau microscope qui, sous la forme d'une espèce de *lanterne magique*, nous fait voir dans une goutte d'eau un des plus merveilleux spectacles.

Oui, mesdemoiselles, on se croit sous l'influence d'un prestige lorsque d'une simple goutte d'eau on voit se refléter sur une immense toile, au moyen des rayons d'un soleil factice[2], toute une population diverse de formes, de couleurs, de proportions et de nature. Ce sont d'énormes reptiles, d'affreux serpents, des vers hideux; cent espèces d'animaux armés de cornes et de défenses, des insectes aux mille pieds, les uns hérissés de poils, les autres couverts d'écailles; ceux-ci, vigoureux et menaçants, ceux-là, maigres et chétifs; quelques-uns très gros, un grand nombre demeurés infiniment petits, mais tous présentant à nos yeux surpris leurs bizarres et si étonnantes structures, assez développées cependant pour que le regard suive sans peine, alors que l'incroyable vivacité de leurs mouvements n'y met pas obstacle, le cours du fluide qui circule dans leurs veines. Et toute cette population, toute cette vie, toute cette agitation, c'est l'agitation, c'est la vie, c'est la population d'une seule goutte d'eau, si claire, si limpide pourtant qu'à la simple vue on n'y aperçoit pas le moindre corps étranger; et cet admirable spectacle est le même, que cette eau provienne d'une source ou d'un puits, d'un fleuve ou de la mer, avec cette remarquable différence que chaque espèce d'eau contient ses habitants indigènes d'une nature opposée à ceux d'une autre source, d'un autre courant, et que toutes ces populations se modifient, en outre, selon les changements qu'apportent les substances infinies qui peuvent se mêler à ces diverses eaux. C'est là un prodige qui saisit d'étonnement et dont notre faible raison ne pourrait admettre la réalité si l'existence de ce monde nouveau ne lui était pas matériellement démontrée. Quant aux mœurs et aux habitudes de ces millions d'insectes, dont plus de cent tiendraient sur la pointe d'une aiguille, attendons que la science, les examinant de plus près et avec plus de soin, parvienne à acquérir sur eux

(1) L'invention du microscope paraît remonter à 1621. Le microscope à six lentilles est de 1774.

(2) Ce nouveau microscope, appelé *oxy-hydrogène*, qui grossit soixante-seize mille fois, est dû à M. le docteur anglais Warwick. L'éclatant foyer de lumière qui éclaire la toile sur laquelle se produisent les objets est le merveilleux résultat de deux gaz combinés (l'oxygène et l'hydrogène), dont la flamme, passant sur de la chaux vive, produit une clarté qu'on ne peut comparer qu'à celle du soleil, et auprès de laquelle la lumière d'une bougie ordinaire ne projette qu'une ombre. Cette éblouissante clarté est, à elle seule, un spectacle.

des notions plus positives; mais déjà on a pu observer leurs animosités, leurs guerres intestines; on a vu que le mélange de deux gouttes d'eau, de sources différentes, donne naissance au combat le plus acharné; que chez eux, comme ailleurs, les plus faibles tombent victimes des plus forts; et si, au milieu de ce peuple vorace, quelques animaux pacifiques, respectés de leurs cruels voisins, paissent tranquillement les prairies de leurs communs domaines, car il y a aussi des prairies dans ce nouvel univers, ceux-là sont en bien petit nombre.

Vous connaissez maintenant, mesdemoiselles, le monde d'une goutte d'eau. Ses habitants, vous pourriez les voir; ils ne sont pas problématiques comme ceux de la lune, qui peut-être un jour ne le seront plus. Or, jugez par analogie de tous les phénomènes qui doivent exister en ce genre dans mille autres productions moins pures qu'une goutte d'eau, quand celle-ci renferme une innombrable quantité d'êtres imperceptibles. Et nous-mêmes, si fiers de la perfection de nos formes et de notre suprématie dans l'ordre de la création, de quel effroi ne serions-nous pas frappés si nous pouvions nous voir gigantesquement grossis et défigurés par le singulier pouvoir de ce verre! Qu'une femme eût le courage (il en faudrait véritablement) de soumettre sa peau blanche et douce à l'effet de ce malencontreux microscope perfectionné, et de grossières inégalités, des aspérités rocailleuses, remplaceraient immédiatement ce qu'une heureuse illusion nous fait appeler sa jolie main; et si elle approchait son charmant visage et que ce léger duvet qui orne les contours de ses joues devînt pour les yeux d'épaisses broussailles, jugez quelle sombre forêt, quel horrible repaire ne présenterait pas chaque figure d'homme, aujourd'hui surtout qu'un luxe de barbe en cachera bientôt tous les traits; on le comprend aisément quand on voit le cheveu le plus délié apparaître gros comme un câble et l'aile d'un moucheron se dessiner grande comme celle d'un moulin.

Toutefois ces surprenants effets des découvertes de la science, loin d'effrayer notre raison et de faire naître dans notre imagination de puériles susceptibilités, sont au contraire bien propres à exalter notre admiration pour tant de prodiges, et pour cette parfaite harmonie que la Providence a établie entre notre incomplète nature et toutes les parties de la création, en nous les montrant habituellement sous des rapports qui n'ont rien de choquant pour nos faibles organes. De là nos idées sur la beauté, appréciation toute relative que les effets du microscope (accidentelle expérience pour explorer un monde nouveau) ne sauraient détruire parmi nous. Aussi, mesdemoiselles, ne me reprocherez-vous pas d'avoir flétri vos illusions et gâté pour vous la rosée; bien que vous sachiez maintenant quelle population nombreuse se meut dans une goutte d'eau, vous aimerez encore les clairs ruisseaux et les cascades, car il appartient à notre esprit de préférer aux vérités, souvent trop positives du microscope, les mille facettes d'un prisme qui embellit tout à nos yeux. Et puis, avouons-le avec franchise, habitants d'un monde le plus vaste et le plus agité, les premiers, peut-être, avons-nous intérêt à ne pas faire usage de ces verres indiscrets qui exagéreraient nos défauts sans faire ressortir nos qualités.

A. Duplessy.

LES PERLES.

PERLES NATURELLES. — PERLES ARTIFICIELLES.

Quand vous complétez une gracieuse toilette du soir par un collier de perles *anglaises;* quand ces perles se suspendent à vos oreilles en longs pendants, s'enroulent en spirale dans votre chevelure, ou s'appliquent en bandeau sur votre front, n'avez-vous jamais pensé à la différence qui existe entre ces perles et les perles fines? n'avez-vous jamais songé aux procédés qu'emploie l'industrie pour imiter ces dernières avec tant de bonheur, pour vous donner, à si peu de frais, une si charmante parure?

Peut-être, jeunes amies, l'avez-vous fait avec résignation; peut-être avec regret, peut-être même avec une secrète envie... Sans nous arrêter à ce ridicule chagrin que votre raison a déjà condamné, apprenons à distinguer et à admirer l'œuvre de la nature et les œuvres de l'art; recherchons l'origine des perles fines; étudions les moyens adoptés pour donner au verre l'éclat irisé de ces admirables bijoux.

Perles naturelles. — C'est à l'histoire naturelle, à cette magnifique, quoique imparfaite, nomenclature des merveilles de la création, qu'il faut demander des renseignements sur les perles fines.

Elle nous apprendra que ces trésors si précieux sont dus aux concrétions maladives de certains mollusques enfermés dans des coquilles bivalves, et nommés *avicules perlières*, *pintadines margaritifères;* que d'ailleurs quelques espèces d'huîtres, de patelles, d'haliotides, de moules (entre autres la moule margaritifère d'Irlande), fournissent, par une cause semblable, un semblable produit.

L'observation et l'analogie, qui conduisent à toute vérité, vous feront connaître la perle des mers. Les coquilles les plus communes qui aient frappé vos regards, telles que celles des moules de mer ou d'eau douce, offrent extérieurement une partie rude, écailleuse, puis intérieurement une surface blanche, argentée, luisante, de même nature que la nacre de perles dont se fabriquent vos étuis, vos dés, et tant d'autres gracieux ouvrages de tabletterie. Eh bien! jeunes amies, cette nacre tapisse les coquilles perlières, dont l'extérieur écailleux se nomme *mère* ou *conque de perles.* C'est un vernis inaltérable, étendu pour masquer, pour adoucir les aspérités de la demeure calcaire où doit croître, vivre et mourir l'animal. Cette substance s'étend en effet par feuillets; mais lorsque des corps étrangers pénètrent dans la coquille et menacent de blesser le mollusque, alors la nacre s'exsude, s'applique sur ces corps, les enveloppe entièrement, et forme autant de concrétions ou de perles. Les couches concentriques de nacre alternant avec des couches de membrane animale, autour des corps étrangers, noyau central de la perle, laissent, lorsqu'on les partage, peu de doute à cet égard. Ainsi la sagesse providentielle protége le mollusque au fond

des mers comme elle défend l'oiseau dans l'air, le quadrupède sur la terre.

Vous réfléchissez, mesdemoiselles; vous pensez que nous faisons un objet de luxe, un sujet de vanité d'une preuve de la bonté divine: vous vous étonnez de sentir, à propos d'une parure, le charme, la profondeur du sentiment religieux... Ah! quel est dans la nature l'objet qui ne le révèle au cœur pur, à l'esprit observateur?

Quand on connaît le mode de pêcher les perles, leur étincelant et doux éclat perd bien de son attrait, car elles apparaissent tachées de sang. Lorsqu'en février la pêche est ouverte, une foule de plongeurs de toutes les nations sillonnent la mer de longs et larges bateaux pourvus d'un mât et d'une voile. Chaque barque est montée de vingt et un hommes, savoir : dix bateliers, dix pêcheurs et un sorcier pour conjurer les requins. Chacun des bateliers passe des cordes d'amarre sous les bras de chaque pêcheur, qui les lie autour de ses reins, et prend entre ses pieds une forte pierre de granit; entraîné par cette masse, une main bouchant ses narines, l'autre armée d'un sac en filet, les yeux fermés, les dents serrées avec force, le pêcheur enfonce, enfonce sous les eaux; là il ramasse vivement des huîtres perlières, tant qu'il peut respirer; quand la respiration lui manque, quand ses secousses convulsives révèlent ses dangers, le batelier se hâte, tire la corde, et le ramène à fleur d'eau, rendant souvent le sang par les narines et les oreilles. Heureux encore lorsqu'en proie à cette asphyxie, dans ces ténèbres mouvantes, il ne se heurte pas contre un roc sous-marin; quand il n'est point saisi par un squale vorace, malgré les amulettes dont le sorcier l'avait si bien fourni! On remonte ensuite la pierre laissée au fond, et dès que l'infortuné a repris ses forces, il retourne à ses dangereux travaux.

Ces malheureux sont payés en nature dans une proportion calculée sur les produits de la pêche, produits qui varient à l'excès. Tel canot recueillera trente mille coquilles dans sa journée, tandis qu'un autre en rassemblera à peine trois cents. On ne les ouvre point immédiatement après la pêche; mais on les laisse pourrir dans des puits afin de ne pas courir le risque de briser la perle en ouvrant l'animal vivant. D'ailleurs, tant qu'elle n'est pas arrivée à son degré de perfection, la perle adhère au fond de la coquille et se nomme *loupe de perle;* mais aussitôt que la formation s'achève, elle s'en détache d'elle-même et roule dans sa nacre, balancée par l'eau qui s'y introduit. L'accroissement des huîtres perlières dure sept ou huit ans; leur nature est si délicate qu'elles ne souffrent point le transport sans périr.

Vous concevez maintenant le haut prix des perles fines. L'éloignement (car elles se pêchent principalement dans les mers de Ceylan, du golfe Persique, du cap Comorin, de la Nouvelle-Hollande, du Mexique), l'extrême danger de cette pêche meurtrière, la difficulté de rassembler des perles de formes semblables, et régulières d'ailleurs, toutes ces circonstances expliquent, plus encore que leur beauté, le prix exorbitant des perles naturelles. Il y a entre elles beaucoup de choix, d'après la pureté des formes, la belle eau, le bel *Orient*, expression reçue pour désigner l'éclat de leurs reflets irisés. Les perles sphériques appelées *ave Maria*, les perles les plus grosses, les plus pesantes, sont inestimables et préférées chez les Orientaux même aux diamants. Après elles viennent les perles demi-rondes, les perles en poires (nommées *unions* quand elles sont assorties par deux), puis les perles à bouton, les perles plates, et enfin les plus petites nommées *semence de perles*. Les perles occidentales (celles d'Ecosse et d'Irlande), à raison de leur nuance argentine, de leur blancheur trop lactée, ne séduisent ni les joailliers ni les connaisseurs.

Parure de nos dames en 1834, la perle était connue de la plus haute antiquité; cette antiquité si ingénieuse, si délicate à sentir la beauté, dédia la perle à Vénus pour adorer ensemble les plus charmants trésors. L'histoire d'ailleurs n'a point dédaigné de s'occuper des plus belles perles; elle les compte aux oreilles de Cléopâtre, sur la couronne de l'empereur Rodolphe II, sur le chapeau de Philippe IV, roi d'Espagne, etc. Elle a même, à cet égard, enregistré des contes dignes des *Mille et une Nuits*. Mais les puérilités, les rêveries de l'histoire ne sont pas moins des rêveries, des puérilités, et doivent s'effacer devant les réalités de l'industrie.

Perles artificielles. — Ce n'est pas seulement le prix élevé des perles naturelles, ce n'est pas seulement l'affreux péril des plongeurs qui ont fait imiter ces brillantes concrétions. N'y a-t-il pas toujours des élégantes pour lesquelles un ornement n'a de valeur que par l'or qu'il coûte, que par la privation qu'en éprouvent d'autres femmes moins fortunées? N'y a-t-il pas toujours des malheureux qui regardent comme un devoir, que dis-je, comme un avantage d'exposer leur vie pour donner du pain à leurs enfants? D'ailleurs on ne pense pas plus à ces hommes ainsi volontairement ensevelis au fond des mers, luttant à la fois contre l'effort des eaux, l'adhérence des perles aux rochers, les monstres marins, on n'y pense pas plus qu'à tant d'autres victimes de l'industrie : pas plus qu'aux *souffleurs de verre* qui perdent la vue à trente ans, aux *broyeurs de céruse* livrés aux tortures de *la colique des peintres*, et tant d'autres dont nous aurons occasion de vous entretenir. Qu'importe, au reste, que la mode rejette parfois ces perles si dispendieuses comme elle rejette une gaze, un nœud de ruban? Qu'importe qu'elles se ternissent avec le temps? que surtout, sans cause appréciable, leurs teintes opales jaunissent, que leur bel *Orient* s'éteigne tout à coup? Qu'importe! il faut nous parer, il faut jouir de la beauté des perles; il faut que leur éclat ajoute à notre éclat. Qu'importe! on sondera les mers, on inventera les perles artificielles.

Les perles fausses, qui maintenant se confondent avec les perles naturelles à l'œil même le plus exercé, furent à leur début très modestes. De petits globules de verre remplis de cire blanche fondue, telles étaient les premières perles Elles restèrent ainsi opaques jusqu'à la découverte de *l'essence d'Orient*, substance que fournit l'*ablette* ou *able* (*cypinus alburnus*), joli petit poisson tout couvert de nacre et d'argent.

Comme pour dérober aux yeux son éclat, l'ablette se plaît dans le courant le plus fort, dans l'eau la plus agitée de nos lacs et rivières d'Europe. A la base de ses écailles minces, peu adhérentes, sur son estomac, sur sa poitrine, dans les replis de ses intestins, brille abondamment la matière nacrée qui donne à nos perles factices l'*Orient* de la perle des mers. Cette précieuse matière est l'unique produit de l'ablette, dont la chair molle et sans saveur est méprisée de notre gastronomie, mais non pas de la gastronomie des brochets. Combien ces voraces poissons dévorent-ils avec elle de boucles d'oreilles, de diadèmes, de colliers!

Quand l'ablette a été pêchée dans l'*ableret* (filet préférable à la ligne), on l'écaille soigneusement avec un couteau peu tranchant; puis, après avoir enveloppé les écailles de linges mouillés d'eau salée pour empêcher la fermentation, on les renferme dans des boîtes de bois léger et on les adresse à quelque fabrique de *blanc d'ablette* ou d'*Orient*. Le prix de ces écailles est communément de 16 fr. le kilogramme, et 5 à 6 livres fournissent une livre d'essence qui coûte au fabricant 48 à 50 fr.

La préparation de ce brillant est fort simple. Des lotions réitérées avant et après la trituration des écailles; quelques précautions propres à prévenir la putréfaction

sont les seuls procédés adoptés par l'usage, exigés par la nécessité.

1° Dès que les écailles chargées d'essence sont arrivées à la fabrique, on les verse dans un baquet plein d'eau pure; on agite, on laisse reposer, on décante. On remet ensuite de nouvelle eau; on répète les mêmes opérations, enlevant ainsi toutes les matières muqueuses et sanguinolentes qui terniraient l'essence d'*Orient*.

2° Les écailles ainsi lavées et brillantes sont mises à la dose de cinq à dix livres dans un vase ou mieux dans un mortier de marbre avec un peu d'eau, puis agitées pendant un quart d'heure à l'aide d'un pilon. A cette imparfaite trituration, qui détache de l'écaille le blanc nacré, succède une lotion d'eau pure pour le dégager de nouveau des matières étrangères. Un tamis le reçoit en cet état, le laisse passer dans le baquet en perle liquide, et retient l'écaille sur son tissu peu serré. Dans les fabriques bien organisées une presse comprime les écailles sur le tamis.

3° Pour achever l'extraction du blanc on remet les écailles dans le mortier et l'on réitère deux fois encore ce travail. Alors on jette l'écaille, puis on recueille au fond du baquet, dont on a versé doucement l'eau, un précipité pur, brillant, d'un blanc azuré fort beau, parfaitement semblable à l'opale charmant des perles fines.

Si l'on conservait à cet état le blanc d'ablette, il passerait promptement, surtout pendant l'été, à la fermentation putride. Il commencerait d'abord à devenir phosphorique et se changerait ensuite en liqueur noire. Mais pour éviter ce grave inconvénient, il suffit d'ajouter aux bouteilles de verre bien transparentes dans lesquelles on conserve le blanc de perles, une légère quantité d'eau très pure aiguisée d'ammoniaque ou alcali volatil. On remplace de temps en temps cette eau par de nouvelle eau *ammoniée* jusqu'à ce qu'elle soit parfaitement limpide. Ces soins sont nécessaires pendant environ quatre jours; puis, après un égal laps de temps, on peut employer l'essence d'*Orient* à faire les perles.

Regardons maintenant dans l'atelier du fabricant. Entouré de mille petits globules de verre de toutes grosseurs, qu'il reçoit du *souffleur à lampe*, il les choisit légèrement bleuâtres, opalisés, très minces, d'un verre contenant peu de potasse et d'oxyde de plomb. Près de lui on *met en poisson*, c'est-à-dire on coule délicatement dans les bulles une goutte d'essence d'Orient, mêlée à une solution bien pure de colle de poisson; puis on les agite en tous sens pour tapisser exactement la paroi interne d'une légère couche d'enduit brillant. Plus loin on fait sécher vivement les bulles au-dessus d'un poêle pour ensuite les *mettre en cire*. A cet effet, on les remplit en tout ou en partie de cire blanche fondue afin de consolider le verre, de fixer l'essence d'Orient contre la paroi interne des perles, et de leur donner assez de pesanteur. On termine par percer, enfiler les perles, et par les disposer en paquets numérotés.

Traitons maintenant de quelques accessoires. Pour obtenir les perles noires, qui font si bien, les perles bleues, roses, lilas, qui s'assortissent agréablement avec les rubans des cheveux et de la ceinture, il suffit d'ajouter la couleur voulue à l'essence d'*Orient*.

Au lieu des *perles soufflées* dont nous venons de parler, on fabrique quelquefois des *perles par immersion*, nommées *perles de Rome*. Le noyau est un grain d'albâtre traversé par un brin de bois fort mince; il est revêtu à plusieurs reprises d'un enduit opale ainsi préparé : on enlève avec soin la partie nacrée de différents coquillages; on la pulvérise; on lave cette poudre à plusieurs eaux, puis on la mélange avec une dissolution de colle de poisson. Quoique ces perles ne soient point exposées à se casser comme les perles de verre, elles doivent être en-

core moins durables par leur grande facilité à s'écailler ou à se ternir.

Telle est la fabrication des perles artificielles. J'éprouve, mesdemoiselles, un vif plaisir à vous dire que cette fabrication est d'origine française. Paris, où tant de perles ont brillé, les vit éclore à la fin du règne de Henri IV, sous les doigts d'un nommé *Jaquin*. L'Italie accueillit avec émulation cette gracieuse industrie; elle reçut toutefois en France ses perfectionnements successifs; ce qui n'empêche pas que nous n'appelions *perles anglaises* les plus beaux ouvrages de nos fabricants. Mais on n'est pas plus *perle* que *prophète* en son pays.

Mme Élisabeth CELNART.

PRIX

DÉCERNÉ A L'EXPLICATION DE L'*ÉNIGME HISTORIQUE*[1].

En proclamant le nom de la jeune abonnée dont le travail a mérité le prix, nous sommes heureux de témoigner à nos aimables lectrices notre vive satisfaction de l'empressement avec lequel elles ont répondu à notre appel; nous avions quelque raison de craindre qu'un petit nombre seulement osât aborder les difficultés de l'énigme qui leur avait été proposée; l'histoire de Russie, moins familière sans doute que toute autre à leur jeune mémoire, exigeait des recherches qui auraient pu les rebuter; leurs efforts ont triomphé de tous les obstacles; 352 explications que nous avons reçues nous en ont donné la preuve.

Si le prix n'a dû être accordé qu'à une seule des concurrentes, la noble émulation des autres mérite les plus grands éloges, et nous regrettons de ne pouvoir les adresser à chacune d'elles. Nous voudrions surtout exprimer à quelques-unes, dont les lettres témoignent de leurs craintes avec une modestie charmante, combien nous avons été touchés de leur zèle et les consoler d'une défaite par l'espoir d'un triomphe futur.

Le comité, regrettant de n'avoir qu'un prix à décerner, après une longue hésitation entre diverses compositions remarquables à plus d'un titre, l'a accordé à mademoiselle ÉMILIE BRUNAT, de Toulouse (Haute-Garonne). Précision, clarté, élégance, aperçus toujours justes, telles sont les qualités que réunit son explication inscrite sous le n° 13. Son travail n'est point une copie servile de ses lectures, il en est l'analyse pleine de vie. Mademoiselle BRUNAT va recevoir l'ouvrage promis (*Histoire des Croisades*, par M. Michaud, 6 vol. in-8°, élégamment reliés et portant son nom).

Le comité a reconnu dignes d'être très honorablement distinguées les explications envoyées par mademoiselle HENRIETTE JOLY, de Dôle (Jura), et par mademoiselle CLÉMENTINE FORGET, de Blois (Loir-et-Cher).

(1) Voir page 5.

NOTA. L'espace nous manque pour donner cette fois, suivant notre usage, pour celles de nos abonnées qui n'ont pu en reconnaître le sujet, l'explication très complète de madame de SEMILHES, l'élégant auteur de l'énigme; cette explication, pleine d'intérêt pour les jeunes personnes qui, ayant envoyé leur travail, seront bien aises d'en faire la comparaison, sera pour toutes les autres une leçon d'histoire; et c'est dans ce double but que nous nous ferons un plaisir de la leur donner.

(Note des Directeurs.)

HISTOIRE.

SOUVENIRS DU MOIS DE MAI.

Rien d'animé, rien de joyeux autrefois, dans certaines contrées, comme le *premier* jour de mai. De grand matin des fanfares le saluaient, des associations de jeunes filles faisaient suspendre dans les rues d'énormes chaperons de fleurs; de longues franges composées de coquillages, de fragments de verre et de rubans de toutes couleurs, figuraient de scintillantes draperies se balançant dans les airs avec le champêtre trophée destiné à la plus sage et non pas à la plus belle. Un peu avant la nuit les rues jonchées d'herbes et de fleurs se remplissaient de jeunes filles, de jeunes garçons ayant la paix au cœur et le plaisir au visage ; tout s'animait alors, tout respirait le bonheur ; le cliquetis des sonores draperies agitées par la brise du soir semblait inviter à l'allégresse, des rondes joyeuses se formaient sous chacune des grandes couronnes. Aussitôt les chants, les danses, les ris se propageaient; on dansait, on chantait, on riait dans le salon comme dans la rue ; les vieillards à la porte des maisons fredonnaient, battaient la mesure, les enfants dansaient dans les grandes rondes ; les jeunes mères faisaient sauter les tout petits sur leurs genoux. Des cris retentissants présidaient à la descente des grands diadèmes déposés aux pieds des reines du jour avec des acclamations universelles ; puis toutes les bandes chantantes et rieuses reconduisaient les élues à leur demeure ; des feux de joie, des pétards signalaient la fin de ce beau jour.

Le 3 mai de l'an 117, le pape saint Alexandre subit le martyre sous le règne de Trajan ; cet empereur, célèbre par ses victoires et par la magnifique colonne qu'il fit élever à Rome pour en perpétuer le souvenir, ne publia point d'édit contre les chrétiens, mais seulement une ordonnance qui défendait toute espèce de rassemblements. Les gouverneurs de provinces s'en servirent pour persécuter les chrétiens qui se réunissaient dans leur oratoire ; cependant Tibérien, commandant en Palestine, ayant écrit à l'empereur qu'il n'y avait point assez de bourreaux pour exécuter les contrevenants, Trajan fit abroger l'ordonnance et cesser la persécution.

Les Rogations [1], qui se trouvent cette année au 5 mai, suivent toujours le cinquième dimanche après Pâques et précèdent l'Ascension. Ces jours de pénitence et de prières furent institués dans un temps de grandes calamités par saint Mamert, évêque de Vienne, en Dauphiné. Le concile tenu à Orléans dans l'année 511 ratifia cette institution, et l'église de Rome la rendit bientôt universelle. Originairement on chômait, on jeûnait pendant les Rogations. Plus tard l'interdiction du travail fut levée et le jeûne réduit à une simple abstinence.

5 *mai* 1821. Mort de Napoléon à Sainte-Hélène. Nous n'ajouterons rien sur cet immense sujet ; le monde n'est-il pas rempli de ce grand nom ?

(1) C'est-à-dire jour destiné à fléchir la colère du Seigneur.

Le 7 *mai de l'an* 973, mort de Othon Ier, surnommé le Grand, empereur d'Occident. Les Allemands le considèrent comme le fondateur de leurs richesses et de leur civilisation. On dit que c'est lui qui découvrit les mines d'or et d'argent dans leur pays. Il délivra la Saxe encore à demi sauvage des ravageantes excursions des Hongrois et des Slavons. On dit aussi que ce fut lui qui créa les fiefs et établit la noblesse en Italie. En ce temps-là régnait en France Louis IV, dit d'Outre-Mer, lequel disait qu'il offrirait le combat à quiconque l'accuserait de ne pas faire son devoir de roi.

Le 8 *mai* 1429, Jeanne d'Arc délivre la ville d'Orléans assiégée par les Anglais. Autrefois on renouvelait tous les ans la mémoire de cet heureux événement par de solennelles actions de grâces, célébrées dans la cathédrale d'Orléans; on y prononçait le panégyrique de la jeune héroïne qui expia dans les flammes l'immense service rendu à son pays.

Le 9 *mai* 1204, Beaudoin, comte de Flandre, fut couronné empereur dans l'église Sainte-Sophie à Constantinople. Deux ans plus tard, son crâne orné de cercles d'or servait de coupe à un roi bulgare.

Le 10 *mai* 1794, supplice de madame Élisabeth de France. Destinée à briller sur un trône, elle ne vit le jour que pour souffrir. Son père mourut avant qu'elle ne le connût; à trois ans elle perdit sa mère! Longtemps ballottée par l'émeute furieuse, après vingt et un mois de tortures et de captivité, elle voyait deux de ses frères gémir en exil, son neveu et sa nièce dans les fers; Louis XVI avait péri sur l'échafaud; la reine l'y avait suivi. Près d'y monter elle-même le fatal moment ne vit point faillir son courage, le ciel la soutenait; la plus innocente, la plus sainte des victimes mourut avec une sublime résignation.

Le 11 *mai* 1708, mort de Jules Hardouin Mansart, célèbre architecte, surintendant des bâtiments sous Louis XIV; il acquit une fortune immense. C'est lui qui fournit les plans et surveilla l'exécution de l'hôtel des Invalides, des châteaux de Versailles, du Grand-Trianon, de Marly, de la maison de Saint-Cyr, des places Vendôme et des Victoires. Jules Mansart était né à Paris et n'avait que soixante-trois ans lorsqu'il mourut. On admire sa belle chapelle des Invalides; il ne réussit pas aussi bien à celle du château de Versailles, parce qu'il était gêné par le terrain.

Le 11 *mai* 1745, bataille de Fontenoy.

Ce fut là une belle bataille! pour ceux qui aiment les batailles toutefois, car pour nous une bataille est toujours une très vilaine chose. Mais il est diverses particularités de celle-ci que nous ne pouvons nous empêcher d'applaudir et de signaler.

Louis XV et son fils prirent la poste pour s'y trouver. Nous aimons à voir les princes au front des bataillons, la tête haute, devant l'ennemi; nous aimons, quoi qu'on en dise, nous aimons ces guerriers qui se saluaient et se faisaient réciproquement des politesses avant le combat. Lorsque les Français font la guerre, ce ne doit pas être à la manière des Cimbres ou des Iroquois; si les peuples civilisés s'entre-tuent, c'est bien le moins qu'ils le fassent poliment.

Ce qu'il y avait de beau à la bataille de Fontenoy, c'était le maréchal de Noailles sacrifiant ses droits et son rang au bien de l'État et servant d'aide-de-camp au maréchal de Saxe, étranger moins ancien que lui dans le commandement.

Ce qu'il y avait de beau, c'était ce même maréchal de Saxe mourant, se faisant traîner sur le champ de bataille dans une carriole d'osier pour donner des ordres et animer les combattants.

Ce qu'il y avait de beau, c'était le roi de France et son fils placés au poste le plus périlleux, bravant tous deux les boulets rou-

lant à leurs pieds, les balles sifflant à leurs oreilles, et ce brave chevalier d'Aché, lieutenant général, venant chercher, allant porter des ordres avec son pied fracassé, et cet intrépide M. Luttaut, dangereusement blessé, continuant à se battre sans vouloir se faire panser, jusqu'au moment où deux coups mortels ôtèrent la vie à ce brave. Le prince de Craon, les ducs de Grammont, d'Harcourt, de Biron, de Lorge, de Richelieu, et messieurs de Vaudreuil, de Puységur, de Saint-Sauveur, de Chabanne, de Guerchi, de Dillon, de Jumilhac, de Croissy, firent merveille à cette bataille; plusieurs y perdirent la vie. On ne finirait pas si l'on voulait citer tous ces vieux actes de bravoure française, ensevelis dans nos bibliothèques poudreuses. « Après le combat, dit Voltaire, le roi de France allait de régiment en régiment; les cris de victoire et de *vive le roi!* les chapeaux en l'air, les étendards et les drapeaux percés de balles, les félicitations réciproques des officiers qui s'embrassaient, formaient un spectacle dont tout le monde jouissait dans une joie tumultueuse. Le roi était tranquille, témoignant sa satisfaction à tous les officiers, à tous les commandants des corps; il ordonna qu'on eût soin des blessés et qu'on traitât les ennemis comme ses propres sujets... Jamais, depuis qu'on fait la guerre, on n'avait pourvu avec plus de soins à soulager les maux attachés à ce fléau: il y avait des hôpitaux préparés dans toutes les villes voisines; non-seulement aucun secours, mais encore aucune commodité ne manqua ni aux Français ni à leurs prisonniers blessés... Ce qui est aussi remarquable que cette victoire, c'est que le premier soin du roi de France fut de faire écrire le jour même à La Haie qu'il ne demandait pour prix de ses conquêtes que la pacification de l'Europe. »

Le 14 *mai* 1663, Louis XIII meurt à Saint-Germain-en-Laye; il était âgé de quarante-deux ans et en avait régné trente-trois; il laissait deux enfants, Louis XIV et Philippe, duc d'Orléans.

Louis XIII était un prince d'une humeur un peu sauvage, ami de la retraite, fuyant la représentation, aimant toutefois les cérémonies où il se montrait toujours royalement.

Henri IV accompagnait ses refus de gracieuses paroles; il n'en était pas de même de son fils; celui-ci avouait ingénument une sorte de morosité, de sécheresse dans le caractère, qu'il tenait de sa mère, et qu'il ne parvenait pas toujours à surmonter

Louis XIII avait autant de courage que son père, mais un courage tranquille, sans élan, sans chaleur, de ce courage qu'on garde pour soi et qui n'électrise point les autres; son esprit était sage, éclairé, point brillant; en un mot il manquait d'imagination, quoique avec beaucoup de jugement; aussi conserva-t-il Richelieu, qu'il n'aimait pas, mais dont il trouvait le génie nécessaire aux intérêts de la France. Et quelle fermeté ne lui fallut-il pas pour résister à toutes les haines, à toutes les intrigues des factions qui s'élevèrent contre ce grand ministre! Louis XIII garda Richelieu, en dépit de sa mère, de son frère, de ses alliés, de ses ennemis et de ses courtisans; il le garda peut être en dépit de lui-même, parce qu'avant tout il était roi.

16 *mai* 1770. — Mariage de Louis XVI avec Marie-Antoinette d'Autriche. Les fêtes de ce mariage furent signalées par de grands malheurs; des constructions commencées sur la place Louis XV, et dont on avait eu l'imprudence de ne pas faire enlever les matériaux, occasionnèrent une épouvantable catastrophe; parmi la foule que le spectacle des illuminations avait attirée, un grand nombre de personnes périrent. Ces douloureux événements, qui jetèrent tant d'amertume dans le cœur des augustes époux, furent considérés par plusieurs comme de funestes présages... vingt-quatre ans apres ces présages étaient accomplis.

Le 19 *mai* 1631. — Il tomba en Norwège une pluie de poussière qui ressemblait à du soufre.

Les anciens et les modernes parlent de pluie de sang.

On dit qu'on a vu des pluies de sauterelles, de vers, de pierre.

En 1777, pendant un violent orage, il tomba dans les environs de Soissons une chaude et forte pluie assaisonnée de crapauds.

La plupart de ces phénomènes, bien qu'extraordinaires, s'expliquent assez facilement:

La chaleur du soleil fait évaporer et pompe continuellement les eaux de la mer.

Elle produit les mêmes effets sur différents corps qui couvrent la surface de la terre.

Ainsi les vapeurs qui s'exhalent du sein de la mer et des fleuves retombent en eau, en neige ou en grêle.

Cette pluie de poussière qui ressemblait à du soufre était probablement la poussière des fleurs de certaines plantes.

On a reconnu que les gouttes de pluie couleur de sang recevaient ette teinte des petits insectes rouges qui voyagent par millions dans l'atmosphère.

Les sauterelles se présentent quelquefois par nuée, précipitée sur la terre par les orages; on aura pu croire qu'elles arrivaient des mêmes régions que la pluie.

Des vers qui couvraient le sol en quantité après une forte pluie ont pu faire penser qu'ils étaient tombés du ciel, tandis qu'ils sortaient de la terre.

Il en est de même des crapauds attirés par l'humidité; au moment de l'orage ces animaux sortent par milliers des fentes de la terre, des marais desséchés où la chaleur les force à se retirer; leur subite apparition aura fait croire que la pluie les avait apportés.

Les chutes de pierres sont fréquentes et constatées.

Les savants prétendent qu'elles nous viennent de fragments détachés de la lune ou de quelque autre corps planétaire.

Mme de NELLAN.

TOILETTE DE PRINTEMPS.

Nous avons à vous parler, mesdemoiselles, de vos chapeaux de printemps. Les capotes de paille anglaise et les capotes *paillassons* sont encore de mode cette année; les formes descendent assez bas sur les joues et relèvent au-dessus du front. Les pailles jaunes ne doivent pas être apprêtées; aussi *brutes* que possible, leur recherche consiste à être égales et d'une teinte sans veines; les *paillassons* se font de toutes couleurs mêlées au jaune-paille; vert, lilas, bois ou noir. On pose indistinctement sur toutes des rubans de taffetas glacé, écossais ou broché. Les beaux rubans chinés sont réservés à la paille d'Italie ou la paille de riz. Une jolie paille nouvelle, moins élevée de prix que celle d'Italie, et plus habillée que les premières dont nous venons de parler, est la paille *de riz cousue;* celle-ci est très bien pour vous, mesdemoiselles, avec des rubans de taffetas blanc, unis ou façonnés.

Les plus jolis voiles de saison pour vos jeunes toilettes sont les voiles de gaze à coulisse, verts ou blancs; les verts sont charmants avec les *paillassons* jaune et noir.

Vous devez doubler la passe en gros de Naples d'une teinte pâle, et disposer ainsi les ornements de la forme: une rosette formée de doubles rangs de coques étagées, et deux pans longs d'une grande main, retombant un peu sur l'oreille. Sous la passe une ruche de tulle en cornette, rattachée de

chaque côté par une touffe de faveurs ou trois coques en rubans de taffetas, qui peuvent être, ainsi que les touffes, d'une couleur différente de celle du chapeau. Il est reçu cette année, et même de mode, d'allier le rose et le bleu de ciel, le bleu de ciel et le vert pomme.

En chapeaux plus habillés vous avez les capotes de pou de soie, à coulisses, et bordées d'une ruche de ruban plissée.

Sous les chapeaux, avec des nattes à la Berthe, les jeunes personnes peuvent remplacer les *Mancinis* en fleurs par des *Mancinis* en ruban, qui se feraient ainsi : montez sur un laiton doublé de faveur une ligne de petites coques, diminuant vers le bas, et posez-les entre vos cheveux nattés et la passe.

Rien de nouveau en robes de ville.

Comme fantaisie nous vous indiquerons les *colliers de ruban*, formés par une ligne de petites coques qui s'attachent par une rosette. Les *tours de cou cravates* sont de simples rubans dont les bouts se taillent en pointe pour figurer le biais; et les *tours de cou Pompadour*, fichu très étroit et long, seulement de la grosseur du cou, taillé en biais derrière et fermé en pointe de fichu, bordé tout autour d'un petit plissé en faveur de satin. Cette faveur, posée à très petits tuyaux, doit être d'une couleur différente de celle du fichu.

On fait de jolies mitaines en filet de soie brodées au plumetis. Elles seraient aisées à faire en tulle anglais, brodées en fil d'Ecosse.

Il nous est fort difficile de vous enseigner à faire des guêtres, et nous aurions le désir de vous en voir porter. Nous nous bornerons à vous conseiller d'étudier un bon modèle sur lequel vous couperez votre patron; vous pouvez les faire en gros de Naples ou en satin de laine, doublées en taffetas.

L'ENFANT VOUÉ AU BLANC.

ELÉGIE.

Aux églises souvent, quand ce n'est pas le jour
Des offices divins, des cantiques d'amour,
On voit près des piliers, dans la nef toute nue,
Ou devant quelque autel de sainte bien connue,
On voit de pauvres gens prier agenouillés,
Et de longs pleurs, hélas! les yeux encor mouillés,
Seuls, sous la voûte obscure, ouvrir avec mystère
Au Dieu des malheureux leur âme solitaire.
Tantôt c'est un vieillard si pauvre qu'il n'a pas
De quoi mourir en paix; il a des fils ingrats!
Tantôt quelque artisan qui succombe à la peine
Et ne pourrait gagner la fin de la semaine,
S'il ne venait puiser un instant du secours
A la source infinie et qu'on trouve toujours;

C'est aussi quelquefois une fille naïve,
Jeune enfant dont l'aïeule est en son lit plaintive,
Et qui, courant chercher un suc réparateur,
Entre, en passant, jeter sa prière au Seigneur,
Afin que rien ne manque à la pauvre grand'mère,
Ni le vœu triste et doux, ni la boisson amère;
Enfin c'est le pécheur, que les feux du remord
Consument, plus il va s'approchant de la mort,
Et venant respirer dans l'auguste édifice,
Le seul air qui le calme et qui le rafraîchisse.
Voilà pourquoi le temple est tout le jour ouvert;
Et lorsque le saint lieu semble le plus désert,
En ses recoins secrets, sous quelque arcade sombre,
Il est, il est toujours priant, caché dans l'ombre,
Un de ces affligés, voyageur par trop las,
Tant le sentier du monde est rude sous ses pas!
Qui visite un moment la sainte hôtellerie,
S'y repose et repart, l'âme à moitié guérie

Dans l'église déserte une femme à son tour
Était ainsi venue, à la chute du jour,
Et devant la chapelle où l'on voit Notre-Dame,
S'étant mise à genoux, pleurant de cœur et d'âme.
Comme la Vierge mère, elle avait dans les bras
Un bien petit enfant qu'elle exhortait tout bas·
Et lorsqu'elle eut fini, par ce tendre murmure,
D'endormir sur son sein la frêle créature,
Poussant un long soupir et relevant les yeux
Vers la sainte, elle dit: « Je viens, reine des cieux,
« Moi, de sept beaux enfants la mère infortunée,
« Vers une tombe ouverte incessamment tournée,
« Moi qui n'eus pas le temps de serrer dans mes bras
« Tant de fils, que déjà je pleurais leur trépas!
« Moi qui suis bientôt seule, hélas! sur cette terre!
« Qui veux plutôt mourir que vivre solitaire,
« Je viens, Mère du Christ, implorer ton appui
« Pour ce dernier de tous qui me reste aujourd'hui.
« Prends pitié de mes pleurs, de ma frayeur mortelle;
« Aux regards de la mort cache-le sous ton aile;
« Si les autres sitôt sont revenus aux cieux,
« Qu'un me reste du moins et me ferme les yeux!
« Un seul, est-ce donc trop pour l'amour d'une mère?
« Ce fils, fragile espoir de ma tendresse amère,
« Je le voue à ton nom, à ton culte sacré;
« De tes blanches couleurs je veux qu'il soit paré,

« Qu'il les porte sans cesse et sans aucun mélange.
« Je veux qu'en le voyant on dise : « C'est un ange ! »
« Je veux qu'en grandissant, toujours digne de toi,
« La règle de ton fils soit sa suprême loi ;
« Et que son âme enfin, nette de toute offense,
« Surpasse en pureté sa robe d'innocence.
« Protége donc sa vie, afin qu'en ce miroir
« Tu sois, Vierge adorable, heureuse de te voir,
« Comme un cygne se mire avec idolâtrie
« Au cristal transparent du lac de la prairie.
« Le plus beau de son âge, il m'apparaît déjà,
« Dès que je te l'offris, ta main le protégea ;
« Et tu ne voudrais pas, toi qui fus aussi mère,
« Avoir bercé mon cœur d'un espoir éphémère.
« Non, tu ne voudrais pas qu'une mère à grands cris
« Soit venue implorer le salut de son fils,
« Une mère déjà tant de fois désolée,
« Et que sans l'obtenir elle s'en soit allée ! »

Et la mère à ces mots, jetant sur son enfant
Un regard de bonheur qui semble triomphant,
Puis à la Vierge encore un gracieux sourire,
Rassurée en son cœur, se lève et se retire ;
Et dans l'ombre, de loin, avec son doux fardeau
Qu'elle abrite, en marchant, des plis de son manteau,
De la sainte elle-même on dirait la statue
De son autel de marbre un moment descendue.

A. S. Saint-Valry.

LOUISE ET BLANCHE.

Languedoc, ma belle terre natale, si Dieu m'a condamné à vivre loin de toi, il a voulu du moins que ma mémoire fût fidèle à tes souvenirs. J'aime ton soleil, tes nuits si fraîches, tes champs d'oliviers et de maïs ; le chant monotone des cigales dans la plaine et les éclats de voix du rossignol au milieu des lauriers. Comme les sables de tes grèves sont dorés ! comme ta mer étincelle à midi, comme elle est transparente et verte par une belle soirée d'été ! Qui n'a pas vu les tartanes déployer leur voile triangulaire et passer à l'horizon comme de grands oiseaux, qui ne s'est pas assis à l'ombre d'un figuier sauvage sur la côte de la Méditerranée, ignore des jouissances intimes que Paris ne lui donnera jamais. Pour moi, tu es l'Italie et la Sicile, la Grèce et l'Asie-Mineure, tant il y a de grâce et de parfum dans ta nature orientale. Tu es bien mieux que

tout cela pour moi; tu es le Languedoc; cette bonne terre des croyances, où Notre-Dame a ses chapelles aux carrefours des chemins, où le foyer domestique réunit encore depuis l'aïeul jusqu'aux petits-enfants; le pays des joies libres et franches et des amitiés fraternelles. Voilà, ce que pour moi tu fus toujours. Heureux ceux qui te revoient, et plus heureux ceux qui ne te quittèrent jamais!

Il y avait au convent de la petite ville d'Uzès deux jeunes pensionnaires unies par un bien tendre attachement. Elles étaient Languedociennes, mais natives de deux villages très éloignés l'un de l'autre. Il y a bien des lieues de la rive droite du Rhône au canal du Midi! Les deux amies se l'étaient dit souvent, et souvent elles avaient soupiré en songeant qu'au sortir de la pension il ne leur resterait que leur souvenir et la poste aux lettres pour se dire qu'on s'aimerait toujours. Aussi voyaient-elles arriver leurs dix-sept ans avec une sorte d'effroi. Pourtant elles avaient chacune une famille et un pays natal .. Mais, mon Dieu, l'amitié d'enfance, l'amitié de pension, qu'est-ce qui peut la remplacer? Enfin, le mois d'août étant accompli et les vacances survenues, il fallut se rendre à la distribution des prix et recevoir des couronnes et des félicitations à n'en savoir que faire. Louise et Blanche partagèrent presque tous les premiers prix, et ce fut un spectacle touchant de voir ces deux belles jeunes filles, leurs lauriers sur la tête, s'embrasser souvent aux applaudissements des bonnes religieuses, de leur famille et de tout le pensionnat. Le soir eut lieu la séparation. On se rendit dans l'appartement de madame la supérieure, et là, chacune séparément et toutes deux à la fois furent pressées dans les bras de cette mère adoptive. « Louise, Blanche, leur dit-elle, vous allez me quitter, et vous quitter aussi!.. C'est bien douloureux, mais quel bonheur de la terre peut durer longtemps?... Vous fûtes toujours si douces et si faciles à diriger, que j'espère ne vous avoir pas rendu la vie trop dure dans ce couvent...

— O madame! ô ma mère!... dirent en même temps les deux pensionnaires, en levant au ciel des regards dignes de lui et en baisant une main vénérable.

— Non, reprit la supérieure, vous ne passâtes point ici des jours pénibles. Vous allez entrer dans le monde... Je ne vous répéterai pas tous les conseils que je vous ai donnés. Ce serait long peut-être et cela jetterait du froid dans nos adieux. Je n'ai qu'une grâce à vous demander, c'est de m'écrire et de vous écrire souvent mutuellement. Adieu, mes filles, et à revoir, ici-bas rarement peut-être, mais là-haut toujours. »

On pleura beaucoup; cela est aisé à comprendre. Louise et Blanche reçurent la bénédiction de leur mère supérieure, elles échangèrent entre elles leurs petites croix d'or, et puis chacune suivit ses parents.

Or, la voiture qui emportait Blanche sur la grande route de Toulouse était une berline à quatre chevaux de poste; et celle dans laquelle Louise se rendait à son pays, situé près de l'embouchure du Rhône, était une modeste carriole traînée par un gros et bon cheval, et guidée par un riche fermier à qui la jeune fille disait : *Mon père.*

Il ne faut pas omettre, avant de continuer cette histoire, de faire connaître à nos lectrices qu'il y avait dans la maison de ces bonnes religieuses une pensionnaire nommée Aglaure, dont le caractère difficile et l'esprit vicieux (il faut l'avouer) avaient souvent causé bien des petits chagrins dans la communauté. Louise et Blanche avaient été particulièrement les deux buts des malices d'Aglaure, dont la jalousie pour ces jeunes personnes si distinguées était bien marquée. Plusieurs fois elle avait cherché à désunir deux cœurs si purs et qui s'entendaient si bien... Elle avait toujours échoué et elle en gardait une rancune cachée. Aglaure sortit de pension à la même époque que les demoiselles que nous venons de ci-

ter. Elle les quitta après une réconciliation feinte (de son côté du moins), car ses compagnes avaient tout pardonné!...

Absence! maladie du cœur, inquiétude de la pensée. L'absence est presque une mort. Ne quittez jamais votre amie la plus chère; soyez sœurs enchaînées l'une à l'autre. Vous voyez bien que le monde est méchant, et que, si vous n'êtes là, réunies et unies contre lui, il peut vous faire tant de mal! Ne vous quittez jamais.

Blanche écrivit la première à Louise; elle lui parlait du malaise de son cœur et de la beauté du château paternel. Louise répondit bien vite par une lettre bien tendre. On s'était promis de se revoir huit mois après, à Uzès même, et le mois de juillet étant arrivé on tint parole. Et d'abord, avant d'arriver au rendez-vous, Louise et son père s'arrêtèrent à la foire de Beaucaire.

Beaucaire est une très grande ville pendant six semaines, une fois par an. C'est un beau spectacle que cette forêt de mâts sur le fleuve, et ce camp de marchands sur la rive.

Vraiment on oublie la France et l'Europe à tout ce mouvement d'étrangers de toutes les langues et de tous les costumes, qui se heurtent, s'appellent, se querellent ou s'embrassent. Il y a des Turcs, des Grecs et des Arméniens comme au bazar d'Alexandrie; il y a des Russes d'Odessa avec leurs navires chargés de blé; il y a des Espagnols par myriades. Vous les trouvez surtout au marché aux bestiaux, ces braves et intrépides Castillans, faisant manœuvrer avec une audace merveilleuse les mules andalouses et catalanes qu'ils ont amenées, jeunes et fringantes, parées de harnais rouges chargés de grelots.

Le soir tout le beau monde se rend à la promenade *du pré*, dans une allée large comme celle des Tuileries et peuplée de cafés et de charlatans comme le boulevard Bonne-Nouvelle. Franconi lui-même est là avec son cirque, ses héros et ses chevaux olympiques. Il n'est pas permis de manquer au pré le soir quand il fait beau et qu'on est belle.

Louise s'y rendit parce qu'elle était curieuse de voir autant que charmante à être vue. Et certes on la regardait avec son costume arlésien (qui avait remplacé la robe verte de la pension), avec ses longs pendants, son corset de velours, son ruban de velours largement noué sur le front et qui serrait un élégant bonnet de dentelle de forme phrygienne; avec son jupon de gros de Naples e ses bas violets et ses boucles d'argent sur ses petits souliers. Certes, elle était ravissante à voir ainsi, naïve et gracieuse, portant çà et là ses grands yeux bleus avec une sorte d'inquiétude et de nonchalance à la fois. Aussi, quand elle parut dans la grande allée, chacun se disait: « Voilà sans doute une femme du monde déguisée en paysanne. — C'est une marquise, ajoutaient ceux-ci. — En vérité, reprenaient les autres, elle pourrait bien être une princesse. Quelle grâce et quelle dignité! »

J'ignore si Louise entendait ces propos; du moins elle n'en avait pas l'air, et il faut lui en savoir gré Mais voilà que tout à coup, au milieu de la promenade, elle s'arrête... puis, quittant le bras de son père, elle s'élance comme une folle vers un groupe de dames et saute au cou d'une jeune personne qui de son côté l'embrasse avec des transports de joie. C'était Blanche et sa famille, Blanche et son père et sa mère et ses tantes. Ces dames venaient de Toulouse à Beaucaire pour *voir* la foire, comme on dit, et Blanche venait voir près de Beaucaire le couvent d'Uzès et sa chère Louise à qui elle avait donné rendez-vous. « Toi ici! te voilà! mon amie! ma bien-aimée!... »

Et c'étaient des caresses à faire couler les larmes des yeux de tous les assistants.

« *Incroyable!* disaient les étrangers qui passaient; *inconcevable!* regardez donc cette petite paysanne et cette belle demoiselle qui s'embrassent comme deux sœurs.

— Elles le sont peut-être... » dit quelqu'un. Et Blanche se retournant à ces mots, répondit :

« Nous, sœurs!... bien mieux que cela, amies d'enfance. »

Elle présenta Louise à sa mère et à toute sa famille. On la combla de politesse et de bontés, on trouva son costume délicieux, et Blanche lui dit entre autres qu'elle l'aimait dix fois plus encore comme cela qu'avec sa robe de la pension. Le père de Louise fut reçu à merveille aussi ; enfin tous les cœurs étaient surabondants de joie.

Le lendemain, dernier jour de la foire, on acheta, on se fit des cadeaux surperbes et on partit pour Uzès.

Uzès, petite ville assise sur une colline entre deux belles vallées. Vous la reconnaissez de loin à ses trois tours ducales et à son élégant clocher moresque qui s'élance comme une fusée. Uzès était autrefois un duché-pairie, et le premier du royaume ; Uzès avait un évêque dont il ne reste que le palais, hélas! et encore ce beau palais est-il livré aujourd'hui au tribunal de première instance et à la gendarmerie. O salles majestueuses, ombrages du parc, douces solitudes aimées des prélats! évêché paisible où habitaient la charité et la science, ces deux sœurs chrétiennes ; où jamais un cri discordant ne s'élevait ; où chantaient des voix sacrées, où les heures étaient remplies par des œuvres agréables à Dieu ; beau palais, où le monde de la ville venait quelquefois aussi aux assemblées de monseigneur, dont la magnificence égalait la bonté, qu'êtes-vous aujourd'hui ?... J'ai vu des gendarmes étriller leurs chevaux et faire grand bruit, et boire et jurer sous ces mêmes voûtes où habitaient les mules paisibles et les carrosses armoriés. J'ai vu des procureurs s'évertuer en chicane dans ces mêmes salons où n'entraient que la politesse et la mansuétude. J'ai vu de pâles condamnés, entraînés par ces mêmes portes d'où sortaient tant de pauvres et tant de pécheurs consolés. Oh ! cela fait bien mal !...

Mais Uzès est encore une jolie ville, bien propre, bien bâtie; une ville d'Espagne dont les maisons ont des balcons, dont les promenades sont spacieuses, dont le peuple aime la danse et la chanson. Ses habitants ont la tête chaude peut-être, mais le cœur aussi. On y est hospitalier, on y reçoit cordialement ceux qui ont voyagé longtemps, et, pour mon compte, après deux ou trois ans d'absence, je n'y reviens jamais sans pleurer de joie. Une ville natale est comme une mère qu'on retrouve... et puis, il y a je ne sais quel parfum dans l'air de la patrie qui vous rafraîchit la tête et l'âme.

Louise et Blanche revirent cette ville de leur enfance avec un plaisir ineffable. Dire la joie des religieuses, conter les choses qu'on se conta, énumérer les boîtes de confitures et les jolis ouvrages qu'on échangea, serait long peut-être et inutile. On s'en doute. La mère supérieure trouva ses chères filles belles comme des archanges et grandies depuis huit mois miraculeusement. Enfin ce furent trois jours de fête... Eh bien ! un coup de tonnerre devait terminer ce drame si joyeux. Aglaure était arrivée pour revoir aussi son couvent, et une heure avant de quitter la ville (pourrait-on le croire?) Blanche et Louise, Louise et Blanche étaient brouillées irrévocablement, ulcérées l'une contre l'autre, le cœur rempli d'amertume, les yeux noyés de pleurs... résolues à ne se revoir jamais.

Elles se séparèrent ainsi !...

Leur mauvais génie avait fait tout ce mal. Nous ne chercherons pas la cause de cette rupture déchirante ; nous ne la dirons pas. Pour moi, jamais de la vie je n'ai parlé d'un sujet si triste à ces deux jeunes personnes que j'aime et j'admire de toute mon âme.

Or, le temps passe vite en ce monde, même lorsque l'on a du chagrin. Des mois s'écoulèrent, des années aussi... Les deux anciennes amies ne s'écrivirent pas une fois, pas une fois elles ne parlèrent l'une de l'autre à ceux avec qui elles vivaient. C'était

une rupture irrévocable. Oh! que la cause en devait être douloureuse!

Au bout de quatre ans le père de Louise recueillit une très riche succession qui ne lui permit plus de rester fermier de son domaine du Languedoc. Il devint un gros *monsieur* dans toute l'étendue du mot. Il changea son costume campagnard contre un habit de ville, il porta un chapeau de feutre noir, des bottes et une canne à pomme d'or; même il acheta une tabatière à médaillon et s'habitua à porter des gants. Comme après cette métamorphose il ne pouvait habiter son pays natal sans faire rire les vieilles femmes ses voisines et sans exciter l'envie de ses meilleurs amis, il se décida à aller s'établir à Paris. Il loua donc pour trois ans un joli appartement au premier etage à la chaussé d'Antin. Et Louise! elle n'était plus reconnaissable. Six mois de Paris en firent une jeune personne élégante, pleine de grâces et de talents. Monsieur son père (qui avait arrondi son nom villageois d'une syllable finale et d'un petit *de* aristocratique), monsieur son père fit de fort bonnes connaissances qui le fêtèrent pour son argent et qui furent charmantes pour sa fille; Louise trouva des patronnes en quantité dans le beau monde financier, et pas une ennemie. Je ne mens jamais.

Un soir, c'était au mois de février, par un temps bien froid, un soir Louise devait assister à un concert avec son père et deux dames de ses amies Elle attendait une robe charmante qu'elle avait commandée tout exprès pour cette soirée. L'heure de sa toilette approchait. Elle sonna sa femme de chambre et lui demanda si madame Dumont avait apporté sa robe.

« Non, mademoiselle, dit cette fille.

— Comment, non! reprit Louise, mais qu'on aille bien vite chez elle... »

On obéit. Cependant l'heure avançait... Le père de Louise était prêt et tenait compagnie de son mieux dans le salon aux deux dames qui venaient chercher sa fille. Point de robe encore! oh! c'était une mortelle inquiétude! Enfin on sonna. Madame Dumont arrivait avec la ravissante robe de gaze doublée de satin bleu de ciel. Les dames du salon saisirent le carton au passage, et ce furent des exclamations et des admirations interminables. Madame Dumont s'échappa cependant avec la robe des mains de ces dames et entra dans la chambre de Louise, laissant dans l'antichambre deux cartons à fleurs pour une autre pratique et sous la garde d'une de ses ouvrières. La robe essayée fut à ravir. Louise se mirait dans les deux glaces de son appartement; elle était si élégante et si belle que sa femme de chambre en pleurait d'attendrissement. Madame Dumont triomphait dans sa collerette et se rengorgeait comme un vieux pigeon.

Tout à coup un cri se fit entendre; un cri de surprise et presque de douleur...

« Et la ceinture! dit Louise en se retournant vivement.

— Et la ceinture! répéta la femme de chambre en levant les mains au plafond.

— Et la ceinture! » répondit madame Dumont en appelant avec colère son ouvrière restée dans l'antichambre.

La pauvre fille arriva toute tremblante.

« La ceinture, mademoiselle!...

— Mon Dieu, madame... on l'a...

— Répondez vite, mademoiselle .

— On a oublié de la faire, madame. »

Et cette jeune fille faillit se trouver mal, tant les regards de madame Dumont l'accablaient. Elle s'appuya contre une chaise, toute pâle et défaillante, mais n'osant s'asseoir. Quand on se retourna vers Louise pour lui demander grâce (ô terreur!), on la vit étendue sans connaissance sur le tapis. On accourut... des sels, des spiritueux, tous les secours furent prodigués avec une merveilleuse promptitude. Louise rouvrit enfin les yeux... Son premier mouvement fut de se lever avec vivacité et de repousser les bras étendus vers elle... Puis, les yeux fixes, les joues pâles, la démarche roide et solen-

nelle, elle prit un flambeau et fit le tour de la chambre regardant tous les visages.

Les dames du salon étaient accourues ainsi que le père de Louise.

« Ma fille est devenue folle ! » s'écriait cet homme hors de lui.

Il y eut un moment d'une grande désolation. Or, le fantôme et son flambeau s'étaient arrêtés devant l'ouvrière de madame Dumont. Cette fille épouvantée reculait... quand la bougie tomba des mains de Louise, qui s'élança sur l'ouvrière et la saisit dans ses bras avec violence. Mais ces emportements étaient de douleur et de tendresse.

« Blanche! Blanche!... criait Louise en sanglotant.

— Louise!... répondait une voix mourante.

— Est-ce toi, ma bien-aimée, après cinq ans d'absence? est-ce toi, Blanche, si pauvre que tu gagnes ta vie à travailler pour Louise?... »

Et des sanglots étouffaient sa voix, et elle pressait de plus en plus la pauvre ouvrière contre sa poitrine, l'inondant de ses larmes et baisant ses mains et ses cheveux... Dans son transport elle se mit tout à coup à genoux devant elle, comme pour honorer son malheur et lui demander pardon d'avoir été si heureuse, elle! Ce fut alors que Blanche se jeta dans ses bras et la releva comme un ange enlèverait une sainte du cercueil. Oh! les beaux anges en effet, les douces et célestes créatures dont les âmes exilées si longtemps et si loin l'une de l'autre se réunissaient dans une étreinte d'amour!

« Pauvre Blanche, ma sœur, comment tes malheurs sont-ils donc arrivés?... »

Et des emportements de tendresse empêchaient Blanche de répondre.

Nos lectrices sauront donc que M. le marquis de ** avait été totalement ruiné par de fausses spéculations à la bourse, ce gouffre des fortunes, cette

Gomorrhe
Qu'il faudra bien qu'un jour le feu du ciel dévore,

selon la belle et poétique expression d'Emile Deschamps. Blanche, après la ruine de son père, n'avait eu d'autre moyen d'existence que son travail. Bientôt le marquis et la marquise de ** moururent de chagrin. Elle resta seule au monde, à Paris, et madame Dumont, à qui toujours elle avait caché son véritable nom, lui donna de l'ouvrage et du pain.

Louise lui donna son cœur et la moitié de sa fortune. On ne songea jamais à une explication sur la cause de la séparation. On était trop heureuse! D'ailleurs Aglaure était morte. Blanche ne quitta plus son admirable amie. Le père de Louise aujourd'hui a pris l'habitude de dire *mes filles* au lieu de *ma fille*, et rien n'est changé dans cette maison.

Pour moi, fier d'avoir l'honneur de rencontrer quelquefois ces deux personnes charmantes, je leur ai demandé la permission d'écrire cette histoire et de la raconter aux jeunes lectrices de ce journal; heureux si je peux intéresser un moment et contribuer peut-être par un exemple à resserrer de touchantes amitiés!

Jules de Saint-Félix.

EXPLICATION

DE *L'ÉNIGME HISTORIQUE*

PROPOSÉE PAGE 5[1].

(1) Un prince vertueux et bon...

Fédor, fils d'Ivan-le-Terrible; il succéda au trône de Russie en 1584. Ce prince joignait à une extrême douceur un esprit craintif, une piété excessive, et la plus profonde indifférence pour les grandeurs humaines. Sur ce trône d'où un tyran, Ivan-le-Terrible, avait lancé la foudre, la Russie voyait monter un prince entièrement voué aux austérités du cloître et fait plutôt pour la vie monastique que pour le pouvoir souverain. C'est ainsi que le jugeait son père, lorsque, dans des moments de regrets et de remords, il donnait des larmes à la perte d'Ivan, son fils aîné, objet particulier de son affection, et que dans un accès d'aveugle fureur il avait tué d'un coup de bâton ferré sur la tête.

Fédor n'avait hérité ni du génie politique de son père ni de son extérieur imposant; il n'avait rien non plus de la beauté mâle de son aïeul; sa taille était peu élevée, son visage sans couleurs, et son corps grêle. Le sourire était toujours sur ses lèvres, mais ses traits n'avaient pas la moindre expression. Il était lent dans tous ses mouvements, une grande faiblesse de jambes le faisait marcher d'un pas inégal; en un mot tout indiquait en lui une absence presque complète de forces physiques et morales. En voyant un souverain de vingt-sept ans condamné par la nature à une éternelle enfance, et destiné à vivre dans l'entière dépendance des grands et des moines, on n'osait se réjouir de la fin du règne d'Ivan; on craignait que les troubles et les intrigues des boyards ne missent bientôt le pays dans une position plus funeste encore que celle où l'avait plongé la tyrannie du premier monarque. Mais, heureusement pour la Russie, Fédor, redoutant le pouvoir suprême comme une tentation qui compromettait le salut de son âme, confia les rênes du gouvernement à une main habile; et ce règne, sans être exempt d'iniquités, et bien qu'il ait été souillé par un crime horrible, parut aux contemporains un bienfait de la Providence en le comparant à celui d'Ivan-le-Terrible. Fédor fut couronné le 31 mai 1584, six semaines après la mort de son père; cet espace de temps fut consacré suivant l'usage à des prières publiques pour l'âme du souverain défunt.

Les historiens contemporains de Fédor nous ont laissé des détails curieux sur la manière dont ce prince passait sa vie. Il se levait régulièrement à quatre heures du matin et attendait son confesseur dans sa chambre à coucher qui était remplie d'images, et éclairée jour et nuit par des lampes. Le confesseur venait avec la croix, l'eau bénite et l'image du saint que l'église fêtait ce jour-là; le souverain se prosternait, priait à haute voix pendant un quart d'heure; puis il passait dans l'appartement d'Irène son épouse, et allait avec elle aux matines; à son retour, il s'asseyait sur un fauteuil dans une grande pièce où les courtisans et les moines venaient lui

(1) Voir, pour le prix décerné, pag. 55.

rendre leurs devoirs. A neuf heures il allait à la messe, et dînait à onze; après dîner il dormait trois heures, retournait à l'église pour les vêpres, et tout le reste du temps jusqu'au souper il le passait avec la tzarine et avec des bouffons et des nains, s'amusant de leurs lazzis ou écoutant des chansons. Quelquefois il se faisait apporter les ouvrages de ses joailliers, de ses orfévres, de ses brodeurs et de ses peintres, et les considérait avec la curiosité futile d'un enfant, et non avec le goût d'un artiste ou les pensées d'un souverain qui voit dans ces produits de l'art et de l'industrie des gages de gloire et de prospérité pour son royaume.

Le soir il se préparait au sommeil en priant de nouveau avec son confesseur, et se couchait après avoir reçu sa bénédiction. Chaque semaine il visitait les couvents des environs de la capitale, et les jours de fête il ajoutait à la somme de ses divertissements ordinaires celui de la chasse aux ours. Il y eût eu dans cet exercice quelque chose d'un homme et d'un guerrier, si la faiblesse physique du prince ne l'eût réduit au rôle de spectateur bénévole.

Les gens qui avaient des suppliques à présenter entouraient souvent Fédor au moment où il sortait de son palais; mais soigneux d'échapper aux affaires et aux soucis de ce monde, il refusait de les entendre et les renvoyait à Boris. (Voir sur Boris les notes 3, 4, 5, 6.)

(2) Un des royaumes de l'Europe moderne...

La Russie.

(3) Un homme doué de qualités brillantes...

Boris Godounoff; sa sœur Irène avait épousé Fédor. Cette princesse, modèle de toutes les vertus, avait un grand empire sur son mari, qui peut-être n'aimait réellement qu'elle au monde. Irène de son côté était entièrement gouvernée par son frère; elle admirait ses grandes qualités, et n'ayant pas deviné les vices de cette âme profondément dissimulée, elle crut trouver en lui un conseiller habile et sage, capable de diriger le tzar[1] sans l'égarer, et fit tous ses efforts pour les rapprocher l'un de l'autre. Une émeute ayant troublé la tranquillité publique, Fédor sentit la nécessité d'avoir recours à des mesures sévères; mais incapable d'agir par lui-même, et n'ayant ni perspicacité dans l'esprit, ni fermeté dans le caractère, il jeta les yeux autour de lui pour voir qui remplirait cette tâche. Il ne lui fallait pas seulement un conseiller et un ministre, mais un homme qui le déchargeât entièrement du fardeau du gouvernement. Dans ces dispositions, Fédor se livra donc sans réserve et avec une confiance aveugle au frère de son épouse chérie; il faut avouer que Godounoff avait en lui de quoi justifier le choix du monarque, si ce faible prince eût été capable d'en faire un.

Godounoff était alors à la fleur de l'âge et dans toute la plénitude de ses forces physiques et morales; il avait trente-deux ans; il surpassait tous les dignitaires de la cour par une beauté mâle, un air de commandement, une conception rapide et profonde, et une éloquence séduisante. Il ne lui manquait que de la vertu; il voulait et savait faire le bien, mais uniquement par amour de la gloire et de la puissance. Il ne voyait dans la vertu qu'un moyen d'arriver à un but quelconque, mais non le but lui-même. S'il fût né sur le trône, il aurait pu être un souverain accompli; mais né sujet et dévoré de la passion du pouvoir, lorsque pour y parvenir il crut nécessaire de faire le mal, il le fit... Et la voix sévère de la postérité a flétri dans l'histoire la renommée de Godounoff.

(6) * Jamais la puissance et la haute fortune d'un ministre n'avait égalé la sienne..

Fédor ne tarda pas à combler Boris des

(1) Les souverains de Russie portaient à cette époque le titre de tzar : on y a substitué dans l'énigme celui de *roi*, pour ne pas indiquer le théâtre des événements choisis pour sujet de l'énigme.

(*) L'ordre des matières a exigé que la note 6 fût placée avant celles 4 et 5.

preuves de sa munificence ; les titres et la fortune du favori surpassèrent bientôt tout ce qui s'était vu en Russie jusqu'alors ; ses revenus, qui s'élevaient à huit ou neuf cent mille roubles [1], argent d'aujourd'hui, lui permettaient de mettre en campagne, à ses propres frais, jusqu'à cent mille soldats. Ce n'était plus l'homme du moment, un simple favori; c'était le maître de l'empire. Bientôt, s'abandonnant aux inspirations d'une âme avide de gloire, il dirigea tous ses efforts vers un grand et noble but ; il voulut justifier la confiance de son souverain, mériter celle du peuple et la reconnaissance de la patrie, en consacrant toutes ses actions au bien général. La pentarchie [2] établie par Ivan disparut comme une ombre : il ne resta que l'ancien conseil du tzar, dans lequel Mstislavsky, Yourieff et Shouisky dirigeaient les affaires avec d'autres boyards, en se soumettant aux volontés du régent, car tel était le titre qu'on donnait à Boris.

Tandis que Fédor consumait sa vie dans une pieuse oisiveté, le régent s'occupait sans relâche des affaires de l'Etat, cherchait à corriger les abus du pouvoir et rétablissait la tranquillité, tant au dedans qu'au dehors. Il destitua sur tous les points de l'empire les lieutenants, les voïevodes et les juges dont on avait à se plaindre, et les remplaça par de plus habiles fonctionnaires. Il doubla les appointements des employés afin qu'ils pussent vivre honorablement et sans exactions ; en cas de forfaiture ils devaient être punis du dernier supplice. Il réorganisa l'armée et la dirigea sur tous les points où l'on avait à rétablir l'honneur des armes et la tranquillité du pays.

(1) Le rouble d'argent vaut à peu près aujourd'hui quatre francs, argent de France, et celui en billet de banque environ le quart, suivant le cours. Le rouble du seizième siècle valait cinq roubles d'argent d'aujourd'hui.

(2) Ivan-le-Terrible désigna par son testament cinq des principaux dignitaires de l'Etat pour veiller à la prospérité du pays, et alléger à Fédor, *ce prince faible de corps et d'âme,* disait-il, le fardeau des affaires ; c'étaient le prince Jean Shouisky, Jean Mstislavsky, Nicetas Yourieff, Belsky, et Boris Godounoff.

(4) Apaisa la révolte.

On commença par Kasan. Le sang russe coulait encore sur les bords du Volga, et la révolte s'agitait sourdement dans le pays des Tchérémisses [1]. Godounoff apaisa les rebelles par d'habiles négociations. Ils envoyèrent à Moscou des députés qui prêtèrent serment de fidélité au tzar. Le régent fit construire des forteresses sur les deux rives du Volga, y mit des garnisons russes et rétablit ainsi la tranquillité dans un pays qui avait été si longtemps fatal à l'empire.

(5) Il fit d'importantes conquêtes...

Boris acheva la conquête de la Sibérie et prit le sage et habile parti d'y envoyer non-seulement des forces militaires, mais des agriculteurs, afin de peupler ces déserts et de défricher les terres les plus favorables à la culture. Il rangea pour toujours sous la domination de la Russie cette importante conquête par des dispositions pleines de sagesse et de prudence ; sans sacrifices, sans efforts coûteux, il enrichit l'Etat de revenus assez considérables et ouvrit de nouveaux débouchés au commerce et à l'industrie nationale. Vers l'an 1586 la Sibérie rapportait à la couronne deux cent mille zibelines, dix mille renards noirs et cinq cent mille petits gris, outre les castors et les hermines. Le voïevode [2] Tchoulkoff fonda en 1587 la ville de Tobolsk et la première église chrétienne qui ait existé en Sibérie ; presque immédiatement après, l'ancienne capitale Isker fut abandonnée et Tobolsk la remplaça.

(1) En comparant une carte de 1830 avec la carte de la Russie et des pays environnants au neuvième siècle, qui accompagne le bel ouvrage de M. de Karamsin, on voit que le pays des Tchérémisses est cette contrée au nord du Volga où nous trouvons aujourd'hui Kasan, Nichney-Nowgorod, etc. etc.

(2) *Voïevode*, grade militaire, répondant à peu près à celui de lieutenant général en France. Les voïevodes commandaient en chef là où le prince ne commandait pas lui-même.

Dans les affaires qui tenaient à la politique extérieure, Boris se montra ce qu'avait été Ivan aux époques les plus glorieuses de son règne ; sage et ferme à la fois, et soigneux de conserver à la Russie l'intégrité de son territoire, sa grandeur et sa dignité.

(7) Les bienfaits de son administration lui étaient hautement et officiellement attribués.

Les envoyés du tzar s'exprimaient ainsi devant les souverains étrangers et les ministres :

« Boris Godounoff est le chef de l'Etat : le souverain lui en a remis les rênes ; il y a établi un ordre que tout le monde admire, et dont chacun se réjouit ; l'armée, le commerce et le peuple, tout prospère ; les villes s'embellissent *d'édifices en pierre* sans contributions ni corvées ; les ouvriers et les artistes sont richement payés des revenus du tzar ; les laboureurs vivent dans l'aisance et ne connaissent pas d'impôts ; la justice regne partout ; le fort ne peut opprimer le faible ; l'orphelin pauvre va droit à Boris se plaindre du frère ou du neveu de ce boyard, qui, véritablement grand, donne tort aux siens même sans aucune forme de procès, car il a de la partialité pour ceux qui sont faibles et sans défenseurs. »

A l'occasion d'une difficulté de commerce Boris Godounoff fut un moment en correspondance directe avec Elisabeth, reine d'Angleterre, chose que la politique ombrageuse des tzars n'avait jamais permise jusqu'alors à aucun seigneur russe. Elisabeth écrivant à Godounoff le nomme *oure most dear and loving cousin*, notre très cher et bon cousin.

(8 et 9) Son frère arrivant au trône...

Le tzarevitch[1] Dmitri, fils d'Ivan-le-Terrible et de Marie ou Marpha Nagoï, septième femme d'Ivan.

(10) Sa mère, exilee avec lui à...

La pentarchie ou conseil suprême dont Boris Godounoff faisait partie avait exilé à Ouglitche le jeune Dmitri, héritier présomptif du trône, la veuve d'Ivan, sa mère, et tous les Nagoï parents de la tzarine.

(11) Un peuple passionné pour ses maîtres...

Rien ne pouvait ébranler la fidélité des Russes et leur amour pour leurs maîtres. On raconte que Ivan IV, le Terrible, ayant fait empaler un homme de marque pour une faute légère, cet infortuné, qui vécut vingt-quatre heures dans des tourments affreux, entouré de sa femme et de ses enfants au désespoir, ne cessait de répéter : ***Grand Dieu, protége le tzar !***

(12) Etait la vivante image de son père...

Ivan-le-Terrible.

(13) L'un deux, son parent, ne put s'empêcher de frémir...

Le grand-maréchal Grégoire Godounoff.

(14) La gouvernante de l'enfant et son fils...

Vassilissa, femme du boyard Volokoff et Joseph Volokoff.

(15) Deux hommes comblés des bienfaits du régent...

Zagriaski et Tcheptchougoff.

(16) Le plus dévoué des confidents de Boris...

André Klechnin, menin du tzar (voir les notes 28 et 30).

(17) Présenta un homme sûr...

Le diak[1] Bitiagofski.

(18) Avec cet homme arriverent à...

Ouglitche ; Ivan IV, le Terrible, avait donné cette ville pour apanage au tzarevitch Dmitri.

1 *Vitch* ; cette terminaison, qui signifie *fils*, s'emploie habituellement dans la langue russe. Entre eux les Russes ne se designent presque jamais par leur nom de famille, mais par leur prenom et celui de leur pere. *Alexis Petrovitch*, par exemple, signifie Alexis, fils de Pierre.

(1) *Diaks*, secretaires ou hommes de robe ; on les employait dans les négociations avec les puissances etrangeres et les affaires de la guerre, pour la correspondance et les contributions, etc. Ils savaient *lire et écrire* mieux que les autres, disent les contemporains, et connaissaient à fond les lois, coutumes et règlements.

(19) Son fils et son neveu..

Daniel Bitiagofski son fils, Katchaloff son neveu.

(20) A sa fidèle nourrice...

Irène.

(21) Où l'attendaient les infâmes assassins...

Joseph Volokoff, fils de la gouvernante, Daniel Bitiagofski et Katchaloff.

(22) L'un deux...

Joseph Volokoff.

(23) Les deux autres...

Daniel et Katchaloff.

(24) Leur chef secret.

Le diak Michel Bitiagofski.

(25) Un de ses complices...

Daniel Trétiakoff. L'on désigne ce Daniel comme complice de Michel Bitiagofski, sans expliquer quelle part il devait prendre au crime qui s'exécuta sans lui.

(26) Les assassins qui s'y étaient refugiés...

Le fils de Michel et Katchaloff.

(27) La capitale...

Moscou. Cette ville devint la capitale de la Russie en 1328. A cette époque la Russie ne formait pas un grand empire réuni sous l'autorité d'un seul monarque; elle était divisée en principautés qui avaient chacune leur prince souverain. La principauté de Moscou avait le titre de grande principauté.

(28) Deux dignitaires de l'Etat...

L'okolnitcheï, André Klechnin [1], menin du tzar Fédor, et le boyard prince Basile Shouiski; son frère aîné, le prince André, avait péri victime de Godounoff; lui-même avait été en disgrâce pendant plusieurs années; mais l'adroit Boris s'était réconcilié secrètement avec ce prince ambitieux, léger, spirituel et sans principe. Godounoff connaissait les hommes; il ne se trompa pas sur le compte du prince Basile en espérant de sa part la plus grande complaisance, et ce choix, dès lors sans inconvénient, avait l'immense avantage de lui ôter toute apparence de crainte ou de partialité. Les envoyés arrivèrent à Ouglitche le 19 mai au soir.

(29) Un homme de loi et un membre du haut clergé...

Le diak Vilousguin.

Le métropolitain de Kroutitzi.

(30) Le confident dévoué du régent..

André Klechnin, menin du tzar; ce Klechnin fut le seul dont la conscience ne put être apaisée par les récompenses et la faveur de Godounoff; il se fit moine, vécut quelques années dévoré de remords, et mourut le 6 avril 1599.

On voit à Borovsk, dans l'église de Sainte-Irène, construite, dit-on, par la tsarine Irène, sœur de Godounoff, le tombeau de Klechnin. Ce fut un grand criminel sans doute, mais on ne peut se défendre d'une sorte d'intérêt pour l'infortuné qui vécut et mourut déchiré de remords. On épie dans son âme, avec un mélange de justice rigoureuse et de compatissante pitié, ces tortures qui vengent la victime et donnent pour le coupable l'espoir du pardon.

(31) Tous répondirent unanimement...

Le tzarevitch a été tué par Michel Bitiagofski et ses complices, par l'ordre de Godounoff.

(32) A l'aide de ses deux acolytes...

Klechnin et le diak Vilousguin.

(33) Un rapport fondé, disait-on, sur des preuves irrécusables ..

Ce rapport nous est resté comme un monument de tout ce qu'on peut oser sous un prince faible et crédule, et de tout ce qu'un homme puissant et immoral peut attendre de l'ambition ou de la crainte de ceux qui l'entourent. C'est une triste mais importante étude du cœur humain; il est bon aussi d'apprendre que, plus les positions sociales sont élevées, plus les crimes sont grands; car ils soulèvent de honteuses apologies plus viles et plus méprisables peut-

(1) *Okolnitcheï*, grand-officier du prince.

être que le crime lui-même, là où les fautes du pauvre n'eussent trouvé que des juges et des vengeurs.

Voici ce rapport fondé, à ce que prétendait Shouisky, sur des témoignages irrécusables.

« Mercredi 12 mai, Dmitri tomba malade d'un accès d'épilepsie ; vendredi il se trouva mieux, sortit avec la tzarine pour aller à la messe et se promena dans la cour ; samedi, également après la messe, il se promena dans la cour avec sa gouvernante, sa nourrice, la femme de charge, les jeunes enfants boyards ; il se mit à jouer avec eux, un couteau à la main, et dans un nouvel accès d'épilepsie il se perça la gorge. Il se débattit longtemps à terre avant d'expirer. Ce n'était pas la première fois que le prince se montrait atteint de cette maladie, et déjà dans de précédents accès il avait blessé sa mère et déchiré avec ses dents la main de la fille d'André Nagoï. La tzarine ayant appris ce qui venait d'arriver accourut et frappa la gouvernante en disant que son fils avait été assassiné par Volokoff, Katchaloff et Daniel Bitiagofski. Pas un seul n'était présent ; mais la tzarine et son frère Michel Nagoï, qui était *ivre*, ordonnèrent de massacrer ces malheureux, ainsi que le diak Bitiagofski, et cela sans qu'ils fussent coupables, mais parce que ce dernier, homme exact et dévoué, ne satisfaisait pas l'avidité des Nagoï et ne leur donnait pas d'argent au-delà de ce qui était accordé par la volonté du tzar. Michel Nagoï, ayant appris que des dignitaires du prince allaient arriver à Onglitche, fit apporter quelques arquebuses, des couteaux, une massue en fer, les fit ensanglanter et déposer sur les corps de ceux qu'on avait massacrés, comme preuve de leur prétendu crime. »

Ce tissu d'absurdités portait les signatures de Théodorite, archimandrite de Voskresensk, de deux abbés et du confesseur des Nagoï ; elles étaient arrachées à la crainte et à la faiblesse. On ne relata les réponses de Michel Nagoï que comme celles d'un calomniateur qui s'obstinait à soutenir que le tzarevitch avait péri par la main des assassins

(54) Les autorités compétentes s'assemblèrent...

Le patriarche et les évêques réunis en conseil avec les boyards.

(55) L'un des envoyés, revêtu d'une haute dignité ecclésiastique...

Gelasi, métropolitain de Kroutitzi.

(56) Le frère de la princesse...

Michel Nagoï.

(57) Un rapport dans le sens du système du régent...

Le conseil ecclésiastique, dominé par la crainte qu'inspirait Boris, présenta au tzar un rapport tout-à-fait dans le sens de celui qui précède, mais dans lequel, déclinant sa compétence pour le jugement d'une affaire purement séculière, il en réfère à la toute-puissante décision du tzar quant au sort du *criminel*.

(58) Un couvent au milieu d'un pays sauvage et retiré...

La tzarine douairière fut forcée de prendre le voile et menée dans le sauvage couvent de Saint-Nicolas sur la Viska, près de Tchérepovetz.

(59) La population fut exilée presque tout entière...

En Sibérie ; on envoya ces malheureux peupler la ville de Pelim. A Tobolsk, on montre parmi les cloches de l'église du Sauveur le tocsin d'Ouglitche qui avait annoncé aux habitants l'assassinat du tzarevitch, et qui, si l'on doit en croire la tradition, fut exilé avec eux en Sibérie par Godounoff.

Mme DE SENILHES.

BOTANIQUE.

LE MANCENILLIER.

C'était une soirée d'été dans les Antilles, une de ces soirées où les fleurs ont des émanations à la fois embaumées et funestes, où les brises de mer tempèrent seules l'excessive chaleur et ondulent les vertes et hautes fougères qui se penchent comme abattues sous les gouttes humides formées par la vapeur des eaux.

Les fleurs scintillaient à travers cette espèce de rosée brillante qui règne habituellement dans l'air de ces régions lointaines, et les joyeux colibris se balançaient sur les branches verdoyantes du palmiste, du tamarin aux formes élégantes, et de la rouge grenadille semblable à une guirlande de rubis rivalisant d'éclat avec le soleil.

Bientôt un léger bruit se fit entendre sous les épais berceaux de gayac et d'aloës, et une jeune femme, au teint livide, à l'air égaré, apparut au milieu des touffes écarlates et blanches qui enlaçaient leurs branches sveltes et élancées; elle avait suivi l'étroit sentier tracé dans les savanes et s'avançait lentement, regardant d'un œil fixe et morne le soleil se couchant dans les eaux, et le polypode y mirant sa noble tige et les larges feuilles dentelées qui la couronnent, écoutant avec indifférence le doux bruissement que faisaient les légers oiseaux-mouches en agitant leurs petites ailes aux reflets d'or et de pourpre. La taille de cette femme était gracieuse et noble, son teint légèrement cuivré, et sa poitrine, ses jambes et ses bras couverts de tatouages de mille couleurs; elle portait le costume des Indiennes, un tablier de coton à raies bleues, une écharpe d'un jaune vif, et sur la tête une toque de cocotier.

Arrivée sur le bord de la mer, la jeune sauvage mesura des yeux son immensité, sa profondeur, paraissant méditer quelque projet sinistre; mais tout d'un coup, apercevant un arbre majestueux dont les branches, s'étendant au loin, invitaient à chercher le repos sous leur ombrage, elle hâta sa marche, son regard triste s'anima et sembla remercier le ciel; elle saisit avec solennité quelques fruits pareils à des pommes d'api et parut les manger avec délices; puis, se couchant à l'abri du feuillage, elle croisa les bras sur sa poitrine et dit d'une voix grave et lente: « Lumière du Grand-Esprit, pardonne; Norah va rejoindre les âmes de ses pères qui errent autour d'elle et lui disent: Suis-nous, ma fille, ton voyage est fini. » Alors elle essuya une larme qui roulait dans ses yeux, et sa figure reprit un air de calme et de tranquillité. Bientôt ses paupières s'appesantirent, sa tête vacillante se courba sur son sein, et elle céda à l'influence soporifère qu'elle respirait dans l'air, qu'elle aspirait dans le parfum des fleurs.

Entraîné par une foi vive, une ardente charité, un pieux missionnaire revenait à cette heure d'une excursion lointaine; il avait quitté sa patrie, bravé tous les dangers d'un périlleux voyage pour répandre dans ces climats sauvages la sublime morale de l'Évangile; il allait porter à ceux qui

souffraient des consolations, et sa parole éloquente et sainte avait déjà éclairé plus d'un esprit et fermé bien des blessures. Disciple des saint Vincent de Paule, des Charles Borromée, il continuait sur la terre leur divine mission et le bien qu'il faisait était sa récompense. Il s'approcha de la jeune Indienne et fit un mouvement pour la réveiller. Elle leva pesamment ses yeux rouges et gonflés et le regarda avec anxiété.

« Imprudente, lui dit-il, que faites-vous, ne savez-vous pas que le repos ici c'est la mort ? » Et la soulevant d'un bras nerveux sans attendre sa réponse il la transporta à une certaine distance de l'arbre malfaisant. Un peu ranimée par cette agitation, la jeune Indienne lui répondit : « Je cherche le repos éternel, la mort c'est la vie pour moi ; j'ai vu incendier la cabane de mes pères, j'ai vu tous ceux que j'aimais tomber sous le tomahaw des Mohicans ; je suis seule au monde et le Grand-Esprit m'appelle à lui, *il a faim*[1], Norah a entendu sa voix.

– Non, ma fille, il ne vous appelle pas ; vous n'avez pas rempli votre mission sur la terre, vous marchez dans les ténèbres et vous vous croyez environnée de clartés ; vous prenez votre criminelle volonté pour un écho du ciel qui vous dit au contraire : « Fille du désert, reste pour soigner tes frères, pour consoler les affligés, reste sur le champ des victimes pour donner la sépulture aux morts et pour ranimer les mourants ; plus il y a d'infortunés, plus il faut de bras pour les soutenir. Eh quoi ! tu abandonnes aux vents l'âme de tes ancêtres et leur corps deviendra demain la pâture des vers. Tu es sans force, sans courage, sans énergie ; relève ta tête abattue, ô Norah ! et deviens l'ange réparateur des maux de ta tribu ! » Et en disant ces mots le pieux missionnaire tira de sa poche une tasse de cocotier, et y ayant puisé de l'eau de la mer il la présenta à la jeune Indienne qui, dominée par son ascendant, but sans résistance cette eau salutaire, bien qu'elle connût l'influence presque miraculeuse qu'elle devait avoir sur ses souffrances ; mais déjà elle rougissait de sa faiblesse et sentait qu'elle avait des devoirs à remplir

Appuyée sur le bras du missionnaire, elle se laissa conduire vers une habitation occupée par une famille catholique qui s'empressa de lui prodiguer les plus tendres soins. Pour compléter sa guérison on lui fit prendre de l'huile d'olive dont on connaissait l'efficacité dans cette circonstance, et bientôt la jeune Indienne, rendue à la santé, paya à cette famille bienfaisante le doux tribut de la reconnaissance.

Les yeux baissés, l'air attentif et recueilli, elle écoutait en silence les paroles évangéliques de celui qui l'avait sauvée et protégée ; une douce éloquence découlait de ses lèvres, et la jeune néophyte, convertie à la religion chrétienne et convaincue de la vérité de ses dogmes et de la sublimité de sa morale, fut baptisée solennellement à Antigoa et reçut le nom de Clotilde. Elle devint un modèle de charité et de résignation, et tous les jours elle bénissait l'homme vertueux qui lui avait épargné un crime et montré le véritable but de l'existence.

Le mancenillier croît aux bords de la mer dans les Antilles, il est à peu près de la hauteur de nos noyers ; ses feuilles ressemblent à celles du poirier ; ses fleurs, d'un fort beau rouge, ont la forme d'un épi de la longueur d'un demi-pied, et ses fruits, que l'on nomme mancenilles, celle d'une pomme d'api, dont l'odeur agréable invite le voyageur affamé à satisfaire son appétit ; mais malheur à lui s'il cède à cet appât trompeur, car il sort de ce fruit une substance laiteuse, âcre, brûlante, qui porte le feu dans ses entrailles ; malheur à lui s'il cherche le repos sous l'ombrage perfide qui l'attire et

(1) Expression dont les Indiens se servent pour dire que leur dieu a marqué le moment de leur mort.

l'excite au sommeil; car ce sommeil lourd, profond, léthargique, a des suites funestes, bien que l'on ait exagéré son danger.

Chaque feuille que le vent promène sur la figure y laisse une trace rouge et enflammée; chaque goutte de rosée qui découle de l'arbre forme, en tombant sur la peau, une ulcération.

On fait de très beaux meubles avec le bois du mancenillier. Lorsqu'on veut abattre un de ces arbres, on a soin d'allumer auprès un grand feu, afin d'absorber et de détruire les qualités vénéneuses imprégnées dans son écorce et dans ses feuilles.

Les sauvages Caraïbes, qui trempent le bout de leurs flèches dans le suc du mancenillier, détournent la tête au moment où ils font une incision, afin d'en éviter la vapeur qui serait dangereuse pour la vue.

L'eau de la mer et l'huile d'olive sont les meilleurs contre-poisons que l'on puisse opposer aux effets morbifiques du mancenillier.

Mme Emilie Marcel.

HISTOIRE.

SOUVENIRS DU MOIS DE JUIN.

1er *juin* 1416. Supplice de Jérôme de Prague, disciple de Jean Hus, lequel soutenait de nombreuses propositions contre l'Église. Zisca, chef des Bohémiens, intervint dans ces déplorables querelles; il y eut beaucoup de sang répandu. Ne faut-il pas toujours que les hommes se disputent et s'entre-tuent? Tantôt c'est le fanatisme religieux, tantôt le fanatisme politique qui les aveugle et les rend barbares! Puis vient l'amour de l'humanité, de la liberté, de la gloire, noms pompeux dont ils décorent leur ambition et leur cruauté! Les femmes ne sauraient se tenir trop éloignées de toutes ces funestes dissensions; leur mission ici-bas est toute de douceur. Au milieu du déchaînement des passions, elles ne doivent apparaître que pour calmer l'irritation, sécher les pleurs, prévenir ou réparer les malheurs.

2 *juin* 1701. Mort de mademoiselle de Scudéry. Elle était âgée de quatre-vingt-quatorze ans. Née au Havre, de parents nobles qui ne lui laissèrent en mourant que des dettes dont elle voulut se charger, mademoiselle de Scudéry vint à Paris, se fit présenter à l'hôtel de Rambouillet, et son entrée dans la carrière des lettres fut moins un effet de son goût que de la nécessité. Ces volumineux romans de *Cyrus* et de la *Clélie*, qu'on ne lit plus aujourd'hui, déposent en faveur de son talent et de ses labeurs. Son frère, Georges de Scudéry, après avoir porté les armes, balança un moment la réputation du grand Corneille. Un jour, voyageant avec sa sœur, comme ils faisaient un roman de compte à demi, ils se mirent, dans une hôtellerie, à deviser sur la meilleure manière de se débarrasser de leurs divers personnages.

« Que ferons-nous du prince Massoure? disait mademoiselle de Scudéry.

— Le prince Massoure succombera dans un combat singulier.

— Non, ce moyen est usé.

— On l'empoisonnera.

— Point, il vaut mieux le faire assassiner.

— Assassiner! soit, disait le frère. » Là-dessus ils prirent leurs mesures pour amener leur innocent crime à bonne fin. Des marchands les écoutaient d'un appartement voisin; ils crurent qu'il s'agissait de conspiration, allèrent prévenir l'autorité, et nos pauvres auteurs furent mis en arrestation préventive; mais leur innocence fut aisément constatée.

Mademoiselle de Scudéry avait remporté le premier prix d'éloquence fondé par l'Académie Française.

Elle était fort laide, mais si bonne, si indulgente, si généreuse, qu'on ne pouvait l'approcher sans l'aimer. Christine, reine de Suède, l'honorait de son affection, et voulut l'attirer à sa cour. Louis XIV lui accorda sa bienveillance. Elle était recherchée par tous les beaux génies du temps, qui la surnommèrent la *Sapho* de son siècle. Les princes étrangers ne venaient point à Paris sans la voir. Elle fut reçue de diverses académies. Madame de Maintenon, le cardinal Mazarin, le chancelier Boucherat, lui accordèrent des pensions.

4 *juin* 1774. Un sieur Wildam, Anglais, qui possédait le talent de familiariser les abeilles, les guêpes et d'autres méchantes mouches, fit ses expériences devant le stathouder et sa cour. Toutes ces mouches paraissaient lui obéir et se placer où il voulait, sans jamais avoir été dressées à cet usage. En moins de cinq minutes, il apprivoisait les plus rebelles et n'en était jamais piqué.

5 *juin* 1316. Mort de Louis X, surnommé *le Hutin*. On dit que ce nom lui fut donné parce qu'il était fier, *hautain*, querelleur; cependant rien dans ses actions ne dénote ce caractère. Jeune, avant tout il aimait à rire, à folâtrer, et se laissait aisément gouverner par son oncle, le comte de Valois. Peut-être ce surnom lui vint il de ses inclinations guerrières, ou plutôt lui fut-il acquis pour avoir soumis les *Hutins* ou séditieux de Lyon et du Navarrais.

On s'est étonné de ce que Louis *le Hutin* ait régné pendant un an avant d'être sacré; mais autrefois, comme aujourd'hui, c'était la naissance qui faisait les rois et non l'onction sainte. Cette cérémonie n'avait été instituée que pour inspirer plus de respect aux peuples; on ne lui reconnaissait point la vertu de conférer la royauté, elle ne faisait que la consacrer.

Louis-le-Hutin ne régna que dix-huit mois, et mourut à Vincennes d'une pleurésie gagnée en jouant à la paume; d'autres ont pensé qu'on l'avait empoisonné. Bien qu'on lui reproche la licence de ses mœurs, il a été considéré comme un roi libéral, généreux, plein d'affection pour ses sujets. Il laissa en mourant sa femme enceinte. Son fils posthume, Jean Ier, ne vécut que huit jours. Philippe-le-Long lui succéda.

6 *juin* 1533. Mort de l'Arioste, poëte italien, célèbre auteur de l'*Orlando Furioso*, roman qui chante les amours et les exploits des héros du temps de Charlemagne. Issu de noble famille, fils du gouverneur de Reggio, l'Arioste était l'aîné de dix enfants. Il avait reçu une brillante éducation. Tout jeune il composait déjà de petites pièces qu'il jouait avec ses frères et sœurs. Plus tard, lorsque son talent prit faveur, l'envie vint, comme toujours, se mêler à ses succès; mais il l'emporta sur ses ennemis. Outre son *Roland Furieux*, l'Arioste a fait des satires et des comédies imitées de Plaute.

Le pape Léon X l'honorait de sa protection.

Un an avant de mourir, l'Arioste fut couronné à Mantoue par Charles-Quint.

Ses compatriotes ont élevé un monument à sa mémoire. Le célèbre Titien nous a laissé un portrait de ce poëte.

7 *juin* 1520. Entrevue de François Ier et de Henri VIII, roi d'Angleterre. Ils se rencontrèrent dans les environs d'Ardres et de

Guigne, dans un lieu qu'on appela le *Camp du drap d'or*, à cause de la magnificence déployée dans cette circonstance. On y avait élevé un grand pavillon, couvert en drap d'or frisé, tapissé à l'intérieur de velours bleu, brodé de fleurs de lis d'or. Les seigneurs français et anglais rivalisèrent de somptuosité en cette occasion, et beaucoup se ruinèrent pour faire respectivement honneur à leur souverain. Après les cérémonies les deux monarques se mirent à table en présence de leurs grands-officiers. Alors Henri VIII, se levant tout à coup, saisit le roi de France au collet, en lui disant : « Il faut que je lutte avec vous, mon frère. » Puis il lui donnait des croc-en-jambes pour le renverser; mais François Ier, adroit lutteur, le prit par le milieu du corps et lui fit demander grâce en le tenant par terre.

8 *juin* 632. Mort de Mahomet.

Il semble bien difficile de juger sainement des hommes à travers les siècles ; le temps, les climats modifient leurs mœurs, diversifient leur manière de voir et de sentir; cependant la nature de l'homme est partout et toujours la même ; à toutes les époques et dans toutes les contrées, ce sont toujours les mêmes passions qui le dirigent et le font agir.

Mohammed ou Mahomet naquit à la Mecque, d'une famille distinguée. A quatorze ans il portait les armes, à vingt-cinq il entra comme facteur au service d'une riche veuve qui faisait un grand commerce avec la Syrie. Il devint bientôt son époux; dès lors il vécut paisiblement dans l'opulence.

Avec des passions fougueuses, une grande énergie, une vive et brillante imagination, des manières insinuantes, une physionomie heureuse, un air d'autorité, des yeux perçants, une éloquence hardie, poétique, entraînante, Mahomet ne sortit point de l'obscurité avant l'âge de quarante ans. Alors il avait profondément réfléchi, étudié le caractère de ses compatriotes ; il connaissait les hommes, savait leurs faiblesses et leurs misères, et, comme il arrive communément, peut-être ne se connaissait-il pas lui-même. L'ignorance, la stupide grossièreté des troupeaux d'hommes qui l'entouraient divinisèrent à ses propres yeux toutes les richesses de son intelligence ; il se crut inspiré ou plutôt feignit de le paraître. Appelé à remplir une grande mission, qui de nous ne serait disposé à se croire un esprit transcendant, un génie supérieur, une divinité, si on voulait nous laisser faire et nous encenser ? Combien d'hommes n'avons-nous pas vus, qui, avec moins de mérite que n'en avait Mahomet pour le penser, se croyaient appelés à changer la face du monde, à régénérer les nations? Mahomet prêchait un Dieu, la puissance de sa pensée ne lui permettait pas d'en douter. Il recommandait la prière ; et quoi de plus utile, de plus nécessaire aux hommes que de prier? Ils se consolent alors! ils espèrent, s'humilient, cherchent à devenir meilleurs, ne songent point à nuire et à se déchirer. Mahomet prescrivait d'abondantes aumônes ; et que fait le riche de sa fortune s'il n'en soulage point les infortunés, si elle ne lui sert qu'à favoriser de pernicieux penchants? Nous ne sommes ici-bas que pour nous entreaider par le mutuel échange des biens qui nous sont échus en partage. Le riche apporte le secours de son or à la pauvreté, le robuste celui de ses bras à la faiblesse ; l'un répand les trésors de la science, l'autre trompe la douleur, chasse l'ennui par les charmes de son esprit. Dieu, la prière, l'aumône, ces préceptes émanent de la vérité sainte ; Mahomet était trop éclairé pour n'en pas comprendre la divine essence; il aurait été fervent chrétien si son orgueil et ses mauvaises passions ne s'y étaient fortement opposées. Il autorisait la polygamie, parce qu'il aurait fallu qu'il donnât l'exemple en la défendant; il interdisait le vin à des hommes amollis, susceptibles d'en faire un usage immodéré; avide lui-même de matérielles jouissances, il promettait un para-

dis matériel à ses prédestinés. Il ne recula point devant la nécessité d'employer la fourberie pour faire triompher sa doctrine. La crédulité de ses compatriotes, leurs dispositions à l'enthousiasme secondèrent merveilleusement ses intentions ; il fut considéré comme prophète. Persécuté, proscrit, il défit avec cent treize hommes un nombreux bataillon envoyé contre lui ; dès lors ses disciples se persuadèrent que le ciel protégeait ses armes, car la défaite et la victoire fixant d'ordinaire les irrésolutions, le vaincu voit déserter ses rangs et ne conserve que la stérile compassion du petit nombre des âmes ardentes, généreuses, tandis que le vainqueur rallie sous ses drapeaux toute cette masse inerte d'êtres timides, crédules, lâches, intéressés. Mahomet se vit bientôt à la tête de quarante mille hommes ; dès qu'il fut assez puissant pour étendre ses conquêtes, il parvint aisément à vaincre les obstacles qui s'opposaient à ses desseins ; la vénération pour le pouvoir occulte favorisait le guerrier, tandis que les armes du conquérant faisaient respecter la loi du législateur. A mesure qu'il prenait des villes il forçait les habitants à recevoir sa doctrine ou à lui payer un tribut, de sorte que chaque nouvelle victoire lui procurait des sectateurs et de l'argent, tandis que l'argent lui facilitait de nouvelles victoires et lui amenait de nouveaux partisans. Ainsi s'établit cette secte fameuse qui compte aujourd'hui plusieurs millions de croyants. Mahomet mourut à soixante-trois ans. Il est considéré comme un grand homme, bien qu'on ne puisse voir en lui qu'un imposteur.

9 *juin* 1760. Etablissement de la *petite poste* à Paris.

10 *juin* 1560. Mort de Marie de Guise, femme de Jacques V, roi d'Ecosse, et mère de Marie Stuart. Cette princesse, recommandable par des talents distingués, avait sacrifié son repos et sa santé aux intérêts de sa fille bien-aimée. A son lit de mort elle appela les chefs des deux partis qui divisaient la nation, et les conjura de se réunir dans l'intérêt de leur commune patrie ; puis saluant les lords, donnant sa main à baiser aux membres des communes, elle pardonna publiquement les injures qu'elle avait reçues, demanda pardon à tous ceux qu'elle avait involontairement offensés, et s'endormit paisiblement. Marie Stuart, depuis si célèbre par ses malheurs, n'avait alors que dix-huit ans.

11 *juin* 1292. Mort de Roger Bacon, moine anglais. Il savait le grec, l'arabe, l'hébreu ; il était astronome, chimiste, philosophe, naturaliste, mathématicien. On croit qu'il inventa la *chambre obscure ;* d'autres attribuent cette découverte à Porta. On présume que Roger Bacon connaissait le télescope et la poudre à canon. L'étendue de son savoir le fit emprisonner comme sorcier, mais il obtint bientôt sa liberté. On lui doit de savants traités sur la grammaire, les mathématiques, la physique, l'optique, l'astronomie, la géographie, la chronologie, la chimie, la médecine, la philosophie, la métaphysique et la théologie. Dans son ouvrage le plus important, l'*Opus majus*, il détaille les causes de l'ignorance universelle, démontre que la sagesse est une, qu'elle est contenue dans les saintes Ecritures, que la théologie ne rejette point les sévères investigations de la haute philosophie, tandis que celle-ci admet les enseignements théologiques. Il ne faut point confondre Roger Bacon avec François Bacon, baron de Verulam, autre célèbre savant et philosophe, qui ne parut que quatre cents ans plus tard.

13 *juin* 1793. Marat est assassiné par Charlotte Corday. Cette héroïne a, dit-on, rendu un grand service à la patrie. On admire son courage, sa fermeté, son dévouement. Quoi qu'il en soit, nous n'aimons pas

les femmes qui assassinent, et jamais le motif ne peut faire excuser l'action.

14 *juin* 1800. Napoléon gagne la bataille de Marengo; le général Desaix est tué sur le champ de bataille.

Le même jour Kléber meurt assassiné, en Egypte. Il était né à Strasbourg, d'un père terrassier, qui le destinait à l'architecture. Il aurait pu vivre paisiblement en dressant des plans; la révolution le fit soldat, puis général, et, après avoir bravé mille dangers, il succomba sous le poignard d'un Turc.

15 *juin* 305. Sous les empereurs Dioclétien et Maximien, martyre de Julitte et de Cyril son fils. Traînée au pied du tribunal, elle confessa courageusement et répondit à toutes les questions : *Je suis chrétienne.* Alors son fils, âgé de trois ans, fut arraché de ses bras; puis elle fut livrée aux mains des bourreaux. Etendue sur le chevalet, en proie à d'horribles souffrances, elle regardait le ciel comme pour mesurer la distance qui allait la séparer de son enfant, et répétait encore : « Je suis chrétienne. » Cependant le juge avait pris le jeune Cyril sur ses genoux. Il cherchait à l'apaiser par des caresses; mais le pauvre petit se débattait, le repoussait avec horreur, et, voulant imiter sa mere, il répétait en balbutiant : « Je suis chrétien. » Tout à coup le juge irrité saisit l'enfant par les pieds, et le lançant avec fureur sur les marches du tribunal, sa tête se brisa sur la pierre, et son corps tout sanglant roula près de sa mere.

16 *juin* 1777. Mort de Gresset, spirituel auteur, un peu caustique. Il fait dire à Cléon, un des personnages de sa comédie du *Méchant :*

Paris! il m'ennuie à la mort.

. . . .

Tout ce qu'on est forcé d'y voir et d'endurer
Passe bien l'agrément qu'on peut y rencontrer.
On trouve à chaque pas des gens insupportables,
Des flatteurs, des valets, des plaisants détestables,
Des jeunes gens d'un ton! d'une stupidité
Des femmes d'un caprice et d'une fausseté!
De prétendus esprits souffrir la suffisance
Et la grosse gaîté de l'épaisse opulence.
Tant de petits talents où je n'ai pas de foi;
Des réputations, on ne sait pas pourquoi;
Des protégés si bas, des protecteurs si bêtes;
Des ouvrages vantés qui n'ont ni pied ni têtes!

Ne croirait-on pas que ces vers sont faits d'hier?

17 *juin* 1777. Mort de Crébillon. Il faut ranger Crébillon parmi les génies qui illustrèrent le siècle de Louis XIV, dit Voltaire. Prosper Jolyot de Crébillon avait adopté un genre noir, cruel. Il aimait à peindre les grands crimes, les empoisonnements, les assassinats. Il aurait probablement réussi devant le public d'aujourd'hui, qui semble passionné pour les horreurs! Son père le destinait au barreau; lorsqu'il fut reçu avocat, Prosper Jolyot entra chez un procureur, et là il se mit à travailler pour le théâtre au lieu de le faire pour les clients, si bien qu'il devint un grand tragique. Alors il épousa la fille d'un apothicaire. Le père, qui ne voulait pas de ce mariage, déshérita son fils, et Crébillon n'eut plus que son talent pour vivre. Plusieurs de ses tragédies, entre autres *Rhadamiste, Atrée et Thyes* e *Catilina*, eurent un très grand succès. En 1731 Crébillon fut reçu à l'Académie. Il avait été nommé censeur royal bibliothécaire. Le roi lui faisait des pensions; mais prodigue, aimant le luxe dans les meubles et les habits, il se trouvait toujours arriéré. Cet auteur, malgré ses sombres productions, avait des mœurs douces. Il détestait la satire, aimait éperdument les chiens et les chats et en infestait ses appartements. Il mangeait beaucoup, se couchait durement, ne dormait guère, faisait du jour la nuit, et fumait du soir au matin.

18 *juin* 741. Mort de Léon III, surnommé l'Isaurique, empereur d'Orient. Il était de basse extraction et parvint à la couronne après Théodose III. Il défendit vaillamment

Constantinople assiégée par les Sarrazins. Il proscrivit le culte des images, persécuta les savants et fit brûler les bibliothèques.

19 *juin* 325. Premier concile de Nicée, où fut condamné le fameux Arius, chef des Ariens, lesquels soutenaient que le Christ n'était qu'un homme.

20 *juin* 1344. Edouard III, roi d'Angleterre, institue l'ordre de la Jarretière, en l'honneur de la comtesse de Salisbury. Cette dame ayant laissé tomber sa jarretière en dansant, le roi la ramassa et la lui remit en disant : *Honni soit qui mal y pense.* Cet ordre n'a que vingt-cinq chevaliers qui portent cette devise brodée sur une jarretière de velours bleu attachée à la jambe gauche.

Mme DE NELLAN.

TOILETTE D'ÉTÉ.

Toujours de la simplicité, mesdemoiselles. Pour répondre à la mode qui s'accorde avec les goûts qui doivent être les vôtres, nous sommes forcés de prendre pour texte de nos conseils : toujours de la simplicité.

Vos robes de promenade sont d'une fraîcheur, d'une élégance si charmante! Ces jaconas d'une teinte pâle, pour ainsi dire glacée comme les rubans, ont l'air d'avoir été inventés exprès et exclusivement pour vos jeunes visages, pour votre âge de douze à quinze ans, auquel la toilette doit avoir une recherche si exempte de prétention. Ces jaconas, vous les connaissez pour les voir étalés à travers les vitres de nos magasins, sans vous dire peut-être : «Voici nos robes à nous; à nous qui devons chercher de la fraîcheur et la simplicité.» Sur un fond *feuille de rose* se dessine une fleur blanche délicate, une racine fine, un pois de grosseur variée. Sur un fond blanc, un moiré, une feuillée, une marbrure. Les mêmes dessins en bleu tendre, en vert pistache, en lilas. Vous ferez ces robes de façon simple, montantes, à jupe unie, ou fermée devant par un large pli qui figure la redingote, le corsage plat, boutonné droit par de très petits boutons en étoffe. Si la jupe est unie sans pli, c'est-à-dire en robe, il vaudrait mieux que le corsage plat fût uni devant et fermé derrière, légèrement froncé du bas. Les manches larges se font de plusieurs façons: avec un poignet en pointe, alors la manche se coupe en biais du bas, le biais tombant sur la couture; avec un poignet droit, la manche droite, extrêmement large, plus longue que votre bras, et froncée sur la ganse dans le milieu, à la hauteur de la saignée.

Plus simples, vous avez les toiles imprimées, à petits dessins égyptiens roses et noirs, mauves et noirs, bleus et noirs. Ceci est pour les courses du matin ou chez soi en négligé.

Les mousselines de laine, le foulard et les mousselines imprimées sont pour votre âge, mesdemoiselles, de jolies toilettes de promenade, de visites, ou demi-toilettes du soir. Vous pouvez les faire un peu plus habillées que les autres, à corsages plats, à la vierge, en pointe, avec des nœuds de taffetas assortis sur le devant; sans nœuds, mettez un canezou ou une longue pèlerine en mousseline ou en batiste d'Ecosse.

Avec vos robes de jaconas, il y a un très joli genre de pèlerines à choisir; c'est une pèlerine simple, en batiste ou jaconas, ronde par-derrière, fermée droite devant par des boutons de laiton, et garnie tout autour d'une bande en mousseline brodée, haute de quatre doigts. Le col est également

en batiste ou jaconas, et garni de la même mousseline de même hauteur.

Pour robes de soirées, brodez au crochet sur de l'organdi clair une mouche plate, large comme une petite pièce de cinq sous, alternativement rose et noire, bleu et noir, bleu et marron, lilas et vert, rouge et vert, des nuances que vous préférez, et vous ferez cette robe avec deux corsages que vous pouvez porter selon l'occasion: l'un montant froncé, à manches longues et larges, l'autre en demi-vierge, avec une mantille de tulle brodé et des manches courtes à doubles bouillons; vous pouvez placer dans les bouillons et sur la mantille des anneaux de petites faveurs en satin de la couleur des mouches que vous aurez brodées.

Nous ne saurions assez vous recommander le choix de vos chapeaux, dirigé par le goût le plus mesuré. Les chapeaux de paille doivent être ornés de rubans sans fleurs. C'est un manque de goût choquant que de voir sur la tête d'une jeune personne la même coiffure que sur celle de sa mère. Les capotes à ruches vous sont permises. Celles de batiste, ou de tissu écru, semblent vous être abandonnées, et ce sont en effet celles que vous devez préférer aux chapeaux d'étoffe, lourds et parés.

Les sacs se font avec mille façons de fantaisie, entre lesquelles nous vous conseillons les plus simples, en pou de soie broché ou chiné, fermé par une ganse et de longs glands.

Les bourses de cachemire, en forme de sac, fermées par un cordonnet de soie ou d'or, se taillent carrées-longues et se doublent en soie.

FULBERTINE.

Savez-vous bien, Fulbertine, qu'il y a dans vos yeux de séduisants regards? un sourire enchanteur sur vos lèvres? une douce et fraîche nuance de rose sur vos joues veloutées? Cette robe vous sied à ravir; cette façon de corsage vous donne une tournure sylphidienne : vous êtes admirable ce soir. Oh! vous plairez, soyez-en sûre... Attendez; écartez un peu cette boucle, n'en voilez pas ce front si pur, n'en cachez pas cet œil si beau.

Est-ce bien vrai ce que vous dites là, complaisante psyché qui reflétez Fulbertine toute parée pour le bal? Elle n'ose partir que vous ne lui ayez dit : « Tout est bien comme cela, vous pouvez aller... » Elle attend votre dernier mot; doit-elle aller?...

Oui, répondez-vous dans votre courtoisie, glace qui avez un si doux langage pour causer avec une jeune fille. et qui peut-être n'auriez que de tristes paroles pour répondre aux questions d'une grand'mère. Que vous êtes flatteuse!... Mais qui dit flatterie dit souvent mensonge. Voyons, soyez vraie maintenant; n'avez-vous pas menti?

Il faut être juste; si le miroir consulté par Fulbertine de Lucé exagérait un peu les louanges qu'il lui donnait, il y avait cependant une assez forte dose de vérité dans les compliments qu'il lui adressait avec la plus gracieuse politesse. Les glaces en disent quelquefois beaucoup plus et en pensent beaucoup moins que la psyché dans laquelle mademoiselle de Lucé jeta un dernier regard avant de partir pour le bal.

« Comment me trouvez-vous? demanda-t-elle en se retournant vers sa tante, la vieille madame de Causin, dont la toilette était achevée depuis une heure.

— Belle comme un ange, répondit la tante en extase d'orgueil devant la beauté de sa nièce; n'est-ce pas, Marguerite?

— Sans doute, mademoiselle est charmante.

— Vous trouvez? répliqua la coquette.

— Si je le trouve! Tu es bien tous les jours; mais ce soir tu as un redoublement de grâce et de fraîcheur... Tu es trop jolie, en vérité! embrasse-moi, ma chérie.

— Prenez donc garde, ma tante; vous froissez mes manches.

— Mon Dieu! mon Dieu! aussi pourquoi me rends-tu si fière de toi, enfant? c'est ta faute. Mais voilà le mal réparé, il n'y paraît plus.

— Madame, dit Julien en entrant, les chevaux sont mis.

— C'est bien. Es-tu prête, Fulbertine?

— Je crois que oui, ma tante... Ah! mon bouquet... Marguerite, où l'avez-vous mis?

— Le voici, mademoiselle. Attendez; penchez-vous un peu, que je place une épingle pour fixer ce nœud de ruban qui se balance trop.

— Voyons, dit Fulbertine en courant vers la glace; oui, c'est mieux ainsi. Eh bien! ma tante, partons maintenant. Julien, prenez les manteaux; n'oubliez pas ma musique... Grand Dieu! déjà neuf heures!... vite, vite! »

Les chevaux ne trahirent pas l'impatience de la jeune fille.

« Madame de Causin, mademoiselle de Lucé, » prononça à voix solennelle le valet de chambre de la vicomtesse d'Arcy.

Les salons étaient pleins. La musique allait précéder la danse: il y avait concert instrumental et vocal, et mademoiselle de Lucé devait chanter. Le concert commença par un duo de harpe et de cor. L'oreille fit aller doucement au cœur cette harmonie écossaise. Une dame se plaça ensuite auprès du pianiste accompagnateur; elle chanta, mais sa voix au mince filet, à l'expression commune, fit regretter que le duo qui avait précédé n'eût pas été plus long.

« Il est heureux pour cette dame qu'elle ait chanté avant toi; car, après t'avoir entendue, je doute fort qu'on l'eût écoutée, » dit tout bas madame de Causin en se penchant vers l'oreille de Fulbertine, enhardie par le peu de succès de la chanteuse et charmée de faire entendre sa belle voix après d'aussi maigres accents.

La vicomtesse vint la chercher pour la conduire au piano.

« Surtout n'ayez pas peur, lui dit-elle.

— Peur! Ce que je viens d'entendre m'a donné du courage, répondit mademoiselle de Lucé avec un demi-sourire tant soit peu ironique. Comment avez-vous pu faire chanter cette dame, vous, musicienne comme vous l'êtes?

— Que voulez-vous, ma chère amie, ajouta la vicomtesse; il y a des personnes qui aiment ce genre de voix. D'ailleurs cette dame n'est pas riche; elle désirerait trouver des élèves, et j'ai pensé qu'il lui serait utile de se faire entendre chez moi.

— Vous êtes si obligeante! Mais, tenez, c'est dommage que vous ayez été aussi bonne ce soir.

— Ne dites pas cela, Fulbertine; car vous êtes méchante en le disant, et je veux que vous soyez douce, moi. ».

Fulbertine chanta, on l'applaudit; elle le méritait. Il lui manquait sans doute encore beaucoup du côté de la méthode; mais la nature lui avait donné une voix brillante dont la souplesse s'accommodait de presque toutes les intonations.

A peine fut-elle retournée en triomphatrice s'asseoir auprès de sa tante qu'une jeune personne, placée non loin de ces dames, se leva, et, venant à elle, lui prit la main en lui disant:

« Mon Dieu! mademoiselle, que vous m'avez fait de plaisir! que je vous remercie d'avoir chanté. Si j'avais douté de la vérité des éloges, qu'avant de vous connaître j'a-

vais entendu faire de votre voix, je serais maintenant tout-à-fait convaincue que vous les méritez ; mais j'y ai cru, et je suis heureuse de ne m'être pas trompée.

— Mille fois trop bonne, mademoiselle. » répliqua froidement Fulbertine, à qui, malgré son orgueil, cet éloge déplut dans la bouche qui le prononçait ; car derrière elle on avait causé de la tranquille physionomie, de la simple parure et des manières aimables de mademoiselle Mathilde Aubry ; c'est le nom de la jeune personne qui venait de la complimenter. Et malgré son joli visage, sa tournure élégante, nous devons l'avouer, mademoiselle de Lucé ne se plaisait pas beaucoup à écouter l'apologie d'une autre femme.

On exécuta un quatuor instrumental, et lorsqu'il fut achevé, madame d'Arcy, traversant le salon, s'approcha de mademoiselle Aubry qui se leva et se rendit au piano.

« Ah! dit Fulbertine à sa tante, elle va chanter aussi ! Je ne sais pas pourquoi, mais je n'ai pas une grande idée...

— Ni moi non plus. répondit la vieille tante, je ne... »

Un chut prolongé, qui lentement roula dans l'espace, vint imposer silence à tous les auditeurs. Les touches du piano heurtées par une main hardie, les cordes émues rendirent majestueusement de graves et purs accords. Des sons ravissants, magiques, s'échappèrent des lèvres de Mathilde qui, triomphant sans effort des plus étonnantes difficultés, emporta d'assaut tous les suffrages de l'assemblée.

Lorsqu'elle eut fini son morceau on se leva, on l'entoura, on la combla de justes louanges. Deux personnes seules hésitèrent à s'avancer vers elle, et balbutièrent gauchement un compliment moins utile à celle qui le recevait que nécessaire pour celles qui le faisaient ; car il y avait là des yeux observateurs, il ne fallait pas se distinguer des autres ; ces deux personnes se nommaient de Causin et de Lucé.

Hélas! oui, Fulbertine n'était pas contente ; sa physionomie s'était singulièrement assombrie tandis que mademoiselle Aubry chantait. Son front ne se dérida pas de toute la soirée, même pendant la danse, où, par bonheur, elle fut très exactement invitée. C'eût été trop de contre-temps à la fois si, après avoir entendu Mathilde, il lui eût fallu tapisser le salon d'une oubliée de plus.

Elle dansa tout ce qui fut dansé, contredanses, galops et valses Mais quel fut le sujet de la conversation qu'eurent avec elle presque tous ses danseurs? Devinez : la belle voix, le grand talent musical, la modestie de mademoiselle Aubry. Quel ennui d'écouter cela ! Il fallait pourtant répondre : Oui ; il n'y avait pas moyen de dire : Non ; enfin en disant : Oui, on pouvait au moins glisser un *mais* ; c'est ce qu'on fit le plus adroitement possible.

« Sans doute, monsieur, mademoiselle Aubry chante à merveille ; sa méthode est, je crois, excellente, *mais* il me semble que sa voix manque un peu de souplesse dans les hauts. Elle a les sons graves fort beaux ; *mais* les sons légers ne lui paraissent pas être aussi faciles à rendre. Tenez, cette dame qui a chanté d'abord... comment la nommez-vous, monsieur ?

— Madame Blondel.

— Eh bien! madame Blondel a la voix plus flexible.

— Cependant, mademoiselle, je ne pense pas qu'on puisse établir de comparaison entre ces dames. Je ne dis pas que madame Blondel chante mal ; mais combien mademoiselle Aubry l'emporte. Quelle âme ! quelle pureté de chant ! quelle noblesse d'expression ! C'est peut-être une des plus belles voix qu'on puisse entendre, et l'une des meilleures musiciennes que l'on puisse trouver. Est-ce la première fois que vous l'entendez, mademoiselle?

— Oui, monsieur.

— Vous deviez la connaître de réputation; on ne parle que d'elle.

— Je suis honteuse de mon ignorance, mais jusqu'à ce soir son nom m'était inconnu.

— Plus vous l'entendrez, mademoiselle, plus vous l'apprécierez.

— Monsieur, c'est à notre tour... une trénis. »

Le bal finit; madame de Causin et sa nièce rentrèrent chez elles de fort mauvaise humeur.

« Que veux-tu, ma pauvre amie, il faut bien se consoler d'une injustice! Tu as déjà obtenu dans le monde d'assez brillants succès pour supporter le petit revers de ce soir; et puis, ce n'en est pas un; on t'a beaucoup applaudie.

— Mademoiselle Aubry a été beaucoup plus applaudie que moi, objecta Fulbertine avec un gros soupir.

— Par ses connaissances, probablement. Mais tiens, pendant que tu dansais, plusieurs personnes se sont approchées de moi et m'ont fait le plus grand éloge de ton talent.

— C'est possible, mais cela n'était dit qu'à votre oreille, tandis que cette petite Mathilde, c'était tout haut qu'on la louait. Quel engouement! c'était vraiment une folie. Croiriez-vous, ma tante, que tous mes danseurs n'ont trouvé rien de mieux à me dire que de me parler d'elle? Peut-on avoir assez peu de monde pour n'entretenir une femme que des louanges d'une autre.

— C'est manquer d'usage à un point!... Il faut les plaindre plutôt que les blâmer, et laisser ces messieurs pour ce qu'ils sont, d'ennuyeux personnages.

— Très ennuyeux, je vous le jure, ma tante. Enfin, il n'y a pas jusqu'à M. Adolphe qui n'ait fait écho pour m'étourdir.

— M. Adolphe? ce n'est pas possible!

— Mon Dieu! oui, ma tante, lui aussi! Je ne sais pas même s'il n'a pas renchéri sur les autres.

— Il voulait sans doute te faire enrager.

— Oh! alors, il a parfaitement réussi.

— C'est moi qui me charge de le gronder.

— Non, je vous en prie, ne lui dites rien; il pourrait croire que je suis...

— Quoi donc?

— Tenez, ma bonne tante, n'en parlons plus. Déshabillons-nous plutôt... Marguerite! »

Mademoiselle de Lucé se fit déshabiller devant la même glace qui lui avait dit de si aimables choses lorsqu'elle était partie pour le bal; mais la capricieuse psyché, qui avait de l'humeur aussi, elle, lui dit alors :

« Vous n'étiez pas bien coiffée ce soir, Fulbertine, ce n'était pas votre jour de beauté. J'ai un conseil d'amie à vous donner. Reprenez votre ancienne couturière; cette robe-ci ne vous va pas, à beaucoup près, aussi bien que celle que vous avez portée l'autre jour; vous savez? Celle que vous aviez au bal de la baronne, où l'on a tant admiré votre voix, où l'on vous a trouvé si jolie! »

Fulbertine est au lit. Pendant qu'elle dort, causons un peu, nous qui ne dormons pas. Mais parlons bas, car si ses yeux feignaient le sommeil, malheur à nous!

Voyons, que pensez-vous du caractère de mademoiselle de Lucé? Qu'elle est méchante, orgueilleuse et jalouse. Méchante? non; jalouse? peut-être; orgueilleuse? par accident. Nous la connaissons mieux que vous, qui ne la jugez que par le masque. Nous qui sommes d'anciennes connaissances de son cœur, nous allons vous dire ce qu'il est.

La nature avait donné à Fulbertine de Lucé un esprit souple, un jugement développé, une âme simple et douce. Malheureusement pour elle, elle n'était encore qu'une enfant, une jolie, spirituelle et naïve petite fille, lorsqu'elle perdit sa mère. Son père, officier supérieur, obligé de suivre son régiment, remit le soin de son éducation à l'amitié de sa sœur, madame de Causin.

Madame de Causin était veuve, déjà âgée, et n'avait jamais eu d'enfant. Elle avait passé une partie de sa vie à demander au ciel de lui accorder un héritier, et le reste à regretter de n'avoir pas été exaucée dans ce vœu, le plus fort, le plus constant de son âme. Elle voulait être mère, pour ne remplir que la tâche la plus facile de la maternité : celle d'aimer, de caresser, de louer, d'embellir, d'adoniser son enfant; mais elle n'aurait pas voulu s'acquitter de la tâche la plus sacrée, la plus noble, la plus généreuse à remplir, celle d'éclairer l'obscure raison d'un enfant, de lui montrer ses devoirs, de le reprendre sur ses défauts, de le récompenser du bien comme de le punir du mal; enfin, de le conduire au bonheur en le faisant passer par la vertu.

La colère rend malade, le dépit fait pleurer; peut-on faire souffrir et pleurer les enfants! disait madame de Causin. Pauvres chères créatures! pourquoi les rendre malheureuses? Il n'y a dans la vie que trop de sujets de larmes! Ah! que du moins on les épargne tant qu'on le peut aux yeux d'un enfant. Que son matin lui soit embelli; et quand son sort lui appartiendra, si le midi et le soir lui sont orageux ou glacés, qu'il puisse se rappeler que le ciel était pur, que la terre avait des fleurs, à l'aurore de son existence. Oui, ceux à qui la nature ou le hasard a confié la destinée d'un enfant sont coupables des chagrins qu'il éprouve. Il est si facile de composer du bonheur pour les premières années des autres! La vie n'est point encore amère; il faut si peu pour qu'elle soit douce!

Tel était son système sur les devoirs de la maternité quand elle fut chargée d'élever la fille de son cher Fulbert de Lucé. Elle mit alors en pratique, dans toute l'étendue d'application dont ils étaient susceptibles, ses principes erronés, et plus que cela dangereux. Elle ne contraignit en rien les désirs de sa nièce, l'approuva sur toute chose, bonne ou mauvaise, se mit à genoux devant tous ses caprices, défendit à ses gens, sous peine d'être chassés, d'être assez hardis pour contrarier Mademoiselle ou refuser de lui obéir. Et elle réussit, à l'aide de toutes ces petites concessions, à faire de Fulbertine un véritable despote.

Il y avait heureusement dans l'esprit de la jeune fille de l'émulation et l'amour de l'étude. Elle apprit, parce qu'elle voulait apprendre, pour être louée de ses progrès, pour dépasser ses amies, pour faire admirer partout ses talents. Si elle avait voulu ne rien savoir, on l'eût laissée libre de rester dans son ignorance. L'étude la fatigue, aurait dit sa tante, je ne veux pas détruire sa santé! D'ailleurs, ma nièce est jolie, elle est riche; qu'a-t-elle besoin de se casser la tête? Voilà certainement ce qu'eût répondu, pour sa justification, la trop faible madame de Causin, qui n'eût pas songé qu'un accident peut rendre laide, qu'on le devient par l'inévitable effet du temps, et que, riche la veille, on peut se trouver pauvre le lendemain.

Qu'était-il résulté de tout cela? que Fulbertine ayant de la fortune, de la beauté et du talent, s'était facilement imaginé qu'elle pouvait se passer de toute autre chose. Habituée à l'adulation continue de sa tante, à la flatterie qu'on prodigue dans le monde avec tant de facilité à ceux qui ne demandent pas autre chose, elle s'était persuadée que toute volonté devait s'incliner devant la sienne; que partout où elle paraissait elle devait être au premier rang, et qu'elle seule avait la permission d'être belle et de bien chanter. S'avisait-on maladroitement de prétendre qu'une autre femme était jolie? vite elle la détestait. Une autre femme avait-elle une belle voix? était-elle bonne musicienne? il était sur-le-champ décidé qu'elle ne pourrait jamais la souffrir, qu'elle lui déplairait à la mort dans tous les endroits où elle la rencontrerait. Aussi arrêta-t-elle bien (dans son esprit seulement) qu'elle aurait pour Ma-

thilde une haine invincible, et que jamais elle ne chanterait en même temps que mademoiselle Aubry. Elle appuya fortement cette résolution de la pensée que M. Adolphe de Norville lui avait aussi, lui, parlé avantageusement de sa mélodieuse rivale. Or, vous avez peut-être deviné qu'elle aimait ce M. Adolphe. Si cela est, vous avez pensé juste; Fulbertine l'aimait, et depuis quelques mois on avait dit souvent dans le monde qu'il était très probable que mademoiselle de Lucé serait un jour madame de Norville.

Les réunions de la vicomtesse avaient lieu tous les mardis, et la soirée commençait toujours par un concert. Deux jours après le bal où nous avons assisté, madame d'Arcy vint rendre visite à madame de Causin. Elle parla, sans mauvais dessein, du talent de Mathilde, après avoir d'abord renouvelé ses compliments à Fulbertine, qui soutint cette conversation avec assez de courage.

« Chantera-t-elle mardi? demanda-t-elle à la vicomtesse.

— Oui, elle a même eu la bonté de me promettre d'apporter deux morceaux; c'est trop peu de n'avoir à écouter qu'une fois une voix aussi belle, aussi ravissante. J'espère, ma chère amie, que nous aurons aussi le plaisir de vous entendre?

— Je ne sais pas encore... N'y comptez pas beaucoup.

— Et pourquoi, je vous prie, ma bonne, voulez-vous nous priver?...

— Elle doit chanter lundi chez la marquise d'Ermont, interrompit madame de Causin, dont les yeux venaient de rencontrer un regard de sa nièce. Elle dansera probablement toute la nuit, et sans doute elle aura le lendemain la voix fatiguée... Vous ne voudriez pas...

— Et puis, on ne doit pas se prodiguer, ajouta Fulbertine.

— Cette raison-là ne vaut rien, ma belle amie; celle de votre tante est meilleure : je l'accepte... Ainsi, comme vous voudrez. Mais si nous ne vous entendons pas, nous vous verrons?

— Oh! oui. Aurez-vous madame Blondel?

— Je ne l'ai pas revue depuis l'autre soir, et j'ignore...

— Puisque cette dame veut utiliser son talent, je lui conseille, dans son intérêt, de se faire entendre chez vous le plus souvent possible : votre salon lui sera profitable, je crois.

— Je le désire sincèrement pour elle, c'est une excellente personne.

— Quoiqu'elle ne soit pas jolie, sa figure me plaît.

— Son air simple réussit assez généralement. »

Madame de Causin et sa nièce allèrent chez la vicomtesse. Quel douloureux effort pour toutes les deux que de se résigner à entendre Mathilde! Mais M. de Norville devait également écouter la jeune chanteuse, et il fallait que mademoiselle de Lucé balançât par sa présence le pouvoir que pouvait prendre sur Adolphe sa rivale de talent. Elle ne devait pas lui laisser latitude entière pour devenir, peut-être aussi, sa rivale d'amour.

Elle chanta le mardi suivant, parce que Mathilde, engagée ailleurs, n'avait pu venir ce soir-là chez la vicomtesse. Les deux morceaux qu'avait annoncés madame d'Arcy, et qui furent rendus avec une rare perfection, avaient été le coup de grâce pour la jalousie de Fulbertine. Dès lors elle ne put supporter l'idée de se rencontrer avec l'objet de son antipathie. La pensée même de M. de Norville fut sans effet pour combattre sa haine, ou du moins le sentiment qu'elle nommait ainsi. Elle rencontra Mathilde dans plusieurs maisons, mais jamais elle ne chanta quand celle-ci devait se faire entendre; elle fit plus, elle se priva d'aller au bal quand elle pensait devoir y trouver mademoiselle Aubry. Le mystère de cette tracasserie d'orgueil devint bientôt le secret de tout le monde; on s'en amusa, on se fit un plaisir

de la tourmenter; Adolphe lui-même lui adressa de sévères reproches; elle se fâcha, pleura, se fit du mal, mais ce qu'elle appelait sa haine tint bon.

Sa femme de chambre l'avait conduite un matin chez la vicomtesse et l'y avait laissée pour qu'elle passât la journée avec cette dame. Se trouvant seule avec madame d'Arcy, Fulbertine lui ouvrit entièrement son cœur dont elle lui avait déjà laissé voir une grande partie. La vicomtesse la gronda; son éloquence amicale était au milieu du sermon qu'elle lui faisait lorsqu'on vint lui annoncer la visite de M. et de mademoiselle Aubry.

« Ah! grand Dieu! dit Fulbertine, et moi qui ne veux pas la voir.

— Eh bien! ma chère amie, passez dans ma chambre à coucher.

— Pour la rencontrer en sortant du salon et lui montrer que je me sauve?

— Entrez, si vous voulez, dans ce cabinet; vous serez à même d'écouter, si bon vous semble.

— Surtout, je vous en prie, ne lui demandez pas de vous chanter quelque chose.

— Non, non; soyez tranquille. »

La vicomtesse ferma la porte du cabinet, et M. et mademoiselle Aubry entrèrent. Après l'échange des compliments d'usage, Mathilde et son père demandèrent affectueusement à madame d'Arcy des nouvelles de sa jeune amie, mademoiselle de Lucé, et firent tous deux le plus gracieux éloge de Fulbertine. Mademoiselle Aubry parla beaucoup de la jolie figure, de l'air spirituel, de la belle voix et des talents de sa rivale. La vicomtesse répondait le plus naturellement possible quand un nouvel arrivant fut annoncé : c'était M. de Norville

« Nous parlions de Fulbertine, lui dit madame d'Arcy après l'avoir salué.

— Et peut-on sans indiscrétion vous demander ce que vous disiez?

— Répondez, Mathilde, que disions-nous?

— Que mademoiselle de Lucé paraît être, sous tous les rapports, une charmante personne.

— Nous exprimions à madame, ajouta M. Aubry, le désir que nous aurions, ma fille et moi, de connaître plus particulièrement l'aimable nièce de madame de Causin.

— Mademoiselle Fulbertine, répliqua Adolphe d'un air embarrassé, ne peut qu'être excessivement flattée d'inspirer un pareil désir. »

Mathilde et son père laissèrent bientôt M. de Norville seul avec la comtesse.

« Eh bien! madame d'Arcy?

— Eh bien! monsieur Adolphe?

— Que ne donnerais-je pas pour que Fulbertine eût été cachée ici et eût entendu ce que vient de dire mademoiselle Aubry! Peut-être aurait-elle été touchée de la bienveillance de celle qu'elle déteste, peut-être aurait-elle rougi de la haïr, et son cœur ému aurait-il imposé silence à son orgueil mécontent. Elle a grand besoin de faire un retour sur elle-même, et, si elle veut changer, il est temps qu'elle s'y prenne; car, à la manière dont son caractère s'aigrit de jour en jour, je crains qu'il ne soit bientôt plus possible d'en corriger l'âcreté.

— Vous êtes bien sévère aujourd'hui, Adolphe.

— Non, je ne suis que juste et vous en conviendrez vous-même. Fulbertine devient d'une arrogance insupportable; son orgueil n'a plus de frein, sa jalousie plus de bornes : c'est un petit tyran. Si elle est encore entourée de flatteurs dont la complaisance se résigne à subir son despotisme, elle finira par trouver des gens qui préféreront leur liberté au très faible avantage de lui plaire.

« Allons, vous exagérez; doit-on pour des caprices d'enfant...

— Eh! non, madame, elle n'est plus un enfant; et ce qu'elle fait à l'égard de mademoiselle Aubry ne peut être excusé sous le nom de caprice. Ce n'est pas moi qui voudrais ajouter à ses torts des torts imaginaires; il m'est assez pénible de ne pouvoir

me cacher ceux qu'elle a sans que j'aille encore lui en prêter. Et, tenez, madame, puisque nous parlons d'elle, je vous dirai ce que je ne dirais à nul autre qu'à vous : mais je connais votre cœur, je sais que le secret du mien peut y descendre en toute sûreté : eh bien ! lorsque je réfléchis au caractère de mademoiselle de Lucé, je sens que cette réflexion ébranle fortement la résolution que j'avais prise d'unir ma vie à la sienne.

— Que dites-vous là, Adolphe ! Et cette pauvre Fulbertine qui vous aime ? et le monde qui la croit destinée à devenir votre femme ?

— Que voulez-vous, madame ? si, en devenant son mari, je n'ai que la chance d'être malheureux, dois-je, pour le monde et pour elle, me soumettre à cette infortune ?

— Elle peut changer, elle vous aime.

— Je veux bien le croire ; mais les sentiments qu'elle peut éprouver pour moi sont-ils de sûrs garants de mon bonheur ? Renoncera-t-elle, une fois mariée, à ce despotisme qu'elle exerce sur tout ce qui l'environne ? Permettra-t-elle à ma volonté de marcher au niveau de la sienne ? Ne croira-t-elle pas devoir faire céder ma conviction au moindre de ses caprices ? Dans un ménage il faut un égal échange de concessions ; l'un ne doit pas faire tous les sacrifices ni l'autre les exiger tous. Il doit y avoir partage de devoirs comme de droits. Un mari, quelque amitié, quelque amour même qu'il ait pour sa femme, n'a pas toujours des compliments à lui faire ; il a parfois des vérités à lui dire. En ménage le catalogue des flatteries est bientôt épuisé. Il serait à désirer que toutes les vérités fussent aimables, mais cela ne se peut pas ; et Fulbertine ne voudrait de ma franchise que ce qui pourrait avoir la gracieuseté d'une louange. Si j'avais un reproche à lui adresser, un conseil à lui donner, n'étant plus un flatteur je deviendrais un monstre. Et puis, si j'avais la faiblesse, pour conjurer l'orage, de mentir à ma conscience, de céder à ses fantaisies, ne faudrait-il pas me charger l'esprit de mille petites haines, de niaiseries, de vanité, de dépits de toutes les minutes ? Ne faudrait-il pas me brouiller avec chaque personne qui déplairait à ma femme pour ne pas l'avoir assez adulée ou pour avoir osé disputer avec elle de charmes ou de talents ? N'aurais-je pas sans cesse les oreilles fatiguées des continuelles doléances de son amour-propre, blessé en se heurtant contre celui des autres ? Dans le commerce du monde, Fulbertine, pour ne pas croire y perdre, voudrait tout prendre et ne rien donner. Non, madame, il est impossible qu'un mari trouve le bonheur auprès d'une femme hautaine, orgueilleuse et vindicative, et je ne dois pas m'oublier assez moi-même pour accepter le poids d'une chaîne qui me meurtrirait à la porter.

— Vous chargez le tableau de bien sombres nuances, Adolphe ; vous mettez sur le compte du cœur les fautes de l'esprit. La contagion n'a pas été jusqu'à l'âme de Fulbertine ; sa tête seule est égarée, et la tâche de la ramener à la raison n'est pas aussi difficile à remplir que vous paraissez le craindre.

— Prouvez-moi que je m'alarme à tort, et je vous remercierai de grand cœur. Ah ! mon Dieu ! j'allais laisser passer l'heure d'un rendez-vous que j'ai donné... Vous ne me trahirez pas ?

— Non, soyez tranquille ; si votre secret est connu, ce ne sera pas moi qui l'aurai dit. »

Quand M. de Norville fut sorti, la vicomtesse courut ouvrir la porte du cabinet où Fulbertine était cachée ; elle la trouva fondant en larmes.

« Ah ! lui dit-elle en continuant de pleurer, que je suis malheureuse ! Cette bonne Mathilde qui prend mon parti !... Et M. Adolphe qui ne veut plus de moi pour sa femme ! Il a bien raison ; je ne suis qu'une détestable créature ; je ne serais qu'un fléau pour lui !... Si vous saviez combien j'ai honte de moi !

— Calmez-vous, ma chère amie, tout n'est pas perdu ; la leçon est venue à temps. Répondez-moi franchement ; haïssez-vous encore Mathilde ?

— La haïr ! Ah ! je serais un monstre si je la détestais encore ! Oh ! non, je ne la hais plus, je l'aime ! Oui, c'est bien sûr, je l'aime !

— Que Dieu veuille que vous disiez vrai, et tout est réparé ! Vous avez entendu M. et mademoiselle Aubry exprimer le désir de faire votre connaissance ?

— Oui, eh bien ?

— Votre tante doit bientôt donner une soirée ; allez avec elle inviter Mathilde et son père ; ils accepteront, j'en suis sûre ; la connaissance ainsi commencée, cultivez-la ; priez Mathilde de vous donner quelques conseils sur la manière de chanter. Elle est meilleure musicienne que vous, et, en suivant sa méthode, votre voix ne peut manquer d'acquérir. Je la connais assez pour être persuadée qu'elle se fera un véritable plaisir de vous donner d'utiles avis. Voulez-vous les lui demander ?

— Je le veux bien, moi ! mais ma tante, pensez-vous qu'elle consente à tout cela ?

— Je me charge de la faire y consentir. Votre tante ne voudra pas, sans doute, que vous mouriez fille ou que l'on ne vous épouse que par intérêt. Ce qu'a dit M. de Norville n'est malheureusement que ce que finiraient par penser tous les hommes d'honneur qui rechercheraient votre main, si, en vous ôtant les moyens de profiter de la résolution généreuse que vous venez de prendre, on vous laissait revenir au caractère que vous voulez quitter.

— Faites tout ce qu'il vous plaira, madame, mais faites que je puisse réparer les torts sans nombre que j'ai commis par une maudite vanité. Qu'Adolphe ne veuille plus de moi, mais que je satisfasse à ma conscience, et je n'aurai point regret au prix qu'il m'en aura coûté ! »

La vicomtesse eut assez de peine à faire entendre raison à l'orgueil de madame de Causin ; mais enfin, la crainte d'empêcher le mariage de sa nièce avec M. de Norville la décida à participer au grand œuvre de la conversion de Fulbertine.

Tout s'arrangea comme l'avait d'avance arrêté madame d'Arcy. Mathilde accepta l'invitation de madame de Causin, et bientôt mademoiselle de Lucé et mademoiselle Aubry commencèrent à former les nœuds d'une franche et paisible liaison d'amitié. Mathilde se rendit avec le plus aimable empressement aux désirs de Fulbertine, quand celle-ci la pria de vouloir bien lui donner des leçons de chant. La jeune maîtresse engagea son élève à ne pas chanter en public pendant quelque temps, pour laisser après aux auditeurs qui devaient l'entendre la surprise de tous ses progrès. Au bout d'un mois d'étude constante de la part de Fulbertine, mademoiselle Aubry et sa nouvelle amie chantèrent un grand duo chez la vicomtesse. Les deux chanteuses furent couvertes de justes applaudissements, et l'on se disait tout haut dans le salon qu'il fallait qu'il y eût de la magie dans le changement qu'avait subi, à son avantage, la voix de mademoiselle de Lucé.

« Vous voyez, lui dit madame d'Arcy, comme votre voix a gagné.

— Oui, répondit Fulbertine, mais mon cœur a gagné bien davantage. Si vous saviez comme je l'aime, cette chère Mathilde ! comme elle est bonne ! »

Quelque temps après cette soirée, les passants s'arrêtaient pour admirer devant la porte et dans la cour de l'hôtel de madame de Causin une file de brillants équipages... D'où venait, dès le matin, ce concours de voitures ? Il y avait sans doute une noce dans la maison ? Oui, car Adolphe de Norville et Fulbertine de Lucé allaient bientôt recevoir la bénédiction nuptiale, agenouillés tous deux au pied du même autel.

Mathilde et madame d'Arcy étaient venues aider à la toilette de la mariée ; c'était auprès de la glace que nous connaissons qu'on habillait Fulbertine. La psyché, qui n'était plus boudeuse, fit ainsi son compliment à madame de Norville :

« Maintenant, Fulbertine, toutes les coiffures siéront à votre visage; toutes les robes que vous mettrez iront à votre taille. Vous avez trouvé le secret de paraître toujours jolie ; c'était d'embellir votre âme, et vous l'avez fait. Vous serez heureuse, car vous ferez le bonheur de votre mari. Vous pouvez me croire, vous savez bien que je ne suis pas menteuse. »

ELISA MERCOEUR.

AVE MARIA

Quand j'entendais, le soir,
Trembler à mon oreille
L'Angelus qui s'éveille
Comme un germe d'espoir,
Rêveuse sur ma porte,
Je rappelais tout bas
Quelque espérance morte
D'absence ou de trépas.

Ave Maria,
Sur l'âme qui pleure,
Chante et verse l'heure
Où l'Ange pria!

Tout ce que nous pleurons,
Plein d'une grâce austère,
Descend-il sur la terre
Pour nous dire : « Espérons! »
Car à ce ciel qui sonne,
Ma tristesse a frémi
Comme une main frissonne
Sous la main d'un ami.

Ave Maria
Sur l'âme qui pleure,
Chante et verse l'heure
Où l'Ange pria!

Ainsi qu'au fond des fleurs
Entre la brise errante,

Cette cloche vibrante
Entrait dans mes douleurs :
Je sentais que Dieu même
A son secret d'amour ;
Et j'osais dire : J'aime
A ce bonsoir du jour.

Ave Maria,
Sur l'âme qui pleure,
Chante et verse l'heure
Où l'Ange pria!

Soupirs de l'Angelus,
Vos tintements tranquilles
Dans les cris de nos villes
Ne me parviennent plus,
Mais seule et triste encore,
Quand s'en va le soleil
Ma mémoire sonore
Tinte dans mon sommeil :

Ave Maria,
Sur l'âme qui pleure,
Chante et verse l'heure
Où l'Ange pria

Mme Desbordes-Valmore.

UNE VISITE

A L'EXPOSITION

DES PRODUITS DE L'INDUSTRIE.

A vous, nos jeunes lectrices, qui, habitant la province, ne pouvez jouir des merveilles de l'industrie dont l'exposition fixe, depuis deux mois, l'attention de toute la France; à vous aussi qui, demeurant à Paris, n'avez peut être vu qu'en courant ces immenses bazars, ne vous devons-nous pas, au moins, un aperçu de ce que nous y avons admiré ou même seulement remarqué?

Sur cette place, que nous ne savons comment nommer tant elle a eu de noms, et que nous appellerons, pour le moment, la place de *la Concorde*; à l'etxrémité du magnifique jardin des Tuileries, vis-à-vis les

ombreux Champs-Elysées, entre le Palais-Bourbon et le portique de l'église de la Madeleine, dont votre journal vous a donné le dessin, sur cette place enfin, l'une des plus belles de l'Europe, autour de l'effigie, en toile peinte, de l'obélisque de Louqsor, s'élèvent quatre pavillons égaux qui ont reçu de toutes les parties du royaume ce que l'industrie a produit de plus remarquable depuis la dernière exposition (1827).

En vous conduisant dans ces vastes salles, je n'entreprendrai point de vous arrêter devant les milliers d'objets qui en tapissent les murs, qui en couvrent le parquet, qui reposent, artistement étalés, sur d'élégantes tablettes, ou tombent en draperies, en festons, en guirlandes; mais j'arrêterai seulement vos regards sur ce qui me paraîtra digne de vous intéresser.

Nous passerons donc rapidement devant les machines; il y en a d'admirables, mais leur description aurait, en général, peu d'attraits pour vous. Nous ne donnerons qu'une attention fugitive au pavillon qui renferme les produits chimiques; peu vous importe sans doute de savoir par quels procédés on fabrique ce rouge éclatant, ces bougies transparentes, quelle quantité d'or pur renferme une ancienne pièce de six francs, et vous seriez pourtant étonnées d'en trouver assez pour, réduit en feuilles, remplir un godet de cristal.

Mais vous serez heureuses d'apprendre qu'on a exposé du pain de pommes de terre, très bon et très sain, et qui ne revient qu'à *cinq centimes* la livre. Quelle découverte favorable aux malheureux! et combien vos cœurs seront touchés de ce nouveau moyen qui vous permettra de soulager plus d'infortunés sans épuiser vos bourses de jeunes filles.

Nous voici dans le pavillon des tissus, mesdemoiselles. Voilà les jaconas, les mousselines peintes, les étoffes de soie. Nous ne pouvons tout examiner en détail; bornons-nous à ce qu'il y a de plus nouveau : c'est une *impression* sur toile, conçue et exécutée de manière à imiter parfaitement les gravures en taille-douce, ou, pour mieux dire, les dessins au *pointillé*. Voilà, sur fond blanc, une branche de jasmin, une rose dessinée en noir; sur fond de couleur c'est une bande en *point d'Alençon* qui se déroule en formant des plis autour d'une fleur; c'est un tulle brodé sur fond bleu, dont la couverture de votre journal peut vous donner une juste idée.

Arrêtons-nous devant ces broderies magnifiques et si magnifiquement surchargées; les feuillages à deux ou trois nervures, les fleurs en points rentrés, les masses de pois, de losanges, les racines, les bois, sont tellement serrés qu'à peine peut-on entrevoir, dans leurs rares intervalles, le fond de l'étoffe. Voici des robes à devant formant *tabliers*, toutes couvertes de ramages, si touffus et si confus que l'œil a peine à en suivre la trace. D'autres robes, brodées en *plain*, de bouquets en palmes, sont terminées par un haut volant également brodé en *plain*, avec une bordure de liserons en points à jour, qui est une rareté comme travail.

Vous savez les *organdis à pois* que vous conseillait le dernier numéro du journal; l'exposition en offre de charmants, très simples pourtant, et fort élégants; ceux-ci sont brochés *rose* et *noir*, ou de cinq ou six nuances mêlées, mais les vôtres auront un mérite de plus, ils seront votre ouvrage.

La mousseline blanche, véritable étoffe de jeune fille, ne se laisse point oublier au milieu de l'élégant entourage de ces broderies qui sembleraient devoir l'éclipser; elle brille par sa simplicité même, et vous n'apprendrez pas sans intérêt, mesdemoiselles, qu'on est parvenu à faire, pour 1 fr. 50 c. l'aune, un tissu presque aussi fin et aussi clair, aussi apparent que les mousselines de 6 fr. 50 c.

Levez les yeux, et admirez ces milliers de pièces d'étoffes, de châles, de cachemires, de tissus de soie pompeusement étalés,

resplendissants des plus vives couleurs; ce coup d'œil vous suffit pour juger que ce ne sont point là des objets à votre usage immédiat. Toutefois, je ne veux pas que vous passiez sans donner un regard à ce satin *moyen-âge*, damassé à fleurs, en soie de couleurs brillantes, qui se mêlent à un large feuillage de velours noir. Vous pourriez peut-être en trouver le modèle dans les robes de vos trisaïeules; car c'est aux étoffes du règne de Louis XV que ces dessins semblent empruntés.

Si vous entendez parler des robes à *la Dubarri*, vous saurez que ce sont des robes en Thibet imprimé, faites d'un *seul* morceau; elles figurent une double robe ouvrant sur une jupe et garnie d'une dentelle noire. C'est une curiosité comme imitation assez exacte de différentes étoffes se détachant l'une de l'autre, mais on s'est néanmoins donné beaucoup trop de peine pour produire une œuvre de mauvais goût.

Voyez, sous cette cage de verre, une figure en pied complétement habillée d'une *robe de blonde* qui peut être considérée comme une merveille d'imitation. A quelques pas on croirait que cette blonde sort de nos fabriques de Chantilly, et c'est tout simplement une gaze légère d'un prix peu élevé, mais peut-être aussi d'une courte durée.

Saint-Etienne et Lyon ont envoyé de magnifiques rubans, mais si lourds, d'un tissu si épais, qu'il peut à peine plier sous le doigt. Ces rubans sont à dessins chinés ou semés de fleurs bien dessinées et parfaitement nuancées; ces mêmes dessins sont reproduits sur les larges *poults* de soie qui se mettent en longue écharpe, tournés autour du cou et descendant sous la ceinture.

Rien de plus joli que les mousselines brodées au crochet; ce sont de charmants rideaux de croisée et de lit pour une chambre de jeune personne. En voici un échantillon délicieux; c'est un fond uni, entouré d'un encadrement formé de deux larges baguettes entre lesquelles serpente une guirlande de roses.

Le velours peint est encore une étoffe ravissante pour ameublement; rien ne peut donner l'idée de la douceur, et en même temps de l'éclat de ces peintures sur velours. Quelques modèles exposés représentent des paysages, des oiseaux, des fruits, mais le plus gracieux est un bouquet de lilas et de boules de neige, ressortant, brillant de lumière, sur un fond gris de perle.

Avez-vous entendu parler des *tapisseries en relief*, dont le procédé a été tenu secret pendant plusieurs mois? On achetait, pour faire un tabouret, un chat mangeant une souris, un chien dormant, un oiseau sur une branche; mais le prix de ces objets était si élevé que le tabouret devenait un meuble de luxe. Aujourd'hui le secret de cette œuvre est à votre disposition. Deux leçons, données chez M. *Marion*, *rue de l'Ancienne Comédie, n° 23*, suffisent, dit-on, pour l'apprendre. On achète ensuite une tête de chat, une aile de perroquet, et l'élève finit l'ouvrage. Cette broderie en relief (car ce n'est qu'une broderie) est admirable; au toucher elle a la douceur du velours, et son relief est tel qu'on croirait voir un véritable chat, un véritable chien dont la moitié aurait été appliquée sur l'étoffe.

Ce qui est peut-être plus merveilleux encore, ce sont les *fleurs en cire*, devant lesquelles disparaissent les plus belles fleurs artificielles. Voyez; c'est la nature elle-même, sans doute, qui a produit les fleurs dont ce vase est rempli; ce ne saurait être la main de l'homme qui a formé ces tulipes; et ce rosier en miniature dont la rose n'est pas plus grosse qu'un pois, et cette jacinthe qui a la grosseur d'une tête d'épingle. Ceci, au surplus, n'est qu'un tour de force; mais c'est dans les fleurs de grandeur naturelle que brille le talent de M. *Monbarbon*. La couleur vraie, l'épaisseur des pétales et des feuilles, le grain, les veines, les aspérités,

tout est *nature*, et formé simplement de cires coloriées à l'avance qui n'exigent aucune retouche au pinceau; les fleurs et les feuilles sont attachées, sans soie ni laiton, aux tiges également en cire; et les fleurs les plus compliquées sont reproduites comme les plus simples, et avec la même perfection. Voyez ce dahlia; sa fleur jaunâtre a l'aspect d'une mousseline transparente doublée en jaune; ces oreilles d'ours ont le velouté de la nature; cette branche d'ébénier, aux feuilles en trèfle, aux grappes mobiles et gracieuses, vient sans doute d'être coupée sur l'arbre, et si l'auteur n'avertissait pas le public par l'inscription *fleurs en cire*, on serait tout surpris que le parfum manquât à ces roses et à ces jacinthes. M. *Monbarbon, rue Saint-Anne*, 25, enseigne à faire ces merveilles; toutefois elles ne doivent pas nous faire oublier les fleurs artificielles, dont le mérite réel n'est point à dédaigner. J'en ai vu de si petites qu'on se demande par quels moyens on est parvenu à en assembler les diverses parties. Il y en a aussi de fort belles, grandes comme nature; l'art de faire ces fleurs est un des talents qui conviennent le mieux à une jeune personne.

Il ne vous touche guère de savoir que des secrétaires, des commodes, des lits, des tables, des guéridons, de toutes les formes et de tous les bois, abondent dans ces bazars; mais je ne puis me dispenser de vous parler de ces charmantes tables à ouvrage en érable gris de perle, incrusté d'*ivoire* ou de *cuivre gravé*. Rien n'est plus *bijou* que ce bois satiné et ces fleurs, ces arabesques se dessinant en blanc mat ou en jaune brillant; puis, de jolies bibliothèques en palissandre avec incrustations, aussi en cuivre gravé, fermées de glaces sans *tain;* d'ingénieuses toilettes qui ont pris la forme d'un trépied antique plus ou moins orné.

N'oublions pas les jolis *nécessaires* à ouvrage de *Pichenot, passage de l'Opéra*, 16, charmantes et toutes petites boîtes à garniture d'or ou d'argent émaillé, faciles à porter quand on va travailler en réunion intime; et les ciseaux de *Touron, rue Richelieu*, 108; ciseaux d'acier fin pour tailler et découper les broderies; ciseaux en vermeil, à longues branches, pour couper le raisin sur la table, de telle sorte que la grappe se trouve retenue sans que la main ait à la toucher pour l'offrir.

Si vous voyiez ce que l'industrie a produit en peignes d'écailles, vous seriez effrayées de songer que peut-être un jour la mode vous condamnera à porter les monstruosités que l'on s'est plu à exposer. Figurez-vous des diadèmes, unis ou découpés à jour, ou taillés à flèches, assez grands pour faire le tour de la tête, et ayant six à huit pouces de hauteur. Heureusement tout à côté vous verriez un simple et merveilleux travail de *corne transparente* avec laquelle on fait de très beaux peignes, point trop élevés, et de petits peignes à papillotes, taillés à la façon du Brésil.

Avez-vous des gravures ou des aquarelles à faire encadrer? voulez-vous conserver, sous verre, vos dessins de paysages ou de fleurs? Nous vous conseillons les cadres de *Lainé, rue Michel-le-Comte*, 34. Vous les croiriez en palissandre, incrusté en citronnier; en érable, en sapin du Nord, incrusté de palissandre ou d'ébène. Merveilleux effet de l'imitation! c'est tout simplement du papier vernis sur carton, inaltérable à l'air et à la poussière, et d'une durée égale à celle du bois. C'est une précieuse invention, car les cadres en bois rares sont si chers!

L'industrie n'a point oublié les lacets; on en a exposé qui sont *indéferrables*, et vous comprenez ce mérite; ceux de vos brodequins, qui se *déferrent* toujours, sont désormais vaincus par l'ingénieux procédé de M *Lambert, rue Saint-Denis*, 146. Ainsi, soyez maintenant sans inquiétude, vous n'aurez plus l'ennui d'un passe-lacets pour vos étroits œillets de guêtres.

Je me suis arrêtée pour vous, mesdemoi-

selles, avec intérêt, devant d'immenses collections de cotons et de fils blancs ou de couleurs, en pelotes, en bobines, en écheveaux, tous élégamment disposés, et parmi lesquels, toutefois, choisissant ce qui m'a paru le mieux, j'ai retenu, pour vous les indiquer, les noms de *Michelin, rue de Sèvres*, 159; *Bresson, rue Saint-Denis*, 180, pour les cotons à coudre et à broder; et *Gombert, rue de Vaugirard*, 77, chez lequel vous trouverez le fil d'Ecosse en bobines.

C'est une charmante invention pour mettre les cotons, les fils d'Ecosse, les soies de toutes les nuances, brillant arc-en-ciel où se mêlent aussi l'or et l'argent, qu'une petite armoire en *laque* dont les tiroirs, peu profonds, sont à compartiments renfermant chacun une série de toutes les especes assorties par nuances et par numéros. Dans un dernier tiroir, plus grand, on dépose l'ouvrage commencé.

Jusqu'à présent on ne connaissait d'autre mode que la gravure pour reproduire la musique. Une époque d'invention et de découvertes comme la nôtre devait trouver quelque autre procédé. M. E. Duverger, l'habile typographe dont les presses impriment chaque mois les pages de votre journal, s'en occupait depuis longtemps, et après beaucoup de recherches et de frais, il est parvenu à imprimer la musique avec des caractères typographiques. Vous avez vu déjà, sans vous en douter peut-être, les produits de cette utile invention, car la musique que le *Journal des Jeunes Personnes* a publiée, comme la romance qu'il vous donne aujourd'hui, n'ont point été gravées, mais tout simplement imprimées avec des caractères mobiles. Des exemples de ce procédé, exécutés sur satin avec une rare perfection, attirent tous les regards.

Dans le court exposé que vous venez de lire, je n'ai essayé de fixer votre principale attention que sur des objets à votre usage. Mais nous ne pouvons sortir de ces riches bazars sans vous dire quelques mots de diverses productions de luxe, dont plusieurs cependant peuvent vous convenir.

Des accords ravissants se font entendre; ce sont les pianos de *Herz*, d'*Erard*, les *harpes* de *Pleyel*, essayés par des mains habiles. Les plus beaux comme meubles sont les plus simples; un grand nombre sont en bois précieux incrustés en nacre, en ivoire, en cuivre gravé. On se réunit devant le *piano organisé* dont on joue comme d'un piano ordinaire, et qui rend les sons de l'orgue au moyen de la pression des pieds sur de longues pédales; ce piano tient à peine la place d'un secrétaire.

La foule s'arrête pour admirer une robe de dentelle dont on demande huit mille francs; elle est brodée à colonnes avec deux volants.

On regarde avec curiosité des chaises, des fauteuils, des lits tout-à-fait *moyen-âge;* ils sont très beaux sans doute, mais ils ont le défaut de n'être en rapport, ni avec nos appartements, ni avec nos costumes actuels, ni avec nos habitudes.

Une montre en cristal, montée sur diamants, mérite d'être vue; elle n'est que du prix de cent mille francs!

Un service de table complet en argent, dont on n'a exposé que le *surtout* et quelques pièces, se compose de feuilles et de fleurs de grandeur naturelle, admirablement exécutées. Les branches et les feuillages tremblent au moindre souffle; c'est pourtant plus curieux que beau, et cela vaut, dit-on... six cent mille francs! Vous aimeriez mieux, j'en suis sûre, le beau *surtout* en bronze doré, de *Thomire;* il représente des feuilles de vigne et des raisins.

Ce qui est admirable comme *imitation*, ce sont les bijoux en *pierres fausses:* opales sur émail noir, grenats polis, émeraudes ou turquoises montées sur une étroite bande en or guillochée; des rangs de perles *mal rondes*, aussi irrégulières que les perles fines, et puis des coiffures en perles, des ceintures de jais, des plaques émaillées pour

remplacer les boucles, et des parures en pierres de couleur qui ont l'éclat des pierres fines.

Je suis passée indifférente devant une foule d'objets qui vous sont étrangers; aussi ne vous dirai-je rien des tourne-broches où rôtissent sans fin de superbes dindons en carton. Je ne vous parlerai point de l'étalage d'innombrables perruques de toutes formes et de toutes couleurs, perruques d'une perfection de travail et d'imitation qui défie la nature, mais dont heureusement vos jeunes fronts pourront se passer longtemps.

Mais je veux vous citer, sinon comme une curiosité, tout au moins comme une nouveauté, un secrétaire en bois d'*olivier*. C'est le premier meuble de ce genre, et à la beauté du bois, qui est très remarquable, il joint le mérite du travail; cet élégant secrétaire sort des ateliers de M. *Dupré, rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice*, 14.

Je n'ai jeté qu'un coup d'œil rapide sur mille et une inutilités qu'il faut bien passer sous silence, ainsi qu'une foule de choses tout-à-fait en dehors de votre intérêt; c'est toujours de l'industrie, sans doute, mais sans grâce ou trop sévère; c'est le luxe trop ambitieux, auquel votre âge ne prétend point encore, car à vos quatorze ou seize ans, quel luxe faut-il? une couronne de fleurs et une croix d'or suspendue à un collier de cheveux de votre mère.

Mme Constance Aubert.

LE BATON DU VIEILLARD.

FABLE.

Le doyen du hameau, vénéré patriarche,
Assis sur une pierre, et d'un œil attendri
Regardant le bâton qui soutenait sa marche,
Disait : « Vieux serviteur, je t'ai toujours chéri.
Mon père, il m'en souvient, dans la forêt prochaine,
Quinze lustres passés, te coupa sur un chêne;
Tu devins d'abord mon coursier;
Tout fier de cet apprentissage
Dans le métier de cavalier,
Sur toi je chevauchais au milieu du village.
Puis, guidant de marmots un joyeux peloton,
J'apprenais la manœuvre à la troupe novice;
Pour faire et commander tour à tour l'exercice
Tu me servais de mousqueton.
Plus tard je te portais dans mes courses lointaines;
Au milieu des déserts et des immenses plaines
Je marchais seul et sans effroi;
Habile à te brandir, j'ai vu fuir devant moi

Et le loup terreur des campagnes,
Et le chien hydrophobe, et l'ours de nos montagnes.
Si le brigand farouche, à l'œil étincelant,
M'assaillait à l'écart, sa rage était déçue;
Dans mes terribles mains tu devenais massue·
Il était à mes pieds renversé tout sanglant.
Ils sont passés ces jours de plaisir et de gloire,
Et j'en conserve à peine une faible mémoire;
Ardeur, force, légèreté,
J'ai vu tout disparaître, et toi seul m'es resté.
Tu me tiens lieu de tout, ô compagnon fidèle !
Tu prêtes ton secours à mon corps qui chancèle,
Ebranlé par la main du temps;
Tu servis ma vigueur, tu soutiens ma faiblesse,
Et je trouve l'appui de ma triste vieillesse
Dans le jouet de mon printemps. »

BRESSIER.

HISTOIRE.

SOUVENIRS DU MOIS DE JUILLET.

Le 2 juillet 1134, mort de Robert, duc de Normandie, fils du roi d'Angleterre Guillaume-le-Conquérant.

Lors de son avénement à la couronne, Guillaume avait abandonné la Normandie à son fils, mais il ne voulait pas s'en dessaisir. Robert en réclama la jouissance ; son père lui répondit qu'*il n'avait pas l'habitude de se déshabiller sans avoir envie de dormir.* Robert furieux abandonne l'Angleterre, vient demander un asile au roi de France, Philippe Ier, qui le reçoit à bras ouverts et lui donne le château de Gerberoi. Guillaume accourt l'y assiéger; dans une sortie, pendant la mêlée, Robert lutte avec un guerrier; celui-ci jette un cri, il tombe, il est blessé ! Ce cri fut pour Robert bien plus douloureux qu'un coup de lance; il avait reconnu son père à sa voix. Il se précipite à ses pieds, fond en larmes, lui demande pardon, veut recueillir avec ses lèvres ce sang précieux qu'il a fait involontairement couler; mais le monarque, irrité d'avoir été vaincu par son propre fils, le repousse, le chasse et le maudit. Cependant il se laissa fléchir aux prières de la reine; Robert rentra en grâce, mais ce ne fut pas pour longtemps; de nouvelles dissensions s'élevèrent entre le père et le fils. Ces parricides querelles ne portèrent point bonheur à Robert; il partit pour la Palestine, où il se distingua par sa valeur, lorsque la mort de son frère

Guillaume II l'appela à la couronne. Pendant son absence son autre frère Henri I[er] s'en empara; Robert prit les armes pour défendre ses droits; il fut défait, perdit son duché de Normandie; Henri le retint prisonnier, et l'infortuné Robert mourut après trente-trois ans d'une cruelle captivité!

Les hommes ont réciproquement des devoirs à remplir; lorsque les uns y manquent, les autres n'en sont pas pour cela dispensés. Les plus sacrés de tous les devoirs sont sans contredit ceux de la famille; le père doit toujours être disposé à ouvrir ses bras au fils malheureux et repentant; mais les torts des parents, tels grands qu'ils soient, ne sauraient jamais justifier la révolte des enfants.

Le 3 juillet 1642, Marie de Médicis, veuve d'Henri IV, mère de Louis XIII et aïeule de Louis XIV, mourut à Cologne dans un état voisin de la misère. L'humeur de cette princesse altière, violente, vindicative, ne pouvait guère s'accorder avec celle d'Henri IV, lui qui était gai, simple dans ses manières, oublieux des offenses; aussi leur union ne fut-elle pas heureuse. On a reproché à Marie de Médicis de n'avoir pas été assez affligée de la mort de ce bon roi, et de là on a conclu qu'elle n'y était point étrangère. Nous ne croyons pas que cette princesse ait eu ce grand crime à se reprocher; mais c'est ainsi que juge le monde, il nous croit toujours plus méchants ou meilleurs que nous ne sommes en effet. Marie de Médicis, constante dans ses haines, ne l'était point dans ses affections; elle ne savait pas aimer. Elle vit d'un œil sec la mort affreuse de sa favorite Galigaï. Ardente protectrice de Richelieu, elle devint son implacable ennemie aussitôt qu'il ne fut pas de son avis; enfin le caractère de cette princesse nuisit au repos de son mari, divisa ses enfants, jeta le trouble en France et fit son malheur à elle-même.

Le 6 juillet 1573, Thomas Morus, grand-chancelier, un des hommes les plus savants et les plus recommandables de l'Angleterre, mourut sur l'échafaud pour n'avoir pas approuvé le divorce d'Henri VIII, et parce qu'il n'avait point voulu reconnaître la suprématie de ce prince sur le chef de l'Église. Il se soumit à son sort avec la résignation et la fermeté que donne la vertu; après sa condamnation, lorsqu'on vint lui dire que le roi, par une grâce toute spéciale, bornait sa peine à être décapité: « Que le ciel préserve mes amis d'une semblable faveur! » repondit-il. Lorsqu'il fut sur l'échafaud, le bourreau lui demanda de lui pardonner; il l'embrassa, lui mit une pièce d'or dans la main et lui dit: « Mon ami, tu me rends aujourd'hui un grand service; mais j'ai le cou très court et je crains bien que ma mort ne fasse pas grand honneur à ton métier[1] »

Le 10 juillet 1472, Charles-le-Téméraire assiégeait Beauvais. Cette ville dégarnie de troupes était menacée par 80,000 soldats; les faubourgs avaient été pris d'emblée. Les Bourguignons se voyaient déjà maîtres de la place; le canon grondait, la brèche était faite, l'assaut commencé, toute la population se mourait d'anxiété, la terreur se peignait sur tous les visages; les ravages et les massacres de la Picardie disaient assez le sort que les vainqueurs réservaient aux assiégés. Dans ce terrible moment Jeanne Hachette, d'autres disent Jeanne Fourquet, appelle les femmes à la défense de la cité, leur représente que c'en est fait de leurs enfants, de leurs pères, de leurs mères, de leurs frères, si les Bourguignons pénètrent dans la ville; assitôt elles volent aux remparts, combattent, raniment le courage des bourgeois. Jeanne Hachette enlève un étendard aux ennemis, elle parcourt la ville en agitant ce gage de victoire; l'espérance renaît au cœur des habitants, tous redoublent

(1) A propos de *Thomas Morus*, nous ne saurions trop recommander à nos jeunes lectrices l'excellent ouvrage que madame la princesse DE CRAON a publié sous ce titre, et dont la troisième édition vient de paraître. (*Note des Direct.*)

d'efforts; les enfants, les vieillards, trouvent les moyens de se rendre utiles. On apporte une grande quantité de fagots et de matières combustibles devant la brèche; on y met le feu, l'attaque des assaillants se ralentit, des secours arrivent, et la ville est sauvée! Louis XI, en reconnaissance de ce mémorable événement, octroya de grands priviléges aux Beauvoisiens; les Beauvoisiennes ne furent point oubliées, elles eurent le pas sur les hommes à une procession qui se faisait dans leur ville; il leur fut permis de porter des étoffes de soie, des fourrures, des ceintures dorées, parures réservées alors aux seules femmes de qualité.

Le 13 *juillet* 1380, mort de Bertrand Duguesclin.

A ses derniers moments il recommanda fortement à ses guerriers de ne jamais combattre que des ennemis qui ont les armes à la main, d'épargner les cultivateurs, les vieillards, les femmes, les enfants; il leur fit ses derniers adieux, et ne garda près de lui que son compagnon d'armes, le brave Olivier Clisson. « Messire Olivier, lui dit-il, je sens que la mort m'approche de près, et ne vous puis dire beaucoup de choses; assurez le roi que je suis bien marri de ne pas faire plus longtemps son service; j'avais bon espoir de le délivrer de ses ennemis les Anglais; Dieu ne l'a pas voulu, que sa volonté s'accomplisse! Monseigneur le roi a d'autres serviteurs qui s'y emploieront tout aussi bien que moi; vous, tout le premier, messire Olivier; je vous prie de lui rendre la bonne épée qu'il me commit lorsqu'il me fit connétable; il saura bien en disposer; je lui recommande ma femme et mon frère... adieu... je n'en puis plus. » Il expira dans les bras de Clisson qui sentit pour la première fois défaillir son courage et se mit à pleurer comme une femme.

Aussitôt que la nouvelle de cette mort se répandit, roi, officiers, soldats, peuple, toute la France versa des larmes; les ennemis eux-mêmes rendirent un glorieux témoignage à la mémoire du brave chevalier. Au moment où il tomba malade il faisait le siége du château de Randon dont il avait juré de s'emparer; les Anglais lui avaient promis de le rendre si, à une certaine époque, des secours ne leur étaient point arrivés; ils tinrent parole à l'ombre de Duguesclin; au jour convenu le commandant de la forteresse, suivi de toute sa garnison, vint déposer les clefs de la place sur le cercueil de l'illustre guerrier. Comme on portait ses restes en Bretagne où il avait désiré être inhumé, le roi Charles V fit arrêter le convoi pour lui faire prendre la route de Saint-Denis; Duguesclin alla reposer dans la tombe des rois; tout Paris assista à ses obsèques sans convocation, sans tumulte, sans éclat; la véritable affliction ne fait pas de bruit.

Le 14 *juillet* 1222, mort de Philippe II, surnommé Auguste; il était fils de Louis VII, dit le Jeune, et père de Louis VIII, surnommé le Lion. Ce prince était bien fait, noble dans son maintien, beau de visage; il était laborieux, actif, économe, vaillant, grand capitaine; tout jeune, à l'âge de douze ou treize ans, il fit voir ce qu'il serait un jour. Égaré en chassant dans la forêt de Compiègne, la nuit le surprit; tandis qu'il errait à l'aventure au milieu des ténèbres, un grand homme noir lui apparut; il portait une hache et soufflait sur un brasier contenu dans un vase qu'il tenait à la main; le courageux enfant fut saisi d'horreur, mais il ne se déconcerta point et ordonna impérativement au spectre de le conduire; celui-ci l'enlève et le place sur son dos; cet effrayant fantôme n'était qu'un pauvre charbonnier qui reconduisit le jeune prince au château.

Philippe-Auguste fit agrandir, clore et paver Paris; sous son règne les principales villes du royaume furent aussi agrandies, fortifiées et embellies. La France lui doit la Normandie, le Maine, l'Anjou, la Touraine, l'Auvergne et l'Artois.

Le 16 *juillet* 1216, mort du pape Innocent III. Ce fut pendant son pontificat qu'on vit s'établir l'ordre des Trinitaires ou de la rédemption des captifs, fondé par un gentilhomme provençal nommé Jean de Matha. La règle portait que les membres de cette pieuse association consacreraient la troisième partie de leurs biens au rachat des prisonniers; qu'il n'y aurait dans chacune de leurs maisons qu'un ministre, trois clercs et trois laïques. Ils étaient vêtus de blanc; il leur était défendu de monter à cheval, mais non à âne, ce qui les fit appeler les *frères aux ânes*, en dépit de la dignité du motif de leur institution; on les nommait aussi les *frères mathurins* à cause d'une vieille église de ce nom qui leur avait été concédée par le chapitre de Paris.

Le 15 *juillet* 855, mort du pape Léon IV.

Les Maures étaient maîtres de l'Espagne et avaient déjà fait diverses excursions; en Italie, en 846, ils se présentent devant Rome avec une formidable armée; la capitale du monde chrétien était menacée de passer sous le joug des infidèles. « Le pape Léon IV, dit Voltaire, prenant alors une autorité que les généraux de l'empereur semblaient abandonner, se montre digne, en défendant Rome, d'y commander en souverain. Il avait employé les richesses de l'Église à réparer les murailles, à élever des tours, à tendre des chaînes sur le Tibre; il arma les milices à ses dépens, visita lui-même tous les postes et reçut les Sarrazins à leur descente, non pas en équipage de guerrier, mais comme un pontife qui exhortait un peuple chrétien et comme un roi qui veillait à la sûreté de ses sujets. Son courage et ses soins furent merveilleusement secondés; on reçut vaillamment les Sarrazins. La tempête ayant dissipé la moitié de leurs vaisseaux, une partie de ces conquérants échappée au naufrage fut mise à la chaîne; le pape rendit sa victoire utile en faisant travailler aux fortifications de Rome et à ses embellissements les mêmes mains qui devaient les détruire. »

Le 20 *juillet* 1031, mort de Robert, roi de France, fils de Hugues Capet. Afin d'aplanir le chemin du trône à son successeur, Hugues Capet l'avait fait couronner et l'avait associé au gouvernement pendant sa vie, de sorte qu'à sa mort Robert fut proclamé roi sans la moindre opposition.

En contravention aux lois de l'Eglise, Robert avait épousé sa parente; obligé de s'en séparer, il se remaria avec Constance, fille d'un comte de Provence, rare beauté, mais vaine, altière, capricieuse, comme le sont communément les femmes d'intelligence médiocre, richement dotées du côté de la naissance et de la figure. Ainsi que toutes les femmes vaines, altières et capricieuses, la reine Constance fut une source de cruels déplaisirs pour le bon roi son mari. Elle avait amené à Paris une troupe d'élégants, de danseurs, de poëtes, de *fashionables* à la mode de l'an 1031. Les mêmes calamités naissent toujours des mêmes travers, des mêmes passions; cet essaim de vicieux étourdis introduisit à la cour les désordres et la corruption; au lieu d'interposer son autorité pour les faire cesser, le roi Robert, roi doux, paisible, philosophe, ne se plaisant qu'aux cérémonies religieuses et dans la prière, le roi Robert, disons-nous, au lieu de faire usage de son autorité, souffrait et se contentait de gémir et de prier. Constance, qui n'était d'abord qu'impérieuse et légère, devint bientôt criminelle; Hugues de Beauvois, le premier ministre, ne lui était pas soumis; il avait la confiance du roi, Constance en était jalouse; n'ayant pu le perdre par ses intrigues, elle le fit assassiner. C'est ainsi qu'en nous abandonnant à nos mauvais penchants nous ne savons pas jusqu'où ils peuvent nous mener.

Bien qu'on reproche à Robert sa trop grande débonnaireté, tous les historiens s'accordent à faire son éloge.

Le roi Robert était bon poète: outre plu-

sieurs hymnes, il a composé la prose *Veni, sancte Spiritus*, qui se chante encore aujourd'hui le jour de la Pentecôte.

C'est lui qui avait institué l'humble coutume, suivie par nos rois, de laver les pieds aux pauvres le jour du jeudi-saint; après la cérémonie on leur donnait un festin, et le roi et les seigneurs les servaient à table. La sollicitude de Robert pour les malheureux était si grande qu'il excusait les vols que fait commettre la misère.

Il pensait que nul ne doit se glorifier de son mérite et de ses vertus, et que l'homme le plus recommandable serait peut-être un vil criminel s'il avait eu à lutter contre le malheur et les vices d'une mauvaise éducation. Douze scélérats s'étaient concertés pour l'assassiner; ils furent découverts, arrêtés; tandis qu'on instruisait leur procès, Robert les fit exhorter, soumettre à la pénitence et communier; puis il envoya dire aux juges qu'il ne se résoudrait jamais à faire condamner ceux que son maître avait pardonnés.

Le 25 *juillet* 1593, abjuration d'Henri IV dans l'église de Saint-Denis. Elle était pompeusement parée et illuminée; à l'entrée l'archevêque de Bourges, faisant l'office de grand-aumônier, était assis sur un fauteuil de damas blanc brodé aux armes de France; il avait à ses côtés le cardinal de Bourbon et plusieurs évêques et religieux de l'abbaye, attendant le roi avec la croix, la bannière, le livre des saints Évangiles et l'eau bénite. Lorsque le roi se présenta l'archevêque lui dit : « Qui êtes-vous? — Le roi. — Que demandez-vous? — Je demande à être reçu dans le sein de l'Église catholique, apostolique et romaine. — Le voulez-vous sincèrement? — Oui, je le veux et le désire. » En même temps il se mit à genoux et dit à haute voix : « Je proteste et je jure à la face du Tout-Puissant de vivre et de mourir dans la religion catholique, apostolique et romaine, de la protéger, de la défendre envers tous au péril de mon sang et de ma vie. » Ensuite il remit à l'archevêque un papier contenant cette profession de foi; le prélat lui fit baiser son anneau, lui donna la bénédiction et l'embrassa; aussitôt les orgues jouèrent et le *Te Deum* fut entonné. Tandis que tout ceci se passait à l'église, toutes les rues de Saint-Denis, toutes les routes qui y conduisent, retentissaient des cris de : *Vive le roi!* Le soir les habitants de la ville et des environs firent des feux de joie; le lendemain, d'Arlincourt, gouverneur de Meaux, envoya sa soumission au roi, et toutes les autres villes non réduites imitèrent successivement cet exemple.

Mme DE NELLAN.

LE LIVRE

DES JEUNES PERSONNES,

EXTRAITS DE PROSE ET DE VERS CHOISIS DANS LES MEILLEURS ÉCRIVAINS FRANÇAIS ANCIENS ET MODERNES,

AVEC UNE PRÉFACE PAR M. CHARLES NODIER, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Voici, mesdemoiselles, un livre fait pour vous; son titre vous le dit et ses nombreuses pages confirment son titre. En vous annonçant, comme une bonne nouvelle, sa prochaine apparition, nous pouvons d'avance vous confier que, formé pour vous plaire

et vous instruire, il ornera agréablement votre mémoire en satisfaisant votre esprit et votre cœur.

Le Livre des Jeunes Personnes est à la fois un livre grave et un livre gai; il aura de joyeux récits pour vos jours de joie et des articles sérieux pour vos rares moments de tristesse, des pages de ravissante poésie suivies d'admirable prose, et puis d'intéressantes nouvelles, des anecdotes piquantes. et, au bas de chaque article, les noms de tout ce qu'il y a d'illustre dans notre belle littérature ancienne, et les noms, chéris du public, de la littérature actuelle.

Comme nous, vous appellerez ce livre *votre livre*, quand entre vous et lui se sera établie cette intimité qui attache le lecteur aux pages qui lui plaisent, et il vous plaira d'autant plus que vos mères aimeront à le voir entre vos mains, certaines qu'elles seront qu'il vous offrira toutes les ressources d'une bibliothèque sans en avoir les inconvénients[1]. D...

(1) Un volume grand in-8°, de plus de 500 pages, imprimé à deux colonnes, et contenant la matière de *quatre* volumes ordinaires. Prix : à Paris, broché, 6 fr. ; par la poste, 8 fr. — Relié, 8 fr. (Les livres reliés ne peuvent être envoyés par la poste.)

TOILETE D'ÉTÉ.

Les détails sur l'exposition, mesdemoiselles, ont empiété sur nos droits, et en vous parlant des nouveautés industrielles on a été conduit tout naturellement à vous parler des fantaisies nouvelles qui pouvaient avoir, là, quelque intérêt pour vous.

Nous serons donc aujourd'hui plus brefs que de coutume.

Les tabliers d'été les plus simples sont en foulard anglais à carreaux, croisé; vous prenez une de ces cravates d'hommes exposées chez les gantiers et les marchands de soieries, et la montez sur une ceinture pareille, en bordant les deux côtés et le bas avec un plissé en ruban de taffetas d'une couleur assortie au fond ou au carreau ; les poches, posées en dedans, se bordent en ruban. Vous pourrez aussi faire des tabliers, pour des négligés recherchés, en taffetas vert ou en taffetas écossais vert et rouge, bordés en ruban de taffetas écossais. Ceci est frais et élégant avec une robe blanche.

Rien n'est plus joli pour tours de cou que les rubans de taffetas glacés, tournés en cravate et passés dans la ceinture.

Nous vous conseillons les bijoux de jais, simples et sans prétention, pour être portés avec vos toilettes de jaconas ou de percale. Essayez, avec une robe bleue ou blanche, de mettre à votre cou un ruban de taffetas bleu, à votre taille une ceinture bleue attachée par une plaque de jais unie; l'épingle du cou retenant une courte chaîne, toutes deux en jais, et vous verrez combien ce sera charmant.

On fait des *bourses turques*, taillées droites avec un fond en rond. Le haut serré par une coulisse dans laquelle on passe une ganse de soie ronde, ou une ganse d'or. La bourse doit être en cachemire, et brodée au crochet ou en *points de chaînettes* avec de l'or et des soies de couleur.

Sur les mêmes modèles on fait des sacs en cachemire et en *poult* de soie.

LA NUIT.

Qui n'aime point la nuit n'aime rien sur la terre;
Aux affaires du monde appartient tout le jour :
La nuit est pour le cœur ; la pensée et l'amour
Cherchent la paix et le mystère.

La nature elle-même aux voiles de la nuit
Doit sa parure la plus belle ;
Quand un cercle étoilé sur son front étincelle,
Quand la lune en montant chasse le jour qui fuit,
Nous goûtons mieux alors sa beauté solennelle.
Nulle distraction ne nous sépare d'elle :
Les hommes ne font plus de bruit.

Si l'on entend gémir, c'est la brise odorante
Qui tire un son plaintif du feuillage agité.
Ou le ruisseau voisin, dont l'onde transparente
Promène, à travers l'ombre errante,
Des étoiles du ciel la tremblante clarté.

Des objets confondus les teintes incertaines
S'effacent insensiblement,
Et des monts aplanis les sommités lointaines
Dans le vague horizon se perdent mollement.

Une ravissante harmonie,
Charme de l'oreille et des yeux,
Resserre la chaîne infinie
Qui s'étend de la terre aux cieux.

Alors notre pensée est active et féconde,
Alors, nous dégageant des intérêts du monde,
Nous jetant au-delà de ces jours passagers
Où notre espoir n'atteint qu'à des biens mensongers,
Promenant sur l'espace un long regard de flamme,
Nous élevant à Dieu sur les ailes de l'âme,
Dans son sein paternel nous puisons tour à tour

D'ineffables trésors d'espérance et d'amour,
De cet espoir certain, de cet amour sublime
Qui affermit la douleur, que le bonheur ranime,
Qui, vivant dans l'objet de son choix solennel,
Comme cet objet même, immuable, éternel,
Ne donne rien aux sens, n'a rien de la matière,
Se saisit ardemment d'une âme tout entière,
Et dans la pureté de ses chastes transports
L'enlève avant le temps aux entraves du corps.

Hélas ! j'ai dissipé tous les biens de la terre,
Je les ai poursuivis, épuisés, rejetés,
Les ayant reconnus pauvres et limités,
Comme tous les plaisirs dont l'homme est tributaire.

Quand me reposerai-je à l'ombre du Seigneur?
Longtemps avec effort levant mes mains tremblantes,
J'ai porté tour à tour, sur mes lèvres brûlantes,
Toutes les coupes du bonheur.

Qu'ai-je trouvé, grand Dieu ! d'importunes richesses,
Des honneurs mendiés, des amours imparfaits,
Des vertus d'apparat déguisant des faiblesses,
Des vanités partout, jusque dans les bienfaits.

Je n'étais pas né pour le monde ;
Et cependant, sitôt que j'ai touché les bords,
Je me suis élancé dans le courant de l'onde,
A sa rapidité joignant tous mes efforts.

J'ai nagé vers toutes les plages,
Retenu quelquefois aux saules des rivages
Pour me reposer un moment ;
Et reprenant toujours mes courses vagabondes,
Jusqu'au milieu des mers immenses et profondes,
Où, sans trouver d'abri, je vogue incessamment.

Tendez-moi, Dieu propice, une main secourable;
Sur les flots aplanis dressez vos pavillons ;
Faites luire pour moi ce rayon favorable
Qui dissipe l'orage et ses noirs tourbillons.
Mais, hélas ! ô mon Dieu ! si faible et si peu sage,
Suis-je digne de vos secours?
Irai-je à vos autels suspendre pour toujours
Mes habits trempés du naufrage?

Ou, pauvre matelot battu des flots amers,
Me promenant le soir sur la grève bruyante,
A l'aspect fugitif d'une voile ondoyante,
Me jetterai-je encore aux orageuses mers?

ALEX. GUIRAUD.

LES DEUX PAQUERETTES.

Il y avait une jolie petite fille qui s'appelait Paquerette. C'est un joli nom, Paquerette! n'est-ce pas, mesdemoiselles? Oh! je présume assez bien de mes jeunes lectrices pour croire qu'en ce moment elles regrettent toutes de ne pas s'appeler Paquerette.

Paquerette était fille unique de madame de L..... qui, retirée en province à quatre-vingts lieues de Paris, s'y occupait uniquement de l'éducation de sa fille. Paquerette répondait de son mieux aux plus doux vœux de sa bonne mère. D'abord elle devenait tous les jours plus jolie: et vraiment, quelle est la mère qui ne s'est pas prise à souhaiter un peu de beauté à sa fille? Paquerette était mieux que jolie : elle était douce, bonne, aimable pour sa mère: un peu curieuse peut-être et un peu coquette, mais si peu, si peu, qu'à peine osons-nous lui en faire un reproche.

Paquerette dessinait déjà fort agréablement, brodait comme une fée, et tenait, sur le piano, deux ou trois petites sonates pas trop difficiles, pourvu qu'on ne la fît pas jouer devant le monde.

Les plaisirs de Paquerette étaient aussi simples, aussi naïfs qu'elle. Elle aimait l'air frais et pur qui lui soufflait au visage. Elle aimait à imprimer ses pas sur la neige ou à fouler le gazon du printemps. Elle aimait la chasse des papillons; c'était plaisir de la voir courir après ces beaux insectes rouges, bleus, verts ou jaunes. Souvent les papillons se retournaient et couraient eux-mêmes après elle, se jouant un peu de leur ennemie; c'étaient alors des combats charmants, des duels de fleur à fleur.

Paquerette aimait les oiseaux, cela va sans dire; mais ce qu'elle préférait à tout, c'était une petite fleur qu'elle avait semée elle-même, et qui tous les jours devenait plus jolie comme elle. C'était une Paquerette aussi.

Cette préférence venait-elle d'une conformité de nom ou d'une ressemblance intime? Je ne sais. Il ne faut point sonder ces mystères de jeune fille.

Les deux Paquerettes semblaient, en vérité, ne faire qu'une. Elles tenaient à la même vie, aux mêmes plaisirs, aux mêmes peines. Paquerette la jeune fille prenait soin de Paquerette la fleur, et Paquerette la fleur embellissait Paquerette la jeune fille. Quand Paquerette la jeune fille était souffrante et restait dans sa chambre, Paquerette la fleur n'était plus arrosée et inclinait aussi sa jolie tête. Puis enfin que vous dire? De même que la jeune fille réunissait autour d'elle dix ou douze petites villageoises qui lui servaient de compagnes, de même elle avait placé autour de sa fleur bien-aimée dix ou douze autres petites fleurs, mais qui ne l'éclipsaient pas non plus.

Or, il y avait aux environs de la terre de madame de L... un jeune homme qui venait souvent lui tenir compagnie et lui lire son journal.

C'était un petit gentillâtre de province, possédant une fortune modeste, passant l'hiver à sa petite ville et l'été dans une charmante maison de campagne, vingt quartiers de vignes et un pressoir, située fort commodément à une demi-lieue de sa capitale.

M. Alfred d'Anière (c'était le nom du personnage) était un de ces hommes comme il y en a tant sur la terre, qui ne sont précisément forts de corps ni d'esprit. M. d'Anière était sec et maigre; sa tête, excessivement rétrécie et aplatie aux deux tempes, devait cruellement comprimer le cerveau. Ses cheveux étaient plats et luisants. Il n'était pas beau; mais il avait toujours une cravate blanche et un habit noir. Lorsqu'il entrait au salon il laissait respectueusement son chapeau à l'antichambre, et faisait son salut d'entrée sans jamais se déranger le corps, en inclinant seulement la tête d'un mouvement un peu oblique, de droite à gauche.

Sans soucis comme sans ambition, M. Alfred d'Anière menait une vie fort paisible, faisant les beaux jours de sa petite ville en hiver, et l'été s'occupant à la campagne d'agriculture, de botanique, de chasse au chien couchant, toutes occupations peu bruyantes.

C'était un grand plaisir pour Paquerette lorsqu'arrivait M. d'Anière, parce que ce jour-là du moins elle n'était pas toute seule. D'abord, son heure de musique, pilule quotidienne, se passait à apprendre un morceau concertant pour clarinette et piano; et quand les deux exécutants arrivaient ensemble à la fin, c'était merveille. On applaudissait.

Puis on descendait au jardin. Surtout on ne manquait pas d'aller voir la jolie Paquerette, et M. Alfred, regardant tour à tour la jeune fille et la fleur, semblait partager entre elles son admiration.

Je vous ai annoncé, je crois, que Paquerette était un peu curieuse.

Un jour elle entra dans la chambre de sa mère; sa mère n'y était pas. Sur la table il y avait un livre; l'idée lui vint de l'ouvrir: c'était de l'indiscrétion; mais, pensa la jeune fille, maman ne lit que de bons livres. Elle ouvrit; c'était un roman de Walter Scott, un bon et sage roman. Pourtant c'était un roman, et Paquerette tomba juste sur une scène d'amour.

Les petites filles n'en font jamais d'autres.

Voilà la tête de Paquerette qui décampe; vite une héroïne pour Paquerette, vite un héros. L'héroïne, c'est elle-même, et le héros, vous devinez; ce pauvre M. Alfred d'Anière travesti en héros de roman! Ses petits yeux gris se changent en deux beaux yeux bleus et l'habit noir en cotte de mailles. Voilà le roman bâti. Paquerette y pense le jour, Paquerette y rêve la nuit. Quand sera le dénouement?

Un jour que M. Alfred était venu déjeuner chez madame de L... et qu'il était près d'elle à table, il lui glissa dans l'oreille qu'il avait un entretien secret à avoir avec elle. Paquerette entendit cela, malgré elle sans doute, mais enfin elle l'entendit, et voilà sa petite tête aux champs tout de nouveau. Quels secrets peut avoir M. Alfred avec sa mère? Ces secrets la regardent sans doute! Là-dessus force réflexions, force suppositions; elle croit, elle pense, elle craint, elle espère; état affreux!

Le déjeuner fini, madame de L... remonte dans sa chambre avec M. d'Anière, et, baisant sa fille sur le front, l'engage à aller jouer.

Jouer... jouer!. . C'est bien à cela que songe Paquerette! Elle veut obéir à sa mère pourtant; elle va voir ses fleurs, ses papillons, ses oiseaux; mais rien de tout cela ne la distrait. Elle imagine de remonter dans sa chambre, je ne sais sous quel prétexte; c'est peut-être que pour y parvenir il faut passer devant la chambre de sa mère. Elle ne s'arrêtera pas pourtant; ce serait de l'in-

discrétion. Arrivée devant la porte fatale, elle veut franchir; impossible. Quelque chose la retient, l'attache, la cloue malgré elle. Du moins elle n'écoutera pas, ne cherchera pas à entendre. Hélas! hélas! sa petite tête blonde se penche peu à peu; son oreille s'applique à la porte; elle écoute... oh! bien malgré elle.

La conversation semblait commencée depuis long temps. « Elle est vraiment charmante, cette petite Paquerette, » disait M. Alfred.

Le cœur de Paquerette bondit, elle oublie ses remords. « L'aimable jeune homme! » se dit-elle.

« Vous ne voulez donc point, madame, ajoutait M. Alfred, vous charger de ma demande? »

Sa demande! sa demande! était-ce clair?...

« Du tout, monsieur, du tout, répondait madame de L...; cela regarde ma fille toute seule; arrangez-vous avec elle; je consens à tout. »

Oh! Paquerette n'en voulait pas davantage; et toute émue elle se sauva dans sa chambre.

Ce qui fait qu'elle n'entendit pas la fin de la conversation.

Cependant la pauvre jeune fille se livrait tout entière aux réflexions *profondes et sérieuses* que lui suggérait ce qu'elle avait entendu. « C'est bien sûr, se disait-elle, voilà M. Alfred qui va me demander en mariage, et c'est à lui que je dois unir mon sort pour toujours. Je me doutais bien que c'était pour moi qu'il venait; mais comment s'y prendra-t-il pour me faire sa demande?... Et moi, refuserai-je?... Certainement c'est un jeune homme très aimable. Il a un chien qui est très drôle et des fleurs que je voudrais bien avoir; mais cela ne suffit pas en ménage. D'abord, puis-je bien dire que M. Alfred m'aime? » Et à cette grave question Paquerette ne savait que répondre. Tout à coup sa petite fleur lui revint en pensée, avec le jeu si connu de la marguerite. « Bon, se dit-elle en sautant de joie et en se frappant les mains, je saurai donc à quoi m'en tenir! puis-je profiter de ma Paquerette pour une plus grave circonstance? »

Et, ce disant, elle descendait l'escalier quatre à quatre et courait à son joli jardin.

Quand elle fut près de la petite Paquerette, elle s'agenouilla sur la terre pour atteindre plus aisément la fleur et l'effeuiller sans l'arracher; puis prenant chaque pétale entre ses doigts roses, elle murmura tout bas: « Il m'aime. » Dieu! que son petit cœur battait fort! « Un peu, beaucoup, passionnement, pas du tout. » Elle recommença vite: « Il m'aime, un peu, beaucoup, passionnément. » C'était la dernière feuille; la jeune fille ne douta plus de l'amour de M. Alfred.

Dieu sait avec quelle impatience elle attendit le lendemain! Enfin le grand jour arriva; M. Alfred fut aperçu dans la cour du petit castel, portant sous son bras un pot de fleurs soigneusement empaillé.

Déjà la corbeille de noces! pensa la jeune fille.

Paquerette s'imaginait que M. Alfred allait se jeter à ses genoux, lui exprimer son amour... Rien de tout cela n'eut lieu. M. Alfred salua Paquerette comme à l'ordinaire, lui parla moins qu'à l'ordinaire peut-être, et ne lui dit pas un mot du mystérieux pot de fleurs.

« Qu'aviez-vous donc sous votre bras quand vous êtes entré? demanda enfin la jeune fille

—Ah! vous avez remarqué, mademoiselle? répondit Alfred; c'est quelque chose que j'ai apporté pour vous; mais qui ne vous appartiendra qu'à une condition...

— Laquelle donc?

— Que vous direz *oui* à une demande que je vous ferai. »

Paquerette baissa la tête, puis soulevant un peu ses longues paupières.

« Eh bien! monsieur? » dit-elle.

Ceci était direct; mais Alfred ne se rendit pas. « Déjeunons d'abord, dit-il à Paquerette, et après je vous raconterai tout cela. »

Il fallut se mettre à table. Paquerette ne mangea pas; mais M. d'Anière fit honneur au déjeuner, qui fut d'une interminable longueur.

On se leva enfin et alors la jeune fille espéra; rien. Ce fut encore elle qui fit les premiers frais.

« Et votre demande, monsieur? dit-elle à Alfred.

— C'est juste, c'est juste, mademoiselle, la voici. Vous avez au nombre de vos fleurs une petite Paquerette charmante; j'ai essayé de me la procurer parce qu'elle manque à ma collection; impossible. Ce serait bien aimable à vous de me la céder. »

La jeune fille pâlit; elle s'était trompée.

« Pour vous dédommager, ajouta le jeune homme, je vous ai apporté un beau rosier double que vous n'avez pas et contre lequel j'échangerai la Paquerette, si vous le permettez. »

La pauvre fille était muette à son tour.

« Eh bien! parle donc, dit madame de L...; consens-tu? ne consens-tu pas? Voyons.

— Maman, balbutia Paquerette d'une voix tremblante, ma Paquerette a perdu ses fleurs... » Et toute triste elle s'éloigna, sans songer même à saluer M. Alfred.

L'année suivante la fleur reparut; mais Paquerette n'avait plus foi en elle, et désormais elle ne consulta plus que sa bonne mère.

F. DE LA BOUILLERIE.

A MESDEMOISELLES

PAULINE P.. ET AMÉLIE R..

DU PENSIONNAT DE VENDÔME.

Des vieux murs de Vendôme, ô blanches hirondelles,
Séraphins aux yeux bleus, aux yeux noirs, voltigez :
Dans le lac des plaisirs ne trempez point vos ailes,
Glissez, n'appuyez pas, ô mes oiseaux légers!

Le plaisir, voyez-vous, est un ami perfide,
C'est une abeille au dard secret et venimeux,
Qui vous prend pour des fleurs, qui de vous est avide.
Oh! craignez les plaisirs, vous, folâtres comme eux.

Ce sont là des propos bien graves pour votre âge;
Je pleure et vous riez; car je n'ai plus quinze ans :
Car toute jeune encor mon âme a fait naufrage
Et les vieux matelots ont de rudes accents.

Le prince ELIM MESTSCHERSKI.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Paris, 1er août 1831.

Et d'abord, ma chère petite nièce, que je m'excuse sur ma paresse ou mon oubli, comme on voudra appeler mon silence de quarante jours. Si je ne vous ai pas répondu encore, c'est que j'ai en effet une bien bonne excuse, une excuse énorme, une excuse qui les vaut toutes : Paris! Dans votre calme et verte Bretagne, avec vos petits quatorze ans si verds et si calmes, vous croyez peut-être que les journées à Paris ont vingt-quatre heures comme à Lannion ou à Saint-Gildas-des-Bois, et que nous y avons les gens sous la main, comme vous les marguerites ou les avelines. Vous êtes bien de votre pays, pauvre enfant! A Paris, les heures courent sur un char à huit chevaux et toujours au grand galop, tellement qu'on ne peut les saisir et que la pensée ne les distingue pas plus entre elles que l'œil ne distingue les rayons des roues qui se confondent et s'évanouissent à force de rapidité. A Paris tout le monde est sorti, personne ne trouve personne. Aussi, quand on nous écrit de la Basse-Bretagne : « Voyez, toute affaire cessante, tel médecin, tel avocat, tel chef de division, et faites-moi tenir leurs réponses par le prochain courrier ; » ou bien : « Allez, au reçu de cette lettre, prendre madame une telle, pour choisir avec elle des robes et des chapeaux de noces dans le dernier goût et très bon marché, et faites partir tout cela le soir même ; » c'est comme si l'on vous écrivait à vous, ma petite nièce : « Soyez assez bonne pour arrêter tous les jolis oiseaux qui passent devant votre fenêtre sur la Loire, et pour m'envoyer une plume de chacun ; j'en suis très pressé. » Voilà cependant les espèces de commissions qu'il m'a fallu faire pour vous, c'est-à-dire pour tout votre voisinage, qui a étrangement abusé de votre candeur en vous prenant comme intermédiaire vis-à-vis de moi. Enfin j'en suis venu à bout; vous recevrez je ne sais combien de cartons avec cette lettre; mais si l'on trouve que j'y ai *mis le temps*, n'oubliez pas ma grande excuse : Paris!

Venons maintenant à la commission qui vous est personnelle et qui rentre un peu plus dans mes attributions. Vous voulez savoir tout ce que je sais et tout ce que je pense sur madame de Sévigné, dont votre marraine vient de vous donner les lettres, édition petit format, sans notes et notices aucunes. Cela vous aidera, dites-vous, au plaisir de cette lecture; bravo! Qu'est-ce que je dis, brava! Madame de Sévigné, en effet, n'est pas un auteur dans le sens ordinaire de ce mot; et ce qu'on a imprimé d'elle n'est point, à proprement parler, un *ouvrage*. Ses lettres ne sont que sa conversation écrite, l'empreinte visible et durable de ses émotions fugitives, de ses pensées intimes. Grâce de style à part, les lettres de madame de Sévigné perdent étonnamment de leur charme et de leur intérêt si l'on ne connaît pas bien madame de Sévigné, ses mœurs, ses alentours, son caractère, sa position dans le monde. Il faut pouvoir mettre son esprit sur sa figure pour en saisir tout l'agrément; et son style même, pour en apprécier tout le mérite, ne faut-il pas se bien représenter la physionomie littéraire et sociale de cette époque? Combien de choses charmantes, qui, écrites aujourd'hui, paraî-

traient faibles et pâles comme une vingtième contre-épreuve! combien de paroles, si retentissantes alors, mourraient maintenant sans bruit, faute d'écho harmonique dans notre société toute changée! Pour prendre réellement plaisir aux lettres de madame de Sévigné, il faut d'abord en étudier la date, puis se placer, par l'imagination, au point de vue de Saint-Germain et de Versailles; enfin, ressusciter la famille et les amis de cette femme unique et se remettre à vivre sa vie.

Pour tout cela, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de se procurer l'édition de MM. Monmerqué et de Saint-Surin, qui s'ouvre par d'excellents travaux biographiques sur madame de Sévigné; c'est aussi de relire quatre fois de suite, sauf à le relire encore souvent par la suite, ce beau chapitre de Sainte-Beuve où les traits les plus délicats du caractère et du talent de madame de Sévigné sont dessinés avec cette grâce inimitable qui n'appartient qu'à la force. Toutefois, puisque votre marraine n'a pas jugé à propos de mettre à présent entre vos mains ces belles et bonnes choses, je respecte son idée sans me l'expliquer, et je vais suppléer provisoirement et fort imparfaitement au dommage de cette lacune; mais en vérité le premier maître d'école de vos communes rurales, sachant lire et écrire, vous en dirait autant que moi. N'importe; à quoi serviraient les oncles, si ce n'était à faire ce que veulent les nièces?

Ce fut en 1671 que madame de Sévigné, veuve depuis l'âge de vingt-cinq ans et orpheline à dix-huit mois, fut encore séparée de son seul bonheur, de son seul amour, de sa fille, mariée à M. de Grignan qui l'emmena bientôt dans son commandement de Provence. Cette séparation de deux cents lieues, sauf quelques rares et courts voyages, se perpétua toute leur vie: la fille, comme une vice-reine dans son palais d'Aix; la mère encensée comme une déesse à l'hôtel de Rambouillet par tous les beaux-esprits, et au château de Versailles par tous les grands seigneurs de la cour, ou, dans sa terre *des Rochers* en Bretagne, par tous les gentilshommes du pays; mais toutes les deux, mère et fille, se désolant au fond du cœur et ne vivant que d'un souvenir qui s'éloignait sans cesse et d'une espérance qui n'arrivait jamais. Voilà ce que c'est, dans les familles, que d'être riches et puissants; les uns ont des ambassades, les autres des charges à la cour; tous des terres au sud et au septentrion, où il faut aller, bon gré mal gré, puisqu'on les a, et c'est une dispersion générale. Les pauvres gens ne se quittent point; ils n'en ont pas le moyen. Dieu fait bien tout ce qu'il fait.

C'est alors que madame de Sévigné, pour tromper sa solitude et répandre tout son cœur, commença cette correspondance de tous les moments qui ne devait finir qu'avec elle et qui vivra toujours. Voyez-vous, ma petite nièce, presque tous les chefs-d'œuvre dans tous les arts sont dus à quelque souffrance connue ou secrète: orgueil blessé, déceptions du cœur, misère, amitiés brisées, amours impossibles, que sais-je encore? Il n'y a pas neuf muses, cela est faux; il y en a une, la douleur. Quand on est heureux, pourquoi chercherait-on de la gloire ou quelque grande occupation? On est heureux, c'est bien assez. Pour madame de Sévigné, cette correspondance n'était qu'une distraction consolatrice. La gloire est venue comme conséquence; mais elle n'en fit point un but. Elle avait besoin d'écrire à sa fille, non pour être lue à la ronde, mais pour écrire à sa fille, et pour se sentir vivre. Au fait, la mort n'est autre chose que l'absence, moins la grande poste.

Et puis on a répété de toutes parts que madame de Sévigné s'appliquait comme un auteur académique, n'écrivant ses lettres intimes que pour que tout le monde les admirât, tandis que sa grande écriture courue est là pour prouver qu'elle *parlait*, qu'elle *bavardait* ses lettres; tandis qu'elle dit elle-même: « En vérité, il faut un peu entre

amis laisser trotter les plumes comme elles veulent : la mienne a toujours la bride sur le cou. » N'importe ; comme elle a de la grâce et de l'esprit à tout propos, c'est qu'elle le fait exprès ; on ne se persuade pas que c'est sa manière d'être, et qu'au contraire il faudrait qu'elle s'appliquât beaucoup pour que cela fût autrement. Quand la fauvette chante cachée sous l'ombrage, c'est donc pour être applaudie des balcons voisins qu'elle chante si bien ? On ne veut pas faire la part des natures, et c'est pourtant là le secret de tout. Ils disaient aussi, dans le temps, et les mêmes répètent aujourd'hui, que madame de Sévigné n'aimait pas sa fille ; c'était un amour de parade, c'était une attitude dans le beau monde, un texte pour ses conversations et sa correspondance, toutes sortes de choses encore... Il est si peu naturel en effet qu'une mère aime sa fille ! Puis, récapitulons un peu les événements :

Marie de Rabutin-Chantal (qui devait être madame de Sévigné) vient au monde en 1626. Dès l'année 1628 son père est tué au siége de La Rochelle de la main même de Cromwell, dit-on, mais cela n'amortit pas le coup. Sa mère le suit de près. Son aïeule, madame de Chantal, fondatrice des Visitandines, ne peut prendre aucun soin d'elle, ne voyant rien de tout ce qui n'est pas le couvent. Voilà donc la jolie petite fille confiée à la tutelle de son vieil oncle, l'abbé de Coulange, qui était tout aussi embarrassé qu'elle. Il lui fait apprendre un peu de musique et la danse en perfection, et le voilà quitte, ce bon abbé. Par bonheur, mademoiselle de Rabutin s'instruit elle-même, comme elle grandit, comme elle embellit, sans que personne y fasse rien. Mais voyez quelle enfance et quelle première jeunesse ! point de sourires ni de chants maternels autour de son berceau, et plus tard un vieux abbé pour la mener au bal ! Enfin, à 18 ans, on la marie au marquis de Sévigné, très riche seigneur de Bretagne, qui meurt en 1650 des suites d'un duel, sans avoir eu le temps de comprendre sa femme, mais bien celui de manger les trois quarts de sa fortune. La marquise de Sévigné tomba dans un grand désespoir, car elle aimait tendrement son mari, quoiqu'il fût assez peu digne d'elle ; le degré de tendresse ne se mesure point à la personne aimée, mais à la personne qui aime. La pensée de ses deux enfants en bas âge lui rend son courage ; dès lors elle ne s'occupe plus que de leur éducation et de leur avenir ; sa fille surtout, elle voue sa vie à la sienne. Encore dans tout l'éclat de la jeunesse, recherchée, fêtée, chantée, pour ses grâces et son esprit, dans les plus beaux cercles de Paris et de la cour, ni son cousin Bussy-Rabutin, ni son maître Ménage, ni le surintendant Fouquet, ni le prince de Conti, frère du grand Condé, ni une foule de grands seigneurs et de beaux-esprits, adorateurs de son mérite, personne ne peut triompher de sa fidélité de veuvage ni la faire dévier de son plan de conduite maternelle. L'âge étant venu, son fils, pourvu d'une charge militaire, s'en va, comme ils font tous. Restée seule avec sa fille, son cœur s'y *cramponne*, pour ainsi dire, comme à une dernière branche. Elle la conduit aux fêtes pompeuses qui se donnèrent à Versailles en 1665, et l'entend nommer par toutes les bouches la plus belle et la plus modeste : elle pense mourir de joie et d'orgueil .. M. de Grignan la lui demande en mariage : elle la lui accorde, car c'était un homme de la cour, et sa fille passerait sa vie auprès d'elle ; mais bientôt après il reçoit l'ordre de se rendre en Provence pour y commander en l'absence du duc de Vendôme, et pour cette fois madame de Sévigné pense mourir de regrets et de douleur. Vingt-sept ans se passent ainsi ; elle écrit à sa fille par tous les courriers... Un jour, c'était au mois de janvier, l'hiver était terrible ; elle n'écrivit pas, elle partit ; elle venait d'apprendre que madame de Grignan était dangereusement malade. Arrivée en Provence, elle ne la quitta ni jour ni nuit, la veillant, la soignant, l'encourageant

comme personne ne l'eût pu faire, tellement qu'elle la guérit comme par miracle, mais qu'elle prit elle-même, par fatigue et par inquiétude, une fièvre pernicieuse qui la conduisit au tombeau le 9 avril 1696... C'est égal, elle n'aimait pas sa fille ! Je crois, ma petite nièce, que c'est une vérité qui vous est bien démontrée maintenant.

Il est facile de vous démontrer aussi que madame de Sévigné (quand même elle eût aimé sa fille) n'avait pas un grand fond de sensibilité pour les maux d'autrui, et cela parce que *c'était une blonde*, *rieuse et enjouée*, *et que les éclairs de son esprit passaient et reluisaient dans ses prunelles changeantes*, *et*, comme elle le dit elle-même, *dans ses paupières bigarrées*. En vain la prison du cardinal de Retz, la disgrâce éclatante de Fouquet, la proscription du célèbre Arnauld et de tous les savants solitaires de Port-Royal, trouvèrent en elle un avocat mille fois plus courageux et plus zélé que dans toutes les robes noires du temps. Les gens tristes (et il y en a beaucoup) ne veulent pas qu'on ait de la sensibilité avec un caractère gai, ni qu'on soit malade avec un visage souriant. — Pourtant, une rose qui se meurt a plus de couleurs encore qu'un pissenlit qui se porte bien. Non, madame de Sévigné n'avait pas un cœur sec et léger ; ses amitiés, *ses pitiés*, si l'on peut ainsi parler, étaient chaudes et constantes, et ses dévouements héroïques jusqu'à l'opiniâtreté. Il y avait des étincelles dans ses yeux parce qu'il y avait une flamme dans son cœur. Vous savez, ma petite nièce, ces vers que j'ai faits pour une dame que nous aimons beaucoup :

Parce que je suis jeune et vive,
On me croit légère ; oh ! non pas !
Je chante ? — Écoutez bien : une note plaintive
Accompagne le rire et s'y mêle tout bas !

On aurait pu les faire en 1648 pour madame de Sévigné ; seulement on les eût mieux faits.

Au reste, son esprit n'était pas frivole non plus. Encore presque enfant elle avait senti le besoin de remplir le vide de son âme et de sa vie par une solide instruction. Avec les leçons de Chapelain et de Ménage, elle avait appris l'italien, l'espagnol et même le latin ; mais comme elle n'avait pas appris le pédantisme, beaucoup de gens la croient assez ignorante. Quant à ses auteurs favoris, c'étaient saint Augustin, Montaigne, Pascal, Quintilien, Tacite et saint Jean-Chrysostôme, Virgile et Bourdaloue ; et quand elle voulait rire, c'était avec Rabelais, le plus philosophe des rieurs, le maître en fait de prose française. Toutes ces bonnes et fortes lectures reparaissent dans son style, si l'on sait l'étudier. En comparant son style à celui des écrivains de nos jours, on lui a reproché de manquer de rêverie et de mélancolie dans la description de la nature et l'analyse des sentiments ; mais, comme l'a si spirituellement observé M. Sainte-Beuve, la mélancolie, telle que nous l'entendons, n'était pas encore inventée. Il y avait alors de la retenue et de la convenance en tout. Madame de Sévigné croyait aller bien loin en lamentations quand elle écrivait : « Pour ma vie, vous la connaissez ; on la passe avec cinq ou six amis dont la société plaît, et à mille devoirs à quoi l'on est obligé, et ce n'est pas une petite affaire ; mais ce qui me fâche, c'est qu'en ne faisant rien les jours se passent, et notre pauvre vie est composée de ces jours, et l'on vieillit, et l'on meurt. Je trouve cela bien mauvais. » Cette tristesse-là serait une plaisanterie de nos jours ; elle n'en est pas moins réelle et profonde. Ne soyons injustes ni envers le temps passé, ni envers le temps présent. Dans ce qu'on faisait de beau alors et ce qu'on fait de beau maintenant, aucune ressemblance, mais toute égalité. Les manières de parler ne sont que les vêtements de la pensée. La mode change, l'homme est le même sous tous les habits. Et pour en revenir à madame de Sévigné, son style, brillant et tempéré à la fois, est pareil à ces hommes si bien élevés

qu'on ne les dirait qu'aimables; mais il n'y a qu'à *gratter* un peu, on trouve le cœur tout de suite.

La haute société française était parvenue, sous Louis XIV, à un tel degré d'élégance et de splendeur que les formes sociales débordaient de toutes parts dans la littérature. C'est quelquefois un tort: c'est bien souvent une grâce indicible, un charme qui n'est qu'à nous. Ainsi, le Misanthrope de Molière est un homme de cour, et ses boutades vertueuses deviennent admirables en se faisant jour à travers son langage et ses manières *comme il faut*. Ainsi, madame de Sévigné n'est pas seulement une femme étonnante, c'est toujours une *Dame*. Et lorsque dans plusieurs de ses lettres, par exemple celles sur Fouquet, sur les funérailles de Turenne, sur la mort du ministre Louvois, elle s'élève à la sublimité de Bossuet, comme en d'autres endroits elle atteint au comique de Molière, on est tenté de se mettre à genoux devant cette victoire du *naturel* sur le *convenable*. Ce sont ces larges pleurs ou ce gros rire qui échappent au milieu d'un cercle élégant et qui deviennent contagieux par la contrainte même. Au surplus, madame de Sévigné n'abuse pas de ces grands effets; ils se produisent presque à son insu, elle n'en fait point une affaire. Le sujet la saisit, elle part avec lui, et, une fois partie, elle le mène à son tour plus loin et plus haut qu'il n'eût été avec aucun autre. Le reste du temps elle se tient dans le style épistolaire, qui n'est autre chose, on ne saurait trop le répéter, que la conversation écrite, c'est-à-dire un mélange de simplicité coquette et de parure négligée; l'art des rapprochements imprévus, des saillies trouvées, de la narration sans apprêt et des réflexions sans emphase; l'art enfin de toucher à tout sans s'appesantir sur rien. Pour cela, il faut avoir infiniment d'esprit et avoir l'esprit infiniment cultivé, et de plus encore être née en France il y a cent cinquante ans. Car si notre époque a fait de magnifiques conquêtes dans la poésie épique, élégiaque et lyrique, notre prose a beaucoup perdu de sa grâce native. Après nous être inspirés avec tant de bonheur et de raison des muses étrangères si sottement méconnues de nos devanciers, nous nous sommes imprudemment inoculé l'esprit et l'humeur germanique ou britannique. Il vaut pourtant mieux, en certaines choses, ressembler à son père qu'à son voisin. Pour ma part, je vois avec un vrai chagrin s'en aller de chez nous la prose libre, souple et alerte de Montaigne, de La Bruyère, de madame de Sévigné et de Voltaire, cette prose qui a le goût du terroir de France, et venir à sa place une prose hérissée d'épithètes et alourdie d'un bagage mystico-sublime. Je puis dire cela, moi que vous n'accuserez pas, ma petite nièce, d'antipathie pour l'*école nouvelle;* mais j'en ai une extrême pour les extrêmes en tout.

Or, lisez les lettres de madame de Sévigné, lisez-les toutes, depuis la première jusqu'à la dernière. En prenant une lettre par-ci par-là on risque de tomber sur des *riens* qui sont quelque chose de délicieux placés à leur jour et au point de vue de l'ensemble. Le phénomène du style de madame de Sévigné, c'est sa continuelle perfection qui ne se dément jamais, perfection de nature et non de travail; génie plus que talent, génie instinctif comme La Fontaine. Dans cette correspondance vous trouvez d'ailleurs les plus complets et les plus intéressants mémoires du siècle et de la cour du grand roi. Vous y vivrez avec les hommes et au milieu des choses de ce temps; et, ne fût-ce point un modèle de style, ce serait encore une source d'instruction historique. Vous aimerez, j'en suis sûr, cette femme si naïvement spirituelle, si modestement savante, qui, sortie de l'hôtel de Rambouillet, se fit un instant *précieuse* sans être jamais *ridicule;* qui, un peu trop fascinée par les prestiges de la cour, et vaine, plus qu'il ne le fallait, de quelques

paroles de Louis XIV, n'en était pas moins l'amie déclarée de ses amis disgraciés ; qui, pour écrire à sa fille *j'ai mal à votre poitrine*, n'avait pas moins de chagrin et d'inquiétude que si elle n'eût pas dit ce mot charmant ; à qui enfin il faut presque pardonner de n'avoir pas goûté Racine en se ressouvenant de quelle admiration elle admirait Corneille, et d'avoir eu peu de pitié pour les révoltés de Bretagne en se rappelant l'espèce d'adoration qu'elle vouait au roi qui était pour elle la France. Les femmes, surtout comme madame de Sévigné, n'ont guère de haine qu'à cause d'une autre adoration. Ce n'est pas qu'elles haïssent telle personne, c'est qu'elles aiment telle autre personne. En foi de quoi il doit leur être beaucoup pardonné.

Je vous recommande donc, ma chère nièce, de ne pas trop rire de l'extase très risible de madame de Sévigné à la vue d'un cordon bleu que son gendre venait d'obtenir, ni de la complaisance qu'elle met à parler à son cousin Bussi-Rabutin de la généalogie qu'il avait faite de leur maison ; ce sont des ridicules qui tiennent au temps ; nous avons les nôtres qui les valent bien. Louis XIV venait de danser avec elle ; tout orgueilleuse, elle se tourna vers le comte de Rabutin pour lui dire : « Il faut convenir que le roi est un grand roi. — Je le crois bien, ma cousine, après ce qu'il vient de faire. » Réponse excellente, mais qu'on pourrait appliquer à plus d'une femme de nos jours, quoique Louis XIV ne les invite pas à danser. Une autre fois le roi lui dit : « Avouez, madame, que Racine a *bien de l'esprit.* » C'était après une représentation d'Esther à Saint-Cyr. Cela vous montre, ma nièce, combien les mots changent de signification ; il y en a même qui s'effacent, comme des pièces de monnaie, par la circulation. Le mot *esprit* est de ce nombre. Jusqu'à la fin dix-septième siècle il signifiait génie ; il était pris dans sa grande et générale acception. Ce qu'on entend par esprit, à présent, c'est une modification de l'esprit d'alors et sa partie la plus vulgaire. Dire aujourd'hui qu'un homme a de l'esprit, c'est le plus mince éloge qu'on puisse faire de quelqu'un qui n'est pas précisément une bête.

Une autre fois encore madame de Sévigné ayant parlé un peu trop longtemps .. Mais ceci me rappelle qu'il y a bien longtemps que je parle moi-même. Adieu donc, ma petite nièce ; j'embrasse vos jolis cheveux blonds qui deviennent bruns tous les jours, et je finis en vous priant de brûler ma lettre au pied de votre grand portrait de madame de Sévigné, après l'avoir lue, si vous voulez, mais surtout avant de la lire à qui que ce soit, même à vos jeunes amies. Elle est pour vous seule et tout-à-fait confidentielle.

EMILE DESCHAMPS.

L'ANGE EXILÉ[1]

RÊVE EN TROIS NUITS.

L'ANGE.

Il fait froid sur la terre, et dans mes blanches ailes
J'ai beau m'envelopper, il fait froid ! toujours froid!...
Et puis, ce n'est ici que tourmentes cruelles
Où l'homme est plus méchant à mesure qu'il croît;
Là, ce n'est qu'injustice, oppression, misère,
Misère de haillons, et misère de cœur;
Là, les pleurs sont la source où l'on se désaltère,
Les pleurs qu'on y poursuit avec un ris moqueur.
La terre est un chemin dont le terme est la tombe;
C'est un marais malsain où tout tremble et succombe;
C'est un passage obscur, un cachot, d'où les yeux,
Qui cherchent à quel but tend ici la souffrance,
Ne distinguent qu'à peine un rayon d'espérance
Dans l'azur indécis qui leur marque les cieux...
Que cet azur est pâle! et que cette verdure,
Qui se tache et jaunit pour tomber et pourrir,
Est humide, et dit bien qu'ici-bas rien ne dure!...
Qui me rendra mon ciel où l'on ne peut mourir,
Mon horizon sans borne et mes soleils sans nombre?
Qui viendra m'arracher à cette nuit si sombre?
J'ai peur... Oh! c'est affreux! Oh! je suis bien puni!...
De ce globe de fange où le ciel m'a banni
Je voudrais m'envoler, je voudrais!... et mes ailes
Sont trop lourdes pour fuir aux plaines éternelles.
Pauvres ailes! (ma vie et mon dernier espoir)
Qui vont se disperser au premier vent du soir!...
Est-ce que vous voudrez, ô mon Dieu! que je meure?
Mon Dieu, je me repens; mon Dieu! vous êtes bon!
Et de vous, ô mon Dieu! ma faute attend pardon.
Combien de temps encor faudra-t-il que je pleure?...

UNE VOIX D'EN-HAUT.

Ange, tu l'as compris : les larmes vont à Dieu ;

(1) La pensée première seulement de ce sujet a été empruntée à un délicieux morceau du poëte anglais Moore, qui lui-même en avait pris l'idée chez un poëte allemand.

Dieu les sèche, ce Dieu qui châtie et pardonne;
Sur son cœur paternel le repentir résonne;
Le ciel n'a point reçu ton éternel adieu.
Mais, pour gage de paix, de ce grain de poussière
D'où nul ne peut venir revivre en ma lumière
Sans m'apporter un don qui me soit précieux,
Monte vers moi l'objet le plus cher à mes yeux.

L'ANGE.

Ah! je te reconnais : merci, voix consolante!
Voix qui parles dans l'âme et rends la foi brûlante!
Merci, tu viens en aide à qui va défaillir!
Car si mon Dieu punit, il ne sait pas haïr...
Mais quel présent vous faire, ô mon souverain maître?
J'ai bien des fleurs qu'un jour votre haleine a fait naître:
Voulez-vous un bouquet de rose, de jasmin,
De lys et d'anémone, arrangé de ma main?
Ou plutôt voulez-vous la perle de rosée
Tremblant sur le brin d'herbe où vous l'avez posée?
Mais ce n'est pas cela qu'il vous faut, ô Seigneur!
L'offrande qu'il vous faut doit s'échapper d'un cœur.
Oh! que si cette femme encor pâle et souffrante,
Qui, de son jeune époux, avec un doux souris,
S'apprête à recevoir dans sa main caressante
Son premier né d'une heure, un ange aussi... son fils!
Pour qu'un premier baiser calme ses premiers cris;
Oh! que si cette femme, à ma voix éplorée,
Accordait seulement ce baiser maternel,
Ce premier doux baiser, qu'aux pieds de l'Eternel
Emporterait, si pur, mon écharpe azurée!
Si j'allais l'en prier, tout bas, à deux genoux,
Au chevet de ce lit dont s'approche l'époux!...
Suspends ton doux baiser, suspends-le, tendre mère,
Et permets que je glisse une écharpe légère,
O mère, entre ta lèvre et celle de ton fils!
Tu me rendras la vie et mon ciel à ce prix,
Mon ciel que m'a fait perdre un mot de jalousie,
Alors qu'un séraphin que le feu vivifie
Obtenait avant moi les caresses de Dieu.
O mère! accorde-moi mon retour au saint lieu,
Mère, je t'en supplie, et ce baiser si tendre,
Quand tu vas le donner, laisse-le-moi surprendre.

LA MÈRE.

Mais, ange, sais-tu bien ce que tu veux avoir?

Mais, mon fils, mon bonheur! mon orgueil! mon espoir!
Mais mon premier baiser est à lui sans partage!
Je voudrais te sauver... Il manque le courage.

L'ANGE.

Pourtant, si j'obtenais ce baiser maternel,
Je serais de ton fils le génie immortel;
J'endormirais pour lui les douleurs de l'enfance,
Et, pour mieux préserver son front de toute offense,
Je lui ferais moi-même, après chaque matin,
Du duvet de mon aile un oreiller divin;
Je lui ferais, la nuit, des rêves pleins de joie,
Dans des palais tout d'or, des tapis tout de soie,
Et de vastes jardins où les petits oiseaux
Balanceraient leur nid sur de légers rameaux;
Et sur la même tige, à feuilles éternelles,
De beaux fruits toujours mûrs sous des fleurs toujours belles;
Puis, d'avance, emportant son âme jusqu'aux cieux,
Je lui ferais ouïr la divine harmonie,
Et je lui ferais voir les trônes radieux
Voilant de flots d'encens le front du grand génie,
Et les blonds chérubins aux longs cheveux bouclés,
Et les anges par qui vos jours sont consolés,
Et puis l'Agneau sans tache, et puis la Vierge mère,
Notre belle Marie, aux mains de l'enfant Dieu,
Qui demande un souris à cet œil pur et bleu,
Laissant, comme un jouet, tomber son blanc rosaire.
O femme! et quand viendrait le réveil de ton fils,
Je serais encor là, moi, pour calmer ses cris,
Et pour lui dire: « Enfant, rends bien heureux ton père,
Et surtout, tendre fleur, aime beaucoup ta mère. »

LA MÈRE.

Il faut donc te céder, ange au souris flatteur,
Ange adroit de parole, ange qui vas au cœur!
Prends-le donc ce baiser: qu'il te rende ta vie!
Prends-le!... mais souviens-toi!... souviens-toi, bon génie!...
Eh quoi! déjà parti, déjà! mon doux espoir!...

L'ANGE, *s'envolant.*

Mère, auprès d'un berceau tu m'attendras ce soir.

LÉON GUÉRIN.

FIN DE LA PREMIÈRE NUIT.

La suite au prochain numéro.

GÉOGRAPHIE.

L'ILE D'ISLANDE.

Le nom de cette île, qui dans la langue du nord signifie pays de glace, annonce ce qu'elle est : une terre aride, presque toujours couverte de neige : son étendue est de cinq mille cent onze lieues carrées. Elle compte de cinquante à soixante mille habitants. Autrefois sa population était beaucoup plus considérable.

Située à l'extrémité de l'Océan septentrional, les vents du Nord lui amènent tous les ans, du Groënland, des masses énormes de glaces tantôt plates, de deux ou trois toises d'épaisseur, et tantôt en forme de rochers qui s'élèvent à plus de cinquante pieds au-dessus du niveau de la mer. Ces masses, qui ont sous l'eau neuf fois au moins autant de profondeur, s'arrêtent souvent dans les bas-fonds, restent plusieurs années sans se fondre et répandent un froid très vif dans l'atmosphère.

En 1753 et 1754, ces glaces occasionnèrent un froid si rigoureux que les chevaux et les moutons de l'île tombaient morts dès qu'on les exposait à l'air. Ces glaces ont encore un autre inconvénient, car elles amènent toujours avec elles une quantité d'ours qui causent de grands ravages en dépit de tous les efforts qu'on fait pour les détruire.

Des exilés de la Norwège furent les premiers habitants de cette île dont la végétation est presque nulle. Cependant les historiens rapportent que les deux chefs de ces exilés, Inglouf et Hiacrleif, aperçurent des traces qui leur firent présumer que des hommes y étaient venus avant eux. Les endroits où, en 870, ces deux chefs s'établirent avec leur suite, portent encore aujourd'hui leurs noms. Leurs descendants s'y sont constamment maintenus et forment la population actuelle.

Vers le dixième siècle toute l'île était déjà chrétienne. En 1261 elle se soumit volontairement à Haquin, roi de Norwège, et en 1387 au roi de Danemarck, sous la domination duquel elle est restée.

La religion luthérienne fut reçue dans cette île en 1551 après de longs troubles ; elle y est maintenant la seule tolérée.

Il paraît que, depuis l'introduction du christianisme en Islande jusqu'au moment où cette île se soumit au Danemarck, les sciences y furent cultivées avec plus de soin et de succès que dans tous les autres pays du Nord. Leurs chroniques prouvent de grandes connaissances dans la morale, la philosophie, l'histoire naturelle et l'astronomie. Une foule d'ouvrages sur ces diverses sciences ont été composés dans les XIe, XIIe, XIIIe et XIVe siècles; plusieurs même ont été imprimés. On trouve au Musée Britannique cent soixante-deux manuscrits islandais de ces époques ; ils y ont été apportés par sir Joseph Banks, illustre voyageur qui visita cette île en 1772, accompagné des docteurs Solander, Van Troil et Lind.

Le docteur Van Troil assure, dans la relation qu'il publia de ce voyage, que la dernière classe des Islandais est beaucoup plus instruite qu'elle ne l'est dans les autres pays.

Chaque paysan sait lire, il a les principes de sa religion et connaît l'histoire de sa patrie. « Les Islandais, dit-il, puisent cette instruction dans la lecture de leurs chroniques et de leurs poëtes qui fait presque leur seul amusement. Ils sont en général bienveillants, assez industrieux, fidèles et obligeants. On entend rarement parler d'un vol chez eux, et ils exercent l'hospitalité autant que leurs moyens le leur permettent. La pêche et le soin de leurs troupeaux font leur principale occupation. Ils sont tellement attachés à leur pays qu'ils se trouvent malheureux partout ailleurs. Leur caractère est grave, sérieux et enclin à la dévotion. Au plus léger danger ils invoquent la protection divine et la remercient de les avoir préservés quand le danger est passé. Tous leurs plaisirs se bornent au jeu d'échecs qui est fort en vogue parmi eux, et à la lecture de leurs chroniques et de leurs poëtes dont ils chantent souvent les vers en compagnie. Leur costume, sans être riche, est décent et convenable au climat. Les pauvres s'habillent d'une étoffe grossière nommée *wadmal*, que l'on fabrique dans le pays. Les riches se servent de draps et de fourrures précieuses. Presque toutes les maisons sont misérables. Les murs sont construits en laves et en mousses, et les charpentes en os de baleines également recouvertes de mousses. L'usage des cheminées est inconnu, même pour les cuisines. Une espèce d'âtre formé par trois pierres au milieu de la chambre en tient lieu, et la fumée s'échappe par un trou pratiqué dans le toit. Leur principale nourriture consiste en poissons secs ou frais. Le lait, le beurre, la viande, le pain surtout, sont regardés comme des friandises fort rares. »

Le mont Hékla est une des curiosités naturelles les plus connues de l'île d'Islande. Ce volcan, couvert de glaces éternelles, est situé dans la partie la plus méridionale de l'île, à cinq quarts de lieu de la mer. Le sommet forme trois pointes; celle du milieu est la plus haute. On estime son élévation à huit cent quarante toises. Il en sort presque toujours des flammes ou des matières brûlantes. La plus forte éruption dont les historiens aient parlé est celle qui commença le 5 avril 1693 et qui dura jusqu'au 7 septembre suivant. D'autres montagnes, telles que l'Ocraife et le Kotlegau, sont également des volcans qui répandent la terreur sur cette malheureuse île, dont le sol glacé s'ouvre souvent en divers endroits pour vomir du feu, des laves, et occasionner des tremblements de terre.

Au milieu de ces objets de destruction et d'effroi dont la nature a entouré les Islandais, elle leur a cependant accordé quelques faveurs. Du sein des neiges, dont leur sol est couvert une partie de l'année, s'échappe un grand nombre de sources d'eaux chaudes dont la boisson est très salutaire pour les hommes et les animaux, notamment pour les vaches auxquelles elle donne une quantité extraordinaire de lait. Les habitants font cuire leur nourriture dans ces sources et se baignent dans les rivières qui en découlent. De quelques-unes, nommées *bains*, l'eau sort aussi paisiblement que d'une source ordinaire; des autres, qu'on appelle *chaudières*, elle s'élance avec bruit à plus de cent pieds de hauteur en colonnes épaisses de sept à huit pieds.

La plus abondante et la plus remarquable de ces sources est connue sous le nom de *Geyser*. Elle est à peu près à deux journées de marche du mont Hékla. Son ouverture, située sur le haut d'une montagne qui porte le même nom, a cinquante-neuf pieds de diamètre. Des masses énormes d'eau bouillante en jaillissent plusieurs fois par jour, toujours par secousses, et s'élèvent à des hauteurs inégales. Durant son séjour en Islande, le docteur Van Troil estima leur plus grande élévation à quatre-vingt-huit pieds, et leur degré de chaleur à 212 degrés du thermomètre de Fahrenheit.

En fait d'animaux, l'Islande n'offre rien

de remarquable, si ce n'est ses faucons tellement estimés que les rois de Danemarck en faisaient présent à d'autres princes comme des objets dignes d'être offerts et acceptés par des monarques. La supériorité de ces oiseaux ne consiste que dans leur intelligence pour la chasse, car leur grosseur est à peu près la même que celle des autres faucons.

Il n'y a en Islande aucune ville proprement dite, mais de petits bourgs, des hameaux et des habitations isolées. Skalhol a cependant le titre de capitale. C'était autrefois la résidence des souverains. Le gouverneur de l'île réside actuellement à Besestède, petite forteresse. Hola a un assez bon port et des imprimeries d'où sont sortis de bons ouvrages.

Aloyse, baronne de Carlowitz.

HISTOIRE.

SOUVENIRS DU MOIS D'AOUT.

Louis VI, dit le Gros, mourut le 1er août 1137. Au dire de l'abbé Suger, ce prince possédait toutes les qualités qui distinguent les bons rois et les héros : l'activité, la vaillance, la loyauté, l'amour de l'ordre et de l'économie, la haine de l'oppression et de l'arbitraire. Cependant il ne sut point illustrer son règne. Peut-être les occasions lui ont-elles manqué; peut-être recherchait-il moins la grandeur que l'utilité; peut-être en politique n'avait-il point assez d'adresse et de fermeté. Quoi qu'il en soit, il travailla puissamment à l'affranchissement des communes, à l'établissement de la justice, à l'organisation des troupes, et, pour faire éminemment son éloge, il suffirait de rappeler ses dernières paroles à son successeur : « Souvenez-vous, mon fils, que la royauté n'est qu'une charge publique dont vous rendrez un compte rigoureux à celui qui dispose des sceptres et des couronnes. »

3 *août* 1347. — Le roi d'Angleterre, Edouard III, assiégeait Calais depuis onze mois : plus de communications, plus de commerce, plus de travaux, plus de plaisirs, plus de nouvelles; cette ville ressemblait à un vaste tombeau, et le courage des braves habitants s'était soutenu. Cependant la faim, le plus redoutable des fléaux, les rongeait au cœur. Mourir n'est rien pour gens d'honneur; mais voir chaque jour succomber une foule de malheureux sans pouvoir les secourir! voir une mère, une femme, des enfants, pâles, chancelants, s'en aller en langueur, c'est mourir à toutes les minutes! Les Calaisiens demandèrent à capituler : il n'était plus temps; le monarque anglais, irrité par une trop longue résistance, ne voulait souscrire à aucune condition si on ne lui livrait six des principaux habitants pour satisfaire à sa vengeance. Qu'on juge de la consternation, du désespoir qui se répandirent dans la ville à la nouvelle de cette affreuse proposition! On n'entendait plus que gémissements, lamentations; les mères serraient douloureusement leurs enfants contre leur sein. Les habitants, rassemblés sur la place, se préparaient à mourir tous, les armes à la main,

lorsque Eustache de Saint-Pierre offrit généreusement sa vie pour racheter celle de ses concitoyens. Muets de surprise et d'admiration, ils tombent à ses genoux; ses pieds sont inondés des larmes de la reconnaissance; on le considère comme un dieu; c'est un sauveur! La vertu, tout comme le crime, trouve heureusement des imitateurs; cinq autres bourgeois se dévouèrent à l'honneur de partager son sort; et, comblés de bénédictions, tandis que toute la population priait pour eux, le front courbé dans la poussière, ces véritables héros du patriotisme et de l'humanité marchèrent nus, en chemise, la corde au cou, vers le camp ennemi, où les attendait le supplice qui devait apaiser la colère du vainqueur. Tous les chefs de l'armée anglaise furent saisis de respect à leur approche et intercédèrent inutilement en leur faveur. Déjà le farouche monarque faisait avancer les bourreaux, lorsque la reine Philippa, grande et digne reine, qui venait de remporter une victoire complète sur les Ecossais, parvint à le fléchir, et les nobles bourgeois furent renvoyés comblés de félicitations et d'honneurs.

5 *août* 1796. — Bataille de Castiglione, gagnée par le général Bonaparte sur les Autrichiens. Lors des rapides victoires de ce grand homme en Italie, le duc de Parme lui fit demander un armistice; Napoléon y consentit, sous condition qu'on lui livrerait vingt tableaux de prix et des subsistances pour ses troupes. Le prince, craignant de perdre l'admirable tableau de la *Communion de saint Jerôme*, offrit deux millions pour le conserver. « Tous les trésors des deux duchés ne valent pas à mes yeux, répondit Napoléon, la satisfaction de donner un chef-d'œuvre à ma patrie. »

8 *août* 1793. — Suppression de toutes les académies.

10 *août* 1648. — Bataille de Lens, gagnée par le grand Condé sur les Espagnols et les Impériaux. Les ennemis perdirent trois mille hommes tués et cinq mille prisonniers; on leur prit plus de cent drapeaux et trente-huit pièces de canon, ce qui était considérable alors; les Français n'eurent que dix-huit cents hommes tués ou blessés.

11 *août* 117. — Mort de Trajan, un des meilleurs et des plus grands princes de l'empire romain. Pline-le-Jeune a fait son panégyrique.

11 *août* 1792. — Toutes les statues des rois sont abattues; tous les ambassadeurs des puissances étrangères quittent Paris.

12 *août* 1714. — Mort de Anne Stuart, surnommée la bonne reine. Elle était fille de Jacques II et avait succédé à Guillaume III. Les princes sont parfois bien malheureux: pour maintenir la tranquillité dans ses Etats, la bonne reine avait été forcée de signer la proscription de son frère, de ce frère qu'elle aimait, qu'elle désirait pour héritier. « Mon frère! mon cher frère! » s'écriait l'infortunée princesse, quelques instants avant de mourir. Alors on connut le fond de sa pensée, toujours sagement dissimulé; mais quels combats n'eut-elle pas à soutenir! La reine Anne n'avait que des talents médiocres; cependant son règne fut très glorieux. Elle suivait les conseils du fameux Marlborough, aussi habile ministre que grand général; puis ce règne fut illustré par les écrits de Pope, d'Addisson, de Loke et de l'immortel Newton.

15 *août* 1769. — Naissance de Napoléon [1].

On sait qu'il adressait quelques mots à toutes les femmes qu'il rencontrait aux bals de l'Hôtel-de-Ville. Un jour, dans une de ces brillantes réunions, il parut frappé de l'éclatante beauté d'une jeune personne. « C'est là votre fille, madame? dit-il à sa mère. — Oui, Sire. — Elle est belle comme un ange! » ajouta-t-il avec une sorte d'admira-

(1) Châteaubriand, Canning, Cuvier, sont nés aussi en 1769.

tion. Le compliment impérial donna le vertige à la bonne dame ; l'empereur venait de divorcer ; on ne connaissait point ses projets de mariage ; il trouvait la fille bien belle, et qui ne sait jusqu'où les illusions ambitieuses d'une mère peuvent aller? « Votre Majesté a trop de bonté, répondit celle-ci ; mais la beauté n'est pas le seul avantage dont ma fille soit douée. » Puis elle lui fit l'énumération de ses grands talents, de ses précieuses qualités ; elle dit comme quoi la demoiselle savait plusieurs langues, monter à cheval, peindre, jouer de divers instruments. L'empereur, regardant toujours la jeune personne, écoutait avec une distraction de bon augure. Tout à coup il se retourne vers la dame, l'interrompt brusquement et lui dit : « Sait-elle coudre aussi, votre demoiselle, madame? — Oui, Sire, répondit la pauvre mère en balbutiant. — A la bonne heure, dit Napoléon, en s'en allant ; il est très essentiel que les femmes sachent coudre. » Et la pauvre dame resta anéantie.

Marguerite d'Ecosse, morte le 16 *août* 1444, avait épousé le dauphin qui régna depuis sous le nom de Louis XI. Elle était belle, gracieuse, spirituelle et cultivait les lettres. Son cœur valait encore mieux que son esprit ; affable, généreuse, compatissante, tous les malheureux avaient droit à sa protection ; mais elle était un peu légère, inconsidérée. Ni son rang, ni son esprit, ni sa beauté, ni ses bienfaits ne la mirent à l'abri des traits de la méchanceté ; on empoisonna ses plus innocentes actions, elle fut calomniée et en mourut de douleur. « Fi de la vie! disait-elle en rendant son dernier soupir, qu'on ne m'en parle plus! » Et la pauvre enfant n'avait encore que vingt ans!

17 *août* 1720.—Mort de madame Dacier. « Prodige du siècle de Louis XIV, dit Voltaire, sa traduction d'Homère est la plus fidèle et la plus instructive. » A propos de cette savante helléniste, nous ne pouvons nous dispenser de dire quelques mots sur l'importante question si vivement agitée de nos jours, *le moyen d'utiliser le grand mouvement intellectuel qui s'est*, dit-on, *manifesté chez les femmes* D'abord, qu'est-ce qu'un grand mouvement intellectuel? Est-ce un plus grand développement, une plus grande extension de l'intelligence, ou n'est-ce qu'un changement survenu dans l'application de ses facultés? Il nous semble que c'est là ce qu'il aurait fallu d'abord décider. Maintenant, en supposant que nous voulions bien admettre *le grand mouvement intellectuel* à la signification qu'on paraît vouloir lui donner, un progrès de l'esprit, comment le constater? Les femmes en général sont-elles donc beaucoup plus intelligentes qu'anciennement? font-elles un plus noble usage de leur entendement? sont-elles généralement plus attachées à leurs devoirs, plus sédentaires, plus laborieuses, moins vaines, moins médisantes, moins frivoles, moins dissipées? Voilà, il nous semble, ce qu'il faudrait aussi démontrer. Quantité de femmes écrivent, nous dira-t-on ; elles rédigent des journaux et rivalisent avec les hommes pour la multiplicité de leurs productions ; mais cela ne prouve rien en faveur de l'esprit et de la raison ; on apprend à arranger proprement des mots à la suite les uns des autres, comme on parvient à régulariser les points d'un ourlet ; en s'y exerçant on finit par arrondir des phrases et des périodes comme on ferait d'une robe ou d'une pèlerine. Toute production littéraire qui ne renferme ni utilité, ni invention, ni instruction, ni observation, ni réflexion, est tout-à-fait sans prix. Or, pour affirmer le progrès de l'intelligence chez les femmes, il faudrait auparavant prouver le mérite de leurs écrits. Quantité de femmes écrivaient aussi sous le règne de Louis XIV, à cette brillante époque où vécurent presque en même temps mesdames Dacier, de Sévigné, de Lafayette, Deshoulières, de Maintenon, de Saint-Lambert, d'Aulnoi, de Motteville, de Saze, de Ville-Dieu, mesdemoiselles de Scudéri, Eli-

sabeth Chéron, Barbier, Antoinette Bourignon, Bernard, Descartes et tant d'autres. Il faudrait comparer les œuvres de toutes ces femmes célèbres avec ce que font les femmes aujourd'hui; et alors, au lieu du progrès, peut-être trouverait-on rétrogradation. Si, par le grand mouvement intellectuel, on a prétendu ne désigner qu'un changement survenu dans l'application des facultés de l'entendement, nul doute qu'il est suffisamment démontré. Nos mères se livraient spécialement aux soins de leur ménage et de leurs enfants; elles présidaient aux lessives, tricotaient, filaient, brodaient. Ces modestes et importantes occupations ne sont plus de mode. Autrefois, beaucoup de femmes étaient habiles à manier l'aiguille, aujourd'hui c'est la plume; beaucoup alors meublaient leur salon de leurs ouvrages en tapisserie, beaucoup aujourd'hui garnissent leur bibliothèque de leurs écrits. Reste à savoir si c'est pour le plus grand bien de la société et le plus grand bonheur des individus.

Ainsi qu'il arrive toujours lorsqu'on ne s'entend point parfaitement sur la valeur des mots et des choses, au lieu de faire disserter sur le moyen d'utiliser le grand mouvement intellectuel, cette importante question en a soulevé une autre, mille fois débattue et mille fois décidée; on s'est de nouveau demandé si les femmes égalaient les hommes en intelligence, si elles pouvaient, comme eux, tout apprendre, tout savoir, tout approfondir, enfin si elles étaient aptes à remplir les divers emplois que les hommes se sont appropriés.

Oui, mille fois oui, les femmes ont autant d'intelligence que les hommes, mais ce n'est pas de la même manière. « L'homme et la femme, a dit un philosophe de nos jours[1], sont deux variétés de l'espèce humaine qui, pour être parfaites chacune dans leur genre, ne doivent point se ressembler. » Et ceci est pour le moral comme pour le physique.

(1) Ancillon.

Oui, mille fois oui, les femmes peuvent, avec le plus grand succès, cultiver les sciences et les lettres, puisque nous avons une madame de Staël, une madame Duchâtelet, une madame Dacier.

Non, mille fois non, les femmes en général ne rivaliseront jamais avec les hommes pour les sciences et les lettres, parce que les vingt plus belles années de la vie, celles que les hommes consacrent le plus utilement à l'étude, les femmes les doivent aux soins et aux devoirs de la maternité.

Oui, mille fois oui, il est des femmes qui pourraient, tout aussi bien et beaucoup mieux que certains hommes, siéger à la tribune, administrer la justice et diriger les affaires du cabinet.

Non, mille fois non, les emplois importants ne doivent point leur être confiés. Pourquoi? C'est que les hommes en général savent agir par la tête, tandis que les femmes ne savent consulter que leur cœur, et c'est là leur plus belle prérogative; la nature leur défend d'y renoncer; et quand l'homme posséderait à lui seul tous les honneurs, tous les pouvoirs, toutes les libertés, les femmes ne seraient-elles pas encore les mieux partagées? N'est-ce donc rien de ne pas être appelé à faire la guerre, à aller se baigner dans le sang de son semblable? N'est-ce donc rien de n'avoir pas des sentences de mort à prononcer sans être bien certain de distinguer le coupable de l'innocent accusé? N'est-ce donc rien de ne pas être obligé d'envoyer le père de famille en prison, de dépouiller la veuve, de chasser le pauvre de sa chaumière? Les hommes semblent destinés à faire couler les larmes, les femmes à les essuyer!

A la femme les premiers et gentils sourires de l'enfance;

A la femme ses premières et si douces caresses;

A la femme le pouvoir de calmer ses douleurs et d'apaiser ses cris;

A la femme le privilége d'enseigner et de faire chérir la vertu ;

A la femme le soin de soulager la misère, de consoler le malheur, de comprendre le repentir, de plaindre le crime, de relever les courages abattus ;

A la femme, enfin, le bonheur de sentir, de communiquer et de répandre toutes les saintes et douces affections. La femme est la Providence de l'homme sur la terre. Destiné à la protéger, il peut abuser de sa force et de son autorité ; il peut se montrer dur, ingrat, déchirer le cœur qui ne battait que pour lui, meurtrir le sein qui l'a nourri, et la femme, précipitée au tombeau par l'esclavage et la douleur, n'aurait encore rien à envier à son maître.

Mme DE NELLAN.

TOILETTE D'ÉTÉ.

Vous avez, mesdemoiselles, pour ces temps de chaleur, de joies toilettes simples, qu'il vous est aisé d'exécuter. Ce sont des robes en jaconas ou en batiste d'Ecosse, à corsage montant, manches longues, avec pèlerines doubles en batiste d'Ecosse festonnée. Ces pèlerines sont étagées d'une demi-main ; la garniture, haute de trois doigts, fronce peu et relève à plis irréguliers. La plus grande pèlerine ferme droit au milieu, par de petits boutons ; la seconde ouvre carrément, garnie tout autour. Cette façon de robe est charmante pour les réunions du soir ou les réunions à la campagne ; on les porte sur un jupon de guingan rose, que remplace un dessous de taffetas dans les toilettes de bal.

Vous pouvez porter avec des écharpes en ruban rose et la ceinture pareille, unie, ou simplement une petite cravate de gaze Dona-Maria, et une ceinture à rosette et à longs pans.

Une jolie toilette négligée pour le soir est une robe de couleur tendre, à corsage demi-montant, drapé croisé, dans lequel vous mettez une pointe de tulle à plis faits à la main. Ce fichu couvre le cou sans le charger ; il sied parfaitement au visage, et convient aux toilettes simples, presque toujours négligées, de la saison.

Le soir, cependant, vous avez des réunions dansantes, bals d'éte où reviennent les fleurs et les bijoux ; pour ceux-là nous vous enseignerons les organdis brodés en laine, semés d'une branche de *géranium*, de *ne m'oubliez pas* ou de *petites marguerites* de toutes couleurs. Pour aller avec ces broderies vous devez choisir des coiffures en fleurs semblables à la robe. Il y a de charmant, maintenant, les guirlandes en marguerites ou en œillets naturels. Ces fleurs ont une vie persistante qui soutient fort bien une soirée de chaleur.

Pour vos jeunes sœurs, petites filles de trois et quatre ans, et pour vous-mêmes, mesdemoiselles, voici une façon de tablier qui nous a paru élégante ; le corps du tablier en foulard est garni tout autour d'un plissé en ruban de satin ; les poches garnies sur les deux bords sont terminées par une rosette de ruban. Voici de jolies nuances pour les tabliers d'enfants : foulard bleu et blanc, rubans blancs ; foulard cerise et blanc, rubans cerises. D'autres plus sérieuses vous conviennent mieux ; foulard vert et noir, bleu et noir, rubans bleus ou verts.

Les guingans écossais, gris et ponceau, bleus, noirs ou marrons, sont fort bien à votre âge. Nous vous les conseillons comme robes de promenade ou de maison, avec des collerettes de batiste, des capotes de paille cousue et des guêtres grises.

Les pèlerines de demi-toilette, que vous pouvez broder pour vous, sont à très petits

pans, arrondies derrière, formant sur l'épaule un col rond et un col carré; le tour est bordé d'une feuille de vigne en feston, sans autre broderie.

De jolis cols n'ont point de bordure, mais simplement un semé, une rivière de points à jour et quelquefois une petite garniture en mousseline brodée.

Quoique ce soit peut-être un peu paré pour vous, nous vous dirons quelque chose des capotes en gaze de soie doublée de crêpe. Il y a dans la réunion de ces deux étoffes une douceur qui ne va qu'à votre teint de première jeunesse. Vous taillez, exactement semblables, deux passes en crêpe rose et en gaze blanche; vous les froncez avec une paille couverte, au bord et au milieu, puis tout autour vous passez une ruche en ruban de gaze foulard ou en tulle de soie. Le plus simple ornement est celui que vous devez préférer; c'est un nœud en ruban pareil à la ruche.

Doublez vos capotes de paille négligées en gros de Naples marron; cette nuance sombre est distinguée avec une robe de toile, et des bouffettes en rubans de couleur tendre sous la passe.

Nous vous indiquerons les écharpes en gaze *argentine*, tissu aussi léger, aussi clair que le tulle; gaze brillante et douce, charmante avec une robe de mousseline blanche ou d'organdi brodé.

Avec les mousselines de soie imprimées, dont vous avez fait des robes, vous pouvez, en été, faire des cravates de demi-toilette, qui ont l'aspect des pékins et des rubans, et n'en ont pas la roideur et le volume. Elles doivent être carrées et non en pointe, pour se soutenir sans être amollies de suite par le nœud.

L'ANGE EXILÉ.

(*SUITE ET FIN*[1].)

DEUXIÈME NUIT.

L'ANGE.

J'ai tenu ma parole, et la mère et l'enfant
M'ont vu près du berceau, mais non pas triomphant.
Dieu m'a dit: « Ce baiser est vraiment pur et tendre;
Mais ce n'est pas encor ce que j'ai droit d'attendre;
Va, cherche, cherche encor, mon pauvre ange exilé;
Persévère, et bientôt tu seras consolé. »
Bientôt! Ce mot, si prompt lorsque l'âme est contente,
Qu'il tombe lentement dans les heures d'attente!
Bientôt! ah! qu'en effet ce soit prompt à venir,

(1) Voir page 116.

Car mes forces bientôt n'y pourront plus tenir!
Cependant j'ai senti revivre mon plumage;
J'ai secoué trois fois mon aile où le nuage
Avait, comme la mort, empreint son souffle impur,
Et l'horizon qui fuit me paraît moins obscur..
Mais que vois-je? et que veut cette foule inhumaine
Qui semble s'arracher un stérile domaine?...
Que de sang et de morts! Non, Dieu ne peut vouloir
Que l'on se fasse ainsi du carnage un devoir!
Seul, où court ce soldat né de seize ans à peine?
Soldat, où fuis-tu?

LE SOLDAT.

Moi? Non, non, je ne fuis pas!

L'ANGE.

Dis-moi donc où tu cours loin des autres soldats;
Et, d'une main meurtrie, entraînant la bannière
Où ton sang a jailli?

LE SOLDAT.

Je cours à la frontière
L'étaler au vainqueur comme un dernier écueil,
Ou là, pour mon pays, m'en faire un beau linceul!

L'ANGE.

Soldat, je t'ai compris!... Sur ton drapeau sublime,
Attends! il me faudrait une goutte de sang
Versé pour le pays, par toi, noble victime!
Ne la refuse pas à mon désir pressant,
Car elle doit me rendre à ma belle patrie
Loin de laquelle on traîne une aile endolorie.

LE SOLDAT.

Mon drapeau, me dis-tu?... Rêve, espoir impuissant!
Malheur à toi si seul il peut sauver ta vie!

L'ANGE.

Pourtant, si j'obtenais ce sang sur ton drapeau,
Qui me rendrait mon ciel, mon ciel si pur et beau,
Moi je pourrais encor charmer ta dernière heure;
T'abritant du midi sous un saule qui pleure,
Et, conviant de loin ta famille à l'entour,
Je te ferais goûter ce saint torrent de larmes,
Ces derniers pleurs pour vous qui ne sont pas sans charmes

Et consolent encor le soir du dernier jour.
Ta mère serait là; tu la sentirais même
De ses baisers chéris couvrir ton front qu'elle aime,
Et de tes bras mourants tu presserais ta sœur
Et tu lui remettrais ta noble croix d'honneur,
Qu'au chevet de son lit, près d'une sainte image,
Son âme confondrait dans un pareil hommage;
Et lorsqu'un souffle aurait passé sur le flambeau,
L'herbe du sol natal croîtrait sur ton tombeau.

LE SOLDAT.

Ton offre est consolante, ange, et ferait envie;
Mais je ne puis céder. Mon drapeau! c'est ma vie!

L'ANGE.

Eh! ne vois-tu donc pas ces escadrons nombreux
Qui viennent l'arracher à tes bras, malheureux?
Seul je puis le sauver! Mais l'instant marche vite;
Donne donc, insensé! donne, que je l'abrite
Sous mes deux ailes d'ange! et vers le Tout-Puissant
Que je l'emporte, empreint de la goutte de sang,
La première donnée au pays, la première!...
Et par toi, jeune brave!... hélas! et ta dernière!...

LE SOLDAT.

Ange, puisque toi seul tu peux me secourir,
Prends-le donc mon drapeau, prends! mais je vais mourir!
Oh! laisse, laisse encor, laisse! que je l'embrasse!...
Mais déjà dans l'azur il monte, il monte et passe!...
Oh! mon noble étendard!...

L'ANGE, *planant vers le ciel.*

Ne lui dis pas adieu:
Tu vas le retrouver flottant aux pieds de Dieu!

FIN DE LA DEUXIÈME NUIT.

TROISIÈME NUIT.

UNE JEUNE FILLE.

Ma sœur, quand nous dormons sous nos rideaux de gaze,
Qui nous font au matin un demi-jour si doux,

Ou que nous échangeons quelque futile phrase
Qui renferme toujours des fleurs et des bijoux,
J'y pense et j'en gémis : sais-tu bien, mon Élise,
Qu'il est des malheureux qui, par un vent de bise,
N'ont d'autre abri qu'un arbre, et que, pour sommeiller,
La pierre du chemin est leur seul oreiller?
Sais-tu qu'en ce moment plus d'un, pour son vieux père,
Vers le riche qui passe en pleurant tend la main;
Que près du coffre vide où cherche en vain sa mère,
Plus d'un pauvre enfant crie en demandant du pain?

ÉLISE.

Tu dis vrai, bonne Ermance; et même, au sein des fêtes,
J'ai pensé que le pauvre était plaintif ailleurs,
Et qu'un seul des joyaux qui tremblaient sur nos têtes
D'une famille entière aurait séché les pleurs;
Et lorsque vers le bois la calèche rapide
Sur les gazons fleuris nous emportait du bain,
Et que les cavaliers laissaient flotter la bride
Pour nous faire au passage un salut de la main,
Entre le pauvre aveugle et l'enfant sans ressource,
Souvent j'aurais voulu qu'on partageât ma bourse;
Mais ils restaient sans fruit ces vœux qu'on oubliait.
Et, plus rapide encor, la calèche fuyait.
Oh! que bien mieux que nous valent ces simples femmes
Qui vont donnant au pauvre et priant pour les âmes!

ERMANCE.

Veux-tu, ma sœur? chacun de nos jours désormais
De quelque malheureux allégera le faix?
Nous irons nous glisser sans bruit sous sa chaumière;
Et quand il fait à Dieu sa plaintive prière,
Nous lui sourirons; puis, d'un ton mystérieux,
Nous lui dirons : « Prenez! c'est la manne des cieux... »
Et nous disparaîtrons.

ÉLISE.

Ta pensée a du charme,
Ma sœur; l'infortuné ne prîra plus en vain,
Et sur ses maux cuisants, comme un baume divin,
Nous laisserons tomber quelquefois une larme...
Mais qui donc, ô ma sœur! sans qu'on l'ait appelé
Ouvre ainsi notre porte?

L'ANGE.

Un pauvre ange exilé,
Et qui ne doit, hélas! quitter la froide terre
Que s'il peut rapporter au ciel ce qu'elle enserre
De plus pur, de plus saint au regard du Seigneur.
Deux fois déjà j'ai cru ressaisir mon bonheur,
Et deux fois on m'a dit : « Pauvre ange, cherche encore! »
Je cherche ; mais déjà la fièvre me dévore ;
Je souffre... J'ai senti qu'au moindre vent du soir
Ma vie allait manquer à mon dernier espoir :
Et j'ai couru vers vous pour garantir mes ailes
Et me ravir peut-être aux douleurs éternelles :
Car tour à tour (hélas! pardonnez à mes maux!),
Épiant vos regards au travers des vitraux,
Tour à tour épiant votre voix à la porte,
J'ai su que la pitié partout n'était pas morte.

L'UNE DES SOEURS.

Te rendre à ton beau ciel, ange, nous serait doux :
Mais que peuvent pour toi deux femmes comme nous?

L'ANGE.

M'accorder seulement ce don que tout à l'heure
Vous ne refusiez pas au pauvre enfant qui pleure.
Comme lui j'ai bien droit d'en être consolé,
Car le plus malheureux c'est toujours l'exilé...
Regardez-moi plutôt, voyez mes pauvres ailes
S'effeuiller plume à plume... Aux campagnes mortelles,
Combien j'en ai pleuré qui tombaient aux ruisseaux!
Combien j'en ai laissé qui tremblaient aux rameaux!
Par ces vitres, voyez, au toit qui vous ombrage,
La trace reste encor de mon divin plumage...
Oh! je suis malheureux!... oh! mon bien dispersé!
Oh! mon pauvre plumage! oh! mon ciel éclipsé!...
Oh! je suis malheureux!... Plus malheureux sans doute
Que le vieillard priant sur le bord de la route :
Car du présent il faut mesurer le malheur
Sur ce qu'on éprouvait autrefois de bonheur ;
Et j'étais bien heureux d'un bonheur sans mélange ;
Et maintenant je pleure! .. Ayez pitié de l'ange,
O vous qui ressemblez à ma vierge des cieux!
Et sur vos jours aimés votre ange aura les yeux.
Merci! merci! Ce don, je viens de le surprendre,
Et sur mon blanc plumage où je l'ai vu s'épandre,
Je veux qu'à l'instant même au ciel il soit porté!

Je veux en faire au Dieu qui sourit et pardonne
Le plus pur diamant de sa pure couronne!
Larme d'un cœur divin, larme de charité,
Je sens que de mon Dieu tu satisfais l'envie!...
Merci!... C'est le feu saint! C'est le ciel! C'est la vie!...
Merci! vous qui pleurez pour consoler les pleurs;
Je vous attends au ciel, où vous serez mes sœurs!

LÉON GUÉRIN.

FIN DE LA TROISIÈME ET DERNIÈRE NUIT.

JOURNAL D'EUGÉNIE.

(SUITE ET FIN [1].)

Le temps se passa bien tristement pour Eugénie le reste de l'hiver; la scène du bal avait mécontenté et blessé la tante dans ses plus chères affections; Florestine n'avait pas été la reine de la fête et Eugénie s'en repentit; elle fut condamnée à une retraite plus austère encore. Si du moins elle avait eu auprès d'elle une compagne intelligente, qui pût admirer ou réfléchir avec elle, avec elle s'entretenir de ses chagrins ou de ses rêves de jeune fille! Mais non; sa cousine la détestait, elle voyait une rivale en elle depuis que sa mère lui avait fait entrevoir, comme un époux futur, M. Edmond. Il profitait en effet de la permission qui lui avait été donnée; mais pourquoi en profitait-il? Ecoutez votre amie :

M. Edmond vient de venir, et nous avons passé une soirée charmante, moi du moins; jamais je ne l'avais vu si aimable, si bon, si distingué! Il a parlé d'arts et de littérature avec un sentiment si profond qu'il m'est venu un vif désir de les sentir comme lui. Ses yeux étincelaient quand il parlait de peinture, ils rayonnaient comme au reflet d'un beau tableau. Venait-il à nous entretenir de musique, sa voix était émue, pénétrée comme un chant de romance. Après son départ ma tante a grondé; il ne s'adressait cependant pas à moi plus qu'à ma cousine, mais c'est que Florestine était embarrassée pour répondre et que je ne l'étais point; et sa mère en a bien souffert.

On sonne! « Eugénie, montez dans votre chambre. » Et je viens de m'y enfermer. C'est M. Edmond qui entre. Oh! oui, ma tante s'en doutait bien; c'est sa voix que je viens d'entendre; depuis la soirée que j'ai racontée, elle ne peut supporter qu'il me voie près de sa fille. J'ai pourtant fait tout au monde pour m'effacer et la faire valoir un peu: c'est impossible, il faut le croire. Je vais prendre un livre... M. Edmond a de la fortune, Florestine en a aussi; ma tante a peut être raison de penser qu'il peut devenir l'époux de sa fille; et cependant il a dit devant moi qu'il ne chercherait point l'argent dans celle qu'il prendrait pour femme. Est-ce à cause de cela que ma tante

[1] Voir page 213 de la première année.

m'éloigne? Allons, je ne puis pas lire... Je vais chanter; c'est cette romance que M. Edmond m'a fait répéter un soir; elle est si jolie! Il m'entend peut-être. Je serais bien heureuse d'avoir un frère comme lui; nous ferions de la musique ensemble, nous irions ensemble à la campagne peindre d'après nature. Oh! je veux peindre... Mes couleurs, mes pinceaux... les voilà. Il a trouvé ce tableau bien ébauché. « Eugénie! » Ma tante m'appelle; c'est qu'il est parti, sans doute.

Il était sorti en effet, et j'ai compris, au ton d'humeur de ma tante, qu'il n'avait pas parlé que de sa fille. Elle m'a alors annoncé que nous allions partir pour la campagne. « Si tôt! » lui ai-je dit, moi qui, les précédentes années, avais une telle soif de la campagne et tant besoin du soleil et de la verdure! « Si tôt! oui, mademoiselle. » Et j'ai commencé à faire nos apprêts de départ. Je vois bien qu'elle veut nous éloigner de Paris. Voici la fin de mars, pourtant; comment comptai-je donc? Ne partons-nous pas toujours à la même époque pour voir les premiers lilas et le premier sourire des fleurs?

Nous voici à la campagne. Quelles douces occupations! elles valent mieux en effet que les tourments d'amour-propre et les triomphes enviés de la ville. Tous les matins je me lève à l'heure du soleil pour courir au verger le cœur palpitant de crainte. Si j'allais voir une fatale gaze de gelée sur les boutons roses des pêchers ou sur les fleurs dont les cerisiers sont couverts, les imprudents!

Ils sont sauvés; nous sommes en juin; chaque jour je vois un bouton s'ouvrir comme l'œil pur d'un enfant nouveau-né; chaque jour je prends de sublimes leçons de musique et de peinture; la peinture, je l'apprends dans les nuages du coucher et du lever du soleil, dans les ombres et les lumières des clairières et des allées, dans le port majestueux des arbres de la forêt. Ce sont eux qui me donnent des leçons de belle et suave harmonie quand ils frémissent sous la brise ou sifflent sous les coups de vent, ou bien lorsque les rossignols et les fauvettes y chantent. Oh! j'oublie alors Paris et ses peines.

Je disais hier au soir à Florestine, en arrosant les fleurs brûlées par un soleil de la canicule, que ce soin m'était doux à l'âme. « Vois-tu, disais-je, ces pauvres fleurs qui se relèvent et s'épanouissent? Elles languissaient de soif; il me semble que nous avons fait autant de bien que si nous donnions l'aumône à un pauvre ou du pain à un orphelin. » Elle est restée froide; elle ne comprenait ni l'orphelin ni les fleurs. Qu'elle est malheureuse!

Ma tante me tourmente toujours: M. Edmond n'est pourtant pas près de nous. Je viens d'avoir un saisissement qui fait que ma main tremble en écrivant. Ce journal où je parle à cœur ouvert, y déposant toutes mes impressions douces ou pénibles, mémorial de mes plaisirs ou de mes peines, autre cœur maternel que je me suis fait pour lui confier mes vœux ou mes plaintes, ce journal était dans un tiroir de ma commode; des rubans et des broderies le cachaient, comme un extérieur frivole cache souvent une âme triste et grave. J'étais en train de le serrer quand ma tante est entrée à l'improviste; j'ai eu alors un mouvement de surprise qui lui a paru suspect, je ne sais pourquoi, et je ne sais pourquoi non plus, je me hâtai de cacher mon cahier; ou plutôt je le sais bien: il n'est pas agréable pour elle toujours; j'ai craint de lui faire de la peine et j'ai maudit alors ce journal qui me réduisait à dissimuler et à mentir. Bref, ma précipitation fit qu'elle voulut chercher dans mon tiroir; elle avait déjà levé les cols que j'ai brodés, mes rubans, ma ceinture; elle arrivait au cahier... Quel

effroi ! Et, d'une main agitée, je fouillais pour tâcher de le lui soustraire. Elle me regarda alors d'un œil fixe qui donnait des ordres sans appel ; je vis bien qu'il n'y avait plus qu'à subir son sort et je m'éloignai. « Quel est ce cahier, mademoiselle ? » Ah ! c'en était fait ; je balbutiai : « Ma tante, ma tante, c'est un cahier de classe, ce sont des devoirs.—Hom ! » Et elle mettait ses lunettes pour s'en assurer quand un cri se fit entendre dans le jardin : « Ma mère ! ma mère ! dépêchez - vous ! » Florestine venait de me sauver, et je jurai bien de ne plus dire de mal en arrière pour n'être pas contrainte au mensonge et à la ruse ; cela rabaisse.

Nous venons d'entrer en août ; c'est le 15 la fête de ma tante ; je lui prépare déjà mon cadeau et j'aide sa fille à faire le sien ; c'est une broderie dont je lui ai donné le dessin, et chaque soir j'y travaille avant de me coucher. Je fais tout ce qui est en moi pour leur être agréable, et n'y pas réussir est ce qu'il y a de plus amer ! On se sent la victime d'une injustice ; on donne le bien, on reçoit le mal en récompense ; il faut s'habituer à cela dans le monde, ai-je ouï dire ; mais c'est une habitude bien dure à prendre et le cœur saigne longtemps avant d'être à ce point invulnérable.

Le 14 août est arrivé ; le cadeau de Florestine est prêt, le mien aussi. Le mien est une vue du beau paysage qui nous fait face ; notre maison est à droite en sortant de Vincennes, sur le chemin qui conduit à Nogent, et nous avons du jardin une vue magnifique. Une épaisse masse d'arbres sert de repoussoir et fait l'effet du long tube de la lunette d'approche au bout duquel se déploie, plus éclatante, la perspective. Au fond du jardin est une terrasse d'où l'on découvre la Marne au cours sinueux et semé de verdoyants îlots ; de fréquents moulins à eau coupent cette riante rivière et la font bouillonner comme la mer en tourmente, et, sur le sommet du coteau qui domine le bois de Vincennes, on découvre de blanches maisons au travers des saules et des peupliers. C'est ce que j'ai peint, et ce matin j'y donnais le dernier coup de pinceau, en animant mon paysage du riant souvenir de l'histoire, riant en effet, car les lieux de ce pays avaient de doux noms ; c'était le château de *Plaisance*, c'était le manoir de *Beauté ;* et pendant que je semais de fleurs les prairies qui bordent la rivière, je me rappelais que ces mêmes prés avaient été foulés par la brillante cour de Charles V, puis par la douce Agnès Sorel. Il me fallait un personnage de nos jours pour vivifier mon tableau, quand je vis au loin un homme à cheval qui venait à nous, et je le peignis en quelques traits. J'avais à peine achevé lorsque j'entendis la voix de ma tante. Je pouvais lui présenter mon cadeau et je m'élançai à son cou en le lui offrant. « Vois, me dit-elle, comme si elle ne m'entendait pas, vois, Eugénie, la belle broderie que Florestine m'a faite ! » Je savais bien de qui elle était, et j'aurais dû rire de bon cœur de la méprise ; mais non ! je me sentais blessée, on ne regardait pas ce paysage que j'avais eu tant de plaisir à faire, quand on sonne. C'était... c'était M. Edmond ; c'était lui qui arrivait par les bords de la Marne, lui que j'avais mis dans mon tableau. Que veut dire cela ? Est-ce un présage ? M. Edmond s'était rappelé que ma tante s'appelait Marie et lui apportait un bouquet ; je lui en ai su bon gré.

Ce soir il vient de partir. Il m'impatientait ; il ne cessait pas d'admirer mon tableau ; et moi, voyant que ma tante fronçait le sourcil, je lui opposais toujours la broderie que j'ai faite ; j'avais tout le triomphe pour moi toujours ; mais avoir mis M. Edmond dans mon paysage ! quel singulier hasard !

J'ai été injuste avec ma tante ; sa mauvaise humeur n'est point caprice ou antipathie ; c'est qu'elle était tourmentée ; elle re-

doutait un malheur, et ce malheur est décidé. Un procès et une banqueroute lui enlèvent toute sa fortune. Elle nous a appelées ce matin, sa fille et moi, pour nous annoncer cette fatale nouvelle; elles ont pleuré et pleurent encore. Moi, j'ai eu bien vite séché mes larmes. Ne sais-je pas broder? ne sais-je point peindre? ne suis-je pas musicienne? Je travaillerai pour elles; si elles m'ont rendue malheureuse, je ferai tout ce que je pourrai pour les rendre heureuses, moi. Cette pensée m'élève, me rend fière, et je ne puis que me figurer ainsi le bonheur de la vengeance.

La maison de campagne est en vente; c'est une grande affliction que cette nécessité. Oh! si je pouvais, par mon travail, faire qu'elle nous fût conservée! je veillerais nuit et jour; mais le travail d'une femme produit si peu! Nous allons retourner à Paris, car nous ne pouvons rester plus longtemps devant ces arbres que nous avons vu grandir et ces fleurs que nous avons soignées et caressées dans leur berceau. La peine que nous éprouvons doit avoir quelque chose du chagrin d'une mère que la misère force à abandonner son enfant à des mains étrangères.

Ma tante et sa fille me font de la peine; elles n'ont plus avec moi cette froideur et cette dureté dont je me suis plainte souvent; elles sont domptées par le malheur, et moi, loin de profiter de ma nouvelle position et de leur rendre le ton de supériorité dont elles m'accablaient, je suis disposée à être humble avec elles à présent; je leur suis utile, et leur malheur m'inspire du respect. Je ne leur ferai jamais sentir les services que je leur rends.

Quelquefois j'éprouve un sentiment étrange et dont je me garderais de parler à personne tant je craindrais qu'il ne fût mal interprété; j'ai au fond de l'âme un plaisir secret à voir ma tante et ma cousine obligées d'avoir recours à moi; cela m'élève en m'apprenant que je suis capable de dévouement, et c'est une si belle chose que le dévouement! Oh! se dire : « Tous mes instants sont précieux; ils font vivre, ils consolent; c'est le pain de l'orphelin ou du malheureux; » cela exalte, et je me sens assez forte pour travailler nuit et jour. Je copie des tableaux, et j'ai le bonheur de les vendre : le soir l'aiguille remplace le pinceau; cela me fatigue, mais je trouve ma conduite belle.

Nous sommes de retour à Paris, dans un bien petit appartement. Ma tante et sa fille ont beaucoup pleuré en quittant pour toujours le jardin. La maison est vendue, et c'est moi qui ai essuyé leurs larmes. M. Edmond ne venait donc point chez nous pour l'argent de Florestine, car ses visites sont plus fréquentes. Oh! si je devenais jamais maîtresse de sa fortune, elles seraient heureuses. Je vais entrer sous-maîtresse dans un pensionnat; quel bonheur d'avoir un diplôme!

Il faut que je suspende mon journal; je souffre, je me mets au lit. O Dieu! que je ne sois pas longtemps malade! Que deviendraient-elles?

Elles étaient fondées les appréhensions de la bonne Eugénie; une maladie sérieuse s'emparait d'elle, non pas violemment comme la foudre, mais par degrés qui consumaient; c'était un graduel allanguissement qui lui ôtait toutes ses forces, et cette consomption lente, elle l'aggravait en voulant travailler sans cesse et en se tourmentant quand elle ne pouvait le faire. Ce moment arriva bientôt, et, loin de se retirer dans le pensionnat où elle comptait aller vivre, il lui fallut se résigner à rester dans sa chambre, immobile, inactive, inutile à ses parents dans le besoin. Voilà ce qui la rongeait et qui lui inspirait des passages de son journal que je reproduirais ici s'ils n'étaient bien longs et d'ailleurs d'un accent si triste que mes jeunes lectrices en pleureraient sans doute. Voir souffrir autour de soi, en

effet, se sentir dans l'intelligence et dans l'âme le pouvoir de soulager ces maux, et en être empêché par la maladie, c'est douloureux à l'extrême; puis, à ce chagrin s'en joignait un autre dont plusieurs articles du journal d'Eugénie parlent quelquefois : Edmond. Il venait toujours, de plus en plus assidu auprès de la malade, et elle l'aimait surtout à cause de ce dévouement. « Si j'allais mourir! » disait-elle alors dans les pensées qu'elle écrivait chaque soir.

Quelques jours cependant se passèrent meilleurs pour elle, et Edmond en profita pour demander sa main. La tante et la cousine accueillirent cette proposition avec reconnaissance, avec joie, et Eugénie avec un modeste et pudique sourire où se mêlaient quelques larmes; la pauvre fille!

Le principal but d'Edmond, en hâtant sa demande, avait été de se mettre en droit de faire partager son bien-être à cette maison où il voyait tant de souffrance et de gêne; il était désormais presque chez lui, et les soins les plus empressés furent alors prodigués à Eugénie; plus d'inquiétude pour l'existence de chaque jour, plus de veilles nécessaires, plus de tristes pensées d'argent aux fréquentes visites du médecin; mais un doux avenir de bonheur domestique, de délicieux entretiens de félicité future. Tout cela aurait ramené la santé à la fiancée si elle eut dû revenir; mais elle maigrissait toujours et ses grands yeux noirs étaient plus grands chaque matin au-dessus de ses joues creusées. C'est ainsi que l'automne, en faisant tomber les feuilles des bois, en élargit les tristes allées Elle se sentait mourir; cependant elle se plaisait à parler des biens de l'union projetée, mais elle mêlait toujours à ces beaux projets le nom de Florestine; c'est qu'elle avait formé un dessein pour le bonheur à venir de sa cousine et de sa tante. Edmond devait en être l'instrument, et elle ne voulait le lui communiquer que le jour où sa voix serait puissante par la mort et où tout désir serait un ordre.

Ce jour ne tarda pas, ce fut le 1er novembre. Après tous les soins religieux du départ, elle appela Edmond à son chevet et lui donna son *Imitation de Jésus-Christ;* puis elle eut avec lui un long entretien à voix basse.

Florestine et sa mère étaient a genoux pendant ce temps, priant devant un crucifix. Leur prière fut interrompue par un long soupir, et Edmond, tout éploré, vint à Florestine et lui prit la main en disant : « Elle est morte, vivez pour moi. »

Il est plus d'un ange pareil à Eugénie sur la terre; par bonheur, Dieu ne les rappelle pas tous.

Ernest Fouinet.

LA CHASSE AUX PAPILLONS.

FABLE.

Brillants fils de l'air et des fleurs,
Les papillons, race légère,
A l'existence passagère,
Séduisent par l'éclat de leurs riches couleurs.

Mais leur vol inégal, leur allure incertaine
A quelque chose de boiteux :
On ne les voit jamais aller droit devant eux ;
Ils volent çà et là, tantôt rasent la plaine,
Et, dans leur vol capricieux,
Tantôt voudraient s'élever jusqu'aux cieux.

On dirait qu'ils changent de place
Au gré d'un esprit inconstant,
Au hasard et sans but, comme on voit dans l'espace
Une feuille qui tombe et s'en va s'agitant
Au gré du vent qui la pourchasse.
C'est le jeu des enfants de leur donner la chasse.

Après des papillons d'autres courent aussi.
Mais n'anticipons pas : voyons d'abord ceux-ci ;
Mettons chaque chose en sa place.
Dans ce sujet si plein de gravité,
En apparence si frivole,
Que de tableaux frappants de vérité !
Que de leçons pour l'homme! un papillon qui vole
Un enfant qui le suit, et va tout de bricole,
Et court de tous côtés, et de haut et de bas.
Et s'égare, et cent fois retourne sur ses pas:
Qui, dans son ardeur insensée,
Ne voit plus qu'un objet, ne fixe plus qu'un point,
Son papillon, seul bien de sa pensée,
Qu'il croit bientôt atteindre et qu'il n'atteindra point.

Un peu plus loin, son camarade,
Qui dans le même pré gambade,
Et s'essouffle et s'échine, et s'en va convoitant
Le plus beau papillon de toute la contrée,
Qui n'a point vu l'ornière et qui l'a rencontrée,
Et se donne une entorse et revient en boitant.

Cet autre qu'on croirait se mouvoir en cadence,
Tant il s'y prend avec prudence,
Tant il s'avance doucement,
Qui va silencieusement,
Met un pied devant l'autre et retient son haleine;
A qui, pour prix de tant de peine,
Est réservé probablement
L'indicible bonheur d'attraper quelque chose.
Qui suit son papillon jusqu'à ce qu'il se pose ;
Approche obliquement, s'apprête à le saisir,
L'enveloppe en sa gaze et bondit de plaisir ;

Puis court, émerveillé de sa ruse de guerre,
Pour regarder ce qu'il a pris,
Et demeure enfin tout surpris
De n'avoir attrapé qu'un papillon vulgaire.

Tout cela c'est la vie, et le monde, et son pli ;
C'est le vase emmiellé, d'amertume rempli ;
Sur le flot qui l'amène ou le flot qui l'emporte,
C'est l'espoir qui se montre et se perd tour à tour.
Les rangs, les dignités, les faveurs de la cour,
On va, pour les avoir, quêter de porte en porte ;
On suit de détour en détour
Le si cher objet de sa brigue ;
On se remue, on se fatigue ;
Mais dans ce chemin de l'intrigue,
Facile est de glisser, fréquents sont les faux pas :
On tombe, on se relève, on avance, on recule.
Cet autre papillon qui voltige et circule,
Qu'on nomme la Fortune, et que pour ses appas
On suivrait par-delà les colonnes d'Hercule,
Quand on croit le saisir, on ne le saisit pas.

C'est l'image des biens que l'homme en vain postule ;
C'est l'histoire du monde et de ses tourbillons.

Qui poursuit les honneurs poursuit des papillons.

DERBIGNY.

CHALAIN

ET LES ENFANTS DE M. AUBERT.

« Oh ! mon bateau, mon joli bateau ! vogue doucement sur ce lac paisible dont les eaux calmes et transparentes ne te menacent d'aucun danger ! Vogue, et puisse ma vie ressembler...

— La belle invocation ! c'est en vers que tu devrais nous dire cela.

— Pourquoi l'interrompre ? tu nous prives, ainsi que la postérité, d'un chef-d'œuvre assurément.

— Vous mériteriez bien, mademoiselle et messieurs, que je guidasse mon bateau de manière à vous faire prendre un bain dans le lac paisible, en punition de vos continuelles railleries.

— Tu es incapable d'un trait pareil ! Papa

ne dit-il pas que la bonté accompagne ordinairement le génie?

— Vous comptez beaucoup sur la mienne?

— Et nous avons raison, mon aimable petit frère; tu serais aussi fâché de nous faire du mal que nous le serions de te blesser par nos plaisanteries. »

Ce dialogue avait pour interlocuteurs quatre personnes, dont les deux plus âgées, mademoiselle Emilie Aubert et M. Charles Aubert, son frère jumeau, l'étaient de moins de seize ans, et MM. Jacques et Théodore, leurs frères, de onze et de quatorze. C'étaient les enfants de M. Aubert, ancien officier de marine, qui alors habitait Chalain, dans le Jura, et Chalain mérite certainement les honneurs de la description. C'est une espèce de bassin ou d'amphithéâtre formé par des rochers couverts de bois jusqu'à leurs cimes qui s'élèvent nues et arides au-dessus des arbres. Un lac d'une demi-lieue carrée d'étendue à peu près occupe, dans sa plus grande largeur, l'enceinte qu'entourent les rochers; et, dans le fond, du côté où ils la ferment entièrement, on a bâti un château qui a le lac devant lui, et derrière une petite prairie fort en pente qui monte et s'étend sur le flanc du rocher autour des bâtiments, dont sa verdure fait ressortir les teintes sombres. On arrive au château par un chemin étroit pratiqué sur les bords du lac au pied de la forêt qu'il réfléchit dans ses eaux. Le propriétaire de cette manière d'*enclos* retire de la pêche du lac, de la coupe des bois et de la récolte des foins, 10 à 12,000 fr. de rentes; mais M. Aubert n'en était que locataire; il s'y était retiré après la mort de sa femme et la perte presque entière de sa fortune. L'éducation de ses enfants l'occupait uniquement dans cette retraite, et ils n'avaient que lui pour instituteur, à l'exception de Charles qui depuis un an était placé dans un pensionnat où il se préparait à entrer à l'Ecole polytechnique. Les vacances l'avaient ramené à Chalain et son retour était célébré chaque jour par quelque nouvelle fête. Ce jour-là on allait goûter dans le bois à la suite d'une promenade sur le lac, et c'était le tour de Théodore de conduire le bateau, car tous les enfants étaient habiles à cet exercice, même mademoiselle Emilie. Le bateau amarré, on choisit dans le bois une place commode pour s'établir.

« Je voudrais bien, dit Théodore en posant sur l'herbe le panier qui contenait les provisions du goûter, être encore au temps où il y avait des fées, alors que l'on pouvait toujours compter, au milieu du désert le plus aride, sur un bon repas qu'on n'avait pas eu la peine d'apporter, après lequel un enchanteur ou une fée ne manquaient pas de vous apparaître et de vous rendre par leurs dons le plus grand potentat ou le plus riche particulier de la terre! C'était commode, il en faut convenir.

Jacques. Moi je demanderais des richesses afin de rétablir la fortune de papa et de le délivrer de ses soucis; ne le voyez-vous pas souvent, tandis que nous rions et que nous jouons auprès de lui, se détourner pour cacher sa tristesse? Pauvre père! il est inquiet de notre sort.

Théodore. Il a grand tort de s'inquiéter: est ce que *des hommes* n'ont pas la faculté de l'améliorer leur sort, quand ils le veulent? Voilà Charles qui sera général du génie, moi je serai homme de lettres, et Jacques veut être médecin. Avec ces états nous gagnerons beaucoup d'argent et nous ferons une dot à Emilie pour la marier.

Emilie. Non, il vaut mieux ne pas se marier ni les uns ni les autres et vivre auprès de papa. Je tiendrai la maison et j'aurai toujours un bon dîner, afin d'inviter quelque personne raisonnable dont la conversation amusera notre père qui nécessairement doit souvent s'ennuyer de notre babil.

Théodore. Voilà qui est décidé, personne ne se marie et l'on ne se sépare jamais.

Charles. Et nous nous passons des dons de la fée pour notre fortune comme nous

nous en sommes passés pour notre goûter.

JACQUES. Elle ne nous aurait pas donné de meilleures confitures que celles-là.

CHARLES. Elles sont en effet bien bonnes tes confitures, Emilie; en as-tu fait beaucoup comme cela?

EMILIE. Plus que tu n'en mangeras, pauvre ami! tu pars si tôt!

THÉODORE. Oh! s'il est question de départ je m'en vas tout de suite, moi! On a bien le temps de s'attrister en se quittant, sans s'attrister à l'avance! parlons plutôt de ma première idée. Vous avez beau dire : une table couverte de *mets délicats*, de *fruits délicieux*, de *vases d'or et de cristal de roche*, comme cela se pratique dans les Mille et une Nuits, ferait un bel effet sous ce grand chêne, et la clairière là-bas serait une place bien choisie pour l'apparition de l'enchanteur.

EMILIE. Fi donc! un enchanteur, un magicien!

THÉODORE. Comment, fi donc? Un beau vieillard avec une barbe blanche, une robe blanche, une baguette blanche à la main.

EMILIE. Une belle jeune fée, svelte, gracieuse, couronnée de roses blanches et enveloppée d'une draperie bleue, vaudrait cent fois mieux! Qu'en dis tu, Charles?

CHARLES. Je suis pour la fée bleue, sans contredit.

THÉODORE. Et moi je persiste dans mon enchanteur, et c'est à lui que je m'adresserai pour vous offrir, à la première occasion, un repas plus digne de vous que le modeste goûter que vous venez de faire.

JACQUES. La première occasion sera après-demain, puisque nous devons revenir goûter ici.

EMILIE. Tu peux, par conséquent, donner dès aujourd'hui tes ordres, afin que le cuisinier de ton enchanteur ait le temps de se préparer.

THÉODORE. A la bonne heure : ainsi donc, génie sage et puissant qui me protéges et m'obéis, ne manque pas de faire dresser après-demain, sous ce chêne antique, une table servie avec l'élégance, le goût et la magnificence qui doivent nécessairement caractériser les œuvres de tes mains.

— Le génie ne répond pas, dirent les frères et la sœur de Théodore.

— N'importe, reprit celui-ci d'un ton solennel, il m'entend!

La même partie se renouvela le surlendemain, et Dieu sait de quelles plaisanteries le pauvre Théodore fut accablé pendant le trajet, et toutes celles qui l'attendaient à l'arrivée. Il s'y prêtait de bonne grâce et riait à l'avance de sa déconvenue, qu'il était, ainsi que les autres, fort empressé de constater : c'était à qui approcherait le premier du vieux chêne... O surprise! il ombrageait de ses rameaux une table chargée de friandises de toute espèce, des fruits, des fleurs, des parfums renfermés dans des vases d'or et de *cristal de roche!...* Les enfants s'arrêtèrent et se regardèrent sans prononcer un mot.

« Encore ne faut-il pas se laisser épouvanter par des meringues et des dragées, dit enfin Charles en marchant courageusement vers la table; allons, goûtons la cuisine de l'enchanteur.

— Vous ne comptez pas toucher à cela? s'écria Emilie.

— A-t-elle peur! répétaient ses frères; à coup sûr, sa fée bleue la ferait maintenant évanouir. »

Emilie, en effet, ne jetait pas des regards fort assurés vers le lieu si imprudemment indiqué pour une apparition surnaturelle... Elle n'y vit, au reste, ni la jeune fée ni le sage vieillard; seulement un homme de trente ans environ s'approcha, en riant, de la petite société, et lui fit des excuses de la plaisanterie qu'il se permettait.

« Je me nomme Edmond Arbey, continua-t-il; j'ai acheté depuis peu, dans ce voisinage, plusieurs forges dont je suis venu

prendre possession. Pendant mon séjour dans ce pays, j'en visite les sites remarquables et je n'avais garde d'oublier celui-ci. Je me trouvais dans le bois lorsque vous y êtes entrés avant-hier ; j'ai entendu votre conversation, ce qui vous explique la petite surprise que vous venez d'éprouver. Je dois encore vous demander pardon de mon indiscrétion, mais j'avoue que je ne saurais me la reprocher puisqu'elle m'a mis à même de vous connaître et de vous assurer de tout l'intérêt que vous m'avez inspiré. »

Il termina en priant les jeunes gens de vouloir bien le présenter à leur père le lendemain, et lui annoncer sa visite. Ensuite il fit les honneurs de son repas, que les enfants acceptèrent avec un peu de gêne et de contrainte. Ils étaient empressés d'ailleurs d'aller conter cette aventure à leur père, qui conclut de leurs rapports que l'étranger était un homme bien né et bien élevé.

Il joignait à ces avantages cent mille livres de rentes et il était garçon.

M. Aubert le reçut fort amicalement et l'écouta parler de ses enfants comme un père écoute d'ordinaire l'éloge de ses enfants... Mais, sans cela, M. Arbey aurait gagné sa bienveillance et sa confiance par celle qu'il lui témoigna lui-même. Il le consulta sur ses nouvelles entreprises, dont il lui proposa de surveiller l'administration en acceptant une part dans leurs produits.

M. Aubert consentit d'autant plus volontiers à ces arrangements que les avantages n'en étaient pas pour lui seul ; il pouvait être fort utile à M. Arbey, qui ne pouvait point habiter le pays où se trouvaient les établissements qu'il devait faire valoir, et qui avait peu d'expérience de ce genre de spéculation. Toutes ces conventions ne furent pas réglées en un jour ni à la première visite ; mais M. Arbey en fit de très fréquentes dans la maison Aubert où il finit par être aussi familier que l'un de ses habitants. Il s'associait aux jeux des enfants comme s'il eût été de leur âge ; la chasse, la pêche, les promenades sur l'eau ou sur la montagne, il était de toutes les parties et il les animait toutes par sa bonne humeur. Les trois semaines pendant lesquelles il séjourna encore en Franche-Comté se passèrent ainsi dans la plus agréable intimité, et puis il partit pour ne revenir que l'année suivante.

Les solitaires, qui apprécient mieux que les gens du monde le charme d'une société aimable, en ressentent aussi bien plus vivement la perte. On fut bien triste à Chalain après le départ de M. Arbey ; il manquait à tous les amusements et l'on n'avait plus le courage d'en projeter aucun depuis qu'il ne pouvait plus y prendre part. Emilie, dont l'âge se rapprochait plus du sien que celui de ses frères (parce qu'une demoiselle de quinze ans et demi est beaucoup plus raisonnable que des jeunes gens de son âge), Émilie était la plus affligée. Elle se surprenait à pleurer sans cause ; sa solitude et son isolement lui semblaient tristes, et sans cesse elle se rappelait la présence de M. Arbey, sa bonté, sa complaisance, ses soins et ses attentions pour elle. Sans doute ses frères n'en manquaient pas ; mais quelle différence ! Oh ! s'il eût été son frère aussi ! la famille eût été plus complète, à ce qu'il lui semblait.

Son père remarqua sa tristesse, et, sans la blâmer précisément, il l'engagea à la modérer.

« Mon enfant, lui dit-il, une jeune personne ne peut point, sans se compromettre, ressentir un attachement très vif pour un homme qui n'est ni son père ni son frère, et M. Arbey lui-même t'estimerait moins s'il connaissait l'étendue de tes regrets.

— Cela serait bien injuste, par exemple !

— Il en est ainsi cependant ; les jeunes personnes doivent garder en toutes choses une telle réserve que tout ce qui dépasse certaines bornes, même dans leurs senti-

ments et leurs pensées, est inconvenant. D'ailleurs est-il bien digne de ta fierté de placer au premier rang dans tes affections quelqu'un qui ne te donne que la dernière place dans les siennes?

— Ce n'est pas ce qu'il disait.

— Je sais à merveille ce qu'il disait, puisqu'il ne t'a rien dit que je n'aie pu entendre; mais il faut se garder de prendre à la lettre des témoignages de bienveillance, donnés assez légèrement d'ordinaire et sans y attacher d'importance. Ce qui est certain, c'est que M. Arbey avait, avant de nous connaître, des parents, des amis, une fiancée probablement, et que tout cela doit lui être plus cher que de nouvelles connaissances.

— Il est vrai, dit tristement Émilie.

— Ainsi donc, continua son père, surmonte une préoccupation d'esprit qui te rendrait malheureuse et même ridicule; car rien ne l'est davantage que ces *rêveries*, ces *mélancolies* et ce désœuvrement où s'abandonnent quelquefois les jeunes personnes; cherche de la distraction dans le travail, dans la lecture, dans la société de tes frères et dans la mienne; enfin, ma fille, tâche d'être heureuse et tranquille si tu veux que ton père ait encore quelque joie dans ce monde.

— O papa! s'écria Émilie en lui sautant au cou, je vous promets de ne jamais aimer personne comme vous; et cela me serait bien impossible. »

Émilie, dès ce moment, ne pensa plus qu'à rendre son père content d'elle en suivant exactement ses conseils. Elle entreprit des ouvrages longs et attachants, commença des lectures sérieuses en s'imposant la tâche d'en faire des extraits qui servaient à l'éducation de ses jeunes frères; elle consentit à se divertir avec eux comme par le passé, et recouvra bientôt le calme et la gaîté qui l'avaient rendue si aimable et si heureuse autrefois, et lorsque M. Arbey revint l'année suivante, elle le reçut sans le moindre embarras. Ce fut lui qui en éprouva; il était timide et réservé avec elle et n'osait plus la traiter avec la familiarité fraternelle qu'il s'était permise l'année précédente; il est vrai qu'Émilie était alors fort imposante. Un profil grec, de grands yeux du bleu le plus foncé, une taille toujours gracieuse, mais qui, en se développant, était devenue très noble, tout cet ensemble devait nécessairement commander le respect. Au bout de quelque temps cependant M. Arbey la demanda et l'obtint en mariage, et M. Aubert sut que ce projet avait été formé lors de son premier voyage à Chalain, mais qu'il avait voulu étudier le caractère d'Emilie avant de se déclarer. Il est donc probable que, si elle se fût montrée folle et romanesque, M. Arbey, qui était la raison même, ne l'eût point choisie pour sa femme.

Ce brillant mariage a servi aussi à l'établissement des frères d'Emilie, qui en ont fait de fort avantageux, et M. Aubert jouit, dans sa vieillesse, du bonheur de voir tous ses enfants dans une situation honorable et agréable.

Voilà tout ce que je sais de la famille Aubert; quant à Chalain, j'ignore qui l'habite aujourd'hui, mais je l'indique aux voyageurs comme l'un des sites le plus pittoresque et le plus mélancolique qui se puisse rencontrer.

Mme Tercy.

LITTÉRATURE.

LES DEUX FRÈRES.

CONTE CRÉOLE,

PAR Mme LAURE BERNARD [1].

De toutes les branches de la littérature, la plus féconde, sans contredit, est celle qui comprend les ouvrages d'éducation. Point de thème sur lequel se soit exercé un plus grand nombre d'auteurs, et qui ait donné, proportion gardée, de moins heureux résultats. Ces sortes d'écrits, cependant, se divisent en deux classes: ceux qui s'appliquent à l'instruction, et ceux qui ont pour objet l'éducation morale; c'est surtout de ces derniers que je veux parler. Qu'on ne s'étonne pas que les bons ouvrages de ce genre soient peu nombreux; si la connaissance des hommes n'appartient qu'à quelques esprits supérieurs, la connaissance des enfants est peut-être moins commune encore, et le sens moral est ce qu'il y a au monde de plus rare. Parmi les écrivains qui ont exploité la littérature enfantine, combien peu se souviennent de ce qu'ils pensaient à un âge où la préoccupation des objets extérieurs est trop forte pour laisser le loisir d'examiner les impressions personnelles. Aussi, les plus spirituels d'entre eux se contentent de réduire les passions humaines sur une plus petite échelle, et nous représentent non des enfants, mais des nains.

(1) 2 vol. in-12, chez Planche, libraire, rue de Seine, no 24.

D'autres se bornent à imiter, ou plutôt à parodier le langage enfantin, ce qui peut un moment amuser les grands lecteurs, mais ce qui ennuie prodigieusement les petits, comme j'ai eu occasion de le remarquer plus d'une fois. D'autres, enfin, exploitent à leur profit, comme leurs confrères de la grande littérature, les naissantes passions de leur jeune public, et spéculent surtout sur les plus développées de toutes à cet âge : la curiosité et la vanité. Là, on ne voit que petits garçons qui courent le monde et qui deviennent de grands hommes après une foule d'aventures extraordinaires; que petites filles récompensées de leurs bonnes actions par une robe de bal ou un collier de perles; comment n'auraient-ils pas un succès universel? Telle n'est point toutefois la route suivie par madame Laure Bernard dans l'ouvrage que nous venons de lire et qui a le double mérite de pouvoir être mis avec fruit dans les mains de la jeunesse et de paraître intéressant à de plus vieux lecteurs. Madame Laure Bernard prend ses héros enfants et les conduit à l'âge d'homme à travers une série d'événements naturels et attachants; elle a eu le bon esprit de ne point prendre le style *fanfan*, se bornant à écrire clairement, simplement, sans traits, sans sous-entendu, sans allu-

sions aux choses que ses lecteurs ne peuvent connaître ; elle a le secret de les intéresser en leur offrant des tableaux nouveaux pour la plupart d'entre eux : le bagne, une traversée sur mer, les mœurs des colonies. Chez elle l'instruction ne se formule pas en leçon, ni la morale en maxime, et l'impression que laisse son livre me paraît devoir être d'autant plus salutaire que les bonnes, comme les mauvaises actions, s'y trouvent récompensées ou punies par leurs conséquences même, et non par quelque coup du ciel.

Le fragment suivant achèvera de donner une idée du livre de madame Laure Bernard. Nous le citons de préférence, parce qu'il forme un épisode tout-à-fait étranger au roman.

« C'était en mer, par une soirée sombre et dans la latitude des Açores. Un navire, fin voilier, courait sur le nôtre depuis le matin. A sa manœuvre on jugea que c'était un corsaire. Nos moyens de défense étaient nuls pour le combattre, et toutes les voiles déployées étaient insuffisantes pour échapper à sa poursuite. Nos passagers se montrèrent, il faut l'avouer, très peu belliqueux, à une exception près.

« C'est vraiment pitié de voir certaines gens en présence du danger. La peur développe singulièrement l'égoïsme, partout où l'égoïsme est établi. Mais cette digression deviendrait une trop longue histoire, si je racontais cette journée d'anxiété et de bizarres révélations de caractère.

« Notre capitaine et ses sous-ordre faisaient bonne contenance. Le prétendu corsaire approchait toujours de notre très inoffensif brick, sur lequel nous étions plusieurs femmes et des enfants. Une jeune mère pressait déjà dans ses bras de pauvres petits êtres bien jeunes, insoucieux du danger, tandis qu'elle les regardait comme dévoués à une mort certaine ; son mari voulait à lui seul les défendre. Moi, je bénissais le sort d'être exposée au péril loin de tous ceux qui me sont chers. Une esclave, qui ne voyait là qu'une chance pour changer de maître, demandait au ciel que tout fût bientôt décidé ; enfin, une jeune fille de douze ans, comme moi isolée, mais sentant le besoin des appuis qui lui manquaient, se jeta à genoux, et s'écria avec la plus touchante ferveur : « Mon Dieu ! envoyez-moi la résignation. » A cet accent de détresse, je me sentis saisie pour elle de la plus vive pitié. Je pensai à ma fille aînée, du même âge qu'elle alors, et, pénétrée de ce que l'abandon ajoutait d'angoisse dans l'âme d'une si jeune créature, je vins à elle et je ne songeai plus à ma propre situation, tant la sienne me parut digne d'intérêt.

« Quelques minutes après nos craintes furent dissipées. Le corsaire était un navire portugais armé contre les partisans de la princesse dona Maria, pour laquelle son père réclame aujourd'hui le trône de Portugal.

« Mais de longtemps, et de toute ma vie, je pense, le souvenir de la prière de cette jeune fille ne s'effacera en moi. Pour chaque malheur c'est le mot qui me revient : « Mon Dieu ! envoyez-moi la résignation. »

Les qualités qui distinguent madame Laure Bernard se retrouvent également dans ses *Esquisses morales* ou *Contes aux jeunes personnes*[1], qui se recommandent d'eux-mêmes à nos lectrices. Il ne faut pas que ce mot de morale les effraie ; il ne signifie point ici ces ennuyeux lieux communs qui ne servent à personne à force de servir à tout le monde, ni cette morale à bout-portant qui assomme ceux qu'elle devrait toucher. Madame Laure Bernard a trop d'esprit pour oublier que jeunes et vieilles personnes sont de l'avis du roi Louis XIV, qui voulait bien prendre sa part d'un sermon, mais qui

(1) 1 vol. in-12, chez Janet, rue Saint-Jacques, n° 59.

n'aimait point qu'on la lui fît ; elle sait surtout que pour être efficace, la morale qu'on prêche aux autres doit être celle dont on fait usage pour soi-même.

Mme Amable Tastu.

LES BIJOUX[1].

...L'usage des bijoux remonte à la plus haute antiquité ; on peut dire qu'il est né avec la société. Il a été commun aux deux sexes, mais le plus souvent l'homme a suivi à cet égard les inspirations de sa compagne. La première femme qui appela à son secours cet attirail de la coquetterie fut celle qui craignit que ses rivales ne lui enlevassent le cœur de son amant ; et celle-là fut bien mal inspirée, s'il n'y avait pas urgence à cacher sa laideur !

Que de phases n'a pas subies l'art du bijoutier dans cette longue série de siècles ! Que de bizarres conceptions et surtout quel débordement de mauvais goût chez tous les peuples et à toutes les époques, pour un petit nombre de productions que le bon sens peut tolérer ! La nature des bijoux, leur matière et leur emploi ont varié à l'infini, suivant les temps et les peuples. Hors de la civilisation, la femme cherche à effacer sa forme naturelle sous un amas de coquillages, de graines, d'ossements et de cercles en métal qui gênent ses mouvements et lui donnent un aspect monstrueux. Elle met des anneaux aux doigts, aux bras, aux orteils, aux jambes, au cou, aux oreilles, aux lèvres et jusqu'au nez. Dans les sociétés civilisées nous trouvons d'abord l'homme attacher à certains bijoux des idées religieuses. Salomon voyait dans le chaton de son anneau tout ce qu'il désirait y voir ; Gygès se rendait invisible au moyen du sien ; les Romains avaient des amulettes, les Arabes des talismans, le moyen-âge des anneaux cabalistiques, et nous, nous avons des bagues aimantées contre la migraine et des colliers pour favoriser la dentition.

Les bijoux furent aussi la marque distinctive du pouvoir. Les rois en portent encore à leurs couronnes. Chez les Hébreux, les Égyptiens et les Grecs, les grands dignitaires avaient le droit de porter une bague d'or. A Rome, les ambassadeurs et les chevaliers se distinguaient par des anneaux et des colliers ; cet usage se retrouve dans les statuts de la chevalerie du moyen-âge, et, par continuation, dans les ordres chevaleresques des temps plus modernes. En Russie, l'empereur confère souvent, à des personnes qui ont rendu des services éminents, les insignes en diamants d'un ordre de chevalerie. Dans les autres Etats de l'Europe, le souverain donne plus communément, comme témoignage de sa haute satisfaction, son portrait enrichi de diamants, ou une tabatière d'or surmontée de son chiffre, ou des bagues en diamants.

L'Eglise a ses bijoux particuliers. L'an-

(1) Cet article, dont nous devons la communication à l'obligeance de MM. les éditeurs de l'*Encyclopédie des Gens du monde*, fera partie du tome III, 2e partie, de cet important ouvrage. Ce volume actuellement sous presse, et qui sera publié dans les premiers jours de septembre, contient des articles du plus haut intérêt. Nous citerons, parmi les plus saillants : *Bibliographie*, par M. Schnitzler ; *Bibliothèque*, par M. Villenave ; *Boileau*, par M. Daunou ; *Bonaparte* (la famille), par Mad. la comtesse de Bradi ; *Botanique*, par M. de Candolle ; *Bourgogne*, par M. de Sismondi. — On souscrit à l'*Encyclopédie des Gens du monde*, chez MM. Treuttel et Wurtz, rue de Lille, no 17, et chez C. Desmé et Cie, au Bureau du *Journal des Jeunes Personnes*, à Paris. Prix de chaque volume, 5 fr. ; et 6 fr. par la poste.

neau du pêcheur, à l'image de saint Pierre, sert au pape à sceller les brefs apostoliques. Les cardinaux et les évêques ont aussi un anneau distinctif Les prélats portent une croix d'or suspendue à une chaîne de même métal.

Les bijoux ont souvent figuré dans les actes les plus importants de la vie sociale. Chez les Hébreux et les Romains, le mari donnait un anneau de fer ou d'or à sa fiancée; nous leur avons emprunté cette coutume.

Les législateurs se sont vus maintes fois dans la nécessité de mettre un frein à la mode de ces objets par des édits somptuaires; mais il est vrai d'ajouter qu'il n'est pas de lois qui aient été plus mal accueillies, moins observées, ni plus tôt révoquées. D'après une loi de Zaleucus, le législateur des Locriens, les courtisanes seules portaient des bijoux et des broderies d'or; un homme devait s'en abstenir. A Sparte, Lycurgue proscrivit l'or et l'argent; à Rome, la loi *Orchia* défendait aux femmes de porter des ornements d'or au-delà du poids d'une demi-once. Jules-César, Auguste, Tibère, Néron et Alexandre-Sévère firent également des lois somptuaires, dirigées en partie contre l'abus des bijoux. L'an 460 de notre ère, l'empereur Léon défendit à ses sujets, *sous peine de mort*, d'enrichir de perles, d'émeraudes ou d'hyacinthes, leurs baudriers, le frein des brides ou les selles des chevaux. Charlemagne, à son retour d'Italie, rendit une loi somptuaire. Philippe-le-Bel interdit aux bourgeois le droit des fourrures, des bijoux en or ou des pierres précieuses. Louis XII et ses successeurs, jusqu'à Louis XV, s'occupèrent du même objet.

Les bijoux ont souvent acquis un intérêt historique. Une dame romaine, qui avait de grands biens, montrait un jour à la mère des Gracques un riche écrin. Pressée à son tour de faire voir ses bijoux, Cornélie amena ses enfants : « Voilà, dit-elle, toute ma parure. » Cléopâtre eut la folie de se vanter, à la suite d'un repas splendide qu'elle avait offert à Antoine, d'avoir fait dissoudre une perle dont la valeur se montait à dix millions de sesterces (deux millions de francs) dans du vinaigre, et d'avoir avalé ce riche breuvage. Le vinaigre n'a pas la propriété de dissoudre les perles; aussi, en supposant que le fond de cette anecdote soit vrai, il ne l'est pas moins que les circonstances sont apocryphes. L'an de Rome 368, Camille voulait offrir à Apollon une part du butin qu'il avait pris à Véïes; mais ses soldats avaient déjà dissipé leur part et refusaient de contribuer à cette offrande; ils menaçaient même de se révolter, et cependant il fallait satisfaire le dieu. Les dames romaines vendirent leurs bijoux et payèrent la dette du vieux général. Charles-Quint, lors de son passage à Paris, dut peut-être sa liberté à un brillant offert à propos à la duchesse d'Étampes. Tout le monde connaît le scandaleux procès du collier, où une reine de France, qui devait être exempte du soupçon comme elle l'avait été du crime, fut si méchamment compromise.

Dans l'antiquité, le goût des bijoux fut maintes fois porté à l'excès. A Rome, il fut un temps où les matrones avaient des colliers dont une seule perle coûtait un million de notre monnaie; elles se servaient de miroirs de métal poli, garnis de pierreries. Leur coiffure était surchargée de joyaux de toute espèce; elles en portaient au milieu du front, ainsi que le fit, plusieurs siècles après, une maîtresse de François Ier, connue sous le nom de *la belle Ferronnière;* elles en avaient également sur leur ceinture pectorale, ou *strophion*. Elles portaient enfin des agrafes, des aiguilles d'or, des bagues, des colliers, des bracelets, des éventails enrichis de perles et de pierreries. Plusieurs de ces objets ont été retrouvés à Herculanum et à Pompéi, et les bijoutiers de notre époque les ont souvent pris pour

modèle. En effet, au moment où nous écrivons (1831) la forme des bijoux est généralement romaine. Tantôt c'est un serpent d'or, aux yeux de rubis, roulé autour du bras : tantôt le bracelet se compose d'une collection de grands médaillons enchaînés les uns aux autres par des cercles de métal; quelquefois, enfin, c'est une paire de girandoles composées de trois poires à longue dimension, suspendues à une plaque qui touche elle-même à un anneau.

Dans le moyen-âge les dames portaient, indépendamment de tous les articles de la toilette commune aux diverses époques de la civilisation, des plastrons garnis de pierreries, et des *châtelaines* ou longues chaînes suspendues à la ceinture par un crochet, et soutenant un trousseau de petites clefs en métal précieux. Les courtisans avaient, avec le costume du règne de Henri III, de riches colliers de rubis, d'émeraudes et de saphirs, enchâssés avec art dans un or pur. La plume de leur chaperon reposait sur un diamant, et la poignée de leur dague étincelait de pierreries.

Aujourd'hui les hommes paraissent généralement avoir senti que ce brillant attirail n'était pas convenable à un sexe essentiellement grave et sérieux. Quant aux dames, elles sont encore, sous ce rapport, dans la période romaine, et ce n'est pas leur faute si elles nous plaisent toujours, car elles font tout pour s'enlaidir, soit qu'elles rompent les lignes suaves de leur front par une ridicule *Ferronnière*, soit qu'elles sacrifient la délicatesse de leurs oreilles au poids fatigant de deux énormes girandoles.

C. Famin.

HISTOIRE.

SOUVENIRS DU MOIS DE SEPTEMBRE.

1er *septembre* 1715. Louis XIV, surnommé le Grand, mourut à l'âge de soixante-dix-sept ans.

Non-seulement il était roi par sa naissance, mais encore par le caractère, la magnanimité, le courage, le maintien, le regard, les gestes, la voix. Racine a dit

> Qu'en quelque obscurité que le sort l'eût fait naître,
> Le monde en le voyant eût reconnu son maître[1].

Malgré son affabilité, sa présence intimidait les mieux aguerris. « Sire, disait un vieil officier sollicitant une grâce en balbutiant devant lui, je ne tremble point ainsi devant vos ennemis. » Et le roi fit sur-le-champ droit à sa requête.

Sa fermeté ne l'abandonna point dans ses derniers moments. « Pourquoi pleurez-vous, disait-il à ses gens? ne fallait-il pas que je finisse? Il y a longtemps que vous deviez vous y attendre; m'avez-vous cru immortel? » Il avoua ses fautes dans ses dernières paroles à son arrière-petit-fils; « Mon cher enfant, lui dit-il, vous allez être roi d'un grand royaume; rappelez-vous que la paix est le plus grand de tous les biens, et la guerre le plus grand de tous les maux. Ne la faites jamais que pour vous défendre; ne m'imitez point en cela, non plus que dans mes grandes dépenses; soulagez le

(1) *Bérénice.* — Racine avait ainsi désigné Louis XIV et toute la France le reconnut.

peuple aussitôt que vous le pourrez, et faites ce que j'ai eu le malheur de ne pas faire. »

Un des principes de son gouvernement était qu'après avoir pris conseil, et avoir bien réfléchi, il faut savoir prendre un parti et le suivre avec fermeté; cet axiome ne saurait être trop suivi, non-seulement par les rois, mais encore par les femmes qui ne savent point se décider, et vacillent sans cesse dans leurs résolutions. On lit dans un écrit de sa main : « Toutes les fautes que j'ai commises, et qui m'ont donné des peines infinies, l'ont été par complaisance et pour me laisser aller trop nonchalamment aux avis d'autrui; rien n'est si dangereux que la faiblesse, de quelque nature qu'elle soit.»

Parmi les instructions qu'il écrivit pour le duc d'Anjou allant prendre possession de la couronne d'Espagne, on trouve aussi quelques préceptes qui peuvent être d'une utilité générale.

Ne préférez pas ceux qui vous flatteront le plus.

« Estimez ceux qui, pour le bien, hasarderont de vous déplaire; ce sont là vos véritables amis.

Ne quittez jamais vos affaires pour vos plaisirs; mais faites-vous une sorte de règle qui vous laisse des temps de liberté et de divertissement.

« Traitez bien tout le monde; ne dites rien de fâcheux à personne, mais distinguez les gens de mérite et de qualité.

Traitez bien vos domestiques, mais ne leur donnez pas trop de familiarité et encore moins de créance.

« Aimez toujours vos parents; rappelez-vous la peine qu'ils ont eue à vous quitter; conservez un grand commerce avec eux dans les grandes comme dans les petites choses.

« Ne paraissez pas choqué des figures extraordinaires, ne vous en moquez pas.

« Donnez à propos et libéralement, et ne recevez guère de présents, à moins que ce ne soient des bagatelles. »

Un jour, au souper, la duchesse de Bourgogne, jeune et rieuse, plaisantait sur l'extrême laideur d'un officier : « Je le trouve un des plus beaux hommes de mon royaume, dit avec sévérité Louis XIV, car c'est un des plus braves. »

Le duc de La Rochefoucault témoignait de l'inquiétude relativement à ses dettes : « Que ne parlez-vous à vos amis? dit le roi, » et ce mot fut accompagné d'un présent de cinquante mille écus.

Un officier général, brave, mais un peu grossier, avait perdu un bras au service de l'État et ne se trouvait pas suffisamment récompensé, bien qu'il le fût convenablement : « Je voudrais avoir perdu l'autre et ne plus être au service de Votre Majesté! dit-il au roi. — Monsieur, j'en serais très fâché et pour vous et pour moi, » reprit Louis XIV. Et cette réponse fut suivie d'une grâce qu'il lui accorda.

On vint lui dire que Boileau avait condamné des vers qu'il avait trouvé bons. « Il a raison, répondit-il; Despréaux s'y connaît mieux que moi. »

Après la mort de Colbert, lorsque le roi songeait à donner l'administration des finances à Lepelletier, Le Tellier lui dit qu'il n'était pas propre à cet emploi. « Pourquoi? reprit Louis XIV. — C'est qu'il n'a pas l'âme assez dure, répondit Le Tellier.—Mais vraiment, dit le roi, je ne veux pas qu'on traite durement mon peuple. »

Ce prince voulut ouvrir son cœur aux douceurs de l'amitié, mais elles ne sont guère le partage des rois. « J'ai cherché des amis, disait-il, et je n'ai trouvé que des intrigants » « Toutes les fois que j'ai donné une place, disait-il encore, j'ai fait cent mécontents et un ingrat.

Louis XIV eut sans doute des faiblesses et des défauts; le grand roi n'était qu'un homme, mais jamais homme ne fut plus digne de gouverner une grande nation, n'in-

spira plus de respect à l'étranger et n'eut plus de droits à la reconnaissance de son pays; il sut immortaliser le nom français, non-seulement par la gloire de ses armes, mais en faisant fleurir l'agriculture, l'industrie, le commerce, les sciences et les arts. Don Utariz, homme d'état qui a écrit sur le commerce et les finances d'Espagne, appelle Louis XIV un homme prodigieux. Si Louis XIV fit de grandes fautes, conséquences inévitables de la condition humaine, il ne faut pas oublier que le mal qui en est résulté est effacé depuis longtemps, tandis que le bien opéré sous son règne subsiste encore et subsistera toujours. Nous devons à Louis XIV la ville de Rochefort qu'il a fait bâtir, Dunkerque qu'il a acheté, la Flandre et la Franche-Comté qu'il a conquises. Nous devons à Louis XIV la sûreté de nos ports, les fortifications de nos frontières, le canal du Languedoc, nos belles routes, des canaux, des rivières navigables; nous lui devons les manufactures des glaces, celles de la Savonnerie et des Gobelins; nos fabriques de draps, de soieries, de dentelles, d'acier, de faïence, de cuirs maroquinés; c'est à lui que nous devons la plus grande partie des richesses de nos bibliothèques et de nos musées, la fondation de nos académies des arts et des sciences, l'établissement de nos écoles de peinture et de sculpture à Rome et à Paris. Louis XIV a détruit les accusations de sorcellerie, promulgué de bonnes lois, réprimé la fureur des duels. L'armée lui doit sa discipline, l'exercice réglé, l'uniforme des régiments, l'usage de la baïonnette, les compagnies de grenadiers, l'établissement des haras, les écoles d'artillerie et du génie, le magnifique Hôtel des Invalides; on doit à Louis XIV Saint-Cyr, Marly, le parc et le château de Versailles, les deux Trianons, la police et les embellissements de Paris, l'Observatoire, des palais, des ponts, la colonnade du Louvre, les portes Saint-Martin et Saint-Denis, les places Vendôme et des Victoires, les boulevards, le Jardin des Tuileries. Nous sommes bien ingrats! Tout fiers de notre beau Paris, nous jouissons de toutes ses merveilles, nous aimons à les voir admirer par l'étranger, nous citons avec orgueil nos grands auteurs, nos artistes, nos savants, nos illustres guerriers, et nous ne songeons guère à Louis XIV, lui qui les a devinés, compris, élevés. C'est ainsi que nous rêvons délicieusement sous un bel et frais ombrage, que nous respirons le doux parfum d'une belle fleur, que nous savourons un beau fruit, sans nous soucier de celui qui a planté les arbres, greffé le fruit cultivé la fleur. Louis XIV fut l'artisan, le moteur de toutes nos grandes illustrations. La plante avorte lorsqu'elle naît avant ou après la saison; tel homme meurt obscurément dans un temps, qui se serait immortalisé dans un autre. Combien aujourd'hui ne voyons-nous pas d'étincelles de génie qui vont s'éteindre dans la poussière de nos petits journaux; combien de nos jours ne voit-on pas de jeunes talents, de jeunes capacités, étouffés dès leur naissance pour ne pas avoir été protégés, soutenus, développés sous la domination d'un Louis XIV! Sully a dit que ce ne sont jamais les hommes célèbres qui manquent aux grands rois, mais les grands rois qui manquent aux hommes célèbres. Sans Napoléon, bien qu'ils se fussent déjà distingués, nous ne pourrions pas citer avec orgueil les Augereau, les Kellermann, les Lannes, les Macdonald, les Masséna, les Moncey, les Oudinot, et une foule d'autres illustres guerriers non moins recommandables. Sans Louis XIV, nous ne verrions pas briller dans nos annales Turenne, Condé, Luxembourg, Catinat, Villars, Colbert, Lamoignon, d'Aguesseau, Fénelon, Bossuet, Bourdaloue, Le Poussin, Lesueur, Lebrun, Corneille, Racine, Molière, La Fontaine, Boileau, et une foule d'autres grandes célébrités, que Louis XIV sut apprécier, mettre en évidence et maintenir à leur place.

3 septembre 1711. Elisabeth Chéron, célèbre comme musicienne, peintre et poëte, mourut à l'âge de soixante-trois ans.

4 septembre 1784. Mort de Cassini, savant géographe, qui leva le plan topographique de la France et détermina ainsi la distance de tous les lieux à la méridienne de Paris. Il avait été reçu à l'Académie des Sciences en 1772. Son père, son aïeul et son bisaïeul en furent aussi; ce dernier, appelé à Paris par Colbert, était le plus grand astronome de son temps; il a immortalisé son nom par sa méridienne de Saint-Pétrone à Bologne, laquelle servit à faire connaître les variations de la vitesse du mouvement de la terre autour du soleil. On lui doit la connaissance de la rotation de Jupiter et de Mars ou de la durée de leurs jours, et plusieurs autres grandes découvertes astronomiques. Les Cassini, d'une famille anciennement illustre en Italie, retrouvèrent ainsi dans l'étude et dans les sciences une célébrité que les révolutions leur avaient fait perdre, et que les révolutions n'eurent plus le pouvoir de leur ôter.

5 septembre 1638. Naissance de Louis XIV à Saint-Germain-en-Laye[1]; ce fut à cette occasion qu'Anne d'Autriche fonda l'abbaye du Val-de-Grâce, aujourd'hui transformée en hôpital militaire.

6 septembre 1764. Louis XV posa la première pierre de l'église Sainte-Geneviève. Avant que cet édifice fût achevé il reçut le nom de Panthéon; plus tard on le rendit à sa première destination; puis il reprit le nom de Panthéon. C'est ainsi que dans l'antiquité des temples païens furent changés en églises catholiques, que des églises catholiques devinrent des mosquées, lesquelles furent de nouveau rendues au culte catholique : rien de stable dans le monde, ni dans les idées, ni dans les monuments. Nous avons vu de saints cloîtres transformés en casernes, des chapelles en salles de spectacle, des lieux de plaisirs en prisons, des jardins délicieux en cimetières. L'homme, qui ne fait que passer, tient à honneur de tout changer, de tout bouleverser; son successeur en fait autant, de sorte qu'après un certain laps de temps, après avoir tourné dans un certain cercle, les derniers venus arrivent au but dont les premiers ont cherché à s'éloigner.

(1) Voir plus haut sa mort au 1er septembre.

8 septembre de l'an 70. Prise de Jérusalem par Titus.

9 septembre 1700. Mort d'André Le Nôtre, contrôleur des bâtiments et dessinateur des jardins du roi. C'est lui qui dessina ceux des châteaux de Saint-Germain, de Versailles, de Trianon, des Tuileries. Voulant perfectionner son art par un voyage en Italie, il partit pour Rome avec le consentement de Louis XIV, mais il n'y trouva rien au-delà de ce que son génie lui avait suscité. Le pape Innocent XI voulut voir Le Nôtre et lui accorda une très longue audience. On rapporte que le célèbre jardinier, enchanté de l'accueil qu'il avait reçu, s'écria au moment de se retirer : « Je mourrai maintenant sans regret! j'ai vu les deux plus grands hommes du monde, Votre Sainteté et le roi mon maître. — Il y a une grande différence entre nous, reprit le Saint-Père; Louis XIV est un grand prince, victorieux, tandis que je ne suis qu'un pauvre prêtre, serviteur des serviteurs de Dieu. » Le Nôtre, ravi de cette réponse, oublia qui lui parlait, et, frappant Sa Sainteté familièrement sur l'épaule, il lui dit : « N'importe, ce qui me fait plaisir, mon révérend Père, c'est que vous vous portez bien, et vous enterrerez très certainement tout le sacré collége. » Le pape se mit à rire. Alors Le Nôtre n'y tint plus, lui sauta au cou et l'embrassa. Il avait coutume d'embrasser ainsi tous ceux qui parlaient

bien de Louis XIV en sa présence. On dit qu'il embrassait aussi ce prince, lorsqu'il le voyait de retour, après une longue absence. Le Nôtre conserva jusqu'à la fin de sa vie sa joyeuseté et la vivacité de son esprit, et ne mourut qu'à l'âge de quatre-vingt-sept ans.

Mme DE NELLAN.

TOILETTE D'AUTOMNE.

Encore un changement, mesdemoiselles, si vos chapeaux de paille ont besoin de réparation; on fait de jolis rubans à quadrilles, roses et blancs, citrons et blancs, rouges et noirs; ils sont très bien pour les négligés et les promenades, très bien pour vous surtout, mesdemoiselles, sur vos capotes anglaises. Après avoir doublé votre passe en gros de Naples rose, citron ou paille, vous posez votre ruban en large rosette double, et vous garnissez le bord d'une ruche en ruban étroit Si le quadrille est de couleur tendre, doublez la passe de même couleur; s'il est rouge et noir, doublez-la de paille préférablement au rouge, nuance dure et peu portée.

Ces carreaux écossais vous conviennent parfaitement en ceintures longues ou en écharpes avec vos robes blanches : ils sont riches et simples tout à la fois; ils coûtent bien presque autant que les fleurs chinées, mais ils font peu de fracas et montrent moins d'intention à la parure.

Vous pouvez porter les tabliers en fil écru damassé; mais ils sont lourds et peu gracieux; nous vous conseillons plutôt les gros de Naples unis ou les gros de Naples écossais à grands carreaux.

A votre âge aussi sont destinés les tabliers de mousseline doublée de taffetas; ils peuvent être plus ou moins simples, avec une broderie en guirlande ou un semé, ou encore avec de larges ourlets dans lesquels on passe un ruban de taffetas. Nous retrouvons les rubans dans les ourlets, aux pèlerines d'organdi : on passe un ruban large de deux doigts qui fait la transparence.

Pour le jour, il y a de charmants petits cols plats dont voici le modèle : taillez un petit collet en biais, rond, fermé devant; brodez-le tout autour d'une basse guirlande, et garnissez-le d'une bande plissée bordée d'une petite Valenciennes Il est indispensable que l'ourlet soit rapporté, c'est-à-dire taillé à part sur les mêmes lignes que le col, afin que la batiste soit parfaitement unie. Ces petits cols sont aussi fort jolis garnis d'une bande plissée à très petits plis.

SALVATOR ROSA[1].

C'était par une fraîche et odorante soirée de printemps que la signora Giulia et Cécilia, la plus jeune de ses filles, causaient avec une singulière émotion sur la porte de la vieille *casa* située tout près de Naples dans le joli petit village de Renella. La mère filait; mais souvent, bien souvent, son fuseau restait immobile dans ses doigts, et ses yeux noirs se fixaient pleins de mélancolie sur la touchante Cécilia. Elle était douce à voir Cécilia; sa jeune et chaste beauté parlait au cœur, une grâce attristante voilait

(1) Salvator Rosa naquit en 1615 au village de Renella près de Naples.

son front. Il y avait de l'ange dans son sourire. Ses longues tresses noires tombaient sur sa taille souple et légèrement penchée.

« Mère, disait sa voix pénétrante, il reviendra ; pourrait-il vivre loin de nous ? Et puis il aimait tant ces montagnes, et le Vésuve, et la mer, et le beau ciel de Naples! La veille de sa disparition il se promena longtemps sur la rive; les enfants d'Agostino le pêcheur accoururent vers lui ; il les caressa d'un air distrait et cessa bientôt de s'en occuper.

— Tu vois bien qu'il pensait à fuir, le malheureux !

— Mère, ne l'accusez pas ; Salvatoriello nous aimait trop pour nous causer un chagrin involontaire.

—Ton père le contrariait dans ses goûts. » La mère joignit les mains. « Quelle joie l'accueillit à son entrée dans la vie ! Nous étions si fiers d'avoir un fils ! Pauvre Cécilia, je te privai de mes plus douces caresses pour les lui donner toutes!

— Vous aviez déjà trois filles, ma mère!

— Oh! tu es la bénédiction de notre pauvre maison, tu es notre orgueil à tous! »

Et la mère pleurait. Et les hommes et les femmes qui passaient devant elle la regardaient avec une respectueuse compassion.

« Voilà mon père et mon petit frère, » dit Cécilia qui depuis quelques minutes écoutait des pas d'homme et des pas d'enfant.

Giulia essuya ses larmes, Cécilia fit quelques pas ; un petit garçon s'élança vers la jeune fille, et, les yeux brillants de plaisir, il lui montra une nichée de rossignols qu'il tenait dans ses deux mains. Sa joie était bruyante. Cécilia lui donna un baiser au front et lui imposa de la main en lui montrant leur mère ; l'enfant devint soucieux, et ce fut sans bruit qu'il se trouva à côté de Giulia.

« Bonjour, Francesco, bonjour, » lui ditelle d'un ton affectueux, mais bien bas.

Antonio Rosa, l'époux de Giulia, montra sa figure austère et vieillie par les ans et les épreuves.

« Personne n'est venu? » demanda-t-il avec une singulière altération dans sa voix que pourtant il essayait de rendre ferme.

La mère secoua la tête négativement, et deux grosses larmes tombèrent le long de ses joues.

« Faut-il tant s'affliger? reprit le père en affectant une rude insouciance; quand il sera las de sa vie errante il reviendra à la *casa*.

— Quand reviendra-t-il, mon Dieu? s'écria la mère en levant ses yeux chargés d'inquiétudes. Il y a des moments où je sens que l'espoir s'en va de mon cœur. La nuit, lorsque la mer est houleuse, je crois entendre ses cris, des cris de détresse! Où est-il?... Croyez-vous, Antonio, qu'il revienne un jour?» Et, comme si elle eût craint une réponse mauvaise, elle se hâta d'ajouter : « Oh! oui. Et vous le recevrez avec bonté, n'est-il pas vrai?

— C'est selon.

— Ne soyez pas dur au pauvre enfant, Antonio ; tous les chagrins qu'il vous a causés ne venaient que de son génie.

— Vous voilà bien avec vos faiblesses de mère! Si vous n'aviez pas tout gâté par votre folle indulgence, Salvator aurait devant lui un bel avenir ; au lieu de cela il manquera de pain comme le mari de votre fille aînée. Et pourtant, ajouta le père avec une amère expression, Francanzani a du génie aussi. Où cela le mènera-t-il? »

La mère soupira.

« Quand Luigia l'a épousé, continua Antonio, elle avait de fraîches couleurs, un doux et vrai sourire; maintenant elle est maigre et triste !... C'est encore vous, Giulia, qui avez voulu ce mariage; vous ne rêviez que gloires pour votre gendre et félicités pour votre fille. Ce fut un triste jour que celui où le peintre pensa à nous demander Luigia; il y avait bien assez d'un mendiant dans la famille. »

Le rouge monta à la figure de Giulia.

« C'est de mon frère que vous voulez parler; pourtant vous savez bien que vous m'affligez; Paolo Grecco est un digne homme et je m'honore de lui appartenir.

— Vous devriez le remercier des premières leçons qu'il a données à votre fils. Demandez aux révérends Pères s'ils furent contents des figures que Salvator avait charbonnées sur les murs du cloître.

— Il y en eut un qui n'en fut pas mécontent, dit la mère; le père Ambrosio sourit en voyant ces figures et ces arbres que mon Salvator avait esquissés; il lui frappa doucement sur la joue et lui prêta un gros livre qui racontait la vie des grands peintres; vous savez, ce livre écrit par le signor Vasari. Antonio, soyez tranquille; notre fils sera un jour honoré et puissant. Tout petit, quand les autres enfants de son âge savaient à peine bégayer, il récitait déjà par cœur sa prière et les plus beaux psaumes en latin.

— Mère, dit Cécilia attentive, et comme il fait de beaux vers! et comme les airs qu'il chante en s'accompagnant du luth sont doux et expressifs! Ils m'ont fait pleurer bien souvent.

— Oui, répondit le père, il sera poëte, musicien et peintre, et il aura faim. Le Dante faisait des vers sublimes et il mourut dans la misère à Ravenne; Torquato Tasso expia sa gloire dans un hôpital de fous.

— Ils étaient seulement poëtes, objecta la mère.

— Et le Dominiquin est peintre, grand peintre! Pourquoi donc son front est-il chargé de sombres ennuis? pourquoi sa figure est-elle si pâle, si dévastée par le chagrin? Femme, j'ai entendu dire à un prêtre bien pieux et bien savant que la vie n'est facile qu'aux hommes simples; qu'il y a des cailloux bien aigus, de la poussière bien desséchante dans les chemins ignorés de la foule. Je voulais faire de Salvator un procureur, vous avez tous encouragé sa rébellion; il ne barbouillait pas un morceau de papier que mère, sœurs, frères ne proclamassent cela un chef-d'œuvre.

— Oh! père! s'écria Cécilia, vous vous êtes bien quelquefois arrêté devant les vues qu'il a dessinées sur les murs de sa chambre!

— Qui vous interroge? » répliqua brusquement le père. Et il poursuivit : « Le génie s'est fait chasser du collége *Somasca*, il se fera bien chasser d'ailleurs. » Il regarda sa femme : « Giulia, ajouta-t-il en changeant l'expression de sa voix et de son visage, c'est aujourd'hui que tu es née, aujourd'hui que nous nous sommes mariés; laisse-moi t'embrasser, chère femme, et que Dieu nous donne des jours moins mauvais que ceux qui ont passé dans notre vie.

— Que Dieu nous rende notre enfant! » dit la mère sensiblement émue.

Toute la famille se mit à table; elle se composait en ce moment de Cécilia et de ses deux jeunes frères. La seconde des filles se trouvait auprès de son oncle malade. Une place était vide, et deux fois les yeux de la mère rencontrèrent ceux du père qui s'y fixaient avec une inquiétude mêlée de tristesse.

Le lendemain, à l'heure du matin où la campagne de Naples a des teintes si fraîches et si veloutées, Cécilia, qui était allée faire les petites provisions du jour, revenait avec Francesco par un petit chemin tout embaumé des senteurs de l'aubépine. L'enfant courait devant pour trouver des papillons et des coccinelles[1] aux jolies mouchetures noires ou rouges. Tout à coup la jeune fille sentit une main se poser sur ses yeux.

« C'est toi, Luigia, dit-elle en croyant parler à sa sœur. Laisse-moi, je sais bien que c'est toi. »

Une voix sonore et douce prononça :

« Ce n'est pas Luigia. »

Vous eussiez entendu la jeune fille jeter

(1) Vulgairement appelées *bêtes à Dieu*.

un grand cri; dégager ses yeux de cette main et répéter en pleurant bien fort : « Salvator! Salvator! »

C'était bien lui, avec ses beaux cheveux noirs qui tombaient en anneaux sur son cou brun et nerveux, avec ses yeux d'un bleu foncé tout étincelants de poésie, son sourire fin et enthousiste, sa taille souple légèrement dessinée par une large ceinture. L'émotion de Cécilia calmée, elle le contempla dans un ravissement où se mêlait de la surprise.

« Comme tu es grand, Salvator! tu es devenu un homme.

— Ma mère! ma mère! s'écria Salvator; que je la voie bien vite! Elle a pleuré? Dis, Cécilia, elle m'a cru mort!

— Oui. Mais qu'es-tu devenu pendant tout ce long temps? Pourquoi nous avais-tu quittés?

— Je vous conterai tout. Et mon père, qu'a-t-il dit? »

Cécilia secoua la tête.

« Quand il te verra, sa colère ne pourra pas durer. Oh! mon frère, ne nous quitte plus! La maison était bien triste en ton absence. Toujours, quand nous essayions de parler, ton nom se mêlait à ce que nous disions; mon père s'en indignait, et nous, qui ne savions plus parler d'autre chose, nous nous taisions; mais ce silence nous faisait mal.

— Bonne Cécilia!

— Et ton chien, tu ne l'as pas ramené?

— Castor a été tué, » répondit le jeune homme d'une voix sombre.

En causant ainsi ils arrivèrent à la vue de la maison qui se montrait haute et dégradée à travers les arbres dont elle s'ombrageait. Cécilia, redoutant pour sa mère une joie trop subite, pria son frère de l'attendre; et, s'élançant de toute la légèreté de ses dix-huit ans, elle eut bientôt franchi la distance. Salvator resté seul laissait errer ses yeux attendris sur tous les objets familiers à son cœur. Souvent il avait cherché un abri contre la chaleur du jour dans les branches touffues de ce châtaignier, ou bien, couché près du buisson en fleur, il avait vu s'étendre les ombres de la nuit, il avait écouté s'assoupir tous les bruits humains, donné des noms aux étoiles et pleuré aux mélodies du rossignol. Là sa mère l'avait consolé de la perte de son petit agneau; là encore pour la première fois il avait prié; et Luigia lui avait dit : « Sois bon et Dieu te bénira. » Deux villageois parurent, il se déroba aussitôt à leur vue.

Cécilia ne revint pas seule; la mère, pâle de joie et de saisissement, s'avançait à grands pas, appuyée sur le bras de sa fille chérie. Le père, dominant ses impressions et mettant sa dignité à l'abri de toute faiblesse, était resté à la maison. Il te remerciait, Dieu du ciel et de la terre; son cœur avait des cantiques pour toi et des larmes pour le retour de son fils.

« Où est-il? demanda la mère d'une voix tremblante; Cécilia, tu m'as dit que tu l'avais laissé sous le vieux châtaignier. » Une crainte affreuse traversa la pensée de la crédule Italienne : « Si c'était son fantôme!... Mon Dieu! rendez-moi mon enfant! »

Elle avait dit, et Salvator accourait, le petit Francesco dans ses bras; il le posa sur l'herbe et serra sa mère sur son cœur.

« Ma mère! Oh! je suis heureux. »

Et la mère ne pouvait que dire : « Salvator! mon cher enfant! » Puis, de ses yeux pleins de larmes, elle le parcourait; puis elle lui faisait des questions, l'interrompait pour lui faire d'autres questions encore. Elle avait tant de choses à apprendre! Il aurait fallu créer une langue, des sons plus rapides!... Antonio se montra sur la porte; Silvio, le plus jeune de ses fils, courut au-devant de Salvator qui lui fit une caresse hâtée et s'élança dans des bras qui s'ouvrirent pour le recevoir. D'abord il se sentit fortement pressé sur la poitrine où battait un cœur de père; mais bientôt il en fut repoussé.

« Où êtes-vous allé? Comment avez-vous

pu laisser votre mère et vos sœurs dans l'affliction? Je ne vous parle pas de moi; toute ma vie n'a été qu'un rude apprentissage du malheur.

— De la bonté, Antonio! dit la mère en joignant les mains. N'affectez pas une sévérité qui n'est pas dans votre âme. Vous aussi vous êtes heureux de revoir mon Salvatoriello.

— Qu'il justifie donc son absence, dit le père en se mettant à marcher à grands pas, la main droite enfoncée dans sa casaque de peau. Je suis curieux de savoir ce qu'il pourra alléguer. »

Salvator releva la tête avec fierté; la mère eut peur de ce mouvement.

« Mon fils, ton père et moi nous avons souffert. »

Loin d'éviter le regard du père, Salvator le chercha, mais il avait auparavant rassuré sa mère par un sourire d'ineffable tendresse.

« Mon père, j'ai souffert aussi, moi.

— Il n'y paraît guère, » répondit le père avec ironie.

Et il reprit sa promenade silencieuse; la mère chercha à découvrir les traces de cette souffrance avouée.

« Le matin de la dernière nuit que j'avais dormi paisible sous le vieux toit, reprit Salvator, je me dirigeai vers les montagnes; je voulais dessiner quelques-unes de ces magnifiques horreurs que j'avais admirées à toutes les heures du jour et sous tous les aspects. Quelle nature! Partout des volcans éteints, une terre constamment travaillée par des secousses intérieures; des torrents desséchés, d'autres qui roulent solitaires au fond de gouffres béants; des sites, naguère parés de tous les dons, changés en âpres solitudes. L'homme même est soumis à l'influence des lieux; sa voix est rude, sa figure s'empreint d'une sombre et mystérieuse énergie; il ressemble à ces vieux Barbares dont l'histoire a gardé le souvenir. Je commençai une esquisse. Tout à coup je me sens saisir par derrière, je me retourne; la lame d'un poignard brille sur ma poitrine; j'étais au pouvoir d'une bande de brigands. Il fallut bien me résigner. » Salvator regarda Cécilia. « Mon pauvre Castor voulut me défendre, mais un coup de pistolet l'étendit à mes pieds. »

Giulia avait pâli, son cœur s'en allait mourant. Cécilia, partagée entre la terreur, la compassion et la curiosité, offrait une tête d'une belle et singulière expression. Le père s'était arrêté; de son regard méfiant il pénétrait la pensée du jeune homme. Salvator garda sa figure haute et sereine et tout soupçon s'évanouit.

« Un poignard sur ton sein! s'écria enfin Giulia.

— Ce n'était rien, ma mère, j'aurais su mourir; mais ce qu'il y avait d'horrible, c'étaient les rires, les sarcasmes de ces hommes de sang! Comme ils avaient eu du bonheur de prendre le signor peintre! Et tous faisaient passer devant moi leurs hideuses figures, et tous me demandaient en ricanant s'il n'y aurait pas joie et honneur pour mon génie de faire des études d'après de tels modèles. Je sentis que la colère me dégraderait, impuissant que j'étais à punir leur offense, et, faisant un grand effort, je concentrai mon indignation. Mon calme leur imposa; le chef me fit jurer que je ne chercherais pas à m'échapper, et les liens qui tenaient mes mains captives tombèrent à son ordre.

— Et tu as vécu au milieu d'eux? proféra la mère; tu as mangé le pain qu'ils ne devaient qu'à des vols et à des assassinats? O mon fils!

— Je vous ai bien dit que j'ai souffert, répondit Salvator avec une expression de sensibilité délicate et fière, mais j'ai souffert en homme; mes yeux n'ont jamais pleuré, mon visage n'a jamais révélé les angoisses de mon cœur, nulle plainte n'est sortie de ma bouche.

— As-tu oublié ton Dieu? demanda Antonio.

— Tous les matins et tous les soirs je l'ai pieusement adoré; eux-mêmes, mon père, ils priaient. C'était une vie singulière que la leur! Et puis il y avait dans cet air si léger à sentir, dans la vue de ces hommes, je ne sais quelle poésie sauvage qui m'inspirait... Oh! plus d'un souvenir est là, dit-il en se frappant le front.

— Ces brigands devaient avoir des figures de démons? interrogea Cécilia.

— Pas tous, répondit Salvator. Plusieurs de ces hommes ont appartenu à la société par de pures et belles affections, un crime les en a séparés pour toujours. Ceux-là ont gardé au fond du cœur le sentiment de leur grandeur perdue; ils sont tristes et entourent leur avilissement d'un reflet du passé.

— Comment t'es-tu échappé? demanda le petit Silvio.

— C'est à eux que je dois ma liberté. »

Une exclamation partit de toutes les lèvres.

A une heure de là, Salvator se rendit auprès du religieux qu'il aimait et dont la paternelle affection avait donné bien des joies à son cœur; il ne le quitta que pour aller voir sa sœur et Francanzani.

Le jour suivant la mère prit son fils à part.

« Tu sais bien ce que ton père désire, Salvator... Il n'a jamais pensé qu'avec douleur que tu serais peintre un jour... Mon frère est si pauvre, si dénué de tout!

— Ma mère, répondit le jeune homme avec une respectueuse fermeté, je ne serai jamais procureur. Si je m'étais senti plus saint, plus dévoué, je me serais consacré à Dieu; j'aurais voulu consoler les douleurs de mes semblables, remplir sur la terre la plus belle des missions; mais je n'y suis pas appelé. Quant à être procureur...

— Tu ne veux donc pas être utile à tes sœurs et à tes jeunes frères? interrompit Giulia; ton père est bien cassé.

— Ecoutez, ma mère, il me faudrait du temps pour acquérir des clients et une réputation; eh bien! ce temps, souffrez que je le consacre à un art que j'aime. Je travaillerai jour et nuit, je travaillerai avec la certitude de réussir. Nous serons tous heureux. Francanzani vous a souvent parlé de ce Ribera, de cet étranger [1] qui a captivé les faveurs des rois; je sens en moi quelque chose de plus grand.

— La jeunesse est présomptueuse, » répondit la mère.

Peu de temps s'était écoulé qu'on délibérait dans la casa Rosa sur les destinées de Salvator; le bon religieux était l'âme du conseil et Antonio en était le verbe.

« Père, disait le signor Rosa en désignant son fils, il voit la misère de son oncle et de son beau-frère, et il persiste dans une folie qui nous désole tous. Parlez-lui, domptez son caractère orgueilleux. Moi qui suis arpenteur et architecte, j'ai de la peine à vivre; et pourtant tout le monde a besoin d'une maison pour se mettre à l'abri de la chaleur, de la tempête et du froid; bien peu au contraire ont besoin de peintures. D'ailleurs, ajouta Antonio, le plus grand génie de la terre est un bien médiocre ouvrier comparé au Créateur de toutes choses. Ton soleil, Salvator, n'aura jamais l'éclat du soleil qui brille là-haut; et ton air, et tes arbres, et tous les êtres dont tu peupleras tes sites seront à jamais immobiles et muets. Nul souffle n'agitera ton feuillage; en vain tu prodigueras à ton œuvre les dons d'une vaste intelligence, elle restera inerte et ne sera autre chose qu'un peu de couleur délayée avec de l'huile. L'herbe du chemin que le pâtre écrase sous ses pieds a de la vie, des parfums; tu ne peux rien faire de semblable. Parlerai-je de tes chants? Ils seront toujours effacés par le chant primitif de l'oiseau de la forêt et par ces voix de la

(1) *Ribera* est plus connu **sous le nom de l'*Espagnolet*.**

solitude que nul homme n'a pu noter. Crois-moi, laisse là ton rêve de néant.

— Signor Rosa, disait le bon religieux à son tour, ne dédaignez pas les arts; ils attestent la puissance de la créature et sont un hommage à Dieu. Dites-moi si vous ne sentez pas des élans d'amour et d'une profonde admiration pour l'être qui a créé des génies capables de concevoir et d'exécuter des œuvres de haute originalité. Un beau temple, un beau tableau produisent cet effet sur les âmes même les moins disposées à la contemplation. Que Salvator attache une idée morale à ses œuvres; elles seront utiles, elles feront du bien aux hommes; un tableau est un livre dont la sensation est immédiate et où la foule n'a pas besoin d'études pour lire, si l'idée est produite avec netteté et appliquée aux besoins de tous. J'ajouterai que Dieu a mis dans tout être un penchant déterminé par une vocation quelconque; Salvator se sent entraîné vers la peinture, laissez-le s'y livrer.

— Mais, répartait le père, qu'a-t-il fait jusqu'à présent sinon de passer des journées entières dans l'atelier de son beau-frère ou de courir à travers champs pour faire des dessins qui jamais ne lui rapporteront un denier? Père, je sens que je suis vieux, mes forces diminuent chaque jour; j'ai bien eu du mal toute ma vie, et, en dépit de tous mes efforts, je suis resté pauvre. Faudra-t-il que je meure avec la crainte de voir ma jeune famille manquer de pain ou se faire mendiante? Ma pauvre Giulia a bien travaillé aussi; elle méritait mieux.

— Ma mère ne manquera jamais de pain! s'écria le jeune homme. Oh! tant qu'il me restera des bras, je travaillerai pour la nourrir!

— Je ne doute pas de ton cœur, dit le père ému; mais comment toi, sans crédit, sans protection, pourrais-tu lutter contre l'immense réputation du signor Ribera? C'est folie d'y penser.

— Oh! si j'allais à Rome, dit Salvator, je saurais bien faire de mes désirs une réalité. A Rome, mon père, je ne serais pas dédaigné comme à Naples où l'on m'a vu pauvre et sans génie; à Rome je trouverais des hommes qui m'encourageraient!»

Antonio secoua la tête avec incrédulité, la mère se taisait; mais le bon religieux serra la main du jeune homme et son sourire semblait lui dire: «Espère; n'as-tu pas un ami?»

La prévision la plus affligeante d'Antonio Rosa ne tarda pas à se réaliser; il tomba malade, et son regard bien triste disait qu'il ne se relèverait pas. Ce fut un spectacle déchirant que celui de ce vieillard dont la voix mourante léguait à un fils, en qui lui-même il n'avait pas foi, toute une famille dans l'indigence.

«Tu seras le père de tous, dit-il à Salvator.

— Soyez en repos, mon père, répondit le jeune homme; j'effacerai de mon cœur toutes les folles illusions, des sentiments sacrés en prendront la place. Dès ce jour ma jeunesse a fui.

— Sois béni,» dit le vieillard.

Et sa main se glaça sur le front de son fils prosterné.

Salvator tint religieusement sa parole. Naples ne le vit plus courir à ses fêtes et mêler au bruit des eaux bleues de la mer ses chants mélodieux; son luth resta muet; tout le jour et la nuit encore il travaillait pour l'avenir. Mais chaque jour aussi son cœur devenait plus sombre, ses sourires plus rares et plus pénibles; la pâleur du génie en souffrance jetait de froides ombres sur cette belle et poétique figure. C'est qu'autour de lui tout était misérable; c'est que la sérénité du doux visage de Cécilia était une sérénité funeste qui faisait mal à voir. Quand, le cœur dévasté, la tête lourde et brûlante, il s'échappait du grenier où il avait fixé son atelier, loin d'être soulagé

par la vue des siens, il sentait sa plaie s'envenimer davantage. Il trouvait sa mère et sa sœur toujours travaillant. Giulia filait à la quenouille, Cécilia tricotait des bas et faisait du linge. Ce n'était que la nuit qu'elle s'abandonnait au plaisir de pleurer; le jour elle avait de douces paroles pour tous et ses yeux arides et gonflés témoignaient seuls de ses douleurs. Salvator allait reposer son âme auprès du bon religieux. Il ne se plaignait pas; mais toujours le père le renvoyait résigné. Une souffrance manquait à la vie du jeune homme; ce religieux, sa providence visible, fut envoyé en mission. Salvator ne le pleura pas; il n'avait plus de larmes.

« Dieu veille sur toi, lui avait dit le père; prie, prie souvent, et les jours mauvais se changeront en jours bénis. Et puis tu n'as dressé ta tente sur la terre que pour un instant. Le voyageur s'inquiète-t-il du gîte d'une nuit? »

A mesure que le génie de l'artiste grandissait, il manquait de tout pour réaliser ses vastes et brûlantes conceptions. Point de toiles, point de couleurs; à peine s'il avait du papier; c'était pour du pain que sa mère et sa sœur épuisaient leur existence. Ses deux petits frères, misérablement vêtus, enviaient les habits de fête des autres enfants et s'affligeaient d'en avoir de si pauvre. Salvator les avait entendus rappeler le temps où leur père donnait à chacun d'eux un vêtement bien chaud à Noël et un autre léger et bariolé de vives couleurs à Pâques. Chaque parole s'était enfoncée dans son cœur comme une épine ardente; il oubliait que ses vêtements à lui aussi portaient bien des traces de vétusté et de la patience laborieuse de Cécilia.

Un soir il se rendit à Naples, un paquet de dessins caché sous son manteau. Il erra longtemps de rue en rue; toujours il était ramené devant des boutiques où étaient étalés des peintures, des ébauches, des dessins frais, des dessins effacés, et tout cela pêle-mêle. Enfin il mit le pied sur le seuil d'une de ces boutiques, et ce fut d'une voix basse qu'il demanda si le signor voulait acheter des vues. L'homme auquel il s'adressait ne daigna pas même lever les yeux sur l'artiste; un *non* sec fut toute sa réponse. Salvator s'élança hors de cette maison, et ce fut avec le courage du désespoir qu'il entra chez un second brocanteur, puis chez un troisième, puis chez un quatrième. Sa fierté s'était brisée et les refus le laissaient sans indignation et même sans surprise. Une chance de réussite s'offrit chez le cinquième, on lui dit de s'asseoir. Il attendit que deux hommes bien lourds, bien prolixes, eussent terminé une conversation interminable; et, cette fois, ce fut la tête haute et la voix assurée qu'il proposa ses vues. Le brocanteur frappé d'étonnement examina l'artiste; voyant cette figure dévastée, ce manteau en piteux état, il sourit. Le marché ne fut pas long; Salvator livra pour quelques pièces de monnaie des chefs-d'œuvre d'énergie, et il prit sa course vers Renella.

« Ma mère, ma bonne mère, et toi, mon angélique Cecilia, dit-il en les embrassant toutes deux, voilà de l'argent enfin, mon travail m'a rapporté quelque chose. Nous vivrons. »

Le cœur de Cécilia se serra en voyant la pâleur de son frère; elle pencha sa jeune tête sur son ouvrage, et pour la première fois depuis la mort d'Antonio elle pleura à sanglots en présence de sa mère. Salvator reprit ses travaux solitaires, et toutes les semaines il porta de ses œuvres au brocanteur.

Ce fut un beau jour que celui où le jeune artiste vit ses petits frères habillés de neuf; lui même les avait conduits chez un marchand; là ils avaient échangé leurs vêtements usés contre des vêtements tout frais, et ils étaient revenus à Renella le pied léger et le cœur joyeux. La mère eut un bonnet garni d'une jolie dentelle; Cécilia, si

pieuse et si tendre, serra sur son cœur la petite croix d'or suspendue à un ruban que lui donna Salvator. Ce jour encore toute la famille fut rassemblée pour dîner autour de la grande table où s'étaient assises plusieurs générations. Salvator fit de la musique et improvisa des vers empreints d'une mélancolie religieuse.

Et le lendemain, assis devant son chevalet, il commença un tableau; car il avait acheté de la toilette et des couleurs. De tous les événements de sa vie son séjour chez les brigands était le plus bizarre et le plus dramatique; il s'y mêlait d'indicibles émotions; ce fut d'après ses souvenirs qu'il peignit. Figurez-vous un espace inculte, sauvage, tout semé de lave. Le fond du ciel est noir, la tempête y bondit enflammée. Une immense poussière obscurcit cet air où des nuages se poursuivent. A travers les arbres brisés, les rochers croulants, les torrents violemment détournés de leur lit de pierre; sur cette terre convulsionnée errent pêle-mêle des animaux inquiets, haletants de souffrance, et des hommes dont les nuits sont de sang et que ce mal physique fait semblables à des démons. Par un contraste heureux, l'artiste-poëte oppose aux figures crispées et stupidement féroces des bandits un être qu'au premier aspect on prendrait pour un dieu. Son attitude est immobile et fière; de son regard, où rayonne une vaste pensée, il étreint le ciel et en sonde les profondeurs orageuses; une haute douleur couronne son front pâle. Il y a dans son sourire un calme trop funeste pour ne pas trahir un cœur chargé d'ennuis. Cette nature accablante le soulage. « N'est-ce pas comme si j'étais paisible quand je trouve au dehors, sous le ciel ardent, d'autres difficultés et d'autres excès que ceux de mon cœur [1]? » Sa mise est pittoresque et riche, des armes étincellent à sa ceinture; c'est le chef des bandits! Salvator, beau d'exaltation, est placé à quelque distance de cet être singulier.

(1) Sénancour.

Giulia et Cécilia pleurèrent en voyant ce tableau; leur muette admiration semblait dire : « Si nous pouvions le garder! Oh! il ne devrait pas passer en des mains étrangères! » Salvator n'attendit pas la nuit pour le porter; il sortit de jour, car il voulait tout l'orgueil du triomphe. Le voilà chez le brocanteur.

« Voyez, dit-il.

— Pas mal! répondit le brocanteur avec une indolence étudiée, mais j'aime mieux les petits dessins. »

Le jeune homme eut besoin de toute sa force morale pour cacher sous l'apparence d'une froide dignité l'indignation qui bouillonnait dans son sein.

« Puisqu'il ne vous convient pas, je vais l'emporter.

— Vous êtes bien vif aujourd'hui, signor Salvatoriello; on ne tranche pas ainsi avec de vieilles connaissances. Mais reposez-vous un moment; votre front est tout mouillé; c'est que vous êtes venu vite; le besoin d'argent, n'est-il pas vrai? C'est triste à dire, mais il y a plus d'artistes que d'amateurs. » Salvator fit un mouvement. « Que d'impatience! Voyons, que voulez-vous de ce petit paysage? Peut-être ne m'en déferai-je jamais... pas plus que de tant d'autres que vous voyez ici; mais il faut encourager les pauvres artistes. A dire vrai, il n'y a que les compositions de l'Espagnolet et de Lanfranc qui ont du prix; vous le savez bien. »

Le jeune homme pensa à sa mère, à ses sœurs, à ses petits frères, et sa fierté tomba devant ces chères infortunes; une misérable somme paya son tableau. Vous l'eussiez vu le jour suivant et les autres jours encore se glisser comme une ombre près de la boutique du brocanteur, espérant que le tableau aurait été vendu et l'espérant inutilement. Les bandits étaient là, toujours là confondus avec de vieux portraits, de dé-

testables vues et des copies plus détestables encore.

« Si je n'avais pas du génie ? » se dit-il un jour. Et ce doute fut pour lui une peine de mort ; puis il entra dans une église. De pauvres femmes, des *lazzaroni* enveloppés d'une toile grossière, priaient au pied de la Vierge et du Christ. Il y avait du calme sur leur figure. Salvator sentit s'apaiser le délire de son cœur. Eh ! quelles douleurs humaines ne se tairaient devant les douleurs d'un Dieu ? Qui voudrait, en présence de la croix, se perdre dans la contemplation d'égoïstes misères ?

Le lendemain il sortit et passa, selon son habitude, devant la boutique du brocanteur. Un équipage fastueux était arrêté à la porte. Le brocanteur lui-même, son bonnet à la main, se confondait en humbles politesses devant un homme mis avec une rare magnificence ; cet homme tenait dans ses mains un tableau sur lequel il arrêtait des regards de profonde admiration. Le cœur de Salvator battit bien fort ; c'était son tableau de *bandits*, et les murmures de quelques personnes lui apprirent que cet homme était le fameux Lanfranc, le rival de l'Espagnolet. L'achètera-t-il?... Oh! s'il l'achetait !... Cette question et ce désir résumaient toutes ses facultés. Qu'il aurait voulu rapprocher la distance, entendre ce que disait le grand maître à son élève respectueusement attentif! C'était beau ! Il le sentait en lui, il en jugeait par les reflets lumineux que jetait l'enthousiasme sur les traits expressifs de Lanfranc, par quelques sons que l'air lui apportait. S'il avait osé s'approcher, s'il n'avait pas craint d'être nommé, il aurait entendu Lanfranc vanter à son élève les teintes chaudes de ce ciel, la mobilité de l'air et du *feuillé*, et cette touche large, hardie et sauvage qui en faisait une œuvre à part.

« Cette manière m'est inconnue, disait Lanfranc, elle n'appartient à aucune école. Tout est jeune, et pourtant une pensée profondément mélancolique domine cette composition. L'auteur a souffert... immensément souffert... Quel est-il ? » Et son regard ému s'appuyait sur la figure impassible du brocanteur.

« Je ne le connais pas, » répondit celui-ci.

Lanfranc se remit à contempler l'œuvre inconnue.

« Il y a un nom, » dit le jeune homme qui l'accompagnait ; cela dit, il posa le doigt sur des caractères rapidement tracés et presque illisibles, et prononça le nom de *Salvatoriello*. Ses lèvres réprimèrent un sourire.

« C'est par dérision que ce nom a été mis, s'écria Lanfranc.

— Peut-être, observa l'élève.

— Quoi qu'il en soit, reprit Lanfranc, je prends ce tableau, et je veux qu'on achète toutes les peintures, tous les dessins qui portent la signature de *Salvatoriello*.

Salvator vit le grand peintre donner de l'or au brocanteur. Sans ses pauvres vêtements il serait approché, il aurait crié : « C'est moi ! » Il s'enveloppa dans sa fière misère et resta inconnu.

Quand il revit sa mère et ses sœurs le bonheur des jeunes illusions animait ses accents ; il leur dit tout ce qu'il savait, tout ce qu'il avait vu ou deviné ; ce récit fut long. Le jour suivant Salvator porta des dessins au marchand qui les accueillit avec un empressement inusité, et lui en réponse à ses questions sur Lanfranc que l'artiste avait acheté *les bandits* parce que la pauvreté de l'auteur l'avait touché.

« Ce n'est donc pas pour la peinture ellemême ? s'écria Salvator atterré.

— Mon Dieu, non !

— Quelle nécessité de lui dire que je suis pauvre ! reprit le jeune homme avec irritation ; et d'ailleurs me suis-je plaint à vous de ma pauvreté, vous en ai-je étourdi quelquefois ? Il est bien étrange que vous vous initiiez malgré moi dans l'intimité de ma vie ! attendez au moins les confidences. Et ce

dédaigneux Lanfranc qui me prend en pitié, qui a la prétention de me faire l'aumône! Je veux mon tableau! »

Le marchand protesta de l'honnêteté de ses intentions, glissa quelques mots flatteurs pour l'artiste et parvint à l'apaiser.

Salvator promit de travailler beaucoup; il tint parole. La pauvre famille gagna de l'aisance à cet enthousiasme de Lanfranc. Tous les dimanches on se réunissait chez Giulia; Fracanzani et sa femme venaient y reposer leurs douleurs de la semaine. Mais Lanfranc quitta Naples, et Salvator retomba dans l'oubli.

Les jeunes peintres, que le triomphe de Salvator avait humiliés, se montrèrent railleurs et insolents; il leur répondit par un mépris hautain et par des vers de sanglante ironie; les haines s'en accrurent. Aniello Falcone, élève de l'Espagnolet, fut le seul qui tendit au jeune homme une main amie. Salvator connut ce Ribera dont le génie sombre et jaloux ne pouvait souffrir de rival; il fréquenta son école; mais, doué d'indépendance et d'originalité, il resta lui et n'imita personne.

« Naples, dit-il enfin, ne peut realiser mes espérances Le Dominiquin y vit pauvre, malheureux et persécuté, et pourtant il a un vaste génie; je ne veux pas de la destinée du Dominiquin, je partirai pour Rome. »

Mme A. Dupin.

(La suite au prochain numéro.)

ÉDILE

AUX BLONDS CHEVEUX.

CHRONIQUE BRETONNE.

A MA FILLE.

En Bretagne, non loin de Saint-Pol-de Léon,
On voit encor dans un riant vallon
Les restes dispersés d'une maison rustique;
Puis, en levant les yeux, la tourelle gothique
Survivant au manoir abattu par le temps,
Antique protecteur des pauvres habitants,
Noble château que cite la chronique.
Or, du conteur la baguette magique
Va soudain relever les murs de la maison,
Les remparts du château, ses tours et son donjon.
Regardez à présent... c'est le modeste asile
De la bonne et jolie Edile,
Surnommée au pays « la belle aux cheveux blonds, »
Et voilà, couronnant la hauteur de ces monts,

Le féodal château des seigneurs du village.
Edile a quatorze ans; son père, pauvre et vieux,
Auquel on disputait son modique héritage,
Fatigué de procès, appesanti par l'âge,
Adorait cet enfant, objet de tous ses vœux,
Et lorsque, bien souffrant, il reposait ses yeux
Sur les roses de son visage,
Sur l'or pâle de ses cheveux,
Il souriait et se croyait heureux.
Mais je le vois étendu sur sa couche;
Des mots entrecoupés s'échappent de sa bouche :
« Maudit procès!... Oh ! j'en mourrai d'ennui !
Depuis dix ans !... C'est à n'y rien comprendre! »
Il paraît qu'en ce temps on vous faisait attendre,
Pauvres plaideurs, presque autant qu'aujourd'hui!
« Brigite !... — Eh bien? — Edile, où donc est-elle?
— A sa toilette. — Qu'on l'appelle;
J'ai besoin de la voir... — Je m'en aperçois bien,
Vous souffrez. — De mes maux surtout ne lui dis rien.
— J'obéirai ; mais notre Edile est fine.
A l'aspect de ce clerc, de ce papier noirci
Que chaque jour il vous apporte ici,
Il faudra bien qu'elle devine...
D'ailleurs s'il faut quitter notre logis... — Non, non!
J'ai pour moi le bon droit... — Oh ! la belle raison !
Perdez, gagnez, il ne m'importe guères...
Voyez-vous ce château?... — Laisse là tes chimères...
— Je n'en parle qu'à vous.... Votre Edile, un beau jour...
— Tais-toi ! — Je vous dis, moi, qu'elle y tiendra sa cour.
J'en rêve chaque nuit... Vertueuse, si bonne!
Modèle de candeur, de douce piété,
Cela vaut bien une couronne.
Pour elle dès longtemps on connaît la bonté
De dame Alix, notre haute baronne;
L'amitié de son fils, ce valeureux guerrier
Qui d'Édile à six ans se disait chevalier
Et pour ses blonds cheveux voulait rompre des lances.
Aujourd'hui des combats il court les nobles chances.
Il reviendra vainqueur, et puis...—Te tairas-tu?
—Me taire! hélas! c'est la vertu
Que Dieu m'a donnée en partage.
Je ne parle vraiment qu'à mon corps défendant.
Je vais remplir votre message. »
Et la voilà, tout en grondant,
Arrivée au premier étage.

Edile alors souriait au miroir;
Elle prenait plaisir à voir
Ondoyer les anneaux de cette chevelure,
Couvrant ses petits pieds de réseaux transparents.
« Ah! coquette, je vous y prends!
Admirez-vous!... bon! Si dame nature
Avait voulu, j'en aurais tout autant.
Vous adorez cette riche parure?
— Je le crois bien! mon père l'aime tant!
— Pour vous, pour lui, je vous invite
A la garder toujours. De la vieille Brigite
L'oracle est rarement trompeur:
Ces cheveux-là de joie et de bonheur
Sont un vrai talisman. — Tu ris... — Descendons vite..
Non, laissez-les flotter, cela ne sied pas mal...
Marchez!...

(Elle la suit en soutenant ses cheveux.)

Je crois porter un beau manteau ducal! »

Edile est à présent dans les bras de son père,
Dont le front soucieux, sévère,
A son aspect s'est éclairci soudain.
Dans ses cheveux il passe une tremblante main,
Les approche en riant de sa tête blanchie,
Joue avec leurs anneaux, admire leur couleur,
Les porte tour à tour de sa bouche à son cœur;
Et le vieillard enfant en ce moment délie
Le sort de troubler son bonheur.
Mais des coups redoublés ont ébranlé la porte.
On ouvre... C'est le clerc et sa noire cohorte:
« Vous perdez le procès avec frais et dépens;
Il vous faut sortir de céans
Ou désintéresser votre adverse partie
En lui comptant ce soir cent écus d'or.
— O ciel! où trouver ce trésor?
Edile! Edile!... » Elle est partie.
Elle vient d'un seul bond de franchir le ruisseau,
Et dirige ses pas vers le parc du château.
« Oui, je verrai notre noble baronne;
Elle est bien riche, elle est bien bonne,
Et puis elle m'aima toujours.
Je lui dirai: Mon père a besoin de secours. »
La voilà parcourant la longue galerie...
Elle est déserte!... Elle appelle, elle crie...

Personne ne répond !... Les portraits des aïeux
Qui tapissent les murs la poursuivent des yeux.
Mais quelle est donc cette peinture?
C'est elle!... On reconnaît sa modeste parure,
Les roses de son teint, son souris gracieux,
Son ondoyante chevelure...
Au bas il est écrit : *Edile aux blonds cheveux.*
Elle voit, elle lit et ne saurait le croire...
Qui donc a pu la peindre de mémoire?
Un mouvement d'orgueil a fait battre son cœur;
Mais ce n'est qu'un éclair... Elle songe à son père.
Comment prevenir son malheur?
« Dame Alix ! dame Alix ! c'est en vous que j'espère! »
Hélas! le vieux Albert est seul dans le manoir;
Les maitres sont partis depuis la veille au soir.
Appelés à la cour par un royal message,
Ils ont pressé les apprêts du voyage;
Avant la fin du mois on ne pourra les voir.
D'Edile en ce moment quel est le désespoir!
Elle conte ses maux; le vieillard la console;
Puis, frappé d'une idée, il dit une parole
Qui de la jeune fille a calmé la douleur
Et fait briller ses yeux d'espoir et de bonheur.
Le chagrin tout à coup a relâché sa proie...
Edile pousse un cri... c'était un cri de joie!
De la ville en courant elle prend le chemin
Qu'Albert lui montre de la main,
Et le vieux serviteur voyant, comme un nuage
Doré par les feux du Levant,
Ces beaux cheveux flotter au gré du vent,
S'écrie en soupirant : « C'est pourtant bien dommage! »
Le triste événement est connu du village;
Mais à ce père malheureux
Chacun ne peut offrir que des pleurs et des vœux.
Son front est sillonné, son regard immobile;
Il a tout oublié hors un seul nom : Édile!
« Édile ! Édile!... » Elle ne l'entend pas.
La voilà !!... De la ville elle accourt à grands pas...
Elle vole!... Jamais elle ne fut si belle!
D'un plaisir inconnu son œil vif étincelle...
Elle presse en riant son père dans ses bras.
Mais Brigite : « Quelle est cette étrange toilette?
Otez donc ce mouchoir qui couvre votre tête.

(Elle l'arrache.)

Grand Dieu ! que veut dire ceci?
Mon enfant!... tes cheveux?...— Mon père, les voici. »
En même temps elle présente
Au vieillard interdit une bourse pesante.
Elle l'ouvre... « Tenez... encor !... encor !... encor !...
Voyez couler cette fontaine d'or!
Cela ne vaut-il pas ma blonde chevelure?
Et ces bons juifs qu'on accuse d'usure,
Ils sont bien laids, mais je n'en ai plus peur.
Ils se disaient : Quelle merveille !
Nous n'en rencontrerons jamais une pareille!
Et puis, bien bas, bien bas : *C'est pour un haut seigneur.* »
Le père la bénit ; il pleure de tendresse.
Le clerc, la larme à l'œil, s'empare du métal,
Et Brigite, cédant au regret qui l'oppresse,
Se dit en regardant sa gentille maîtresse :
« Adieu, notre manteau ducal ! »

A présent le conteur agite sa baguette.
Je ne vois plus le château crénelé
Et la rustique maisonnette :
Sur leurs débris deux siècles ont roulé.
Mais approchons de la vieille tourelle.
Voici les fondements de l'antique chapelle,
Des seigneurs suzerains asile sépulcral.
Cherchons bien. L'amour filial
Dans ce monde souvent reçoit sa récompense.
Visitons ce séjour de paix et de silence,
Quelque mystère ici pourra se révéler...
Oui, je le sens au trouble de mon âme,
D'Édile un marbre va parler...
Lisez !! « Ci-gît haute et puissante dame
« Edile Albret, la belle aux blonds cheveux,
« Femme du duc Robert-le-Valeureux.
« Des pauvres elle était la mère.
« Cet ange est demeuré soixante ans sur la terre,
« Puis est remonté dans les cieux. »

J.-C. Vial.

UNE DISTRIBUTION DE PRIX.

Rien ne vous reporte plus délicieusement aux souvenirs d'enfance qu'une distribution de prix; quant à moi, mesdemoiselles, je n'assiste jamais à une de ces fêtes sans une vive et douce émotion.

A cet âge où le bonheur dépend d'une couronne de feuillage succèderont d'autres ambitions, d'autres plaisirs ; croyez-en ma vieille expérience, mes jeunes amies, aucun des succès que vous aurez dans le monde ne satisfera votre cœur comme cette première couronne gagnée, car il ne s'y rattache aucun tourment. Du bonheur, rien que du bonheur, voilà ce qu'elle vous apporte. Les baisers de vos parents en sont plus tendres, et vous pouvez les recevoir avec orgueil, car vous les avez mérités. Votre tendre mère y trouve le dédommagement du courage qu'il lui a fallu pour se séparer de vous; elle jouit de vos triomphes, et l'on est si heureux de donner du bonheur à sa mère!

Je veux vous conter à ce sujet une petite histoire ; non, ce n'en est pas une, rien de plus simple que mon récit ; mais je me sens le désir de vous faire part de ma soirée d'hier.

J'étais dans une pension de demoiselles; j'y étais arrivée de bonne heure; je ne voulais rien perdre de mon plaisir. Les examens avaient eu lieu la veille, j'y avais assisté; et à cette occasion permettez-moi de vous dire ce que vous savez aussi bien que moi : c'est qu'il n'est plus permis à une femme d'être ignorante, sans quoi elle se trouverait isolée dans le monde dont elle n'entendrait ni ne parlerait la langue. Beaucoup d'instruction sans pédanterie n'est plus maintenant une chose de luxe, mais de nécessité.

Je me trouvais donc dans un salon rempli de parents. Sur des gradins étaient les jeunes pensionnaires, toutes vêtues de blanc, toutes charmantes et modestes. Quelques-unes chantèrent; l'émotion de ce jour ajoutait encore à leur timidité; mais les parents étaient ravis et je l'étais, moi, de les voir heureux; je m'amusais à deviner quelle était la mère de telle ou telle jeune personne, et rarement je me trompais; la tendresse maternelle a une telle expression !

Enfin, après trois heures d'attente qui semblèrent bien longues à mes jeunes amies, après le discours obligé du professeur et les quelques phrases simples et touchantes de l'institutrice, la première couronne fut donnée.

N'ayant là ni parente ni amie, je m'étais créé une protégée et je l'avais choisie, comme bien vous pensez, charmante; c'était une brune d'environ quatorze ans, à l'air vif et enjoué; mais aussitôt que commença la distribution ses traits s'altérèrent; elle pâlit, versa quelques larmes et dit à une de ses compagnes : « Je suis sûre que je n'aurai rien. » Oh! pour le coup mon intérêt redoubla; j'ignorais son nom et j'avais un vif désir de l'entendre prononcer, puisque ce moment devait lui ôter le chagrin qu'elle ressentait, chagrin qui me serrait le cœur. Enfin ce moment arriva. Elle ne fit qu'un bond du gradin à l'estrade; quatre fois elle eut la même joie, quatre fois je la ressentis. « Je ne m'étais pas trompée, dis-je; il était impossible qu'avec une physionomie pareille ma jeune amie n'eût pas travaillé beaucoup et bien, ou c'est qu'elle ne l'aurait pas voulu. »

Il ne restait plus que trois couronnes à donner; celles-là étaient de roses blanches; elles devaient être le prix de la douceur, de

la patience, de l'égalité d'humeur; elles étaient décernées par le vote des compagnes. Mon ambition se réveille; mais, hélas! une autre fut appelée et applaudie par toutes les élèves, excepté par ma protégée qui se mit à sangloter. L'avouerai-je? mon intérêt s'affaiblit pour elle. « Que ne gagnait-elle ce prix? » me dis-je tout bas. Sans doute c'est un bonheur que les succès d'étude; mais la douceur, la patience, l'égalité d'humeur, qui vous assurent l'amitié de toutes vos compagnes, n'est ce pas là un triomphe préférable? J'aurais donné ses quatre couronnes pour la couronne de roses blanches.

Je me promets d'aller l'année prochaine la lui voir poser sur le front; car je ne veux attribuer ses larmes qu'au regret de ne l'avoir pas méritée.

Mme Caroline Derby.

LE SOIR[1].

..... Le soleil disparaît peu à peu; ses derniers rayons, semblables à une gloire mourante, s'élancent en longues gerbes lumineuses à l'horizon et se mêlent à l'azur du ciel. Bientôt il aura quitté la terre ne laissant après lui qu'une trace éclatante. Quand ce bel astre n'anime plus la nature, la vie, moins active, semble se préparer au repos. Les oiseaux finissent leurs chants; les bourdonnantes abeilles cessent de voltiger sur les fleurs; la pensée se calme, se recueille, et reçoit dans une mystérieuse extase les inspirations de la nuit. Ce moment, qui en fait pressentir un plus solennel, dispose l'âme à une mélancolie pleine de charmes, quand elle n'est pas troublée par la douleur. Je puis l'éprouver encore maintenant que le temps a passé sur les blessures de mon cœur, que la fièvre de mes souvenirs s'est calmée et que le désespoir qui consumait ma vie ne laisse plus en moi que le douloureux étonnement qui suit un songe funeste; j'éprouve enfin l'inexprimable douceur d'avoir cessé de souffrir, et mon âme retourne à ces méditations sublimes, à cette douce contemplation de la nature qui étaient sans doute sa destination primitive, et qui peuvent encore donner quelque charme à une vie pensante et sensible quoique isolée.

Les sons lointains d'une flûte se mêlent au bruit des clochettes qu'agitent les troupeaux en rentrant au village; le vent du soir souffle par intervalle à travers les fleurs des prairies, ces fleurs qui semblent avoir conservé leurs plus doux parfums pour les exhaler aux dernières heures du jour, dernier tribut d'amour envoyé par elles comme une prière muette au Père de toutes choses. La chouette, perchée sur un des sapins qui tapissent la roche élevée où je suis assise, jette une voix claire et plaintive tandis que de petits insectes font entendre sous l'herbe leur chant nocturne. Ces divines harmonies, qui ont été si bien décrites et que sentent mieux encore les cœurs qui ont été malheureux, m'entourent de toutes parts. Les merveilles qui signalent dans l'univers une puissance créatrice sont visibles à tous; mais il y a comme une âme cachée dans cette grande vie de la nature et qui se communique plus intimement à ceux qui ont besoin de consolation.

Déjà les ombres de la nuit viennent me dérober une partie du ravissant spectacle qui s'offrait à ma vue. De tous les objets qu'embrassait mon regard, un seul est en-

(1) Fragment d'un recueil inédit intitulé : *Le Legs d'une amie.*

core éclairé; c'est une pierre blanche, surmontée d'une croix, que j'aperçois au loin, et qui semble refléter les dernières lueurs du jour. Asile sacré où le repos habite pour toujours avec l'être humain dont tu protéges la dépouille mortelle, quel sentiment consolateur m'inspire ta vue! Un jour, bientôt peut-être, j'oublierai dans une semblable demeure combien la vie fait quelquefois souffrir; j'oublierai qu'un cœur tendre et sincère peut être méconnu, repoussé, trahi! Ah! si l'immortalité n'était pas derrière cette tombe, si la terre devait ensevelir aussi le sentiment et la pensée, si le ressort sublime qui élance l'âme vers les cieux devait s'y briser à jamais, sentirais-je mon sein se gonfler d'espérance à l'aspect de ce te porte étroite d'un meilleur monde? Foi, amour, génie, substances immortelles! qui osera dire que vous ne survivez point à la tombe? Non; vos flammes sacrées, indestructibles comme le rayon divin qui les alluma, ne sont point destinées au néant! La puissance humaine se détruit; la beauté même, qui semble aimée du ciel, descend pâle et glacée dans le cercueil; tout périt à nos yeux sur la terre; mais l'intelligence et l'amour ne peuvent mourir, et il suffit de sentir son âme pour être sûr d'une éternité.

La nuit avait achevé d'étendre ses voiles; je ne distinguais plus cette pierre funèbre sur laquelle mes yeux s'étaient longtemps arrêtés, mais les idées inspirées par sa vue monitrice se pressaient en foule dans mon esprit. Je descendis du rocher où je m'étais assise; la nature était calme et endormie; des vers luisants, errant comme des points lumineux sur les buissons qui bordaient le sentier, reproduisaient en moi la sensation de plaisir que leur vue me causait dans mon enfance; tout dans cette soirée plaisait à mon âme, et son influence paisible donnait à mes idées un cours analogue à ma situation. Je sentais une sorte de joie de pouvoir enfin respirer sans douleur, sans éprouver cette affreuse oppression qui gêne les mouvements du cœur et le force à de continuels soupirs; une émotion triste et tendre faisait couler mes larmes, mais elles n'avaient plus l'amertume de celles du regret; et la mélancolie est si douce quand on a connu le désespoir!

Pour rentrer chez moi je suivis lentement le cours de la petite rivière que vous connaissez; de toutes parts les vertes rainettes s'élançaient à mon approche et se cachaient sous les joncs de la rive; quelquefois je m'arrêtais pour écouter le bruit cadencé des gouttes d'eau qui retombaient, comme des larmes silencieuses, de l'extrémité des rameaux des saules et que le vent nocturne agitait après les avoir trempées dans le courant; de temps en temps aussi quelque poisson, venant respirer à la surface de l'eau, produisait ce bruit léger que, dans mon enfance, je prenais pour celui d'humides baisers, quand, regardant la lune se réfléchir dans le grand bassin sur lequel dominent les fenêtres du cabinet de mon père, je recueillais avec un mélange de crainte et de plaisir tout ce qui pouvait frapper ma jeune imagination : disposition funeste dont le signe précoce a été pour moi confirmé par bien des douleurs, et qui, en exaltant la sensibilité, l'égare trop souvent!

Heureux, sans doute, ceux qui, entretenus dans cette simplicité d'idées qui place plus près du bonheur, n'ont point appris à sacrifier les seuls vrais biens à de brillants mensonges, ni à donner, pour quelques rares jouissances, le repos de toute leur vie! Mais quand l'habitude des sensations exaltées en a fait un besoin dominant, on ne guérit plus cet état maladif de l'âme qui lui fait prendre en dégoût tout ce qui n'excite pas vivement la plus dangereuse de ses facultés; le temps ne suffit pas toujours pour rendre à la raison l'empire que les illusions lui avaient ôté, et il y a des êtres pour lesquels la mort est le seul terme de cette tourmentante folie...

En réfléchissant ainsi je continuai mon

chemin vers ma demeure, où, seule avec des souvenirs que je veux effacer et des espérances qui n'ont plus d'objet en ce monde, mes jours coulent inaperçus; où, pensive et recueillie, je vois avec une joie secrète s'éteindre peu à peu une existence déjà trop avancée pour être encore utile, et trop dénuée d'intérêt pour être regrettée!...

Mme ÉLISE VOÏART.

HISTOIRE.

SOUVENIRS DU MOIS D'OCTOBRE.

Le 2 *octobre* 1629, mort du cardinal de Bérulle, fondateur de la congrégation des prêtres de l'Oratoire. Ils habitèrent d'abord le faubourg Saint-Jacques; mais, trois ans après leur établissement, le pieux fondateur acheta l'hôtel Dubouchage, rue Saint-Honoré, et y transféra sa communauté. Louis XIII choisit alors l'église de l'Oratoire pour chapelle et prit des oratoriens pour chapelains. Ces prêtres se distinguèrent éminemment par le savoir et la piété; parmi un grand nombre d'orateurs et de savants, il nous suffira de citer François Senault [1], le père Malebranche [2] et Massillon.

Le 3 *octobre* 1468, arrestation de Louis XI, à Péronne. On se méfie toujours des trompeurs, et les plus fins, les plus adroits voient parfois leur prudence échouer. Louis XI, le plus défiant, le plus rusé des souverains, s'était rendu à Péronne pour traiter de la paix sur la foi du duc de Bourgogne, Charles-le-Téméraire. Pendant les négociations on vit les Liégeois se révolter; Charles pensa avec raison que Louis XI n'était point étranger à cette insurrection; il le fit arrêter, et le malin roi de France se trouva pris dans le piége qu'il voulait tendre à son adversaire. Ses jours furent un moment en danger; mais comme il savait s'accommoder à toutes les positions, il conserva sa présence d'esprit dans ce moment critique et finit par s'en tirer.

(1) Surnommé *le restaurateur de l'éloquence.*
(2) Grand mathématicien.

Maynard, poëte français, disciple de Malherbe et l'un des quarante de l'Académie, mourut le 4 octobre 1646; il a laissé des lettres, des odes, des chansons. Furieux de ce que le cardinal de Richelieu ne le traitait pas, selon lui, avec assez de faveur, il a diffamé ce grand ministre, qui ne s'en embarrassait guère. Lorsque Maynard se retira de la cour il fit placer cette inscription sur la porte de son cabinet:

Las d'espérer et de me plaindre
Des Muses, des grands et du sort,
C'est ici que j'attends la mort
Sans la désirer ni la craindre.

Le 6 *octobre* 877, mort de Charles II, dit le Chauve, petit-fils de Charlemagne et fils de Louis-le-Débonnaire. Ce prince n'eut ni la bonhomie de son père, ni les grandes qualités de son aïeul; rempli d'orgueil, plus artificieux que brave, prompt à prendre des résolutions, inhabile à les exécuter, surchargeant le peuple d'impôts, ne sachant ni récompenser ni punir à propos, Charles II ne se fit point aimer de ses sujets; il recher-

chait le faste dans son entourage et ses habits; on le voyait communément vêtu d'une longue robe ou dalmatique serrée, avec un large baudrier ou ceinture dorée qui retombait jusqu'aux pieds; sa tête était couverte d'un grand voile de soie fixé par un riche diadème de pierrerie. Toutes ces vaines parures déplaisaient souverainement aux Français qui avaient alors des goûts mâles et sévères. On dit que Charles II ne manquait pas d'instruction; voulant se donner des airs de Charlemagne, il faisait venir de toutes les parties de l'Europe des lettrés qu'il pensionnait et logeait dans son palais, mais en même temps il laissait la France ouverte aux désastreuses excursions des Normands. Les écrivains qu'il a favorisés ont voulu lui donner le nom de Grand, mais la postérité ne lui a laissé que celui de Chauve.

Le 7 *octobre* 929, mort de Charles IV, dit le Simple, prince faible, crédule et malheureux; les Normands ravagèrent la France sous son règne; les factions la déchiraient; les grands vassaux s'étaient ligués contre le souverain; le pauvre prince n'avait point les qualités nécessaires pour lutter avantageusement contre tant de calamités et d'ennemis. Après avoir remporté une victoire complète sur Robert d'Angers, qui lui disputait la couronne, il se comporta plutôt en vaincu qu'en vainqueur, en envoyant demander des secours à Herbert, comte de Vermandois, qui ne se montrait dévoué que pour mieux le desservir. Herbert l'engagea à venir le trouver à Saint-Quentin pour aviser plus sûrement aux moyens d'amener la paix; le trop confiant monarque s'y rendit; lors le déloyal le retint prisonnier et le fit conduire au château de Péronne, où le malheureux roi finit ses jours dans la captivité. Plus tard le traître Herbert fut puni de sa félonie. Lorsque Louis IV, dit d'Outre-Mer, fils de Charles IV, eut recouvré la couronne, il fit assembler les grands du royaume et leur demanda quel châtiment méritait celui qui avait trahi son seigneur; Herbert répondit la mort. Alors on lui annonça qu'il venait de prononcer sa sentence; il fut pendu près de Laon, sur une petite montagne qui porte encore aujourd'hui son nom; d'autres prétendent que cet Herbert mourut dévoré par ses remords, en disant dans son délire: « Nous étions douze qui avons trahi le roi.»

Le 15 *octobre* 773, mort de Charles-Martel, maire du palais, grand guerrier, père de Pepin-le-Bref, premier roi de la seconde race.

Lorsqu'on s'affranchit de ses devoirs ou qu'on se repose sur un tiers pour les remplir, ceux qui s'en acquittent pour nous s'approprient insensiblement notre autorité et finissent par en recueillir les bénéfices; ainsi firent les maires du palais. Les derniers rois Mérovingiens n'étaient plus que de grands fantômes habillés de pourpre et d'or; privés de gloire et de souci, ne se mêlant nullement des affaires de l'Etat, tous les ans seulement ils se rendaient dans un beau char attelé de quatre bœufs au grand parlement général qui se tenait le premier jour de mars [1]: là le peuple les saluait, ils saluaient le peuple, disaient par la bouche des maires tout ce que les maires leur faisaient dire, et s'en retournaient pompeusement mener indolente et joyeuse vie dans le fond de leur palais, ne se souciant que de laisser croître leur barbe et leur royale chevelure, si bien que celle-ci flottait sur leurs épaules en guise de manteau, tandis que l'autre, peignée, parfumée, attachée avec des boutons d'or et des rubans de diverses couleurs, couvrait presque entièrement leur vaste poitrine sans cœur; de sorte que les maires seuls gouvernaient, et ces rois fainéants n'avaient plus qu'un pouvoir imaginaire. Charles-Martel, pour son époque, était un héros, un autre Napoléon; il avait délivré la France de l'invasion des Sarrazins. La nation l'aimait, le révérait; à la mort de Thierry II il n'y eut point d'autre roi pro-

(1) Pepin-le-Bref remit ces assemblées au 1er mai.

clamé, et Charles-Martel régna véritablement sous le titre de maire du palais. En mourant il laissa l'autorité à Pepin et Carloman, ses deux fils; mais les seigneurs réclamèrent alors un prince de la maison de Clovis, et Chilpéric III fut élu. Celui-ci était idiot; le peuple ne le nommait que *l'insensé*. Pepin avait su captiver l'amour et l'admiration des Français, qui finirent par remettre entre ses mains le sceptre que ses prédécesseurs n'avaient pas su tenir.

Le 29 *octobre* 931, mort d'Alfred-le-Grand, prince de la race des rois anglo-saxons; il fut surnommé le Charlemagne de l'Angleterre. Que ne peuvent la grandeur d'âme et une forte volonté? Dans sa jeunesse ce roi n'avait appris qu'à lire; dévoré du désir de contribuer au bonheur de sa nation par la culture des sciences et des lettres qu'il aimait passionnément, il parvint à traduire en anglais l'Histoire ecclésiastique de Bède, l'Epitome d'Orosius, les Consolations de Boëce et l'Instruction particulière de Grégoire-le-Grand. Ce fut sous le règne d'Alfred qu'un grand nombre de religieuses eurent le courage de se défigurer par d'horribles blessures pour échapper aux insultes de barbares vainqueurs qui les firent toutes périr dans les flammes.

Le 30 *octobre* 1759, à trois heures quarante minutes du matin il y eut un affreux tremblement de terre en Syrie; trente mille personnes y perdirent la vie. En Palestine les villes d'Antioche, Balbus, Seyde, Acre, Nazareth furent anéanties. A combien de grands malheurs la pauvre espèce humaine n'est-elle point assujettie! Tantôt ce sont les révolutions, les guerres, la peste, la famine qui ravagent le monde; tantôt la terre tremble, des villes s'écroulent et les populations disparaissent dans la poussière; ailleurs l'éruption des volcans couvre les campagnes d'une lave brûlante [1]; des torrents dévastateurs, s'échappant des monts, détruisent les récoltes et ensevelissent des provinces entières sous les eaux [1]. Que sont nos malheurs particuliers en présence de ces grandes calamités? Rien; cependant lorsqu'elles se passent loin de nous, tous les désastres qu'elles entraînent, toutes les existences qu'elles ravissent ou qu'elles compromettent, tous les pleurs qu'elles font verser, ne sauraient nous arracher une larme, un soupir. Nous sommes d'une merveilleuse sensibilité, mais c'est pour nous apitoyer sur nos propres douleurs; nous sentons vivement, nous sommes de feu pour ce qui nous est personnel et de marbre pour les afflictions d'autrui. Pour nous un rien nous désespère, pour les autres rien ne nous émeut. Que nous importe, en effet, que des milliers d'individus meurent de faim, qu'ils se battent et s'égorgent là-bas, si nous nageons ici paisiblement au milieu du superflu? Ces malheurs, auxquels nous ne pouvons rien, ne sauraient nous empêcher de nous amuser et de rire. Que la guerre fasse couler des flots de sang et réduise de riches cités en poussière; que de contagieuses maladies transforment de fertiles contrées en vastes cimetières; que le ciel et la terre, les hommes et les éléments se réunissent pour répandre partout la mort et la désolation, ces grandes calamités ne nous inspireront qu'un très médiocre intérêt si nous avons la certitude de nous y soustraire; mais dans quel pitoyable état ne sommes-nous point lorsque tout ne marche pas au gré de nos désirs, lorsque nous recevons le plus léger tort dans notre réputation ou dans nos biens! Ce sont des pleurs, des lamentations auxquels une partie de plaisir ou un beau spectacle peuvent seuls mettre un frein. Si nous redoutons quelques dangers, si un véritable malheur vient nous atteindre, oh! alors nous n'y pouvons tenir; nous avons des saisissements, des évanouissements, des atta-

(1) La campagne de Naples vient d'être dévastée par une récente éruption du Vésuve.

(1) La Suisse et quelques-uns de nos départements viennent d'être ravagés par les inondations.

ques de nerfs; nous désirons la mort sans y songer; nous nous abandonnons à tous les égarements du désespoir. C'est pour vaincre toutes ces légèretés, toute cette pusillanimité, tout ce misérable amour de soi-même, toutes ces pitoyables faiblesses, que les femmes devraient bien un peu essayer de s'émanciper.

Mme DE NELLAN.

TOILETTE D'AUTOMNE.

Octobre ! C'est encore un mois de campagne; derniers jours de chaleur, mais des pluies souvent; peu de toilettes et des heures de travaux en solitude.

Voulez-vous aujourd'hui, mesdemoiselles, que nous causions ensemble de ce que l'on prépare pour l'automne? Savez-vous que déjà les magasins ont retiré de leur brillant étalage les jolies et fraîches percales roses et bleues, que nous vous avons tant vantées, pour mettre à la place des brunes indiennes à larges dessins éclatants? Ce seront vos robes de négligé, vos blouses d'hiver; et ne vous en effrayez pas, elles sont charmantes. Ce sont de belles branches de lilas, un buisson de roses, des bouquets de géranium sur un fond vert bouteille, gros bleu ou noir; ce sont des mosaïques, des rosaces turques sur des fonds marrons ou solitaires, lignes tortueuses en nuances vives et variées.

Puis encore, les madras Walter Scott, bleus, noirs et blancs, vous feront de très jolies robes du matin.

De jolis châles pour vous, mesdemoiselles, sont les *Bédouins*, croisé en pur cachemire, à carreaux tartans, composés, sans bordure et entourés d'une frange tordue. Vos bourses de jeune fille peuvent atteindre facilement à la somme de 40 fr. pour un châle chaud et convenable qui peut tenir lieu de manteau.

La planche de broderies de cette livraison vous donne : n° 1, col de biais; n° 2, coin et bordure de mouchoirs; nos 3 et 4, entre-deux; n° 5, mouchoir ou col; nos 6, 7, 8, plain. Le n° 1 est le dessin du col dont nous vous parlions le mois dernier. Les coins de mouchoir sont très bien pour vous qui devez vous faire un passe-temps d'une inutilité de ce genre. Les bords en point à jour sont simples et de bon goût.

SALVATOR ROSA.

(SUITE ET FIN [1].)

Il le dit à Giulia et à Cécilia. Alors la pauvre mere se mit à chercher dans les hardes de son mari pour arranger du linge et des vêtements au jeune homme; elle ne voulait pas qu'il ressemblât à un mendiant. Bien du fil fut usé pendant trois jours à faire des reprises; plus d'une fois l'aiguille s'échappa de la main découragée de Giulia.

(1) Voyez page 150.

Alors la douce voix de Cécilia demandait à sa mère ce qu'elle avait.

« Mon Dieu, répondait celle-ci avec chagrin, j'ai tiré mon point un peu trop fort et voilà que je me suis donné de l'ouvrage ; cela vient de s'éclater à côté. » La même chose arrivait à Cécilia; mais patiente et désireuse d'épargner à sa mère toute inquiétude, elle réparait en silence le dommage inattendu.

« Ce qui m'inquiète, reprenait la mère, c'est qu'il n'aura personne à Rome pour lui entretenir tout cela; et tout cela s'en ira bien vite. Vois, que de clairières à ces chemises! elles sont bien vieilles, il y a quinze ans au moins qu'elles existent.

— Ne vous inquiétez pas, mère, dit Cécilia, Salvator aura deux chemises de bonne toile neuve.

— Tais-toi, tais-toi, follette, tu sais bien que je ne sais plus rire. J'ai eu la pensée de lui en faire deux, mais les Ruvini m'ont refusé de la toile, et pourtant nous ne leur devons rien depuis la dernière fête de la Vierge; mais ils ont craint que le courage ne nous manque pour travailler. Il est vrai que les ennuis ont cruellement pâli ton visage, ma Cécilia, et qu'ils ont semé bien des cheveux blancs sur mon front; je n'en avais pas un avant la disparition de Salvator.

— Pauvre mère! »

La jeune fille déposa un baiser sur les joues amaigries de la veuve d'Antonio; elle disparut un moment et revint belle de plaisir, tenant dans ses mains deux chemises neuves bien blanches et bien repassées. Il y avait à la fois du rire et des larmes dans ses accents. La mère fit de vives exclamations. Cécilia, depuis longtemps, travaillait en grand secret une partie des nuits, et l'argent, fruit de ses labeurs, avait servi à acheter les chemises.

Salvator reçut ce présent avec un attendrissement mêlé de respect.

« Tu es un ange, Cécilia, lui dit-il. Dieu seul a des récompenses pour toi. » Puis son cœur, à lui, se serra: « Que deviendrez-vous en mon absence?

— Dieu a-t-il jamais manqué à ceux qui le prient? répondit Cécilia. Il mesure le vent aux petits oiseaux du ciel; il leur donne des fruits et des grains qu'ils n'ont ni semés, ni récoltés; il leur donne aussi un vêtement chaud pour passer la saison des neiges. Les lis, selon la parole de l'Evangile, ne travaillent ni ne filent, et pourtant Salomon dans sa magnificence n'a jamais été vêtu comme eux. Et les lis vivent peu, Salvator. Au sein de l'immense répartition des bienfaits, l'homme serait-il seul oublié? Tu ne le penses pas. » Le pâle visage de la jeune fille s'éclaira d'un pieux sourire, et ce fut d'une voix pénétrée qu'elle ajouta: « J'aurai foi au Seigneur jusqu'au jour où j'entrerai dans son repos. »

Le matin du départ arriva. Toute la famille était réunie au déjeuner d'adieux. Ce déjeuner fut triste. Puis tous se prosternèrent devant la *madone* placée dans l'intérieur de la *casa;* Cécilia l'avait parée de fleurs, et l'huile la plus pure brûlait dans la lampe. Paolo Grecco fit tout haut la prière. La fermeté de Salvator l'abandonna au dernier moment; sa belle tête brune se pencha sur le cœur de la mère et il pleura.

Quand il ne vit plus ces objets de ses premières, de ses plus douces affections, quand l'angélique figure de Cécilia eut disparu à ses yeux, il redevint dur à lui-même. Son dernier regard fut pour le clocher de l'église où il avait prié tant de fois, sa dernière pensée pour sa mère. Il posa sur son épaule le bâton de voyageur au bout duquel se balançait un petit paquet noué dans un mouchoir, et il se remit en route.

La campagne de Rome avec sa poétique désolation, ses *villa* désertes, et les palais et les tombeaux en ruine qui décorent les deux côtés de la voie Appienne, parlait élo-

quemment à la tristesse ardente et pensive du jeune artiste. Une nature trop belle, trop heureuse, eût insulté à ses misères. Cette herbe flétrie et consumée avant d'avoir vécu était bien l'image de sa jeunesse. Il aimait à voir descendre des montagnes les troupeaux de chèvres et les troupeaux de cavales demi-sauvages; bien des fois ses yeux s'attachèrent enivrés à cet horizon qui emprunte un aspect féerique de ses vapeurs suaves, à ce ciel dont la lumière est si pure, si mobile, qu'elle sème de magies indicibles et les eaux et la terre et les airs. Nuls sites n'ont la grandeur mélancolique des sites romains. Ecoutons un admirable poëte : « Figurez-vous quelque chose de la désolation de Tyr et de Babylone dont parle l'Ecriture; un silence et une solitude aussi vaste que le bruit et le tumulte des hommes qui se pressaient jadis sur ce sol. On croit y entendre retentir la malédiction du prophète : *Deux choses te viendront à la fois en un jour, stérilité et veuvage*[1]. »

Il était presque nuit quand Salvator entra dans la *ville éternelle*. Ce qu'il éprouva ne saurait se décrire; c'était de la joie, du triomphe, c'était une âpre douleur. Ce luxe romain l'irritait, ces lumières l'inondaient d'une clarté odieuse. Des équipages brillants volaient à côté de lui; et, tout grand que le faisait le génie, il se ruait avec la foule pour ne pas être broyé sous les pieds des chevaux. Des voix, des cris, des instruments de fête remplissaient l'air de fanfares, de bruits joyeux, et lui causaient une sorte de vertige. Tout ce qui passait avait une maison, un visage ami qui l'attendait; et lui, étranger, indifférent à tous, il ne trouverait pour l'accueillir qu'une curiosité pénible; savait-il même où il coucherait la nuit? il avait si peu d'argent! Pourtant ses pieds gonflés, sanglants, étaient bien las de le traîner. Une pauvre auberge le reçut, et

(1) M. de Chateaubriand.

le lendemain et les jours suivants il courut dans Rome; il ne s'arrêta nulle part; il aurait voulu tout voir, tout saisir à la fois. De ses rudes souffrances surgissait une pensée d'exaltation solitaire : « Je suis à Rome! » Qu'était le monde comparé à cette reine des grands souvenirs? La nuit, il aimait à errer sur la rive négligée du Tibre, à écouter le lent et plaintif murmure des eaux limoneuses de ce fleuve d'éternelle mémoire. Il se promenait rêveur sous les arcades sonores du Colysée, et sur cette place que la voix des temps évanouis et la voix des temps qui ne sont pas encore appelleront toujours le *Forum romanum;* le jour il passait de longues heures dans l'église de Saint-Pierre. Là, seul, en présence de Dieu, dans ce temple où *l'infini* et *l'éternel* semblent se révéler, il sentait s'affaiblir ses vains désirs d'orgueil; il se consolait, par la pensée d'une autre vie, des mépris de la terre. Eh! qu'il avait besoin de ce secours divin! A Rome point d'amis. A Rome, comme à Naples, il se vit dans la nécessité de vendre aux brocanteurs des tableaux bien plus beaux que ceux que Lanfranc avait admirés et achetés! Et c'était à Rome, où il vivait dédaigné, méconnu; c'était à Rome qu'il avait espéré que ses longues douleurs finiraient.

A des découragements d'intolérable souffrance, succédaient des élans passionnés vers la gloire. Le génie s'éveillait comme une puissance terrible dans cette âme de feu. Alors un trait énergique et fier arrêtait son dessin; il jetait à travers ses ombres des hachures hardies; tout ce qu'il y avait d'immensité dans sa pensée, de désespoir, de bouleversements, de frénésie dans son cœur, imprégnait son œuvre d'une ardente et fatale expression; tout aussi y était gigantesque comme ses désirs, sombre comme sa destinée, Rubens est le seul qu'on puisse lui comparer pour l'habileté. Son pinceau volait sur la toile.

L'agitation, le mauvais air que respirait

Salvator dans un faubourg fétide, les privations de tous genres qu'il subissait le plus souvent avec une énergie hautaine et railleuse, le couchèrent sur un lit de douleurs; puis l'hôpital lui ouvrit ses portes. La fièvre dévorait son corps et le mal du pays était à son cœur; il fallut quitter Rome et aller respirer l'air natal.

Ce fut le jeune fantôme de l'exilé qui entra aux premières clartés du jour dans la maison de Renella. Il serra silencieusement sur son cœur sa mère, et Cécilia, et ses deux petits frères. Pas une question ne fut faite. Salvator savait bien que la fortune n'avait pas visité le pauvre toit; et la mère et la sœur n'eurent pas besoin d'un long regard pour voir la pâleur et les vêtements usés du jeune homme. Le même manteau qui l'avait conduit à Rome enveloppait encore ses formes sveltes et amaigries. Il n'y eut pas de félicitations, mais il y eut des larmes et de tendres caresses. Comme aux temps des patriarches une onde tiède purifia les pieds du voyageur; et, pour cette nuit du moins, il se vit forcé d'accepter le large lit où son père avait fini le rêve agité qu'on appelle la vie.

Joies de la famille, intimité du foyer, quelles gloires auraient votre douceur? Comme elle fait du bien la parole que dit une bouche amie!

Salvator rétabli, peignit des batailles chez Falcone; mais *l'Espagnolet* et quelques-uns de ses protégés fermaient tout avenir aux génies inconnus. Les douleurs de l'âme usèrent les forces de l'artiste; il devint incapable d'un travail assidu. Alors s'opéra dans la maison paternelle une désertion qui le soumit à une des plus rudes épreuves qui eussent torturé sa vie. D'abord ce furent ses deux jeunes frères que Giulia confia à une pitié étrangère, une de ses sœurs se fit religieuse et Cécilia suivit sa mère chez Paolo Grecco. Vous eussiez vu le malheureux errer en se frappant le front dans cette pauvre maison ouverte à tous les vents, dont les hôtes étaient la solitude et le silence. Toutes les larmes que sa mère avait versées en la quittant tombaient brûlantes sur son cœur. Son père affaibli par les années avait pu les nourrir tous; et lui, jeune, il ne le pouvait pas! « Lâche! lâche! » se disait-il souvent, sans pourtant que ce fût une conviction pour lui.

« Je deviendrais fou si je restais ici, dit-il enfin à Cécilia. Il faut que je retourne à Rome; je vais y chercher notre bonheur à tous ou la mort. Avoir vu ma mère en cheveux blancs abandonner la maison où tous ses enfants étaient nés, où elle pensait que ses yeux se fermeraient en paix, oh! c'est une misère qui a complété toutes mes misères, qui a fait à mon âme une plaie inguérissable. Ma mère, toi, Cécilia, que j'aime de cœur, chassées par le besoin, vous réfugiant chez un pauvre vieillard à qui la vie n'a donné qu'amertumes et déceptions; c'est bien affreux! J'en ai pleuré! Depuis lors ma tête est de fer et de feu!... Cécilia, je ne reparaîtrai à Renella que riche, ou je n'y reviendrai plus... »

Cécilia le conduisit aux pieds de sa mère; il y reçut une bénédiction prononcée d'une voix tremblante et au milieu des pleurs.

« Que vas-tu devenir? disait la mère désolée

— Tranquillisez-vous, répondit Salvator ému; cette fois j'aurai un ami à Rome. Girolamo Mercuri, mon compagnon d'études au collége Somasca, vient d'être appelé à régir la maison du cardinal Brancaccia; il m'offre un asile chez son auguste patron; j'accepte.

— Que Dieu veille sur toi, mon fils!

— Regarde souvent le ciel, lui dit Cécilia; le père de tous est là. »

Peu de jours s'étaient écoulés, Salvator se revit à Rome.

Franchissant une série d'années, nous assisterons à une scène bien différente de

celles qui nous ont ému. Rome est le lieu où elle se passe.

Le printemps ornait de ses fleurs la cabane du pauvre; un vieux religieux, dont la douce et vénérable figure était bien en rapport avec le ministère de paix, gravissait péniblement, un bâton à la main, sur le mont de la Trinité; plusieurs fois il consulta les hommes qui s'offrirent à ses yeux. Enfin il s'arrêta devant une maison que décorait un riche péristyle. Il reprit haleine, essuya à deux ou trois reprises son front baigné des sueurs de la fatigue, secoua ses pieds poudreux et entra. Dans une salle de cette demeure élégante se trouvaient réunis une quinzaine de convives qui tous reproduisaient le type brillant et passionné de l'Italie. Au milieu d'eux se dessinait une figure étonnante de finesse et d'originalité; des saillies moqueuses étincelaient sur ses lèvres : puis c'était une belle et magique poésie qui débordait de son âme. Alors une gravité mélancolique envahissait ses traits et dominait ses accents. On sentait que le malheur avait passé dans cette vie; et soit que le poëte s'accompagnât du luth, soit qu'il laissât ses doigts errer sur le clavecin, il ne s'en échappait que des sons bien tristes. S'il surprenait un regard arrêté dans son regard, il reprenait soudain sa verve légère et folle.

L'ordonnance du dîner offrait un aspect de singulière uniformité; tous les mets étaient déguisés sous une pâte. Chaque mets revêtait d'ailleurs une forme fantasque et charmante. Il y avait pour s'étonner : des pâtés, rien que des pâtés! D'autres fois c'étaient des rôtis, des andouillettes, des salades... L'enveloppe ôtée, tout était délicieux et varié, tout flattait le goût le plus difficile. Une chose étrange encore, c'était la décoration de cette salle; des arbrisseaux paraient la froide muraille de leurs rameaux mobiles, la mousse et l'herbe déroulaient sous les pieds un doux tapis de fleurs; à mesure qu'on marchait il s'élevait dans l'air les senteurs de la violette, de la primevère, et la jolie marguerite aux pétales rosés inclinait sa tête délicate.

Le religieux entra dans cette salle.

« Que la paix soit avec vous, » dit-il en inclinant son front vénérable.

Tous les convives se levèrent. Un d'eux, le poëte improvisateur, laissa échapper un cri de joie profonde, et, pâle, agité, il s'élança vers le religieux qui l'étreignit sur sa poitrine; les noms de fils et de père passèrent d'un cœur à un autre. Ces émotions calmées, le père s'assit à table; il mangea peu, refusa du vin et sembla prendre un mélancolique plaisir à regarder celui qui l'avait accueilli avec tant de bonheur. Après le souper, les convives se retirèrent, et Salvator Rosa, dont la jeunesse avait fui, se trouva seul avec son vieil ami.

« Je ne suis pas encore allé à Renella, dit le religieux; il y a huit jours que je suis arrivé des Indes. Mes supérieurs ont entendu mes premières paroles, puis j'ai voulu vous voir. Donnez-moi des nouvelles de votre mère, de votre sœur Cécilia, de tout ce que vous avez aimé. »

Ce fut d'une voix lente et creuse que Salvator répondit :

« La mort a visité la maison de mon père.

— Qui a-t-elle frappé? demanda le religieux.

— Ma mère d'abord et Cécilia après elle, » répondit Salvator. Son regard arriva droit et fixe au religieux; il ajouta : « Je n'ai pu recevoir la dernière bénédiction de ma mère; elle était mourante quand moi je luttais ici contre la misère. Fils sans cœur, je n'osai me résoudre à demander le pain d'aumône pour arriver à elle! Je me dis de plus que je n'avais pas de chaussure, comme si mes pieds saignants l'eussent empêchée de me reconnaître. Le bonheur est venu trop tard, mon père; déjà la fosse avait dévoré ce que j'aimais.

— Et Francanzani et sa femme? demanda le religieux, non sans quelque hésitation.

— Morts tous deux! répondit Salvator.

— Morts! répéta le père; et ses mains se joignirent.

— Francanzani, traîné dans un cachot, y a péri entaché d'infamie; le désespoir a tué Luigia. »

Il se fit un long silence. Le père reprit:

« Qui dois-je croire, mon fils?... Vos paroles sont des paroles d'affliction, et pourtant Rome vante la splendeur de vos fêtes; moi-même, il n'y a qu'un instant, j'ai vu des coupes couronnées de fleurs et la joie briller sur tous les fronts.

— Rome dit vrai, mon père; mais moi aussi je dis vrai. Si vous saviez tout ce qu'il y a de tristesse et de dégoût dans mon âme; si vous saviez quelle plaie cuisante y ont faite les souvenirs, vous me plaindriez, oh! bien profondément! Je suis riche maintenant, j'ai un nom qui commande l'admiration, mais ces biens m'ont coûté cher... » Il approcha sa chaise de celle du religieux, sa voix emprunta des accents amers. Après avoir décrit son premier séjour à Rome et son départ pour Renella, il continua:

« Quand je revins à Rome, le désespoir au cœur, j'acceptai comme un bienfait un asile dans le palais du cardinal Brancaccia. Souvent il me rencontrait sans savoir qui j'étais, sans me témoigner autre chose qu'une complète indifférence; je passais à côté de lui plus dédaigné, plus inconnu que le dernier des valets... Enfin à Viterbe je lui fus révélé. Je décorai l'église de *la Mort* d'un saint Thomas mettant le doigt dans la plaie de Jésus-Christ; on vanta l'exécution du sujet. Plus tard je quittai Viterbe, car il y avait en moi trop d'indépendance, trop d'âpre franchise, pour que je me soumisse aux petites exigences du monde. Je revis Naples, et comme toujours j'y trouvai le dédain; Aniello Falcone fut le seul qui m'accueillit. Que pouvais-je à Naples? le Dominiquin s'y consumait dans le désespoir, et moi, misérable, je me sentais étouffé sous les mépris. *Prométhée*[1] dut ses beautés à ma funeste position; je l'envoyai à Rome. Père, ajouta Salvator, c'était dans mon âme que j'avais regardé pour exprimer les douleurs énergiques de Prométhée, ces douleurs solitaires que nul n'est appelé à consoler et qui tuent lentement. Eh bien! mes ennemis dirent que je n'en étais pas l'auteur. Poussé par une puissance que je ne pouvais ni méconnaître, ni dompter, je revins a Rome pour la troisième fois. Comme à Naples les souffrances d'une fierté blessée s'emparèrent de ma vie et me jettèrent l'ironie en échange de mes dernières illusions. Que voulez-vous? les gracieuses créations de l'Albane, les compositions savantes et délicieusement paisibles du Poussin, les paysages éblouissants de Claude le Lorrain, la magie inimitable de ses teintes, ses soleils magnifiques, la légèreté mobile, le velouté de son *feuiller*, tout était contre moi. Ces trois hommes sans intrigue, dont le dernier est bien ignorant, imposaient l'admiration à leur siècle; tous trois étaient en possession d'enchanter les Romains. Moi je n'avais pas de fraîches inspirations, mon père; tout ce qui échappait à mon pinceau s'imprégnait des âcres ennuis de mon âme. Ce n'était pas une nature bienfaisante et parée de voluptés qui avait souri à ma jeunesse. Lorsque j'étais à Renella, le bruit des grandes eaux en colère accompagnait mon luth. Tous les jours le Vésuve avait des flammes pour éclairer de ses reflets rougeâtres la maison délabrée où soupiraient toutes les douleurs. Rarement mes pieds se délassaient sur l'herbe molle; ils aimaient à faire crier le sable du rivage alors que l'orfraie plaintive s'élançait avec la vague et déployait dans le ciel ses lourdes et vastes ailes; ils foulaient dans une ivresse sauvage les aspérités aiguës des rocs décharnés; je respirais l'air brûlant du volcan et l'air âpre des Abruzzes solitaires. Et

(1) Dans ce tableau, Prométhée, enchaîné sur le Caucase, a le foie déchiré par un vautour.

puis, vous le savez, mon oreille d'enfant ne recueillait que des reproches ou l'expression d'intolérables souffrances. Mon cœur s'usait à ces rudes épreuves ; il perdait chaque jour les émotions heureuses et confiantes du jeune âge ; jamais je n'ai peint qu'avec la fièvre. »

L'inflexion de Salvator devint dédaigneuse et saccadée.

« Vous a-t-on dit, mon père, quels misérables moyens je me vis forcé d'employer pour sortir de l'oubli où ma vie et mon génie menaçaient de se consumer ? Non ; je vais vous l'apprendre moi ; c'est à faire pitié. Vous avez vu le carnaval à Rome ? eh bien ! dans ces jours de folies, je jetai les fondements de ma gloire future. Un char conduit par des bœufs aux cornes dorées s'arrêta successivement sur les places les plus apparentes de la ville éternelle ; et là, debout, imitant le personnage de *Coviello* [1], le visage couvert du masque aux joues pourpres, au nez et au front noirs, le corps dérobé sous la veste et le pantalon de velours ornés de boutons d'argent et de riches broderies, un homme sous le nom de *Formica* attira la foule curieuse. Il improvisait en s'accompagnant du luth, il lançait des sarcasmes, il débitait finement et avec grâce d'amères moralités. Des rires, des acclamations d'enthousiasme le précédaient partout. Qui était-il ? Un jour il ôta son masque et montra aux regards de la foule enivrée, stupéfaite, l'auteur injurié de *Prométhée*. Oh ! alors ces hommes crurent à mon génie ; ne les avais-je pas amusés ? Ils laissaient mourir de faim Salvator le grand peintre : ils s'arrachèrent *Formica* le charlatan ; ils en firent un Dieu. Nulle soirée, nulle fêté ne pouvait être belle si *Formica* ne venait y faire une dépense de saillies, d'épigrammes mordantes. Je les connaissais, ces hommes, je leur rendais en mépris ce qu'ils me donnaient en vains applaudissements. Tour à tour poète, musicien, acteur, peintre, je me fis une immense renommée, et chaque jour je semais des haines et je recueillais une ample moisson de douleurs.

— Pourquoi cet acharnement contre vous ? demanda le religieux.

— Je voulais la gloire ; mes ennemis me la refusaient.

— Quand vous l'avez eu acquise, le calme est-il descendu dans votre âme, l'a-t-il vivifiée ?

— Non, répondit Salvator ; partout, partout vous saisiriez dans mes tableaux l'expression d'une immense misère de cœur. Il y a pour certains êtres un vide que rien ne peut remplir. Quand j'appelais des sourires sur les lèvres, j'étais un acteur qui prenait un rôle dans une fête ; mais, avec mon pinceau, j'étais, moi, le Salvator de Renella, bercé par tous les orages, torturé, brisé par toutes les passions, dédaigneux des joies menteuses de la terre. Bien jeune j'ai vécu avec des bandits de l'Abbruze, à trente-un ans j'ai combattu dans les rangs de la *Compagnie de la mort* ; Falcone l'avait créée pour soutenir l'audacieuse révolte du pêcheur Masaniello [1]. Demain, mon père, je vous montrerai Masaniello ; il était beau, mais il était plus brave encore. »

Cela dit, Salvator conduisit lui-même le religieux dans une chambre magnifique.

« Ce faste, mon fils, ne s'allie guère avec mon état et mes habitudes de pauvreté.

— Si j'en avais eu une plus simple je

(1) *Coviello*, le souple et rusé Calabrois, était l'un des sept masques qui figuraient dans la vieille comédie italienne, tous personnages caractéristiques ; c'était le facile, mais adroit *Pantalon* de Venise ; le gracieux, le leste, l'intrigant et spirituel *Arlequin* de Bergame ; le lourd, le stupide et maladroit *Paillasse* ; puis c'était le *Polichinelle* de Naples, délicieux de verve moqueuse et fine, mais insolent, fanfaron, peureux, et d'une fatuité tout-à-fait indescriptible ; c'était encore *Tartaglia* de Naples, et le docteur *Bolanzani* de Bologne, tout hérissé de pédantisme et de vanité.

(1) Un impôt mis sur les fruits par le vice-roi de Naples fit éclater dans cette ville une révolution populaire dont Masaniello était le chef, et qui se termina par la folie et la mort du jeune et audacieux pêcheur.

vous l'aurais offerte, répondit Salvator. A demain, mon père

Le lendemain Salvator conduisit le religieux dans sa galerie où étaient les tableaux qu'il voulait garder et ceux qu'il n'avait pas vendus. Il lui montra une figure où se confondaient l'énergie de l'audace et une douceur profonde; c'était *Masaniello*. De ce portrait le religieux promena ses regards sur des tableaux d'histoire. Il vit *Socrate*, sublime d'une haute sérénité, portant la coupe empoisonnée à ses lèvres. *Démocrite*, entouré des débris de la mort, contemplant avec une hautaine ironie ce qui reste de l'homme; ailleurs *Catilina* et ses complices s'apprêtant à se lier par un crime.

Salvator fit quelques pas; le père, obéissant au regard puissant qui l'appelait, fit à son tour le même nombre de pas. L'artiste-poëte souleva une toile et découvrit un tableau d'effrayant aspect. Le religieux et lui gardèrent le silence, comme si leurs émotions eussent été trop fortes pour emprunter le secours d'un langage ordinaire. Ce tableau représentait Saül allant consulter la *Pythonisse* d'Endor sur l'issue d'une bataille qu'il était sur le point de livrer aux Philistins. Le coloris sombre ajoutait à la tristesse mystérieuse de la scène et y répandait une horreur d'un effet saisissant. *Evoque-moi Samuel*, avait dit le roi déguisé. La main décharnée de la magicienne jeta de l'encens sur un trépied et l'ombre du prophète, drapée dans un long suaire, s'éleva lente, immobile, au milieu des spectres, des fantômes, des hiboux dont la pythonisse d'Endor entourait ses œuvres de ténèbres. A la vue de Samuël les cheveux de cette femme se dressèrent sur son front, la terreur crispa ses traits; il s'y mêla une de ces expressions hideuses qui remuent les terreurs endormies au fond de l'âme. Sa voix cria : *J'ai vu les dieux sortant de la terre!* L'ombre se plaça debout en face de Saül. A mesure que le pâle et long regard du monarque étreignait dans une silencieuse horreur cette figure menaçante, le froid de la mort tombait sur son cœur; il se prosterna. *Pourquoi m'as-tu troublé en m'évoquant?* demanda le prophète avec l'accent mystérieux de la tombe. Saül dit pourquoi il avait troublé Samuël. Puis il entendit de sinistres paroles et sur son front éperdu on pouvait lire l'effroyable prophétie : *Demain toi et tes fils serez avec moi*[1].

Le religieux serra la main de Salvator.

« Vous êtes grand parmi les hommes, lui dit-il.

— Eh bien! mon père, s'écria Salvator, ils osent bien me marchander d'avance mes tableaux.

— Que répondez-vous, mon fils?

— Je ne sais pas ce que mon pinceau produira; attendez que mon travail soit terminé et alors nous conviendrons du prix Un jour un riche cavalier voulut m'acheter un grand paysage; je lui en demandai une forte somme. Il se retira mécontent, et moi, chaque fois qu'il revint, je me donnai le plaisir de l'augmenter de cent écus. Grande était sa surprise; il me demanda enfin ce que voulaient dire ces variations. « Signor, lui répondis-je indigné, toute votre richesse serait peut-être insuffisante à me payer mon œuvre.» Cela dit, et voulant me débarrasser de son importunité, je déchirai la toile. Je n'avais pas d'ailleurs grand mérite à ce sacrifice; l'avarice de cet homme m'avait rendu le tableau odieux, et puis, il faut bien l'avouer, j'ai une rare facilité d'exécution; en quelques heures je puis faire ce qui coûterait à d'autres des jours, des mois de méditations et de travaux assidus[2]. Le Poussin

(1) Ce tableau est au Musée du Louvre. L'admiration se concentre aussi sur une *bataille* d'une horreur sublime.

(2) Un Florentin s'étonnait de voir dans la maison de Salvator un clavecin qu'il prétendait ne valoir pas un écu. « Il en vaudra plus de mille avant qu'il soit peu, » répondit l'artiste; et le même jour il peignit sur le dessus de l'instrument un paysage qu'animaient des figures. L'œuvre du peintre fut declaré un chef-d'œuvre, et le clavecin fut vendu mille écus.

avait besoin, pour saisir les effets de lumière et les ombres des corps, de modeler des figures en cire et de les disposer sur une table comme il voulait les grouper dans ses tableaux ; moi j'ordonne tout dans mon imagination. Le génie du Poussin était un génie de patience; le mien est tout de verve. Que de fois j'ai rencontré le paisible Français dessinant un aspect, fouillant dans les ruines, se promenant à travers les champs où il ramassait des cailloux, de la mousse, des fleurs, tant il avait à cœur de reproduire la nature et de ne rien négliger, comme il le disait lui-même! Ses souvenirs s'effaçaient vite. Et puis quelle sécheresse dans sa manière! Il avait tant copié le marbre que tout ce qu'il faisait était dur et d'un ton froid.

— Tu en parles avec bien de l'amertume, mon fils. Le *Saint-Paul* du Poussin a été comparé pour l'expression aux figures de Raphaël; la *Rebecca* est une conception toute suave et poétique. On parle de son *Hiver* figuré par le *Déluge* comme d'une œuvre magnifique[1].

— Je ne l'ai pas vu, répondit Salvator; les hommes sont d'ailleurs bien passionnés dans leurs jugements.

— Et toi, Salvator, tu affectes bien du mépris pour eux ; il faudrait les aimer, car enfin ils sont tes frères.

— Je leur ai fait du bien toutes les fois que je l'ai pu.

— Cela ne suffit pas. Le verre d'eau offert par une main charitable fait plus de bien, mon fils, que l'or orgueilleusement prodigué.

— Cet orgueil n'atteint que ceux que je dédaigne, mon père; et mon cœur et ma bourse sont ouverts à mes amis ; Ricciardi, Lorenzo Lippi sont là pour l'attester. »

L'impatience et le sentiment d'une sensibilité méconnue avaient empreint ces mots d'amertume.

« Tu n'es pas heureux, Salvator.

(1) Ces tableaux du Poussin sont au Louvre.

— Puis-je l'être? Toujours, mon père, la réalité a trompé mon espoir; j'ai voulu étonner les hommes et leur admiration s'est placée aride dans ma vie ; toujours, toujours il me faut des joies plus profondes et plus splendides que celles dont je jouis : le dégoût s'y attache si vite ! Mon âme, avide de biens inconnus et sans bornes, ne peut se contenter des biens communs à tous. Tant d'angoisses d'ailleurs ont torturé mon existence !

— Le Poussin eut bien à se plaindre aussi; comme à toi les hommes lui avaient été durs. Il avait connu les misères cachées au fond de toutes choses ; mais, plus sage que toi, mon fils, il se dit que la dignité de la créature relève de ses œuvres, son bonheur de sa conscience; jamais il ne s'offensa du dédain ou de l'oubli ; c'était vers une région plus noble que la terre qu'aspiraient ses désirs. Tu ne marches jamais sans être suivi d'un domestique, lui marchait seul et la foule entourait de respect ce génie modeste. Des flots de valets encombrent ta maison splendidement éclairée; lui, reconduisait une lampe à la main ceux qui venaient le visiter. *Je vous plains de n'avoir pas de laquais*, lui dit le cardinal Massimi. *Et moi je vous plains, monseigneur, d'en avoir tant*, répondit le Poussin. La vie de cet homme de bien fut, comme sa nature, élevée et sereine. Simple dans ses habits, dans son ameublement, dans ses habitudes, il s'effrayait du faste et mettait la grandeur de sa pensée dans l'œuvre appelée à lui survivre. Son âme resta calme quand les désirs indomptables consumaient la tienne; c'est qu'il n'avait pas besoin de bruire pour sentir l'existence, c'est qu'il n'avait pas attaché ses espérances à la vaine opinion des hommes, qu'il les avait mises en Dieu. Ce fut avec une religieuse confiance qu'il se disposa au départ éternel. »

Salvator soupira. Une autre révélation lui restait à faire, il la fit.

« Depuis longtemps, dit-il en baissant la

voix et en inclinant son front superbe, j'ai la conscience que mes facultés s'éteignent. C'est de loin en loin seulement que l'inspiration revit ardente dans mon âme. Tout se refroidit pour moi, et le soleil, et les eaux, et la terre; mes pieds sont de glace; les idées flottent dans mon cerveau pâles et sans liaison; du feu il m'en faut presque en tout temps. Le coin du feu, les braises, les vêtements chauds enfin, sont le délice de bien des jours de ma vie. La gloire est insuffisante à cette vie où les douleurs matérielles se font sentir cuisantes. Souvent, bien souvent, mon cœur n'a plus de battements pour elle. Je reste des jours entiers sans parler, tant il y a de vide en moi. Et cette dégradation morale, réussirai-je toujours à la cacher? C'est encore à ce travail sourd et pénible que j'use mes dernières forces. En hiver, quand le ciel est doux, je parcours les solitudes qui émeuvent encore mes souvenirs; je m'enivre, comme aux jours d'une jeunesse évanouie, de tièdes émanations; le soleil a pour moi des caresses pénétrantes; l'air secoue sous mes pas des baumes et des fleurs; il m'apporte le chant des petits oiseaux; mais quand la bise pleure, quand le ciel est noir, je ne sors pas, je cours forcené dans ma chambre; ou bien je lis, ou bien encore, immobile comme un mort, replié sur moi-même, je me pénètre d'un bonheur perdu; souvent aussi je ne pense pas, je ne vis pas, je ne sens rien... Ma tête s'embrase aux jours chauds. Père, ajouta Salvator, lorsque la fièvre du génie dévorait ma jeunesse, les hommes dédaignaient mon pinceau; maintenant ils le prisent; maintenant que je deviens impuissant à rien réaliser, ils m'exaltent, ils m'accablent de demandes; quelques *caricatures* sont les dernières étincelles de la flamme qui s'éteint. Quand la nature est sombre, tout me nuit; la vue des hommes me fait mal, l'isolement m'afflige et m'inquiète. Chaque jour la vie se retire de moi, le néant de la mort envahit mon âme. C'est triste! c'est surtout humiliant. Et, sans un valet, je serais peut-être mendiant à cette heure.

— Comment cela? demanda le père.

— La nuit m'inspirait de ses ombres et de ses terreurs solennelles; le jour me trouvait puissant d'activité. Quand j'avais beaucoup travaillé je me retrempais aux splendeurs des fêtes, je prodiguais l'or.

— Signor, me dit un jour cet homme, si vous perdiez la voix ou la main droite, on se demanderait ce qu'est devenu l'improvisateur, le peintre sublime qu'exaltait l'Italie; on le chercherait dans son élégante *villa*, il l'aurait vendue. Où serait-il? grelottant de froid et de misère dans un chemin ou sur un grabat. Le langage de cet homme me fit impression. Je l'avais connue avec son cortége d'horreurs, cette misère hideuse! Dès ce jour, effrayé de l'avenir, je mis moins de faste dans ma dépense habituelle. La voix de Salvator prit une expression grave. Père, je dis avec Isaïe : *C'est en vain que je cherche le reste de mes années.*

— Tu te plains d'une destinée commune à tous. Dis aussi avec le même prophète : *Tous les mortels ne sont que de l'herbe et toute leur beauté ressemble à la fleur des champs.* La vieillesse, qui calme l'effervescence de nos désirs, nous habitue par gradation à détacher nos pensées de la terre. Nous serions trop misérables, mon fils, si la vie nous était belle et puissante jusqu'à la dernière heure. Cet affaiblissement contre lequel se révolte l'orgueil est un bienfait. Tout finit, Dieu seul est immuable. »

Ainsi parla le religieux.

En mars 1673, quatre ans après cette entrevue, la foule attendrie se rangeait dans les rues de Rome pour laisser passer le convoi de Salvator Rosa. Un religieux le suivait, et sa contenance profondément abattue, disait qu'il regrettait un ami. Salvator l'avait trouvé à son entrée dans la vie, il le trouva à son chevet de mort; ce fut la main du vieillard qui lui ferma les yeux.

Mme A. DUPIN.

UNE POLITESSE.

Je voyais beaucoup chez ma mère, dans les années de ma jeunesse, une de nos parentes, madame de Juvisy, dont l'esprit et l'amabilité nous faisaient passer des heures délicieuses, lorsque, secouant une certaine paresse d'imagination à laquelle elle se livrait quelquefois, elle consentait à nous ouvrir les trésors de cet esprit si brillant, si gracieux, si souple et si pénétrant; de cet esprit dont le souvenir est encore présent à coup sûr à ceux qui en ont joui, et qui a fait des miracles à l'époque où l'esprit était une puissance en France. Elle parlait avec un laisser-aller plein de la plus gracieuse franchise, du charme répandu sur toute sa personne aux brillantes années de sa jeunesse. « J'en puis parler sans scrupule, disait-elle, c'est de l'histoire ancienne. » Et sa physionomie, empreinte de cette grâce qui ne vieillit pas, donnait un démenti à ses paroles, et nous ne savions plus en l'écoutant s'il était possible d'être plus séduisante qu'elle ne nous le paraissait alors.

Les jours où on l'attendait étaient des jours de fête pour moi et quelques amies de mon âge, qui, nées dans la même ville et élevées presque ensemble, employions à des plaisirs communs les moments que nous laissaient nos leçons et nos travaux; nous nous réunissions le plus souvent chez ma mère, qui aimait beaucoup le monde, pourvu qu'il vînt la chercher

Madame de Juvisy ne pouvait se défendre d'être sensible au plaisir que nous éprouvions à la voir; notre désir de la faire parler, notre empressement à l'écouter, notre admiration naïve la flattaient en dépit d'elle-même; elle nous témoignait donc beaucoup d'amitié, mais ne nous passait rien. Elle était sans indulgence pour nos défauts, et nous toutes, assez gâtées par nos mères, nous trouvions charmant qu'elle nous reprît, non pas avec aigreur, elle n'en savait mettre à rien, mais avec une franchise qui ne cherchait pas de périphrase pour blâmer ou notre maintien, ou nos manières, ou telle autre chose qui lui déplaisait; et les choses qui lui déplaisaient étaient assez nombreuses.

Nous étions pourtant ce qu'on peut appeler, au dix-neuvième siècle, des jeunes personnes bien élevées; mais madame de Juvisy, qui avait encore présentes à la mémoire cette exquise politesse, cette grâce noble, simple et posée de la haute société où elle avait vécu autrefois, nous trouvait beaucoup trop tranchantes, beaucoup trop bruyantes, beaucoup trop remuantes, et surtout très peu polies. Elle nous avait dit sur ce dernier point de fort bonnes choses que, pour ma part, j'avais écoutées docilement à genoux sur son tabouret de pied, et baisant ses petites mains blanches, quoique un peu flétries; mais ces bonnes choses-là avaient produit peu d'effet tant sur moi que sur mes compagnes, à en juger par la manière dont nous nous conduisîmes un certain jour.

Il faisait une chaleur étouffante qui nous privait de la promenade; madame de Juvisy n'aimait pas à marcher; elle était ravie de cet incident, et nous pouvions espérer de sa bonne humeur d'amples dédommagements à la perte d'un plaisir, lorsque arriva un personnage fort peu amusant à notre avis. C'était, disait-on, un savant, un homme d'une profonde érudition; peut-être avait-il dans la tête des pensées très bonnes et très

lumineuses, mais dans tous les cas il n'en avait pas le débit. Il parlait longuement, difficilement, rendait mal ses idées, disait autre chose que ce qu'il voulait dire, reprenait ses phrases, les commentait, les expliquait, les retournait, jusqu'à ce que, de nuance en nuance et de degré en degré, il fût arrivé enfin à rendre sa pensée de manière à satisfaire son esprit exact comme une équation. Vous jugez que quand, par hasard, il avait eu une idée métaphysique, cela ne laissait pas que d'être long. Enfin il nous ennuyait, et nous ennuyer c'était une faute, un crime, que sais-je, moi ? quelque chose enfin que nous ne pardonnions pas.

Il professait une haute admiration pour l'esprit de madame de Juvisy et assurait trouver un grand plaisir à causer avec elle; mais comme il ne l'employait jamais qu'à l'écouter, nous prétendions, avec quelque justesse, que la première personne venue eût été bonne pour cela. Sa visite nous parut ce jour-là plus intempestive que jamais, à cause des projets que nous avions sur notre aimable amie, dont il ne manqua pas de s'emparer en arrivant, selon sa constante habitude.

Si M. de Berville avait été créé et mis au monde pour voir quelque chose, il aurait vu l'ennui qu'il nous causait; car, en dépit des regards désapprobateurs que nous lançaient les yeux noirs et brillants de madame de Juvisy, toute la pantomime de l'ennui fut épuisée par nous pendant l'heure que dura cette importune visite. Le détail de notre conduite, je l'épargnerai à mon amour-propre, car j'étais acteur, et acteur très agissant dans cette scène d'enfantillage et de mauvais goût. Pour combler les lacunes de mon récit, je m'en rapporterai, non pas certes aux souvenirs personnels de mes jeunes lectrices, Dieu me garde de pareilles pensées ! mais à ce qu'elles auront pu voir et remarquer chez d'autres, pour peu que le hasard ait mis sous leurs yeux, dans des circonstances semblables, quelque vive et charmante étourdie de quatorze ou quinze ans.

Enfin la visite de notre savant finit, par la raison que tout finit dans ce monde; sans cette loi immuable, je crois qu'il y serait encore, car une de ses grâces était de ne pas savoir s'en aller. A peine avait-il franchi la porte du salon que, poussant de joyeuses acclamations, imparfaitement contenues par un petit geste expressif de notre amie, nous nous levâmes en tumulte et vînmes auprès d'elle nous plaindre de notre ennui, et la féliciter d'être délivrée de l'assommante conversation à laquelle elle s'était prêtée, du reste, avec une angélique résignation.

« Mais, mon Dieu ! lui dis-je, comment pouvez-vous, madame, écouter les discours de M. de Berville ? il est si ennuyeux !

— C'est que je suis polie, me répondit-elle avec cette expression de physionomie qui donnait de la portée à ses moindres paroles; car moi je ne suis pas assez bonne pour me passer de politesse

— Mais, repris-je en rougissant un peu, la politesse est une vilaine chose si elle force à s'ennuyer.

— Vous en direz donc tout autant de la bonté, car elle m'ordonnerait, comme la politesse, de m'imposer une heure d'ennui plutôt que de blesser M. de Berville en lui montrant celui qu'il peut me causer.

— Je suis sûre, continua madame de Juvisy, qui s'aperçut que cette réponse m'avait étonnée et m'ouvrait une idée nouvelle, que vous n'avez jamais réfléchi à la grande et utile pensée qui a conduit à imaginer *la politesse* et en a fait une sorte d'institution sociale ; peut-être n'y voyez-vous qu'une contrainte à laquelle vous pouvez vous soustraire sans de grands inconvénients, lorsqu'elle vous pèse trop ? »

Chacune de nous fit un geste approbatif plus ou moins clair, selon le degré de bonne foi dont elle était pourvue.

« Je crois, continua madame de Juvisy, que vous ne l'oseriez plus, si vous partagiez mes idées sur l'origine de la politesse et sur sa mission en ce monde. »

Notre curiosité était excitée, précisément en proportion du peu d'empressement que paraissait mettre notre amie à dogmatiser sur ce point; aussi la priâmes-nous avec chaleur de nous dire ce qu'elle pensait.

« Je le veux bien, reprit-elle, mais si je vous ennuie, vous ne vous en prendrez qu'à vous. Voici donc mon système:

« Les gens qui ont inventé la politesse avaient remarqué que, préférer les autres à soi, s'oublier soi-même pour s'occuper des autres, étaient non-seulement de grandes vertus, mais encore, et en bornant aux petites choses l'exercice de ces qualités de l'âme, la seule condition qui pût répandre du charme et de la facilité dans les relations où le cœur est tout-a-fait désintéressé, et empêcher toute réunion de dégénérer en une arène où les droits et les prétentions de chacun fussent soutenus ou disputés par la force. Mais ils virent en même temps que cette abnégation, cette disposition à s'effacer, à passer à la seconde place pour laisser aux autres le plaisir de mieux voir à la première, étaient rares comme le bien lui-même et ne se rencontraient que chez quelques êtres privilégiés. Alors ils imaginèrent de faire de cette vertu exceptionnelle une loi générale qu'ils appelèrent *la politesse*, et qui fut destinée à remplacer dans le commerce du monde des vertus trop peu communes pour rien fonder sur elles.

« Vous voyez que déjà il y a dans cette haute pensée sociale quelque chose qui mérite au moins qu'on y songe, avant de la rejeter pour soi. Mais je vais plus loin; je suis persuadée que l'exercice constant de la politesse peut développer les qualités qu'elle est destinée à remplacer. »

Nous nous récriâmes.

« Un moment; voyons si j'ai tort.

« Supposons deux personnes ayant au même degré une tendance à se préférer aux autres, et à attirer à elles, toutes les fois qu'un devoir positif ne le défend pas, les avantages, les plaisirs, les petites jouissances exclusives de celles des autres. Supposons maintenant que, chez l'une, la politesse infiltrée par l'éducation dans les manières, les habitudes et le langage, la contraigne à chaque instant de s'imposer, par respect pour ses lois, ce qu'elle ne serait pas portée à faire d'inspiration; tandis que l'autre, absolument dégagée de ce frein, aurait le libre exercice de son petit égoïsme, toutes les fois que les circonstances n'y mettraient pas obstacle. Croyez-vous qu'au bout d'un certain temps il n'y eût pas, indépendamment de la différence des actions, une différence immense dans les dispositions intérieures de ces deux personnes? Ne voyez-vous pas que l'une aurait trouvé dans l'exercice de la politesse des compensations inattendues et délicieuses aux sacrifices qu'elle lui aurait imposés? Ce serait un remercîment, un éloge, un plaisir cédé, devenu plus doux que le sien propre; que sais-je, moi?... Et là se trouverait tout à coup la révélation qu'il y a dans les jouissances qu'on procure aux autres plus de plaisir pour soi qu'il n'y en aurait eu dans les jouissances mêmes.

« L'autre, au contraire, aurait vu ses défauts s'accroître en vertu de cette loi générale que les facultés, soit morales, soit physiques, s'augmentent en raison de l'exercice qu'on leur donne. De plus, les froissements inévitables, résultant des circonstances et de défauts analogues heurtant les siens, auraient amené nécessairement des sacrifices sans compensation, puisqu'ils ne seraient pas volontaires, et créé ainsi pour elle des privations sans dédommagement. »

Nous prêtions aux paroles de notre amie une vive et profonde attention; nos idées s'agrandissaient en l'écoutant, et la clarté incisive de ses paroles, la pureté et l'élégance de son langage, la grâce de sa diction,

la mobilité de sa physionomie, répandaient sur le sujet un peu sérieux de notre entretien un charme dont malheureusement, et pour elles et pour moi, je ne puis donner même l'idée à mes jeunes lectrices.

« Mais, continua-t-elle en souriant, pour descendre un peu des hauteurs métaphysiques où par hasard je suis montée, j'ai envie d'achever votre conversion à la politesse en vous contant ce qui m'advint pour avoir été polie. Une histoire! il y aura là, j'espère, de quoi faire pardonner ma dissertation. »

Vous jugez, mesdemoiselles (car je suppose que vous aussi vous aimez les histoires), comment cette proposition fut accueillie. Ce fut un ravissement, une joie! de ces joies que l'on n'a qu'à quinze ans, et dont le souvenir fait encore battre le cœur à trente; de ces joies qu'on ne se console de n'avoir plus qu'en les retrouvant dans ses enfants.

La forme du récit me force à faire parler madame de Juvisy; c'est une présomption dont mes jeunes lectrices ne m'absoudront que parce qu'elles ne l'ont pas entendue elle-même.

« Je dînais très souvent autrefois, dit-elle, chez une femme de mes amies, madame Dauval, qui réunissait à sa table, une fois par semaine, les gens les plus aimables de Paris. Des artistes, des hommes de lettres, des avocats, l'élite du barreau, venaient se délasser dans ces réunions charmantes de leurs sérieuses études et nous apporter le tribut de leur riche et féconde imagination. La conversation était étincelante sans recherche et profonde sans lourdeur. En ce même temps-là j'étais aimable et très fêtée dans ce cercle, où j'avais beaucoup de succès, et partant beaucoup de plaisir à tenir ma place.

« J'y arrivais un jour fort animée, fort en verve, et comptant sur une de ces conversations particulières ou générales qui étaient une jouissance pour mon esprit et pour mon amour-propre, lorsque la maîtresse de la maison, approchant sa gracieuse figure de la mienne, me dit à demi-voix : « J'ai aujourd'hui le fameux avocat Lamire; il est un peu susceptible, je le mettrai à table auprès de vous; faites-moi le plaisir de vous en occuper. »

« Je ne connaissais M. Lamire que de réputation; cette réputation était colossale sous des points qui m'intéressaient fort peu. C'était, disait-on, un profond légiste, un homme d'un talent et d'une perspicacité peu communs, et qu'on avait surnommé *l'avocat des mauvaises causes*, tant son habileté et ses profondes et subtiles connaissances en droit lui en avaient fait gagner, qui, pour tout autre, eussent paru désespérées. Du reste, enfoncé dans ses livres et ses dossiers, habitant le Marais ou quelque autre quartier aussi peu civilisé à mes yeux, ne s'intéressant à aucune des choses qui remplissaient alors ma vie, il me paraissait peu propre, je l'avoue, à me dédommager de ce que j'allais sacrifier en m'occupant presque exclusivement de lui.

« Mes idées ne se modifièrent pas à son avantage lorsque je me vis placée à table à côté d'un petit homme à la tournure exiguë, à la figure de casse-noisettes, qu'éclairaient pourtant deux yeux étincelants d'esprit. Ajoutez à cela des culottes de satin noir, des souliers à boucles, et de la poudre à une époque où personne n'en portait plus.

« Que vais-je lui dire? me demandais-je avec anxiété, de quoi vais-je lui parler? De spectacle? il n'y va pas; de musique? il ne doit pas l'aimer; d'affaires, de procès? il en a par-dessus la tête, cela ne l'amusera pas du tout. Enfin il me vint une idée lumineuse : « Un homme très occupé, pensai-je, et que ses occupations fixent à Paris toute l'année, doit avoir une maison de campagne et l'aimer beaucoup, car là il trouve les seules heures de liberté dont il puisse jouir. » Enchantée, je me dépêchai bien vite d'adresser à mon voisin une question ayant

trait à cette conjecture ; elle se trouva vraie. Lamire avait aux portes de Paris une maison de campagne dont il était fou, qu'il avait fait bâtir, arranger lui-même. Ravi d'être mis sur ce sujet, il me promena de la cave au grenier, me raconta toutes les merveilles de son jardin de cinquante perches ; enfin, je le rendis le plus heureux des hommes en paraissant écouter avec intérêt les détails minutieux qu'il me donna de son chef-d'œuvre, les yeux brillants d'orgueil et de joie; il en était plus fier, je vous jure, que de ses meilleurs plaidoyers.

« Après dîner, il courut à la maîtresse de la maison qu'il avait vu naître, et qu'il aimait comme un père, lui prit les mains, les lui baisa en signe de reconnaissance, lui demanda mon nom, la remercia cent fois de lui avoir choisi une aussi aimable voisine (je n'avais pas dit vingt paroles et ne lui avais montré d'autre esprit que celui de le bien écouter), et conclut en la priant de le faire prevenir toutes les fois qu'elle m'aurait à dîner. Effectivement, je le revis chez elle à deux ou trois reprises, et toujours il témoigna un grand empressement à se rapprocher de moi.

« Peu de temps après cette aventure, j'étais occupée d'une bien importante affaire ; un de mes parents venait de mourir, laissant par testament une grande fortune à plusieurs cohéritiers. Mon fils avait une part considérable à ce bienfait, dont je n'avais, moi, que l'usufruit, et le testament était attaqué. Pour comble de malheur, ce testament, fait par un homme qui, s'étant occupé d'affaires toute sa vie, se croyait le droit de compter sur ses lumières et n'avait consulté personne, ce malheureux testament était attaquable en quelques points.

« Sur ces entrefaites, je reçus un billet pressant d'un des exécuteurs testamentaires, mon ami particulier; il m'engageait à passer chez lui, où ses infirmités le tenaient cloué; j'y courus et le trouvai consterné.

« Cela va mal, me dit-il ; il nous arrive un grand malheur; Lamire a reçu le dossier de la partie adverse, Lamire, *l'avocat des mauvaises causes!* Il trouve celle-là très fertile en moyens; s'il la défend, nous perdrons.

— Mais, répondis-je, je connais un peu Lamire ; si on pouvait le décider ?...

— A quoi? à rendre le dossier, n'est-ce pas? à faire une chose inouïe... Voilà bien un propos de femme, et de femme qui ne doute de rien !

— Nous verrons... Mais que comptez-vous faire vous-même

— Prendre l'élite du barreau et nous défendre le mieux possible... Mais, je vous le répète, contre Lamire nous perdrons, je le crains. »

« Je quittai mon vieil ami sans lui rien dire de mon projet et me rendis chez madame Dainval.

« Dès qu'elle m'eut entendue : « Il faut que Lamire rende les papiers, dit-elle résolument.

— Mais on prétend que c'est une chose inouïe, impossible à faire comme à demander.

— C'est égal, nous le lui demanderons toujours, et il le fera peut-être. »

« Elle sonna, commanda ses chevaux ; un quart d'heure après nous étions en voiture. Nous arrivâmes chez Lamire. Dès qu'il nous vit entrer, il vint à moi, aussi surpris qu'enchanté de ma visite.

« A quoi dois-je le bonheur de vous voir chez moi, madame? s'écria-t-il avec un empressement qui m'encouragea, car le cœur me battait un peu... Est-ce que je serais assez heureux pour espérer vous être utile?

— Hélas! monsieur, lui dis-je, vous êtes mon ennemi.

— Moi, votre ennemi, madame? interrompit-il avec étonnement.

— Oui, vous plaidez contre moi ; je suis une des héritières de M. Grandval, dont vous voulez faire casser le testament.

— Est-il possible, madame! Quel mal-

heur que je n'aie pas été prevenu, j'aurais refusé le dossier... Votre nom ne m'a pas frappé au milieu de beaucoup d'autres, car il y a, ce me semble, plusieurs héritiers.

— Oui, monsieur, et la nécessité de les réunir tous pour prendre une décision commune a fait perdre un temps précieux. Nous allions vous prier de vous charger de notre défense, lorsqu'on nous a annoncé la fâcheuse nouvelle que la partie adverse nous avait devancés et que vous aviez accepté les pièces.

— Combien j'aurais été heureux, me dit-il avec effusion, d'employer à défendre vos intérêts ce que la nature a pu me donner de talent et mes études d'expérience! Je suis désolé, vraiment désolé... » Il continua après un moment de silence

« J'ai jeté sur cette affaire un coup d'œil rapide, il est vrai, mais elle me paraît mauvaise pour vous; le testament est entaché de substitution. Il y a là de beaux points de droit à soutenir et à défendre... » Et ses yeux s'animaient comme s'il les discutait déjà.

« Eh! monsieur, lui dis-je, qu'est-ce pour vous qu'une pareille victoire? qu'ajoutera-t-elle à votre réputation qui ne lui soit acquis depuis longtemps? Et moi, elle me mettra au désespoir, car elle détruira toutes les espérances de fortune de mon fils; ce sont ses intérêts bien plus encore que les miens que je viens essayer de défendre auprès de vous. »

« Il était visiblement ému et ébranlé.

« Vous me pénétrez, madame, me dit-il enfin; mais, je vous le demande à vous-même, que puis-je faire contre une chose irréparable? »

« Ces paroles étaient décourageantes, mais l'accent ne l'était pas; aussi allais-je timidement insinuer l'espoir qui m'amenait, lorsque madame Dainval prit étourdiment la parole.

« Allons donc! s'écria-t-elle, il est clair que vous ne pouvez pas plaider contre madame de Juvisy; vous ne voudriez pas la ruiner elle et son fils; il faut rendre les papiers, voilà tout.

— Folle! s'écria Lamire en haussant les épaules, est-ce que c'est possible? »

« Elle entreprit de lui prouver qu'il n'y avait rien de plus simple au monde, et, comme il était profondément contrarié et affligé de s'être chargé de cette affaire, son humeur, son chagrin saisirent le débouché que lui offrait l'opposition de madame Dainval, et ils commençaient à se quereller sérieusement lorsque je mis fin à cette orageuse discussion, qui n'arrangeait pas les choses, en prenant congé de Lamire. Il me renouvela cent fois l'assurance de ses regrets, et l'expression de son visage, l'accent qu'il mettait à ses paroles ne me permettaient pas de douter de leur sincérité.

« J'emmenai madame Dainval, furieuse contre son vieil ami, et je rentrai chez moi, désespérée du mauvais succès de ma démarche.

« Cette fortune, qui réparait des pertes récentes, qui assurait l'avenir de mon fils, elle allait sans doute lui être enlevée. Il faut être mère pour comprendre ce que je souffris dans la longue nuit qui suivit le renversement de ma dernière espérance. Enfin je cédais le matin à l'épuisement et à la fatigue d'une cruelle insomnie, lorsqu'on entra dans ma chambre pour me remettre un billet de madame Dainval; il en contenait un de Lamire.

« J'ai passé la nuit sans dormir, disait-il, et livré à de pénibles combats. Décidément je ne puis pas plaider contre madame de Juvisy; je renvoie le dossier de la partie adverse; votre amie sera-t-elle contente de moi? »

« Je ne vous dirai rien de ma joie, de mon bonheur; ils furent en proportion de ce que j'avais éprouvé de douloureux depuis la veille. Nos espérances se ranimèrent, et ce ne fut pas à tort. La cause de notre antagoniste, bien que soutenue par un avocat de talent, n'avait plus Lamire pour la faire valoir: le

bon droit triompha, nous gagnâmes notre procès.

«C'est ainsi que je dus à une simple politesse l'aisance dont je jouis, et, ce qui est bien autrement cher à mon cœur, la fortune de mon fils, et son futur établissement au milieu de nous. Il faut espérer qu'en vous contant cette longue histoire je n'ai pas perdu et mon temps et ma peine, et que j'ai fait au moins une conversion à mon système.» En disant ces mots, madame de Juvisy dirigeait son regard fin et son spirituel sourire vers une de nous, destinée au bonheur d'être sa belle-fille, et qui baissa les yeux en rougissant.

Mme DE SENILHES.

TOILETTE D'AUTOMNE.

Avec les nouvelles étoffes, mesdemoiselles, viennent aussi quelques façons de robes nouvelles; voici enfin arrivés les tissus de laine, les mélanges de soie et cachemire, toilettes et demi-toilettes que vous pouvez rendre plus ou moins élégantes.

Les mérinos imprimés conviennent à votre simplicité. Vous avez les petits dessins semés de mouches ou toutes petites rosaces brunes ou noires sur un fond de couleur tendre; les fleurs jetées, brunes ou marron, sur fond chamois ou isabelle; les fleurs bleues et blanches sur fond écru. Ces robes, quoique d'un prix assez élevé, sont des toilettes de jour ou des négligés du soir; robes montantes à manches longues et larges, à pèlerines croisées, à corsages drapés.

Nous préférons pour vous, mesdemoiselles, entre les nouvelles façons, celles qui se rapprochent le plus du genre que nous ne cessons de vous conseiller. Les robes ouvertes sont élégantes et gracieuses, mais elles sont trop parées pour votre âge; il vous reste donc les *mathildes* et les redingotes un peu travaillées.

En général, nous n'indiquons les objets de fantaisie un peu recherchée que pour celles d'entre vous qui, par leur âge, leur position sociale, leur résidence à Paris ou dans les grandes villes, sont à même de les adopter, nous en remettant du reste à la disposition de vos mères, qui vous donneront à cet égard des conseils plus précis et surtout plus appropriés que ceux qu'il nous est possible de vous offrir.

Selon votre âge vous pouvez porter une redingote de soie ou de mérinos, une robe du soir avec quelques ornements et des broderies un peu apparentes.

Les redingotes à revers, ou *mathildes*, peuvent être très simples et sont jolies pour les étoffes épaisses qui vous sont destinées cet hiver. Sur les bords de ces mathildes vous pouvez mettre ou des olives de passementerie, ou un plissé de ruban qui se rejette à plat sur la jupe. Le ruban peut être remplacé ici par une petite garniture d'étoffe pareille à la robe. Les mathildes, pour les redingotes, se taillent en deux parties, toutes deux sur un sens opposé, de manière que le biais se trouve posé en rosace à chaque moitié; par exemple: supposez que vous ayez une robe en étoffe rayée, les raies de la jupe descendront perpendiculaires, celles de la mathilde formeront un angle en se réunissant au milieu et s'élevant à droite et à gauche sur le bord. La petite garniture est en biais, posée à petits tuyaux et bordée d'un simple ourlet, le passe-poil étant trop lourd.

Pour faire diversion, au lieu de cette garniture, posez sur la mathilde un rang

d'olives qui sembleront la fixer à la robe.

Les robes du soir en mousseline brodée de soie, ou en tulle de fil brodé de soie, sont charmantes pour soirées dansantes; vous les brodez en *plain* ou vous garnissez la jupe d'un volant, à votre choix; l'un et l'autre sont également bien. (Voir la planche ci-après.) Dans le cas où vous broderiez en *plain*, le volant doit être uni, sans bordure; si au contraire le volant, brodé d'une fleur en palme, n'a pas de *plain*, il doit être surmonté du petit entre-deux n° 3.

En soirées demi-parées, vous ne pouvez, mesdemoiselles, rien mettre de plus élégant que les satins luxor d'une seule couleur. Ce tissu semble avoir été créé pour vous habiller, vous fraîches et jeunes qui ne devez chercher dans vos parures que la douceur des nuances ou l'absence de prétention qui vous donne tout ce charme que vous ne comprenez pas toujours assez. Croyez-le bien, les lourds brocards, les épais satins, les velours pompeux attesteront bien assez tôt que votre jeune âge s'écoule. Restez fidèles à vos mousselines claires, à vos tissus simples et à vos bijoux sans pierreries.

Pour vous donner une idée des satins luxor, nous n'en détaillerons qu'un seul, mais si doux, si frais, qu'en le voyant au magasin Sainte-Anne nous avons aussitôt songé à vous. Figurez-vous un fond blanc brillant, sur lequel se détacheraient en blanc mat des bouquets de violettes parfaitement dessinés avec leur feuillage, travail damassé où le cachemire paraît seul et fait disparaître la soie qui brille dans le fond.

Cette étoffe, avec quelques rubans blancs, une ruche de tulle au corsage et des rubans de satin dans vos cheveux, est une toilette du goût le plus distingué.

UN CHATEAU INCONNU.

I.

J'ai toujours rêvé un château dans les montagnes, un de ces bons châteaux d'Auvergne, flanqué de deux ou trois tours, et entouré d'un bois de chênes et de sapins. Je le voudrais situé à mi-côte, dominant une vallée et dominé par un pic de rocher. C'est une fantaisie comme une autre. Bien des gens me diront : « Mais si le rocher vient à se détacher, que deviendra le château ? » Je repondrai : « Le château s'écroulera avant la roche séculaire, c'est dans l'ordre. Dieu bâtit plus solidement que les hommes. Aussi je tiens à mon pic de granit dominant mes tourelles.

Je voudrais que mon châtel eût une avenue de peupliers si longue qu'il fallût un quart d'heure pour la parcourir. De beaux arbres sont comme les gardes d'honneur d'une maison. Par exemple, point de jardin anglais, point de petit parc avec des accidents de terrain artificiellement naturels, mais une belle forêt avec son désordre majestueux, une noble et sauvage forêt, telle que l'auraient laissée à mon aïeul ses aïeux et les aïeux de ses aïeux... si j'en avais comme un Montmorency. J'aurais des fossés larges et profonds, et une grille à l'entrée de la cour, et dans cette cour de grands dogues enchaînés; puis un escalier gigantesque avec sa rampe écrasante par ses treillis de fer et ses boules en marbre; puis une salle voûtée, puis un salon tapissé de damas rouge et des chambres avec des lits à la duchesse, et des embrasures de fenêtres dont les murs auraient six pieds d'épaisseur. Mais dans ce bon et noble château rè-

gnerait surtout un silence profond; mes valets seraient disciplinés au calme et à l'exactitude, mon homme d'affaires serait taciturne, et ma vieille femme de charge presque muette. Ceci est de rigueur pour la paix de la vie. Du reste, jamais une visite de voisin, par la raison que mon habitation serait éloignée, très éloignée de tout chemin de passage, et que celui qui y conduirait à travers la solitude serait fort mauvais, qualité à laquelle j'aurais soin de veiller. Une seule visite de temps en temps pourrait m'être agréable, celle du curé de la paroisse située au-delà de la vallée; et encore faudrait-il que ce vénérable curé fût savant, méditatif et peu communicatif. Je n'ai point parlé de mes fermes; elles seraient construites de manière à n'être pas vues du château, masquées par un rideau de sapins aux longs bras, ou bien par un coteau de bruyères. Il y aurait dans ces vastes métairies deux familles de laboureurs, des greniers abondants et des troupeaux comme au temps des patriarches. Mes fermiers ne quitteraient jamais ma terre, qu'ils regarderaient comme la leur; à mon exemple ils seraient parfaitement ignorants des événements du monde, et vivraient comme moi dans la crainte de Dieu, de la grêle, et des habitants des villes.

Or, ce château tel que le voilà, ce château de mes rêves, je l'ai rencontré, je l'ai réellement vu un jour, vu de mes yeux, touché des mes mains, reconnu vraiment pour être sur la terre, et bâti en belles et bonnes pierres, ce merveilleux château!

Je voyageais dans les montagnes de la Haute-Auvergne; à la fin d'une journée humide et brumeuse, le ciel se dépouilla de ses voiles grisâtres, et le soleil couchant resplendit un moment aux sommets élevés. Mon guide m'avait quitté ou m'avait perdu depuis longtemps, et je m'étais engagé à l'aventure dans un chemin qui avait paru convenir au petit cheval montagnard que je montais. Nous arrivâmes tous deux ainsi à l'entrée d'une longue allée de peupliers, celle dont il a été question ci-dessus apparemment. Bientôt les fossés, la grille de la cour et le château se montrèrent tels que je les avais rêves souvent et tels que nous en avons parlé. Même la solitude était complète, et à l'exception des deux dogues enchaînés que nous connaissons déjà, pas une voix ne répondit d'abord au son de ma voix. Cependant un vieux valet finit par venir à moi. « Où suis-je, mon ami? » lui demandai-je. Mais je ne pus en obtenir que ces mots : « Monsieur veut plaisanter, sans doute; est-ce qu'on vient si loin sans savoir où l'on va? » Et en même temps il prit la bride de mon cheval et me laissa seul dans la cour, comme si je devais connaître le logis. La nuit tombait sur les montagnes; il fallut bien se décider à entrer au château inconnu. La première figure qui se présenta à moi dans la salle basse où je pénétrai fut celle d'une vieille femme de charge qui doubla le pas et passa sans rien dire. Le second être que je vis fut un homme à cheveux gris, portant des guêtres de peau et un large habit brun. Celui-là recula de trois pas et me demanda mon nom, ce que je voulais, et comment j'étais arrivé sans me faire annoncer. A ces questions, je répondis comme lorsqu'on dit la vérité, c'est-à-dire clairement et poliment. L'habit brun me tourna le dos et appela un valet à qui il dit un mot à l'oreille. Ce domestique m'invita à entrer dans la salle voisine, me fit signe qu'il allait revenir, et disparut comme avait fait l'homme aux guêtres de peau. « Assurément, me dis-je à moi-même, voilà des gens fort aimables et tout-à-fait à mon gré. Nous ne nous querellerons pas, selon toute apparence; car, si j'ai horreur de la discussion pour ma part, ils ont, eux, la conversation en horreur. C'est un progrès; il faudra que j'en vienne là aussi. Sur mon honneur, ces gens-là sont des sages! »

Et je me promis bien de ne plus dire un mot, ne voulant pas rester trop au-dessous

de ces philosophes. Le valet revint, mais cette fois il m'adressa la parole :

« Monsieur, nous avons fait part de votre arrivée à *mademoiselle*. Elle est charmée de vous recevoir, mais elle vous demande la permission de ne pas quitter son appartement, étant très souffrante.

— Je serais désolé de déranger mademoiselle (répondis-je un peu étonné de la qualité de mon hôtesse), et je la prie d'agréer mes très humbles remercîments.

— Je les lui ferai pour monsieur. Monsieur veut-il prendre la peine de passer dans la salle à manger? Mademoiselle a ordonné qu'on servît à souper à monsieur.

— Que de grâce! Vous direz à mademoiselle que, sans avoir l'honneur de la connaître, je la trouve déjà une personne charmante, et... »

Il était inutile de continuer ma phrase. Le valet, qui sans doute n'en avait jamais entendu une aussi longue, s'était armé de deux bougies, et me précédait déjà dans la salle à manger, où je le suivis. Ce fut bien mon couvert que je vis là, et ce souper était bien réellement un fin et délicat souper. Je m'assis. Deux valets en livrée se tenaient debout derrière moi, et un autre me servait d'officier tranchant. Sans mon appétit aiguillonnant j'aurais cru à la magie, au palais de la Belle au bois dormant, que sais-je encore? mais les exigences de mon estomac m'enlevaient toute illusion... et c'était dommage; j'avais bien envie de me laisser *enchanter* une fois en ma vie. Cependant, quand la faim eut fait place à la curiosité (cet autre appétit intellectuel), il fallut bien se décider à questionner mes muets serviteurs. Je me risquai auprès de celui de droite.

« Vous ne m'avez pas encore dit le nom de *mademoiselle*, la maîtresse de ce château. Je serais bien aise de savoir... »

Cet homme regarda son camarade qui regarda l'officier tranchant, et moi je les regardai tous trois. Ce fut en vain; ils me firent signe qu'ils avaient *leurs ordres*. Même l'un d'eux fut assez bavard pour prononcer ce mot à demi : « Que faire? » Je recommençai à boire copieusement le meilleur des vins de Bordeaux, prenant à chaque rasade la plus haute idée des caves de *mademoiselle*. Sur la fin du repas il vint dans la salle à manger un petit chien épagneul qui accourut vers moi et frotta son dos soyeux à la main que je lui tendais. Il avait un collier d'argent, et je vis un nom gravé sur ce collier... J'allais lire avec avidité ces lettres mystérieuses, lorsqu'un des valets enleva le petit chien avec une prestesse désespérante. Un peu de mauvaise humeur de cet incident, je me levai, et on me fit signe de passer au salon. C'était une grande pièce tapissée d'une tenture de soie à baguettes d'or; il y avait une glace immense sur la cheminée, et en face de cette glace, entre les deux hautes croisées, un portrait de chevalier en costume de guerre. Je m'arrêtai devant ce tableau. En me retournant je vis venir à moi l'habit brun et les guêtres de peau que nous connaissons déjà; il m'offrit un fauteuil auprès du feu et il en prit un de l'autre côté de la cheminée. On nous porta du café, et nous en prîmes sans nous dire un mot. Quand nous fûmes seuls, il fallut pourtant qu'un de nous d'eux se décidât à ouvrir la bouche, et ce ne fut pas l'homme aux guêtres de peau.

« Certainement, monsieur, lui dis-je, je suis très touché de l'accueil que l'on me fait ici; mais ne pourrais-je sans indiscrétion vous demander... »

L'habit brun se remuait avec une impatience visible, et il m'interrompit.

« Je vous comprends, monsieur. Ma maîtresse, car vous voyez en moi l'intendant des biens de mademoiselle, ma respectable maîtresse se nomme *mademoiselle*, *comtesse de*... (Il me dit le nom à l'oreille, comme s'il craignait d'être entendu par un tiers. Vous ne trouverez donc pas mauvais que je vous le cache, ô mes lectrices!)

— Monsieur, repris-je, c'est un très beau nom, et je suis très flatté des bontés que mademoiselle daigne avoir pour moi. J'espère que demain je serai assez heureux pour lui offrir mes hommages moi-même.

— Impossible, monsieur. Vous ignorez donc l'état maladif où se trouve ma vénérable maîtresse.

— Hélas! oui, monsieur. Elle est donc bien âgée?

— *Les maux l'ont affaiblie encor plus que les ans.*

— Monsieur, vous avez lu *Zaïre?*

— Oui, monsieur, reprit l'homme aux guêtres de peau avec un sourire de complaisance en sa faveur.

— Mais vous ne répondez pas à ma question. Mademoiselle est-elle bien âgée?

— Agée! que trop, monsieur, que trop! une si respectable maîtresse! »

Je pensai que ce mot *respectable* valait bien quarante ans, et que le *vénérable* de tantôt en valait bien quarante autres; qu'ainsi, d'après Barême et tous les mathématiciens du monde, mademoiselle, comtesse de..., chez qui j'avais l'honneur de loger, marchait dans la vie sur un pied de quatre-vingts ans; ce qui est très *respectable* et *vénérable,* autant que désirable pour nous tous. La pendule sonnait dix heures. L'habit brun s'était replongé dans son extatique méditation; je trouvai bon d'aller reposer. Deux valets me vinrent chercher et me précédèrent, chacun un flambeau à la main. Ce fut dans une des tours du château qu'ils me conduisirent. L'homme aux guêtres de peau me suivit jusqu'au seuil de ma porte, et là il me salua profondément. Je congédiai les laquais et je fermai ma porte.

O nuits d'automne! que vous êtes mélancoliques dans les montagnes! et qui d'entre nous ne se plaît à vous regarder à travers les vitraux de sa fenêtre, belles nuits d'octobre, dont la voix est si grave et si tendre dans les forêts, et dont le manteau de velours est si étincelant dans les cieux! Combien de fois je me suis oublié à suivre le nuage léger et transparent aux lueurs de la lune, et que le vent emporte comme une écharpe perdue au sortir d'un bal! Que de fois ai-je écouté le cri du grand-duc au sommet de sa tour et le sifflement du courlis au bord du fleuve, comme la plainte de deux âmes dans la solitude! Et les ondulations des branches, les reflets de l'eau, les fantastiques vapeurs qui passent, les feux qui luisent et meurent au fond des vallées, le tintement d'une horloge de village; toutes ces secrètes harmonies qui saisissent et font rêver, qui les décrira, qui les révélera? Chaque nuit dans les montagnes est un poëme magnifique; il faut écouter et contempler la nuit avec recueillement; et puis il faut garder dans son cœur les suaves impressions qu'elle fait naître, et les offrir à Dieu comme les émanations embaumées que nous apportent les brises.

Je suivais depuis quelques minutes le scintillement de mon étoile au firmament (car il n'est personne de nous qui n'ait choisi son étoile, et je dirai quelle est la mienne un jour), lorsque j'entendis ces paroles dans la cour du château :

« Mademoiselle partira pour la chasse demain matin à six heures; que tout le monde soit prêt. »

Un moment je crus rêver, et je passai la main sur mes yeux, quand la même voix reprit en parlant à des valets :

« Je vous dis pour six heures. Préparez les armes de mademoiselle. »

J'avançai la tête pour mieux voir et mieux entendre, mais tout avait disparu. Vraiment un coup de pistolet tiré à mon oreille ne m'aurait pas plus étourdi.

« Quatre-vingts ans! infirme! des armes! la chasse!... Est-ce que je suis chez la fée Morgane? »

Et je sentais que je devenais fou. Il est inutile de dire que je ne dormis pas une minute. Ma tête voyagea en poste dans les régions de l'illusion et de l'extravagance, ces

neux royaumes sans frontières. J'allai si loin que je m'étonne encore d'être revenu. Quand cinq heures du matin sonnaient à la pendule de l'escalier, j'étais déjà debout, équipé pour la *chasse*... Au prix d'un empire je n'aurais pas manqué cette chasse, eussé-je dû y être mis en pièces par les lévriers de Diane : car je croyais à tout, à la mythologie, à la magie, à la sorcellerie, à tout, hormis à la vérité. Oh ! comme l'aube du jour me parut lente à venir ! j'épiais la première lueur blanche à l'orient ; j'envoyais de grand cœur toutes les étoiles se coucher par-delà l'Océan ; j'aurais voulu tirer à moi le soleil. Enfin, le sommet d'un pic élevé se teignit d'une légère couleur rose, et aussitôt j'entendis l'alouette jeter son premier gazouillement. Jamais musique ne me parut plus harmonieuse, et l'alouette fut bénie entre tous les oiseaux de la création. Le matin souriait sur les plus hautes corniches des montagnes ; il tombait une pluie de perles et de rubis dans les bois et sur les pâturages. Un cor retentit au loin, et une meute aboya aux fanfares...

« La chasse ! m'écriai-je, la chasse ! » Je m'élançai hors du château et je partis à toutes jambes.

II.

« Je l'avoue, mademoiselle, je l'avoue. Il m'a été impossible de résister à mon indomptable curiosité. J'ai quitté le château dès l'aurore, et j'ai suivi la chasse sur la montagne. J'ai vu de mes yeux, le mystère est expliqué, et cependant je doute encore, tant, depuis hier, ma tête a de la peine à sortir de la région du merveilleux. Quoi ! un château magnifique au milieu des hautes solitudes, un château presque inconnu aux habitants de la plaine ; une réception de grand seigneur au moment même où, égaré, je me croyais sur le point de mourir de faim et de froid ; un mystère profond sur l'existence de la dame de ce beau manoir ; la croire octogénaire, presque agonisante, et tout à coup entendre des apprêts de chasse qui se font pour elle, apprendre qu'elle-même devancera le soleil dans les bois ; s'échapper du château, suivre de loin les fanfares du cor, se cacher dans les branches d'un chêne, et attendre que la fée passe au galop, suivie de ses valets et de ses meutes ; la voir venir de loin, la distinguer et presque la reconnaître, tant il y a eu de charmes à se trouver auprès d'elle ; enfin, mademoiselle, tomber d'un arbre au milieu de la chasse et des chasseurs, et se trouver en face de la dame octogénaire, de l'agonisante asthmatique, qui tout à coup se transforme en jeune et brillante chasseresse, comme vous voilà !.. Convenez qu'il y a là de quoi renverser le cerveau le mieux organisé, et surtout de quoi faire pardonner la plus grande indiscrétion.

— En vérité, monsieur, l'aventure est charmante, et j'en rirai de grand cœur quand vous serez remis de la contusion que vous vous êtes faite au bras en tombant du chêne où vous vous étiez blotti, comme un chacal qui attendait sa proie.

— Ma blessure guérira, mademoiselle. . Mais, de grâce, puisque nos chevaux fatigués reviennent à pas lents vers le château, donnez-moi quelques explications sur une existence si mystérieuse. Votre genre de vie, votre esprit, votre grâce, et jusqu'à votre costume (très élégant du reste), rien en vous ne ressemble au reste des femmes. Si jeune, vivre isolée, régir une si grande fortune, avoir dans les manières. et probablement dans l'âme, tant de gravité... Mais c'est à ne pas y croire. Voyons, mademoiselle, daignez me raconter... à moins que ces secrets-là ne soient pour vous choses sacrées ou douloureuses... Alors parlons de la beauté de ces montagnes, de ces torrents qui bondissent et écument comme des tigres blessés, de ces aigles qui tournoient sur l'abîme, ou du soleil couchant qui fait ses adieux à la terre...

— Tout cela, monsieur, est fort de mon goût ; je vois que vous aimez la poésie, et c'est un peu mon défaut aussi. Mais il s'agit de moi, n'est-ce pas?... Eh bien ! vous saurez donc que je suis orpheline et sans aucun parent en ce monde, pas même une arrière-cousine, de celles que l'on a toujours quand on possède un vaste domaine. Je perdis mon père quand j'étais encore au berceau... Mais, ma mère, monsieur, ah ! ma mère ! voilà quatre ans qu'elle est morte... J'ai vingt ans, j'ai pu l'aimer pendant seize années. Aimer est un mot bien faible, j'adorais ma mère. Elle était fort jeune aussi, trente-trois ans tout au plus. Si vous saviez, monsieur, comme elle se faisait de mon âge pour me rendre la vie plus douce !... Et cependant, si vous saviez comme son âme était austère, grave, sublime ! Nous lisions tous les soirs l'Evangile, et elle me l'expliquait avec une science et une onction divines. Elle avait pour le monde une répugnance invincible, et il lui a été facile de me la faire partager. Elle me conduisit une fois à Paris ; nous y passâmes trois mois, au bout desquels je la suppliai de me ramener dans nos montagnes, pour ne plus en sortir. A quinze ans ma mère voulut m'habituer aux exercices qui pouvaient me fortifier et me rendre la vie de ces solitudes poétique et animée. Elle montait à cheval et chassait avec moi dans ces mêmes forêts où nous sommes. Mais, mon Dieu ! j'approchais de mes seize ans, mon intelligence se développait, ma raison s'éclairait, et un jour je fus épouvantée de découvrir que ma mère, cette tendre sœur, se mourait dévorée par des chagrins. Comment n'avais-je pas deviné cela plus tôt? Oh ! les enfants sont des égoïstes, absorbés en eux-mêmes !... Mais non ; ces malheureux enfants sont inhabiles à chercher et à reconnaître ce qu'une mère leur cache avec une tendresse et un art adorables. La mienne avait dans le cœur de grandes amertumes. Quel fut son étonnement de me voir un jour me jeter dans ses bras en m'écriant : « Ma mère, vous êtes malheureuse, et vous me le cachez !... »

« Hélas ! je n'avais que trop deviné. La maladie avait fait des progrès sourds et violents. En peu de mois ma mère fut perdue à jamais. Un soir d'automne, un soir comme celui d'aujourd'hui, le soleil jetant ses derniers regards derrière cette même montagne où vous le voyez, un soir d'octobre, les arbres livrant aux vents leurs parfums et leurs feuilles, ma mère me dit ces mots : « Gabrielle, que Dieu soit avec vous, car votre mère n'y sera plus bientôt, ma fille. Je vous recommande trois choses : Aimez le Seigneur, soyez charitable et ne quittez jamais ces montagnes. » Puis elle me serra contre sa poitrine, et je respirai son dernier souffle. Dieu me l'avait reprise. Oh ! monsieur, savez-vous ce que c'est que de se séparer éternellement de sa mère? »

Je répondis :

« Oui, mademoiselle... Je l'ai su, je le sais encore...

— Oh ! pardon, reprit-elle. Je dois cesser de vous parler de ma douleur. Nous souffrons tous deux du même mal. Pardon, monsieur. »

En ce moment parut au-dessus de nos têtes un milan fauve qui planait et semblait guetter sa proie. L'oiseau formait de grands cercles et descendait en spirale.

« Sans doute, dit la jeune chasseresse, sans doute ce brigand des airs vient enlever quelque pauvre tourterelle de mes forêts... »

Et elle demanda son fusil à un de ses valets.

Le milan tournait toujours et descendait des nues. Nous arrêtâmes nos chevaux. L'oiseau fondit sur un massif de sapins, disparut un moment, et s'éleva de nouveau, tenant une proie. Mademoiselle de *** fit feu sur lui avec une hardiesse et une promptitude d'Arabe. Le milan tomba, la tête et les plumes hérissées. On courut à lui ; il avait entre les serres un pauvre ramier à demi

étouffé... Mais sous l'aile de ce beau pigeon des bois on trouva le billet suivant :

« Qui que tu sois, toi qui liras ces lignes, souviens-toi que la sainteté est au désert.

« La science est belle, mais la vertu plus belle que la science.

« Fuis trois choses : le mensonge, le flatteur et le serpent.

« Choisis une âme entre toutes les âmes. Aime-la toujours, et quand même...

« Aime-la moins que Dieu.

« Sois patient dans l'infortune. La terre tourne, ton astre arrivera.

« Je t'écris ces lignes de la tour de Tunis, où je languis prisonnier depuis cinq années ; moi, jeune prince grec, qui perdis ma mère au siége de... »

Le reste du billet avait été effacé par la pluie. Mademoiselle de** fut bien émue de la fin de cette lettre orientale. Nous nous dîmes qu'il y avait quelque chose de providentiel dans cette aventure, et nous cherchâmes le sens allégorique du milan tué, du ramier sauvé, et de la lettre du prisonnier grec. Probablement nous n'en trouvâmes pas un à peu près raisonnable ; mais toujours était-il très étonnant que ce pauvre pigeon eût passé la mer pour venir, dans les hautes montagnes, tomber entre les serres d'un milan, et nous apporter ce triste et consolant message. La jeune chasseresse recommanda qu'on prît soin de lui. Nous entrions dans l'avenue du château, car les dogues aboyaient.

La première figure qui vint à nous fut l'habit brun dont l'ébahissement était grand en me voyant revenir avec la chasse. Mademoiselle de** sauta légèrement de son cheval et dit à son intendant en lui prenant la main : « Monsieur Clément, vous gardez fort mal vos prisonniers. Voici que je ramène celui-ci à la suzeraine octogénaire de ce château. »

Puis elle rentra dans ses appartements. L'heure du souper arrivait, et Dieu sait si je me fis attendre quand la cloche vint à sonner. J'étais le premier dans le salon, impatienté contre les deux battants fermés de la salle à manger... Et j'ai su depuis que ce qui me tourmentait le moins en ce moment c'était la faim.

Bienheureuse salle à manger, vous finîtes par vous ouvrir ! Un valet entra dans le salon et me prévint qu'on m'attendait ; je le suivis. La table était servie... mais un coup de foudre éclata sur cette table dès que je parus... Un couvert ! il n'y avait qu'un seul couvert !... et sur ma serviette le billet qu'on va lire.

« J'espère, monsieur, que vous m'excuserez ; il m'est impossible de paraître dans la salle à manger ni au salon ; je suis redevenue la vieille demoiselle, la comtesse octogénaire, asthmatique, paralytique, et, quelque charme que l'on puisse trouver à causer avec vous, je me crois obligée de ne plus vous revoir. M. Clément avait hier fidèlement rempli mes intentions... Je me suis vouée à une solitude absolue. Vous avez surpris le secret de mon âge... je ne vous le reproche pas... Oh ! non, monsieur, loin de là, et j'en suis même presque bien aise, ayant pu parler de ma tristesse à quelqu'un qui la comprenait puisqu'il souffre aussi. Mais, de grâce, que ce secret soit gardé ! Vous allez rentrer dans le monde .. Je vous plains, monsieur ; vous n'avez pas l'air d'y devenir heureux jamais. Croyez-moi, le prisonnier grec a raison : *La sainteté est au désert.* Oui, et avec elle la paix de l'âme et la sérénité de la pensée. Vous comprenez cela, vous, poëte...

« Adieu donc, monsieur ; accomplissez votre destinée avec courage. Dieu est infiniment bon, et jamais il ne nous envoie plus de peines que nous ne pouvons en porter. Si toutefois vos chagrins devenaient trop amers et qu'il vous fût bienfaisant de les confier à une âme douloureuse aussi, écrivez-moi. Je prierai pour vous au tombeau de ma mère. Je me recommande à votre souvenir. Pour moi, je n'oublierai jamais notre rencontre fortuite au milieu des cris

et des fanfares de la chasse, non plus que le beau soleil couchant de ce soir-là, non plus que le ramier, non plus que notre douce et poétique conversation.

« Agréez, monsieur, etc., etc.

GABRIELLE de**.

P. S. « Je joins à ma lettre une copie du billet du Grec. »

Non, non, jamais plus grande tristesse ne me gagnera le cœur. J'étais comme accablé d'une charge de plomb, immobile et regardant avec stupidité le papier que j'avais entre les mains. Comme on le pense bien je ne restai point à table, et rentrant dans le salon je demandai de quoi écrire. M. Clément entrait dans ce moment-là; j'eus une terrible démangeaison de lui chercher querelle... Mais les convenances!... Et d'ailleurs, la lettre que j'avais reçue était si bienveillante!... M. Clément fut donc sauvé.

« Ah! monsieur, lui dis-je seulement, j'aurais tout autant aimé que vous m'eussiez refusé la porte de ce château...

— Comment! monsieur, reprit-il; mais il faisait hier soir un temps diabolique! et où auriez-vous couché?...

— Je n'en sais rien; tout est meilleur que ce logis...

—Est ce qu'on n'a pas eu pour vous tous les soins, tous les égards... Parlez, monsieur...

— Hélas! hélas! mon cher monsieur Clément, je vous jure par vos guêtres de peau et par votre belle âme que l'on a eu pour moi trop de soins et trop d'égards...

— Alors .. Mais, monsieur, à qui écrivez-vous, de grâce?...

— A mademoiselle, comtesse de**. Tenez, voici la lettre. Vous pouvez la lire, monsieur Clément. »

M. Clément fouilla dans la vaste poche de son habit brun, prit ses lunettes, les ouvrit avec sang-froid et lut ce qui suit :

« Mademoiselle,

« Je respecte vos ordres; je m'y soumets et je vous admire.

« Je mets à vos pieds mon hommage très humble et l'expression d'un enthousiasme qui ne s'éteindra jamais. »

« Si vous effaciez la dernière phrase?... me dit M. Clément.

— Pourquoi? répondis-je.

— Oh! je n'en sais rien. Au fait, vous avez raison; c'est une admirable jeune personne que mademoiselle. »

Et le lendemain, au lever du soleil, je demandai mon cheval. Mais au lieu de ma chétive monture montagnarde je trouvai dans la cour un superbe alezan, bridé et sellé pour moi, et qu'un valet avait peine à contenir sous sa rude main. Un autre cheval gris pommelé devait me suivre avec un domestique. On me dit : « Mademoiselle vous prie d'accepter deux de ses chevaux jusqu'à la ville où vous pourrez trouver une voiture. »

C'était M. Clément qui avait parlé ainsi; et vraiment je l'embrassai avec effusion, ce digne M. Clément, si discret, si attaché, si dévoué, et à mon tour je lui dis

« Que puis-je faire pour vous être agréable, monsieur?

— Je ne manque de rien, répondit-il, et je vous assure, monsieur, que je ne changerais pas mon intendance contre celle de tous les châteaux royaux...

— Je le crois, je le crois, monsieur, mon cher monsieur! » m'écriai-je en sautant à cheval.

C'était un généreux coursier que ce cheval alezan, à crinière dorée et dont les jarrets pliants me faisaient bondir sur l'arène. Il jetait du sable des quatre fers; il hennissait comme si cent trompettes l'appelaient dans la vallée. Enfin il partit et je ne voulus pas tourner la tête une seule fois du côté des hauts peupliers. Les prés, les torrents, les ravins, les fleurs, les rochers, tout s'enfuyait sous nos pieds agiles. Il savait son

chemin, ce généreux cheval : il gravissait ou descendait les coteaux d'une course égale, et, quand nous passions près de quelques roches caverneuses, ses pas retentissaient comme un roulement de tambour. Fier et doux, puissant et soumis, beau et ignorant sa beauté, jeune et prudent comme un vieux chamois... oh ! c'était un merveilleux coursier que le cheval de mademoiselle, comtesse de**. Enfin il fallut me séparer même de cet habitant du château.

Depuis, j'ai bien couru le monde, cherchant la solitude et ne la trouvant nulle part... Cette terre de France est si peuplée de turbulents ! Ils fourmillent de tous côtés, et c'est avec une grande peine qu'on trouve une heure dans la journée pour se donner rendez-vous à soi-même. Mais, Dieu aidant, j'arriverai au désert. Là, paix à l'âme ardente, repos au corps fatigué ! là, Dieu et l'infini pour la rêverie, et l'espace pour les courses aventureuses. Là aussi des fleurs sauvages, humides de rosée, embaumées de toutes les senteurs du matin ; là, heureux, mesdemoiselles, s'il m'est permis de vous envoyer quelquefois celles qui me paraîtront les plus dignes de vous !

Jules de Saint-Félix.

VOYAGE AU VIGNEMALE

(*PYRÉNÉES*).

(SUITE ET FIN [1].)

Nous arrivâmes enfin dans la vallée d'Ossoüe ;... certaine alors qu'il ne pourrait plus m'arriver un de ces malheurs dont nous étions incessamment menacés, je tombai à genoux et remerciai Dieu avec une profonde et vraie reconnaissance !.. C'était un besoin pour moi... Oh ! qui ne sait pas prier, qui ne sait pas lever ses mains vers le ciel pour lui demander secours dans l'infortune et pour lui sourire dans sa joie, est vraiment malheureux et bien digne de pitié !...

J'étais excédée de fatigue et pourtant j'avais le désir d'arriver à Gavarni pour y prendre un peu de repos dont je sentais le besoin. La jeune femme, maîtresse de la seule auberge qui se trouve dans le village, est jolie, douce, polie, et d'une grande obligeance. Ce fut elle qui, sans avoir le moindre doute qu'elle me donnait une leçon, m'en fit une bien sévère. Je n'avais aucune de mes femmes à Gavarni, et la jeune paysanne, toute glorieuse de remplir cet emploi, voulut me déshabiller en entier. Tout en dénouant un cordon, en détachant une épingle, elle me parlait de son étonnement en me voyant arriver par la montagne ; mais lorsque, après m'avoir déchaussée, elle aperçut les blessures de mes pieds, et que je lui expliquai que c'était un crampon de fer qui m'avait ainsi blessée : « Pauvre dame, me dit-elle ! Comment, vous êtes venue par-là *rien que pour vous amuser !...* » En patois cette phrase est pleine de grâce, et, quoique dite sans intention, elle offrait un sens d'une raillerie fine et juste.

Je dormis peu ; tout ce qui s'était passé dans cette journée m'avait trop vivement

(1) Voyez page 25.

émue pour que le sommeil pût approcher de mes paupières; mais je ne le désirais pas. Il y a, je trouve, un charme très doux à se rappeler dans le recueillement solennel de la nuit jusqu'au moindre événement qui, dans le courant de la journée, a fait battre votre cœur; les faits apparaissent, à cet appel de la conscience, dégagés de toute illusion; ils ne sont qu'*eux*. L'imagination n'est plus là pour aider le cœur à se tromper lui-même. J'ai souvent, bien souvent, renouvelé cet essai, et toujours il m'a fait sentir par conviction intime une triste et pénible vérité remplaçant une illusion flatteuse.

Le lendemain matin, le soleil dorait à peine le sommet du Marboré et de ses hautes tours que j'étais levée et prête à partir pour le Cirque. Je voulais voir à cette heure du jour la cascade de Gavarni, frappée, comme celle de la Cerisay, par le premier rayon du soleil levant. Le temps était superbe; le ciel sans le plus léger nuage servait de fond à ces masses imposantes d'une neige éternelle dont le blanc mat et pur se détachait si pittoresquement sur l'azur brillant et pourtant foncé de l'horizon. Cette vue avait précédé pour moi celle de la cascade, et bien que cette dernière n'eût été annoncée pour ainsi dire par la vue de celle de la Cerisay, les années pourront s'écouler sans affaiblir en moi le souvenir du spectacle magique, gracieux et imposant à la fois, qui s'offrit à mes yeux, lorsque, tournant la petite colline où on laisse ordinairement ses chevaux, j'entrai dans cette enceinte qui fut, je crois, créée pour former un temple où la nature entière peut venir adorer l'Eternel, seul créateur d'aussi grandes merveilles.

Tout le monde connaît ce qui est arrivé à cet Anglais, qui, ravi de la vue du Cirque de Gavarni et de tous ses alentours, voulut avoir un tableau qui les représentât fidèlement. Il fit venir de célèbres artistes de Paris et de Londres, et toujours on lui disait : *C'est impossible*. En effet, la quantité d'accessoires est telle, ainsi que la grandeur de leurs proportions, qu'il est positivement *impossible* de donner une vue générale de ce lieu magnifique; partiellement peut-être la chose est praticable [1], mais alors on perd la primitive beauté qui est cette harmonie, impossible à rendre sensible pour qui n'a pas vu Gavarni.

Le soleil s'élevait sur l'horizon, l'heure s'avançait, et je ne songeais pas à partir. M. Labbat, qui avait toujours beaucoup plus raison que moi lorsqu'il s'agissait de calcul de temps ou d'argent, me fit observer qu'il était onze heures, que nous n'avions pas déjeuné et qu'il nous restait encore six lieues au moins à faire pour rentrer à Cauterets. La remarque était trop juste pour ne pas en profiter; aussi, sans me donner le temps de dire un dernier adieu à la petite chapelle des Templiers qui renferme encore, dit-on, six crânes de ces malheureux chevaliers, je me hâtai de retourner au village où je trouvai un excellent déjeuner que m'avait préparé ma jolie hôtesse. En la quittant je lui dis que ses soins hospitaliers avaient été rendus à une personne reconnaissante, et que je voulais lui laisser un gage de souvenir que je la priais de conserver pour l'amour de moi. J'ôtai alors de ma main une bague de turquoise entourée de petits diamants et la mis à la sienne; Son étonnement et sa joie me divertirent beaucoup.

Il était midi lorsque je quittai Gavarni

(1) Encore je ne le pense pas, parce que, prise en partie, la portion rétrécie pèche par la hauteur qui n'est plus en harmonie; si vous coupez cette hauteur, l'harmonie cesse de même. Marboré, par exemple, cette portion du Mont-Perdu, qui, ayant 12,000 toises, offre l'image parfaite d'un château-fort avec ses tours crénelées; quelles proportions donnerez-vous à cet édifice ainsi qu'à la cascade, qui a aussi 12,000 pieds d'élévation? J'ai essayé de prendre seulement des lignes : jamais je n'ai pu en mettre quatre d'accord. M. Duperreux est le seul peintre qui ait approché de la nature du Cirque et de ses environs. Cèdres et sa grotte revivent sous son pinceau.

pour me rendre à Gêdres, où je devais trouver mes chevaux de selle. La chaleur était tellement accablante que je ne pus y résister et que je me trouvai deux fois mal en traversant le Chaos. Cet étonnant endroit [1] n'est pas visitable à cette heure de la journée. Ces énormes blocs de granit et de marbre blanc, frappés par les rayons d'un soleil ardent, répercutent la chaleur avec une telle force que l'ardeur qui vous dévore fait presque croire qu'on se trouve à l'entrée des enfers. Un ruisseau d'eau thermale à 38° de chaleur, bouillonnant sur un lit de soufre au milieu de ces rochers nus et arides, accroît encore cette illusion... Oui... c'est le Tartare dont une des bouches vient de s'ouvrir!...

Après deux heures d'une course pénible, nous eûmes enfin le plaisir de dire un dernier adieu aux rochers, aux torrents, aux déserts et à toutes les merveilles un peu trop sévères qui depuis vingt-quatre heures étaient seules devant mes yeux. J'avoue que mon admiration commençait à se fatiguer de ce genre de beauté; aussi je jouis pleinement du plaisir que j'éprouvai à mon entrée dans la vallée de Gêdres, en n'apercevant plus que de vertes prairies, de gras pâturages arrosés par des eaux limpides, dont le courant tranquille et le doux murmure invitaient au repos. Le gave de Gêdres lui-même, ce gave toujours impétueux, semble là se conformer à la loi commune de tranquillité qui commande voluptueusement dans l'air tiède et parfumé qu'on respire. Des bouquets de bois plantés çà et là forment des bocages délicieux où les pâtres se tiennent à l'abri de la chaleur du midi et chantent gaîment en travaillant à de petits ouvrages en jonc ou en osier d'une forme et d'un goût parfaits. Chaque maison est proprement bâtie et couverte en ardoises, ce qui donne en général à tous les villages des Pyrénées un aspect particulier; mais les paysans de Gêdres sont d'ailleurs coquets pour la beauté de leur vallée et surtout pour leur fameuse grotte! cette grotte, chantée par tous les poëtes qui ont visité ces montagnes, décrite par tous les voyageurs qui ont publié une seule ligne sur les Pyrénées, transportée sur la toile par les talents les plus habiles, qui, dans cette entreprise, sont restés bien loin du succès, et qui pourtant, en ne mettant sous les yeux que le seul croquis de cette divine grotte, inspirent encore fortement le désir d'aller admirer de plus près un si gracieux souvenir.

Les descriptions [1] sont toujours médiocres et au-dessous de la réalité; mais c'est surtout pour la grotte de Gêdres, ce lieu tout à la fois brillant et mystérieux, que cela est plus vrai. Cependant il existe une description qui offre tellement de ressemblance avec celle que l'on pourrait faire de la grotte de Gêdres [2] que j'y renvoie, bien certaine de ne jamais faire aussi bien; c'est

(1) Il y a des morceaux de rochers qui ont jusqu'à 200 pieds cubes. Il semble, en effet, que ce soit le théâtre du combat des Titans.

(1) La grotte de Gêdres est en deux parties. Le gave de Gèdres passe par cette grotte et forme deux cascades naturelles qui sont admirables; elles tombent doucement dans deux bassins de granit dont les bords sont garnis d'une herbe fine, épaisse et odorante. Cette eau cristalline reçoit des reflets de rubis, d'émeraude et d'azur des rayons du soleil qui pénètrent dans la grotte par une ouverture naturelle formée par un ancien éboulement dans le haut de la grotte. Mais ce jour mystérieux est voilé par une foule de plantes grimpantes, des clématites, des lianes fleuries qui embaument l'air et lui donnent une fraîcheur suave, si voluptueusement attrayante qu'il est impossible d'entrer dans la grotte de Gèdres et d'y demeurer sans émotion. Les parois de la grotte sont d'un granit brun et rouge comme tous les marbres des Pyrénées. Elles sont recouvertes par des pampres sauvages dont le vert velouté forme une tapisserie merveilleuse. Oh! que Gèdres est un beau lieu!

(2) Lorsqu'en 1789, le savant Dusaulx fit son voyage dans les Pyrénées, accompagné de M. de Saint-Amand, dont la plume élégante et savante à la fois a conservé le souvenir de cette course que l'amour de la science avait fait entreprendre à Dusaulx à soixante-dix ans passés, ils furent à Gèdres. Au moment où ils revenaient de la grotte et où ils traversaient le cimetière pour rentrer au village, on allait y déposer une jeune et jolie fille dont les parents, l'amant et les amies

ce que M. de Fénelon dit de la grotte de Calypso. Rien n'est plus ressemblant à la grotte de Gèdres, et tellement que je ne serais point étonnée que l'archevêque de Cambrai eût vu la grotte des Pyrénées. A cette époque les voyages dans cette partie de la France n'étaient pas fréquents à la vérité; cependant madame de Maintenon, bien longtemps avant l'époque où parut Télémaque, fut à Barrèges avec M. le duc du Maine pour guérir sa jambe. Il ne serait donc pas impossible que M. de Fénelon y fût allé à la même époque, et que, frappé comme toutes les personnes sensibles par la beauté de ce lieu ravissant, lorsqu'il écrivit Télémaque, il se fût souvenu « des cascades naturelles, des rochers couverts de mousse fleurie, des parois de la grotte que tapisse une vigne sauvage dont les nombreux rameaux s'étendent au loin, » et ce jour mystérieux surtout dont l'effet est si ravissant à Gèdres, et dont parle le poëte dans le portrait qu'il nous fait de la grotte divine; ce jour mystérieux et voilé par des massifs fleuris, « des gerbes de chèvre-feuille, de clématite. » Certainement l'idée n'en serait pas venue même à l'imagination la plus féconde; il est des choses qui ne se devinent jamais.

Ce fut avec une véritable peine que je me déterminai à quitter cette fraîche et délicieuse retraite; j'étais si bien, si heureuse, si calme!... j'étais certaine que ce que j'allais chercher était bien loin de valoir le doux repos que je quittais!... et cependant j'y allais par ma volonté. Ainsi va le monde, ainsi est fait le cœur de l'homme! toujours dominé, dirigé par de vaines considérations, il sacrifie souvent son bien-être à des puérilités, et il le sait!... il s'impose ainsi des contraintes volontaires!... Oh! pitié! pitié sur nous-mêmes!... Disons-le du moins; cette franchise est une sorte d'expiation et fait la satire de nos misères humaines. Par exemple, rien n'était plus fort que le désir que j'éprouvais de passer à Gèdres le reste de cette journée; et puisqu'il faut suivre la marche que je me suis proposée en commençant ce journal, de dire l'exacte vérité, c'était une chose arrêtée avant que je n'eusse vu mon piqueur. Mais j'appris de lui que tous les habitants de Cauterets[1] avaient formé le projet de venir au-devant de moi jusque dans la vallée de Luz; il me dit tout cela d'une manière fort embrouillée; cependant je compris qu'il y avait un dîner préparé, enfin une manière de fête[2]. Alors je me décidai à poursuivre ma route; je quittai Gèdres, et, malgré *ce plaisir* que j'allais chercher, je ne crains pas d'affirmer que je montai à cheval avec un véritable regret, en faisant la promesse mentale de revenir bientôt voir ce paradis enchanté. Mais le tonnerre tomba sur la route de Pierrefitte à Luz, ses rochers s'écroulèrent;... des éboulements qui pouvaient même devenir dangereux eurent lieu pendant plusieurs jours, et cette route fut impraticable jusqu'au 10 septembre, époque à laquelle je fus obligée d'aller à Bagnères de Bigorre en passant par Barrèges et le Tour-Malet. Mon pèlerinage à la grotte de Gèdres fut donc remis à une autre année. C'est en riant que j'en formai le projet. J'étais si heureuse alors!... Cette année n'était pas éloignée... et pourtant lorsqu'elle arriva, lorsque vint le moment d'aller parcourir les belles vallées des Pyrénées, je n'étais plus ni gaie ni joyeuse... je pleurais sur les tombes de mes amis les plus chers! et pour toujours ma vie était déshéritée de bonheur!

La duchesse D'ABRANTÈS.

pleuraient la mort. M. de Saint-Amand grava cette épitaphe sur la pierre de son tombeau :

« ET MOI AUSSI J'AI VECU A GEDRES ET PRÈS DE SA GROTTE ! »

Cette inscription subsiste toujours.

(1) M. et madame Titon, madame Augier, madame Lallemand, M. de Cherval, un monsieur dont j'ai oublié le nom, mais que nous avions surnommé *le père Lovelace* : je trouve que cet assemblage doit le peindre assez bien; M. et madame Rubichon, M. Gobineau, M. Lallemand, et un aide-de-camp du duc de Bellune dont j'ai aussi oublié le nom, et une foule d'habitants de Cauterets.

(2) A Luz.

DEUX SŒURS.

Ce n'est point une nouvelle à développements vastes et compliqués que je veux raconter ici; c'est un tableau que je viens suspendre dans cette galerie de gracieuses et riantes peintures; c'est un tableau de Van Dyck, de Lawrence, une tête brune, une tête blond-cendré: deux sœurs.

Et ce ne sont point deux jumelles, deux cerises attachées au même pétiole; l'une a de seize à dix-sept ans; un sourire naïf anime sa noble figure et court à la fois sur ses levres vermeilles et dans ses yeux d'un bleu foncé. Sa chevelure noire s'étend comme des ailes sur son large front encadré par deux touffes qui, suivant la comparaison orientale, tombent comme de riches grappes, et sa main se pose en caressant sur l'épaisse chevelure blonde de sa sœur.

C'est dire que celle-ci est petite; elle a cinq ans à peine. Elle élève un regard tendre et malin à la fois vers sa sœur qui y répond par un coup d'œil bienveillant; c'est presque un regard de mère.

Voilà tout ce que la peinture peut représenter, et il n'est donné qu'à la parole poétique d'animer ce tableau de famille.

Il y a un an à peine que la mère de ces deux sœurs est morte, et les ayant fait s'agenouiller devant elle à l'heure du dernier soupir, elle a tendu la main droite sur la tête de sa fille aînée, la main gauche sur la tête de son dernier enfant, et les a bénies en prononçant vaguement ces mots: *sœur... mère.*

Dans cette bénédiction et dans ces confuses paroles, la grande sœur a compris qu'elle devait être désormais pour sa petite sœur une mere attentive et dévouée. Ce n'est pas qu'elles soient orphelines; leur père est resté près d'elles; ils les aime tendrement, et tout ce qui leur est nécessaire, l'agréable même quelquefois, leur est prodigué, grâce à ses travaux; mais pour les soins que réclame un enfant, soins du corps, soins de l'âme, une femme seule les peut donner, et la sœur aînée a le sentiment de sa sainte mission.

Quand sa petite sœur vint au monde, elle quittait à peine les poupées, et c'est presque comme poupée qu'elle prit la nouvelle née, poupée charmante, délicieuse, bien-aimée; elle souriait, celle-là, et quand elle pleurait elle la berçait doucement en chantant une petite chanson, sans paroles, sans rhythme, deux notes peut-être, un air spontané comme celui du rossignol, aussi moelleux, aussi harmonieux, aussi caressant; une chanson de nourrice improvisée, un ravissant *lullaby*. Puis, quand elle l'avait ainsi apaisée, elle lui mettait ses premières petites robes, bouclait ses cheveux naissants, chaussait ses pieds roses de souliers de satin, si mignons! Oui, c'était sa poupée que sa petite sœur, et si elle recommençait alors ses cris, c'est qu'elle réclamait un soin plus grave, et sa grande sœur la portait sur le sein de sa mère.

Ce sein ne bat plus, le lait est tari, mais la Providence a voulu que la source bénie ne s'épuisât que quand l'enfant n'en aurait plus besoin.

Il ne lui fallait plus que de tendres caresses, des leçons affables et des enseignements donnés d'une voix aimante; l'enfant reçoit tous ses soins maternels, car sa sœur est grave actuellement, elle sent son devoir, sa dignité; elle est mère.

Si le ciel ne leur eût pas ôté celle qui leur

avait à toutes deux donné la vie, il était à craindre que ces relations de sœur, si calmes, si délicieuses entre jeunes filles du même âge et nées presque dans le même berceau, n'eussent été bien différentes entre l'une, enfant, et l'autre, jeune femme. Celle-ci, aînée de tant de jours, et pénétrée de la religion de l'aînesse qui est dans les familles un gage de protection pour les enfants plus jeunes, eût exercé ses droits avec trop d'empire peut-être, et sa petite sœur, dès les premières lueurs de la raison incertaine encore, se fût révoltée contre les volontés de celle dont elle se serait sentie l'égale dans la communauté de l'amour maternel, de ses soins et de ses embrassements.

La différence d'âge les eût alors de plus en plus éloignées; une sorte de désaccord et de rancune eût peut-être, et pour toujours, fermenté entre elles; ce n'est que trop commun dans le monde.

La différence d'âge, au contraire, les rapproche aujourd'hui dans ces liens mystérieux, dans ces rapports de l'enfant à la mère, de la mère à l'enfant, que deux paroles dites confusément du haut d'un lit de mort ont consacrés à jamais. Elles ont été pour l'une et l'autre une révélation : à la grande sœur, c'était un droit qui descendait de la bouche de la mère; à la petite sœur un devoir qui était annoncé. Et toutes deux ont compris ; et cette affection de sœur, franche, libre, expansive, pleine d'un tendre abandon, est tempérée ou plutôt cimentée dans l'une par quelque chose de filial, dans l'autre par quelque chose de maternel.

Voyez-vous dans ce coin d'un parc deux arbres élégants de la même famille, deux acacias, un petit, un grand déjà? C'est qu'au pied de celui-ci on n'a livré l'autre à la terre que onze années après ; le petit acacia n'est qu'une herbe, un arbrisseau à peine, mais le grand l'ombrage, lui donne du frais à midi ; il grandit sous cette protection, et bientôt les branches de l'un et de l'autre commencent à s'entremêler, à s'enlacer ; la verdure plus tendre se confond dans le vert plus foncé; ils se garantissent mutuellemeut du soleil et se défendent l'un l'autre contre les coups de vent. Le plus jeune enviait au plus âgé ses nids et ses chants d'oiseaux, âme d'un arbre et sa douce vie ; il n'a plus rien à désirer, les rossignols y viennent chanter aussi et les fauvettes y déposer leur couvée. Que vaut la différence d'âge aujourd'hui? Et si le grand s'en fût glorifié autrefois, il lui faudrait à présent s'en plaindre, car il est plus faible que son jeune frère qui le soutient dans les tempêtes.

La vie de ces deux arbres, ce sera la vie des deux sœurs dont je vous ai montré en commençant le gracieux tableau. L'aînée, douée de toutes les qualités acquises comme de tous les dons de l'intelligence et de l'âme, se plaira à communiquer tout ce qu'elle sait et tout ce qu'elle sent à sa jeune sœur ; c'est l'autre lait que sa mère lui a légué le soin de répandre, et, ne fût-ce pas un devoir pieux qu'elle accomplirait, ce serait un bonheur de chaque jour.

Un grand bonheur, en vérité, d'enseigner son savoir et de communiquer son âme à qui s'y prête avidement ; et la petite sœur s'y soumet comme à la volonté de sa mère mourante. Alors les relations des deux sœurs, celle-ci institutrice, celle-là élève, seront délicieuses ; ce seront des études en commun, de nouvelles études pour l'aînée; elle reviendra sur ses pas avec ravissement, car les âmes constantes savent combien il est doux de repasser souvent par le chemin que l'on aime. Dans la voix ou dans les accords de sa jeune sœur elle entendra la sienne comme dans un clair et limpide écho, car c'est le même sang, c'est le même cœur. Dans ces premières impressions musicales qu'elle fera éprouver à son élève, elle retrouvera toutes ses premières émotions quand elle put chanter un bel air ou l'entendre murmurant sous ses doigts. Ses leçons de peinture, et de magique perspective, et de feuillages touffus, verdissant l'eau transparente, ce seront les

reflets merveilleux de ses enchantements devant son premier tableau : maîtresse, elle redeviendra élève avec son élève, car, à apprendre, il y a un grand charme. N'ai-je pas entendu une jeune personne qui abordait une étude difficile et à qui l'on disait : « Vous voudriez bien savoir tout cela demain ! » répondre : « Non, je n'aurais pas eu le plaisir d'apprendre ! » Elle comprenait ce charme dont je parle et dont jouira notre sœur aînée, car elle est studieuse autant que sa jeune sœur.

Dans cette excellente intimité, si calme et si bienheureuse, elles oublieront bien d'autres bonheurs, bien des malheurs de la terre. Elles ne se sépareront pas plus que ces arbres si étroitement unis, où les oiseaux chantaient, où le vent passait avec de mélodieux murmures ; de même la musique, la peinture, les arts, charmeront leur vie de sœurs ; et lorsque, vieillies bien vite dans de si beaux jours, elles évoqueront leurs souvenirs d'enfance, de jeunesse, de communes études et de tant de délicieuses années, il leur arrivera de chercher leurs premiers tableaux, de fredonner leurs premiers airs, et elles seront heureuses entre les femmes.

Ernest FOUINET.

HISTOIRE.

SOUVENIRS DU MOIS DE NOVEMBRE.

C'est le 1er novembre 1179 que Louis VII, dit le Jeune, fit sacrer son successeur Philippe, depuis surnommé Auguste. La cérémonie fut plus pompeuse qu'elle ne l'avait jamais été. Les douze pairs du royaume y assistèrent pour la première fois. Le roi d'Angleterre, Henri II, vassal du roi de France, soutint la couronne en qualité de duc de Normandie. Le comte de Flandre portait l'épée royale, les autres suivaient ou précédaient le jeune monarque, selon les diverses fonctions qu'ils avaient à remplir. Les pairs ecclésiastiques n'avaient point le pas sur leurs confrères.

Le 2 *novembre* 1755, naissance de Marie-Antoinette d'Autriche, fille de Marie-Thérèse et de François de Lorraine. Que de joie, que de fêtes présidèrent à son berceau ! que d'amour, que de respects furent prodigués à sa jeunesse ! Destinée à briller sur un des plus beaux trônes de l'univers, que de grandeurs, que de félicités se montraient pour elle dans l'avenir ! Hélas ! après avoir été l'idole de deux grandes nations, la fille de Marie-Thérèse, la reine de France, l'infortunée Marie-Antoinette traînée dans un tombereau, poursuivie par les imprécations et les outrages de la multitude, alla porter sa tête sur un échafaud.

Le 12 *novembre* 1437, entrée solennelle du roi Charles VII à Paris. Il y avait vingt ans qu'il en était sorti. Pendant cette longue absence les habitants avaient été cruellement punis de leur turbulence et de leur rébellion. Ils avaient subi toutes les horreurs de la guerre civile, gémi sous le joug insupportable de l'étranger. Le roi revenait après avoir chassé les Anglais du royaume. Son retour dans la capitale faisait présager celui de la concorde et de la prospérité. Pour célébrer ce mémorable jour, de grand matin toute la population se trou-

vait en mouvement dans la ville et les faubourgs; les rues se jonchaient d'herbes; partout où le cortége devait passer, les murs se couvraient de riches tapisseries, les maisons se décoraient de festons et de draperies. Le roi venait de Saint-Denis. Sur la route il fut accueilli par une multitude innombrable, ivre de joie, versant des larmes, jetant des cris, des vivats, qui se répétèrent sans interruption jusqu'à Paris. A La Chapelle le prévôt des marchands[1], accompagné du corps municipal, de celui des arbalétriers et des archers, lui remit les clefs de sa bonne ville. Les échevins[2] eurent les premiers l'honneur de porter le dais. Ils furent relevés par la corporation des marchands. Les commissaires, notaires, avocats, procureurs, sergents marchaient après le corps de ville; ils étaient suivis par les sept péchés capitaux à cheval; les sept vertus théologales, à cheval aussi, précédaient les seigneurs du parlement et des requêtes. A la porte Saint-Denis trois anges reçurent le roi en chantant :

Très excellent prince et seigneur,
Les manants de votre cité
Vous reçoivent en tout honneur
Et en très grande humilité.

D'autres anges placés sur une terrasse entouraient un Saint-Jean-Baptiste montrant un *agnus Dei*. Le roi et le dauphin marchaient tête nue, armés de toutes pièces. Xaintraille, grand-écuyer, portait le casque, le roi d'armes une cuirasse, un autre écuyer l'épée royale. Le grand-connétable[3], à la droite du prince, tenait un bâton blanc, marque de sa dignité. Huit cents archers formaient *la bataille* du roi. Après les princes du sang et les plus illustres seigneurs, tous superbement vêtus et cheminant sur de beaux chevaux richement caparaçonnés, venait une foule de chevaliers habillés de drap d'or et d'argent,

(1) Il remplissait à peu près les fonctions du préfet d'aujourd'hui pour une ville seulement.

(2) Ils peuvent être considérés comme les membres du conseil municipal de nos jours.

(3) Le commandant général des armes.

et portant sur leurs habits des plaques d'orfévrerie armoriées, tandis que ce brillant cortége défilait au bruit des fanfares et des *vivat*. De distance en distance on voyait des théâtres où les principaux mystères de l'Ancien et du Nouveau-Testament étaient représentés par des personnages muets. Des milliers de spectateurs encombraient les rues, garnissaient les fenêtres, couvraient les toits des maisons; on faisait des largesses au peuple. Les fontaines donnaient du vin et des liqueurs; la ville de Paris s'était mise en grands frais pour célébrer dignement le retour de son souverain. Mais quelques années auparavant elle avait accueilli le prince anglais avec le même faste, les mêmes protestations de dévouement. L'asservissement de la France à l'étranger avait été signalé par les mêmes fêtes, les mêmes *vivat*. N'importe, il ne faut pas oublier que l'inconséquence et la légèreté font partie des apanages de la pauvre espèce humaine, seulement la pauvre espèce humaine devrait bien ne pas tant se vanter de sa sagesse et de sa dignité. Charles VII mit pied à terre aux portes de la cathédrale, et reçut les compliments de l'Université en présence des archevêques de Toulouse et de Sens, des évêques de Paris et de Clermont. Avant d'entrer à Notre-Dame il fit le serment d'usage; puis, après avoir remercié le ciel, il vint loger au palais. Le lendemain il se rendit à la Sainte-Chapelle, et montra au peuple les précieuses reliques qui s'y trouvaient renfermées.

Le 29 *novembre* 1780, mort de Marie-Thérèse, impératrice d'Autriche, surnommée la mère de la patrie.

Ses plus grands ennemis ne lui ont reproché que de l'ambition. Elle voulait aller à la gloire par tous les chemins, disait le roi de Prusse; or, comme on ne peut y arriver que par la grandeur d'âme, la justice et la vertu, ce blâme devenait un bel éloge; il y a de nobles ambitions, et si Ma-

rie-Thérèse se montra jalouse de régner par la vigueur qu'elle mit à défendre et à conserver son trône, il faut avouer aussi que, dans la prospérité comme dans l'infortune, elle se montra toujours digne de l'occuper. Sublime dans le malheur, intrépide au moment du danger, affable, généreuse, lorsqu'elle eut conquis son royaume, Marie-Thérèse était d'un caractère doux, d'une intelligence supérieure. Dès l'âge de quatorze ans elle fut admise aux conseils de son père, l'empereur Charles VI; comme elle ne cessait de solliciter des grâces, ce prince lui dit un jour :

« Il paraît que vous ne désireriez être reine que pour répandre des bienfaits.

— Hélas! répondit la jeune princesse, que serait donc la royauté si elle ne donnait le pouvoir de secourir les infortunés? Une couronne me paraîtrait bien lourde à porter! »

Marie-Thérèse n'avait que dix-neuf ans lorsqu'elle épousa François de Lorraine, grand-duc de Toscane; trois ans plus tard elle perdit son père; et la France, la Bavière, la Prusse et la Saxe se réunirent pour lui disputer la couronne. Cependant la royale héritière prit d'abord possession des vastes domaines de Charles VI; le 7 novembre 1740 elle reçut les hommages des états d'Autriche à Vienne; les provinces d'Italie et la Bohême lui envoyèrent leur serment par députés, et la jeune reine sut gagner l'esprit des Hongrois, toujours insoumis, en se soumettant elle-même au fameux serment prêté par André II, roi de Hongrie, en 1222. « Si moi, ou quelques-uns de mes successeurs, en quelque temps que ce soit, veut enfreindre vos priviléges, qu'il vous soit permis, en vertu de cette promesse, à vous et à vos descendants, de vous défendre, sans pouvoir être traités de rebelles. »

Quoi qu'il en soit, la coalition fit des progres; l'électeur de Bavière, Charles-Albert, fut proclamé empereur à Francfort sous le nom de Charles VII; le roi de Prusse s'empara de toute la Silésie, les Français arrivèrent jusqu'aux portes de Vienne; on s'y préparait à soutenir le siége, un des faubourgs fut pris et détruit; les habitants fuyaient, le Danube était couvert de bateaux remplis d'effets précieux qu'on se hâtait de mettre en sûreté. Marie-Thérèse paraissait perdue, mais son courage grandissait avec le danger; elle sortit de Vienne, et ne craignit point d'aller se confier à la loyauté de ces Hongrois, si souvent maltraités par son père.

Ayant fait assembler les quatre ordres de l'Etat à Presbourg, elle y parut avec son fils encore au berceau dans ses bras, et prenant la parole en latin elle leur dit :

« Abandonnée par mes amis, poursuivie par mes ennemis, attaquée par mes proches, je n'ai de ressources que dans votre fidélité, votre courage et ma fermeté; je viens remettre entre vos mains la fille et le fils de vos rois! » Tous les palatins attendris tirèrent aussitôt leurs sabres en s'écriant :

« *Moriamur pro rege nostro Maria Theresa : mourons pour notre roi Marie-Thérèse!* » Les vieux guerriers versaient des larmes en jurant de la défendre. La jeune femme ne laissa point couler les siennes. Rentrée dans son palais elle pleura, mais ce fut sans témoin. Elle avait alors vingt-quatre ans et se trouvait enceinte; elle écrivait à sa belle-mère, la duchesse de Lorraine :

« Je ne sais s'il me restera une ville pour donner le jour à mon enfant. » Tandis que la jeune impératrice stimulait le zèle des Hongrois par son courage, elle sollicitait des secours en Angleterre et en Hollande, faisait valoir ses droits près de la Sardaigne et de la Russie; elle levait des soldats dans ses provinces; on la voyait à la tête de ses armées animer les combattants par sa présence, tandis que son adresse et son habileté faisaient triompher sa cause dans le secret des cabinets. Enfin, après une infinité de combats, de succès, de revers en Allemagne, en Flandre, en Italie, Marie-Thérèse

ent le bonheur et la gloire de faire couronner son époux à Francfort. Ce fut le plus beau jour de sa vie. Placée sur un balcon elle assista à son entrée et fut la première à crier : *Vivat!* Après la cérémonie elle alla visiter son armée de soixante mille hommes rangés en bataille près de Heidelberg; l'empereur la reçut l'épée à la main; elle passa dans tous les rangs en saluant tout le monde, dîna sous la tente et fit distribuer un florin à chaque soldat. Depuis ce jour mémorable, Marie-Thérèse eut encore bien des soucis, bien des guerres à soutenir, ce qui ne l'empêcha point d'augmenter ses revenus et de faire fleurir toutes les branches de l'administration dans ses Etats. Bien qu'elle eût un vaste empire à gouverner, elle présidait à l'éducation de ses enfants et ne faisait jamais attendre la récompense due au mérite et les secours réclamés par l'infortuné; tous les jours de son règne furent marqués par des bienfaits. Ayant aperçu un jeune soldat malade en faction à la porte d'une de ses maisons de plaisance, elle le fit sur-le-champ relever et secourir; puis apprenant que l'indisposition de ce bon jeune homme venait du chagrin qu'il éprouvait de ne plus pouvoir soutenir sa mère qu'il nourrissait du travail de ses mains, elle envoya chercher la pauvre femme, qui demeurait à quarante lieues de là, pour lui faire une pension et la réunir à son fils.

« Je suis charmée de vous rendre moi-même un enfant qui vous est si vivement attaché, lui dit l'impératrice.

— Ah ! madame ! répondit la pauvre mère, je n'ai que ce fils; je l'aime mille fois plus que ma vie, mais je me consolerais de sa perte s'il mourait pour le service de Votre Majesté. »

Sans autre garde que l'amour de son peuple, Marie-Thérèse se rendait accessible au dernier de ses sujets.

« Je ne suis qu'un misérable paysan, disait un pauvre laboureur de la Bohême, mais je parlerai à notre bonne reine quand je voudrai, et elle me traitera tout aussi bien que si j'étais un *monseigneur*. »

Un jour que l'impératrice rentrait dans son palais, une femme et deux enfants mourant de faim vinrent se précipiter à ses pieds; la bonne princesse, douloureusement émue, leur fit sur-le-champ apporter son dîner.

« Grand Dieu ! s'écria-t-elle, je vous ai donc bien offensé puisqu'un pareil spectacle vient s'offrir à mes yeux ! Ces pauvres gens sont mes enfants, et je suis sans courage pour supporter la vue de leur misère ! »

Après quarante années d'un règne pénible et glorieux, Marie-Thérèse vit approcher ses derniers moments dans la plus grande tranquillité.

« Voyez, mon fils, disait-elle, voyez l'état où je suis; ceci est l'écueil de ce que l'on appelle la force et la grandeur; tout disparaît dans ce moment suprême; l'âme reste seule avec Dieu, et le calme que j'éprouve vient de ce que j'ai toujours recherché la justice et la vérité. S'il s'est fait quelque chose de répréhensible pendant mon règne, c'est que je l'ai ignoré; j'ai pu me tromper, mes intentions ont pu être mal comprises, mal exécutées, mais celui qui lit dans le fond des cœurs sait bien quelle a toujours été la pureté de ma volonté. »

Quelque temps après la mort de son mari, arrivée en 1765, Marie-Thérèse fit faire son cercueil et travailla elle-même, dans le plus grand secret, à son habit mortuaire. C'est dans ce vêtement funèbre, ouvrage de ses mains, que l'illustre princesse fut ensevelie.

« J'ai donné des regrets à la mort de l'impératrice reine, disait le roi de Prusse Frédéric II; elle a fait honneur au trône et à son sexe; je lui ai fait la guerre, mais je n'ai jamais été son ennemi. »

M[me] DE NELLAN.

LE DERNIER MOIS DE L'ANNÉE.

Le temps semble parfois regarder en arrière
Et marcher à regret d'un pas grave et traîneur;
Le siècle a son année imposante et dernière,
Et l'année a son mois plus triste et plus rêveur!

Le voici ce long mois de l'année expirante,
Cet anneau, le douzième entre nos doigts glissé!
Encore quelques flots de cette onde mourante.
Et nous, parlant d'hier,nous dirons : l'an passé.

L'année est prête à fuir et soulève ses ailes,
Comme l'oiseau léger qui va franchir les mers;
Hélas! il reviendra peut-être à ses tourelles,
Mais elle, quels chemins lui seront-ils rouverts?

Avant de la laisser rejoindre ses aînées,
Jetons du moins sur elle un triste et doux regard,
Et demandons-lui tous ce qu'en nos destinées,
Volage, elle est venue apporter pour sa part.

Nous a-t-elle souri? fut-elle heureuse et bonne?
A-t-elle bien du pauvre accueilli les labeurs?
Ou, quand l'heure, la nuit, si tristement résonne,
A-t-elle vu couler d'intarissables pleurs?

Bénissons-la, mon Dieu! si pour le bien du monde
Elle a passé, légère et propice aux humains,
Si le gros du troupeau, sans trop près qu'on le tonde,
Ni sans bêler trop fort, s'échappe de ses mains.

Hélas! bénissons-la si de notre patrie
Elle a cicatrisé les maux lents à guérir,
Ou si du moins elle offre à sa vue attendrie
Un coin bleu dans le ciel. pour l'aider à souffrir.

Bénissons-la trois fois si, malgré son passage,
Nos cœurs d'aucun oubli ne subissent l'affront,
Surtout si des parents, chers à notre jeune âge,
Les rangs ne se sont pas éclaircis d'un seul front.

Mais si l'année en deuil nous fit un vide immense,
Bénissons-la toujours du sein de nos douleurs,
Car peut-être que Dieu, si grand dans sa clémence,
Un jour pour des vertus nous comptera nos pleurs.

Enfin saluons tous l'arrivante empressée,
Comme on salue, à bord, un nouveau compagnon
Qui va faire avec nous un bout de traversée,
Et dont on ne sait rien, rien encor que le nom.

Anges de nos foyers, vous nos sœurs, vous nos filles,
Ah! puissent vos vertus, votre aimable candeur,
Sauvegarde et garant du sort de vos familles,
A l'équipage entier porter aussi bonheur!

A.-S. Saint-Valry.

LA VIE DE FAMILLE.

Puis, lorsqu'on est blasé sur tant de vanité,
Lorsque de ces plaisirs on voit la nudité,
Quand on sait que ce jeu ne satisfait personne,
Que le monde jamais ne rend ce qu'on lui donne...
Sur le passé l'on jette un douloureux regard...
Aux premiers vœux du cœur on revient... mais trop tard.

Mme Delphine de Girardin.

Voici l'hiver, mesdemoiselles; il en est plus d'une parmi vous que ce deuil de la nature a réjouie; qui a déjà fait bon marché de la verdure, cette parure du printemps, des fraîches et pures soirées de la prairie, des courses matinales, des promenades sur l'eau, ces fêtes de l'été, enfin de la chute des feuilles, cette parure triste et douce de l'automne. Oh! oui! à cette première brume de l'hiver, plus d'une d'entre vous, si elle voulait être franche, a senti battre son cœur d'impatience et de désir; elle a bondi de joie à l'ordre donné du retour à la ville, elle ne l'a peut-être pas laissé voir; elle a trouvé peut-être quelques jolies larmes pour ce séjour des champs qu'il est convenu de vanter; mais elle a fait de la campagne comme beaucoup des gens font de leurs amis: ils les aiment comme distraction et les abandonnent ensuite le

plus poliment possible le jour où ils croient avoir cessé de les trouver amusants. Et au fait, cela se conçoit; pour celles de vous que je désigne là, l'hiver, c'est un beau salon éclairé de bougies, c'est un orchestre enchanteur, c'est une robe de gaze et de fleurs, c'est un bouquet nouveau, c'est un bal en un mot, et un bal tel qu'on le rêve à seize ans. Or ces vœux-là, cette impatience, cette petite bouderie contre les arbres nus et les grandes salles vides et froides d'un château, tout cela est excusable. Ne vous effrayez pas, mesdemoiselles; je ne viens pas ici en censeur. Rêver est si joli quand on est jeune fille et quand on a seize ans!... Cependant, je leur en demande pardon, ce n'est pas à celles-là d'entre vous que je m'adresse aujourd'hui. Je pourrai bien peut-être quelque jour, si elles consentent à me lire, leur parler un peu de la vie du monde, fleur si parfumée le matin et si vite fanée; mais, pour la plupart de nos jeunes abonnées, l'hiver n'est encore que le retour des soirées de famille. C'est pour ces dernières que j'écris maintenant; avant tout, j'ai besoin, pour être compris, d'une soirée de famille à mon gré.

Ecoutez-moi.

Aujourd'hui 28 novembre 1834, il est neuf heures du soir. Le vent de la pluie roule avec violence dans la plaine; il vient battre et agiter les vitres; hors cela tout est silence. La nuit sera mauvaise. Ce serait un temps à souhait pour une de ces magnifiques histoires de revenant; mais tenons-nous-en, s'il vous plaît, aux vivants, et disons tout simplement que c'est un admirable temps pour rester chez soi. Puis, donnons une pensée aux pauvres sans asile, et plaignons les voyageurs. Château, maison de campagne, grande ou petite ville, peu m'importe; ce qu'il me faut, c'est une famille réunie. Le père est au coin du feu; à côté de lui le plus jeune de ses fils, condamné à un instant de silence et de raison. Vous, mesdemoiselles, à qui j'ose adresser plus spécialement la parole, vous êtes autour d'une table à ouvrage présidée par votre mère; un piano est ouvert au fond du salon; devant vous sont un métier de tapisserie, un mouchoir que vous brodez sans qu'elle le sache pour la fête de votre mère, un écran à demi dessiné, enfin ce que vous voudrez; votre frère aîné vous lit quelques stances de notre Lamartine, peut-être un numéro du *Journal des Jeunes Personnes*; c'est une heure de lecture, après une heure de causerie et de vive gaîté. Au-devant de la cheminée et se chauffant délicieusement un jeune et joli chien anglais, car c'est là encore de la famille. Pardonnez-moi, mais au nombre de mes auditeurs et dans mon tableau il me faut un chien anglais. C'est un caprice. Je devrais vous laisser le choix du nom, mais j'ai désir qu'il s'appelle *Help*. *Help!* c'est un joli nom; vous le savez, cela veut dire *secours*, *assistance*. Eh bien! je ne veux pas trop vous désenchanter, mais, vous l'éprouverez un jour dans la vie, il est bien des hommes qui pourraient recevoir de votre chien des leçons de fidélité, de dévouement. Le dévouement, c'est une noble et rare chose! le secours d'un être qui ne vous manque pas, c'est une bienfaisante consolation. C'est pour cela que je réclame près de vous une place privilégiée pour votre chien; c'est pour cela que je l'appelle *Help*. Et puis, faut-il vous le dire? ce nom-là, c'est un souvenir...

Voilà l'auditoire que je me suppose. Vous y reconnaissez-vous? Alors, soyez à moi, je vous prie.

Moi, c'est d'une chambre solitaire que je vous envoie mes pensées. Cette vie de famille dont nous allons parler ensemble, je l'ai connue; mais, comme il arrive presque toujours à mon âge, je l'ai perdue. Deux cents lieues m'en éloignent aujourd'hui. Le faisceau s'est délié, le cercle s'est brisé; c'est une période de ma carrière accomplie sans retour. Ce soir, au coin de mon feu, seul, n'ayant pour compagnon que ma

lampe fidèle, je recueille mes souvenirs et je viens humblement vous entretenir d'un bonheur qui est le vôtre et qui fut le mien. Vous pourrez me croire; on ne sent jamais mieux, ni plus vrai, que sous l'empire du regret. Il est des biens d'une possession douce et pour ainsi dire inaperçue, au sein desquels on se laisse vivre sans les bénir, et qu'on ne connaît à leur juste valeur que lorsqu'on les a perdus. De ce nombre est la vie de famille. Si vous voulez analyser et comprendre toutes les sensations et tout le charme de la liberté, allez dans les prisons, consultez un prisonnier. Si vous voulez apprécier la santé, tombez malade. Vous jouissez, moi je regrette; c'est à moi de parler.

Dites-moi, mes aimables lectrices; quand, le soir venu, vous avez quitté, vous vos travaux d'éducation, votre père ses affaires, vos frères leurs livres, et que tous vous vous retrouvez au dîner de famille, racontant votre journée, parlant de vos courses de la veille, de vos espérances du lendemain, heureux d'être ensemble comme deux amis après une absence; quand, dans ces soirées, comme je vous en esquissais une tout à l'heure, un baiser de votre père sur votre joli front vient vous récompenser d'une sonate bien jouée ou d'une romance bien chantée; quand, à la promenade, vous que je suppose la plus grande, vous voyez votre frère fier de vous donner le bras et se déclarant déjà votre protecteur; quand vous voyez votre mère faire de vous sa meilleure amie, mettre sa coquetterie à vous parer et à vous rendre aimable, vous initier avec bonheur et sans contrainte à la direction de sa maison, vous confier la première éducation de votre petite sœur; quand, votre jeune frère grondé ou puni, vous (car c'est là la puissance d'une sœur), vous obtenez sa grâce de votre père, vous répondez de lui pour l'avenir, et vous lui faites ensuite, en essuyant ses larmes et en recevant de lui un baiser de reconnaissance, cette douce morale que notre amour-propre ne tolère que d'une sœur; quand, dans un salon d'amis où on essaie vos jeunes talents, où vous êtes appelée au piano, vous savez que chacun de vos succès fait battre le cœur de vos parents, que chacun de ces applaudissements, qui vous troublent peut-être, va droit à leur fierté paternelle; quand, dans ces heures où l'on réfléchit quelque peu sur soi-même, vous jetez un coup d'œil autour de vous, vous vous prenez à considérer tous les empressements, tout l'amour dont vous êtes l'objet, toute la joie que vous répandez autour de vous, toute l'affection que vous recevez et toute celle que vous rendez; quand enfin vous vous arrêtez un instant pour comparer à l'existence extérieure, que vous connaissez peu encore, cette existence toute intime, cette touchante communauté de sentiments, où la même peine, la même joie retentit à la fois dans plusieurs cœurs, et où n'a jamais pénétré l'envie, cette sombre envie qui gâte plus tard les meilleures relations des hommes; eh bien! à quelques-uns de ces moments-là, vous est-il jamais venu à l'idée de vous dire : « C'est là le bonheur? »

Non! vous ne l'avez pas dit encore; mais un temps arrivera où, vous reportant vers le passé, vous le direz de ces jours qui auront marqué vos premiers pas dans le monde. A l'âge où vous êtes, mesdemoiselles, le présent ne suffit pas, ou, pour mieux dire, vous ne vous donnez pas le temps de jouir du présent. Placées sur le seuil de ce monde que vous ne voyez encore que de loin, tout est chez vous espoir, rêve, avenir. Il y a un privilége indéfinissable de sensation et de crédulité pour cet âge tout doré, tout riant, qui se place entre l'enfance et la jeunesse. L'âme s'ouvre alors aux premières impressions; elle s'y livre avec effusion et amour, comme la fleur qui s'épanouit aux premiers rayons d'un soleil de printemps; elle s'en pénètre tout entière et maudit serait celui qui viendrait jeter sur ces naïves et heureu-

ses croyances les mécomptes amers d'une expérience plus avancée. En effet, vous voyez tous les hommes à l'image de votre père, toutes les femmes à l'image de votre mère; vous voyez une vie sans vieillesse; tout vous apparaît dans un lointain merveilleux, tout s'embellit comme dans ces vues d'optique qui ont quelquefois amusé votre enfance; les ombres disparaissent, le jour est un jour de théâtre ou de Diorama, tout vous séduit; vous avez alors des impatiences d'enfant et des désirs de femme. Un jour, vous soupirez après ce terme envié de quinze ans auquel vous touchez; quinze ans! tant qu'elle ne les a pas, c'est l'idée fixe d'une jeune fille; il n'y a pas pour elle de trône, de royauté, de couronne qui valût l'heure où sonneront ses quinze ans! N'est-il pas vrai, ô vous, entre mes lectrices, qui avez quatorze ans et demi? Un autre jour vous allez plus loin; le rôle de *dame* vous tente avant même que vous ayez abordé celui de *demoiselle;* vous rêvez un mari; vous vous le donnez aimable, beau, riche, soumis, parfait, un mari comme il n'y en a pas; vous vous le faites exprès dans votre imagination (vous verrez un jour, modestie d'homme à part, combien il en faudra rabattre); vous vous voyez déjà mères de famille; vous choisissez le nom de vos enfants; vous avez un amour pour fils, un ange pour fille. C'est l'idéal de la maternité. Jamais épouse plus favorisée, pas de mère plus heureuse et plus fière. Ainsi vous croyez toujours voir le bonheur en avant de vous; vous avez toujours une raison pour désirer le lendemain; il semble que le plaisir ne soit jamais ce que vous tenez, mais au contraire quelque chose que vous n'avez pas encore; et dès lors, cela est tout naturel, le bonheur présent vous échappe, car vos yeux sont fixés au-delà de lui.

Il est difficile de vous faire croire ces choses-là, je le sais; et moi qui vous parle, quand j'ose vous dire que vous tenez maintenant dans vos mains le meilleur de la vie, quand je proclame que la plus belle heure de la femme mariée ne vaut pas un de vos rêves de jeune fille, je sais bien que vous souriez, en hochant gracieusement la tête, que je ne vous ai pas convaincues, que vous dites tout bas : « Cela peut être quelquefois, mais il n'en sera pas ainsi pour moi. » Je m'y attends. On se flatte toujours d'une exception en sa faveur, et peut-être ai-je fait comme vous. Vous irez, je m'y attends encore, jusqu'à me dire : « Vous raisonnez en vieillard; vous n'avez plus d'avenir, vous ne voyez que le passé. » A cela je vous répondrai : « J'ai vingt-six ans. »

J'accepte, au reste, cette incrédulité de votre part; mais prenez-y garde; cette confiance dans l'avenir, cette confiance ne doutant de rien, imperturbable, téméraire, fanatique, vous ne vous en apercevez pas, c'est déjà là un des bienfaits rapides et enviés de votre âge, une des douceurs de cette vie de famille qui donne le droit de tout espérer parce qu'elle n'a pas encore eu de mécompte. C'est là précisément ce qui tient de plus près au bonheur, ce qui s'effeuillera le plus vite, ce que vous ne remplacerez pas. C'est être heureux déjà que de croire au bonheur.

Poursuivons. Le charme de l'existence, ce sont les affections; la vie est toute là. Eh bien! les affections les plus vraies, les plus égales, les plus sûres, les plus désintéressées, ne vous y trompez pas, vous les avez autour de vous, à l'heure qu'il est. Vous trouverez plus tard dans le monde des amitiés plus entraînantes, des dévouements plus ardents, plus passionnés en apparence et par cela même plus séduisants, plus flatteurs pour l'amour-propre; or, il y a beaucoup d'amour-propre dans le cœur; mais tandis que celles-ci brilleront un instant et coloreront ces beaux jours où tout vous sourira, les autres vous suivront de loin, vous resteront fidèles, vous attendront et viendront à vous dans vos ennuis, pardonneront à l'étourdissement qui vous éloignera peut-être

d'elles par moments ; puis se retrouveront sur votre chemin, sans rancune, sans froideur, sans exigence, vous aimant bien plus pour vous que pour elles. Chacun a ses jours de tristesse, de maussaderie; chacun est exposé à ces secousses de cœur qui produisent le doute et l'abattement : ce sont précisément ces moments-là que se réserveront et recueilleront de préférence chez vous les affections dont je vous parle. Alors elles vous tendront la main, et vous la serrerez en la bénissant, et vous la bénirez comme un asile ; et en rentrant dans ce foyer ouvert à tous vos chagrins, où vous ne demanderez jamais en vain consolation et courage, vous sentirez votre âme se dilater et renaître, et vous vous direz avec des larmes : « C'est ici que l'on m'aime ; c'est ici que je dois aimer. »

Vous êtes précisément au moment où les jouissances d'un intérieur de famille sont les plus complètes et les mieux senties.

Vous avez déjà laissé derrière vous cette première enfance, vie d'instinct plutôt que d'affections, vie de cris et de larmes, de caprices et de punitions, où les soucis sont des riens, si l'on veut, mais des riens qui font pleurer et qui désespèrent; vie en un mot qui, quoi qu'on en dise, s'écoule sans plaisir et doit passer sans regret. Votre rôle a changé et avec lui celui de vos parents ; ils sont aujourd'hui moins vos maîtres que vos guides; ils ne vous tiennent plus à la lisière; vous allez de vous-même, mais ils vous surveillent et vous conseillent. Vous avez presque l'honneur de la liberté de vos actions et vous n'en avez pas encore la responsabilité; vous commencez à tout entrevoir, à tout sentir. Vous jouissez de la considération de vos parents, vous partagez leurs entretiens, vous êtes la première parure de leurs salons, vous êtes admises avec choix et mesure à leurs plaisirs; votre zèle s'en augmente, car les paroles de satisfaction et de tendresse qui viennent des parents, c'est la moitié du courage des enfants. Vous avez autour de vous une existence toute faite d'agrément et d'aisance; vous n'en avez ni l'embarras, ni presque le secret; vous êtes ainsi nées au milieu d'elle ; c'est le reflet de celle de vos parents, c'est votre atmosphère. Votre éducation de principes, de manières, de tenue, se fait à votre insu ; vous avez des exemples et des modèles dans vos parents, dans leurs amis, dans vos connaissances qu'ils choisissent pour vous; vous vous abandonnez à une direction dont la source vous échappe; tout est pour vous profit, tout devient étude. Vous comprenez maintenant de vous-même la supériorité de l'éducation ; dès lors vous aimez vos maîtres et par suite vos leçons; vous savez que ce que vous amassez avec un peu de peine vous comptera un jour pour beaucoup de jouissances ; et ainsi vous marchez sous les yeux et en vue de l'affection de vos parents, sans vous rendre compte de vos belles heures ; et, d'impressions en impressions, vous sentez chaque jour se développer votre esprit et votre cœur. Vous avez des succès ; vous avez aussi quelques rares et légers ennuis, bons tout au plus à varier vos émotions et à vous faire mieux sentir le prix de vos plaisirs; et tout cela, ce progrès fait à chaque minute, cette route qui s'étend devant vous et vous mène droit au but, vous vous doutez à peine que ce soit l'œuvre de la vie de famille. Instruire ainsi, c'est instruire par le cœur. Et si cette première base venait à manquer à l'éducation des femmes, je ne sache pas qu'il y eût moyen de la remplacer.

Et puis vos parents sont encore jeunes; leurs goûts sont encore assez près de votre âge pour commencer à devenir les vôtres ; votre gaîté fait leur gaîté, leur raison fait votre raison ; c'est là un immense avantage; ces rapports concourent plus qu'on ne peut le croire à l'affection réciproque et par suite à l'influence des parents et au bonheur des enfants. Je n'imagine rien de plus doux pour des enfants que de grandir et de se voir déjà avancer dans l'existence, à côté d'un père et d'une mère, jeunes encore, et qui

sont en pleine possession de l'activité de la vie. Vous arrivez dans le monde au moment où vos parents y occupent une position honorable et peuvent vous y introduire ; tout se mêle entre vous et eux ; il vous semble que vous devez vivre incessamment ensemble. Rien n'attriste encore ces relations marquées cependant par l'intervalle d'une génération ; vous échappez ainsi à la douloureuse prévoyance d'un terme à ce voyage commun ; rien ne vient vous avertir que ces plaisirs au début desquels vous vous épanouissez à peine, il vous faudra plus tard les accepter en l'absence de ceux qui vous y ont guidées ; que ces goûts, qui germent seulement en vous, vont aller s'éteignant en eux ; qu'enfin vous marchez actuellement ensemble, mais qu'il y aura un point de la route où vous vous séparerez, vous pour monter encore, eux pour redescendre, pour vieillir... Oh ! voir vieillir ses parents, quand on sent dans sa poitrine battre toutes les forces et tous les élans de la jeunesse ; les regarder se retirant peu à peu du spectacle qu'on leur avait préparé ; voir s'incliner et pâlir cet œil de père, placé comme une étoile en notre jeune horizon ; ce sont là de ces secousses qui font que le chemin semble tout à coup manquer sous nos pas ; ce sont là de ces amères et profondes tristesses que vous ne connaissez pas. Ignorez-les longtemps, car, je vous le dis en vérité, vous êtes au plus riant passage de la vie, à celui où la vieillesse et la mort ne se montrent encore à vous d'aucun côté.

N'est-ce pas que ces constantes satisfactions du cœur vous rendent l'éducation douce ? N'est-ce pas que cette étude, que vous aviez quelquefois entendu représenter comme les travaux forcés de l'enfance, que vous vous figuriez comme un long acte de pénitence, s'accomplissant dans une salle noire et grillée, sous les coups redoublés d'une férule ou d'une verge, n'est-ce pas que, lorsqu'elle est venue à vous dans le cercle intime de la famille, vous ne l'avez pas trouvée si laide et que vous avez compris qu'on pouvait l'aimer ? Ah ! c'est là un privilége de notre époque : tenez, avouons que nous sommes venus à propos au monde. Cela n'a pas toujours été ainsi.

Vous pourrez vous faire conter par votre père, vous pourrez apprendre de votre mère, qui l'aura recueilli de la sienne, comment autrefois les parents confondaient trop souvent la crainte avec le respect ; comment ils imposaient à ces affections si pures, si naïves, si empressées, qui ont besoin d'éclater dans nos jeunes âmes, une étiquette qui les effrayait ; comment, trop jaloux d'autorité, ils ignoraient que la plus grande source de pouvoir qui s'ouvre à un père sur ses enfants, c'est la confiance que ses enfants lui apportent, mais que la confiance s'inspire et ne s'ordonne pas. Vous apprendrez que cette sorte d'amitié, dévouée, respectueuse, mais intime, qui vous fait faire tant de choses et qui vous est aujourd'hui permise, de vous à vos parents, eût été jadis regardée comme trop familière, et que c'est un sentiment ajouté par nos nouvelles mœurs à la piété filiale. On vous dira qu'à cette époque déjà éloignée dont je parle les choses allaient ainsi que, pour les enfants de votre âge, un père, c'était avant tout un homme qui punissait et qu'on craignait, tandis que nous en avons fait un homme qui aime et qu'on adore... et rien de plus. Enfin on vous rapportera toutes les sévérités qui composaient l'éducation d'alors, et on ne manquera pas d'ajouter en passant et en riant que nous autres, enfants de ce siècle révolutionné, nous sommes trop bien traités et même un peu gâtés !... Eh bien ! nous laissons dire, et nous nous vengeons en respectant comme jadis, et en aimant, comme on n'aimait pas jadis, ceux qui ont le *tort* de nous gâter. Nous leur tenons compte d'avoir fait appel à nos sentiments, à notre cœur, plutôt qu'à nos révérentieuses frayeurs ; et, résultats pour résultats, nous demanderons ensuite

lesquels, des pères d'autrefois et des pères d'aujourd'hui, ont eu la puissance la plus réelle, l'autorité la plus respectée?

Voilà pour les parents et pour cette tendresse mêlée de devoir, d'instinct et de reconnaissance, qui fait de l'amour filial un sentiment à part.

Mais il est une autre sorte d'affection qui naît de la sympathie des caractères beaucoup plus que des liens du sang, qui veut des rapports d'âge, des souvenirs qui se confondent, des espérances qui se mêlent; qui choisit un autre être pour vivre plus en lui qu'en soi, et qui se compose de deux mises égales : c'est, à la bien comprendre, l'échange de deux âmes; c'est le degré le plus exquis et le moins réservé de confiance : affection dont le mensonge s'étale partout, et dont la réalité est une de ces choses rares qu'on couvre de bénédictions, quand on les rencontre. Cette affection, c'est l'amitié, le plus pur, le plus noble des entraînements de l'âme; sentiment qui n'a d'égal et de supérieur qu'un autre sentiment dont vos mères ne me permettraient pas de vous parler ici Or, autour de vous, dans cet intérieur dont nous nous occupons, vous faites tous les jours, entre frères et sœurs, l'essai le plus favorable, le moins aventureux de l'amitié. Cette amitié a ses degrés; je place la sœur aînée avec le frère aîné, ainsi de suite. C'est assez ordinairement, sauf exception, la marche qui s'établit. Vous vous aimez toutes et tous beaucoup; mais l'amitié de choix, l'amitié de confidence, ce besoin plus constant de l'un et de l'autre, celle-ci, je l'ai déjà dit, veut, dans une famille surtout, des rapports d'âge, de raison, de progrès, une situation à peu près parallèle et également initiée aux découvertes de la vie. A votre âge, quelques années établissent une grande distance.

Ici, je vous demande pardon, mais je vais éprouver quelque embarras. Je n'oublie pas que je parle à des demoiselles : ce serait par conséquent de leurs sensations que je devrais surtout les occuper. Cependant, convenez qu'il serait difficile, délicat pour moi de développer et de plaider ici devant vous les mérites d'un frère dont vous feriez votre ami. D'abord il me faudrait deviner les impressions d'une sœur à cet égard, et deviner les sensations des femmes n'est pas une légère tâche; c'est en général fort se hasarder; ensuite, je sens que plus d'une fois le rouge me monterait au visage, et qu'en ma qualité de frère ma modestie serait en péril. — Faisons un marché. — Retournons le sujet; ce sera moins logique, mais plus galant. Au lieu de vous faire sentir tout le prix pour vous de la possession d'un frère, laissez-moi vous parler de celui que nous attachons, nous, à l'amitié d'une sœur; ce sera encore là de la vie intérieure, ce seront toujours les émotions de la famille; je n'aurai donc pas déserté mon sujet, seulement je serai plus à l'aise, plus vrai peut-être, et j'y trouverai pour vous l'occasion d'un hommage qui me fera pardonner la nécessité de substituer mes impressions aux vôtres.

Il est une vérité qu'il serait assez maladroit de vous apprendre, mais que vous avez déjà entrevue : c'est que, durant la vie, dans le cercle du foyer, les femmes exercent sur les hommes un empire qu'elles n'avouent jamais et que nous subissons toujours. C'est une loi cachée, instinctive, inévitable apparemment, qui se dissimule comme tous les pouvoirs qui veulent durer, et qui les dédommage d'avoir été, à ce qu'elles prétendent, opprimées et asservies dans ces lois écrites qu'elles nous reprochent d'avoir faites sans elles et toutes à notre profit. Cette influence, dont nous sommes loin de nous plaindre du reste, et à laquelle nous devons peut-être les rares lambeaux de bonheur jetés sur notre triste pèlerinage ici-bas, cette influence nous saisit ordinairement à peine au sortir du berceau, exercée par celle de nos sœurs que

le hasard a placée le plus près de notre âge. Que cette sœur nous ait devancés d'une année ou qu'elle soit d'une année au-dessous de nous, peu importe; elle marche toujours en avant de nous, car vous savez qu'il est généralement convenu, et c'est assez vrai, que vous êtes, mesdemoiselles, plus précoces que nous, plus tôt *grandes* que nous; il est encore vrai qu'on dit aussi, et cela vous est bien dû, que, par une conséquence naturelle, vous *vieillissez* plus tôt, et qu'ainsi revanche nous est donnée plus tard. Mais laissons dormir encore ces mystères d'avenir et prenez acte pour le moment de ce que nous déclarons humblement vous céder le pas dans l'enfance. Cette sœur est élevée avec nous; nous participons dès lors des priviléges qu'on accorde à sa raison plus mûre. Les parents tiennent à cette intimité douce et morale qu'ils voient se développer entre deux de leurs enfants, destinés à s'accompagner réciproquement dans leurs progrès et dans leur avenir; ils l'encouragent; ils évitent toute différence; ce sont, autant que possible, mêmes règles de travail, souvent mêmes travaux, toujours mêmes distractions et surtout mêmes récompenses; ils greffent ainsi en quelque sorte une fraternité journalière d'habitudes et d'éducation sur la fraternité du sang. Il en résulte que si quelquefois on ralentit la marche de notre sœur pour qu'elle puisse nous attendre, ce sera l'exception, et que presque toujours au contraire on nous fera hâter la nôtre pour nous élever à sa portée. De cette manière, sans nous en douter encore, par l'entraînement naturel de notre émulation de frère, par l'influence d'une condisciple qui adoucit nos turbulences de jeune garçon, qui met ses jeux à la place des nôtres, sa décente gaîté à la place de notre rudesse, et qui attire de nous à elle jour par jour le sacrifice de goûts qu'elle ne pourrait partager, nous nous trouvons avoir gagné plusieurs années sur l'enfance, et avoir subi, chemin faisant, une série d'impressions qui viennent se résumer en une délicieuse intimité, en une confiance devenue nécessaire. Il y aura bien de temps à autre des bouderies, des taquineries, des colères même; il faut de tout cela dans l'essai de la vie; il faut que les caractères se choquent parfois; il faut que des contrariétés nous arrivent d'une manière ou de l'autre; il faut enfin que l'enfance s'accomplisse et qu'elle reflète dans son cours les misères des âges qui doivent la suivre. Mais vient le raccommodement qui ranime encore ce qu'un léger nuage avait à peine obscurci; on s'embrasse sans se demander pardon, et, le soir d'une querelle, on goûte mieux l'harmonie d'un accord dont on ne sait plus se passer.

> Après une querelle il est doux de s'entendre,
> Et le débat fini rend l'amitié plus tendre [1].

Le frère est plus empressé, plus attentif, plus galant, la sœur moins exigeante; c'est un assaut de concessions et de générosités. Heureux les hommes s'ils apportaient plus tard, dans leurs retours et dans leurs apparentes abnégations, cette franchise et cette cordialité devant lesquelles viennent s'éteindre les orages de l'adolescence!

Enfin, il est un fait; c'est que nous finissons par ne savoir pas nous faire de plaisir en l'absence du vôtre, et que, même encore enfants, nous sommes plus jaloux de vos succès que des nôtres. A ce sujet, puisque nous causons ici de confiance, laissez-moi vous conter une histoire :

J'avais une sœur aînée; nous étions élevés ensemble et je me borne à vous dire que c'est à elle que je dois la douce expérience des sentiments que je vous retrace. Elle avait douze ans et moi dix; on nous conduisit, par faveur extraordinaire, à un bal chez une amie de ma mère; une petite fille de douze ans fait peu de sensation dans un grand bal. Ma sœur était considérée comme une enfant; elle resta plusieurs con-

(1) Casimir Delavigne.

tredanses sans être engagée. Je dansai bien avec elle, mais j'aurais mieux aimé ne pas danser de toute la soirée et voir ma sœur invitée par un *grand monsieur*. Je ne pouvais pas, moi qui la mesurais du bas de ma taille de dix ans, me figurer que ma sœur fût une petite fille; j'étais furieux. Je suis sûr qu'un physionomiste qui serait entré dans le bal aurait lu sur l'expression de mon visage ces mots écrits en toutes lettres : « Faites danser ma sœur. » Soit qu'un danseur ait eu ce talent d'interprétation, soit que le hasard ait eu pitié de moi, je vis arriver un jeune homme bien grand, bien mal fait, bien timide, bien gauche, bien niais, un de ces danseurs qui sont, dans un bal, le patrimoine des délaissées, la consolation des affligées et les envoyés perpétuels de la maîtresse de la maison; c'est égal, honneur à lui! il fit danser ma sœur. Je le trouvai superbe; ma joie troublée me fut rendue, et ce fut certainement une des bonnes heures de mon enfance que celle où cet *immense* jeune homme tendit sa prière et sa main gantée vers ma sœur pour la conduire à la contredanse. Estimable élève de Terpsychore! Je le reconnaîtrais entre mille, et, si je le rencontrais aujourd'hui, je ne pourrais, je crois, m'empêcher d'aller à lui et de lui dire : « Merci, vous avez fait danser ma sœur. »

Il y a encore dans l'affection d'une sœur mille petites délicatesses qu'il serait trop long de détailler ici; les sœurs le savent bien d'ailleurs. Lorsque, par exemple, elles donnent à leurs frères malades ces soins dont les femmes ont toute l'adresse et tout le privilége; lorsqu'elles nous ramènent le sourire d'un père irrité; lorsque dans ces heures d'emportement et de colères entêtées où nous nous roidissons contre toute démarche, contre toute humiliation, elles obtiennent de nous, à force de je ne sais quelles combinaisons qu'elles trouvent toujours, ce que nulle sévérité ne nous aurait arraché, elles doivent comprendre alors que tout cela fait masse dans notre cœur et que tout cela leur compte pour l'amitié que nous leur rendons, pour l'influence dont nous leur passons ici reconnaissance. Il faudrait qu'à leur tour elles pussent voir, dans ces cas-là, ce qu'un frère, qui a traversé les impressions dont nous venons de parler, garde de dévouement pour une sœur, ce qu'il met en elle de fierté et d'amour-propre. Il faut qu'elles n'ignorent pas combien, plus tard, quand le cœur a pris toute sa raison, quand elles ont grandi avec nous, leur sort à venir préoccupe et agite les rêves d'un frère, combien il donnerait de sa part de bonheur pour augmenter la leur, et combien peu lui coûterait sa vie pour venger l'outrage qui tomberait sur elles. Ainsi, mesdemoiselles, figurez-vous l'amitié la plus dévouée unie à la galanterie la plus décente et la plus pure, et vous aurez compris comment, nous autres frères, nous entendons l'intimité de frère à sœur. Il en résulte que nous trouvons auprès d'une sœur, notre amie, un charme que nous ne nous offririons jamais de frère à frère; nous nous rendons fort bien cette justice. Je n'ai pas eu de frère; j'aurais certainement beaucoup aimé celui que le ciel m'aurait envoyé; mais, à coup sûr, je n'aurais pas donné une de mes sœurs pour trois frères. Voilà comment nous aimons nos sœurs.

Toute nuance réservée, est-ce ainsi que vous nous aimez? L'une de vous daignerait-elle répondre à cette question indiscrète?

Non, nous ne le saurons jamais de vous.

Par esprit de corps vous direz que vous préferez une sœur; et en admettant même que nous trouvions chez vous le retour de ce que nous vous apportons, ce qui est possible, vous vous garderiez bien de nous l'avouer; vous craindriez de nous donner trop d'orgueil. Les femmes en général prouvent qu'elles aiment et ne le disent pas; elles trouvent un charme inexprimable dans les doutes qu'elles excitent. Il est à peu près convenu entre elles qu'elles ne

doivent jamais dire qu'à moitié les choses qui font plaisir à entendre.

Voilà, entre vous et moi qui nous connaissons peu encore, une bien longue conversation, mes indulgentes lectrices. Nous avons parcouru ensemble quelques-unes des plus précieuses sensations de la vie de famille. J'ai retrouvé en vous en parlant quelques éclairs des illusions qui meurent le jour où on la perd. Je l'aime aujourd'hui comme on aime un regret; je l'ai revue avec vous comme on revoit une amitié d'enfance. Pour vous qui la tenez, ne la laissez pas trop vite s'échapper; embellissez-la de talents; laissez-y pénétrer les arts, cette noble distraction, cette joie des jours de fête, cette souveraine et sympathique consolation des tristesses de la terre... Les facultés de sentir se développent encore au milieu des inspirations des arts. Vous verrez ensuite que ces bienfaits d'une éducation que rien ne peut remplacer s'étendront et se prolongeront sur tout votre avenir; vous verrez que, tout en faisant la douceur de vos belles années, ils vous auront d'avance préparé d'inappréciables ressources; car si l'existence commune est dispersée, si des nécessités d'études, si des devoirs de carrière, si le mariage, enlèvent tour à tour une pierre à cet édifice d'un âge qui disparaît trop vite, du moins les traces sont profondes et fidèles; ces premières habitudes de l'âme demeurent avec elle; ces affections à l'épreuve restent et répandent un charme de souvenir et d'espoir sur l'isolement qui leur succède. Heureux encore le cœur, tant qu'au nombre de ces débris désormais séparés la mort n'est pas venue marquer des places éternellement vides!

Aimez donc toujours cette vie de famille; agrandissez-la peu à peu de quelques amis; après la vie de famille, l'intimité. Aimez-la encore lorsque vous la mêlerez, par intervalle, à cette vie éblouissante des salons; car le jour n'est pas loin où, conduites par la main de vos mères, vous viendrez à votre tour assister à ce spectacle du monde qui vous garde tant de flatteries et... il faut vous le dire, tant d'ivresses. Quand ce jour viendra, ne privez pas le monde de vous, non; mais dites-vous que vous êtes à une représentation de l'Opéra; dites-vous que cet éclat est le plus souvent mensonger, que les rôles y sont joués, et que, la toile tombée, acteurs et décorations ne gardent rien de ce prestige qui vous aura séduites. Toutes ces choses-là il faut les voir; appelés que nous sommes tous à vivre au milieu des hommes, il faut les étudier; il faut nous mêler à eux, assez pour les connaître; pas trop, de peur de les haïr.

Ernest de Royer.

UNE INONDATION

A SAINT-PÉTERSBOURG.

C'était en 1824, le 7 novembre; cinq heures du matin venaient de sonner. Tout à coup la mer se soulève à une hauteur prodigieuse vers l'embouchure de la Néva. Un vent impétueux de sud-ouest, soufflant avec fureur, chasse devant lui des vagues sans nombre jusqu'aux portes de la capitale épouvantée. A sept heures, les trois faubourgs les plus rapprochés de la mer, le faubourg du *Port des Galères*, celui de la

Colomna et celui de *Vibourg*, étaient déjà sous l'eau; la ville subit le même sort vers midi.

Tout ce qui s'oppose au passage des flots est à l'instant entraîné par leur violence; maisons de bois, bateaux chargés, rien ne leur résiste. Ils renversent les quais de granit qui bordent la rivière, ils brisent les grilles de fer, ruinent les ponts, et déracinent, comme de simples buissons, des arbres vieux de plusieurs siècles.

Tout est terreur et épouvante, mais on ne peut encore prévoir ni calculer les suites de ce fléau de destruction; bientôt d'horribles tableaux viennent se dérouler aux yeux attristés des habitants de Pétersbourg.

Des familles entières de pauvres gens sont emportées par l'ouragan avec leurs petites maisons de bois, dont le toit avait semblé devoir leur offrir un refuge assuré. On les entend vainement implorer, du milieu des vagues qui les poussent et les repoussent, un secours qu'il n'est plus au pouvoir d'aucun être humain de leur accorder.

D'un autre côté on voit, flottants sur l'eau, des berceaux portant des enfants endormis qui trouvent la mort avant d'avoir connu la vie!... des pères cherchant à sauver leur famille, s'élançant sur des radeaux construits à la hâte, bravant la fureur de la tempête, et périssant pour prix de leur dévouement.

Des milliers d'animaux domestiques nagent avec effort et périssent de fatigue avant d'atteindre le bord, que l'eau croissante éloigne d'eux toujours de plus en plus.

Le port des Galères n'est plus qu'une vaste mer sur laquelle on aperçoit quelques toits de maisons; au-dessus de ces toits se tiennent accroupis des malheureux, attendant la mort, et n'osant demander au ciel un secours qu'ils désespèrent d'obtenir.

Le palais de l'empereur n'est pas à l'abri de cette affreuse calamité; entouré d'eau à la hauteur de près d'une toise, l'approche même en devient impossible. Le souverain reste plongé dans une morne douleur; il voit périr à ses yeux des milliers de ses sujets, et pour la première fois son pouvoir se trouve sans force pour les secourir. Cependant il n'est rien d'impossible à une charité aussi active que celle d'Alexandre. Une barque contenant quelques hommes lutte péniblement contre l'ouragan; elle va se briser au milieu de la Néva, sous les fenêtres mêmes du palais. Les infortunés qu'elle porte, menacés d'une mort certaine, étendent leurs bras vers ce palais où ils sont habitués à trouver secours et protection!... La larme à l'œil, le monarque se retourne vers son aide-de-camp général de service: « Faites tout ce que vous pourrez pour les sauver, » s'écrie-t-il. Le brave général Benkendorff vole où les ordres de son maître et son propre cœur l'appellent; il passe le quai dans l'eau jusqu'aux épaules, et ne considérant ni le danger de l'entreprise ni les représentations de l'officier qui commandait la chaloupe de l'empereur, il s'y embarque, et, aidé par cet officier et par quelques matelots courageux, il affronte avec eux le péril et se dirige vers le bateau, objet d'un aussi beau dévouement. Mille fois ils sont sur le point d'être engloutis; mais enfin leur humanité reçoit sa récompense, et M. de Benkendorff a le bonheur d'amener à son souverain cinq ou six des naufragés qu'il a rendus à la vie[1].

Cependant l'inondation continue ses ravages; vers deux heures de l'après-midi l'eau était montée à quatre toises au-dessus du lit de la Néva. Une foule immense accourt de toutes les parties de la ville où le passage est encore praticable, dans le quartier de la *Liteyna*. Plus élevé que les autres, il offrait encore quelque refuge; mais bientôt ce quartier va être à son tour envahi par l'eau...

Elle s'élève avec une rapidité effrayante.

(1) Historique.

La terreur est dans toutes les âmes. On se demande quelle barrière opposer à cet élément furieux!... Ce funeste vent de sud-ouest ne peut-il pas durer encore une heure... trois heures... dix heures!... Et alors, la belle ville de Pétersbourg, avec ses quais de granit, ses ponts élégants, ses blancs palais, disparaîtra comme ces berceaux d'enfants que déjà l'on avait vus s'engloutir !...

Il est deux heures; les vagues se pourchassent avec la plus grande rapidité; toutes les rues de la ville présentent l'aspect de larges canaux agités par la tempête. Quelques bateaux se montrent de loin en loin, luttant contre la violence des flots et ne pouvant porter secours à personne.

La consternation se peint sur tous les visages... on se regarde, on n'ose s'interroger. Un morne silence a remplacé l'éclat des voix bruyantes et confuses; un même sentiment vient de surgir tout à coup dans les cœurs: « Grand Dieu! sauvez-nous!... » c'est le cri intérieur de chaque individu. La voix de l'homme qui implore son Créateur dans toute la sincérité de son âme ne manque jamais d'être entendue, et une fervente prière est toujours exaucée par le ciel.

Quelques minutes s'écoulèrent encore, et l'espoir rentra dans tous les cœurs. On s'aperçut que le vent avait changé et que l'eau commençait à diminuer.

A cinq heures de l'après-midi la ville était entièrement délivrée des flots qui l'avaient submergée, et les passages étaient redevenus libres.

On se félicite avec effusion; on est heureux d'être sauvé, d'avoir conservé les objets de ses affections. La nuit vient, et l'obscurité empêche de voir tous les effets, toutes les suites de l'inondation; mais le triste lendemain est là avec ses douloureux résultats.

Les premiers rayons du jour découvrirent aux yeux des habitants de Pétersbourg des tableaux qui les glacèrent d'épouvante.

Une grande partie de la ville n'offrait plus qu'un tas de décombres. Les maisons des faubourgs situés aux bords de la mer avaient été emportées par les eaux; leur absence faisait disparaître dans cet endroit jusqu'à l'idée d'une rue. En d'autres lieux l'eau avait déposé une si grande quantité de bois de chauffage et tant d'objets enlevés à des barques naufragées que le passage était devenu impraticable.

Cependant quelques personnes charitables, mues par la plus touchante humanité, pénètrent jusqu'aux bords de la mer; entre autres la directrice de l'institut patriotique des jeunes personnes, madame Vistinghausen. Elle écarte tous les obstacles, elle brave tout pour porter secours aux infortunés qui ont échappé à la mort. Mais combien son cœur est déchiré à la vue des désastres affreux qui se multiplient devant ses yeux!...

Une foule de malheureux à demi vêtus entourait un tas de cadavres que l'on avait retirés de dessous les décombres; une mère y reconnaissait ses enfants, qu'en vain par ses cris elle cherchait à rendre à la vie; un fils y retrouvait son vieux père, auquel il prodiguait les soins les plus tendres. D'autres dans les angoisses du désespoir appelaient à haute voix, celle-ci sa mère, celle-là son époux, dont le sort lui était encore inconnu. D'autres encore, après être restés vingt-quatre heures dans l'eau à mi-corps et sans avoir pris aucune nourriture, se disputaient avec avidité le pain que la charitable directrice avait apporté avec elle!...

Quelques-uns cherchaient parmi les ruines les restes d'une chétive maison, leur unique fortune!...

Plus loin, hors de la ville, des villages entiers avaient été rasés par les flots; on retrouva, le surlendemain seulement, leurs débris, que l'eau avait transportés à plusieurs lieues de distance, avec les corps morts de leurs habitants.

Jamais la ville de Pétersbourg n'avait été frappée d'un aussi immense malheur, mais

jamais aussi elle ne fut témoin de tant de vertus et de dévouement. Combien de généreux citoyens ne craignirent point de hasarder leur vie pour voler au secours des naufragés. Ils n'épargnèrent pas non plus leur fortune pour tirer de la misère ceux que la mort avait épargnés.

Nous avons fait mention du beau trait qui distingue M. de Benkendorff; le général Schenchine en offre un autre non moins touchant; ce guerrier chéri des soldats met à l'épreuve leur attachement pour lui; il les engage au nom de l'humanité à sauver de la mort ceux des malheureux que l'on peut encore dérober à la fureur des eaux; il leur recommande surtout les petits enfants. Bientôt on voit revenir ces braves, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, et portant chacun dans leurs bras, deux et même trois de ces pauvres petits, qu'ils déposent aux pieds de leur chef attendri!... Ces tristes victimes du sort deviennent alors l'objet d'une sollicitude paternelle pour le général et pour sa famille. Réchauffées, nourries, vêtues, et déjà consolées, elles se groupent avec confiance et amour autour de leur libérateur!...

D'autres malheureux suivent les premiers; tous sont accueillis avec la même bonté; et bientôt la maison hospitalière du général Schenchine est changée en salle d'asile, dont il devient lui-même le directeur et le nourricier [1].

D'un autre côté on voit des jeunes gens, pleins d'une généreuse ardeur, exposer mille fois leur existence, sur de petites nacelles, luttant contre la tempête pour sauver des centaines d'individus prêts à périr.

Un paysan, cocher d'une personne connue, voyant deux hommes au moment d'être engloutis par les vagues, et n'ayant pour appui qu'un morceau de bois, trop léger pour soutenir le poids de deux corps, ôte son habit, fait un signe de croix [2] et s'élance dans l'eau. Il nage avec habileté jusqu'à l'endroit où se trouvent les deux hommes, affaiblis par les efforts qu'ils ont faits; il en charge un sur ses épaules, et le ramène heureusement à bord; après avoir repris haleine, il se jette pour la seconde fois dans l'eau et arrive encore à temps pour sauver le second; mais en le déposant sur le bord il s'enfonce lui-même et disparaît pour toujours [1]!... En vain multiplia-t-on les efforts pour retrouver cette noble victime de l'humanité; tout fut inutile!...

Un trait de discipline militaire ne sera sûrement pas déplacé à côté de ces touchantes scènes d'humanité et de dévouement. Un soldat du régiment *Préobrajenski* était en faction à la porte du jardin d'été [2] situé sur le grand quai de la Néva. L'eau venait déjà jusqu'à la ceinture du brave sans qu'il songeât à quitter son poste. Un de ses camarades se souvient de lui et cherche à parvenir assez près de l'endroit où il était pour pouvoir s'en faire entendre. Il lui crie de se sauver; le factionnaire répond qu'il faut qu'un supérieur lève sa consigne pour lui faire abandonner la place où il se trouvait. Heureusement la proximité des casernes permet au soldat d'obtenir l'ordre de l'officier, et de l'apporter assez à temps pour empêcher la brave sentinelle de devenir victime de sa subordination.

Après avoir tracé rapidement quelques traits de cette journée remarquable, nous nous hâtons d'arriver à ce qu'il y eut de grand, de sublime dans la conduite du souverain en cette circonstance.

Le lendemain de l'inondation, le temps

(1) Historique.

(2) Le paysan russe est fort religieux, et n'entreprend aucune action sans invoquer le secours de Dieu.

(1) Historique.

(2) On l'appelle *jardin d'été*, tandis que celui de l'Ermitage se nomme *jardin d'hiver*; il est planté sur une vaste terrasse, de plain-pied avec les appartements de l'empereur. De grands arbres y croissent fort à l'aise; le gazon y est toujours vert et les fleurs en abondance. On le recouvre de vitrages pour l'hiver.

était encore orageux, les eaux hautes et les vagues agitées. Seul, debout dans une simple nacelle, Alexandre, plus grand en ce jour que bien des héros après une importante victoire, se fit conduire dans tous les endroits où l'eau avait exercé ses ravages. Là, entouré de malheureux qui se prosternant à sa vue demandaient à son cœur paternel les objets chéris qu'ils avaient vu disparaître dans les flots, le souverain ne fut plus que l'homme sensible. Des larmes d'attendrissement et de douleur mouillaient son auguste visage; il parlait à tous ces infortunés, et cherchant à les consoler : « Mes enfants, disait-il, calmez-vous ; votre peine me désole ; je ferai pour vous tout ce qui sera en mon pouvoir. Vos maisons seront reconstruites; vous ne perdrez rien de ce que vous avez possédé. Ah ! que ne puis-je de même vous rendre ceux dont vous pleurez la perte[1] !... » L'empereur laissa partout des traces de sa munificence; mais il faut connaître l'amour religieux que le peuple russe porte à ses souverains pour comprendre à quel point la présence seule du monarque avait déjà adouci tous les maux.

Ce fut surtout à la fabrique de fonderie que les cruels effets de l'inondation émurent le plus vivement le cœur du souverain par les scènes de désolation qui frappèrent ses regards.

Le 7 au matin le chef de la manufacture, M. Clarke, voyant l'eau croître avec une rapidité incroyable, avait donné ordre à ses ouvriers de suspendre leurs travaux pour voler au secours de leurs familles, qui habitaient un village situé à peu de distance, sur les bords de la Néva. Le temps, bien court pourtant, qu'employèrent les ouvriers à déposer leurs outils, suffit pour submerger tout le hameau, et ces malheureux eurent la douleur de voir périr à leurs yeux leurs familles entières sans pouvoir leur porter le moindre secours. Il y eut, en cet endroit seul, jusqu'à cent quatre-vingts personnes noyées.

L'empereur trouva le lendemain tous les ouvriers de la fabrique tristement occupés à recouvrir des derniers haillons qui leur étaient restés les cadavres de leurs proches, pour les ensevelir d'une manière convenable.

Un vieillard avait déjà rassemblé six de ses petits-enfants noyés; le septième manquait; on lui indique un corps mort qui flottait dans un canal voisin; il y court, et reconnaissant dans ce cadavre l'enfant qu'il cherchait, il se jette à genoux pour remercier avec transport le ciel d'avoir permis qu'aucun des siens ne soit privé de sépulture[1].

Ce fut à de pareilles courses que l'empereur employa les journées qui suivirent celle du grand désastre; partout il porta du secours, partout il fit bénir et adorer son nom.

Toute la famille impériale suivit dans ces œuvres de charité l'exemple de son auguste chef.

L'impératrice Elisabeth accorda un refuge dans la maison de l'institut patriotique à plusieurs centaines de personnes restées sans pain et sans asile; elle les fit habiller à ses frais et nourrir jusqu'au moment où, retrouvant leurs maisons, ou bien recevant un dédommagement en argent, ils devaient quitter d'eux-mêmes cet asile protecteur[2].

L'impératrice-mère s'occupa particulièrement du sort des enfants qui avaient perdu leurs parents dans ce jour de désolation. Une grande et belle maison fut ouverte à tous ces orphelins, et bientôt ils n'eurent plus qu'à bénir le ciel. Leur auguste protectrice les adopta tous et les fit incorporer dans les nombreux établissements d'éducation qu'elle dirige elle-même.

(1) Historique.

(1) Historique. — (2) Historique.

De grands et prompts secours furent prodigués à tous ceux qui avaient essuyé des pertes en cette occasion. Dès le lendemain de l'inondation, l'empereur nomma des gouverneurs provisoires choisis parmi ses aides-de-camp généraux, pour tous les quartiers de la ville où l'eau avait causé le plus de dégâts. Cent mille roubles [1] furent remis à chaque gouverneur pour subvenir aux premiers besoins des malheureux, et quelques jours après un grand comité fut créé à l'effet de pourvoir à l'amélioration réelle de leur état. Un million de roubles accordé par l'empereur, les dons des impératrices, ceux de toute la famille impériale, et les offrandes des particuliers, portèrent la somme à six millions de roubles [2]. Ce secours si considérable, joint aux sages mesures prises par le comité, firent bientôt disparaître jusqu'aux traces de l'inondation. L'étranger curieux des effets d'un aussi grand désastre n'aurait trouvé trois mois après, à Pétersbourg, qu'une activité plus grande dans les classes ouvrières, beaucoup de nouveaux bâtiments dans les faubourgs, et un air de prospérité parmi tous ceux qui avaient eu à se plaindre le plus de leur misère.

Enfin dans cet empire où tout avance d'un pas gigantesque, où une civilisation d'hier égale déjà celle des pays qui comptent des siècles de progrès, les suites d'un désastre, quel qu'il soit, ne peuvent être longues. Aussi cet immense malheur n'est-il déjà plus qu'un souvenir.

CAROLINE D'OLESKEWITCH.

(1) Un rouble équivaut à peu près à un franc et dix centimes.

(2) Historique.

BOTANIQUE.

L'ARBRE D'ARGENT.

L'air était doux et parfumé sous le tranquille ombrage des hautes forêts du cap de Bonne-Espérance ; on distinguait à peine les mille rayons dorés du soleil couchant à travers les branches épaisses du chêne d'Afrique, du palmier sagou, de l'odorant acacia et du saule-pleureur ; la brise légère se jouant avec l'aloès et l'iris laissait sur son passage des émanations de son souffle embaumé qui semblait le murmure de la nature endormie.

Cependant le calme profond qui régnait en ces lieux fut bientôt troublé par les pas d'une bruyante et riche caravane ; des hommes et des femmes montés sur des chameaux, ou les conduisant par des brides de soie, parurent sur le haut d'une verte colline placée sur la lisière de la forêt. Ils la descendaient gravement, effleurant à peine de leurs babouches dorées le sable fin et sablonneux, et leurs élégants costumes, leurs turbans enrichis de pierreries annonçaient le rang élevé qu'ils occupaient. En effet, c'était le très haut et très puissant prince Abou-Nadir qui voyageait avec sa suite. Il était monté sur un chameau qui surpassait par sa hauteur tous ceux de la caravane ; une couverture ornée de franges d'argent était placée sur le dos de l'animal, et un esclave marchant à côté du prince tenait

au-dessus de sa tête un parasol de soie.

Or, ce prince inconstant vivait très agréablement dans une des plus belles villes du royaume de Perse, lorsqu'il lui prit tout à coup fantaisie d'abandonner sa patrie de fleurs, d'amour et de parfum, pour admirer les merveilles du monde et courir à la recherche d'un bonheur qu'il ne trouvait pas, même au milieu de ses fêtes somptueuses.

Pour accomplir agréablement ce projet il avait fait crier à son de trompe, aux quatre coins de la ville, que le très noble, très magnifique, très puissant seigneur Abou-Nadir, désirant entreprendre un voyage de long cours, ordonnait à tous les jeunes gens de la ville de s'assembler dans une des salles de son palais afin qu'il pût choisir parmi eux ceux qui devaient l'accompagner.

Quelques jours après le prince partit, entouré d'une escorte brillante; il visita l'Asie, l'Amérique et même une partie de l'Europe. Lorsqu'il se montrait dans quelque promenade publique, on courait en foule pour le voir, et chacun lui portait envie, car il éblouissait tous les spectateurs par son luxe et son opulence. Les femmes eurent des sourires pour lui, les courtisans des mots flatteurs, les Français des épigrammes, et tour à tour caressé par la louange ou blessé par la critique, il ne sut bientôt plus distinguer la vérité.

Sa vie s'écoulait au milieu d'une succession de plaisirs, de distractions de tous les genres; mais c'étaient toujours des fêtes, des jeux, de la frivolité, de l'égoïsme, et toujours le dégoût et la satiété venaient empoisonner l'existence du prince qui n'avait que des adulateurs et pas un ami. Jamais une douce confiance, un tendre épanchement ne venaient répandre leur charme puissant dans l'intimité; jamais le langage du cœur n'animait la conversation, et Abou-Nadir, fatigué d'éphémères jouissances, demandait à toute la nature des émotions nouvelles qu'elle semblait impitoyablement lui refuser.

Lorsque son avidité de connaître était satisfaite, il quittait le pays qui n'offrait plus d'aliment à sa curiosité et abandonnait les plus beaux sites, les plus riants paysages, sans éprouver de regrets ni conserver de souvenirs, courant ainsi de contrée en contrée après tous les objets merveilleux et nouveaux.

« Et l'Afrique, se dit-il un jour en se frappant le front, cette pauvre Afrique que j'ai dédaignée comme trop barbare encore pour un prince très noble, très puissant, très lettré, un prince qui a lu les principaux auteurs célèbres, non sans bâiller plus d'une fois, que possède-t-elle qui puisse attirer les regards ou arrêter la pensée ?... ses sauvages, ses Hottentots... La Perse avait son Saadi, l'Arabie son Mahomet, l'Amérique son Washington, l'Angleterre son Shakspeare, son Byron, l'Allemagne son Goëthe et son Schiller, et la France, oh ! la France une foule de génies qui l'ont illustrée en tous genres et qu'il me serait trop long d'énumérer. »

« N'importe, dit-il, je veux visiter l'Afrique. » Il agita donc violemment sa sonnette; un esclave parut et reçut l'ordre de rassembler les sujets du prince, afin qu'il pût partir le jour même. Il se trouva que le nombre en était sensiblement diminué; les uns étaient morts en route de fatigue, les autres avaient été mangés par les anthropophages d'Amérique, compromis dans une conspiration en France, percés par le stylet d'un Italien, arrêtés par l'inquisition en Espagne, glacés par le froid excessif de la Russie, et enfin morts du spleen à Londres; plusieurs aussi avaient déserté la bannière d'Abou-Nadir pour se fixer dans un des pays qu'il avait visités. Il fut obligé de se former une nouvelle escorte composée de personnes appartenant à diverses nations; mais par orgueil pour son rang il exigea qu'elles portassent toutes le costume persan, qui, par un reste d'habitude, plaisait toujours à ses yeux.

Il aborda sur les côtes d'Afrique, parcourut Tripoli, Tunis, Alger, Maroc, côtoya la rivière Bleue en Abyssinie et jeta un regard sur la cataracte d'Alata. Traversant toutes les villes avec ennui et découragement, las de chercher un bonheur qu'il ne rencontrait jamais, Abou-Nadir arriva enfin avec sa suite au cap de Bonne-Espérance. Ses yeux étaient habitués aux merveilles, et pourtant il s'arrêta pour contempler le coucher du soleil dont les rayons éclatants se reflétaient dans l'onde limpide des ruisseaux; puis tout à coup, considérant les forêts dont il était entouré, il fut saisi d'admiration à l'aspect féerique des arbres qui semblaient illuminés.

« O Mahomet! s'écria le prince en levant ses regards vers le ciel, nous as-tu conduit enfin par une route semée d'épines dans ton divin paradis? »

En effet, il serait difficile de trouver quelque chose qui frappât plus l'imagination que le tableau qui s'offrait à lui en ce moment. Un nuage d'argent semblait envelopper la forêt tout entière; quelques lignes d'un rose pâle perçaient à travers cette éclatante blancheur, et les gouttes de rosée, glissant doucement le long des feuilles soyeuses et argentées des arbres, ressemblaient à de brillantes rangées de perles enchâssées dans des diamants. Le soleil resplendissait sur la forêt et le vif éclat de lumière qui scintillait en longs jets sur ces arbres enchantés, et particulièrement sur leur cime, ajoutait à la beauté des branches d'argent l'idée de nombreux fruits d'or dont elles paraissaient couvertes.

« C'est au moins le jardin des Hespérides! s'écria Abou-Nadir; allons en dérober les fruits. » Et il s'enfonça avec ses compagnons sous l'ombrage de la forêt. Plus ils avançaient et plus ils étaient dans le ravissement; enfin une scène gracieuse, magique, vint mettre le comble à leur extase.

Au milieu de la forêt se trouvait une espèce de place ovale que les arbres d'argent entouraient comme une blanche ceinture; ce lieu réunissait toutes les merveilles des sept cieux décrits dans le Coran; de distance en distance étaient placées des cassolettes où brûlaient d'odorants parfums; une vapeur d'encens s'en exhalait et répandait au loin ses enivrantes émanations. Le ciel en cet instant semblait une voûte d'or qui couvrait un palais d'argent, et, pour ajouter à l'illusion, un respectable vieillard, assis sur un trône formé de fleurs, présidait aux danses légères de riantes jeunes filles qui tourbillonnaient autour de lui comme un essaim de brillants papillons.

« Est-ce un prestige de mon imagination, dit le prince en s'avançant vers lui avec respect, ou es-tu réellement un envoyé du grand Allah, ou Mahomet son saint prophète?

— Je ne suis que leur zélé serviteur, répondit le vieillard, et l'on m'appelle le solitaire de la forêt; on me vénère ici parce que j'ai beaucoup voyagé et que mes compatriotes ont profité des conseils dictés par mon expérience. Ces jeunes filles se plaisent à entourer ma vieillesse de respect et d'amour, et le soir elles viennent me récréer par leurs jeux folâtres et leurs danses légères.

— Oh! bon solitaire de la forêt, que l'on doit être bien ici! reprit Abou-Nadir.

— Oui, répondit le vieillard; ma hutte est formée des branches de l'arbre d'argent, ma couche de mousse fleurie, et je me nourris des fruits que ces jeunes filles m'apportent tous les jours dans leurs vertes corbeilles de joncs; ici j'ai trouvé le bonheur, ici je me suis reposé des fatigues de la vie, et maintenant je jouis d'un calme inappréciable et des plaisirs de l'âge d'or.

— Apprends-moi ton secret pour être heureux, respectable vieillard; en vain j'ai parcouru le monde, je n'ai trouvé au milieu des fêtes que le vide du cœur et la satiété.

— Comme tous ceux dont l'âme est ardente, dont l'imagination est exaltée, reprit

le solitaire, tu as erré quelque temps dans le labyrinthe des incertitudes, emporté par le tourbillon des plaisirs et courant après de trompeuses jouissances. Maintenant que tu sais apprécier ces brillantes chimères, maintenant que tu as vu s'évanouir cette ombre mensongère de félicité, tu commences à comprendre que le bonheur ne ressemble à rien de ce que tu as goûté.

« Non, mon fils, ce n'est point par un chemin semé de fleurs que l'on arrive au but que tu désires; le sentier qui doit y conduire est entouré de ronces et d'épines, et c'est à la sueur de son front que l'homme doit aplanir cette route difficile. Mais ce travail est mêlé de douceur; les vertus y servent de guides, les affections, les saintes affections de fils, d'époux, de père, embellissent et abrégent le chemin; les victoires remportées sur soi-même et le calme de la conscience vous font enfin atteindre le bonheur, non pas tel que tu l'as rêvé, mais tel que nos faibles organes peuvent le goûter, le seul que l'on doit trouver ici-bas; car si la vie était plus douce à l'homme, il lui serait trop difficile de la quitter; il n'éprouverait pas l'ineffable consolation d'en espérer une autre.

« C'est par la charité que je suis arrivé à cet heureux état de quiétude que tu envies; c'est en m'occupant de mes semblables, en utilisant mes connaissances et mes découvertes à leur profit; je jouis à présent de leur reconnaissance et l'amour de mes frères est ma récompense. Fais du bien, et tu trouveras le secret que tu cherches.

« Si tu le veux, il y a encore ici assez de branchages et de feuilles pour te faire une hutte, assez de mousse pour te faire un lit, assez de fruits pour te nourrir, et il me sera doux de les partager avec toi.

— Oh! non, s'écria Abou-Nadir, je veux retourner dans ma patrie et veiller comme un bon père aux intérêts de mes sujets que j'ai négligés si longtemps; peut-être enfin trouverai-je le bonheur en faisant des heureux? Mais je désire aussi conserver le souvenir des lieux où je t'ai vu, et transporter dans mon pays les arbres merveilleux qui embellissent le tien. Toi qui as interrogé la nature, initie-moi à quelques-uns de ses secrets; tu m'as fait aimer la science, et j'éprouve en t'écoutant un plaisir dont au moins je puis apprécier la valeur.

— Volontiers, reprit le solitaire.

« Le Protée argenté ou l'arbre d'argent est originaire du Cap; cet arbrisseau, entièrement couvert d'un duvet blanc et satiné, s'élève ordinairement à douze pieds, quelquefois même à soixante. Ses tiges sont droites et divisées en rameaux garnis de feuilles lancéolées, soyeuses et argentées; ses fleurs disposées en têtes globuleuses sont munies d'écailles qui présentent le même phénomène; le pistil souvent plus long que les pétales donne à ces fleurs l'apparence d'une légère plume qui se balance mollement. Ces arbrisseaux font un charmant effet; ils sont déjà connus en Europe, et particulièrement en Angleterre, où on les a propagés au moyen de graines tirées du Cap et semées, sur couche chaude et sous châssis, au printemps, en terre légère. On en distingue plusieurs variétés, entre autres une dont les feuilles d'un vert pâle sont bordées par une ligne rose; les écailles, revêtues de poils blancs, sont aussi de la plus jolie couleur de rose; cette dernière vient de bouture. »

Nous ajouterons aux détails donnés par le solitaire, que les chimistes sont parvenus à faire du Protée une imitation connue sous le nom d'arbre de Diane; c'est une jolie végétation métallique que l'on obtient en mêlant de la dissolution d'argent avec celle du mercure; on emploie différents procédés; le plus expéditif est celui du chimiste Baumé.

Mme EMILIE MARCEL.

UNE SOEUR.

On ne sait pas assez ce que c'est qu'une femme
Lorsque son corps débile enserre une grande âme.
(*Cromwell*, ou *la Mort d'un roi*, pièce inédite.)

Je vais vous dire une histoire touchante et dont l'héroïne fut une simple femme comme vous, comme vous modeste, naïve, timide, qu'un rien faisait pleurer et dont un rien blessait les membres délicats; mais une femme grande et forte aussi dans l'occasion. Quand vous aurez lu cela, vous le relirez encore, car cela vaut une larme, et c'est un langage peu fait pour vous lasser, n'est-ce pas? que celui qui demande une larme pour réponse. Souvent, quand je veux détourner ma pensée du tableau décourageant et sans élévation qu'offre autour de moi l'égoïsme de l'homme, je me la rappelle cette histoire de jeune fille, et pour vous la conter aujourd'hui je la prends où elle me resta profondément gravée... là... dans le cœur, comme un pur souvenir. Elle est bien vraie cette histoire, et si le voile du pseudonyme couvre le nom respecté d'êtres encore vivants, c'est que les convenances font loi, c'est qu'aussi la vertu chez vous est un astre modeste que l'éclat du soleil offusque et fait pâlir; c'est que la femme à qui dernièrement j'écrivis pour lui demander la permission de révéler, avec son nom, ses actions modeles, me répondit ceci : « Ne nous réveillez pas, le sommeil est si bon! Le mérite n'est pas grand, comme vous le croyez, à une sœur d'avoir ainsi aimé son frère; si vous étiez femme, si vous étiez sœur, vous l'auriez compris. Ne tachez pas mon nom de vanité. Cependant, puisque vous voulez bien trouver quelque utile leçon dans les faits, je les accorde à vos instances, pourvu que vous laissiez dormir le reste où je l'ai placé, dans l'ombre. »

Admirable femme! que le temps lui-même n'a pu flétrir; belle encore sous ses soixante années, belle encore en vérité! avec ses cheveux blancs, aussi blancs que la neige, et qui ne déparent pas son front majestueux. Il est vrai qu'il n'y a que trois femmes comme cela par le monde, que les années ne dépossèdent pas de leur divin regard, de leur angélique sourire et de tout ce qui permet encore au cœur de se refléter sur les traits; mais quand par hasard on rencontre l'une d'elles, on s'incline malgré soi, malgré soi l'on répète : « Oh! le noble visage! »

Il faut d'abord que vous sachiez que ce fut une enfance pleine de charmes que celle du frère et de la sœur dont je vais vous parler. Qui les eût vus tous deux, quand l'un pleurait, s'enlacer de leurs petits bras, qui les eût vus toujours ensemble et d'un même mouvement reprendre ou quitter leurs premiers jeux, sans que l'un fût capable de garder le moindre plaisir à côté des plus légers chagrins de l'autre, aurait pu présager déjà que dans des cœurs ainsi faits l'amitié pousserait des racines profondes. Adolphe et Marie d'Emanville (c'est le nom que je leur supposerai) étaient du même âge à un an près; cependant le droit d'aînesse appartenait à Marie. Sans compter que l'enfance chez les femmes est plus raisonnable et pour ainsi dire plus avancée que chez les hommes, c'était un semblant de privilége dont elle usait parfois pour exiger de son petit frère

qu'il lui contât ses peines secrètes (car des peines on en a dès l'enfance, seulement les douleurs de l'âme se mesurent pour la force au nombre des années). Adolphe d'Emanville annonçait déjà un de ces caractères mélancoliques qui ont besoin d'une voix qui les appelle dans l'isolement funeste qu'ils se creusent en eux-mêmes, d'un mot qui les console, d'un cœur qui les devine. Marie était la voix qui parlait à cet isolement naissant. Marie était le cœur qui devinait. Plus tard elle eut encore un privilége, privilége saint qui demeure à la femme alors que trop souvent l'homme oublie dans les tracas du monde : celui de la prière. Quand l'un oublia de prier, Marie pria pour deux. C'est un parfum sans doute accepté par le ciel que ces vœux d'une sœur adressés pour un frère.

Un jour vint où les exigences de l'éducation obligèrent les parents de séparer ces deux enfants. Comme il fut triste ce jour pour la pauvre Marie, dont le cœur sanglota tout le matin ! longtemps elle suivit des yeux la voiture qui emportait son frère à quelques lieues du champ natal. De combien de larmes fut arrosé le mouchoir qu'elle agitait encore en dernier signe d'adieu ! Dans le cours de l'année Adolphe fut atteint, au sein même de la maison où il faisait ses premières études, d'un fléau terrible, contre lequel l'art de la médecine venait à peine de découvrir un préservatif certain, mais encore mal accepté par l'incrédulité que rencontre toute chose, même le bien, à son origine. Adolphe avait la petite-vérole, et les progrès du mal étaient tels qu'ils jetèrent l'enfant à deux pas du tombeau. Une lettre vint en apporter l'affreuse nouvelle à sa mère. Ce fut en vain qu'on essaya de la cacher à Marie ; elle devina un grand malheur dans une larme qu'elle surprit au regard de sa mère. Alors on agit avec prudence en lui avouant que son frère était dangereusement malade, car ses terreurs secrètes allaient dépasser la vérité ; elle allait soupçonner la mort, et la mort n'eût pas manqué de la frapper elle-même, la pauvre enfant ! Pour la première fois elle se fit une loi de désobéir à la volonté paternelle. Noble désobéissance d'une jeune fille de treize ans à peine, et qui trouvait une excuse à côté d'une crainte et d'un regret dans le cœur dont elle enfreignait l'ordre ! Nulle raison, nulle prière, nul obstacle ne purent empêcher Marie d'accompagner sa mère, lorsque celle-ci courut prodiguer ses soins à son fils. Elle s'écria, avec une fermeté qui ne permettait pas le doute, que, si on ne cédait pas à ses instances, elle irait seule, à pied, voir son frère sur son lit de souffrances. On lui parla du danger qu'il y avait de s'approcher des personnes atteintes de l'horrible maladie à laquelle Adolphe était en proie ; elle répondit que le danger était de la laisser loin de lui. Elle partit donc avec sa mère. Elle contint un cri de douleur tout prêt à s'échapper de sa poitrine à l'aspect du visage momentanément défiguré par la violence du mal. Le malheureux enfant, qui se faisait peur à lui-même, ne distingua pas bien le sentiment qui animait sa sœur ; il s'imagina qu'elle ne le reconnaissait pas, ou que tout au moins il lui inspirait un dégoût profond. Il cacha sa face sur l'oreiller de son lit, qu'il mordait de désespoir en poussant de longs sanglots. Marie, désespérée à son tour de cette cruelle méprise, par un mouvement de l'âme que nulle main ne fut assez prompte pour comprimer, se précipita vers son frère, et sur sa joue rougie et fiévreuse elle déposa un baiser consolateur. Ce baiser et les soins de tout genre par lesquels elle voulut, nuit et jour, venir en aide à sa mère, laissèrent sur le visage de Marie d'Émanville ces traces, heureusement rares et peu profondes, qui ne lui messeyent pas et qui ajoutent même, en quelque sorte, à l'expressive bonté de ses traits délicats. Ce que la prévoyance des parents avait craint sans pouvoir l'arrêter était arrivé ; Marie avait gagné la maladie de son frère. Jamais on

ne l'entendit se plaindre, et au milieu de ses propres souffrances c'était encore à son frère qu'elle songeait. Quand on vint lui apprendre qu'il n'y avait plus de danger pour lui, elle s'écria avec la voix de son cœur que désormais non plus il n'y en avait pas pour elle. Les femmes sont ainsi faites, qu'elles souffrent pour ce qu'elles chérissent bien plus que pour elles-mêmes.

A dix-sept ans Adolphe revint à la maison paternelle. Il y eut là deux belles années, où le bonheur fut calme, mais réel, mais céleste et sans mélange. C'était le matin, à chaque réveil, une promenade joyeuse en la rosée du parc ; c'était, le jour, cent concerts improvisés où deux voix s'accompagnaient dans un chant fraternel, ou bien encore c'était Adolphe retraçant au crayon les purs traits de sa sœur, ou Marie esquissant à son tour le portrait de son frère ; et puis, le soir, c'était encore une promenade avec un livre en main, une promenade durant laquelle leurs pas n'étaient interrompus que par les harmonies du vent passant dans les rameaux, ou par l'humble prière d'un pauvre qui rentrait sans pain sous le chaume où la faim l'attendait, et qu'ils aidaient tous deux de leurs premières épargnes; car Adolphe et Marie, Marie surtout, étaient la bénédiction d'alentour, et du plus loin qu'ils les apercevaient les paysans disaient : « Tenez, voilà nos anges ! »

C'est une cruelle vérité, mais qu'il faut pourtant dire, de peur qu'on ne s'endorme dans une securité profonde qui rendrait le réveil d'autant plus fatal qu'on ne l'aurait jamais prévu : le bonheur en ce monde ne jette ses racines que dans le sable, et il est toujours à la merci de la première bourrasque, qui l'emporte bien loin, laissant à peine derrière lui le souvenir de ce qu'il fut. Cependant, comme l'expriment ces vers qui me viennent en ce moment et que vous me pardonnerez de ne pouvoir garder en moi-même :

Tout s'oublie... excepté les doux jours de l'enfance :
C'est que dans l'homme fait c'est la tête qui pense;
Et ce qui vient de là se perd dans l'avenir ;
C'est que dans l'homme enfant c'est le cœur qui devine,
Et ce qui vient du cœur vient de source divine
Et reste au souvenir.

Adolphe et Marie n'eurent bientôt plus que le souvenir pour consolateur. Le premier coup qui les frappa ce fut la mort de leur mère. A cette terrible catastrophe, leurs deux têtes se rapprochèrent involontairement l'une de l'autre dans un embrassement de douleur, comme deux arbres frêles qui se chercheraient par leur cime pour se prêter un mutuel appui contre la tempête. Ce n'était encore là qu'un présage; il ne les trompa point.

Je n'ai pas a exposer ici une opinion (je n'ose même achever et dire une opinion politique, tant je sais que ce mot-là doit être dissonant à vos oreilles, plus ouvertes aux mélodies célestes qu'au bourdonnement des hommes refoulés l'un par l'autre), je n'ai point à exposer une opinion, j'ai une histoire touchante à raconter. Je me bornerai donc à vous dire que l'année 1793 venait de s'ouvrir comme un gouffre immense, prêt à engloutir quiconque aurait le pied sur le tertre croulant dont il s'environnait. M. d'Émanville, le père d'Adolphe et de Marie, par la puissance de son nom et du rang qu'il avait occupé auprès du roi Louis XVI, dépossédé du trône, n'avait pas été des derniers en butte à l'orage. Depuis la mort de sa femme il avait appelé ses deux enfants auprès de lui, à Paris même, qu'il n'avait pas quitté, dans l'espérance de surprendre quelque jour le roi, ou du moins la reine et le jeune dauphin, a leurs geôliers. Son plan avait échoué, comme c'est l'ordinaire, à l'instant de réussir, et l'infortuné avait payé presque sur-le-champ de sa tête sa fidélité au malheur. Innocentes victimes, arrêtées comme complices du fait de leur père, Adolphe et Marie d'Émanville avaient été en même temps jetés dans les prisons.

Ils se résignèrent à leur cruelle position tant qu'on leur permit de se visiter durant le jour. Telle est la puissance de deux cœurs unis par la sainte amitié qu'ils peuvent quelquefois embellir la sinistre voûte d'un cachot et vivre encore à demi heureux par l'échange de la pensée.

Pour une âme impressionnable et facile au tourment, c'est toujours quelque chose de mystérieusement cruel que l'attente quand elle est mêlée de crainte. Seul, accoudé sur une table et les yeux attachés au balancier d'une pendule dont les mouvements n'égalaient pas en vitesse les soulèvements de ma poitrine, que de fois, durant ces mortels quarts d'heure de l'attente, prêtant l'oreille au plus léger bruit que mon imagination transformait en bruit de pas, que de fois j'ai quitté mon siége, où mes membres tremblaient d'une inquiétude nerveuse, m'élançant vers la porte, courant vers la fenêtre, pour me rejeter bientôt à la place que j'avais quittée et recommencer à nombrer les instants avec les pulsations de mon cœur; car personne n'était venu ! Aussi, que je comprends bien ce que doivent souffrir de plus horrible encore deux êtres plongés dans l'obscurité d'une prison, où leur amitié rencontre à tout instant une muraille épaisse et sans écho qui met un infranchissable obstacle aux émanations que leurs âmes voudraient s'envoyer l'une à l'autre! Pauvres êtres, attendant, espérant, de seconde en seconde, le moment où l'on va remuer le verrou pour leur accorder l'entrevue accoutumée après chaque nuit sans sommeil!

Un matin, il y avait une heure éternelle qu'Adolphe et Marie d'Émanville, chacun de son côté dans sa cellule de pierre brute et verdie par l'humidité, étaient ainsi dans l'attente, se dressant sur leur couche de paille avec un regard fixe d'espérance au moindre bruissement qu'inventaient leurs oreilles, quand tout à coup et simultanément, tout séparés qu'ils étaient et sans se voir autrement que par les intimes sympathies du cœur, ils retombèrent anéantis par une même pensée sur les dalles de leur hideuse habitation, qui leur apparut alors dans la plénitude de son horreur. En effet, l'heure était depuis longtemps passée où le porte-clef venait les réunir, et ils avaient reçu la veille, comme de coutume, la portion de pain noir et d'eau pour deux jours.

Le malheur toutefois, pour si grand qu'il puisse être, cherche, jusqu'à ce que la dernière lueur lui échappe, une branche encore où rattacher ses vœux. Les deux infortunés, quand ils se furent bien rassasiés de découragement et de larmes, se prirent à penser que peut-être on les avait seulement oubliés et que le lendemain serait fidèle. Hélas! on ne les avait point oubliés; seulement, et sans trop savoir pourquoi, on ne voulait plus qu'ils communiquassent ensemble. Il fallait pourtant que ce fût quelque chose de bien barbare, de bien contre nature, car l'homme qui accompagnait le geôlier, quand on vint leur annoncer le lendemain cette nouvelle décision, eut comme une velléité de larme au bord de sa paupière. Marie s'en aperçut, et, prompte à ne rien perdre de ce qui pouvait l'aider à retrouver son frère chéri, elle en profita sur l'heure. Les femmes ont cela encore de merveilleusement divin qu'alors que l'homme succombe et se livre à un abattement complet, faute de savoir découvrir une dernièr issue, elles resurgissent, elles, plus grandes que jamais, quittes à convoquer le ciel à leurs efforts surhumains par des prières à deux genoux.

« Monsieur, vous avez une larme dans les yeux, s'écria Marie en s'adressant au personnage dont j'ai parlé, une larme pour mon frère et pour moi; je l'ai vue, vous ne pouvez pas vous en défendre. Ah ! c'est que les hommes ne sont pas aussi méchants qu'ils tiennent à le paraître, continua-t-elle; autant rester dans votre nature allez, mon-

sieur; soyez bon; et puis, on aura beau faire, il y aura toujours là une conscience qui éprouvera je ne sais quoi d'heureux quand on aura fait du bien. Ne nous faites pas de mal à mon frère et à moi. »

C'était un ange toujours que Marie, mais surtout quand il lui échappait de ces paroles de l'âme qui couraient sur sa lèvre et tombaient droit au cœur. Elle ne tenait plus à la terre, et ses yeux bleus auraient enlevé au caractère le plus dur jusqu'à sa dernière arme.

Le personnage à qui elle s'était adressée, et qui, à la manière dont il donnait ses ordres, semblait être une des puissances populaires d'alors, resta un instant immobile et muet d'un étonnement mêlé d'admiration ; puis il enjoignit au geôlier de se retirer à quelque distance.

« Si jeune et si frêle, dit-il ensuite avec l'accent d'une pitié profonde, il ne peut y avoir que des présomptions bien légères contre vous, mademoiselle, et si j'avais connu plus tôt les rigueurs auxquelles vous êtes en proie, j'aurais déjà pris sur moi d'y mettre un terme, comme je veux le faire à présent que je vous vois; car vous serez libre tout à l'heure, et je vous ferai au besoin un asile de ma maison.

— Et mon frère?... s'écria Marie avec l'éclair d'une joie que dominait la crainte.

— Ah ! pour votre frère, c'est autre chose, mademoiselle ; il était d'âge, de force et d'opinions à tremper dans le complot qui a conduit votre père à... »

Il n'osa prononcer le mot d'échafaud, car il s'aperçut que les genoux de la jeune fille allaient défaillir et qu'elle allait tomber à la renverse.

« Je ne pourrais, sans m'exposer moi-même, reprit-il sur-le-champ, faire pour votre frère ce que je fais pour vous, simple et naïve, et qui n'offrez pas même de prise à l'accusation.

— Je resterai donc ici, répliqua Marie avec une ferme résignation. L'unique faveur que je demande à votre pitié, monsieur, c'est de ne point nous enlever la seule consolation qui nous reste, le bonheur de nous visiter chaque jour quelques heures.

— Vous n'en visiterez pas moins votre frère et vous quitterez cette prison malsaine et qui vous tue, lui dit l'inconnu; ce serait folie à vous de le refuser, car la seule pensée de vos souffrances doit doubler celles de votre frère ; et d'ailleurs il vous sera plus facile d'apporter des adoucissements à son sort en le venant voir du dehors et avec moi qu'en allant chaque jour vers lui au sortir de cette tombe.

— Une tombe ! Vous-même vous appelez cela une tombe, et vous voulez que je la quitte pour y laisser mourir mon frère sans moi ! reprit la pauvre enfant qui fondait en larmes. Ma vie, ajouta-t-elle en reprenant cette noblesse de ton qui lui allait déjà si bien, ma vie appartient à mon frère tant qu'il sera malheureux.

— Tout ce que je puis faire pour lui, c'est de lui assigner une chambre plus aérée, mieux éclairée, et un lit pour s'y reposer ; je le ferai, mais à la condition que vous sortirez de cette prison, mademoiselle, » dit en insistant le même homme.

L'argument était sans réplique possible, Marie l'admettant comme un moyen d'adoucir en effet la position de son frère :

« Vous tenez donc beaucoup à me sauver, monsieur? demanda-t-elle en jetant sur son interlocuteur un regard qui cherchait à se glisser jusqu'au plus profond de sa pensée.

— Beaucoup ! mademoiselle, répondit celui-ci en s'efforçant de maîtriser les pleurs qui l'allaient déborder.

— Plus tard vous tiendrez aussi à sauver mon malheureux frère? ajouta Marie, j'en suis sûre.

— Peut-être... et si cela devient possible, » murmura l'homme.

Avec cette espérance, la jeune fille s'en alla presque heureuse vers son frère qui ne

l'attendait plus. Elle lui rapporta la conversation qu'elle venait d'avoir, et le cœur d'Adolphe d'Emanville tressaillit de satisfaction en songeant aux suites qu'elle avait entraînées à l'instant même, surtout pour sa sœur qui, désormais, allait être libre et pouvoir ainsi rétablir ses forces affaissées.

Après être demeurée le plus de temps qu'elle avait pu obtenir auprès de son frère, Marie suivit son sauveur hors de la prison et accepta l'asile qu'il lui offrait sous son toit avec un intérêt où le respect s'était empreint d'un autre sentiment dont cet homme étrange ne se rendait pas encore bien compte.

Pour le dire en peu de mots, ce n'avait été jusqu'alors qu'un caractère farouche que le sauveur de Marie, et si l'on y avait regardé de près on eût surpris à ses mains plus d'une tache de sang. Pour la première fois peut-être, à l'aspect de cette jeune fille, belle et pâle, dans une noire prison, il avait senti la pitié remuer ses entrailles; pour la première fois il n'avait point souri de mépris à des paroles du cœur. Dans la seule présence de cette pauvre prisonnière il avait déjà cru sentir en lui comme un remords pour le passé; quelques jours de plus, et il allait y trouver la vertu pour l'avenir.

J'ai souvent entendu celle que nous sommes convenus d'appeler Marie d'Emanville raconter comment cet homme, né dans une des classes les moins élevées de la société, abaissait devant elle son orgueil de parvenu; comment, rien qu'à la voir, il épurait, par un sentiment de délicatesse dont il n'avait pas même eu jusqu'ici le soupçon, la grossièreté de son langage habituel. C'était un lion qui s'était fait homme et laissait traîner devant elle sa crinière tout à l'heure encore hérissée et menaçante.

Souvent aussi j'ai entendu raconter à cet ange de fraternité comment elle apportait, avec l'aide de son hôte inespéré, des consolations au prisonnier à qui elle avait voué son existence de sœur. La chambre nouvelle qu'il occupait lui permettait de se livrer à quelques doux passe-temps. Marie lui rapporta ses crayons. Elle était venue à bout d'introduire dans la prison jusqu'à des instruments. C'était en quelque sorte avoir mis le baume sur la douleur, car la musique a cette éloquence intime qui fait tout oublier pour elle.

Les moments qu'elle passait hors de la prison d'Adolphe, elle les employait à tâcher de sauver, bien plus pour lui que pour elle-même, quelques débris de la fortune paternelle; car elle avait le ferme espoir de faire recouvrer la liberté à son frère.

Un soir, cependant, qu'elle revenait déguisée, comme à l'ordinaire, de la prison avec son étrange protecteur, celui-ci trouva sur son bureau plusieurs ordres entassés des comités secrets d'alors. Parmi ces ordres sur lesquels il promenait rapidement et avec indifférence sa vue, il y en eut un qui parut le frapper plus que les autres; il le fit même instantanément pâlir et une goutte de sueur roula sur son front. Puis il se raffermit comme il put, et, s'emparant de cette circonstance pour mettre à exécution un projet qu'il couvait depuis longtemps, sans à peine oser se l'avouer à lui-même :

« Tenez, mademoiselle, lisez, dit-il en s'adressant à Marie d'Emanville qui était présente et l'observait dans ses moindres mouvements, lisez et sans trop vous épouvanter, car j'apporte avec moi le remède à ce malheur qu'il ne m'a pas été permis d'arrêter plus tôt. Peut-être y laisserai-je ma vie, mais qu'importe, si vous savez apprécier la nature de mes services. »

Il balbutia la fin de sa phrase d'une façon presque inintelligible.

Déjà Marie n'écoutait plus; en croyant à peine ses yeux et prête à défaillir, elle était tout entière à cet ordre qu'on lui avait mis entre les mains.

« Je vous répète que j'apporte le remède

avec le mal, » reprit l'homme effrayé de la jeune fille et cherchant à se faire deviner par elle.

C'était à peine si les oreilles de Marie pouvaient encore percevoir les sons. Elle se laissa tomber, après un silence de stupeur, aux pieds de celui-ci en articulant ces mots :

« Mon frère! mon frère!... Vous ne laisserez pas tuer mon frère!

— Vous ne m'avez donc pas entendu, ou vous ne voulez donc pas m'entendre, mademoiselle? continua le protecteur de Marie. Je vous dis que voici le mal et que j'ai en moi le moyen et la volonté d'y remédier au péril de ma vie, et que vous occupez à mes pieds la place qu'il me conviendrait d'occuper aux vôtres.

— Qu'est-ce donc, demanda Marie en relevant son beau visage mouillé de larmes?

— Je n'ose vous l'avouer entièrement ici, répondit l'interlocuteur; mais permettez-moi de rester seul un instant et je vous le ferai savoir par écrit. »

Il y avait à peine quelques minutes que Marie, inquiète et tremblante, s'était retirée dans la chambre où on la dérobait aux poursuites des ennemis de son père quand elle reçut, par un serviteur de la maison, la courte missive qui suit.

« Mademoiselle, je ne sais si je me trompe, mais j'ai droit à mon tour à quelque pitié de votre part. Pour sauver la tête de votre frère il me faut risquer la mienne. Je vous propose un échange : au cas où j'aurais la vie sauve dans cette affaire, je vous demande (et n'en rougissez pas, car c'est l'unique espérance de retour à la vertu qui me reste), je vous demande votre main. La réponse a besoin d'être précise et prompte, car vous n'ignorez pas que demain à dix heures il ne sera plus temps d'agir pour votre frère. »

Je ne saurais vous exprimer ce que tout d'abord il se passa dans le cœur de Marie d'Emanville à la lecture de cette étrange proposition de la part d'un homme d'un rang naguère tant au-dessous du sien et dont le passé comptait autant d'erreurs, pour ne pas dire de crimes, que d'années. Elle demanda la nuit pour réfléchir. Mais la lutte était dans son cœur entre son avenir et celui de son frère; elle ne pouvait manquer de pencher de ce côté. Quand ses idées se furent bien posées dans sa tête et que le matin fut venu, elle écrivit à son tour ceci, qu'elle adressa à celui dont dépendait le salut d'un être qui lui était si précieux.

« Peut-être eût-il été mieux au regard du ciel, monsieur, de faire le bien sans condition; quoi qu'il en soit, j'accepte. Vous sauverez mon frère; mais quand il sera sauvé et que je me serai unie à vous au pied de l'autel, nous quitterons sur-le-champ la France... ou plutôt, non, monsieur; vous y resterez quelque temps encore pour arracher aux cachots et à la mort autant de victimes qu'il vous sera possible. C'est de mon côté une condition que je vous impose et qui vous élèvera jusqu'à mon âme en purifiant votre existence si terriblement agitée. »

Marie n'eut garde de consulter son frère sur la proposition qui lui avait été faite et sur la décision que son amitié de sœur lui faisait prendre, car il eût été homme à n'en pas accepter les résultats.

A dix heures une tête manquait à la liste de l'exécuteur: l'homme avait trompé le gardien; il avait tenu sa promesse. Adolphe d'Emanville, dont les cheveux avaient blanchi dans la prison, venait de ressaisir l'air pur, la liberté, la vie! Sa sœur lui raconta elle-même le danger imminent qu'il avait couru dans ce jour.

« Et qui donc m'a détourné de l'échafaud dans une pareille heure? demanda, les larmes aux yeux, Adolphe d'Emanville.

— Monsieur! répondit sur-le-champ Marie en montrant du doigt leur sauveur à tous deux; monsieur, répéta-t-elle avec

dignité, que vous respecterez désormais comme mon époux et que vous aimerez comme votre frère! »

L'étonnement eut bientôt fait place à l'admiration et à la reconnaissance dans le cœur d'Adelphe d'Emanville, quand les détails de cette sainte et sublime résolution de sa sœur lui furent connus. Le mariage ne tarda pas à s'accomplir. Jamais un mot depuis ce temps, jamais un mouvement d'humeur ne donna à penser que Marie regrettait sa généreuse conduite. D'autant plus attentive auprès de son époux qu'il devait craindre de trouver en elle moins d'égards et d'amitié, elle acheva de lui faire comprendre la puissance des nobles actions sur le bonheur de la vie entière; elle donna le calme de la vertu à cette âme autrefois si farouche, et plus d'un malheureux heurté entre les prisons et l'échafaud lui dut de traverser sain et sauf la tourmente de l'époque. Enfin, quand ces jours de terreur furent passés, elle se retira au fond de la campagne où elle existe encore auprès d'un homme que le titre d'époux et de nobles qualités acquises par ses soins lui rendent sacré, et non loin de ce frère chéri qu'elle a le bonheur de voir entouré maintenant d'une famille qui le vénère et qu'il aime.

Léon Guérin.

ÉNIGME HISTORIQUE[1].

La plus terrible et la plus avilissante des dominations, la domination étrangère, pesait depuis près d'un siècle sur une nation trop belliqueuse et trop noble pour ne pas la sentir cruellement (1)[2]. De courageux et impuissants efforts pour secouer un joug odieux avaient été tentés plus d'une fois, et plus d'une fois aussi un sang généreux avait inondé vainement le sol de cette patrie malheureuse et humiliée (2). Mourir pour elle en essayant de la venger était tout ce que pouvait faire l'héroïsme de ses enfants les plus dévoués; la délivrer paraissait impossible; les mêmes causes qui avaient amené son humiliation et ses malheurs s'opposaient à son affranchissement. C'était un déplorable système de division du sol et des forces en une quantité de principautés (3)[3] dont les chefs, loin de s'accorder entre eux, épuisaient le pays par des guerres perpétuelles, et l'avaient livré, morcelé et sans défense, à tous les désastres d'invasions barbares et sanguinaires et enfin à une domination qui s'était régularisée (4) et dont on n'évitait les terribles effets qu'en se résignant à en accepter la honte. Chaque effort pour se soustraire à cet esclavage était suivi de la dévastation de la principauté qui avait levé l'étendard de la révolte. Il fallait se soumettre ou dévouer des populations entières à la vengeance des barbares qui massacraient les vieillards, les enfants et les femmes, et inondaient de sang des ruines fumantes.

Les étrangers ne régnaient pas sur le pays, mais ils y dominaient; les princes recevaient d'eux leur investiture (5) et leur payaient des tributs. Leurs querelles, et il ne s'en élevait que trop entre eux, étaient jugées en dernier ressort par leurs impérieux maîtres, et le refus de se soumettre

(1) Nos abonnées savent, mais nous croyons utile de le répéter ici, qu'un prix est toujours accordé à la meilleure explication des énigmes historiques. (Voir ci-après page 239, les conditions.)

(2) Les chiffres de renvoi se rapportent aux notes explicatives de cette énigme, qui seront données plus tard (*Note des Editeurs.*)

(3) L'une d'elles portait le titre de *grande principauté*, et le prince qui la gouvernait celui de *grand prince*

à la décision devenait le signal de nouveaux malheurs pour le peuple infortuné, trop souvent victime des dissensions de ses chefs légitimes. Souvent aussi plus d'un noble et généreux prince appelé à comparaître devant le tribunal des farouches étrangers tomba frappé d'un jugement inique que les intrigues et l'or de son rival avaient acheté.

C'est un des épisodes de ces temps de malheur et d'oppression que je veux raconter; des siècles et des espaces immenses nous séparent, nous, filles de la France et du dix-neuvième siècle, du théâtre et de l'époque de ces événements; mais il y a un sentiment commun à tous les temps, à tous les cœurs, un sentiment qui crée une puissante sympathie pour tous les maux ou tous les biens qui s'y rattachent; c'est l'amour de la patrie, c'est le besoin de sa gloire et de son indépendance. Oh! comment, nous, qu'on avait bercées avec des bulletins de victoire, et dont les yeux et les ris furent troublés sitôt par les revers de la France; nous, enfants dont les jeunes cœurs ont vieilli si vite alors pour comprendre et sentir nos infortunes; nous, dont les fronts humiliés se sont baissés vers la terre au récit de nos désastres; nous, dont les yeux se sont allumés d'une indignation, hélas! impuissante en voyant nos vainqueurs; nous, dont les faibles mains ont divisé du linge pour panser les blessures de nos braves et malheureux défenseurs; nous, enfin, qui avons vu des prisonniers français traverser nos villages à la suite de régiments étrangers! comment n'aurions-nous pas des larmes sympathiques pour des douleurs dont nous connaissons si bien la poignante amertume? Qu'importe que le temps et l'espace nous en séparent; il y a des infortunes qui doivent saisir tous les cœurs, n'importe où et par qui elles furent éprouvées.

Le grand prince venait de mourir (6), deux compétiteurs se présentèrent pour lui succéder (7); mais les droits de l'un étaient bien plus fondés que ceux de l'autre, et après plusieurs mois de désordres et de dissensions intestines le légitime héritier de la grande principauté (8) reçut, ainsi qu'il était d'usage depuis près d'un siècle, son investiture du *chef*[1] des dominateurs étrangers (9), et put exercer ses droits de souveraineté.

Quelques mois après, une querelle s'élève entre une ville importante (10) et le grand prince; la paix se rétablit, il part pour le *camp* étranger et y reste deux années entières; une absence aussi longue, mais à laquelle il se vit sans doute forcé, devint la source de nouveaux troubles et de nouveaux désastres et jeta sur lui de la défaveur, car on l'accusa d'être allé ramper aux pieds des étrangers au lieu de secourir la patrie en danger. Son perfide antagoniste (11) profite de ces dispositions hostiles; la ville révoltée se place sous sa domination; il est sommé de paraître au *camp* pour se disculper des plaintes portées contre lui par le grand prince son oncle; il confie ses nouvelles possessions à l'un de ses frères (12) et se munit de riches présents dans l'espoir bien fondé de se justifier ainsi plus aisément devant un tribunal où présidait la plus insatiable cupidité.

Sur ces entrefaites, le grand prince, fort de l'autorisation formelle du chef, car en reconnaissant ses droits il avait dû lui conférer celui de les défendre, attaque les révoltés et les bat. Un traité arraché aux vaincus par la force des circonstances ne tarda pas à être rompu, et les hostilités recommencèrent. L'antagoniste du grand prince qui, dans un court séjour au camp, avait réussi à capter les suffrage de son juge (13), au point de se faire conférer le titre de *grand prince* qu'il ambitionnait, et d'obtenir en mariage la propre sœur du

[1] Le mot *chef* n'est pas le véritable mot qu'il faut employer pour désigner le souverain des étrangers je n'en sers à dessein pour qu'un nom plus juste ne soit pas un renseignement trop clair; il en est de même du mot *camp*.

chef (14), revint accompagné d'une armée étrangère et commandée par un général du *chef* (15). Il résolut de s'emparer de l'apanage héréditaire de son oncle (16); celui-ci lui envoya des ambassadeurs qui lui dirent ces paroles remarquables de modération et de générosité, car elles avaient pour but d'épargner le sang du peuple et d'éviter les dévastations des étrangers, au prix du sacrifice de toute ambition personnelle.

« Soyez grand prince, lui dirent-ils, si tel est le bon plaisir du *chef;* mais laissez votre oncle paisible possesseur de son apanage héréditaire. Allez; emparez-vous de la grande principauté (17) et congédiez votre armée. »

Le prince ne répondit aux députés qu'en ravageant les villes et les villages de son oncle; celui-ci convoqua alors un conseil composé des grands et d'un membre du clergé (18) et leur dit :

« Devenez juges entre mon neveu et moi. N'est-ce pas le *chef* lui-même qui m'a fait monter sur le trône de la grande principauté? n'est-ce pas à lui que je paie exactement le tribut royal? Cependant aujourd'hui que je renonce à cette dignité, je ne puis désarmer la colère de mon neveu; il en veut à ma vie; il porte le fer et le feu dans l'apanage de mes pères et emmène mes sujets en esclavage. Ma conscience ne me fait aucun reproche, mais peut-être suis je dans l'erreur; je viens à vous pour entendre ma sentence; dites-moi avec franchise si je suis coupable ou non envers lui. »

Les membres du conseil, touchés de sa douleur et de tant de bonté, lui répondirent unanimement :

« Prince, vous êtes innocent devant le Très-Haut, et si votre modération n'a pas fléchi le cœur endurci de votre ennemi, armez-vous sans crainte du glaive de la justice; allez, Dieu vous protégera; vous serez secondé par vos fidèles serviteurs qui, tous, sont prêts à verser leur sang pour le meilleur des princes.

— Hélas! reprit celui-ci, ce n'est pas pour moi seul qu'il faut prendre les armes; c'est pour une foule d'infortunés que l'on arrache au toit paternel, pour nos frères opprimés à qui l'on ôte la liberté ou la vie. Rappelons-nous ce texte de l'Evangile : *Celui qui périt pour son frère mérite le nom de grand;* que la parole du Seigneur soit donc notre salut! »

Le grand prince, à la tête de sa valeureuse armée, rencontra les troupes de son neveu réunies aux bandes étrangères (19); le combat s'engagea. Le grand prince semblait chercher la mort, son casque, sa cuirasse étaient percés de flèches : cependant il ne fut atteint d'aucune blessure. Il repoussa l'ennemi sur tous les points, remporta une victoire complète, et arracha ainsi à l'esclavage un grand nombre de ses sujets faits prisonniers par l'ennemi. Ces infortunés chargés de chaînes regardaient de loin le combat, et adressaient au ciel de ferventes prières pour le succès des armes du prince; des larmes de reconnaissance et d'amour coulèrent de leurs yeux à la vue de ce triomphe qui leur rendait la liberté. On amena au vainqueur le frère et la femme de son rival (20), le général étranger (21) et d'autres prisonniers de guerre. Il défendit à ses soldats de faire aucun mal aux vaincus, traita le général avec toutes sortes d'égards et le renvoya vers son maître avec de riches présents. Ce perfide, qui ne pardonnait pas au grand prince de l'avoir vaincu, jura de rester à jamais son ami; il jeta tout l'odieux de cette guerre sur lui-même et sur le neveu du grand prince, et alla jusqu'à dire qu'ils avaient ravagé la principauté de celui-ci sans autorisation du *chef.*

Le prince vaincu se réfugia chez les rebelles qui, en apprenant le succès de son rival, levèrent des troupes et s'approchèrent du fleuve (22) qui seul les séparait de leurs ennemis. On voyait les étendards des vainqueurs, entourés des trophées de leur dernier triomphe, flotter sur l'autre rive.

Cependant le grand prince, par une générosité digne d'une autre récompense, ne voulut pas livrer une seconde bataille qui eût coûté trop de sang; il proposa à son neveu de se rendre au *camp* des dominateurs étrangers.

« Que le *chef* soit notre juge, dit-il ; sa décision sera une loi sacrée pour moi, et je rends la liberté à votre épouse, à votre frère, à tous les otages de la ville révoltée. »

Ces paroles servirent de base à un traité par lequel, en attendant la sentence du *chef*, l'ambitieux neveu fut nommé *grand prince*, et les habitants de la ville rebelle jouirent du droit de commercer sans entraves dans les Etats de leur noble ennemi, et d'en faire librement traverser le territoire par leurs ambassadeurs.

Malheureusement l'épouse de son rival étant morte subitement dans la ville où on l'avait conduite prisonnière (23), les ennemis du grand prince (car l'histoire lui conserve ce titre malgré son abdication) firent courir le bruit qu'il l'avait fait empoisonner ; cette accusation était sans fondement, mais d'autant plus adroite que cette femme était la sœur chérie du *chef*. Soit que cette atroce et absurde calomnie fût l'ouvrage d'un rival peu scrupuleux, ou qu'il se montrât seulement disposé à l'accueillir parce qu'elle servait ses intérêts, toujours est-il sûr que le prince nouvellement élu s'en empara avec ardeur pour noircir son généreux adversaire auprès du *chef*. Accompagné d'une foule de princes et seigneurs, il se rendit au *camp* avec le général étranger, tandis que son imprudent compétiteur, confiant dans la justice de sa cause, se contentait d'y envoyer d'abord son fils (24), jeune enfant de douze ans, hors d'état de justifier et de défendre son infortuné père.

Tandis que le neveu intriguait sourdement au *camp*, tandis qu'il corrompait à force d'or les seigneurs, le grand prince, fort du témoignage de sa conscience, s'occupait de l'administration de sa principauté héréditaire ; enfin, après avoir reçu la bénédiction d'un membre du clergé (25), il partit pour le *camp*. La grande princesse l'avait accompagné à quelque distance ; avant de se séparer d'elle il s'entretint seul avec son confesseur et lui dit, ému d'une émotion profonde :

« C'est peut-être la dernière fois que je vous ouvre mon âme ! elle est remplie de pressentiments funestes. Malgré tout mon amour pour ma patrie, je n'ai pu mettre un terme aux guerres civiles qui la déchirent ; je serais trop heureux si ma mort pouvait lui rendre le calme que j'ai cherché en vain à lui procurer. »

L'infortuné prince eut grand soin de cacher à son épouse chérie ses sombres prévisions ; il la conjura de retourner à la ville (26) et continua son triste voyage. Arrivé à... (27), l'ambassadeur étranger qui y résidait (28) lui déclara que le *chef* était très irrité.

« Hâtez-vous de l'aller trouver, lui dit-il, si vous ne voulez voir avant un mois ses légions inonder vos provinces ; songez que le général (29) lui persuade que vous voulez résister à ses ordres. »

Effrayés de ces paroles, les seigneurs de la suite du grand prince lui conseillèrent de s'arrêter (30) ; ses fils le supplièrent, au nom de leur tendresse, de ne pas aller au *camp*, mais d'y envoyer l'un d'entre eux pour fléchir la colère du chef abusé.

« Non, répondit le généreux prince, ce n'est pas vous, c'est moi qu'il mande auprès de lui ; je ne veux pas, par ma désobéissance, exposer ma patrie à de nouveaux malheurs. Ne voyez-vous pas que, si je résistais à cet ordre formel, des milliers de chrétiens périraient victimes de la fureur du *chef* ou seraient traînés en esclavage ; car nous ne pouvons lutter avec avantage contre les forces si nombreuses des infidèles. Quelle autre ressource que la mort me resterait-il après de pareils désastres ? O mes amis ! ne vaut-il pas mieux mourir au-

jourd'hui que mon trépas peut sauver les jours de mes fidèles sujets? »

Il fit son testament, distribua des apanages à ses fils, leur recommanda de ne jamais enfreindre les lois de l'honneur et de la vertu, et leur dit un éternel adieu.

Arrivé au *camp* (31) le grand prince offrit des présents au *chef*, à son épouse, aux seigneurs de sa suite; six semaines se passèrent sans qu'il entendît parler de plaintes ou d'accusations. Tout à coup, et comme par réminiscence d'une chose oubliée, le chef donna ordre de juger les deux rivaux (32) et de décider avec impartialité lequel des deux méritait d'être puni. On entama sur-le-champ le procès; les seigneurs étrangers s'assemblèrent dans une tente voisine de celle de leur maître, et le grand prince comparut devant eux. Plusieurs officiers du chef l'accusèrent, entre autres choses, de n'avoir pas payé la totalité du tribut exigé; il répondit victorieusement à tout, et produisit des témoins et des pièces irrécusables à l'appui de ses assertions; mais le perfide général qui s'était constitué son principal accusateur était au nombre de ses juges (33). Dès la seconde séance, le noble et malheureux prince fut conduit garrotté dans la tente, et là, avec les plus horribles menaces, on *le déclare coupable* de deux autres crimes, d'avoir tiré l'épée contre l'ambassadeur du chef et empoisonné l'épouse de son rival.

« On ne reconnaît pas les ambassadeurs dans une bataille, répondit l'accusé; mais j'ai sauvé la vie au vôtre après la victoire et je l'ai renvoyé comblé d'honneurs et de présents. Quant à la seconde accusation, c'est une horrible et atroce calomnie; comme chrétien j'appelle Dieu à témoin que jamais cet abominable forfait n'est entré dans ma pensée. »

Les juges furent sourds à tout ce qu'il put alléguer pour sa défense; car ils étaient décidés à le trouver coupable. Ils le firent charger de chaînes pesantes et jeter dans un affreux cachot: on éloigna de l'infortuné les seigneurs de sa suite et les fidèles serviteurs qui ne l'avaient pas quitté; ses gardes lui attachèrent au cou un carcan d'où pendait un lourd billot de bois, et se partagèrent ses riches et somptueux vêtements.

A cette époque le *chef* partit pour la chasse avec toute son armée, un grand nombre de princes tributaires et d'ambassadeurs de différentes nations. Cet amusement favori des souverains de ce peuple durait ordinairement un ou deux mois, et donnait une grande idée de leur puissance; plusieurs centaines de milliers d'hommes en mouvement, chaque soldat vêtu de son plus bel habit et monté sur son plus beau cheval, des marchands qui transportaient dans d'innombrables chariots les objets les plus précieux des Indes et de la Grèce, offraient le coup d'œil le plus magnifique. Le luxe et la gaîté régnaient dans des camps immenses qui, au milieu de déserts sauvages, présentaient l'aspect de villes brillantes et tumultueuses. C'était horrible de mourir de mort violente au milieu de ces fêtes!

Toute la population se mit en marche; le prince fut traîné à la suite, car le *chef* n'avait pas prononcé sur son sort. L'infortuné supportait avec la plus noble fermeté les souffrances et les humiliations dont on l'accablait; il avait communié plusieurs fois dans le trajet de la principauté au camp, et maintenant qu'il se voyait perdu sans ressource, il puisait dans l'exaltation de sa piété profonde et sincère un calme et une résignation admirables. Les seigneurs de sa suite ayant obtenu la permission de le voir, il les accueillit avec un visage serein, des paroles affectueuses, et leur dit en voyant leur douleur :

« Ce temps où vous étiez heureux près de moi, où vous me contempliez au sein des honneurs et de la gloire, était-il le seul qui convînt à la force de vos cœurs, mes amis? Ne soyons pas ingrats envers le Seigneur, ne le maudissons pas pour quelques instants

d'humiliation et d'adversité. En songeant à tous les biens que nous en avons reçus pendant le cours de notre vie, comment ne trouverions-nous pas de résignation pour quelques moments de souffrance qu'il lui plaît de nous envoyer? Ne vous affligez pas; bientôt je serai délivré de cet affreux carcan sur lequel je vois vos yeux s'attacher avec douleur. »

Hélas! il disait vrai le noble martyr! il passait les nuits à prier, à verser des larmes d'exaltation religieuse, à chanter les consolants cantiques de David; un de ses pages tenait le livre devant lui et en tournait les feuillets, car toutes les nuits ses gardes lui liaient les mains. Afin d'aigrir encore les souffrances de sa victime, le cruel général le fit conduire un jour au milieu d'un marché rempli de monde, il l'accabla d'injures, et tout à coup comme s'il eût été touché de compassion il lui dit, avec une lâche ironie :

« Ne t'abandonne pas au désespoir; c'est ainsi que le *chef* punit ses parents eux-mêmes, lorsqu'il est irrité contre eux; mais bientôt, demain peut-être, il te rendra ses bonnes grâces, et tu seras de nouveau comblé d'honneurs. »

Après ces paroles infâmes, car elles insultaient au malheur et elles s'adressaient à un homme désarmé, le misérable s'éloigna du prince et le laissa exposé aux regards curieux de la multitude qui disait : « Ce prisonnier était, il n'y a pas longtemps, un grand souverain dans son pays. » Les yeux du malheureux prince se remplirent de larmes; il se leva, et se rendit dans sa tente, en répétant à voix basse ces paroles du Psalmiste : « Tous ceux qui m'ont vu ont remué la tête... je mets ma confiance dans le Seigneur. » Plus d'une fois ses fidèles serviteurs lui proposèrent de s'évader, l'assurant qu'ils auraient des chevaux et des guides à leur disposition.

« Jamais, répondait le noble prince, je n'ai eu la honte de fuir; d'ailleurs cette évasion ne sauverait que moi sans sauver la patrie; elle attirerait au contraire sur elle de grands désastres. Que la volonté de Dieu soit faite! »

Tous les jours le perfide général, admis à l'audience du *chef*, lui présentait de fausses preuves de la culpabilité du grand prince qu'il prétendait avoir été convaincu de tous les crimes dont on l'accusait; le *chef*, encore jeune et sans expérience, craignait de prononcer une sentence injuste; mais enfin, trompé par l'accord qui régnait dans ce tribunal inique dévoué aux deux ennemis du malheureux prince (34), il confirma l'arrêt de condamnation. Cette funeste nouvelle n'effraya pas le héros chrétien; après avoir entendu matines, car il avait près de lui un abbé et deux prêtres, il donna sa bénédiction à son fils (35) et lui ordonna de dire à sa mère, à ses frères, qu'il descendait dans la tombe avec le plus tendre amour pour eux; qu'il recommandait à leur sollicitude ses généreux seigneurs, les serviteurs fidèles qui avaient montré tant de zèle à leur souverain, et sur le trône et dans les fers.

L'heure fatale approchait; le prince prit le psautier des mains du prêtre; l'ayant ouvert, il lut à haute voix : « Mon âme est troublée et la crainte de la mort m'a frappé. » Son cœur fut involontairement saisi des frayeurs de la mort; horrible angoisse que l'homme seul a créé pour l'homme, en frappant d'une sentence de mort l'être plein de force et de vie! La bienfaisante nature ne tue pas comme cela, elle! Ou elle frappe à l'improviste et sans ces avant-coureurs plus affreux que la mort même, ou elle la donne au milieu d'une altération des forces physiques qui modifie celles de l'âme et ne lui permet pas de sentir avec la même énergie la crainte de la destruction.

Le malheureux prince la sentit un moment cette crainte terrible; l'abbé lui dit alors : « Prince, dans le même psaume qui vous est si connu, il est dit : ***Déposez***

votre affliction dans le sein du Seigneur. — *Qui me donnera des ailes comme à la colombe*, répondit le prince en achevant le verset; *je volerai et me reposerai.* » Vivement touché de cette image de la liberté que la mort allait lui rendre, il ferme le livre, et au même instant il voit entrer dans sa tente un de ses pages qui, le visage pâle et les traits bouleversés, vient lui annoncer d'une voix tremblante que ses deux cruels ennemis s'approchent suivis d'une grande foule de peuple. « *Je sais pourquoi*, » répond le grand prince en se levant et subitement raffermi, comme tous les gens de cœur, par l'imminence du danger. Aussitôt il envoie son fils chez la femme du *chef* (36), dans la ferme persuasion qu'elle aura pitié de ce jeune innocent, et il s'apprête à subir dignement son sort.

C'était un effrayant spectacle de voir de tous côtés quantité de gens accourir vers la tente du grand prince. Son lâche rival et le perfide ambassadeur s'arrêtèrent sur la place du marché qui était à la distance d'un jet de pierre de la tente de la victime; là ils descendirent de cheval et donnèrent ordre à leurs sicaires d'aller consommer le crime. Les assassins, ayant chassé tous les serviteurs du prince, saisirent l'infortuné par le billot qui pendait à son cou et le jetèrent si violemment contre une des parois de la tente qu'elle en fut enfoncée et que le bois se rompit. Le noble prince, fait pour mourir debout, se relève fièrement; mais plusieurs hommes le terrassent, et l'un d'eux (37), tirant un poignard, le plonge dans son flanc et lui arrache le cœur!

Aussitôt le peuple se précipite dans la tente et la pille, ainsi qu'il était d'usage dans ces sanglantes occasions En apprenant que leur victime venait d'expirer, ses deux barbares ennemis remontèrent à cheval et s'approchèrent de la tente. A l'aspect du corps dépouillé de tous ses vêtements, l'ambassadeur regarda d'un air farouche le prince qui marchait à ses côtés et lui dit : *Eh quoi! laisserez-vous outrager le cadavre de celui qui fut votre oncle?* Terrible leçon qui révèle le mépris que la conduite de l'ambitieux neveu excitait jusque dans l'âme de son complice. Sur-le-champ un des serviteurs du prince couvrit le corps de son manteau.

Le noble et malheureux grand prince ne s'était pas abusé lorsqu'il avait compté sur la générosité de l'épouse du *chef;* la princesse reçut avec bonté l'enfant au désespoir, elle s'efforça de le consoler et défendit également ceux des seigneurs qui eurent le temps de se mettre sous sa protection; les autres, saisis par les barbares ennemis du prince, furent en butte à toutes sortes de mauvais traitements, et enfin chargés de fers.

Le corps de l'infortuné grand prince fut envoyé par son ambitieux neveu, et d'après les ordres du général, dans la ville de... (38) Plusieurs marchands de cette ville, qui avaient personnellement connu le grand prince, voulurent envelopper son cadavre dans des étoffes précieuses et l'enterrer dans l'église; mais les seigneurs qui accompagnaient le corps leur défendirent d'approcher de ces restes ensanglantés, que la haine d'un indigne parent poursuivait encore et qui furent déposés dans une étable. On gardait le corps jour et nuit, sans doute de peur qu'il ne fût enlevé. Enfin il reçut une sainte et honorable sépulture (39).

L'infâme général mourut subitement quelques mois après, et le neveu du grand prince reçut plus tard une éclatante punition (40), tandis que la mémoire de leur victime fut sacrée pour les contemporains et le sera pour la postérité. Ce prince, si grand dans son malheur, mérita le nom *d'ami de la patrie;* à l'exception des habitants de la ville rebelle (41), qui le croyaient ennemi de leur indépendance nationale, il fut généralement pleuré de tout le pays; mais personne ne déplora son sort comme les fidèles et braves sujets de sa principauté héréditaire qu'il avait tant

illustrée. Outre de grandes qualités administratives, ce prince avait de la prévoyance, de la fermeté et du courage, il possédait toutes les vertus domestiques; il eut le plus tendre amour pour son épouse, pour ses enfants et surtout pour sa vertueuse mère (42) qui l'avait élevé dans les principes de la plus véritable piété et qui termina ses jours dans un couvent.

Mme DE SÉNILHES

NOTA. Pour celles de nos jeunes lectrices qui n'auront pu deviner le fait historique qui fait le sujet de cet article, nous donnerons des notes explicatives dans le numéro du 1er *février prochain.*

Un prix sera accordé *à la meilleure explication de l'énigme historique* qu'on vient de lire, pourvu qu'elle ait pour auteur *une jeune personne* inscrite comme abonnée sur nos registres, sous son nom ou sous celui de son père ou de sa mère. Les explications devront parvenir, FRANC DE PORT, *aux directeurs du Journal*, DU 10 AU 15 JANVIER PROCHAIN; celles qui arriveront *avant* ou *après* ces deux dates seront considérées comme non avenues.

Les lettres recevront un numéro d'ordre à mesure de leur arrivée; elles seront ouvertes par le comité le 15 *janvier*, et le prix décerné à l'explication qui sera jugée la plus précise, la plus complète et la mieux rédigée; la jeune abonnée qui l'aura obtenu recevra le *Génie du Christianisme* (édition convenable aux jeunes personnes), et l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, par M. de Chateaubriand, 5 vol. in-8°, *élégamment reliés*

En outre de son nom, nous nous ferons un plaisir de proclamer celui des deux jeunes personnes dont le travail aura le plus approché des qualités exigées pour gagner le prix. (*Note des Directeurs.*)

TOILETTE D'HIVER.

Voici, mesdemoiselles, que la mode vous favorise en rappelant les capotes anglaises, coiffure naïve et jeune que la plupart d'entre vous devaient regretter vivement. Consolez-vous donc, la mode vous rend ces formes à demi fermées qui abritent le visage sans le cacher; ce qui laisse à vos physionomies timides toute la modestie de votre âge.

Ces capotes, certainement, ont été imaginées pour les jeunes filles; elles leur vont si bien! Au fond de cette forme resserrée ne sont-elles pas plus retirées que derrière un voile? Nous vous engageons de tout notre pouvoir à ne pas adopter les voiles qui ne conviennent pas à la simplicité de vos âges. Ce sont des caprices inutiles, trop prétentieux pour vous.

Les capotes en velours de couleur se porteront à la promenade, mais nous nous arrêterons pour vous sur une fantaisie toute gracieuse et simple qui devra vous plaire. La passe de votre chapeau, très basse des joues, très fermée du bas, devra s'arrondir ovale, garnie d'une ruche. La calotte, inclinée, entourée d'un ruban qui forme la croix sur le côté gauche, est garnie à droite d'une touffe de coques plates séparées en deux parties. Sur le velours noir, posez des rubans gros grains noirs; le contraste des deux teintes est charmant.

Au lieu des formes anciennes de vos manteaux, vous avez cette année des pelisses à manches, avec un col de velours en châle; point de pèlerine, et la taille serrée par une cordelière.

Vos robes de soirées un peu habillées vous laissent beaucoup de choix; il y a de charmantes gazes écossaises, tissu plus léger que le tulle, rayé en carreaux écossais satinés de nuances vives; puis les gazes damassées, soie brillante et souple comme une mousseline.

Pour forme de corsage, nous ne pouvons vous indiquer rien de nouveau; ce sont toujours les Sévignés et les mantilles, pour le soir; les corsages drapés croisés, ou montants froncés pour le négligé et les demi toilettes. Les manches larges et à poignet.

HISTOIRE.

SOUVENIRS DU MOIS DE DÉCEMBRE.

Le 3 *décembre* 1789, mort de Claude-Joseph Vernet, célèbre peintre de marine; il était fils d'un charron d'Avignon et dévoila son talent en peignant des chaises à porteur. Un mérite supérieur parvient aisément à se faire jour. Joseph Vernet vint à Paris et son nom fut bientôt connu de toute l'Europe; il excellait à peindre le ciel et la mer, le calme et les tempêtes. Dans sa jeunesse il s'exposait à tous les dangers pour admirer les merveilles de la nature. Un jour il se fit attacher au mât d'un navire battu par les vents, soulevé par les flots, pour contempler les vagues écumeuses, le sillonnement des éclairs. Au bruit de la foudre, des cris des matelots, du craquement du vaisseau, il s'écria : « C'est magnifique! sublime! donnez-moi mes pinceaux. » Le calme revenu, il se mit à l'ouvrage et fit un chef-d'œuvre.

Un de ses tableaux, représentant un lever du soleil, fut un jour montré à un paysan. « Ne trouvez-vous pas cela bien beau? lui dit-on. — Non, c'est tout pareil à ce que je voyons tous les jours. »

Les ouvrages de Joseph Vernet faisaient tous les ans le principal ornement de l'exposition. La reine, en visitant le salon, lui dit un jour : « Monsieur Vernet, je vois bien que c'est toujours vous qui faites ici la pluie et le beau temps. »

Joseph Vernet est le fondateur d'une dynastie de peintres; son fils, Carle Vernet, lui a succédé; celui-ci a laissé sa palette à Horace Vernet, lequel aura sans doute le soin de nommer son successeur.

Le 13 *décembre* 1553, naissance de Henri IV, fils d'Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, et de Jeanne d'Albret, reine de Navarre, princesse aussi recommandable par son courage que par son instruction.

Nous ferons remarquer que Philippe-Auguste, saint Louis, François I[er], Henri IV et Louis XIV durent le jour à des femmes d'intelligence et d'énergie; d'autres grands princes et beaucoup d'hommes distingués n'ont dû leur supériorité qu'aux premières leçons qu'ils reçurent de leurs mères. Toute femme de caractère qui élèvera elle-même ses enfants, qui développera elle-même les premières lueurs de leur intelligence, qui ne leur donnera que de bons exemples et qui présidera elle-même à leur éducation, peut être assurée qu'ils auront de nobles sentiments et feront un jour son bonheur.

Soignez donc l'éducation des femmes, si vous voulez avoir des hommes de cœur; et lorsque nous disons éducation, nous n'entendons point parler de musique, de danse, de peinture et de langues étrangères; non, tout cela n'est que de surérogation. Nous ne proscrivons point les arts, tant s'en faut; ils élèvent l'âme et embellissent la vie, lorsqu'ils sont cultivés par le génie ou la raison; mais ils amollissent le cœur et le dépravent quand ils alimentent la vanité et ne servent qu'à de futiles passe-temps.

Lorsque nous parlons d'éducation pour les femmes, nous ne prétendons point non plus qu'il faille les verser profondément dans la littérature, les sciences et l'économie politique; nous ne voulons point qu'elle as-

pirent à devenir des tribuns ou des docteurs. Non, la pureté de leur front se ternirait sous le poids des couronnes civiques ou académiques. Le mérite des femmes ne doit briller de tout son éclat qu'au coin de leur foyer, que dans leur intérieur. C'est là qu'il leur est permis de parler, de donner des leçons, des conseils, des avis. Nous voulons bien des femmes d'esprit et de science; mais nous voulons, avant tout, de bonnes mères de famille, des femmes fortes, courageuses, prudentes, des femmes d'ordre et d'économie. Lorsque nous parlons d'éducation pour les femmes, nous voulons bien qu'on leur donne tous les talents, toutes les connaissances que leur position ou leur fortune peuvent leur faire acquérir; mais nous voulons surtout qu'on leur enseigne à connaître le prix du temps, à ne pas le dépenser en niaiseries, en conversations, en lectures inutiles, nuisibles ou dangereuses. Lorsque nous parlons d'éducation pour les femmes, nous voulons qu'on leur enseigne à penser à réfléchir, à réprimer leur curiosité, leur goût pour la dissipation, leur inclination à contrôler et à médire, leur désir de plaire, de dominer, de se faire applaudir.

Mais revenons à Henri IV, que nous avions presque oublié. Ce grand roi ne fut point choyé dans son enfance; on le nourrissait de bœuf et de pain *bis*; il était vêtu comme les petits paysans de son pays; il allait souvent tête nue en dépit du froid et de la chaleur; il gravissait des montagnes, traversait des torrents. Aussi, lorsque le temps de faire la guerre fut arrivé, il savait supporter les privations, braver la fatigue et les dangers. On le voyait coucher sur la paille, manger le pain du soldat, hâter les travaux, animer les combattants, se montrer aux postes les plus périlleux. « Ne m'offusquez pas! je veux paraître! » criait-il aux gentilshommes qui le couvraient de leur corps à la bataille de Coutras; et lorsqu'après cette journée on lui présenta les bijoux du duc de Joyeuse, tué dans ce combat, il les dédaigna, disant que les ornements d'un général étaient le sang-froid et la présence d'esprit pendant l'action et la clémence après la victoire.

Dans son enfance Henri IV n'était point entouré d'un essaim de flatteurs, de valets dociles à obéir à ses moindres volontés; mais on résistait à ses fantaisies, on lui apprenait à réprimer son orgueil, à vaincre sas petits mouvements d'impatience et de colère, à oublier une injure, à tenir ses promesses. On ne lui parlait de son rang que pour lui rappeler qu'il devait un jour donner l'exemple de toutes les vertus; et quand il fut devenu roi il avait pour devise: *Vaincre avec justice ou mourir avec gloire.* Ce ne fut point la soif du pouvoir qui lui mit l'épée à la main pour défendre ses droits et conquérir son royaume; mais il croyait avoir de nobles devoirs à remplir. Avant la bataille d'Ivry il leva les yeux au ciel, le prit à témoin de la pureté de ses intentions en disant: « Mon Dieu, si je dois être un de ces rois que vous donnez au monde dans votre colère, faites que ma mort délivre la France des calamités de la guerre et que mon sang soit le dernier répandu pour cette querelle. » Puis s'abandonnant à toute sa valeur, c'est alors qu'il dit à ses soldats: « Mes amis, je veux aujourd'hui vaincre ou mourir avec vous. Serrez bien vos rangs, et si dans la chaleur de la mêlée vous perdez vos enseignes, ralliez-vous à mon panache blanc; vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur. » Pendant la déroute de l'ennemi il criait: « Point de quartier aux Espagnols, mais épargnez les Français! » Il arracha quantité de victimes à la fureur des soldats, fit secourir tous les blessés, donna des consolations à tous les prisonniers, et, bien que la victoire fût en grande partie son ouvrage, il prodigua les louanges à tous les hommes de son armée.

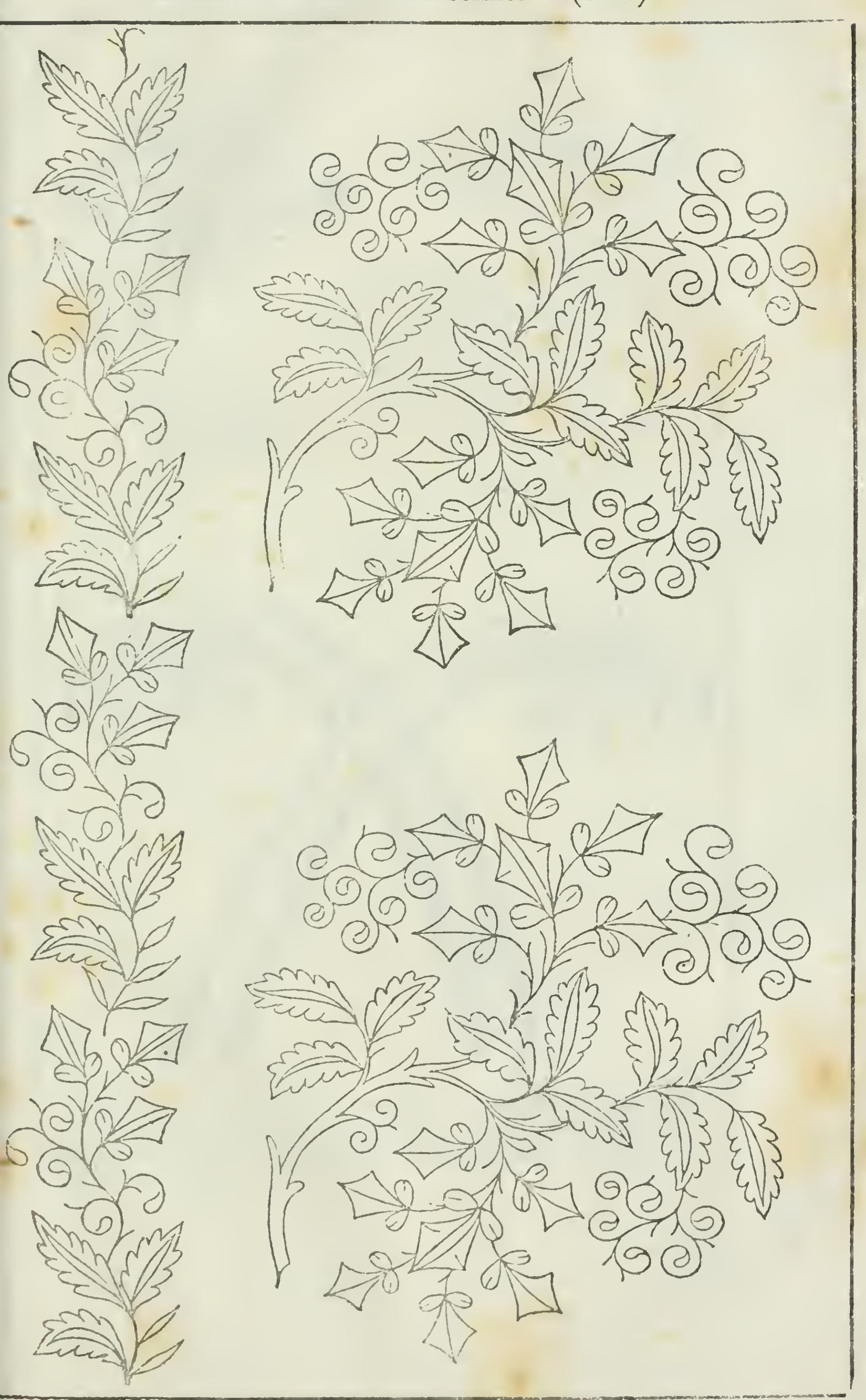
La veille de cette mémorable journée, le colonel Schomberg, commandant les Suis-

ses, et tourmenté par ses soldats, vint lui demander la solde de sa troupe. Le roi tout en colère lui dit : « Comment, monsieur! est-ce le fait d'un homme d'honneur de demander de l'argent au moment de combattre ? » Le colonel se retira tout confus. Le lendemain, comme le roi rangeait son armée en bataille, il se souvint d'avoir maltraité cet officier. « Colonel Schomberg, lui dit Henri IV, il peut se faire que je reste aujourd'hui sur la place, je ne veux point mourir en emportant l'honneur d'un gentilhomme. Je déclare donc que je vous reconnais pour un homme de cœur, incapable de commettre une lâcheté. » Cela dit, il l'embrassa, et le brave colonel, tout attendri, lui répondit : « Ah! Sire, vous m'aviez ravi l'honneur, mais vous venez de m'ôter la vie en m'obligeant à la sacrifier pour le service de Votre Majesté. » Et le même jour il se fit tuer.

Il faudrait un volume pour raconter tous les traits de bravoure, de bonté, de magnanimité du grand roi; nous y reviendrons une autre fois.

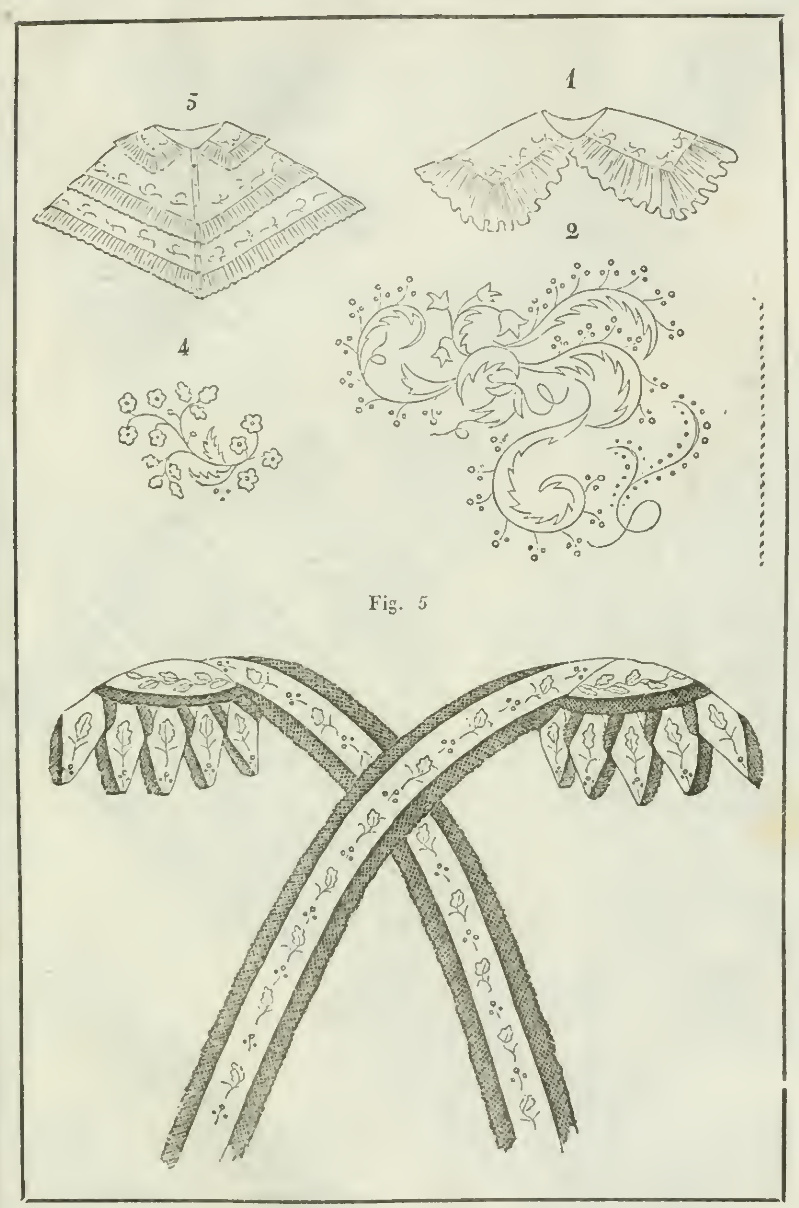
Mme DE NELLAN.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

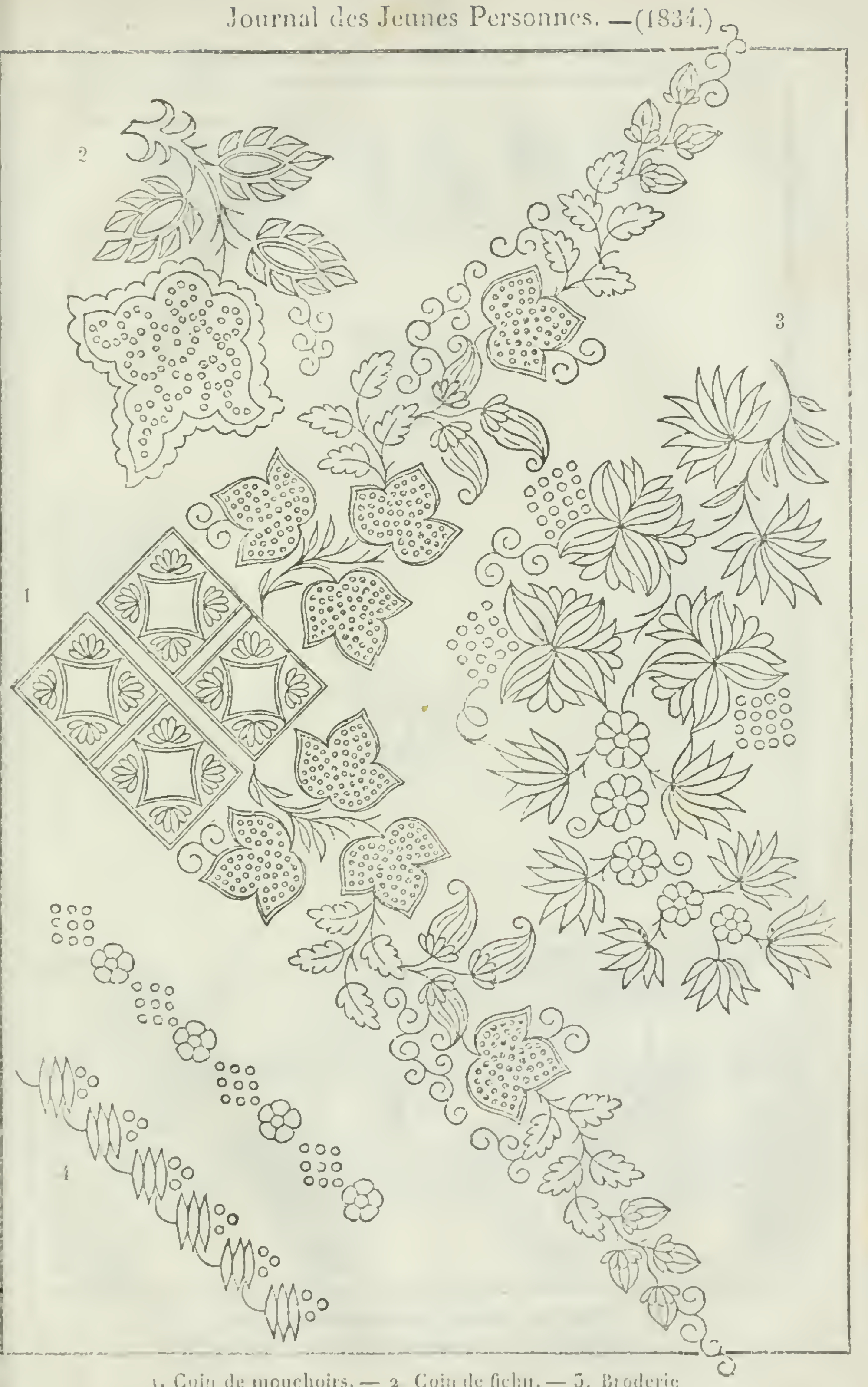


Broderie pour voile en tulle.

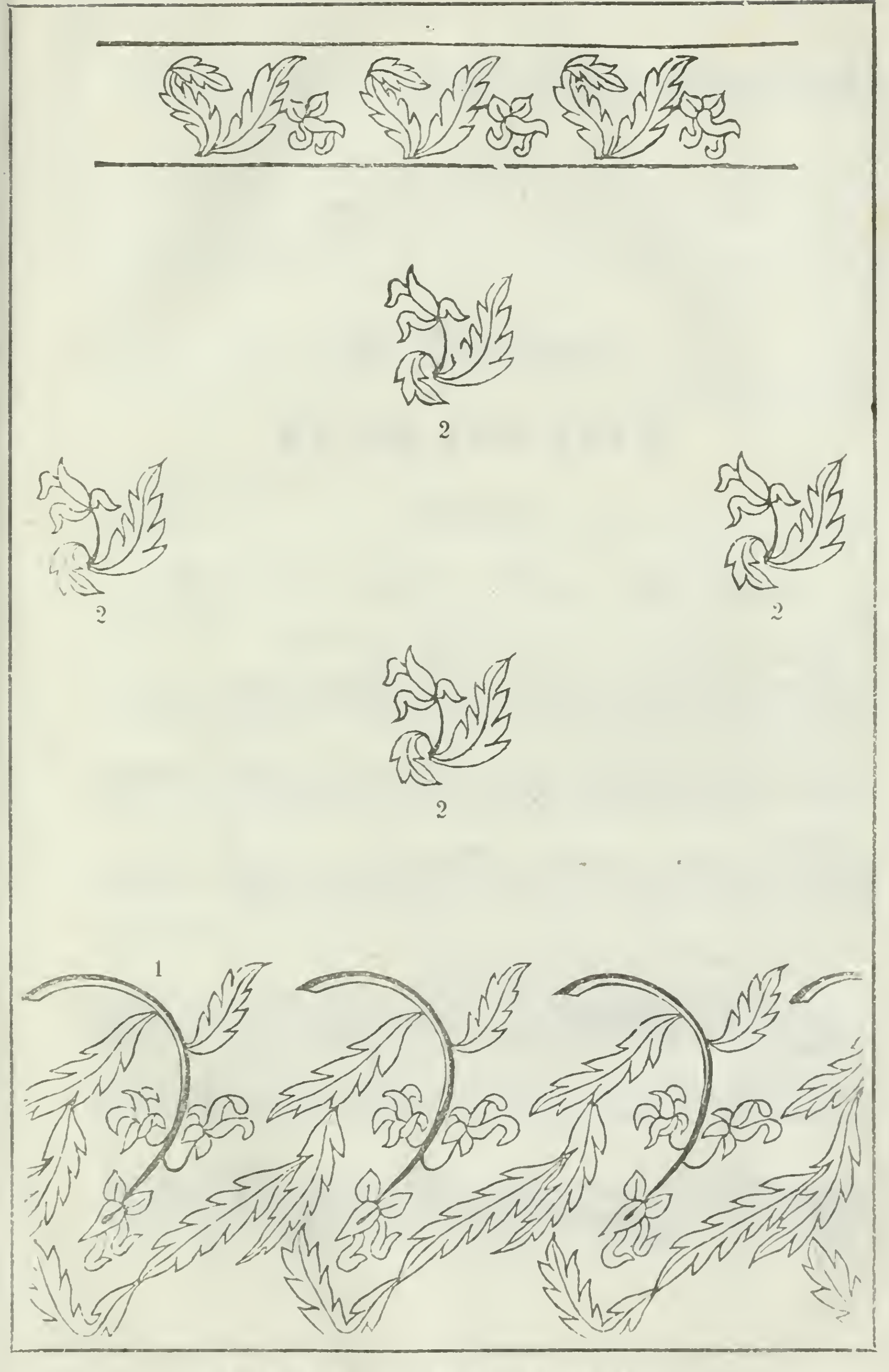




1. Col de mousseline. — 2. Dessin de la broderie du Col n° 1. — 3. Collerette de batiste. — 4. Dessin de la broderie de la Collerette. — 5. Fichu de ruban-dentelle.



1. Coin de mouchoirs. — 2. Coin de fichu. — 3. Broderie pour redingote. — 4. Entredeux.



ROBE DE MOUSSELINE BRODÉE EN SOIE.

N° 1. Volant. — N°s 2, 2, 2, 2 plain. — N° 3. Entre-deux.



Le Damoisel

ET LE PÉLERIN.

Ballade.

Paroles d'Ed. Géraud, *Musique* d'Ed. Audibert.




A l'heure où la cloche lointai - ne Son-ne la pri-è - re du
p
soir, Un pé-le - rin sous le vieux chêne Près de la rou - te vint s'as-
seoir; Jeune et le - vant un front ti - mi - de, Il sem-



rall.
tempo 1°
blait im-plo-rer le ciel, Quand sur un des-tri-er ra-
Colla parte
tempo 1°
rall.
pi-de Voici ve-nir un da-moisel.
Colla parte
«Bon-

2

« Bonsoir vous dis, mon gentilhomme,
« Daignez m'assister, s'il vous plaît,
« Car de Lauzun je vais à Rome,
« Accomplir un vœu que j'ai fait.
« Si, prenant pitié de mon âge,
« Vous aidez un pauvre orphelin,
« Dieu bénira votre voyage. »
Ainsi parla le pélerin.

3

« Eh quoi! Lauzun t'aurait vu naître!
« Lauzun qu'habitent mes amours!
« Dès lors, ami, tu dois connaître
« La châtelaine des Neuf-Tours.
« Ah! dis-moi, que fait Isovère?
« Périsse le frère cruel
« Qui la condamne au monastère! »
Ainsi parla le damoisel.

4

« Ce frère aux remparts de Ravenne
« A suivi le duc de Montfort;
« Mais à la triste châtelaine
« Il fit annoncer votre mort.
« Cédant alors à son étoile,
« Et victime d'un long chagrin,
« Dans Toulouse elle a pris le voile. »
Ainsi parla le pélerin.

5

« Dieu! c'en est fait, et sur la terre
« Me voilà donc seul désormais!
« Pélerin, ton récit m'éclaire;
« Il fixe mon sort pour jamais.
« Prends ce coursier, prends cette lance
« Qui brilla dans maint carrousel.
« Un cloître est ma seule espérance. »
Ainsi parla le damoisel.

6

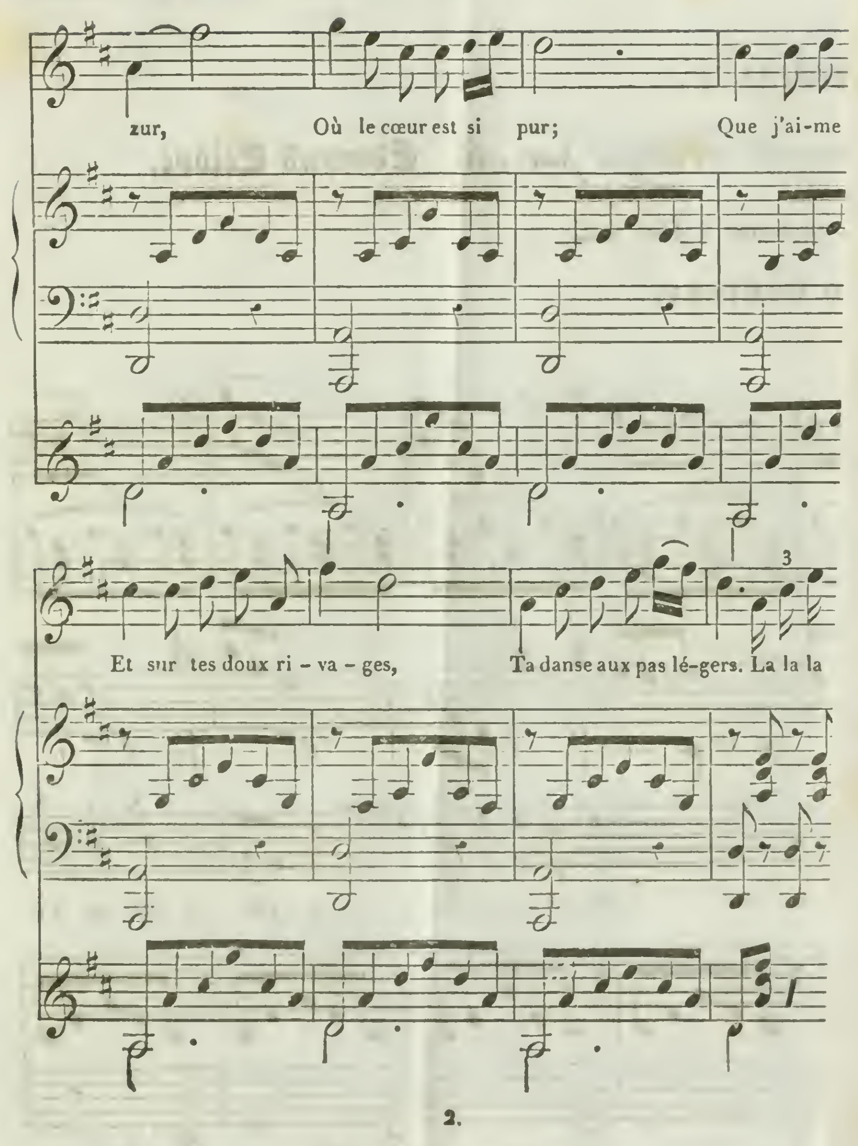
« Arrête, généreux Lodève,
« Et sans quitter ton palefroi,
« A travers l'ombre qui s'élève,
« Un seul instant regarde-moi.
« Peux-tu méconnaître Isovère?
« C'est elle que vers ce chemin
« Guida son ange tutélaire. »
Ainsi parla le pélerin.

7

« Quoi! lorsque de ma solitude
« J'accourais pour finir tes maux,
« Ton amoureuse inquiétude
« Me cherchait par monts et par vaux!
« O toi qui me fus destinée,
« Laisse-moi, demain à l'autel,
« Te jurer la foi d'hyménée! »
Ainsi parla le damoisel.

8

Le jour suivant, dans Lauzun même,
Au bruit du cor et des tambours,
A l'heureux jouvenceau qu'elle aime
S'unit la dame des Neuf-Tours.
Et depuis, il n'est sous l'ombrage
Fille du seigneur châtelain
Qui ne rêve au doux mariage
De l'aventureux pélerin.



2.

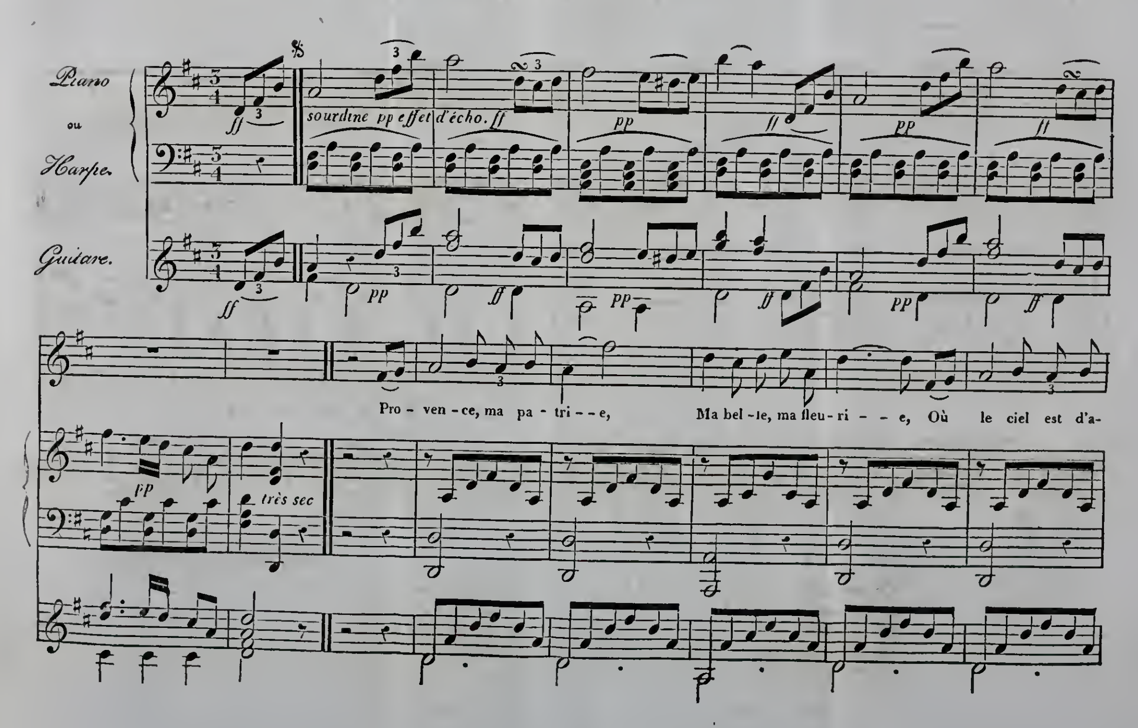
Chaque jour une fête
Et brillante et coquette!
On rit de l'avenir,
On vit de souvenir!
On se fie aux étoiles
En glissant sur les flots:
Zéphyr gonfle les voiles
Et parle aux matelots.

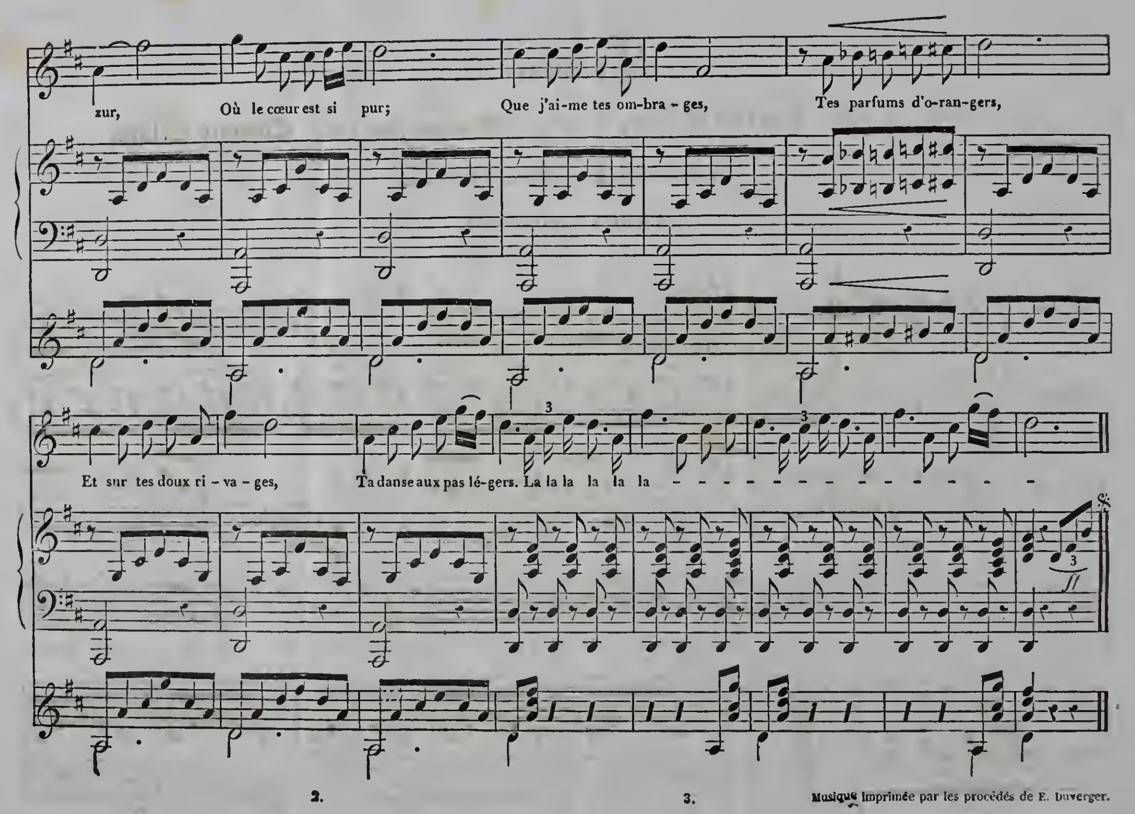
Provence.

Romance de M. **Charles Ellové**, mise en Musique par M. **Edmond Ellove**,

et dédiée par les auteurs à leur ami

EDMOND MONTGEY.





Musique imprimée par les procédés de E. Duverger.

2.

Chaque jour une fête
Et brillante et coquette!
On rit de l'avenir,
On vit de souvenir!
On se fie aux étoiles
En glissant sur les flots:
Zéphyr gonfle les voiles
Et parle aux matelots.

3.

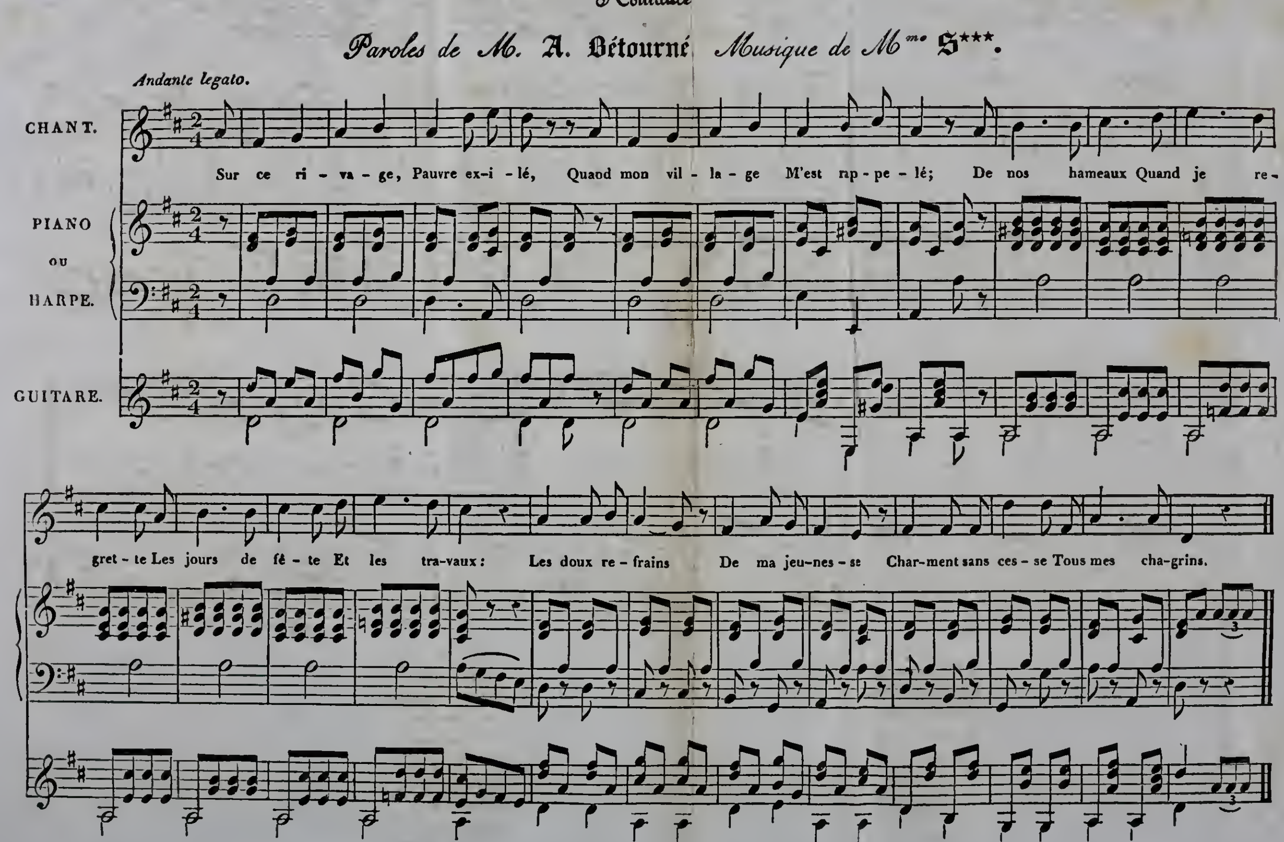
De douces barcaroles
S'élancent des gondoles
Et portent dans les airs
D'harmonieux concerts.
Sous les roches profondes
L'écho redit nos chants,
Et l'on entend les ondes
Les murmurer long-temps.

(1834.— Journal des Jeunes Personnes.)

L'EXILÉ,

Romance

Paroles de M. A. **Bétourné** *Musique de Mme* **S***.**



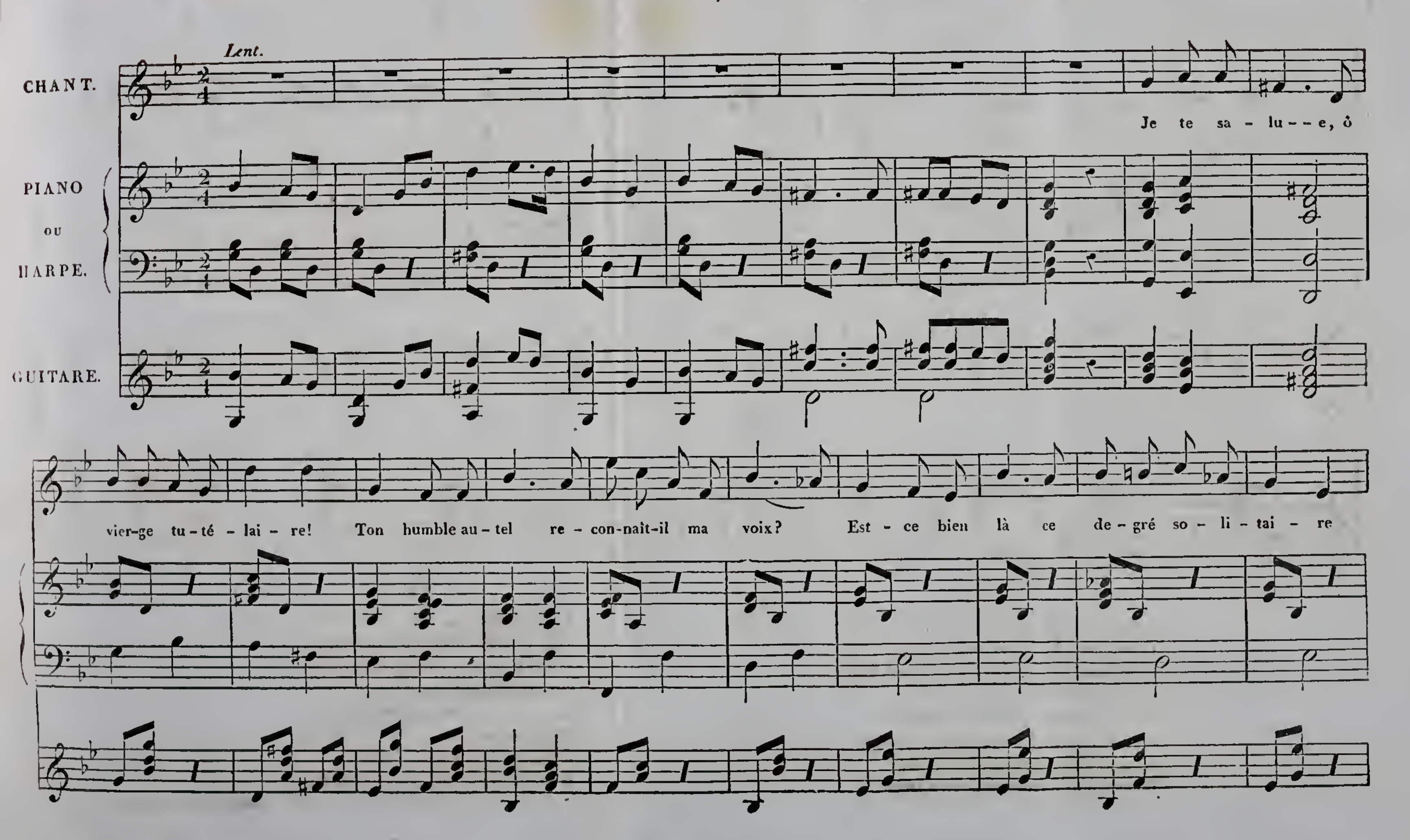


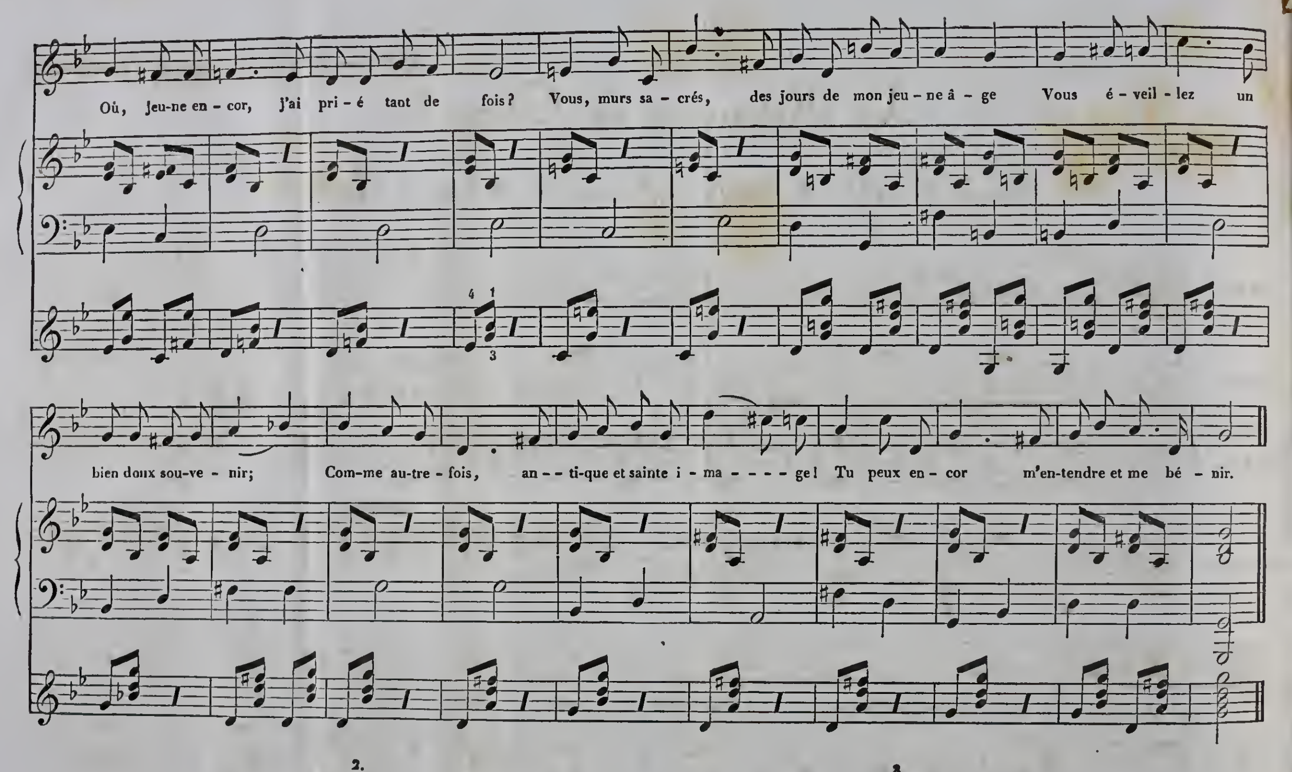
Musique imprimée par les procédés de E. Duverger.

(1834.— Journal des Jeunes Personnes.)

Le Retour à la Chapelle.

Paroles de Mme **A. Tastu**, *Musique de Mlle* **L. de Longeville.**





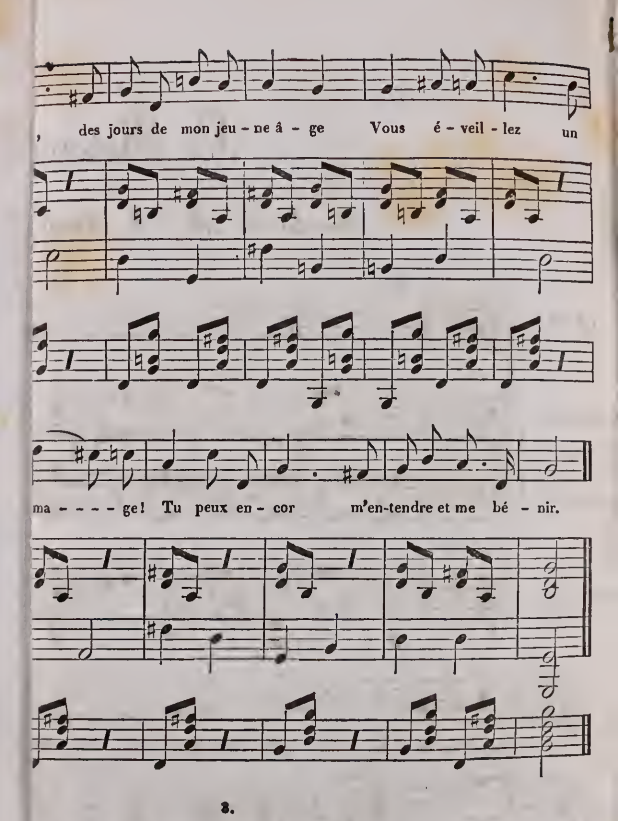
2.

Qu'ils étaient purs les vœux que mon enfance
Offrait alors à la reine des cieux!
Qu'ils étaient beaux les jours que l'espérance
Laissait briller à mes regards joyeux!
Songes trompeurs, illusions menteuses,
Dont le revers est douloureux et prompt,
L'âge a détruit vos images flatteuses
Comme il pâlit les roses de mon front.

3.

Partout l'oubli, le deuil, le froid silence,
Tous mes amis dispersés ou perdus;
Et par le temps, le trépas et l'absence
Tous mes liens dénoués ou rompus.
Le sort jaloux, vierge mystérieuse,
N'a pu m'ôter ma constance et ma foi;
Et ma prière humble et silencieuse
D'un vol pieux s'élance encor vers toi.

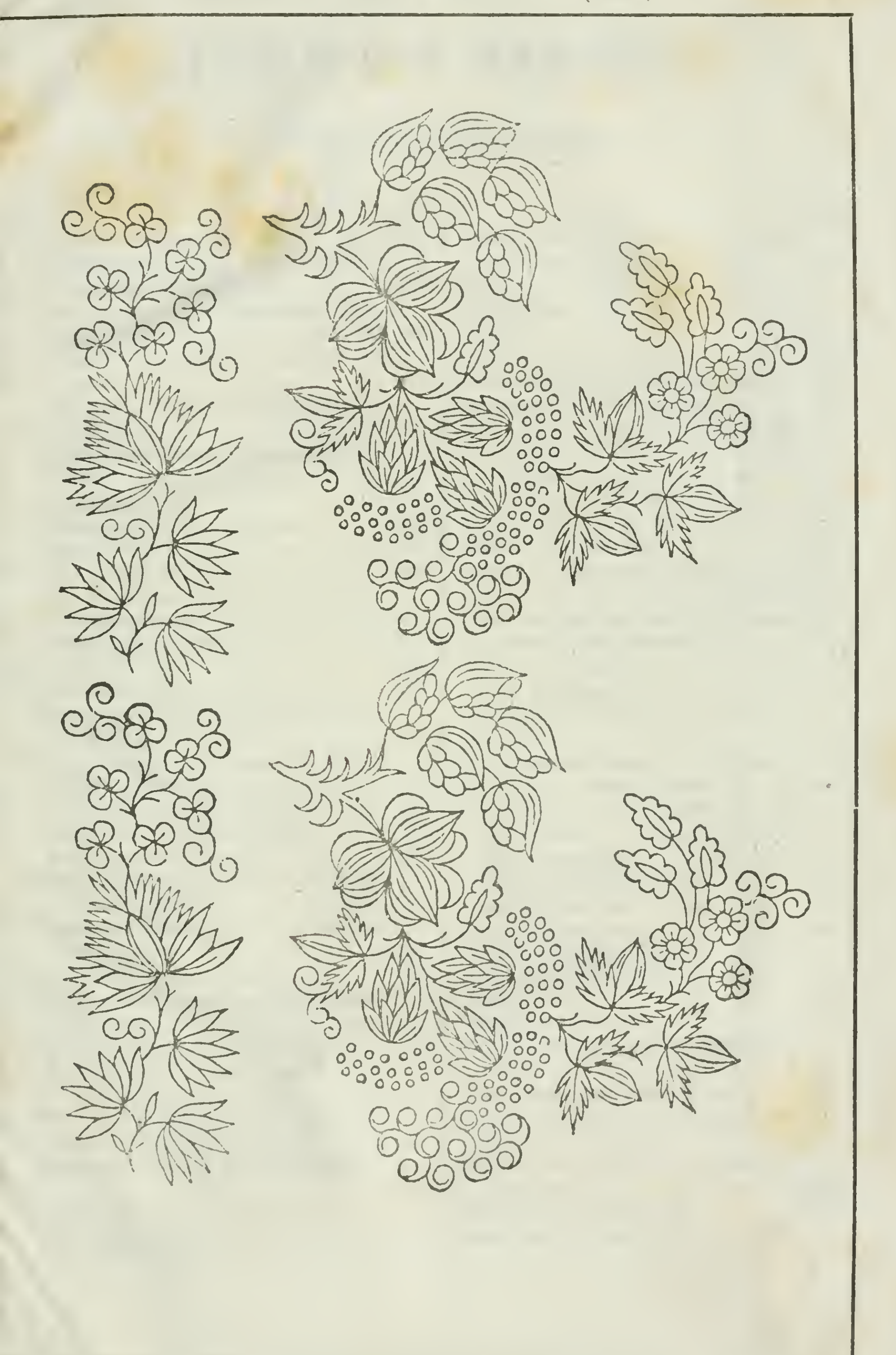
Musique imprimée par les procédés de E. Duverger



3.

Partout l'oubli, le deuil, le froid silence,
Tous mes amis dispersés ou perdus;
Et par le temps, le trépas et l'absence
Tous mes liens dénoués ou rompus.
Le sort jaloux, vierge mystérieuse,
N'a pu m'ôter ma constance et ma foi;
Et ma prière humble et silencieuse
D'un vol pieux s'élance encor vers toi.

Musique imprimée par les procédés de E. Duverger



Dessin pour broderie de pèlerine.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE DEUXIÈME VOLUME.

MUSIQUE.

